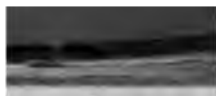

ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE





LA REVUE DE PARIS



LA

REVUE DE PARIS

NEUVIÈME ANNÉE

TOME SIXIÈME

Novembre-Décembre 1902

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

—

1902



LE

SECOND RANG DU COLLIER[1]

Théophile Gautier adorait les voyages, mais il détestait, ou croyait détester la campagne.

— La villégiature qui me plairait le plus, — répétait-il souvent, — ce serait un entresol sur le boulevard des Italiens.

Cependant un projet imprévu prit naissance à la maison, un certain printemps, et devint le sujet de toutes les conversations : il était question de déménager, de quitter la rue de la Grange-Batelière, où nous habitions depuis plusieurs années, d'abandonner même Paris, et d'aller s'installer aux environs.

Cette idée avait été suggérée, à mon père, insinuée plutôt, et presque imposée, par les directeurs du *Moniteur universel*, journal officiel de l'Empire.

Elle fut d'abord accueillie sans enthousiasme, mon père ne se laissa pas convaincre facilement; mais les deux amis qui avaient résolu de le décider revenaient sans cesse à la charge.

Le journal officiel était alors pourvu d'une organisation singulière. Il avait deux directeurs. Non pas deux collaborateurs qui unissaient leurs travaux et se partageaient la besogne, mais deux maîtres successifs, indépendants l'un de l'autre. Ils

1. Une première série de souvenirs — des souvenirs de la petite enfance — a paru sous ce titre : *le Collier des jours* (1 vol. in-18; Paris, 1902).

régnaient chacun quinze jours par mois; quand l'un prenait possession du journal, l'autre n'y paraissait plus; et, comme les deux autocrates étaient de tempéraments très contraires, ils passaient le temps de leur toute-puissance à défaire chacun ce qu'avait fait le prédécesseur. Un de ces directeurs était Paul Dalloz; jeune, élégant, poli et pâle, avec la moustache soyeuse, de courts favoris et des cheveux noirs coquettement bouclés au fer, il avait la voix douce et le regard voilé sous de longs cils.

Son plus grand titre de gloire était exposé dans son cabinet directorial : — reliés en vert, les nombreux in-folios du répertoire de jurisprudence de son père, Désiré Dalloz.

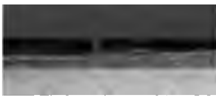
L'autre chef du *Moniteur* s'appelait Turgan. Trapu, nerveux, brutal, mal embouché, tout l'opposé enfin du dandy qu'était Paul Dalloz, Turgan avait étudié la médecine et affectait les allures et le parler d'un carabin; il était très autoritaire, violent et vaniteux, mais bon garçon tout de même.

Paul Dalloz avait un très somptueux appartement dans l'hôtel du *Moniteur*, 13, quai Voltaire; mais, sa quinzaine directoriale terminée, il devait le céder à Turgan. Sa véritable résidence était située dans le parc de Neuilly : une maison charmante, au milieu d'un beau jardin.

Pour ne se laisser surpasser en rien par son collègue, peut-être, Turgan avait installé, lui aussi, sa famille à Neuilly, du côté de Longchamp. Or, ces deux êtres, qui ne s'entendaient jamais sur rien, étaient parfaitement d'accord sur ce point : décider Théophile Gautier à venir, comme eux, habiter Neuilly.

Mais mon père ne se laissait pas persuader, malgré tous les avantages qu'on lui vantait : le voisinage du bois de Boulogne, les charmes de la rivière, la vie à meilleur compte, l'air pur, l'impression de la vraie campagne à vingt minutes à peine de Paris. — Dalloz les mettait juste à parcourir la distance du parc de Neuilly au quai Voltaire, et cela sans forcer l'allure de son cheval, et Turgan affirmait que lui faisait la route en moins de temps encore.

— Mes chers amis, — répondait mon père entre deux bouffées de cigare, — ce séjour enchanteur peut l'être, en effet, pour des particuliers cossus, tels que vous, qui ont chevaux à l'écurie, voiture en la remise et cocher à portée de la voix.



Sauter du perron de la villa dans un tilbury, toucher du bout du fouet la croupe soyeuse d'un pur sang et, vingt minutes après, jeter élégamment les rênes au valet, pour gravir l'escalier de pierre du *Moniteur*, cela est faisable; mais pour un simple galapiat de lettres, — l'étymologie de galapiat semble bien être : Gaulois à pied, — c'est une autre affaire. Il faudra me soumettre au bon plaisir de l'omnibus, attendre au bord du trottoir, les pattes dans la crotte, son passage et subir les cinquante-cinq minutes réglementaires de trimbalage, et encore s'il ne passe pas complet, auquel cas je piétinerai sous la pluie et le vent à n'en plus finir !

Là-dessus, les deux directeurs l'accablaient de reproches affectueux : comment pouvait-il s'imaginer, qu'étant ses voisins, ils le laisseraient aller en omnibus, tandis qu'ils iraient en voiture?...

— Je viendrai vous chercher chaque jour, cher maître, disait Dalloz, — et je vous ramènerai.

— Me prends-tu pour un pignouf? — clamait Turgan; — me crois-tu capable de te laisser patauger et attraper des rhumes de cerveau, pendant que j'aurai les pieds au sec dans une bonne guimbarde?... D'abord tu n'auras pas besoin de venir tant que ça au *Moniteur* : nous irons cueillir ta copie chez toi, et on te dépêchera des larbins, qui t'apporteront les épreuves et attendront pour nous les rapporter corrigées.

Mon père hochait la tête, très peu convaincu de la réalisation de toutes ces belles promesses; mais il était forcé de reconnaître qu'habiter une petite maison à soi avait un certain charme; que l'absence de voisins, et surtout l'abolition du concierge étaient à considérer; de plus, la distance débarrasserait des importuns, et Neuilly comptait déjà des habitants de choix... Le petit Dumas, comme on appelait toujours Alexandre Dumas fils, y habitait; Charles Baudelaire avait un pied-à-terre mystérieux dans l'avenue même; Edmond About se faisait installer un grand châlet du côté de Longchamp; sans parler de nobles mondaines qui venaient passer l'été dans leurs propriétés et organisaient des fêtes fort agréables.

Mon père finit par céder : il donna congé de l'appartement, après avoir visité la petite maison qui était à louer au n° 32 rue de Longchamp, et que Turgan avait découverte.

Elle était bien lointaine, bien petite, bien médiocre ; mais le jardin était très séduisant, et mon père signa le bail qui l'exilait de Paris.



Ce fut par un après-midi d'avril ensoleillé que nous quittâmes l'appartement, bouleversé et à moitié vide déjà, de la rue de la Grange-Batelière. Un fiacre à deux chevaux nous attendait au bord du trottoir, sur lequel beaucoup de nos meubles en désarroi, parmi une jonchée de paille, gênaient la circulation.

Les colis les plus précieux furent placés sur la voiture ; Annette, la cuisinière, chargée d'un lourd panier contenant un dîner tout prêt, s'assit à côté du cocher ; ma mère, ma sœur et moi nous montâmes dans la voiture, où Marianne, notre femme de chambre alsacienne, nous rejoignit bientôt ; elle portait avec la plus grande sollicitude et toutes sortes de précautions, don Pierrot de Navarre, l'angora blanc chéri de tous, enfermé dans un panier.

Le véhicule pesant gagna les boulevards, grimpa, sans hâte, l'avenue des Champs-Élysées, atteignit enfin l'avenue de Neuilly, où il se traîna. Don Pierrot, qui en était à son premier voyage, disait son angoisse en quelques miaulements plaintifs, et le cocher se retournait vers nous pour demander d'une voix enrouée où était la rue de Longchamp.

— C'est la dernière à gauche, avant le pont de Neuilly ! — criait ma mère.

Ma sœur et moi nous n'avions pas vu la maison, nous ne savions pas où nous allions ; mais nous étions bien amusées par la nouveauté. Cette avenue, si large, si longue et si déserte, nous paraissait imposante.

Enfin la voiture tourna ; le point de vue changea brusquement et d'une façon peu agréable ; le cocher retint ses chevaux, qui trébuchaient, sur une pente raide, dont les pavés inégaux nous cahotèrent violemment : on s'engageait dans une rue étroite, entre des maisons basses, noires et sordides, hors desquelles le bruit peu habituel d'une voiture fit surgir des femmes en camisole et une nombreuse marmaille ébahie.

Mais bientôt ce pâté de maisons ouvrières fut dépassé, la



pente se nivela et l'on roula, plus doucement, sur de la terre battue. A droite, des murs de jardins et des maisonnettes bourgeoises. A gauche, à perte de vue, un parc verdoyant, clôturé seulement par un muret surmonté d'un treillage vermoulu : ce sont là les jardins de la fameuse maison d'aliénés du docteur Pinel. Un fossé se creuse devant le muret, tout empli d'arbustes, d'acacias et d'herbes folles; sous les orties et les ciguës en fleur, de vieux tessons et des débris de vaisselle miroitent.

Le fiacre s'arrêta, de l'autre côté de la rue, et nous sautâmes vite sur l'étroit trottoir, bosselé de gros pavés qui vous tortillaient les pieds, très impatientes de voir enfin notre nouveau logis.

Il est plus banal encore que nous n'avions pu l'imaginer : la maison s'aligne le long du trottoir, et la porte à deux battants, peinte en vert, s'ouvre, au ras du sol, entre deux fenêtres; mais celle de droite n'est là que pour la symétrie : c'est une fausse fenêtre dont les volets clos, peints en blanc, ne s'ouvrent pas. Des barreaux protègent celle de gauche contre l'escalade facile, qui ne serait qu'une enjambée. Un revêtement de pierraille spongieuse, jaune et roussâtre, hérisse le mur à hauteur d'homme : c'est le seul essai d'ornement sur le blanc gris de la façade. Au premier, trois fenêtres, avec des persiennes, au lieu de volets pleins comme au rez-de-chaussée; puis, au-dessus, des mansardes. D'un côté, la maison joint un mur percé d'une grille en fer que flanquent deux piliers et d'une petite porte qui donne sur la cour.

Celle de la maison est grande ouverte, pour le va-et-vient des déménageurs, et, aussitôt qu'on l'a franchie, la disposition du logis est comprise d'un coup d'œil. C'est très simple : le vestibule et l'escalier le partagent en deux; à gauche, le salon, qui occupe toute l'épaisseur de l'édifice, — ce qui n'est pas encore grand chose; — à droite, deux portes, celle de la cuisine d'abord, puis celle de la salle à manger; au fond, l'escalier.

— Montez don Pierrot là-haut, sans ouvrir le panier! — crie ma mère, qui règle avec le cocher.

Au premier, sur un petit palier, trois portes, deux à droite, une seule à gauche : c'est par celle-ci que nous entrons dans la pièce qui va être la chambre de mon père. Tout de suite,

du côté opposé à la façade, une glace sans tain, au-dessus de la cheminée, attire les regards : c'est un lumineux tableau de verdure; de grands peupliers sur le ciel bleu, un fouillis de feuillages nuancés...

Vite, un tour de clé à la porte, pour que don Pierrot ne se sauve pas, et nous dégringolons l'escalier, afin de nous jeter dans cet inconnu, de prendre possession du jardin. C'est par la salle à manger qu'on y accède : une double porte vitrée, juste au-dessous de la glace sans tain que nous venons de voir, s'ouvre sur la cour. De ce côté, la cour devient terrasse, une terrasse large, très longue, pavée, et bordée, sur le jardin en contre-bas, par un mur qui forme parapet à droite et à gauche d'un escalier de pierre. Du haut des marches, on embrasse le jardin dans son ensemble ; il paraît immense, un parc infini : car les petits treillages, verdis de mousse, qui le limitent, sont invisibles. L'escalier, assez raide, descend entre deux talus de gazon ; des vases de fonte l'ornent de marche en marche.

En bas, au bord d'une pelouse toute neuve, d'un vert délicieusement tendre, un cerisier a des fleurs, ce qui nous arrache des cris de joie; puis nous nous lançons en courant sur la pente douce de l'allée. Tout est fin et léger encore, beaucoup d'arbres n'ont presque pas de feuilles et, à travers le réseau des branches, on voit des lointains de verdures plus claires, des taillis, des pelouses, de grands arbres magnifiques, des fuites de perspectives attirantes, mais qui garderont leur mystère puisqu'elles appartiennent à des enclos voisins.

Là-bas, tout au fond, la Seine doit couler derrière la colonnade des hauts peupliers.

Un bonhomme, à dos rond, qui ratisse le gravier des allées, nous salue d'un clignement d'yeux. Ce doit être le père Husson, jardinier du propriétaire, et qui, sans doute, va devenir le nôtre.

Au retour, quelque chose que nous apercevons tout à coup, nous intrigue : c'est une voûte sombre, qui apparaît comme un tunnel de chemin de fer, au bout d'une allée, à droite de l'escalier, là où finit le talus. Nous nous approchons ; mais il fait bien noir là-dessous, nous n'osons pas risquer une exploration. D'ailleurs, on nous rappelle en haut : mon père, qui était resté à Paris pour surveiller la seconde escouade de déménageurs, vient d'arriver.

Dans la salle à manger, le buffet et la table sont déjà installés, le couvert est mis.

Elle n'est pas bien grande, cette salle, que je n'ai pas regardée tout à l'heure. Du plancher à mi-hauteur, une boiserie peinte, d'un ton sanguinolent qui veut imiter l'acajou, revêt les murs; deux fenêtres donnent sur la cour, très proches l'une de l'autre; à droite de la porte vitrée, dans un pan coupé qui forme niche, un poêle; à gauche, le pan coupé est rempli par deux placards superposés.

Mon père s'assied à table, à la place qu'il occupera toujours désormais, entre les deux fenêtres; le dossier touche presque le mur.

— Ma foi, — dit-il, — je ne suis pas fâché de retrouver une chaise, depuis ce matin que je suis debout!... Les tibias me sortent par les yeux.

Il a l'air, en effet, très las, et surtout triste.

— Père, qu'est-ce que tu as?... tu n'es pas content?...

— D'abord, je suis moulu, farci de poussière, et ensuite, dépaysé, désorienté, hors de mon assiette. J'ai horreur des bouleversements et de tout ce qui prend fin. Toi, qui n'en es qu'aux premières étapes de la vie, tu ne peux peut-être pas comprendre cela; mais quitter même un endroit où l'on n'a pas eu beaucoup d'agrément, où l'on a trimé ferme et enduré pas mal d'embêtements, c'est un arrachement pénible. Toutes sortes de fils invisibles se cassent, dans cette atmosphère où vous avez tissé lentement votre vie; vos idées, vos rêveries, vos peines et vos joies, pendant des années, ont imprégné les murs, enveloppé les objets, formé ce capitonnage particulier qui fait le bien-être du chez-soi : tout cela est disloqué, dispersé, détruit, il faut du temps pour que cela se refasse. Et puis, c'est une période de l'existence que l'on tranche, brusquement, pour la jeter dans le passé.

Si je comprenais, moi, qui avais été tant de fois transplantée!... Mais je pensais que la peine était surtout d'être séparé de ceux qu'on aime, et c'est ce que je ne sus pas exprimer.

— Cependant, — ajouta mon père, — je ne tiens à rien et j'adore les voyages; arrange cela comme tu voudras : l'homme est plein de contradictions!

Marianne apporta la soupe, — une julienne fumante et qui embaumait. Annette avait tenu à honneur que son dîner fût aussi bon, ce jour-là, qu'à l'ordinaire, et n'avait préparé, à l'avance, que des mets qui gagnent à être réchauffés, ou qui sont meilleurs froids. Nous prenons, à table, les places que nous occuperons chaque jour : moi, à la droite de mon père, ma sœur à la gauche, ma mère à côté de ma sœur. Tout un demi-cercle reste vide.

Nous sommes tous un peu gênés, à ce commencement de dîner, affectés par ce changement si brusque, ce milieu nouveau, ces murs nus, ce parquet terne où traîne de la paille.

Ma mère récrimine contre les méfaits probables des déménageurs, elle énumère les objets cassés ou écornés, ceux qu'on ne retrouve pas.

Mon père conclut :

— La sagesse des nations l'affirme : « Trois déménagements valent un incendie ».

Tout à coup, une lueur empourpre la chambre ; à travers les vitres nues, des traînées rouges courent sur la table, sur nos mains, montent le long de la muraille.

— Qu'est-ce que c'est ?... le feu ?...

Et nous voici tous sur la terrasse, la serviette à la main.

C'est le soleil couchant, qui incendie le ciel, et ce spectacle inusité nous cause une extrême surprise. La pourpre et l'or se fondent, sous des nuages qui flambent, derrière le rideau des grands peupliers, dont les silhouettes prennent une couleur intense de velours loutre. Toutes les ramilles des arbres sont visibles, noires sur cette lumière et laissent fuser çà et là des jets de feu.

Mon père a mis son monocle, pour ne rien perdre de la vision.

— C'est superbe ! — s'écrie-t-il ; — le tableau se compose on ne peut mieux, et il est fort heureux que le soleil se couche de ce côté-là. Nous autres Parisiens, nous finissons par oublier l'astre du jour et ne plus nous soucier des beaux effets qui accompagnent chaque soir son départ : nous ignorons les soleils couchants et la splendeur des crépuscules...

Une brise fit s'incliner, à plusieurs reprises, les hauts peupliers, dans un lent mouvement silencieux.

— Ils ont vraiment l'air de nous saluer, pour nous souhaiter

la bienvenue ! — dit mon père. — Eh bien ! je me sens débarbouillé de toute la poussière par ce bain de lueurs, particulièrement superbes, et je crois que le mouvement de ces grands plumeaux balaye les toiles d'araignées tissées dans mon esprit par la mélancolie des regrets.

***

Nous nous promenons, ma sœur et moi, sur la terrasse, le long du parapet, quand tinte la clochette que fait sonner, en s'ouvrant, la petite porte de la cour, fermée seulement au pène, qui donne sur la rue près de la loge du jardinier.

Nous nous retournons, pour voir qui vient.

Deux messieurs, que nous ne connaissons pas, sont entrés. L'un, mince, grand, avec des cheveux blonds très frisés, une fine moustache, le teint sombre, presque de la même couleur que les cheveux ; l'autre plus gros, très brun, les joues bleues, d'épais sourcils, de grandes oreilles et une grande bouche. Ils s'avancent en se dandinant, les mains dans les poches, et regardant tout, autour d'eux.

— Est-ce que Théo est là ? — nous demande le brun.

— Non, il est à Paris. Maman est sortie aussi ! Nous sommes seules à la maison.

— C'est ça, la maison ? — dit le grand blond en la désignant d'un geste de la tête. — Et voici le jardin ! — ajoute-t-il en se rapprochant lentement du parapet.

Son compagnon le rejoint, et ils restent là, plantés, sans rien dire, paraissant très absorbés dans la contemplation du jardin, mais ayant l'air aussi de penser à autre chose. Le brun tient sa canne en fusil, le blond pose alternativement son index sur l'une et l'autre de ses narines.

Appuyées l'une à l'autre, ma sœur et moi, nous nous poussons le coude, en nous communiquant, des yeux, les impressions que nous causent ces singuliers visiteurs. Le blond, qui nous regarde en dessous, surprend le geste.

— Hein ! vous ne nous connaissez pas, — dit-il ; — vous vous demandez : « Qu'est-ce que c'est que ces bonshommes-là ? » Eh bien, moi, je vous connais : voilà Judith, et voilà Estelle.

Il rit, découvrant des dents très blanches, un peu projetées en avant. Puis il se replonge dans son mutisme, la tête baissée, les sourcils froncés, ses yeux, d'un bleu mat, regardant comme sans voir.

Tout à coup, il les lève vers nous et nous jette cette question saugrenue :

— Savez-vous renifler?

Nous croyons avoir mal entendu, mais il ajoute, en riant de notre stupéfaction :

— C'est très utile, quand on a oublié son mouchoir.

— Je ne sais pas, moi! dit ma sœur, d'un air narquois; comment fait-on?

— Comme ça!...

Nous tournons le dos à ces messieurs, décidément bien singuliers.

— Faites-nous voir le rez-de-chaussée, — dit le personnage brun de sa voix de basse.

Nous montons les deux marches qui précèdent la porte vitrée, pour leur montrer la route.

La salle à manger n'a plus l'air si petite, maintenant que des rideaux drapent les fenêtres, que l'or des cadres rit sur les murs, et que les peintures y creusent des profondeurs. A travers les glaces du buffet, reluit une très belle argenterie ancienne : plateaux, théière, hanaps, coupes, objets d'art. Sur le poêle est posée une fontaine en vieux Rouen, qui emplit toute la niche; on y voit, sur un fond blanc, des tritons et des sirènes cambrant leurs torses.

Le monsieur blond va droit à un tableau qui représente des prunes.

— Mais c'est un Saint-Jean, cela! — s'écrie-t-il, — et en voilà un autre là-bas : des roses! J'aime mieux les prunes!

Nous traversons le vestibule pour entrer dans le salon.

En face de la porte, il est prolongé par une haute glace placée au-dessus d'une console dorée, sur laquelle est posé le buste en bronze de Lucius Verus. Les meubles Louis XIV, couverts de leur lampas rouge, font bon effet rangés le long des murs, qui disparaissent sous les tableaux grands et petits. Sur la cheminée, dont la glace sans tain laisse voir d'épaisses verdures, la pendule de Boule arrondit son cadran

aux chiffres bleus entre deux beaux vases à long col, en porcelaine de Chine blanche, illustrée de guerriers; mais leur monture dorée, ornée d'amours et de guirlandes, qui leur ajoute un bec et une anse, change complètement leur style.

Du côté de la rue, dans le coin sombre, près de la fenêtre grillée, s'allonge un immense fauteuil en damas pourpre, qui fait penser à une baignoire. L'autre encoignure est emplie par un piano d'Érard, de forme surannée, carré et plat, sur lequel s'entassent toutes sortes de livres et de partitions.

Mais les visiteurs inconnus donnent toute leur attention aux tableaux. La *Lady Macbeth* et *le Combat du Giaour* de Delacroix, *la Panthère Noire* de Gérôme, les Diaz, les Rousseau, les Leleux, les intéressent vivement.

Devant la console est posée, sur un socle de bois noir, une statue en bronze, demi-nature, représentant une femme assise, qui tient un masque ricanant et pleure, désespérément, le menton dans sa main.

— De qui est-ce, cela? — demande le grand brun.

— De Préault. C'est la *Comédie humaine*, un projet, je crois, pour le tombeau de Balzac; mais ça n'a pas servi et Préault l'a donné à mon père.

— Elle a l'air joliment embêtée, la pauvre dame! tandis que son masque se fiche d'elle, — dit le monsieur blond. — Jean qui pleure et Jean qui rit!...

Brusquement il cherche la sortie :

— Car nous ne sommes pas entrés par la vraie porte...

Dans la rue, ils nous tendent la main.

— Nous reviendrons, — dit le personnage brun.

— Moi, j'habite là, presque en face de la rue de Longchamp, de l'autre côté de l'avenue. Vous voyez, nous sommes voisins. Dites à papa, que ceux qui sont venus pour le voir, c'est le père Lavoix et le petit Dumas...

* * *

La maison s'arrange peu à peu : tout le monde y met la main. Marianne se multiplie, coud des rideaux, plante des clous, dégringole et remonte l'escalier vingt fois dans une heure.

Mon père a mis son monocle carré devant son œil et le



retient d'un froncement de sourcil. Il surveille le travail, dirige la belle ordonnance des tableaux, d'après le principe établi : « Toujours aligner les cadres par le bas. »

Mais il est difficile de suivre la règle sans exception. Il y a trop de choses à placer et certaines toiles se logent si bien dans les vides !

Déjà, les murs de l'escalier disparaissent sous les gravures et les esquisses : c'est très gai et on ne peut s'empêcher de flâner, en se laissant glisser le dos à la rampe, lorsqu'on descend. L'histoire d'Othello, racontée par Théodore Chasseriau en nombreuses eaux-fortes, qu'encadre une bande d'or grenu, se déroule de marche en marche, et, avant d'avoir lu le drame, je savais par cœur toutes les légendes des scènes illustrées.

Il y a aussi une gravure d'après le *Laocoon*, une tête de *Léda* plus grande que nature, très violacée, et qui lève de gros yeux humides vers le Cygne ; une délicieuse *Charlotte Corday*, dont nous voudrions bien avoir le bonnet pour nous en coiffer ; *Hamlet* aussi, qui crie : « Un rat ! un rat ! » et tant d'autres choses, qu'on ne finit pas de voir...

Les deux chambres, à gauche du palier, n'en forment plus qu'une : mon père a fait abattre la cloison, qu'il a remplacée par un rideau, en reps grenat sombre. Il est ainsi un peu plus à l'aise. Son grand lit Louis XIII, à colonnes torses, à baldaquin en chêne découpé, est placé dans l'angle, près de la fenêtre de la rue qui fait face à la glace sans tain. Le côté donnant sur le jardin est son cabinet de travail, qu'il peut isoler en fermant le rideau. Il y a installé la bibliothèque des livres reliés, et pendu aux murs les tableaux qu'il préfère. Mais tant de livres ne trouvent pas leur place ; tant de toiles vont rester par terre !... La maison est trop petite. On va essayer de l'agrandir un peu.

Après des pourparlers avec le propriétaire, on a obtenu la permission — à la condition de tout payer, bien entendu ! — d'embellir son immeuble, en surélevant une partie du second étage pour construire un atelier. Les ouvriers y sont déjà. Ce ne sera pas long. L'atelier, placé au-dessus du salon, à deux étages de distance, sera de la même dimension : il n'aura pas d'ouverture sur la rue, mais un vitrage tiendra toute sa largeur du côté des grands peupliers.

Au jardin, bien fleuri maintenant, il y a un hamac, suspendu à deux acacias; une tonnelle couverte de vigne, avec des ébauches de raisin, sous laquelle on prend quelquefois le café. Le tunnel inquiétant n'a plus de secrets pour nous. Il passe sous la terrasse et rejoint le sous-sol de la maison, — un large cellier, où des cloisons de chêne forment, d'un côté, deux caves fermées à clé. Le long du tunnel sont rangés des pots à fleurs vides, la brouette et les outils du jardinier. Le poulailler est auprès, adossé au mur : une vingtaine de volailles s'ébattent dans un carré treillagé ; les plus remarquables sont des poules nègres, toutes blanches, mais qui laissent voir une peau bleue comme les prunes de Monsieur, quand on souffle dans leurs plumes, qui sont des poils.

Don Pierrot de Navarre est très heureux de son nouveau séjour : il bondit sur les pelouses, court après les papillons et s'intéresse beaucoup aux mœurs des oiseaux. Une chatte abandonnée a été recueillie et appelée Grognette. Il y a eu mariage entre elle et Pierrot, qui est père d'une jolie houppe à poudre de riz, laquelle a été nommée Séraphita.

***

Et mademoiselle Huet, notre institutrice?... qu'était-elle devenue? Elle avait disparu, sans doute, dans ce bouleversement. Certainement, on avait assez d'elle. Ce départ de Paris était un prétexte merveilleux de rupture et on ne le laissa pas échapper. Mais on ne nous expliqua rien : mademoiselle Huet ne revint pas, et on ne parla plus d'elle.

Nous avions repris, tout naturellement, notre vie de libre flânerie : tant de choses nous occupaient, si nouvelles encore! Et quand nous étions seules à la maison, fatiguées de tourner dans le jardin, de regarder les poules et d'aller voir vingt fois dans leur nid si elles avaient pondu, nous cédions aux instances de Marianne qui nous suppliait de venir lui lire, un peu, comme autrefois... Nous nous installions dans la cuisine, car Annette, la cuisinière, quoique moins lettrée que Marianne, voulait entendre aussi.

Annette était une petite personne mignonne et grassouillette, avec une poitrine rebondie, très serrée dans son corset, et un

cou blanc sur lequel le menton se doublait quand elle baissait la tête; propre, un peu compassée et très susceptible, elle se fâchait pour rien.

Nous nous asseyions sur le rebord de la fenêtre ouverte, cette fenêtre donnant sur la cour, par laquelle nous passions si souvent, en des sauts prodigieux, et que les bonnes, revenant de la pompe, enjambaient péniblement.

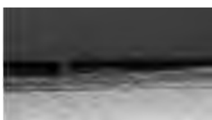
C'était toujours George Sand qu'il fallait relire, et comme, à la fin, nous en étions lassées, nous imaginâmes de jouer quelques scènes des romans: c'était plus nouveau et bien plus amusant. Dans *Valentine* surtout, nous étions superbes, Marianne ne pouvait cacher son émotion : son petit nez en trompette frémissait, entre ses belles joues rouges, et ses jolis yeux noirs s'emplissaient de larmes. Annette elle-même était captivée : debout, la cuiller de bois à la main, elle semblait changée en statue. Mais c'était toujours elle qui rompait le charme :

— Ma julienne qui bout trop vite! — s'écriait-elle tout à coup. — Vous me rendez folle avec vos histoires!...

Et nous nous sauvions, pour aller lire quelque livre moins connu.

Mon père proclamait que la lecture est la clé de tout, et que la chose la plus merveilleuse, c'est qu'un enfant puisse apprendre à parler et à lire : aussi laissait-il la bibliothèque à notre disposition et nous poussait-il à y fouiller souvent. Nous avions déjà énormément lu. Après Walter Scott et Alexandre Dumas, c'étaient Victor Hugo, Balzac, Shakespeare, — à mesure que paraissait la traduction de François-Victor Hugo, — et, à travers le merveilleux style de Baudelaire, Edgar Poë, — qui nous passionnait spécialement.

Notre ardeur à dévorer les livres enchantait mon père, mais «les personnes sérieuses» trouvaient ce genre d'éducation parfaitement absurde et même criminel. Il n'aimait pas la discussion et ne savait guère imposer sa volonté. C'est pourquoi il nous laissa mettre à regret dans des pensionnats dont on lui vantait les mérites, l'avenue de Neuilly ayant le monopole des institutions de premier ordre. Externes d'abord, nous allâmes chez madame Liétard, une noble personne, qui, par amour des enfants et pour se consoler de la



perte des siens, avait fondé cet établissement, où l'on était vraiment gâté plus que chez soi; puis pensionnaires, chez une madame Biré. Elle portait une perruque bouclée, — « un tour en acajou ronceux », disait mon père, qui avait une aversion spéciale pour cette dame.

Ces tentatives ne furent pas de longue durée : mon père trouvait vraiment la maison trop déserte et trop triste, sans le mouvement et le bruit que nous y mettions et, pour être sûr de nous garder, il eut un jour une triomphante idée, celle de faire lui-même notre éducation :

— J'en suis aussi capable que vos sous-maîtresses !... Et, bien que je ne sois pas même bachelier, si vous en saviez autant que moi, il me semble que ça ne serait pas mal.

Le principe ordinaire d'instruction qui consiste à entasser pêle-mêle dans la mémoire des notions succinctes sur toutes sortes de sujets lui semblait absurde :

— La science abrégée, et l'histoire ramenée à un point de vue général, n'intéressent pas, — disait-il, — et c'est pour cela que tout ce que l'on apprend en classe est si vite oublié. Ce travail si pénible, à un âge où l'on a un besoin impérieux d'activité physique, est, la plupart du temps, absolument perdu et l'on eût mieux fait de laisser les enfants jouer aux barres ou au cheval fondu, ce qui leur eût au moins procuré de l'agrément et donné de la vigueur. Il vaut mieux savoir une seule chose, à fond, que d'apprendre par cœur la liste de toutes celles qu'on ne saura jamais.

Il ne voulait donc enseigner qu'une seule chose à la fois et, cherchant quelle était la science la plus utile à connaître, celle par où il fallait commencer, il décida que c'était l'astronomie.

Alors, lui, le forçat de la « copie », lui qui détestait par-dessus tout écrire, même la plus courte lettre, il se mit à rédiger, chaque jour, une petite leçon, où il résumait, de la façon la plus claire, les premiers principes de la mécanique céleste. Cela faisait, de sa fine écriture, quinze à vingt lignes, sur une feuille de papier à lettre. Il développait, de vive voix, la leçon, que nous devions apprendre par cœur. De Paris, il nous apportait des images coloriées, enchâssées dans du papier noir et transparentes. On y voyait le système solaire, les planètes et leurs satellites, Saturne avec ses anneaux, la lune

et les éclipses. Cela nous intéressa énormément, à tel point même que, pour ma part, je trouvai bientôt la leçon trop courte, et j'en réclamai de plus longues, avec cette violence qui m'avait valu naguère le surnom d'Ouragan. Je voulais toute l'astronomie, tout de suite, et non pas miette à miette, comme cela, et jour à jour.

« Épilepsie — catalepsie», avait coutume de dire mon père, pour définir mon caractère d'alors, qui me faisait tantôt exaltée et enthousiaste, tantôt morne, indifférente et dédaigneuse : il m'incitait, charitablement, à choisir un terme entre ces deux extrêmes. Mais je lui répondais que c'était là une idée digne d'un classique, et qu'un romantique comme lui savait bien que rien n'est plus bourgeois que le juste milieu.

Cette fois, il favorisa « l'épilepsie », en me livrant les meilleurs et les plus récents ouvrages sur l'astronomie.

Ce fut une vraie passion qu'il éveilla en moi. Il n'était plus question que de cela; je travaillais du matin au soir; les livres les plus arides, les plus obscurs ne me rebutaient pas, je m'acharnais à les comprendre, et bientôt je fus singulièrement renseignée sur les choses du ciel.

Mon père me fit alors cadeau d'un télescope, ce qui faillit me rendre folle de joie. C'était un bon instrument, qui permettait de voir les taches du soleil, les anneaux de Saturne, les satellites des planètes et les montagnes de la lune. Il était enfermé dans une boîte noire qui ressemblait assez à un cercueil d'enfant.

La nuit, à l'heure du lever des planètes, quand tout dormait dans la maison, je sortais de mon lit, et, avec mille précautions pour ne rien faire craquer, je descendais l'escalier. Dans le salon, je cherchais à tâtons le télescope, dont je connaissais bien la place, et j'empoignais la boîte très lourde que je pouvais à peine porter. C'était toujours la porte-fenêtre de la salle à manger qui, en grinçant, me trahissait : les volets, qu'il fallait pousser avec force, avaient, en s'ouvrant, une sorte de miaulement très particulier, que je ne pouvais éviter.

Aussi à peine avais-je monté le télescope sur son pied de cuivre, au bord de la terrasse, le seul endroit d'où l'on vit bien le ciel, que ma mère apparaissait, en chemise de nuit, une bougie à la main, dans le cadre de la porte.

— Qu'est-ce que tu fais là?...

— Je note la position des satellites de Jupiter.

— C'est une jolie heure pour réveiller les gens et courir la pretentaine !

— Est-ce ma faute si les étoiles ne brillent pas en plein midi?

— Tout cela est bel et bon, mais tu vas aller les voir dans ton lit.

Et il fallait remettre le télescope dans sa boîte noire, sans avoir vu Jupiter...

***

Dès le matin, quand nous dormons encore, retentissent des déclamations bizarres et d'extraordinaires chansons.

C'est le père, qui, toujours levé bien avant les autres, charme sa solitude, et essaie aussi, sans en avoir l'air, de tirer les paresseux de leur sommeil.

Il s'ennuie tout seul, et surtout il a faim. Pourtant il professe le plus profond mépris pour ce que l'on appelle « le petit déjeuner » : il veut le grand, tout de suite. Après douze ou quatorze heures de jeûne, son appétit réclame autre chose que ces fallacieuses tisanes que l'on vous apporte au lit comme à des malades, avec quelques minces feuilles de mie de pain beurrées. Il lui faut des nourritures autrement substantielles : le large bifteck, épais de trois doigts, et le copieux macaroni. Mais il lui est impossible d'obtenir ces choses avant dix heures : personne n'est prêt, la cuisinière ne peut pas arriver, elle prétend que les fournisseurs n'ouvrent pas leurs boutiques assez tôt.

Alors il chante, pour tromper sa faim.

Son répertoire est des plus variés et des plus étranges, et on ne sait pas d'où il lui vient; sauf pour quelques fragments des romances de Monpou, populaires pendant la jeunesse des romantiques, et quelques couplets de vaudeville, remarquables par leur bêtise, on ne retrouve pas les origines. D'ailleurs, cela n'est jamais complet : il n'a retenu que la phrase la plus baroque, le couplet le plus niais. Il a la voix juste, — n'en déplaise à la légende, — sans beaucoup de timbre, mais il sait l'enfler et la rendre tonitruante, quand on n'a pas l'air de vouloir s'éveiller.

On entend ce fragment, dit de l'accent traînard spécial aux pauvresses qui chantent dans les cours :

Otons nos bas, mettons-nous presque nue :
C'est pour ma mère, il me respectera...

Une complainte d'assassin succède, sans transition :

A l'Abbaye de Monte-à-r'gret,
Du Paradis l'on est tout près...

Ou bien, c'est une mélodie caverneuse des plus énigmatiques :

Léonore avait un amant
Qui lui disait : « Ma chère enfant,
J'éclaterai comme une bombe!
Je ressemble aux bénédictins,
Qui s'en vont tous les matins
Creuser leur tombe...

Je crois que ce morceau faisait partie d'un opéra qu'il avait voulu composer, paroles et musique, pour le théâtre qu'il avait construit lorsqu'il était adolescent.

Quand le temps menaçait, il redisait, à n'en plus finir, cette incantation de berger qu'il avait entendu chanter autrefois par une vieille fileuse, à Maupertuis, où il allait passer les vacances :

Pleut, pleut, mouille, mouille...
C'est le temps de la grenouille :
La grenouille a fait son nid
Dans l'étable à nos brebis ;
Nos brebis en sont malades
Nos moutons en sont guéris...

D'autres fois, c'était ce pseudo-cantique, qui le ravissait :

Tout le monde pue
Comme une charogne,
N'y-a, n'y-a, n'y-a que mon Jésus
Qui ait l'odeur bogne!...

il prononçait « bogne », au lieu de « bonne », à cause de la rime.

Quand il avait assez de chanter, il déclamait. Ceci entre autres :

J'aime les bottes à l'écuyère
Et les pantalons de tricot...,
Et les romans de Walter Scott,
Il faut en avoir deux paires!...

Enfin l'on descendait à table. Le macaroni quotidien tordait dans le plat ses anneaux dorés de beurre et grumelés de parmesan; le juteux faux-filet saignait sur le persil, tout frais cueilli au jardin. Le lion affamé se calmait.

Il aimait que l'on fût gai, au déjeuner, que l'on y vînt avec des visages souriants, des mines reposées et bienveillantes. Rien ne le tourmentait comme de découvrir un pli de maussaderie ou de préoccupation sur les figures, et il fallait lui expliquer longuement les motifs d'ennui ou d'inquiétude, pour qu'il pût les détruire au plus vite, si c'était possible. Quand l'air grognon persistait, il arrangeait les bouteilles sur la table, y appuyant un journal pour se faire un paravent et ne pas voir.

On se fâchait quelquefois de son insistance à étudier les plus fugitifs mouvements des traits, qui la plupart du temps n'avaient pas de cause explicable : alors il nous reprochait avec véhémence de ne pas lui rendre la pareille, de ne pas chercher à nous rendre compte, d'après sa physionomie, de l'état de son humeur et de sa santé. Et il nous répétait la légende du pain à cacheter vert, qu'il avait gardé trois jours au milieu du front, sans que personne le vît.

— Moi, j'ai la bosse de l'approbativité, — disait-il; — si vous saviez la phrénologie et si vous tâtiez mon crâne, vous verriez tout de suite que cette proéminence est presque monstrueuse chez moi. J'ai le besoin d'être approuvé, en tout et par tous, même par les bonnes, même par le chat. Je suis opprimé et malheureux à la moindre opposition, au plus petit désaccord, et la mauvaise humeur me semble toujours dirigée contre moi.

— Même quand on n'a pas faim, tu crois que c'est par méchanceté !

— Évidemment ! Et j'ai raison. C'est une façon détournée, mais perfide, de faire ressortir mon appétit, de me faire paraître un goinfre, un glouton, un mâche-dru, capable de s'empiffrer plus que Gamache, Gargantua et l'ogre du Petit Poucet.

Souvent, au milieu de ces belles discussions, Dumas fils, qu'on n'avait pas entendu sonner, entrait et nous contemplait de la porte.

— Quelle drôle d'heure pour déjeuner ! — grognait-il.

Et il allait s'asseoir dans un coin, près d'une des fenêtres.

Alors mon père essayait de lui démontrer que cette heure était la meilleure possible pour prendre le premier repas, le seul sérieux; qu'elle avait l'avantage de ne pas couper la journée en deux et qu'elle permettait, même si l'on s'accordait l'indispensable flânerie de la digestion, de se mettre au travail, sans avoir l'estomac chargé, entre midi et une heure, ou de commencer les pérégrinations, si l'on était forcé de sortir.

Mais Dumas fils n'était pas du tout convaincu.

***

Un vieil ami de la famille Hugo, que mon père connaissait aussi, était venu nous voir dès les premiers jours de notre installation à Neuilly. C'était le père Robelin, un architecte, propriétaire de maisons. Il en avait à Paris, à Nevers — et à Neuilly... Nous avions visité celles-ci, qui étaient nombreuses, et assez bizarres. Pris dans le mouvement littéraire de 1830, très enthousiaste de romantisme, Robelin avait voulu, lui aussi, être révolutionnaire et moyenâgeux et, pour cela, il avait conçu le plan de maisons pas ordinaires : — des toits à pic, qui mansardaient tous les étages; des tourelles en poivrières, dans lesquelles les escaliers ne pouvaient pas tourner... L'économie d'espace rendait à peu près inhabitables ces constructions, amusantes à l'œil.

Cela n'empêchait pas le père Robelin d'être un homme fort agréable, un peu égoïste peut-être, et avare; mais un avare aimable, se blaguant lui-même et ne redoutant pas de raconter des traits de son caractère. Par exemple, il achetait ses souliers à la livre, dans un endroit connu de lui; il boutonnait dix ans un veston de gauche à droite, avant de le boutonner de droite à gauche, ce qui lui faisait, - disait-il, un habit neuf; il se promenait tous les matins au bois de Boulogne et ramassait des branches mortes, dont il faisait des tas : plus tard, sa vieille bonne, Rosalie, allait les ramasser, si quelques pauvresses ne les avaient pas trouvés et emportés.

— Alors, c'est tant mieux pour elles, — disait-il : — je suis philanthrope de bon cœur.

Tous les matins, depuis notre arrivée, M. Robelin venait

nous voir, vers la fin du déjeuner; pendant de longues années, il n'a jamais manqué à cette habitude.

Il entrait par la porte de la cour, dont on n'avait qu'à tourner le bouton et qui sonnait en s'ouvrant. C'était pour ne déranger personne; mais son entrée dans la salle à manger causait toujours, néanmoins, un indescriptible tumulte et un grand émoi : il avait à sa suite un chien de chasse blanc et gris et un vieil épagneul noir. Aussitôt la porte vitrée entr'ouverte, les chiens se précipitaient dans la salle à manger, où ils étaient accueillis par les jurements et les miaulements des chats épouvantés, et des cris de toute espèce :

— Prenez garde aux chats!... N'entrez pas!... Tenez vos chiens!...

— Ici! Pyrame!... Black, allez coucher!...

Et, quand on était parvenu à refermer la porte sur les chiens expulsés, ils rentraient aussitôt, d'un bond, par la fenêtre, et les imprécations recommençaient de plus belle.

Chaque jour, la scène se renouvelait, au moment où l'on servait le café, sans que le père Robelin, en fût le moins du monde troublé.

***

Post prandium stabis,
Seu passus mille meabis.

C'est mon père qui récite ce précepte de l'école de Salerne, en nous entraînant sur la terrasse, après le déjeuner, pour nous promener et causer.

— Il faudrait traduire cela en vers français, — dit-il, — mais ça n'est pas très commode... Que penses-tu de ce distique, cependant?...

Après dîner, debout tu te tiendras,
Ou seulement mille pas tu feras.

» Hein! est-ce assez mirlitonesque et proverbial?

— C'est très bien!

— En tout cas, c'est exact, et ça rime.

Et nous faisons les mille pas.

C'est l'heure la plus charmante de la journée, celle où le père est vraiment à nous, et qu'il prolonge d'ailleurs autant qu'il le peut.

La terrasse est extrêmement agréable pour ces lentes promenades. A l'angle de la salle à manger, elle s'épanouit et forme la cour, élargie qu'elle est de toute l'épaisseur de la maison : les fenêtres, de ce côté-là, font face au pavillon du jardinier, tout enguirlandé de vigne vierge. Plus loin, la terrasse reprend sa largeur initiale, en longeant la maison du propriétaire et une autre petite maison mitoyenne. Il n'y a pas de séparation, pas de barrière; là-bas, un escalier de pierre, qui fait pendant au nôtre, descend, lui aussi, vers les jardins, entre des vases de fonte, où les fuchsias alternent avec les géraniums. Rien ne gêne la vue, par-dessus le parapet, vers la fuite des allées et les vallonnements des pelouses où penchent des abricotiers.

Le propriétaire, un M. Achard, lapidaire, qui habite Paris, ne vient, avec sa famille, que du samedi au lundi; le reste de la semaine, tout est clos chez lui, et nous pouvons marcher d'un bout à l'autre de la terrasse, ce qui fait près d'une centaine de pas.

De notre côté, la promenade s'achève devant un mur très haut, couvert de lierre du haut en bas, et toujours agité d'un chamaillis de pierrots. Ce mur joint d'un bout notre maison et de l'autre le parapet de la terrasse. C'est le coin le plus frais et on y trouve toujours de l'ombre. Quand on est fatigué de marcher, le mur bas de la terrasse, avec ses larges dalles, offre un banc des plus commodes. Mon père s'y assied, le bout de son pied touchant encore le pavé; pour nous, c'est un peu plus haut : il nous faut prendre un élan, et, une fois assises, laisser pendre nos jambes.

C'est là que tous trois nous faisons assaut de mémoire, en récitant des vers de *la Légende des siècles* :

Charlemagne, empereur à la barbe fleurie...

Et nous continuons, nous entr'aidant. Quand un ne sait plus, l'autre sait. Nous menons ainsi le poème assez loin. Puis, tout à coup, un vers nous arrête... il se dérobe... personne ne sait plus...

— Va prendre le bouquin! — dit mon père.

— Non, non... ça n'est pas de jeu!

Et nous cherchons, par des raisonnements, par l'alternance des rimes, tout fiers quand nous nous retrouvons enfin le vers.

Ou bien nous parlons de nos livres préférés. Mon père trouve un grand plaisir à reprendre l'impression qu'une lecture lui a laissée, à la faire chatoyer devant l'esprit, comme une belle étoffe sous la lumière.

— Ce *Scarabée d'or* d'Edgar Poë, est-ce assez étonnant! Quelle clarté! quelle simplicité apparente, quelle précision mathématique, qui rend même les choses impossibles parfaitement vraisemblables et même évidentes!... L'as-tu relu récemment? Crois-tu que tu serais capable, si tu trouvais un parchemin mystérieux, de découvrir la clé du cryptogramme et de déterrer le trésor... Moi, je sens que j'aurais beau me pressurer la cervelle, je ne déchiffrerais pas la formule et resterais pauvre comme devant.

— Je ne chercherais même pas à comprendre, — répondis-je, — tant cela me semble difficile! Mais il y a quelque chose que je ne comprends pas non plus, dans cette nouvelle si admirable, c'est la façon dont elle est composée...

— Quoi! oserais-tu dire qu'elle n'est pas bien composée?... Ton âge a toutes les audaces!

— Je ne veux pas dire qu'elle est mal composée. Je voudrais savoir pour quelle raison Edgar Poë a choisi cette manière de composition, au lieu de l'autre, qui aurait été, il me semble, encore plus émouvante.

— Tu m'étonnes... Quelle autre? Voyons, dis ton affaire.

— Pourquoi la découverte du trésor est-elle réalisée avant l'explication du parchemin mystérieux qui en indique la place? Il était plus naturel de suivre William Legrand dans les émotion du déchiffrement, les recherches à travers l'île et enfin les péripéties de la découverte, — que l'erreur du nègre, qui confond l'œil gauche de la tête de mort avec l'œil droit, suffit à dramatiser... Edgar Poë prend le sujet à rebours, et c'est seulement après le dénouement, qu'il explique comment il a pu l'amener.

— Ta remarque est judicieuse, — dit mon père : — on s'attend, en effet, après le départ de son ami, à ce que Legrand reprenne le parchemin, pour l'étudier dans la solitude. Cela tourne autrement et c'est très bien tout de même, peut-être

mieux, puisque c'est plus imprévu. L'auteur, sans doute, n'a justement pas voulu faire comme un autre aurait fait; ou bien cette façon de procéder eût entraîné plus de développements que n'en comportait la dimension d'une nouvelle : la nouvelle est une forme parfaite, mais a ses exigences et demande même souvent le sacrifice du sujet, qui pourrait fournir tout un roman... Enfin je ne sais pas exactement quelle a été l'idée d'Edgar Poë; mais ce qui m'étonne, c'est qu'une gamine comme toi ait eu celle de faire une pareille observation. Cela me prouve, comme je te l'ai dit plusieurs fois, que tu as un sens littéraire très juste et que tu es très coupable de ne pas vouloir essayer d'écrire... quand ce ne serait que pour me faire plaisir!

— Je t'assure que, devant un papier, il ne me vient aucune idée, je ne trouve rien du tout. Comme Balzac aurait fait dire à Mistigris :

La critique est Thésée et l'art est Hippolyte !

— Prends garde, justement, que le sens critique ne soit déjà trop développé chez toi et ne t'empêche d'achever un travail. Tu te jugeras toi-même, tout de suite, trop sévèrement, et, quand on commence, il ne faut pas se juger : on a besoin d'une grande naïveté, d'une confiance absolue en son génie, on doit se trouver superbe et triomphant, quitte à en rabattre plus tard.

— J'en suis déjà à ce plus tard.

— C'est très mal! Tu me forceras à t'enlever ce titre de : « Mon dernier espoir », que je t'avais donné... Mon dernier espoir sera trompé, comme tous les autres.

— Non, non, père, ne me l'enlève pas! — m'écriai-je en me jetant à son cou. — J'ai peur de t'enlever, moi, des illusions... Mais je te promets d'essayer, dès que j'aurai trouvé une idée.

— Eh bien, je te le laisse, jusqu'à nouvel ordre! — me répond-il en m'embrassant.

***

Une après-midi, mon frère vint à Neuilly, avec son camarade Rodolfo, dans l'intention d'aller faire un tour en canot

sur la Seine. Mon père était à Paris ; ma mère cousait dans sa chambre et ne se dérangea pas pour les nouveaux venus.

— Venez donc avec nous, — disait Rodolfo; — nous resterons à peine une heure, on ne saura même pas que vous êtes sorties.

— Il vaudrait peut-être mieux demander la permission.

— Jamais de la vie !... Sur l'eau !... On pousserait de beaux cris ! — s'écria Rodolfo.

— Nous serons joliment grondées.

— Vous manquez d'héroïsme, — laissa tomber notre frère Toto, de son air flegmatique.

— Tant pis, allons !...

Et nous voilà descendant l'escalier, sournoisement, bien décidées maintenant à l'escapade.

Au fond du jardin du propriétaire, une petite porte s'ouvrait sur une allée ombreuse, qui, en contournant plusieurs enclos, aboutissait aux berges de la rivière. Mais il fallut remonter jusqu'au pont de Neuilly pour louer un canot.

Toto prit les rames, et Rodolfo se mit au gouvernail. Nous étions ravies de glisser le long de l'île verdoyante, qui partage la Seine en deux bras, et que nous n'avions pas encore vue de près. Elle apparaissait, entre les branches qui penchaient vers l'eau, toute fleurie, et soignée comme un beau parc.

Le ciel était lourd, la rivière sombre, la menace d'un orage pesait; cela inquiétait notre plaisir, en aggravant nos remords : ce serait joli si nous recevions une averse !

— Nous n'irons que jusque devant Saint-Cloud et nous reviendrons, — disait Rodolfo.

Mais, avant que nous ayons atteint Suresnes, le grain crève en une pluie drue et serrée... Rien pour nous protéger, pas une ombrelle, pas même un fichu. Nous rions tout de même, narguant la Providence, qui sans doute s'est dérangée pour nous punir.

Toto était d'avis de virer de bord et de rentrer au plus vite; mais nous étions trop loin, trempés déjà, et l'orage n'en était qu'aux préliminaires. Rodolfo conseilla de gagner une petite auberge où il se rappelait avoir mangé des fritures de goujons et qui devait être assez proche.

On enfonça les avirons plus profondément; la Seine se

ridait et écumait sous une brusque rafale, qui ployait les arbres des rives et leur arrachait des feuilles. A travers les cinglements de l'averse, les éclairs et les coups de tonnerre, ce ne fut pas sans peine que le bateau, alourdi par l'eau qui tombait, vint enfin cogner contre l'embarcadère rustique de la maisonnette qui devait nous abriter.

C'était complet!... Nous étions dans un cabaret, attablées devant des consommations! — car il avait bien fallu demander quelque chose, — tandis qu'à la maison on nous cherchait certainement avec inquiétude et colère!... Sans l'orage, on aurait pu ne pas s'apercevoir de notre absence : on aurait supposé que nous étions dans le jardin. C'était lui qui nous dénonçait et, de plus, nous bloquait dans cette auberge en augmentant nos appréhensions.

Nos deux complices n'étaient pas non plus très rassurés. Mais, au retour, ils nous débarquèrent à la hauteur de notre jardin et continuèrent leur route, — pour ramener le canot ; — ensuite ils fileraient tout droit sur Paris, où on les attendait...

— Tâchez de vous tirer d'affaire! — nous cria Toto en s'éloignant.

— Mettez tout sur notre dos! — ajouta Rodolfo.

Des dos de fuyards, qui ne risquent rien!...

Nous ne marchions pas très vite, en reprenant les sentiers couverts, entre les enclos.

— Il faudra tout de même finir par arriver! — disait ma sœur.

Mais je m'attardais, surtout pour réfléchir : une idée m'était venue, je croyais tenir un moyen de parer le coup.

— Écoute, si tu as le courage de recevoir seule le premier choc, pour me laisser le temps de faire quelque chose de très difficile avant l'arrivée de papa, nous sommes sauvées.

— Qu'est-ce que c'est?

— Tu verras... Mais je n'ai pas une minute à perdre, il est déjà tard.

— Dépêchons-nous!

Et c'est en courant que nous faisons le reste du chemin. Moi, je grimpe, quatre à quatre, jusqu'à l'atelier, où je m'enferme. J'entends des éclats de voix, des cris, des portes

qui claquent... Mais je me bouche les oreilles, je serre fortement les paupières, pour m'absorber dans une méditation intense, et, bientôt, je me mets à écrire.

C'est la première fois que je m'essaye à la littérature, et ce début est fait bien légèrement; pourtant je dois avoir mûri le sujet dans ma tête, car cela vient facilement, comme si je recopiais. Le morceau a pour titre : *le Retour des Hirondelles*. C'est une sorte de poème en prose, qui s'arrange tout seul en strophes; après quelques pages, c'est fini... Je n'ai pas mis une heure à l'écrire.

Je descends vite retrouver ma sœur, qui s'est réfugiée dans la cuisine.

— Était-ce bien terrible?...

— On a parlé des Madelonnettes... Gare, quand le père va rentrer!...

— Allons au devant de lui.

Tout doucement nous ouvrons la porte de la rue, et nous nous glissons le long des maisons vers l'avenue. Nous n'osons pas aller jusqu'au bout populeux, plein de gamins et de cabarets. Mais nous voyons très bien, au loin, passer, à de longs intervalles, les omnibus jaunes. Enfin, de l'un d'eux, le père descend de l'impériale, sans que la voiture s'arrête, — ce qui nous fait toujours si peur, — et nous courons à sa rencontre.

Je suis un peu troublée. C'est peut-être stupide, ce que j'ai écrit : mon père va avoir une déception... Il me saura gré de l'effort, mais il vaudrait mieux, tout de même, que ce fût bien.

Je n'ai pas le temps d'hésiter... Nous revenons pendues chacune à un de ses bras.

— Père, je t'apporte quelque chose...

— Quoi donc?

— De la copie!...

— Ah! Enfin!... C'est gentil d'avoir pensé à faire plaisir à ton vieux papa. Donne, donne...

Et le voilà qui s'arrête et déploie mes feuillets.

Le cœur me bat; je guette anxieusement son impression, tandis qu'il lit... Je suis vite rassurée... Sa figure s'éclaire. Il est enchanté :

— On dirait du Henri Heine! Je devinais bien, moi, que tu avais le don.

Et il presse le pas pour aller porter la bonne nouvelle, pendant que nous ébauchons derrière son dos une gigue discrète, en narguant peut-être bien d'un pied de nez la punition de Damoclès, qui ne tombera pas.

En effet, lorsqu'il se heurte à la bourrasque, c'est lui qui gronde, contre son habitude, et, tout à son plaisir, il ne veut pas même entendre le récit de nos méfaits.

*
* *

D'une fenêtre du premier, je regarde dans la rue. C'est un vilain jour d'automne, où tout est noyé de pluie; cependant il y a une éclaircie, un pâle rayon de soleil m'a donné l'envie d'ouvrir et de me pencher au dehors. Personne ne passe; le fossé, en face, semble un ruisseau, et, au delà, dans le jardin des fous, les branches mouillées s'égouttent sur les allées désertes.

Quelqu'un marche pourtant, au loin, venant de l'avenue de Neuilly : un homme, qui s'avance lentement et d'une allure singulière. Il longe le fossé et, sur le trottoir, qui de ce côté-là n'est pas pavé, pétrit la boue jaune sous ses pieds. Un chien marche devant l'homme, un assez grand chien à longs poils et horriblement crotté. Il va, le nez sur une piste, la queue basse, frangée de boue et frôlant le sol... Pourquoi l'homme marchait-il si près de ce chien, qui n'avait pas l'air d'être son chien?

Tout à coup, la distance diminuant, je reconnus le promeneur : c'était Charles Baudelaire.

Il venait chez nous, certainement, mais quelle idée avait-il? Que lui avait fait ce vulgaire toutou, qui ne le voyait même pas?

Je crus comprendre que Baudelaire cherchait à lui marcher sur la queue, non pas dans une méchante intention, mais, sans doute, pour jouir de la surprise et de la frayeur de l'animal, pour voir ce qu'il ferait.

Il le vit!...

Le promeneur ayant réussi à presser, du bout de son pied, la pointe de la queue du chien, celui-ci poussa un hurlement de peur, mais aussitôt il se retourna et se jeta sur l'homme, qui tomba en pleine boue jaune! Par bonheur, les

représailles ne furent pas poussées plus loin : le chien détala, retournant vers l'avenue.

J'avais retenu un cri, au moment de la chute; mais je m'étais en même temps rejetée en arrière, ayant le sentiment que le poète, si correct et soucieux de l'harmonie, serait très vexé d'être vu en cette posture. Cependant, s'il s'était fait mal?...

Je regardai, sans me montrer. Baudelaire s'était relevé ; il examinait, d'un air perplexe, ses mains souillées et son paletot dont tout un côté disparaissait sous un enduit jaune. Qu'allait-il faire? S'en retourner? Il hésita quelques instants, puis il traversa la rue et vint résolument vers la maison. Vite, je refermai sans bruit la fenêtre, pour courir en bas et ne rien perdre de ce qu'il dirait.

Dès l'escalier j'entendis les exclamations de Marianne, stupéfaite de voir M. Baudelaire dans un pareil état.

— Monsieur est au moins tombé du haut de l'omnibus!

— Non, ma fille, pas de si haut. Aidez-moi à me rendre présentable, — répondit-il en baissant la voix.

Il ôta ses gants de chamois gris et son paletot boueux, puis entra dans la cuisine, pour qu'on lui essuyât le bas de son pantalon.

Je pus me glisser, sans être vue, dans la salle à manger, où mon père s'était attardé, après le déjeuner, à lire son journal en fumant, parce qu'il faisait là plus chaud qu'ailleurs.

Baudelaire parut bientôt, parfaitement correct, une cravate en soie cerise nouée mollement sous son col qui lui dégageait le cou.

— Je viens d'être renversé, terrassé par un chien que je ne connais pas, — dit-il, — j'étais effroyable à voir; mais votre chambrière alsacienne m'a gentiment remis à neuf.

— Un chien!... un chien enragé... peut-être! — s'écria mon père, très effrayé. — Il t'a mordu?

— Non, non, rassure-toi...

— C'est heureux, car j'allais faire rougir des fers, allumer des braises et te cautériser, de force, jusqu'à l'os.

— Merci !... Quelques fers à repasser suffiront, pour cautériser mon paletot.

— Mais quelles raisons ce chien avait-il de t'en vouloir? Les animaux sont logiques et n'agissent pas sans raisons, comme

les bipèdes. Avais-tu escaladé les clôtures confiées à sa garde, pour enlever quelque bourgeoise?

— Cet animal était dans son droit : je l'avais offensé, en lui marchant sur la queue, exprès... Mais je suis très humilié, parlons d'autre chose.

Décidément, je ne saurai jamais pour quelle raison ce grand poète s'était acharné à jouer un mauvais tour à ce pauvre chien des rues. Peut-être ne le savait-il pas lui-même; ou seulement avait-il chercher à se ménager une entrée originale, en racontant son aventure : il aimait beaucoup n'être pas ordinaire et causer de l'étonnement.

Je savais de lui plusieurs histoires assez remarquables. Banville racontait, entre autres, qu'il avait un jour rencontré Baudelaire dans la rue; celui-ci, après quelques instants de causerie, s'était campé pour lui poser cette question :

— Ne trouveriez-vous pas agréable, cher ami, de prendre un bain, en ma compagnie?

— Comment donc! — s'écria Banville sans vouloir paraître surpris le moins du monde, — j'allais vous le proposer.

Et il entra, résolument, dans le premier établissement qui se présenta, en demandant une chambre à deux baignoires.

Quand ils furent tous deux immergés dans l'eau tiède, Baudelaire, de son air le plus doucereusement perfide, dit à Banville :

— Maintenant que vous êtes sans défense, mon cher confrère, je vais vous lire une tragédie en cinq actes!...

J'avais surpris, aussi, le récit d'une autre anecdote, pas trop convenable, dont je ne pouvais m'empêcher de rire, chaque fois que j'y repensais.

Baudelaire, dans une tenue de parfait gentleman, entrait chez un pharmacien, le saluait, et, du ton le plus poli, lui disait :

— Monsieur l'apothicaire, voulez-vous avoir l'obligeance de me poser un clystère?...

On ne dit pas comment était accueillie cette singulière exigence, ni si le client était servi. Baudelaire affirmait que les apothicaires, même sous le nom de pharmaciens de 1re classe, étaient tenus d'obéir à cette injonction, que c'était une des charges de leur état, et que, ce que lui en faisait, se

dévouant au ridicule, c'était surtout pour ne pas laisser tomber en désuétude une servitude ancienne et bienfaisante!

***

— Un nouveau livre d'Edgar Poë, qui vient de paraître!... un livre pour toi, car c'est de la cosmogonie transcendentale,

Et mon père me tend le volume d'*Eurêka*, traduit par Charles Baudelaire.

— C'est beau?

— Ma foi, cela me semble un peu aride et compliqué. L'ouvrage est d'une lecture laborieuse et je ne suis pas bien sûr de l'avoir compris. Je compte sur toi pour me l'expliquer.

— Oh! père! toi, mon professeur d'astronomie!...

— Je t'en ai enseigné les rudiments et il y a longtemps que tu m'as dépassé. Voyons, sois gentille, lis le livre, attentivement, et écris-en une analyse détaillée; tâche de faire un article. Tu peux bien essayer cela, pour moi.

Soit! C'est un devoir qu'il me donne. Je le ferai, de mon mieux, pour lui être agréable.

Je me mets à lire. Le livre est terrible, mais il me passionne, et, la semaine suivante, l'article est fait. Mon père le prend et l'emporte.

Le temps passe et mon père ne me dit rien : je crois qu'il l'a oublié, perdu, ou, peut-être, trouvé si mauvais qu'il préfère n'en pas parler. Et moi, je n'ose souffler mot, très déçue et très mortifiée : aussi, c'était trop difficile!...

Un matin, j'étais à peine éveillée, quand mon père entre dans ma chambre, tenant le *Moniteur universel* tout déployé.

— Regarde!

Il me montre du doigt un titre : *Eurêka*.

— Qu'est-ce que c'est?

— Ton article!... Je l'ai jugé digne d'être imprimé, ce qui vaut mieux que tout ce que j'aurais pu te dire. Je voulais te faire une surprise; ça a duré un peu longtemps. Tu as subi l'épreuve sans broncher, ce qui dénote une assez jolie force de caractère.

— Tu as refait l'article?

— Je n'y ai pas changé un mot; tu le verras bien...

Mais je n'ose pas le relire ; je le regarde, seulement. Il tient plusieurs colonnes, en très bonne place, et est signé : *Judith Walter.*

— C'est moi qui t'ai choisi ce pseudonyme, — dit mon père : — « Walter » c'est Gautier en allemand... et cela signifie : « Seigneur des Bois ! »

— Judith Walter est très ébahie, — dis-je, — et très contente ; pas trop orgueilleuse, tout de même, car elle comprend bien que, sans ta toute-puissante protection à ce journal, on l'aurait joliment envoyée promener, avec son article !

— Et cela n'eût pas infirmé sa valeur, — dit mon père qui reprend le journal et l'emporte pour le montrer à ma mère.

***

Huit jours après, je reçus de Baudelaire la lettre suivante :

Mademoiselle,

J'ai trouvé récemment chez un de mes amis votre article, dans le *Moniteur* du 29 mars, dont votre père m'avait quelque temps auparavant communiqué les épreuves. Il vous a sans doute raconté l'étonnement que j'éprouvai en les lisant. Si je ne vous ai pas écrit tout de suite pour vous remercier, c'est uniquement par timidité. Un homme peu timide par nature peut être mal à l'aise devant une belle jeune fille, même quand il l'a connue toute petite, — surtout quand il reçoit d'elle un service, — et il peut craindre, soit d'être trop respectueux et trop froid, soit de la remercier avec trop de chaleur.

Ma première impression, comme je l'ai dit, a été l'étonnement, — impression toujours agréable, d'ailleurs. — Ensuite, quand il ne m'a plus été permis de douter, j'ai éprouvé un sentiment difficile à exprimer, composé moitié de plaisir d'avoir été si bien compris, moitié de joie de voir qu'un de mes plus vieux et de mes plus chers amis avait une fille vraiment digne de lui.

Dans votre analyse si correcte d'*Eurêka*, vous avez fait ce qu'à votre âge je n'aurais peut-être pas su faire, et ce qu'une foule d'hommes très mûrs, et se disant lettrés, sont incapables de faire. Enfin vous m'avez prouvé ce que j'aurais volontiers jugé impossible, c'est qu'une jeune fille peut trouver dans les livres des amusements sérieux, tout à fait différents de ceux si bêtes et si vulgaires qui remplissent la vie de toutes les femmes.

Si je ne craignais pas encore de vous offenser en médisant de votre sexe, je vous dirais que vous m'avez contraint à douter moi-même

des vilaines opinions que je me suis forgées à l'égard des femmes en général.

Ne vous scandalisez pas de ces compliments si bizarrement mêlés de malhonnêtetés : je suis arrivé à un âge où l'on ne sait plus se corriger même pour la meilleure et la plus charmante personne.

Croyez, mademoiselle, que je garderai toujours le souvenir du plaisir que vous m'avez donné.

CHARLES BAUDELAIRE

— Oui, — me dit mon père, — il a été prodigieusement étonné : il ne voulait pas croire que l'article ne fût pas de moi. J'ai eu de la peine à le convaincre, et il m'a dit cette phrase bizarre : « J'en appelle à ta candeur! » Je lui ai affirmé que je n'ai bien compris le livre qu'après ton analyse... Il trouve que tu as l'esprit d'ordre, qualité des plus rares, déclare-t-il, chez les femmes surtout.

De nouvelles surprises m'étaient réservées : *le Moniteur* paya l'article!... Mon père m'apporta, un soir, 80 francs et 40 centimes. Je gardai longtemps la somme dans ma poche, où je la faisais sonner, continuellement, sans savoir à quoi l'employer. Puis, très gracieusement, Arsène Houssaye, apprenant ce début, me fit cadeau d'une bague, — une jolie émeraude, entourée de roses, — pour consacrer le souvenir, disait-il, de la publication de mon premier article.

Et ce ne fut pas tout : des choses graves se produisirent, qui furent accueillies par nous plutôt gaiement. *Le Moniteur*, journal officiel, fut pris à parti pour avoir publié un article antireligieux, — puisqu'il parlait de la création du monde en d'autres termes que la Bible. — Un prêtre, à Colmar, fit même un sermon contre l'auteur de ces impiétés, et en annonça un autre, pour le dimanche suivant. Un camarade de mon frère, qui habitait Colmar, lui révéla qu'il s'attaquait à une toute jeune fille, — qui ne portait pas encore de jupes longues, — et lui conseilla de retenir ses foudres.

C'était bien du bruit autour de ce pauvre article, sur lequel, malgré tous ces encouragements, je ne me faisais pas d'illusions, et que, à part moi, je jugeais mal réussi, gauche, sec, et d'une désolante concision.

A suivre. JUDITH GAUTIER

LE PETIT HOMME DE DIEU[1]

VII

Aux Rois, il recommença à neiger : une fine poudre de neige comme de la farine passée au tamis. Si Kas Onkelaer avait pu sortir avec son manteau de roi-mage, c'est ça qui lui aurait fait une vraie pelisse d'hermine! Son jardin, avec le poirier et le buis tout blancs, ressemblait à la petite forêt de sapins ouatés des boîtes de bergeries. Depuis l'avant-veille, il fabriquait un piège à rats. Maintenant qu'on avait démoli les petites maisons autour de l'ancien cimetière, les rats en troupe se répandaient par la ville. Onkelaer avait imaginé un déclic qui faisait choir un couperet : celui-ci leur tranchait net le cou. C'était encore une fois une occasion pour lui, s'il entrait quelqu'un, de raconter que son oncle avait vu tomber la tête du roi. Il ne quittait son travail que pour aller fumer une pipe sur le pas de sa porte, en regardant floconner la neige comme un vol de petites plumes blanches.

Un soir, Badilon, suivant son habitude, vint le prendre, Mais les frimas rendaient impossible leur promenade quotidienne le long du canal : ils décidèrent d'entrer boire au cabaret des *Trois Rois* un pot de bière chaude aux épices, en mémoire de celles que, des pays d'Orient, les mages avaient apportées.

La bière bientôt leur coula onctueuse et sucrée dans la

1. Voir la *Revue* du 15 octobre.

gorge. Badilon disait qu'après tout ils pouvaient bien boire un coup de trop, ce jour-là, jour anniversaire de leur royauté. Tous deux levaient leur chope de grès en même temps, les heurtaient l'une contre l'autre et puis buvaient une lampée. Ensuite ils se remettaient à piper en tirant de grosses bouffées.

Ils étaient là depuis une demi-heure quand le prophète Jérémias entra.

— Le troisième, justement, passe dans la rue! — dit-il en riant.

Ils comprirent qu'il parlait de Floris, le mage, qui était ferblantier de son état.

— Hé! la fille, qu'on coure après et qu'on l'amène! — commanda l'ancien gendarme à la servante, en tapant du poing sur la table.

C'est ainsi que, peu d'instants après, pour fêter le saint jour d'Épiphanie, les trois mages de Furnes se trouvaient réunis devant des pots de bière, dans l'un des plus anciens cabarets de la ville. Tels les Rois venus d'Orient étaient représentés dans les vieilles estampes, chauffant aux chenets des hôtelleries leurs bottes jaunes à chaudrons, avec des sabres turcs à la ceinture et, sur leur toque, des plumes frisées d'oiseaux des îles, tandis que par la fenêtre ouverte on voit se dévider la neige aux rouets du ciel. Floris, Badilon et Onkelaer, parmi les vapeurs de la bière qui mollement les grisait, étaient graves et liturgiques comme des rois d'hiver dans les vitraux. Un songe par les routes les menait; devant eux, dans la fumée des pipes, allait l'étoile, un clair petit trèfle d'or. Floris, d'une voix qui semblait avoir été longtemps morte, murmurait :

— A l'heure qu'il est, déjà nous étions arrivés...

Et l'on ne savait pas au juste ce qu'il voulait dire.

Un canari dans sa cage filait ses notes ainsi que chez Cordula.

Le « baes » des *Trois Rois*, à son tour, offrit un pot, duquel il prit sa part. Un silence, au dehors, avec la neige tombait : c'était très doux, comme si la ville lentement s'ensevelissait dans des lits d'étoupes. Quelquefois tous dans le cabaret se taisaient : on se figurait qu'ils n'ouvriraient plus jamais la bouche; et puis, tout de même, quelqu'un disait quelque

chose. Tout à coup, dans la rue, trois petites voix se firent entendre : c'étaient des enfants qui chantaient la complainte des Rois. Les voix avaient l'air de venir de l'autre monde. A chaque instant, l'un des trois s'arrêtait pour renifler, à cause des chandelles qui lui pendaient sous le nez. Et la chanson allait ainsi :

Ils sont venus, les rois,
Avec les singes et les chameaux
Et les grands chapeaux
Du fond des plaines et des bois...

Floris, glorieux et un peu simple d'esprit, croyait que c'était vraiment arrivé comme ils le disaient ; et il se jetait de grands coups de bière dans l'estomac, tant il était content d'être lui-même un roi. Le nègre Balthazar riait, en tétant sa longue pipe de Hollande.

Neuf heures sonnèrent : Floris, qui avait une femme et des enfants, partit le premier ; une chaleur lui dilatait la poitrine. Il foulait à pas lourds la neige, se parlant tout haut, amusé par la bière qui faisait gazouiller ses idées comme des oiseaux. Il traversa la place, tourna l'angle d'une rue et aperçut la clarté rose que projetait, devant le seuil blanc d'une porte, une lanterne : trois ombres, à côté, s'allongeaient sur le mur. La plus grande des ombres tenait un cabas à la main ; la plus petite portait la lanterne ; la troisième, une couronne en fer-blanc sur la tête, avait une étoile au bout d'un bâton. C'étaient les trois petits garçons que Floris avait entendus chanter tout à l'heure. Parfois l'un donnait un coup de sabot dans le bas de la porte, l'autre se mouchait dans ses doigts ; tous trois ensuite, en grelottant, avec des voix gelées, se remettaient à nasiller la complainte des Rois. Les flocons dansaient au clair de la lanterne.

Une idée alors germa dans l'âme naïve de Floris, tandis qu'il demeurait là, avec ses yeux de vieux coq aux deux côtés de son nez crochu, à les regarder. Il tira des sous de sa poche, enleva la lanterne des mains du plus petit et, chantant avec eux, il les précédait. Il les mena ainsi jusqu'à sa maison. Là il appela sa femme, ses enfants et son apprenti : tous arrivèrent écouter la merveilleuse aventure des trois mages. Le

chat, près d'eux, se tenait assis sur son derrière. Il neigeait un peu plus fort. Et Floris enfin renvoya les petits garçons après leur avoir donné des macarons, des pommes et des noix.

Tout cela, dans cette vieille ville de Furnes, était si imprégné de songe qu'un voyageur, venu là d'une autre ville, aurait fait le signe de la croix, comme à la vue d'une chose surnaturelle. La neige ne floconnait pas là comme ailleurs : elle était légère comme la toison de l'Agneau mystique. C'était la même neige qui tombait déjà quand Jésus était né dans la crèche.

Au cabaret des *Trois Rois*, Onkelaer réclamait encore un pot : il disait qu'il aurait bu comme cela jusqu'en paradis. Badilon, avec ses grosses lippes bleues, s'émerveillait. Quelquefois un apôtre ou un seigneur de la cour d'Hérodes entrait, après avoir secoué ses bottes sur le paillasson. Il saluait, s'asseyait près du grand poêle à long tuyau.

— Un vrai temps des Rois ! — faisait-il.

On ne lui répondait pas toujours. L'horloge, comme un grand moulin à café, avec ses aiguilles moulait un silence tiède, lointain, diaphane. Elle aussi semblait se douter qu'il y avait un mystère sur la ville.

Et, une fois, ce fut Simon de Cyrène qui poussa la porte. Ayant bu selon son habitude, il était enflé de bière et d'alcool : il racontait des histoires qu'il entrecoupait à chaque instant pour rallumer sa pipe.

— Voilà : c'est comme je vous dis. Cela est arrivé à Christus, la nuit de dimanche dernier. Il s'était engagé dans les mauvaises rues sans que jamais personne ait su pourquoi ni comment. Il y avait là dans une maison un homme ivre qui cassait tout. Ils étaient bien quatre à lui maintenir les jambes et les bras. C'était le grand Brad, qu'on l'appelle. Alors, comme Christus passait, il voit là du monde et il entre. Y avait dans un coin, contre le mur, avec un trou dans le front, Ilje, la fille de Brad. Et, comme ça, Christus, élevant la voix, dit :

» — Laissez cet homme.

» Mais, à cause des cris, personne ne l'entendait, et deux fois encore il dit :

» — Laissez cet homme.

» Alors, comme ça, les bras leur tombent à tous, et ils regardent Christus venir près de Brad et lui toucher l'épaule.

» — Brad, mon frère Brad, me reconnaissez-vous? — qu'il demande.

» L'autre, d'abord, lui répond que s'il ne veut pas être aplati plus plat qu'une plie, il n'a qu'à décamper. Mais Christus le serre dans ses bras, et encore une fois dit :

» — Brad, mon pauvre frère Brad...

» Alors ceux qui étaient là disent en riant :

» — Celui-là est Christus !

» Et, à son tour, Brad le regarde un peu de temps et dit :

» — *Verdom!* c'est bien là Christus.

» Toute sa fureur était tombée : il était doux comme un mouton et il disait seulement aux gens de la rue :

» — Si jamais quelqu'un fait mine de toucher à un de ses cheveux, il aura affaire à moi.

» Les femmes tout bas disaient :

» — Le vrai Christus l'aurait fait ainsi, c'est un miracle.

» Et puis Christus, en l'attirant contre lui, doucement lui disait à l'oreille des choses que personne n'entendait; et le grand Brad remuait les épaules comme un petit enfant. A la fin, il alla sur la porte et il cria :

» — Écoutez, vous autres. C'est notre Christus, celui qui est là; il n'y en a pas deux. C'est le Christus des pauvres gens. Un homme comme moi, il l'a tenu dans ses bras en l'appelant son frère. Est-ce que cela est jamais arrivé?

» Les femmes, de leur côté, disaient :

» — Tout à l'heure ils se battaient ensemble, et, depuis que Christus a parlé, ils sont amis. Avec la police et même le juge de paix, on n'en serait pas venu à bout.

» Maintenant ces gens poussaient Christus devant eux; ils l'entraînaient au cabaret du *Pot Cassé*, et là, levant très haut leur verre, ils criaient :

» — Hurrah pour notre Christus !

» Est-ce que cela n'est pas tout de même une histoire comique, hei?...

Encore une fois Simon de Cyrène rallumait sa pipe, et puis il buvait un coup de genièvre. Le « baes » des *Trois Rois* conclut :

— Ivo Mabbe n'est pas un homme comme tout le monde.

Kas Onkelaer alors, se rappelant qu'il avait été gendarme,

fit observer que Christus, après tout, avait eu tort de se substituer à l'autorité et que, quant à lui, de son temps, il eût chargé à coups de sabre dans le tas.

Il vint encore trois personnes : Hérodes le boucher, Joseph le charpentier — et le troisième, n'était rien. Ils s'accordèrent à trouver que Christus, en se mêlant à ce petit peuple des ruelles, avait fait une chose blâmable et qui compromettait sa dignité. S'il n'avait fallu, en temps d'épidémie, que replier son pouce en dedans pour empêcher ces gens-ci de crever en tas, tous juraient qu'ils ne l'auraient pas fait. Et puis Hérodes toucha son front en secouant la tête :

— Christus a là quelque chose ! — dit-il.

Le poêle ronflait comme un tambour; de nouveau on se taisait. A dix heures, Kas Onkelaer leva mystérieusement deux doigts de la main et dit :

— J'ai trois roses de Noël dans mon jardin.

On ne comprenait pas pourquoi il avait dit cela en ce moment; et ensuite, sans s'expliquer, il paya son écot et s'en alla. C'était comme si les trois roses lui avaient fait signe.

VIII

Un pied de neige recouvrait la maison de Cordula. Christus, au chaud de l'âtre, ses jambes allongées devant lui, appréciait mieux quel trésor l'amour d'une bonne femme est pour un homme. Quelquefois il lui prenait les mains; ils se regardaient un peu de temps, elle avec son beau sourire gras comme un pétale de bégonia, lui avec ses yeux graves et tranquilles. C'était une si honnête et si vieille affection, comme entre un homme et une femme il en peut exister en Flandre! Ivo et Cordula restaient des mois sans se parler de leur mariage; et, un jour, ils en parlaient comme d'une chose qui se ferait aussi naturellement que le ruisseau coule, que la plante donne sa fleur.

Maintenant, c'était l'hiver, comme naguère c'était l'été. La neige tombait, le pot du poêle ronflait, le canari dans sa cage chantait. Une mouche, au plafond, avec ses petites pattes,

faisait trois pas. On entendait tinter la sonnette à la porte du pharmacien sur la place : c'était doux et lointain comme si tintait une sonnette dans une autre vie. Là-haut, sur la cheminée, le bateau faisait sans bouger le tour du monde. Aux heures et aux demies, la vieille horloge avait sa petite toux. Il n'était pas nécessaire de se rien dire pour goûter la joie de tout cela. Ivo regardait s'écraser comme une courge mûre son visage dans le cuivre poli de la bouilloire. Quand venait de la cuisine le grincement du moulin moulant les grains de café, les bouches se mouillaient et l'on n'avait plus rien à désirer.

En sirotant un verre d'anisette, ils croquaient des mastelles, des gimblettes et des biscottes sucrées de Bruges. Cordula, gourmande, avec sa belle graisse heureuse de Magdeleine, aimait à grignoter tout le jour. La souris, d'un trot menu, venait rafler les miettes.

Quelquefois Cordula tirait de l'armoire un vieil almanach mangé des vers. Ensemble, sous la lampe, ils en feuilletaient les images : toutes avaient trait aux saisons et aux fêtes ; et des figures naïves, des laboureurs, des pâtres, des hommes de la terre y faisaient des gestes éternels. Une représentait les bergers près d'un feu de brandes, dans une campagne où paissaient des moutons. Un ange déroulait une bandelette au-dessus d'eux, et ils se montraient cette apparition ; une brebis, la tête en l'air, elle aussi, pieusement regardait. Des fleurettes, à terre, ressemblaient à des yeux d'enfants.

Un peu plus loin on voyait la Vierge à genoux, les mains jointes, devant le petit Jésus. L'âne baissait le cou et adorait ; le bœuf, étonné, avait un visage humain, et tandis qu'au fond, par delà la haie, les bergers jouaient de la musette, un des rois mages, qui portait un cierge allumé, s'émerveillait ; les deux autres délicatement touchaient Jésus avec la main. L'Étoile venait regarder par un trou du ciel, au-dessus du toit. Ivo aimait à contempler ces estampes ingénues. C'était bien là la simple et bonne humanité de laquelle il faisait partie lui-même.

Depuis un peu de temps, il s'occupait à repeindre le bateau, et, avec la plus fine corde de sa boutique, il réparait les agrès. Il avait çà et là le goût des petits travaux, minutieux comme des examens de conscience avant la confession. Deux fois l'an, il bordait de mastic frais les vitres de sa bou-

tique, distribuait dans la maison de légers coups de blaireau, vernissait les meubles. Cela l'aidait à s'entretenir lui-même dans un état de paisible sainteté.

Or, un soir, en venant, il trouva Cordula pleurant sur le bas qu'elle tricotait.

— *Ach !* — dit-elle, — où est le Christus que j'aimais ?... Où est-il, mon Christus ?...

Elle leva les yeux et il n'osait faire un pas. C'était comme si le petit bateau, en tombant de la cheminée, s'était brisé à leurs pieds.

Elle eut un sanglot dans la gorge et répéta :

— Que ferai-je, à présent, quand tous les yeux seront tournés vers moi et que les plus malheureuses parmi les femmes me plaindront ?

Cette fois, elle le considéra avec une si vive tendresse qu'elle ne lui eût pas demandé autrement d'être consolée.

Ivo Mabbe fit deux fois le tour de la pièce. La petite mouche, au plafond, avançait encore d'un pas. Le canari se taisait pour écouter ce qu'il allait dire. Ivo Mabbe s'arrêta près de son amie, et, baissant la tête :

— Vous aussi, Maria Magdalena ?...

Car il croyait avoir deviné la cause de ses pleurs. Depuis le jour où, pour la première fois, il était allé dans les ruelles, tout se retournait contre lui. Hérodes lui avait dit nettement qu'il s'exposait à perdre l'estime des honnêtes gens. Pilatus, le serrurier, lui avait reproché de se mêler d'affaires qui ne le concernaient pas. Des docteurs du Temple, le voyant passer, riaient sur leur porte ; et même, Joseph le charpentier, un saint homme, l'évitait.

Cordula laissa tomber sa boule de laine et son bas. Et, les mains à son visage, elle se lamentait faiblement.

— Ivo, vous avez lâché les honnêtes gens de la ville pour vous ranger du côté des mauvais garçons. Une femme est venue ; elle m'a tout dit, l'ayant entendu dire d'autrui. Elle vous plaignait. C'est elle qui, à la Procession, porte le mouchoir de sainte Véronique.

Une honte s'empara de Christus comme s'il avait été vu nu dans sa peau. Un feu lui brûlait les joues. Il observa longtemps un petit trou que la souris avait élargi au plan-

cher. Il n'aurait jamais pensé qu'il fût si difficile de faire le bien en agissant selon sa conscience. La pendule sonna plusieurs coups, mais tous deux avaient oublié l'heure. La minute pesait lourde entre eux. A la fin, il secoua la tête :

— Voyez un peu, bonne amie ! vous aussi, vous voilà maintenant liguée avec ma sœur Barbara et tous les autres ! Qu'ai-je fait cependant que n'eût fait Notre Seigneur lui-même ? Mais les aveugles ne voient et les sourds n'entendent.

Cordula, devant son doigt levé, baissait les yeux. Comme il tournait le dos à la lampe, l'ombre de sa main montait jusqu'au plafond.

Ivo ensuite lui ouvrit son cœur. Il lui assura que la charité, la commisération pour le prochain l'avait seule poussé vers le peuple des ruelles. Il évoquait avec douleur tout ce rebut d'humanité qui vivait là dans la misère et le péché, sans que personne pût dire pour quelle faute il avait été rejeté en dehors de la société.

Cordula venait alors poser les deux mains sur ses épaules, et elle lui souriait avec ses yeux frais. A son tour, il souriait et disait candidement :

— Est-ce que cela n'est pas bien pour un pauvre Christ de petite ville comme moi ?

— Je crois en vous, petit homme de Dieu, — répondait Cordula.

Le canari dans sa cage, comme un Saint-Esprit, battait des ailes.

C'étaient là des moments heureux pour le pauvre Christus et qui le consolaient des humiliations. Cordula, avec son bon gros cœur aimant, toujours lui demeurait constante, bien qu'un peu encline à trop écouter la rumeur publique. Il était pour elle un Christus doux, patient, aimable et qui, lui aussi, portait sa croix. Il oubliait le reste du monde à vivre un peu de sa vie, à ses côtés, près du feu. De regarder coudre ou tricoter ses belles mains, il avait chaud au cœur, pensant qu'il était le maître de lui glisser au doigt l'anneau quand il le voudrait.

Il vint ainsi, tout le temps de la neige, honnêtement, par goût d'être avec elle et aussi par amour des biscottes de Bruges, qu'à petites fois il trempait dans son bol de café.

Quelquefois elle chantait la chanson de la tante Thérèse. Et puis la cloche du couvre-feu tintait; il tirait sans bruit la porte sur ses talons.

Chez lui, cela n'allait plus. Barbara, comme une poule qui ne sait où déposer son œuf, aigrement claquetait. Depuis un peu de temps, le sacristain arrivait s'accouder au comptoir : il observait si le marchand de cordes n'était pas là, et puis il poussait la porte. Il avait toujours quelque chose à dire sur le prochain, ce qui les amusait du même coup, Barbara et lui. Comme il était marié, il n'osait trop ouvertement lui avouer qu'il aurait bien voulu l'accompagner dans la petite pièce du fond. C'était un bel homme à grosse tête et à larges joues rasées, aimé des femmes. Or, à la tombée du soir, l'autre fois, il était venu lui apprendre, en demandant le secret, qu'Ivo fréquentait chez les petites gens qui sentaient fort.

— Un si digne garçon, Barbara ! Un homme qui n'a jamais eu que de bons exemples chez lui! On dit qu'il le fait pour imiter Notre Seigneur : n'est-ce pas là une chose plus triste encore? A chacun son affaire : Christ est Christ, et un homme est un homme.

Ces paroles avaient pénétré comme des clous dans l'esprit de la vieille fille. Sa dévotion vétilleuse s'alarma comme pour un sacrilège. Lui, son frère Ivo, jouer au Christ! Qu'est-ce qu' « ils » devaient en penser là-haut? Elle dissimula pendant un jour, et puis sa colère éclata; elle l'injuria, pleura, gronda, rapportant à Cordula tout le mal.

Maintenant aussi elle reparlait souvent de vendre l'âne. Ivo en ressentait une peine réelle. Après tout, c'était de leurs deniers communs qu'ils l'avaient acquis. Elle n'avait pas voulu marchander sur le prix, dans sa fierté qu'un Mabbe entrât à Jérusalem sous les apparences de Christ. Ivo, alors, était presque un sujet d'adoration pour son cœur orageux et aride. Elle l'aimait comme un reliquaire, comme la châsse où se conservait l'honneur de la famille. Elle eût nourri de biscottes le saint petit âne qui le portait avec sa robe violette. Et Christus lui-même, elle ne le séparait pas de Notre Seigneur, l'appelant « son petit cœur de Jésus », tandis qu'avec les pincettes du poêle elle lui pressait ses papillotes, le matin de la Procession.

Ivo, sous l'averse des quérimonies, s'enfonçait dans la lecture de son saint Mathieu ; ou bien, tapant du marteau, il reclouait des pièces au rebord inférieur du comptoir, mangé par l'eau des récurages, et,de la sorte, il n'entendait plus Barbara.

Chez Cordula, il eût élevé la voix comme s'il eût été le Christ en personne : chez lui, il n'était plus que le petit marchand de cordes qui joue un rôle de Christ une fois l'an. Barbara s'efforçait de le piquer au vif de son silencieux orgueil. Un jour, elle l'appela dérisoirement : « Christ de quatre sous ». Ivo tressaillit dans sa vie profonde, se sentit froidir de honte entre les épaules. Il aurait voulu riposter que Christ aussi, les hommes de son temps l'avaient accablé d'outrages. Il ouvrit la bouche ; il était très rouge ; mais, au moment de parler, il ne trouva plus que ces mots :

— Ma sœur, que vous ai-je fait pour que vous me tourmentiez ainsi ?

Généralement, après ces scènes, Barbara s'enveloppait de sa mante et s'en allait dans le voisinage raconter qu'on entendrait bientôt parler de son frère. Voilà maintenant qu'il se mettait à faire des miracles, de vrais miracles ! On avait vu les petites gens des ruelles s'agenouiller quand il passait...

Ivo, une fois seul, exhalait le soupir d'un homme qui revient à la vie. Il jetait une pelletée sur le feu, se carrait dans le fauteuil, regardait se dessiner l'ombre de son profil sur le mur, comme le visage même de Christ. Il lui venait un peu plus de sainteté d'avoir été en butte aux vexations de cette sœur acariâtre. La bouilloire, en soulevant son couvercle, avait l'air de le saluer.

IX

Ivo Mabbe, tous les jours, visitait son divin maître à l'église. C'était comme quelqu'un de sa famille qui aurait souffert de la méchanceté des hommes et qui était là, très doux et pardonnant, à l'égal de lui-même. Avec le dégel, des ciels clairs, lavés au vent de mer, faisaient les verrières plus limpides, en sorte qu'il apercevait plus distinctement,

dans la niche, sous la tribune des orgues, le beau Christ entre les lansquenets. Lui aussi semblait mieux le reconnaître et lui adressait un sourire triste, comme un homme qui ne sait que trop bien ce qui va lui arriver.

Car c'était vraiment, ce Christ-là, un homme comme tous les autres hommes. Ivo ne pouvait se rassasier de sa vue : il l'absorbait comme l'hostie, il le regardait sous le nez avec le plus tendre amour fraternel. L'enlumineur ayant imité la saillie bleue des veines, l'afflux rose du sang aux pommettes, Ivo retrouvait là les aspects de son propre corps. Voilà : une pauvre créature, crédule et simple comme Ivo Mabbe, était toujours tentée de se fier aux apparences. Il croyait sincèrement que les statues dans l'église, celle des saints évêques et martyrs, disaient en le voyant :

— C'est Christus, le marchand de cordes de la petite boutique, là-bas, derrière le chœur.

Un soir, après le salut, il faillit heurter Ilje agenouillée sur la dalle, devant la niche. Elle ne l'avait pas entendu venir, toute raide, la tête rejetée en arrière, les deux mains croisées sur la poitrine. A cause de son panier à poisson qui était près d'elle, une odeur de mer flottait. Ses yeux avaient une expression presque tendre en se fixant sur le Christ. Ses lèvres remuaient.

C'était là une chose si imprévue qu'Ivo ne parvenait pas tout de suite à réunir ses idées. Il pensait vaguement : « Mon Dieu ! quel miracle si une telle fille pouvait être touchée de la grâce !... » Elle avait déposé ses sabots à côté de son panier : par les trous de ses bas perçaient ses talons.

Ivo fit un pas : elle ne tourna point la tête.

Alors une chaleur délicieuse le remplit : il aurait voulu être tout contre l'enfant, à genoux sur le froid de la dalle. Il fit encore un pas, et, cette fois, de dessous ses cheveux pareils à des poils de bête, elle le regardait venir avec ses yeux couleur de mer. Lui, dans un élan de foi, soudain tendit les bras :

— Ilje, le Seigneur soit avec vous !

Et ensuite il lui prit la main et, en guidant celle-ci, de son front à sa poitrine il traça le signe de la croix. Elle riait, maintenant, de ses petites dents de raie.

Une seconde, ils furent là l'un près de l'autre, leurs doigts

unis dans le signe sacré. Il n'y avait plus dans l'église que la vieille chaisière, qui remettait les chaises en place. Et tout le silence des voûtes les enveloppait. Jésus, du fond de sa niche, par-dessus l'épaule des soldats, inclinait la tête vers eux. Ivo n'avait plus l'air de s'apercevoir qu'elle aussi, comme son petit panier, puait le poisson.

— Ilje, prions ensemble! — dit-il.

Et il commença le *Pater*. Mais, tout de suite, il observa que le *Pater*, comme le signe de la croix, elle l'avait oublié. Et il l'obligeait à répéter avec lui :

— « Notre père qui êtes aux cieux... »

Un cliquetis de clefs se rapprocha : le sacristain était derrière le pilier.

— Dehors! — dit-il à Ilje.

Ivo Mabbe aussi lui avait dit cela autrefois ; maintenant il s'étonnait que cet homme ne reconnût pas le retour à la foi pour un effet de la toute-puissance divine. Le sacristain soufflait dans ses joues et haussait les épaules :

— C'est comme j'ai dit. Il ne faut pas qu'elle vienne ici empester le bon Dieu. L'église n'est pas faite pour des filles de son espèce.

Elle empoigna bien vite ses sabots et son panier.

Mais Ivo dit :

— Ilje, n'ayez point de peur : le Seigneur est avec vous.

Il dit cela comme si lui-même eût été le Seigneur. Et puis, se tournant vers le sacristain :

— Christ n'eût point fait ce que vous faites; il n'eût point chassé de son temple la brebis repentante.

L'autre soufflait un peu plus fort. Et, en agitant son trousseau de clefs, il les poussait tous deux vers la porte. Mais, près de la sacristie, ils se heurtèrent à un vicaire qui sortait en boutonnant sa capote. Le vicaire remarqua le geste du sacristain qui lui désignait Ivo : il fixa un regard sévère sur celui-ci, évitant de répondre à son salut. Ivo, sans courage, baissa la tête comme s'il eût commis une mauvaise action.

Deux jours se passèrent, et, encore une fois, elle s'arrêta devant la boutique :

— Petites plies!... Petites plies!...

Ivo, à son comptoir, aunait de la corde pour Kotje Smet

planté droit devant lui, très grand sous le plafond bas. Le pêcheur, un homme presque riche, en veste des dimanches, était venu faire ses emplettes à la ville.

Ce matin-là, il avait un peu bu : il tapait avec le plat de la main sur le comptoir, comme quelqu'un qui se sent partout le maître. Quand il parlait de la pêche, il semblait que tout le poisson de la mer avait passé dans ses filets. Ivo, doucement, demandait s'il y avait longtemps qu'il n'avait vu l'âne.

— Petites plies !...

Ivo, ennuyé, la chassa d'un geste. Kotje Smet, lui, alla voir à travers la vitre ce qu'elle vendait. Aussitôt il se mit à jurer, disant qu'il la connaissait bien, que c'était une petite bête sauvage de la mer, une vraie *zeemarninne*.

— Si un jour je la trouve un peu près de ma barque, je sais bien ce que je ferai !...

C'eût été le moment pour Ivo de répéter qu'elle avait été visitée du Seigneur. Au contraire, il riait. Tous deux semblaient avoir la même idée sur cette Ilje.

Ivo Mabbe chercha les ciseaux, coupa de la corde, et il ne s'apercevait pas qu'il avait mesuré une aune en trop. Ilje toujours disait :

— Petites plies !...

Il se dirigea vers la porte et lui cria quelque chose. Jamais il ne s'était senti un cœur plus dur : il avait réellement le cœur des soldats qui, dans la niche, emmenaient Christ. Kotje Smet pourtant n'avait eu qu'une parole à dire.

Docilement elle s'en allait, en faisant des signes de croix.

— Sa mère aussi était un peu idiote, hei? — dit le grand Smet en crachant devant lui.

Mais lui, Christus, avec des yeux troublés, maintenant répondait :

— Non, non, ne dites pas cela, Kotje Smet : vous voyez bien qu'il lui est venu une âme.

Le pêcheur était étonné. Il tira son sac, défit le nœud, paya sans marchander.

Ivo éprouva le besoin d'être seul avec lui-même. Barbara, ce jour-là, était allé prendre le café chez la mercière : il ferma la boutique et monta dans sa chambre. Son orgueil était grand, comme son humilité. Se pouvait-il, Seigneur, que lui, le mar-

chand de cordes, eût été choisi pour ramener au bien cette fille impure? Qu'elle fût seulement rachetée du péché des siens et d'elle-même, c'était la parole du Sauveur réalisée : « Il y a plus de joie au ciel pour une brebis... » Par hasard, les yeux d'Ivo glissèrent vers un miroir pendu au mur : les toits d'en face, par la fenêtre ouverte, s'y reflétaient, rouges et gaufrés. Sa tête aussi s'y mirant, plus haut que leurs faîtes, elle sembla dominer la ville. Maintenant, il n'avait plus que du mépris pour le vicaire qui l'avait regardé si sévèrement :

— Je suis Christus, c'est bien moi Christus! — cria-t-il dans le silence de la maison.

A Saint-Nicolas, soudain, le glas tintait : il se rappela qu'un des prophètes avait été administré la veille. L'autre semaine, une des saintes femmes aussi était morte. Elle était partout, la mort, dans cette vieille petite ville de Furnes : elle semblait guetter le passant par les rues.

Christus ne fut plus qu'un simple homme de péché pour qui le glas aussi sonnerait un jour. Son orgueil tomba, comme du haut de la tour tombaient les sons. Qu'avait-il fait autre chose que de répandre l'huile sur le feu assoupi d'une âme? Son humilité de nouveau était sincère; il frappait sa poitrine à grands coups, que là-haut rythmait le glas. Et avec crainte il considérait un cœur de Jésus fixé au mur, ayant la sensation de l'avoir fait saigner par son impiété.

Il redescendit, chargea le feu, puis, un instant, flâna sur le pas de la porte. Dans le soir aigre et venteux qui battait leurs coiffes, deux Sœurs des écoles passèrent. Il les salua : celles-là aussi quelquefois venaient à la boutique. En sa qualité de Christus, il avait la clientèle de toutes les saintes femmes de la ville. Les religieuses feignirent de ne pas l'avoir aperçu : sans doute, le vicaire ou le sacristain avait jasé. Cet affront lui fut sensible : il s'attrista, vit sa considération menacée, trembla pour son emploi de Christ entrant à Jérusalem.

« Après tout, il n'est pas impossible que cette damnée fille, avec ses signes de croix, se soit moquée de moi! »

Il évita les jours suivants d'approcher des ruelles. Même le grand Brad, avec ses protestations d'amitié, pouvait être un danger. Il redevint le petit homme sage qui, derrière l'église de Sainte-Walburge, vendait de la corde.

Une après-midi qu'il traversait le Marché aux pommes, il rencontra le prophète Jérémias qui sortait de chez Joseph le charpentier. Jérémias autrefois avait été porteur de contraintes pour le compte du receveur. Christus ne l'aimait pas à cause de sa familiarité, qui supprimait entre eux les distances : le prophète, en lui parlant, le bourrait toujours de coups de poing dans l'épaule.

— Hé! Christus, — dit-il, — je paie un petit verre.

— Vous feriez mieux de penser à votre salut, Jérémias!

— Bon pour vous, Christus, de penser toujours à votre salut, et même au salut des autres! On dit que, grâce à vous, la petite marchande de plies est sur le chemin du paradis.

Christus brusquement le quitta. Le prophète riait, gloussant comme une vieille pompe.

Christus, maintenant, de loin épiait les visages des passants craignant d'y lire une réprobation. Même avec Cordula, il n'était pas toujours à l'aise. En arrivant, il s'attardait à frotter ses pieds au paillasson et la regardait d'un air d'humilité gênée. Il ne savait pas ce qu'il eût répondu si tout à coup elle lui avait parlé d'Ilje ou des gens des ruelles. Elle, cependant, avec ses belles joues reluisantes comme des quartiers de pommes, joyeusement l'accueillait, l'appelant : « Petit homme de Dieu », selon son habitude. Alors seulement la confiance lui revenait. Il semblait que le petit bateau sur la cheminée le saluât de la proue, comme font les grands, lorsque arrive la marée. Au cadran, la lune en étain clignait de l'œil pour marquer qu'il n'avait pas cessé d'être le bienvenu.

Là, Christus redevenait vraiment Christus, dans l'oubli du monde; surtout quand le vent du large soufflait et cornait jusqu'au cœur des rues, c'était comme le paradis d'être ensemble près du feu, la main dans la main. Le canari vocalisait, la souris grattait, la bouilloire piaulait comme une petite flûte. Quelquefois, ils se parlaient de l'âne qui demeurait là-bas, dans la dune. Christus croyait avoir à la langue le goût salé de la mer. Dans la maison voisine, derrière la fenêtre, toujours la machine à coudre de la tailleuse faisait le bruit d'un diable à bluter le grain, au fond de la campagne. Ils seraient restés comme cela éternellement.

Dans la ville, c'était la vie monotone de l'hiver. Les

femmes, le matin, allaient faire leur marché, le cabas au bras. Une heure après une heure tombait dans le trou des jours. A midi, tous les petits sabots de l'école battaient le pavé. Parfois il venait des pêcheurs aux boutiques. Une voiture de messager lentement traversait la place, ou bien le cabriolet du docteur, avec son petit cheval jaune dont le poil se rebroussait comme un bonnet de grenadier. On entendait grelotter la sonnette à la porte du pharmacien. Hérodes hachait de la viande sur le billot. Toujours le grincement aigre de la lime, dans l'atelier de Pilatus, vous grenait la peau. Et il gelait, ou une sucrée de neige couvrait les toits, ou bien c'était la pluie, une molle brouée marine comme de la charpie qui s'effilocherait. Et puis encore une fois le vent sauvage soufflait de la dune : on pensait aux bateaux qui dansaient parmi les vagues.

La vie, goutte à goutte, coulait pour tout le monde. Après les repas, de grosses dames en bonnets à rubans s'endormaient derrière le rideau des fenêtres, l'almanach sur les genoux, avec un gonflement léger des joues pareilles à de petits ballons. Le crieur des morts sonnait aux portes ; il faisait un pas dans la maison et, d'une voix forte, proclamait le nom, les qualités et les vertus du défunt. On restait à écouter pieusement, dans l'attitude qu'on avait avant l'arrivée du crieur. Et enfin les cloches sonnaient ; les corbeaux, avec des clameurs rauques, dans le crépuscule vert, faisaient des ronds. Il y avait toujours des confrères de la Bonne Mort ou de la Passion de Jésus aux offices du soir.

C'était la fin du jour qui arrivait comme viennent le sommeil et la mort. Les petites maisons dans leurs vitres froides reflétaient le ciel malade. Un chien, sur la chaussée, aboyait. Une fumée montait des toits. Et les docteurs, les seigneurs de la cour d'Hérodes, les trois mages s'en allaient faire une partie de cartes au cabaret. On commençait à causer de la Procession : il en était toujours ainsi aux approches de la Semaine sainte. C'était singulier alors de voir Maene Daele, le Christ de l'Ascension, se mêler à la conversation d'un air détaché, comme si la Passion de Notre Seigneur ne le concernait pas. Il semblait uniquement occupé à tirer du bout de ses doigts les pointes de sa belle barbe en éventail.

X

Dans la nuit qui suivait le Jeudi Saint, un peu avant minuit, il vint des pêcheurs et des paysans, toute une multitude. Ils se dirigeaient vers la grand'place, en petits groupes sombres. Peut-être c'était un homme qu'on allait brûler comme au temps de l'Inquisition : cela ou autre chose que les gens savaient bien et dont ils n'éprouvaient pas le besoin de se parler. Dans les cabarets, des ombres couraient sur les rideaux. Par les portes s'échappait un brouhaha bas de voix lentes, comme si même là, en buvant et en fumant des pipes, on attendait la chose que les autres attendaient dehors. *A l'Ange* étaient réunis les docteurs de la loi et la cour d'Hérodes. Le roi Hérodes toutefois les avait quittés dès après sa partie de billard. C'étaient là, pour sa boucherie, des jours de chômage qui le dégoûtaient de l'humanité. Les rois mages, eux, étaient attablés à l'auberge qui portait leur nom. Même *Au Ciel*, où la bière avait toujours un goût de baissière, il y avait du monde comme partout. Les visages généralement étaient graves et pensifs.

Mais c'était surtout aux alentours de Sainte Walburge que la foule se pressait. Tous les pauvres de la ville étaient là, maigres et blêmes dans le froid de la nuit, avec leurs os en pointes de herse sous la peau. Quelquefois des ruelles s'élevait un tapage de gens criant, chantant et tapant du poing sur les tables. Les gardes de ville, sachant qu'il n'y avait rien à faire, dormaient près du poêle, dans le corps de garde, leur tête sur le côté : de vraies têtes de reîtres à moustaches, comme dans un tableau de flagellation.

Et voilà : l'on attendait. Le vent, comme un vol d'étourneaux parmi les roseaux, sifflotait dans la petite pluie continue qui tombait d'entre les toits. Enfin le sacristain arriva : on alluma les torches, puis le bloc humain se mit en marche, agitant sur les pavés des ombres de corps errénés et caducs. La plupart tenaient leurs souliers pendus par les lacets à leurs bras. Dans le silence de la ville, s'étouffait le clapotement mou de leurs pieds nus.

Ivo Mabbe était venu là comme les autres. Bien qu'il fût Christus, il affectait l'humilité contrite d'un simple pêcheur. Il y avait tout un mois qu'il jeûnait : il avait fait les chemins de croix, tous les vendredis du carême, après les offices. Il ressentait un grand brisement physique. Maintenant, mêlé à la cohue, il trottinait, ses cheveux collés par la pluie à ses tempes. Lui aussi aurait bien voulu se déchausser et marcher pieds nus, à côté des pauvres. Mais, depuis le dernier dégel, un cor le faisait souffrir. D'ailleurs, il n'était pas bien sûr que sa dignité de Christ s'accommodât de ce signe d'humilité un peu grossier, bon pour les hommes des dunes. Cependant, si un des Christs l'avait fait, il l'eût fait comme lui. Tout en marmottant des oraisons, il jetait les yeux à droite et à gauche furtivement, guettant si le Christ à la croix et le Christ de l'Ascension n'étaient pas venus. Mais sans doute, à cette heure, Maene Daele dormait près de sa belle femme : encore une qui aurait pu faire les Marie-Magdeleine dans la Procession. Ivo le chercha vainement, et, comme une rivalité toujours avait régné entre les Christs, il éprouvait une joie à s'espérer plus avancé que lui dans les voies de la sainteté. Après tout, comme il le disait quelquefois à Cordula, il est naturel que chacun pense à soi : ce n'est pas lui qui eût facilité le chemin du paradis au tailleur. Et il ne cessait pas de prier, avec une grande pitié pour les douleurs de son divin maître.

Soudain un remous bouscula le cortège. On atteignait la première station, un vieux barbouillage craquelé représentant Jésus devant Pilatus. Le sacristain, après avoir toussé et craché, levait la main et disait :

— Gens, c'est le moment d'ouvrir les yeux, car Notre Seigneur est condamné. Notre Seigneur tout à l'heure mourra pour vous racheter de l'enfer éternel. Voyez le méchant Pilatus qui se lave les mains du sang de Jésus-Christ. Est-ce que cela n'est pas une honte pour le genre humain?

Sa voix traînait, lente et triste, avec des pauses pendant lesquelles il renâclait et, une bonne fois, se mouchait. Toujours il montrait la toile que les torches, en s'échevelant, semblaient éclabousser de sang. Quand elle godait au vent, Christ était secoué d'un frisson de vie. Par malheur, c'était

un Christ qui, avec ses traits communs et soufflés, ressemblait, sous le grossier badigeon rouge, à un débardeur des ports. Le petit peuple des pêcheurs et des paysans n'en demeurait pas moins saisi de le voir apparaître là, sous la pluie, dans sa chair de misère. Il hoquetait de pitié et de douleur, de grosses larmes dans les yeux. A chaque station, c'était la coutume de réciter un *Pater* et un *Ave*. Maintenant toutes les voix bourdonnaient. Quelquefois, très haut dans le ciel, passait le cri d'un oiseau de mer.

Les torches se remirent en marche; et tout à coup Ivo découvrit, perdu parmi les pêcheurs, l'autre Christ, le Christ du portement de croix, lequel était papetier de son état. Ah! celui-là était un homme d'une grande piété, et, avec cela, si humble qu'il ressemblait plutôt à un petit pauvre du bon Dieu qu'à Dieu lui-même! Ivo toujours avait envié sa simplicité, bien que naturellement il dût exister une différence entre un malheureux Christ à la croix et le beau Christ de dimanche des Rameaux qu'il était, lui, Ivo Mabbe. Il avança le cou, tâcha d'observer, au ras du pavé, entre le croisillement des jambes, si le papetier aussi avait retiré ses chaussures. Son cor, à chaque pas, le faisait un peu plus souffrir.

De nouveau la foule s'arrêtait. Accroché à un clou, une peinture barbare montrait Jésus portant la croix. C'était encore une fois un barbouillage d'ocre, de noir et de vermillon qui aurait pu servir d'enseigne à la foire. Le sacristain cracha, et puis parla. Christ, la tête tournée vers lui, avait l'air d'écouter ce qu'il disait.

Alors la fièvre, la ferveur redoublèrent : Wishje Brad, venu avec ses garçons, tressautait de petits sanglots puérils. Tout en priant dévotement, le papetier relevait la tête, examinait si le Jésus de la peinture portait sa croix aussi bien que lui. Ivo, par un trou dans le noir de la foule, vit qu'il avait les pieds nus. A côté de cette foi rude qui acceptait la souffrance corporelle, il sentit l'infirmité de la sienne.

— *Miserere nostri, Domine!* — disait le sacristain.

— *Amen!*

D'un élan pesant, comme un chariot qui démarre, la masse, après chaque station, fonçait en avant. Les rues tournaient,

se cassaient à angle brusque, et, à des clous, dans le froid et la pluie, toujours palpitaient les lambeaux de la Passion. Christ, une première fois, tombait sous la croix, puis une deuxième fois : le sang et la boue à mesure engluaient sa peau; la misère du monde alourdissait de plus en plus ses membres harassés. Quand, à la septième station, il roulait pour la troisième fois, on en avait soi-même la mort dans les os. Il s'appuyait des mains sur le sol : il semblait que déjà la pourriture verte lui eût mangé le creux des joues et l'entour des yeux.

— O chrétiens, ô hommes, voyez un peu maintenant dans quel état vous avez mis Notre Seigneur! — reprenait le sacristain. — Est-ce que ce n'est pas une chose terrible qu'il succombe sous une croix si lourde alors que vous, malgré vos nombreux péchés, vous tenez encore debout?

Du côté des pêcheurs monta une grande lamentation: on croyait entendre gronder la mer au fond des dunes. Wishje Brad, avec des sanglots qui ne sortaient pas, tenait la bouche ouverte. Par moments, un vieux paysan, dans une crise de foi farouche, avait un râle qui dominait tout.

Ivo aussi aurait voulu crier; mais cela ne venait pas : ce long carême de jeûnes et de prières avait usé tout son ressort. Le papetier, lui, fléchissait sous le poids d'une croix invisible au point de toucher presque le sol du bout de ses bras. Il se traînait, les reins rompus, sans une plainte; mais, au tremblement de sa bouche, on voyait qu'il priait. C'était lui, l'homme qu'on menait au supplice, dans cette nuit livide.

Quelqu'un toucha Ivo à l'épaule :

— Nous sommes là, Christus! Qu'ils essaient seulement de faire avec vous ce qu'ils ont fait avec Lui!

Le grand Brad, avec une férocité comique, lui désignait les hommes qui, sur la peinture, arrachaient les vêtements de Jésus. Le marchand de cordes était ennuyé que ce chenapan de Brad ainsi divulguât leurs relations.

— *Miserere nostri, Domine!* — proféra le sacristain.

— *Amen!*

Comme une vague, déferlaient les *Pater* et les *Ave*; les grains de chapelet entrechoqués faisaient un bruit de petits coquillages par-dessus le clapotement mou, continu, de la marche.

En trébuchant et soubresautant, on gagna l'angle d'une ruelle où, aux clartés rouges des torches, on vit avec sa chair bleue, une chair de bœuf au pendoir, Jésus cloué sur le bois du supplice. Ses pieds, retournés en dehors, avaient l'air d'avoir été cassés au marteau.

Encore une fois le sacristain se mouchait, puis il disait :

— O chrétiens, voilà la chose, Christ est mort ; on l'a mis sur la croix comme le dernier d'entre les hommes.

Depuis une couple de stations, l'affluence diminuait. Les mages, l'un après l'autre, étaient partis ; la plupart des docteurs et des prophètes également, au tournant des rues, se dérobaient. Ceux-là espéraient bien trouver un dernier cabaret ouvert afin d'y boire le « petit verre du bonnet de nuit », comme ils disaient. Il ne resta bientôt plus que les hommes venus de la mer et de la campagne, les gens des petits métiers, tout le pauvre monde de la ville.

Ivo Mabbe, soudain, perçut derrière lui un cri étrange, un cri d'animal blessé. Il se retourna et vit rouler quelque chose sur le pavé.

— C'est la *zeemarminne*, c'est la sirène, une païenne ! — crièrent des voix. — Faut aller la jeter à la mer.

— Ilje, debout ! — cria le grand Brad en se baissant et la tirant.

Elle ne bougeait pas, gisait comme une morte dans la flaque. Brad alors l'appela, la secoua en lâchant des jurons. D'un geste grossier, il finit par lancer sa casquette aux pieds d'Ivo :

— Christus, après tout, c'est mon sang. Est-ce que vous ne ferez pas quelque chose pour elle ?

— Qu'est-ce que dit cet homme ? — fit Christus en tressaillant.

Il restait là debout, blême, remuant ses lèvres sans pouvoir dire autre chose.

— Christus !... Christus ! — répétait le grand Brad en lui touchant les genoux du bout des mains, humblement.

Et toujours il lui montrait Ilje à terre.

Alors Ivo Mabbe commença de dire tout bas, et puis plus haut :

— Seigneur !... Seigneur !... Seigneur !...

Il tremblait de tout son corps ; ses yeux brillaient dans la

nuit comme des lampes. On le vit s'agenouiller sur le pavé boueux, et maintenant, avec une grande foi, il priait :

— Mon Dieu ! je crois à vous, à vos miracles ! Faites, mon Dieu, que celle-ci, à la troisième fois que je l'appellerai revienne à la vie. Mon Dieu ! faites qu'il en soit ainsi afin que ces gens croient en vous comme moi-même.

Il étendit les mains sans la toucher, et, un pli de volonté entre les sourcils, du fond de son âme, il appela :

— Ilje ! Ilje ! Ilje !

Elle ouvrit les paupières. Ivo n'était pas étonné : il faisait le signe de la croix et regardait très haut au-dessus de lui.

— Seigneur ! Seigneur ! — murmura-t-il encore une fois. Il ne trouvait pas autre chose à dire.

— Ah ! Christus ! — fit le grand Brad.

Et lui non plus, tout d'abord, ne pouvait dire autre chose. Mais, quand Ilje se fut relevée, il offrit à Ivo et à ceux qui étaient là une tournée au cabaret. Il frappait sur sa poche.

Alors Ivo, tristement :

— Est-ce pour une telle chose que Dieu a permis que votre fille ressuscitât, père indigne ?

Ensuite ils le cherchèrent, et il avait disparu. Et les hommes des petits métiers, en hochant la tête, entre eux disaient :

— Voilà, oui, celui-là est bien Christus.

XI

— Petit homme de Dieu ! — soupira Cordula.

Maintenant ils étaient là, à trois, avec l'âne, dans la beauté fraîche de l'après-midi. « Christophe », à l'écurie, avait pris de la graisse : Wishje Brad l'avait nourri comme un vrai âne de procession. Avec la croix sur son échine d'argent, il avait l'air de porter une chasuble. Quand il se mettait à braire, c'était comme s'il chantait *oremus*.

L'âne considérait son maître avec ses yeux limpides. Ivo lui tenait la tête dans ses mains et, tout au fond des prunelles noires, regardait bouger le clair visage de Cordula par-dessus le reflet bleu du ciel. C'était si bon, autour d'eux, la

grande paix de la dune, avec ses mousses et ses sables dorés de soleil, que quelque chose de tendre, au fond d'Ivo, avait envie de pleurer, comme s'il avait été là, au temps des apôtres, avec Jésus. Une vache, en meuglant, appelait le taureau; des moutons bêlaient; les ânes, les sabots en l'air, s'ébattaient sur le gramen salé. C'était comme un jour de l'Évangile. On sentait bien que Jésus avait ressuscité, et que le printemps était venu.

L'âme de Christus plana, fleurie comme un livre d'heures. En lui, une forêt de palmes ondulait; c'était comme si, le jour des Rameaux, paré de la robe violette, il entrait à Jérusalem.

— Oh! Cordula, — fit-il, — pensez un peu à ceci : si c'était Christ que vous aviez devant les yeux avec des cheveux comme mes cheveux, avec une barbe comme ma barbe!..

— N'êtes-vous pas Christus? — dit-elle amoureusement, de sa voix haute comme le chant de la grive.

— Vous l'avez dit. Je suis Christus, — reprit-il en souriant, — et vous êtes Maria Magdalena.

L'âne recommençait à braire, pour dire à son tour quelque chose. Le vent frisquet d'avril sifflotait comme une flûte à six trous. Il naissait de petites pensées sauvages entre les mousses, comme des faces de petits enfants.

Christus, tenant l'âne par les oreilles, enjamba son échine et dit :

— Christ ainsi faisait, et sa belle robe des deux côtés retombait.

Il pressa l'âne d'un léger coup de talon.

— Voilà : l'ânesse alors s'en allait à petits pas, et Jésus entrait dans Jérusalem, comme moi je fais.

Il tenait la main levée en un geste de bénédiction, la tête droite sous sa casquette; et le petit âne quelque temps marchait. Cordula, de sa bouche grasse, souriait comme un jardin de roses derrière une haie.

— *Ach!* Ivo, — dit-elle, — si, au lieu d'être Christus du dimanche des Rameaux, vous aviez été Christus traînant sa croix, jamais je n'aurais pu supporter cela.

Ses paupières humides battaient légèrement, et elle ne cessait pas de sourire, étant elle-même une des joies vivantes de la terre, comme le fut Magdeleine.

Ivo voulut descendre de l'âne; mais Christophe tout à coup fit un écart, et, un pied déjà à terre, il était obligé de courir sans pouvoir dégager l'autre jambe, criant toujours :

— H ô - ô ! Christophe ! H ô - ô !

Cordula, qui s'était assise, sa belle robe de soie remontée jusqu'à la ceinture, se leva et courut retenir l'âne par la queue. Celui-ci alors laissa tomber un petit crottin rond comme un galet. Et Christus, enfin, descendit. Tous deux riaient.

Ils s'avancèrent dans la dune jusqu'à un endroit d'où ils apercevaient la mer. Elle était peinte en bleu clair comme la robe de la Vierge. Ils entendaient un bruit lointain de plumes froissées comme si le Saint-Esprit passait. Le vent, à leurs oreilles, jouait des airs sûrets, très doux. Ils s'assirent, et Cordula dit :

— Petit homme de Dieu, il y a de cela longtemps, nous sommes venus une première fois ici. C'était un jour du mois d'avril ou de mai, je ne sais plus. Alors vous n'étiez pas encore Christus.

— C'est comme vous dites, Cordula, je n'étais pas encore le grand Christus.

— Vous étiez un garçon comme tous les garçons. Moi, j'avais dansé à la kermesse. Voilà, oui, je me souviens à présent, c'était en avril. Tous les jeunes hommes voulaient m'épouser. Je vous ai dit en riant : « Ivo, voyez un peu s'il me fallait les écouter tous, et même s'il me fallait n'en écouter qu'un !... » Alors, Ivo, vous m'avez pris par la main et je vous ai suivi. C'était un temps doux, comme maintenant, sur la dune. Déjà on disait partout que c'était une affaire arrangée, que nous n'attendrions pas plus loin que Noël. Nous avions fini par y croire nous-mêmes. Or, cette fois-là, vous m'avez caressé la main en plissant les yeux, et vous me disiez : « Cordula, est-ce qu'il me sera bientôt permis de prendre la mesure de la bague ? » Moi, j'ai ri.

— C'est vrai, — dit joyeusement Ivo. — Et vous êtes toujours restée la jolie fille que vous étiez en ce temps-là, Cordula.

Il lui tenait la main comme il l'avait fait alors et, naïvement, elle s'écriait :

— C'est cela même, Ivo : ça me donnait froid. C'était bon.

Mais lui déjà se reprenait à sourire un peu tristement.

— C'est que — dit-il — nous n'avions pas encore cette chose entre nous.

— Voilà, oui, — fit-elle, — cela n'est arrivé que plus tard. Vous êtes devenu Christus, et moi...

Cordula, maintenant, songeait au passé. Il faisait si grand silence qu'elle s'endormit, toute droite dans son corsage de soie. Encore une fois l'âne brayait ; elle s'éveilla et sourit :

— Je croyais que nous étions chez le bon Dieu... Il toussait une petite fois, et parlant à vous, Ivo, il disait : « Voici, mon fils : il y a assez de temps que vous entrez à Jérusalem sans y amener celle-ci qui est Magdeleine... » Là-dessus, il prenait ma main, il la mettait dans la vôtre, et ensuite il riait un bon coup. « A présent, disait-il, vous savez ce qu'il vous reste à faire... » Le bon Dieu avait la tête du marchand qui vend des complaintes, aux kermesses.

Ivo pinça la bouche, jugeant ces propos trop familiers. Avec son doux entêtement de femme, elle parut ne s'apercevoir de rien, et, une idée venant après une autre, elle dit :

— Et puis, c'était une autre fois, longtemps après ; l'été était revenu. Nous nous sommes assis dans le sable. Et moi, je vous ai dit : « Ivo, la maison ne se bâtit pas en un jour. Il faudra penser à nous accorder avant qu'il neige. A deux, on a plus chaud dans un nid. » Est-ce que ce n'est pas cela même que je vous disais alors ? Mais, cette année-là, justement, Christus, pour la première fois, faisait son entrée à Jérusalem. Vous ne me caressiez plus la main, petit homme de Dieu.

Ivo aurait préféré qu'elle lui parlât du miracle, de cette Ilje qu'il avait rappelée du sein de la Mort. Peut-être, il lui aurait répondu humblement, selon son habitude, qu'il n'était que le pauvre Ivo Mabbe, le marchand de cordes. Mais, tout de même, cela lui eût fait plaisir.

L'heure passa ; Cordula semblait n'avoir jamais ouï parler de cet événement dont tout le monde, depuis une semaine, s'entretenait dans les boutiques. Ivo soupira ; Cordula aussi, mais pour une autre raison. Au-dessus d'eux le ciel lentement verdissait.

— *Ach !* Ivo, — reprit-elle, — je voulais encore vous dire ceci : voilà le printemps qui commence. Est-ce que le temps ne va pas venir où nous pourrons nous mettre en ménage ? Toutes

les semaines, je fais cirer le parquet de la chambre, et il y a au mur, près du lit, un clou où vous pendriez votre gilet.

— Femme, — répondit-il, — je vis avec ma sœur Barbara. Il vaut mieux attendre qu'elle se marie, ou qu'il arrive autre chose : elle parle quelquefois de se consacrer à Dieu dans un béguinage. Le reste viendrait tout seul ensuite.

— Barbara est vieille : vous savez bien qu'elle ne se mariera jamais ni avec Dieu ni avec un homme.

Cordula, en s'écriant ainsi, sentit se gonfler son cœur comme du pain trempé de lait. Ses yeux se mouillèrent; elle se mit mollement à pleurer comme une Magdeleine qu'elle était; et, en même temps, elle souriait à travers ses larmes.

— D'ailleurs, — dit-il, — il y a encore une autre raison.

Il leva la main comme s'il allait parler; mais, prudent, réfléchi, patient et un peu sournois comme les gens de Flandre, il préféra se réserver pour un meilleur moment.

— Quoi ? — gémit Cordula.

Il toussa dans sa main.

— Rien.

Il pensait : « Si Jésus s'était mis en ménage avec la femme de Magdala, le monde n'eût pas été sauvé. »

Alors elle se prit la tête dans les mains avec un beau geste de douleur et, comme si elle l'eût compris, elle s'écria :

— Christus ! Christus ! vous êtes dur pour ceux qui vous aiment !

Il fut attendri par ce cri. Il tourna les yeux vers elle et la trouva soudain si désirable qu'il lui caressait la nuque avec un doigt.

— Cordula, s'il vous plaît, nous en recauserons après la prochaine Procession.

Et alors elle cessa de pleurer.

Le soir tomba : une fraîcheur leur perçait les vêtements, ils gagnèrent la maison de Wishje Brad. Celui-ci avait rentré l'âne; des brebis au loin bêlaient. On sentait qu'il gèlerait la nuit.

Le pêcheur toucha le bras d'Ivo et dit avec une ferveur naïve :

— Ils ont bien raison, ceux qui vous appellent Christus. Est-ce que, sans vous, un mauvais sujet comme mon frère



aurait pu être sauvé de la damnation? Maintenant il fait le signe de la croix et il va à la messe comme un vrai chrétien. Tout le monde en parle, à Furnes.

Ivo était heureux que son amie fût là.

— Loué soit le Seigneur! — fit-il en inclinant la tête.

Ils revinrent au village et Cordula acheta chez l'épicier une livre de pains d'amandes, qu'aussitôt tous deux firent craquer sous leurs dents. Ensuite elle alla demander à un de ses petits fermiers de les ramener en carriole à la ville.

XII

Ce fut le moment de l'année où le petit vent de sainteté qui toujours avait commençé avec le carême se mettait à souffler un peu plus fort, jusqu'au jour de la grande Procession. Une sainte activité animait les confréries : l'archiconfrérie du Sacré Cœur de Jésus, du Très Saint et Immaculé Cœur de Marie, la confrérie du Mont-Carmel ou du Scapulaire, celle du Rosaire et du Chapelet, celle de la Bonne Mort. La Sodalité, de son côté, tenait des séances suivies sous la présidence du premier vicaire.

Petit, brun, brusque, sec comme un pruneau et les cheveux en brosse, l'œil dur sous de gros sourcils, José Ribosia se démenait dans le perpétuel coup de vent de sa soutane, tout brûlant d'un grand feu de zèle. Depuis dix ans, il était l'âme de la Procession, versé dans la tradition de cette solennité mémorable, dans la connaissance de tous les documents qui s'y rapportaient. Deux des échevins, le notaire, le receveur, le pharmacien inclinaient vers une restitution archaïque des costumes. Le vicaire soutenait, au contraire, qu'il fallait garder la saveur de certains anachronismes qui existaient au temps de l'occupation espagnole. C'est à cette époque que le Mystère de la Vie et de la Mort de Notre Seigneur avait été changé en procession de pénitence, en expiation des hosties profanées par un soldat.

La thèse avait triomphé : Hérodes avait continué à porter les bottes à chaudron, l'épée et le manteau de cour. Pilatus,

au milieu de ses conseillers, avait la robe et la toque d'un grand inquisiteur. C'était le vicaire, au surplus, qui dessinait les modèles quand il renouvelait un costume : Snellaerts, peintre vitrier, qu'il consultait pour la couleur, se bornait à indiquer les tons. Personne ne parlait avec plus d'éloquence de la Procession que José Ribosia. Quand il l'évoquait sortant par les rues, au glas des églises, avec ses files de pénitents en cagoules, de moines, de membres des confréries, de bourreaux et de soldats, il trépignait de fièvre et de foi : c'était comme s'il assistait par avance à un brûlement d'hérétiques. Il s'exprimait avec volubilité en crachotant, avec un léger blaisement, comme si une pellicule d'oignon lui eût adhéré au bout de la langue.

Un soir de réunion à la Sodalité, le vicaire frappa dans ses mains, et, sans regarder d'abord Ivo, s'écria qu'il y avait dans le troupeau une brebis galeuse. Il ne l'eût pas plus clairement désigné par son nom. Tout le monde aussitôt regarda vers Christus. Maene Daele, le tailleur, ricanait avec satisfaction dans sa barbe. Pilatus, mal débarbouillé de ses limailles, imitait de son rire, sans le vouloir, le grincement de la scie. Le vieux roi Melchior clignait de l'œil vers Balthazar. Ivo, lui, avait tressailli, dans le naufrage soudain de sa considération.

Le prêtre contempla, un instant, le crucifix accroché au mur et puis il dit nerveusement :

— Le diable se glisse, à la faveur des ténèbres, dans les meilleures intentions : ce que l'on croit faire pour Jésus, c'est pour lui souvent qu'on le fait. Pensez, Ivo Mabbe, à tous ceux qui, pour expier une hérésie, sont montés au bûcher.

Une clarté dure sculptait les os de son maigre visage.

L'Église des inquisiteurs pesa sur le pauvre Christus. Il eut froid sous sa peau. Machinalement, il se grattait la paume de la main. C'est maintenant qu'il lui eût fallu, pour se réconforter, se souvenir d'une des paroles de Notre Seigneur qu'il lisait journellement dans saint Mathieu.

De nouveau, l'abbé frappait dans ses mains.

— A chacun son rôle, Ivo Mabbe! Votre affaire n'est pas de sauver les autres, mais de vous sauver vous-même. Et d'ailleurs, ne l'oubliez pas, les bons Christs ne manquent pas.

Il parlait avec une ironie méprisante : par ricochet, elle blessa le beau tailleur, qui se vit ravalé dans sa dignité de Christ montant au ciel.

Ivo sentit tout son corps trembler à l'idée qu'un autre aurait pu faire sur l'âne l'entrée à Jérusalem. Mieux valait, en ce cas, renoncer à la petite boutique, s'en aller très loin, là où personne ne l'aurait plus reconnu. Un silence planait dans la salle : Ivo entendait battre dans la chambre au-dessous une horloge, comme les pulsations de son cœur. A son tour, il leva les yeux vers le crucifix. Ses lèvres s'agitèrent, et il murmura :

— Je ne suis qu'un grain de poussière entre vos mains, Seigneur... Seigneur...

Il ne trouvait pas autre chose à dire, dans cette grande épreuve.

Le vicaire maintenant préconisait la nécessité d'une collecte fructueuse pour couvrir les frais que devait occasionner le renouvellement des costumes avariés. C'était annuellement l'habitude de quêter chez les habitants pour la Procession. Les libéralités publiques s'ajoutaient aux subsides de l'édilité.

Le prêtre, avec son blaisement, spécifiait :

— La peau de mouton des quatre bergers est mangée des mites. Elle a été réparée trois fois déjà. Il y a aussi les manteaux des docteurs : trois sont usés jusqu'à la corde. Il a fallu, en outre, débosseler des cuirasses et des casques. Enfin, les anges ont des accrocs aux ailes. C'est un vrai scandale que les figures sacrées soient si mal habillées, quand vous autres, gens de la ville, vous ne manquez jamais d'argent pour vous commander de nouveaux vêtements.

Le tailleur faisait une grimace, mécontent de cette allusion à une dépense somptuaire que, pour sa part, il ne jugeait jamais assez forte. Il tira avec impatience les bouts effilés de sa belle barbe. Le vieux roi mage Kas Onkelaer, à côté de lui, toussait dans le creux de sa main en se demandant comment il s'y prendrait pour concilier sa munificence de roi d'Orient avec sa modeste pension d'ancien gendarme. Il fallut réveiller Hérodes qui, ses énormes mains croisées sur le ventre, depuis un peu de temps ronflait.

La Sodalité ne manquait pas de membres notables tels que le vieux juge, le notaire, le brasseur, le receveur des contri–

butions. Ceux-là n'avaient pas besoin de s'affubler d'une fausse barbe d'apôtre pour être quelque chose dans la vie : ils convinrent que toute la Sodalité se cotiserait, même les membres pauvres, le denier du pauvre, au surplus, étant plus agréable à Dieu que celui du riche. — « Quelle dérision ! pensa Ivo Mabbe. C'est celui qui n'a rien qui paie pour celui qui a tout. Il en était déjà ainsi du temps de Jésus. »

Le couvre-feu tinta au Beffroi, et la séance prit fin.

Ivo souffrait d'une peine sourde, profonde ; il se sentait une si petite chose dans la vie, avec le poids lourd de la réprobation du prêtre sur ses épaules, comme une croix ! Au-dessus de Christ, des rois, des prophètes, des apôtres, au-dessus de tout, il y avait ce petit geste de la main qui, au confessionnal, octroie l'absolution ou fait claquer la planche. Un peu irrévérencieusement, Ivo Mabbe pensait que, s'il était un grain de poussière dans la main de Dieu, Dieu lui-même tenait entre les cinq doigts de la main du vicaire.

Il descendit la moitié de la grand'rue, voulant dépister quelques membres de la Sodalité dont il redoutait l'humeur curieuse. Ensuite, faisant un crochet, il enfila une rue silencieuse qui le mena devant la maison de Cordula. Une lumière bruinait au joint des contrevents : il frappa trois petits coups discrets ; et aussitôt, avec un cri joyeux, elle vint lui ouvrir. La porte se referma sans bruit. Ivo, après avoir longuement frotté ses pieds au paillasson, pénétra dans la chambre chaude, éclairée par la lumière de la lampe.

Il remarqua sur la chaise, près de la fenêtre, un tricot, un chapelet et deux macarons. Toute la vie de Cordula était là, dans ce souci d'économie domestique et de gourmandise. Elle avait égrené le rosaire et grignoté les macarons de la même âme exemplaire qu'elle avait entrecroisé les longues aiguilles de son tricot. « Quelle bonne femme de ménage j'aurais là ! » songeait Christus en se pénétrant de cette vision benoîte. C'était la tranquillité, la joie, la bonne mort après une vieillesse douillette, cette maison où toujours le coquemar chantait sur le poêle, où l'armoire abondait en petites douceurs pour l'estomac, où le vieil escalier de chêne là-haut menait au grand lit d'amour, vaste comme une barque. L'âme d'Ivo se faisait tendre, moite comme la terre au temps de dégel.

Il sentit qu'il allait prendre la main de son amie et lui dire la parole qu'elle attendait depuis si longtemps. Dieu sait ensuite ce qui serait arrivé.

— Petit homme de Dieu, vous avez de la peine! — s'écria Cordula.

Il tomba sur une chaise près du feu et des sanglots lui remontaient de la gorge, comme les seaux d'un puits.

— Ah! Cordula... cœur sucré, cœur de beurre...

Elle lui chatouilla la nuque; ses soupirs faisaient un petit vent mouillé par-dessus les cheveux bouclés d'Ivo. Son amour était plaintif, souriant, charitable.

— Bon ami, une petite tarte vous ferait du bien.

Justement elle s'était régalée, ce jour-là, de petites tartes aux fruits. Elle en avait gardé une, qu'elle lui apporta; mais il n'avait pas faim. Son cœur lui échappa, il dit toutes ses peines. Elle fut la source d'amour et de consolation où il étanchait sa soif d'une assistance fraternelle. Comme il pleurait, elle pleura aussi. Elle redevint la Marie-Magdeleine aux yeux intarissables. Elle pleurait, toute molle et grasse; ses tendres sanglots caracoulaient comme des colombes. Ivo, sous l'ondée chaude qui lui humectait les tempes, était presque heureux.

— Petit homme de Dieu! — disait-elle toujours avec son sourire que les larmes lavaient et dont elles avivaient les roses.

Lui, comme dans une litanie, répétait :

— Cordula... Cœur sucré... Cœur de beurre... Bonne Cordula...

Elle riait maintenant, ayant aux yeux encore une grosse larme comme une pendeloque de verre, où la lampe, la table et Ivo lui-même se reflétaient. C'était si bon qu'ils avaient soudain tous deux l'envie de manger quelque chose. Elle alla prendre dans l'armoire la boîte aux biscottes de Bruges; et ils ne finissaient pas de manger.

XIII

Dorénavant, c'était chose convenue : quand un homme des ruelles désirait se procurer une poignée de sous pour

riboter, il envoyait à Ivo Mabbe un des horribles petits drôles qui grouillaient là par tas, sordides et vermineux, raclant leur subsistance sur les détritus et les balayures du pavé. Le gamin disait que l'homme allait mourir. Le bon Christus, s'imaginant qu'il y avait là une âme à sauver, quittait sa boutique et arrivait : il trouvait dans un taudis quelque vieil ivrogne qui, en se tordant, imitait les coliques du *miserere*.

— Christus ! Christus ! — disait l'homme, — c'est fini de moi : me laisserez-vous partir ainsi ? Il n'y aura ici ni un drap pour le linceul ni un sou pour la chandelle, quand le moment sera venu.

Ivo avait fini par découvrir, sous une tuile du toit, le sac de cuir où Barbara serrait ses économies. Il y prenait maintenant, à pincées, des sous et des francs ; et l'argent, à mesure, fondait. Il n'y en avait jamais assez pour tous ceux qui, dans les petites rues, avaient vraiment faim ou soif ou qui simulaient la misère et la maladie.

Après le départ de Christus, on pouvait voir le vieil ivrogne quitter son grabat et filer droit vers l'un ou l'autre des puants débits d'alcool qui pullulaient aux alentours. Le grand Brad lui-même, qui, tout en faisant des signes de croix, allait cuver ses petits verres à l'église, ne se gênait pas pour exploiter la crédulité du marchand de cordes. Et cependant, quand il jetait sa casquette par terre en disant que si quelqu'un avait seulement le malheur de toucher à un cheveu de la tête de Christus, lui, Brad, se chargeait de régler son compte, on sentait qu'il y avait là quelque chose de sincère. L'instant d'après, il trouvait moyen de lui extorquer une petite pièce blanche.

C'était inexplicable, l'attrait qu'un bourgeois comme lui éprouvait pour cette basse humanité. Presque tous les jours, il se faufilait dans les ruelles. Il restait là d'abord à épier en tous sens si personne ne le guettait. Il ne croyait jamais pousser assez loin la prudence depuis que le vicaire Ribosia lui avait infligé une si cruelle humiliation. Après tout, il y avait là des braves gens comme ailleurs. Ceux-là disaient « notre Christus » comme on va à la Sainte-Table pour y recevoir l'hostie. Et Christus n'avait plus de rancune contre le vicaire ni contre personne.

A la Pentecôte, il commença de leur lire l'Évangile de saint Mathieu. On se réunissait chez un ménage de vieilles gens. L'homme, un maçon, était tombé de son échafaudage : il avait fallu lui amputer les deux jambes. La femme faisait de la dentelle, travaillant jusqu'à la nuit, son carreau sur les genoux. Ils avaient deux chambres.

Brad, chargé de la police, dominait l'assemblée. Il se montrait d'autant plus vigilant qu'il était lui-même plus ivre. Parfois, du bout de la longue perche dont il était muni, il frappait ceux qui avaient bu et riaient. La plupart étaient marchands de marée : une odeur traînait comme si tout le poisson de la mer avait été fraîchement débarqué.

Ivo, après chaque verset, expliquait à sa manière. Longtemps cela lui avait paru obscur à l'égal de la théologie. Et puis la lumière était venue : ainsi, de son arrière-boutique, voyait-il là-haut briller le ciel. « Christ est la vérité éternelle, songeait-il : ce qu'il dit des gens de son temps peut se dire tout aussi bien des gens d'aujourd'hui. Le tout est de le comprendre. » C'était curieux comme, depuis, il trouvait là matière à argumenter : un docteur de la loi n'aurait pas mieux parlé. Il s'exprimait avec douceur et clarté. Le bon Christus ne s'apercevait pas que tout de même, à discourir ainsi sur les paraboles, c'était la révolte qu'il prêchait aux petites rues. Quelquefois un de ceux qui étaient là disait que Christus avait raison, que ça ne pouvait pas toujours durer, qu'il fallait agir comme c'était écrit.

La lecture finie, Brad et les autres allaient boire un coup de genièvre. Ilje seule ne partait pas, roulée en boule dans un coin, les yeux un peu fous, comme à l'église elle regardait le beau Christ entre les soldats. Personne n'aurait pu dire ce qui se passait en cette fille mi-animale et qui ressemblait si étrangement aux petites sirènes, aux *zeemarminnen*, dont les marins parlaient. L'autre soir, après le salut, le sacristain encore une fois l'avait surprise collée au grillage de la niche et avançant les lèvres, comme si de loin elle s'efforçait de baiser la chair divine.

La ville bientôt se divisa en deux partis. Les gens des boutiques, les ouvriers, les mariniers du canal, les paysans qui arrivaient vendre leurs légumes au marché tenaient pour

Christus. Les bourgeois, au contraire, les rentiers, tous ceux qui « vivent à porte fermée », étaient contre lui. Jamais encore, depuis tant de siècles qu'il y avait une procession à Furnes, on n'avait vu un Christ se prendre au sérieux. Les Christs toujours avaient été d'honorables particuliers qui, entrant à Jérusalem ou portant la croix, simplement accomplissaient une pénitence. Ils redevenaient ensuite bourreliers, boulangers, tailleurs ou charpentiers, selon leur état. La colère des honnêtes gens, c'était surtout que cet Ivo Mabbe se liguât avec les petits métiers, les marchands de marée, les pauvres. Un homme qui toujours avait si bien fait ses affaires, un homme qui, en épousant la riche Cordula, aurait eu une des situations les plus enviables de la ville ! Hérodes n'était plus le seul à se toucher du doigt le front en disant que Christus avait un grain.

Ivo Mabbe souffrait de cette déconsidération. Que les seigneurs de la cour d'Hérodes le reniassent, ils étaient dans leur rôle. Mais même les bourgeois de Jérusalem, aux parlotes d'estaminet, le brocardaient. On l'appelait « Christ de pauvre monde », par dédain. Des gens ricanaient sur son passage.

Kas Onkelaer, une fois qu'Ivo entrait visiter ses roses dans son petit jardin, ne se gêna pas pour lui dire son fait. Il laissait entendre que c'était ainsi que ça avait commencé là-bas, avant que l'on coupât la tête au roi.

— De mon temps, j'aurais sabré à travers toute cette canaille ; et peut-être bien vous-même, Ivo Mabbe, je vous aurais...

A voir le geste dont il fendait l'air, on s'apercevait que son cœur d'ancien gendarme n'était pas mort en lui.

Ivo dressa la tête :

— Pauvre homme, je ne dis et ne fais rien qui ne soit comme Notre Seigneur l'a dit et fait lui-même.

Il était écrit dans la parabole qu'un semeur était sorti pour semer; et, comme il semait, une partie de la semence tomba, le long du chemin, et les oiseaux vinrent et la mangèrent toute. Une moitié tomba dans des endroits pierreux où elle n'avait que peu de terre; et elle leva aussitôt, parce qu'elle n'était pas entrée profondément dans la terre. Mais, le soleil ayant paru, elle fut brûlée. Une autre partie encore tomba dans des épines; et les épines crûrent et l'étouffèrent.

Enfin une partie tomba dans une bonne terre et rapporta du fruit: un grain en rapporta cent, un autre soixante, et un autre trente. Que celui qui a des oreilles pour entendre entende...

Tandis qu'il parlait, le petit jardin, avec le tremblement de ses jeunes feuilles, avec la claire lumière aux dessins d'ombre sur le mur, écoutait comme si lui, du moins, avait compris. La terre sous les lilas bruissait; des bouquets roses fleurissaient le poirier. Quelquefois il s'abattait un vol d'oiseaux qui, voyant un mannequin de paille se balancer aux branches, repartaient pour un jardin voisin.

Ivo avait fait le geste de jeter de la semence; et il regardait le sol à ses pieds. Le vieux roi mage aussi regardait; mais, à la façon dont ensuite il haussait les épaules, on voyait bien que la bonne semence n'était pas tombée dans son esprit. Voilà : Onkelaer, cet ancien gendarme, faisait partie des maltôtiers, des faux docteurs et des mauvais juges qui n'avaient pas soupçonné le sens des paraboles de Jésus.

Une force poussait Christus, née de sa grande pitié pour les misères du monde. Maintenant, les jours où il partait voir l'âne, il prêchait la bonne parole aux pauvres pêcheurs de la côte comme il le faisait au petit peuple des ruelles. Ils arrivaient chez Wishje Brad au nombre de vingt ou trente, les plus dénués et les plus malheureux surtout. La chambre était pleine de visages hâlés, aux yeux mangés par le sel, aux peaux dures comme un cuir de bête. Et Ivo, debout parmi eux, parlait; mais, ceux-là ne comprenant rien aux apologues, il se bornait à leur répéter les paroles de Jésus qui se rapportaient à leur condition. A la longue, il oubliait lequel, de Christ ou de lui, les avait dites le premier.

— Vous êtes bien plus près de Dieu que les autres. Vous aurez votre joie alors que la leur aura pris fin. Ce qui est en bas sera en haut.

Ils hochaient la tête pour témoigner qu'ils étaient de cet avis. Par la porte ouverte, sa voix au loin se répandait dans la dune. Quand il avait fini, ils le suivaient respectueusement, à pas doux, dans les sables.

Jésus de Nazareth aussi allait le long de la mer, et de partout les pêcheurs arrivaient, et il leur annonçait la venue

d'un temps qui les paierait de leurs longues peines... Quelle joie inexprimable c'était pour lui, l'humble marchand de semences, d'avoir été choisi afin de promulguer la leçon divine! — Voilà, il fallait prendre cet Ivo Mabbe comme il était : Christ lui-même en eût souri là-haut.

Dans la rue, il avait d'étranges gestes et agitait les lèvres; parfois il lui arrivait de parler tout haut. Espéritz, le coiffeur, un malin, assurait qu'il l'avait vu converser avec le Christ en bois de Sainte-Walburge. C'était là le principe de sa force et de sa vie. La vieille église lui était maternelle et secourable. Quand, sa chaise dans les mains, il faisait les stations de la croix, des larmes de foi, de douleur, d'adoration lui mouillaient les yeux : ses ennuis, dans une ardeur de sacrifice, se changeaient en joies mystiques. Il éprouvait de vitales délices à aspirer l'odeur d'anciennes cires et d'encens froidi qui imprégnait l'air. Les confessionnaux, à l'approche de la pluie, sentaient l'écorce de chêne humide. On était chez le saint bon Dieu des âges. Il montait aussi parfois de dessous les dalles un petit fumet fade de pourriture, à cause de tant de nobles dames et de nobles seigneurs, sur qui les vivants marchaient.

La mort et la résurrection partout multipliaient leurs emblèmes, comme dans un charnier situé sur le chemin d'un paradis. Sainte Barbe avec sa tour, sainte Catherine avec sa roue, levaient la tête vers les palmes et les anges qui décoraient un des autels. Jusque dans les coins, à côté des lampadaires en bois, il y avait des évêques à crosses et à mitres, par rappel des martyrs et des bienheureux. Près des deux niches, c'était un vrai ossuaire de têtes de morts et de tibias, parmi des tas de croix qui sortaient le jour de la Procession. Toute l'église, par ses plaies d'usure et d'abandon, saignait la vieillesse et la pauvreté comme une agonie humaine. La petite mort des rues aboutissait à ce tronçon de basilique, qui lui-même n'avait plus qu'un peu de vie mystique sous les hautes clartés des fenêtres. Un Christ de pauvre monde comme Ivo Mabbe sentait cela si profondément!

CAMILLE LEMONNIER

(La fin au prochain numéro.)

BULGARIE ET MACÉDOINE

En Bulgarie, la Macédoine est populaire : à Sofia, l'idée macédonienne est nationale; on peut même dire qu'elle est la seule idée nationale des Bulgares, et de ce fait, elle acquiert une grande force. En Serbie, la Macédoine n'est pas seule à occuper les esprits. La pensée des Serbes va d'abord aux frères d'Autriche, et surtout, avec une ardeur irrésistible, à ceux de Bosnie et d'Herzégovine. Elle s'attache sans doute à la Vieille Serbie turque et rejoint, au delà, le Montenegro ; mais elle a peine à se fixer sur la Macédoine où ne l'attirent depuis quelques années que les combinaisons des politiciens. La pensée des Grecs est plus dispersée encore : la Crète la distrait, l'Épire la captive, les Iles turques l'assombrissent, Chypre l'aigrit, Constantinople l'affole, et rien de ce qui concerne le domaine des quatre patriarches ne la laisse indifférente. Dans ce que les Hellènes ont nommé leur « Grande Idée », c'est tout au plus si la Macédoine a la valeur, non pas d'une unité, mais d'une fraction un peu grosse. Le Grec ne cache même pas son mépris du Macédonien, du sauvage « Hyperboréen » — : « Il n'y a pas de pensée bulgare m'a objecté un Hellène; il n'y a qu'un instinct, un sauvage instinct de conquête ». Pour un Grec, les peuples d'au delà le Rhodope sont toujours les barbares, incapables d' « idée ».

« Un instinct, soit, répond le Bulgare, mais il est de nobles instincts. C'est un instinct familial qui nous lie aux Macédoniens. Nous avons avec la Macédoine une Église commune, sous l'autorité de l'Exarque que reconnaissent tous les Bulgares. Qui dit Église, en Orient, dit Nation, et la limite tracée par le traité de Berlin entre la Bulgarie libre et la Bulgarie turque n'est pas une frontière pour nous : les onze évêques de notre principauté indépendante n'ont pas une situation plus haute que les huit évêques bulgares de la Macédoine turque. Cette indépendance même de notre principauté est née jadis dans les villes macédoniennes qui, plus actives et plus riches par leur commerce, étaient aussi mieux préparées aux idées de liberté par leur culture demi-grecque. Ce sont les villes macédoniennes, Uskub et Ochrido, qui ont donné le signal du réveil national et de la lutte contre le clergé phanariote qui voulait de tous les Bulgares faire des Grecs. Réduits à nous-mêmes, il est probable que nous autres, Bulgares du Danube et du Balkan, nous ne serions pas parvenus à secouer le double joug, moral et matériel, des Turcs et des Byzantins. Nous sommes donc liés à nos frères de Macédoine moins encore par l'espoir et par l'instinct que par la reconnaissance et par le souvenir des efforts en commun. »

Du jour où ils ont repris conscience d'eux-mêmes, les Bulgares ont, en effet, revendiqué la Macédoine. Dès 1850, un professeur d'Uskub, Constantin Djino, et ses élèves, donnaient des représentations révolutionnaires en langue bulgare. Plus tard, le grand mouvement d'émancipation religieuse, dirigé contre le clergé hellénique, eut son foyer principal en Macédoine. Aussi, quand la guerre russo-turque et le traité de San Stefano unifièrent la Macédoine et la Bulgarie actuelle en une « Grande Bulgarie », l'idée bulgare se trouva satisfaite. Mais le plus gros de la besogne fut à refaire après le congrès de Berlin qui rendit la Macédoine aux Turcs.

Depuis le traité de Berlin jusqu'à nos jours, le Bulgare se mit à l'œuvre. Il donna d'abord tous ses efforts à la prédication religieuse : l'Exarque, privé de ses diocèses macédoniens depuis la guerre de 1877, obtint le retour de ses évêques à Uskub et Ochrida par les bérats de 1890, et à Velès (Keu-

prulu) et Nevrokop par les bérats de 1894 ; il acquit le droit de résider à Péra et triompha des entreprises du pouvoir turc sur ses écoles (1894). Ces succès diplomatiques et ceux de la propagande scolaire assoupirent les tendances insurrectionnelles sans les détruire. Stamboulof fut plus d'une fois sur le point de les réveiller. Ce qu'il n'arracha pas au Sultan par la persuasion, il le lui imposa par des menaces. Un mois avant sa chute, il avait organisé (avril 1894) une grande agitation en Bulgarie et en Macédoine; le Sultan voulut mobiliser deux corps d'armée, mais les cadres et l'argent lui manquèrent et, la diplomatie de la Triplice montrant de l'humeur, Abdul-Hamid, pris de panique, accorda tout ce que les Bulgares demandaient, bérats pour les évêques et iradés pour les écoles.

Quand les massacres d'Arménie et les apparentes menaces de l'Europe vinrent donner aux chrétiens d'Orient un jour — un seul jour — d'espoir en une intervention des Puissances, les Bulgares de Macédoine comme les Crétois en profitèrent pour affirmer leurs droits. Ce fut l'affaire de Strumnitza en 1895, l'apparition subite et sans cause apparente d'une bande insurrectionnelle. Mais la folie des Grecs et leur sotte guerre de 1897 ramena, avec le triomphe des Turcs en Thessalie, un calme provisoire. Les Bulgares étaient trop avisés pour aller se heurter aux corps de l'armée régulière et aux bachi-bouzouks albanais concentrés par le Sultan en deçà de l'Olympe. Ils attendirent la paix turco-grecque et le licenciement de l'armée turque. L'année suivante, quelques bandes reparurent, qui triplèrent et décuplèrent durant les années 1899 et 1900 : aujourd'hui, elles pullulent.

L'opinion bulgare est macédonienne avec les Macédoniens, insurgée avec les insurgés. Mais le sentiment n'est pas tout : il faut tenir compte aussi des intérêts. La principauté de Bulgarie compte 3 millions et demi de sujets, dont 150 000 sont des Macédoniens nés en terre turque, au delà du Rhodope; à Sofia même, sur 70 000 habitants, il y a 20 000 Macédoniens. Et ces frères irrédentistes se sont taillé dans la société bulgare un rôle à la mesure de leur appétit et de leur ambition. Le Bulgare, surtout celui du Danube, est un paysan attaché à la terre, qui ne consent à la quitter que

pour entrer dans les fonctions publiques, dans l'armée ou dans le clergé : encore faut-il mesurer tout ce que la Bulgarie politique et militaire doit à la Roumélie orientale et à sa capitale héllenisée, Philippopoli. Le Macédonien, lui, se sent des aptitudes pour tous les métiers que le Bulgare néglige. Il est maître à Sofia de la petite industrie et du petit commerce; boulanger, boucher, il nourrit le Bulgare; maçon, charpentier, serrurier, il loge le Bulgare; avocat, professeur, fonctionnaire, officier, ministre, un jour peut-être il gouvernera le Bulgare. Il y a un Macédonien dans le cabinet Danef, il y en a à la Cour de cassation, aux Hautes-Écoles, jusque dans les plus humbles postes des administrations rurales : l'armée bulgare est macédonienne pour un cinquième de son corps d'officiers.

Les Bulgares de Macédoine se sont tout naturellement jetés sur la principauté; les écoles macédoniennes de l'Exarque ont déversé sur les villes du Danube libre leurs élèves inemployés; les ouvriers macédoniens descendent en Bulgarie du printemps à l'automne, comme font les Piémontais dans l'Europe centrale. A Sofia, il existe un quartier de Prilip, un quartier d'Ochrida et un quartier de Keuprulu, peuplés chacun par des Macédoniens d'une de ces trois villes. Le Bulgare de la principauté accueillit ces frères avec empressement : on naturalisa les Macédoniens par fournées. La loi fixait le délai de résidence à six mois; on en vint à se contenter de six semaines. La Macédoine fournit donc à la principauté un élément de travail. Mais les Macédoniens, prenant aussi dans les professions libérales la place des Bulgares, ont aggravé à Sofia le prolétariat politique. Chaque parti, arrivant au pouvoir, révoque les fonctionnaires du parti déchu. Le nombre des grands et petits politiciens batteurs de pavés, endettés et ne mangeant pas à leur faim, est considérable dans la capitale de la Bulgarie. Les Macédoniens sont venus le grossir. Il n'est pas besoin de pousser le tableau. On voit l'idée révolutionnaire couvant dans cette masse. Les gouvernements successifs de la Bulgarie ont doucement dirigé le rêve de ces déracinés vers un but placé au delà des frontières.

Voilà donc, sur le sol de la principauté, deux foyers d'agitation, l'un bulgare et l'autre macédonien, qui ont longtemps

travaillé en commun. La propagande scolaire, ecclésiastique, nationale, dirigée par l'Exarque dans des voies légales, les réunissait et les contenait. Mais, sous cette unité apparente, deux tendances représentent deux intérêts distincts. La Bulgarie rêve de s'annexer la Macédoine avec l'aide des Macédoniens, et les Macédoniens songent à s'affranchir du joug ottoman avec l'aide de la Bulgarie. Ceux-ci accusent la trop avide principauté de leur enlever la sympathie des grandes puissances en réclamant cette « Grande Bulgarie » dont les Russes eux-mêmes ne veulent plus, tandis que naissent, dans la principauté, les mêmes inquiétudes qui faisaient dire récemment aux Grecs d'Athènes : « On finira par annexer la Grèce à la Crète ! »

N'eût-il pas été plus sage pour l'avenir du « bulgarisme » de faire durer l'ère pacifique et de poursuivre uniquement les entreprises scolaires ? Les Bulgares répondent : « C'eût été suivre les conseils de la Russie ; mais la Russie trahissait nos intérêts en favorisant les Serbes, en les appelant, en Macédoine, au partage de ce que nous considérons comme notre domaine. » La raison n'est pas sans valeur. Ajoutez la série de hasards qui firent passer la conduite de la propagande macédonienne des mains prudentes des hommes d'État, aux mains inexpérimentées et irresponsables des citoyens de bonne volonté. Depuis quelques années, le budget bulgare est dans un état de gêne qui a forcé le gouvernement à diminuer ses dépenses en Macédoine et à céder aux associations privées une part importante de sa tâche patriotique. Depuis la reconnaissance officielle du prince Ferdinand et le rétablissement de l'influence russe à Sofia, le monde officiel est bridé : l'initiative particulière n'est devenue que plus active. Chaque ville, chaque village de Bulgarie a une société macédonienne dont le but avoué est de « hâter l'application en Turquie des réformes prévues et consenties par un acte international » (article 23 du traité de Berlin). Ces sociétés *macédo-andrinopolitaines*[1] se sont fédérées il y a douze ans environ et l'assemblée de leurs délégués est devenue le « con-

1. On se demandera pourquoi *andrinopolitaines* : l'Exarque a toujours sollicité des bérats pour quatorze diocèses, tant en Macédoine que dans le vilayet d'Andrinople.

grès macédonien » qui nomme un comité exécutif central. L'histoire de ce comité peut être divisée en trois périodes : avant Sarafof, sous Sarafof et après Sarafof.

Avant Sarafof, jusqu'en 1899, le comité « faisait de la diplomatie » : il prétendait amener doucement les Puissances à obtenir du Sultan l'application de l'article 23 du traité de Berlin. Quand, en 1899, le Macédonien Boris Sarafof fut porté à la présidence, le nouveau comité se jeta dans l'action, organisa des bandes insurrectionnelles, les arma, et répandit ses agents dans toute la Macédoine. Sarafof put se croire le maître. A Sofia et dans tout le pays, il lança des souscriptions qui rapportèrent tout d'abord beaucoup. Sous le couvert de la bienfaisance, chacun donnait pour l'œuvre nationale. Lorsqu'on eut tiré l'impossible de ce premier accès d'enthousiasme, Sarafof institua un « emprunt patriotique », afin de laisser aux souscripteurs je ne sais quelle chance de remboursement futur. L'épargne est très réelle en Bulgarie; cette épargne bulgare constitue même un phénomène unique dans tout l'Orient. On trouva donc d'assez grosses sommes à jeter dans l'aventure. Les émissaires de Sarafof parcouraient les campagnes au moment de la récolte et les plus pauvres paysans leur faisaient don d'une mesure de grain. Plus tard, lorsqu'il eut abusé de la candeur patriotique, Sarafof fit régner en Bulgarie une sorte de petite terreur. Ses affidés prêtaient un serment théâtral sur le crâne et le poignard, puis s'en allaient jusqu'en Roumanie commettre d'inutiles assassinats. Les Macédoniens se promenaient dans les villes bulgares avec des ceintures garnies de pistolets et de yatagans. Il ne se passait pas de jour sans quelque crime. Dans les carrefours de Sofia, Sarafof avait placé des troncs, auprès desquels le bourgeois récalcitrant était rabattu, menacé et rançonné. Le comité passe pour avoir recueilli en deux ans un million et demi de francs.

Les meurtres de Bucharest firent trébucher Sarafof : déposé et emprisonné, il fut pourtant acquitté par la cour de Sofia. Mais le sens pratique des Bulgares condamnait ce brigandage qui s'était rendu maître des rues de Sofia au moment même où l'on y installait des tramways électriques et des lampes Edison. Le bruit s'était répandu qu'une grosse part de l'ar-

gent récolté pour la cause macédonienne allait aux besoins et aux plaisirs des quêteurs.

Un nouveau comité se forma : il s'est placé entre l'esprit révolutionnaire du groupe Sarafof et l'esprit diplomatique des comités plus anciens. Attirer l'attention des grandes Puissances sur le sort déplorable des chrétiens de Macédoine, obtenir l'appui des diplomates et créer dans le public occidental un mouvement slavophile d'où sortira une Macédoine libre, comme la Grèce libre est sortie du philhellénisme : tel serait à ses yeux le meilleur moyen ou, du moins, le premier essai à tenter. Mais, s'il ne réussit pas, les Bulgares ne pourront pas renvoyer leurs projets aux calendes : demeurer impassible devant de telles abominations serait surhumain. Alors!... alors, adviendra que pourra! Le président du nouveau comité est M. Mikaïlowski, poète de talent, orateur plus qu'homme d'action, disent ses rivaux, mais admirablement secondé, disent ses partisans, par un homme d'action moins disert, le général Tzontchef.

Le rôle de ce comité exécutif est très diminué depuis quelques mois. Le gouvernement bulgare protège trop le public contre les quêteurs pour que l'argent afflue. D'autre part, les communications sont à peu près coupées entre la Bulgarie et la Macédoine. La Macédoine est partie dans les voies révolutionnaires. La Bulgarie ne peut plus que surveiller les événements. Pour la Bulgarie officielle, la situation est embarrassée. Le Prince passe pour le plus macédonien des Bulgares. Sa popularité militaire, comme son ambition personnelle, le portent à rêver d'une Grande Bulgarie; il sait que sa dynastie ne ceindra pas la couronne royale avant de réaliser l'union de tous les Bulgares. Mais le Prince sent bien que, d'ici là, ce serait folie que s'affranchir de la suzeraineté turque. Ce lien de vassalité est la sauvegarde de l'Église bulgare de Macédoine, sur laquelle sont fondés tous les espoirs d'avenir. Et le prince Ferdinand va à Pétersbourg, où l'on est, pour le moment, aussi hostile à la Grande Bulgarie que si le traité de San Stefano avait été une œuvre anglaise.

De son côté, M. Danef, le président du Conseil, qui est zankoviste, c'est-à-dire russophile, va aussi à Pétersbourg. A l'un de ses retours (avril 1902), il tombe en pleine agitation

macédonienne. L'Université de Sofia se passionne pour la grande cause nationale. Elle a pris à cœur une question ecclésiastique. Uskub, grande ville de Macédoine, a deux évêques, l'un orthodoxe, — c'est-à-dire grec et dépendant du patriarche grec de Constantinople, — l'autre schismatique, c'est-à-dire bulgare et dépendant de l'Exarque bulgare. C'est un Serbe de race et de langue qui, en réalité, administre l'évêché orthodoxe, car certains Slaves d'Uskub sont restés orthodoxes et fidèles au patriarcat. Ce monseigneur Firmilian, évêque serbe dépendant du patriarcat, sera-t-il ou ne sera-t-il pas appelé à remplacer définitivement à la tête de la communauté orthodoxe d'Uskub le défunt évêque grec que depuis plusieurs années il remplace provisoirement? Les Bulgares peuvent-ils permettre que, en face de leur évêque exarchiste, l'évêque patriarchiste soit un slave, et pose, en pleine Macédoine, le principe d'un partage entre la Serbie et la Bulgarie? Le 13 avril 1902, les professeurs de l'Université convoquent à Sofia les chefs de tous les partis politiques, et l'on rédige une adresse à l'Exarque pour l'encourager dans sa résistance. Dans tout le pays, prévenu par dépêches, des centaines de meetings s'improvisent. Celui de Sofia rassemble plus de dix mille personnes. Nul n'ignore que la diplomatie russe soutient la Serbie en cette affaire et cherche à attirer autour de monseigneur Firmilian la clientèle slave de l'évêque bulgare. L'indignation bulgare s'adresse donc quelque peu à la Russie.

M. Danef rentre alors de Pétersbourg; son journal publie aussitôt : « Le gouvernement pense que, dans sa politique étrangère, il y a des buts plus élevés que l'affaire Firmilian, et que ces buts, oubliés jusqu'à ce jour, doivent être placés au premier rang. » Malgré l'irritation contre la Russie, le gouvernement garde sa majorité au Sobranié le jour des interpellations sur l'affaire Firmilian. Les Russes ont pu constater néanmoins qu'en dépit de l'absolue soumission de ce gouvernement zankoviste, on ne saurait faire bon marché du sentiment national. Dans les fêtes récentes de Chipka, soit le grand-duc, soit M. Ignatief, aux rares moments où le peuple a pu rompre les barrières officielles, n'ont entendu que des appels à l'humanité du tsar, en faveur de la Macédoine.

L'affaire Firmilian laisse un souvenir pénible : « Pourquoi, disent les Bulgares, la Russie ne tente-t-elle aucun effort pour exiger des réformes dont tous les Slaves macédoniens profiteraient ? Pourquoi la diplomatie russe ne va-t-elle qu'à obtenir la nomination d'un évêque qui représente les visées ambitieuses du roi de Serbie ? Croit-elle donc de son intérêt le maintien des conditions fâcheuses sous lesquelles les Macédoniens vivent ou désire-t-elle l'abaissement du bulgarisme ? »

Contre les passions macédoniennes, le gouvernement bulgare a pris de grandes mesures du côté du Rhodope. La frontière est garnie de ces *potera* qui furent si utiles jadis contre les insurrections musulmanes de l'est. Ce sont des corps de police, pouvant en cas de besoin être renforcés de miliciens levés sur place. Ces *potera* bulgares empêchent la sortie des bandes organisées sur le sol de la principauté : ce n'est pas le double cordon de troupes turques qui a jamais empêché leur entrée en Turquie. Mais ne passe-t-il plus ni un homme ni un fusil de Bulgarie dans l'empire ottoman ? Le Rhodope est une rude montagne et les géographes signalent au moins six façons de le traverser. Une fois dans les hauteurs, les insurgés se font nourrir par les bergers, et il devient impossible de les réduire.

Officiellement, donc, la Bulgarie se rattache à l'idée d'une Macédoine autonome. Sur ce point, tout le monde est prêt au sacrifice, le Prince lui-même, le président du comité, les officiers et le clergé, pourtant si étroitement national : l'Exarque envisage avec faveur la formule nouvelle. C'est comme une réplique au jugement de Salomon. La Bulgarie et la Serbie se disputent l'enfant trouvé de Macédoine et les Bulgares disent : « Les Serbes veulent que l'on coupe la Macédoine en deux : nous l'abandonnons tout entière pour qu'elle ne soit pas mutilée. » Mais cette bonne mère bulgare ne se sacrifie que dans la certitude d'ouvrir un jour les bras à son enfant restitué.

* * *

Entrons maintenant en Macédoine. A Uskub on a une vue d'ensemble sur les passions macédoniennes, comme sur les

propagandes et les diplomaties les plus diverses, Uskub attire tous les prétendants.

Pour les Turcs, Uskub est la dernière position défendable à l'extrême-occident; elle garde la véritable porte de la Macédoine entre le Schar-Dagh et le Kara-Dagh. Au delà, c'est la Vieille Serbie ottomane, enfermée entre le Montenegro, la Bosnie et le royaume serbe. Le Sultan se résigne à un rôle effacé dans cette marche d'empire où les Albanais gouvernent pour lui, à l'albanaise. On n'entre en Turquie qu'à Uskub. Grand'garde à trois fronts, la vieille ville observe trois grands passages : devant elle la gorge d'où s'échappe le Lepenatz; à droite, les débouchés du pays de Koumanovo aboutissant par Vrania à la Morava serbe; enfin, à gauche, la montée du Vardar allant au grand bassin de Kalkandelen.

Les Bulgares considèrent « Skoplie » (c'est le nom slave d'Uskub) comme la borne de leurs prétentions, si leurs prétentions ont une borne. Les cartes ethnographiques jointes à l'ouvrage de M. Kenchef[1] ne sont teintées bulgare que jusqu'à la ligne du Schar-Dagh : abandon est fait de la plaine de Kossovo et de ses dépendances à la Serbie ou à l'Autriche. Mais, en prévision d'une descente autrichienne ou serbe dans la Macédoine proprement dite, les Bulgares veulent tenir Uskub.

Les Serbes retrouvent à Skoplie les souvenirs de leurs rois du moyen âge. La Vieille-Serbie, pour eux, débouche avec le Lepenatz dans la plaine d'Uskub. La Serbie nouvelle veut sortir de sa cangue montagneuse et se précipiter vers la mer dans l'espoir d'y devancer l'Autriche. Skoplie est le passage nécessaire vers l'Archipel ou le pivot indispensable pour opérer une conversion vers l'Adriatique.

Pour les Albanais, Uskub, comme tout ce qui est à la portée de leur griffe, est une proie. Ils y descendent du Schar-Dagh en poussant devant eux le troupeau chrétien.

Les Grecs et les Valaques seraient ici hors de cause, ne tenant plus qu'une fort petite place au bazar. Mais ils ont leur question ecclésiastique; l'évêque du patriarcat s'est vu enlever le plus clair de son diocèse par l'évêque schisma-

1. *Makedonia*, par Basile Kenchef. Sofia, 1900. (En bulgare.)

tique bulgare. Ce n'était point assez, et voici maintenant qu'incapable de défendre le terrain national, ce prélat n'est plus un Grec, mais un Serbe...

Pour l'Autriche, Uskub est au confluent des deux chemins de fer, qui descendent vers Salonique, l'un de Nisch, l'autre de Mitrovitza et de la frontière bosniaque d'où doit déboucher un jour, selon le rêve du *Drang nach Osten*, la grande voie allemande tendant à l'archipel. Cependant, l'Europe est là qui observe. La Russie, l'Angleterre et la Grèce ont depuis longtemps des consuls à Uskub, à côté des agents très actifs d'Autriche, Serbie et Bulgarie. A son tour, la France bien avisée a voulu être représentée dans ce village diplomatique où se concentrent de si gros intérêts : un poste consulaire a été créé le printemps dernier et pourvu avec soin.

En dépit de l'ardeur de ces compétitions, les faits insurrectionnels sont rares, ou même nuls, dans la contrée d'Uskub[1]. C'est que nous sommes ici sous une double oppression, la tyrannie albanaise, dont nous reparlerons, et l'espionnage turc. Nulle part peut-être l'espionnage turc, qui est une des merveilles de notre temps, n'a pris un développement plus extraordinaire. Ici, l'on marche sur les mouchards : il en est de tout rang et de tout habit, ceux du gouvernement et ceux du Sultan, et ceux-ci ont plus d'envergure. Sous cette lourde contrainte matérielle et morale, le Bulgare d'Uskub, incapable d'un élan et même d'un geste, reste silencieux; il ne faudrait pas se fier trop à ce silence.

On rencontre, se promenant deux par deux, des jeunes gens d'allure un peu étrange, hâves, négligés dans leur mise et remarquables surtout par la longueur de leurs chevelures. Ce sont les élèves du gymnase bulgare. Parmi eux, la coiffure romantique est à la mode, comme signe d'un extrême dévouement à la cause nationale, mais d'ailleurs ils sont tout prêts au martyre. Il y a quelques mois, le directeur de l'école bulgare de Keuprulu, Pierre Mikof, s'était fait prendre par les autorités ottomanes pour un fait de propagande révolutionnaire; une lettre nettement compromettante s'était trouvée parmi ses papiers; il languissait dans la prison d'Uskub

1. En juin dernier, la prison d'Uskub ne contenait pas un seul Bulgare, tandis que toutes les autres prisons de Macédoine en étaient pleines.

attendant une condamnation certaine. Il se fit sauter la cervelle avec un revolver oublié par le gendarme de garde. C'est du moins ce qu'affirment des témoins nombreux et impartiaux qui ont vu le cadavre et étudié la blessure. (Le suicide n'est pas rare chez les membres des comités, tout prêts par avance au sacrifice de leur vie et sachant trop, hélas ! quelles tortures il faut subir avant d'être jugé par des tribunaux turcs : Mikof allait être mis à la question par un commissaire de Constantinople expert en cet art turc ou plutôt hamidien.) Mais les Bulgares d'Uskub crièrent à l'assassinat sans en vouloir démordre. Aujourd'hui, la légende du meurtre de Mikof est établie : au bazar, derrière les portes closes, on pleure sur Mikof avec de profonds sanglots ; la gloire de Mikof tentera plus d'un patriote.

C'est dans ce milieu surexcité que la diplomatie russe est venue soulever l'affaire Firmilian. Il y a cinq ans, ce prélat serbe arrivait à Uskub, non comme titulaire, mais comme remplaçant de l'évêque patriarchiste. Les Bulgares d'Uskub se rendirent en foule au divan du *vali* (gouverneur), devant lequel ils jetèrent un trousseau de clefs en disant : « Tiens, fais de nos églises des mosquées, de nos écoles des médressés (séminaires musulmans) ; nous aimons mieux cela que de les voir données à des Serbes. » Le vali fit intervenir la troupe, qui dégagea les alentours du conak. Mais les manifestants se portèrent au chemin de fer pour huer monseigneur Firmilian, qui dut rester trois jours enfermé dans un hôtel voisin de la gare avant de faire son entrée en ville. Plus tard, les Bulgares brisèrent à coups de pierres les vitres de l'école serbe, et tout cela aurait sans doute mal fini si monseigneur Firmilian n'avait été très doux, et l'archevêque bulgare, monseigneur Sinesios, très vieux : les passions locales se sont assoupies sous les gestes bénissants de deux prêtres épris de calme et de repos. Et c'est miracle que la consécration définitive de monseigneur Firmilian, qui les a réveillées en juin dernier, n'ait été l'occasion d'aucune violence. Les Bulgares exarchistes sont plus de 200 000 dans le diocèse d'Uskub, contre 45 000 Serbes, Grecs et Valaques patriarchistes. Ils ont senti pourtant qu'ils n'auraient pas le dessus. La Russie est contre eux et la Turquie guette leur premier

geste pour les écraser. Les Bulgares enrichis, qui possèdent à Uskub boutique au bazar et pignon sur rue, ont peut-être aidé l'évêque à réfréner la fureur populaire.

Mais le Bulgare commerçant est une exception. Le Bulgare en Macédoine est d'abord paysan; on le retrouve ici, pareil à son frère de la principauté, avec les mêmes qualités d'endurance, d'économie et d'attachement à la terre. C'est cet attachement à la terre qui a maintenu la race : malgré la gêne et l'humiliation, le Slave de Macédoine ne va pas chercher fortune au delà des mers; il n'émigre que tout près, en Bulgarie, avec l'espérance de revenir bientôt occuper les champs paternels. C'est que la Macédoine est si belle en vérité! Partout des plaines grasses, admirablement arrosées et gorgées de sève, ne demanderaient qu'un petit effort au laboureur. Quelle tristesse que la virginité inféconde où elles se dessèchent !

Dans ce pays troublé, les chemins de fer n'ont pas apporté tout le bienfait qu'on pouvait attendre d'eux. Les voies courent encore dans des demi-déserts. La plaine de Koumanovo est aux trois quarts livrée aux herbes ou aux roseaux; ses céréales réputées ne poussent qu'en des oasis, autour des centres habités. La plaine d'Uskub n'offre pas un coup d'œil plus riant. La culture du pavot s'est développée autour de la ville; des champs de blé jaunissent au delà, mais, à trois kilomètres, il n'y a plus rien, si ce n'est par taches. Cependant, pour arroser ce gigantesque champ de 40 kilomètres sur 30, le Vardar fournirait son eau toute l'année. Les montagnes, qui font cercle à l'horizon et dont les chaînes de tous côtés se brisent, sont couvertes encore, en juin, de masses considérables de neige qui assureront un fort débit au fleuve pendant de nombreuses semaines. En pleine sève, cette splendide contrée meurt, tuée par le brigandage, ou plutôt par l'anarchie. Car on ne rencontre ici aucun de ces romantiques Rois des montagnes, aucun de ces Athanase, de ces Georges, de ces élégants bandits qui opèrent autour de Constantinople et traitent avec le Sultan par le canal des ambassadeurs. La Macédoine est mise en coupe réglée par des personnages plus sinistres : le quatuor du dîmier, du fonctionnaire, du gendarme et de l'Arnaute suffit à déterminer et à entretenir la crise agraire.

En Bulgarie, les paysans ont fait un proverbe de la triste condition de leurs frères macédoniens : « Plus encore que de posséder un bateau sur la mer ou une femme roumaine, posséder un bien en Turquie, c'est être assuré de mal dormir la nuit. » Le dîmier suspend la récolte en tardant à venir compter les gerbes ; le grain pourrit ou germe sur le sol, perd sa qualité, mais augmente en quantité dans l'imagination du percepteur qui le jauge au triple, au quintuple, au décuple, impudemment. Le dîmier est de mèche avec quelque haut personnage et dispose de la gendarmerie, qui survient dans la personne du *zaptié*. Ce famélique gendarme est appointé par le Sultan à raison de cent-vingt piastres par mois. Il ne touche, bon an mal an, que deux mois de sa solde, soit moins de cinquante francs. Avec le cavalier, il faudrait que le cheval vécût sur cette solde, ce qui est difficile, même en Turquie. Le cheval et le cavalier mangent donc chez l'habitant et, l'un portant l'autre, marchent derrière leur faim de bourg en bourg. Le zaptié est roi des campagnes turques. Il ne s'abaisse pas à mendier. Il exige et lorsqu'on fait mine de refuser, il prend. A Uskub, il n'est ni plus gras, ni mieux vêtu que dans le reste de l'empire, mais il coûte cher tout de même à la population. Quant à son émule le *begdji*, le garde-champêtre, il est le tyran du village sur lequel il prétend exercer tous les droits du seigneur. Les fonctionnaires, aussi mal rentés que les gendarmes, ont tous des créances contre l'État. Mais, personne n'allant exiger cette créance dans les ports de Mitylène, ils se paient sur l'habitant.

Tout cela n'est encore rien : le pire brigand de Macédoine, c'est l'Arnaute, l'Albanais ; Uskub est sa plus récente et plus glorieuse conquête. Il y a deux ans, le vilayet de Kossovo, dont le chef-lieu est Uskub, avait pour gouverneur un Kurde, Hafouz pacha. C'était un homme énergique et un novateur, qui fit construire des quais le long du Vardar et parla de réparer les routes. On lui prêtait l'intention de rétablir la sécurité et d'imposer la justice. Ce zèle déplut aux Albanais, qui firent fermer le bazar en signe de révolte : ils donnaient ses huit jours au pacha et menaçaient de faire descendre à Uskub les beys de Kalkandelen et leurs bandes armées. La Sublime-Porte rappela Hafouz, qui fut envoyé à Tripoli de Barbarie. Les Albanais ne se contentent donc plus de com-

mander en Vieille-Serbie : ils ont franchi le défilé de Katchanik et envahi la plaine d'Uskub ; puis ils sont remontés dans la région de Koumanovo et, d'un autre côté, ils vont jusqu'à Istib et à la frontière bulgare qu'ils investissent petit à petit, d'après un plan. Jadis, contre le royaume serbe, les Turcs ont créé une chaîne ininterrompue de villages arnautes ou *mohadjirs*[1] le long de la frontière de Vieille-Serbie : aujourd'hui, ils voudraient opposer les mêmes éléments à la pénétration bulgare sur la frontière turco-bulgare, aux points où elle n'est pas gardée par les Pomaks[2]. En amont d'Uskub, sur le Vardar, les Albanais achèvent de reprendre Kalkandelen aux Slaves. Dans ce seul district, depuis dix ans, ils ont augmenté dans la proportion de 25 p. 100, tandis que les chrétiens diminuaient d'autant. Dans toute la Macédoine du nord, ils sont 120 000.

C'est un retour offensif. Il y a un siècle, l'Albanais fut tout-puissant dans les plaines macédoniennes, au sud du Schar-Dagh. A Uskub et aux environs, on voit encore des *coulas* (donjons) à demi ruinés qui n'ont pas plus de cent cinquante ans d'existence. Ce sont les tours massives, percées de meurtrières, qui gardaient aux quatre coins l'enceinte fortifiée des grandes maisons albanaises. Mais le gouvernement turc détruisit en Macédoine les beys arnautes les plus dangereux et ruina leurs châteaux-forts ; de grandes épidémies achevèrent de décimer et de refouler vers les régions montagneuses, plus saines, la horde des âpres Skipetars. Elle revient aujourd'hui au galop. Chaque jour le pouvoir du Sultan diminue à Uskub et le pouvoir des Albanais augmente.

Ce qu'est l'existence d'une population chrétienne dans une ville où ces sauvages promènent en liberté leur fantaisie, Grecs Serbes et Bulgares s'accordent pour le dépeindre. Les échos de cette lutte à mort parviennent chaque jour à Uskub avec les blessés que le train déverse, les désespérés qui vont s'abattre à la porte du consul de Serbie ou du consul de Russie, protecteur attitré des Slaves. Les Albanais jouent à l'extrême-occident de l'empire turc le rôle des Kurdes à l'extrême-orient.

1. Musulmans volontairement exilés des pays chrétiens et établis en Turquie.

2. Bulgares musulmans.



Sur la descente du Vardar, Keuprulu est à soixante kilomètres d'Uskub. A Keuprulu (en turc : *Le Pont*), que les chrétiens nomment Velès, on entre dans la zone insurrectionnelle. Cette zone traverse la Macédoine obliquement, comme la bande d'un écu héraldique. Elle couvre l'espace compris entre deux lignes, dont l'une passe par Istib, Velès et Kritchovo, l'autre par Nevrokop, Stroumnitza, Vodena et Kastoria. Uskub et Serrès sont à l'écart, l'une au nord, l'autre au sud, des postes d'observation avancés et, pour conserver la même image, des étoiles dans les champs gauche et droit du blason. L'insurrection est à la fois très organisée et très anarchique, très unie et très divisée, très forte et très faible.

Elle fut organisée, par Boris Sarafof et ses amis, quand, soutenus par le gouvernement bulgare ou tout au moins largement tolérés par lui, ils avaient leurs coudées franches des deux côtés du Rhodope. On se souvient surtout d'un Macédonien de Sofia, Georges Deltchef, dont l'activité surprenante se transporta d'un bout à l'autre de la péninsule et qui prêchait dans les villes et les villages. La première opération inquiétante des bandes est pourtant de 1895, antérieure à Sarafof. Il se pourrait donc que le mouvement ait été à l'origine plus macédonien que bulgare, qu'il ait surgi spontanément et que tous les initiateurs exagèrent à plaisir leur rôle : l'esprit plus délié des Macédoniens pouvait se passer de l'influence étrangère. Aujourd'hui, des comités fonctionnent très mystérieusement dans toutes les villes et dans plusieurs centres ruraux. Il est très difficile de déterminer avec exactitude l'étendue et le caractère de leur action. Les comités assurent-ils les services d'intendance des bandes insurrectionnelles et leurs relations avec le monde extérieur? dirigent-ils ces bandes ou obéissent-ils à leurs capitaines? Un règlement copieux, prétentieux et confus, qu'on a fait passer pour l'évangile de l'insurrection, établit avec soin le rôle de chacun; de bande à comité et de comité à bande, on se connaît, on se fréquente, on collabore étroitement, on ne se confond

jamais. Le comité et la bande sont deux étapes de la vie révolutionnaire, deux catégories qui se partagent les individus selon leur tempérament ou l'état de leur casier judiciaire. Les bandes sont hors la loi et hors d'atteinte. Les comités restent fondus dans la population, sous la coupe des autorités turques. Ils ne représentent dans l'activité révolutionnaire que la perpétuelle préparation. Naturellement, les Turcs ne font pas de différence. A leurs yeux, tout ce qui est bulgare est *comitadji* ou, en abrégé, *comita*, et tout ce qui est *comita* est pendable. Un fusil, une lettre, un livre, un mot sont des indices égaux et des preuves suffisantes.

Mais où est la haute direction du mouvement et, tout d'abord, y a-t-il une haute direction? Faut-il croire les journaux viennois qui renseignent si abondamment les nôtres, lorsqu'ils agitent le fantôme démesuré d'un Sarafof tenant tous les fils dans sa puissante main, glissant entre les patrouilles turques et bulgares, souple comme l'onde et faisant à lui seul — sur quels fonds? — tous les frais de la partie? Faut-il croire les fonctionnaires du Sultan lorsque, par ordre, ils insinuent que le grand chef de l'insurrection est au palais de Sofia? Faut-il croire les comitadjis eux-mêmes lorsqu'ils parlent de leur comité central macédonien, mystérieux, itinérant, insaisissable, dont les membres toujours dispersés ne se voient jamais entre eux et ne s'écrivent guère?

La vérité est dans la combinaison de quelques-uns de ces mensonges. Le mystérieux état-major existe, un pied en Macédoine, un pied en Europe, mais son commandement n'atteint que des subdivisions et non pas l'ensemble de l'armée révolutionnaire; il s'exerce ici et là, selon les hasards du moment. Sarafof, dont les efforts ne peuvent être niés, s'agite derrière une frontière et la Macédoine est trop morcelée pour qu'un grand pallikare y puisse développer à l'aise son geste et sa voix. Les Bulgares de Bulgarie ne descendent guère dans les plaines; ils restent sur la frontière montagneuse. Les Turcs pourtant voient des Bulgares partout; le vali de Salonique Hussein-Avni pacha, affirme qu'il n'y a pas d'insurgés macédoniens, mais des brigands venus en grand nombre de la principauté pour désoler le pays.

Trop de gens ont intérêt à se dire les chefs de l'insurrection

afin d'en vivre, ou la montrer très puissamment encadrée et soutenue à l'étranger, afin d'en grossir les conséquences.

L'affaire, engagée depuis longtemps, marche aujourd'hui toute seule. L'impulsion, c'est avant tout la gêne économique et morale du peuple ; le lien, c'est la volonté commune de secouer le joug ; le guide, c'est la foi ardente dans le succès. Les comités locaux se chargent du reste, assurant comme ils le peuvent les communications avec leurs voisins et prenant tout ce qui s'offre d'encouragements ou d'appui, sans trop se demander si cela vient de Mikaïlowski, de Sarafof ou d'un autre. Depuis deux ans, le nombre des bandes errantes et l'effectif de chacune d'elles a augmenté considérablement. On en signale soixante dans le seul vilayet de Monastir, et près du double dans tout le pays. Elles sont armées de bons et mauvais fusils. Outre ceux que l'on ramasse un peu partout dans les pays turcs, elles en ont reçu de l'étranger. En janvier 1897, le ministre de la guerre bulgare ayant à vendre cent vingt-cinq mille Martini et Mauser avec cinquante millions de cartouches, était sur le point de traiter pour cinq cent mille francs avec une maison belge. Avant la conclusion du marché, un groupe bulgare se présenta et prit livraison à huit cent mille francs. Tout le stock doit être entré en Macédoine par la frontière nord. Par le sud, ce fut une autre invasion. Les successeurs en Grèce de l'*Ethniki Hetairia (comité de la Patrie Grecque)* vendirent aux représentants du comité macédonien la pacotille patriotique de 1897. Les agents de Sarafof tenaient bureau ouvert à Athènes et accaparaient des fusils. On s'aperçut de leur présence lorsqu'il n'y eut plus un vieux « Gras » à livrer dans toute la Grèce : alors l'affaire étant terminée, on les expulsa avec indignation. L'insurrection ne manque donc pas d'armes, mais elles ne sont pas encore suffisamment réparties dans tout le pays. Les insurgés voudraient que chaque paysan eût un fusil et cent cartouches enterrés dans un coin de son champ « afin qu'au grand jour, il put se lever devant les Turcs comme le génie de la patrie ».

C'est à cette répartition des armes que s'emploient surtout les bandes. Mais tous leurs mouvements ne s'expliquent pas par là. Composées d'individus qui ont renoncé désormais à toute

vie légale. elles errent dans les lieux inaccessibles et incultes. Force leur est de descendre dans les régions habitées pour se nourrir. Depuis quelques mois, les coups de main ont un caractère plus nettement politique. Il s'agit de convertir au bulgarisme les Grecs et les Slaves attachés encore au patriarcat. Et l'on fait du véritable brigandage. Un village très retiré et paisible voit arriver un beau jour une poignée de *comitadjis* armés, qui distribuent des fusils à toute la population mâle, contre un immédiat paiement. Les fusils Gras, que nous avons vu vendre six francs dans les rues d'Athènes avec une baïonnette et un paquet de cartouches, en 1897, valent aujourd'hui jusqu'à soixante francs dans ces étranges marchés macédoniens. Le lendemain, les paysans ainsi embrigadés s'empressent de déposer une plainte et rendent aux autorités turques leurs armes compromettantes. Alors les insurgés viennent rôder aux environs et tout homme qui s'attarde à son champ au coucher du soleil reçoit une balle ou un coup de couteau. Des paysans, arrêtés par la gendarmerie pour avoir nourri des insurgés chez eux, jurent qu'ils n'ont fait qu'obéir à leurs menaces et, pour être mis en liberté, donnent le signalement de leurs hôtes d'un jour. Peu après, on trouve ces paysans assassinés au bord d'un chemin.

Ce sont donc des bandes de brigands, et les Turcs, les Serbes et les Grecs ont beau jeu de stigmatiser ces malandrins, ces anarchistes, et d'appeler la réprobation du monde sur ces « comitas » de malheur. Cependant, ces bandes sont en majeure partie composées de paysans ruinés par le dîmier, le gendarme, le fonctionnaire, l'Arnaute, ou victimes de l'injustice turque. Les bandits de profession n'ont fait que fournir le cadre de ces petites armées et la formule traditionnelle de leur tactique. Les bandits officiels qui règnent sur la société ottomane, en faisant des milliers de désespérés, ont fourni les troupes, puis ce sont eux qui désignèrent les chefs en réduisant à la misère les anciens élèves des écoles bulgares de Macédoine : « Autant d'écoles, autant de foyers d'insurrection », affirme un personnage turc.

La réponse à cela, je l'ai recueillie sur les lèvres d'un ancien professeur en rupture de ban. Il m'a décrit l'essor de l'instruction bulgare, il y a trente ans, et son développement

progressif en dépit des résistances du pouvoir turc; la naissance d'une classe, si ce n'est cultivée, au moins dégrossie, arrachée à la terre et prête à une activité supérieure; puis le désaccord, sans cesse grandissant, entre cette nation en progrès et ses oppresseurs; la gêne d'une sujétion dégradante se faisant alors sentir, chez des hommes imbus d'idées modernes, et, chez les maîtres brutaux, la méfiance de tout ce qui s'élève au-dessus de l'aplatissement oriental. Les écoles bulgares avaient formé une génération d'hommes très armés pour la lutte; leurs programmes, imités des *Realschulen* d'Allemagne, favorisaient les études pratiques, les sciences, les travaux de laboratoire et réagissaient contre le bavardage des écoles grecques et de leur culture classique. Les hommes trempés par cette éducation moderne se sentaient donc plus forts que la masse environnante, plus capables de travailler utilement au bien commun. En récompense de leurs efforts, ils ont été mis à l'interdit. Il n'y a pas un Bulgare dans les fonctions publiques en Macédoine, pas un dans les chemins de fer, ni dans l'administration de la Dette, ni dans la régie des tabacs. Depuis des années la race bulgare est suspecte, et la Sublime Porte, avec sa sublime bêtise, a cru prendre contre elle une garantie en lui ôtant les moyens de vivre honnêtement. Comme, d'autre part, le Bulgare de Macédoine n'a pu se créer ni industrie, ni grandes affaires sous le régime hamidien, voilà tout un monde détourné de l'agriculture et totalement inemployé. Les écoles ne sauraient pourtant donner à tous leurs anciens élèves des places de professeurs. J'ouvre une statistique établie en 1893-94, donc à l'entrée de la période d'agitation. Le seul gymnase bulgare d'Uskub avait délivré cette année-là 158 diplômes, ce qui est déjà énorme pour combler les vides dans une petite phalange de huit cents professeurs, presque tous des jeunes gens; or il y avait en Macédoine quatre autres gymnases bulgares distribuant de pareils diplômes.

La Bulgarie jadis a absorbé une partie de ce trop-plein d'intellectualité; mais elle n'en peut plus et ferme ses portes. L'étranger ne saurait que faire de cette première génération, valeureuse sans doute, mais un peu fruste pour nos pays d'ancienne culture. Reste seule ouverte à ces cœurs ardents

la carrière de l'espoir, le rêve de la liberté, la révolution. Des jeunes hommes de dix-huit ans, arrêtés les armes à la main, ont déclaré devant le tribunal que, toute carrière étant systématiquement fermée devant eux, ils n'avaient eu d'autre ressource que de s'enrôler dans les bandes.

Après les chefs, les troupes. Ce sont encore les Turcs qui peuplent les bandes de travailleurs paisibles auxquels le métier révolutionnaire répugne. Le bourgeois riche que fait chanter un fonctionnaire avide, le professeur chez lequel la gendarmerie a perquisitionné sans cause directe, par simple mesure vexatoire, le paysan dont le champ tente un voisin musulman ou dont la physionomie déplaît à un espion turc, se sentent plus en sûreté au milieu des bois que dans les villes infestées de brigands officiels. La méfiance maladroite, la basse cupidité et l'instinct tyrannique du monde administratif s'exercent sur tout ce qui a nom bulgare, sans épargner les honnêtes gens auxquels il ne reste qu'à prendre le large lorsqu'ils se savent inscrits sur les registres de la police. Deux jeunes maîtresses d'école ont été enfermées le 15 mai 1901 pour avoir eu chez elles une histoire de la Bulgarie et un volume contenant le traité de Berlin. La révolte nationale gagne donc de jour en jour de plus nombreux adhérents. Aujourd'hui, six groupes bulgares compacts forment la zone insurrectionnelle, dans six centres montagneux juxtaposés.

La région du Périm, entre la Strouma et le Karasou, au pied de laquelle aboutissent toutes les routes venant de Bulgarie, communique directement par la Strouma avec le mont Rilo et son monastère qui passent depuis plusieurs années pour le principal foyer de l'agitation dans la Principauté. Elle se relie au Rhodope par Raslog d'où on gagne la vieille voie romaine de Tach-Boas et le Dospada-han, ce nid de brigands, connu depuis des siècles. C'est là, entre Macédoine et Bulgarie, que miss Stone, capturée l'an dernier par une bande bulgare, fut promenée pendant des mois jusqu'au paiement de sa rançon. La région de Malech, sur la rive droite de la Strouma, et jusqu'à Demir-Kapou, est un autre dédale de montagnes enchevêtrées dans celles de la Bulgarie. La région de Kavadar à Kevgeli, touchant à l'est à la précédente, est moins inaccessible, partant moins forte.

Dans la région de Vodena, de nombreux Slaves, restés fidèles au patriarche, font, contre les Turcs, cause commune avec les exarchistes. C'est de là que les bandes descendent dans le vilayet de Salonique, jusqu'à Jenidjé–Vardar. Dans le voisinage, la région de Kastoria, de toutes la plus puissante, contient 150 villages bulgares de 200 à 400 maisons chacun. Elle est en ce moment la plus troublée, le Sultan y ayant institué une répression offensive qui n'atteint pas que des coupables.

Enfin, la région entre Ochrida et Kritchovo voisine avec le monde albanais, avec Dibra et les défilés du Drin noir, où les Turcs n'ont jamais eu aucun pouvoir. On rencontre à Monastir deux sous-préfets turcs de Dibra que les Albanais ont refusés. La Sublime Porte va en nommer un troisième.

Cette division territoriale est cause d'une faiblesse réelle; tous ces districts révolutionnaires se touchent sans se souder. Dessinant une belle zone d'apparence compacte, ils sont en réalité comme une chaîne dont les maillons ne seraient que posés à la suite l'un de l'autre, non passés l'un dans l'autre. Le pays est mal préparé par la nature pour une grande action commune; jadis il a pu contenir, dans un espace grand comme deux de nos départements, jusqu'à quarante États libres. Il se partage en petits bassins, en cirques arrondis, dans lesquels un groupe de partisans peut évoluer à l'aise, mais entre lesquels une armée régulière glisse aisément ses divisions. Ce n'est pas la belle ligne de roches ininterrompues qui avait fait de la Crète l'amphithéâtre idéal des luttes insurrectionnelles. C'est même exactement le contraire. Tandis que les Crétois ne craignaient pas d'être coupés, pour peu qu'ils fissent bonne garde, les Macédoniens risquent chaque jour d'être cernés par petits paquets et exterminés en détail malgré toute leur vigilance. Ils aggravent d'un mal moral ce défaut physique de leur insurrection. Deux partis essaient de se former au sein des comités et des bandes; la querelle des *vrhovistes* et des *centralistes* mine sourdement la révolution macédonienne. Les *vrhovistes* sont les adeptes du panbulgarisme et de l'annexion à la Bulgarie, les *centralistes* sont les partisans de l'autonomie macédonienne. Puisque l'Europe, disent ces derniers, ne veut pas d'une Grande Bulgarie et d'un roi Ferdinand régnant du

Danube à la mer Egée, il ne faut demander qu'un nouvel État purement macédonien, fait de morceaux de nationalités et de nuances ethniques variées. Sous cet habit d'arlequin, la Macédoine trouvera enfin l'unité. Les centralistes se rapprochent des Serbes macédoniens et cherchent à les attirer. Ils ont été jusqu'à passer condamnation sur le sacre de monseigneur Firmilian. Et telle est la passion de ce parti nouveau qu'il ne tolère plus d'ingérence bulgare. Des rencontres sanglantes ont eu lieu entre les autonomistes et certains patriotes venus de Bulgarie. Vers Poroï, en hiver, une bande de Macédoniens a barré la route à une bande bulgare qui venait du Rilo. On s'est tué beaucoup de monde de part et d'autre. Nouveau combat en juin dernier dans le caza de Maleschovo. Enfin, en septembre, on parlait d'une autre affaire plus sérieuse encore.

***

A Monastir, la lutte est engagée ouvertement. Là, dans un grand cercle, dont la ville de Monastir ou Bitolia est le centre et dont la circonférence passe par Prilip, Ochrida, Kastoria et se ferme dans le vilayet de Salonique, à Vodena, la propagande bulgare a concentré ses meilleures forces depuis plus de trente ans. Elle a travaillé la masse la plus compacte des Slaves macédoniens et cherché à créer un vaste camp retranché, pour englober les ouvrages anciens de l'hellénisme et barrer la route aux Albanais d'un côté, aux Serbes d'un autre. L'insurrection a rapidement germé dans ce milieu favorable : on se sentait en nombre, on a marché d'enthousiasme. Les villes de Monastir et de Prilip sont, au dire des révolutionnaires, les principaux foyers de la révolution. Avec Velès, elles renferment l'intelligence du parti. Les campagnes du sud-ouest, avec leurs chaînes montagneuses, leurs défilés étroits et leurs forêts, sont devenues le refuge préféré des bandes.

Plus tranquille du côté du Rhodope, le gouvernement ottoman a entrepris cette année de pacifier la région de Monastir. Un vali, très ambitieux de mériter la reconnaissance de son maître, en a fait personnellement son affaire. Pacifier.

pour les Turcs, a gardé son sens latin : *ubi solitudinem...* L'armée régulière a la main lourde. Et, comme en Arménie, les irréguliers ont la main plus lourde encore. Or ici, comme en Arménie, l'odeur du sang fait sortir les loups du bois : bachi-bouzouks, brigands professionnels, albanais, tcherkesses, pomaks, mohadjirs, musulmans de toute race et de toute couleur viennent à la curée, et voici quelques histoires macédoniennes.

A la fin de mai, les Grecs — ils sont coutumiers du fait dans toute la Macédoine — dénoncèrent à la police turque quatre Bulgares de Trsié. Un lieutenant partit de Florina avec soixante hommes, investit la maison des « comitas » et ne réussit qu'à se faire tuer cinq hommes. Les quatre assiégés sortirent à la faveur d'un orage, dépouillèrent de leurs armes et de leurs cartouches les soldats morts, et gagnèrent les bois. Le lendemain l'officier revint avec une troupe trois fois plus nombreuse, pilla le village et emmena cent prisonniers. Une trentaine de paysans, ayant pu fuir, avaient rejoint les bandes. A la suite de cette affaire les musulmans de Florina décidèrent de se jeter sur les chrétiens et d'en faire un grand massacre. Il fallut une dépêche de Constantinople pour les calmer.

Un certain brigand tcherkesse, Hadji Noyous, de Novo-Selo, dénonça vingt-cinq Bulgares de Rakitnitza. Le 23 juin, le mudir de Krouchevo se mit en route avec de la troupe. Sur son chemin, il leva les bachi-bouzouks de quatre villages musulmans. Arrivée à Rakitnitza, cette horde tua huit notables et en prit quatre vivants. Puis, après avoir incendié un tiers du village et pillé le reste, elle repartit, poussant à coups de bâton un troupeau de prisonniers. Cette fois encore, les bandes recueillirent une vingtaine de fuyards.

Ces deux faits sont choisis au hasard entre cent du même genre. Les prisons de Monastir, Florina, Kastoria sont pleines et, pour y faire de la place, on en extrait des fournées que l'on embarque à Salonique pour l'Archipel. Ce n'est pas le sort le moins enviable; mieux vaut l'exil sans jugement que les étranges tribunaux du Sultan. Les autorités turques nient l'emploi de la question dans les prisons. Mais les massacres d'Arménie n'ont pas été niés avec moins d'impudence, d'indignation et d'esprit de discipline tandis qu'ils s'accom-

plissaient. J'ai vu un homme dont les inquisiteurs turcs avaient fait arracher les ongles.

« Je reviens épouvanté, écœuré de mon excursion à..., écrivait il y a quelques mois à son journal un correspondant français. J'ai vu des villages abandonnés, la population ayant fui dans les montagnes par peur de la police ou des soldats turcs. Des atrocités dignes des époques les plus barbares ont été commises sous prétexte de faire avouer à des malheureux paysans qu'ils faisaient partie des comités. Les moins maltraités ont reçu de telles bastonnades qu'ils seront pendant plus d'un mois sans pouvoir bouger; à d'autres on a enfoncé des morceaux de bois pointus sous les ongles, d'autres ont été arrosés d'huile bouillante; des femmes ont été violées en présence de leurs maris attachés à des arbres. »

Comme ses confrères qui cherchaient à renseigner le public français sur les massacres d'Arménie en 1895, ce correspondant en a été pour ses peines; aucun journal français n'a publié sa dépêche. Un Serbe, agent de la propagande scolaire du royaume, donc par définition un ennemi acharné du bulgarisme, confirme ces faits dans un élan de solidarité chrétienne. « Les Turcs, dit-il, étaient les seuls maîtres d'apaiser l'insurrection en prenant les quelques mesures qui eussent rendu leur domination acceptable aux paysans bulgares. Mais bien au contraire ils se sont rués sur l'obstacle. Comme les chevaux auxquels on présente un couteau, ils ont appuyé de tout leur poids sur la pointe. Ils servent la cause anarchiste; la révolution sera leur œuvre! »

En 1896, le colonel de Vialar, attaché militaire à l'ambassade de France à Constantinople, revenait d'Anatolie en disant : « Ces massacres que l'on nie avec tant d'assurance à la Sublime Porte et autour du Sultan, sont, dans les bazars de l'intérieur, le sujet de toutes les conversations. On en conte les péripéties entre musulmans, et chacun se vante, sans honte, de la part qu'il a prise dans la fête sanglante. » En 1902, à Monastir, on fait circuler, toujours entre musulmans, une photographie qui en dit plus long que tous les récits et qui réduit au néant toutes les négations. J'ai pu me procurer cette image parlante. Trois officiers de police sont debout derrière une table, graves et glorieux; sur la table, couverte

d'une nappe bien tirée et bien blanche, reposent, atrocement grimaçantes, quatre têtes tranchées de suppliciés bulgares, qui portent des traces bien nettes de mutilation. Les trois bourreaux ont un air béat à faire frémir; mais, devant l'inconsciente férocité qui les a conduits chez le photographe avec les têtes de leurs victimes, n'est-on pas glacé surtout par la pensée de cette répression qui ne fait que commencer et qui va durer peut-être des années? L'Europe, pour la seconde fois, laissera-t-elle les mains libres à ces bandits?

* * *

A Salonique, il y a quinze ans, il n'existait qu'une seule maison bulgare de commission; aujourd'hui elles sont trente. L'insécurité des villes de l'intérieur a chassé toute une classe de gros commerçants dans ce port animé d'un peu de vie internationale. Les premiers ayant réussi, d'autres ont suivi l'exemple. Tout Bulgare en s'installant a pris la place d'un Grec qui s'en allait. Et sur les maîtres très puissants de la place, sur les juifs *spaniols* qui de leur côté enlèvent aux Hellènes le monopole de l'exportation, les nouveaux venus ont l'avantage de plonger dans l'intérieur du pays par des ramifications plus lointaines et plus nombreuses. Les gens de leur race sont leurs intermédiaires et leurs clients. Un avenir sérieux semble donc réservé à ce commerce bulgare, et déjà un élément riche, laborieux, qui peut avoir des sympathies pour une grande cause nationale, mais qui a tout à perdre dans les aventures révolutionnaires, mettrait son influence pacifiante au service d'un gouvernement adroit qui la solliciterait. Mais la persécution turque n'épargne pas ces conservateurs.

Dans la prison de Serrès, l'hiver dernier, un condamné du nom de Stamboulief fabriquait de fausses lettres des comités bulgares. Il possédait un sceau, un chiffre et tout un attirail de chancellerie révolutionnaire. Avec la complicité du juge d'instruction et du chef de la police et par l'intermédiaire de ses gardiens, il écoulait ses faux chez des Bulgares, que les chefs du complot policier n'avaient ensuite aucune peine à convaincre de correspondance subversive. Un hasard, qui livra le secret de l'agence Stamboulief aux représentants

diplomatiques de la Bulgarie, sauva seul un docteur et deux grands commerçants de Salonique, de la mort, de la prison ou de la rançon. Une commission turque dut reconnaître que de novembre à la mi-avril, la justice, consciente ou non, avait condamné plus de trente personnes sur les documents forgés par Stamboulief. Et les coupables n'ont pas été punis.

Voilà le procédé turc par excellence. Sous prétexte de répression, le fonctionnaire civil ou militaire ne rêve que pillage. Ces malheureux agents de l'autorité ont une excuse : ils ne sont pas payés. Et tant qu'ils ne le seront pas, le Sultan demeurera impuissant à vaincre les révoltes de ses sujets : il n'opposera que des brigands aux brigands qui bravent son trône. Sa justice pourra condamner dans l'espace de deux ans, comme elle vient de le faire, plus de mille paysans ignorants et misérables, traîner à sa barre de pauvres êtres mutilés par la torture qui clameront en vain leur innocence. Ses soldats pourront se heurter trente fois aux bandes révolutionnaires comme ils l'ont fait dans le seul district de Kastoria au cours de l'été dernier, ou, comme à Patili en juillet, aller à l'assaut des maisons bulgares en poussant devant eux les femmes et les enfants des assiégés : le Sultan ne viendra pas à bout de l'esprit révolutionnaire tant qu'il n'aura pas donné à ce peuple des conducteurs dignes de lui et non plus cette chiourme de tyranneaux faméliques. Le seul moyen de pacifier la Macédoine est d'accomplir les réformes promises au traité de Berlin. A ce prix seulement, l'Europe peut espérer un répit, une trêve dans ce peuple tout prêt à la révolution.

GEORGES GAULIS

LES SOIRS[1]

I

SOLITUDE

Jours d'été! Jours errants d'exil libre et d'espace!
Le temps coule, distrait, comme le vent qui passe
Et se perd, d'arbre en arbre, et de cime en vallée...
Il est tard. Sous mon pas, les feuilles envolées
Sont plus lourdes déjà de rosée et de soir.
Le torrent qui dévale entre les sapins noirs
Semble même plus lent aussi, de lassitude.
Le silence infini descend. La solitude,
Où la terre, le bois et l'eau mêlés embaument,
S'élargit sans limite et confond les aromes
Et dans le jour tombant devient l'immensité.
Et j'oublie... Il fait tiède et calme. La pensée
Se disperse, et, pareille aux verdures froissées,
Sous un souffle furtif, se ploie et se redresse.
Mais ce souffle, plus doux ici qu'une caresse,
Je ne sais d'où venu, m'a soudain apporté
Par-dessus monts et vaux et bois l'écho d'un monde...
Et j'écoute, parmi la paix du soir d'été,
En la rumeur qui s'enfle au loin, défaille et gronde,
Se lamenter sans fin, plus grave et plus profonde,
La grande voix de l'invisible humanité!

1. Ces poèmes font partie d'un volume qui paraîtra prochainement sous ce titre : *Renaissance*.

II

L'HEURE ENFUIE

Soir proche, et qui déjà s'efface,
Si proche que nul autre encor
Sur le sable du passé mort
N'eut le temps d'en couvrir la trace,

Ce soir d'hier, qu'en reste-t-il?...

Un petit souffle romanesque
D'aromes légers et subtils,
Le pollen de quelque pistil
Que le vent sème en arabesques,

Une poudre d'or et d'azur

Qu'aux doigts vous a laissée une aile,
Un grillon caché dans un mur
Qui chante, — rayant le ciel pur,
Toute une fuite d'hirondelles...

Frissons brefs et parfums ailés,

Murmure défaillant de flûte
Qui meurt dans le brouillard perlé,
C'est de tous ces riens en allés
Que, fuyant aussi, vous voulûtes

Que ce soir à présent fût fait...

Et tout est prêt de disparaître,
En effet, espoir et regret,
Et tout n'est qu'un rêve incomplet
Qui commença, qui doit peut-être

S'interrompre et ne pas finir...

Et tout n'est peut-être qu'un rêve ;
Mais, comme un feu qu'on voit pâlir
Sans mourir, quand la nuit s'achève,
J'en garde le clair souvenir

Dans l'aube fraîche qui se lève.

III

LE VISITEUR

Etranger, d'où viens-tu, qui frappes à ma porte?
Quelle route est la tienne? Où vas-tu?
— Que t'importe!
Ta fenêtre a brillé sur ma route. La nuit
Sera dure.
— Entre donc. Le sort t'a bien conduit...
— J'ai froid.
— Ta place est prête au foyer. Que la flamme
Réjouisse un moment tes yeux las, et ton âme.
— J'ai faim...
— Voici la huche et la table. Mon pain
Est ton pain. As-tu peur de le rompre?
— J'ai faim
Plus que de pain. Ton chien mange, lui, sous la table,
Mais de la viande.
— Prends ce que j'ai...
— A l'étable,
Je dormirai, je pense, à défaut du chenil?...
— Je n'ai qu'un lit, mais si tu veux...
— Je veux ton lit.
— Qui donc es-tu, passant dont la voix est si fière?
— Rien de plus, rien de moins non plus que toi, mon frère.

IV

LE CARILLON

Leur voix chère se tait; je n'entends plus les cloches
Éveiller le soleil ni prier dans le soir.
Vers le ciel pâle, sur les toits, le clocher noir
Se dresse dédaigneux et froid comme un reproche.

Voix des cloches! appels joyeux, gouttes de deuil,
Qui tombez lourdement ou volez par les plaines,
Échos de tous les cris de nos âmes humaines,
Cloches d'espoir, cloches d'amour, cloches d'orgueil,

Vainement, attentif à votre voix vibrante,
J'écoute : l'occident s'éteint; sans un adieu,
Sans un salut de paix, l'horizon pluvieux
S'efface... Et c'est la nuit que tous les effrois hantent.

Mais alors, dans la brume opaque du canal,
Au milieu du silence énorme et léthargique,
Si l'heure, vigilante fée au doigt magique,
Tinte son premier coup quelque part, — au signal,

L'ombre des siècles morts soudain semble revivre
Et s'éclairer, cortège impalpable et falot,
Qui défile un instant, muet, parmi le flot
Du carillon sonore et léger, fer et cuivre :

Musique étrange, alerte et grave, tour à tour,
Limpide, et qui se brise et s'émiette en saccades,
Murmures d'eau, frissons de vent, fraîches cascades,
Ou bannière claquante à l'angle de la tour...

Tel jadis il sonna, quand, aux jours de détresse
Le peuple en armes s'assemblait sur le marché,
Et tel, quand aux refrains civiques des archers
Joyeuses répondaient les clameurs des kermesses.

Fantastique et réelle, au rythme familier,
La foule, du pays des rêves accourue,
Se retrouve et, sans hâte, erre encor par les rues
Et ne s'étonne pas et n'a rien oublié.

Et tout est si vivant et normal qu'on va croire
Peut-être à ce réveil de spectres en rumeur...
Quand la dernière note hésite, tombe, et meurt,
Et rien ne reste que la brume et la nuit noire.

AMÉDÉE ROUQUÈS

LOULOU[1]

— TROISIÈME PARTIE —

I

LA FÊTE DE LOULOU

C'est aujourd'hui le 20 avril, l'anniversaire de la naissance de Loulou. Madame Eugénie entre de bonne heure dans la chambre de l'enfant : il n'est pas sept heures et demie et elle réveille la petite en ouvrant la fenêtre.

— Tous mes souhaits à mademoiselle Hélène-Marie !

L'enfant reste un instant à moitié endormie, puis, ayant aperçu madame Eugénie, elle fait un bond sur son lit, la figure épanouie, en tendant les bras.

Madame Eugénie court la prendre, l'enlève, la serre contre sa poitrine, et, l'embrassant, la caressant, elle semble respirer le parfum de cette belle fleur si fraîche et si rose, encore perlée de rosée.

— Ma chérie !...

— Qu'est-ce que vous m'avez apporté ?

— On commence par dire sa prière : *Ave Maria, gratia plena, Dominus tecum...*

— Très bien.

Et quand Loulou a fini de réciter sa prière, madame Eugénie la remet dans son lit, en continuant à la câliner.

— Voyons, que désires-tu ?... Que faut-il te souhaiter pour ta fête ?

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 octobre.

— Une belle ombrelle, grande, et un éventail avec une petite chèvre dessus.

— Et moi, je veux te souhaiter bien plus que cela. Je souhaite à mademoiselle Hélène-Marie d'être toujours aussi belle et aussi gentille... Je devrais dire « gentille » d'abord, et « belle » ensuite, mais, comme la beauté n'est que l'expression et la récompense de la gentillesse, n'est-ce pas?... c'est la même chose.

— Oui.

— Toujours belle et toujours sage.

— Mais je veux aussi l'ombrelle et l'éventail avec la petite chèvre.

Loulou, contente de faire du tapage, se remet à sauter sur son lit, en battant des mains et en continuant à crier :

— L'ombrelle et la petite chèvre !

— Veux-tu te coucher !... tu vas attraper froid !

— Non, non, non, je veux voir avant.

— Que veux-tu voir ?

— Le cadeau.

Loulou devient sérieuse. On ne plaisante pas avec les cadeaux, et elle avait déjà bien fixé dans sa tête ceux qu'elle voulait pour ce jour-là.

— Qu'est-ce que vous m'avez apporté ?

— D'abord, je me suis levée tout exprès à six heures, et j'ai fait ma toilette à l'eau froide, pour être la première à t'embrasser... Et puis, j'ai apporté... l'*Histoire romaine*.

— La grande, avec les images ?

— Justement !...

Madame Eugénie, qui avait posé le livre sur une chaise avec son manchon, va le prendre et le donne à la fillette.

— Il y a la louve et les petits enfants?... où sont-ils?

— Les voilà, regarde : la louve qui allaite Romulus et Remus, les deux fondateurs de Rome... A présent, couche-toi, sois gentille, je ne veux pas que tu prennes froid.

— Louise !... Louise !... viens voir la louve et les petits enfants.

— Louise n'est pas là : elle est allée à la messe, parce que c'est dimanche.

— C'est dimanche !

Nouveau cri de joie.

— Alors nous irons manger des biscuits avec un granit.

— C'est-à-dire, nous irons d'abord à la messe, et, après, je te conduirai prendre un granit et des biscuits.

Biscuits et granit remplacent maintenant la glace rouge oubliée depuis longtemps... Et peu à peu, naturellement, « son papa » aussi est presque disparu de la mémoire et du cœur de Loulou. Le pauvre Nespola est au paradis parmi les anges, et on ne le rappelle que dans les prières, avec l'aide de madame Eugénie.

Loulou, qui s'amuse à regarder les rois de Rome et la mère des Gracques, s'arrête tout à coup, la tête tournée vers la porte... Elle entend un bruit de pas qui a déjà provoqué une furtive rougeur sur les joues de madame Eugénie, et elle pousse un autre cri de joie :

— *Coki !*

François, encore en veston de chambre, passe la tête à travers la porte, et Loulou sort de nouveau des couvertures et court à quatre pattes jusqu'au bout de son lit.

— Coki ! Coki ! Coki !

— Vous ?... Déjà ? — s'écrie Roero surpris et content de voir madame Eugénie. — Et moi qui croyais être le premier à présenter mes souhaits à la *signorina* !... Tandis que je vous trouve déjà ici !... robe noire et col blanc, et tous les jours plus charmante !...

Mais Loulou, qui a glissé du lit, l'interrompt en lui sautant au cou, en l'embrassant, en le serrant à l'étouffer.

— Qu'est-ce que tu m'as apporté ?

Loulou, assise sur un bras de Roero, se tourne, se retourne pour tâcher de découvrir l'autre main, qu'il cache soigneusement.

— Qu'est-ce que tu m'as apporté ?

— Aujourd'hui, tu as sept ans : te voilà une demoiselle. Tu n'es pas honteuse de courir en chemise dans la chambre ?

Pendant qu'il sermonne Loulou, madame Eugénie la prend, l'assied sur son lit, l'enveloppe jusqu'au cou dans un châle de soie qu'elle noue par derrière, en ne laissant à l'air que les bras.

— Comme cela, au moins, tu n'auras pas froid.



— Qu'est-ce que tu m'as apporté ? — répète Loulou, sûre de réussir en insistant d'une voix pleurarde, — montre-le, dis ?

Roero se rapproche et pose sur le lit un paquet long.

— La grande ombrelle ! — s'écrie aussitôt Loulou.

— Regarde.

C'est bien l'ombrelle. Une magnifique ombrelle ! Loulou a les yeux brillants, elle bat des mains et demande à madame Eugénie :

— C'est pour moi ?

— Oui, c'est pour toi.

— Et cela, tu ne le vois pas ?

Roero dénoue un autre paquet : c'est l'éventail avec la petite chèvre blanche !

La joie est trop grande : Loulou ne peut la garder pour elle seule, elle veut la partager avec les autres. Elle se met à appeler, à crier :

— Louise ! Louise ! Jean ! Venez voir ! venez voir !

Et de nouveau elle demande à madame Eugénie et à Roero :

— Pour moi aussi, l'éventail ?...

— Oui, c'est aussi pour toi l'éventail. Tout cela est pour ta fête.

Voilà Louise et voilà Jean.

Loulou se prélasse sous l'ombrelle et s'évente ; mais, à peine les deux domestiques sont-ils entrés, qu'elle écarquille les yeux :

— Encore ?... encore un cadeau ?...

Jean et Louise s'avancent au pied du lit et offrent un superbe nougat orné de fleurs et d'arabesques en sucre colorié, piquetées de petites dragées argentées.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Lis.

Loulou se relève sur les genoux et lit en épelant avec madame Eugénie :

« Vive la *signorina* ! »

A la vue d'un tel bonheur, François sourit de tendresse et de plaisir.

— M'aimes-tu bien, Loulou ?

La fillette saute debout sur son lit, et, secouant sa petite tête pour se débarrasser le visage de ses longues boucles,

avec ses doigts potelés elle lui relève délicatement la moustache et lui applique un gros baiser sur les lèvres.

— Loulou aime bien, bien, Coki.

Loulou s'obstine à dire « Coki » ; madame Eugénie a eu beau la gronder pour lui faire dire François, il n'y a pas eu moyen : toujours « Coki ». Aujourd'hui qu'elle a sept ans, elle veut se décider à bien faire; mais elle est interrompue par un violent coup de sonnette et par l'arrivée de l'avocat Olivieri.

— Toi aussi?... de si bonne heure! — s'écrie Roero.

— J'ai poussé jusqu'ici ma promenade matinale pour offrir mes vœux à mademoiselle Hélène-Marie.

Mademoiselle Hélène-Marie, la mine sérieuse et les yeux riants, toujours assise sur son lit et tenant son ombrelle ouverte, s'évente comme une dame.

— *Per Bacco!* en voilà, des cadeaux, et des jolis!... Je t'en ai apporté un aussi, mais pas gros, et qui fera triste figure.

— Un cadeau?... encore?

Loulou ne rit plus; elle devient grave. L'annonce d'un nouveau cadeau trouble presque sa petite cervelle. Qu'est-ce que cela peut être? Elle a reçu tous ceux qu'elle avait imaginés, désirés. Olivieri s'approche du lit, et, après avoir embrassé Loulou, il lui donne un petit écrin de velours : elle l'ouvre; c'est une bague, avec deux diamants et une turquoise.

Loulou laisse tomber l'éventail et l'ombrelle, mais, cette fois, elle ne souffle pas mot. Elle regarde Roero, regarde madame Eugénie, et devient toute rouge... Olivieri lui prend la main.

— Voyons si elle va...

Et il lui passe la bague au doigt.

Loulou reste immobile, la main tendue, puis, brusquement, elle se tourne vers Louise.

— Que c'est joli! Une bague en brillants! — s'écrie Louise, éblouie. — Puisque M. Olivieri t'a déjà donné la bague, il faut lui promettre de te marier avec lui quand tu seras grande.

— Non, — se hâte de répondre Loulou en fronçant les sourcils, — je ne me marierai pas avec lui : je me marierai avec Coki.

Tous se mettent à rire, François plus que les autres.

— Oh! ma pauvre Loulou!

Madame Eugénie partage la gaieté générale, puis :

— Quand Loulou sera bonne à marier, M. François sera encore presque un jeune homme.

— *Presque*, madame Eugénie! presque!... vingt ans de différence... Souhaitons à Loulou quelque chose de mieux pour sa fête.

Et François s'adresse à Olivieri et change de ton :

— J'ai écrit une lettre que je tiens à te faire lire... Et à vous aussi, madame Eugénie... Venez un peu dans mon cabinet. Pendant ce temps-là, Loulou fera sa toilette avec Louise.

Loulou, qui s'était remise à se rouler au milieu de ses cadeaux, relève la tête et répète en chantant :

— Je me marierai avec Coki!

— Bravo! nous verrons si tu tiendras parole! — s'écrie Roero.

Et, avant de sortir, il retourne lui dire adieu.

Loulou fixe les yeux sur lui, puis, toute riante, avec un frémissement de joie, elle courbe la tête, retrousse ses cheveux, et reçoit son petit baiser sur le cou.

II

LA NOUVELLE VIE

Depuis deux ans, Roero a complètement changé d'existence, il a presque changé lui-même. Le charme exercé par Fanny, le joug de la baronne Stéphanie, ayant été si brutalement rompus, il a besoin de nouvelles affections, de nouvelles émotions, et aussi de nouvelles distractions. Il s'attache plus étroitement à Loulou, il avive et resserre son amitié avec madame Eugénie, et leurs rapports sont plus fréquents. L'influence perdue par la baronne est gagnée par Olivieri, qu'il a chargé désormais de gérer sa fortune.

Cette métamorphose est due en grande partie au dépit et au regret d'avoir sacrifié si longtemps ses opinions et ses goûts politiques et artistiques au catéchisme étroit et un peu sec-

taire des Arcolei. La passion, l'esclavage d'amour lui ont fait supporter jusqu'alors ces gens et leurs idées... mais enfin, c'est fini ! Il se sent libre et fort, et il se remet à penser, à agir, avec sa tête et avec son cœur.

Les idées abondent en lui et il travaille. Il travaille avec une ardeur et une vivacité prodigieuses. Il consacre au travail toute son énergie, tous ses enthousiasmes. La perfidie de Stéphanie lui a laissé trop de dégoûts, et sa beauté trop de désirs : il abhorre toutes les femmes, parce que Stéphanie est femme, et chaque femme lui est indifférente, parce que nulle autre n'est Stéphanie. Et cette vie si austère, si chaste, redouble sa puissance d'imagination, son activité, sa résistance. C'est à son bureau qu'il vit et qu'il s'épuise ; c'est à son bureau que ses nerfs vibrent, qu'ils s'exaltent et se calment à la fois, que sa jeunesse saine et robuste trouve les anxiétés et les joies, la volupté et, en même temps, l'excès de labeur qui surmène l'esprit, mais qui produit et qui crée.

Il détruit l'*Ariane*; mais, ne voulant pas avoir l'air d'abdiquer, ni en quelque sorte de renier son œuvre, il conserve le titre. et sa pièce, au lieu d'être une banale, bien que délicate, anatomie de l'amour, a pour sujet la femme rabaissée et opprimée par les préjugés sociaux. Ensuite il écrit : *Væ Victis*, un drame où il exprime, l'un des premiers en Italie, les aspirations latentes et mal définies des masses.

Ces deux œuvres n'obtiennent qu'un vague succès au théâtre, où le parterre, qui est routinier, se sent perplexe et déconcerté par cet art nouveau; mais les discussions acharnées des journaux et le réel mérite des deux pièces donnent une bien autre importance et une bien autre valeur à l'élégant écrivain. Néanmoins, peu après, il abandonne résolument le théâtre, désormais trop mesquin pour son imagination qui bout, qui déborde et qui a besoin d'espace et de liberté. Il pense à un roman, mais il finit par écrire un livre étrange, original, qui se ressent de son enthousiasme pour Tolstoï et pour les humanitaires du néo-christianisme. Les écrits du jeune sociologue paraissent par intermittences : ce sont des fragments, des chapitres, des prémices de son œuvre, qu'il veut bien donner de temps en temps à des revues, à des journaux ; et ces articles sont accueillis, demandés, recher-

chés, lus avidement, discutés, portés aux nues, combattus avec acharnement, mais avec déférence.

Tout ce que Roero médite, il le confie à Olivieri ; tout ce qu'il écrit, il le lit, le soir, dans son cabinet, à Olivieri et à madame Eugénie, qui vient toujours à l'heure du café, pour coucher Loulou et fournir le prétexte d'une promenade au jeune écrivain devenu chartreux : après le thé, à onze heures, François l'accompagne jusque chez elle, là-bas, près de la porte Venezia.

Ce sont de bonnes soirées intimes qui procurent à Roero les vives jouissances et les plaisirs du triomphe : là il se réchauffe, il retrouve de la ferveur pour s'exciter encore plus au travail, pour s'y plonger tout entier.

L'ancienne institutrice, bornée à la vieille morale obéissante et respectueuse, la directrice de l'école San Celso, rigide observatrice de tous les décrets du gouvernement et de la mairie, l'invitée du dimanche à la table de la riche société milanaise, se trouble, sursaute dans son fauteuil, regarde tantôt l'un, tantôt l'autre, indécise, presque effrayée, lorsqu'elle entend affirmer, sans crier gare, des théories nouvelles, qui bouleversent ses vieilles idées de devoir, de soumission, de résignation politique et religieuse... Mais elle voit Olivieri, pour qui elle a tant d'estime, approuver lentement de la tête ; elle découvre dans Roero une telle sincérité, une telle assurance !... Et cette voix !... Oh ! la voix du lecteur, si chaude, si insinuante, irrésistible !... Peu à peu madame Eugénie reprend son calme, se laisse vaincre et convaincre, et émue, la figure en feu, les yeux étincelants, elle se lève et court à Roero pour lui serrer les mains.

— Bravo ! bravo !... vous me faites bien comprendre maintenant que je n'ai jamais été qu'une faible femme ! rien qu'une pauvre faible femme !...

Et dans cet aveu humble et spontané de son infériorité elle met toute la dévotion et aussi toute la vive et profonde sensibilité de son cœur.

Plus tard, quand elle retourne chez elle en compagnie de Roero, qui demeure presque toujours silencieux parce qu'il réfléchit à ce qu'il a lu, et à ses discussions avec Olivieri, madame Eugénie lève parfois les yeux sur ce visage que la dou-

leur et la passion trahie ont rendu si sérieux, si grave. Elle le regarde en poussant un long soupir avec timidité, avec un respect quasi religieux, sans oser dire un mot, dans la crainte de rompre le fil de ses hautes, de ses nobles et généreuses pensées.

— Bonne nuit... A demain matin! — lui dit Roero.

— Bonne nuit! — répond madame Eugénie, et elle ajoute, pendant qu'ils se serrent la main : — Ne vous fatiguez pas trop, je vous en prie.

A peine entré dans son cabinet et, après avoir débarrassé d'un tas de journaux le fauteuil sur lequel madame Eugénie va s'asseoir, Roero s'adresse à Olivieri :

— Tu sais de quoi il s'agit, n'est-ce pas? Le peu qui a paru de mon roman a peut-être donné quelque illusion sur moi à beaucoup de gens qui ne me connaissent pas bien. On m'invite, — continue-t-il en se tournant vers madame Eugénie, — à assumer toutes les obligations, tous les impérieux devoirs d'une organisation des travailleurs en voie de formation à Milan, et qui, j'en suis certain, arrivera bientôt à surpasser et balayer toutes les anciennes sociétés et confédérations ouvrières, de même que les chemins de fer, « le beau et horrible monstre », ont envoyé au diable les berlines et les diligences. Or, je l'avoue, l'offre m'a séduit tout d'abord : créer, en petit, dans la Lombardie, ce que... Lassalle et Marx sont arrivés à faire en Allemagne, c'est séduisant. Je n'ai pas l'idée de reculer, ni par crainte ni par faiblesse. Je pense, au contraire, qu'il faut d'abord nous mettre bien d'accord par un pacte énergique entre moi et ceux qui doivent avoir confiance en moi. Quant à moi, ce pacte, le voici; je l'ai écrit, sous forme de lettre, après avoir mûrement réfléchi tous ces jours-ci. Écoute un peu et fais bien attention; — écoutez aussi, madame Eugénie. — C'est mon programme politique, car ce qu'on m'offre et ce qu'on me demande est beaucoup plus grave qu'une candidature, que la députation. C'est moi tout entier, corps et âme, qu'il faudrait vouer, non seulement à un parti, mais à une grande cause.

— Voyons! — s'écrie vivement Olivieri.

Madame Eugénie, les yeux fixés sur la lettre, ne répond même pas.

« Milan, 29 avril 1883.

» Mes chers amis,

» Merci d'avoir songé à moi. Vous travaillez pour obtenir ce bien-être matériel auquel vous avez droit et grâce auquel vous pourrez arriver à l'amélioration morale dont vous avez le devoir.

» Je puis et je veux être tout entier avec vous dans cette voie ; vous me trouverez le jour où vous aurez besoin même de mon bras et de mon sang. Mais entendons-nous bien. Je ne crois pas que tout le bonheur auquel aspire l'homme se résume dans la prospérité, ni même dans la liberté.

» La prospérité et la liberté sont parfois une partie de ce vrai bien qu'on appelle la justice, et parfois les moyens d'y parvenir. C'est seulement à cet idéal de justice que je crois pouvoir me consacrer, parce que dans la justice il y a la base de tout équilibre social, parce qu'un seul jour d'injustice nous recule de plusieurs siècles vers l'erreur, la violence et la barbarie.

» Or, par besoin de se maintenir, par tactique, dans un intérêt de propagande, les associations politiques, les partis, comme on dit, sacrifient tantôt inconsciemment, tantôt de propos délibéré, l'idée et même la pratique de la justice.

» Si donc j'étais avec vous maintenant, je pourrais me trouver un jour contre vous, comme défenseur de cette haute croyance. Par conséquent, pour l'idée, pour l'action, mais en dehors du parti, si vous me voulez, tel que je suis, comptez sur mon entier dévouement. Quoi qu'il en soit, vous aurez la certitude d'entendre une parole franche, et moi l'orgueil d'avoir l'occasion de pouvoir la dire et la satisfaction de n'avoir pas hésitée à la prononcer.

» FRANÇOIS ROERO. »

— Eh bien ?... qu'en penses-tu ?

Cette fois, Roero oublie complètement madame Eugénie plus extasiée que jamais, et se rapproche, inquiet, de l'avocat.

— Avoue-le, cela ne te persuade pas ? cela ne te va pas ?

— Cela ne me persuade pas, mais cela me va parfaitement ! répond en riant Olivieri. La lettre est belle, et les vérités

que tu y exprimes avec tant de franchise sont très belles aussi. Mais ce sont des choses un peu vagues et qui ne mènent à rien. Même pour conquérir cette justice idéale, il faut d'abord aplanir les voies de la liberté pratique : sinon, on reste pieds et mains liés, de l'autre côté du fossé, à considérer le point où il faudrait, au contraire, arriver d'un bond. Mais ces choses-là ne se discutent pas. Tu as écrit ce que tu sens. Recopie donc ta lettre, envoie-la, et suis droit ton chemin, en n'écoutant que ta conscience. Pendant ce temps-là, nous irons voir mademoiselle Loulou.

Mais, dans le salon, au lieu d'aller retrouver Loulou, Olivieri arrête madame Eugénie en lui touchant le bras :

— Savez-vous la nouvelle ?... Don Jules s'est réconcilié avec sa femme, ou plutôt, pour être plus exact, Donna Stéphanie s'est réconciliée avec son mari.

— Pas possible ?...

— Non seulement c'est possible, mais encore certain... je l'ai appris hier soir, au café Martini, par l'adjoint Corbolani, un collègue d'Arcolei. Il m'a raconté cette histoire avec les plus curieux détails, et en prenant le parti de la baronne, bien entendu... Le mari n'était supporté qu'à grand'peine à la mairie, dans la certitude qu'il ferait la paix avec sa femme : elle seule vaut réellement quelque chose dans le ménage.

Madame Eugénie se montre de plus en plus stupéfaite.

— Comment ?... maintenant ?... Ils se réconcilient maintenant, après deux ans de... après deux années passées à la campagne ?

— ... Et en voyage avec le jeune lieutenant, depuis le glacier du Rhône jusqu'aux Pyramides... Mais vous, mauvaise langue, vous croyez peut-être qu'au milieu de la verdure, au sommet des glaciers ou brûlée par le soleil, Donna Stéphanie a fait le plus petit accroc à sa vertu ?... Pas le moins du monde ! Ce sont des méchancetés, des sottises, inventées par les petites bourgeoises pleines de rage et d'envie contre les grandes dames.

— Mais... pourtant...

— Quoi, « mais » ? quoi, « pourtant » ?... Si quelqu'un est coupable, c'est cet animal de mari : un imbécile qui voit

toujours double!... Il a voulu faire le jaloux, s'emporter, imposer sa volonté, et la baronne, blessée et irritée, l'a planté là, et s'est retirée chez elle, à Borgoprimo, pour lire, pour peindre, pour se distraire.

— Mais pourtant ce... cet autre?...

— « Cet autre »? Quel autre? — glapit l'avocat qui doit encore éprouver quelque sentiment, car il s'échauffe trop. — Vous voulez peut-être parler du petit lieutenant Parodi?... un blanc-bec, un niais... encore un gamin!... Je m'étonne que vous puissiez supposer, un instant, une chose pareille. Comment!... Donna Stéphanie, avec son intelligence et son habileté, Donna Stéphanie, qui avait toute une cour à ses pieds, un Faraggiola, un Estensi, un François Roero, aller se compromettre avec ce fade petit lieutenant?... avec le « beau bébé »?... Du reste, voulez-vous une preuve indéniable de l'innocence de Donna Stéphanie?... C'est elle-même qui marie aujourd'hui Parodi.

Olivieri part d'un grand éclat de rire sardonique, tandis que madame Eugénie continue à répéter, sans avoir bien compris :

— Elle le marie?... avec qui?

— Oui! c'est comme cela! (Olivieri ne rit plus, il change de ton; il devient pâle.) Ces femmes... intelligentes, quand elles sont fatiguées d'un amant, elles le marient, pour s'en débarrasser.

— Il se marie?... Parodi?...

— Donna Stéphanie lui fait épouser une de ses cousines, tout simplement, mademoiselle Luardi.

— La jeune comtesse Luardi?... Ersilia?... mais c'est encore une enfant!

— Dix-huit ans!... L'âge voulu pour laisser croire qu'on ne comprend pas... certaines intrigues... Un demi-million de dot, un modèle de grâce et de beauté... Pardieu! si la récompense répond aux mérites, le lieutenant peut se vanter d'en avoir!

— Mais le comte Luardi?... le père de la jeune fille?...

— C'est un vieil adorateur que la baronne a toujours tenu au régime platonique, et qui, pour cette raison, et aussi par orgueil, jure ses grands dieux qu'elle est innocente. Et même,

pour lui prouver son estime et son respect, et pour démentir ainsi les infâmes calomnies du vulgaire, le mariage sera célébré en grande pompe à Borgoprimo, chez la baronne, et sous les auspices de la baronne.

— Et vous croyez que la baronne Arcolei... va revenir à Milan?

Madame Eugénie paraît, non seulement frappée de stupeur, mais inquiète.

— Bien sûr! Après le mariage de sa cousine, elle ira un peu au bord de la mer, un peu dans la montagne, pour se reposer, pour peindre, pour se remettre au courant par la lecture du *Pungolo* et de la *Perseveranza*, puis elle retournera à Borgoprimo, où se donneront des fêtes, des chasses, des dîners, de grandes réceptions, et, quand tout le monde sera de retour à Milan, la baronne y fera sa rentrée solennelle... avec tous les autres.

— Mais et... M. François? (Madame Eugénie parle bas.) Que dira M. François en apprenant ces nouvelles?

— Lui? Il passera de surprise en surprise, car, malgré tout son talent, il connaît fort bien les hommes, mais il connaît très mal les femmes. Rien ne presse, d'ailleurs. Il vit maintenant en dehors du monde; il a le temps d'apprendre tout cela. En attendant, laissons-le travailler en paix.

Madame Eugénie reste pensive, approuve de la tête et soupire.

— J'admets que c'est vrai, monsieur Olivieri, mais que voulez-vous?... j'ai peine à le croire.

— Parce que vous êtes méchante. Mais prenez garde : si vous persistez dans l'erreur et si vous êtes contre la baronne Stéphanie, cela finira mal. Personne ne vous invitera plus à dîner le dimanche, et le comte Faraggiola et le marquis Estensi diront partout que vous n'êtes plus une femme comme il faut.

— Faraggiola et Estensi?... Eux aussi?... Ils recommencent?

— Plus que jamais... et peut-être beaucoup mieux qu'avant... Pour reconquérir l'estime, l'honneur et sa situation, une femme, dans les conditions de la baronne Stéphanie, doit se réconcilier avec son mari, mais elle doit aussi se réconcilier, à tout prix, avec ses amants. Sinon, gare! Elle

courrait le risque de voir quelque grande dame, des plus rigoureuses et des plus scrupuleuses, s'obstiner à ne plus la recevoir.

III

LES ROSES REFLEURISSENT

Madame Eugénie consacre désormais tout son temps à Loulou : elle vient la prendre le matin, vers neuf heures, et passe toute la journée avec elle, en promenades, en leçons, en amusements, un peu chez M. François, un peu chez elle-même. Le soir, elle ne manque pas l'heure du café, et, quand la fillette, après avoir grimpé sur tous les fauteuils et sur les canapés, après avoir bien bourré Coki de coups de poing, ne s'endort pas, épuisée, sur les genoux de quelqu'un, madame Eugénie, aidée par Louise, lui fait réciter sa prière et la met au lit.

Il y avait un jour, cependant, où la bonne dame tenait à rester libre et où elle ne venait voir Loulou que le soir : c'était le 11 de chaque mois. Sa mère était morte le 11 février, et, tous les mois, madame Eugénie réservait ce jour à sa mère ; elle voulait le passer seule avec sa « maman ».

Oh! quand elle était jeune, dans la peine et dans l'anxiété de ces premières années, combien de prières et combien de choses la petite institutrice avait à dire à sa mère, lorsqu'elle allait, le 11 de chaque mois, lui porter son modeste bouquet, et ne pouvait lui donner que peu d'instants, après une heure de marche, souvent même sous la pluie ou la neige, pour aller de l'école au cimetière!

Et que de courage, que d'espérances à se retrouver là, elles deux seules, elles deux ensemble, leurs âmes si unies, celle de la pauvre mère défunte et celle de la chère enfant!... Maintenant, après tant d'années si vite écoulées, que de choses à se rappeler, au contraire, à repenser, à goûter toujours ensemble, elles deux seules, avec une intime et profonde satisfaction!... Cette pauvre mère, si aimée, devait être contente, heureuse, et même un peu fière de sa fille.

Du reste, le 11 n'a jamais été un jour de tristesse pour madame Eugénie. C'était et c'est la fête de sa mère ! Libre, à présent, riche et maîtresse d'elle-même, elle peut lui donner tout son temps et de belles fleurs.

Le matin, elle entend la messe qu'elle fait dire pour sa mère, puis elle va acheter des fleurs, qu'elle arrange avec soin, dès son retour chez elle, déjeune et enfin se rend au cimetière, où elle reste une grande partie de l'après-midi... Lorsqu'elle rentre dans son appartement si bien rangé, calme et net comme sa conscience, elle tire de la commode les menus objets, reliques de sa maman et de ses autres morts ; elle les contemple longuement, prenant chaque chose une par une, pour les remettre ensuite lentement à leur même place, avec la dévote précision d'une religieuse renfermant des reliques dans un tabernacle, mais contente, souriante, toute pleine de souvenirs et seule.

Seule?... Est-elle réellement seule, maintenant, avec sa mère ?

Non. Depuis quelques mois, un tiers est venu, peu à peu, occuper une grande place entre elles deux. François Roero s'est mis entre la mère et la fille, il a pénétré entre leurs deux âmes ouvertement, franchement, par le chemin du cœur et de la reconnaissance, sans rien troubler, mais en renouvelant la poésie de cette vie modeste : le culte de cette tombe.

François Roero était déjà cher à madame Eugénie, grâce aux bénédictions de tous les veufs et de toutes les veuves, et aux sourires de tant de pauvres enfants continuellement et largement secourus par lui... Mais maintenant il était béni par un autre sourire, le sourire de la morte.

Le 11 de chaque mois, en s'avançant avec une certaine appréhension dans la mélancolique galerie souterraine du cimetière, madame Eugénie aperçoit de loin la pierre bien connue qui disparaît sous des fleurs magnifiques : une merveille, un parfum qui se répand alentour. C'est une pensée, un cadeau de M. François... Il a profité de la Toussaint pour offrir à madame Eugénie un autre présent, une autre surprise, qui la fit fondre en larmes d'étonnement et de joie : au milieu des fleurs, sourit l'image en bronze de sa chère maman.

Aujourd'hui, c'est une claire matinée de mai. Roero a fait sa promenade à cheval, mais un peu plus courte que d'habitude : c'est le jour où madame Eugénie ne se montre pas, le 11. Il faut rentrer plus vite, prendre la douche et changer de costume pour promener Loulou et, avant tout, acheter des fleurs pour le cimetière.

— Loulou est-elle levée? — demande à haute voix Roero, en se dirigeant vers son cabinet de toilette.

— Oui, — répond gaiement la fillette, de sa petite voix d'oiseau.

Elle est enchantée de sortir avec Coki, enchantée d'aller chercher des fleurs pour madame Eugénie.

Et, aussitôt qu'il est permis d'entrer, voilà Loulou, toute pimpante, dans sa robe blanche brodée, à dessous rose, avec une grande ceinture rose à gros nœud; un superbe chapeau rose encadre sa petite figure ronde et fait ressortir davantage ses cheveux et ses yeux noirs.

— Je suis prête, moi.

— Très bien. Tu es plus vive que moi! — répond Roero, encore en bras de chemise et qui aperçoit Loulou dans la glace.

— Je reste ici, — dit Loulou.

L'enfant prend plaisir à voir Roero s'habiller; elle monte sur une chaise, et, appuyée contre la fenêtre, elle se tient debout, attentive :

— Qu'est-ce que tu fais?

— Tu ne vois pas? Je mets ma cravate.

— Tu es beau, Coki.

— Oh! très beau.

François est d'une gaieté folle, ce matin, et ce grand homme d'Arcolci l'a mis de bonne humeur.

Ils se sont rencontrés tout à l'heure : François à cheval, Don Jules en voiture, et, dans l'expansion de ses saluts, Don Jules avait l'air, par instants, de vouloir se jeter par la portière, lui qui naguère feignait de ne pas le voir!... Depuis quelques jours, au contraire, c'est Faraggiola et Estensi qui font semblant de ne plus le voir, eux qui lui témoignaient une amitié extraordinaire.

« Pourquoi ce changement?... Hum!... Mes idées, mes

écrits, la politique?... Don Jules aussi devrait me garder rancune à cause de mes idées!... »

François hausse les épaules et se remet à rire.

« Quels fous!... Le monde est réellement une maison de fous. C'est très amusant de rester dehors, à les observer... »

— Allons, Loulou, me voilà prêt. Vois-tu comme je me suis dépêché? Allons chercher les fleurs pour madame Eugénie. Tu l'aimes bien, madame Eugénie?

— Oui.

— Et moi?

— Puisque je me marierai avec toi!...

Dans la Galerie et sur le Corso, Loulou, donnant la main à Roero et se faisant même un peu traîner, continue à bavarder, de sa petite voix claire et caressante; elle adresse une foule de questions, toujours les mêmes, et s'arrête toujours aux mêmes vitrines. Longs arrêts, questions sans fin, cris d'admiration et de surprise chez Bellotti, où sont les poupées, chez Ghezzi, où il y a des chapeaux garnis de plumes et d'oiseaux, chez Guglianetti, où l'on voit des bibelots, des éventails et des ombrelles.

— Nous allons maintenant chercher les fleurs?

— Oui.

— Où?

— Tu le sais bien, chez Ferrario.

— Et le granit et les biscuits?

— Nous irons...

François fait mine de réfléchir un peu.

— ... Au Santa Margherita ou au Cova, où tu voudras.

— Alors...

A son tour, Loulou aussi réfléchit un peu, mais sérieusement. Puis, comme l'autre fois elle a été au Santa Margherita, elle choisit le Cova et se remet à babiller, toujours en donnant la main à Roero et en se faisant traîner un peu. Les passants se retournent et les considèrent en souriant.

Soudain Roero est saisi par un froufrou de robe, par un parfum qui le trouble, par des reflets blonds qui l'éblouissent, tandis qu'une voix gaie, fraîche et argentine le fait tressaillir, sursauter, lui fait battre le cœur avec violence.

— Que je la voie aussi, cette beauté, ce bijou, ce trésor!...

C'est Donna Stéphanie — Fanny — qui paraît encore plus fraîche, plus belle, plus blonde et plus grande dans son costume très ajusté de cheviote gris foncé. Elle a enlevé Loulou dans ses bras et la couvre de baisers sonores.

— Oh! quel amour! quel amour!... cher, cher amour!...

Et les baisers ne cessent pas, bien que Loulou, les sourcils froncés, et cherchant à se dégager, repousse avec ses petites mains cette bouche et ces caresses.

François, d'abord pâle, puis rouge, dont les tempes et le cœur battent la générale, ne trouve pas un mot, ne peut proférer une parole. Cette femme, qui le regarde dans les yeux et qui lui parle en rapprochant imperceptiblement sa figure de la sienne, sa bouche de la sienne, a déjà pénétré de nouveau tout son être, tous ses sens.

— On m'avait dit qu'elle était bien belle, — continue Stéphanie en le regardant toujours, lui, et non l'enfant, — mais elle l'est encore beaucoup plus que je ne pouvais le supposer. Veux-tu mes roses?... Tiens, prends, ma chérie, mon trésor!

Elle déboutonne sa jaquette, et, les arrachant nerveusement de sa chemisette de batiste lilas qui marque les mouvements de son opulente poitrine, elle offre à Loulou trois roses rouges, après y avoir plongé avec volupté ses narines et ses lèvres, toujours sans quitter des yeux Roero.

— Dis merci, Loulou... dis merci à la dame.

Loulou ne remercie pas, ne veut pas prendre les roses, mais tire plus fort la main de Roero pour s'éloigner.

— Tu ne veux pas mes roses, mon trésor?... Tu ne les veux pas de moi, non? Mais de lui, si, tu les accepteras, n'est-ce pas?

Et Stéphanie victorieuse, rit, en tendant ses roses à Roero qui, tenant d'une main Loulou, et de l'autre les fleurs, confus, embarrassé, ne voyant plus que cette chemisette qui palpite et se gonfle, ces lèvres rouges, ces dents blanches et ces cheveux blonds, répond d'une voix brisée :

— C'est une sauvage... une petite sauvage... Sois gentille, Loulou, dis merci... dis merci à la dame.

— Vous descendiez? — demande Stéphanie en indiquant du doigt le Corso, du côté de San Carlo.

— J'allais... chez Ferrario.

— Alors accompagnez-moi jusqu'à ma porte : je suis à l'hôtel de la Ville.

François ne dit rien, se range pour céder la droite à Stéphanie et la suit machinalement en faisant sauter Loulou et la tirant derrière lui.

— Je suis fatiguée, moi ! — marmotte l'enfant, de mauvaise humeur.

Mais on ne l'écoute pas.

Tout en répondant d'un air affable et gracieux aux saluts et aux coups de chapeau, Stéphanie explique à François, en le regardant toujours en face, les lèvres humides et agitées, les dents brillantes, les narines frémissantes, comment il se fait qu'elle soit descendue à l'hôtel au lieu d'aller chez elle.

— Je suis arrivée ce matin, de bonne heure, avec Jules, et nous avons des ouvriers plein la maison. Nous installons le calorifère et je change mon salon, vous verrez... Nous repartons aujourd'hui même, afin de rentrer pour dîner. Carletto et Manolo sont à Borgoprimo ; ils ne voulaient pas me laisser partir. Ils sont furieux... Nos amis deviennent plus tyrans que jamais en vieillissant. Mais ce voyage à Milan était indispensable. Aujourd'hui, Jules avait séance au conseil municipal, et moi, j'ai une infinité de commissions à faire et de choses à commander pour nos fiancés.

« Ses fiancés ? » se dit François.

Et il la contemple avec étonnement.

— Vous ne savez pas ?... Comment, vous ne savez pas que ma cousine Luardi épouse Cencino Parodi ?... que c'est moi qui ai combiné ce mariage ? et qu'il se fera le 3 juin, chez moi, à Borgoprimo ?

François Roero a un soubresaut ; il s'arrête brusquement. Il ne comprend plus rien. C'est un rêve ! c'est un rêve ! Stéphanie — Fanny — lui est apparue en rêve comme tant d'autres fois.

Stéphanie ne rit plus, devient pâle et ses yeux se remplissent de larmes : larmes de colère et de douleur, de fierté et de honte.

— Vous aussi ! oui, vous aussi ! — murmure-t-elle d'une voix plus basse. — Vous non plus, vous n'avez rien compris !... Vous aussi, comme les autres !... pire que les autres !... Cencino Parodi, mon amant ?... Vous l'avez cru, n'est-ce pas ?... Vous

le croyez encore?... Et c'est vous! vous, le seul qui n'auriez jamais dû le croire! qui n'aviez pas le droit de le croire!

« Parodi n'a jamais été son amant?... Il se marie?... Il épouse sa cousine?... Et c'est elle-même qui le marie?... »

Ils sont arrivés à la porte de l'hôtel : François est abasourdi; il se comprime le front, ne sait quoi dire ni que faire, et reste là, bouche bée, devant Stéphanie.

— Montez : une minute seulement... Ici on ne peut causer.

— Madame veut-elle l'ascenseur? — propose le groom.

— Non, merci : je suis au premier étage.

Et Stéphanie, vive et alerte, enfile rapidement l'escalier.

François la suit, toujours comme un automate, en pressant le pas, en serrant plus fort la menotte de Loulou, en lui haussant le bras pour l'empêcher de butter contre les dernières marches.

— Je suis fatiguée! moi, — répète l'enfant, encore plus maussade.

Ils entrent tous les deux dans un petit salon, dont la porte ouverte laisse voir la chambre à coucher.

— Sophie! — appelle à haute voix Stéphanie, — êtes-vous là?

— Oui, madame, — répond une voix dans l'autre pièce.

Donna Stéphanie s'adresse alors à François :

— Vous m'attendez un instant? Je donne quelques ordres à ma femme de chambre et je reviens... (Elle regarde encore François, et ses yeux ont un sourire, un éclair.) J'en ai par-dessus la tête, des modistes et des couturières... J'ai couru toute la matinée!... En voilà assez, je me repose. J'enverrai Sophie.

Nerveuse, agitée, riant et rougissant, vive et hardie et soudain confuse, embarrassée, elle va jusqu'à la porte de l'autre pièce, puis revient sur ses pas et s'arrête encore à cause de Loulou.

— Mais toi, ma chérie, il ne faut pas être fâchée contre moi! C'est défendu. Et maintenant que nous voilà ici, je veux un baiser. Il faut que tu m'embrasses.

Stéphanie prend les petites mains de Loulou, s'assied sur le canapé, attire la fillette entre ses genoux, la serre, lui appuie la figure contre la sienne, en lui chavirant son grand chapeau : elle voudrait obtenir un baiser, mais impossible!

— Non, je ne veux pas!

— Pourquoi es-tu méchante? — s'écrie François, courroucé.

— Non, non, ne la grondez pas! Ne faites pas les gros yeux! Ce n'est rien, — s'écrie Stéphanie avec un sourire.

Mais aussitôt elle devient sérieuse et observe froidement l'enfant.

— Elle est bien belle! Elle a même le défaut d'être trop belle : on la croirait en cire.

Contente de son mot, Donna Stéphanie se remet à rire et caresse les cheveux de Loulou, séparés par une raie au milieu du front, et qui retombent en longues boucles épaisses ornées de petits nœuds roses sur les tempes.

— Quels jolis cheveux d'un noir luisant! Nous allons te donner des gâteaux pour t'apprivoiser... François, regardez donc là, sur la petite table, cette boîte.

— Celle-là?

— Oui, merci.

Stéphanie prend la boîte de gâteaux et l'offre toute ouverte à la fillette qui s'est glissée en bas du canapé et a couru s'agripper aux jambes de Roero. Celui-ci la pousse de nouveau vers Donna Stéphanie.

— Prends un gâteau et dis merci... Tâche d'être un peu plus gentille!

Loulou ne bouge pas; elle reste debout, appuyée de biais sur le canapé, sans même regarder la boîte.

— Non?... tu n'en veux pas?... Alors, nous allons les mettre ici. (Stéphanie pose la boîte sur le canapé, devant Loulou.) Tu y goûteras quand tu ne seras plus capricieuse... n'est-ce pas?... Et les roses? (Elle lance un coup d'œil à François.) Ce n'est pas pour vous, mes roses. (Elle se lève, en colère, arrache à François les roses qu'il tient encore à la main, et les jette sur le canapé auprès des gâteaux.) C'est pour Loulou! Je les ai cueillies, ce matin, avant de partir. Et je me suis même piquée : tenez!

Et, se rapprochant de Roero, elle lui montre une légère égratignure sur sa main rose et transparente, faite pour les caresses... Elle baisse la voix, s'avance encore au point de lui brûler la figure avec son souffle ardent.

— Vous ne les méritez pas, mes fleurs... méchant!

Dans ses yeux brille une larme, l'expression d'un grand chagrin, mais rien qu'un instant; elle part d'un éclat de rire, court dans l'autre pièce appeler sa femme de chambre, et, tout en lui donnant ses ordres, elle va et vient, retire son voile, son chapeau, sa jaquette.

François, debout devant la porte ouverte, la suit d'un regard inquiet. Loulou, immobile, appuyée sur le canapé, ne s'occupe ni des gâteaux ni des roses et garde les yeux fixés à terre.

La belle voix de Stéphanie continue à retentir, haute et mélodieuse comme un chant, dans la pièce voisine :

— Sophie ?

— Madame !

— Vous irez chez madame Chaillon : avec toutes mes courses, il se fait tard et je n'ai plus le temps... Vous lui direz, faites bien attention, que la comtesse Luardi veut absolument que tout soit prêt avant la fin du mois et que, pour le costume de voyage, elle a choisi la popeline noisette et la doublure gros bleu. Vous entendez?

— Oui, madame.

— Vous irez chez madame Magugliani et vous lui direz, toujours de la part de la comtesse Luardi, qu'elle trouve trop basses les valenciennes pour les « sauts de lit ».

— Oui, madame.

— Vous passerez aussi chez madame Paulet : je tiens à ce qu'on m'apporte, avant cinq heures sans faute, à l'hôtel, mes deux chapeaux, celui de gaze avec du lilas pour le jardin, et celui de paille garni de bluets.

— Oui, madame.

— Enfin, tâchez de voir monsignor Fabiani : si vous ne le rencontrez pas à San Fedele, vous le trouverez chez lui. Dites-lui que le mariage est fixé au 3 juin, comme je l'en ai prévenu, et que pour la cérémonie religieuse... Non, non... j'irai moi-même chez monsignor Fabiani : si je ne peux pas aujourd'hui, je reviendrai vendredi ou samedi... Ah! n'oubliez pas madame Laforest! je n'ai presque plus de gants... elle sait ce qu'il me faut.

— Bien, madame.

On entend fermer une porte, on entend de menus pas pressés s'éloigner dans le corridor : c'est la femme de chambre qui s'en va. Un moment de silence, et la voix de Stéphanie qui appelle :

— Monsieur Roero! François!... Voyez donc un peu! Sophie a fermé mon nécessaire, et il m'est impossible de l'ouvrir.

François s'avance sur le seuil, voit Stéphanie qui se tient raide dans un angle entre le mur et le pied du lit : elle lui fait signe de fermer la porte et, dès qu'elle entend cliqueter le pène, elle lui saisit la main, et l'attire à elle dans le coin, avec un geste d'inquiétude.

— Qu'on ne me voie pas! Que votre Loulou ne vous voie pas! Gare à vous, si...

Mais Stéphanie ne peut achever, sa phrase reste tronquée, elle suffoque sous une rage de baisers.

D'une main elle écarte la figure de François, mais de l'autre elle le tient serré contre sa poitrine.

— Oui, j'ai été folle, folle! mais par vengeance, parce que je voulais me venger de vous. J'ai perdu la raison, mais à cause de vous. Tandis que vous, vous avez cru... comme les autres!... Après ce que j'avais risqué pour vous!... après cette visite!... Vous vous la rappelez?... cette visite chez vous!... Au lieu de m'aimer davantage, vous avez fui; vous ne vous êtes plus montré, et moi, je suis devenue furieuse, désespérée! Aussi mon mari, Carletto, Manolo, me voyant toujours nerveuse, comme folle, devenaient-ils encore plus insupportables... Ne pouvant plus être jaloux de vous, — vous aviez disparu, — ils inventent Parodi; ils me font des scènes à propos de Parodi; ils montent la tête à mon mari, qui me fait, à son tour, des scènes au même sujet; et alors, moi qui avais déjà perdu la tête, mais à cause de vous, je perds aussi patience, et je me sers de Parodi, — un gamin, — vous le connaissez? — un vrai gamin, — pour me venger de vous et me débarrasser des autres, que je ne peux plus souffrir.

François, enflammé, bouleversé par cette voix émue, chaude, harmonieuse, voluptueuse, demeure là, devant Stéphanie; cette voix l'exalte, l'excite, mais seulement la voix : il n'écoute pas les paroles, ne fait aucune attention à leur

sens... Qu'importe que ce soit la vérité ou des mensonges? C'est la femme qui l'a repris, cette femme si belle et si blonde, qui lui a échappé et qui lui est revenue, la seule femme qui existe pour lui depuis deux ans, qu'il désire depuis deux ans et qui est là, qu'il tient là, enfin... Elle est le but, la vie! Il s'est toujours trompé, il a voulu se tromper! Elle, l'avoir, elle, pendant une heure, une minute, et que le monde s'écroule!... Que lui importe le monde?...

Stéphanie, en lui caressant les mains, continue à parler, à pleurer, à sourire; elle n'est plus agressive, irritée, nerveuse, mais langoureuse, tendre, passionnée :

— Je n'ai pas de regrets, pourtant; non, je n'ai pas de regrets! Je puis avoir causé mon malheur, mais pas le vôtre. Je n'ai fait de mal qu'à moi; à vous, non. Vous avez travaillé, vous avez grandi. Tout le monde vous nomme avec enthousiasme, avec admiration! J'ai lu toutes vos œuvres. Tandis que vous m'oubliiez, j'ai toujours vécu par vous, avec vous.

— Oh! non, je ne t'ai pas oubliée, non! Je t'attends depuis le soir où tu es venue chez moi.

La voix de François est rauque, brisée, tremblante... La belle voix de Stéphanie reste, au contraire, douce et claire même à travers les larmes.

— Je ne voulais plus vous revoir! Je comprenais que je ne serais plus sûre de moi et je voulais garder toute ma poésie. Vous revoir? Et puis?... Je n'avais rien à vous dire, puisque je vous avais pardonné; je n'avais rien à vous demander, puisque vous m'aviez oubliée... Et cela m'a été possible, et j'ai été maîtresse de moi, tant que nous sommes restés bien loin l'un de l'autre... Mais ce matin, dès que je vous ai aperçu, adieu la fierté, la dignité, les résolutions, les serments... Maintenant, partez... je vous en prie... partez!

— Ah! non, cela, non! — répond François très pâle, la figure mauvaise, en lui serrant les bras.

Stéphanie, dont les muscles deviennent de fer sous sa douce peau satinée, se délivre encore, le repousse en lui montrant la porte, et lui murmure à mi-voix :

— Loulou... Loulou est à côté...

— Alors?...

Stéphanie, dont le regard promet déjà, répond :

— Soyez aux Grazie à deux heures avec une voiture. Vous m'emmènerez où vous voudrez, jusqu'au soir...

Aussitôt elle s'essuie les yeux, rajuste ses cheveux, court dans le salon, et part d'un nouvel éclat de rire en s'approchant de Loulou.

— Qu'est-ce que tu as fait, ma chérie?... Mais qu'est-ce que tu as fait?

Loulou se tenait toujours droite, immobile, la figure crispée, appuyée sur le canapé. Tous les gâteaux étaient éparpillés par terre, la boîte en morceaux, les roses déchiquetées, écrasées.

François, fiévreux, hébété, les yeux hagards, ne regarde pas Loulou, ne la voit même pas : il l'empoigne par la main et l'entraîne précipitamment, en courant presque, la faisant trotter derrière lui, son grand chapeau rose tout de travers.

IV

LES FLEURS SÈCHES

Qu'elle est belle, cette journée de mai! Oh! le soleil!...

Madame Eugénie est arrêtée à l'entrée du cimetière, et, sous la voûte de Famedio, toujours un peu sombre, elle voit devant elle le grand espace vert et fleuri des allées, avec ses innombrables tombes de marbre blanc et les flammes d'or des bronzes sous la lumière du soleil... Et la vie de cette lumière, de cette tiédeur, chasse le froid des sépultures et en dissipe l'horreur.

Madame Eugénie se représente déjà la chère effigie entourée de fleurs, et ces tombeaux ne lui inspirent pas de tristesse.

On vit encore, même *après*, et l'affection et le souvenir ne nous laissent jamais seuls... Elle, même *après*, elle aura toujours les fleurs et la compagnie de Loulou.

« Bonne chérie!... (Elle sourit en pensant à Loulou, en pensant à M. François.) Ils viendront ici ensemble, me faire quelquefois une visite... »

La longue course de chez elle au cimetière ne l'a pas fatiguée, elle lui a même rendu des forces. Le sourire dans les yeux, les lèvres entr'ouvertes, le corps souple, l'esprit dispos et les idées sereines, elle aspire cet air fin et léger qui disperse les nuages, et elle jouit de ce soleil, de tout ce soleil qui l'éclaire et la réchauffe, et qui lui fait monter du fond de l'âme les ardeurs et les frémissements de l'ultime jeunesse. Avant de descendre les marches, elle s'arrête encore un instant, droite, grande et belle dans sa simple robe noire, à contempler l'espace immense, et son regard ne découvre plus devant lui le vaste champ des morts, mais se tourne, comme sa pensée, vers le ciel, vers l'azur plein de pureté, d'espérance et de promesses...

Elle ne s'attriste pas ; une fois parvenue dans le souterrain, elle sourit même encore plus, car elle goûte d'avance la chère surprise habituelle : les belles fleurs toujours variées, toujours si fraîches, toujours les plus nouvelles et les plus rares, le présent, l'hommage, la délicate pensée de son jeune ami, si bon, si affectueux, et qui révèle tout « son grand talent » jusque dans ses témoignages d'affection.

Elle aperçoit de loin, en entrant dans le souterrain, le médaillon de bronze au milieu de la pierre. « Le voilà! le voilà! » et déjà ses yeux font fête au portrait et aux fleurs dont elle sent le doux parfum... Mais, quand elle voit mieux la tombe de sa mère, elle s'arrête et son cœur bondit; elle continue à se rapprocher, mais lentement : le sourire a disparu, et, plus elle avance, plus le haut souterrain devient sombre et froid.

Le médaillon de bronze est entouré de branches, de brindilles, de longs rameaux jaunis et épineux, constellés de pétales flétris et toutes les feuilles sèches sont éparses par terre, sur le marbre, ou alignées près du mur par le vent. Ce sont les fleurs du mois dernier: encore les fleurs du 11 avril!...

Et alors, pour la première fois depuis tant d'années, madame Eugénie se trouve inerte, hésitante, le cœur serré, là, devant sa mère...

Enfin ses yeux, ses lèvres, tout son corps sont secoués par un frémissement; elle s'approche du portrait et l'embrasse à plusieurs reprises, en sanglotant.

— Oh! maman! ma pauvre maman! Tout le monde t'oublie!

Mais elle reste confuse; elle n'arrive pas à découvrir le motif de son brusque chagrin. « Pourquoi?... »

Elle murmure en haussant les épaules :

— Il aura oublié!... Non, ce n'est pas possible!

Elle poursuit ses réflexions et une nouvelle inquiétude lui vient :

« Loulou serait-elle malade? Non; dans ce cas-là on m'aurait avertie, on m'aurait fait appeler... Alors, que peut-il y avoir?... Qu'est-il arrivé?... Car il doit être arrivé quelque chose... »

Elle ne cesse de chercher, appuyée sur la pierre et le front contre le portrait, et, pour la première fois depuis tant d'années, sa pensée court bien loin, pendant qu'elle se trouve là, auprès de sa mère.

« Oui; il a oublié... Mais il doit être survenu quand même quelque chose pour qu'il ne s'en soit pas souvenu. Hier soir encore, il se le rappelait très bien... « Ainsi donc, m'a-t-il dit, demain nous ne nous verrons pas? » Et ses yeux me regardaient avec une expression affectueuse, étaient pleins de mélancolique tendresse. Lui aussi, il pensait à ma mère en ce moment, et il a ajouté : « Venez au moins de meilleure heure demain prendre le café, puisque nous ne nous verrons pas de la journée. »

Madame Eugénie hausse les épaules avec tristesse :

« Oui, il s'en souvenait hier soir; il l'aura oublié ce matin. Une lettre, une visite, quelque affaire urgente... Ou bien encore, même se rappelant que c'était le 11, il n'aura pas envoyé de fleurs. Pourquoi envoyer des fleurs tous les mois? Voilà une exigence, de ma part!... En attendant, ma pauvre maman, tu n'as pas les belles fleurs de M. François, ni même le petit bouquet de ta fille... Demain! oui, je reviendrai demain. »

Elle arrache de dessus la pierre les branches et les rameaux épineux, efface avec son mouchoir les taches jaunes ou noirâtres, rassemble avec son pied les feuilles sèches, et fait tout balayer par un homme, en suivant d'un regard triste, avec un subit accablement, cette corbeille qui emporte les misérables débris des belles fleurs du 11 avril.

« Tout a une fin en ce monde... et si on a le malheur de mourir tard, tout finit avant nous. Il a oublié, c'est évident. Il n'est pas possible qu'il y ait pensé et qu'il ait fait exprès de ne pas envoyer de fleurs. »

Et elle sourit amèrement : ces fleurs, qui étaient toute sa poésie, perdent tout d'un coup la leur. Elle apprécie, pour la première fois, à sa juste valeur, le gracieux présent de M. François : c'est le prix, la récompense, sous la forme la plus exquise et la plus délicate, des leçons données à Loulou.

« C'est mon mois qui m'est payé avec toutes ces fleurs. Ce soir, il me demandera pardon de son oubli ; le mois prochain, il m'en enverra davantage, et le compte sera soldé... Ce soir ?... irai-je ce soir ?... Je me sens bien fatiguée ! La route est longue à faire, à pied, de chez moi au cimetière. »

Elle est brisée, elle a peine à remonter les marches, et, quand elle sort du souterrain, tout ce soleil l'aveugle : elle ne lève plus les yeux en haut, elle fixe un regard oblique sur toutes ces rangées infinies de morts qui restent là, seuls, toute la journée, toute la nuit, toujours seuls...

Elle se hisse dans le premier tramway qui passe ; elle est pressée, elle a subitement une grande hâte de rentrer.

« Qui sait ? Je suis sortie de très bonne heure. Peut-être est-on venu me demander ? Peut-être trouverai-je à la maison une lettre qui m'expliquera tout ? »

Quand le tramway arrive près de chez elle, elle saute en bas, traverse la rue et s'engouffre sous la porte avec une agilité qui rappelle encore la jeune institutrice d'autrefois.

— Il n'est venu personne me demander ? — fait-elle, en s'arrêtant, rouge et haletante, au seuil de la loge.

— Non, madame, personne.

— Vous avez des lettres ?

— Non, rien.

Et la concierge, voyant que madame Eugénie restait là sans bouger, stupéfaite, lui dit à son tour :

— Vous attendez quelqu'un, ou une réponse ?...

— Non, non. Merci.

Son dernier espoir s'évanouit : il a réellement oublié. Elle grimpe l'escalier, et, une fois chez elle, seule dans sa chambre, l'agitation nerveuse, la fatigue, le chagrin l'acca-

blent : elle cherche à se calmer, n'y réussit pas... et fond en larmes.

C'est un profond chagrin, une angoisse, une désolation, un vide immense qu'elle sent en elle et autour d'elle, et elle souffre sans s'arrêter à réfléchir, sans se rendre compte.

Et pendant plus d'une heure, madame Eugénie, jetée en travers de son lit, — toujours le même petit lit de la pauvre sous-maîtresse, — continue à verser des larmes.

Vers cinq heures, on entend un léger coup de sonnette. Madame Eugénie redresse la tête vers la porte, et puis murmure entre ses dents :

— Ce doit être Gentilina.

Elle va ouvrir sans se presser.

C'est la vieille femme de ménage, qui vient comme de coutume préparer le dîner.

— Madame a encore son chapeau?... elle ne s'est pas déshabillée?...

— Oui, oui, — s'écrie madame Eugénie, étonnée elle-même d'être encore habillée, avec son chapeau sur la tête. — Je rentre à peine... J'étais dans ma chambre.

Elle ne sait pas mentir et n'ajoute rien.

— Quelle vilaine mine vous avez ! — continue Gentilina en l'examinant. — Seriez-vous indisposée?

— J'étais fatiguée en rentrant, je me suis jetée un instant sur mon lit.

Elle rougit, confuse. Pourquoi ce trouble? Pourquoi sent-elle qu'elle doit cacher son chagrin, qu'elle ne peut le confier à personne?... Aussitôt elle s'efforce de rire et s'écrie d'un ton nerveux :

— Allons, ma bonne Gentilina... Ce soir, je voudrais ma soupe et un bon petit dîner.

— J'ai acheté des petits pois et des poitrines de poulet, — répond d'un air triomphant la vieille servante.

— C'est parfait, Gentilina. Je vais revenir vous aider.

Madame Eugénie rentre dans sa chambre ; de plus en plus nerveuse, agitée par un nouveau trouble, elle va près de son armoire à glace pour enlever son chapeau et son manteau, et soudain elle s'arrête et se regarde longtemps, terrifiée...

Mon Dieu, que lui révèlent donc ses yeux gonflés, ses

cheveux blancs? Sa poitrine bondit brusquement, le rouge lui monte jusqu'au front, et une vraie honte, la honte d'elle-même, domine sa douleur, et elle part d'un éclat de rire au milieu de ses larmes.

Mais oui, oui, oui, c'était vrai! Elle s'était vaguement éprise de M. François.

— Oh! vieille folle! — s'écrie-t-elle en se considérant dans la glace et en continuant à rire et à rougir. — Vieille folle! vieille folle!

Une réaction violente se produit en elle subitement: elle jette d'un côté son chapeau et son voile, de l'autre son manteau, et elle court à la cuisine. parlant haut, se démenant pour aider la bonne à préparer le dîner, s'efforçant de plaisanter, de chantonner, mais toujours avec de brusques rougeurs qui lui brûlent les joues et le front, et se répétant sans cesse en elle-même: « Vieille folle! vieille folle! vieille folle!... »

« Pourvu, mon Dieu, que personne ne s'en soit aperçu! » A cette idée, le feu lui remonte au visage. Mais elle se calme en se disant: « A mon âge, personne ne me croira jamais si folle!... »

Gentilina dispose sur la table la soupière fumante, le poulet aux petits pois, deux pommes et une orange.

— Madame a-t-elle besoin d'autre chose?

— Non, merci.

Gentilina s'en va, comme de coutume.

Seule devant son modeste dîner, madame Eugénie redevient triste et pâle. On peut jusqu'à un certain point commander au cœur, mais non à l'estomac. Elle essaie de manger, elle le voudrait bien, mais impossible d'avaler une bouchée.

« Et... comment trouver une excuse, écrire un mot et ne pas aller chez... chez Loulou? »

Elle y réfléchit longuement: quel soulagement ce serait pour elle de se fourrer dans son lit, d'éteindre sa lumière, et de dormir, de dormir jusqu'au lendemain! Quel repos de rester seule, dans le silence et l'obscurité! Mais, à la fin, elle hoche la tête en murmurant:

— Non, non, c'est impossible! Ce serait la première fois que je manquerais l'heure du café, que je n'irais pas cou-

cher Loulou. Et aujourd'hui... que je n'ai pas reçu les fleurs... Non, non! il faut y aller... Et puis il faut à tout prix conserver les mêmes relations, la même intimité avec M. François... Pour Loulou... et pour mes pauvres!... Si je suis une vieille folle, mes pauvres ne doivent pas en pâtir... mes pauvres, qui vivent grâce à la charité de M. François, et qui le bénissent sans même le connaître... Voilà la vraie charité : faire le bien pour le bien, en se cachant... donner avec tant de noblesse et tant de délicatesse!... La vraie charité doit être intelligente. Il ne suffit pas d'avoir le cœur grand, il faut avoir du talent, comme M. François, pour pouvoir...

Madame Eugénie s'arrête... et elle arrête, en soupirant, le cours de ses réflexions.

« Allons, il est tard! Il faut partir. De cette façon, s'il est arrivé quelque chose ce matin, je le saurai. A cette heure-ci, M. Olivieri doit déjà y être. »

L'idée de ne pas se trouver seule avec M. François la réconforte dans sa soudaine et bizarre timidité; mais, en pensant à Olivieri, elle se rappelle à propos ce qu'il lui a raconté quelques jours auparavant; un éclair lui traverse l'esprit et l'illumine :

« Cette femme! cette femme est de retour! Elle y est pour quelque chose... »

Toute crainte, toute timidité, tout autre sentiment est dominé par cette nouvelle anxiété, par cette nouvelle et terrible inquiétude.

« Donna Stéphanie! Oui, oui, Donna Stéphanie est revenue. »

Vite elle met son chapeau, son manteau, elle court chez Loulou, et s'aperçoit que son cœur ne l'a pas trompée.

M. François est absent : il n'est pas rentré dîner, n'a envoyé rien dire. Loulou dort sur les genoux de Louise. Madame Eugénie regarde l'enfant : elle dort, mais elle est pâle, elle a la figure bouffie comme lorsqu'on a beaucoup pleuré.

— Qu'est-ce qu'elle a eu?

— Des caprices. Elle a été insupportable toute la journée... Il doit être arrivé quelque chose, quand elle est sortie ce matin avec M. François... On a dû la taquiner. Elle n'a cessé de répéter : « Méchante madame! vilaine madame!... » Elle a

dû rencontrer quelqu'un qui ne lui a pas plu ! Elle est si capricieuse !

— M. Olivieri n'est pas venu ce soir ?

La voix de madame Eugénie a baissé subitement.

— Non. Jean m'a dit que M. l'avocat est allé à Gênes.

— Eh bien, allons coucher Loulou, et puis nous irons dormir aussi.

Madame Eugénie prend Loulou sur ses bras, et marche précédée de Louise qui porte la lumière. Pour se rendre à la chambre de l'enfant, on passe devant le cabinet de M. François : la porte est entre-bâillée, le cabinet est plongé dans l'obscurité...

Madame Eugénie songe à tous les autres soirs, et ne peut s'empêcher de soupirer. En ce moment, elle a conscience que tout est fini, que toutes ces belles soirées ne reviendront plus. Loulou sursaute en dormant ; elle ouvre les yeux, s'éveille d'abord un peu, puis tout à fait, pendant que madame Eugénie et Louise lui retirent ses bottines.

Dès qu'elle reconnaît madame Eugénie, l'enfant sourit, mais redevient aussitôt sérieuse et fronce les sourcils :

— Méchant Coki !

— Tu t'en prends maintenant à M. François ? — s'écrie Louise. — C'est toi qui es méchante ! M. François est si bon !

— Non, méchant Coki ! méchant !

Madame Eugénie voudrait interroger l'enfant, mais n'ose pas devant Louise. Ce qu'elle redoutait le plus est devenu une certitude. Elle comprend, elle est sûre désormais. Demain il sera temps de savoir le reste.

— Mais non, personne n'est méchant ! Ma Loulou n'est pas du tout méchante... Elle est bien gentille, Loulou, et elle va dire sa petite prière avant de se coucher.

L'enfant s'agenouille sur le lit, en joignant les mains, et madame Eugénie se met aussi à genoux contre le lit.

— *Ave Maria... gratia plena... Dominus tecum...* — balbutie l'enfant.

— Non, non : il faut dire d'abord à la sainte Vierge que tu fais ta prière pour ton papa.

— Pour mon... papa ?... — demande Loulou, en regardant madame Eugénie comme pour se rappeler quelque chose.

— Oui, ton papa... qui est au ciel avec le bon Dieu... ton papa, qui t'aime tant... que tu aimes toujours beaucoup, et qu'il ne faut jamais oublier.

— Mon papa? — répète Loulou. — Mon papa?...

Puis soudain elle se met à pleurer, à crier, en se jetant sur son lit, en s'y roulant:

— Mon papa!... mon papa!... je veux mon papa!

— Encore des caprices!... en voilà un, maintenant, à cause de son papa!...

Louise ne sait plus si elle doit rire ou se fâcher.

Mais madame Eugénie s'élance sur l'enfant, l'étreint dans ses bras, la couvre de baisers.

Oh! ce petit cœur d'enfant aimée, comme il comprend le sien, comme il répond au sien, comme il bat à l'unisson du sien!... Et elle pleure, avec Loulou, en continuant à la couvrir de baisers et en lui murmurant sur les yeux, sur la bouche, dans les cheveux:

— Moi, je ne te quitterai jamais! Nous ne nous séparerons jamais! Je serai ta maman. Appelle-moi maman, Loulou, appelle-moi maman!

Loulou serre tant qu'elle peut le cou de madame Eugénie, mais en criant toujours:

— Non, non, non! je veux mon papa, moi, je veux mon papa!

V

« C'EST FINI D'AGIR A MA GUISE!... »

Lorsque Donna Stéphanie repense tranquillement à ses aventures, elle finit toujours par sourire en murmurant avec un sentiment de stupeur:

« Pour Cencino Parodi, j'ai réellement perdu la tête... Comment ai-je fait? comment cela est-il arrivé?... Hum!... »

Et, au lieu de rien regretter, elle continue à sourire.

Au fond, Donna Stéphanie ne se repent nullement et n'est point déconcertée: ce n'est pas un grand mal, de perdre la

tête : il suffit de savoir la retrouver. Mais, pour stupéfaite, Donna Stéphanie est stupéfaite.

« Comment ai-je fait? comment cela est-il arrivé ? »

Un cas de force majeure... Vraiment... Cela a été un élan de passion irrésistible !... Elle aurait été capable de n'importe quelle folie pour Cencino Parodi. Elle en a fait de belles, mais elle en aurait commis encore de bien plus grandes.

Elle avait commencé par rire, par plaisanter, par en faire un jeu, comme d'habitude ; peut-être plus que d'habitude, se sentant plus sûre parce qu'il s'agissait d'un tout jeune homme : lui, vingt-trois ans, alors qu'elle en avait trente-trois, — sans que personne le sût.

Elle avait commencé par rire, par plaisanter, par en faire un jeu... Mais tout à coup la passion se déclare, vient à la traverse de la coquetterie langoureuse et de la froideur calculatrice, de la prudence et de la ruse ; l'instinct de l'autre race, qui était en elle, la race plus forte et plus brutale de son père allemand, l'emporte... « Comment ai-je fait? comment cela est-il arrivé?... »

Bah ! un vertige, une folie ! Cette bouche fraîche, ce blondin qui avait l'air d'une femme habillée en officier de cavalerie, ce gamin impertinent et tyrannique, avait provoqué en elle des ardeurs et des élans sauvages... Les ardeurs sont passées maintenant, mais il reste encore un peu de feu sous la cendre. Ce Cencino Parodi est toujours charmant !... Ah !... dommage que les moustaches naissantes viennent rompre le charme...

Par hasard, le petit lieutenant était arrivé au bon moment. Donna Stéphanie bercée, assoupie, endormie par l'innocente adoration de Carletto et de Manolo, avait été agréablement réveillée par l'amour, par la passion du jeune Roero... Mais, le jour même qui aurait pu être le plus beau, Roero se met à faire le radical, et puis à être susceptible, à bouder — comme les deux autres ! — Il ne se montre plus, il s'éloigne, dans l'espoir que Stéphanie courra après lui... Et pendant ce temps-là, le dernier larron, Cencino Parodi, secoue l'arbre de ses petites mains grassouillettes, détache le fruit déjà mûr et le saisit au vol.

Et alors... alors au diable Carletto, Manolo et même Don Jules, tous trois plus ennuyeux qu'un jour de pluie! au diable les scrupules et la prudence! au diable les élections et les missions, le préfet, le maire et l'archevêque! au diable les soirées, les courses, les lunchs... et les dames visiteuses!... L'amour! l'amour joyeux et beau, insouciant et jeune... surtout jeune!

C'était la première fois!... c'était la première fois qu'elle aimait!... Quel ennui d'être aimée! et quel bonheur d'aimer!... L'amour! il n'y a que l'amour au monde!... Quelle sottise d'avoir attendu tant d'années, plus de trente ans pour le comprendre!... L'amour! il n'y a que l'amour au monde, l'amour, beau, joyeux et jeune, surtout jeune!... Oh! quelles délices, à Borgoprimo, dans les forêts ombreuses et dans les prés embaumés par les foins nouveaux! Quelle vie savoureuse en Suisse, sur les glaciers, avec le froid piquant et vivifiant!... Et en Égypte, le Nil, les Pyramides, la chaude volupté de l'Orient!...

« Mais, hélas! maintenant... Que voulez-vous? Devant ces petites moustaches qui pointent, il faut se mettre à réfléchir; il faut avoir de la raison... » Ce sont des moustaches imperceptibles. A tel point que Donna Stéphanie et Cencino Parodi s'amusaient parfois à regarder lequel des deux avait les plus longues. Mais celles du petit lieutenant, à peine poussées, se redressaient déjà : bientôt elles deviendraient formidables, quand il s'apercevrait — vingt-trois et dix font trente-trois — que celles de la douce amie avaient dix ans de plus!

« Et alors?... s'il était le premier à me dire adieu?... » Hélas! il serait trop tard pour se faire une raison, car la femme commence précisément à être perdue lorsque son amant la plante là.

« Ah! non, cela, non, jamais!... C'est délicieux, Borgoprimo, délicieux, la vallée du Rhône, délicieux, les Pyramides, mais, *per Bacco*! Milan aussi est une belle grande ville... »

Elle se recueille en elle-même, elle se voit à Borgoprimo, après l'abandon de Parodi, faisant la coquette avec le médecin du village.

Elle se revoit au contraire à Milan, dame et maîtresse de

Milan. Non, non, il n'y a pas de doute. Elle se sent encore trop jeune et bien portante, son miroir lui montre qu'elle est trop belle pour renoncer au monde, pour se résigner à être oubliée et à ne plus donner le ton; pendant qu'elle est à même de choisir entre Borgoprimo et Milan, elle s'empresse de choisir Milan.

Rester à Milan comme auparavant, et même encore plus fêtée qu'auparavant, cela dépend d'elle seule.

Son mari?...

Donna Stéphanie sourit finement. De temps à autre lui parvenaient des numéros du *Pungolo* et de la *Perseveranza* où l'on avait souligné, au crayon bleu, des éloges de l'intègre adjoint Arcolei et de son activité. L'adresse était écrite par l'intendant, mais l'ordre d'expédition provenait du mari.

Son mari?... Le pauvre homme! il n'avait jamais apprécié ni peut-être aimé autant sa femme. Tout le monde lui a répété que ce... départ s'est décidé par sa faute, et il est resté seul à le croire vraiment. Sa femme n'aurait qu'à revenir et on le verrait aussitôt, repentant, à ses genoux.

Mais il ne suffit pas de son mari. Et Carletto et Manolo?... Et François Roero? le plus important, l'homme du jour!

Carletto et Manolo, elle les subjuguerait sans peine quand elle voudrait. Leur amour-propre a toujours laissé croire plus que... il n'y a jamais eu et qu'il n'y aura jamais : ils se sont toujours contentés des apparences, et, bien entendu, cela suffit... Donna Stéphanie est trop artiste dans l'âme! Elle se dit qu'on doit avoir bon goût, surtout lorsqu'on fait une sottise. Ces deux-là ont le grand tort d'être deux exemplaires de la même édition, et... le contraire de son type. Les lèvres pâles, flétries, la peau sèche et tendue, la patte d'oie... Beaucoup d'élégance. mais... grave incertitude : le blond de Faraggiolo et le noir d'Estensi sont-ils bon teint? François vaut cent fois mieux; cela, oui!

Moins orthodoxe en fait d'aristocratie, d'élégance, de sport, soit; mais bien plus jeune, et beau garçon... Du reste, il lui avait toujours plu, même avant, et peut-être que... sans ce terrible raseur!...

A ce moment, un doute traverse l'esprit de Donna Stéphanie : François Roero aussi est plus jeune qu'elle... mais

pas de dix ans comme Cencino Parodi ; seulement de trois ou quatre... Et Donna Stéphanie reprend sa sérénité.

Lui n'en saurait rien, elle ne le lui dirait pas, et ils vieilliraient ensemble.

Elle comprenait, d'ailleurs, qu'avec François Roero il n'y avait plus moyen de plaisanter ; mais elle comprenait également que, pour revenir à Milan comme auparavant, pour y avoir de l'influence et de l'autorité, autant et plus qu'auparavant. François Roero lui était le plus nécessaire de tous.

Ah ! ah ! maintenant qu'il était monté à une telle hauteur, maintenant qu'il était allé si loin, le rappeler chez elle et aux bons principes... ce ne serait pas l'absolution pour elle, ce serait le triomphe !

Mais le tout pour le tout, bien entendu. De la part de François Roero, soumission absolue : tout esprit de révolte ou d'indépendance étouffé ; une seule volonté : la sienne, à elle ! Et M. Roero devrait payer son indocilité passive. Oh ! il y avait nombre de petits comptes à régler, et elle avait nombre de petites vengeances à exécuter ! Dehors, cette bâtarde !... Dehors aussi, cette vieille antipathique, odieuse !... Dehors à l'instant, ce petit avocat démocrate, qui, si on le laissait faire, deviendrait volontiers amoureux d'elle !

Mais... et Cencino Parodi ?... Oh ! le pauvre trésor ! Avec toutes ces affaires, elle l'oubliait !... Comment s'y prendrait-elle pour lui rendre sa liberté ?... Il était encore très amoureux !

Au milieu de leurs transports, elle l'avait toujours traité comme si elle était sa petite maman... Peu à peu, elle deviendrait plus maman, plus sérieuse ; elle commencerait à lui donner des conseils...

Il faudrait lui trouver une femme... une jeune fille adaptée à la circonstance... de celles qui ne devinent rien !...

Elle réfléchit longuement.

« A propos !... le comte Luardi doit avoir une fille encore en pension... ou qui vient d'en sortir. »

Le comte Luardi est une bonne pâte d'amoureux, genre Carletto et Manolo.

« Comment faire pour renouer des relations après un oubli si long ? »

Elle pense encore un instant, et soudain elle trouve :

« Saint-Joseph ! »

Le comte Luardi s'appelle Joseph : sa fête tombe dans deux jours, le 19 mars... Et, ce jour-là, le comte Luardi reçoit de Borgoprimo une belle photographie de Donna Stéphanie à cheval, « *avec les meilleurs souhaits d'une amie qui n'oublie pas* ».

Aussitôt que Donna Stéphanie, la figure cachée par une épaisse voilette blanche à pois bleus, est montée dans le fiacre où Roero l'attend aux Grazie, le cocher fait un long détour, comme il en a reçu l'ordre, pour se rendre à l'hôtel de Florence, aux abords de la gare.

Roero s'est muni d'une valise, pour calmer, au besoin, les scrupules de l'hôtelier.

Il est cinq heures et demie lorsqu'ils sortent ensemble, avec une certaine inquiétude, de l'hôtel. Après une poignée de main et un coup d'œil brûlant sous son voile, Donna Stéphanie se dirige résolument vers le centre de la ville, la tête levée, la poitrine tendue, avec le pas rapide et assuré d'une conquérante... François au contraire, qui doit retourner plus tard reprendre sa valise et payer l'hôtel, marche à pas lents, le dos courbé, la figure froncée ; il va se perdre dans les rues boueuses et dans les terrains vagues derrière la station. Tout à coup il s'arrête, regarde sa montre sans même voir l'heure, et pousse un grand soupir de mécontentement.

Le lendemain, il va faire une visite à Borgoprimo, comme il en était convenu avec Donna Stéphanie ; le dimanche, il y retourne et y reste deux ou trois jours. Puis, de Borgoprimo il s'en va directement à Lodignola, au lieu de rentrer à Milan. Avant son départ, il a dit à peine quelques mots à Loulou, il a fait de son mieux pour éviter madame Eugénie et Olivieri. Mais, dès son arrivée à Lodignola, il s'empresse de télégraphier à l'avocat :

« Je t'attends demain. J'ai à te parler. Affaire urgente. »

Au bout d'une heure, durant laquelle il n'a cessé de crier comme un enragé, comme un furieux, contre son fermier, son jardinier, son cocher, contre tout le monde, il se dit qu'au

lieu de parler à Olivieri mieux vaut lui écrire, et il lui envoie une seconde dépêche :

« Ne viens pas demain. Je pars aujourd'hui. Lettre explicative suit. »

Se trouver nez à nez avec Olivieri?... Il savait d'avance ce qu'Olivieri lui dirait. Olivieri aurait mille fois raison, et lui mille fois tort; Olivieri parlerait comme un homme sérieux, réfléchi, et lui, répondrait... comme une bête. Quel serait le résultat?... Un mécontentement réciproque, une rupture, peut-être irréparable, à coup sûr inutile.

Et puis... il y a un autre motif qui lui conseille d'écrire au lieu de parler ; le même qui lui a fait éviter Loulou ces jours-ci : François a conscience de sa faiblesse. Peut-être les sens agissent-ils, et non le cœur; mais il ne veut plus voir Loulou, ni tout ce monde-là. Cela lui ferait trop de mal, du moment qu'il ne pourrait plus être comme auparavant... Tous ces yeux pleins de sous-entendus, de reproches, de larmes, lui porteraient sur les nerfs d'une façon terrible. Mieux vaut en finir et s'en tirer avec une lettre, qu'il écrit, en effet :

« Mon cher Olivieri,

» Quelques mots seulement pour faire vite. Tu dois déjà savoir ce qui est arrivé. On t'en aura conté une partie, et tu peux t'imaginer le reste.

» ... C'est comme cela, n'en parlons plus.

» Puisque c'est comme cela, les discussions sont inutiles et même dangereuses, et je n'ai pas le moindre désir d'en entamer. Voilà justement pourquoi je préfère t'écrire, au lieu de te laisser venir à Lodignola.

» Tu ne pourrais rien me dire que je ne me sois déjà dit moi-même pour m'amener à changer de voie, pour me mettre sur mes gardes et m'adresser des reproches. J'ai fait tout le premier mon examen de conscience. Écoute-moi bien : je n'aime pas cette femme-là, je ne l'estime pas, mais elle me plaît, j'en suis jaloux et je la redoute. Je suis faible de cœur et de caractère, et je te dirai que *c'est fini d'agir à ma guise*.

» Mon cher ami, vous vous êtes tous trompés dans le

jugement que vous avez porté sur moi ; et je me suis trompé en me croyant autre que je ne suis.

» Oh! mes aspirations à la justice, aux réformes, à un nouvel avenir! Oh! tout mon travail, mon endurance au travail, mon imagination, ma fiévreuse activité!... Nous nous sommes tous trompés, moi surtout Ce que, dans le facile enthousiasme de son cœur expansif, madame Eugénie appelait génie n'était qu'une pléthore qui surexcitait le cerveau. Mon intelligence même, avec son exubérance d'idées, n'était qu'un fait physiologique très simple, dû à l'économie de mon organisme, à une épargne anormale de forces. Aujourd'hui, la cause ayant cessé, le phénomène cesse également. Aujourd'hui, l'exubérance d'imagination, l'activité, le génie, — adieu, adieu!... Aujourd'hui, je sens que je peinerais un jour entier pour écrire une page, pour fixer une idée, que je peinerais une heure pour choisir un adjectif!...

» Conclusion : pas de regrets, et surtout pas de reproches! Il était écrit qu'un jour ou l'autre je redeviendrais ce que je suis réellement. Il est écrit que tout homme rencontre dans son existence la femme qu'il mérite ou qu'il a méritée ; et moi, j'ai mérité et je mérite, précisément, de cesser d'agir à ma guise. Madame Eugénie a beau chanter mes louanges et me faire bénir à tour de bras par tous ses veufs et ses veuves, je ne suis qu'un sceptique au cœur tendre : je me dis que le monde tourne et n'avance pas, et qu'il vaut mieux, par conséquent, le laisser tourner comme il veut... Il recommencera toujours à parcourir la même route!... Et maintenant que je me suis réduit à ne faire que le bonheur et la volonté d'une seule, je sens que j'aime encore trop de personnes.

» Ceci est mon testament moral que je te confie au moment de passer... à une autre vie. Quand nous aurons l'occasion de nous revoir, nous ne parlerons que de mes affaires, et, le cas échéant, j'irai te trouver à ton cabinet.

» Je t'ai remis déjà une procuration générale. J'ai dit à mon intendant et à mes domestiques de s'adresser à toi, de te prendre tes ordres, de t'obéir comme à moi-même.

» Tu veilleras aux intérêts de Loulou, que je désire voir toujours confiée aux bons soins de madame Eugénie.

» J'ai assuré à Loulou un petit capital : quatre-vingt mille francs. Ce capital est garanti par des valeurs inscrites au nom de Hélène-Marie Savoldi. Tu remettras tous les mois à madame Eugénie trois cents francs pour l'entretien et l'éducation de Loulou. Enfin, à dater d'aujourd'hui, je mets à l'entière disposition de madame Eugénie et de Loulou ma vieille maison de Lodignola où je suis né, et que j'ai habitée avec mon père, avant qu'il fît construire notre villa.

» L'air de la campagne sera salutaire à Loulou ; et madame Eugénie me répétait continuellement que son rêve était d'avoir une petite maison à la campagne avec un jardin et un balcon où elle pourrait s'asseoir pour jouir de la vue des montagnes. La maison a un jardin et un potager. Tu y feras les réparations et les changements nécessaires, y compris le balcon qui n'existe pas. Tu diras à madame Eugénie que je ne donne pas cette propriété à *notre* Loulou pour deux motifs : d'abord, parce qu'on ne cède jamais la maison paternelle ; ensuite, parce que je désire que Loulou, même loin de moi, reste toujours *chez moi*.

» Une cordiale poignée de main.

» ... Te rappelles-tu ta prophétie d'il y a deux ans ?... Tu ne t'es trompé que sur un point : tu n'as pas perdu un ami. »

G. ROVETTA

Traduit de l'italien par ALBERT LÉCUYER

(A suivre.)

LES

MANŒUVRES NAVALES

DE 1902

Les manœuvres navales de cette année se sont déroulées au moment où l'opinion publique trouvait dans divers incidents de la politique intérieure des sujets de sérieuses préoccupations. Ces manœuvres n'ont d'ailleurs pas été suivies d'une de ces grandes fêtes militaires qui, en 1900 et en 1901, jetaient un vif éclat sur la réunion de nos escadres. Les exercices de la flotte placée pour la troisième fois sous le commandement de M. le vice-amiral Gervais n'en méritent pas moins d'attirer l'attention de tous ceux qui s'intéressent au progrès de nos forces navales, non seulement parce que les thèmes d'opérations stratégiques se rapprochaient singulièrement, cette fois, de certaines éventualités admises, en général, pour le cas de guerre maritime; non seulement parce que les évolutions d'armée, les mouvements tactiques ont été poussés à un degré de perfection qu'il semble difficile de dépasser, mais aussi parce que l'effort demandé pendant un mois bien plein au personnel et au matériel a pu être soutenu sans qu'aucun accident altérât la belle ordonnance des escadres, sans qu'aucune défaillance ait pu jeter l'ombre d'un doute sur l'endurance des états-majors et des équipages.

Nous ne prétendons cependant pas faire ici une relation méthodique et complète de ces manœuvres, ni, bien moins, porter sur leur exécution des jugements définitifs qu'il n'appartient qu'au seul commandant en chef de formuler, quand

il aura réuni et comparé tous les éléments d'information qui lui sont nécessaires. Nous nous bornerons à retenir les enseignements d'une portée générale que l'on peut tirer déjà, pour la conduite d'opérations réelles, des divers incidents qui se sont produits au cours de ces opérations fictives et à noter les indications qu'on aura pu recueillir sur la valeur militaire et nautique des divers types de bâtiments mis en action.

***

Pour des motifs bien connus et qu'il n'est point nécessaire de rappeler au lecteur, l'Angleterre tient absolument à dominer la Méditerranée en temps de guerre. Aussitôt qu'une complication politique survient, on voit l'escadre permanente de la Manche se diriger sur Gibraltar, tandis que les cuirassés de la Méditerranée, souvent disséminés dans les ports du Levant pour les besoins de l'influence anglaise, se hâtent d'accourir à Malte, leur point de rassemblement. Le soin de surveiller nos forces navales du Nord reste confié, d'ailleurs, à l'escadre de réserve de la Manche.

De son côté, la France n'est pas moins convaincue de la nécessité d'exercer sa maîtrise au moins sur le bassin occidental de la mer intérieure de l'ancien monde, et c'est d'après cette vue générale de stratégie politique que le département de la Marine distribue ses unités de combat disponibles entre les deux bases d'opérations de Brest et de Toulon, ce dernier port étant toujours le plus favorisé.

Si nous n'avions décidément plus à nous préoccuper que d'un conflit avec la Grande-Bretagne, ce dispositif pourrait être justement critiqué, puisqu'il aurait pour conséquence de frustrer du meilleur de nos forces navales le théâtre principal des opérations, c'est-à-dire, dans ce cas, la Manche, la mer du Nord et l'Atlantique septentrional. Mais, disent les partisans de la supériorité de notre escadre du midi, outre qu'il nous faut à tout prix, et quel que soit l'adversaire, garder nos communications avec l'Algérie, nous ne pouvons rester désarmés en face de la Marine italienne, aussi longtemps que nous aurons des doutes sur l'amitié de notre sœur latine; et comment être assuré de la sincérité de ses protestations quand

on la voit renouveler pour vingt ans un pacte que nous avions jusqu'ici de si bonnes raisons d'estimer dangereux pour notre sécurité?

Il y aurait beaucoup à objecter à ces considérations. C'est, quoi qu'il en soit, l'escadre de la Méditerranée qui reste, depuis 1840, la plus puissante de nos forces organisées; c'est dans le bassin occidental de la Méditerranée qu'auront lieu, au début de la guerre, les rencontres les plus importantes; c'est l'entrée de la Méditerranée qui sollicitera le plus vivement l'attention de notre commandant en chef, dont l'objectif essentiel sera de s'interposer entre les deux escadres anglaises pour essayer de les battre l'une après l'autre, si sa supériorité sur chacune d'elles autorise suffisamment cet espoir[1].

De tout ceci découlent naturellement les principaux thèmes de manœuvres qui ont été proposés à nos armées navales de 1900, de 1901 et de 1902, et, en particulier, les fort intéressantes opérations dans lesquelles, du 7 au 12 juillet dernier, se sont vues aux prises l'escadre du Nord franchissant le détroit de Gibraltar pour faire sa jonction vers les Baléares avec une force navale amie, et l'escadre de la Méditerranée chargée de s'opposer à l'exécution de ce dessein.

Cette dernière, postée au début des hostilités à Alger et à Mers-El-Kébir (la rade militaire voisine d'Oran), détachait aussitôt sa nombreuse « division légère » vers le détroit, lui donnant pour mission, non seulement de prévenir le gros de l'arrivée de l'adversaire, mais encore de se tenir en contact étroit avec celui-ci, afin de pouvoir fournir toutes indications utiles sur ses mouvements, sur ses changements de route, sur le gisement probable du point de rendez-vous.

La division légère du Midi s'acquitta de sa lourde tâche avec une vigilante ténacité, quelquefois même avec une audace qui méritaient d'être remarquées. A la vérité, l'infé-

1. Il serait important de rechercher si, en fait, et dans l'état actuel des choses, la supériorité du groupe français de la Méditerranée serait suffisamment marquée sur chacun des deux groupes anglais. Cette recherche, qui comporte de délicates évaluations comparatives des facultés offensives et défensives des divers types d'unités de combat, nous entraînerait trop loin. En tout cas, si l'on veut se rendre un compte à peu près exact des chances de succès final que comporte le jeu des *navettes stratégiques* pour le parti qui bénéficie de la position centrale, il faut évaluer largement les pertes qui résulteront pour ce parti, même victorieux, de la première rencontre.

riorité trop sensible de la division légère du Nord[1] lui faisait la partie belle, de sorte que l'escadre de la Méditerranée fut toujours exactement informée, soit au moyen de croiseurs échelonnés comme relais de télégraphie sans fil, soit par des « raids » rapides d'estafettes, des marches et contremarches de son adversaire.

Cependant, grâce à des feintes heureuses, à des fausses routes habilement combinées, la nuit, l'escadre du Nord ne laissa pas d'atteindre au moment fixé par les conventions générales le rendez-vous où elle aurait été rejointe par ses renforts. Des deux groupes cuirassés *français*, celui de Mers-El-Kébir vint recueillir, le 9, la division légère et fit mine un moment d'arrêter l'escadre du Nord; mais la supériorité tactique de l'ennemi lui donnant à réfléchir, le chef de ce groupe profita de l'avantage de vitesse de ses unités pour rompre l'engagement, tout en gardant le contact à distance.

Un croiseur rapide fut aussitôt envoyé à Alger pour demander l'appui du deuxième groupe. Mais le chef de ce dernier (le commandant de l'escadre de la Méditerranée) estimant qu'il ne lui restait pas un délai suffisant pour intervenir d'une manière efficace, ne crut pas devoir appareiller.

Le succès final restait donc à l'escadre du Nord. Toutefois, et sans méconnaître la valeur des dispositions prises par le commandant de cette force navale, on peut dire que ce succès lui avait été préparé par le fractionnement de l'escadre de la Méditerranée et par la position imposée au deuxième groupe, qui ne devait d'ailleurs se mettre en marche qu'après l'avis du premier.

Il rentrait probablement dans les vues du directeur des manœuvres de fournir aux croiseurs et aux bâtiments légers, au début de cette période d'exercices, le plus grand nombre possible d'occasions de se rompre aux difficultés si variées du service des communications.

Entrons maintenant dans quelques détails, sur lesquels nous hasarderons nos réflexions.

Les opérations ayant pour objet, soit d'aider au passage d'une force amie dans le détroit de Gibraltar et dans son ves-

1. On se rappelle que trois croiseurs du Nord avaient été envoyés à la Martinique.

tibule hispano-africain, soit d'y entraver les mouvements d'une force ennemie, seront toujours d'une conduite fort délicate, quelles que soient les marines en conflit; mais il est clair que ces opérations seront d'autant plus malaisées à qui aura pour adversaire la flotte anglaise. En effet, outre qu'elle est la plus puissante de toutes, celle-ci se trouve appuyée là, justement, sur une forteresse maritime de premier ordre[1].

Dans les manœuvres de 1900 nous avions dû reconnaître qu'il n'était pas possible de franchir le détroit, même de nuit et tous feux éteints, sans être découverts par les éclaireurs de Gibraltar. Cette année-ci l'intervention directe ou indirecte de la forteresse étant systématiquement écartée du thème de l'exercice, la division légère de l'escadre *française* a pu manœuvrer dans les parages du détroit comme si Gibraltar était neutre, comme si ses canons étaient muets, ses projecteurs éteints, ses éclaireurs à l'ancre; enfin, comme si l'escadre venant du nord était allemande, par exemple, et cherchait à se joindre, dans la Méditerranée, à une escadre italienne.

De là certaine liberté d'allures et des hardiesses tactiques qui eussent été de conséquence en face des Anglais. Ainsi le chef de notre division n'hésita pas, ayant à surveiller un détroit resserré, à se porter au delà de ce défilé et à battre l'estrade sur le « terrain » en avant. C'est parfaitement judicieux et conforme aux principes. Peut-être l'était-il moins de se laisser dépasser par l'escadre ennemie, une fois celle-ci bien reconnue, de sorte qu'on se trouvait brusquement coupé du défilé et, en même temps, du gros des forces françaises: mais on avait affaire à une escadre lente, qui ne montrait que deux croiseurs, fort bons, il est vrai[2], et l'on se proposait de gar-

1. Nous n'examinerons pas ici le bien-fondé des plaintes que M. Gibson Bowleys a fait entendre récemment au sujet de la vulnérabilité de Gibraltar, en cas d'alliance de l'Espagne avec la puissance ennemie de l'Angleterre. Si ces plaintes ont quelque fondement (nous serions tentés de le croire) on peut tenir pour certain que le gouvernement anglais s'efforcera de s'assurer la neutralité de l'Espagne, jusqu'à ce que remède ait été porté à cette situation. Il y a peu d'exemples que les *efforts* de la Grande-Bretagne, dans ce sens et dans des situations analogues, soient restés impuissants. L'attention de notre diplomatie a certainement été attirée de ce côté.

2. Le *Montcalm* et le *Dupuy-de-Lôme*, ce dernier ancien déjà, mais d'un type excellent; son appareil évaporatoire va être changé. Quant au *Montcalm*, dont le voyage de Russie a fait connaître les qualités, c'est un bâtiment neuf, dont le type paraît très satisfaisant.

der le contact par l'arrière de la colonne ennemie, méthode excellente, surtout pendant la nuit, pour qui dispose de nombreux et rapides éclaireurs. Quoi qu'il en soit, cette audace, légitimée par un ensemble de circonstances favorables, eût été peu séante et aurait justement passé pour de la témérité si l'adversaire avait été en posture de fermer devant nous au moins l'un des battants de la porte. Ajoutons qu'intéressé dans ce conflit, Gibraltar aurait détaché en temps utile, pour dégager les voies devant la force navale amie descendant du Nord, les unités rapides de sa défense mobile, qui auraient assailli la queue de colonne de la division française au moment opportun.

Conclurons-nous qu'on ne doit plus compter, en cas de lutte avec l'Angleterre et dans des circonstances analogues à celles qui se présentaient le 7 juillet, sur l'exploration directe du détroit et de son débouché occidental; qu'il faut renoncer à l'avantage de renseigner promptement notre flotte de la Méditerranée dans la conjoncture même où le gain de quelques heures est si essentiel; qu'il faut renoncer aussi aux chances favorables que laisse une escadre lourde à des bâtiments légers quand elle s'engage, la nuit, dans un bras de mer étroit?

Non, sans doute. Avouons seulement que tout cela sera plus difficile : il conviendra par conséquent de favoriser l'opération de la division légère, soit en la renforçant d'unités avec lesquelles elle puisse « masquer » Gibraltar, soit en lui ménageant sur son théâtre d'action le secours d'engins spéciaux. Que cette division, disons mieux, cette escadre légère vienne directement de Toulon, ou qu'elle ait relâché à Mers-El-Kébir pour parfaire le plein de ses soutes, il lui sera toujours facile de prendre en passant l'escadrille de torpilleurs d'Oran et de s'en faire accompagner, à moins qu'il ne fasse bien mauvais temps, jusque dans le détroit. Là nos petits bâtiments balanceraient l'appoint fait par ceux de Gibraltar à la force navale anglaise : embusqués dans les criques du Mont-aux-Singes, ils attendraient au passage les cuirassés ennemis et réussiraient sans doute à leur adresser quelques torpilles bien ajustées.

A ceci l'on objectera que si l'utilisation des éléments les plus solides de nos « défenses mobiles » est parfaitement admise pour les opérations des escadres de haute mer,

c'est à condition qu'on n'entraîne pas ces unités légères, délicates, d'une endurance quelquefois médiocre, trop loin de leur base naturelle, de leur centre de ravitaillement. Or il y a 240 milles marins d'Oran au détroit. C'est beaucoup, et l'intérêt apparaît sensible de diminuer une distance qui imposerait aux torpilleurs une fatigante « marche d'approche » d'une quinzaine d'heures.

Quelques marins ont depuis longtemps jeté les yeux sur la position de Rashgoun, à l'embouchure de la Tafna, pour la création d'un poste de torpilleurs. Il y aurait des travaux à faire, que l'état de nos finances ne permet guère d'entreprendre et que ne justifie pas assez un gain de 25 milles environ sur les 240 dont nous parlions tout à l'heure. Pourrait-on aller jusqu'à Nemours, ou même jusqu'à l'extrême frontière, à l'embouchure de l'Oued-Adjeroun, ce qui réduirait à 190 milles la distance au détroit? Mieux encore, et cette fois avec un gain de près de 100 milles, jusqu'à l'extrémité nord de ce curieux éperon soudé à la côte du Maroc, la presqu'île Rifaine de Tresforcas, redoutée des navigateurs paisibles et que les pirates qui la bordent nous auraient si souvent, par leurs méfaits, donné sujet d'occuper? Tout près de là, au revers oriental du pédoncule de la presqu'île, l'Espagne a fondé, il y a tantôt quatre siècles, le préside de Melilla, qui offre un abri et de l'eau, quelques ressources aussi — et pourquoi pas du charbon, au moins une fois? — aux petits bâtiments que les vents ou les circonstances poussent sur ce rude littoral.

N'insistons pas davantage. Tout ce qui touche au Maroc devient délicat. La question de Gibraltar entrera peut-être bientôt dans une phase qui sollicitera vivement l'attention des Français que n'hypnotisent pas absolument nos tristes querelles intérieures[1]. Puissions-nous, à ce moment-là, faire preuve de quelque prévoyance militaire et de quelque énergie diplomatique!...

1. Le *Novoié Vrémia* a publié récemment une étude très complète sur les empiètements successifs des Anglais à Gibraltar et sur les négociations plus ou moins secrètes qu'ils ont entamées depuis 1898 avec les Espagnols pour obtenir l'élargissement de la zone neutre et paralyser ainsi les positions qui commandent le port et l'arsenal, sinon le sommet du rocher. La question de l'alliance serait posée en même temps.



Un des exercices les plus intéressants des manœuvres de 1902 a été l'attaque de Bizerte par l'armée navale.

Bizerte est une promesse de la « Nouvelle École », que l'amiral Aube n'eut pas le temps de tenir. En tout cas, c'est une idée excellente dont la réalisation, tardivement entreprise, est poussée aujourd'hui avec une activité louable.

La défense extérieure de cette belle position est facilitée par le relief et le tracé de la côte. L'art y ajoute cependant, et c'est pour s'assurer que les ouvrages qui dominent la baie répondent exactement à ce que l'on en attendait que les escadres réunies ont simulé une attaque de Bizerte exclusivement confiée à l'artillerie des vaisseaux, thème de circonstance par conséquent, et à l'invraisemblance duquel il n'y a pas lieu de s'arrêter.

Méthodiquement arrêtée dans tous ses détails par un état-major très renseigné sur le fort et le faible de la place, l'opération fut magistralement conduite et, dans chaque groupe de l'armée navale, l'esprit et la lettre des prescriptions du commandant en chef furent suivis avec ponctualité[1]. Peut-être l'attaque de front des ouvrages au nord de la ville et le bombardement de Bizerte même furent-ils exécutés un peu trop tôt et de trop près : la simultanéité des efforts est essentielle dans un cas où il faut éviter que plusieurs batteries concentrent leurs feux sur un même bâtiment ou sur un même groupe de bâtiments ; d'autre part, comme il ne pouvait être question que d'une démonstration sur cette partie du front fortifié, les unités qui en étaient chargées et dont l'armement défensif était un peu faible avaient tout avantage à se placer à la distance où les projectiles des ouvrages perdaient à la fois de leur justesse et de leur puissance balistique.

Un autre groupe, à la vérité, prenait les mêmes ouvrages en écharpe et un troisième les prenait à revers, profitant d'un

1. Le chef d'état-major de l'armée navale était le contre-amiral Ponty, commandant de la marine à Bizerte, récemment décédé. Les services rendus au pays par ce jeune et brillant officier général ne sauraient être exposés en peu de mots. C'était une belle intelligence servie par une rare puissance de travail. La marine regrette en lui le chef sur lequel elle comptait pour un avenir prochain.

retour de la côte presque à angle droit; mais il semble que la difficulté d'observer les points de chute des obus aurait rendu le tir de ces bâtiments peu efficace. Cependant il serait bon d'avoir à l'extrême gauche de la position, vers le saillant de ce bastion littoral, un fort solide ayant des vues étendues. En principe, les flottes procédant en général *par égrènement* quand elles font l'attaque méthodique des ouvrages d'une place maritime, il faut que les ailes du front défendu soient très fortes.

Il y eut pendant la lutte d'artillerie une sortie des torpilleurs de la défense mobile dont le succès eût été sans doute assez médiocre, à moins que les navires attaqués fussent déjà désemparés, et encore, en ce cas, leurs voisins ou les bâtiments légers se seraient-il chargés de les couvrir... En plein jour les torpilleurs ne doivent se risquer contre des adversaires en possession de tous leurs moyens d'action que s'ils sont très nombreux, assez nombreux, du moins, pour que le sacrifice des uns assure le succès des autres. Tel n'est pas le cas de nos torpilleurs des défenses mobiles en présence d'une puissante force navale; et à ceux qui, remarquant que les derniers construits de ces petits bâtiments portent des numéros élevés — 280, par exemple — s'étonneraient de cette insuffisance numérique de nos escadrilles côtières, il serait aisé de montrer que près de la moitié de nos torpilleurs est actuellement dépourvue de valeur militaire.

Bien que les défenseurs de Bizerte aient fort admiré, le 22 juillet, la justesse des mesures prises par l'armée navale, la précision de ses manœuvres d'approche, la régularité de ses évolutions[1], leur impression finale a été qu'ils auraient repoussé l'attaque. C'est assez la coutume, et aussi que cette impression ne soit point celle des marins. Au moins ceux-ci font-ils observer que si on leur reproche de consommer trop de projectiles dans une opération de ce genre, et d'être, après cela, en mauvaise posture vis-à-vis d'une escadre de secours,

1. Trop de régularité, peut-être!... Les bâtiments ne doivent pas oublier que la rigidité des ordres de navigation et l'invariabilité des distances favorisent le réglage du tir des bouches à feu placées à terre. Mais dans les exercices du temps de paix, et surtout quand il s'agit d'une flotte assez nombreuse, on incline naturellement vers les dispositifs tactiques qui écartent les chances de collision.

c'est qu'on oublie qu'ils n'entreprendront cette attaque méthodique d'artillerie que lorsque la mer leur appartiendra et qu'ils seront par conséquent libres de se réapprovisionner en munitions à leur convenance. Pour le même motif, il n'y a guère lieu de s'arrêter à l'argument que les artilleurs tirent des avaries qu'ils ne manqueraient pas d'infliger à quelques-uns des bâtiments ennemis. Qu'importe au but final que ceux-ci poursuivent, du moment que les pertes de l'escadre assaillante ne risquent point de tourner au désastre par l'intervention opportune d'une force navale amie des défenseurs?...

Ce but final, au reste, ce n'est pas de jeter des obus dans une ville (et surtout dans une bourgade arabe), ni même de ruiner des ouvrages de fortification que l'on peut assez aisément réparer ensuite, mais de détruire l'arsenal maritime, de détruire l'organisme producteur et conservateur de la force navale active, car cela seul vaut tous les sacrifices. Or, à Bizerte, justement, l'arsenal de Sidi-Abdallah est hors de portée des projectiles lancés de la haute mer, et cet avantage capital, les marins ne l'ont pas obtenu sans effort, parce qu'il en résultait quelques difficultés pour l'organisation de la défense à terre. En tout cas, si notre nouvel et précieux établissement maritime n'est pas justiciable du bombardement exécuté par une flotte, fût-elle la plus puissante qui existe, il n'en faut pas moins le mettre à l'abri, soit du coup de main rapide d'un corps très mobile, débarqué à l'improviste dans les environs immédiats de la place, au début des hostilités, soit d'un siège régulier entrepris par une petite armée de 40 000 hommes au moins, qui descendrait dans le golfe de Tunis et ferait de la capitale de la régence sa base d'opérations. Nous avons sujet de penser que cette éventualité a été prévue et que l'organisation défensive du saillant Nord-Est de la Tunisie ne tardera pas à répondre à toutes les exigences.

***

Une troisième opération à double action s'est déroulée, du 28 au 31 juillet, sur le thème suivant :

Une escadre française (A), placée à Bizerte, se propose de traverser la Méditerranée du sud au nord pour faire sa jonction

sur la rade des Salins d'Hyères avec une deuxième escadre (D) dont l'armement s'achève à Toulon.

L'ennemi veut s'opposer à la réunion de ces deux forces navales. Dans ce but une escadre (B), plus faible que (A), s'est postée à Porto-Farina, qui représente Malte ou Syracuse détachant devant Bizerte une division d'observation de croiseurs et de bâtiments légers. Une autre escadre (C), plus forte et aussi plus rapide que (A), attend celle-ci au passage, se tenant à Ajaccio, qui représente, si l'on veut, la Maddalena.

(B) suivra (A), sans accepter d'engagement décisif et, gardant toujours le contact, grâce à sa division légère, remettra l'escadre française aux mains de (C), dans des parages et à une date où (D) ne saurait encore intervenir.

En somme c'est un deuxième exercice de prise et de tenue de contact, qui ne diffère pas essentiellement du premier. Rien de bien particulier n'a marqué l'exécution de ce thème où l'on retrouve à la fois la préoccupation de donner corps, autant que faire se peut, à des concepts stratégiques avec lesquels les esprits doivent se familiariser et le désir de fournir d'intéressantes « contributions » à l'étude de la tactique si complexe des croiseurs et éclaireurs d'armée navale. En revanche, on a pu faire, grâce au gros temps que les groupes (A) et (B) ont trouvé au sud de la Sardaigne, de bonnes observations sur les qualités des divers types de bâtiments en ce qui touche la marche vent debout et contre une mer assez forte.

Le *Montcalm* et le *Dupuy-de-Lôme*, le premier surtout, se sont fort bien comportés; les croiseurs cuirassés plus petits, du type *Charner*, beaucoup moins bien, s'élevant difficilement à la lame, sans doute en raison du poids de la tourelle avant, trop proche de l'étrave, encore que celle-ci se prolonge par un éperon très saillant, destiné plutôt à augmenter le déplacement de la partie avant, si fine, qu'à jouer le rôle d'arme offensive. Les croiseurs protégés du type *Du Chayla* tanguent beaucoup, mais ils n'embarquent pas d'eau. Les contre-torpilleurs s'élèvent bien, le type *Cassini*, de 1 000 tonnes environ, restant très supérieur au type *Durandal*, de 300, trop faible et trop bas sur l'eau.

On a remarqué l'endurance, ou plutôt la vaillance des cuirassés garde-côtes à avant bas (*Valmy* et *Jemmapes*) qui

ont maintenu leur allure à 12 nœuds tandis que la mer couvrait toute leur plage AV. Mais cela fait l'éloge du personnel plus que celui du bâtiment. La pièce de chasse de 340 millimètres eût été paralysée au combat, ce que l'on aurait d'autant plus regretté que ces puissantes bouches à feu tirent aujourd'hui avec une grande rapidité.

En somme, *dans les conditions actuelles* du bâtiment de combat, un avant élevé semble toujours nécessaire. Il n'est pas interdit de prévoir d'autres conditions, et que nous pourrions bien, dans un avenir assez prochain, revenir à l'instrument de guerre ras sur l'eau par le détour du sous-marin, ou plutôt du *submersible*, engin qui nous habitue à des modes d'existence et de navigation tout nouveaux. L'arasement de la cible verticale qu'offrent les hautes murailles aux coups de l'adversaire s'imposera un jour aux ingénieurs maritimes comme il s'est imposé, il y a déjà bien longtemps, aux ingénieurs à terre. Dès maintenant nous devrions y songer pour certains types ayant une spécialisation géographique, autant que tactique, nettement accusée. Nous ne dominerons le Pas-de-Calais pendant le temps nécessaire au passage d'une armée et de son convoi qu'avec des torpilleurs submersibles et des béliers à grande vitesse, ras sur l'eau.

Mais revenons à nos manœuvres d'armée navale.

Une question se présente à l'esprit, au sujet de ces exercices de recherche et de prise de contact. Garde-t-on ce contact mieux qu'autrefois, du temps de la marine à voiles, et les recherches, les explorations stratégiques sont-elles plus souvent couronnées de succès?... Mais quel rapport, diront quelques-uns, peut-on voir entre les flottes de ce temps et les nôtres? De plus grands qu'on ne pense; et il ne serait point du tout indifférent d'étudier à ce point de vue spécial les marches et contremarches de Bruix en 1799, de Ganteaume en 1800, d'Allemand en 1805[1]. Cela est aisé, du reste : on a les

1. Allemand, qui n'est guère connu aujourd'hui que pour son caractère difficile et par la catastrophe de l'escadre de l'île d'Aix, en 1809, dont il ne fut d'ailleurs pas tout à fait responsable, Allemand, marin expérimenté et stratégiste avisé, était célèbre de son temps pour son habilité à dépister toutes les recherches. On se rappelle le nom, sinon les manœuvres de *l'escadre invisible*. Cet officier eût beaucoup mieux fait que Villeneuve, en 1805, à la tête de l'armée combinée; malheureuse-

journaux de bord et les rapports officiels. En tout cas, qu'il s'agisse d'explorer au loin, de battre la mer comme les limiers battent la plaine, ou, au contraire, d'échapper aux recherches, de déjouer toutes les combinaisons, il faut là beaucoup d'imagination et d'initiative, en même temps qu'un jugement sûr et la connaissance exacte des facultés, du tempérament moral de l'adversaire.

L'initiative de nos chefs de division est-elle, dans les manœuvres du temps de paix, paralysée par des lisières trop étroites, par des conventions trop strictes, par la délimitation trop exacte de champs d'action trop restreints, toujours est-il qu'on ne les voit pas souvent tenter de ces coups de fortune qui forcent le succès. Et puis l'expresse limitation des vitesses, à peu près indispensable pour bien des motifs, avouons-le, enlève beaucoup d'imprévu aux opérations fictives. En temps de guerre on ne saura jamais aussi précisément la vitesse qu'aura l'ennemi et, par contre, on peut se flatter de l'espoir de gagner soi-même un nœud (ce qui est beaucoup), sous l'empire de circonstances pressantes. Qui sait ce que donnera l'enthousiasme des chauffeurs à qui saura l'obtenir? Pendant la préparation de l'expédition de Crimée, Saint-Arnaud écrivait plaisamment de Gallipoli : « Ducos veut que nous chauffions avec l'enthousiasme des marins; je voudrais l'y voir... » Le ministre n'avait peut-être pas tout à fait tort : c'est question de mesure; mais encore faut-il du charbon.

Ce qu'on ne doit guère espérer, en présence d'éclaireurs nombreux et actifs, de « découvertes » rapides et hardies, c'est de pouvoir faire utilement, la nuit, des fausses routes si l'on ne renonce, non seulement à tout signal lumineux, mais encore aux feux de routes atténués et même à la ratière; si l'on n'obtient, fût-ce au prix d'une sensible diminution de la vitesse, la disparition complète des étincelles et de la fumée, car celle-ci se distingue assez bien dans l'obscurité, qui n'est jamais que relative.

Mais alors, comment diriger une escadre sans moyens de communications; comment éviter des abordages sans moyens de reconnaissance, et comment surtout ne pas se séparer?...

ment il n'était encore que capitaine de vaisseau au commencement de cette année : on ne pouvait songer à lui.

Il est vrai, ce sont là des considérations fort sérieuses que le commandant en chef mettra en balance avec l'avantage de dérouter l'adversaire. La séparation, de nuit, peut être systématiquement acceptée, si chaque commandant d'unité sait où retrouver l'amiral au point du jour. Et ce sera, en même temps, un bon moyen d'éviter les collisions, surtout si on a eu le soin, au préalable, d'élargir les intervalles. On peut aussi et tout au contraire, à condition que la mer le permette, se lier par des remorques, le chef de file traînant les autres, et d'ailleurs chaque bâtiment marchant à une allure réduite, de manière à diminuer l'effort du remorqueur tout en laissant les remorques assez raides. Si cela n'est point très facile, ce n'est certainement pas impossible.

Qu'à ces mesures on joigne une chasse énergique des éclaireurs ennemis au coucher du soleil — mais il faut soi-même en avoir beaucoup et de puissants! — Qu'on ait le soin de prescrire à sa division légère de garder une partie de la nuit la route primitive en laissant ses ratières allumées, sauf pour elle à tout éteindre plus tard et à rejoindre à bonne vitesse le point de rendez-vous, et il est bien problable que le résultat cherché sera atteint, que l'ennemi sera dépisté.

On peut, on doit trouver d'autres procédés et il faut s'y ingénier. Ne faisons pas fi des ruses de guerre et des « petits moyens », pourvu qu'ils soient nouveaux: encore les plus anciens, les plus connus réussissent-ils souvent. Tout cela tient à l'imagination, faculté éminente, qui fait les grands hommes de guerre, à la mer comme à terre, lorsqu'elle s'allie au jugement et à l'activité. Sans monter aussi haut et pour ne parler que du bon chef de division légère, nous avons remarqué tout à l'heure qu'il lui fallait aussi de l'initiative : cela suppose une assez grande indépendance et que ses bâtiments ne seront pas astreints *à naviguer en escadre* sous les ordres immédiats du commandant en chef. Il a paru dans nos dernières manœuvres que l'on voyait encore assez souvent les croiseurs rangés en ligne de file à gauche, à droite, en queue de l'escadre lourde; ou en avant, à la vérité, mais en ordre rigide et à distance moyenne; ou plus loin, si l'on veut, mais encore en formation trop bien définie, trop géométrique, qu'il s'agît d'un carré, d'un hexagone ou de toute

autre figure empruntée aux œuvres d'Euclide. L'imprévu de la guerre et l'infinie variété des circonstances qui naîtront du conflit des volontés en jeu feront bientôt bonne justice de ces brillants dispositifs. Enfin les progrès de la télégraphie sans fil feront mieux sentir les bénéfices de l'exploration libre dont ils amélioreront singulièrement les résultats, en étendant le champ des recherches, et surtout peut-être en supprimant les estafettes qu'il était nécessaire d'envoyer si fréquemment, en cas de changement de route de l'adversaire, de rupture ou de reprise de contact. Des relais bien disposés suffiront.

***

Les derniers jours des manœuvres ont été employés à des opérations locales et purement tactiques autour des îles d'Hyères, position dont l'importance justifie sans doute, en cas de blocus de Toulon, toute l'attention qu'on lui accorde. Observons pourtant que, si étendu que l'on suppose le front de cette position et si bien en mains que l'on en puisse garder les abords, elle se réduit stratégiquement à *un point*, et que ce point sera toujours aisément observé, surveillé, bloqué par une même force navale[1], de composition convenable et placée à une distance convenable. Ceci revient à dire que sur un littoral ayant un certain développement (260 milles marins de Menton au cap Creux, en suivant le tracé général de la côte), il ne faut pas se contenter *d'un seul point d'appui*, qu'une *base d'opérations* est *une ligne*, et que c'est par un abus de langage auquel il faut bien prendre garde que l'on donne le nom de base d'opérations à un seul port, à un seul arsenal. On en verrait bien les conséquences si, au lieu de sortir de Toulon pour gagner le large, il s'agissait d'y rentrer après une bataille perdue du côté des Baléares, ou après une croisière assez longue pour qu'on se trouvât avec un approvisionnement de charbon à peu près épuisé en face de l'escadre de blocus.

La partie ouest de notre littoral méditerranéen devrait offrir

1. Nelson, en 1804-1805, s'était établi au nord de la Sardaigne, dans la rade de « l'Agincourt » (un de ses vaisseaux), plus connue aujourd'hui sous le nom de rade de la Maddalena. C'est de là qu'il bloquait Latouche-Tréville, puis Villeneuve. Mais pour les moyens de l'époque, c'était un peu loin. Il laissa s'échapper la flotte française et faillit en tomber malade d'inquiétude.

à nos unités de combat un abri et des facultés de ravitaillement au moins aussi assurés que ce que l'on trouve à Villefranche, à l'aile orientale. Marseille est malheureusement trop près de Toulon, et qui bloque l'un bloque l'autre. Cette serait assez bien placée et conviendrait d'autant mieux que la maison Schneider y installe des chantiers de construction, de sorte qu'un précieux outillage de réparations serait là, à portée de la main. Mais Cette n'est plus défendue, croyons-nous, et son port n'est pas assez profond.

A Port-Vendres, position stratégique plus avantageuse encore et bien armée, la marine a déjà un poste de torpilleurs, ce qui suppose un petit outillage, qu'il faudrait développer beaucoup. Malheureusement on est là dans une sorte de crique rocheuse où les moindres travaux deviennent coûteux : creuser un bassin de radoub serait une grosse dépense pour l'État. Il n'en faut point parler à l'heure actuelle.

Si le canal des Deux Mers, qui nous manque tant à d'autres points de vue (on en a certainement fait la réflexion quand nous parlions plus haut du détroit de Gibraltar), si le canal des Deux Mers était déjà creusé, nous aurions à son débouché, Gruissan ou la Nouvelle, défendu d'ailleurs par de bons ouvrages, tout ce qui serait nécessaire à une escadre obligée de se retirer sur une base secondaire, ne pouvant plus atteindre sa base principale.

Les opérations finales auxquelles nous faisions allusion tout à l'heure, combats d'escadres, attaque des ouvrages des îles d'Hyères et du continent, se sont déroulées sans incidents notables. Les rencontres tactiques ont un peu manqué d'imprévu, de « mordant », ce qui s'explique à la fois par les considérations de prudence auxquelles se trouvent conduits les chefs des groupes opposés quand ils envisagent les conséquences possibles d'une mêlée, et par le caractère d'études de *formations pour le combat* qu'affectaient particulièrement ces rencontres. Il n'en avait pas été tout à fait ainsi au « combat de Cherchell », livré le 16 juillet et dont nous n'avons pas parlé en son temps. Là une brusque attaque des torpilleurs d'Oran (adjoints à l'escadre du Nord) contre la queue de ligne de l'escadre du Midi fut le signal d'une suite de péri-

péties fort intéressantes : intervention des contre-torpilleurs des deux partis, arrivée des croiseurs cuirassés à la rescousse, lancements de torpilles, duels très vifs d'artillerie légère et d'artillerie moyenne. Il n'y eut pas jusqu'aux croiseurs protégés qui, malgré les conventions, ne se laissassent attirer au feu par leur ardeur et aussi, ce qui les justifie mieux, par le danger que semblait courir l'une des divisions. On a beaucoup commenté ce dernier incident et on a fait peut-être trop bon marché de la valeur du secours qu'un bâtiment de près de 4 000 tonnes, bien armé, du reste, comme le *Du Chayla*, pouvait apporter à des croiseurs cuirassés engagés contre des unités similaires.

La question a de l'intérêt, sans doute, mais elle est de celles qui ne sauraient être résolues — et encore?... — que par l'expérience d'un engagement réel. Il vaut mieux constater que si nous ne pouvons composer nos divisions ou escadres légères exclusivement de croiseurs cuirassés, ce qui serait fort coûteux, en raison du nombre d'unités nécessaire, du moins devrions-nous créer un type de croiseur protégé, éclaireur à grande vitesse avant tout, c'est évident, mais dont l'artillerie serait sérieusement défendue. Quant à la flottaison, si on en dispose rationnellement la tranche, d'après le système du « *raft body* » (corps de radeau), il y a tout lieu de penser que les projectiles des croiseurs cuirassés n'y créeront pas des brèches de nature à compromettre immédiatement la stabilité du croiseur protégé. Dans ces conditions, il n'est pas téméraire d'admettre qu'on pourrait obtenir, avec un déplacement de 4 500 à 5 000 tonnes environ, un *d'Entrecasteaux*[1] réduit, n'ayant que du 164,7 et du 100 millimètres en

1. Le *d'Entrecasteaux* (8 200 tonneaux) a du 240 et du 138,6 bien protégés, mais point de blindages de flanc. Sa vitesse ne dépasse pas 19 nœuds, ce qui est peu aujourd'hui pour un croiseur. — Un type semble se rapprocher de ce que nous demandons, c'est celui du *Jurien de la Gravière*, croiseur non cuirassé de 5 700 tonneaux. Mais ce bâtiment, auquel on a donné un appareil moteur très puissant et qui doit atteindre 23 nœuds, a un rôle tout spécial qui rendrait peu profitable son introduction dans les escadres organisées : c'est un *preneur de paquebots*. — Il va sans dire que rien ne s'opposerait à ce que nos croiseurs de 4 500 à 5 000 tonneaux — « éclaireurs de combat » — s'emparassent de tous les paquebots filant moins de 21 nœuds qu'ils pourraient rencontrer. Mais si l'on voulait les spécialiser dans ce rôle, il faudrait probablement augmenter d'une manière sensible le stock de combustible, et l'on retomberait sur le type *Jurien de la Gravière*.

casemates ou tourelles de 10 à 15 centimètres d'épaisseur, et qui, poussant sa vitesse jusqu'à 21 nœuds bien francs, ne serait à dédaigner ni pour la recherche, ni pour le combat.

Dans la rencontre du 16 juillet on avait vu aux prises deux escadres inégales à la fois en nombre et en vitesse, celle du Nord n'ayant que 6 unités lourdes, qui marchaient à 11 nœuds, à opposer aux 9 cuirassés, donnant 13 nœuds, de l'escadre du Midi. Il n'avait pas paru — la question des effets de l'artillerie restant naturellement réservée — que ces deux supériorités du nombre et de la vitesse assurassent à l'escadre du Midi des avantages tactiques bien marqués : l'escadre du Nord s'était assez facilement soustraite, en somme, à l'enveloppement dont la menaçait la partie adverse sur l'une ou l'autre des extrémités de sa ligne de file.

Dans l'engagement du 5 août, entre l'armée navale et un ennemi figuré par 6 croiseurs, une supériorité de forces écrasante rendait inévitable le succès de l'enveloppement. L'opération n'aurait donc présenté que l'intérêt qu'on accorde légitimement à une série de mouvements bien exécutés sur un thème arrêté d'avance, si l'on n'y avait joint l'essai d'une manœuvre qui semble s'inspirer de la tactique de Suffren dans ses derniers combats de la mer des Indes, et qui consiste, pour le parti le plus nombreux, à profiter de la supériorité de vitesse que peuvent avoir certaines de ses unités pour leur faire « doubler » la queue de la ligne de l'ennemi et prendre ainsi son arrière-garde, puis son centre, entre deux feux.

D'une manière générale, on voit qu'il s'agit toujours d'obtenir une *concentration de feux* sur un point choisi. Mais n'y a-t-il pas d'autre moyen d'obtenir ce résultat que l'enveloppement tactique? On pouvait le croire autrefois quand on se battait avec une artillerie de faible portée et de justesse médiocre. Il n'en va plus de même aujourd'hui où les projectiles échangés décrivent des trajectoires très tendues et n'ont encore, à des distances de 5 000 à 6 000 mètres, que de faibles écarts en direction.

A terre, en raison de progrès parallèles accomplis par l'artillerie de campagne, on obtient maintenant les concentrations de feux sans déplacer les batteries et en modifiant seulement l'orientation des pièces. De même, à la mer, grâce à la

judicieuse distribution et à l'étendue du champ de tir des canons de bord, on pourrait souvent obtenir ces concentrations en désignant par signal les points à battre, ce qui serait plus simple que d'exécuter des mouvements tactiques dont l'effet incertain est toujours lent à se produire. Notons aussi que bon nombre des projectiles que les bâtiments des deux colonnes enveloppantes enverront à la colonne enveloppée risquent fort de se tromper d'adresse et d'atteindre un navire ami, précisément à cause de la tension des trajectoires et de la portée des canons modernes.

Les bombardements simulés des ouvrages des îles d'Hyères ont laissé aussi nettement divisés ceux qui considèrent les opérations de ce genre comme fatalement funestes aux bâtiments et ceux qui pensent que de puissantes unités de combat profitant avec sagacité de tous leurs avantages viendront à bout de la résistance des fortifications dans la mesure souvent restreinte qui convient à l'objectif poursuivi, car il est assez rare qu'il ne suffise pas d'éteindre momentanément les feux des batteries. Que s'il s'agit d'une destruction méthodique, dans le siège en règle d'une place maritime, n'oublions pas que les efforts des bâtiments se combineront avec ceux des batteries de l'armée assiégeante.

On a relevé une fois de plus les sensibles défauts de quelques-uns de nos ouvrages, généralement trop visibles de la mer, quelquefois mal protégés et mal armés sur leur revers, grave inconvénient quand il s'agit de fortifications établies dans des îles de peu d'étendue. Nous ne sommes pas de ceux qui croient applicable chez nous tout ce qui se fait chez les autres, mais nous ne voyons pas pourquoi notre organisme militaire ne comporterait pas une institution aussi judicieuse que le « *joint committee* » anglais, composé en parties égales d'officiers généraux ou supérieurs de l'armée et de la marine qui, sous la présidence du sous-secrétaire d'État à la guerre, tranche toutes les questions mixtes, de l'ordre de celle qui nous occupe[1].

Par des mesures récentes et qui, comme il arrive souvent,

1. Ajoutons qu'en Angleterre aussi, le général du génie inspecteur général des fortifications de côte a pour *adjoint* un capitaine de vaisseau.

se préoccupent de satisfaire à des ambitions particulières plutôt qu'aux véritables intérêts du pays, on a jugé convenable d'éliminer complètement la marine de tout ce qui touche à la défense des côtes, en dépit de ce qu'une telle exclusion peut avoir de paradoxal : souhaitons sincèrement qu'aucun événement de guerre ne nous fasse regretter une faute aussi évidente[1].

Et les torpilleurs?... Et les sous-marins?...

Les torpilleurs trouvaient dans cette dernière période de manœuvres, alors que la position Toulon-îles d'Hyères était bloquée par une puissante escadre, des conditions d'utilisation très favorables, du moins en apparence. Malheureusement pour les torpilleurs de la défense mobile de Toulon, les dispositions prises par les bloqueurs ne leur permettaient guère d'atteindre, la nuit, les trois divisions d'unités lourdes qui se tenaient à douze ou quinze milles au sud de la côte et assez éloignés les uns des autres. Il leur aurait fallu s'aventurer trop loin et trop longtemps au large, courant le risque d'être interceptés par les « destroyers » de grand'garde ou par les croiseurs de première ligne avant d'avoir pu découvrir un cuirassé.

La difficulté de *voir*, la nuit, à grande distance, est évidemment d'autant plus sensible qu'on est placé sur un bâtiment plus petit et ras sur l'eau. Cette difficulté n'a pas été jusqu'ici complètement vaincue par les torpilleurs, et il leur est bon d'être conduits à l'attaque par un navire d'assez grandes dimensions. Les avisos-torpilleurs chefs de groupe ne réalisent ce desideratum que d'une manière insuffisante, et il conviendrait d'y prendre garde. Et puis encore, et toujours, l'effectif des groupes est trop restreint : s'il y avait, chaque nuit,

1. Le premier événement de guerre regrettable et qui, d'ailleurs, se reproduira fréquemment dans la première phase des hostilités, consistera en ceci qu'un bâtiment de guerre français faisant route pour rentrer dans un de nos ports défendus sera canonné par les batteries de terre, faute d'avoir été « reconnu » en temps utile. Ce n'est pas qu'il n'existe des signaux spéciaux dont l'échange, de la côte aux bâtiments, ne puisse suffire pour éviter, dans la plupart des circonstances, une si déplorable méprise. Malheureusement, et pour des raisons qui échappent à notre appréciation, le personnel du département de la guerre ne semble pas jusqu'ici être parfaitement familiarisé avec l'emploi de ces moyens de reconnaissance. Inutile de faire remarquer que des marins reconnaîtraient, même sans signaux, un bâtiment ami, au moins pendant le jour.

vingt torpilleurs à la mer, dix ou douze seraient arrêtés, sans doute, par les grand'gardes et leur soutien; les autres passeraient par les mailles et seraient encore assez nombreux pour pousser loin leur pointe avec quelques chances de succès.

La tâche de la défense mobile de Corse, rattachée à l'escadre de blocus, était plus facile en ceci qu'elle savait où trouver son adversaire, l'escadre (A), qui attendait l'escadre (D) au mouillage de Porquerolles. Mais les dispositions défensives des bâtiments à l'ancre — barrages flottants, nappes lumineuses fixes combinées avec des faisceaux chercheurs, rondes continuelles de bâtiments légers — étaient correctement et judicieusement prises. Les assaillants furent découverts et canonnés en temps utile.

Quant aux sous-marins, du reste en petit nombre à Toulon, ils avaient appareillé et s'avancèrent assez loin au large sans être aperçus; mais ils ne purent exécuter d'attaques contre les bloqueurs, qui se tenaient constamment à bonne allure. On sait que des expériences méthodiques poussées très avant, et avec plein succès, ont eu lieu en septembre à Cherbourg, de concert avec l'escadre du Nord, afin de fixer la tactique du sous-marin contre les navires en marche.

***

Le 6 août, le lendemain de l'exercice de combat d'armée dont nous parlions tout à l'heure, la flotte de manœuvres rentrait à Toulon dans un ordre imposant; les bâtiments s'amarraient, soit aux coffres des corps morts de rade, soit aux appontements du parc à charbon et commençaient aussitôt leur ravitaillement. L'intérêt qu'il y aurait en temps de guerre à terminer cette opération dans le plus bref délai n'a pas besoin d'être démontré et, depuis les manœuvres de 1900, on avait fait effort pour corriger les défectuosités signalées par l'état-major de l'armée navale dans l'important service du réapprovisionnement des unités revenant de la mer. Les résultats ne se sont pas fait attendre : cette année, en ce qui touche l'embarquement du charbon, par exemple, la flotte française « détient le record » de la rapidité, qui appartenait jusqu'ici à la flotte anglaise. Le bâtiment-amiral, *le Bouvet*, a pu aller

jusqu'à 300 tonnes à l'heure. Toutefois des perfectionnements sont encore possibles. Notons celui qui consisterait à augmenter le nombre des appontements, en dotant chacun de ces wharfs d'appareils d'embarquement mécaniques. Il convient en effet de ménager le personnel marin qui arrivera surmené par les veilles d'une fatigante croisière, et peut être décimé, soit par les maladies, soit par le feu de l'ennemi.

Le 8 août, l'amiral Gervais, en amenant son pavillon de commandant en chef, adressait à l'armée navale le vibrant ordre du jour et l'émouvant adieu que toute la France a lus. L'éminent homme de mer que la limite d'âge atteindra bientôt en pleine vigueur de corps et d'âme, peut jeter un coup d'œil satisfait, non seulement sur l'ensemble de sa belle et pure carrière, mais en particulier sur ces trois périodes de commandement suprême où, tout en donnant la pleine mesure de ses hautes qualités de chef, il faisait réaliser à nos escadres des progrès si éclatants. Opérations stratégiques et tactiques, méthodes de combat, service des renseignements, si étendu et si compliqué, manœuvres de jour et de nuit, évolutions, ravitaillements en rade et à la mer, tout avait été étudié par le commandant en chef avec la prévoyance la plus attentive, avec le jugement militaire le plus sûr; et tout aussi fut exécuté par des subordonnés qui éprouvaient pour leur amiral autant d'affection que de respect, avec une émulation d'exactitude et de précision dont quelques spectateurs compétents et impartiaux se sont plu à rendre compte.

Sans doute toutes les questions qui se posent aujourd'hui n'ont pas été résolues d'une manière définitive, et ce serait une erreur dangereuse que de nous flatter qu'il ne nous reste plus rien à faire pour nous tenir à la hauteur de nos rivaux. Cependant il est un point où nous sommes assurés d'une sérieuse avance, grâce aux travaux de l'état-major de l'armée navale. C'est l'étude pratique et la codification des manœuvres qui permettront de présenter au combat et de manier pendant la première phase de l'engagement, avec autant de souplesse que de rapidité, une grande réunion de bâtiments de ligne marchant à des allures voisines de leur vitesse maxima. On peut donc en ce moment, nous semble-t-il, écarter toute crainte sur l'issue d'une lutte engagée contre un adversaire

qui ne nous serait pas trop supérieur par le nombre des unités ou par celui des bouches à feu.

Quelques critiques expriment pourtant l'appréhension que certains de nos nouveaux procédés tactiques, en donnant au commandant en chef la faculté de faire mouvoir ses cuirassés tous à la fois et, pour ainsi dire, automatiquement, paralysent l'esprit d'initiative chez les officiers généraux en sous-ordre et chez les commandants d'unités. On rappelle qu'à l'époque où notre marine, presque égale à celle de l'Angleterre, était aussi la plus avancée dans la « science » de la tactique navale, pendant la guerre de l'indépendance des États-Unis, nos escadres perdirent souvent l'occasion d'écraser l'ennemi par l'exagération de leur attachement à des formations, à des évolutions minutieusement fixées à l'avance et où disparaissait, avec l'indépendance des généraux et des capitaines, toute chance de profiter des occasions soudaines que le commandant en chef ne peut toujours saisir lui-même et qu'il n'a pas le temps d'indiquer. On en citerait des cas nombreux dans les rencontres qui se produisirent aux Antilles et dans les mers d'Europe. Aux Indes, ce qu'il y avait de spontané, d'imprévu, de génial dans la tactique d'un Suffren échappait totalement à ses subordonnés, et le grand marin en ressentait un vif dépit, trop vif peut-être, car il attribuait à la mauvaise volonté ce qui n'était que le résultat de l'atrophie du sens individuel.

Ce sens individuel, prenons un soin jaloux de ne point le décourager, convaincus avec lord Jervis, vainqueur des Espagnols à Saint-Vincent, grâce à un coup d'initiative du capitaine de vaisseau Nelson, qu'il y a des infractions à la lettre de « l'ordre » que la discipline la plus rigide doit absoudre et qu'en tout cas le succès justifie presque toujours.

***

ISLAM SAHARIEN

LA
MILLE ET DEUXIÈME NUIT[1]

XXXIV

12 novembre.

La caravane des pèlerins de Ouargla et du Touat n'arrive guère. Plus que je ne le laisse voir, je m'en préoccupe ; je m'impatiente. Si je me distrais c'est sans joie.

— As-tu des nouvelles, Miloud-ben-Taïeb?

Le bon Si-Kaddour s'informe ainsi pour moi près d'un chef des Askers. Et le chef hoche la tête, semblant inquiet, lui également. Et sa préoccupation gagne le taleb dont le voile blanc cordé s'agite à l'unisson, exprimant le doute et la surprise.

— Ya Sidi Taleb, ceux de Ouargla ne sont point même signalés par nos cavaliers.

En attendant, nous promenons nos loisirs inutiles dans le tohu-bohu des places, comme hier. Le Grand Chériff non plus ne se montre point aux horizons : mais cela, paraît-il, est voulu, à cause de raisons très incompréhensibles. Cependant le jour se traîne. Les dromadaires crient, nerveux. En un coin de la quatrième cour un gros de pèlerins du Fezzou piaille, discute, se bouscule autour de deux mokaddèmes distribuant des amulettes — contre bonnes « aumônes », cela s'entend.

Des amulettes authentiques indiquées par Sidi-Bou-Saad.

1. Voir la *Revue* des 15 août, 1er et 15 septembre, 1er et 15 octobre.

Sur de petits carrés de papier sont des lignes d'écriture croisées (comme souvent les dernières pages des lettres de femme). Généralement une sourate du Koran, le chapitre de l'*Aube*, ou des *Hommes* : et cela se porte au cou, soit dans un sachet de cuir, soit dans un étui de métal. Préservatif de tous maux, fécondité pour les épouses, très salutaire aussi pour les chevaux et les chameaux, surtout si l'on y ajoute quelques gouttes d'eau d'Aïn-Selam et quelques mottes de terre bénie prise aux jardins de Mozafrane. Et, plus nombreux sont les sachets, plus naturellement le remède est efficace. Plus on est guéri des maux physiques et des tares ravalantes. Plus on est sauvé des démons. Plus on est apte à trouver le chemin des Paradis où les belles vierges, redevenant toujours vierges, offriront aux Croyants toujours ardents la beauté de leurs yeux noirs, de leurs corps souples et parfaits.

— Ya Sidi Taleb, dit un nomade, j'emporte deux papiers qu'avalera mon père malade ou que je ferai, *inch'Allah*, bouillir dans son breuvage...

Le taleb approuve.

— Tu as raison, ô mon fils. N'oublie pas non plus le verset qui guérit les douleurs et donne la vraie résignation : « Seigneur, Seigneur, lorsque tu dis d'une chose : *Koun* « (sois), elle est ; ton ordre est accompli entre le *Kaf* et le « *Noun* (entre le K et l'N)... » Et la possession écrite de ces paroles efface aussi quinze jours de péchés sur le registre de l'ange, au Ciel.

— Ya Sidi Taleb, c'est qu'elle est plus chère que les autres, la Sourate de *Koun*.

— Le salut ne semble jamais trop cher, ô mon fils !

Je souris, entendant ceci. Le taleb veut se justifier, et nous discutons un peu, dans un mélange de théologie, de poussière et de chameaux bramants qui nous fait mal à la tête. Mais cela aide à passer le temps.

XXXV

14 novembre.

Toujours de l'imprévu succédant au marasme.

La caravane des pèlerins d'Ouargla et du Touat mêle,

depuis ce matin, son tumulte aux tumultes précédents : et voici mon plus facile retour assuré. Mais d'autre part, ce retour va se trouver empêché peut-être. L'heure de la poudre, chère aux croyants, l'heure des préparatifs contre l'ennemi règne à Mozafrane — et les pilons de la huitième cour broient en cadence le salpêtre et le charbon.

Car cette caravane du Touat nous apporte, avec ses dons de *ziara*, une demande de vengeance et la nouvelle de désordres aux sables voisins. Tel fut le motif de son retard. « Par la Koubba trois fois sainte ! » depuis des jours le pieux convoi, animé par son zèle, aurait dû nous arriver ! Mais il avait été attaqué dans l'Erg, en une région dépendant, si l'on veut, de la zaouïa djazertique. Un *rezzou* de pillards abominables ! Perte de chameaux. Perte d'hommes. Imprécations. Lamentations. Appels à la protection du Vénéré Sidi-Bou-Saad dont les coupeurs de route n'avaient pas respecté la *ziara !*

— Ce sont des Beni-Mezreug ! Chiens fils de chiens ! Fils de prostituées ! Fils du Chitane !

Il me paraît qu'en réduisant au quart les doléances, elles sont — qui sait ? — encore exagérées.

— Peu importe, Sidi, m'affirme Si-Kaddour. Il va devenir nécessaire de châtier ces Beni-Mezreug, dont l'audace offense la justice d'Allah. Sans quoi leur outrecuidance, leur impiété, que le Ciel confonde, iraient bientôt jusqu'à piller nos troupeaux ou les jardins de l'oasis. Allah seul sait quelle est l'insubordination de ces hommes, indignes du nom d'hommes. Et certes *Il* est Clairvoyant ! Et certes *Il* est Puissant et se venge !...

Le tapage assourdissant des conversations, dans les cours et dans les places, s'anime ce matin d'un air guerrier. Des gardes partaient à méhari, conduisant un *goum* de volontaires, fusil en travers du beurnouss. Et, traversant les parterres du côté de ma tonnelle, je vis dans le Sahara une autre troupe nombreuse, richement montée, qui s'en allait de Mozafrane vers le Sud. En tête, un cavalier blanc... On eût dit le neveu du Chériff, le froid Si-Ahmed-ould-Djazerti.

— Ya Sidi, par la bénédiction de ta tête chérie, tu ne te

trompes pas ; c'est bien Si-Ahmed lui-même (Dieu le protège et le fasse réussir !) Il va au-devant de Notre Seigneur le Grand Chériff (Dieu augmente sa gloire !) pour l'avertir des événements et protéger sa dernière étape. O Sidi, que les déprédations de ces Beni-Mezreug sont impardonnables ! Ils fuient, ils disparaissent dès qu'ils ont volé et tué, les chiens, les impies, les hyènes, les jaguars ! Dieu maudisse leur engeance et interrompe leur génération !

Je ne connaissais pas un Si-Kaddour pareillement excité. Il m'a conduit voir la fabrication de la poudre, avec les produits broyés dans de grands mortiers de pierre placés entre les jambes du pileur habile et dévôt. Pan ! pan ! pan ! Aucun accident ne se produit, et c'est merveille.

— Ya Sidi Taleb, le salut sur toi ! Allah veuille nous accorder vraiment la joie d'une journée de poudre !

— Ya Sidi Taleb, jamais tu n'auras entendu parler aussi fort une bonne poudre. *Abdoullah !*

La poudre... *el-baroud !* Mot que l'Arabe prononce les yeux brillants et la bouche tremblante, en l'attente exquise d'une volupté. Mot si beau, qu'il évoque les bonheurs paradisiaques. Et tellement grand est l'amour de cette poudre qu'au Sahara la plupart des nomades, par figure de rhétorique, nomment leur fusil : *la poudre* — que ce soit un vieux tromblon, une escopette, une vieille machine à moulinet — ou l'arme la plus moderne, Remington perfectionné introduit au cœur des Déserts par les influences étrangères que vous savez.

— Ya Sidi ! ya Sidi ! la poudre va parler !

En vérité, malgré tout ce bruit promis, cette histoire guerrière ne me paraît pas sérieuse. L'essentiel est que Si-Ahmed nous ramène le Grand Chériff, et que j'en finisse, laissant mon brave taleb à ses belliqueuses ardeurs.

XXXVI

15 novembre.

Il est arrivé, *Lui*, le Très Glorieux, le Pieux, le Perspicace, le Généreux, le Magnifique, le Magnanime, le Très Considé-

rable, le Pôle de la Foi, l'Ami d'Allah, le Maître de la Voie droite... — l'Illustre Grand Chériff Sid'Amar-ben-El-Aïd-ben-Taïeb-ben-Ahmed-Bou-Saad-ed-Djazerti...

Il est arrivé tandis que je dormais, tandis que tous dormaient, comme tombe silencieusement la neige des pays du Nord, pendant le sommeil des hommes. Ainsi ses allures le rapprochent des choses du ciel, de celles qui sont au-dessus de notre pouvoir et de nous-mêmes; qui nous sont envoyées, porteuses du Bien et du Mal, sans que nous discutions leur force, ni leur physique domination.

— Ya Sidi, mes yeux maintenant ne craignent plus la paix du tombeau. J'ai vécu. J'ai revu la Lumière des lumières! J'ai revu notre Grand Chériff. (Dieu augmente l'immensité de sa réputation!)

Et les vieilles mains parcheminées de Si-Kaddour tremblent de joie, en me racontant ce mystérieux retour nocturne. Par une petite poterne, *Il* était entré. La masse des pèlerins ne savait rien de la sublime Présence: car on n'aurait pu contenir les élans de leur amour ni l'enthousiasme de leurs fusils. Et la poudre crépitante eût fâcheusement averti les Beni-Mezreug de l'approche des utiles vengeances.

— Ya Sidi, Notre Seigneur le saint Chériff ne se montrera que demain à la foule, quand seront foudroyés ces fils de chiens. Allah sur nous! Mais écoute, ô Sidi: ma bouche t'apporte un message. *Il* désire saluer en toi l'hôte de Dieu et le bonheur de cette zaouïa. Vêtu en simple mokaddème, le capuchon rabattu, il va te rendre ses hommages ici, dans ta chambre. *Il* se glissera inconnu le long des couloirs secrets. Sidi! Tu *le* verras! Tu *le* verras!!...

Éperdu, le pauvre taleb courait dans mon appartement. Il apostrophait Bou-Haousse, Barka, Bachir, Abd-el-Khader. Il faisait dérouler des tapis, puis renvoyait les domestiques par crainte des indiscrétions, et terminait lui-même la besogne.

— Ya Sidi, tu *le* verras!...

Et tel était son émoi que l'apparition de « l'hypocrite », de Si-Hassan-ben-Ali qui venait à son tour m'annoncer protocolairement la fameuse visite, ne toucha point le brave homme. Il ne s'en aperçut pas pour ainsi dire — tellement

troublé qu'il soupirait comme une mule qui s'ébroue — si nerveux qu'il renversa le bahut de Smyrne, seul meuble de cette pièce immense. Et son agitation finissait par me gagner. Je m'attendais à une grosse déception, certes : mais j'avais hâte de l'éprouver, d'examiner face à face le possesseur de tant d'âmes, celui dont le moindre signe peut ébranler les couches profondes du continent noir.

— Tu *le* verras ! Tu *le* verras ! !...

Celui que je vis, dans un cérémonial très simplifié par l'incognito, je n'ai guère pu le juger avant ce soir, au cours d'une longue et deuxième entrevue chez lui. Et quand je risque ce mot : juger, c'est une simple formule — car on ne juge à peu près que ce que l'on connaît, compare et comprend.

Or, les documents me manquent pour ces trois primordiales opérations de l'esprit.

Mais ils me manquaient bien davantage encore à cette heure matinale du premier abord, quand je buvais le thé à la menthe sous mes poutrelles vertes, en compagnie du grand personnage. J'étais fort dérouté. Cet homme de tournure princière sous son beurnouss de travesti ressemble extraordinairement à tous ces chefs, ces caïds, ces aghas rencontrés ailleurs. C'est le même calme satisfait, le même port de tête, le même air « déjà civilisé ». J'avais cru à je ne sais quoi de plus farouchement grandiose, de plus sauvage — de plus renfrogné, comme le sont toujours les autres membres de la famille, les Djazerti silencieux. Bref, — je le pressentais de reste — j'éprouvai ce désappointement badaud de foule guettant un souverain, et s'émerveillant de le trouver si pareil à n'importe qui — et d'une si simple, si coutumière humanité...

Il est très beau, pourtant, Sid' Amar — quarante ans à peu près — une parfaite désinvolture. Et il parle, chose surprenante. Il parle avec cette éloquence enflammée des Arabes bien-disants. Il fait des phrases — et vite — et beaucoup.

— Ya Sidi, — module-t-il en prenant sa tasse d'un geste européen, — je suis allé jusqu'en la ville de Tunis, voici trois ans, lors de mon voyage à Kairouan. Vos institutions sont admirables, vos arts exquis et vos femmes très belles. Si tu veux me faire la faveur de venir chez moi ce soir, je te mon-

trerai, Sidi, des photographies de..... hé, hé, hé, hé!... Mais excuse-moi, par le Puissant, de te fixer grossièrement ainsi l'instant de la visite dont tu voudras m'honorer. Hélas! tu penses nous priver bientôt, *inch'Allah*, de l'immense joie causée par ta présence — et moi, demain, je ne pourrai plus trouver de loisir. Dieu le veut ainsi. Celui qui commande, ô Sidi, doit être le premier des serviteurs.

Et comme il me disait au revoir en rabaissant son capuchon blanc — semblant ainsi quelque moine de race hautaine, il me proposa le tour du propriétaire.

— Nous irons, si tu veux, par les galeries fermées, aux écuries de la cinquième cour. On ne t'a pas montré mes chevaux, je crois, Sidi.

Je le suivis, avec le sentiment très net que son air aimable et familier était un masque voulu. Il doit avoir des dents et des griffes, celui pour qui les vies humaines sont si peu, celui qui, respirant l'encens de la fanatique adoration, marche dans le prestige des miracles et dans le nimbe de la *baraka* djazertique...

— Ya Sidi, voici mes « buveurs d'air ». Par Allah! les présents de chevaux sont le don de *ziara* qui m'est le plus agréable. Il est saint. Et notre aïeul vénéré, Sidi-Bou-Saad-ed-Djazerti, l'a proclamé : « Si tu entretiens ou élève un cheval pour la cause de Dieu, tu seras compté parmi ceux faisant l'aumône ». Admire ces crinières, ô Sidi! et ces croupes fines!... Rassasie ton œil! Et vérifie la nourriture que je fais répandre devant leurs naseaux. Tu seras de mon avis, Sidi, en y attachant de l'importance. Le cheval noble qui hennit nous dit clairement : « Fais-moi manger comme ton frère, et monte-moi comme ton ennemi!... »

Il frappa sur l'encolure d'un superbe étalon noir.

— C'est une de mes joies, par la Koubba! Il faut emplir de bonheur sa vie, car elle est aussi courte que la traversée de l'ombre d'un arbre.

Alors il se tut. Évidemment, cette loquacité en mon honneur lui semble un peu rabaissante. Il regardait maintenant dans le vide. Il écoutait au loin, et tout près, et partout, le brouhaha des pèlerins qui chantaient ses louanges et qui tous auraient bondi, s'ils l'avaient su là, pour baiser avec des

transports la trace de ses pas. Un orgueil souleva ses paupières. Un sourire étrange glissa dans sa barbe noire.

Je la « voyais » passer, la volupté de la puissance et de la domination...

Puis vint le soir. Visite rendue après visite reçue, comme il sied. Et puisque se présenter seul aurait été mesquin, voire ridicule (et puisque mon brave Si-Kaddour n'est pas assez officiel) l'« hypocrite », le khodjah-chef, fut chargé de me prendre chez moi et de m'introduire dans les appartements du Grand Chériff.

— Méfie-toi, ô Sidi..., — me souffla Si-Kaddour, auquel revenait la haine avec le sang-froid.

Me méfier ? certainement : au Sahara l'heure est toujours présente de se méfier. Mais pourtant cette heure-là me paraissait si sereine. Les magies somptueuses du couchant déroulaient leurs indicibles merveilles. Le Désert se pâmait, sensuellement blond sous les ardents rayons d'adieu. Qu'il est admirable, cet Erg stérile... Combien ses formes de souplesse et de grâce nous prennent violemment, d'une sorte de désir jamais assouvi. Et c'est pour cela que ces Nomades misérables errent sans cesse dans une orgueilleuse joie. Ils oublient leurs fatigues, leur pauvreté sale et leurs nombreuses tares physiologiques, ils oublient tout, parce que, de sables en sables ils *la* possèdent un peu plus chaque jour, l'impossédable, la vaste splendeur glorieuse, l'immensité d'âpres jouissances et de lente mort...

Je vous le dis : avoir profondément senti cette ivresse — et ils la sentent — les élève, eux très brutes, plus haut que la brute. Joie des horizons de lumière et d'étendue qui les pénètre consciemment, qui est « à eux », qui est « en eux » et que nul ne peut leur ravir. Mais leur sauvagerie puérile ne s'en trouve pas diminuée — ni leurs appétits violents — ni leurs instincts dangereux. *Au contraire.* Je le voyais bien ce soir, après ces minutes où le feu de l'astre qui tombe embrase la terre, et où tous se recueillent, interrompant le tumulte des trop nombreuses assemblées. Leurs prunelles sauvages, ayant savouré du bonheur, en étaient soudain plus hostiles sous les plis du voile et la corde de chameau mal nouée. J'étais da-

vantage l'impur Roumi, puisqu'ils entendaient plus farouchement bruire leur sentiment de peuples indomptés.

— Ya Sidi...

Le beau khodjah-chef discourait, tandis que nous traversions les places entre des groupes compacts et des chameaux agenouillés. Et les fins beurnouss flottants de Si-Hassan-ben-Ali s'accrochaient aux piquets des tentes.

— Ya Sidi, nous t'aimons ; nous t'aimerons en notre souvenir, et nous compterons sur ton amitié...

Vaines paroles, qui m'arrivaient dans l'air du soir par-dessus le grondement de la foule... Et Si-Hassan soignait son geste, sans paraître se soucier des humbles à ses pieds ni du coucher du soleil aux lignes planes de l'horizon... Il m'entraîna soudain, prit un couloir sombre pour échapper ainsi plus vite aux curiosités des *Khouan*.

— Ya Sidi, tu es notre ami !... Par la bénédiction de la Koubba, si j'ose te le suggérer, ta haute influence ne pourrait-elle obtenir de ton *baïlek* (gouvernement) une distinction française ? qu'on enverrait de Paris, gage de paix et d'alliance, à notre Sublime Grand Chériff ?

Si-Hassan-ben-Ali me retenait debout maintenant, avec la fermeté de qui *veut* faire accepter ses paroles. Et je m'ébahissais qu'en l'Erg reculé, près de la Hamada presque inconnue, les Croyants voulussent agripper ce ruban rouge qu'ils méprisent en tant qu'honneur, mais qu'ils se disputent, gloriole et jouet. Quoi ! ce n'était pas assez des aghas de nos territoires, cravatés de moire sanglante avec une étrange profusion ? Les voisins, les ennemis allaient s'y mettre, à cette curée des étoiles d'émail ? Et tant de soins du beau khodjah avaient préparé ceci ?...

— Ya Sidi, excuse ma franchise : tel, tel et tel de votre Sahara l'ont reçue, la distinction ! Pourtant ils n'aiment guère les Français, par ma chance des Paradis je te le jure ! Et si les Français ne le savent point, c'est alors qu'ils ont aux yeux le voile opaque dont souffrit Tobïa... Ya Sidi, par Allah ! par ta tête chérie, par les entrailles heureuses de celle qui t'a conçu, ce serait la vraie justice que d'honorer Notre Grand Chériff — et quelques autres de son entourage, parmi ceux qui sont des maîtres de l'attachement et de la fidélité.

L'obscurité croissait. Il susurrait tout bas, tout bas, de sa voix enveloppante et câline :

— Ya Sidi, tu es notre ami ! Et mon âme est en morceaux à l'idée de te quitter !

Je n'étais pas au bout de mes étonnements stupéfiés. Une porte s'ouvrit brusquement, jetant dans le noir intense un reflet de lueur rose, dernier adieu du soleil couché. C'était le « salon » du Chériff ; et de la pénombre une forme émergea, dressée pour me saluer — la haute stature de Sid'Amar-ben-Mohammed-ben-El-Aïd-ben-Taïeb-ben-Ahmed-Bou-Saad-ed-Djazerti...

— Sois avec le salut, ô Sidi ! que la bénédiction de notre aïeul Sidi-Bou-Saad repose sur toi !

Les formules se prolongeaient encore, faites de cet orgueil, de cette *grandesa*, de cette familiarité « cherchée » dont le mélange est inquiétant — et je m'installais à peine au bord d'un divan bas, à la mode turque, quand j'entendis un bruit singulier bien connu de moi — la petite explosion d'un gaz qu'on allume dans un manchon de verre.

Je ne pus retenir une sourde exclamation. Une lumière aveuglante avait jailli... *Ma* lumière-phare, tant cherchée depuis mon arrivée ici, restée vision féérique et miraculeuse ! Et je la retrouvais devenue prose, émanant d'un appareil gazogène, moderne engin !

Décidément la poésie musulmane se brûlait les ailes. Ce foyer fulgurant mettait les djinns en fuite, et le rêve avec...

Il me fallut exprimer pourtant une très vive admiration, puis examiner poliment les richesses de l'immense salle — superbe, je l'avoue, contenant entre ses murailles des trésors à faire pâmer des amateurs orientalistes — mais rappelant trop çà et là que le Grand Chériff fut à Tripoli, à Tunis... et même dans le *home* incohérent d'aimables demoiselles, hospitalières plus que femmes de goût. On a réuni, pour cette pièce d'apparat, ce que la zaouïa compte de réellement beau, et ce qu'elle possède d'odieusement absurde. Et les armes brillent et le clinquant scintille. Et les ivoires de l'Inde et de Chine, les bronzes persans antiques semblent humiliés par le *toc* et l'éclat de la camelote parisienne, des *Nippsachen* viennoises, et du *Krimskrams* de Berlin...

Le thé me fut offert.

— Bois, ô Sidi !

Il fumait, le breuvage odorant, sur une table de cèdre ouvragé, vraiment arabe, aux ciselures à jour patiemment fouillées — mais les tasses peintes venaient de Londres ; les cuillers étaient de forme russe, et le plateau de mosaïque me parut napolitain, fragments de marbre sertis d'or. Et ce luxe extravagant, un peu détraqué, sous cette flamme ardemment pâle, trop blafarde, trop claire, qu'un générateur « dernier système » alimentait, finissait par ramener au songe à force de s'en extrêmement éloigner. — Et je m'hypnotisais aux étincellements des miroirs de Venise, des écrans de pierreries, des merveilleux bahuts florentins redorés sur bronze. Je m'imaginais Sidi-Bou-Saad-ed-Djazerti, le volontairement pauvre, le pénitent, l'ascète, revenant sur cette terre, et comparant ces magnificences filiales aux parois de son humble grotte où sa vie s'acheva pieusement dans le jeûne et les privations.

— Ya Sidi, permets que je te fasse connaître mon fils !

Un enfant s'approchait, de treize ou quatorze ans, lourdement chargé de draperies blanches. Et je tombai dans une nouvelle surprise à l'idée de n'avoir jamais soupçonné, durant trois mois, l'existence de cette jeune tête, espoir du Chériff qui perdit, me confia-t-il, ses autres rejetons premiers-nés... Jamais Si-Kaddour ne m'en a parlé. Jamais Barka le négro n'a laissé rien échapper qui le concernât, à travers ses propos exubérants et fantasques. Mystère ? Non : silence simplement. L'un de ces « trous » qui se produisent, vide qu'on n'aperçoit point sous le réseau compliqué des effusions musulmanes.

— Ya Sidi, mon fils se nomme Bou-Saad ainsi que l'ancêtre vénéré.

— Salut sur toi, ô Bou-Saad !

Un peu interloqué, un peu hébété, le jeune garçon saluait d'un geste chérifien. Puis il but, lui aussi, du thé à la menthe. Et je contemplais sur ses jeunes traits l'abrutissement de son âge intermédiaire. Crise torpide que traversent tous les Arabes... Celui-ci eût évidemment préféré, à l'honneur douteux de toucher les doigts d'un Roumi, des plaisirs moins hypothétiques.

Il souhaitait rejoindre sur ses fréchias d'amour les deux ou trois femmes qu'on a dû lui donner déjà — proies sensuelles et légitimes, voluptés précoces dont les pères et surtout les mères se montrent pourvoyeurs zélés.

Et le petit Bou-Saad voyait au fond de sa tasse, sous le liquide, des formes de luxure. Et il se taisait. Et son père souriait doucement, songeant aux joies de son âge tendre... Et le silence reprit un instant ses droits méconnus... Du nard brûlait dans des cassolettes.

Si-Ahmed, neveu du Chériff (ai-je dit qu'ils étaient là, tous les Djazerti neigeux, beurnouss immobiles, statues muettes, plus pétrifiées encore que de coutume) Si-Ahmed regardait l'enfant, l'héritier de la *baraka* sainte et profitable. Une vie, c'est peu de chose, une seule vie puérile et frêle, séparant une ambition d'un pouvoir. Et le beau khodjah Si-Hassan-ben-Ali regardait Si-Ahmed comme Si-Ahmed regardait Bou-Saad. Et tous ces cœurs d'Islam battaient doucement, d'un tic-tac très régulier d'animosité et de haine.

— Ya Sidi, fit le Grand Chériff, nous ne formons tous qu'un seul sentiment, qu'une seule pensée en plusieurs corps; nous sommes les Ouled-Djazerti.

Les parfums chargeaient l'air de vapeurs plus lourdes. J'attendais ce qui n'avait pas été dit, et ce qui devait être dit — le pourquoi des manœuvres du Cheikh suprême. Il s'était *abaissé* à me prier de l'attendre, puis à se rendre dans ma chambre, et à me recevoir ce soir trop amicalement chez lui, avec un fatigant essai des manières d'Europe. Tout cela ne pouvait être en vain. Des paroles nécessaires allaient venir, qui tardaient — et dont je ne prévoyais en rien le sens ni la portée.

Mais soudain, bonhomme et princier, dédaigneux et courtois, le Chériff leva la main.

— Ya Sidi, écoute!

Et ce fut un discours diplomatique.

— Ya Sidi, j'en atteste nos livres et les vôtres, la France est un pays de *baraka*, protégé d'Allah! Une seule chose m'étonne parmi ce que j'en apprends (excuse ma liberté, Sidi). Vous n'honorez point beaucoup vos prêtres, dit-on, ni ceux

qui parlent de la Divinité.., Vous faites des lois contre les moines... C'est là un tort, ô Sidi ! Mais d'autre part je sais qu'en El-Djézaïr (Alger) et en toutes vos villes qui sont peuplées de notre peuple, vous respectez cependant notre foi musulmane. Vous faites enseigner le saint Koran aux fils des Croyants, par des maîtres capables : mais ceci, qui mérite toute louange, doit encore être fortifié, et cet enseignement plus développé encore. Car le saint Koran est la moelle même de l'autorité divine et de la sagesse humaine. Bien mieux, Sidi : au saint Koran se trouvent (et vos sujets musulmans instruits trouveront) des Sourates par quoi, nous, fils d'Allah, avons le droit religieux de rester «avec vous», et de regarder vos terres soumises d'Afrique comme « terres d'Islam ». La *fetoua* de la Mecque, obtenue par l'un de vos chefs, n'a fait que publier les vérités contenues de tout temps dans le Livre, et dictées par le Seigneur même. Il est le Savant, l'Immense. Il voit tout et connaît tout.

Ici, une pause. Une tasse de thé. Les parfums de l'air semblaient plus pénétrants, plus graves. Nous tournions à la politique, aux événements récents qui m'étaient encore inconnus.

— Ya Sidi, des ferments de discorde inquiètent la paix des pays d'Islam. Je ne parle pas de nos dissensions intérieures. Mais le *baïlek* de la France, depuis quelque temps. n'était plus d'accord avec le Sultan de Constantinople. Les ambassadeurs des deux puissances ont dit adieu à leurs ambassades. Aujourd'hui vos vaisseaux, ayant traversé la mer, menacent de loin Stamboul la sacrée. Je te communique ces nouvelles qui peuvent, ô Sidi, t'intéresser.

Une sonore franchise accentuait ses paroles — franchise faite de joie — satisfaction d'un échec possible, moral, ou financier, ou guerrier, qu'éprouverait Abdul-Hamid. Car les sultans de Stamboul sont les ennemis des Djazerti, un peu comme les rois de France l'étaient jadis des grands vassaux lointains, indépendants, irréductibles... Et tantôt les Djazerti pensent à vaguement soutenir le Commandeur des Croyants, tantôt à le trahir. C'est le jeu au double visage, tel celui que jouèrent avec nous les Ouled-Sidi-Cheikh dans un autre coin d'Afrique, pendant plus de trente ans. Balance d'habileté musulmane élémentaire.

— Ya Sidi, nous avons appris autre chose encore. Ton *baïlek* (Dieu lui accorde la gloire qu'il mérite !) paraît ne pas s'inquiéter des projets de conquête d'un autre baïlek, celui du pays roumi nommé l'Italie... Cela me semble plus redoutable que votre désaccord actuel avec le Sultan magnifique — car ce désaccord ne durera pas. Mais l'autre chose, Sidi !...

Il guettait l'effet de ses paroles sur mon visage. S'il s'était agi d'alliés officiels de la France, des Russes, par exemple, il m'aurait dit : « tout en les redoutant, nous aimons les nobles amis, fils de la loyauté et du courage », — Mais on lui avait conté que les Français et les Italiens font un peu abus du couteau dans les villages tunisiens, et que, dans toutes les parties Est de nos colonies, se cultivent des haines. Voilà pourquoi il appuyait sur les épithètes d'horreur et de blâme, croyant par cela gagner mes instinctives sympathies.

— ... Mais l'autre chose, Sidi, serait une redoutable iniquité. Tripoli, cité reine de la côte, bien qu'elle ne soit pas à moi je la verrais avec douleur tomber aux mains de ces étrangers, qui sont insinuants, qui sont faux, et dont la parole n'est pas d'or pur. Nous ne pouvons prévoir leur attitude après une conquête — qu'Allah veuille leur refuser ! Nous ne pouvons connaître leurs intentions envers notre religion. Ah ! Sidi, c'est alors que nos prières monteraient au Trône du Miséricordieux pour lui demander l'appui des Français, puisque les Français respectent notre croyance, puisque les Français sont le courage et la loyauté !...

Il appuyait lentement sur chaque mot, comme si j'eusse été notre ministre des Affaires Étrangères. Il cherchait à graver en moi les vœux qu'il émettait, et les sourdes menaces qu'il n'émettait pas. Or moi, je ne prononçais que de pâles monosyllabes, et mon étonnement me tenait lieu de prudence.

Alors il se jeta, violent, aux effets oratoires :

— Du reste, ô Sidi, que nous importe à nous, que nous importe le possesseur du rivage ? Nous en sommes loin ! Nous sommes libres ! Nous sommes les Djazerti !... Mais c'est en croyant que je te parle, en pasteur des âmes, en chef qui doit songer à l'avenir de ses Fidèles, qu'ils soient d'Oran, de Constantine, de Tunis, de Tripoli ou

d'ailleurs. Et voilà pourquoi tu peux répéter aux tiens mes paroles : je ne veux m'appuyer ni sur les Roumis anglais de l'Égypte, ni sur les Roumis allemands du Kameroun. Je laisse ces amitiés au sultan de Marrakesch. Et les Roumis italiens, mon âme les craint. Les seuls en qui j'aie confiance, ô Sidi, les seuls que je place au-dessus de ma tête, ce sont tes frères les Français. Le tigre peut s'allier au lion, mais non pas à l'hyène !

Les Djazerti, tous alignés, tigres guettants, tigres aux apparences de roc inerte, entendaient comme s'ils n'avaient pas entendu.

— Le tigre ne s'allie pas à l'hyène : répète mes paroles, ô Sidi !

Conversation inutile (puisque je ne suis rien) dissertation européenne qui se prolongeait trop. Mais tout à coup — était-ce voulu, ceci ? fut-ce hasard ? effet combiné ? — tout à coup la vie barbare, sadique et sanglante de l'Islam fit irruption parmi ces parlotages, et le frisson du « pas encore vu » me ramena brutalement dans les terres de l'exotisme, et vint teindre ma sensation d'une couleur barbare et tragique de passé...

Nous causions comme je l'ai narré quand des hommes entrèrent, rapides, jusqu'au milieu du « salon », avec un air très étrange et l'excitation de ceux que le triomphe a transportés. Je reconnus trois Askers de Mozafrane, des soldats-gardes, les vêtements en désordre, le visage noirci. Et ce qui suivit leur arrivée, je pourrais en emplir des pages de digressions et de sensations, mais aucune phrase n'atteindrait *l'intensité* du simple dialogue, simple, simple, ingénu, comme en ont les races qui vivent sans cesse dans l'idée de la mort.

Les trois hommes s'inclinèrent sans servilité :

— Le salut sur toi, ô Cheikh, ô Maître, ô Chériff !

Moi je regardais, un peu ému sans savoir pourquoi de cette intrusion subite et familière. Le Chériff ne bougeait point. A peine cilla-t-il des yeux, tandis que les hommes baisaient ses genoux et le cuir brodé de ses chaussures. Paisiblement il leur demanda :

— O mes fils, est-ce fait ?

— Oui Sidi, loué soit Allah !

Et l'un des gardes, précisément ce fameux parent de Bou-Haousse, un bon jovial, répéta, riant d'un rire fauve :

— Loué soit Allah qui conduit toutes choses !

Les autres éclatèrent de joie, riant aussi, redressant le beurnouss dérangé sur leurs épaules, tels des moissonneurs s'égayant après le rude travail du jour. Le Chériff souriait, bon enfant — et le petit Bou-Saad retroussait sa lèvre, ainsi que les panthères leurs babines.

Mais le parent de Bou-Haousse reprit (et sans doute cette comparaison de la moisson ne s'imposait point qu'à moi) :

— *Ils* sont pareils aux orges de l'oasis : coupons les épis, si nous voulons cultiver une deuxième récolte !

Alors (encouragement pour un fidèle serviteur), le Chériff prononça cet ordre, d'un timbre doux, patriarcal, condescendant :

— Montre...

Le garde s'en alla vers la porte, la rouvrit, avec cette même simplicité dont toute la scène était empreinte. Derrière la porte il prit un sac à blé, un de ces grands *tellis* rayés que les femmes nomades tissent au seuil de leurs tentes, en fredonnant des chansons d'amour. Le sac était gros, gonflé. Aidé de ses compagnons, l'homme le souleva, le retourna, disant :

— Vois, ô Chériff !...

Et les têtes roulèrent — les têtes tranchées des Beni-Meuzreg, montrant leurs crânes demi-rasés, leurs yeux fixes, leurs bouches crispées, parfois voilées d'une barbe grise... Elles passèrent, boules lugubres, trophées intimes, en diverses directions, ajoutant quelques fleurs rouges aux arabesques des tapis. L'une s'en fut sous le guéridon surchargé de tasses... Une autre arriva contre mon pied, qu'elle heurta d'une saccade — et je crois la sentir encore — et je la sentirai toujours, aux heures où l'on se ressouvient...

Tête pâle, tête exsangue, douloureuse, farouche — tête d'un bel Arabe de trente ans. Le Chériff, allongeant l'index, me la désigna, indolemment vainqueur (et j'y reviens, était-ce naturel, était-ce en affectation ? comment le saurais-je ?)

— *Leur* meneur, Abkir-ben-Abdallah...

— Chien fils de chien ! crièrent les hommes.

Mais le Maître contint ce zèle d'un geste sacerdotal.

— O mes fils ! soyez calmes ; soyez les pieux serviteurs d'une zaouïa sainte ; craignez les conseils du mal et les emportements de la colère. Allah reste Clément et Miséricordieux !... Veuille-t-il nous bénir tous...

XXXVII

16 novembre soir
(avant de quitter Mozafrane).

Je ne devrais plus rien ajouter au volume compact de ces notes, car « l'histoire » est achevée... Et le dénouement banal et sans grâce va se trouver juste celui que j'avais prédit : je fais boucler mes valises et je pars à l'aube prochaine « voir l'état de ma destinée sur le chemin d'Allah ».

Mais je crains de rester sur l'impression pénible dont je suis désormais hanté. Ce matin, après la nuit passée — mauvaise nuit — ce cauchemar de l'idée fixe horrifiait encore mes préparatifs de bagages. Certains détails m'y ramenaient, du reste : les grands *tellis* de laine rayée, où l'on engouffre pêle-mêle les objets de chargement, sont pareils, trop pareils au terrible sac d'hier ; et je me demande si plus tard, lors de l'arrivée, je n'y retrouverai pas quelques têtes.

Un emballage moins impressionnant, certes, mais peu facile, ce fut l'installation de Faffa la gazelle en sa belle cage de *djérid* qu'on va percher par-dessus les tellis, à l'ultime sommet d'un chameau. Peut-être, pauvre Faffa, mal habituée à ces secousses, à ce roulis, à ce tangage, va-t-elle souffrir du mal de mer.

Plaignons Faffa, et parlons d'autre chose ; mais ne recommençons point à nous hypnotiser devant le côté tragique d'usages rouges, tout sahariens ; et puisque je veille ce soir, je vais écrire — ultime griffonnage — les grandes scènes religieuses d'aujourd'hui, la zaouïa débordante de cris et d'enthousiasmes, — et toutes les impressions successives de ces heures suprêmes, hallucinantes à leur façon. Le bon Si-Kaddour,

heureusement, redevenait mon inséparable... pour la dernière fois, et c'était là de la mélancolie sur l'allégresse ambiante, autour de moi, depuis le *Fedjeur*...

Brave vieux, qui cherche mille détours afin d'excuser les faiblesses de « l'Ordre », ou celles de la famille chériffienne. Comme les fidèles répandus à travers le monde, il supporterait au besoin les vexations, les spoliations, les mauvais traitements ; il les appellerait défaillance momentanée des saints — ou du Chériff.

— Ya Sidi !

Dès les minutes matinales, Si-Kaddour venait me chercher pour me « faire voir » l'affiliation des nouveaux *Khouan*[1]. Le Chériff me l'avait promis la veille. Et je me hâtai, sur l'objurgation du taleb. J'appelais aux échos Bou-Haousse; il fallait bien lui donner mes instructions d'emballage. Quelle fièvre, tous ces paquets, un jour de grande fête et de vie au dehors...

— Ya Sidi, viens, par ta tête chérie, et ne t'inquiète point de ton serviteur ! Pressons-nous, car...

Il avait un bizarre sourire. Il savait, en m'entraînant du côté de la mosquée, que le plus particulier de la cérémonie serait passé. Instructions du Cheikh aux prosélytes (pieuses, matérielles, politiques, secrètes surtout) tout ce qui pouvait trop m'éclairer sur des intentions cachées, on venait de l'escamoter pour moi avec une maëstria parfaite, en m'envoyant avertir *trop tard* par le vieux taleb. Et la diligence qu'il avait déployée me permettait seule d'entendre les dernières phrases, les derniers *aâmine* servant de point final.

— Console-toi, Sidi, voici maintenant l'initiation...

Je me tenais le visage collé à la grille d'un petit guichet; nous n'étions pas dans la mosquée même, mais en un réduit contigu, plein de fatras multiformes: tapis roulés, bouts de cierges, vieux balustres cassés — le rebut dont s'environnent, en tous pays, les sacristies de tous les cultes.

— Ya Sidi, les nouveaux fidèles vont réciter ensemble le *dikhr* sacré, la « rose » de notre Ordre...

La « rose », prière spéciale, différente pour chaque Confré-

1. Toutes les doctrines et les prières de ce chapitre sont strictement semblables à celles des Ordres religieux sahariens.

rie, récitée en suivant les grains sériés du chapelet. Et les postulants la disaient, assis en cercle. Ils la scandaient à haute voix, seule fois en leur vie, car le *dikhr* ne se répète plus tard que « dans le silence du cœur et de l'âme », par les « lèvres de l'esprit ».

Et les formules changeaient, se succédaient. Cinquante fois revenait cette phrase :

O mon Dieu, que la prière soit sur notre Seigneur Mohammed qui a ouvert ce qui était fermé, qui a mis le sceau à ce qui a précédé, qui a conduit dans une voie droite. Sa puissance et son pouvoir ont pour base le bien.

Puis trente fois le début de la *Sourate suffisante :*

Louange à Dieu, Maître de l'Univers, le Clément, le Miséricordieux, Souverain au Jour de la Rétribution.

Puis cent fois :

Que Dieu soit exalté !

Puis enfin, pour finir, vingt fois :

O mon Dieu, bénissez-moi au moment de la mort et dans les épreuves qui suivent la mort... Répandez vos bénédictions sur Notre-Seigneur Mohammed, en nombre aussi incommensurable que l'horizon de votre science... Et qu'il en vienne quelques-unes jusqu'à nous, amen...

Ainsi les aspirants Djazertïa, les postulants, récitaient le *dikhr* dans la mosquée de Sidi-Bou-Saad, près des tombes saintes, à l'ombre des étendards. Puis l'un après l'autre ils se levèrent, et, s'étant prosternés trois fois, vinrent baiser le genou du Cheikh. Celui-ci leur dit à l'oreille les Obligations, les Bases et les Règles de la Voie, qui sont chacune sept... Ou plutôt il les leur dit *aux* oreilles — car (m'expliquait Si-Kaddour en chuchotant) il leur soufflait six des règlements en l'oreille droite, puis le septième en l'oreille gauche. Et c'était recueilli, étouffé dans la fumée de benjoin dont l'odeur était si violente que je devais quitter ma petite grille, de minute à minute, pour respirer.

La haute taille du Chériff se penchait vers ces nouveaux fils qui venaient à lui, qui seraient dorénavant « son bien et sa

chose ». Tour à tour, il leur prit les mains dans les siennes, paume contre paume, les doigts du disciple dans les doigts du Maître. Et réellement il les « prenait » en leur prenant les mains. Il prenait non seulement les initiatives et les âmes, mais la chair de leur corps et la chair de leurs enfants, et leurs épouses et leurs possessions de ce monde. Tout ce qu'il leur laisserait en propre deviendrait une faveur de sa magnanimité...

— O Maître !...

Et ce fut un murmure qui monta suavement sous la coupole de l'ancêtre. Le Maître et l'initié prononçaient ensemble :

« Implorons le pardon de Dieu, le Puissant, l'Unique....»

Puis le disciple seul :

« Allah, Dieu Unique, je te prends à témoin, et tes Prophètes, que je reconnais ce Maître pour le possesseur de moi-même. Il m'indiquera la bonne Voie. »

Et voici que derrière les hommes des femmes aussi s'approchèrent — des vieilles — puisqu'aux plus jeunes la prière ne serait pas permise. Leur affiliation fut semblable aux autres en tant que paroles. Seulement le Grand Chériff, d'un geste un peu plus austère, interposait entre ses mains et les vieilles mains de ces Croyantes l'épaisse étoffe de ses deux beurnouss — afin que soit évité le contact impur...

— O Maître !...

Et voici qu'après les femmes s'avançaient encore d'autres hommes, et encore, le front grave et l'œil noyé. Et parmi ceux-ci se trouvait mon Bou-Haousse. J'eus un sursaut, comme une envie de rire. Cependant ce spectacle n'était point risible en soi. Ma bouche frémit soudain d'une impression toute contraire faite de défiance, et d'une crainte inconnue, et d'émotion. J'eusse été femme que sans doute j'aurais pleuré.

— O Maître ! ô Maître !...

O Maître des esprits, Maître des cœurs, Maître des vouloirs, Maître des petites ou grandes richesses, Maître des bienfaits ou des crimes...

— O Maître... nous t'adorons... O Maître...

Opposition à ce mysticisme contenu, silencieux presque,

la foi des foules se déchaîna l'après-midi en indicibles emportements.

Le soleil, oublieux de la saison, surchauffait le Sah'ra d'automne. Il flamboyait implacable, excitateur des ivresses et des folies ardentes; et de l'horizon lointain, là-bas, là-bas, venait une démence qui se ruait ici, devant les murailles — puisque ni places, ni cours, ni même l'oasis ne pouvaient contenir la masse de ces croyants.

— Ya Sidi, Notre Sublime Grand Chériff sera forcé de les bénir dehors.

Dehors, c'était à perte de vue le sable roux, tiède et stérile. C'était le cadre pour cette crise où se pâmait l'amour des *Khouan*.

O Bonté de Dieu !
O Pôle de Dieu !
O Prodige de Dieu !
O Merveille de Dieu !

Les mains se levaient implorantes vers la poterne du Sud par où, disait-on, peut-être *Il* allait sortir... Les yeux se fixaient, déjà déviés sous l'extase proche...

O Sultan saint !
O Père des étendards !
O Foudroyeur des Infidèles !
O chéri d'Allah, qui lui feras passer notre prière, avec l'intercession du Sublime Sidi-Bou-Saad !...

Une voix jeta, suraiguë :

— Le sabre du Prophète arme son bras !...

Et les milliers de voix répétèrent cette louange, grisées d'amour, éperdues de ferveur odorante. Et tout à coup, des premières jusqu'aux dernières, elles s'unirent en une autre clameur rauque qui grossit, qui monta, qui rugit vers le ciel :

— *Houa* ! *Houa* !!... Lui ! Lui !!...

Et ce ne fut plus rien qu'un flot roulant, hurlant, qui se jetait à terre sous les semelles sacrées, et qui baisait hystériquement les vêtements du Grand Chériff, ces blanches draperies de pure et fine laine. Lui ! Lui !... Le Miracle ! La *baraka* sainte incarnée ! Le Sauveur des embarrassés ! Le Sanctifiant des sanctifiés !

— *Houa! Houa!*... Lui! Lui!!...

Lui!!! Sid' Amar-ben-Mohammed-ben-El-Aïd-ben-Taïeb-ben-Ahmed-Bou-Saad-ed-Djazerti...

Il fit un geste — et la tempête de cris s'apaisa par une prodigieuse soudaineté.

— Silence! *Il* va parler! Silence! *Eskout*! Liez la bouche de vos chameaux!

Alors le Grand Chériff, dans ce calme qu'on « entendait », plus impressionnant que l'agitation et le tumulte, s'avança lentement vers une petite éminence d'où l'on dominait l'assemblée. Les Djazerti le suivaient, processionnellement, Sphinx mouvants et hiératiques — et le Cheikh des Tolbas, et le grand Oukil, et les Khodjahs variés. Mais seul il monta sur la butte, seul au-dessus des siens, porteur de la *baraka* sainte — seul au-dessus de ce luxe, seul au-dessus de ces loques plus loin — seul au-dessus des corps et des âmes. Et le *moudden* de la mosquée se mit à chanter l'appel à la prière, cette mélopée qui supplie en notes de tendresse plaintive. Et quand l'appel fut terminé, le Maître de tous étendit la main :

— O frères du tapis, ô frères de la voie, c'est l'heure! Implorons Allah...

Tous, suivant son mouvement, se jetèrent le visage au sol. La prière muette dura, dura... Le soleil brûlait, le vent soufflait, le silence planait. Là-haut, entre les cimes des palmiers nombreux apparaissait un coin de l'humble grotte d'où vinrent tant d'amour et tant de domination...

J'aurais voulu sténographier le sermon d'ensuite sur « l'aumône nécessaire » ; mosaïque de passages du Koran, d'axiomes de Sidi-Bou-Saad et d'exhortations personnelles du Grand Chériff Sid'Amar — spectacle prononcé, détaillé, joué, mimé noblement par lui, orateur incomparable.

Mais mon oreille conserve encore *ses* paroles de persuasion et de force. Et mes yeux voient encore *sa* silhouette magnifique, si noble, si blanche sur le bleu du ciel. Et j'ai deviné son dédain pour les très humbles qu'il incite à payer, toujours et davantage... Et j'ai senti son orgueil, atteignant l'extrême volupté dont certains pourraient mourir — cet

orgueil supérieur et grandiose qu'avaient prévu les malédictions bibliques dirigées contre Lucifer.

Il était le Cheikh. Il était le Prêtre. Il était le Dieu. Chacun buvait ses paroles, ainsi qu'on boit au puits du Désert après quatre jours de marche. Chacun avait présents les miracles admirables — dont la tradition se transmet des rivages de la Caspienne jusqu'à ceux de la mer des Atlantes, et du grand lac barbaresque jusqu'à l'Océan Indien.

O frères du tapis ! ô frères de la Voie !

Au nom du Clément et du Miséricordieux !

Il n'y a de Dieu que Dieu. Il est l'Entendant, le Voyant, le meilleur défenseur, le meilleur seigneur, le meilleur aide. Ses bienfaits sont innombrables et sa générosité sans fin. Tout vient de lui et tout retourne à lui, vos prières, vos bonnes actions, vos aumônes. Et il vous rendra tout : les prières septante-sept fois, les bonnes actions cent fois septante-sept fois, et les aumônes mille fois septante-sept fois ! Les béatitudes de ceux dont la main aura été grande ouverte seront infinies, ô frères de la Voie ! Mais, je le sais, il y en a parmi les Nomades qui laissent entrer l'erreur dans leur esprit. Ils regardent la *ziara* comme une contribution terrestre. C'est là un péché sans bornes ! De terribles vicissitudes les attendent, car Dieu sait tout et connaît tout. Qu'êtes-vous donc ? Que voulez-vous ? Qu'espérez-vous, pour ne point dépenser vos biens périssables dans le sentier du Tout-Puissant ? O frères du tapis, ô Croyants, donnez l'aumône des biens que Dieu vous a répartis !

Vous apportez la *ziara*. C'est votre devoir moral, votre devoir strict, qui, bien accompli, vous mérite la faveur divine. Dieu est riche et comblé de gloire. Mais si quelqu'un d'entre vous désire une grâce particulière, supplémentaire, ne sent-il pas qu'il doit offrir une aumône supplémentaire ? Un enfant même comprend ceci.

Les riches doivent donner, et les pauvres doivent donner, parce que l'aumône est sainte et vous ouvre les Jardins Célestes. L'indulgence du Seigneur descend sur ceux qui sacrifient de leur aisance et sur ceux qui sacrifient de leur gêne. *Il* les purifie. *Il* est le Généreux. *Il* est le Clairvoyant.

Il est l'immuablement Sage. O frères de la Voie, écoutez quelques fragments de la Divine Parole, celle que chaque musulman devrait avoir gravée dans le cœur en traits brûlés au feu — celle que reçut de l'ange Djébril Notre-Seigneur Mohammed (Dieu lui conserve le salut, et à tous les siens !) :

Au nom du Clément et du Miséricordieux !

Dieu a dit :

J'en jure par le Soleil et sa clarté, par la Lune quand elle le suit de près : celui qui a son âme pure sera l'heureux ; celui qui la laisse se corrompre sera le maudit...

Dieu a dit :

J'en jure par la Matinée vermeille, la vie future vaut mieux pour toi que la vie présente, et les biens futurs valent mieux que les biens présents...

Dieu a dit :

J'en jure par la Nuit quand elle étend son voile : celui qui donne et qui craint, et qui ajoute foi aux paroles, à celui-là nous rendrons facile la route du bonheur...

Dieu a dit :

J'en jure par l'Heure de l'Après-Midi, l'homme entêté travaille à sa perte ; mais j'excepterai ceux qui croient et dont les doigts sont prompts à donner...

Dieu a dit :

J'en jure par le Point du Jour et les dix Aurores : quand pour éprouver l'homme je le couvre de bienfaits, l'homme s'écrie : « Le Seigneur m'a témoigné des égards ! » Mais quand pour éprouver l'homme je lui mesure mes dons, l'homme s'écrie : « Le Seigneur me fait un affront ! » Et ses doigts méchants cessent de préparer l'aumône...

Dieu a dit sur le même sujet :

J'en jure par les Coursiers haletants de la Guerre, qui font voler la poussière sous leurs pas : en vérité, l'homme est ingrat envers son Seigneur, et certes il le voit lui-même...

Dieu a dit encore :

J'en jure par le Figuier et l'Olivier de la Paix : j'avais créé l'homme de la plus belle façon, et pour être heureux ; mais je le précipiterai au bas de l'échelle, cet ingrat, excepté celui qui donnera et fera le bien !...

O frères du tapis ! ô frères de la Voie ! je pourrais longtemps vous instruire en vous répétant les Paroles, car le Seigneur nous a enseigné :

Au nom du Clément et du Miséricordieux !

Dis :

Si la mer se changeait en encre pour écrire les paroles de Dieu, la mer se tarirait avant les paroles de Dieu, quand même nous y emploierions une autre mer pareille ..

Je ne puis, hélas ! en ces mots transcrits mettre l'accent de la belle voix sonore, le frémissement des fidèles, ni l'auguste splendeur du décor. Cependant j'y trouverai plus tard de quoi revivre ce spectacle.

Et je me félicite, maintenant, d'avoir « vu » ceci... d'avoir entendu ce que nul autre Européen de ma caste n'a jamais entendu encore — car les rares maçons italiens qui parfois peuvent se glisser en ces parages religieux y sont confinés entre leur truelle et leur mortier. Ils n'éprouveraient peut-être pas d'ailleurs cette fièvre qui me saisit malgré mon scepticisme, alors qu'après les commerciales demandes de fonds vint la « grande prière » annuelle, « l'invocation » clamée une fois l'an, celle où la bouche étouffant peut crier son élan vers les Cieux.

Qu'il était superbe, le Grand Chériff, debout sur sa butte de sable... Son geste était large et splendide, magnifiant son appel en haut. Preneur de volontés,.. preneur d'âmes...

Et tous répétaient les phrases, par bribes haletantes — tous les *Khouan*, tous les frères. Et Si-Kaddour, à mon côté, les soupirait aussi, telles des secousses de spasme. Et tous étaient éperdus; tous éprouvaient jusqu'à la douleur l'aiguë jouissance d'adoration...

O Dieu, Père de l'Univers!

Nous implorons ton secours et ta grâce. Ne nous fais point passer sur le pont de Sirath qui mène aux géhennes. Pardonne, ô Dieu! Pardonne, ô Puissant! Tout retourne à toi, ô Dieu qui accorde la Victoire!

Sois exalté, ô Dieu le plus élevé!

Sois exalté! Nous ne te connaissons pas comme tu mérites!

Sois exalté! Nous ne t'adorons pas comme tu mérites!

Je veux te connaître, ô Dieu, ô Dieu!

Et tu as dit, ô mon Dieu, que par les Saints nous parviendrions à toi!

Et tu as envoyé la Lumière à ton fils chéri Sidi-Bou-Saad!

Et ses fils ont la Lumière! Ils me montrent la Voie! Ils sont comme des rois, des Prophètes!

Ils me teindront sans teinture. Qui les aimera brillera! Qui les verra guérira! Qui viendra vers eux boira l'eau de la source, ô Dieu immuable, ô Dieu, ô Dieu!

O Dieu, par le Vénéré Sidi-Bou-Saad, favorise-moi!

Guéris celui qui souffre!

Éclaire nos cœurs!

Purifie nos âmes!

Donne-nous de ta science!

Abreuve-nous de l'eau inconnue!

Tu m'as créé pour être enseigné. Je suis ton esclave!
O Dieu, ô bienfaiteur, je serai résigné. Fais ce qu'il te plaît!
O Dieu, fais frémir mon cœur du bonheur de t'invoquer pour t'aimer! Consume-le d'amour avant que le soleil parte!
O Dieu, ô Miséricordieux, ô Père de Sidi-Bou-Saad, saint de Dieu!
Sois exalté!
Sois exalté!
Sois exalté!
Sois exalté! ô Dieu, ô Dieu!...

Et tous hurlaient leur foi djazertique. On eût dit les fauves du Nord d'Afrique en amour au fond d'une forêt. Et les cris rauques se croisaient, s'élevaient plaintivement, sombraient dans un râle. Pour beaucoup l'extase arrivait, l'extase subite des pèlerinages, catalepsie sensuelle qui renverse l'homme pantelant d'abord, puis inerte et comme évanoui.

« O Dieu! ô Dieu! ô Dieu!... »

Mais avant cette extase, avant du moins qu'elle fût générale, devait se recevoir la grande bénédiction du Maître, par quoi vient aux disciples une parcelle de la *baraka*, et qu'on remporte précieusement à ceux « dont les pieds sont restés là-bas »...

Le temps pressait.

« O Dieu! ô Dieu!!... »

Alors le Chériff, son visage transfiguré par l'éclairage du soleil baissant, les galvanisa brusquement d'un *sursum corda*.

— *O frères du tapis! Élargissez vos âmes!... Adorez le Seigneur autant que les sables sont étendus!...*

Et les sables s'étendaient dans une magique gloire pourprée. Et cette religion devenait ce qu'elle est, la religion des espaces cruels. L'astre du jour baignait de rouge la plaine infinie, et la zaouïa tout entière, et la Koubba de Sidi-Bou-Saad, et les têtes pâles des rebelles, des Beni-Mezreug d'hier, alignées sur les créneaux...

Elle tombait maintenant, syllabes lentes, la *baraka* suprême, la bénédiction :

Je bénis les malades, qu'ils soient guéris!
Je bénis les affligés, qu'ils soient consolés!

Je bénis les absents, qu'ils soient sanctifiés si leur foi demeure entière !

Je bénis l'eau de vos puits, les dattes de vos palmiers, les orges de vos oasis et les petits de vos chamelles !

Je bénis vos biens ! Je bénis votre sang !

Je vous bénis, ô frères du tapis, ô pèlerins !

A ce moment des voix affolées réclamèrent, et des corps prostrés se relevèrent, pour s'élancer, ruisselants de larmes farouches.

— Et moi, Sidi ? Et moi ?... Et moi ?...

Mais le Chériff les cloua sur place, d'une domination pareille à celle de nos magnétiseurs.

— O pèlerins, soyez en paix ! La *baraka* est pour tous et pour chacun !

Et sa main restait levée, sa main qui les possédait, sa main de Maître tenant en bride tous les Djazertïa de ce monde. Puis il la laissa retomber — et les râles agonisèrent de nouveau, cris de tigres en rut, comme voulus par *lui* — et ce fut l'ultime folie, l'extase déchaînée, les ivresses, les délires, l'apothéose de Mozafrane parmi la démence voluptueuse, parmi les magnificences du couchant de rubis et d'or.

Et demain, ils repartiront, ces *Khouan*, ces fanatiques d'Islam, porter à travers l'Afrique et l'Asie *ce qu'on leur aura dit de porter* : des pardons pour les péchés, ou des avis insurrectionnels. Une âme autre que la leur animera leurs courages.

Ils repartiront.

Je m'en vais avec ceux d'Ouargla, dans bien peu de temps — (car voici minuit)...

Dans cinq heures.

XXXVIII

Bir-ed-Dib (Puits du Chacal), 17 novembre.

Me voilà sous la tente, et ce soir de première étape me trouve encore mal apaisé. Nous campons à Bir-ed-Dib. C'est un lieu sauvage et morne, privé des beautés habituelles du

Désert — pas très loin de Mozafrane que mes yeux ont cessé de voir et ne reverront sans doute jamais plus.

Il y a de l'arrachement dans ces adieux définitifs. Je laisse des lambeaux de mon être aux buissons de *r'tem*, aux broussailles épineuses. L'Islam a soufflé sur moi, destructeur d'énergie, sans me donner la calme quiétude.

Pourtant ce matin, au moment du boute-selle, les vœux des esclaves me souhaitèrent le bonheur le plus éminent. Puis l'on versa quatre tasses de thé sur les sabots de ma bête, comme panacée de chance et de réussite.

— Adieu, Sidi ! *Beslama !*... Avec la paix !...

Nous étions prêts, rassemblant nos rênes, ceux qui partent et ceux qui venaient par courtoisie jusqu'à la dune d'El-Hadjirat — car les Djazerti et leur suite ont tenu, malgré ce dérangement dès l'aube, à me prodiguer les honneurs d'une « reconduite » pompeuse en vêtements neufs et harnais brodés de pierreries.

— En avant !... *Emchi !*...

Nous chevauchions lentement, à cause des lourds chameaux de mon groupe de pèlerins qui suivaient respectueux, par derrière. Le gros Oukil Si-Djelloul-ben-Embarek m'exprima surabondamment l'excès de sa sympathie.

— Ya Sidi, par la Koubba, nous te regardions « comme de nous » !

Et Si Hassan-ben-Ali, l'élégant khodjah-chef, exhalait sa vive douleur de me perdre si tôt, si tôt.

— ..... Mais puisque tu *dois* nous fuir, ô Sidi, nous nous résignerons, retenant nos pleurs. Nous prononcerons le *Mektoub*. Nous songerons qu'Allah le voulut. Hélas ! Sidi, la destinée de chacun est un oiseau attaché au cou, et qui ne peut voler librement.

Émotions de crocodiles... Mais, librement ou non, nous arrivions à la dune de la séparation où l'on met pied à terre pour échanger les cérémonies et les paroles qu'il faut. Le Grand Chériff, négligemment, me demanda d'emporter en ma *djébira* quelques lettres...

— Elles sont écrites par ton serviteur de sa propre main périssable. Tu les donnerais, *inch' Allah*, accompagnées des saluts d'usage, à celui qui dirige Ouargla ; à celui qui, habi-

tant Alger, dirige la plus grande portion de vos pays soumis; et cette troisième, à celui qui dirige la France. Tu consens, ô Sidi?... Je t'en garderai, *idri Allah*, une reconnaissance plus énorme que les montagnes touchant le ciel — plus profonde que le fond des plus profondes mers...

Par-dessus ce discours le Grand Chériff m'embrassa. Ses yeux *désiraient* je ne sais quoi du *baïlek* français, comme un chamelier de vingt ans désire les trésors secrets d'une belle femme. Et du coup me voilà sûr, ou à peu près, d'atteindre nos postes sain et sauf. On a dû faire circuler des ordres commandant le respect, détruisant même au besoin les injonctions d'autres précédents ordres.

Il fallait achever. Nous avions tous la dépression particulière aux lendemains de fête, fût-ce de fête religieuse seulement. Mais pour las qu'il parût des efforts écrasants de la veille, le Grand Chériff se redressa, très noble, et retrouva l'un de ses gestes de puissance et de beauté.

— Que les amitiés de l'heure présente, *inch'Allah*, durent dans le temps !

Et tous répondirent, même les Djazerti glacés :

— Qu'elles durent, au nom du Clément et du Miséricordieux !

Souhait fort habile, ne précisant rien, mais enfin souhait. Seul mon pauvre taleb, mon vieux compagnon Si-Kaddour, ne joignit pas sa voix à ce concert unanime. Sa vieille bouche tremblait sous sa vieille barbe broussailleuse. Alors il me tourna le dos, et contempla quelque chose à l'horizon, très au loin...

Le soleil a parcouru, depuis, sa route journalière. Notre campement s'endort parmi les vastes obscurités. Et pourtant, invisible dans l'ombre de la nuit et de la distance, Mozafrane réapparaît — me hante, me fait oublier la mauvaise clarté jaune de cette bougie qui vacille tandis que je me penche sur mes cahiers rassemblés. Étais-je capable de la montrer, cette zaouïa traficante et mystique, dans son extrême complication — si falote, si puérile, si incohérente, si violente à la fois? J'ai souvent pensé, durant mes loisirs des soirs d'automne, lorsque la brise saharienne soupirait entre

les palmiers, j'ai souvent pensé à recommencer mon grimoire sur un plan plus clair, à mettre quelque essai d'ordre et de logique parmi ce fatras. Mais ensuite je changeai d'avis. Je l'ai laissé tel quel ; et demain, en recommençant les chargements — quotidien travail de Sisyphe — je l'enfermerai sans plus au fond d'une cantine.

Oui, toute étude méthodique serait *fausse*... Elle porterait à travers les idées de ces cerveaux sahariens, chaudes et sombres comme une sieste dans l'obscurité des abris fermés, je ne conçois pas bien quelle flamme européenne, aussi peu « de la contrée » que la lampe astrale du salon chériffien, ou que les orchestrions jouant *la Mascotte*.

Seule la confusion de mes barbouillages, jetés au jour le jour sur les feuillets d'occasion, saura donner un peu — *un peu* — l'impression de la réalité vécue, tellement enchevêtrée et diverse... Seule elle pourra mettre à leur réel plan les silhouettes véridiques, les attendrissements de Si-Kaddour, les patelins manèges du khodjah, les cabrioles des négros, la tranquillité des coupeurs de têtes, le prestige de l' « Ordre » merveilleux, la continuelle menace de troubles et d'insécurité. Entrée de clowns souriants et graves, de fantoches perfides et dangereux, et, tout au-dessus, non pas un homme mais une autorité planante, latente, ambiante, qui s'incarne d'homme en homme — pour de Mozafrane régir tant de millions d'autres hommes :

La « bénédiction », la *baraka* des Djazerti.

JEAN POMMEROL

Juillet 1901. — Mars 1902.

LE SIMPLON

En dépit des difficultés techniques qu'a rencontrées l'entreprise du percement du Simplon, on prévoit que le grand tunnel de 19 729 mètres, destiné à mettre en communication directe la vallée du Rhône et la Lombardie, sera ouvert en 1904. Et comme la construction du tronçon entre Iselle, à son débouché sud, et Domodossola, sur la route de Milan, est parallèlement poursuivie, dès 1904, une nouvelle grande ligne aura enrichi le système des communications internationales [1]. Préciser l'influence, favorable ou fâcheuse, que cette ligne exercera sur l'économie générale de nos intérêts, et démêler les moyens de compenser — sans doute même avec avantage — celle-ci par celle-là, tel est l'objet de cette étude.

Conformément aux intentions de ses promoteurs, la Compagnie du Jura-Simplon et la Confédération helvétique, l'œuvre du Simplon aura pour résultat premier et certain d'améliorer sensiblement les communications entre la Suisse française et la Haute-Italie. Pour aller en chemin de fer, par exemple, de Genève à Turin, Gênes ou Milan, il faut aujour-

1. Indépendamment du tronçon Iselle-Domodossola, deux lignes complémentaires de celle du Simplon, Arona-Domodossola et Santhià-Borgomanero ont été concédées à la *Rete mediterranea*. L'approbation du Parlement italien remonte au mois de décembre 1901.

d'hui emprunter le territoire français, en passant par Modane. A cet itinéraire sinueux, le raccordement de Brieg à Domodossola permettra de substituer une ligne directe, de profil très satisfaisant, dont la partie souterraine sera peut-être appropriée à la traction électrique, et qui placera Genève à 400 kilomètres de Gênes, à 365 de Milan. Il est superflu de faire ressortir le stimulant que ce raccordement donnera aux relations italo-suisses, ainsi que la diminution de recettes que subira, par le fait même, notre ligne du Mont-Cenis. Mais la même cause menace les intérêts français d'un préjudice plus grave et de caractère bien plus général, qu'il faut signaler tout d'abord.

Il n'y a rien que de naturel, après tout, à ce que la Compagnie P.-L.-M. perde sa part au trafic entre la région du Léman et l'Italie. Mais le point de savoir si c'est Marseille ou Gênes, la Provence ou le Littoral ligure que la nature a prédestinés au rôle d'*emporium*, et — qu'on veuille bien nous passer cette expression synthétique — de « Midi » de la Suisse française, ce point est controversable en théorie. En pratique et jusqu'à présent il avait été résolu en notre faveur. Demain, le Simplon percé, la solution contraire prévaudra.

Marseille est à 521 kilomètres de Genève, par Lyon, et à 450 environ par Grenoble (le profil accidenté de cette dernière ligne la rendant, du reste, impropre au grand trafic). Gênes se trouvera, dans deux ans, à 400 kilomètres de Genève, et à 360 de Lausanne. Voilà le fait brutal dont nous n'avons pas à nous dissimuler la fâcheuse répercussion sur le trafic de Marseille, les recettes de la Compagnie P.-L.-M., les intérêts agricoles de la Provence, et même, jusqu'à un certain point, sur la prospérité de notre Côte d'Azur.

Marseille perd un client, probablement pour quelques-unes de ses industries, à coup sûr pour son transit d'importation, puisque enfin, jusqu'ici, c'est par Marseille que la Suisse française faisait venir tous ses produits d'outre-mer, et particulièrement les céréales. La Compagnie P.-L.-M. — à moins d'inaugurer de nouveaux tarifs de concurrence d'autant moins rémunérateurs que la balance kilométrique lui est plus défavorable — perd ce même transit, qui s'achemine désormais par le *Rete mediterranea* et le réseau suisse. Les maraîchers,

les floriculteurs de Provence se voient disputer, par leurs émules ligures ou lombards, le marché des primeurs, des roses et du mimosa, non seulement à Genève, mais au cœur des stations hivernales qui fixent une opulente clientèle au bord du Léman. Enfin cette clientèle elle-même, qui, en général, dédouble sa saison, et va la finir, vers le mois de mars, sur une plage méditerranéenne, est-il bien sûr qu'elle reste fidèle au littoral français[1]? Après tout, les plages ligures seront plus voisines ; plus voisins aussi les centres artistiques de Florence et de Rome ; plus variées les perspectives d'un printemps dans la belle Italie. Et puis, le changement n'est-il pas la loi même de la mode, qui passe précisément parce qu'elle a plu? — Au total, quand on aura dit, pour employer la langue des économistes, qu'un des effets de l'ouverture du Simplon sera de faire sortir la Suisse française de la « zône d'influence » de Marseille et de la Provence, pour la faire entrer dans celle de Gênes et de la Ligurie, ou aura mis le doigt sur un phénomène imminent.

Sans doute, personne n'est tout à fait désarmé contre le fait brutal d'une abréviation de distance kilométrique. Une Compagnie aussi puissante que le Paris-Lyon-Méditerranée peut retenir la clientèle des voyageurs par le confort et la rapidité des services ; le trafic des marchandises par des tarifs différentiels. Les maraîchers et jardiniers provençaux pourront abaisser leurs prix ou aiguillonner le zèle de leurs commissionnaires. On saura multiplier les « attractions » sur la Côte d'Azur. Et même — pour effleurer un plus grave sujet — on tentera peut-être de conserver à Marseille le transit des céréales à destination de la Suisse, par l'amélioration du régime du Rhône, en opposant l'eau, véhicule économique par excellence, au rail, en l'espèce complice de la rivalité génoise. Il n'en reste pas moins qu'un principe de concurrence est à la veille d'être posé, en termes *a priori* défavorables aux intérêts français. Il ne saurait être relevé qu'au prix de sacrifices dont on n'est jamais sûr que les résultats

1. Observons en passant que l'itinéraire de Lausanne, centre de la région du Léman, à Nice, centre de nos stations méditerranéennes, s'établira aussi par le Simplon. Il ne comportera en effet qu'une distance de 546 kilomètres au lieu de 747 par Marseille.

s'y proportionneront. Et, dans tous les cas, la partie *défensive* du programme qu'oblige à élaborer la question du Simplon nécessite une étude technique et minutieuse, ressortant aux compétences professionnelles. Nous ne saurions nous y attarder. Fort heureusement, du reste, la même question change de face et prête à des développements d'intérêt général, si, au lieu de nous repérer exclusivement sur Gênes et Marseille, nous considérons la place privilégiée que le Simplon occupe sur la carte du continent.

***

La prédestination que le génie napoléonien avait reconnue à ce passage, en y faisant ouvrir la grande route de France en Italie, est marquée par la nature elle-même, à laquelle il faudrait faire violence, pour que le même point servît de nœud à un système rival de relations internationales. L'orientation de la vallée du Rhône, de l'est à l'ouest, de Brieg au Léman, indique en effet, et à l'évidence, que c'est aux communications entre pays latins que le nouveau tunnel doit servir — de même que l'orientation de la vallée de la Reuss, du Sud au Nord, assignait essentiellement au Gothard une fonction dans les relations italo-allemandes. Suivant que nous nous contenterons d'utiliser nos voies actuelles de pénétration en Suisse, ou que nous en construirons de plus directes, l'influence du Simplon se fera sentir plus ou moins sur notre économie nationale. Mais en principe. de droit géographique, si l'on peut dire, elle nous est acquise, et il ne faudrait rien de moins qu'une diversion hardie pour nous en disputer le bienfait.

Disons immédiatement — et ceci pour stimuler, s'il se peut, l'apathie des pouvoirs publics en France — que cette diversion est à l'étude, et que l'État de Berne, qui ne dispose pas, pensons-nous, de ressources comparables aux nôtres, s'est fait soumettre un projet, dont voici les traits essentiels. Il ne s'agit de rien de moins que de diriger de Berne sur Brieg, par Frutigen et le col du Lœtschberg, une ligne presque droite, traversant du Nord au Sud le massif de l'Oberland, et tombant perpendiculairement sur la vallée du Rhône, aux

environs de Gampel[1]. Les frais de construction de ce tronçon Frutigen-Brieg, d'une longueur de soixante kilomètres, sont évalués à soixante-dix millions, et c'est, il faut bien le dire, la seule élévation de ce chiffre qui fait considérer ce projet comme chimérique. Il faudrait peut-être compter, cependant, avec les ressources de la ténacité bernoise, sinon avec les concours que les co-intéressés peuvent lui offrir. Car il est certain qu'une ligne Berne-Brieg, soudée à celle du Simplon, serait d'une haute importance internationale; qu'elle ouvrirait une nouvelle route de Bâle et des pays rhénans en Italie; qu'en un mot, tout en desservant une zône pour partie distincte de celle du Gothard, elle doublerait l'efficacité de ce tunnel, dont le trafic croissant, du reste, s'accommodera fort bien d'une voie de dégagement, d'ici à quelques années.

Ainsi le Simplon est déjà visé, comme grand passage international, par les mêmes intérêts qui ont obtenu le percement du Gothard; par ceux au regard desquels on n'ouvre jamais assez de tunnels du Nord au Sud des Alpes, et qui travaillent à multiplier les affinités économiques entre les pays de langue allemande et l'Italie, tout en isolant de plus en plus la France du système des relations territoriales entre la péninsule et les ports du Nord. Si l'esprit du projet du Lœtschberg est bernois, le résultat en serait adéquat à cette conception d'Europe centrale qui tend à nous reléguer dans un coin d'Occident. Et la hardiesse en est d'autant plus significative que le massif de l'Oberland, contre lequel, d'Italie, vient buter le courant du Simplon, semble avoir été placé là pour décourager ses promoteurs.

Il est d'évidence, tout au contraire, que le même courant est porté vers la France par la vallée du Rhône. Soit qu'on tourne la chaîne du Jura, soit qu'on la perce, il présente une direction telle que les vallées de la Seine et de la Loire

1. Les études ont été commencées, par ordre du Conseil d'État de Berne, dès le mois de novembre 1899. Récemment, les ingénieurs Wittmann et Graulich ont déposé leur rapport, concluant à la possibilité technique de l'entreprise et assignant à son exécution un délai de six années. Le tunnel principal serait, du reste, plus court que ceux du Simplon et du Gothard. Il ne dépasserait pas 13 kilom. 500. D'après des renseignements officieux, le capital, prévu à quatre-vingts millions, serait constitué, dès l'origine, partie en actions, partie en obligations, l'État de Berne disposant d'ailleurs, dès aujourd'hui, d'une réserve de dix millions prête à être affectée à l'entreprise.

lui ouvrent passage. Le rôle *normal* du Simplon consiste donc à faire communiquer plus aisément la moitié de la France avec l'Italie. Son rôle *anormal*, si l'on peut dire, serait de rapprocher le Rhin du Pô. Il ne dépend certes pas de nous d'empêcher qu'il remplisse quelque jour l'un et l'autre. Mais il dépend de nous de faire en sorte que celui-ci soit restreint par celui-là, ou, à tout le moins, que, d'ici à cinq ou six ans, nous soyons en mesure de nous concilier tout le bénéfice du rôle *normal*. D'un mot, on peut dire qu'ici, dans la lutte économique internationale, la nature sert la France. Ne pressent-on pas pourquoi et comment la France à son tour se doit d'aider la nature ?

***

Pourquoi ? — De hauts intérêts fournissent la réponse à cette question.

Il importe d'abord de nous ouvrir, par le Simplon, une voie plus directe et plus commode sur l'Italie. Celles qui sont en exploitation ne suffisent guère au besoin de « rapprochement » qui vient de s'accentuer entre les deux pays : en tout cas elles ne soutiennent pas la comparaison — et nous y insisterons plus tard — avec le système des communications entre l'Europe centrale et la péninsule. La principale, celle du Mont-Cenis, qui fut considérée sans doute comme un chef-d'œuvre en son temps, est sinueuse et passe de la vallée de la Maurienne dans celle de la Doire en suivant des pentes que la *Malle des Indes* elle-même ne remonte pas à une vitesse de plus de quarante-cinq kilomètres à l'heure. Elle ne dessert d'ailleurs, de Mâcon à Turin, aucun centre important. L'autre, de Marseille à Gênes, par Vintimille, n'intéresse que nos départements du Midi, et mérite si peu d'être classée parmi les grandes artères internationales, qu'elle est à voie unique entre Vintimille et Gênes[1]. Ne citons que pour mémoire la ligne de Nice à Coni, qui vient seulement d'être décidée, et qui, de toute évidence, ne présente qu'un intérêt régional.

1. Nous ne saurions compter parmi les lignes *françaises* d'accès en Italie celle de Paris à Bâle, qui emprunte, à partir de ce point, la voie du Gothard, puisque son économie consiste essentiellement, au contraire, à se raccorder au système de l'Europe centrale pour atteindre l'Italie.

Et c'est tout. Si, à la rigueur, on peut considérer la ligne du Mont-Cenis comme suffisant aux relations entre Paris, le Nord de la France et la Haute Italie ; celle de Vintimille comme assurant vaille que vaille les communications entre Gênes et la Provence, rien n'a été fait pour relier directement le Centre et l'Ouest, le bassin de la Loire et les ports de l'Atlantique, à la vallée du Pô. Ou du moins ces bassins ne communiquent que par la ligne Mâcon-Modane, et dans des conditions plus défectueuses que jamais, puisque, depuis un an, la plupart des grands express se dirigeant de Paris sur l'Italie passent directement de Dijon à Bourg par Saint-Amour, en évitant Mâcon.

L'ouverture du Simplon nous fournit l'occasion de refondre ce système, suranné et incomplet. C'est, dans tous les cas, un des *desiderata* qu'elle éveille, et une des préoccupations qu'elle doit susciter.

Ne perdons jamais de vue, en second lieu, qu'une bonne ligne de France en Italie est indispensable pour mettre notre situation géographique en valeur et nous réserver notre part au transit interoccidental, entre la péninsule d'un côté, l'Angleterre et la Belgique de l'autre. Ce transit, depuis l'ouverture du Gothard, nous échappe presque en totalité. Nous avons bien conservé, grâce à la bonne organisation des services et à la supériorité du matériel des Compagnies françaises, le privilège de transporter, avec la *Malle des Indes*, un certain nombre de voyageurs. Mais, quant aux marchandises, la réelle supériorité de la ligne Ostende-Gothard-Milan sur la ligne de Calais à Milan par Modane (1 085 kilomètres, au lieu de 1 247) en assure le trafic aux Compagnies suisses et allemandes.

Est-il possible, grâce à l'ouverture du Simplon et à des travaux complémentaires sur territoire français, de corriger cet écart et de ramener une partie du trafic anglo-italien sur notre réseau ? C'est, en tout cas, l'un des vœux les plus assidûment formulés par les Chambres de commerce et les Conseils généraux qui se sont préoccupés de la « question du Simplon ». Sans anticiper sur les développements que ce point de vue mérite, et qui trouveront leur place dans l'étude comparée des projets de voies d'accès françaises, nous pouvons

dire, en effet, que, moyennant certains sacrifices actuels, nos Compagnies ont chance de balancer dans l'avenir la concurrence du Gothard.

En ce temps de multiplication et de perfectionnement incessant des moyens de transport, on est presque tenté de dire qu'il n'y a plus de limite aux affinités géographiques, et que l'influence des grandes lignes internationales se propage souvent fort au delà de la zone qui leur paraissait réservée. C'est en ce sens qu'il faut entendre la proposition, paradoxale en apparence, que le Simplon est une porte ouverte non seulement sur l'Italie, mais sur l'Orient. Même si la France ne modifiait en rien l'économie de ses voies de pénétration en Suisse, c'est cette route que choisiront, de préférence au Mont-Cenis, les grands express internationaux faisant tête à Brindisi, à Naples, à Gênes — c'est-à-dire en somme à de grands ports d'embarquement pour l'Égypte, Suez et les au-delà[1]. Mais il faut tout de suite observer que cet itinéraire, quelque progrès qu'il réalise sur celui du Mont-Cenis, n'est point encore assez direct, et que l'avenir le laisse exposé à une redoutable concurrence, si la France — et d'ailleurs aussi l'Italie — ne font pas effort, chacune sur son territoire, pour le rendre encore plus court.

Le grand port européen le plus rapproché de Suez et qui, grâce à ce privilège de nature, a été déjà bien souvent désigné comme le futur poste avancé de la civilisation occidentale vers l'Orient, n'est pas en pays latin. C'est Salonique, qui n'est séparée de cette prédestination que par la cloison toujours branlante de l'intégrité de l'Empire ottoman. Et il faudrait méconnaître le prix qu'attachent l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie à faire tomber Salonique dans leur orbite, comme aussi la constance de leur politique orientale commune, pour douter qu'elles voient dans ce port leur grand *emporium* méditerranéen de demain. Sans même envisager l'hypothèse d'un remaniement de la carte politique, on peut très bien concevoir que le système ferré aboutissant à Salonique par la vallée du Vardar reçoive une amélioration ou un complément.

1. Ce point sera surabondamment établi tout à l'heure par la comparaison des distances kilométriques qui s'établiront de France en Italie par le Simplon avec celle de Calais à Milan par le Mont-Cenis.

Il en résulterait une ligne de communications rapides Londres-Ostende-Vienne-Salonique, concurrente de celle qui s'établit actuellement par Calais, Modane et Brindisi. L'écart de 388 kilomètres, soit seize à dix-huit heures de traversée, entre les distances respectives de Brindisi et de Salonique à Alexandrie d'Égypte, laisse, comme on voit, une marge considérable aux initiatives qui auraient pour objet de dévier, par le second de ces ports, la grande route d'Angleterre et de Belgique en Orient [1].

Raccourcir la grande artère franco-italienne, non seulement par l'utilisation du Simplon, mais par des rectifications ou des constructions adéquates, sur le territoire des deux pays — tel est donc l'objet que la prudence recommande et qui tient incontestablement une place dans le programme plus général de défense des intérêts latins. A partir du jour — et ce jour remonte au traité de Berlin — où les Empires de l'Europe centrale ont affirmé leur intention de se prévaloir de l'affinité géographique vis-à-vis du Balkan, la Latinité doit s'attendre à ne plus tenir son rang historique en Orient qu'au prix d'une lutte constante. Cette lutte ne saurait être menée par la diplomatie toute seule — supposé même que

1. Le point a été déjà traité dans la *Revue* du 1er mai 1901 (*Les chemins de fer du Balkan occidental*). Mais il nous paraît opportun de signaler que, depuis la publication de cet article, la thèse et les données en ont été fortifiées, en Italie, de l'assentiment d'un très grand nombre de journaux et de revues, politiques ou techniques, parmi lesquels nous pouvons citer la *Nuova Antologia*, le *Corriere della Sera*, *Il Pungolo parlamentare*, *Il Commercio italiano*, *Il Giornale dei Lavori pubblici*, *Il Messagero*, *Il Corriere delle Puglie* etc. L'éventualité d'une concurrence, par Salonique, à l'artère classique Calais-Brindisi, a même défrayé, à plusieurs reprises, au moment de la discussion des budgets des Affaires étrangères et des Postes, les séances de la Chambre des députés, notamment celles du 21 mai (interpellation Chimienti) et du 8 juin 1901 (interpellation de Marinis). La trace de cette préoccupation se retrouve jusque dans des documents consulaires italiens (Rapport de M. V. Lambrecht, consul royal d'Italie à Fiume, du mois de mai 1901) ; jusque dans les commentaires de la presse triestine, qui, en sa qualité d'avant-garde de l'« italianité », ne s'intéresse pas moins que celle de Rome aux affaires balkaniques et adriatiques. C'est ainsi que le modeste vœu d'un Conseil général français (celui du Jura), visant les projets austro-hongrois sur Salonique et préconisant le raccourcissement de la ligne de la *Malle des Indes*, a été reproduit *in extenso* par l'*Indipendente* du 6 septembre 1901.

Le faisceau de ces témoignages prouve à quel degré on apprécie, de l'autre côté des Alpes, l'importance de l'établissement d'une bonne ligne franco-italienne par le Simplon, apte à assurer, en tout état de cause, aux deux pays latins, leur part légitime dans le trafic de l'Orient.

celle-ci s'en occupât beaucoup : elle exige impérieusement le concours du progrès scientifique et des capitaux.

On atteint aussi l'Orient — l'Orient européen, du moins — par l'Adriatique. Et si cette vérité, classique chez les Anciens, a été quelque peu oubliée au cours du XIXe siècle, en France et même en Italie, il semble que la génération nouvelle commence à en ressaisir l'importance. Rendre un peu de son ancienne prospérité à Venise, admirablement placée pour le transit d'Occident dans la péninsule des Balkans — à partir du jour où cette péninsule aura enfin son port et son chemin de fer adriatiques[1] — est un programme auquel s'attache de plus en plus une nombreuse école en Italie. Et Venise n'est-elle pas aussi au bout de la route du Simplon ? Ne l'est-elle pas à titre plus naturel encore, grâce à la direction de la vallée du Pô, que Gênes, Naples ou Brindisi ? Nous persistons à croire, escomptant des entreprises dont l'étude se poursuit du reste, que le nouveau passage des Alpes est aussi apte à nous rapprocher un jour de l'Orient, par l'Adriatique, qu'à nous conserver notre place et notre part dans la chaîne des communications rapides entre l'Angleterre et Suez.

Amélioration du régime des communications franco-italiennes ; — reprise, sur le Gothard, d'une part du trafic que cette ligne nous enlève ; — défense, et peut-être extension de notre influence économique du côté de l'Orient, voilà trois intérêts de premier ordre qui trouvent un stimulant et un adjuvant immédiat dans l'ouverture du Simplon. Le stimulant doit s'entendre en ce sens que l'efficacité propre de ce tunnel sera accrue par l'aménagement d'une bonne voie d'accès française. L'utilité de cette voie d'accès, encore qu'elle se tire surtout de là, est encore sensible à d'autres points de vue. Comme une ligne française, pour atteindre au Simplon, doit emprunter le territoire de la Confédération helvétique — la constatation peut paraître superflue et pourtant nous verrons tout à l'heure que certains théoriciens s'y dérobent — elle est destinée *aussi* à améliorer nos relations avec la Suisse, par exemple en abrégeant le trajet de Paris à Genève. Et comme, pour atteindre la frontière suisse, la même ligne

1. Voir, dans la *Revue* du 1er mai 1901 : *Les Chemins de fer du Balkan occidental.*

exigera vraisemblablement la construction de quelque tronçon nouveau, le « choc en retour » du Simplon, si l'on peut dire, provoquera des améliorations dans l'économie de notre réseau intérieur. De ces modifications, certains intérêts régionaux, locaux même, sont appelés à tirer bénéfice. — Et voilà donc deux nouveaux sujets d'examiner avec soin le problème de la « voie d'accès », dont les données complexes s'échelonnent, décidément, des considérations de l'ordre le plus général aux ambitions d'arrondissement et même aux questions de clocher.

* * *

Le lecteur sera-t-il très étonné d'apprendre que ce sont ces questions, les dernières en importance, qui, à peu près seules, jusqu'à présent, ont eu le privilège de galvaniser un petit groupe parlementaire? Nous sera-t-il permis d'avancer que, dans les sphères politiques, on paraît s'être beaucoup moins préoccupé de la meilleure manière d'atteindre au Simplon que des intérêts locaux aptes à être desservis par cette route? On ne connaît là-dessus qu'un document officiel, bien éloquent, d'ailleurs. C'est l'exposé, fait par M. Baudin, ancien ministre des Travaux publics, au cours de la séance de la Chambre du 28 janvier 1902, des vœux de la Commission mi-parlementaire et mi-technique, instituée par lui-même, « pour l'étude des voies d'accès françaises au tunnel du Simplon ».

Ces vœux, pour les citer dans l'ordre même adopté par le ministre[1], tendent d'abord « au raccordement direct, à travers Paris, de la gare du Nord à la gare de Lyon ». On ne s'attendait guère à trouver, dans l'ouverture du Simplon, le levier de cette héroïque entreprise, dont nous dirons seulement que ce n'est peut-être pas la plus économique pour abréger la distance de Calais à Brindisi. — En second lieu, la Commission appuie « l'étude d'une ligne nouvelle de Labarre à Arc-Senans (Doubs) indiquée par la Chambre de commerce de Gray ». L'*Officiel* signale ici cet encouragement

1. *Journal officiel* du 29 janvier 1902, pp. 261 et suivantes. Tous les passages guillemetés en sont textuellement extraits.

catégorique d'un député de la Haute-Saône : « — Très bien ! Voilà une ligne d'une incontestable utilité ! »

Ne doutons point d'ailleurs que les représentants de la Haute-Savoie n'aient éprouvé, un instant après, une satisfaction au moins égale, puisque M. Baudin, poursuivant son énumération, a reconnu que la Commission préconisait *aussi* « la rectification de la ligne de Bellegarde à Saint-Gingolph ». Et certes, la députation de l'Ain, dont il est membre, aurait eu mauvaise grâce à ne pas faire écho, puisque encore un avis favorable « à l'établissement de la ligne Saint-Amour-Bellegarde » a été émis.

Ce n'est point, au surplus, que l'arrondissement de Pontarlier se trouve lésé dans cette généreuse répartition de voies d'accès françaises, car « la Commission a reconnu l'utilité de la construction d'une ligne qui, partant de la Joux ou de Frasne, et allant à Vallorbes, réalise, sur le chemin existant, un raccourci de dix-sept kilomètres, dans des conditions de tracé bien meilleures que les conditions actuelles de la ligne ». — Le tout sans préjudice ni « de l'étude de toutes les améliorations de détail : suppressions de rebroussements, d'arrêts, de ralentissements, etc., destinées à accélérer la vitesse des trains », ni même « des raccordements entre les voies d'eau et de fer et de l'établissement de tarifs mixtes ».

Tel est le condensé lumineux, homogène, précis, que M. Baudin a livré à l'appréciation du Parlement; qui constitue, pour celui-ci et jusqu'à nouvel ordre, le dossier de la « question du Simplon »; qu'enfin il n'a pas manqué de couronner par cette affirmation virile : « Il est temps que nous reprenions notre marche dans la voie du progrès. » Incontestablement, les représentants de l'Ain, de la Haute-Savoie, de la Haute-Saône, du Doubs, ont ratifié cette façon d'envisager le progrès. Mais les sceptiques — et il y en a beaucoup — continuent à se demander, même objections financières mises à part [1], si cette marche-là met aussi sûrement sur la voie du Simplon.

Reconnaissons que les initiatives d'origine plus modeste, émanant de Chambres de commerce françaises ou étrangères,

1. On n'estime pas à moins de 250 millions le coût de ces travaux, qu'on peut appeler *ad libitum* parallèles ou discordants.

de Conseils généraux, de la Société de géographie, de Comités ou même de publicistes indépendants, ne laissent point, à qui s'en impose l'étude, une impression aussi confuse à beaucoup près. Sans doute, la plupart s'inspirent d'intérêts particuliers : mais plusieurs du moins témoignent d'un effort pour coordonner ces intérêts à l'intérêt général. Sans doute l'une conclut à passer par ci, pour accéder au Simplon, et l'autre à passer par là : mais du moins chacune préconise un passage déterminé, et rapporte sa préférence à une idée maîtresse — plus courte distance, économie, allongement de parcours sur rails français, etc. D'un mot, qui veut se faire une opinion sur le problème de la voie d'accès, trier les systèmes et les comparer, aborder en connaissance de cause les objections auxquelles chacun de ces systèmes donne lieu, doit écarter d'abord jusqu'au souvenir des « travaux » de la Commission ministérielle — indications et chiffres fournis par la Direction du P.-L.-M. mis à part — et puiser résolument à d'autres sources les éléments de son édification.

***

C'est d'abord, et bien entendu, la carte qu'il faut consulter — la carte franco-suisse et non celle de tel ou tel arrondissement frontière.

Paris est relié à Lausanne par une grande ligne très fréquentée pendant la belle saison, qui, après s'être élevée de Mouchard au plateau de Pontarlier, descend sur Vallorbes, la région du Léman, et par conséquent la vallée du Rhône, par le col des Hôpitaux.

Telle quelle, cette ligne constitue une voie d'accès au Simplon. C'est même la voie normale au premier abord. Sans travaux neufs, l'itinéraire Paris-Lausanne-Brieg-Milan permet de réaliser, sur celui du Mont-Cenis, une appréciable économie de distance *réelle* (847 kilomètres au lieu de 944) que la comparaison des distances *virtuelles*[1] fait encore ressortir plus

1. Pour l'intelligence des développements qui vont suivre, il est nécessaire de rappeler, une fois pour toutes, qu'à la longueur kilométrique brute, les qualités du profil d'une ligne ajoutent un coefficient important, soit quant à la durée du trajet, soit quant aux frais d'exploitation. La longueur *virtuelle* s'obtient en majorant la longueur *réelle* de l'expression, *en kilomètres*, du surcroît de frais d'exploi-

intéressante (1 112 kilomètres au lieu de 1 255). Toutefois, les défauts de ce tracé sont si évidents que nul n'a proposé, jusqu'ici, de l'utiliser comme il est. C'est, en somme, une ligne de montagne, très pentive, traversant un plateau souvent encombré de neige pendant l'hiver, sujette, par conséquent, à des interruptions de circulation, à tout le moins à des irrégularités incompatibles avec un bon service de voyageurs[1].

On a donc songé à améliorer son profil, et un projet, étudié concurremment par la Compagnie P.-L.-M. et celle du Jura-Simplon — auquel nous avons déjà fait allusion, d'ailleurs — consiste à ouvrir un nouveau tronçon, sous le Mont-d'Or, entre l'une des gares françaises de La Joux ou de Frasnes et la gare suisse de Vallorbes. Cette correction oblige à éviter Pontarlier; mais elle présente le triple avantage : de raccourcir de dix-sept kilomètres la distance actuelle de Paris à Lausanne; d'abaisser à 896 mètres l'altitude *maxima* de la ligne ; et d'atténuer, du moins sur le versant suisse, les plus fortes déclivités. La dépense en est évaluée à 21 millions.

Si nous pouvions espérer aménager, à ce prix, une voie d'accès qui donne satisfaction aux multiples intérêts engagés dans la question du Simplon, la France aurait la rare fortune de résoudre, moyennant un modeste sacrifice, un des plus vastes problèmes économiques de notre temps. Il faudrait qu'elle saisît cette fortune et qu'elle s'y tînt. Malheureusement, à peine est-il besoin de faire remarquer qu'une ligne qui s'élève, par des pentes de 15 p. 1 000 et plus (que la correction du Mont-d'Or laisse subsister) à 896 mètres d'altitude, à travers les plateaux du Jura, est toujours une ligne de montagne ; qu'il faudra toujours s'y défendre, l'hiver, contre les intempéries, par des machines chasse-neige et des palissades; et qu'enfin, si cette ligne doit porter, à un degré éminent, le caractère de ligne de concurrence, soit au Gothard, soit à une artère en perspec-

tation ou de temps employé sur les sections déclives. Autrement dit, elle équivaut à la longueur réelle calculée en tenant compte des déclivités. En fait, c'est la longueur virtuelle qui ressort dans les horaires établis par les Compagnies et qui *peut* ressortir dans leurs tarifs.

1. Au point de vue technique, on s'accorde à reprocher à cette ligne : un tracé sinueux, des courbes de 300 mètres seulement de rayon, des déclivités de 25 p. 1000, une altitude *maxima* de 1014 mètres, enfin un rebroussement fort incommode à la gare de Vallorbes.

tive Ostende–Salonique, son insuffisance, qu'on peut dissimuler aujourd'hui, apparaîtra, dans l'avenir, dès la première épreuve de son efficacité sous ce rapport. On peut lui accorder toutes les qualités comme grande voie internationale de transport et de rapatriement des touristes. Comme outil de défense et d'expansion économiques, en toute saison, elle s'éloigne infiniment trop des sévères conditions retenues par la technique moderne pour inspirer confiance.

Sa direction ne l'expose pas à une critique moins grave que son profil, même amélioré. Elle manque le but accessoire, et fort important néanmoins, d'associer le réseau interne de la France, navigable ou ferré, aux avantages du percement du Simplon. Une voie qui va chercher, par le département du Doubs, l'accès de la haute vallée du Rhône, ne présente pas le moindre intérêt pour le bassin de la Loire ni pour les ports de l'Atlantique[1]. Sa portée se limite, pour la France, à un secteur dont la partie méridionale ne dépasse pas le bassin de la Seine, et peut être déterminée par la ligne Dôle–Auxerre–Le Havre. Et à vrai dire, si l'on se contentait de viser, par ce tracé d'intérêt restreint, l'amélioration de nos communications avec la Suisse, l'Italie et l'Orient, l'on consacrerait une fois de plus le système archaïque auquel nous devons déjà tant de déceptions.

Ce système repose sur le principe qu'une ligne remplit, au point de vue français, son rôle économique tout entier, quand elle relie Paris à un point frontière. Notre réseau national a été non seulement construit, mais exploité longtemps dans cet esprit, et ce n'est que graduellement, partiellement, sous la pression des réclamations du public et du commerce — et encore, en vue seulement de la commodité des voyages à l'intérieur — qu'on a fini par organiser quelques services directs, de l'est à l'ouest, de Lyon et Marseille à Bordeaux, par exemple. Quant à la vallée de la Loire, elle est reliée dans de si mauvaises conditions d'exploitation à la Bourgogne, à la Franche-Comté, et par conséquent à la Suisse, que, pour

1. La Commission ministérielle elle-même semble l'avoir reconnu implicitement, puisqu'elle a admis la nécessité de raccorder les voies ferrées aux voies d'eau. — Mais alors pourquoi recommande-t-elle un tracé Paris-Frasnes-Vallorbes-Lausanne, qui emporte la négation même de ce principe excellent ?

se rendre de Saint-Nazaire, Nantes, Angers, Tours ou Le Mans, à Dijon, Besançon ou Lausanne, le voyageur pressé fait un détour par Paris. Pour passer de la même région en Italie, il faut aller chercher la correspondance à Mâcon ou Lyon, par Moulins, et, de ce point seulement à Modane, le plus court trajet exige au moins quinze heures.

Comment l'ouverture du Simplon et l'orientation de la haute vallée du Rhône ne suggéreraient-elles pas l'idée de corriger ce système? Pourquoi ne pas chercher à ramifier en deux grandes lignes, visant l'une Paris, le Nord de la France et Calais, l'autre le bassin de la Loire et Saint-Nazaire, celle qui débouchera du Simplon? L'économie de nos relations intérieures y gagnerait autant que celle de nos relations internationales, et les trajets seraient abrégés, pour le plus grand avantage des voyageurs, non seulement du Centre et de l'Ouest en Suisse et en Italie, mais de la même région aux départements voisins de notre frontière de l'Est.

Au regard des marchandises en provenance du bassin fort industriel de la Loire, on ne comprend pas davantage l'utilité d'un projet qui va chercher l'accès du Simplon par le plateau de Pontarlier. Les Chambres viennent de voter plus de six cents millions pour l'amélioration de nos canaux et de nos ports. Le Centre, comme de juste, n'a point été oublié dans cette répartition. On á dit à mainte reprise, au cours des débats, que notre réseau navigable offrait un parfait exemple d'incohérence économique; qu'il fallait, cette fois, s'efforcer de le rendre homogène, non seulement entre ses parties, mais dans ses rapports de *jonction* avec le réseau ferré. Et lorsqu'une occasion se présente d'ouvrir à nos industries une nouvelle porte sur la Suisse et l'Italie, on commencerait par laisser une solution de continuité entre nos plus importantes voies navigables et la grande ligne du Simplon? On aménagerait cette ligne tellement au Nord que l'expéditeur de marchandises amenées par eau à Chalon-sur-Saône, tête du canal du Centre, n'aurait aucun intérêt à en profiter?

Remarquons que cette jonction du rail à l'eau, comme, d'ailleurs, l'extension de l'influence du Simplon au bassin de la Loire, n'exigent point, *par elles-mêmes*, de travaux neufs, ou n'en réclament que d'insignifiants. Elles se feront auto-

matiquement, à la condition qu'on dirige la voie d'accès française par le bas Jura, à proximité de Chagny et de Chalon. Il suffira dès lors d'une exploitation concertée entre les Compagnies P.-L.-M. et d'Orléans, s'inspirant du principe qu'on doit tout aussi bien viser, entre le Simplon et l'embouchure de la Loire qu'entre le Simplon et le Nord de la France, un ordre de relations plus rapides pour les voyageurs, plus économiques pour les marchandises. Nous préciserons, tout à l'heure, la mesure dans laquelle ce progrès est possible, nous contentant d'observer ici que l'itinéraire Paris-Frasnes-Vallorbes-Lausanne en écarte jusqu'à l'idée.

***

Un autre projet, que M. Baudin a mentionné à la tribune, et auquel allaient d'ailleurs ses préférences, consiste à chercher l'accès au Simplon par l'Ain et la Haute-Savoie, en utilisant notre territoire, le long du Léman, jusqu'à sa limite extrême : Saint-Gingolph. Il exige, outre le doublement et la correction de la ligne savoisienne, d'Annemasse à Saint-Gingolph, la construction d'un tronçon entièrement nouveau, de Saint-Amour à Bellegarde. Son économie consiste donc à établir la grande ligne Paris-Milan par Dijon, Saint-Amour, Bellegarde, Saint-Gingolph et Brieg, ligne plus courte de 49 kilomètres réels et de 151 *virtuels* que celle du Mont-Cenis, de profil bien meilleur, d'une jonction facile avec le réseau interne de la France, et réservant enfin au « rail français » — c'est son plus grand mérite aux yeux de ses partisans — le *maximum* possible de la part au trafic. Ce projet, à raison dudit mérite, a même été traité d'ultra-nationaliste par la presse suisse — et M. Baudin aussi.

Nationaliste ou non, nous entrons avec ce tracé dans le cycle des voies d'accès coûteuses. La dépense n'en est pas évaluée par la Direction du P.-L.-M. à moins de 88 millions. Et il est presque superflu d'ajouter que, son économie étant essentiellement de porter au maximum la part au trafic du réseau français, au détriment du réseau suisse, tout concours financier de nos voisins lui est refusé d'avance. Là n'est pourtant point, à notre avis, son côté le plus faible. Nous

n'accéderons pas au Simplon, dans des conditions qui nous permettent de recueillir le plein de son efficacité, sans faire une avance à l'avenir : les ingénieurs et les économistes n'ont pas encore trouvé le secret, déjà impénétrable à Maître Jacques, « de faire grand'chère avec peu d'argent ». Mais si la France engage une centaine de millions, encore faut-il qu'elle soit sûre de créer une ligne internationale. Or, c'est le point qui fait question. On ne tient pas assez compte, dans ce projet, que, pour atteindre au Simplon, il faut emprunter le territoire fédéral, c'est-à-dire, au fond, transiger avec l'intérêt suisse.

Car la part au trafic, qui s'établit sur la distance kilométrique brute, ne préoccupe sans doute pas moins la Confédération, demain propriétaire de tout le réseau suisse, que le Gouvernement français et la Compagnie P.-L.-M. Suivant que le point de jonction de notre grande ligne avec ce réseau sera Genève, Vallorbes ou Saint-Gingolph, cette part portera sur 206, 194 ou 121 kilomètres — distances respectives de ces diverses gares à Brieg. C'est assez dire que les Suisses ont un intérêt évident, à ce seul point de vue — et l'on en pourrait indiquer d'autres — à écarter Saint-Gingolph comme grande gare internationale. A la rigueur — et ce principe a été admis par M. le Directeur du P.-L.-M. devant la Commission ministérielle — une compensation pourrait s'établir, entre les deux pays, pour le trafic de petite vitesse. On conviendrait, par exemple, que les marchandises dirigées de France en Italie passeraient par la rive sud, et celles d'Italie sur France par la rive nord du Léman. Mais les voyageurs, la poste, les colis postaux, les services internationaux, en un mot, dont le fonctionnement rapide et régulier exige un étroit accord entre Compagnies? Ici, la Suisse n'a aucun intérêt à transiger, puisqu'il lui suffit, pour nous barrer la route du Simplon, d'assurer mal, ou de ne pas assurer du tout la correspondance à Saint-Gingolph, pour les express venant de France, et à Saint-Maurice-en-Valais pour ceux qui viendront d'Italie. Son intérêt, au contraire, et sous tous rapports, est de faire de Genève la tête de ligne de ses express de ou pour Milan, puisqu'elle se réservera par là, outre la meilleure part au trafic, une sorte d'hé-

gémonie assez naturelle sur l'exploitation de la ligne du Simplon. Aussi, la Commission, en admettant, dans son ample programme, la rectification et le doublement de notre ligne savoisienne, n'a-t-elle tenu aucun compte des réalités.

S'obstiner, dans ces conditions, à faire prévaloir la théorie du « rail français » serait candeur ou témérité. Et ainsi, pas plus que l'accès par le plateau de Pontarlier, l'accès au Simplon par la rive française du Léman ne prête à l'exploitation d'une grande ligne internationale. Entre ces deux points, l'un situé trop au Nord et dans une région trop montagneuse, l'autre écarté d'avance par l'intérêt suisse, se présente Genève; — et, tout bien considéré, il semble que l'ambition de cette ville, dès longtemps désireuse d'être placée sur la grande route de France en Italie, se recommande chez nous à l'examen des pouvoirs publics et des Compagnies.

***

D'abord et d'évidence, ce point choisi, la Confédération aurait tout intérêt à établir, d'accord avec la Compagnie P.-L.-M., un service irréprochable entre la France et le Simplon; à entrer à fond, si l'on peut dire, dans l'idée maîtresse qui doit nous inspirer nous-mêmes : l'utilisation de ce passage au point de vue du grand trafic international. Une part au trafic, calculée sur 206 kilomètres, est un stimulant pour nos voisins, en même temps qu'une garantie pour nous de l'homogénéité d'exploitation de la grande ligne Paris-Milan; et la nôtre, soit dit en passant, serait encore fort belle, si l'on calcule combien son coefficient s'accroîtrait, du fait même de cette homogénéité. — D'un autre côté, il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte pour se rendre compte que la position géographique de Genève prête fort bien au dédoublement de l'influence du Simplon, partie vers Paris et le Nord de la France, partie vers le bassin de la Loire et l'Atlantique. Ainsi les deux principales objections auxquelles nous avons vu se heurter les tracés examinés jusqu'à présent tombent d'elles-mêmes.

Il en reste une à la vérité fort grave, mais qu'il faut toujours s'attendre à trouver sur le chemin des grands résultats.

C'est la dépense. Nos voies actuelles sur Genève sont insuffisantes. L'une, que suivent les express, et qui emprunte la vallée du Rhône, fait un détour considérable par Ambérieu, Culoz et Bellegarde; à partir de ce point, elle passe sous un des plus mauvais tunnels de l'Europe, dont les éboulements de 1883 et de 1900 sont classiques — le Crédo, à l'état endémique de réfection. L'autre, sans éviter d'ailleurs le Crédo, est une ligne secondaire, de profil très accidenté, et ne prêtant, de l'avis unanime, à aucune correction : de Bourg, elle atteint Genève par La Cluse et Bellegarde. Ni celle-ci, ni celle-là, ne peuvent jouer le rôle de voie d'accès au Simplon. La construction d'un tronçon nouveau s'impose donc.

Sans préjuger des tracés qui peuvent être indiqués ultérieurement, et dont la proposition n'appartient qu'aux ingénieurs, nous devons une mention spéciale à celui que préconise depuis longtemps la Chambre de commerce française de Genève. Il a eu la bonne fortune de recueillir, en France, outre les suffrages d'une foule d'autres Chambres (de Calais, Boulogne-sur-Mer, Dunkerque, Saint-Nazaire en particulier) et de nombreux Conseils généraux, la recommandation, en 1900, du Congrès des Chambres syndicales, industrielles et commerciales et du Congrès international de géographie[1]. Il est appuyé, de l'autre côté des Alpes, par trois Comités constitués à Brindisi, Milan et Rome. Sa supériorité technique a été reconnue par M. Noblemaire devant la Commission ministérielle, au mois d'octobre 1901, toutes réserves faites, d'ailleurs, sur la partie financière. Et, malgré ces réserves, on peut s'étonner que, seul recommandé, jusqu'à présent, par les organes d'intérêts généraux, et même internationaux, ce projet soit aussi le seul que l'exposé fait à la tribune parlementaire ait passé sous silence.

Si l'on trace une ligne droite de Paris à Genève, on remarque qu'elle passe par deux points — qui constituaient d'ailleurs des étapes du même parcours, au temps des dili-

1. Par une circulaire en date du 11 août dernier, le ministre actuel du Commerce a prescrit une enquête, auprès des Conseils généraux et des Chambres de commerce, touchant les voies d'accès françaises au Simplon. Les résultats de cette enquête ne sont point encore complets, mais la grande majorité des vœux émis jusqu'à présent en faveur de tracés déterminés sont favorables à l'établissement de la ligne préconisée par la Chambre de Genève.

gences — Lons-le-Saunier et Saint-Claude. Et si l'on examine la carte du réseau P.-L.-M., on constate que d'ici à deux ans, Lons-le-Saunier sera réuni directement à Dijon par une excellente ligne de plaine à double voie, passant à Saint-Jean-de-Losne. De là l'idée de prolonger, par la percée du Jura, proche le col de la Faucille, cette artère Paris-Dijon-Lons-le-Saunier, qui expire à une distance relativement faible de Genève. L'entreprise, au double point de vue technique et financier, est-elle viable, et quels en seraient les résultats?

Les résultats, croyons-nous, ne sont contestés par personne : il suffit d'ailleurs de dire qu'en l'espèce la voie ferrée serait à peu près calquée sur la ligne droite pour faire pressentir leur importance. La Direction du P.-L.-M. admet qu'aucun autre tracé ne permettrait un trajet plus rapide entre Paris et Genève (abrégé de trois heures par rapport à l'itinéraire actuel des express), ni entre Paris et Milan, Calais et Brindisi, respectivement rapprochés de plus de deux heures ; qu'aucun autre, grâce à un profil excellent, ne permettrait une exploitation plus économique et plus régulière en toute saison [1].

Rapporté aux grands intérêts que nous avons signalés au début de cette étude, c'est à coup sûr le tracé qui permet de mieux capter à notre avantage l'influence du Simplon. Les chiffres qui viennent d'être fournis attestent dans quelle mesure les communications rapides entre la France et l'Italie, l'Angleterre et Brindisi seraient améliorées, surtout si, comme la députation de Brindisi espère l'obtenir, un meilleur aménagement de ce port et le doublement de la voie au-dessous d'Ancône contribuent encore à alléger le service de la *Malle des Indes*. De plus, ils permettent d'établir que le trafic anglo-italien, qui emprunte aujourd'hui presque exclusivement la voie du Gothard, se déverserait pour partie sur le réseau

1. Ce projet suppose la traversée des chaînons du Jura par une série de tunnels, dont le principal, sous le plateau de Bellecombe, aurait 15 kil. 200. L'altitude *maxima* ne dépasse point la cote 559, ni aucune déclivité prévue le 10 p. 1000. C'est grâce à la supériorité de ce profil que la distance *virtuelle* de Paris à Milan serait ramenée à 1 039 kilomètres, chiffre le plus bas de tous ceux qu'accusent les itinéraires actuels (Mont-Cenis : 1 255, Gothard : 1 441) et les tracés concurrents (Frasnes-Vallorbes-Lausanne : 1 059, Saint-Amour-Bellegarde-Saint-Gingolph : 1 104). Toutes ces données sont empruntées à l'exposé de M. le Directeur du P.-L.-M. devant la Commission ministérielle.

français[1]. Et enfin, la direction de cette ligne à travers le bas Jura permettrait, en utilisant la section Chagny-Chalon-sur-Saône-Lons-le-Saunier, ou en rectifiant le tronçon Chagny-Seurre, de la souder pratiquement au réseau tant ferré que fluvial du Centre de la France[2]. Par là pourrait et devrait être organisé, *enfin*, un grand service direct, par Chagny, Nevers, Bourges, de la région du Léman à l'embouchure de la Loire.

Le revers de ce projet, c'est — tout naturellement — la dépense. La Direction du P.-L.-M évalue à 130 millions la construction d'un tronçon, prévu à 80 kilomètres, entre Lons-le-Saunier et Genève. De l'autre côté du Jura, on estime ce chiffre majoré de 20 à 25 p. 100. Quoi qu'il en soit, il convient d'ajouter immédiatement que c'est le seul projet auquel soit acquis d'avance un sérieux concours financier de nos voisins. La ville de Genève, où l'esprit positif ne manque pas, sait fort bien qu'il lui faudrait prendre sa part d'une dépense qui lui vaudrait, sur la carte de l'Occident, une situation tout à fait privilégiée entre la France et l'Italie. Elle

1. On peut considérer Milan et Gênes comme les deux principaux points d'origine du trafic qui, par le Gothard, est dirigé sur Ostende.

L'itinéraire Milan-Gothard-Ostende serait plus long d'une quarantaine de kilomètres *virtuels* que l'itinéraire Milan-Simplon-Faucille-Calais (environ 1 378 kilomètres contre 1 340), et cet écart ressortirait presque au double entre les parcours respectifs Gênes-Ostende et Gênes-Calais. Si l'on ajoute : 1° que la traversée de la Manche est plus courte de 78 kilomètres par Calais que par Ostende; 2° que l'altitude du Gothard (1 154 mètres) ne saurait permettre, en hiver, une exploitation aussi rapide et aussi régulière que celle d'une ligne passant à 700 mètres, au maximum, sous le Simplon, et à 559 sous le Jura, on voit quel instrument de concurrence économique serait mis entre les mains des Compagnies françaises.

Il y aurait une initiative plus radicale encore, suggérée récemment par un article du colonel Ara, dans le *Bulletin mensuel de la Chambre de Commerce française* de Milan. Elle consisterait à percer le Mont-Blanc, entre Chamonix et Courmayeur, pour faire suite au percement du Jura; d'où, par Lons-le-Saunier, Genève, Aoste et Turin, nouvelle réduction de 63 kilomètres sur la distance Calais-Milan, et de 93 sur la distance Calais-Gênes. Évidemment, nous tiendrions le record de la brièveté du trajet pour le trafic anglo-italien, mais au prix fort.

2. On a calculé que, par une ligne directe Lons-le-Saunier-Genève, les distances de Saint-Nazaire et de Nevers à ce dernier point pourraient être ramenées respectivement à 798 et 328 kilomètres, au lieu de 876 et de 406. Une économie aussi sensible pourrait être réalisée sur les parcours ayant pour point d'origine les localités placées entre Saint-Nazaire et Nevers et pour points *terminus* Milan et les au-delà. Pour les marchandises à destination de la Suisse et de l'Italie et transbordées à Chalon-sur-Saône, *virtuellement* Chalon serait rapproché de Genève d'au moins 60 kilomètres et Milan de 85. C'est bien pour ces raisons que beaucoup de Conseils généraux et de Chambres de commerce du Centre et de l'Ouest ont appuyé de leurs vœux le projet que nous examinons.

n'a encore fait connaître officiellement ni l'importance de ce concours, ni la forme sous laquelle il pourrait être fourni. Elle attend sans doute que la « question du Simplon », résolue en Italie, soit enfin posée en France. On ne saurait l'en blâmer. Et, au fond, nous croyons que, le moment venu, c'est de son attitude et de celle de la Confédération que dépendra le point de savoir si la supériorité incontestée de ce tracé ne trouvera pas une contre-partie, pour ainsi dire insurmontable, dans la dépense afférente.

La France, de son côté, ne doit jamais perdre de vue que ses intérêts de Puissance occidentale, de Puissance latine, de Puissance équilibrée par la nature entre l'Atlantique et les Alpes, sont engagés dans la question du Simplon. Une erreur ou une insouciance de plus — et elle laisse passer l'occasion d'opposer le rayonnement de son influence et de son commerce à celui qui continue à descendre des pays allemands sur l'Italie, l'Adriatique et la Méditerranée. Il semble, à cet égard, que les progrès de la traction et de l'industrie perforatrice ne profitent qu'à nos rivaux. Trois grands passages sont déjà ouverts aux voies ferrées entre l'Allemagne et la Haute Italie : le Gothard, qui met Gênes et Milan en communication directe avec la vallée du Rhin; — le Brenner, entre la Lombardie centrale, le Tyrol et la Bavière ; le col de Tarvis, route de Vienne à Venise. Et d'autres lignes, parallèles par le but, sinon tout à fait par la direction, sont en construction ou en projet. En ce moment même, on établit, par une série de brèches perpendiculaires à la chaîne du Tyrol, une voie directe de Munich à l'Adriatique, qui placera Trieste à 400 kilomètres seulement de cette ville[1] et réduira de 116 kilomètres la distance Venise-Vienne — moyennant, il est vrai, une dépense de 250 millions. On projette une autre ligne directe entre Munich et Milan par le Splugen, et la *Gazette de Cologne*, qui la préconise, en évalue le devis à 102 millions. Plus à l'Ouest encore, nous savons que le per-

1. Le but de cette gigantesque entreprise est d'attirer vers l'Allemagne centrale le trafic de l'Orient, en faisant de Trieste l'*emporium* de cette région. Munich, en effet, se trouvera dès lors placée à 300 kilomètres plus près de Trieste que de Hambourg.

cement du Lœtschberg a été étudié, et dans quelle mesure il compléterait ce formidable système de relations entre le centre de l'Europe et le littoral italien. L'esprit de l'exploitation des voies existantes est tout à fait adéquat au même programme. Il consiste à traverser de part en part le continent, de la Mer du Nord à la Méditerranée, pour relier, non seulement les États, mais les mers — et c'est précisément en vue d'assurer la coïncidence entre ses lignes de l'Atlantique et celles d'Extrême-Orient que le *Norddeutscher Lloyd* a organisé, cette année, un *Lloyd-express*, de Hambourg à Gênes.

Devant de tels efforts, et — ajoutons-le — de tels résultats, est-il excessif de soutenir que la France doit s'imposer des sacrifices pour l'accès du Simplon? Ce qui est en jeu, ici, c'est la conception même d'Occident, opposée à celle d'Europe centrale. De notre temps, les entités économiques et même politiques ne sont pas affaire de tradition. Elles se constituent et se développent suivant des lois à l'élaboration desquelles le progrès matériel a la plus large part. Occident, Latinité, équilibre méditerranéen ne sont que des mots, si, par ailleurs, un réseau d'intérêts de plus en plus dense enveloppe les peuples entre les mers du Nord et la Méditerranée. Et, d'autre part, comment contester que ces intérêts aient pour symbole et pour principal véhicule le « rail » et l' « eau »?

Nous persistons à penser qu'une grande ligne d'intérêt occidental, au bénéfice de laquelle seraient associées la France, la Suisse française et l'Italie, ajouterait, non pas seulement à la cohésion économique, mais peut-être même aux affinités morales qui doivent subsister entre les trois peuples. Nous croyons qu'elle peut être l'un des éléments d'une revanche sur l'esprit qui a constitué, qui maintient, qui menace d'agrandir démesurément, quelque jour, l'Europe centrale. Si c'est voir de trop haut la question du Simplon, on voudra nous pardonner, en considération du nombre, de l'âpreté et de la puissance des petits intérêts, grâce auxquels, en France et jusqu'ici, on l'a toujours vue de trop bas.

CHARLES LOISEAU.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

SOUVENIRS

D'UNE

ÉDUCATION MANQUÉE

Les discussions contradictoires sur la réforme de l'éducation laissent souvent l'esprit dans l'incertitude. Le propre de toutes les théories étant d'être faibles par quelque côté, aucune idée ne s'imposant par l'impérieuse évidence, chacun finit par suivre son tempérament. Par passion, plus encore que par raisonnement, se poursuit chez nous la querelle des anciens et des modernes, où il entre aujourd'hui autant de politique au moins que de pédagogie. Peut-être l'unique moyen de préciser en soi une opinion jusqu'à la pleine clarté est-il, pour l'homme qui a vécu, de se représenter l'éducation qu'il a reçue, d'en suivre les effets sur sa propre vie et de la juger par ces effets mêmes. La conclusion à laquelle il arrive ainsi ne vaut que pour lui et pour ceux qui, après avoir été élevés comme lui, ont vécu une existence à peu près semblable à la sienne. C'est peu de chose, mais c'est quelque chose déjà. En considérant l'utilité de ces petites autobiographies, le lecteur voudra bien permettre à ceux qui les écriront de se mettre en scène. Ce n'est pas pour m'y complaire que je vais — laissant de côté pour aujourd'hui l'éducation morale proprement dite — donner ici mes souvenirs d'éducation intellectuelle, et les réflexions que m'a suggérées mon expérience de ma propre vie.

I

J'ai conservé de ma vie de collège un souvenir précis. Je revois, en une succession de tableaux où je parierais qu'aucun détail n'est effacé, les bâtiments, les salles et les cours du collège, et les professeurs dans leurs chaires, et la série des exercices scolaires en étude et en classe. Et, de plus, je crois apprécier avec une suffisante exactitude les effets considérables produits en moi par l'ensemble de cette éducation.

J'ai le sentiment d'avoir été élevé dans un milieu noble, étranger et lointain. J'ai vécu à Athènes, au temps de Périclès, à Rome, au temps d'Auguste, à Versailles, au temps de Louis XIV. Les idées et les passions qui conduisent et qui animent la vie des hommes ont été présentées à mon esprit sous les formes les plus belles. Le fond permanent de la sagesse humaine m'a été communiqué par pénétration lente. J'attache un prix infini à quantité de réminiscences. Des vers sont demeurés dans ma mémoire, parce que, le jour où je les ai entendus, ils ont éveillé en moi l'écho, qui, en toute âme, guette l'expression noble d'un sentiment humain.

Si je supprimais de ma vie cette éducation, il me semble que brusquement un voile cacherait à mon regard la perspective d'un paysage immense; ma vie s'abrégerait de la durée des siècles entrevus, mon humanité deviendrait précaire, éphémère et fruste. Mais aussitôt après que j'ai rendu cet hommage à mon éducation et témoigné ma reconnaissance aux hommes qui me la donnèrent — presque tous furent des hommes excellents — mon examen de conscience me révèle les infirmités graves auxquelles je fus exposé par cette même éducation.

J'ai appris, au collège, des langues, de l'histoire et de la géographie, des sciences mathématiques, de la physique, de la chimie, de l'histoire naturelle, de la philosophie; mais une scolarité très longue — dix années — ne m'a laissé aucune notion précise de rien.

J'ai fait beaucoup de thèmes et beaucoup de versions; mais personne jamais ne m'a dit pourquoi, dans quelle intention, en espérance de quel profit, je traduisais du français en grec et en latin, ou bien du grec et du latin en français. Bien des fois, j'ai cité un mot charmant et sérieux de M. Constant Martha : « Pendant des années, j'ai fait un thème et une version, toujours les mêmes, et la correction fut la même toujours. Le professeur disait tantôt : « C'est ça ; » tantôt : « Ce n'est pas ça. » Pourquoi c'était ou ce n'était pas ça, il ne le disait jamais. » En troisième, nous expliquions le *De amicitiâ* de Cicéron. Notre professeur préparait une traduction de cet élégant opuscule. Il la tenait sur le métier depuis des années, la remaniant toujours. Si quelqu'un de nous avait rencontré une expression heureuse, le maître enchassait la trouvaille dans son texte. Il nous lisait sa traduction avec plaisir, et, aux beaux passages, la relisait. C'était probablement un chef-d'œuvre; nous étions persuadés que c'en était un, mais nous ne savions pas en quoi ni pourquoi. Chose singulière : le temps n'était pas mesuré alors aux études classiques, et il me semble que tous ces exercices étaient hâtifs. Ils se pressaient, il est vrai, si nombreux dans le cycle de la semaine ! Aucun jamais n'était poussé jusqu'au bout. C'était une improvisation perpétuelle, comme au petit bonheur. Nous avons écrit, Dieu sait combien de versions et de thèmes, mais nous n'avons pas fait vraiment une version, ni un thème.

Un thème, une version, c'est une comparaison, une lutte entre deux langues. L'effort pour transposer une phrase de l'une dans l'autre, s'il est bien dirigé et si les difficultés en sont bien expliquées et bien classées, doit procurer une certaine connaissance des différences entre les deux langues et, par conséquent, du caractère de chacune d'elles. C'est beaucoup, dans une éducation, qu'une acquisition de cette sorte. Pourquoi donc ne m'a-t-on jamais dit que le génie d'un peuple s'exprime clairement et certainement par la langue qu'il a composée à son usage; que sa phrase donne le moule de son cerveau, et que sa manière de penser détermine sa façon d'agir, son aptitude historique et sa vocation particulière dans l'humanité? Sans doute, ces inductions sont toujours hardies et impossibles à établir avec la certitude scien-

tifique. Il ne faut point les proposer aux plus jeunes écoliers, qui opèrent par instinct et comme par jeu. Mais déjà on peut faire comprendre à ceux-ci la structure d'une phrase latine et celle d'une phrase française, et les habituer à comparer l'une à l'autre. Peu à peu, la notion se préciserait. Pourquoi, dans les hautes classes, ne m'a-t-on jamais donné à entendre que la phrase latine est celle d'un peuple qui agit, commande et légifère, et la phrase grecque, celle d'un peuple à raisonnement perpétuel. Est-il admissible qu'un enseignement établi sur l'étude des langues s'achève, après tant d'années, sans que l'écolier connaisse, en eux-mêmes et par comparaison, les caractères particuliers et distinctifs des langues étudiées?

Nous avons expliqué un très grand nombre de morceaux d'auteurs, jamais un auteur tout entier, ni, à deux ou trois exceptions près, une œuvre entière d'un écrivain, un traité, un poème, une tragédie. Si nous étudiions un long fragment, comme un chant de l'Énéide, c'était par petits morceaux, sans jamais une vue d'ensemble. Sur les grands classiques, nous avions les vagues impressions de notre sensibilité et de notre jugement inexpérimentés. Ne connaissant à proprement parler aucun écrivain d'aucune littérature, nous ne pouvions pas nous représenter les différences entre les génies des peuples esthétiques.

De ces explications en classe, ma mémoire, à part quelques heureux moments extraordinaires, n'a gardé qu'une impression d'ennui. Morceaux de tous temps et de toutes langues se confondirent dans la monotonie d'un même plan. L'antiquité grecque et l'antiquité latine s'y juxtaposaient. Jamais ne nous fut présenté le synchronisme des lettres anciennes. Du Grec ou du Romain, qui avait parlé le premier? Nous le savions à peine, si nous le savions. Nous étions en droit de croire que Périclès et Cicéron étaient des contemporains. A plus forte raison, nous ignorions la chronologie d'une même littérature. Nous avions commencé par expliquer Lucien; plus tard, nous avons expliqué Homère. Je ne me suis jamais douté qu'il y eût entre eux un même intervalle de temps et de civilisation qu'entre Charlemagne et Napoléon.

Il fut fait à notre détriment un abus de la superficielle et incomplète vérité que l'homme est le même dans tous les

temps et dans tous les lieux. Nous n'étions aidés ni invités d'aucune façon à nous figurer les personnes et les choses des temps passés. Aux murs nus de la classe, une seule image était suspendue, celle de la France divisée en départements, que personne jamais ne regarda de près. Jamais au collège je n'ai appris en quel lieu, sous quelle couleur du ciel, devant quelle assistance, se jouait une tragédie de Sophocle ou une comédie de Plaute. Pas davantage ne fut reconstitué pour nous le décor du forum et la tribune d'où les Gracques haranguaient les citoyens romains. Pas davantage, au reste, l'auditoire de Bossuet, le public de Racine ou celui de Molière. Encore moins, bien entendu, nous furent expliquées les civilisations, dont les œuvres d'art sont les monuments représentatifs. Si bien que nous apercevions les beautés des chefs-d'œuvre, anciens et modernes, mais vaguement, sans en pénétrer le sens intime, caractéristique, exquis. Une tragédie grecque a son humaine beauté accessible à tout regard, mais aussi sa beauté hellénique, très particulière. La connaissance de ces particularités est essentielle à l'éducation. Elle substitue la vie vraie avec ses accidents et ses reliefs à la plane banalité. Sans doute nous n'étions que des écoliers, mais un écolier n'est pas jusqu'au bout un enfant. Quand je me suis levé des bancs du collège, ma lèvre et mon menton avaient fleuri. J'étais en état de comprendre des choses délicates et difficiles.

Nous vécûmes hors de la nature, comme hors de l'histoire. Je me rappelle de lamentables explications de pages de Virgile dont je n'ai senti que bien longtemps après la beauté. Les semailles, la moisson, la culture de la vigne, les mœurs des abeilles, toute la vie de la nature, incrustée par Virgile dans la concision de ses vers, c'étaient des mots que nous expliquions, des mots difficiles et sans la récompense qui aurait pu nous être donnée de vivre un moment dans la nature. Un jour, nous eûmes la visite d'un inspecteur, M. Auguste Nisard, accompagné de notre vieux proviseur. Un élève expliquait le passage où se trouve le vers :

Infelix lolium et steriles dominantur avenæ.

Le mot *Infelix* est employé ici dans une acception qui n'est pas habituelle ; en l'entendant, l'inspecteur se récria : « *Infelix*,

monsieur le proviseur! » Le proviseur répéta : « *Infelix.* » Ni l'un ni l'autre, je crois bien, ne s'inquiéta de l'identité du *lolium*, ni sans doute ne regarda la désolation du paysage où la folle avoine ondulait.

Je ne sais pas comment le goût de l'histoire n'a pas été détruit en moi par l'enseignement du collège. Dans le chaos des guerres que l'on nous divisait en périodes et en théâtres; dans cette ribambelle de traités de paix perpétuelles, qui durèrent quelques années ou quelques mois; à travers la poussière des faits divers, nous ne pouvions discerner aucun signe révélateur des transformations de la vie générale, ni les étapes de l'humanité en marche vers nous. Or à quoi donc peut servir l'histoire, si ce n'est à me montrer d'où je viens, où je suis, où je vais probablement?

« Monsieur, — disait un de mes professeurs à tel élève qui avait commis quelque sottise, — vous me ferez une carte d'Europe; je la montrerai aux inspecteurs généraux quand ils viendront; cela leur prouvera que j'enseigne la géographie. » Son enseignement de la géographie se bornait à ces pensums. Ainsi, ni la place de la terre dans le monde, ni la description de la terre, ni les groupes divers de l'humanité, ni les relations de la nature et de l'homme. De tout cela, en quoi une philosophie est incluse, rien, au temps où j'étais écolier, absolument rien[1]!

En ce temps aussi, les sciences étaient méprisées par les gens d'esprit. Dans la hiérarchie des écoliers, le « scientifique » était relégué à un degré inférieur. Si les sciences n'avaient conduit à l'honneur des chapeau, épée et manteau du polytechnicien, le mépris eût été sans réserve. Il est vrai qu'elles étaient enseignées sans précautions, sans avis préalable, sans charité envers notre ignorance. Aucun maître ne nous a défini ce procédé de l'esprit humain qu'on appelle une méthode, ni n'a projeté la science dans l'histoire et dans la vie. Il arriva pourtant au cours de mes études un accident extraordinaire. Un jour, notre professeur de physique, après avoir conté l'histoire de Galilée regardant osciller une lampe suspendue à la voûte de la cathédrale de Pise, s'avisa, je ne

1. Inutile de dire ce qu'était l'enseignement des langues vivantes.

sais par quelle inspiration dont je ne me rappelle pas un autre exemple, de nous dire qu'il y avait longtemps que des objets suspendus s'étaient balancés, que bien des hommes avaient vu ce phénomène sans y faire attention. Il ajouta : « C'était un problème que la nature proposait aux hommes ; Galilée le vit ; il y trouva la confirmation du système de Copernic, lequel était une explication nouvelle du monde. » Ces paroles, qu'il développa en quelques minutes très clairement, je les écrivis, le soir même, à mes parents dans une lettre que je viens de relire, et dont l'enthousiasme, en termes très juvéniles, me prouve que nous étions capables d'aimer la science et d'en comprendre la beauté, la grandeur, l'utilité.

La longue série de mes classes s'acheva par la philosophie. La transition de la rhétorique à la philosophie me parut extrêmement brusque, ou plutôt il me sembla qu'il n'y en avait pas. Nous entrions dans un autre monde. Après en avoir pris l'air, je m'y habituai et finis par m'y plaire beaucoup. Nous sentions que cet enseignement s'adressait à nous en notre qualité d'êtres pensants. Le professeur était amoureux de la philosophie, vibrant de foi spiritualiste, ennemi d'Auguste Comte, amateur de problèmes d'esthétique, exaspéré contre Baudelaire, qui lui fut méchamment révélé par nous. Il pensait avec un effort et une sincérité visibles. Nous admirions cette nouveauté. Pourtant, après les études que nous avions faites, cet enseignement nous déconcertait. Toute la logique — et, dans ce temps-là, la philosophie, tenue en suspicion depuis M. Fortoul et point encore réhabilitée par M. Duruy, se réduisait à peu près à la logique — nous apparaissait en l'air. J'ai senti pendant cette année un malaise ; je croyais entendre la conclusion d'un livre que je n'avais pas lu.

La vraie fin des études d'alors, c'était la rhétorique où les meilleurs élèves passaient deux ans. Dans la rhétorique, tout cédait au discours. Nous en composions deux par semaine, l'un en latin et l'autre en français. C'était beaucoup, mais l'habitude était prise et nous plaisait. Le compte rendu des discours était une petite solennité. Nos professeurs[1] les clas-

1. C'étaient M. Lemaire et M. Gaston Boissier, les deux meilleurs professeurs que j'ai eus — très différents au reste. M. Lemaire était maître de la rhétorique éloquente ; M. Boissier, le maître de la rhétorique fine ; le premier, d'un savoir

saient par ordre de mérite, lisaient tout entier le meilleur et les bons passages de ceux qui venaient après. Ils lisaient très bien. Nous étions touchés de l'honneur fait à notre éloquence et à notre esprit. Presque toute la classe s'intéressait à ces lectures. S'il arrivait qu'un des « forts » se dérobât une semaine ou deux — se dérober, c'était remettre une copie écrite à la hâte, pour la forme, et non revêtue du *Lege quæso*, — quelque paresseux lui disait en sortant : « Tu ne fais donc plus rien? » Ainsi se manifestait notre plaisir français à bien dire ou à entendre bien dire. Or, je trouve ce plaisir charmant et délicat. Je me souviens, d'ailleurs, distinctement, d'une utilité maîtresse de cet exercice : il était le seul où nous apprissions à mettre et tenir nos idées en ordre et à les bien exprimer. M. Lemaire nous dictait des « matières » qu'il fallait suivre rigoureusement, et qui se divisaient en trois, ou quatre ou cinq paragraphes. Si quelqu'un, au début de l'année, s'avisait d'ajouter un paragraphe, où bien d'en fondre deux en un seul, le maître faisait cette déclaration : « Vous ne savez donc pas que lorsqu'il me vient à l'esprit un sujet de discours, tout de suite, je le vois se diviser en trois, ou quatre cinq paragraphes, et quand c'est trois, c'est trois ; quand c'est quatre, c'est quatre; quand c'est cinq, c'est cinq. Je vous défends de toucher à ma matière. C'est bien entendu? » C'était bien entendu, car il lançait cet ordre de dessous une moustache grise de colonel. Nous respections le cadre donné; nous développions l'idée de chaque paragraphe, car il n'y en avait jamais qu'une : « Un paragraphe par idée, une idée par paragraphe », disait le maître. Et il ne fallait ni introduire une idée, ni permettre que les idées chevauchassent les unes sur les autres : « Vous brouillez la matière ! Ne touchez pas à ma matière ! » L'exercice du discours ainsi compris était une leçon d'ordre et de mouvement réglé, qui avait sa réelle valeur.

Oui, mais devant beaucoup des sujets que nous traitions sans hésiter, je me récuserais aujourd'hui. Nous avions l'audace de la jeunesse, qui n'est pas sans danger; la vie ne la

très limité, je pense; le second, érudit, mais gaiement, sans surcharge, avec esprit. Le seul coin de l'antiquité que j'aie appris à connaître au collège est celui de Cicéron et de ses amis.

corrige pas chez tout le monde. Il faut enseigner aux écoliers le respect de ce qu'ils ne savent pas encore. L'empreinte de la rhétorique est restée sur bien des esprits, pour qui l'important est, non pas de savoir, mais de dire. Sitôt qu'ils voient apparaître une forme, qui promet d'être belle ou jolie, ils la suivent, laissant derrière eux la vérité plus lente. Il aurait mieux valu certainement nous faire acquérir les qualités d'ordre et de mouvement par d'autres moyens que la discipline oratoire, ou tout au moins ne nous demander que quelques discours, dont les sujets auraient été préalablement étudiés. Mais c'était le naturel couronnement d'une éducation imprécise que cette rhétorique où nous fîmes parler trop de personnes que nous ne connaissions guère sur des choses que nous ne connaissions pas davantage.

II

Après, ce furent pour moi les trois années d'École normale.

La première, sorte de rhétorique supérieure, où nous préparions l'examen du baccalauréat supérieur qu'était la licence ès lettres, fut une année perdue. J'ai oublié tous les sujets de dissertation qui nous furent donnés, à l'exception d'un seul, sur lequel nous composâmes à l'examen de la licence, et qui fut : « L'éloquence continue ennuie ». Je ne saurais dire quels textes nous avons expliqués. Cette lacune dans une mémoire très fidèle prouve que nous étions saturés de creuse nourriture. L'estomac n'en voulait plus. En troisième année, les élèves se partageaient en sections spéciales, correspondant aux diverses agrégations. La seconde année, qui n'était suivie d'aucun examen, était une période de travail plus libre, et, par excellence, l'année de l'École. Elle fut la meilleure, sans aucun doute, de ma vie d'écolier. Elle ne me fait pourtant pas oublier les graves défauts qu'avait alors l'enseignement de l'École normale.

Dans l'étude des langues, je ne fis aucun progrès. L'École avait un admirable maître de grammaire, M. Thurot, mais cet

enseignement était réservé à une des sections de la troisième année, la section de grammaire, laquelle était d'ailleurs classée la dernière dans notre estime et dans celle de nos maîtres. Les premiers de la promotion choisissaient entre les lettres, la philosophie et l'histoire; les autres, comme on disait, étaient « précipités en grammaire ». Que les études de grammaire, exactes et philosophiques en même temps, précises et qui mènent si loin, fussent dégradées à l'état de pis aller, cet étrange préjugé révèle l'essentiel caractère de l'École, comme elle était dans ce temps-là, c'est-à-dire purement littéraire et, je dirai, « aux fins de littérature ».

Nos travaux de seconde année étaient de petits « essais » j'en connais qui sont devenus des conférences et des articles de revue. Nous étudiions un caractère dans un poème — Hélène ou Hector dans l'*Iliade*, — ou bien un écrit, un traité — l'*Institution chrétienne*, de Calvin, les *Maximes et Réflexions sur la Comédie*, de Bossuet. — Nous lisions avec attention notre texte; nous en faisions l'analyse aussi exacte et fine que possible, puis, de notre plus jolie façon, nous exprimions notre sentiment sur l'œuvre. Nous prenions plaisir à ces travaux; on y mettait le meilleur de soi, mais ce « soi », on le dépensait depuis des années en écriture, sans l'enrichir à proportion. D'un petit capital nous étions prodigues, et mangeurs perpétuels de notre blé en herbe.

Il semblera particulièrement extraordinaire aux normaliens d'aujourd'hui que nous n'ayons été nullement instruits aux méthodes de la recherche, et que les futurs historiens n'aient jamais expliqué en conférence un texte historique quelconque, jamais entendu une leçon commençant par : « Cette leçon est établie sur tels documents, et voici le degré de confiance qu'ils méritent ». Je me demande aujourd'hui comment on a pu me donner, comment j'ai pu accepter et composer un travail sur « les lois barbares », une des plus difficiles questions de l'histoire. Je l'ai gardé : il est étonnant par l'ignorance qu'il suppose et par la tranquillité avec laquelle cette ignorance était ignorée de moi.

Nous entendions en seconde année des leçons de philosophie, de littératures grecque, latine, française et d'histoire. Une certaine culture générale pénétrait ainsi dans nos esprits,

avant la séparation en sections spéciales. C'eût été un grand bienfait pour nous si, après un accord préalable, nos maîtres de conférences avaient étudié devant nous l'histoire, les lettres, la philosophie d'une même époque, de façon que nous pussions reconstituer une synthèse de toute la vie à une grande date déterminée. Car la séparation dans les esprits de phénomènes unis intimement dans la réalité, et qui se correspondent et le plus souvent se commandent les uns les autres, engendre cette infirmité si répandue d'intelligences surnourries en un point et anémiques dans l'ensemble, qui donnent quelquefois l'illusion de la force, mais finissent toujours par trahir leur indigence. Mais nos maîtres ne se concertaient pas entre eux. Chacun d'eux traitait le sujet qu'il lui avait plu de choisir, et ces sujets ne se raccordaient pas. Des fragments, des fragments, des fragments toujours, dans l'enseignement supérieur, comme dans l'enseignement secondaire, et, nulle part, l'effort vers une harmonie.

L'École avait — comme elle a encore aujourd'hui — une section des sciences; mais, sous le grand toit commun, nous habitions, scientifiques et littéraires, deux pays différents. Il semble qu'il aurait été naturel de nous réunir, ne fût-ce qu'en notre qualité de futurs professeurs, pour nous entretenir de nos devoirs d'éducateurs ; mais, si nous savions vaguement que nous dussions être professeurs, nous ne l'avions jamais entendu dire par personne. Du moins l'École pouvait être un lieu de vraie culture intellectuelle générale ; aucun établissement en France ne semblait mieux approprié à cette destination.

La division en deux sections, scientifique et littéraire, avec enseignements distincts, était naturelle et nécessaire, mais l'absolue séparation ne l'était pas. On pouvait, à tout le moins, percer une fenêtre qui donnât vue aux uns sur les autres. A côté de nous, littéraires, travaillaient dans leurs laboratoires des savants, parmi lesquels était Pasteur. Les regards du monde commençaient à se tourner vers le laboratoire de ce grand homme, qui étudiait la question des générations spontanées. Pasteur fut invité à exposer le débat dans une des conférences du soir qui se donnaient à la Sorbonne. Il parla sa langue pure, forte, lumineuse, naturellement noble. Sa

démonstration fut si claire en sa déduction, si évidente en ses preuves que tout le monde le comprit. Or, au pied de sa chaire, la Cour et la Ville étaient venues; mais non pas nous, les littéraires. La chose ne nous regardait pas; Pasteur était un scientifique[1]. Encore moins pensa-t-on à le prier de parler quelquefois devant nous à l'École même. Et pourtant quel professeur de philosophie, l'homme qu'intéressaient, comme il a dit, certains problèmes « par leur liaison avec l'impénétrable mystère de la vie et de la mort »; qui prêchait « l'enthousiasme », mais lui prescrivait un « sévère » compagnon, l'esprit critique: « Ayez le culte de l'esprit critique. Réduit à lui seul, il n'est ni un éveilleur d'idées, ni un stimulant de grandes choses. Sans lui, tout est caduc. Il a toujours le dernier mot. » Quelle leçon encore, qui nous eût été si précieuse, lorsqu'il donnait cette règle de méthode à celui qui croit avoir trouvé un fait scientifique important, et qui a la fièvre de l'annoncer: « Se contraindre des journées, des semaines, parfois des années, à se combattre soi-même, à s'efforcer de ruiner ses propres expériences, et ne proclamer sa découverte que lorsqu'on a épuisé toutes les hypothèses contraires! » J'insiste sur ce souvenir — Pasteur vivant auprès de nous et inconnu de nous[2] — parce qu'il crie l'absurdité d'un régime qui mutila nos intelligences.

1. Seuls les élèves de la section de philosophie prenaient quelques notions de science, y étant obligés, parce que le baccalauréat ès sciences était exigé des candidats à l'agrégation de philosophie. Ils s'y préparaient avec les procédés usités dans les fours à baccalauréat. La Faculté des sciences avait pour eux une indulgence extrême. Elle considérait la philosophie comme un jeu littéraire, et demandait aux philosophes de ne point se mêler de science. Un de mes camarades de promotion, passant son examen, fut interrogé par Sainte-Claire Deville, qui le taquina et le brouilla au point de lui faire répondre « non » à la question : « Le sucre est-il soluble dans l'eau ? » Sur quoi le professeur proclama : « M. X est admis. » Puis, parlant à ses collègues : « Au moins, en voilà un qui ne se mêlera pas de nos affaires. »

2. Nous connaissions Pasteur comme administrateur de l'École normale. Nous nous permettions envers lui des farces bêtes de collégiens. Un jour qu'il avait édicté des peines sévères contre ceux qui seraient surpris « fumant ou revenant de fumer », nous résolûmes d'organiser contre lui, la première fois qu'il viendrait au réfectoire, la manifestation du silence. La première fois qu'il parut, à mesure qu'il s'avança entre les tables des littéraires, les conversations s'éteignirent et même le bruit des couteaux et fourchettes. Interdit, M. Pasteur, après deux allées et venues, se retira, en grommelant : « Tas d'imbéciles ! » Depuis, j'ai souvent repensé à ce mot-là.

IV

Au moment où nous étions à l'École normale, le vent tourna. Je ne rappellerai pas ici la totale réforme entreprise par M. Duruy, les résultats qu'il obtint, ceux qu'il prépara ; non plus le grand mouvement qui suivit « la Guerre ». Des hommes, jeunes alors, et qui, reprenant leur éducation en sous-œuvre, la refirent du mieux qu'ils purent, se proposèrent en même temps de préserver les générations nouvelles contre les erreurs dont ils étaient les victimes. Le collège a bien changé depuis notre temps ; une classe de rhétorique ne ressemble plus du tout à la classe de M. Lemaire. Le nom même de rhétorique a été effacé de la liste des classes. L'école normale est toute transformée. Enfin, nous avons vu naître une institution nouvelle, les Universités.

Est-ce donc une vieille histoire finie que je viens de raconter, et toutes ces doléances n'ont-elles qu'un intérêt rétrospectif? Nullement.

Les enfants et les jeunes gens élevés dans les collèges, à l'École normale et dans les universités reprendront et retourneront contre nous les principaux des griefs tout à l'heure énumérés, si nous n'ajoutons pas aux réformes partielles la grande réforme qui sera de nous proposer une idée directrice et un idéal d'éducation.

L'idéal des éducateurs du XVIIe siècle était simple et pouvait l'être. L'existence d'un sujet de Louis XIV était, à l'avance, réglée; il n'avait pas la charge de lui-même ; l'Église pensait pour lui et le Roi voulait pour lui. La famille, la corporation, l' « Ordre », étaient des cadres qui le recevaient et le classaient. Aucune inquiétude de l'avenir, ni chez les individus, ni dans la société. L'humanité française se croyait parvenue à l'état définitif. Il y eut un moment du règne de Louis XIV où il semble que la terre eût cessé de tourner. *In conspectu solis stetit terra*. L'esprit avait perdu la notion du temps qui passe. Au reste, il n'était troublé par aucune curiosité. Les sciences naturelles naissaient à peine, la nature étant

négligée comme indifférente, ou traitée en suspecte, comme l'ennemie du chrétien. Les mathématiques seules étaient cultivées, et seulement par une aristocratie internationale de rares esprits. A l'homme de ce temps-là, suffisaient les « humanités » comme il les entendait, c'est-à-dire l'étude esthétique et morale des grands écrivains, ayant pour fin de former « l'honnête homme », ce qui signifiait, ou à peu près, l'homme comme il faut.

L'erreur d'un grand nombre d'éducateurs a été de croire que cet idéal devait être éternel. Ils ont prétendu l'imposer à un monde prodigieusement transformé. Ils ont lutté contre la réclamation des besoins nouveaux, contre la force des choses, contre l'évidence. Assaillis de toutes parts, ils ont été vaincus. Aujourd'hui l'enseignement secondaire semble un ancien massif, usé au sommet par les agents météoriques, raviné à la base, troué par des courants nouveaux. Il a pris l'aspect d'un chaos. Ne nous attardons pas à regretter l'ancienne forme, si belle qu'elle ait pu paraître en son temps, car elle est morte de n'avoir pu vivre dans la société moderne. Cherchons plutôt, par-dessus la diversité nécessaire des types d'enseignement, notre idée directrice. Nous la trouverons dans une définition nouvelle des humanités, car il faut garder ce beau vocable; mais la vieille définition des humanités ne convient plus évidemment, après que l'humanité s'est transformée, après la philosophie des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles, après les lettres modernes, après la science moderne, après la découverte et la conquête de la nature, après la mise en valeur du globe, après la Révolution, après la démocratie, quand les anciens cadres d'existence ont été brisés, quand les autorités d'autrefois sont mortes ou réduites à se défendre, quand enfin l'éducation a charge de former un homme qui aura toute la charge de lui-même.

Oublions nos habitudes et concepts traditionnels; ressaisissons-nous sur l'accoutumance, un tyran dont la douceur est perfide et perverse; au moment de chercher à définir les humanités, élevons-nous jusqu'à la question : Qu'est-ce que l'homme? L'homme est un être qui vit dans la nature, avec laquelle il est en rapport d'action et de réaction, un être qui vit dans le temps, où il marque des périodes par la trans-

formation de ses idées et de ses mœurs. De ce fait qui ne peut être contesté, suit, comme un naturel corollaire, cette définition, que les humanités sont l'étude de l'homme dans la nature et dans le temps.

L'étude de l'homme dans la nature et dans le temps, tel doit être l'objet de l'éducation au collège.

Je ne fais point ici une proposition chimérique. Je n'entreprends point de transformer nos collégiens en philosophes. Je n'oublie pas leur âge, mais je me souviens que nous les gardons longtemps sur nos bancs et qu'ils passent, au collège, de l'âge de l'instinct à l'âge de la raison. Laissons-les vivre en enfants pendant la première période; donnons-leur, sans aucune érudition d'aucune sorte, les premiers éléments des langues et des sciences. Expliquons-leur seulement un peu ce qu'ils font, et pourquoi ils le font.

A l'entrée du second cycle, il est très facile de leur présenter une idée générale de la nature, et la définition des sciences qui se partagent la tâche de l'étudier. Quelques entretiens y suffiraient, très simples au début de l'année, et qui seraient repris à la fin, en manière de confirmation et de récapitulation. C'est une règle excellente, de projeter une lumière sur la route de l'écolier, puis de l'arrêter de temps en temps pour l'inviter à se retourner vers le chemin parcouru, avant de le remettre en train. Il viendra un jour où beaucoup de maîtres seront capables de donner ces directions générales. Mais, en attendant, pourquoi le professeur de philosophie demeure-t-il enfermé dans la dernière classe du collège? J'ai peur que cette classe finale ne soit aujourd'hui encore une tête superposée à un corps qui ne l'attendait pas; l'enseignement philosophique, très aimé des élèves, les surprend toujours comme une nouveauté. Le professeur de philosophie devrait aller au-devant de ses futurs disciples. Un élève philosophiquement dirigé dans son travail intellectuel, et qui en découvrirait l'ensemble et les objets, dont l'un est l'étude de la nature, serait autre chose et plus qu'un candidat au baccalauréat ou même à l'École polytechnique.

Aux lettres et à l'histoire, reviendrait la charge de faire comprendre les évolutions de l'humanité. N'ayons pas peur de ces termes, qui paraissent ambitieux. Ne nous payons pas

de mots, mais ne tremblons pas devant les mots. Les évolutions de l'humanité sont visibles et tangibles. Pour suivre à travers les siècles l'unique âme humaine sans cesse modifiée par l'histoire, il n'est pas besoin d'une érudition profonde, ni d'une haute philosophie. Que le professeur fasse comprendre les conditions générales de la vie aux époques classiques. Qu'il dise seulement qu'entre la Clytemnestre d'Eschyle et l'Athalie de Racine, il y a la Bible, entre Achille et le Cid, la Croisade, entre Platon et Pascal, la Croix; qu'il note les grandes différences essentielles, et l'élève se sentira conduit le long de l'histoire humaine. En même temps, le professeur d'histoire le mènera des sociétés primitives à celles d'aujourd'hui, négligeant les accidents et les phénomènes de hasard pour s'en tenir à l'essentiel.

Être conduit, conduit par la main « vers soi », vers son moment d'humanité, comme cela nous a manqué! Comme cela manque encore aujourd'hui! Et c'est la raison qui fait comprendre que tant d'écoliers nous refusent leur âme, et, sitôt libérés de notre contrainte, se vengent de l'avoir subie en nous oubliant [1].

Au reste, il est évident qu'une réforme vraie de l'enseignement du collège suppose une collaboration de tous les maîtres unis en une intention directrice. Aujourd'hui, chaque maître a sa spécialité ou son année ; il est dispensé

1. Je demande la permission de dire que ces souvenirs sont écrits après lecture de lettres nombreuses que j'écrivis de 1860 à 1865 et qui m'ont été rendues. Voici une partie d'une lettre que j'écrivais, après ma sortie de l'École normale, en octobre de 1865, au moment où, me cherchant sous les lauriers et honneurs scolaires, je fus consterné de ce que je trouvais :

« Je découvre un pêle-mêle d'instincts vagues et d'obscures connaissances, d'aspirations sans objet déterminé, d'incertitudes. Je ne sais où me prendre dans un chaos de morceaux d'encyclopédie. Est-ce ma faute ou celle de mes maîtres, si je n'ai pas mieux compris que l'éducation intellectuelle avait pour objet de préparer en moi l'homme futur? Je me suis instruit sans savoir pourquoi, par obéissance et parce que je suis né bon élève. On ne m'a pas dit pourquoi j'ai appris des langues que je ne parlerai jamais. On ne m'a pas montré l'au delà de ma besogne quotidienne. Un maître devrait être un vétéran qui dresse une recrue pour la vie; il devrait faire comprendre à cette recrue la raison de tous les exercices qu'il lui commande, et qu'il s'agit de l'introduire dans la communauté pensante, et de l'appeler au partage du patrimoine humain.

» Pour le collégien, le collège est un endroit où il faut passer, parce que c'est l'habitude, et où les leçons et les devoirs sont obligatoires comme le seront plus tard les contributions. Quand il ne se refuse pas absolument au travail, il travaille par nonchalance, par obéissance. Il vit au jour le jour, effaçant sur le calendrier

d'idées générales ; il est un fragment d'éducateur qui s'adresse à un fragment d'écolier. L'écolier est trop excusable de ne pas découvrir l'objet total et les intentions de son éducation, puisque les maîtres les ignorent ou à tout le moins ne s'en préoccupent point. Nous serons des éducateurs, le jour où, chacun de nous ayant devant l'esprit tout le développement successif de l'élève, nous serons tous et chacun, pour ainsi dire, le même maître, le maître perpétuel de cet élève.

C'est pourquoi, dans le programme arrêté par le Parlement et par le ministre de l'Instruction publique, il est écrit : « Former des éducateurs ».

Plus encore que l'enseignement secondaire, l'enseignement supérieur a été transformé. Dans les Facultés de droit, de médecine, des sciences et des lettres, les chaires ont été multipliées : une affiche de faculté d'il y a trente ans ne couvrirait pas le quart d'une affiche d'aujourd'hui. Nos Facultés sont pourvues richement de laboratoires, bibliothèques et instruments de travail ; elles sont logées dans des palais. La Sorbonne est inscrite sur l'itinéraire des agences qui promènent dans Paris les voyageurs étrangers. Enfin, ce qui est une plus belle chose encore, l'enseignement, là où il était oratoire et adressé à des inconnus de cours publics, a pris le ton modeste et sérieux de la science pour parler à des étudiants. Une œuvre admirable, à laquelle il a été travaillé de jour et de nuit pendant des années, a donc été poursuivie, mais elle n'est pas achevée.

Ce qui reste à faire est si évident et si connu que je n'ai point à insister. Il faut, tout en gardant les spécialités, car l'étudiant est nécessairement un spécialiste, faire pénétrer dans toutes les Facultés, par des réformes d'enseignement et de méthodes qui entraîneront des réformes d'examens, l'es-

les jours écoulés. Arrivé au terme, il s'en va pour ne plus jamais se retourner vers le passé. Jamais plus il ne rouvrira ses livres. Les vagues souvenirs de ses études s'effaceront de sa mémoire. A peine restera-t-il quelques lambeaux misérables de leçons ânonnées jadis, les premiers vers de la première Églogue de Virgile ou de la tragédie d'*Athalie*, les premières lignes d'une Oraison de Bossuet, trois ou quatre truismes de Boileau. Ajoutez quelques dates, quelques réminiscences des leçons scientifiques accrochées on ne sait pour quoi à la mémoire. Et c'est tout. Cela ne laisse pas le goût de revenez-y ; cela laisse le dégoût. »

prit de l'Université, qui est l'esprit scientifique ; abolir le régime de la passivité de l'étudiant, simple auditeur de cours et de répétitions, et lecteur de manuels, qui apprend en vue de réciter, le jour de l'interrogation ; mettre l'étudiant en état de pratiquer une méthode, de découvrir un fait, une notion, une idée. Il faut que ce jeune homme, après les longues années de collège qui furent son temps de docilité, soit invité, excité, contraint à l'invention personnelle, où il trouvera enfin l'affranchissement de son esprit. En cela est la condition essentielle de l'existence *au vrai* des Universités. Comme les principes du travail scientifique sont partout les mêmes, comme l'esprit critique y est le grand facteur, avec sa prudence, sa défiance, sa patience, sa probité, — l'apprentissage de l'invention personnelle, identique pour la différence des espèces, est la marque de « l'unité universitaire ».

Ne laissons pas cependant l'étudiant s'enfermer en sa spécialité. Entretenons en lui la curiosité que nous aurons éveillée dans l'esprit du collégien. Toute Université devrait avoir des maîtres enseignant hors des cadres des Facultés. Elle pourrait les prendre chez elle ou au dehors. Il ne s'agirait pas d'un enseignement réglé, avec programmes, et suivi d'examens. De grandes questions seraient traitées, questions de toute science, sciences sociales comprises, et même, parmi les questions politiques, celles qui intéressent aujourd'hui toute l'humanité, comme la concurrence entre les peuples, par exemple. Les sujets de cet enseignement hors cadres seraient résolument contemporains. Un sujet contemporain se prête aussi bien que tout autre à l'application des méthodes scientifiques, et ce sont les méthodes qu'il faudrait faire transparaître dans ces leçons d'Université. D'ailleurs, ne laissons pas croire aux étudiants que l'éducation est une chose, et que la vie en est une autre, que la science est l'étude des choses passées et mortes, et que la contemplation des êtres et des choses de la vie leur est interdite. L'Université doit donner la vue directe sur la vie si vivante d'aujourd'hui[1].

1. Je répète : point de programme réglé ; pas d'examens surtout. Une vingtaine peut-être une douzaine de leçons par année suffiraient. L'Université de Paris a essayé déjà cette innovation par des conférences aux étudiants et aux Amis de l'Université. L'essai a convenablement réussi. Il suffit de persévérer et d'insister.

Prenez bien garde. Il y a une vingtaine d'années, Renan donnait un avertissement salutaire dans ses *Nouvelles études d'histoire religieuse*. Il comparait « l'éducation usuelle et commune, qui deviendra celle des foules », au « vieil humanisme ». Il annonçait que « l'homme qui n'a pas fait ses classes » prévaudra sur « le demi-lettré » ; car, disait-il, « ce dernier a été élevé dans l'admiration exclusive du XVIIe siècle, et ses maîtres, la moitié du temps, n'ont pas eu assez de force d'esprit pour lui faire faire une distinction entre le type excellent de style en prose que le XVIIe siècle a créé et l'enfantillage intellectuel où nous tiennent souvent les œuvres littéraires de ce temps ». Après ce mot excessif, Renan annonçait que l'éducation usuelle et commune « fera des générations moins lettrées, mais en somme plus éclairées que celles qui doivent leurs habitudes d'esprit aux humanités. C'est la faute des humanités, qui n'ont pas su inaugurer pour leurs adeptes une prise sérieuse de la robe virile, un acte de majorité intellectuelle, consistant à dépasser la littérature et à la remplacer par la culture positive de l'esprit humain ».

Et voilà quelques lignes sur lesquelles je recommande qu'on veuille bien réfléchir longuement.

Au moment de conclure, je sens le besoin de répondre à une objection. La conception de l'éducation que suggèrent aux hommes de mon âge leurs souvenirs et leurs regrets paraîtra bien ambitieuse. On demandera : « Combien comprendront la direction que vous prétendez donner aux études ? » Je répondrai : « Combien comprennent aujourd'hui ? Combien profitent ? » — Tous les professeurs savent de quel déchet nos classes de collège et nos cours d'université sont encombrés. Il est permis d'espérer qu'une éducation plus positive et plus directe diminuerait ce déchet. A tout le moins ne frapperait-elle pas d'inhabileté des êtres capables d'utilement vivre.

Je voudrais voir disparaître de la circulation, où il se rencontre encore à nombre d'exemplaires, le jeune homme que j'ai intimement connu vers l'année 1865, et dont je puis reconstituer le portrait d'après des documents sûrs :

Un jeune homme qui ne connaît pas son propre corps, ni

la vie des animaux et des plantes, ni le cours des astres, — ce qu'on appelait, à l'avant-dernier siècle, « les lois admirables de l'Univers » ; — un jeune homme dont la mémoire a gardé des noms de Mérovingiens imbéciles, mais qui n'a pas vu l'humanité essayer les diverses formes de la vie, avançant, reculant, pour avancer encore, créant, en politique, des légitimités successives, éprise, en art, d'un idéal, puis d'un autre, en mouvement toujours ; un jeune homme qui ne sait, de son pays, rien de solide, et, de l'étranger, rien du tout ; condamné par l'inintelligence du passé à ne pas comprendre le présent, à ne pas même pressentir l'avenir ; un jeune homme incohérent, inconsistant, qui ne tient pas ensemble, n'a pas de raisons sérieuses pour croire ceci plutôt que cela ; de foi vacillante, quelle que soit sa foi ; exposé à demeurer toute sa vie dans l'ignorance des choses essentielles, car son éducation n'a laissé dans son esprit aucune des grandes curiosités qui sont l'appel au travail ; un jeune homme à peu près vide et qui se croit complet ; un jeune homme charmant, mais infirme.

ERNEST LAVISSE

LOULOU[1]

— QUATRIÈME PARTIE —

I

LA VIEILLE MAISON

La vieille maison du papa Roero se profile toute blanche sur le sommet de la colline, et, aux premiers rayons du soleil, ses vitres scintillent à travers les glycines grimpantes et les géraniums rouges ; elle sourit, fraîche, intime et simple en face de l'autre villa Roero, somptueuse construction, récemment édifiée là-bas, au milieu des vertes pelouses du parc.

Les fenêtres de la petite maison sont toujours ouvertes, celles de la villa toujours hermétiquement closes. Dans la villa, dans le parc immense, le gardien seul se promène quelquefois, ou bien le jardinier travaille avec ses hommes; mais, la plupart du temps, la propriété reste déserte et silencieuse : on n'y voit circuler que deux gros chiens rébarbatifs, au poil roux, qui montent la garde à pas lents, la tête basse et la queue basse. Le petit jardin de la maisonnette et son potager, au contraire, sont pleins de vie et de mouvement : on y voit sauter, rire et chanter une belle jeune fille de dix-huit ans. Et, tout en sautant, riant, chantant, ou en cueillant des fleurs ou en mangeant des fruits, elle appelle « maman,

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 octobre et 1er novembre.

petite mère », ou bien « chère madame Eugénie », une vieille dame aux cheveux argentés, grande et encore élégante et séduisante par la calme sérénité de ses yeux doux et intelligents et par tout ce qui est demeuré en elle de fraîcheur et de jeunesse. Vêtue de noir, un col d'une blancheur immaculée lui enserrant le cou, la vieille dame est sans cesse occupée de la charmante jeune fille, qu'elle ne perd pas de vue; elle rit et plaisante avec elle ou bien lui crie :

— Hélène! Hélène! mon trésor! c'est assez : il fait trop chaud! il y a trop de soleil! tu attraperas du mal!... Rentre, monte un peu près de moi!

— Oui, petite mère, tout à l'heure.

— Mais, Hélène, ma chérie, tu as mangé assez de fruits. Arrête-toi : tu n'auras plus faim à déjeuner.

— N'aie pas peur!... les fruits me donnent de l'appétit.

— Enfin, cela suffit! Rentre tout de suite ou je vais me fâcher.

— Me voilà, me voilà, madame Eugénie!...

Et la jeune fille traverse le jardin en chantant, enfile la porte, grimpe l'escalier en courant et se précipite sur madame Eugénie avec une pluie de baisers impétueux qui l'étouffent et l'assourdissent.

— Assez!... Assez de baisers!... Dieu, quel tourment!... (Ainsi parlait madame Eugénie en montrant ses toujours jolies dents blanches.) Tu es devenue grande, mais tu restes toujours Loulou; plus que jamais Loulou!...

Madame Eugénie a raison : mademoiselle Savoldi s'appelle maintenant Hélène, mais elle est restée Loulou, plus que jamais Loulou : douce, aimable et un peu capricieuse. A dix-huit ans, elle n'est pas très grande, elle serait plutôt même un peu petite, mais bien faite, ayant une bonne santé et de belles couleurs. Elle a des cheveux noirs, qu'elle rassemble en une masse ondulée, indisciplinée, sur le haut de sa petite tête ronde; ses yeux sont noirs et brillants. Pour madame Eugénie, il n'y a pas une plus belle fille au monde; Louise la regarde avec admiration ; tous la chérissent.

Sitôt rentrée, quand vient l'heure d'étudier ou de travailler, mademoiselle Hélène se calme, devient sérieuse, et paraît plutôt l'amie et la compagne de madame Eugénie que sa fille

et son élève. Elles lisent ensemble, étudient ensemble, travaillent ensemble: et elles ont beaucoup à faire.

Mademoiselle Hélène a commencé ses études à Milan, et alors elle et madame Eugénie ne venaient à Lodignola que pour les vacances; mais leurs goûts, les attraits de la campagne, de la liberté, de la belle petite maison tout entière pour elles deux, le bon air, la lumière, les prés, les fleurs, les avaient décidées bien vite à se fixer à Lodignola.

— Je pourrai t'enseigner le peu que je sais, — dit madame Eugénie à son élève, — et le reste, nous l'étudierons ensemble.

En effet, à présent, elles étudient ensemble les langues étrangères, sauf le français qu'elles parlent fort bien toutes les deux, et elles apprennent dans les livres à connaître le monde et les hommes.

Et avec quelle passion, quel esprit d'émulation! Mademoiselle Hélène dépasse bientôt sa maîtresse, et madame Eugénie le reconnaît, la première, avec orgueil.

A dix-huit ans, mademoiselle Hélène est très bien élevée, sans affectation; elle est très instruite, sans être prétentieuse ni pédante. Et elle ne joue pas de piano.

— Oh! cela, non, pas de piano! — avait déclaré Olivieri, toujours consulté sur tout ce qui touche à l'instruction de la jeune fille. — Pas de piano!... C'est une des premières causes de la diminution actuelle du nombre des mariages : il fait détester les jeunes filles de loin!...

Au contraire, tout le monde aime mademoiselle Hélène, même quand on se fâche contre elle et qu'on l'appelle Loulou :

— Tu es toujours Loulou!... Tu deviens tous les jours plus Loulou!

Tous adorent mademoiselle Hélène-Loulou, et plus d'un commence même à l'aimer d'amour.

Mais Loulou s'en moque et mademoiselle Hélène n'y pense pas. Son cœur et sa personne sont déjà pris et occupés, dès les temps les plus reculés.

Quand cela a-t-il débuté?... Elle ne s'en souvient pas, elle ne sait pas... Peut-être, pour elle, l'amour et la vie sont éclos en même temps.

Ce n'est pas chose commune de savoir aimer; c'est même un don très rare : et mademoiselle Hélène sait aimer. Elle rend à madame Eugénie sa tendresse et son culte; elle éprouve de l'amitié, de l'affection, de la gratitude pour l'avocat Olivieri; mais le sentiment qu'elle éprouve pour M. François est tout autre chose! C'est de la poésie... La poésie qui nous fait exalter l'objet de notre amour, l'élever bien haut, jusqu'au septième ciel!...

Elle ne le voyait jamais, il y avait longtemps qu'elle ne le voyait plus; et la seule image qui restait gravée dans sa mémoire, c'était celle du jeune homme élégant d'autrefois : il restait, aux yeux de mademoiselle Hélène, le « beau Coki » de Loulou.

Que de fois, le matin, ouvrant sa fenêtre dès qu'elle est levée, demeure-t-elle immobile, accoudée au balcon, les yeux fixés là-bas au milieu de la verdure où s'étale la villa Roero, toute close et abandonnée par son maître!... Que de fois elle interrompt sa contemplation avec un soupir et un frémissement, et, en passant la main sous ses cheveux, elle ressent encore sur la nuque la caresse des fines moustaches parfumées et la chaleur du baiser!... Et comme elle reste vive et ardente en elle, sa dernière impression, celle de l'hôtel de la Ville! « Coki », son « beau Coki », a été enlevé par cette méchante femme grande et blonde, — son ennemie... Oui, maintenant elle a tout appris, un peu par sa « petite mère », un peu par l'avocat.

Son ennemie, d'abord, parce que la baronne fait partie de ce monde contre lequel son pauvre père a combattu jusqu'à perdre la vie.

Et, à cette pensée, tandis qu'Hélène regarde la villa déserte, où seuls les deux gros chiens roux se promènent lentement, la tête basse, son cœur se serre et ses yeux se remplissent de larmes... L'aspect de cette villa est mélancolique; et son maître aussi doit être bien mélancolique... Cette villa si bien fermée lui semble une prison, et elle se dit que M. François, son « Coki », est le prisonnier, l'esclave de cette méchante femme grande et blonde...

Non, non, il ne pouvait pas être heureux, *lui*! Il était loin de son bonheur : c'était seulement ici, avec eux, ici, au milieu

d'eux, adoré par eux tous et aimé d'elle, c'était seulement ici qu'il serait heureux. Hélène songeait au temps où elle n'était que Loulou; elle répétait en souriant, comme Loulou :

— Je me marierai avec toi...

Oh! quelle joie, si elle avait pu voir, un seul jour, les fenêtres de la villa grandes ouvertes! Ces fenêtres fermées, ce silence de l'abandon l'oppressaient.

Il y avait plus de deux ou trois ans qu'elle n'avait vu M. François. — Jadis, à Milan, elle le voyait quelquefois, mais rarement. — Elle continuait de lui écrire à Noël, à sa fête, et deux ou trois autres fois dans le courant de l'année. Mais quelles lettres banales! Ce qu'elle aurait voulu lui dire : « Venez » ou « viens », « revenez » ou « reviens », elle ne pouvait pas lui écrire cela : par conséquent... Par conséquent, ce n'étaient pas des lettres. Elle faisait un devoir, rédigé de son mieux, qu'elle pouvait soumettre à l'approbation de madame Eugénie ou à l'admiration de l'avocat Olivieri, voilà tout...

« Hé! hé! » Mademoiselle Hélène rit d'un petit air fûté, quand elle se dit à part elle : « Petite mère aussi a un faible pour M. François... Chaque fois qu'on parle de lui, elle s'excite, elle se passionne, le rouge lui monte au visage... On dirait que ça la rajeunit, que ça l'embellit... Et combien elle déteste Donna Stéphanie!... Stéphanie! Quel nom de vieille! ... Petite mère ne prononce jamais son nom, à cette Stéphanie : il n'y a pas de danger!... Mais si on en parle, instinctivement elle fronce les sourcils, la chère et bonne petite mère!... Il faut qu'elle soit vraiment rouée, cette Stéphanie! Quel talent elle doit avoir!... Comment s'y prend-on pour dominer un homme à ce point?... L'homme le plus beau... le plus aimable... le plus digne d'être aimé! »

Hélène oublie alors Stéphanie et ne pense plus qu'à François; elle cesse de haïr, et ne pense plus qu'à aimer.

« Il est beaucoup mieux qu'Olivieri! bien plus beau, bien plus élégant, bien plus jeune, bien plus *chic*!... Pauvre M. Olivieri! »

Et la jeune fille sourit de nouveau, avec un peu de malice, avec une pointe d'ironie.

« Il se vante continuellement d'avoir deux ans de moins que monsieur François!... Pauvre avocat!... Je lui fais une

véritable impression. Mais... je n'y peux rien!... Il est bon, presque aussi bon que madame Eugénie, je lui dois une grande reconnaissance et je l'aime bien... Il pourra faire la paire avec ma petite maman; ce sera pour moi *un monsieur Eugène*, mais rien de plus... Quels beaux yeux il a, monsieur François! profonds et si doux!... Quand ils vous regardent, ils caressent comme du velours!... Et les jolies mains!... J'aime les hommes forts qui ont les mains fines et blanches comme celles d'une femme. Les mains de l'avocat sont grosses et courtes! Elles sont affreuses!... Pauvre avocat!... Depuis quelque temps, il fait des efforts inouïs d'élégance; mais il réussit bien mal... Et combien cela le contrarie, à cause de moi, de perdre ses cheveux!... Et pourtant, il est si bon! Mais il doit se contenter d'être bon, sans vouloir se rendre beau... Moi, oui! je fais de l'effet : j'en ai même fait à monsieur François... »

Hélène tend les bras en l'air, s'étire et sourit délicieusement, à cette pensée. Elle se sent forte : c'est la jeunesse qui lui fouette le sang, lui montre la vie sous un beau jour.

Oui, la dernière fois qu'ils se sont rencontrés à Milan, dans le cabinet de l'avocat, M. François était émerveillé :

— Comme te voilà devenue belle! Tu es superbe!

Il a dit cela, elle en a ri. Mais ensuite il a continué de la regarder sans rien dire, et ça l'a fait rêver.

— Belle!... superbe!... — répète souvent Hélène quand elle est seule dans sa chambre.

Et elle se dit :

« J'avais alors quinze ans à peine; il y a trois ans de cela... Et à présent?... suis-je belle ou laide? »

Elle consulte son miroir... et sa figure s'épanouit.

« Mais lui est loin, toujours loin. Je ne le vois plus... Oh! s'il venait à Lodignola!... S'il passait quelques jours à Lodignola!... Alors, alors, oui... »

Hélène porte une vive affection à madame Eugénie, et lui accorde en outre une confiance absolue. Elle n'a pas de secrets pour elle... excepté un. Elle ne lui a jamais dit que, s'il restait bien des choses de Loulou en mademoiselle Hélène, c'était avant tout et par-dessus tout sa volonté d'épouser son « Coki ».

Elle avait eu maintes fois l'envie de lui demander, à sa « petite mère », s'il était bien vrai que les hommes aimaient mieux les blondes que les brunes; mais elle n'avait pas osé.

C'était là son inquiétude, sa préoccupation.

Si, malheureusement, c'était vrai!... Avec ses cheveux si noirs, elle finirait par lui déplaire... Elle se regardait, se regardait, et ce très léger duvet, près des tempes, la tourmentait; le duvet, plus fourni, qui brunissait la nuque, lui causait de l'effroi.

Mais, si elle ne dit jamais rien du Coki de Loulou, si elle n'adresse jamais de questions sur les blondes, elle parle de M. François, tous parlent de lui : à Lodignola, et dans la vieille maison, c'est toujours lui le sujet des conversations les plus importantes.

Sans jamais y habiter, François Roero est très aimé à Lodignola et y est devenu très populaire : un peu par lui-même, et beaucoup grâce à madame Eugénie et à l'avocat.

A Milan, Roero a fini par accepter la charge de conseiller municipal, suivant les intentions des Arcolei. Il siège, par conséquent, parmi les conservateurs, mais vers la gauche autant qu'il a pu. L'ancien auteur de *Væ victis* est resté frondeur, et parfois il déserte ou rompt les rangs... Mais trop souvent il subit l'influence de son entourage au point de se résigner, presque à son insu, au rôle de correcteur de la prose officielle du palais Marino, de rédacteur de manifestes ou d'adresses, et même — qui l'eût dit? — de polémiste anonyme.

Pour se soustraire à la politique de combat, qui n'est pas la sienne, il se consacre plus volontiers à la bienfaisance municipale. Mais, hélas! quel abîme entre son audacieux idéal de prévoyance et de solidarité et la froide et bureaucratique fonction qu'il lui est permis de remplir, entre la justice rêvée naguère et cette charité qui n'est le plus souvent qu'une source d'abus! Roero ne parle plus de ses idées, ne s'en occupe plus, n'ose plus les envisager; mais, par contre, la majeure partie de ses revenus s'en va finir à Lodignola, entre les mains intelligentes de l'avocat et de madame Eugénie, qui, grâce aux largesses du nouveau commandeur, cher aux soutiens de l'ordre et de la propriété, appliquent en son

nom tout un programme de socialisme pratique et humanitaire chez ces braves gens de la campagne.

De cette façon, tout le bien fait par Olivieri et par madame Eugénie, tout ce qu'ils arrivent à créer, à fonder, à instituer, est attribué à l'initiative de François Roero, mis sous le patronage de François Roero, porte le nom de François Roero : — et c'est justice.

Olivieri et madame Eugénie ont trouvé dans les domaines de Roero les coutumes presque féodales usitées sous la domination espagnole ; et celles-ci, hélas ! existent encore de nos jours en grande partie dans la Lombardie... et un peu dans toute l'Italie. Les colons sont journellement exploités par les fermiers, qui, en les condamnant à des fatigues excessives, volent sur leur maigre salaire plus même qu'ils ne volent sur les bénéfices du propriétaire, les obligent à vivre dans des maisons insalubres, sans air comme sans instruction, ignorants et par conséquent superstitieux, écrasés physiquement et moralement.

Ils assistent, en somme, au triomphe invétéré d'une grande et perpétuelle iniquité, que ne comprennent même pas ceux qui la commettent, et qui plonge dans une misère sordide ceux qui la subissent.

Eh bien, madame Eugénie, avec l'aide pécuniaire de M. François et l'aide spirituelle d'Olivieri, s'est chargée d'organiser ici la justice journalière et la prévoyance.

Sans se douter seulement que ce système se propage peu à peu, elle fonde une espèce de conseil de prud'hommes, formé des personnes les plus autorisées du pays, qui examinent et règlent les litiges et empêchent les spoliations, en établissant avec une ferme et intelligente modération d'esprit les rapports entre les entrepreneurs et les ouvriers de l'industrie agricole.

Réveillant ainsi les bonnes volontés autour d'elle, et toujours d'après les conseils d'Olivieri, l'ancienne directrice de San Celso apporte, en dehors de l'école primaire, une aide effective à l'instruction, pour éviter que les enfants au-dessus de dix ans ne retournent peu à peu à l'ignorance et à l'inertie. Elle fonde les cours du soir et du dimanche, l'hiver; elle répand de bons livres dans les maisons, ouvrages d'éducation,

ouvrages d'agriculture. Les jeunes gens reçoivent un enseignement pratique. Enfin, c'est la création de la ferme modèle « François Roero », un vaste et riche domaine où l'on étudie tous les progrès, où l'on essaie les nouvelles machines, les nouvelles cultures. Grâce à Olivieri, une grande laiterie, une grande fromagerie coopératives sont annexées à la ferme.

Après ces transformations, Lodignola, ne peut plus rester le bourg perdu au milieu des champs, auquel on arrive par la diligence. Il doit être relié à Milan par un tramway à vapeur, et c'est pour obtenir cette ligne qu'Olivieri se remue sans trêve ni repos depuis deux ans.

La maison du papa Roero, à Lodignola, est un peu le palais du gouvernement. Les différents ministères de cet état minuscule résident dans la blanche maisonnette située au sommet de la colline. C'est là-haut que sont répartis les divers services, c'est de là que partent les ordres, et au besoin, les secours. Tout ce qui se rapporte à l'école, au personnel de la fromagerie, dépend de madame Eugénie et de mademoiselle Hélène; le reste est sous la direction spéciale de l'avocat Olivieri. Le secrétaire et le factotum de ces dames aussi bien que de l'avocat est le fils du fermier, un brave garçon et aussi un beau jeune homme, de manières un peu rustiques, mais actif et intelligent, et que tout le monde à Lodignola appelle Nino le More parce qu'il a le teint brun et les cheveux crépus comme un nègre.

Nino le More, qui a terminé ses études à l'Institut technique de Milan, revient à Lodignola, le chapeau mou sur l'oreille, avec une cravate rouge, et la tête farcie d'idées indigestes sur le contrat social, la lutte des classes, et le collectivisme de Marx. Idées qui, au lieu de s'éclaircir et de se coordonner, fermentent et redoublent d'extravagance dans son cerveau, à cause du voisinage d'Hélène, que le pauvre Nino, désespéré, furieux contre les inégalités sociales, commence à aimer secrètement.

Ils sont deux qui brûlent en secret pour la *signorina*, et si, parmi tant de flammes, la bonne madame Eugénie reste aveugle, Hélène, au contraire, a tout de suite deviné pourquoi l'avocat devient tous les jours plus bougon et plus susceptible, et Nino plus sombre et plus collectiviste.

« J'ai compris! — se dit Hélène en souriant d'un air futé comme riait Loulou. — J'ai compris! Je ne suis pas faite pour mettre les hommes de bonne humeur. Ah! si je pouvais donc aussi faire enrager un peu l'autre!... »

Elle éprouve une intime, une secrète et même un peu égoïste satisfaction à l'idée de son pouvoir et de l'hommage rendu à son charme et à sa beauté par les deux seuls hommes qui l'approchent; mais elle rêve aussi à cet autre qu'elle ne voit plus et qu'elle doit cependant revoir un jour, tôt ou tard.

Cependant elle n'a pas la moindre coquetterie à se reprocher. Elle a tout deviné; mais les deux hommes s'imaginent qu'elle ne se doute de rien. Fière et honnête, elle ne se permet pas le plus petit mensonge. Toujours Loulou, et rien que Loulou, pour l'avocat Olivieri; pour Nino le More, la *signorina*, bonne, aimable, gracieuse, mais toujours la *signorina*.

On mûrit, en ce moment, de grands projets dans la vieille maison : le tramway à vapeur de Lodignola à Milan, et la distribution des prix. Pour le tramway, l'avocat Olivieri, secondé par Roero, a déjà constitué le comité d'initiative, et recueilli à peu près toutes les souscriptions, et Nino le More a couru pendant toute la semaine et travaillé avec les ingénieurs pour établir le tracé de la ligne. De leur côté, madame Eugénie et mademoiselle Hélène sont très occupées par la question des prix.

L'heure du dîner approche; on attend de Milan Olivieri, qui a dû s'entendre avec Roero pour le tramway, et, dans la petite salle à manger, ces dames donnent les derniers ordres à Louise qui, en ces dix années, est devenue longue et maigre comme une perche, a épousé Jean, est déjà veuve et toujours bavarde.

Madame Eugénie, assise à son bureau, discute avec Hélène à propos des prix. Madame Eugénie voudrait des livres; mademoiselle Hélène, adorée par toutes les fillettes de Lodignola, voudrait distribuer des vêtements; Louise, comme toujours, sans jamais en convenir, est de l'avis de la *signorina*.

— Un beau livre est toujours la plus belle récompense! —

déclare madame Eugénie en relevant la tête de dessus ses comptes et en assurant ses lunettes qui ne veulent pas lui tenir sur le nez.

— La belle récompense qu'un livre d'étude! — s'écrie en riant mademoiselle Hélène.

— Un prix doit être un prix, et non une punition! — marmonne Louise en prenant dans le buffet la nappe et les serviettes.

Madame Eugénie fait un geste d'impatience; elle est distraite et se trompe dans son addition: elle la recommence en hochant la tête, en prononçant les chiffres du bout des lèvres et en les pointant avec son crayon.

Ensuite elle retire ses lunettes et se retourne :

— Il ne s'agit pas de donner seulement des livres d'étude, des livres ennuyeux...

— Oh! vous savez, — réplique Louise, — en comparaison d'une jolie robe, tous les livres sont peu intéressants!

— Tais-toi! tu n'y entends rien.

Hélène rit:

— Petite mère a déjà fait son choix, tu sais, Louise!... Dites-moi... (Hélène, toujours riant, se rapproche de madame Eugénie.) Dites-moi un peu, vous êtes-vous décidée pour les amusants *Mémoires de Massimo d'Azeglio*, ou pour les *Fiancés*?

— Pour trouver à se marier, une jolie robe vaut rudement mieux que les *Fiancés*! — murmure encore Louise.

Madame Eugénie fronce un instant les sourcils, et, suivant son habitude, Hélène lui saute au cou en l'étouffant de baisers. En même temps, elle chantonne :

— Petite mère se fâche! Petite mère se fâche!...

— Mes lunettes! fais donc attention!... mes lunettes! mes lunettes! — gémit madame Eugénie en brandissant ses lunettes.

Puis, quand elle voit Hélène s'arrêter, elle tâche de redevenir sérieuse et prend un ton qui n'en impose à personne :

— Ce n'est pas avec des baisers... que tu obtiendras tout, ni que tu gagneras ton pardon : ne le crois pas. Cette fois, tu as tort, grand tort. Tu devrais m'aider à faire aimer les livres.

— Oui, mais, pour les faire aimer, il faut les faire désirer!

A ce moment, une voiture entre dans la cour.

— L'avocat! l'avocat!

Hélène court voir à la fenêtre, puis se retourne vers madame Eugénie :

— C'est bien lui. Nous le prendrons pour juge.

— Bon! en voilà encore un fameux pour te donner tort!

Madame Eugénie sourit avec une bienveillante ironie, renferme ses livres de comptes dans le tiroir du bureau, et se lève aussi pour aller à la fenêtre saluer l'avocat.

— Bonjour! ...A la bonne heure, vous avez tenu parole. On vous attendait pour dîner.

L'avocat, prêt à descendre de voiture, lève les yeux vers la fenêtre en ôtant son chapeau.

— N'ai-je pas raison? — demande Hélène d'une voix forte. — N'est-ce pas que, pour se faire aimer, il faut se faire désirer?

— Oh! il en faut tant pour se faire aimer!...

Olivieri, qui avait souri en apercevant la jeune fille, se rembrunit, presque grave, et met lourdement pied à terre. Il approche de la quarantaine; il a bien vieilli. Il est gros, voûté, commence à être chauve; il a la barbe épaisse et grisonnante.

Elles sont descendues en courant pour aller à sa rencontre et lui faire fête, et Louise va prendre les paquets.

Nicodème, un petit homme encore vert, le domestique de la vieille maison, accourt aussi pour dételer le cheval.

Olivieri est entouré de cris joyeux, de rires, de salutations, pendant qu'il tire de la voiture les paniers qu'on l'a chargé de rapporter de Milan, et ses petits cadeaux pour ces dames.

— Tu as pensé aux chocolats à la menthe? — s'informe Hélène, toujours un peu gourmande.

L'avocat la regarde de travers, et, lui remettant une énorme boîte de friandises, il grogne, comme s'il lui présentait du poison :

— Là dedans il y a des chocolats à la menthe, des chocolats pralinés, des chocolats à la vanille, à l'orange, à la pistache, au café.

— Oh ! merci.

Hélène saisit la boîte en sautant de joie.

— Vois un peu si tu devrais m'offrir tant de bonbons avec cette vilaine figure-là !

L'avocat et madame Eugénie ne peuvent s'empêcher de rire.

Hélène l'empoigne par la manche et lui soumet immédiatement la grave question des prix : des livres ou des vêtements ?

Pauvre Olivieri ! Il a près de lui cette jolie figure, ces yeux, ces cheveux, cette bouche, il respire le parfum de ces dix-huit ans... Comment lui donner tort ? Il vote pour les vêtements, puis, entendant Louise appeler pour le dîner, il se hâte d'aller faire un peu de toilette.

Ce jour-là, Olivieri n'a pas rapporté que des commissions et des cadeaux, il apporte aussi des nouvelles.

Il est allé chez Roero, il est enchanté de sa visite. Il se met à en parler tout en remuant, pour la refroidir, sa soupe avec sa cuiller.

— Pour la ligne du tramway, nous sommes en règle. J'ai sur moi l'acte constitutif de la société. François a fait des miracles, cette fois. Il m'a procuré une foule de signatures, et toutes de personnes très influentes. A moi de trouver les autres, ici, dans le pays. Le More a-t-il été prévenu de mon arrivée ?

— Non, — répond madame Eugénie. — J'attendais sa visite, et voilà au moins trois soirs qu'il ne donne pas signe de vie.

— Il faudrait le faire demander.

— Depuis quelque temps, il a bien changé. Autrefois il était toujours ici, et maintenant il faut toujours l'envoyer chercher.

Olivieri approuve de la tête :

— Moi aussi, je le trouve changé. Il est devenu irascible, hargneux... Autrefois il saisissait les choses au vol ; maintenant il ne comprend plus rien et il répond tout de travers.

Olivieri et madame Eugénie regardent un moment Hélène, comme pour l'interroger, pour connaître son avis. Mais ma-

demoiselle Hélène, qui sait fort bien pourquoi Nino le More est tout autre, continue tranquillement à manger son poulet, faisant craquer un petit os.

C'est à cause d'elle que Nino reste éloigné ; pour la voir le moins possible, pour arriver à se guérir, à l'oublier.

Hélène lui donne raison : Nino fait preuve de jugement, et elle ne l'en estime que davantage.

Olivieri entame un autre sujet de conversation : Hélène, sans perdre son bon appétit, a le sang qui lui monte à la tête et la rend pourpre.

Madame Eugénie s'en aperçoit, mais suppose que c'est un effet de la chaleur et du dîner.

L'avocat parle d'un air mystérieux, avec circonspection, en regardant madame Eugénie, et en ponctuant son langage par des signes et des clignements d'yeux. — Tout cela, pour Hélène, qui ne doit rien comprendre à cette conversation : et, en effet, Hélène, en jeune fille bien élevée, paraît très occupée à préparer, selon son habitude, un plat d'épluchures pour un pauvre lapin boiteux qu'elle a pris sous sa protection.

— Oui, madame Eugénie (coup d'œil expressif de l'avocat), Don Jules, paraît-il, est sérieusement malade : une néphrite... Sa femme, une femme exemplaire, comme toujours (autre coup d'œil qui frappe en plein, comme au tir, la figure attentive et stupéfaite de madame Eugénie), le soigne, le veille, jour et nuit, et on ne reçoit personne à Borgoprimo, pas même les amis les plus intimes...

Hélène se lève, donne à Louise le plat pour le lapin, et va au buffet, où elle se met à préparer le café, en tournant le dos à la table.

Madame Eugénie et l'avocat, se sentant plus libres, prodiguent les signes et les coups d'œil.

— Oui, justement... François... n'ayant rien à faire à... Milan... ni à... (il prononce du bout des lèvres) Borgoprimo... viendra probablement passer quelques jours à Lodignola.

On entend sur le buffet un cliquetis argentin : Hélène a laissé tomber une petite cuiller sur le plateau de métal.

Madame Eugénie aussi a les yeux brillants, et elle répète :

— M. François ?... à Lodignola ?...

D'un coup d'œil, Olivieri la rappelle au calme... toujours pour ne pas éveiller les soupçons de la *signorina*.

— Oui ! comme je vous l'ai dit, et, se trouvant désœuvré pour l'instant, il s'intéresse beaucoup à la ligne du tramway.

— Bonsoir, mesdames et monsieur.

— Tiens ! bonsoir, Nino.

— Vous arrivez juste pour prendre une fameuse tasse de café... Ou bien, sans façon, — demande en souriant madame Eugénie, — préférez-vous un verre de vin ?

— Ni vin ni café, je vous remercie, — se hâte de répondre d'un ton un peu brusque Nino le More, qui n'a pas tourné les yeux du côté d'Hélène, mais qui l'entend remuer près du buffet, et se trouve déjà sur les épines. — Je suis venu chercher les ordres pour demain, et je rentre à la maison, car c'est bientôt l'heure du dîner : on ne mange pas tard, chez nous.

— Asseyez-vous au moins une minute... Si vous ne voulez ni vin ni café, vous accepterez du vermouth. C'en est du vieux, du bon.

Madame Eugénie redouble de politesses. « Peut-être, — se dit-elle, ne sachant pas s'expliquer le changement du jeune homme, — quelquefois, involontairement, n'ai-je pas été assez aimable pour lui... »

— Louise !

— Elle n'y est pas, — répond Hélène, toujours près du buffet.

— Alors, fais-moi le plaisir de donner le vermouth.

— Tout de suite, petite mère.

Calme et souriante, Hélène place un verre devant Nino, qui se lève confus et remercie, et elle sert le vermouth d'une main sûre.

Pendant ce temps, Olivieri raconte à Nino le More tout ce qu'il a obtenu à Milan pour le tramway.

Mais, au lieu de témoigner du contentement, le jeune homme met en avant une quantité d'objections, de craintes, de difficultés. On dirait qu'il lui déplaît de voir réussir Olivieri, et qu'il cherche tous les prétextes pour lui faire de l'opposition.

Olivieri tente un moment de le convaincre, puis il perd patience et hausse la voix :

— Vous n'avez ni à discuter ni à approuver. Demain matin,

enfourchez votre bicyclette, et en route!... Nicodème vous portera la liste des personnes, et vous irez demander les signatures où on vous dira.

— Oui, monsieur. Bonsoir.

Nino le More, dont les yeux brillent dans sa figure brune, répète : « Bonsoir », en regardant madame Eugénie et sans regarder la *signorina*.

Olivieri est agacé. Il marche à travers la salle en grommelant :

— Les vilains animaux!... Une cravate rouge, de l'arrogance, des airs tranchants, voilà pour eux tout le socialisme.

Madame Eugénie l'apaise et dit en riant :

— Il est encore bien jeune, le pauvre garçon!

Ils sortent tous ensemble pour jouir un peu de la fraîcheur du soir.

Hélène s'est pendue, en sautillant, au bras d'Olivieri. Il consent à faire une petite promenade au clair de lune, et, bien que grognant encore, il est presque heureux.

« Non! — se dit Hélène, tandis qu'elle entre dans sa chambre et s'y enferme; — non, pauvre Nino! Ce n'est pas le socialisme qui le rend furieux; c'est la jalousie... Il est jaloux d'Olivieri. Quel fou!... Il ne comprend donc pas que je n'aime pas Olivieri, que je ne l'aimerai jamais?... »

Après l'avoir divertie, cette jalousie mal placée finit par l'irriter.

Elle n'aime pas l'avocat, elle ne l'aimera jamais : par conséquent..., pourquoi l'autre devient-il jaloux?... Il y a dans l'irritation qu'elle éprouve un secret sentiment de pudeur, et, entre le jaloux et l'objet de la jalousie, entre Nino le More et Olivieri, celui des deux qui finit par avoir le plus grand tort, c'est Olivieri... Le pauvre Nino doit bien souffrir! Aimer sans être aimé, ce doit être un vrai supplice.

« Mais d'ailleurs que puis-je y faire? Lui non plus, je ne l'aimerai jamais. Ainsi donc?... »

A cette simple demande, tout en elle répond non : ni l'un ni l'autre; ce n'est pas possible.

Pour un instant, la figure troublée du pauvre Nino lui inspire une certaine compassion..., mais qui ne dure pas.

« Non ! non !... jamais !... »

Et elle a comme un frisson, une révolte de tout son être.

Elle va fermer la fenêtre ; la nuit est très claire et, là-bas, au milieu de la masse sombre des arbres, on aperçoit la villa mystérieuse et fantastique. En se déshabillant lentement, elle continue à la voir.

« Peut-être viendra-t-il !... Il viendra !... Oh ! s'il venait réellement à Lodignola !... En tout cas, à Borgoprimo, il n'y est pas maintenant... Il n'est pas avec elle... C'est le premier moment où je suis sûre qu'il n'est pas avec elle... »

Elle rit de bonheur. Elle saute sur son lit, se fourre sous les couvertures, a encore un sursaut, un frémissement... Elle est heureuse.

« Il viendra !... peut-être qu'il viendra !

Elle continue à réfléchir, à penser à cette méchante femme grande et blonde... Quel air de triomphe elle avait, ce jour-là, en sortant de la chambre, à l'hôtel de la Ville !... Comment avait-elle fait, cette vieille Stéphanie, pour s'emparer de lui à ce point ?

« Oh ! s'il venait ici, à Lodignola, près de moi !... »

Peu à peu le sommeil la gagne... Et elle voit toujours la villa ; mais maintenant elle la voit, au milieu de la vaste plaine, toutes les fenêtres ouvertes. Elle est remplie de bruit, de monde. Les deux gros chiens bondissent au-devant de lui, de M. François, de Coki... Le sommeil la prend ; Hélène s'allonge et soupire, en murmurant comme Loulou :

— Je me marierai avec toi...

II

MÉLANCOLIE

Pendant ce dernier été, la chaleur étant accablante, madame Eugénie a pris une mauvaise habitude : après le déjeuner, elle va s'asseoir au frais dans le coin de la fenêtre,

près du bureau, feuillette un vieux numéro de la *Revue des Deux Mondes*, et puis tout d'un coup elle incline la tête et fait bravement son petit somme d'une demi-heure.

Un jour que la *Revue* vient à peine de lui tomber des mains, elle est brusquement réveillée par une question de Louise :

— Dites donc, madame... vous ne vous êtes pas aperçue de ce qu'il y a de nouveau ?

— De nouveau ?... Qu'est-ce qu'il y a ?

Louise, qui a presque fini d'enlever le couvert, s'avance d'un air mystérieux, en repliant la nappe :

— Mais oui ! Vous n'avez pas deviné le vrai motif des lubies et des bizarreries de M. Nino ? Vous n'avez encore rien vu ?

— Non... c'est-à-dire, si ! A Milan, on lui a monté la tête avec la politique.

— Ah ! ouiche !... la politique ! Milan !... C'est ici...

Louise baisse la voix et se penche pour parler à l'oreille de sa maîtresse :

— Mademoiselle Hélène.

— Comment ?...

— Il est amoureux de la *signorina*.

Madame Eugénie, qui avait écarquillé les yeux aux premiers mots, bondit épouvantée.

— Ah çà ! tu es folle ?... Au moins, qu'on ne t'entende pas !

Et elle regarde avec inquiétude par la fenêtre, épiant le retour d'Hélène, qui est allée dans le potager porter les épluchures à son lapin.

— Non, je ne suis pas folle ! Seulement, j'ai de bons yeux, tandis qu'il vous faut des lunettes.

— Parle vite, explique-toi, avant qu'Hélène rentre !

— C'est comme la paille auprès du feu... M. Nino s'est enflammé. Pardine ! nous, cela ne nous frappe pas : nous la voyons tous les jours... Mais elle est devenue très jolie, savez-vous ?... Si seulement elle était un peu plus grande !...

— Assez de bavardages, insupportable babillarde ! Qu'est-ce que tu as appris ? qu'est-ce que tu as vu ?

Madame Eugénie lance un autre coup d'œil par la fenêtre, puis répète plus fort :

— Dépêche-toi !

— Ce que j'ai appris? ce que j'ai vu?... Je n'ai rien de précis à vous raconter... Regardez vous-même, la première fois que viendra Nino le More, surtout quand la *signorina* lui adressera la parole. Regardez, et vous verrez. L'amour ni la toux ne se cachent pas.

— Mais Hélène?... Hélène?...

— Pour cela, vous pouvez vous rassurer. Sur certaines choses, la *signorina* est encore plus ignorante que vous : c'est tout dire... Moi, qui dors à côté d'elle, je ne l'entends pas bouger de la nuit. Elle tire d'un trait ses huit heures de sommeil, — elle a de la chance ! — et elle se réveille dans la même position qu'elle s'est endormie.

— Silence, alors ! pas un mot de Nino à Hélène ! Pour l'amour de Dieu, qu'elle ne se doute de rien !

— Mais elle ne se doute même pas que les hommes puissent tomber amoureux d'elle !

— C'est pour cela, justement : les premières impressions... Qui sait quel trouble, quel bouleversement?...

— Je ne dirai rien. Du reste, je ne cause jamais avec personne... Pourvu qu'un jour... l'autre ne finisse pas par parler !...

— Chut ! la voici.

— Chut ! — répond Louise, en élevant la main comme pour un serment.

Hélène entre en coup de vent, une chanson aux lèvres, égayant la salle à manger de sa robe de batiste rose ; puis elle s'arrête devant madame Eugénie et lui montre, avec joie, son plat vide.

— Regarde, petite mère ! Il a tout mangé ! Quel appétit aujourd'hui, mon Roland ! (C'est le nom du lapin.) Et il ne boite presque plus... Les compresses ont fait miracle... Tu ne sais pas, Louise? Il faudra les continuer encore quelque temps, au moins trois fois par jour.

Madame Eugénie et Louise échangent un coup d'œil en souriant : il n'y a réellement pas encore de danger ; Hélène n'a compris rien de rien.

Cependant le danger existe toujours de l'autre côté. Si Nino le More commettait quelque sottise?...

Le petit somme est raté, ce jour-là. Madame Eugénie est bien en peine.

« Que faire?... Aller trouver ce garçon et lui parler?... Pour lui dire quoi?... Louise n'a rien raconté de positif. On ne peut pas défendre à un jeune homme de changer de couleur et d'être confus en présence d'une jeune fille... Et on ne peut défendre à personne d'être amoureux. »

Madame Eugénie pousse un grand soupir : elle pense au quart d'heure où elle-même a été une vieille folle.

« Enfin, espérons! — se dit-elle pour conclure. — Samedi soir ou dimanche, l'avocat Olivieri doit revenir à Lodignola : nous verrons. »

En attendant ce retour, au lieu d'envoyer chercher Nino et de l'employer, elle fait sans cesse trotter le pauvre Nicodème de la maison à la fromagerie, et de la laiterie aux écoles.

Ce qui la réconforte, c'est l'idée qu'a eue M. François.

« Il a promis de venir à Lodignola!... Il peut très bien tout arranger. Lui, oui!... Il peut éloigner le fils de son fermier, sous un prétexte quelconque. M. François a une autre propriété en Piémont : il peut expédier Nino en Piémont... »

La venue de M. François à Lodignola devait être un véritable événement. Madame Eugénie faisait déjà des dépenses extraordinaires en son honneur : elle avait écrit à Beltrami pour lui commander deux paires de bottines. Deux paires à la fois, rien que cela! Une de cuir jaune pour les promenades, et une en cuir verni pour le soir.

En pensant à cette visite, elle avait des accès de joie et riait en elle-même :

« Je veux faire bonne figure... Malheureusement, la seule chose qui me reste... la seule dont je puisse me vanter, c'est mon pied. »

Ses mains commençaient à devenir un peu sèches, un peu grises. Elle avait bien essayé d'une certaine pâte anglaise à l'iris, mais...

Il faut autre chose que des cosmétiques pour pallier les soixante ans!

L'avocat arrive le samedi soir, comme il l'avait promis ;

mais, pour lui parler de Nino, madame Eugénie attend qu'Hélène soit allée se coucher.

En racontant la découverte de Louise, la bonne dame semble disposée à plaindre le pauvre garçon. Mais Olivieri, s'emporte dès qu'il apprend de quoi il s'agit.

— Ah ! le fourbe ! le manant !... Ça n'a pas le sou, et ça voudrait mettre la main sur une dot de quatre-vingt mille francs ! C'est du propre pour un socialiste !...

Madame Eugénie proteste hautement :

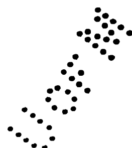
— Vous avez tout de suite de mauvaises idées... Tout de suite la dot ! tout de suite l'intérêt !... Selon vous, l'amour ne devrait même pas exister en ce monde. Mais, s'il ne peut plus exister pour moi qui suis vieille, ni pour vous qui avez des chevrons, il peut très bien exister pour M. Nino, qui n'a que vingt ans, et mon Hélène est si jolie et si remplie de qualités qu'on peut l'aimer pour elle-même et non pour sa dot.

L'avocat, la figure hautaine et rageuse, ne fait même pas attention à cette vieille femme exaltée et romanesque. La seule chose qui le frappe, c'est le nom d'Hélène.

— Mademoiselle Hélène !... Hélène... (Tandis qu'il pose la question, l'angoisse succède à la colère ; il pâlit et cherche ses mots.) Hélène... y pense-t-elle ?

— Pas encore, heureusement !... (Les yeux de la bonne dame brillent de tendresse et de satisfaction.) Jusqu'ici, elle ne pense qu'à Roland. Mais il ne faut qu'un moment. Une parole suffit, un simple coup d'œil...

— Oui. Il faut agir vite... Tout de suite !... l'envoyer au diable...



— Doucement, doucement ! Ne nous pressons pas... Le renvoyer, le persécuter en quelque sorte... d'abord, ce serait injuste ; et puis, ce serait imprudent. Si Hélène venait à le savoir ?... Mon cher, en amour comme en politique, il ne faut jamais faire de martyrs... D'autant plus que, de son côté, M. Nino se conduit non seulement avec prudence, mais avec beaucoup de noblesse.

L'avocat hausse les épaules avec un rire ironique, et madame Eugénie s'échauffe :

— Beaucoup de noblesse ! oui, monsieur ! Il évite toutes les

occasions de se rencontrer avec Hélène et ne se montre plus ici ni dans le pays.

Olivieri continue à ricaner.

— En l'honneur de la poésie et du romanesque, vous seriez capable de marier Hélène à ce rustre... à ce paysan !

— Pardon, mon cher ami !... c'est-à-dire que, dans ce cas-là, ce serait à vous de la lui donner pour femme au nom de la démocratie !

— Mais qu'est-ce que la démocratie vient faire là ?

— Oh ! je sais bien qu'elle n'a rien à y faire. (A son tour, madame Eugénie prend un air goguenard). La démocratie, nous nous en servons toujours pour abaisser jusqu'à nous ceux qui sont plus haut ; mais, quand il s'agit d'élever jusqu'à nous ceux qui sont plus bas, alors nous l'envoyons promener et nous devenons aristocrates... Toutefois, pas d'imprudence, je vous en prie ! Qu'Hélène ne s'en aperçoive pas, et surtout qu'elle n'ait pas à plaindre son amoureux. Sans cela, gare ! L'amour, quand il s'y met, est le plus grand de tous les démocrates, le plus vrai et le plus sincère. Je ne veux certes pas qu'Hélène épouse M. Nino. Cela, jamais ! L'idée seule me donne le frisson. Différence de position, différence d'éducation... Hélène mérite beaucoup mieux, nous sommes d'accord... Mais qu'il soit tombé amoureux, c'est un malheur, non un crime. Hélène est bonne, affable, un vrai trésor. La preuve, c'est que nous en sommes tous à moitié amoureux... Ce pauvre garçon ne voit pas son amour partagé, n'a aucun espoir ; il n'ose ni parler ni se montrer. Lui, il fait pitié et mérite toute la sympathie.

— Bravo, la sympathie ! — grogne l'avocat.

— Mais oui ! toute la sympathie !... Il est dans son droit, s'il est amoureux, s'il aime. Il a vingt ans !... Je dirai même qu'il fait son devoir... Oui, parce que c'est à vingt ans qu'on doit aimer ! Alors l'amour est beau, alors l'amour est... l'amour... même s'il nous fait souffrir, même s'il nous fait mourir. (Madame Eugénie est émue.) C'est quand nous sommes vieux, mon ami, que cela devient un péché. Quand nous sommes vieux, alors, non ; alors nous n'avons plus le droit de perdre la tête ; alors on est fou et ridicule...

Madame Eugénie parle toujours pour elle, rien que pour

elle, reportant sa pensée à dix ans en arrière ; mais l'autre rougit, pour son compte, sous sa barbe et jusqu'à la racine des quelques cheveux qui lui restent. Madame Eugénie aurait-elle deviné, aurait-elle découvert ce qu'il commence à peine à s'avouer à lui-même, avec un sentiment de terreur et de consternation ?...

Précisément, ce jour-là, en wagon, pendant tout le trajet de Milan à Lodignola, il n'avait fait que soustraire *dix-huit* de *trente-huit*. Hélas ! il restait toujours ce terrible nombre : *vingt*. Vingt ans de différence ! Il avait avancé les dix-huit ans d'Hélène jusqu'à près de dix-neuf... et reculé ses trente-huit presque jusqu'à trente-sept... Mais la différence était toujours trop grande. Lorsque Hélène aurait trente ans, l'âge de feu, lui en aurait cinquante... l'âge des cendres !

Maintenant tous ces chiffres se remettent à danser dans la tête du pauvre avocat. Il examine, inquiet, madame Eugénie : aurait-elle eu l'intention de lui faire un reproche, de lui donner un avertissement ?... Mais il se rassure aussitôt :

« Non, non, elle n'est pas femme à user de sous-entendus ni à lancer des traits... Elle m'aurait traité de fou, sans tant de cérémonies... Et il n'y a pas à dire, je ne suis qu'un fou ! »

L'avocat marche de long en large à travers la salle à manger, la figure froncée, la tête basse, — comme les chiens de la villa Roero.

« Une telle rage contre Nino ! — se répète-t-il intérieurement. — Madame Eugénie a raison... Et moi ?... Je suis trop injuste ! Moi..., je fais pire que lui !... La différence de position ? Mais que sont mes quelques milliers de francs d'économie et mon étude, en comparaison de ses vingt ans ?... L'instruction ?... l'éducation ?... L'amour fait tant de prodiges quand on a vingt ans ! »

Madame Eugénie l'interrompt dans ses réflexions :

— Écoutez, mon cher ami...

— Quoi ?

— M. François est le seul qui puisse tout arranger. Sous prétexte d'un emploi quelconque, il peut éloigner le jeune homme de Lodignola pour trois ou quatre mois... Et le temps et l'éloignement accommoderont les choses. Heureu-

sement, nous sommes encore au début. Une sympathie, un peu d'ardeur ; mais, comme disait Louise, cela ne peut pas être encore un amour poussé au désespoir. En pareil cas, il ne serait pas si prudent ni si timide.

— Très bien ! J'en parlerai à François. Je rentre demain à Milan, et j'irai le voir dès lundi matin.

— Mais non ! attendons qu'il vienne à Lodignola.

— François à Lodignola ? Il n'y vient plus ; il n'y songe même pas.

La belle figure fraîche et pleine de madame Eugénie prend une expression de stupeur et de pénible humiliation.

— Il ne vient plus à Lodignola ?... Alors il est retourné à Borgoprimo ?... M. Arcolei est guéri ?

— Il n'est pas question de Borgoprimo ni des Arcolei... Don Jules va de mal en pis, et la femme exemplaire, l'admirable Donna Stéphanie, ne quitte pas un instant la chambre de son mari... François est à Milan ! Il s'amuse avec Faraggiola et Estensi : ils mènent tous les trois une vie de polichinelle. On assure qu'ils fréquentent les petits théâtres, les cafés-concerts, et courent les filles.

— M. François ?

— François, parfaitement. Il devrait être raisonnable, car il a deux ans de plus que moi.

L'avocat entonne son refrain favori ; mais, cette fois, uniquement par habitude. Il se sent vieux, ce soir-là, vieux et fatigué. Il attend avec impatience l'heure de se fourrer dans son lit.

— Bonne nuit, madame Eugénie ! Nous verrons demain ce que je devrai dire à François.

— Bonsoir ! A demain !

Madame Eugénie aussi reste sans parole.

Chacun va prendre sa bougie et demeure pensif en l'allumant. Ils se serrent la main, se souhaitent encore une bonne nuit, puis se tournent le dos et, sans plus rien dire, Olivieri suit le corridor du rez-de-chaussée pour aller dans sa chambre, et madame Eugénie regagne la sienne au premier étage.

— Deux ans de plus, deux ans de moins, qu'importe ? — murmure Olivieri en se déshabillant ; et il pousse un long soupir qui part du fond du cœur. — Les vingt ans de Nino !

voilà la jeunesse!... Et pourtant, lui aussi, malgré toute sa jeunesse, il doit enrager comme un damné... »

Madame Eugénie soupire de son côté, en bordant son petit lit, — toujours son ancien lit de jeune fille, qu'elle a apporté de Milan.

« Quelle sotte! quelle folle!... Je comptais si bien sur le hasard, sur le temps, pour l'éloigner de cette femme!... Pourquoi?... J'aurais dû me dire qu'après celle-là il en viendrait une autre... Pauvre Nino!... S'il est aussi amoureux que Louise le prétend, il doit bien souffrir... »

Tout ce que l'avocat Olivieri a raconté sur François est parfaitement vrai. Il ne bouge plus de Milan, parce qu'à Milan il fait la fête avec Faraggiola et Estensi. On dirait un peu de petites vacances accordées inopinément à trois vieux collégiens : à peine dehors, ils ne savent de quel côté se diriger; ils ouvrent la bouche pour respirer, ils finissent par bâiller...

Depuis si longtemps ils étaient soumis aux volontés de Donna Stéphanie, si exigeante sur l'exactitude, le soir principalement!... Comment pourraient-ils passer leur soirée, loin du rayonnement de Donna Stéphanie?

Toujours à la disposition de la baronne Arcolei, toujours de service auprès d'elle ou dans son voisinage, à Milan comme à Borgoprimo, à la mer comme dans les montagnes, que faire de cette subite liberté, comment en profiter?

Toujours semblables, même moralement, toujours avec la gravité des hommes importants, toujours avec la rigide froideur des Anglais, toujours les yeux fixés sur la souveraine, obéissant à ses moindres gestes, respirant *largo* ou *andantino*, suivant la mesure qu'elle battait, ils se regardaient réciproquement, d'un air navré.

Jusqu'à ce jour, ils avaient passé tous les trois leur vie, en fait de politique, à prévoir les pires calamités, la peine de mort étant abolie; en fait de théâtre, à entendre tout ce qui était difficile et rien de gai, — allant à la Scala quand on jouait du Wagner, au Manzoni quand on jouait de l'Ibsen; — en fait de peinture, à considérer, non pas de séduisantes nudités, chaudes de lumière, mais de nébuleuses pâleurs du Nord

ou de maigres et froides allégories de Botticelli londoniens... Et tout cela depuis plus de dix ans.

A peine à Milan, Faraggiola eut l'idée de repartir pour sa villa avec Estensi, et Roero de s'en aller à Lodignola.

Mais ce soir-là ! ce premier soir! comment tuer le temps jusqu'à onze heures ?

C'est l'été : pas d'autre théâtre ouvert que la Commenda : on y jouait *le Paradis*. Les pochades étaient interdites et excommuniées par les graves personnages de la maison Arcolei. Cependant chacun des trois avait un vague souvenir excitant de cette comédie pornographique... La prima donna y exhibait tant de choses !...

— Allons voir un peu...

Ils y vont, l'air maussade, ils bâillent aux premières scènes... Mais tout leur monde est loin : le monde élégant, dans l'Engadine; le monde politique, à Carlsbad... Ils peuvent bien se permettre de rire. Ils rient, en effet, comme des fous, et, au retour, ils discutent avec animation les mérites de la prima donna, comme si les différents chapitres du budget municipal étaient en cause.

Enchantés de la Commenda, ils décident de rester un jour de plus à Milan : ils veulent aussi avoir une idée de l'Éden.

— *Le Coucher de Jeannette* ?...

— Qu'est-ce que cela peut être?

Ils vont à l'Éden et reculent de jour en jour leur départ, tant et si bien qu'ils ne songent plus à partir. Introduits par un sénateur parcheminé, qui protège ces demoiselles, ils montent sur la scène minuscule, entrent dans les loges des actrices... Puis, l'un derrière l'autre, comme des conspirateurs, les femmes d'abord, le sénateur ensuite, avec ses petits pas de jeune homme galvanisé, et eux trois enfin, ils se réunissent pour souper en cabinet particulier.

Ils finissent par s'amuser à Milan comme jamais ça ne leur est arrivé; ils font les jeunes gens, et même les tout jeunes : petits caprices, petits dépits, petits baisers, petites jalousies...

C'est un Milan nouveau qu'ils avaient eu là de tout temps, à deux pas, et qu'ils n'avaient jamais connu, si près et si loin de la maison Arcolei, de ce milieu somnolent, où l'on serrait tous les freins.

Naturellement, ils faisaient quelquefois semblant de s'ennuyer, de souffrir de la chaleur, se montraient peinés pour Donna Stéphanie et inquiets pour Don Jules, maugréaient d'être obligés de rester à Milan, parce que Milan est à portée de Borgoprimo.

Sur ces entrefaites, le sénateur leur annonce *le Cadenas* à la Commenda et l'arrivée de la belle Otero à l'Éden. Excusez du peu! Une merveille! Une délicieuse fille! Dans la danse serpentine, c'est un rêve... Dans *le Coucher de Carmen*, jolie, jolie, irrésistible...

— Je vous présenterai. J'ai été chargé de lui trouver un appartement...

C'est ainsi que François Roero abandonne son projet d'aller passer quelques jours à Lodignola.

D'ailleurs, il n'eût jamais supposé ni imaginé les effets produits à la vieille maison par son séjour prolongé à Milan.

— Ça y est! — dit un matin Louise, toujours avec son air mystérieux, à madame Eugénie.

— Comment, ça y est?...

— Mademoiselle est pincée.

— Elle est pincée?...

— Oui. Il y a du changement. Vous ne vous en êtes pas aperçue, madame Eugénie?

— Hélène?...

— Depuis quelques jours elle ne chante plus, elle est moins gaie.

— C'est vrai.

— Elle ne saute plus, ne crie plus, ne court plus. Elle fait de longues promenades.

— C'est vrai.

— Elle mange toujours de bon appétit, cela, oui ; mais elle reste indifférente à toutes mes surprises et elle néglige Roland.

— Cependant... M. Nino ne vient presque plus. Ils ne se voient jamais.

— S'ils se voient ou ne se voient pas, je n'en sais rien. Le certain, c'est qu'il y a un changement : faites-y attention vous-même.

Un moment après, Hélène entre silencieuse dans la salle

à manger, la démarche lente, l'air nonchalant; elle tient une lettre.

Madame Eugénie lui avait dit d'écrire à M. François pour le prier de venir à Lodignola et d'assister à la distribution des prix, comme il l'avait promis depuis longtemps à l'avocat.

— Tu as écrit, Hélène?

Madame Eugénie observe la jeune fille avec des yeux inquiets.

— Oui. Veux-tu lire?

Et elle lui tend la lettre.

— Non! non! Comment donc! je suis certaine que tu lui as écrit une belle lettre et que tu y auras mis tout ton cœur. Il faut bien aimer M. François... Oui, dans ton intérêt, tu dois prendre la résolution de lui obéir en tout, et de l'aimer plus que tout le monde... Ne l'oublie pas.

La jeune fille lève sur madame Eugénie de grands yeux interrogateurs; puis, émue, elle lui jette les bras autour du cou, l'embrasse, l'étreint, sans un mot, avec une expression de profonde tristesse, et s'en va, laissant la pauvre dame encore plus tourmentée.

« Mon Dieu! mon Dieu! Si Louise avait deviné juste!... Si elle commençait à aimer Nino!... »

Hélène porte elle-même à la prochaine boîte sa lettre pour François.

... Non, elle ne lui a pas écrit avec tout son cœur! Au contraire, elle lui a imposé silence, à son cœur... et elle a écrit deux petites pages idiotes. D'abord, lui écrire de venir pour la distribution, c'était déjà une sottise... Et puis, elle était irritée, fâchée contre M. François. « Non, il ne l'aimait plus! Il l'avait bien oubliée!... Cette méchante femme n'y était plus pour rien... C'était lui, maintenant, lui seul qui ne songeait même plus à venir la voir. C'était lui, le méchant, qui n'avait plus d'affection pour elle... »

Pendant qu'elle laisse tomber la lettre dans la boîte, elle la regarde en hochant la tête:

« Va, va-t-en à Milan, toi aussi, stupide lettre!... Tu es la lettre qu'il mérite, ni plus ni moins... »

Pour revenir à la vieille maison, elle prend un autre chemin et passe devant l'école, dans l'intention de voir si l'on a

commencé les décorations pour la fête des prix. Elle trouve tout le monde affairé, et M. Nino qui dirige le travail.

« Pauvre Nino ! — se dit-elle ; — s'il m'aime réellement, il doit bien souffrir aussi... »

Elle s'approche d'un air aimable, lui demande des renseignements et le félicite de tout ce qu'il a fait ; — non par coquetterie, mais par bonté, par pitié.

Le jeune homme est devenu pâle : la pâleur sur cette face brune donne l'impression d'une douleur plus aiguë. Et tandis qu'il répond à la jeune fille, son regard hésite, sa voix tremble... Pauvre Nino !

En partant, elle lui serre la main. Et quand elle est de nouveau seule dans le sentier ombreux qui monte à la vieille maison, ses yeux se gonflent de larmes : — les premières larmes de consolation, qui lui viennent du cœur.

« S'il m'aime réellement... comme il doit souffrir, lui aussi ! »

III

LA VILLA ROBRO

Hélène a le sommeil agité, elle se retourne, se réveille : elle entend sur la route un cheval qui piaffe et qui hennit ; la voix de madame Eugénie lui vient du balcon.

Elle s'assied sur son lit et prête l'oreille.

« Petite mère ?... Avec qui parle-t-elle ?... Qui donc est arrivé ?... »

Toujours au balcon, madame Eugénie continue :

— Enfin ! à la bonne heure !... Nous n'espérions même plus.

— Je suis parti de Milan, hier soir, après dîner, pour éviter la chaleur.

A cette voix nouvelle, à cette voix d'homme, Hélène tressaille et ouvre de grands yeux.

Madame Eugénie recommence ses compliments :

— On comptait sur vous, pour la distribution des prix.

— Je n'ai pas pu.

— Hélène vous avait écrit tout exprès.

« C'est bien lui !... C'est lui ! c'est lui ! »

Hélène saute en bas de son lit et court, pieds nus, écouter à la fenêtre, en tendant le cou, afin d'apercevoir M. François, à travers les lames des persiennes.

« Oui, oui ! Le voilà ! C'est bien lui ! »

Pendant ces dernières années, François est seulement devenu plus maigre et plus pâle.

Toujours très élégant, ses petites moustaches brun clair relevées en pointes, il fait caracoler son cheval, avec aisance et avec grâce, sous le balcon, tandis qu'il répond à madame Eugénie :]

— Je n'ai pas écrit à Loulou parce que mon voyage à Lodignola était décidé.

Son cheval se cabre ; François le flatte de la main pour le calmer, puis reprend :

— Et Loulou, comment va-t-elle ?... Moi, je l'appelle toujours Loulou.

— Très bien... Elle dort... Voilà sa chambre... Ses volets sont encore fermés... Elle a l'habitude de dormir tard.

Hélène, debout derrière les persiennes, a le cœur qui bat avec violence. Elle voit Roero regarder sa chambre avec des yeux animés, tout en demandant à madame Eugénie :

— Elle est toujours aussi gentille ?

— Elle est très jolie. Une beauté !... J'ai même à vous parler... à propos de ce que l'avocat vous a dit, l'autre jour.

— Ah ! ah !... il y a encore du nouveau ?...

Et Roero sourit en caressant le cou de son cheval.

Hélène fronce les sourcils. Ce rire lui déplaît ; elle a un éclair de colère, non contre Roero, mais contre Nino le More.

— Du nouveau, pas positivement, mais j'ai à vous parler.

— Bon. Je viendrai vers trois heures.

— Venez déjeuner avec nous... Vous aurez une bonne côtelette en papillote...

— Merci ; mais je ne peux pas. J'ai beaucoup à faire. Je suis venu pour votre fameux tramway... Je pars ce soir.

— Si vite que cela ? — s'écrie vivement madame Eugénie.

Hélène aussi a un serrement de cœur et reste immobile, absorbée, retenant sa respiration.

— Je dispose à peine de huit jours. Je suis très pris à Milan, et je voudrais aller à Zermatt et au Gornergrat.

« Il s'en va ! il veut s'en retourner ! — se répète Hélène avec douleur, avec désespoir.

Puis, plutôt par instinct que par raisonnement, telle qu'elle se trouve, les bras nus, les cheveux dénoués, sa chemise glissant sur une épaule, elle ouvre brusquement la fenêtre toute grande, comme si elle sautait de son lit, regarde Roero, pousse un petit cri et se rejette vivement en arrière ; elle se refourre dans son lit et s'enroule dans les couvertures, confuse, inquiète, en rougissant et aussi en riant.

A cette apparition, Roero donne un coup d'éperon à son cheval et s'avance sous la fenêtre d'Hélène. Il ne cesse d'appeler :

— Loulou ! Loulou ! Loulou !

Mais Hélène ne se montre plus, et c'est Louise qui vient à sa place.

— Et Loulou ?... où s'est-elle cachée ?

— Elle s'habille et va descendre tout de suite vous dire bonjour.

— Non ! non ! c'est trop long... Louise, dites-lui de revenir un peu à la fenêtre.

Louise rentre, et, presque aussitôt, Hélène reparaît, mais enveloppée dans un grand châle à raies rouges et noires. Elle n'est plus la même, mais encore charmante ainsi.

— Bravo, Loulou ! Je te fais peur, à présent ?... je te fais fuir ?...

Rouge et confuse, Hélène balbutie à peine quelques mots.

Le cheval continue à piaffer, à souffler, à se cabrer... Roero ne peut plus le retenir, salue et s'éloigne au galop.

Hélène, effrayée, pousse un cri et madame Eugénie répète :

— Au revoir ! Nous vous attendons pour déjeuner ! ne l'oubliez pas.

Roero est venu à Lodignola après l'enterrement de Don Jules Arcolei, dont la maladie s'est aggravée et qui est mort presque subitement.

Pendant huit ou dix jours au moins, il n'aurait pas été décent, pour lui ni pour les deux autres, en un mot pour les trois amis les plus intimes du regretté Arcolei, d'aller festoyer au restaurant ou encore moins de s'amuser à l'Éden ou à la Commenda. S'enfermer chez soi ou au Club, toute la journée, toute la soirée?... Estensi et Faraggiola prennent le premier train et vont à la campagne, comme ils l'avaient décidé. Roero, lui, reste encore un jour à Milan et part ensuite pour Lodignola.

Il a été obligé d'attendre une dépêche, un ordre de Donna Stéphanie. François Roero ne doit jamais l'oublier, — et en ce moment moins que jamais : — il a plus d'obligations et plus de devoirs à remplir que les deux autres. Donna Stéphanie lui ordonne, en effet, Lodignola et la Suisse. Elle désire la solitude ; elle veut se consacrer tout entière à la religion du souvenir. Les convenances, ses sentiments, ses scrupules exigent, pour quelques jours, que Roero, Roero surtout, soit loin d'elle ; et Roero approuve cette réserve délicate, ce temps de retraite, d'austérité, de pénitence, que la veuve modèle s'est imposé à elle-même. Il part d'assez bonne humeur ; mais ce voyage en wagon est trop long, trop fatigant :

« Quelle chaleur ! On étouffe, même le soir !... Il faudrait chercher un endroit plus frais... »

Cette campagne, ces plaines monotones l'ennuient déjà ; la vue de ce pays, à la lueur du crépuscule, dans l'ombre de la nuit, le rend triste.

« On se fait vieux !... J'ai bien vieilli, ces temps-ci... Dieu, quelle chaleur ! Je ferai mieux d'aller un peu en Suisse, à Zermatt, au Gornergrat. »

Mais l'apparition d'Hélène a dissipé tout d'un coup l'ennui de la campagne, la tristesse et la monotonie de Lodignola.

« Quelle belle matinée !... Et, pardieu, quelle belle fille ! »

Il trotte, il galope gaiement vers la villa Roero et il sourit en pensant à Loulou... et aussi à celle qui s'occupe, à Borgoprimo, d'organiser son existence de veuve :

« Je parie que Stéphanie n'oserait pas se montrer en plein soleil dans une toilette aussi... matinale. Avec les années, sa pudeur est devenue plus scrupuleuse. Qui sait réellement l'âge qu'elle a ?... A la voir, elle paraît toujours la même.

On sent, néanmoins, qu'elle est restée seulement « Donna Stéphanie » et que Fanny a complètement disparu ! Elle est encore toute blonde, mais quel blond... terne!... Les cheveux de Loulou... quelle splendeur!... Elle est devenue rapidement une belle fille! C'est la jeunesse et la beauté dans toute son insolence et toute son autorité!... C'est le vrai mot... »

Roero pense à la fillette; il la revoit encore avec son grand chapeau rose, et il sourit :

« Elle a toujours été autoritaire, la petite Loulou!... »

De retour chez lui, à peine descendu de cheval, il caresse Flic et Floc, les deux gros chiens, qui ne cessent de sauter autour de lui et d'aboyer pour lui faire bon accueil. Il plaisante avec le gardien et sa femme, qu'il trouve encore sur le point d'avoir un enfant.

— Combien en avez-vous, ou plutôt, combien allez-vous en avoir ?

— Sept, monsieur.

— Sept?... *Per Bacco!*... l'air est bon à Lodignola!

Il se promène un peu avec son jardinier : les jeunes plants ont bien poussé. Il fait des éloges de tout, il est content de tout et de tout le monde.

Les gens qui passent, et l'aperçoivent dans le jardin, s'arrêtent pour lui souhaiter le bonjour.

« On m'aime bien, — se dit-il; — je ne me savais pas si populaire à Lodignola! C'est grâce à la nouvelle ligne de tramways, et, plus encore, à madame Eugénie... »

Il commande son déjeuner pour onze heures juste :

— Surtout, que ce soit prêt pour onze heures, sans faute!... En attendant, je vais prendre une douche et m'habiller.

« La bonne douche!... la bonne eau fraîche! »

A déjeuner, il mange vite, et ensuite, bravant la chaleur et le soleil de midi, il monte à pied à la vieille maison.

— Me voilà, chère madame Eugénie : je viens vous demander une tasse de ce fameux café.

Roero, qu'on avait un peu attendu à déjeuner, quoique sans grand espoir, et qui arrive quand on ne l'attend plus, est accueilli avec des cris d'allégresse.

Madame Eugénie est rayonnante, Louise, après mille com-

pliments, affirme que M. François a encore rajeuni, et Hélène, surprise et transportée de joie, court au-devant de lui comme prête à se jeter à son cou. François se trouble légèrement, et, au lieu d'embrasser Hélène, il lui prend les deux mains et l'emmène près de la fenêtre.

— Viens ici, bien au jour : voyons si ma fillette est devenue belle... Je ne veux pas renoncer à mes droits de papa !

— « Papa... papa... »

Louise, qui a toujours été grande admiratrice de M. François, hoche la tête en faisant une petite grimace qui lui est propre.

— Permettez-moi de vous dire que mademoiselle a un papa bien jeune et bien beau !

Madame Eugénie, heureuse et tout occupée à surveiller son café, sourit à peine à l'exclamation de Louise, tandis que Roero, flatté, mais qui feint de n'avoir pas entendu, continue à regarder Hélène, et celle-ci le regarde à son tour, tranquille et sûre ; elle rougit pourtant un peu et sourit.

— Pas mal... Je suis assez content.

Hélène rougit encore plus ; elle rit, mais ne baisse pas les yeux. Bien que très brune, elle est certaine maintenant qu'elle ne lui fait pas horreur... Au contraire...

— Voilà le café prêt (Madame Eugénie est aux anges), du café digne de M. François !

— C'est-à-dire qu'il sera digne de madame Eugénie !

François se rapproche de la table sur laquelle Louise a posé le plateau : Hélène court lui offrir sa tasse ; il la prend d'une main, et, de l'autre, il tire de sa poche son étui à cigarettes.

— Allons, madame Eugénie ! Toute peine mérite salaire... Elles sont excellentes.

— Merci, monsieur François : vous me rendez un défaut que j'avais perdu !

— Comment ?... L'impôt de la cigarette ?... vous ne le réclamez plus ?... Olivieri n'a pas protesté contre l'abolition de l'impôt ?

— M. Olivieri ne fume plus, à présent, que des *virginias*.

Hélène est bonne, elle a de l'affection pour Olivieri, mais en ce moment l'amour et l'instinct la rendent impitoyable, et

elle rit, en haussant les épaules, à propos de ces *virginias* qui marquent la décadence du pauvre avocat.

— Il ne m'offre plus de cigarettes parce que je n'en veux plus, — ajoute madame Eugénie, toujours prête, à défendre les faibles. — J'ai cessé de fumer pour ne pas donner le mauvais exemple à Hélène.

— Eh bien, moi, je veux essayer aujourd'hui, petite mère, je veux essayer aujourd'hui !

— Quelle idée !

Louise aussi paraît scandalisée :

— Fumer ?... une demoiselle ?

— Oui ! oui ! oui ! petite mère, — continue Hélène en caressant, en embrassant les joues pleines de madame Eugénie. — Laisse-moi essayer !

— Jamais de la vie !... Tiens-toi tranquille. En voilà assez, tourment que tu es !... Non, non et non !

Hélène se retourne, court à Roero :

— Vous allez m'en donner une !

Elle lui empoigne le bras pour arriver à saisir la main qu'il raidit en serrant son étui :

— Je vous en prie, voyons, je vous en prie !

Elle se dresse sur la pointe des pieds, fait un saut, ne peut arriver à s'emparer de l'étui et se fâche :

— Méchant !

— Hélène ! — s'écrie d'un ton sévère madame Eugénie.

François baisse la main et intercède en faveur de Loulou.

— Faut-il permettre ?... Pour une fois ?...

Madame Eugénie tient bon, et Louise de même, bien entendu. Madame Eugénie fait les gros yeux, mais ensuite elles admirent toutes les deux, en extase, cette... Loulou, — toujours Loulou, jusque dans ses caprices !

« Comme elle est maligne ! — pensent-elles au fond. — Comme elle sait toujours obtenir ce qu'elle veut !... »

Hélène a déjà pris une cigarette et François lui tend une allumette.

— Pourvu que cela ne lui fasse pas de mal ! — marmotte Louise.

— Au moins, elles sont douces ?

— Très douces.

Hélène allonge les lèvres pour tenir la cigarette. Elle fait une si drôle de petite bouche, quand elle lance la fumée! Mais il en va toujours un peu dans ses yeux et dans sa gorge. Elle rit et demande à François :

— Comment fait-on donc?

François plaisante, joue comme un enfant et s'amuse à la taquiner.

— Au bout de si longtemps, tu es restée Loulou...

— Je le sais.

— Tu es toute petite...

— Je le sais.

— Noire comme un corbeau.

— Je le sais.

— Laide.

— Ça, ça n'est pas vrai!

François reste jusqu'à quatre heures à la vieille maison; il y revient le soir pour dîner.

A la vieille maison, il y a une fille de Lodignola, la Pinella, qui fait très bien la cuisine. Après le dîner, Roero l'appelle et la comble d'éloges.

Madame Eugénie n'a pas appris à Hélène à faire la cuisine; elle en déclare le motif à Roero, qui l'approuve.

— Je ne crois pas que la mission de la femme soit de préparer de bons plats pour son mari. Aujourd'hui les leçons de cuisine font partie de l'instruction obligatoire. Quant à moi, je serai toujours une entêtée, mais je suis d'avis qu'on attache trop d'importance à la nourriture. On rend les jeunes filles trop gourmandes et trop difficiles. En cas de besoin, on a les œufs, un bon poulet, un morceau de viande bouillie, et, pour mon goût, une belle main blanche est toujours préférable à n'importe quel pâté.

— Et puis, il faut avoir la vocation, — déclare Louise en étendant sur la table le tapis amarante des grands jours. — Il faut aimer cela, comme la Pinella!... Mademoiselle... est trop demoiselle... Toute petite, quand elle jouait avec ses pantins, elle voulait qu'ils fussent tous grands seigneurs... A propos, monsieur François, savez-vous que mademoiselle Hélène garde encore la comtesse?

Roero ne comprend pas.

— La poupée ! — explique madame Eugénie.

— Laquelle ?... Elle a tant brisé de poupées !...

— Cette fameuse poupée... la première. Mademoiselle, montrez-la donc.

— Oui, oui, tout de suite ! — s'écrie Hélène, gaie, contente.

Et elle disparaît.

Comme la salle à manger reste vide sans cette fraîche gaieté, sans cette ronde petite tête brune, sans cette simple robe de mousseline blanche garnie de rubans mauves. Mais, au bout d'un instant, on la voit rentrer, portant une grande boîte où sont renfermés « ses trésors ».

— Aide-moi, Louise.

Louise prend la boîte, et Roero, qui était devenu sérieux, se remet à sourire :

— Ah ! ah ! voyons madame la comtesse.

La magnifique poupée, avec sa robe de jaconas brodée et son grand chapeau bleu, est bien conservée : elle a seulemen la figure un peu craquelée et le nez cassé.

François prend la poupée, la caresse, la regarde longtemps et soupire. Il repense à ces années, maintenant si lointaines; il revit, pour un instant, un de ces jours-là..., qui ne reviendront plus jamais.

Hélène s'amuse; elle sort tous les jouets de la boîte :

— Voyez, monsieur François !... le petit canapé et la petite chaise de la comtesse...

François regarde... et continue à songer :

« Moi aussi, je pourrais avoir une famille... l'affection, le réconfort... et les vraies, les pures jouissances honnêtes du foyer... une femme à moi... à moi seul... Je pourrais avoir un amour d'enfant, une fille aussi bonne, aussi belle... »

— Monsieur François !...

— Ma chérie ?

— Regardez... la pauvre Titi.

Hélène part d'un rire sans fin... C'est l'innocente jeunesse, l'insouciante ardeur, la satisfaction de son heureux cœur, de sa belle santé, qui éclatent gaiement sur ses lèvres.

François en est ravi, enchanté, mais, peu à peu, la pure, la chaste figure s'évanouit... Une autre image se présente à

lui, sévère, presque indignée... C'est un blond opaque et tirant sur le jaune, c'est un sourire ironique et impérieux. Une voix intérieure lui répète : « La voilà... celle-là est la tienne!... » Tout homme a la femme qu'il mérite.

Madame Eugénie l'observe, un peu inquiète; Roero sent ce regard, se secoue et rit :

— C'est cela!... c'est bien cela...

Puis, tout à coup, il ne rit plus, il sourit seulement :

— Combien de souvenirs chacun de ses jouets porte avec lui! Moi aussi, j'étais jeune alors, presque autant que Loulou... au moins pour les illusions!... Et mon « génie », chère madame, vous le rappelez-vous?... Le grand homme de l'avenir! Je suis devenu à peine, à peine, un demi grand homme à Lodignola... et grâce à vous et à ce cher Olivieri.

— Mademoiselle! montrez donc la petite bague! — s'écrie Louise, à ce moment.

— C'est la petite bague (madame Eugénie devient, elle aussi, un peu triste et rêveuse) que M. Olivieri a offerte à Hélène quand elle a eu sept ans.

Hélène la cherche en se cachant la figure dans la grande boîte; elle est agitée et confuse.

— Tu ne trouves pas!... Tu ne l'as plus?...

François s'amuse à la taquiner.

— Si! si! la voilà!... Quand Olivieri veut faire le méchant, le bourru, je lui dis toujours : « Prends garde! je te rends l'anneau, nous divorçons! »

— « Te »? comment, « te »? — demande vivement François. — Tu tutoies Olivieri?

— Bien sûr.

— Et moi, non? Pourquoi?

— Parce que... parce qu'Olivieri... (Hélène ne baisse pas les yeux, mais rougit) parce qu'Olivieri...

— Prends garde, Hélène... ne dis pas de bêtises! — gronde madame Eugénie.

— Parce qu'Olivieri?... — répète François, pour obliger la jeune fille à continuer.

Hélène se met en rage et hausse les épaules :

— Parce que, parce que!... Parce que j'ai toujours dit « tu » à Olivieri... Voilà tout!

— A moi aussi, tu m'as toujours dit « tu ».

— Ce n'est pas vrai!

— Hélène! — reprend madame Eugénie, — on ne parle pas comme cela.

— Vous, — poursuit Hélène sans s'occuper des reproches de sa petite mère, — je ne vous ai jamais tutoyé.

— Si!...

— Non! vous, vous personnellement, jamais... J'ai seulement tutoyé Coki.

— Bravo, mademoiselle! Vous avez raison.

Louise est rayonnante, et madame Eugénie, qui s'était rapprochée d'Hélène pour lui imposer le respect dû à M. François, l'embrasse avec tendresse, en plongeant sa figure dans les cheveux noirs.

Tout à coup on entend de forts aboiements, les portes qui claquent, tout un remue-ménage, et les deux gros chiens se précipitent dans la salle à manger, culbutent les chaises, causent une véritable frayeur à Louise et sautent après Roero en secouant la queue. Flic et Floc ont suivi le gardien qui apportait les lettres à la vieille maison. Ils ont tout de suite flairé leur maître.

François caresse les chiens, en demandant pardon de cette bruyante invasion, et parcourt à peine son courrier.

Hélène fronce les sourcils et se rassérène ausitôt. Elle n'a jeté qu'un simple coup d'œil sur le paquet: elle a tout vu. Il y a des journaux, des lettres... mais pas « la lettre » qu'elle redoutait. Correspondance d'affaires : cela se reconnaît aux enveloppes.

Hélène est de nouveau contente, elle redevient enfant et, grâce à des biscuits, des morceaux de sucre, des caresses et des baisers, elle est bientôt amie avec Flic et Floc.

« Pauvres bêtes! Elles paraissaient si laides, si méchantes! C'est parce qu'elles s'ennuyaient de leur maître. »

Et elle s'oppose absolument à ce que le gardien les remmène.

— Ils retourneront plus tard avec M. François. En attendant, ils restent ici à jouer avec moi... Flic! Floc! Hop là, hop là! Si vous voulez encore du sucre, il faut sauter. Allons, hop là!

Et plus tard, beaucoup plus tard, lorsque François quitte la vieille maison, après avoir passé une heure à dire bonsoir à la jeune fille, l'appelant Loulou, la toute petite Loulou, Loulou la noire, la laide, — Hélène étouffe de baisers madame Eugénie avant d'aller se coucher, et entre en chantant dans sa chambre.

C'est la joie qui déborde de son cœur, c'est l'amour qui brille dans ses yeux, c'est la robuste assurance de ses dix-huit ans qui salue la vie pleine de roses et de soleil.

Avant de fermer ses persiennes, elle reste un bon moment à la fenêtre :

« Enfin ! — murmure-t-elle en elle-même. — Oh ! enfin ! la villa est ouverte et habitée... Elle n'a plus l'air d'une prison! C'est un palais enchanté, un jardin enchanté... »

Elle ne quitte pas des yeux la villa et se dit en souriant .

« Non ! non ! Plus de Suisse ! plus de Zermatt ! On restera là, parce que je le veux, moi. »

Le lendemain matin, de très bonne heure, François Roero se trouve de nouveau à cheval sous le petit balcon de la vieille maison.

— Bonjour, madame Eugénie !... Bonjour !

Il appelle madame Eugénie, c'est vrai, mais il regarde toujours la fenêtre d'Hélène, qui est déjà grande ouverte.

— Madame Eugénie !... Bonjour !

Hélène continue à ne pas se faire voir. « Petite mère », au contraire, déjà tout habillée, en robe noire, son col blanc serré autour du cou, ses beaux cheveux blancs bien peignés, ne tarde pas à se mettre au balcon.

— Bonjour, monsieur François... Avez-vous bien dormi ?

— Très bien. Et cette paresseuse de Loulou ?

Madame Eugénie se penche vers la fenêtre de la jeune fille :

— Sa fenêtre est ouverte : elle doit être éveillée... Hélène !

— Loulou ! — appelle, à son tour, François.

Pas de réponse : un moment de silence, puis un cri de madame Eugénie qui se sent embrasser et serrer à l'improviste, et la figure d'Hélène dépasse du balcon.

— Bravo, monsieur François ! avec tous vos compliments,

vous avez fait tourner la tête à la Pinella! Elle est déjà à la cuisine, en train de composer son menu pour le déjeuner : du risotto blanc. ou du risotto jaune avec des foies de volaille? C'est là le problème.

— Comment? Je viendrais encore déjeuner ce matin?

— Bien entendu!

Madame Eugénie, bien que très contente, se croit en devoir de corriger et d'expliquer l'invitation quelque peu impérative de cette folle enfant :

— Vous nous ferez grand plaisir... Pourquoi voudriez-vous rester seul à la villa? N'êtes-vous pas chez vous, ici? Par conséquent, c'est entendu : vous viendrez tous les jours déjeuner et dîner à la vieille maison.

— Tous les jours?... Je ne vais donc plus en Suisse? (Le cheval est sage en ce moment, c'est Roero qui le touche légèrement de l'éperon pour le faire caracoler sous le balcon.) Tous les jours, non. Ce serait abuser.

— Tous les jours, oui! Petite mère l'a dit. Et ne vous faites pas attendre... pour ne pas mettre au désespoir la Pinella.

— J'ai dit : « Tous les jours, non. »

Le cheval se cabre, mais la *signorina* ne s'effraie pas : elle a deviné le motif.

— J'ai dit : « Tous les jours, oui. »

— Mais, mais, mais, Hélène!... (Madame Eugénie voudrait, comme d'habitude se montrer sévère.) Est-ce ainsi qu'on parle à M. François?

— A M. François, on dit : « Je veux que ce soit comme cela. »

Et la jolie tête brune disparaît du balcon.

A onze heures précises, Roero se présente au seuil de la salle à manger : il est pomponné, parfumé, guêtré de blanc, ses moustaches sont encore plus retroussées ; le corps svelte, élégant, la figure maigre et pâle, il a l'air d'un vrai jeune homme.

— Me voici! La petite Loulou a dit : « Je veux », et j'obéis... par peur des caprices!

Hélène, ce matin, comme lorsqu'elle est seule avec madame Eugénie, se conduit en jeune fille aimable, active, calme et attentionnée. Elle a une robe de piqué bleu, avec un grand col

blanc rabattu et une grosse cravate de soie noire. Elle aide Louise à mettre la table; elle l'aide aussi durant le déjeuner, quand il le faut. Au dessert, elle prépare, comme toujours, le plat pour Roland et elle le lui porte elle-même, au potager.

Sitôt Hélène sortie, Louise s'approche de M. François :

— Si mademoiselle était seulement un peu plus grande, elle ferait une belle femme, avouez-le !

— Même comme cela, elle l'est assez pour troubler la cervelle aux gens !... A propos de vos observations, madame Eugénie, je vous annonce que Nino le More est parti hier soir pour Casalpo. Je bâtis à Casalpo. Je fais réparer la ferme et construire quelques bâtiments. J'ai envoyé notre jeune homme surveiller les travaux. Il restera là-bas, en Piémont, tant qu'il me plaira. Il vise trop haut, notre socialiste.

Madame Eugénie pousse un soupir de compassion pour le pauvre Nino.

— Quant à Hélène, elle a retrouvé sa bonne humeur ces jours-ci, heureusement. Ç'a été une fausse alerte de Louise, qui, à force de prétendre qu'elle voit tout, voit quelquefois même ce qui n'est pas.

— Pardon, madame, je...

Louise voudrait se défendre, mais Hélène rentre avec le plat vide de Roland, et la conversation à propos de Nino demeure interrompue.

Bien avant le soir, François est déjà à la grille de la vieille maison : il voit Hélène occupée à cueillir des fleurs dans le jardin, il s'arrête à la regarder.

— Mademoiselle Loulou !...

En reconnaissant la voix de François, elle se retourne, rouge de plaisir.

— Mes compliments ! Je ne vous attendais pas si tôt. C'est bien gentil de votre part. Venez m'aider. Je cueille des fleurs pour la salle à manger.

François ne bouge pas. Il cherche à la taquiner :

— Est-elle coquette, cette Loulou ! Encore une toilette !... Hier, de la mousseline blanche avec des rubans mauves; aujourd'hui, de la mousseline crème et des nœuds olive...

— Et ce matin ?... Vous ne vous rappelez seulement plus !

— Du piqué bleu. un col blanc, une cravate noire.

— Vous voyez donc que c'est la peine de changer..., puisque vous le remarquez et que vous avez si bonne mémoire!

Ce ne sont pas les paroles qui ont de la valeur, c'est le ton : Hélène a répondu d'un ton si gracieux, si aimable! François en reste frappé, mais continue à plaisanter :

— Par exemple, elle est petite, Loulou! petite, petite, petite!

— Je le sais bien, que je suis petite! D'autres me l'ont déjà dit.

— Olivieri?

François pousse la grille et s'avance. Hélène rit, d'un rire un peu étrange.

— Oh! Olivieri, non. Mais madame Eugénie me le répète à chaque instant, et c'est le chagrin de Louise.

— Pourquoi dis-tu : « Olivieri, non »?

— Parce qu'Olivieri... ne s'est pas prononcé.

— Je veux savoir la vérité, tout de suite. Je veux savoir pourquoi tu ris de cette façon, gamine de Loulou! Je parie qu'Olivieri te fait un peu la cour..., et que tu es capable de te la laisser faire!

— Cela, non.

— Donc, il te la fait?

— Tenez-moi mes fleurs. Pendant ce temps-là, je cueillerai des roses.

François prend le bouquet à deux mains, en répétant :

— Donc, il te fait la cour?... Ou plutôt il le voudrait... mais toi, non!... Tu ris, gamine : j'ai deviné!...

— Prenez garde, vous laissez tomber mes fleurs.

— Toi, non... parce qu'Olivieri est trop vieux.

— Olivieri n'est pas vieux, tant s'en faut... Et puis, quand il le serait, qu'importe l'âge?

— Alors, c'est parce qu'il est trop laid?...

— Beau ou laid, qu'est-ce que cela fait?

— Dis-moi donc ce qui a de la valeur pour toi?

— Une seule chose, très, très importante. (Et, tout en souriant, Hélène soupire et regarde François). Se faire bien aimer!

Madame Eugénie, assise à la fenêtre du salon, lit sa vieille revue. Elle lève les yeux, aperçoit François et Hélène au

milieu des rosiers, s'arrête, pensive, à les considérer... Un sentiment d'amertume et de profonde tristesse pénètre peu à peu dans son cœur.

— C'est vrai, — murmure-t-elle en hochant la tête ; — moi, je n'ai jamais été si jeune... jeune comme Loulou !

Un moment après, elle veut se remettre à lire, mais les larmes brouillent ses lunettes.

François Roero passe ainsi sa vie, gai, content, sans penser à rien. Dans le petit monde de Lodignola, il a trouvé le calme, le bonheur et même la gloire :, avec le tramway à vapeur, la ferme modèle, les écoles, la fromagerie, avec le magnifique uniforme qu'il a offert à la musique municipale, il est devenu à Lodignola l'idole du peuple et le vrai père de la patrie.

On a fait, en l'honneur de François Roero, de grandes illuminations accompagnées de salves de mousqueterie, de feux d'artifice, et la musique municipale a inauguré sa nouvelle tenue en jouant dans le jardin de la villa Roero l'hymne de Garibaldi, la marche royale et la Marseillaise, ne connaissant pas au juste les goûts du patron.

Un jour, il reçoit une lettre qui le met de mauvaise humeur. C'est Faraggiola qui le prie de leur envoyer, à lui et à Estensi, des nouvelles de la baronne Arcolei :

Pourrais-tu me donner des nouvelles de notre chère Donna Stéphanie ? Nous lui avons écrit plusieurs fois, à Borgoprimo et à Milan, mais elle persiste à garder le silence. Et toi, es-tu plus heureux ?

« Ouf !... Je lui répondrai ce soir ou demain. »

François n'a jamais répondu. Ce n'est certes pas le temps qui lui a manqué, mais la volonté. Il est dégoûté de tous ces gens égoïstes, monotones, et si rococo !

« Je répondrai de Suisse... »

Mais il ne tarde pas à oublier aussi la Suisse.

Les promenades en voiture remplacent maintenant les courses à cheval. Il conduit lui-même son break, et, sous un prétexte ou sous un autre, il passe toujours par la vieille maison pour prendre ces dames.

Un soir, François et Hélène ont projeté avec madame

Eugénie de faire le lendemain matin une excursion jusqu'à Valpiana; on doit visiter les travaux d'un nouveau pont sur le Lambro.

Le break doit être à la vieille maison à huit heures et demie, et, à huit heures, il attend déjà devant la villa. François descend, donne un coup d'œil aux chevaux, échange quelques mots avec le cocher, et s'apprête à monter sur le siège, quand il voit entrer le facteur du télégraphe.

— Nous y voilà! — marmotte-t-il en prenant un air sombre.

Il ouvre la dépêche, la parcourt et fait un geste de dépit.

Je vais à Milan pour quelques heures; je vous attends vers midi.

— Eh! oui, — murmure-t-il, — cela devait m'arriver un jour ou l'autre...

Il fait deux ou trois pas pour sortir, pour aller porter cette nouvelle à la vieille maison, puis il s'arrête tout net :

« Et Hélène?... Si elle me demande où je vais?... pourquoi je pars?... »

Il ne se sent pas le courage de retourner là-haut, de revoir Hélène, de lui dire adieu, qui sait pour combien de temps!

« Qui pourrait deviner les nouveaux projets et les fantaisies de la baronne?... »

Il écrit deux mots à madame Eugénie pour s'excuser d'être obligé de remettre la promenade à un autre jour, et il part, en maugréant, avec la voiture qui se trouve attelée.

« Remettre la promenade... à un autre jour! — se dit-il. — Et si je ne peux plus revenir à Lodignola?... »

La campagne ne lui a jamais paru aussi belle, il n'a jamais tant aimé ce coin de pays.

G. ROVETTA

Traduit de l'italien par Albert Lécuyer

(La fin au prochain numéro.)

LE NOUVEAU MAHDI

La partie de l'Afrique Orientale qui est comprise entre le onzième degré de latitude nord, d'une part, l'équateur de l'autre, et qui finit au cap Guardafui, n'a guère été pénétrée. Les Anglais l'ont baptisée d'un nom qui a fait fortune : « la Corne Inconnue ». De la frontière de notre Djibouti jusqu'aux environs de Bender Gasim, le long de la « Manche d'Aden », cette « corne » est anglaise. Elle s'appelle le Somaliland. De Bender Gasim jusqu'à l'embouchure de la rivière Djouba, sur l'équateur, c'est la Somalie italienne qui court. Dans l'arrière pays, les limites de ces zones d'influence ne sont pas trop clairement délimitées. Il y a un haut-plateau nommé l'Ogaden. Il touche à la fois au sud de l'Abyssinie, au Somaliland, à la Somalie italienne et à cette grande province équatoriale qui s'appelle l'Afrique Orientale Anglaise.

Depuis trois ans, l'Europe savait que cette Ogaden était le centre d'une résistance très vive aux progrès que les Anglais voudraient faire dans le sud de l'Abyssinie. Un jour ou l'autre on s'attendait à connaître que ce faisceau de lances était brisé, et que l'Angleterre poussait à travers l'Ogaden jusqu'au lac Rodolphe. C'est le contraire qui arrive. Des télégrammes de Londres annoncent que les sérieux efforts tentés depuis trois ans contre le défenseur du Somaliland sont tenus en échec.

Ce n'est pas seulement l'Europe, c'est l'Angleterre elle-

même que cette nouvelle prend au dépourvu. Elle ne sait pas au juste *qui* elle a devant elle. Elle est seulement convaincue à cette heure de l'importance de l'obstacle qu'elle trouve en travers de ses projets. Un journal arabe du Caire, l'*Al Moayyad*, définissait l'autre jour ce plan en termes précis : « Les Anglais, disait-il, veulent bien céder une partie des côtes de l'Afrique Orientale à d'autres nations, mais ils prétendent être les seuls maîtres de l'intérieur. Ils poursuivent en Somaliland un but politique : ils veulent assurer la sécurité de leur grande route du Cap au Caire. »

J'ai passé une année (1900-1901) entre le carrefour d'Aden et le Nil Bleu. Persuadé que les questions qui se résoudront prochainement sur le Nil allaient d'abord se poser en Somaliland, j'avais frété, au mois de décembre 1900, un petit vapeur, *le Binger*, pour visiter à ma commodité la côte arabique et les ports anglais de Berbéra, Zéila, Bulhar. Les relations que j'entretiens, d'autre part, dans le monde des confréries musulmanes m'avaient permis, dès cette minute, de prévoir et de prédire que l'aventure du Mulla du Somaliland ne finirait pas comme un torrent d'orage. Les raisons qui, en 1900, soutenaient cette conviction se sont fortifiées. Ce n'est pas dans un accès de découragement paludéen que les compagnons du colonel Swayne écrivaient hier à Londres : « Il faudra au moins cinquante mille hommes, beaucoup de temps et de patience, pour venir à bout de ces Somalis. » Ils parlent en hommes qui ont éprouvé le pays et les forces de l'ennemi.

Si un de ces accidents, si fréquents en de telles contrées, poison ou poignard, ne débarrasse pas l'Angleterre de l'adversaire qui lui coupe la route, elle doit s'attendre à retrouver dans le Mulla du Somaliland une réincarnation du vaincu d'Omdurman.

*
* *

S. M. Victor-Emmanuel III, roi d'Italie, est un numismate distingué. Dans une visite que j'eus l'honneur de lui faire à Rome, avant mon départ pour l'Abyssinie, il me parla d'une pièce africaine dont on venait de lui apporter des exemplaires. Elle avait été frappée à l'occasion de la victoire du Sultan sur

la Grèce. Elle ressuscitait la vieille devise : « Toujours Victorieux ».

Ces médailles-monnaies sont le signe visible de l'effort que l'Islam tente en Afrique contre ce que les musulmans appellent « l'invasion européenne ». La séculaire organisation des caravanes fournit au Continent Noir un système nerveux, rudimentaire mais solide. L'intérêt commercial autant que le fanatisme ont porté les chefs de ces expéditions à jalonner leurs routes de petits centres religieux. Ils leur sont des points d'appui au moment d'un passage; ils restent, derrière le voyageur, des centres de propagande. J'ai personnellement connu quelques-uns de ces chefs caravaniers. Extérieurement ils étaient les hommes les plus religieux que l'on puisse trouver dans l'Islam moderne. Leur fond était tout politique.

A l'époque où leur apparition dans le pays noir coïncidait avec ces grandes chasses à l'homme qui étaient un des revenus les plus lucratifs des sultans, les caravaniers à figures de mahométans traversaient l'Afrique dans l'inquiétude et la haine des petites gens. On ne voyait en eux que des acheteurs d'esclaves. Mais depuis que le blanc a commencé d'éventrer l'Afrique, le noir, de deux maux, a choisi le moindre. A notre loi religieuse, à nos codes qu'il ne comprend pas, il préfère sans hésitation le programme de l'Islam. C'est peu de dire qu'en passant de l'état fétichiste au Koran le noir évolue dans le sens d'un progrès moral certain. L'Islam, avec ses ramifications mystérieuses, — moitié religieuses, moitié politiques, toujours secrètement belliqueuses, — fournit à l'Africain une organisation complète pour résister aux blancs. Ce n'est pas seulement une religion que le musulman lui apporte : c'est une politique et une hygiène. Ceux qui ont voyagé dans le pays désert le savent : la pratique islamique est dans ces contrées un nécessaire de voyage complet.

Dans ces conditions, il fallait s'attendre à ce que la victoire du Sirdar Kitchener à Omdurman ne terminât pas le conflit entre l'Européen et le Musulman. L'Angleterre sera contrainte d'enlever, l'une après l'autre, avec de grandes dépenses d'énergies, d'hommes, d'argent et de temps, les barricades que ceux de Mahomet lui opposeront. Si Abdulla tombe, comme est tombé le Mahadi, la résistance reculera, elle ne se décou-

ragera pas. On la retrouvera derrière le premier fort naturel que fournira le relief du sol.

L'Angleterre a d'abord attaché peu d'importance aux faits et gestes d'Abdulla Achur. Il est impossible de démêler si cette quiétude était une réalité ou un leurre. En tout cas, lors de mon passage à Aden, en décembre 1900, il était de bon ton d'y sourire quand on prononçait le nom d'Abdulla. Il circulait sur le Mulla Somali une multitude d'histoires. On avait inventé pour le désigner ce nom de « Mad Mulla », le « Mahdi fou » qui voulait lui faire une figure d'irresponsable [1].

Pendant mon séjour à Aden, j'ai fait auprès d'amis musulmans une enquête discrète sur Abdulla. Ils m'avaient peint le nouveau Mahdi sous des couleurs assez différentes.

— Quand Abdulla Achur — m'ont-ils dit — a passé par ici, en 1897, il revenait de La Mecque. Il s'y était rendu pour la quatrième fois. Il nous revenait avec des lettres de recommandation. Nous l'avons donc logé, hébergé, comme c'est l'usage. Il a édifié tous ceux qui l'ont vu par son savoir, par sa haute piété. Il avait quelques velléités de prêcher. Nous lui avons demandé de n'en rien faire, car il nous aurait inutilement attiré des embarras. Le gouvernement anglais nous laisse très libres de suivre notre religion comme nous l'entendons, mais il interdit la propagande. C'est une mesure d'ordre. Abdulla l'a compris. Il est monté sur un boutre en partance, il a fait voile vers Berbéra.

Depuis, à Berbéra même, j'ai recueilli d'un Hindou, qui appartient à la même confrérie religieuse qu'Abdulla, des renseignements plus précis.

Abdulla est aujourd'hui un homme de trente-deux ou trente-trois ans. C'est un véritable Somali. Il a de son peuple l'élévation de la taille, les traits réguliers. Il rase au-dessus de ses lèvres une maigre petite moustache. Cette nudité permet de suivre les nuances les plus fugitives qui passent sur son visage. C'est une gamme qui va de la ruse à la cruauté. D'autre part, l'histoire de ce « Saint » est celle de tous les agitateurs, célèbres ou obscurs, de l'Islam, depuis que les aristocraties religieuses et militaires ont vu leurs

1. Voir mon livre, *Ménélik et nous* (Nilsson).

influences baisser devant l'organisation quasi maçonnique de la démocratie religieuse.

Abdulla sort de rien. Son père était berger, sa mère appartient à la tribu des Dulbahantas. Il a grandi au milieu des troupeaux dans la brousse de l'Ogaden. Ce pays, comme toutes les terres où les gens d'Islam sont en contact avec l'Européen envahisseur, est constamment visité par des missionnaires « ouadads ». Ils prêchent la résistance ; ils s'efforcent de découvrir dans le cercle de leurs prédications des jeunes gens dont ils puissent faire par la suite des zélateurs du Koran. Un de ces « ouadads » distingua le petit berger qui l'écoutait avec un visage recueilli. Il offrit aux parents de s'en charger. Il l'emmena. Il l'initia à la connaissance des livres sacrés.

On trouvera dans la relation de la belle exploration du lieutenant italien Bottego le fac-similé d'un de ces manuscrits, traduits en langue somali, et écrits en caractères arabes [1]. Nul doute que, pendant des années, Abdulla ne se soit promené dans son pays natal, avec un de ces livres, suspendu en sautoir, dans son étui de cuir. Le jeune homme avait vingt ans quand, pour la première fois, il se rendit à La Mecque. Son éloquence le signala à l'attention du Cheik Mohamed-Salah, chef suprême de la mystique confrérie dite « Tariqa-Mahadia ». Le jeune Somali devint un des disciples préférés de ce saint. De ce fait, Abdulla se trouvait relié à la confrérie mère (Tariqa-el-Ouçoul), la plus importante et la plus ancienne de l'Islam : l'association des Qadria, ainsi nommés en souvenir de leur fondateur et patron, Sidi-Mahied-din-Abou-Mohamed-Abd'el Qader-El-Djilani, qui vécut entre 471 et 561 de l'hégire (1079-1166 de J.-C.), à Djilan, près de Baghdad [2].

Si l'on veut se rendre compte de l'influence que de telles sociétés peuvent exercer sur l'avenir des populations africaines et asiatiques, il suffit de jeter les yeux sur une de ces cartes où l'action des ordres musulmans à travers le monde est traduite par des teintes de couleurs variées. On y verra de quelle façon ces Qadria, auxquels le Mulla du Somaliland

1. *L'Omo*, Milan, Hœpli, page 69.

2. Cf. O. Depont et X. Coppolani, *les Confréries religieuses musulmanes*. — A. Le Chatelier, *les Confréries du Hedjaz*. — L. Rinn, *Marabouts et Khouan*.

est affilié, progressent en Extrême-Orient, dans le Turkestan, aux Indes Anglaises et Néerlandaises, jusque dans le Yu-Nan chinois. En Arabie on les trouvera occupant partout les premières places, à Djedda comme à Médine, comme à La Mecque. En Égypte, on les rencontrera installés au Caire, dans la vallée du Nil, jusque dans le désert de Nubie. On apprendra qu'ils sont nombreux dans les régions de Khartoum, du Kordofan, de Darfour, d'Ouadaï, du Bornou, du Sokoto, sur les routes que les caravanes suivent pour aboutir au Fezzan. Enfin on acquerra la certitude que le grand Mahdi Mohammed-Ahmed était Qadri. Et peut-être, après ce voyage à vol d'oiseau au pays de la propagande, apercevra-t-on dans Abdulla-Achur autre chose qu'un aventurier isolé, jouant contre ceux qu'au Somaliland on appelle *Frenjigu* (les Européens) une partie d'ambition personnelle.

***

C'est une surprise pour nous de penser que des détails de discipline, des subtilités théologiques, peuvent habiter les cerveaux de ces hommes à moitié nus qui, dans un des pays les plus âpres du monde, vivent la lance en main, en lutte perpétuelle avec les fauves, avec d'autres hommes, aussi nus, aussi misérables qu'eux-mêmes. Le fait est là. Abdulla aurait vainement promis aux Somalis de les débarrasser de l'Anglais par les armes. On n'aurait pas cru à sa vocation, si, en même temps, il n'avait apporté quelque nouveauté religieuse. Les choix que le Mulla a faits de ce chef dans l'ordre du spirituel et dans l'ordre du physique prouvent une connaissance vraiment supérieure de la mentalité musulmane. Abdulla est parti de la haine aveugle que les gens du Koran professent pour l'Israélite et pour le Chrétien. Il sait que la crainte de tomber dans les pratiques de ces catégories d'infidèles est, chez les siens, une des formes les plus vivaces du sentiment religieux. Il ne s'est pas demandé ce que penserait de sa réforme Si-Mohammed-Ben-Moulai-Abd'el Qader, moqaddem de la zaouia qadria (couvent) du Caire, qui, les jours de Hadra, réunit plus de deux mille tolba autour de lui. Il a commencé de prêcher :

— Les Israélites consacrent à la prière un jour sur sept :

le sabbat. Les Chrétiens un jour sur sept : le dimanche. Alors il y a des musulmans qui ont voulu les imiter. Ils se sont dit : « Nous aussi, il y aura un jour sur sept que nous consacrerons plus particulièrement à la prière : et ce sera le vendredi. » Où avez-vous vu dans le Koran que notre prophète Mahomet ait dit : « Il y a tous les sept jours un jour qui est plus agréable à Dieu. Ce jour-là, vous vous rendrez plus nombreux à la Mosquée et vous y prierez plus assidument »? La vérité de Dieu, c'est que tous les jours que Dieu a créés plaisent également à Dieu. Quiconque affirme le contraire désobéit au Prophète, il sort de la loi de Dieu.

Si peu nombreux que soient en pays musulman, particuculièrement en Somaliland, les fonctionnaires du culte, il y a tout de même des oukils de mosquées, des gardiens de tombeaux, des missionnaires ambulants, qui avaient pris l'habitude de récolter les aumônes plus abondantes le vendredi que les autres jours de la semaine. Ils ont fait de l'opposition au réformateur sur le terrain de l'orthodoxie. Il fallait écraser cette résistance dans le germe : Abdulla s'est jeté sur les récalcitrants ; il en a fait un massacre horrible. Rien n'a été épargné, ni femmes, ni enfants. Le bruit a couru, du haut en bas du Somaliland, qu'un homme de Dieu parcourait le pays avec « une épée de flamme » et que ceux qui tentaient de s'opposer à la vérité tombaient en cendres.

De ce nombre étaient naturellement les personnages religieux qui vivent à Berbéra, à Zéila, à l'ombre du drapeau anglais. Le Mulla a, si l'on peut dire, excommunié de loin ceux qu'il ne pouvait pas atteindre. Il a affirmé qu'un mariage célébré par un cadi (on dit en Somaliland un *cazi)* sujet du roi d'Angleterre, est, de ce fait, nul et assimilable à un concubinage. Lui-même a donné l'exemple de son obéissance à ce scrupule : il a divorcé d'avec une épouse un peu ancienne, et célébré de nouvelles noces avec la femme, très belle, très riche, d'un de ses nouveaux disciples.

La réforme que le Mulla a exigée de ses partisans sur le chapitre de la discipline physique indique qu'il a l'intention de s'entourer non pas « d'hommes de tapis » mais de « gens de poudre ». Sur ce point, il est en accord complet avec Mahomet. On n'a pas suffisamment remarqué que les diffé-

rents gestes de la prière musulmane (élévation parallèle des bras, prosternement, etc.) sont, exactement, les mouvements que les gymnastes suédois conseillent aujourd'hui aux hommes désireux d'entretenir dans un âge avancé la souplesse de leurs articulations et l'ampleur de leur respiration. Le long jeûne du rhamadan achève l'éducation de soldats, qui, de leur jeunesse à leur déclin, vivront sur le pied de guerre, dans le pays de la faim et de la soif. Le Somaliland mérite, certes, ce nom-là ; mais il y pousse une plante mystérieuse qui donne aux bergers de l'Ogaden le supplément de force dont ils ont besoin, pour traverser sans eau ni vivres les plateaux arides. Cela s'appelle le « kate ».

J'ai touché à cette plante singulière. Son goût rappelle celui de la réglisse. Elle ne se contente pas de répandre dans la bouche une agréable fraîcheur : tout comme la kola, elle donne à celui qui la mâche un surcroît de forces. Si l'on ne dépense pas cette provision de vigueur dans l'exercice physique, l'absorption du kate, comme celle de tant d'autres excitants, devient le départ de rêveries que les Somalis déclarent agréables.

Abdulla a déclaré que les hommes qui voulaient venir à lui devaient tout d'abord renoncer à cette pratique, et l'on dit que cette sévérité a tourné d'abord comme l'épreuve du fossé de Gédéon. Les passionnés du kate se sont retirés. Le Mulla a déclaré qu'il ne les regrettait pas.

***

Le seul revers important que le Mulla ait subi, jusqu'à cette heure, lui a été infligé, au printemps de 1900, par les soldats de Ménélik.

Au cours de ses incursions, il était entré sur le territoire abyssin, aux frontières de la province du Harar. Il a été repoussé avec pertes. L'affaire m'a été contée par l'homme même qui a combattu le Mulla et qui l'a défait.

Quand j'arrivai au Harar, au mois de janvier 1901, le Ras Makonnen en était absent. Il était allé à Addis-Ababa pour se marier. Le commandant de la place et gouverneur de la ville était, en son absence, le Grasmatch Banti (commandant de l'aile gauche). Par ordre du Ras, le Grasmatch

s'était rendu hors de la ville, avec sa garde, à ma rencontre. Il s'excusa de ne pas s'être porté plus loin :

— Nous préparons, me dit-il, un effort important contre Abdulla, l'Émir du Somaliland. Il s'agit d'une mobilisation de dix à quinze mille hommes. Nous nous sommes, lui et nous, déjà heurtés au printemps dernier. Mais il paraît que cet infidèle n'est pas satisfait de la leçon qu'il a reçue. Il veut jouer au Mahomet.

Quelques heures plus tard, dans le salon de réception du palais tout décoré de drapeaux français et abyssins où le Ras Makonnen logeait son hôte, le Grasmatch me dit le détail de la rencontre. Il mimait et contait en même temps.

— Je n'avais, dit-il, avec moi que quinze cents hommes tirés du Harar et de la province du Tchertcher...

— Et l'Émir? Était-il en force?

— Il avait avec lui toute sa cavalerie, et qui peut compter les brins d'herbe!

— Ils sont braves, ces Somalis?

— Que pensez-vous de gens qui chargent sur des fusils, seulement armés de sabres et de lances?

La tactique d'Abdulla ressemble à celle du Mahdi. Il ne compte que sur sa cavalerie. Il essaye de noyer l'adversaire dans une mer de chevaux. Cette manœuvre faillit réussir contre les gens de Banti, comme, il y a quelques années, elle changea un instant la face de la bataille d'Omdurman. Le Grasmatch usa de ruse. Averti par des espions que ses soldats seraient vraisemblablement attaqués au lever du jour, il les fit, de nuit, sortir de leurs tentes. Il laissa tous ces bonnets de police debout et clos, — comme s'ils renfermaient des gens engourdis dans la sécurité du sommeil. Il cacha sa troupe hors du camp, dans un pli de terrain à portée des balles. Un peu avant le lever du jour, Abdulla, abusé par cette quiétude, s'imagina en effet qu'il allait surprendre les Abyssins endormis. Les Somalis se jetèrent, le sabre au poing, sur le camp. Banti attendit que les premiers rangs fussent engagés dans les cordes et les pieux des tentes. Alors il se démasqua. Son feu fut foudroyant.

Le Grasmatch me montrait avec ses mains comment s'écroulaient les Somalis, puis il les éleva avec foi et dit simplement :

— C'est Dieu qui nous a donné cette victoire : il a permis à quinze cents hommes de tuer trois mille ennemis : il ne pouvait laisser des chrétiens succomber sous les lances de l'Islam.

Ce massacre date du mois de mai 1900. Il avait inspiré au Mulla un judicieux respect de ses voisins du nord. Autant pour s'éloigner d'un champ de bataille où il avait été vaincu, que pour se refaire, Abdulla avait évacué l'Ogaden. Dans ces conditions, l'expédition que l'on préparait à Harar, en ce mois de janvier 1901, n'avait que le caractère d'une importante patrouille. Elle devait rentrer au début de juin, après avoir impitoyablement razzié, au sud et à l'est de Jig-Jigga, les partisans d'Abdulla. Le Cagnazmatch Guébré, qui la commandait, cette fois, rapportait de sa pointe en Ogaden vingt-cinq mille têtes de bétail.

Cependant la tournure que les événements venaient de prendre dans l'Afrique orientale contraignait les Anglais à agir vigoureusement, malgré les embarras qui les pressaient ailleurs. Une douloureuse dépêche confirmait l'assassinat du sous-commissaire Jenner, dans une entrevue où il était venu discuter sans armes. En même temps, tous les Somalis de l'Ogaden et du Joubaland se soulevaient. On ne pouvait plus dissimuler le péril.

Quelques semaines plus tard, deux vapeurs spécialement affrétés à Bombay, le *Fultala* et l'*Ellora*, débarquaient à Kismayou un corps de Cipayes. Le colonel Ternan les commandait. Aden envoyait en même temps pour le service de ravitaillement tous les chameaux dont il disposait. Les agences de nouvelles apportaient à l'expédition le renfort de renseignements optimistes. Tantôt on annonçait que le Mulla, pris entre les Abyssins et les Anglais, était abandonné par ses partisans ; tantôt on affirmait que les Somalis, effrayés par ces importants préparatifs, se disposaient à livrer les assassins de Jenner, et à demander la paix.

Malheureusement l'événement ne répondit pas à ces espérances. Dès la fin de février, le gouvernement anglais était obligé d'avouer la déroute totale de la colonne Ternan. La dépêche datée de Monbassa à la date du 26 février 1901 dit en propres termes :

« Après avoir fait une marche de 114 milles à travers les

territoires ennemis, la colonne a été attaquée à Sannassa, le 19 février, à 39 milles d'Afmadu, tandis qu'elle était en train d'établir son camp. L'ennemi a été repoussé. Les pertes anglaises sont de dix-sept hommes tués, y compris le lieutenant-colonel Maitland. *Le bétail qu'on avait razzié pendant la marche est sorti de nos mains.* »

En même temps que le colonel Ternan partait de Kismayou, le colonel Swayne avait quitté Berbéra, montant vers le haut plateau.

Le colonel Swayne est l'un des officiers les plus distingués que l'Angleterre ait à son service en Afrique. Il habite le pays depuis longtemps. Il a travaillé à la carte. Il connaît mieux que tout autre les hommes et les choses du Somaliland. C'est dire qu'il a dû souffrir cruellement quand il a jugé l'effort que l'on attendait de lui et les moyens que l'on mettait à sa disposition. Lord Cranborne, interrogé, le 8 août dernier, sur la valeur des soldats somalis qui composaient la bonne moitié de la petite armée du colonel Swayne, a fait un vif éloge de ces hommes à figures de bronze. Il n'y a pas d'exagération dans ces louanges si l'on parle des qualités dont les Somalis font montre, quand ils chassent ou se combattent les uns les autres, librement. Il est très vrai de dire que, en ce cas, ils peuvent parcourir en un jour jusqu'à cent douze kilomètres à cheval et quatre-vingts à pied. Il est également exact que dans la fièvre d'une razzia les Somalis peuvent marcher deux jours, en portant sur eux la galette qu'ils mangent et l'eau qu'ils boivent. Quand ils vont en « service commandé » contre un coreligionnaire, c'est une autre affaire. La *Weekly Gazette* d'Aden qui, au mois de février 1901, surveillait ces enrôlements somalis, et qui voyait les choses de plus près que Lord Cranborne, était moins optimiste. Elle annonçait que l'on avait eu bien de la peine « à armer cinquante recrues et à les envoyer au colonel Swayne ». Elle ne croyait pas qu'il y eût grand fond à faire sur ces Somalis, improvisés soldats réguliers, auxquels « on enseignait que le gros bout du fusil est la crosse, et que l'extrémité mince doit être dirigée contre le Mulla ». *(Textuel.)*

A la fin d'avril 1901, les trois grosses patrouilles que le colonel Swayne faisait converger vers Burao, dans l'espoir de

surprendre la smala d'Abdulla, étaient obligées de redescendre à la côte. Les officiers étaient malades, les bêtes décimées. On avait trouvé devant soi un désert où, pendant trois jours, il avait fallu marcher sans eau. Le colonel Swayne avait vainement fait connaître sa détresse. On l'avait oublié pour courir au plus pressé. Les troupes qui gardaient Berbéra étaient rappelées à Aden. C'était maintenant du côté de l'Arabie Heureuse que l'Angleterre concentrait toutes les forces dont elle disposait dans le carrefour de la mer Rouge.

Le 15 juillet 1901, la ville d'Aden avait été mise en émoi par un bruit de fanfares. Toutes les forces mobilisables avaient quitté Steamer-Point, Aden-Camp; elles se groupaient sur la route de Cheik-Othman. La colonne comprenait un détachement d'artillerie, un millier d'hommes, six cents chameaux. Le prétexte donné à cette expédition était l'installation d'un sanatorium dans l'intérieur du pays. Comme il fallait une excuse morale à cette volte, la nouvelle d'un engagement heureux où Abdulla avait perdu soixante-dix hommes était tambourinée à son de trompe à la minute même où la colonne Swayne, désorganisée par la maladie, redescendait vers la côte.

A supposer que le bruit de ce succès ait rassuré l'opinion anglaise, le Mulla, lui, n'en fut pas affecté. Il profita du loisir qu'on lui laissait pour aller sur les confins de la Somalie italienne proposer une alliance à Othman, sultan de Medjourtine. Il se trouvait là en face de tribus belliqueuses, bien armées, dont le concours lui était précieux. Il scella cette union en épousant la fille du sultan de Medjourtine, en donnant au père plusieurs milliers de bœufs et de moutons; puis, libre de ses mouvements, il revint dans le nord; il se rapprocha de la frontière éthiopienne; il apparut comme une menace dans l'arrière banlieue de Berbéra. De ce côté-là, il n'était plus question de prendre l'offensive. C'était bien à la défensive pure et simple que l'on était réduit. (Décembre 1901.)

L'événement le plus important de cette année 1901 fut, en somme, un incident de politique anglo-éthiopienne, qui occupa un instant l'opinion européenne.

A la date du 14 mars, Lord Cranborne déclarait officiellement qu'une coopération militaire contre le Mahdi du Somaliland *avait été demandée par le Négus Ménélik*. Une note,

également officielle, publiée au début de mars, annonçait l'événement en ces termes :

Deux officiers anglais du service spécial, le capitaine Cobbold, l'explorateur bien connu de l'Asie centrale, et le commandant Hanbury Traçy, qui a servi dans la révolte de l'Ouganda, viennent de quitter Londres. Ils se rendent en Éthiopie pour accompagner l'armée de Ménélik et *aider de leurs conseils le Ras Makonnen*, qui la commande en chef. Aussitôt que ces officiers anglais seront venus en contact avec les autorités abyssines, l'armée de Ménélik s'avancera de la frontière éthiopienne. Ménélik enverrait vingt mille hommes.

La nouvelle de ce que l'on appelait « un rapprochement » entre le Négus et l'Angleterre excita à Londres un grand enthousiasme. Le *Morning Leader* publia sous ce titre : « Un succès du Foreign Office », un article dithyrambique où il loua, avec une chaleur un peu gênante, l'habile ministre de Sa Majesté à Addis-Ababa, le colonel Harrington :

C'est, disait le *Leader*, une excellente idée de s'être assuré le concours de l'empereur Ménélik pour réprimer la révolte du Mad-Mulla dans le Somaliland. On dit que Ménélik a lui-même des griefs contre le rebelle. Quelle que soit cette alliance, *même temporaire*, elle restera un triomphe pour le Foreign Office.

La presse italienne se fit l'écho de la nouvelle. Elle donna des détails précis, notamment la *Stampa*, de Turin. « Après avoir fait connaître l'envoi en Angleterre d'une mission politique éthiopienne, conduite par le Ras Makonnen, la presse britannique, disait la *Stampa*, annonce aussi la prochaine montée en Éthiopie d'une mission extraordinaire anglaise. Elle sera uniquement composée d'officiers anglais. Ils ont reçu l'ordre de se rendre un compte exact des ressources militaires de l'Abyssinie, de la capacité de ses chefs, de la valeur individuelle des soldats. »

J'étais à Addis-Ababa quand ces nouvelles commencèrent de circuler. Elles y causèrent de la surprise et un peu de mécontentement. L'incident fut remis au point par une lettre de M. Mondon-Vidailhet, qui reflétait exactement les impressions du Ghébi. Le major Tracy et le capitaine Cobbold avaient été reçus au Harar en vertu de conventions que le Négus a conclues avec la France, l'Angleterre et l'Italie. Il est entendu que, dans tous les cas où des troubles viendront

à se produire sur des frontières communes, l'action répressive sera, elle aussi, commune. Dans le fait, les deux officiers anglais ne furent pas autorisés à suivre la colonne abyssine sur le terrain de guerre. Ils étaient venus renseigner le gouvernement abyssin sur les détails extérieurs auxquels on pourrait, en cas de conflit, distinguer les Somalis aux ordres du colonel Swayne, des Somalis aux ordres d'Abdulla.

C'est l'Italie qui, après l'Angleterre, surveille avec le plus de vigilance le dénouement de la campagne d'Abdulla. Décidée qu'elle est à ne pas faire de dépenses militaires sur la côte orientale d'Afrique, l'Italie se demandait avec inquiétude si l'échec des colonnes Ternan et Swayne n'allait pas avoir un contre-coup dans la colonie italienne de Bénadir. La trace de ces appréhensions, mêlées de quelque mauvaise humeur, s'était manifestée, dès le 24 février 1901, dans une correspondance expédiée de Zanzibar au journal *la Tribuna*. On y trouvait l'aventure du commissaire Jenner et des quarante-sept Anglais massacrés avec lui, rapportée pour la première fois d'une façon assez piquante, si l'on songe que les Italiens ne sont pas particulièrement mal disposés pour les Anglais, et que, d'ailleurs, ils furent les plus proches témoins de l'événement :

Les causes du mécontentement, dit *la Tribuna*, datent, chez les Somalis-Ogaden, du printemps de l'année 1899. Il a sa source dans l'énergie excessive déployée par les Anglais, tandis qu'ils parcouraient le Jouba jusqu'à Lugh. Ils ont planté partout le drapeau anglais, sans se préoccuper en aucune façon s'ils lésaient les droits italiens. Jenner avait établi onze postes armés sur la rive du Jouba. Son but était d'attirer à lui tout le commerce qui, suivant des habitudes séculaires, se faisait principalement par nos postes de Marca et de Brava. Il avait envoyé des missions sur toute la rive italienne pour exciter les chefs et les villages à passer de la rive gauche sur la rive droite. Il leur offrait des terres, de la protection et de l'argent. Il signifiait aux récalcitrants qu'ils s'exposaient à perdre tout droit à l'usufruit de leur territoire. Cette politique d'intimidation, fondée sur la suppression et la violation du droit des gens, a été poursuivie pendant deux années sans trêve.

Elle n'empêcha pas l'Angleterre de demander l'appui de l'Italie à la minute où l'échec de la colonne Swayne laissait à Abdulla le loisir d'aller intriguer en Medjourtine. On

apprit au mois de juin 1901 que deux navires de guerre italiens venaient d'apparaître sur la côte du sultanat d'Othman. Ils avaient bombardé les villages bâtis sur les caps Hafoun, Alloula, Bender Gasim. Ils y avaient saisi d'importants approvisionnements de riz, de fusils et de cartouches.

***

Le mois de février est, dans ces régions, la période la plus favorable pour une expédition militaire. La saison sèche finit. Les grands ruissellements d'eau ne commenceront qu'en mai. Il y a une saison intermédiaire dite « des petites pluies » qui reverdit le pâturage, relève le débit des rivières et le niveau des puits. Pour cette raison, au début de la présente année (février 1902), le gouvernement éthiopien envoya le fitéorari Gébré faire une patrouille dans les territoires d'Ogaden qui avaient été soumis l'année précédente.

Cette opération de police fut signalée par l'*Agence Reuter*, au milieu de juin. On annonçait de nouveau une action combinée des troupes abyssines et des troupes anglaises, les unes ayant Berbéra, les autres Harar pour base ; mais, cette fois, bien que le Ras Makonnen se préparât à descendre à la côte pour aller à Londres saluer le roi Édouard VII de la part du Négus, à l'occasion du couronnement, il n'était plus question « d'alliance offensive et défensive ». L'Angleterre savait que cette démarche était un pur acte de convenance. Le gouvernement anglais entretient une légation à Addis-Ababa. Ménélik n'a pas d'ambassadeur à Londres. La politesse ordonnait qu'il profitât de l'occasion pour témoigner de sa courtoisie à un souverain avec lequel il est en rapports diplomatiques.

La vérité était d'ailleurs qu'en ce début de l'année 1902 l'Angleterre ne pouvait songer à dégarnir la citadelle d'Aden au profit du Somaliland. Le colonel Wahab et le major Abud étaient partis dans l'intérieur du Yémen pour travailler à la délimitation de la frontière anglo-turque. Il n'était plus question d'établir un sanatorium. Il s'agissait de faire d'Aden la tête de ligne d'un chemin de fer qui va pénétrer l'Arabie Heureuse. Cette nouvelle agitait les tribus de la banlieue

d'Aden. Absorbée de ce côté, l'Angleterre ne savait où prendre des troupes pour les opposer à Abdulla.

On s'adressa, au début de mars, aux Issas, aux Somalis-Habéraoual, qui, d'ordinaire, se montrent des sujets assez obéissants de Sa Gracieuse Majesté. Les uns comme les autres refusèrent de marcher contre un coreligionnaire. Le gouvernement local de Berbéra en fut réduit à demander de nouveaux Cipayes aux Indes, à solliciter le retour du colonel Swayne à la côte et à avertir cet officier que, en attendant des renforts, la Métropole le nommait commissaire du gouvernement.

Il n'y a nul doute que, à cette minute, le colonel Swayne eût préféré des troupes disciplinées, à un titre qui aggravait ses responsabilités. En effet, la nouvelle d'une défaite et d'un massacre de la colonne anglaise parvenait à la côte. Les Issas contaient que cinq cents hommes avaient été surpris, que trente-sept seulement avaient pu sauver leur vie. En tout cas, l'agitation gagnait de proche en proche. Elle se propageait dans le bas du Somaliland; Gadaboursis et Issas étaient en guerre ouverte. Ils coupaient la route de Zéila à Guildessa, qui est la voie de pénétration du commerce et de l'influence anglaise en Éthiopie.

A la fin de mars, ce Mulla, que l'on avait si longtemps traité de « fou », n'apparaissait plus à ses adversaires comme un ennemi que l'on raille. L'*Aden-Gazette* déclarait que l'on se trouvait en face d'un autre De Wet (*who seems to be another De Wet*). En effet, Abdulla que l'on savait près de la mer, s'était brusquement présenté sous les murs de Berbéra. On avait dû embarquer en hâte deux compagnies de la garnison d'Aden et les expédier en Somaliland pour mettre la ville à l'abri d'un coup de main. D'ailleurs le gouvernement local était incapable d'arrêter les razzias que le Mulla opérait presque sous ses yeux. Aucune caravane ne pouvait plus atteindre le port de Berbéra. Aden était privé de son ravitaillement en bestiaux. On était obligé de s'adresser à Djibouti. Plusieurs maisons de commerce faisaient faillite à Berbéra. Et ce n'étaient pas seulement des fusils, des cartouches à l'adresse des Somalis qu'un navire de guerre anglais capturait, sur un boutre, près d'Ongor : *On acquérait la certitude qu'Abdulla était en relations avec les Qadria de l'Inde*. Ses coreligionnaires

indous lui écrivaient que les nouveaux renforts de Cipayes, demandés par le colonel Swayne, ne seraient pas envoyés de Bombay. Les Afridis et les Ouaziris s'entendaient avec lui, pour fomenter sur les frontières nord-est de l'Hindoustan une importante révolte qui ferait diversion et qui empêcherait Lord Curzon de s'occuper de l'Afrique.

Comme la guerre même ouverte ne peut modifier en ces contrées les conditions fondamentales de la vie, cette armée de nomades s'éloignait de la côte ainsi qu'on a coutume de le faire, chaque année, en avril, pour gagner les pâturages plus verdoyants de la haute brousse. Le colonel Swayne était plus que jamais éloigné de Berbéra. Il faisait connaître que les partisans de Mulla se concentraient en grand nombre dans l'Est, sur les confins du protectorat Italien, et que les razzias, sur lesquelles lui-même il comptait pour subsister, lui étaient revenues les mains vides.

La presse anglaise de l'Océan Indien remémora alors, en les exagérant singulièrement, les difficultés contre lesquelles les Abyssins avaient dû lutter dans leur campagne de 1901. A l'entendre, les privations auraient été si vives que, pour avancer, les soldats de Ménélik en avaient été réduits à manger leurs chameaux et autres bêtes de somme. Le mot d'ordre n'était plus de rabaisser le Mulla, mais de l'enfler. On affirmait qu'il disposait d'un effectif de quarante mille hommes et de huit mille cavaliers.

Pour qui a étudié l'art de préparer l'opinion publique, qui est une des supériorités de la politique anglaise, ce changement de tactique faisait présager l'aveu prochain d'un grave échec. A Londres, on ne s'y trompa pas. On questionna les responsables avec inquiétude. Le 24 juillet, Lord Lansdowne déclara « que, en 1902, les opérations militaires seraient conduites dans de meilleures conditions qu'en 1901, grâce à un arrangement conclu avec l'Italie ».

Le 8 août, on voulut savoir quel était le nombre des troupes anglaises, engagées en Somaliland. Lord Cranborne fixa leur total en hommes à 2 360. Cet effectif se décomposait en 500 soldats du 6e bataillon de fusiliers royaux (King's African Rifles), 300 du 2me bataillon du même corps, 1 500 Somalis, levés dans la banlieue de Berbéra, 60 sikhs détachés du

contingent sikh que les Anglais entretiennent dans l'Afrique Centrale. Cette petite armée traînait avec soi des mitrailleuses Maxim, plus de l'artillerie de marine : deux pièces de 7 et six pièces de 9.

Personne n'était plus dupe des chances de succès qui restaient dans ces conditions au colonel Swayne. Mais où était-il au juste, et comment l'atteindre? Il fallait attendre.

Le 11 octobre dernier, deux mille soldats indigènes rentrent à Berbéra. Ils déclarent qu'ils ont été contraints à la retraite par le manque de vivres. Pour le colonel Swayne il campe toujours dans l'intérieur, à quelques jours de marche de Hodlé, où est installé son camp de broussailles. Il n'a plus avec lui qu'un millier d'hommes. Il suppose que le Mulla doit se trouver dans les environs de Medjourtine, mais il ne l'a pas encore touché. Les provisions lui font totalement défaut. Il demande instamment qu'on lui envoie des vivres.

C'est le désastre ; le 21 octobre le colonel Cobbe, chef d'état-major du colonel Swayne, envoie une dépêche sans date, aux autorités de Berbéra. Il annonce les morts du colonel Philipps, du capitaine Angus et de cinquante soldats, « dans un combat acharné ». Il y a plus de cent blessés, parmi lesquels un capitaine et un lieutenant. La plupart des chameaux de la colonne anglaise ont disparu. Quelques jours plus tard un nouveau message, celui-là tout à fait explicite, arrive à la côte :

« A la suite du combat du 6 octobre, à Erégo, le moral du contingent somali est vivement ébranlé. Le Mulla, qui, dit-on, est en communication avec Inger[1], dans la direction du Ouebbé, amène des renforts de tous côtés. Le colonel Swayne est très gêné dans sa marche, par suite de la nécessité où il est de transporter ses blessés et l'eau. Il bat en retraite sur Bohotle. Il demande l'envoi immédiat de nouvelles troupes. »

Quelques jours plus tard, tous les gens civilisés, et particulièrement les hommes qui ont tâté des difficultés du sable et de la brousse, apprenaient avec un véritable soulagement que le Mulla n'avait pas poursuivi la colonne en retraite.

1. Une lettre récemment publiée dans les journaux anglais prouve que Inger est en Europe et non en Somaliland.

Le colonel Swayne allait pouvoir ramener ses blessés à la côte. Ses compatriotes l'acclameront. Ils auront raison. Les conditions dans lesquelles cet officier a tenu et lutté, depuis deux ans, dans un pays inconnu, contre un adversaire insaisissable, honorent son énergie.

***

Il y a un exemple à recueillir dans la dignité patriotique et le calme avec lequel l'opinion anglaise vient, une fois de plus, d'accueillir cette mauvaise nouvelle.

On ne cherche pas à atténuer la gravité de l'échec: « Même si la retraite s'effectue avec succès et si nos forces parviennent à la côte, dit le *Daily Mail*, tout le travail sera à recommencer. » Le *Standard* s'attend à apprendre que « cette retraite a encouragé les fanatiques et porté nombre de Somalis à douter de la puissance anglaise ». Le *Times* reconnaît, lui aussi, que cette retraite « augmentera considérablement les difficultés de la tâche ». Il s'unit au *Morning Post* pour mettre le Foreign Office et les autorités militaires en garde « contre la politique des demi-mesures et l'emploi exclusif des soldats indigènes ». Le *Daily News* met le doigt sur la plaie : cette ignorance des hommes et des choses, à laquelle l'énergie anglaise se heurte si souvent : « Ce qu'il y a, dit-il, de plus regrettable en cette affaire, c'est que personne ici ne sait au juste qui est celui que nous appelons le Mad-Mulla (le prêtre fou), ni en quoi consiste sa folie. »

Le Mulla dont l'Angleterre n'a pas tout d'abord reconnu le véritable caractère est la réincarnation du Mahdi.

Dans l'état d'hostilité armée où vit l'Europe, personne n'a élevé la voix quand l'Angleterre, par la bouche de feu Cecil Rhodes, a annoncé le programme grandiose de sa nouvelle politique africaine : l'ouverture de la route anglaise du Cap au Caire. Il semblait que, du haut en bas, il eût suffi de rayer d'un trait rouge la carte d'Afrique pour que toutes les difficultés fussent résolues. L'Islam, menacé par le programme britannique, montre moins de résignation. Le Mahdisme a été la première barrière qu'il a opposée aux ambitions anglaises. On sait du reste aujourd'hui qu'à Omdurman la

victoire a été un instant indécise; ce n'est pas en stratégiste mais en ingénieur de chemin de fer que le Sirdar Kitchener y a triomphé.

On ne peut songer à construire un chemin de fer de Berbéra en Ogaden, pour atteindre le nouveau Mahdi. Il semble qu'il y ait un seul moyen de venir à bout de lui, et que ce soit de le cerner dans cette « corne inconnue » dont à cette heure il est incontestablement le maître. L'Angleterre ne pourra atteindre ce résultat sans l'appui moral et effectif des riverains, c'est-à-dire, en première ligne, le Négus Ménélik, et puis l'Italie et la France.

Peut-être s'était-on un peu hâté, au mois de juillet dernier, d'annoncer à Londres que la campagne de 1902-1903 prendrait meilleure tournure, « grâce à l'appui de l'Italie ». Certes, l'Italie tient à sa part de la côte Somali dont elle pourra tirer quelque parti le jour où tout le pays sera mis en valeur. Mais elle n'est pas disposée à faire en ce moment une expédition coloniale sur la côte de l'Afrique orientale.

— Ma politique — me disait à ce sujet, au mois de novembre 1900, M. le marquis Visconti-Venosta — est celle de l'opinion publique. J'en voudrais une autre que je ne pourrais pas l'avoir. Elle est tout à fait hostile à une dépense d'hommes et d'argent en Afrique orientale.

Les dernières nouvelles qui arrivent de Rome prouvent que M. Prinetti est dans les mêmes dispositions. En ce qui concerne la France, qui n'a pas de contact immédiat avec l'Ogaden, l'Angleterre peut seulement la prier de surveiller avec soin les importations d'armes, à destination d'Éthiopie. C'est dans l'assistance effective que lui prêtera Ménélik que l'Angleterre trouvera l'appui qui lui est indispensable.

Un de ces journaux indiscrets — il y en a en tous pays — qui sont toujours prêts à découvrir ce que l'on cache avec soin, le *Morning Leader*, disait au mois de mars 1901 :

« Il est bon d'avoir le roi Ménélik comme allié, parce qu'il pourrait être très dangereux autrement. Si la France et la Russie avaient réellement réussi à capter sa confiance, nous aurions à compter avec un pouvoir hostile, puissant et intelligent, dans l'arrière-pays du Soudan et à petite distance de

l'Ouganda. Ce pouvoir pourrait nous faire plus de mal que le Mahdi lui-même à l'apogée de sa puissance. »

La politique du Négus Ménélik est toute pacifique : ce n'est pas à dire qu'il ne soit pas conscient de sa force et qu'il n'allie pas beaucoup d'habileté à beaucoup de prudence. Il n'ignore pas que dans le plan primitif de Cecil Rhodes — sinon du gouvernement anglais lui-même — l'Éthiopie devait être « expropriée » après le Transvaal. Il estime qu'il a donné des gages suffisants de son organisation politique, de la vie morale et religieuse de son peuple, de sa puissance militaire, enfin de son goût des choses de la civilisation, pour qu'on le laisse vivre. Il est persuadé que la France et la Russie sont attachées à cette politique, que l'Italie y vient; il voudrait y convertir l'Angleterre.

Elle a besoin des eaux de son lac Tzana pour assurer les inondations régulières du Nil? Elle souhaiterait appuyer à la falaise éthiopienne les rails de son chemin de fer du Cap au Caire? Elle réclame assistance au Somaliland contre le nouveau Mahdi qui lui barre la route? — Qu'à cela ne tienne. L'empereur Ménélik sait que beaucoup d'argent européen est intéressé en Égypte. Il sera enchanté de voir le chemin de fer du Cap au Caire se relier un jour avec la voie ferrée que lui-même pousse de Djibouti au Nil-Bleu. Il est, comme prince chrétien et comme souverain d'Abyssinie, ennemi-né des Musulmans... Il est donc prêt à donner son appui à l'Angleterre sur tous ces points, mais à une condition : c'est qu'elle renoncera avec franchise à cette politique d'écartellement du lion abyssin au profit du lion britannique, qui, hier encore, était la sienne. C'est qu'elle s'engagera à reconnaître, avec les autres puissances riveraines, la neutralité de cette Suisse montagnarde qui s'appelle l'Abyssinie.

Si l'Angleterre refuse de se rallier à cette politique, Ménélik gardera pour soi les eaux de son lac, il continuera de fortifier sa frontière de l'ouest, et il se bornera à faire dans la banlieue de Harar des besognes de police personnelle. Il sera intéressé à voir le lion britannique longtemps réduit à l'impuissance par le moucheron Abdulla.

HUGUES LE ROUX

ANTON TCHÉKHOV

Anton Tchékhov est, depuis bien des années déjà, célèbre en Russie. Sa gloire n'a pas, comme celle de Gorki, éclaté brusquement. Son talent ne s'est pas, en une seule fois, manifesté tout entier, avec cette soudaineté incroyable qui, du jour au lendemain, révéla dans l'auteur de *Tchelkache* un écrivain maître de son génie. Tchékhov a suivi une évolution lente et d'apparence capricieuse, logique pourtant. Il a commencé par amuser son public, ensuite il l'a souvent dérouté par les transformations imprévues de sa manière. Finalement, il l'a charmé et subjugué.

Son œuvre est originale, considérable et variée. Tchékhov, comme pour se prouver à lui-même son habileté, a essayé successivement tous les genres. Il a fait de petites esquisses humoristiques, dont quelques-unes sont des merveilles d'observation fine et ironique, — des vaudevilles, d'un comique sain et un peu gros, — des nouvelles, longues ou courtes, — enfin des drames. Il a paru ne guère se soucier de l'enthousiasme ou de l'irritation qu'il provoquait, et il fut indifférent aux opinions de la critique. Celle-ci, au contraire, s'est intéressée vivement à lui et, parmi les éloges, ne lui a pas ménagé les objections.

La critique russe réclame de tout écrivain une profession

de foi et des intentions didactiques. L'écrivain doit appartenir à une école, à un parti, se faire l'apôtre d'une doctrine; il n'a pas le droit de choisir ses sujets au gré de sa fantaisie, pour la joie de narrer avec art, pour émouvoir ou divertir, simplement : on lui demande compte aussi de ses tendances politiques ou sociales. Ces exigences, toutes bizarres qu'on puisse les trouver, s'expliquent par les circonstances au milieu desquelles s'est développée la littérature nationale en Russie. Elle a subi le contre-coup de grandes réformes sociales comme l'affranchissement des serfs, elle a ressenti le malaise qui appelait de telles réformes et la secousse dont s'accompagnent de tels événements. Des poètes ou des romanciers de génie ressentirent la palpitation douloureuse de leur pays. Dans les années qui suivirent l'affranchissement, les âmes s'imprégnèrent de l'amour du peuple. En outre, on crut au peuple ainsi qu'à un élément vital d'où viendrait le salut. Ces illusions s'évanouirent en présence de la réalité. Cependant la poursuite âpre et ardente d'un idéal éthique et politique reste aux yeux de bien des Russes la raison d'être de l'écrivain.

Un critique très écouté blâmait Tchékhov pour son air d'indifférence à l'égard de ces questions. Selon lui, Tchékhov se dépensait en pure perte, prêtant une égale attention aux êtres humains et à leurs ombres, au récit d'un suicide et aux grelots d'une voiture. Il manquait de personnalité.

Ces reproches, on pourrait, à la rigueur, les adresser aux premiers écrits de Tchékhov, dont l'apparence est, en effet, futile. Mais l'œuvre s'est ensuite enrichie, et maintenant il est facile de constater qu'elle renferme, malgré son extrême diversité, une idée très nette, peut-être un enseignement. Tchékhov ne s'est pas seulement plu à noter, à fixer les tableaux que lui présentait la réalité; mais du spectacle qu'il avait sous les yeux il a tiré une philosophie... Sans doute, jadis, cherchait-il sa voie; ou bien, dédaigneux de l'opinion, savait-il, à part lui, qu'il avait quelque chose à dire que l'on comprendrait plus tard. En tout cas, il ne faut pas voir entre ses écrits anciens et les récents une contradiction. Sa pensée triste sur la vie s'est peu à peu découverte, mais elle était en germe déjà dans ses premiers essais.

***

Tchékhov naquit en 1860. Il habita d'abord une ville de province, dans le sud de la Russie. Il doit à ce fait sa connaissance du paysage méridional, et son mépris des petites cités insipides et somnolentes. Puis il fit à Moscou ses études de médecine et pratiqua pendant quelques années, à la campagne, comme médecin de la municipalité. Il put observer à loisir la bourgeoisie et le peuple. Il avait commencé d'écrire, étant encore étudiant; il collaborait à des journaux satiriques. Ses imaginations d'alors sont d'une irrésistible drôlerie, et, en même temps, d'une mélancolie extrême.

Un fonctionnaire remarque l'ignorance effroyable de ses employés. Afin d'éveiller en eux quelques sentiments esthétiques, il leur ordonne de lire, et ainsi il jette le trouble dans toutes ces paisibles cervelles. Merdiev, le plus abruti de la bande, s'attelle à *Monte-Cristo* : il le lit nuit et jour, mais n'y comprend rien. Quand il est trop las, sa femme lui fait la lecture. Il est au désespoir, il demande grâce : le chef demeure inexorable. Un matin, Merdiev arrive au bureau, manifeste la plus violente douleur et entame la confession de crimes imaginaires : « J'ai fait des faux, j'ai noyé un petit enfant dans un puits. » Il est fou... Les autres employés déclarent qu'ils aiment mieux être mis à la porte que de s'exposer à une pareille aventure. Le chef aperçoit la témérité de sa tentative, et la paix se rétablit au bureau. Quant à Merdiev, « il guérit de sa folie, mais pas complètement. A la vue d'un livre, il tremble, il se détourne. »

L'anecdote suivante est d'un comique plus joyeux.

Strijkine, veuf d'un certain âge, rentre tard à la maison. Il est gris et voudrait boire encore. Il sait que sa belle-sœur a caché de l'eau-de-vie au fond d'une armoire. Avec mille précautions, sans oser prendre la lumière, il s'empare d'une bouteille. Il boit, et aussitôt il lui semble que ses bras et ses jambes volent à travers l'espace, tandis que son corps s'engouffre dans un marais plein de sangsues... C'est qu'il a bu, au lieu d'eau-de-vie, du pétrole. Dans son émoi, Strijkine a recours à sa belle-sœur. Celle-ci est furieuse : « Savez-vous ce que le pétrole coûte aujourd'hui ? » Elle le rabroue et se

déclare la plus malheureuse des femmes. Strijkine attend la mort avec angoisse. Mais la mort ne vient pas. Au matin, il s'en félicite : « Quiconque a une conduite réglée et simple, dit-il, échappe à l'action du poison. J'étais au bord de l'abîme, mais je n'y ai pas sombré. C'est parce que ma vie est bonne ! — Non, réplique sa belle-sœur, c'est que le pétrole est mauvais !... » Et les lamentations redoublent.

A cette époque déjà, Tchékhov s'attache à la peinture d'une vie qui est grotesque parce qu'elle est mesquine et bête. Les incidents qu'il combine sont significatifs de la stupidité des gens et de leur asservissement moral. Le ton du récit est uniformément spirituel, discret et impassible ; les situations sont plaisantes. Mais l'impression d'ensemble est triste... Trop de gens y apparaissent plats et sots.

Parfois on dirait qu'il a peine à cacher son dégoût.

Deux camarades de collège se retrouvent, après longtemps, dans une ville de province où le sort les a conduits. L'un est maigre et l'autre gras. Ils s'abordent comme des égaux, ainsi qu'il est naturel à des amis d'autrefois. Le maigre présente sa femme et son fils : sa femme a le menton démesuré, le fils a les yeux clignotants. Mais voilà que le maigre, après avoir raconté à l'homme dodu son odyssée misérable, apprend que celui-ci est un important fonctionnaire. Du coup, toute familiarité lui est impossible. Il fait des courbettes ; il est heureux, flatté, humble excessivement... Le fonctionnaire, bon enfant, veut mettre un terme à ces simagrées; mais il demeure impuissant devant l'acharnée obséquiosité du pauvre diable. Il se sauve. Et le camarade modeste se prélasse dans la joie de s'être entretenu avec un grand de ce monde. Il rit. Sa femme sourit. Son fils salue tant qu'il laisse tomber son chapeau... « Tous trois étaient délicieusement bouleversés. »

Cette petite histoire et beaucoup d'autres encore ont pu réjouir le lecteur. Mais, au fond, quoi de plus pénible et affligeant? Les différences sociales acceptées comme une loi, même dans les cas où elles pourraient être négligées, l'habitude de s'avilir, l'incapacité de garder le moindre sentiment de dignité...

Les vaudevilles de Tchékhov sont tapageurs et d'un entrain

forcené ; mais le sarcasme y est apparent. *L'Ours* et *la Demande en Mariage* excitent à la gaieté; cependant on est humilié pour ces personnages désastreux. Une jeune veuve, qui s'était juré d'être inconsolable, reçoit la visite d'un gentilhomme campagnard. Celui-ci réclame, avec rudesse, de l'argent dû par le mari. La veuve est offusquée, elle qualifie le gaillard d'ours mal léché : on ne dérange pas ainsi les femmes dont la douleur est telle ! Du reste, elle paiera, mais demain. Il insiste, elle s'obstine. L'ours, qui a des idées personnelles sur l'égalité des sexes, propose à la veuve un duel; la veuve accepte avec joie : cette crânerie enchante l'ours, qui tombe amoureux de l'amazone improvisée. « J'ai abandonné vingt femmes, — s'écrie-t-il, — et je n'en ai jamais aimé aucune comme je vous aime. Je vous demande votre main. » Le couple s'embrasse en murmurant une dernière fois : « Battons-nous... »

De mauvaises têtes qui, au milieu d'une querelle, décident d'unir leurs existences, c'est encore le sujet de *la Demande en Mariage*. Mais le coup de foudre, ici, n'est pour rien dans leurs épousailles. La raison seule les guide. Lomov vient postuler, de ses voisins, les Tchiboukov, la main de leur fille Nathalie. Il énumère ses biens et, parmi eux, il compte un pré que Nathalie considère comme la propriété de ses parents. Une vive dispute s'engage. Natalie, qui ne sait pas les intentions matrimoniales de Lomov, le menace d'un procès et le chasse. Mise au courant de ses projets, elle rappelle en toute hâte le singulier amoureux. Les fiançailles sont conclues, et tout de suite la querelle reprend sur une autre question... « C'est le bonheur conjugal qui commence, — s'écrie Tchiboukov; — du champagne, du champagne ! »

Ces farces dénotent déjà, sinon toutes les tendances de Tchékhov, du moins quelque chose de sa manière. Son rire est gros, mais il tire ses effets de la psychologie de ses bonshommes. Il méprise les trucs. Les êtres sont assez burlesques par eux-mêmes, et il n'a besoin, pour révéler le comique des situations, que de faire étaler à ses personnages leurs véritables sentiments, médiocres, laids, intéressés. Les accessoires sont inutiles. L'essentiel, c'est-à-dire l'âme humaine, est, à elle seule, ridicule suffisamment.



Tchékhov renonça bientôt à la caricature.

Ses nouvelles émeuvent par leur simple vérité. Son art de conteur donne aux moindres anecdotes une signification profonde. Tout ce qu'il rencontre, dans sa promenade lente et lasse à travers son pays, il le perçoit avec lucidité; il prend ses sujets presque au hasard, sûr d'en tirer le parti qu'il veut. Qu'il peigne l'imbécillité des petits marchands ou des auteurs, le découragement des savants ou des artistes, la vaine agitation des jeunes hommes qui se figurent avoir une mission à remplir ici-bas, l'impression qu'il produit est durable et affligeante. Ses nouvelles, de forme soignée et sobre, ne secouent pas l'imagination par la violence des faits, par l'extraordinaire des destinées. Ce qui agit surtout et ce qui navre, c'est l'accumulation dans une existence de ces petites défaites quotidiennes qui ébranlent peu à peu et finissent par tuer : « Si le monde chavire, ce n'est pas à cause des brigands, des incendies, des haines, des hostilités, mais à cause de l'entassement des mesquineries. » C'est, dans la vie, une sinistre conspiration de tout; ce sont les hommes dont la masse forme un troupeau aveugle et routinier; ce sont les traditions élaborées par ces hommes, qui nuisent à l'individu exceptionnel, quand, par hasard, il surgit.

Tchékhov, avec son art délicat et nuancé, est un des rares écrivains russes qui ne soient point âpres et rudes, dont les nerfs ne se tordent pas perpétuellement, qui s'amusent à la poésie des choses familières. Ses paysages ne sont ni violents ni heurtés. Il voit l'espace redoutable, inquiétant par sa vastitude et, presque toujours, mélancolique; mais les détails du panorama lui agréent. Il ne recherche ni les contrastes, ni les magnificences. Il peint la nature russe, peu colorée, lumineuse sans éclat, souriante parfois, jamais parée ni somptueuse. Bien que Tchékhov ait beaucoup voyagé, ses yeux ne sont faits que pour la Russie, pour le paysage natal. Il est épris de l'immensité terne et douce.

La nuit, en présence de la nature immobile, une inquiétude vous frôle l'âme. « Mais, dit Tchékhov, on n'a qu'à regarder

le ciel vert pâle, semé d'étoiles, sans taches et sans nuages, pour comprendre que l'air chaud n'ait pas un frémissement, pour deviner que la nature guette : elle redoute de perdre ne fût-ce qu'un instant de vie... On ne saurait juger la profondeur infinie du ciel qu'en mer, ou bien, la nuit, dans la steppe, quand la lune l'éclaire. Le ciel est effrayant, superbe et caressant, il regarde voluptueusement et appelle à lui, et sa caresse donne le vertige. »

Une sorte de panthéisme ingénieux, presque ironique à l'occasion, amuse Tchékhov dans le paysage. Il observe l'expression des objets et il se plaît à l'expliquer par des sentiments humains qui les animeraient. « Le soleil, énorme, rouge, se montra, entouré d'une légère brume. De longues raies de lumière froide encore s'étendirent sur la terre, se baignant dans l'herbe humide, s'étirant comme si elles voulaient prouver leur souveraine insouciance. Les larges feuilles vertes des chardons, les fleurs bleu pâle de la chicorée sauvage, les boutons d'or, les sombres bleuets s'éveillèrent, dans une bigarrure joyeuse, incertains si la clarté du soleil n'était pas leur propre sourire. » Ailleurs : « La lune monta, lugubre, comme malade. Les étoiles aussi avaient l'air inquiet. Le crépuscule devint plus dense, le lointain s'estompa. La nature pressentait quelque chose et s'agitait sourdement... » Et ceci, d'un enjouement sans afféterie et délicieux : « Deux nuages s'étaient un peu écartés de la lune et semblaient se murmurer des choses qu'elle ne devait pas entendre. » Dans les sons même il écoute l'écho d'émotions humaines : « La clochette du *tarantass* tinta comme si elle parlait aux grelots. Les grelots lui répondirent confidentiellement. Le *tarantass* gémit et s'ébranla. La clochette pleura, les grelots se mirent à rire. »

Ces fines trouvailles ne distraient pas Tchékhov de sa large peinture du paysage russe. Il a un don singulier de voir les ensembles, tout en saisissant les détails les plus ténus. Il sait les cris et les manèges des divers oiseaux. Il aime la pêche et, à plusieurs reprises, il parle de ce sport, mais d'une façon tout impersonnelle et sans s'abandonner à des souvenirs. Il utilise sa science très précise de la campagne pour la décrire avec justesse.

Du reste, l'observation de Tchékhov s'attache principalement aux êtres. Le décor, pour lui, est secondaire et n'est pas destiné à retenir l'attention du lecteur. Le décor doit s'harmoniser avec la scène qui est représentée, environner le drame, reposer les yeux. Il faut qu'il serve à rendre intelligibles les âmes. Éparse, diffuse, belle, mais dénuée d'énergie, c'est l'authentique nature russe que voit Tchékhov. Et il la voit comme les personnages qu'il y place peuvent la voir. Il donne, avec une méticuleuse exactitude, des indications techniques qui n'étonnent pas, tant elles sont subordonnées au caractère des personnages. Si précieuses que ces indications puissent être par elles-mêmes, elles n'ont pas d'autre but que d'accentuer l'impression de vérité. Ainsi, n'y a-t-il pas, dans un récit de Tchékhov, de digressions; tout y est à sa place juste. Et l'individualité de l'auteur ne s'y trahit pas en des démonstrations ou des commentaires. Il expose la vérité: c'est à nous de la comprendre à notre guise.

Tchékhov est réaliste et surtout évocateur. Parfois il dessine consciencieusement ses héros, mais souvent un simple trait lui suffit pour produire une image complète : « Le grand vieux se lève, suivi de sa longue ombre, descend avec précaution du wagon dans les ténèbres... » Il n'embellit pas ce qu'il constate; il ne le rend pas moins confus qu'il ne l'a constaté. Son unique souci est d'être vrai. Cette préoccupation se révèle dans tous les discours qu'il prête à ses personnages. Volontairement, il imite le parler malhabile des Russes, leur loquacité acharnée, leurs recherches désordonnées et obscures, les tics fréquents dans leur langage. En Russie, on parle beaucoup, mais on cause peu, et jamais pour le simple plaisir de causer. On discute âprement, on débite d'interminables monologues enthousiastes ou désespérés, si l'on est de tempérament expansif; il est rare que l'on étudie avec calme, que l'on échange des idées générales. Chez les paysans, cette faiblesse de dialectique provient d'une extrême ignorance. Chez les hommes d'une culture moins imparfaite, elle résulte d'une perpétuelle crainte. Trop de thèses passionnantes ont été éliminées de la conversation et fermentent dans des cervelles isolées pour que l'habitude de débattre en commun ait pu se former. « Nous avons, disait Dostoievsky

dans *Ma Défense*, une peur instinctive de quelque chose; par exemple, quand nous sommes réunis en grand nombre en un lieu public, nous nous regardons avec méfiance les uns les autres, nous nous dévisageons d'un air sombre et louche, ayant toujours des soupçons envers quelqu'un... Un silence exagéré, une crainte démesurée jettent un coloris sombre sur notre vie journalière; par suite, tout apparaît sous une lumière éteinte et disgracieuse... Nous nous morcelons en petits cercles, nous nous étiolons dans l'isolement... [1] » En outre, les distances, qui sont si grandes en Russie, la torpeur des petites villes somnolentes, où les hommes intelligents sont rares, où la méfiance est invincible, empêchent la causerie. C'est presque une singularité dangereuse que de dire sa vraie pensée; il vaut mieux la cacher : rarement elle serait comprise. Les êtres qui réfléchissent, errent ou végètent dans la solitude. Ceux qui parlent, au lieu d'idées originales, émettent des apophtegmes tout faits, qu'on sait excellents, mais dont on est las parce que les circonstances en rendent l'application impossible; ou bien ils tombent à de vagues rêveries, à des théories anodines et fades... « Faisons de la philosophie, — s'écrie Verchilev dans les *Trois Sœurs*; — j'ai envie de parler. » Et il pérore devant un auditoire sympathique mais veule, qui accepte mollement son discours, sans réagir. Dans les réunions, la causerie est remplacée par des jeux de cartes, des commérages, ou le mutisme, tout simplement. « Je m'étonne de votre patience, — s'écrie Sacha dans *Ivanov*; — l'air tourne à force d'ennui. Dites quelque chose, flirtez, remuez-vous... riez enfin, chantez, dansez! »

Cette vie essentiellement plate et languissante se reflète dans toute l'œuvre de Tchékhov. Si l'effet, malgré tout, reste puissant, c'est grâce à l'intime compréhension qu'a Tchékhov de l'âme russe : bien que d'une tonalité grise, sa peinture est extrêmement caractéristique et frappante. Il y a chez lui, du reste, un curieux mélange du réalisme le plus exact et de ce procédé suggestif qu'a Maeterlinck d'évoquer des sentiments complexes sans les analyser : Tchékhov sait la valeur

1. *Revue de Paris* (1er octobre 1898).

mystérieuse des âmes, la contradiction entre les paroles et les actes, il connaît ces mouvements de l'esprit qui subit des lois cachées mais réelles, subtiles et implacables. Et tout cela, il l'aperçoit spécialement dans son pays trouble et tourmenté. Car nul écrivain n'est plus national que lui.

***

Tchékhov a représenté le paysan russe, dans plusieurs nouvelles, avec une justesse terrible et une émouvante impartialité. Il le montre méfiant, flairant partout la ruse, interprétant mal les questions qu'on lui adresse et s'efforçant d'y découvrir un sens hypocrite. Ignorant, surtout, affreusement. Ainsi ce pauvre diable qui a dérobé les boulons de la voie ferrée pour lester ses filets. On l'a traduit en justice. Mais il ne peut croire qu'on l'inquiète pour une faute si légère. Il s'imagine qu'on l'a calomnié. « Certes vous savez mieux que moi, — dit-il au juge; — nous sommes des gens obscurs : est-ce que nous pouvons comprendre? » Quand on le condamne à la prison, il s'effare : « Je n'ai pas volé, je n'ai pas fait de tapage! Si mon frère Kouska n'a pas payé l'impôt, pourquoi est-ce moi, Denis, qu'on poursuit?... Quels juges! Notre maître, le général, est mort, que Dieu ait son âme! sans quoi, il vous en aurait donné, une leçon!... Il faut juger avec discernement, et non à tort et à travers... On peut même battre les gens; mais pour quelque chose, suivant la conscience!... »

L'œuvre la plus importante et synthétique de Tchékhov, sur les paysans et le village, est ce lugubre tableau de mœurs, *les Moujiks*... Il n'y a guère d'intrigue dans ce récit; il est monotone, mais poignant.

Nicolas Tchigildéiev, domestique dans un restaurant de Moscou, est forcé par la maladie de retourner, avec sa femme Olga et sa fille Sacha, au village. Il trouve les siens plongés dans la misère la plus abjecte : — deux vieux, leurs deux fils et les femmes de ceux-ci, dix enfants. — « Quand Nicolas aperçut tous ces corps, grands et petits, qui remuaient sur des bancs, dans des berceaux, dans tous les coins, quand il vit avec quelle avidité les vieux et les femmes dévoraient le

pain noir qu'ils trempaient dans de l'eau, il sentit qu'il avait eu tort de revenir ici, malade, dépourvu d'argent et avec de la famille, bien tort ! » Des scènes brutales ne tardent pas à éclater. L'un des gars, ivre, frappe au visage sa femme, Maria, qui accepte l'offense sans un murmure : elle n'aime pas et craint son mari; mais elle est si sotte et si ignorante qu'elle ne comprend pas... Olga et la petite Sacha s'attirent l'estime du village parce qu'elles savent lire et qu'Olga récite par cœur beaucoup de prières. « Dans l'isba on s'injuriait perpétuellement, et c'étaient les plus caducs, ceux qui bientôt devaient mourir, qui faisaient le plus de vacarme. Les enfants et les jeunes filles écoutaient sans trouble, parce que, dès le berceau, ils étaient habitués aux mots injurieux. » Les nouveaux arrivés sont à charge : « Crève donc ! — crie une des femmes à Nicolas, qui essaye de défendre sa fille contre la grand'mère en fureur. — Quel mauvais vent vous a amenés, pique-assiettes ? » Pendant un incendie qui éclate une nuit, les paysans sont incapables d'une action énergique et sensée : le village brûlerait tout entier si les secours n'étaient organisés par un étudiant. Les fêtes ruinent la commune, déjà si indigente; mais personne ne songe à rompre la coutume de ces festins où l'on mange et l'on boit jusqu'au complet abrutissement. Tout le pauvre argent y passe. Quand il faut payer l'impôt, c'est la panique et l'affolement. Les paysans accusent de leurs maux la municipalité, cette abstraction dont ils n'ont qu'une vague idée... Et ils en viennent à regretter le servage : « Du temps des maîtres, c'était mieux; tu mangeais autant que tu pouvais, autant que le cœur t'en disait. Il y avait plus de sévérité, cela va sans dire; mais chacun savait ce qu'il avait à faire. » Maintenant ils sont éperdus comme de pauvres bêtes sans berger...

Nicolas, qu'un tailleur entreprend de guérir, meurt des saignées pratiquées sur lui; Olga et Sacha s'en iront mendier sur les routes. Olga, au moment de quitter le village, regrette les moujiks dont elle a tant pâti, qui lui semblaient si effroyables. Elle a appris à les connaître, et, malgré tout, elle s'apitoie sur leur sort : « Ils sont grossiers, malhonnêtes, ivrognes, querelleurs; ils ne respectent rien, ils se redoutent et s'espionnent mutuellement !... Qui ouvre des cabarets et

débauche le peuple? Le moujik. Qui gaspille l'argent de la commune, des écoles, de l'église? Le moujik. Qui a volé chez le voisin, qui a fait un faux témoignage pour une bouteille de vodka? Le moujik. Qui, dans les assemblées communales, se prononce le premier contre les moujiks? Encore le moujik... Oui, c'est horrible de vivre avec eux. Mais pourtant ils sont des êtres humains, qui souffrent et pleurent, et, en eux, on ne trouve rien qu'il ne faille excuser. Le dur travail use le corps, ainsi que les longs hivers, les famines, le manque de secours. Ceux qui sont plus riches et plus forts ne peuvent leur venir en aide, étant aussi grossiers, malhonnêtes et ivrognes. Le plus petit fonctionnaire se comporte avec les moujiks comme avec des vagabonds, les tutoie, les rudoie... »

Le récit de Tchékhov est d'une véracité parfaite. Tolstoï considère *les Moujiks* comme l'œuvre la plus belle des lettres russes contemporaines, la plus conforme à la doctrine d'art qu'il préconise. Et, assurément, si Tolstoï veut qu'on sache les plaies du village, qu'on en éprouve de la pitié, le désir de fraterniser et d'absoudre, de s'humilier même devant cette misère irresponsable, le récit de Tchékhov est beau. Tchékhov, sans phrases et sans récriminations, a montré toute la tristesse de l'isba. Il n'a point idéalisé le paysan, comme c'était la mode de le faire aux environs des « années 80 ». Mais cette étude lucide de ce qui est, contient aussi, en elle-même, l'indication des remèdes nécessaires. Telle est la qualité sociale de cet art réaliste.

*
* *

Tchékhov n'a pas borné aux seuls paysans cette investigation sur la Russie d'aujourd'hui à laquelle il s'est consacré. La misère des paysans est due, pour une part, aux conditions matérielles de leur existence, mais aussi à leur incurie, à leur incapacité pratique. Aux yeux de Tchékhov, toute la Russie est douloureuse, toutes les classes de la société sont atteintes d'un mal analogue, et c'est au caractère russe qu'il attribue ce fâcheux état de choses. Aussi, avec sa clairvoyance de médecin, l'a-t-il examiné, ce caractère russe, de manière à en découvrir les symptômes pathologiques.

Une timidité paralysante, un singulier défaut d'initiative et de hardiesse, voilà ce qu'il aperçoit d'abord. Dans *une Histoire ennuyeuse*, où Tchékhov semble se départir un peu de l'habitude qu'il a d'être absent de son œuvre, de n'y point mettre ses propres idées, il prête à son héros les réflexions que voici sur la littérature russe; et, de la littérature, elles peuvent s'étendre à tout le reste de la vie russe : « Nos auteurs n'ont pas le sentiment de la liberté individuelle. L'un a peur de parler du corps nu; l'autre n'ose pas sortir de l'analyse psychologique; un troisième réclame de l'amour pour l'humanité; un quatrième s'acharne à des descriptions de la nature, afin de ne pas avoir l'air tendancieux... Aucun n'est libre, aucun n'a le courage d'écrire comme il le voudrait... »

D'ailleurs, cet affaiblissement de l'individualité n'exclut pas l'orgueil : « Quand je lis les articles sérieux, dit le même personnage, j'éprouve une terreur indéfinissable. Le ton est hautain, ou familier avec condescendance. Les auteurs étrangers sont traités avec une désinvolture dédaigneuse. Et ce ne sont pas seulement les articles, mais les traductions faites par les Russes, qui m'effarent. On y joint une préface fière et protectrice, des notes abondantes qui ne font qu'éparpiller l'attention, des *sic* entre parenthèses... » La même arrogance se rencontre partout : « Les procureurs sont grossiers envers les prévenus, autant que les auteurs d'articles sérieux le sont les uns envers les autres. »

Les Russes, suivant Tchékhov, témoignent de leur orgueil par un mélange de mollesse et de violence. « Nous sommes si intelligents, si importants, que nous ne pouvons énoncer que des vérités et trancher des questions d'un ordre supérieur, — dit Chamokine dans *Ariane*, en comparant les Russes aux étrangers; — un acteur russe ne sait pas être drôle : il est profond, même dans le vaudeville. Nous autres aussi, tous tant que nous sommes. S'il nous arrive de nous réunir pour causer des choses les plus ordinaires, nous les considérons d'un point de vue élevé. Absence d'audace, de sincérité, de vérité... »

Ces emphatiques se laissent très facilement intimider. Tchékhov pousse la description de cette infirmité jusqu'à

la caricature ou peu s'en faut, lorsqu'il nous conte l'histoire de *l'Homme dans un étui*. Bélikoff, le ridicule personnage dont l'existence est une perpétuelle panique, a contaminé de son esprit timoré tout son entourage. « Nous autres, les professeurs ses collègues, nous le craignions. Et le proviseur le craignait aussi. Voyez-vous cela? Des gens instruits, parfaitement honnêtes, qui se laissent, pendant quinze ans, opprimer par ce bonhomme toujours chaussé de caoutchouc, armé d'un parapluie, dissimulé sous un pardessus dont il relevait le col, cachant son regard derrière ses lunettes. Et non seulement le lycée tremblait devant lui, mais toute la ville. Grâce à des gens comme Bélikoff, nous eûmes peur de tout : de parler haut, d'écrire des lettres, de faire de nouvelles relations, de secourir les pauvres... »

Cette charge plaisante exprime bien l'opinion de Tchékhov sur ses compatriotes. Il observe leur art malheureux de compliquer tout. Il constate leur indifférence fataliste. Car cette indifférence est prodigieuse, plus visible dans le peuple, qui ne fait aucun effort pour la dissimuler, mais fréquente aussi dans les classes plus raffinées... Un marchand de bœufs entreprend un voyage pour vendre son troupeau. Il perd un temps infini, à cause de tout le désordre qu'il y a sur la ligne du chemin de fer. Il s'agite et il n'avise pas à parer au mal, mais se laisse remiser sur les lignes de garage. Même, en route, il s'amuse avec les employés, avec les chefs de gare qui sont coupables des retards continuels. Il vend à perte ses bêtes exténuées, et s'y résigne sans peine. Dans la grande ville où il passe, il ne s'intéresse à rien ; il achète des choses qu'il aurait aussi bien pu se procurer dans son village, et il s'en retourne content et flegmatique... Ici, Tchékhov se moque froidement. Ailleurs, il est amer. « Si la destinée vous a été mauvaise, il ne s'agit pas de l'implorer, il faut la mépriser et rire d'elle. Sinon, c'est elle qui se moquera de vous », fait-il dire à un exilé en Sibérie. Le malheureux se glorifie de sa farouche résignation : « Je ne suis pas un grossier paysan... et tout de même, je suis arrivé à pouvoir dormir sur la terre et manger de l'herbe... Je n'ai besoin de rien, et je m'estime l'homme le plus riche et le plus libre du monde. » Ses compagnons sont aussi incapables

de révolte, bien qu'ils ne sachent pas épiloguer comme lui... « Tous se couchèrent dans l'isba. La porte s'ouvrit sous la poussée du vent et la neige entra dans le logis. Personne ne se décida à se lever pour fermer la porte : il faisait froid et l'on était paresseux. »

Orgueil, emphase, indolence et finalement lamentable incurie, telles sont les tares qui ont fait de la Russie un grand corps lent qui s'agite sans avancer... « Pourquoi sommes-nous si las ? — dit Vladimir Ivanovitch dans le *Récit d'un Inconnu*. — Pourquoi, au début, avons-nous tant de passion, de fougue, de noblesse, de foi, pour faire banqueroute à trente ou trente-cinq ans? Pourquoi les uns deviennent-ils phtisiques, les autres se suicident-ils, les autres demandent-ils l'oubli au jeu, à l'alcool, pourquoi les autres enfin, désireux d'étouffer la peur et l'ennui, foulent-ils cyniquement aux pieds l'image de leur pure et belle jeunesse? Pourquoi, si nous tombons, n'essayons-nous pas de nous redresser? Pourquoi, ayant perdu une chose, n'en cherchons-nous pas une autre? »

Tel est le grand découragement de l'âme russe, que Tchékhov a noté. « Les Russes, dit-il dans *la Steppe*, aiment à se ressouvenir et n'aiment pas à vivre. » Ils ont une tendance à se croire maltraités et meurtris par la destinée. Pour se consoler du présent, qui jamais ne les satisfait, ils peignent le passé de couleurs agréables. Voici un groupe de charretiers qui causent : Pantéleï raconte que jadis, quand il n'y avait pas de chemins de fer, il gagnait tant, qu'il n'avait pas l'emploi de son argent ; tandis que maintenant les courses sont moins longues, les marchands plus avares, le peuple plus pauvre, le pain plus cher. Tout s'est amoindri, rétréci. Emélian a été chantre d'église ; il travaillait dans une fabrique ; maintenant, il est paysan, à la merci de son frère qui l'envoie en journée et retient la moitié de sa paye. Kiriouchka était autrefois cocher ; ses maîtres étaient bons, il passait dans le district pour le meilleur conducteur de troïka... Et ainsi de suite !...

Ce mécontentement, cette inaptitude à déployer, dans le présent, de l'énergie, Tchékhov les signale, sans se lasser. Ses plus belles pages sont pleines de ces rêveries qui, chez les Russes, remplacent l'action, qui occupent leur esprit, trop

méfiant de l'avenir pour se risquer à vivre avec plénitude, trop poétique pour s'appliquer aux choses actuelles, telles qu'elles sont, car il est exigeant envers la réalité, ce complexe esprit russe, mélancolique, généreux et incertain.

*
* *

Ayant aperçu ces symptômes, Tchékhov veut encore les expliquer, et il remonte à la source du mal. C'est ce qu'il a fait dans ses meilleures nouvelles et dans ses drames, où les personnages, révélés jusqu'en la plus secrète intimité de leur âme remuante et inactive, sont choisis par lui comme des spécimens très typiques, comme ces sujets de clinique en qui le mal se voit clairement.

Donc, le problème est celui-ci, pour Tchékhov. La Russie est un pays de fécondité qui avorte. Dans le peuple, qui cependant est riche en dons naturels, l'inertie intellectuelle et morale n'est pas encore ébranlée. Dans les classes qui ont plus d'éducation, plus de moyens d'agir, la force créatrice et l'ardeur sont vives, mais ne produisent pas leur résultat : d'où vient cet échec, qui est le fait saillant et grave de la Russie actuelle ? Il résulte de causes sociales et psychologiques. C'est à ces dernières que Tchékhov attribue le plus d'importance, et c'est à elles qu'il demande le secret de cette inefficacité curieuse qu'il a diagnostiquée dans l'âme russe contemporaine. Toute l'œuvre de Tchékhov paraît destinée à cette étude. En d'autres termes, il s'est constamment appliqué à pousser plus avant qu'on n'avait encore su le faire la psychologie du « raté ». Les ratés qu'il nous représente sont l'image, pour lui, de la Russie, — qui « rate », si l'on peut dire, en dépit de ses qualités, de ses richesses, de ses ressources. — Les pauvres héros de Tchékhov sont les ratés russes, tels que les font leur race, les conditions de vie où ils se trouvent, tels qu'on les voit dans la réalité quotidienne.

Quelques-uns sont de méticuleux observateurs d'eux-mêmes. Très cultivés, intelligents, ils se rendent compte de leur égarement. Ils souffrent de n'avoir pas une direction fixe pour leur activité, d'ignorer la route qu'il leur faudrait suivre, et ils en souffrent davantage à cause de la lucidité de cette ana-

lyse personnelle. Mais, à cause de cette lucidité même, ils révèlent mieux que d'autres leur malaise.

Tel est ce Likharev d'une nouvelle intitulée, symboliquement peut-être, *En chemin*. Pauvre bonhomme qui vieillit, sans feu ni lieu, Likharev est sur le point d'accepter, pour le pain, une place incertaine et très dure. Au moment de s'y résigner, il revoit son passé, et, suivant la manie des Russes, il disserte longuement sur une théorie qu'il a : « La vie russe, dit-il, est une succession ininterrompue d'actes de foi et d'engouement. Elle ne connaît pas la négation et l'incrédulité. Si un Russe ne croit pas en Dieu, cela veut dire simplement qu'il croit en quelque autre chose. » Lui-même, qu'a-t-il fait ? « Une bonne moitié de ma vie, je fus athée. Mais je n'ai pas vécu un seul instant sans croyance. » Tout petit enfant, il se figurait que le salut était dans la soupe dont on le bourrait. Puis, il crut aux revenants. Quand il sut lire, ce fut plus compliqué. Il rêva d'aller en Amérique, de se faire moine. Il payait des gamins pour qu'ils le fissent souffrir, et il se réjouissait de sa douleur en souvenir de la Passion du Christ. « Et notez bien que ma foi a toujours été active et non passive. Ayant résolu de partir pour l'Amérique, je ne partais pas seul : j'avais gagné à mon irréalisable projet quelques compagnons. »

Il acquit de l'instruction ; alors l'ignorance des autres le révolta. Il errait comme un fou, répandant parmi les domestiques des vérités récemment apprises, et il « brûlait de haine » contre tous ceux qui en faisaient peu de cas. Il s'éprit de la science, absolument, passionnément, comme on se donne à une femme aimée. « Jour et nuit, j'étudiais sans relâche, je me ruinais pour acheter des livres ; je pleurais quand je voyais exploiter la science pour un intérêt personnel. » Cet enthousiasme ne dura guère. Mais Likharev ne succomba pas à son désenchantement, « emporté qu'il était par une nouvelle foi ». C'était maintenant le nihilisme, avec ses imprécations, ses utopies. Puis il aima le peuple « jusqu'à la souffrance ; il l'aima, il crut en lui, comme en Dieu ». Il fut successivement slavophile, ukrainophile, archéologue, collectionneur d'objets d'art populaires... Il s'engoua pour des doctrines, des gens, des événements, des lieux ; il s'en-

goua sans fin. « Chacune de mes nouvelles croyances me tordait, me déchirait... Jamais je ne goûtai de repos; mon âme était torturée de ses espoirs mêmes... »

Cet être si bouillant et si généreux, tendre à l'excès, affable, timoré, est fier et mou à la fois. Et voici son portrait physique : « Le nez, les joues et les sourcils, tous les traits de son visage, pris séparément, étaient vulgaires et lourds. Mais la physionomie avait quelque chose d'harmonieux et même de beau. Telle est la figure russe : plus les traits sont grossiers et rudes, plus elle semble douce et pleine de bonhomie. »

Tchékhov insiste sur ce fait que Likharev n'est pas un personnage exceptionnel, mais représentatif, en Russie, d'un grand nombre d'exemplaires analogues.

Cette impuissance générale résulte de ce qu'il y a dans l'âme russe des contrariétés, des éléments qui s'annihilent entre eux, des antinomies comme celle-ci : une révolte constante, instinctive et pathétique, — et une incapacité de se révolter utilement, parce que la colère tombe vite, parce que les idéals adorés perdent bientôt leur valeur, et que d'autres leur succèdent. Et c'est aussi l'enthousiasme à outrance, mais qui se consume vainement. Une paralysie de l'activité provient de tentatives trop diverses et tumultueuses, ainsi que de la fusion de toutes les couleurs résulte l'absence de couleur, — le blanc. — L'individualisme est vif en Russie, mais il s'irrite des obstacles et ne sait pas les vaincre. Même, cet individualisme est timide, honteux de lui-même. Il ne se dévoile qu'en des moments d'exaltation. Des esclaves s'agitent dans l'obscurité, prenant des feux follets pour de vraies lumières : ils buttent, se heurtent, se meurtrissent, ne savent pas diriger leurs efforts et s'abattent, désespérés. Quelque chose pèse sur tous ces êtres comme le ciel pâle et bas pèse sur le paysage natal. Le trop vaste espace estompe les lignes, met du vague partout; on ne peut s'orienter et l'on sent, avec effroi, qu'il faut s'orienter vite, parce que beaucoup de temps a été perdu. On se hâte au hasard; on fait fausse route : le découragement est définitif.

L'élite intellectuelle de la Russie est neurasthénique, déséquilibrée. Tchékhov, dans sa galerie de ratés, ne néglige pas

le type le plus frappant, le plus aisément explicable, celui du détraqué. Comme Dostoievsky, mais avec moins de sensibilité maladive, Tchékhov subit l'attrait des anomalies mentales. Mais les véritables fous l'intéressent peu : ils sont l'exception; Tchékhov les laisse de côté. Il se préoccupe spécialement de ceux qui, par la généralité de leur misère morale, lui servent à expliquer l'âme russe. Il choisit des genres de folie qui, côtoyant la raison, peuvent éclairer, par l'exagération de symptômes courants, la psychologie du raté ordinaire. En voici deux exemples : la manie des grandeurs, dans le *Moine noir*[1], et l'absolu renoncement à toute manifestation de la volonté, dans *la Salle n° 6*[2].

Kovrine, du *Moine noir*, est un savant. Il a des hallucinations, ses nerfs vibrent à l'excès; il a d'étranges brutalités; mais il ne perd pas un instant la faculté d'introspection. Son rêve est illimité; un bonheur moyen n'est pas pour le satisfaire. « La vie fait payer trop cher ses ordinaires bonheurs... Pour devenir, à quarante-cinq ans, un professeur quelconque, pour promulguer, sous une forme inerte et terne, des idées sans valeur et qui, par-dessus le marché, n'étaient pas de lui, Kovrine a dû travailler quinze ans, passer par une maladie cérébrale, se mal marier, commettre beaucoup d'actions stupides et injustes dont il a honte... » Il ne peut vivre que dans l'illusion de son irréelle splendeur. Il aime ses hallucinations morbides et ce fantôme d'un moine noir qui, dans leurs entretiens fantastiques, lui prodigue les éloges, vante son esprit, flatte son orgueil... Mais on soigne Kovrine, et ainsi on lui rend peu à peu le sentiment de sa médiocrité. La vision du moine noir se présente, une suprême fois, au malheureux, et celui-ci meurt bercé par l'agréable chuchotement de son mystérieux ami. Kovrine croit avoir été un être supérieur, une espèce d'homme de génie; il a consumé son corps au service de son intelligence, trop ardente. Il aboutit, comme toujours chez Tchékhov, à la banqueroute morale, banqueroute qu'il magnifie, dans son exaltation cérébrale.

La Salle n° 6, plus sinistre encore, est l'histoire d'un mé-

1. Voir la *Revue* du 1er août 1897.
2. Voir la *Revue* du 1er août 1898.

decin, André Efimovitch, homme doux et bon, qui végète au fond d'une petite ville de province. Il se désole des abus révoltants qu'il voit dans son hôpital et n'essaye pas d'y mettre fin. « André Efimovitch aimait l'intelligence et la probité; mais il manquait de cette volonté et de cette conscience de son droit qui sont nécessaires pour mener une vie avec intelligence et probité. » Il n'a personne avec qui échanger une idée. Le seul homme digne de lui qu'il connaisse est un fou de la salle n° 6. André Efimovitch occupe ses journées à causer avec lui, ce qui, en ville, paraît bizarre. Son collègue a tout intérêt à le faire passer pour fou lui-même ; les circonstances le favorisent. André Efimovitch, plongé dans ses méditations abstraites, est, dans l'existence pratique, comme un petit enfant. Il se laisse dépouiller de tout son mince avoir et, avec une horrible passivité, permet qu'on l'enferme dans la salle des déments... « La voilà, la réalité ! » se dit-il, et il se remet à causer avec le fou, son ami. « Je réfléchissais avec sérénité et raison. Mais la vie s'est révélée à moi crûment, et je me suis découragé... » « Tout m'est égal ! — pense-t-il quand on le questionne. — Inutile de répondre. Tout m'est égal ! » Il meurt d'apoplexie, le second jour de son internement...

Tchékhov ne nous dit pas si André Efimovitch était fou réellement. Il le montre plutôt comme un être dont la volonté seule est malade, mais dont le cœur reste sain, l'intelligence active. Il semble qu'il ne voie en lui qu'une victime de la vie et de cette supériorité qu'ont sur les âmes fines des individus bêtes et brutaux.

*
* *

Il y a pourtant une anomalie dans le cas de Kovrine et d'André Efimovitch. L'étude des simples ratés est plus émouvante encore à cause de son universalité : le caractère pathologique n'est pas seulement constaté, analysé, dans des sujets exceptionnels, — mais dans la Russie même.

C'est principalement dans ses drames que Tchékhov représente ces pauvres héros déçus. La forme dialoguée convenait à montrer leurs agitations contradictoires, les meurtrières

incertitudes auxquelles ils sont en proie. *Ivanov*, *la Mouette*, *l'Oncle Vania* et *les Trois Sœurs* offrent le tragique spectacle d'existences qui auraient pu être triomphantes et qui sombrent.

Ces malheureux sont dignes de sympathie et d'admiration. Ils sont supérieurs à leur temps, dont ils voient les défauts, et ils sont victimes de leur temps, parce qu'ils n'ont pas d'énergie pour la lutte, parce qu'ils n'ont même pas l'âpre désir de lutter. Ils sont supérieurs à leur milieu, dont l'ignorance et les ridicules éclatent à tous les yeux, et ils se laissent anéantir. Ils ont des sursauts de colère, des velléités de défense. Ainsi, dans *la Mouette*, Tréplev, écrivain de talent, méconnu, crie, au plus fort de son insuccès, à un auteur en vogue et à une actrice célèbre : « J'ai plus de talent que vous ! » L'« oncle Vania » proclame qu'il est intelligent et qu'il y avait en lui une force. Les « trois sœurs » sont l'élite jalousée de leur ville. Ivanov est évidemment l'homme le plus instruit de son district : « J'étais tenace, vaillant, infatigable, je travaillais, je savais parler de manière à attendrir les plus stupides... J'avais foi dans l'avenir... » Pourtant ils se laissent tous exploiter et abattre. C'est que leur révolte n'est que théorique, — déclamatoire et sincère à la fois, mais étrangère à toute action. — La pitié, le doute de soi, la répulsion pour toute brutalité, les condamnent à n'être que des victimes.

Les dénouements de ces drames se ressemblent : Tréplev et Ivanov se tuent ; l'oncle Vania s'abîme dans un travail sans intérêt et sans dignité, qui est pire que la mort. Cette similitude ne saurait être reprochée à Tchékhov comme un manque d'imagination : elle dérive logiquement de sa compréhension de l'âme russe. Ses héros sont caractérisés par ceci qu'ils ne peuvent se redresser avec courage, conquérir d'un effort hardi leur place au soleil. Ils ont une tare originelle et qui les tue.

Malgré leur triste confraternité, ils sont, d'ailleurs, très différents les uns des autres.

Le suicide de Tréplev serait, à la rigueur, explicable par les seules circonstances. Ambitieux, doué d'un véritable sens artistique, d'un ardent besoin de se manifester, il a toujours été bafoué et honni. Il est le fils de l'actrice Arcadina, qui s'entoure de célébrités à la mode parmi lesquelles Tréplev

paraît terne et gauche. Sa mère ne tâche pas de le comprendre. Nina, une jeune fille qu'il aime, n'entend rien à son talent délicat et sincère. Elle se donne ingénument à un homme que Tréplev a le droit de mépriser. Trigorine est l'amant las et flegmatique d'Arcadina; il est aussi l'écrivain du jour, habile sans originalité ni passion. Tréplev se débat dans une fièvre continue. Il ne peut sauver Nina qui court à sa perte, il ne peut vaincre l'indifférence de sa mère, et, pour ce qui est de son art, l'expression lui reste rebelle, indocile et inégale à sa pensée. Mais la défaite suprême ne lui vient pas de ses malheurs ni de ses échecs. Tant qu'il conserve la foi en lui-même, il supporte tout. Il se tue, le jour où le succès lui sourit, où enfin il a pris rang parmi les écrivains : c'est que le doute s'est abattu sur son âme. Il sent que son génie s'est affadi, s'est étiolé; il a fait des choses inutiles et médiocres, sa vocation n'est plus impérieuse et passionnée. La foi en lui-même l'avait soutenu au milieu des pires détresses; sans cette foi, la vie, même brillante, lui est impossible. Le désenchantement le mine. Un seul être existait dont le suffrage lui fût précieux : c'était lui-même. Quand il ne peut s'accorder honnêtement ce suffrage, il se supprime.

L'aventure d'Ivanov est plus aiguë encore. Ivanov est plus longuement désespéré que Tréplev. Pour lui, le suicide devient un acte logique et nécessaire. Et, comme pour mieux montrer que ce désespoir n'est dû qu'à des événements intérieurs, Tchékhov place Ivanov dans des conjonctures en somme favorables, où tout autre homme, moins rongé par l'analyse intime, moins maladivement scrupuleux, aurait pu trouver le bonheur. Ivanov, jeune, sûr de ses forces et confiant dans l'avenir, a épousé une jeune fille juive qu'il lui a fallu arracher à une famille de fanatiques endurcis. Il rêve d'une existence noble et utile. Il travaille pour la collectivité, s'occupe des écoles, se dépense de mille manières. Mais la fatigue le prend bientôt. Il se désintéresse de tout, il n'aime plus sa femme. Il ne peut même plus gérer ses terres et il tolère dans sa maison la présence d'un certain intendant, Borkine, personnage vil qui, par ses malversations et ses calomnies, jette l'opprobre sur son maître. Ivanov assiste à sa propre déchéance; il l'explique même confusément : « J'avais un

ouvrier, Sémène... Un jour qu'on battait le blé, il voulut faire parade de sa force devant les filles. Il se chargea deux sacs sur le dos, et l'effort fut trop grand. Il mourut peu après... Il me semble que, moi aussi, j'ai abusé de ma force. Le gymnase, l'université, la gérance des terres, les écoles, les projets... Je me suis trop chargé, mon dos s'est rompu. » Une jeune fille est là, Sacha, hardie et tendre. Elle persiste à voir en lui l'homme qu'il a été ; elle lui offre, lui impose presque son amour : Ivanov le refuse. Il dit qu'il supporterait tout, « l'ennui, l'hypocondrie, la ruine, la mort de sa femme, la décrépitude prématurée, l'isolement, mais qu'il ne peut supporter de devenir ridicule à ses propres yeux. » Il est trop tard pour recommencer à vivre. La juive meurt, et le mariage d'Ivanov avec Sacha se décide. Mais, au moment de se rendre à la cérémonie, Ivanov se tue. C'est qu'à trente-cinq ans, il est vieux de trop de douleurs, de trop de tristesses. Il est vaincu, dégradé par les mille petites lâchetés qu'il a commises, et il ne veut pas communiquer à une autre créature humaine sa faiblesse maladive. Il a succombé dans une lutte contre des difficultés qui furent insurmontables parce qu'elles étaient infinies bien que minimes. Il n'a que du dégoût pour lui-même et, devant l'obstination de sa jeune fiancée, il se flétrit du nom de « vain Hamlet ». « Il y a des gens lamentables, dit-il, qu'on flatte en les qualifiant d'Hamlet. Mais, pour moi, c'est le déshonneur. » Son suicide est un acte de dignité.

Quant à l'oncle Vania, s'il ne se tue pas, c'est qu'il manque de la volonté que réclamerait cet acte. Il est l'esclave de la vie au point de ne pas pouvoir échapper à la vie. Il y reste par désespoir résigné, comme Ivanov et Tréplev l'ont quittée par désespoir révolté. Il a vécu plus longtemps que les autres dans l'illusion ; il n'est plus jeune quand il comprend la vérité. Il avait consacré toute son activité et sa modeste fortune au service de son beau-frère Cérébriakov, un professeur de l'université, qu'il croyait un demi-dieu. Il a fait du dévouement une habitude et une nécessité de son existence. Et, tout à coup, il découvre que son sacrifice était stupide, que l'idole n'en valait pas la peine : « Le professeur écrit depuis vingt-cinq ans sur l'art, et il n'entend rien à l'art. Pendant

vingt-cinq ans, il a ruminé les idées des autres, a dit ce que les hommes instruits savent déjà et ce dont les idiots n'ont cure. Donc, pendant vingt-cinq ans, il n'a rien fait... Et moi, j'aimais ce professeur, ce déplorable goutteux. Je peinais pour lui comme une bête de somme. Sonia et moi nous faisions rendre à cette propriété tout ce qu'elle pouvait rendre, afin de lui envoyer l'argent... Et cet homme n'est qu'une bulle de savon! » Une émotion a ramené l'oncle Vania à la réalité, lui a ouvert les yeux sur le professeur : son amour malheureux pour la jeune femme de celui-ci. Quand Cérébriakov parle de vendre la propriété, autrement dit, de mettre l'oncle Vania sur le pavé, l'oncle Vania, pris d'un immense désespoir, crie toute sa rancune : « A cause de toi, j'ai perdu, détruit les meilleures années de ma jeunesse! Tu es mon plus cruel ennemi... J'avais du talent, de l'esprit, de l'audace. Si j'avais vécu normalement, j'aurais pu être un Schopenhauer, un Dostoïevsky... Je ne sais plus ce que je dis. Je deviens fou!... » Mais, après cette courte revendication de son individualité, il se remet à vivre tout à fait de même que jadis, avec, en plus, une épouvante farouche de la vie : « Si je dois durer jusqu'à soixante ans, il me reste treize ans à vivre. Que ferai-je? Comment les remplirai-je? » Il reprend sa besogne d'esclave pour le professeur, qui part, emmenant sa jeune femme. L'oncle Vania fera désormais sans illusions la tâche vaine qu'il faisait naguère avec orgueil, avec ivresse. C'est pour lui le châtiment de la méconnaissance de soi.

L'idée ibsénienne des devoirs de chaque homme envers lui-même est évidente chez l'oncle Vania; mais le sentiment d'une fatalité qui détourne les êtres de leur bonheur rend cette tardive protestation lugubre comme un râle.

Les héros de Tchékhov espèrent accomplir les plus belles œuvres, et ils s'effarent des plus insignifiants obstacles : ils piétinent sur place au lieu de se frayer un chemin. Ils se proposent un idéal noble, et, dirait-on, facilement accessible, mais ils ne l'atteignent pas. Dans les *Trois Sœurs*, Irène s'écrie : « J'ai soif de travail, comme on a soif d'eau, un jour d'été. » Mais elle ne sait pas obtenir cette simple satisfaction. Les gens grossiers, au contraire, ont aisément ce qu'ils souhaitent. Ils écartent et suppriment les êtres d'élite; ils leur

rongent leur part de bonheur et finissent par ne rien leur en laisser.

Le désir de quelque chose de meilleur et l'impuissance de faire ce qu'il faudrait pour l'acquérir donnent au drame des *Trois Sœurs* sa poésie et sa tristesse. Tchékhov y représente l'existence quotidienne de trois femmes exquises, intelligentes, que le sort confine dans une petite ville. Elles y vivent auprès de leur frère André, dont le caractère a beaucoup d'affinité avec le leur. Elles sont des raffinées et elles s'exaspèrent de la médiocrité banale où elles s'enlizent. « Je ne puis voir, gémit l'une d'elles, la façon dont s'habillent les élégantes d'ici. Ce n'est pas que ce soit laid ou démodé; mais cela fait pitié !... Dans cette ville, savoir parler trois langues est un luxe inutile. Même pas un luxe, une difformité, comme un sixième doigt qu'on aurait à la main !... » Elles sont artistes et sont condamnées à n'entendre, en fait de musique, que l'odieuse et sempiternelle *Prière d'une Vierge*. Dans cette société restreinte, le recueillement est aussi impossible que la communion amicale. « A Moscou, même si l'on ne connaît personne, — dit André, — et que personne ne vous connaisse, vous ne vous sentez pas étranger. Ici, vous connaissez tout le monde et tout le monde vous connaît, mais vous êtes un étranger, un étranger ! »

Il y a encore, pour ces âmes vibrantes, des motifs d'hostilité plus profonds, plus délicats : « Notre ville a deux cents ans. Elle compte cent mille habitants, et il ne s'en trouve pas un seul qui ne soit semblable à tous les autres. Pas un héros dans le passé, ni dans le présent, pas un artiste, pas un homme tant soit peu remarquable, qui provoque l'envie ou la passion de l'imiter... Pour ne pas s'abrutir d'ennui, les gens d'ici varient leurs journées par les commérages, les cartes, l'eau-de-vie, les querelles. » Éperdues, les trois sœurs s'imaginent que la ville est la cause de tout leur malheur, que, si elles pouvaient retourner à Moscou, elles seraient sauvées. Mais elles restent, inexplicablement, lâchement. La vie les a prises dans un réseau aux mailles ténues, les a « étouffées, comme l'ivraie étouffe le blé ». Elles ne luttent pas : elles se démènent et usent leur énergie sans profit. « Je sens que la force et la jeunesse m'abandonnent chaque jour.

La faculté du songe grandit seule en moi », dit Olga. Irène, la cadette et la plus impulsive, cherche aveuglément une occupation pour son activité. Elle se fait télégraphiste, mais déclare bientôt : « Ce que je souhaitais, ce dont je rêvais, mon travail ne me le donne pas. C'est une besogne sans poésie, sans fantaisie! »

Le régiment qui est en garnison dans leur petite ville lui prête un semblant d'animation : Irène accepte par lassitude l'amour d'un officier, le baron Tusenbach ; Macha, la seule des trois sœurs qui soit mariée, aime un colonel, Verchinine, père de famille et mari d'une femme à moitié folle. « Il me paraissait bizarre. Puis je l'ai aimé, malgré sa voix, ses paroles, ses malheurs, ses deux petites filles... Donc, cela doit être. Donc, c'est ma destinée. » Olga se laisse nommer directrice de l'école où elle enseignait à contre-cœur : « Tout se fait en dépit de notre volonté! » dit Olga. Et Irène, plus impétueuse, s'écrie : « Jetez-moi dehors ; je n'en puis plus. »

Le baron Tusenbach est tué en duel, et le régiment part. « Ils s'en vont. L'un d'eux a disparu pour toujours... Nous restons seules... Il faut vivre, il faut vivre!... » Cette exclamation est la même que poussait l'oncle Vania en constatant l'échec complet de son existence. Les trois sœurs sont aussi incapables de vivre que le vieillard. Mais, parce qu'elles sont jeunes et qu'elles sont femmes, elles embellissent leur désespoir de vagues chimères. Elles veulent se persuader que l'écroulement de leur vie servira à d'autres êtres qui viendront plus tard. Rien n'est triste et égaré comme le discours, plein d'une inconsciente rhétorique, que fait Olga en apprenant la mort du fiancé de sa cadette, le départ de l'amant de l'aînée. Au lieu de se révolter contre le sort, les trois sœurs se tiennent embrassées, et Olga prophétise emphatiquement un lointain avenir de félicité : « Les temps passeront, nous passerons aussi. On nous oubliera, on oubliera nos visages, nos voix. On ne saura plus combien nous étions. Mais nos souffrances se transformeront en joie pour ceux qui vivront après nous. Le bonheur et la paix descendront sur terre et on bénira ceux qui ont vécu maintenant. Oh! mes chères sœurs, vivons!... Encore un peu, et nous saurons

pourquoi nous existons, pourquoi nous souffrons ! Ah ! savoir ! savoir !... »

Elles ne sauront jamais, et leur détresse est d'autant plus émouvante qu'elles espèrent contre toute espérance.

***

Tchékhov évite de traiter des questions sociales ; les convictions batailleuses ne sont pas dans son caractère. Il n'est pas féministe : il signale chez les femmes une évidente prédominance du cœur sur l'intelligence. Il prête à Likharev, le loquace héros d'*En Chemin*, toute une théorie sur la femme russe : « La femme a toujours été et elle sera toujours l'esclave de l'homme. C'est une cire tendre et molle dont l'homme modèle ce qu'il veut... Pour une fantaisie masculine qui ne vaut pas un sou, elle quitte sa famille, meurt délaissée de tous... Parmi les idées pour lesquelles la femme se sacrifie, il n'y en a pas une seule qui soit féminine. Les plus indépendantes, les plus fières, quand il m'arrivait de leur communiquer mon inspiration, me suivaient sans raisonner, sans m'interroger, et m'obéissaient entièrement. D'une religieuse, je fis une nihiliste, qui, me dit-on plus tard, tenta de tuer un gendarme. Ma femme ne m'abandonna pas un instant dans mes pérégrinations et, comme une girouette, elle changeait de croyance à mesure que je changeais d'engouement. » Likharev ne se moque pas, il admire : « C'est un esclavage noble et haut, ajoute-t-il. A travers l'effrayant chaos de ma vie, je n'ai gardé de souvenirs que pour l'extraordinaire résignation, l'infinie miséricorde, l'universelle clémence de la femme... »

Peut-être Likharev, que Tchékhov peint comme un exalté, va-t-il au delà de l'idée de l'auteur. Cependant les exemples de ce dévouement fanatique, de cet amour de la souffrance, de ce renoncement des femmes, sont nombreux dans son œuvre... Vérotchka s'éprend d'un pauvre diable, Ognev, et le lui dit. Elle veut être sa femme et son émule : « Je ne supporte pas le perpétuel repos, la vie sans but. Je ne supporte pas ces gens qui sont bons et pleins de jovialité parce qu'ils n'ont pas faim, qu'ils ne sont pas malades, qu'ils ne

luttent pas. Je voudrais aller dans les grandes maisons humides, où l'on pâtit, où les gens sont aigris par le travail et la misère ! »

Sacha, la jeune fiancée d'Ivanov, s'écrie : « Je t'aime, et cela veut dire que je rêve de te guérir de ta tristesse, de te suivre jusqu'au bout du monde... Si tu t'élèves, je m'élèverai; si tu sombres, je sombrerai aussi. Je serai contente de recopier, toute la nuit, tes manuscrits, ou bien de veiller à ce que l'on ne te dérange pas, ou enfin de faire cent verstes à pied avec toi ! » Elle explique cet amour du sacrifice commun à tant de femmes : « Nous avons besoin d'un amour agissant ; c'est pourquoi toute jeune fille préfère un raté à un homme parfaitement heureux. »

Ce que Sacha ne dit pas, c'est la débordante pitié qui est au cœur des compagnes volontaires de ceux qui ne réussissent pas. Voyez plutôt cette délicieuse nouvelle, *Agafia*. Un gars de village, tombé dans l'indigence à cause de son incurable fainéantise, se contente du poste humiliant de gardien du potager communal. Mais il n'est pas délaissé, malgré sa paresse et sa dégradation. Les femmes le soignent, « par pitié », comme il le dit lui-même. L'une d'elles, Agafia, toute jeune, dont le mari est violent et jaloux, vient parfois, au péril de sa vie, le rejoindre dans le potager. Une nuit, elle perd toute prudence et s'attarde jusqu'à l'aurore... Son mari la hèle de loin, et le retour d'Agafia, vers l'homme qui l'attend, immobile et farouche, est tragique : « Tout le corps d'Agafia se tordait et se crispait sous le regard de son mari. Tantôt elle avançait en zigzag, tantôt elle piétinait sur place, pliant les genoux et agitant les bras, tantôt elle reculait... Après une centaine de pas, elle jeta un coup d'œil en arrière, et s'assit sur l'herbe. Puis, tout à coup, elle se redressa, secoua la tête et marcha résolument vers son mari... » Elle acceptait l'inévitable.

L'amour, semble-t-il, pour ces prédestinées du sacrifice, se pimente d'humiliation. Dans *la Mouette*, Nina aime son séducteur plus encore après qu'il l'a trahie et abandonnée; Macha adore Tréplev sans le moindre espoir, le sachant amoureux d'une autre. Elle rôde autour de lui, le comble de prévenances et de soins, indifférente à ce qu'a de mortifiant

cette passion de dédaignée. Toutes, elles se résignent d'une façon étrange et pathétique. Sonia, dans *l'Oncle Vania*, aime ardemment un jeune médecin : « Je n'ai, dit-elle, aucun espoir, aucun... Je m'approche de lui, je lui parle, je regarde ses yeux... Je n'ai plus aucun orgueil, je ne me contiens plus. J'ai dit hier à l'oncle Vania que j'aimais, et les domestiques le savent aussi. Tout le monde le sait. » La froideur de l'homme qu'elle aime ne l'induit pas à récriminer; elle se prépare à des années de patience : « Je souffre et je souffrirai, jusqu'à ce que la fin arrive! » Les femmes de Tchékhov sont héroïques par l'endurance et la soumission aux événements. Elles s'offrent en holocauste, elles n'arracheront rien à la vie pour leur bonheur personnel. Elles sont uniquement des compagnes dévouées. Elles veulent secourir. Dans la solitude elles s'affligent, elles se désolent.

Tchékhov, qui constate avec une évidente compassion cet oubli de soi de ses héroïnes, ne résiste pas toujours à la tentation de les caricaturer un peu, et alors il retrouve son ancienne manière d'humoriste. L'histoire de la tendre Douchenka est comique et pitoyable à la fois.

Douchenka épouse un directeur de théâtre. Elle l'aide de toute son âme, déclare partout que le théâtre est utile et bon. Son mari meurt; elle épouse un négociant et ne parle plus que des difficultés, de l'importance et des risques du négoce. Ce deuxième mari meurt, elle se console avec un vétérinaire, et annonce à qui veut l'entendre que la santé de tous les habitants de la ville dépend des soins qu'on donne au bétail. Mais le vétérinaire la quitte : alors, après une période où elle n'a plus aucune espèce d'idées, elle adopte un petit garçon et répète avec conviction tout ce qu'il dit de son lycée.

***

De cette procession de ratés et de leurs compagnes, confiantes et immensément dévouées, une infinie tristesse s'élève, une tristesse générale, grise et lente, qui pénètre et qui fait songer...

Parmi cette désolation, Tchékhov reste impassible. Il ne s'apitoie pas, il note. Assurément il est pessimiste, puisqu'il

n'y a guère de descriptions de la vie plus sombres que les siennes. Mais il ne se révolte pas : il est trop fataliste pour que sa tristesse prenne la forme du désespoir. Il l'est comme cette race slave qu'il a peinte et dont il fait partie ; il l'est aussi, en qualité de psychologue, pour avoir observé dans les âmes l'obscur et inévitable travail des « petites perceptions » qui se combinent ou se désagrègent par la vertu de leur force même et sans qu'intervienne dans leur destinée la volonté.

Il n'altère pas, pour le rendre plus lugubre, le spectacle des choses qu'il voit. Seulement, il n'a d'yeux que pour la vérité douloureuse ou ridicule. Sa vision de la vie est sans gaieté. Quoi qu'il fasse, il ne peut renoncer à sa propre façon d'envisager l'aventure humaine ; mais il ne dénature jamais de parti pris la réalité.

Il ne croit pas à la possibilité du bonheur pour les êtres que leur bestialité n'aveugle pas. Dans une existence que nulle catastrophe ne trouble extérieurement, il révèle d'intimes douleurs et, par exemple, au milieu d'un bonheur apparent, la sensation de la méprisable banalité de ce bonheur. Les personnages de Tchékhov, si faibles et irrésolus qu'ils soient, ont de grandes exigences envers la vie: ils veulent de la beauté dans leurs actions, de la beauté dans les actions des gens qui les entourent ; ils réclament d'autrui de la sympathie et de la compréhension. Or, compréhension et sympathie sont, au gré de Tchékhov, infiniment rares, presque impossibles à rencontrer. Il n'y a pas, dans son œuvre, un seul cas d'amitié vraie. Suivant lui, les hommes se réunissent pour médire en commun, épancher leur mépris et leur amertume, se plaindre ou faire parade d'eux-mêmes. L'amour non plus ne rapproche pas ; il est un asservissement et, le plus souvent, une erreur. Chaque être est isolé, séparé de ses frères par une invisible muraille qu'il sent et qu'il ne peut abattre, qui lui cause une gêne insupportable ou le laisse dans la détresse.

Le héros d'*Une Histoire ennuyeuse* admet que toute son existence s'est déroulée avec ordre, méthode, à l'abri des calamités. Il est vieux et près de mourir, et il se remémore son passé... Une grande tristesse émane de ces pages sans aigreur

ni rancune. Nicolas Stépanovitch est un médecin, un savant universellement connu, aimant la science avec passion, aimant les étudiants qui s'adonnent à la science. Il se sait respecté, admiré. Mais, tandis que tout le monde connaît son nom, il se sent isolé. Sa femme et ses enfants, mesquins, vaniteux, lui sont étrangers ; son auditoire, nerveux, variable, est soumis à l'influence de sa parole, le temps, tout juste, qu'elle résonne. Katia, sa pupille, l'être le plus délicat et tendre de tous ceux qui l'entourent, s'absorbe finalement dans des préoccupations personnelles ; elle prend peur de la vie et réclame du vieillard un conseil. Il n'en a pas à lui offrir. Elle l'abandonne. L'abattement physique du vieux savant est affreux. Il se voit mourir sans qu'aucune affection soit là pour le réchauffer. Il découvre en lui-même une faculté qui le console bien qu'il la dénigre : l'indifférence ; cette paralysie de l'âme l'engourdit, l'insensibilise, et il bénit cet engourdissement, sachant à n'en plus douter que ceux qui vivent pleinement sont les plus à plaindre...

Tel est le malheur d'un homme très conscient de soi. D'autres, qui n'ont pas ce don terrible de l'analyse, ne sont guère moins infortunés. Ils ne s'expliquent pas bien leur malaise, mais ils l'éprouvent continuellement. Un jeune homme d'intelligence moyenne — il enseigne la littérature dans un collège de province, et ses connaissances sont fort limitées — s'éprend d'une délicieuse fille dont il admire surtout la naïveté, la fraîcheur et la bonté. Il l'épouse et se juge le plus heureux des mortels. Mais il s'aperçoit bientôt que sa vie n'a rien de si extraordinaire ni de féerique. Sa femme avait prévu qu'il la demanderait en mariage ; elle l'attendait avec sécurité. Maintenant, elle expose son projet de trouver un parti pour sa sœur. Toute la félicité du jeune mari s'émiette et s'écroule devant cette révélation si simple. Il comprend qu'il n'a pas échappé à la banalité de la vie, qu'au contraire il s'y est astreint, qu'il sera toujours écrasé par cette banalité-là. Il se lamente, il va jusqu'à feindre, envers lui-même, de se révolter : « Où suis-je, mon Dieu? Je suis entouré de banalité, et sans cesse de banalité. Les hommes sont ennuyeux, insignifiants. Les femmes sont bêtes... Il n'y a rien de plus offensant, de plus affreux que la banalité. Il faut

que je me sauve d'ici, que je me sauve aujourd'hui même. Sinon, je deviendrai fou! » La nouvelle s'arrête là : on a la certitude qu'il ne se sauvera pas, qu'il ne deviendra pas fou, qu'il ne fera aucun effort pour élargir l'horizon moral de sa femme. Il se contentera d'être un mari insupportable. Son découragement entravera toute son activité, mais, pour se consoler, il aura l'âpre orgueil de se croire supérieur à tous les autres par l'intensité de ses sentiments.

L'œuvre de Tchékhov n'a pas un caractère nettement social ou politique. Il n'est pas révolutionnaire, et il ne saurait l'être, n'attachant aux circonstances extérieures qu'une importance secondaire. Pour lui, le mal est plus profond, plus général. Il se cache en ces millions d'individus qui forment le peuple russe. Dans la Russie, il n'a vu qu'un vaste hôpital, et l'on ignore s'il a ou non l'espoir d'un avenir meilleur. Sans doute, il ne le sait pas lui-même. Il présente des faits: libre au lecteur de comprendre et de conclure. La tâche de l'écrivain est celle-là, sans plus.

Mais cette tâche, il l'assume avec sérieux. S'il ne se résout pas à prêcher, à endoctriner, il est manifeste pourtant qu'il aime l'énergie, la force et la santé. On peut objecter que, dans son art, il manque lui-même de ces qualités; son théâtre surtout déconcerte par l'indécis des conclusions. Mais il ne faut pas lui en faire un reproche, car cette indécision provient de sa philosophie. Il n'a voulu qu'attirer l'attention sur le trouble de l'âme russe. S'il a écrit pour le théâtre, c'est que ce genre lui semblait particulièrement favorable à la démonstration qu'il entreprenait.

Pour le rôle d'amuseur public, qui est souvent celui du dramaturge, Tchékhov n'a que du mépris. Dans *Une Histoire ennuyeuse*, il se prononce avec sévérité contre ces divertissements futiles. « La foule, sentimentale et crédule, peut s'imaginer que le théâtre aujourd'hui est une école. Mais quiconque sait vraiment ce que signifie ce mot, ne s'y trompe pas... Ce jeu enlève à l'État des milliers de jeunes hommes, robustes et bien doués, qui, s'ils ne s'étaient consacrés au théâtre, auraient pu devenir des médecins, des cultivateurs, des professeurs, des soldats. Le théâtre prive aussi le public

des heures du soir, les meilleures pour le travail de l'esprit. »

Si, après ces attaques directes, il s'est lui-même adonné au théâtre, c'est qu'il compte l'utiliser tout autrement et le réformer. En effet, il est, comme auteur dramatique, un novateur. Il a mis sur la scène la vie telle qu'elle est avec sa monotonie, avec sa langueur, avec ses cahots lourds...

Il nous fait voir une Russie lasse, énervée, fataliste, et sans hardiesse ni entrain, où les talents se meurent dès la première jeunesse, où le peuple est hagard et veule, où l'on se résigne lâchement lorsqu'on ne peut se tuer, où l'on se tue lorsqu'on ne peut se résigner. Dans cette peinture, cependant, apparaissent les qualités qui doivent sauver la Russie. Tchékhov a très habilement formulé son diagnostic, il n'indique pas les remèdes à employer; mais il prescrit, pour ainsi dire, le régime à suivre. Qu'il ne juge pas le mal mortel, cela est probable. Mais la guérison sera lente.

Il croit vaguement au progrès. Dans l'évolution tumultueuse des idées, nulle influence ne se perd, de sorte que, positivement ou négativement, toute révolte ou toute souffrance prépare un meilleur avenir. « Je pense, dit un personnage des *Trois Sœurs*, que tout doit se transformer sur terre, et que cette transformation a déjà commencé. Dans deux ou trois cents ans, mettons mille, — il n'importe pas de préciser, — une vie nouvelle et heureuse s'ouvrira. Nous ne participerons pas à cette vie, mais c'est en vue d'elle que nous existons, que nous souffrons : nous la créons, et c'est là le but de notre vie, ou bien, si vous préférez, le bonheur !... » Un autre héros de Tchékhov dit aussi : « Nous avons faibli, nous avons sombré. Nous sommes une génération de neurasthéniques et de geignards, nous ne pouvons parler que de notre lassitude... Mais la faute n'en est pas à nous. Nous sommes trop infimes pour que de notre caprice puisse dépendre la destinée de générations entières. Il doit y avoir d'autres raisons, grandes, universelles. Nous sommes des neurasthéniques, des chiffons, des déserteurs. Mais peut-être est-ce utile et nécessaire pour ceux qui vivront après nous... »

Ainsi le pessimisme de Tchékhov s'éclaire d'une lueur vacillante d'espoir. Actuellement, tout est tristesse : « La vie

est organisée de telle façon et les rapports entre les êtres humains se sont compliqués d'une si incompréhensible manière qu'on a le frisson rien que d'y songer et que le cœur cesse de battre. » Mais il semble entrevoir dans le lointain de l'avenir le salut de l'humanité. C'est à ce problématique idéal que se sacrifie obscurément la génération d'aujourd'hui. Tchékhov, lui, l'encourage indirectement à une initiative tenace et patiente : il se manifeste ainsi comme individualiste. Son rêve n'est pas de soulever un mouvement collectif des masses; mais il se préoccupe de susciter les bonnes volontés individuelles. Chacune de ses œuvres étudie l'effort d'un homme à travers l'existence, et, même si cet effort est suivi d'un échec, il s'obstine à le croire fécond, non pas pour le présent immédiat peut-être, mais pour les temps ultérieurs...

Donc, le seul remède possible, c'est l'énergie personnelle. L'affirmation de soi est indispensable, non seulement au bonheur, mais à la dignité de l'individu et au progrès.

Dans une douzaine de volumes écrits sans relâche, Tchékhov a montré la misère de l'âme russe contemporaine, la défaite des intelligences d'élite dans leur duel inégal avec la vie. Mais il ne les a pas dénigrés, ces vaincus, et, en dépit de leur impuissance actuelle, c'est à eux qu'il s'en remet de l'avenir. Il est vrai que la mélancolie du présent imprègne son œuvre au point que des espoirs à longue échéance s'en dégagent à peine et difficilement, comme des lueurs incertaines parmi les ombres immenses de la nuit...

IVAN STRANNIK

NAPOLÉON

ET

LES VOCATIONS MILITAIRES[1]

De 1804 à 1812, les effectifs de l'armée française allèrent toujours s'accroissant. Les régiments, qui n'avaient que deux bataillons en 1804, en eurent, pour la plupart, quatre en 1809, cinq et même six en 1812. Et, tous les ans, Napoléon créait de nouvelles unités. Pour remplir les corps de récente formation, pour combler les vides laissés par les batailles, la conscription fournissait, libéralement, des milliers de recrues. Mais il était plus difficile de leur trouver des chefs. C'était en vain que l'Empereur réduisait au strict nécessaire le nombre des officiers employés dans les dépôts et dans les places ; en vain qu'il réintégrait dans l'armée les militaires « jacobins », jusque-là tenus à l'écart comme suspects ; en vain qu'il nommait sous-lieutenants, par fournées, tous les sous-officiers qu'on lui présentait comme « sachant lire, écrire et chiffrer ». Dès 1807, les longues marches accomplies pendant la campagne de Prusse, la disette et le froid dans les

1. *Correspondance de Napoléon ; Lettres inédites de Napoléon Ier*, Ed. Lecestre, 2 vol. in-8°, 1897 ; *Lettres inédites de Napoléon Ier*, Ed. L. de Brotonne, 1 vol. in-8°, 1898. — Les documents inédits que j'ai utilisés sont aux Archives nationales, sous les cotes AF IV 1100, 1153, 1302 ; F7/7017, 7018 ; F17/4283 ; AF IV, plaquettes 2672, 2714, 3227, 3234, 3272, 3316, 3452, 3453, 3465, 3784, 4448, 4495, 5026, 5158, 5403, 5498, 5901, etc. ; je dois au très obligeant concours de M. Ch. Schmidt, archiviste aux Archives nationales, d'avoir pu réunir aisément toutes ces pièces très dispersées.

plaines de Pologne, la variole dans les campements de la Vistule, les tueries de Pultusk, d'Eylau, de Friedland réduisaient les compagnies à n'avoir souvent qu'un officier au lieu de trois. Et, au printemps de 1808, Napoléon songeait à augmenter encore sa formidable armée. De jour en jour, le manque de cadres devenait plus sensible.

C'était un embarras que n'avaient guère éprouvé les monarques d'autrefois. Leurs armées avaient rarement manqué d'officiers ; elles en avaient eu souvent un nombre exagéré. Au début des campagnes, tandis que les grands seigneurs allaient se mettre à la tête de leurs régiments ou de leurs compagnies, les cadets ou les hobereaux de province sollicitaient avidement des brevets provisoires d'enseignes ou de cornettes ; les fils des financiers, des parlementaires ou des bourgeois « vivant noblement », demandaient comme une insigne faveur le droit de porter l'écharpe et l'esponton. La maison du Roi fournissait à Louis XIV autant de sous-lieutenants qu'il lui plaisait d'en nommer. Beaucoup de jeunes gens de noble famille partaient, en attendant mieux, comme simples volontaires. Dans la France de l'ancien régime, il y avait une classe de la nation qui, pendant des générations, servait le Roi dans ses armées. Le souverain, en cas de besoin, n'avait qu'à choisir ses officiers parmi ceux qui faisaient ou désiraient faire partie de sa fidèle noblesse.

A l'exemple de Louis XIV, à l'exemple aussi du Grand Frédéric, qui réservait de préférence les grades à ses hobereaux de la Vieille-Prusse ou de la Poméranie, Napoléon eût été heureux de pouvoir constituer — ou reconstituer — en France une nombreuse caste militaire, qui l'eût servi par tradition héréditaire et par mode aristocratique. Dès l'époque consulaire, pour attirer à l'armée ceux qu'effrayaient les rudes débuts et les pénibles promiscuités de la vie de caserne, il avait fondé le Prytanée et l'École Militaire de Fontainebleau. Il y avait admis presque exclusivement les fils ou les parents de ses officiers ; sur les décrets de nomination à ces Écoles, sont soigneusement notés les titres des candidats à la désignation impériale : « frère d'un lieutenant », « fils d'un adjudant-commandant », « neveu du maréchal Masséna ».

Mais Napoléon eût désiré plus encore attirer dans ses pépi-

nières d'officiers les jeunes gens appartenant à l'ancienne aristocratie. Pour voir figurer sur les contrôles de son armée les noms les plus illustres de l'Armorial, il n'avait pas craint, en 1806, au mépris de cette égalité républicaine à laquelle les soldats restaient encore attachés, de créer le corps des « Gendarmes d'ordonnance ». Ceux-ci, par leur éclatant uniforme, par le « privilège » de se monter et de s'équiper à leurs frais, par le droit d'être attachés spécialement à la personne de Sa Majesté Impériale et Royale, et même par la noble ancienneté de leurs noms, rappelaient singulièrement les « ci-devant » gardes du corps. La jalousie des anciens régiments de la Garde avait amené, en 1807, la dissolution des quatre compagnies déjà formées. Mais Napoléon avait nommé sous-lieutenants presque tous les gendarmes, et il songeait bientôt à reprendre son idée sous une autre forme.

L'École de Fontainebleau venait précisément (1808) d'être transférée à Saint-Cyr, où, disait un rapport du duc de Feltre, ministre de la Guerre, « les bâtiments, plus vastes et plus convenablement disposés..., avaient permis d'augmenter le nombre des lits d'élèves ». Et l'Empereur méditait la création d'une École de cavalerie à Saint-Germain-en-Laye, où ne seraient admis que des élèves payant une pension de deux mille quatre cents francs. « Il serait avantageux pour l'École de Saint-Germain, écrivait le duc de Feltre, que les élèves qui tiennent aux familles les plus riches passassent à cette École ». Comme les jeunes gens devaient y rester beaucoup plus longtemps qu'à Saint-Cyr, on pourrait se montrer coulant sur les connaissances que le décret du 8 pluviôse an XI exigeait des candidats aux Écoles Militaires. A condition d'être bien apparentés, les candidats seraient interrogés avec indulgence sur l'arithmétique et la géométrie.

Mais les « familles distinguées autrefois dans la noblesse et dans la finance » ne se hâtaient pas de comprendre les intentions du maître. Parmi les nombreux émigrés rentrés en France, beaucoup conservaient, vis-à-vis de l'Empereur, une attitude assez digne. Ils ne pouvaient faire une guerre ouverte au gouvernement qui leur avait restitué leurs biens non vendus, mais ils restaient à l'écart, s'abstenaient de venir à la Cour, ou de paraître aux soirées des préfectures. Quand

leurs fils arrivaient à l'âge de la conscription, ils leur achetaient des remplaçants, et les gardaient auprès d'eux « dans une fâcheuse et coupable oisiveté », au grand déplaisir de Napoléon, qui pensait que « lorsqu'on a une grande fortune, il faut la défendre ». Il n'admettait point leur réserve correctement hostile : « La génération future, écrivait-il, ne doit point souffrir des haines et des petites passions de la génération présente ». Mais les royalistes de France ne partageaient point l'enthousiasme du ministre de la Police pour « la politique prévoyante de Sa Majesté » et ne se souciaient point, comme lui, de voir leurs enfants « arrachés à l'oisiveté et à l'incurie ». Ni les pères ni les jeunes gens n'éprouvaient « le besoin de prendre une destination sous un gouvernement à la fois protecteur et surveillant », comme le disait sérieusement le duc de Rovigo.

Dans les « pays nouvellement conquis », c'est-à-dire dans les départements situés au delà des Alpes, dans ceux de la Belgique et de la rive gauche du Rhin, la tactique des principales familles était la même. Le commissaire général de police de Gênes mandait que, dans cette ville, les membres du parti antifrançais s'étaient résolus à nous opposer la « force d'inertie ». Ils conservaient jalousement leurs mœurs locales, s'abstenaient de faire enregistrer les naissances sur les registres de l'état civil: leurs enfants étaient « soustraits aux regards par une défiance ombrageuse ». Le recteur de l'Académie, à en croire la police, était le chef occulte de ce parti. Il maintenait partout « dans les écoles primaires de méchants prêtres, bien ignorants, bien fanatiques, qui n'enseignent qu'à haïr le gouvernement » et procédait le plus lentement possible à l'organisation du lycée impérial. Il en était de même dans tous les départements de l'ancien Piémont. Les rapports de police dénoncent tantôt ce père, « émigré rentré, qui est dévot et ne s'occupe de rien », tantôt cette famille qui « ne tient au gouvernement par aucun lien ». Celui-ci, bien qu'il ait « soixante-dix mille francs de revenu », vit « dans une extrême parcimonie » et « ne destine pas ses enfants à servir l'État ». Celui-là, au lieu de consacrer ses quarante mille francs de revenu à mener grand train, « fait beaucoup d'économies ». A Turin, plusieurs ex-officiers des gardes du roi de Sardaigne

sont signalés comme laissant leurs fils « sans occupation », ou vont même jusqu'à ne pas dissimuler entièrement « leur mépris pour nos institutions militaires ».

En Belgique, les bourgeois aisés se hâtaient d'initier leurs fils à leurs opérations commerciales, et leur achetaient des remplaçants. Beaucoup de villes, et surtout Anvers, avaient un « mauvais esprit ». Dans le département de Jemappes, on découvrait un complot. Les communes de la Herve et du Limbourg comptaient beaucoup de « mauvais sujets ». Les autorités mêmes avaient besoin d'être « épurées », et l'Empereur déclarait qu'il y avait dans le pays « cinq à six cents personnes suspectes ».

Or, Napoléon était de moins en moins disposé à tolérer qu'on s'en tînt à la neutralité vis-à-vis de son gouvernement. « Il est de fait, écrivait-il, que les familles anciennes et riches qui ne sont pas dans le système sont évidemment contre. » Il se décidait, en 1809, à sévir contre les Italiens ou les Belges qui, « par leur fortune ou leurs attenances, pourraient donner de l'ombrage au gouvernement », et il ordonnait qu'on lui remît des états de personnes suspectes qui seraient « tenues de venir demeurer à Paris » ou de « vivre en Bourgogne et en Champagne ». Pour s'assurer de la tranquillité de ces familles, il songeait déjà à mettre leurs enfants dans les lycées ou les Écoles du gouvernement. Le besoin d'officiers le détermina à prendre les fils des opposants pour servir dans l'armée. Il leur rendrait ainsi le plus signalé service, puisqu'il les arracherait « à l'oisiveté ». En même temps, il montrerait clairement à tous la nécessité d' « être dans le système ».

Il est probable que la pensée qu'il contrarierait des vocations ou qu'il dérangerait des projets de famille ne l'inquiéta guère. Il n'était ni « idéologue », ni « métaphysicien » pour examiner ses propres actes sous le point de vue de la liberté. Les raisons politiques avaient seules quelque importance à ses yeux. « Il est d'une bonne politique — dit-il dans son décret du 21 janvier 1810 relatif aux jeunes Belges — d'accélérer par tous les moyens la réunion morale de ces pays au reste de notre Empire;... le moyen le plus efficace de parvenir à ce but est d'accorder aux jeunes gens des places dans notre service militaire... » Au moment où l'Empereur établissait, par

de si bonnes raisons, que le premier devoir des jeunes gens bien nés est de servir l'État, il l'avait déjà fait comprendre à tous par ses actes.

***

Dès la fin de 1808, l'Empereur, alors en Espagne, envoie à Fouché des ordres significatifs. Le jeune de Saint-Aignan se refusant à prendre du service, et alléguant, pour se justifier, un projet de mariage, le ministre de la Police est invité à le faire conduire immédiatement à Saint-Cyr; si le jeune homme demande des explications, « vous ferez connaître que c'est ma volonté. Vous lui ferez connaître également que mon intention n'est pas qu'il se marie qu'il n'ait fait deux campagnes ». L'Empereur songe déjà à généraliser l'emploi de ce procédé, car il ajoute : « Cette méthode, il faut la prendre pour plusieurs de même espèce ».

Il demande, quelques semaines après, à Fouché, de faire dresser un état des principales familles « anciennes et riches » de Paris et des départements « en faisant connaître l'âge, la fortune et la qualité de chaque membre ». Et l'Empereur annonce l'intention d'envoyer à Saint-Cyr « les jeunes gens appartenant à ces familles, âgés de plus de seize ans et de moins de dix-huit ». Au cas où les familles protesteront contre la décision impériale, « il n'y a pas d'autre réponse à faire, sinon que cela est mon bon plaisir ».

Cependant Napoléon, quand il fut rentré à Paris, porta d'abord son attention sur les départements situés au delà des Alpes, où l'on mettait si peu d'empressement à entrer à son service. Le 20 février 1809, il demandait au prince Borghèse, gouverneur général de l'Italie française, « une note de quelques jeunes gens, pris dans les familles les plus riches et les plus considérées du pays », afin d'y choisir deux pages. Les Italiens acceptaient assez volontiers que leurs fils fussent employés à des fonctions de cour : le prince Borghèse avait pour chambellan un Doria, pour maître des cérémonies un marquis de Sostagno-Alfieri. Les six familles désignées par le gouverneur durent apprendre sans trop de déplaisir que leurs enfants étaient proposés pour des places de pages. Mais elles ignoraient

ce que leur réservait la véritable volonté du maître. Par décret en date du 7 mars, les six jeunes gens présentés étaient envoyés à Saint-Cyr, et l'Empereur écrivait le même jour à son secrétaire d'État [1] : « Monsieur Maret, je vous envoie deux décrets qui nomment auditeurs et élèves à Saint-Cyr quelques jeunes gens des départements au delà des Alpes. Ces nominations ne doivent pas être connues. Vous en remettrez la note au prince Borghèse, qui prendra des mesures pour que les élèves nommés à Saint-Cyr s'y rendent promptement de gré ou de force, sous peine d'être déshérités et d'avoir le séquestre sur leurs biens. Le prince prendra les mêmes mesures pour que ceux qui sont nommés auditeurs se rendent sur-le-champ à Paris. Vous communiquerez de même au ministre de la Police ces nominations et les notes ci-jointes relatives aux individus, en lui faisant connaître mes intentions. Ce sont des familles riches du Piémont qui se tiennent à l'écart et que je veux forcer à venir à Paris. Le ministre s'entendra avec le directeur de la police à Turin en y mettant le degré de force nécessaire pour que cela réussisse sans délai. »

Bientôt après, Napoléon s'occupait aussi des anciens émigrés. Pour commencer, Ferdinand de Rohan-Chabot, Gustave de Mirepoix, et quatre autres fils de nobles familles étaient « nommés élèves-pensionnaires (c'est-à-dire à leurs frais) à l'École Militaire de Saint-Cyr ». Le ministre de la Police faisait venir La Rochejacquelein à Paris et l'engageait à prendre du service. En septembre 1809, le jeune Alexis de Noailles, pour avoir pris part à une « cabale d'enfants de chœur », devait recevoir l'ordre, ultérieurement révoqué, de « se rendre à Vienne, afin de servir comme sous-lieutenant ». Pour consoler les parents, on leur dirait « que l'air du régiment lui ferait du bien et le ferait revenir promptement de cette folie mystique ».

Ce n'étaient là que des décisions de détail, sans aucun caractère général, prises à titre d'essai. L'Empereur se réservait de faire beaucoup plus grand à l'avenir. De Schœnbrunn, en août 1809, il ordonnait au ministre de la Police

1. Lettre inédite; Archives Nationales, AF IV, plaquette 2672 (7 mars 1809, n° 2, annexe). L'autre décret, dont l'Empereur parle dans sa lettre, nomme, également sur la présentation de Borghèse, des auditeurs au Conseil d'État.

de préparer un travail d'ensemble pour la Belgique. Son intention était qu'on fît une vaste enquête dans « tous les pays conquis et nouvellement réunis à la France ». Il se plaignait du retard qu'on mettait à confectionner les états nécessaires : « Vous ne donnez pas suite à mon idée, écrivait-il à Fouché, et, à mon arrivée à Paris, il n'y aura rien de fait. » La police dut se mettre sérieusement à l'œuvre : en Belgique et dans le Piémont, elle découvrit quantité de personnes suspectes. Elle notait la fortune des familles, le passé, les opinions, le caractère des pères; elle signalait les « avares » et les « dévots ». Elle n'oubliait que de se renseigner sur les aptitudes physiques et intellectuelles des jeunes gens, — qu'il eût pourtant été utile de connaître. Mais il s'agissait avant tout de satisfaire l'impatient désir de l'Empereur.

En janvier 1810 pour la Belgique, en février pour le Piémont, Fouché présentait enfin à Napoléon les listes des « jeunes sujets de Sa Majesté », auxquels allait être imposée la carrière militaire. D'après les renseignements fournis par ces États, Napoléon disposa de cent vingt-six Belges et de trente-six Piémontais ou Génois. Les plus âgés d'entre eux, savoir quarante-six de la Belgique et quinze du Piémont, presque tous « conscrits remplacés », étaient immédiatement nommés sous-lieutenants ; les enfants au-dessous de seize ans étaient destinés à La Flèche ; enfin, les garçons de seize à vingt ans étaient envoyés, les plus riches à l'École aristocratique de Saint-Germain, quelques-uns seulement, moins aisés, à Saint-Cyr. Le ministre de la police générale, « chargé de l'exécution du présent décret », devait veiller à ce que les jeunes gens fussent rendus à destination dans le plus bref délai. Les préfets transmirent immédiatement aux familles les ordres de l'Empereur. On ne prévoyait pas qu'il pût y avoir de réclamations, sauf pour raison de santé. En conséquence, à partir du 1er mars 1810, les officiers de santé des Écoles Militaires examineraient les nouveaux élèves-pensionnaires si les familles en exprimaient le désir.

Le résultat de cet examen médical fut curieux. Beaucoup de ces jeunes gens n'avaient échappé à la conscription que parce que les conseils de recrutement les avaient jugés trop

chétifs : sur sept Belges nommés à Saint-Cyr, aucun ne put y être admis. Parmi les quarante-sept jeunes gens désignés pour Saint-Germain, il y avait des poitrinaires, des épileptiques ; un était « bègue et idiot », un autre avait « la constitution de l'âge de onze ans ». Parmi les sous-lieutenants, celui-ci était « attaqué de pulmonie », celui-là « myope » ; cet autre, « bossu et contrefait », était « hors d'état de soutenir les fatigues de la guerre ». On avait voulu, pour mieux garder le secret, se passer du concours des préfets pendant le travail préparatoire : les commissaires généraux ou les directeurs de la police n'avaient guère, par habitude professionnelle, cherché qu'à réunir des renseignements défavorables sur les habitudes et les opinions des familles ; ils avaient oublié de se renseigner sur les candidats. A Gênes, des rapports inexacts avaient fait nommer sous-lieutenants M. Franzoni, « prêtre et chanoine à Rome », M. de Franchi, qui était « totalement fou », M. Serra fils cadet, qui était « âgé de cinquante ans, recteur de l'Académie et officier de la Légion d'honneur ». Beaucoup de préfets signalaient des faits analogues. Le duc de Rovigo, qui, devenu depuis quelques jours ministre de la Police, n'était sans doute pas fâché de souligner les erreurs de son prédécesseur disgracié, résumait ainsi la situation pour le Piémont : « Il m'est démontré aujourd'hui qu'un certain nombre d'entre eux doit être dispensé de se rendre au poste qui lui est assigné. » Heureusement, l'Empereur n'y perdrait pas beaucoup : « Par les remplacements qui peuvent se faire dans chaque famille, le nombre des jeunes gens appelés au service de Votre Majesté ne sera diminué que de cinq. » Trois jours après, le ministre proposait également de nombreuses annulations pour la Belgique. Mais, là encore, on pourrait procéder à des remplacements. De nouveaux décrets, le 11 et le 14 juin 1810, réparèrent les erreurs commises, et nommèrent dans les Écoles de nouveaux élèves.

Telle fut la première application en grand de la « méthode » inventée par l'Empereur pour se procurer des officiers et assimiler rapidement les pays conquis. Mais elle n'avait porté que sur les pays devenus français depuis quelque temps déjà, la Belgique qui l'était depuis 1795, le Piémont depuis 1802,

Gênes depuis 1805. Or, en 1810, la France venait de « réunir » les États de l'Eglise, les Provinces illyriennes, la Hollande et les Villes Hanséatiques, le Valais. L'Empereur et ses ministres se mirent en devoir de mettre la main sur la jeunesse de tous ces pays.

Ils commencèrent par la Hollande; la tâche y était facile. Aucun travail préliminaire n'était nécessaire, grâce à l'existence de l'École Militaire de La Haye. Le duc de Feltre proposa à l'Empereur de la verser tout entière dans les établissements analogues de l'Empire. Il allait, dans son zèle, jusqu'à vouloir expédier à Saint-Germain « les élèves de la première classe qui se destinent au génie hydraulique », bien qu'il parût plus logique de les envoyer aux Ponts et Chaussées; et cela parce que, écrivait-il à l'Empereur, la présence de ces jeunes gens « serait avantageuse pour l'École de Saint-Germain ». Napoléon ne pensa pas qu'il fût nécessaire, pour assécher des marais ou creuser des canaux, d'avoir appris le métier d'officier de cavalerie, et il mit immédiatement les jeunes élèves-ingénieurs à la disposition du *Waterstaat*. Mais il se refusa à accepter les démissions qui lui furent offertes par les parents de quelques élèves, « qui désiraient veiller de plus près à leur éducation », ou qui « n'étaient pas en état de payer la pension à l'École où ils seraient envoyés ». Il avait la prétention d'être, mieux que personne, à même de veiller de très près à l'éducation de ses sujets; il tenait à réveiller en Hollande cet esprit militaire que son frère, le roi Louis, y avait laissé dépérir. Les plus âgés de ceux dont les parents ne pouvaient payer la pension furent nommés sur-le-champ sous-lieutenants d'infanterie; les autres eurent des bourses et furent, comme leurs camarades, envoyés à Saint-Cyr ou à Saint-Germain, à Polytechnique ou à La Flèche.

Dans les Provinces illyriennes annexées par le traité de 1809, Napoléon tenait à s'assurer le dévouement des belliqueuses populations, qui avaient si longtemps fourni aux Habsbourg leurs meilleurs soldats. Il donna l'ordre d'y choisir, principalement parmi les fils d'officiers ou de sous-officiers, deux cents enfants qui seraient envoyés comme boursiers à La Flèche, en attendant qu'ils eussent l'âge d'entrer à Saint-Cyr. Le duc de Raguse fit aussitôt partir par

étapes cent quarante-cinq d'entre eux, que des sous-officiers conduisirent jusqu'en France. Leurs habitudes, leur éducation étaient « toutes militaires », et l'officier envoyé au-devant d'eux à Lyon fut satisfait de leur tenue et de leur prestance; mais beaucoup, même parmi les fils de lieutenants, « ne savaient ni lire ni écrire »; on dut se contenter de les envoyer à l'École des Arts et Métiers de Châlons. Les autres, qui « avaient déjà reçu un bon commencement d'éducation et promettaient de devoir profiter de l'instruction » qu'ils recevraient, furent dirigés sur le Prytanée. A en croire les rapports qu'on faisait à l'Empereur, ces bambins étaient déjà pleins d'un enthousiasme guerrier : « Ils quittent un pays qu'ils ne regrettent nullement pour une carrière et des objets qui les flattent. Ils sont animés du meilleur esprit, et sont pénétrés de reconnaissance pour l'insigne faveur que Sa Majesté a daigné leur faire ».

Cependant le duc de Raguse tenait à compléter son effectif. Il voulait encore envoyer à La Flèche « cinquante-trois fils de familles croates » qui, avant la cession des provinces, avaient été « admis dans les écoles d'Autriche aux frais du gouvernement autrichien ». Ordre fut donné aux familles de les réclamer : elles n'eurent garde de désobéir. « Il entre sans doute dans les intentions de l'Empereur, écrivait Marmont, que les enfants de ses nouveaux sujets ne continuent pas à recevoir une éducation étrangère, et des faveurs d'un gouvernement envers lequel il est nécessaire de faire disparaître toute espèce de liaison de la part des habitants qui ont cessé de lui appartenir ». L'ambassadeur de France à Vienne fut donc informé, et réclama les jeunes gens. L'Autriche ne se hâta pas de répondre : elle n'osait refuser, mais elle aurait voulu ne pas rompre les derniers liens qui lui attachaient un pays qu'elle ne désespérait pas de recouvrer un jour. En avril 1812, le cabinet de Vienne dut se résigner; il demanda toutefois, avec quelque raison, qu'on le remboursât des dépenses faites pour les enfants « depuis le traité de paix de Vienne », et « de leurs frais de route jusqu'à la frontière ». Napoléon était économe; mais il tenait à ses Croates. Il donna l'ordre de payer; les familles des enfants n'avaient plus qu'à bénir « la bienfaisance de Sa Majesté », et le gou-

verneur des Provinces illyriennes affirmait qu'elles n'y man queraient pas.

Dès les premiers temps de l'occupation de Rome, l'Empereur avait été informé des « mauvaises dispositions » de « quelques membres des principales familles ». Il les avait fait venir à Paris, pensant que par là « tout esprit d'opposition serait bientôt détruit ». Mais les princes romains et les nobles de la Sabine n'en continuèrent pas moins à vivre dans la retraite. Cette attitude était intolérable : Napoléon se décida donc, au mois d'avril 1811, à appliquer sa « méthode » aux départements de Rome et du Trasimène. Sur ses ordres, le duc de Rovigo y envoya des instructions détaillées, avec le modèle des états à remplir. Mais, instruit par les précédentes expériences, il eut soin, cette fois, de ne pas faire choisir les candidats par la police : « afin d'arriver à un meilleur résultat, et d'éviter toute méprise dans le choix de ces jeunes gens et toute réclamation fondée, soit de leur part, soit de la part de leurs parents », le général Miollis, gouverneur du pays, était invité à tenir conseil avec les deux préfets, et à « concerter avec eux cette opération préparatoire ». Ces fonctionnaires durent renseigner l'Empereur sur « l'âge, la conformation, le degré d'instruction des jeunes gens » en même temps que sur la situation des parents. « Je peux assurer à Votre Majesté, écrivait Savary dans son rapport, que tous les moyens ont été pris pour ne proposer en général que des sujets dignes de son choix ». Les listes, approuvées par Miollis, revues par Savary, furent, pour plus de sûreté, examinées encore par le prince Cambacérès ; ce dernier, après avoir consulté « des personnes qui connaissent les ci-devant États Romains et les familles établies dans ces contrées », acquit « la conviction » que le travail avait été fait avec soin. En conséquence, le 9 juillet 1811, dix Romains, parmi lesquels figuraient un prince Chigi et un prince Barberini, furent envoyés à Saint-Germain ; trente à Saint-Cyr, quatre-vingt-cinq à La Flèche. En même temps, douze autres, plus âgés, étaient nommés auditeurs au Conseil d'État ; soixante fils d'artisans expédiés à Châlons.

L'Empereur en arrive peu à peu ainsi à lever dans les pays suspects de véritables conscriptions d'enfants. Il choisit d'un

coup dans la seule ville de Gênes vingt-quatre élèves pour son Prytanée (1812). Ne faut-il pas « donner à cette disposition politique un développement proportionné au nombre des familles nobles et opulentes du pays » ?

Le Valais doit enfin fournir à son tour son contingent : « L'esprit des habitants, dit un rapport, n'est pas et ne peut pas encore être français ; mais il est naturellement loyal et surtout militaire ». Les renseignements fournis sur « plusieurs familles qui ont de l'influence sans avoir de la fortune » montrent à l'Empereur que les ex-seigneurs du pays, anciens baillis ou juges de paix, restent séparatistes au fond de l'âme. « M. de la Vallaz ne dissimule pas le désir d'éloigner son fils de la carrière militaire ; ... M. Perrig a figuré dans la dernière insurrection ». Napoléon envoie donc à Saint-Cyr le jeune de la Vallaz, à La Flèche le petit Perrig, et d'autres encore. Les parents étant pauvres, on accorde des bourses aux enfants. Le ministre de la Police a bien soin de faire remarquer que le Valais a fourni jadis de soldats toutes les puissances de l'Europe ; d'ailleurs, à l'en croire, peu importent les sentiments des jeunes gens, car « on peut prévoir que leurs affections finiront par être conformes aux intérêts de la puissance dont ils font aujourd'hui partie ». En même temps, Savary attire l'attention de l'Empereur sur « trois jeunes gens de vingt à vingt-trois ans, que leurs familles condamnent à l'oisiveté... ». Deux d'entre eux, « bien constitués et bons cavaliers », se sont chargés, pour employer leur temps, « de l'entreprise d'une diligence ; et tous les deux s'occupent à courir la poste ». Cette occupation n'est pas pour satisfaire l'Empereur, d'autant plus que le père du premier « n'est pas absolument partisan des institutions françaises », et que celui du second « est un homme intéressé, superstitieux, ennemi déclaré de la France... La circonspection, dont il commence à user, ne suffit pas pour faire croire qu'il soit corrigé ». L'Empereur demande à ses sujets mieux que de la circonspection, et les jeunes postillons sont nommés sous-lieutenants.

C'était pour les jeunes gens de l'ancienne France que Napoléon avait, vers la fin de 1808, inventé le « devoir de servir ». Cependant, après les quelques nominations faites

en 1809, il n'y en eut plus pendant trois ans. Le ministre de la Police avait en vain soumis à l'Empereur en 1810 « les noms d'un certain nombre de jeunes gens sans occupation, appartenant à des familles marquantes » qui pouvaient, selon le mot de Savary, « aspirer » aux fonctions d'officiers dans les armées impériales. L'Empereur avait donné l'ordre de réduire la liste, et vingt-deux noms seulement lui furent présentés en avril 1811. Il hésita encore plus d'un an, avant de prendre une décision formelle, et les familles des jeunes gens surent — on le verra plus loin — profiter du délai. Il décida enfin, avant de passer le Niémen, qu'on les mettrait à Saint-Germain pour un an, et qu'on les placerait ensuite dans la cavalerie.

Ainsi le nombre de jeunes gens de l'ancienne France, à qui Napoléon imposa le métier des armes, fut relativement faible. Mais près de six cents fils des pays conquis, Piémontais et Génois, Belges et Rhénans, Hollandais et Romains, Illyriens et Suisses, avaient été appelés, « de gré ou de force », aux armées ou aux Écoles. Toutes proportions gardées, il y avait à La Flèche à peu près autant d'étrangers qu'il y avait d' « alliés » dans la Grande Armée, au moment où elle entra en Russie.

***

En bons courtisans, les fonctionnaires proclamaient tous dans leurs rapports la profonde reconnaissance des parents pour le gouvernement « protecteur et surveillant » qui arrachait les jeunes gens à l'oisiveté, leur épargnait le souci de choisir une carrière, et leur ouvrait un glorieux avenir. Le duc de Rovigo, à qui ses subordonnés ne cachaient cependant ni « l'éloignement des parents pour le régime et les institutions militaires », ni leur « antipathie pour les idées françaises », écrivait à propos des promotions de janvier et de février 1810 : « Les familles de ces jeunes gens ont manifesté en général leur reconnaissance envers Votre Majesté pour la faveur particulière qui leur était accordée, et ont partagé, avec leurs enfants, l'empressement que ceux-ci ont mis à se rendre à leur destination. » Le préfet des Forêts trouvait mieux encore. Il écrivait au duc de Feltre : « Monseigneur,

dès la réception de votre lettre du 31 janvier dernier, j'ai communiqué au sieur Charles d'Huart, au sieur Jacques d'Huart, et au sieur de Vaha vos ordres relatifs à la destination de leurs enfants. Tous trois ont montré une grande satisfaction... » Or la suite de la lettre expose les motifs d'exemption que font valoir les trois heureux « bénéficiaires » de cette « faveur particulière ». Le soin même pris par l'Empereur de recommander chaque fois « que ce décret ne soit point éludé, mais qu'il soit ponctuellement et promptement exécuté », ses menaces contre les retardataires montrent suffisamment qu'il ne s'abusait point sur l'empressement que ses sujets mettaient à répondre à l'appel.

En réalité, la plupart des familles avaient recours à tout, pour ajourner ou empêcher le départ de leurs enfants. Espérant sans doute que les ordres de l'Empereur resteraient, — comme il arrivait parfois, — lettre morte, elles se laissaient avertir plusieurs fois par les préfets avant d'obéir. Au mois d'août 1810, le général commandant l'École de Saint-Cyr en était encore à attendre l'arrivée de plusieurs Belges, qui auraient dû se présenter à lui le 1er mars. Il en était de même à Saint-Germain ; et, à La Flèche, bon nombre des enfants désignés par les décrets de janvier n'étaient pas encore entrés à la fin de septembre.

Tout en gagnant ainsi du temps, les pères multipliaient les démarches, protestaient de leur loyalisme, et remettaient aux préfets des demandes d'exemption. Personne, naturellement, ne protestait, au nom du principe abstrait de la liberté, contre les ordres de l'Empereur ; mais chacun cherchait une excuse valable. Beaucoup de familles auraient pu faire valoir un argument parfaitement juridique : elles ne devaient rien à l'Empereur, puisqu'un remplaçant occupait à l'armée la place du fils, et que le remplacement était prévu et autorisé par la loi. Mais Napoléon pouvait sans difficulté se soucier assez peu de la loi : ses cours judiciaires, ses tribunaux administratifs n'avaient pas l'habitude de contrecarrer ses intentions. Les pères de famille ne pouvaient rien attendre que de la bienveillance de l'Empereur, que de leur habileté à trouver des raisons capables de le toucher.

Napoléon avait pris tant de soin de peupler ses lycées, il

les avait si militairement organisés, que les parents pouvaient se croire, quand ils y avaient placé leurs enfants, hors d'inquiétude de les voir appelés à une École Militaire. Si des lycéens étaient envoyés à La Flèche ou à Saint-Cyr, ce ne pouvait être que par une erreur, qu'on réparerait dès qu'elle serait signalée. C'est ce que croyait bonnement ce père qui faisait constater par un certificat du proviseur la présence de son fils au lycée de Metz, et sollicitait « la permission de le laisser dans cette École nationale ». On ne répondit à sa demande qu'en lui enjoignant de faire partir immédiatement son fils pour La Flèche. Apparemment l'Empereur préférait encore, pour les enfants de familles suspectes, l'éducation de ses Écoles Militaires à celle de ses lycées. La police d'ailleurs n'omettait pas de lui révéler que, dans les pays conquis, les recteurs ne s'étaient pas suffisamment préoccupés « de s'emparer des établissements d'instruction et de les diriger sous le rapport politique ». Le duc de Rovigo montrait même que les familles des départements au delà des Alpes ne mettaient leurs fils dans les lycées que par habileté, « convaincus qu'ils sont, ajoutait-il, que ce sera le seul moyen de les soustraire au déplacement qui les menace ». En conséquence, tandis qu'au début, on n'avait nommé de lycéens à La Flèche que par hasard, on eut soin, plus tard, de mettre au Prytanée bon nombre d'élèves pris méthodiquement dans les lycées suspects de Gênes, de Casal et de Turin. Avoir mis son fils au lycée ne servait de rien : les parents inventifs devaient invoquer d'autres raisons.

Ceux qui déclaraient leurs ressources trop modiques pour pouvoir payer deux mille quatre cents francs de pension à Saint-Germain obtenaient quelquefois des exemptions : ce fut le cas de quelques-uns des Belges nommés en janvier 1810. Mais, à partir de 1811, l'Empereur prit à sa charge les frais de pension des jeunes gens; car, contrairement à son dessein primitif, il avait fini par avoir dans son École de cavalerie un quart de boursiers. Mais, comme cette munificence lui coûtait cher, il se hâtait en ce cas, dès que les jeunes gens savaient se tenir en selle, de les nommer officiers. Ce fut tout le résultat des démarches de M. de Carheil, qui déclarait que « sa fortune s'élevait à peine à dix mille francs ; qu'il avait

à payer sur ce revenu près de six mille francs de rente constituées pour le remboursement des emprunts qu'avait exigés le rétablissement d'une partie de ses propriétés incendiées pendant la guerre de Vendée, et pour le remplacement de son fils ». M. de Carheil dut amèrement regretter d'avoir fait la grosse dépense d'un remplaçant : son fils, mis pendant quatre mois à Saint-Germain aux frais de l'Empereur, fut nommé sous-lieutenant en février 1813.

Beaucoup de pères de famille invoquaient naturellement les raisons de santé, et le gouvernement était forcé de les admettre quelquefois. Mais il ne se laissait point aisément convaincre. On n'autorisait les parents à garder leurs enfants chez eux, que s'ils pouvaient produire des certificats des conseils de recrutement. Les autres étaient obligés de soumettre leurs fils à l'examen des officiers de santé des Écoles : en vain les médecins et les préfets eux-mêmes attestaient « l'épilepsie bien constatée », la phtisie, la surdité des jeunes gens. Le ministre de la Guerre renouvelait l'ordre de faire partir tel ou tel pour l'École, « où, écrivait-il, on jugera mieux de son état ». Les médecins militaires, méfiants, ne renvoyaient sur-le-champ que les infirmes : ils gardèrent pendant des mois à Saint-Germain une dizaine de poitrinaires, qui durent monter à cheval avec les autres. Ce régime permit enfin au général gouverneur de se convaincre qu'il n'avait pas affaire à des simulateurs : Rodrigue de Vosta « crachait le sang à l'exercice », le jeune Vanhoorbronck avait la poitrine « tellement serrée qu'il ne pouvait ni courir ni marcher un peu vite ». Il fallut bien rendre ces jeunes gens à leurs familles.

Mais la simple « faiblesse de constitution » ne fut jamais admise comme motif d'exemption. Parmi les Génois envoyés à La Flèche en 1812, beaucoup étaient signalés comme ayant une « santé délicate »; le jeune Altieri, présenté par Miollis pour Saint-Germain, était « d'une très faible constitution, paraissant peu capable de résister au régime de l'École ». Il y fut néanmoins nommé. Plusieurs jeunes gens, envoyés à Saint-Germain ou à Saint-Cyr, en raison de leur âge, n'étaient encore, au point de vue de la taille, que des enfants. On se bornait alors à les transférer à La Flèche, pour leur donner le

temps de se former; et Clarke écrivait au père de l'un d'entre eux, sans doute pour le consoler : « Sa place à l'École Militaire lui sera réservée ».

Pourtant l'Empereur et ses ministres se laissèrent quelquefois fléchir ; ils avaient tant dit et redit que leur but principal était d'arracher à l'oisiveté, mauvaise conseillère, les jeunes gens de bonne famille, qu'ils étaient bien obligés de faire grâce à ceux qui pouvaient prouver qu'ils n'étaient pas « sans occupation ». Le jeune Debay, d'Anvers, nommé sous-lieutenant, put enfin obtenir qu'on acceptât sa démission, lorsque la police donna au ministre de la Guerre les renseignements suivants : « Sa mère, veuve depuis seize ans, n'a que lui pour gérer sa maison de commerce dont il est le chef; cette circonstance était ignorée. Les autorités locales la certifient ». On dispensa de même le jeune Balbi, de Gênes, d'aller à Saint-Germain, quand on apprit qu'il faisait ses études de médecine, « un de ses ancêtres ayant légué, ainsi que l'atteste le maire de Gênes, une somme assez considérable à celui de ses descendants qui serait parvenu au doctorat dans la Faculté de Médecine, ce qu'il cherche à obtenir pour soulager sa famille qui a éprouvé de grands malheurs dans sa fortune ». Napoléon pensait sans doute qu'un gros négociant ou qu'un médecin sérieux n'auraient pas le temps de dénigrer son gouvernement,

Ainsi, pour les familles, donner un emploi aux enfants était un bon moyen de les soustraire au danger : il y en avait un meilleur encore : c'était de faire d'eux des fonctionnaires impériaux. Napoléon se laissait volontiers désarmer, quand on lui montrait que le plus cher désir d'un jeune homme était de devenir page ou auditeur au Conseil d'État. Les familles connurent bien vite cette ressource, et elles en usèrent largement. Parmi les vingt-deux jeunes gens de l'ancienne France, presque tous nobles, que Napoléon avait avertis de ses intentions dès avril 1811, et qu'il ne nomma à Saint-Germain que dix-huit mois après, on se hâta de chercher à « s'embusquer ». L'un d'eux trouva moyen de se faire employer par le secrétaire d'État, un autre entra dans les bureaux de M. de Montalivet, ministre de l'Intérieur. Le père d'un troisième écrivait au duc de Feltre « que son fils était sur le point d'épouser la

fille de M. le Conseiller d'État Najac, et que la conclusion de ce mariage tenait à la révocation de sa désignation pour l'École de Saint-Germain. L'intention de la famille est de demander pour M. de Genestons fils une place d'auditeur... » Était-il possible de garder quelque défiance contre le gendre d'un Conseiller d'État? Contre des employés de ministère? A tous ceux-là Napoléon accorda l'exemption du service.

Il se montrait d'ailleurs toujours aisé à convaincre, quand on lui offrait des remplaçants, pris dans les mêmes familles. Il a nommé à Saint-Germain Pycke aîné, d'Anvers; mais celui-ci « suit l'École de Droit et se destine à des fonctions civiles, tandis que le jeune, âgé de seize ans, d'une santé forte, a un goût prononcé pour l'état militaire ». Le ministre de la Police appuie volontiers la demande : « Loin de voir aucun inconvénient dans l'échange sollicité, je pense qu'il ne peut produire qu'un bon effet, puisqu'il attachera deux jeunes gens, au lieu d'un, au service de Votre Majesté, dans des carrières différentes. » Ceresa de Bonvillaret, nommé sous-lieutenant, désire rester auditeur à la Cour d'appel de Turin; mais il a un frère, « d'une bonne tournure et d'une bonne constitution, taille $1^{m},72$, qui désire servir dans les chasseurs à cheval, où son père lui ferait une forte pension ». L'essentiel étant d'avoir des otages pris dans les familles suspectes, l'Empereur accepte volontiers ces remplaçants officiers, comme il accepte les remplaçants soldats.

Si les familles n'avaient pu obtenir de Napoléon qu'il revînt sur sa décision, elles n'avaient qu'à se résigner. S'il y eut, parmi les jeunes gens, beaucoup de retardataires, un seul resta obstinément réfractaire : le jeune Coppens, de Vandray, dans le département de Jemappes. Il fournit à l'Empereur l'occasion d'inspirer aux autres, par un sérieux exemple, une crainte salutaire[1].

Il n'apparaît pas que la famille Coppens ait été systématiquement hostile au régime, puisque M. Coppens père était maire de sa commune et membre du collège électoral du département. Pourtant, en janvier 1810, Fouché fit nommer le fils aîné à Saint-Germain. La famille usa d'abord de

1. Sur l'affaire Coppens, voir Lanzac de Laborie, *la Domination française en Belgique*, t. II, pp. 171-175; Arch. Nat. F1b2 Jemappes 8; AF IV 1153.

moyens dilatoires; elle garda l'enfant, alléguant qu'il était atteint de surdité. Clarke répondit qu'il serait examiné à l'École. Le père se garda de l'y envoyer, et déclara quelques mois après « que son fils avait quitté la maison paternelle, et qu'il ignorait le lieu où il s'était retiré ». Le ministre de la Police donna l'ordre à M. Coppens de venir à Paris, et le fit interroger, sans obtenir de lui qu'il désignât la retraite de son fils. « Le père, écrivait Savary après l'interrogatoire, ne saurait être étranger à la fuite de son fils, lorsqu'on considère qu'il lutte contre l'autorité depuis près d'un an, et que ce n'est que depuis quelques mois que le fils a disparu ». En conséquence, Napoléon décida, en mars 1811, « la destitution de M. Coppens de sa place de maire, et la mise du séquestre sur ses biens ». Tandis que la mère allait tâcher de retrouver son fils, il était interdit au père de quitter Paris. Malgré tout, le fugitif ne reparut point, et le 8 janvier 1812, le duc de Feltre écrivait à l'Empereur : « J'apprends qu'il y a, avec la mère, à Vandray, un second fils âgé de dix ans. J'ai l'honneur de proposer à Votre Majesté de le nommer élève-pensionnaire au Prytanée militaire de La Flèche. Les mesures seront prises pour qu'il ne suive pas l'exemple de son frère. Les autres enfants de M. Coppens sont des filles. » Le père et le frère du réfractaire payaient pour lui : il était dangereux de refuser les « bienfaits » de l'Empereur.

***

Napoléon n'était-il pas bien imprudent en confiant le commandement de ses soldats à des enfants de familles dont il avait tant de raisons de suspecter le dévouement? Comment, aux jours difficiles, se comporteraient les fils de ses ennemis? L'Empereur comptait sans doute que le sentiment de l'honneur militaire s'éveillerait dans l'âme des nouveaux officiers au contact de leurs camarades, et les retiendrait dans le devoir.

Certains d'entre eux justifièrent son attente. Quatre ans après son entrée au service, Ferdinand de Rohan-Chabot était chef d'escadrons et membre de la Légion d'honneur; le jeune de Sepibus devenait capitaine un an et demi après son arrivée au corps. Un autre, au contraire, passait aux Bourbons avant

le traité de Fontainebleau, et, pendant les Cent-Jours, commandait un bataillon en Vendée. Mais le temps manqua pour éprouver la fidélité de la plupart des jeunes gens « racolés » par la police impériale. Beaucoup d'entre eux étaient encore dans les Écoles quand le régime s'écroula.

Créer des vocations militaires en envoyant de force les jeunes gens aux Écoles, interdire aux jeunes gens les études aux Universités étrangères, contraindre les jeunes filles riches à épouser ses officiers : autant de parties d'un « système » que Napoléon appliquait avec méthode. Un contemporain écrivait à la famille d'un enfant envoyé à La Flèche qu'il existait « un projet général adopté par le gouvernement de vouloir imprimer dans tout l'Empire un esprit public et une marche égale, au moyen d'un plan d'éducation uniforme et capable d'inspirer à la génération qui nous suit les maximes qu'il a adoptées ». Rien, disait-il, ne pourrait faire renoncer l'Empereur à son dessein : « Il faut se livrer à la Providence et attendre du temps et des meilleures circonstances le remède convenable ». En attendant les « meilleures circonstances », les familles privées de leurs enfants se résignaient, — comme se résignaient les femmes à qui la volonté impériale imposait des maris, comme se résignaient les suspects soumis à la résidence forcée, comme se résignaient les prisonniers d'État, et en général toutes les victimes d'un gouvernement résolument insoucieux des droits de l'individu.

PIERRE CONARD

ALFRED CAPUS

La triomphe éclatant de *la Veine* ne surprit personne : le public un peu renseigné savait depuis longtemps que M. Alfred Capus était l'homme le plus spirituel du monde, avec MM. Maurice Donnay, Tristan Bernard et quelques autres. On citait de lui des mots délicieux. Pendant des années, il avait signé, presque chaque jour, dans *le Figaro*, de menus dialogues, toujours charmants de fantaisie précise et de verve frondeuse, où étaient mis en scène et « blagués » plaisamment les hommes et les choses, au hasard de l'actualité. Romancier et conteur, il avait publié trois romans : *Qui perd gagne*, *Faux Départ*, *Années d'aventures*, et un autre volume, *Monsieur veut rire*. Au théâtre, ses pièces avaient été remarquées. La liste en était déjà longue, depuis *Brignol et sa fille*, qui fut son début véritable, sinon son premier essai dramatique. On avait applaudi, tour à tour, *Innocent* et *Petites Folles* aux Nouveautés, *Mariage bourgeois* et *Rosine* au Gymnase, puis, plus récemment, *les Maris de Léontine* et *la Bourse ou la Vie*, et, entre temps, de petites saynètes comme *Mon Tailleur* et *Tom*. Toutes ces pièces étaient intéressantes, d'observation fine et toujours directe, de dialogue alerte et amusant. Elles avaient enchanté les critiques et les délicats : la foule y venait peu à peu. A chaque pièce nouvelle, le succès était plus franc et durait plus : un triomphe prochain était pro-

bable ; les amis de M. Alfred Capus affirmaient que ce triomphe était sûr.

Et ce fut *la Veine*, puis, quinze jours après, *la Petite Fonctionnaire ;* puis, la saison dernière, *les Deux Écoles ;* hier, *la Châtelaine*.

M. Alfred Capus a conquis désormais, au théâtre, une situation exceptionnelle, qui rappelle beaucoup celle de Meilhac et Halévy. La réussite de ses pièces semble assurée d'avance : personne n'en doute; les directeurs l'escomptent; tout le monde se sent en confiance, à commencer par l'auteur lui-même. Maintenant que l'attention et la curiosité du public sont éveillées, il semble qu'il n'y ait aucune raison pour qu'elles soient jamais déçues. Le public connaît M. Alfred Capus; surtout, M. Alfred Capus connaît le public : il est homme à savoir donner aux gens ce qu'ils viennent chercher au théâtre. Avec ses qualités brillantes et prime-sautières, aucun talent n'est plus réfléchi, plus méthodique, ni plus conscient que le sien. Son œuvre est toujours de plus en plus charmante : elle s'est faite de plus en plus accessible à tous. Il faut suivre l'auteur, pas à pas, pour bien voir avec quelle sûreté il s'est acheminé jusqu'à cette maîtrise de lui-même et du théâtre où il est aujourd'hui parvenu.

***

Comme un certain nombre de ses confrères, et non des moindres, M. Alfred Capus a préludé à la littérature par des études toutes scientifiques. MM. François de Curel et Maurice Donnay ont passé par l'École Centrale; MM. Marcel Prévost et Édouard Estaunié, par l'École Polytechnique. M. Alfred Capus est ingénieur des Mines. Mais sa vocation d'auteur dramatique se manifesta de bonne heure, même au temps où lui-même, sans doute, ne croyait pas qu'il dût jamais la suivre librement. A vingt ans, le futur auteur de *la Châtelaine* avait fait représenter de petits actes gais. Les amis de sa jeunesse et lui-même sont à peu près seuls à se rappeler aujourd'hui ces premiers essais sans prétention. On raconte qu'ils n'avaient pas déplu. L'auteur, cependant, ne persévéra pas. Ceux qui avaient pu remarquer son nom l'oublièrent vite, en ne le

voyant plus sur les affiches. Pendant de longues années, on n'entendit plus parler de lui. Ces années, sans doute, furent difficiles : l'histoire n'en appartient pas au public ; mais, quand on a lu les romans de M. Alfred Capus, et surtout *Années d'aventures*, on peut deviner, sinon le détail quotidien, du moins l'ordinaire d'une existence précaire et hasardeuse.

Il ne semble pas que le jeune ingénieur se soit beaucoup servi de son diplôme. Il reste à Paris, retenu peut-être par de vagues pressentiments qu'il ne devait pas s'éloigner, gardant malgré tout dans l'avenir une foi souriante et tenace. Il cherche, il observe, il attend, et, en attendant, prend les jours comme ils viennent, sans se plaindre et sans trop s'inquiéter. Ces années, où tant d'autres se perdent, sont précisément celles où il se trouve.

Sous des apparences d'abandon et d'oisiveté insouciante, il tient toute prête une réserve d'activité et d'énergie : il en ajourne l'emploi, sans se presser, écrivant, çà et là, des bouts d'articles, de préférence « dans la note humoristique », mais n'hésitant pas, à l'occasion, à fournir les trois cents lignes de copie grave qu'on lui réclame sur la mort de Darwin. Insensiblement, il devient journaliste. Son existence s'installe peu à peu. Il a beaucoup vu, beaucoup écouté, beaucoup réfléchi : il connaît Paris sous tous ses aspects, et la vie de Paris dans tous les mondes. Il a dès maintenant à sa disposition non seulement des personnages et des anecdotes, mais aussi des idées, une philosophie, à la fois sceptique et indulgente. Il peut se mettre à l'œuvre : il ne lui reste plus qu'à choisir la forme où il coulera toute cette matière.

C'est par des romans qu'il rentre dans la vie littéraire. Il en donne trois, coup sur coup : *Qui perd gagne*, *Faux Départ*, *Années d'aventures*. Ces trois romans, discrètement publiés, passèrent à peu près inaperçus. Et pourtant ils contenaient, d'avance, tout le talent de M. Alfred Capus, tout ce que le public devait aimer plus tard dans ses pièces, tous ses dons originaux, d'esprit, d'intelligence, d'observation. Le dialogue y était déjà ce qu'il devait être dans son théâtre : spontané, facile, ingénieux sans recherche, élégant sans effort et courant sans vulgarité.

De ces trois romans, le premier, *Qui perd gagne*, est assurément le plus riche et le plus complet : les deux autres y sont comme préformés; les intrigues changeront, le fond restera le même. C'est comme une terre au sol fertile que M. Alfred Capus a toujours cultivée depuis et d'où il a tiré d'abondantes moissons. Il faut avoir lu ce livre : *Qui perd gagne*.

Il évoque inévitablement *Bel-Ami*, cet autre chef-d'œuvre. C'est la même manière de bâtir le roman et de présenter les personnages par menus détails. Le rapprochement, la comparaison s'impose. Le roman de M. Alfred Capus et celui de Guy de Maupassant étudient des êtres et des milieux de même espèce, le même monde particulier de la coulisse et des coulisses, des tripotages et des tripots. Mais les différences sont profondes. Farjolle n'a certes pas l'envergure de Bel-Ami; il n'a pas le charme physique de l'ancien sous-officier, ce charme qui est sa force et qui lui donne toutes les femmes; surtout il n'a pas son ambition. Bel-Ami est un homme de proie, un lutteur féroce; et, bien qu'il affecte de ne pas s'indigner contre son personnage, on sent que Maupassant dénonce Bel-Ami à notre indignation. Farjolle, au contraire, est un modeste, un résigné. Farjolle est un joueur : il perd ou il gagne, selon les heures; mais il ne lutte pas; il accepte, avec le même calme, tour à tour, la veine ou la déveine. Tant mieux! tant pis! Il ne demande à la vie rien d'extraordinaire : il s'en accommode comme il peut, sans jamais prétendre à la dominer. Il en profite au besoin, voilà tout, comme un autre en profiterait à sa place, quand les circonstances le favorisent; et quand elles lui sont ennemies, il a vite fait d'en prendre son parti. Celui-là ne sera jamais un anarchiste : il ne s'irritera jamais, comme le Bel-Ami des premiers chapitres, à l'idée que d'autres ont de l'or dans leur poche. Il a toujours vécu autour des tables de jeu : il sait bien qu'il suffit d'une série heureuse pour emplir sa poche, à lui aussi; et il espère tout du hasard.

Il faut insister sur ce caractère de Farjolle. Dans l'œuvre de M. Alfred Capus, ce n'est pas un caractère d'exception; c'est un caractère-type, qu'on retrouve un peu dans tous ses autres personnages. Aucun d'eux, pas plus que Farjolle, ne

se révolte jamais; pour eux tous, comme pour Farjolle, la vie est une partie où les uns perdent et les autres gagnent : exception faite pour Gaston de Rive, dans *la Châtelaine*, les perdants n'en veulent pas aux gagnants, même si les gagnants ont pipé les dés. Ils attendent leur tour, tant bien que mal, et vivent comme ils peuvent, en attendant qu'ils aient un nouvel enjeu à risquer.

Au moment où commence *Qui perd gagne*, Farjolle est un pauvre diable sans le sou qui, depuis longtemps, ne subsiste que de trucs et d'emprunts. Il a traîné toute sa première jeunesse dans les hôtels meublés et dans les tripots. La trentième année l'a surpris, sans qu'il lui fût arrivé « quelque chose de saillant ou d'imprévu, un grand chagrin, une joie, une émotion ». Il a essayé parfois de travailler, « mais sans s'y appliquer et sans réussir ». Quand l'occasion se présente, il s'occupe vaguement de publicité, mais sans mettre de cœur à l'ouvrage, comme s'il lui manquait dans sa solitude une raison profonde d'être actif. Il n'a pas confiance, il devine que son heure n'est pas venue. Du moins sa misère ou, comme il dit, sa « décave » ne l'a-t-elle pas aigri. Farjolle prend gaiement les jours et les nuits comme ils viennent, sans jamais se plaindre ni s'étonner de rien. Depuis quelque temps, Farjolle est même heureux. Il a fait la conquête de sa blanchisseuse, la patronne de la *Blanchisserie des Martyrs*, et, tout naturellement, après quelques semaines de « collage », il se décide à épouser sa maîtresse. Il n'y a pas entre eux de malentendu : Farjolle sait qu'avant lui, Emma avait eu d'autres amants; elle sait qu'il est criblé de dettes. Mais, tels qu'ils sont, ils se plaisent l'un à l'autre ; et surtout ils espèrent, ils pressentent qu'une fois mariés la chance leur viendra. « S'aimaient-ils, les deux époux de ce ménage hasardeux? Ils n'étaient ni l'un ni l'autre de nature à se poser cette question. Emma était trop rangée et trop pratique pour tenir compte d'une chose qui ne prêtait pas à des calculs faciles, et lui avait cessé d'être sentimental, depuis sa première communion. Ils ne s'ennuyaient pas ensemble et ils s'embrassaient parfois violemment. »

Que vont devenir ces deux personnages? Pour l'instant, ils l'ignorent eux-mêmes. Tout leur idéal est de vivre à

peu près confortablement. Puis, qui sait? beaucoup plus tard, peut-être, on aura de quoi se retirer à la campagne. Depuis qu'ils sont deux, ils ont meilleur espoir : ils ont maintement dans la vie un peu de la confiance qu'ils ont l'un dans l'autre. Pourquoi n'auraient-ils pas de la chance, eux aussi ? Farjolle ne joue plus ; mais il est resté joueur de caractère : plus que jamais, il attend la veine. Elle ne se fait pas longtemps attendre. Bientôt, tout réussit à Farjolle, et tout lui réussit par sa femme. Une ancienne ouvrière de la blanchisserie est devenue la maîtresse de Vérugna, le puissant directeur de l'*Informé*. Elle recommande à son amant le mari de son ex-patronne, et Vérugna s'intéresse à Farjolle.

(Avec des noms et des personnages différents, c'est déjà le sujet de *la Veine*.)

Puis, Emma, qui n'était dans sa boutique qu' « une forte fille aimable à voir », est devenue délicieuse « sous la forme bourgeoise ». Quand Farjolle sort avec elle, tout le monde la désire, et ce désir qu'on a de la femme vaut par contre-coup au mari une sympathie dont il profite pour étendre le cercle de ses affaires. De jour en jour, le ménage prospère, et, de jour en jour aussi, l'affection des deux époux devient plus solide et plus profonde. Il est vrai qu'Emma trompe Farjolle avec « le petit Velard » ; mais ce sont là passades insignifiantes ; elle trompe Farjolle l'après-midi, par désœuvrement, par ennui d'être seule pendant que son mari travaille au dehors. Puis, Velard a rendu de grands services à Farjolle ; c'est un ami, presque un associé : en lui accordant quelques heures agréables, Emma s'acquitte un peu de tout ce que le ménage doit au « petit ». Qu'importe, puisque personne n'en sait rien et puisque cette aventure n'est pas sérieuse ! Emma sait tellement qu'elle y renoncerait, du jour au lendemain, sans un regret, sans même un souvenir ! Elle le prouve bien, quand Farjolle la surprend dans la garçonnière de Velard. Sans perdre de temps, sans laisser partir le commissaire amené par Farjolle machinalement, parce que c'est l'usage, pour constater son infortune conjugale, Emma explique tout à son mari : elle lui fait comprendre qu' « il serait bien bête » de divorcer, qu'au fond elle n'aime vraiment que lui, et elle est sincère, et Farjolle la croit tout de

suite. Ils s'en retournent ensemble, plus indissolublement attachés l'un à l'autre que jamais.

(Et c'est évidemment de cette scène que M. Alfred Capus devait tirer plus tard l'amusant second acte des *Maris de Léontine*.)

Bientôt, ni Farjolle ni Emma ne pensent plus à Velard. Ils ne songent plus qu'à réaliser le plus tôt possible leur projet de se retirer à la campagne. Tout continue à leur réussir; Farjolle, en six mois, est devenu quelqu'un : il a sa loge à toutes les premières. On l'estime, on a confiance en lui. Avec l'appui de Vérugna, il a fondé un journal financier, et, depuis, conseillé par le journaliste, il risque parfois un peu d'argent dans des affaires de bourse, prudemment et toujours avec bonheur. Mais il ne touche plus une carte. Un camarade du tripot où Farjolle passait autrefois toutes ses nuits, le commandant Baret, joueur incorrigible et malheureux, a conçu pour le mari d'Emma une estime profonde, en le voyant si bien guéri de son ancienne passion. Le commandant a encore quelque argent et, dans une minute de sagesse, il apporte à Farjolle ce qui lui reste, en lui confiant le soin d'un placement avantageux et sûr. Mais, juste à ce moment, la chance tourne. Farjolle fait, coup sur coup, de grosses différences : ses économies perdues, dans l'espoir de les rattraper, il aventure l'argent du commandant, en perd une partie, s'obstine, joue encore, et perdrait jusqu'au dernier sou, si le commandant ne venait réclamer son argent. Le commandant s'ennuie par trop de ne plus jouer : tant pis s'il se ruine! il est décidément incorrigible. Farjolle balbutie, invente des prétextes, demande un délai : l'autre insiste; il n'a pas de soupçons, mais il voudrait jouer le soir même. La scène est admirable. M. Alfred Capus l'a transportée, telle quelle, dans *Brignol et sa Fille*. Enfin, Farjolle avoue; il cherche de l'argent, n'en obtient pas. Le commandant dépose contre lui une plainte en escroquerie et le fait arrêter.

Il semble que, cette fois, Farjolle soit au bout de sa veine. Mais non! M. Alfred Capus veille sur son héros : il tient en réserve, pour le tirer de là, un suprême retour de fortune. Oh! évidemment, bien des hommes, à la place de Farjolle,

n'accepteraient pas le secours imprévu qui le sauve d'une condamnation et de la « décave » définitive. Mais Farjolle n'est pas un homme ordinaire : il ne boude pas contre le salut, d'où qu'il vienne. Cette fin du livre est délicieuse.

Farjolle en prison, Emma ne l'abandonne pas. Elle tâche par tous les moyens d'obtenir l'acquittement de son mari. Mais il faudrait, avant tout, rembourser le commandant. Où se procurer les cinquante mille francs que Farjolle a perdus? Elle songe à son ancien amant, Velard, et Velard ne se fait pas prier. Mais elle trouve mieux encore. Un banquier riche et vieux, Letourneur, qui depuis longtemps désirait Emma, profite de l'occasion pour se déclarer. Il le fait sans brutalité : il commence par offrir à Emma, par simple amitié pour son mari, sans rien exiger en retour, les cinquante mille francs qui sauveront Farjolle. Puis, tout de même, Letourneur va un peu plus loin. Il avoue à Emma qu'il l'aime, qu'il la désire, et il lui propose deux cent mille francs, si elle consent à être sa maîtresse, pendant que Farjolle est encore en prison. La scène est charmante, conduite avec une telle habileté, avec tant de grâce, qu'elle ne choque pas.

(Tout le monde reconnaît la situation que M. Alfred Capus a su renouveler si joliment, au troisième acte de *la Bourse ou la Vie.*)

Emma, comme on pense, n'aime pas Letourneur; mais ces deux cent mille francs qu'il lui propose, c'est la vie assurée pour Farjolle et pour elle. Ils pourront se retirer tout de suite à la campagne, comme c'est leur rêve le plus cher. Emma se sacrifie : elle se dit qu'on n'a pas deux fois à refuser une pareille fortune ; elle devient la maîtresse de Letourneur. Entre le banquier et le petit Velard, elle n'hésite pas, elle choisit le banquier, d'abord parce qu'il fait mieux les choses et ensuite parce que, des deux hommes, c'est celui qui lui déplaît le plus : les femmes comme Emma, quand elles aiment, ont de ces délicatesses subtiles et touchantes.

Le roman est fini. Farjolle est acquitté, et, quand Emma lui montre le chèque de Letourneur, il ne s'irrite pas trop. Au fond, il trouve qu'Emma n'a pas eu tort : cette liaison avec Letourneur, c'est déjà du passé, et Farjolle n'est pas homme à revenir sur le passé. Il ne pensera pas plus à Le-

tourneur qu'aux autres anciens amants de sa femme. Tout cela n'a pas d'importance. Désormais, Farjolle et Emma seront heureux.

Cette longue analyse était nécessaire : tout le monde connaît les pièces de M. Alfred Capus ; malgré de récentes rééditions, le public connait moins ses romans, et *Qui perd gagne* est peut-être son œuvre capitale. C'est la plus pénétrante et la plus forte ; surtout, c'est la plus logique et la plus vraie. C'est comme une clé qui nous fait pénétrer jusqu'au fond de toutes les œuvres qui ont suivi. Non seulement Emma et Farjolle, mais tous les moindres types de *Qui perd gagne* sont observés et dessinés avec une netteté saisissante. Pour ne pas éparpiller cette analyse, nous avons laissé de côté volontairement bien des personnages secondaires ; ils abondent partout en ce livre ; ils vont, viennent, passent et repassent autour de Farjolle et d'Emma, tous divers et vivants : gens d'affaires, journalistes, simples joueurs de la Bourse ou des cercles, et toutes les dames de ces messieurs, bonnes filles, mais filles, passant de l'un à l'autre avec une désinvolture toujours tranquille, avec une telle insouciance qu'au milieu de ce monde-là Emma semble une honnête femme.

L'originalité profonde de ce roman, c'était l'indulgence, partout présente, non seulement des personnages les uns pour les autres, mais aussi de l'auteur pour ses personnages. On sentait que M. Alfred Capus les excusait et nous demandait de les excuser. On le devinait accoutumé à voir nettement les choses et les gens tels qu'ils sont, sans leur reprocher d'être ce qu'ils sont, et, tout de suite, on pouvait prévoir qu'indulgent à Farjolle, M. Alfred Capus serait indulgent à tout le monde : c'est bien là, en effet, que devaient être l'originalité et le charme de toute son œuvre.

Une philosophie se dégageait de *Qui perd gagne*, une philosophie dont l'optimisme pouvait sembler tout moderne et qui pourtant était déjà celle de Socrate. M. Alfred Capus reprenait pour son compte et à sa façon le « nul n'est méchant volontairement » du vieux philosophe. A son tour, il nous montrait les hommes ni bons ni mauvais, et plutôt bons,

même ceux qui passent pour les pires, ne commettant pas le mal pour le mal, mais uniquement par occasion et plus souvent par nécessité, parce que les circonstances les y invitent ou les y contraignent. Avec deux cent mille francs de patrimoine, Farjolle eût été un brave garçon, de vie irréprochable, de goûts simples et bourgeois, sinon délicats ; et, avec une petite dot, Emma fût devenue, assurément, une femme d'employé, comme tant d'autres, meilleure même que beaucoup d'autres, aimant bien son mari et son ménage. Leur pauvreté les excusait tous deux ; et, sans que M. Capus nous le dise, on peut prévoir avec certitude qu'une fois l'avenir assuré, Emma et Farjolle seront des époux rangés et fidèles. Mais, dès lors, ils n'intéressent plus l'auteur : la question d'argent résolue pour eux, ils deviennent des gens comme les autres : ils rentrent dans la banalité d'une existence régulière et confortable. *Qui perd gagne* n'était pas, comme la plupart des romans, l'histoire d'une de ces crises sentimentales qui se dénouent par un mariage ou une mort tragique. C'était seulement l'histoire de deux pauvres diables qui cherchent à se tirer tant bien que mal d'une situation malaisée.

Les romanciers et les dramaturges nous présentent, à l'ordinaire, des personnages sur qui semblent n'avoir aucune prise les nécessités matérielles. On nous dit qu'ils sont riches, ou bien, s'ils sont pauvres, on nous laisse entendre qu'ils vivent tout de même avec leur modeste budget, et qu'ils savent s'en contenter. Mais de toutes les difficultés et de tous les soucis que peut créer l'argent dans l'existence, les auteurs ne nous disent rien, ou presque rien. Leurs héros ne vivent que d'aimer et d'être aimés : les charges de la vie ne pèsent pas sur eux, et, s'ils daignent parfois sortir d'eux-mêmes et de leur « jardin secret », c'est pour admirer autour d'eux quelque beau paysage, dont la lumière ou la mélancolie s'harmonise avec leur joie ou avec leur tristesse. M. Alfred Capus, au contraire, s'attachait, dès son premier roman, à nous bien montrer toutes les influences de l'argent sur ses personnages. On parle d'argent partout dans *Qui perd gagne*. On n'en parle pas moins dans les deux romans qui ont suivi : *Faux départ* et *Années d'aventures*. M. Alfred Capus nous expose toujours

avec soin la situation financière des moindres personnages qu'il nous présente ; il ne nous renseigne pas uniquement de page en page sur leurs sentiments et sur leurs cœurs ; il nous tient toujours au courant de ce qu'ils dépensent et de ce qu'ils possèdent : quand ils sortent, nous savons presque exactement ce qu'ils ont dans leur porte-monnaie. L'argent dans ses livres ne tient pas moins de place que dans la vie : c'était là encore une originalité.

Années d'aventures est une variation sur le même thème ; mais les personnages sont d'âme plus délicate. André Imbert, le héros du livre, est intelligent, énergique, travailleur. Il s'est marié jeune et sans fortune. Comment subsistera-t-il à Paris? Le roman est le récit minutieux de sa lutte quotidienne contre les difficultés et les « déveines » qui, de la médiocrité, le font peu à peu tomber jusqu'à la plus noire misère. André, tour à tour, fait tous les métiers : il a du courage et pas d'amour-propre, mais toujours une fatalité le poursuit ; presque aux dernières pages du livre, André semble si misérable qu'il lui soit impossible de se relever jamais. M. Alfred Capus arrange tout, en quelques lignes. D'un seul coup, André est payé de toutes ses peines, au moment où il s'y attendait le moins. C'est le même dénouement que dans *Qui perd gagne*, un brusque retour de fortune, qui, en cinq minutes, rétablit tout et assure au héros une situation tranquille. Mais, cette fois, le lecteur n'avait pas à excuser la conduite d'André Imbert. On pouvait plaindre sincèrement, de tout cœur, sans aucun malaise de sympathie, cet homme obstiné que rien ne décourage ni n'entame et qui reste honnête aux heures les plus dures, sans même être tenté de chercher le salut ailleurs que dans son travail et dans sa bonne volonté. Quand on lit aujourd'hui *Années d'aventures*, on pense à *Jacquou le Croquant*. André Imbert est un peu dans Paris comme Jacquou dans la forêt Barade : c'est la même vie au jour le jour, la même lutte, les mêmes angoisses, — et le même étonnement pour le lecteur de voir qu'André ni Jacquou ne désespèrent jamais.

Après qu'on a lu *Qui perd gagne*, il faut lire aussi *Années d'aventures*. Les deux livres s'éclairent et s'expliquent l'un

par l'autre. Le rapprochement est intéressant et fécond et nous fait pénétrer plus profondément dans la pensée de M. Alfred Capus : on s'aperçoit qu'il n'approuve pas beaucoup plus André Imbert d'avoir des scrupules qu'il ne désapprouve Farjolle de n'en point avoir. Tous deux sont comme ils sont, l'un foncièrement honnête, l'autre plutôt prêt à s'accommoder de ce qui l'arrange ; mais l'honnêteté d'André Imbert nous est présentée comme aussi inconsciente, comme aussi involontaire que la complaisance de Farjolle. Ce sont deux caractères différents, voilà tout. Ce sont aussi deux milieux différents que M. Alfred Capus étudie tour à tour. Après nous avoir introduit dans le monde facile des cercles et de la galanterie, l'auteur de *Qui perd gagne* nous faisait pénétrer dans les petits appartements du sixième, dans le monde intéressant des petits bourgeois malchanceux, réguliers de vie et d'allure, mais ne disposant que de ressources incertaines. Dans les deux mondes, ce sont les mêmes soucis, mais on ne les prend pas de la même façon : le milieu agit sur l'individu. Entre ses deux braves femmes d'épouse et de tante, André est mieux armé contre les mauvaises tentations que Farjolle, mari d'Emma. Puis, André n'a pas, comme Farjolle, l'occasion d'être indélicat. Peut-être, s'il était dans les mêmes conditions, s'il avait vécu, comme Farjolle, une jeunesse d'étudiant dévoyé, André serait-il un autre homme, moins consciencieux et moins droit. Ils sont l'un et l'autre ce que les circonstances les ont faits. M. Alfred Capus sait bien que l'un est plus sympathique, mais il nous demande d'excuser l'autre et de les plaindre tous les deux.

Entre ces deux romans, M. Alfred Capus avait publié *Faux Départ*, qui formait comme une transition de l'un à l'autre et dont les personnages étaient pris à la fois dans le monde des gens qui font la fête et dans celui de la petite bourgeoisie besogneuse. L'œuvre est amusante d'anecdotes, mais moins significative que les deux autres ; l'intérêt n'y est pas ramassé sur une ou deux figures de premier plan : tous, à tour de rôle, intéressent. Il semble que M. Alfred Capus se soit contenté, en ce livre, de noter rapidement des silhouettes, des observations, des mots même, qu'il avait dessein de reprendre plus tard. *Faux Départ* n'ajoute que des

détails à l'œuvre de M. Alfred Capus, rien d'essentiel que n'ait révélé *Qui perd gagne* ou *Années d'aventures*. On y trouve bien quelques types nouveaux, mais de personnages accessoires, comme Desclos, un raté raisonneur qui reparaîtra, sous le même nom, dans *Rosine*, Molitor, un vieux cabot désenchanté et bon, et le gros Mahu, qui deviendra le délicieux Tourneur de *la Veine*.

***

On avait peu lu ces trois romans, au moment de leur apparition. Ceux qui lisent d'un peu près, au jour le jour, les livres nouveaux, ne s'étonneront pas de cette injustice. Toutes sortes de raisons mystérieuses président aux destinées d'un livre. Le public fait parfois un succès retentissant à un roman banal et il méconnaît une œuvre estimable et neuve. Il est inutile d'essayer de comprendre. C'est une vérité qu'il faut simplement constater, et l'événement a vite fait de déconcerter les prévisions qui semblaient le plus sûres. Certains ouvrages ont toutes les qualités qui devraient plaire, et pourtant on ne les lit pas : ils n'arrivent pas jusqu'au public. *Qui perd gagne* avait charmé ses lecteurs, mais ses lecteurs n'avaient pas été nombreux. Il aurait fallu, pour forcer l'attention, une réclame à outrance qui avait manqué à M. Alfred Capus. Il ne se laissa pas décourager par cette indifférence du public. Il savait, mieux que personne, la valeur de ses romans : il prit son parti de leur réussite médiocre. Il se dit sans doute que les livres, comme les hommes, ont leur heure : en l'attendant, il continua de travailler.

On ne voulait pas lire ses romans, il résolut de les mettre en comédies. Les sujets de pièces y abondaient. *Faux Départ* et surtout *Qui perd gagne* en contenaient presque à chaque page. M. Alfred Capus n'avait qu'à les reprendre pour y découvrir un fonds inépuisable d'anecdotes et de personnages. Un moment, il eut l'intention de faire tenir tout le sujet de *Qui perd gagne* en une seule pièce. Il l'a déclaré lui-même dans une interwiew récente, et qu'il a signée : « Je suis devenu auteur dramatique de la façon la plus simple. Il y a quelques années, j'avais publié un roman : *Qui perd gagne*. Naturellement,

j'ai eu l'idée d'en tirer une pièce. Je me suis vite aperçu que c'était absolument impossible. Et c'est en étudiant de près ces difficultés que j'ai constaté mes premières dispositions à l'art dramatique. »

Un épisode de *Qui perd gagne* lui fournit le sujet de sa première comédie, *Brignol et sa fille*. En analysant le roman, nous avons signalé cet épisode. Mais, à part le commandant Baret, M. Alfred Capus avait recréé ou créé de toutes pièces tous les personnages. Il avait conservé comme centre de ses trois actes la scène où le commandant réclame à Farjolle l'argent qu'il lui a confié et que Farjolle a perdu. Mais Brignol n'était plus Farjolle. Brignol était marié : il avait une fille de vingt ans, un beau-frère, une sœur, toute une famille. Brignol était une figure saisissante. Cet homme d'affaires véreux, insouciant, toujours sûr du lendemain, même aux pires heures, qui usait de l'argent des autres comme du sien propre, avec une extraordinaire désinvolture, avec une confiance de toutes les minutes, en lui-même et dans le hasard, il est sympathique, malgré tout. On souriait et on l'excusait. Il était impossible de s'indigner. On sentait Brignol toujours sincère, tellement persuadé que tout s'arrangerait! Et tout s'arrangeait, ainsi que Brignol l'avait prévu. L'auteur donnait raison à son personnage : il excusait Brignol dans la pièce, comme il avait excusé Farjolle dans le roman.

C'était la première fois, peut-être, qu'on portait au théâtre ce type de Brignol. Il était neuf et vrai, d'une vérité bien actuelle. Avec une tranquille hardiesse, sans prétendre à réhabiliter les escrocs, M. Alfred Capus nous en montrait un dans la paix de son âme inconsciente et crédule. Pas un instant Brignol ne se doute qu'il peut être coupable de la moindre indélicatesse : il a toujours plusieurs affaires en train, « qui aboutiront infailliblement » ; il est lui-même la première dupe des belles promesses qu'il fait aux autres ; et, de bonne foi, pour les dédommager, il se jure de les enrichir, le jour où lui-même sera riche. Sa femme et sa fille partagent sa conviction. L'inconscience de Brignol les a gagnées : elles subissent cette « contagion des imaginations fortes » que les philosophes connaissent bien. Seul, Valpierre, le beau-frère de Brignol, se méfie ; mais il a l'excuse d'avoir été magistrat

pendant trente ans : Brignol prétendrait que, par habitude professionnelle, Valpierre voit partout de malhonnêtes gens. D'ailleurs, sous la sévérité de ses jugements et de ses remontrances, on sent que Valpierre garde à Brignol comme une secrète indulgence.

Une reprise récente de *Brignol et sa fille*, à l'Odéon, a permis au public de mieux connaître cette curieuse comédie : montée, il y a huit ans, au Vaudeville, pour un nombre restreint de représentations, elle avait brillamment réussi à la première; mais, en ce temps-là, l'originalité même de ces trois actes, qui avait charmé une salle d'artistes et de gens de lettres, risquait fort de déconcerter un public ordinaire. Il est bien probable que *Brignol et sa fille*, malgré les éloges de la critique, n'aurait pas fourni une longue carrière au Vaudeville, quand bien même cette carrière n'eût pas été bornée, d'avance, à quelques représentations d'abonnement. On est allé à la reprise de l'Odéon. Mais M. Alfred Capus était désormais l'auteur de *la Veine* et de *la Petite Fonctionnaire* : avant le lever du rideau, les spectateurs étaient tout prêts à se laisser charmer; venus pour admirer, ils s'abandonnaient sans résistance. La pièce avait pour elle, maintenant, cette autorité de précédents succès, qui confère un droit à toutes les audaces, et qui fait accepter d'un maître ce qu'on n'accepterait pas d'un débutant.

M. Alfred Capus est trop intelligent pour n'avoir pas éprouvé tout de suite, il y a huit ans, malgré son heureuse première, qu'au théâtre on a l'indulgence moins large et moins facile que dans la vie courante. Il comprit que les spectateurs ne le suivraient pas jusqu'au bout et n'excuseraient pas sans quelque gêne tout ce que lui-même excusait. Il dut se promettre, pour l'avenir, de choisir ses personnages avec plus de prudence et de s'interdire ces héros dangereux qu'on a trop de peine à rendre sympathiques.

Les trois pièces suivantes furent moins remarquées : *Petites folles*, *Innocent*, *Mariage bourgeois*, n'étaient pas en progrès sur *Brignol et sa fille*. On y retrouvait bien les mêmes qualités de dialogue et de fantaisie, mais éparses au hasard de scènes que l'auteur n'avait pas pris soin de nouer ensemble

d'un lien assez ferme. Dans l'œuvre dramatique de M. Alfred Capus, cette série de pièces correspond assez bien à ce qu'est *Faux départ* dans son œuvre de romancier : les détails heureux n'y manquent pas, mais l'intrigue n'est pas assez directe. On sentait ces pièces faites négligemment, comme si l'auteur s'était dit qu'avec de l'esprit on s'en tire toujours. M. Alfred Capus n'a pas craint d'avouer, depuis, qu'en ce temps-là le travail de composition théâtrale lui semblait inutile et indigne de lui. Il reconnut vite qu'il avait tort, et dès lors, avant d'écrire ses pièces, il ne dédaigna plus de les bien composer.

Les encouragements du public ne se firent pas attendre et *Rosine* obtint un vif succès. Ces quatre actes, de conduite simple et d'observation vraie, sans amertume, enchantèrent franchement les connaisseurs et commencèrent d'attirer la foule. Il y avait là une pièce, cette fois, et une de celles qui intéressent tout le monde : les scènes étaient sobrement construites et solidement enchaînées l'une à l'autre, de l'exposition au dénouement. L'héroïne était sympathique. Elle est charmante, cette Rosine, si fière, si honnête, même dans une situation irrégulière : quittée lâchement par un amant que tout le monde croyait son mari, elle cherche à s'en tirer seule, à force d'énergie, sans abattement et sans regret. Mais elle est jolie : dans sa petite ville de province, les hommes la désirent, les femmes la jalousent ; on ne lui ménage pas les humiliations. Importunée par tous, haïe par toutes et mise à l'index, elle sent, peu à peu, son impuissance. On lui refuse du travail ; elle n'aurait bientôt d'autres ressources que d'être la maîtresse d'un homme riche. Elle préfère encore se donner à un pauvre garçon sans fortune, librement et parce qu'il lui plaît : tous deux iront ensemble, plus forts l'un par l'autre, essayer de vivre à Paris.

Bravement et sans concessions aux préférences ordinaires du public, qui n'admet pas encore l'amour libre, M. Alfred Capus avait dénoué sa pièce selon la logique de la vie. Il avait voulu qu'on approuvât Rosine de se confier à un nouvel amant et de tenter encore l'aventure qui lui avait si mal réussi avec le premier. Mariée ou non, cela importait peu : on ne devait pas l'estimer moins. M. Alfred Capus ne

croyait pas que personne pût blâmer Rosine; et pourtant il dut constater qu'on ne le suivait pas jusqu'en son dénouement, qu'il avait déçu le vœu secret des spectateurs et qu'en ne terminant pas la pièce par un mariage, il en avait compromis, sinon la réussite, du moins le succès auprès du gros public. Décidément, le public allait moins loin encore que M. Alfred Capus ne l'avait supposé.

Et puis, et surtout, cette fin n'en était pas une : la vie d'épreuves et de soucis va continuer, à Paris, pour Rosine et pour son amant; ils ont un peu d'espoir et le public avec eux; mais comme l'avenir est incertain! On s'est trop intéressé à Rosine pour se contenter de cet espoir : on voudrait être sûr de son bonheur, de sa tranquillité. On ne s'en va pas pleinement satisfait.

Désormais, l'auteur est renseigné. Il atténuera, de plus en plus, tout ce qui pouvait offusquer dans la conception primitive de ses personnages et substituera, aux dénouements qu'il ne cesse pas sans doute de préférer, ceux que lui impose le public. Il a, pour toujours, cette fois, assoupli son talent aux nécessités particulières de l'art dramatique : en même temps qu'il a éprouvé toutes les ressources du théâtre, il en a éprouvé toutes les exigences; il sait avec une précision minutieuse tout ce qu'il faut dire; il sait aussi tout ce qu'on peut dire, sans manquer à « cette grande règle de toutes les règles » qui est de plaire, comme disait Molière dans la *Critique de l'École des Femmes*.

Quand il lui arrivera de nous montrer encore des personnages dont la conduite pourrait être désapprouvée, M. Alfred Capus ne nous les donnera plus comme des personnages d'observation, mais de fantaisie pure. Il ne s'attachera plus à nous faire admettre leur caractère, mais seulement à nous en amuser : il n'aura plus l'air de les prendre au sérieux. Le public, ainsi mis à l'aise, se divertira sans arrière-pensée : ce qui le gênerait dans une comédie aux graves prétentions le divertit franchement, s'il croit assister à un vaudeville.

Les *Maris de Léontine* et la *Bourse ou la Vie* prouvent déjà cette aimable maîtrise, cette suprême adresse à faire accepter toutes les situations et tous les caractères en nous égayant.

Le flagrant délit des *Maris de Léontine*, renouvelé du flagrant délit de *Qui perd gagne*, fut un vrai triomphe de rires. Le Brassac de la *Bourse ou la Vie*, un financier escroc renouvelé de Brignol, ne choqua personne. On ne songeait qu'à rire, maintenant : tous les moindres détails de la mise en scène et du dialogue y concouraient.

Après la psychologie des personnages, M. Alfred Capus avait toujours plus approfondi la psychologie spéciale du spectateur. Il a résumé lui-même, en quelques phrases, cette psychologie du spectateur : « Il se contente de juger les faits et les personnages à mesure qu'ils défilent devant lui. Il est un peu dans le cas du voyageur qui, à travers la vitre du wagon, regarde les plaines succéder aux collines et les fleuves aux forêts. Il ne leur prête attention qu'à mesure que ces différents paysages tombent dans le cadre de la portière et il ne cherche jamais à deviner ce qu'il verra tout à l'heure. Il ne sait qu'une chose, c'est qu'au bout de tout cela, il y a une gare où il descendra, de même que le spectateur sait qu'au bout de toutes les péripéties de la pièce, il y a un dénouement qui lui permettra d'aller se coucher. Et l'un et l'autre sont satisfaits pourvu qu'ils arrivent à bon port au terme du voyage. »

M. Alfred Capus combinera tout dès lors pour qu'en sa compagnie le voyage nous soit toujours agréable : il ne nous montrera que des paysages riants et des horizons bleus ou roses ; même si les choses se voilent d'un peu de brume, on sent que cette brume légère est toujours au moment de se lever : l'instant d'après, tout en paraît plus clair. Puis, avec lui, on est bien tranquille ; on va doucement, sans cahot, sans crainte ; le voyage ne semble jamais long, parce qu'il est charmant et qu'il mène toujours quelque part : par des chemins différents, il mène toujours au même endroit, dans le même pays « où tout s'arrange » et où les hommes souhaitent toujours qu'on les transporte, après les soucis de la vie quotidienne. M. Alfred Capus a compris qu'une bonne pièce, c'est, avant tout, une bonne soirée.

Ce sont des soirées délicieuses que *la Veine*, la *Petite Fonctionnaire*, les *Deux Écoles*, et des plus délicieuses peut-être que nous ait offertes le théâtre contemporain.

La Veine! On se rappellera longtemps la joyeuse rumeur qui accueillit la pièce, à la première. Le soir même, M. Alfred Capus était célèbre : il avait passé, en quelques heures, de la notoriété à la gloire. Tout le monde a vu et acclamé *la Veine :* à Paris, en province, à l'étranger, elle a charmé tous les publics. Son titre lui a porté bonheur.

Le sujet était des plus simples, comme tous les bons sujets de pièces. M. Alfred Capus l'avait emprunté, — nous l'avons dit plus haut, — à *Qui perd gagne,* mais en remaniant plus que jamais le caractère des personnages primitifs, et de la façon la plus heureuse. Julien Bréard est un frère de Farjolle, mais un frère qui n'a pas mal tourné : il est franchement sympathique. Il est de bonne bourgeoisie provinciale. Il est avocat : il n'a pas de clients et il a des dettes. Sa situation est difficile ; elle n'est pas encore désespérée. Il a conservé quelque part une ferme : ce lui serait une grosse peine de la vendre ; mais, s'il le fallait absolument, il pourrait toujours acquitter son passif. Sous des apparences de sceptique blasé, l'homme ne manque pas de délicatesse. Il nous dit lui-même : « Je suis très capable, comme tout le monde, de lâcheté, d'un farouche égoïsme ; mais il y a une certaine catégorie d'actions que, pour arriver à un but, quel qu'il soit, je ne pense pas que je commette jamais. Ce sont celles qu'on n'ose pas discuter en soi-même, dont on ne peut pas se tirer avec de la blague, et qui pourrissent au fond de nous en nous laissant toute la vie une sale odeur. » Et Charlotte, de même, ne rappelle Emma que de loin. Quand Julien la prend, elle se donne toute, mais décidée, d'avance, à n'être jamais pour Julien une maîtresse encombrante et à ne pas s'imposer dans sa vie : « Le jour où il faudra que je disparaisse, soit que tu te maries, soit que tu aimes une autre femme, ou, tout simplement, que tu préfères vivre de nouveau tout seul, ce jour-là tu n'auras pas besoin de te creuser la cervelle pour me le faire comprendre, je le devinerai tout de suite, et, le lendemain, tu ne me trouveras plus chez toi. » Ce n'étaient pas là, d'ailleurs, des personnages d'exception : c'étaient des hommes et des femmes de la vie courante, l'amant bon garçon, un peu égoïste, la femme aimante et dévouée; on avait plaisir à se reconnaître, à s'aimer et, parfois, à s'excuser en eux.

Leur histoire d'amour était banale, en somme, banale comme toutes les histoires vraies. Julien aime Charlotte; ils habitent dans la même maison, Julien au quatrième et Charlotte au rez-de-chaussée, où elle tient une boutique de fleuriste. Comme le décor faisait mieux au théâtre que la *Blanchisserie des Martyrs* ! Puis, Charlotte se donne si joliment à Julien, le jour même où un autre homme lui propose un mariage avantageux ! Le public lui sait gré, tout de suite, de préférer l'amour sans calcul à une situation régulière. Ni Julien, ni Charlotte ne pensent à l'avenir : ils se plaisent, ils se prennent ; advienne que pourra. Il advient, — toujours comme cela se passait dans *Qui perd gagne*, — qu'une ancienne ouvrière de Charlotte recommande Julien Bréard, avocat, à son amant Tourneur, un gros garçon riche et jovial. Les deux hommes se lient vite d'amitié, et c'est la fortune pour Julien, que Tourneur charge de toutes ses affaires. Mais Julien est grise par cette vie nouvelle ; il ne songe pas à quitter Charlotte ; il voudrait seulement que leur liaison fût moins étroite ; il désire être libre, vivre à sa guise, aimer, en même temps, d'autres femmes, pour peu qu'il en ait la fantaisie. Charlotte s'en aperçoit et s'en va, comme elle l'avait promis à Julien. Mais, aussitôt que sa maîtresse est partie, Julien se sent tout seul et brusquement découragé : sans elle, il n'a plus de goût à rien. Il la reprend donc et, pour être sûr, cette fois, de ne plus la quitter, il l'épouse. Et comme Charlotte nous a tous conquis, nous pensons que Julien a bien raison.

On la souhaitait, depuis longtemps, cette pièce charmante ! On l'aimait dès la première scène, et on l'aimait toute, jusqu'en ses moindres phrases, d'être si naturelle. Était-ce assez « comme dans la vie » ! Julien, Charlotte, Joséphine, Tourneur : tout le monde avait connu des gens comme ceux-là ; tout le monde était comme eux. Et puis, ils disaient des mots si justes ! Ils parlaient comme on parle, sans solennité, sans obscurité, sans pédantisme, non pas pour le public, mais pour eux, parce qu'ils avaient des choses à se dire.

Et cette théorie de « la veine » ! Oui, pourquoi pas? Julien n'avait pas tort, quand il l'exposait à Charlotte : « Je ne suis pas superstitieux... Je crois que tout homme un peu bien doué, pas trop sot, pas trop timide, a dans la vie son heure

de veine, un moment où les autres hommes semblent travailler pour lui, où les fruits viennent se mettre à portée de sa main pour qu'il les cueille. Cette heure-là, ma petite Charlotte, c'est triste à dire, mais ce n'est ni le travail, ni le courage, ni la patience qui nous la donnent. Elle sonne à une horloge qu'on ne voit pas et, tant qu'elle n'a pas sonné pour nous, nous avons beau déployer tous les talents et toutes les vertus, il n'y a rien à faire, nous sommes des fétus de paille... » Quelle théorie douce et réconfortante, et comme tout le monde la comprenait! Oui, évidemment, c'était triste à constater et à dire, qu'à de certains moments les plus grands efforts sont inutiles et semblent perdus, mais de la théorie on se plaisait à retenir surtout que l'heure de veine finit par sonner tôt ou tard pour chacun, et Julien si gai, d'esprit si alerte et si libre, nous communiquait sa confiance.

Un pareil succès pouvait être dangereux : on pouvait craindre que M. Alfred Capus ne fît plus jamais aussi bien, qu'il restât « l'auteur de *La Veine...* » Quinze jours après, il était aussi « l'auteur de la *Petite Fonctionnaire* ».

A *la Veine*, malgré tout son charme, certains préfèrent encore *la Petite Fonctionnaire*, qu'on put applaudir, pendant une année presque entière, aux Nouveautés. Le ton de la pièce n'est pas moins léger, et les personnages ne sont pas moins bien venus : Suzanne Borel, la « petite fonctionnaire », et le vicomte de Samblin font un couple si aimable et si amusant, — elle droite et fière, comme Rosine, naïvement amoureuse comme Charlotte, lui, gauche, ignorant, ne connaissant guère de l'orthographe que celle de son nom, mais franc, disant tout ce qu'il pense et tout ce qu'il éprouve, avec une spontanéité qui désarme ceux-là même qu'elle pourrait froisser! — Voilà un homme qui n'a pas de secrets ni de petites roueries : ses moindres pensées sont transparentes, comme celles de Tourneur et du gros Mahu. Des trois, c'est encore le type le plus complet. La vie serait tellement plus simple, si tous les hommes et toutes les femmes étaient comme ce garçon-là! En amour, jamais de malentendus : « Je vous aime... je vous le dis... Vous m'aimez... dites-le. » Au moins, on ne perd pas de temps, et on sait tout de

suite si on s'aime tous les deux. Pour n'avoir pas eu cette franchise, Suzanne manque de perdre son vicomte : il ne s'est pas aperçu qu'elle l'aimait, et, quand il s'en aperçoit, il est déjà fiancé à une autre. Il n'est pas homme à reprendre sa parole ; mais il est navré sincèrement, et son désespoir nous amuse et nous touche. La scène est une des plus finement divertissantes que nous ait données M. Alfred Capus. Et le décor est si heureusement choisi ! Nous avions eu dans *la Veine* la boutique de fleuriste ; dans *la Petite Fonctionnaire*, nous avons le bureau de poste où Suzanne Borel est receveuse. M. Alfred Capus excelle à imaginer de ces cadres plaisants où les scènes sont toutes renouvelées. — On ne se plaît pas moins chez Prunier, au second acte des *Deux Écoles*.

M. Alfred Capus s'attache de moins en moins à inventer des sujets originaux. Il réserve toute son invention dramatique pour le détail de la mise en scène et du dialogue. Il y a si peu de sujets, « une douzaine, une vingtaine au plus, de sujets-types », nous déclare-t-il. Ce qui fait les pièces différentes, c'est uniquement la manière, et c'est la manière aussi qui fait les bonnes ou les mauvaises pièces. Il y avait peu de chose dans les *Deux Écoles* : un mari qui trompe sa femme, une femme qui s'agace à la fin d'être trompée : elle a pardonné dix fois, vingt fois ; à la cinquantième, elle se lasse et elle se décide à divorcer. Même elle se promet de se remarier : la femme n'est pas faite pour vivre seule. Mais, à la veille de prendre un second mari, elle découvre qu'elle aime toujours le premier. Lui aussi adore sa femme, bien qu'il l'ait trompée, bien que, sans doute, il soit d'une nature à la tromper encore. Qu'importe ! Puisqu'ils s'aiment, le mieux est encore de reprendre l'ancienne vie commune : il tâchera de la tromper moins ; elle tâchera de moins le savoir. Toute l'analyse de la pièce peut se résumer en ces quelques lignes. Mais il y a les personnages accessoires, et, surtout, il y a la manière. M. Alfred Capus a bien raison, et, avec sa manière, à lui, il a fait que les *Deux Écoles* sont une œuvre de grâce irrésistible.

Le fond de la *Châtelaine* manque plus encore de nouveauté,

on a déjà tiré du sujet vingt moutures, — ce qui prouve bien, dirait M. Alfred Capus, que c'est là un sujet de pièce excellent! — On pourrait reprendre exactement le scénario de la *Châtelaine*, tout le contenu de chaque acte et de chaque scène, tous les faits, sans y rien ajouter et dans l'ordre même où M. Alfred Capus les a disposés : un professionnel du mélodrame écrirait sur ce plan la pièce classique pour l'Ambigu, la pièce poignante et noire qui fait frissonner les spectateurs sensibles et qui leur arrache de chaudes et douces larmes. Tous les personnages sont là, au grand complet : l'héroïne malheureuse et faible, d'authentique noblesse, mais ruinée, le bon jeune homme — riche, puisqu'elle est pauvre — qui veille sur elle, et qui l'aime et qui en est aimé, le traître qui lui vole son enfant, et toute la foule des comparses ordinaires, alliés du traître ou du bon jeune homme.

Mais, la pièce construite, M. Alfred Capus commence à écrire, et cela devient une comédie. Toutes les vieilles scènes rajeunissent : tous les personnages conventionnels s'animent. Ils ne s'emportent pas ; ils ne déclament pas. Les situations peuvent être graves : ils ne les prennent pas au tragique, ils les considèrent avec sang-froid, avec gaieté même, et, sans une minute de désarroi, cherchent le moyen d'en sortir.

Le héros de la pièce, André Jossan, est un ancien viveur qui, ruiné jadis par la fête et le jeu, a refait tout seul sa fortune. Depuis qu'il s'est donné la peine d'en gagner, il connaît la valeur exacte de l'argent et ne le gaspille plus légèrement, pour le seul plaisir de faire de beaux gestes inutiles. Il est maître de lui, et il se sent maître des choses. Il a su vouloir, il sait vouloir : il sait la force toute-puissante de l'énergie morale. C'est lui qui domine tous les autres personnages et toute l'action de la *Châtelaine*. Tout ce qui se passe lui donne toujours raison : il a tout prévu, il dirige tout. Au pouvoir mystérieux du hasard, de «la veine», M. Alfred Capus a substitué, cette fois, le pouvoir souverain de la volonté, — de la volonté clairvoyante et sage. — Plus encore, peut-être, que dans ses autres comédies, il se montre délibérément optimiste. Mais cet optimisme est plus légitime aussi avec un personnage comme André Jossan.

En continuant à nous montrer que tout s'arrange toujours

par le seul va-et-vient des événements, en s'appuyant toujours sur ce même postulat que la vie n'est pas méchante, ou du moins qu'elle n'est pas toujours méchante, M. Alfred Capus aurait fini par nous décourager de le croire : peu à peu on aurait pu se dire que M. Alfred Capus exagérait, et certains auraient trouvé sa philosophie par trop arbitraire et factice. La *Châtelaine* corrige et complète la première théorie de la veine. M. Alfred Capus nous avait affirmé que chacun a son heure. Il ajoutait déjà, dès la première minute : à la condition de savoir en profiter. Il s'explique maintenant et ajoute encore : à la condition d'en être digne, à la condition d'être intelligent, actif, courageux, et bon, aussi.

La veine de Farjolle était purement accidentelle ; il n'avait rien fait pour la mériter, mais c'était une veine toute spéciale : c'était une veine de mari trompé. Celle de Julien Bréard est déjà moins extraordinaire : car, sans être un homme supérieur, Julien ne manque pas de qualités ; il n'est pas bête ; par nature, il serait travailleur, et, s'il n'a rien fait pendant toute sa première jeunesse, c'est qu'il n'avait pas l'emploi de son travail. Du jour où Tourneur le charge de ses affaires, il se révèle digne de cette confiance : la veine est tombée sur lui, comme une graine sur une terre fertile où elle peut germer et d'où elle pousse une plante robuste. La veine d'André Jossan doit nous étonner moins encore : ce qui aurait lieu de nous surprendre, c'est qu'un homme comme celui-là, si merveilleusement organisé, ne fût pas parvenu à conquérir le pouvoir et la richesse. Celui-là n'a pas attendu la veine : il l'a cherchée. Peut-être ne se fût-il pas élevé, dans le monde réel, au point de fortune exceptionnel où M. Alfred Capus l'a porté ; mais c'est là une question de degré, et André Jossan est assez sympathique pour qu'on n'ait pas le droit de reprocher à l'auteur les faveurs dont il l'a comblé.

Des médiocres seuls, comme Gaston de Rive, le traître de *la Châtelaine*, peuvent en vouloir à André Jossan de ce que, travaillant, il a réussi. M. Alfred Capus a prévu, et il nous montre dans la pièce même, la jalousie et les objections de ces gens-là. Il les a incarnés tous en Gaston de Rive, l'un des personnages les plus neufs et les plus fortement observés

de son théâtre et du théâtre moderne. M. Tarride a joué avec une force, une autorité magistrale, ce rôle d'envieux, misérable naufragé de la vie, plus misérable encore à l'idée que d'autres peuvent être heureux. Et pourtant, même aux êtres comme Gaston de Rive, M. Alfred Capus reste indulgent : on se doit à soi-même de se défendre contre eux ; mais, qui sait? peut-être finiront-ils par comprendre, eux aussi, qu'il est bien plus simple d'être bons? « Je connais votre caractère, dit André Jossan à Gaston de Rive, je le connais très bien, — *je l'ai eu.* » M. Alfred Capus ne veut pas que nous désespérions jamais de voir un homme se relever : surtout il ne veut pas que les déchus, les « ex-hommes », comme dirait Gorki, puissent croire leur déchéance irrémédiable. Il est toujours temps de comprendre et de vouloir, et alors on peut changer de caractère, comme certains changent de métier, s'ils en trouvent un autre qui leur convienne mieux. C'est le conseil qu'André Jossan donne à Gaston de Rive, et c'est le conseil que nous donne M. Alfred Capus, dans l'intérêt de notre bonheur.

Cette *Châtelaine*, qui est sa dernière œuvre, est, en même temps, la plus significative : tout un enseignement s'en dégage, enseignement familier et pratique, qui ne cherche pas à s'imposer, mais qui s'insinue en nous discrètement. Avec les mêmes qualités séduisantes que le public s'est habitué à aimer dans les pièces de M. Alfred Capus, la *Châtelaine* a des qualités supérieures. Elle reste aussi gaie : elle est plus profonde. L'auteur, qui n'était jusqu'ici que psychologue, devient, peu à peu, moraliste. Il l'est devenu, toujours en souriant, avec la même tranquille aisance, sans hausser le ton, sans tirades, — sans en avoir l'air.

Et c'est bien là ce que M. Guitry a su rendre dans la *Châtelaine*. Il ne joue pas son rôle ; il vit son personnage : on dirait qu'il cause tout simplement, au hasard des mots qui lui viennent. Un artiste pareil est un véritable et précieux collaborateur. Il avait été Julien Bréard dans *la Veine* avec une grâce d'insouciance et, parfois, d'égoïsme si naturelle qu'on ne l'imaginait pas plus parfait. Il est mieux encore, si c'est possible, André Jossan. Sous un scepticisme de défense, sous la frivolité spirituelle des mots, il nous laisse toujours deviner une âme énergique, généreuse et grave. On pense au vers de

Sully-Prudhomme, qui termine un sonnet de remerciements à Mounet-Sully :

Et la beauté des vers s'accomplit sur vos lèvres.

Tout le personnage d'André Jossan « s'accomplit » en M. Guitry. Il est l'âme de cette *Châtelaine*, où, comme l'a dit heureusement M. Robert de Flers, « le plus léger et le plus sérieux de nos dramaturges » opère ce miracle « de réconcilier des tas de sœurs et de frères ennemis, la Fantaisie avec la Réalité, la Subtilité avec le Bon Sens, l'Ironie avec la Sincérité, le Bonheur avec la Vie ».

***

Si l'on a cette manie de chercher des ancêtres aux artistes et aux écrivains, c'est à Beaumarchais que M. Alfred Capus fera songer. Ses personnages descendent un peu de Figaro : ils sont actifs, alertes, malins, spirituels comme lui ; ils savent juger vite les hommes, prévoir les événements et en profiter ; du moins, ils savent n'en pas être les victimes. Et leur attitude, aussi, est celle du célèbre barbier. Eux aussi se dépêchent de rire de tout ; mais ils n'ont ni peur ni envie d'en pleurer, — et, par là, ils se séparent de Figaro.

Est-ce à dire qu'ils manquent de sensibilité? Nullement! Ils sont fort sensibles, au contraire, et toujours serviables les uns aux autres, dès que l'occasion se présente ; mais ils sont tels par besoin de nature, parce que rien d'humain ne leur est étranger. Ils n'exigent pas qu'on leur sache gré des services rendus. Et, de même, ils n'ont pas de rancune. Ils ont un cœur, certes, mais un cœur toujours intelligent, dont leur esprit n'est jamais la dupe inconsciente. En se donnant, ils savent toujours ce qu'ils font ; leur légèreté n'est qu'apparente : ils n'aiment jamais à faux, de tout leur cœur. Aussi ne voit-on, dans l'œuvre de M. Alfred Capus, aucune de ces passions furieuses qui brûlent et dévastent les existences où elles s'installent. De ces passions-là, les personnages de M. Alfred Capus savent se garder avec une prudence toujours en éveil. Ils ne les éprouvent ni ne les inspirent, pas plus que les hommes ou les femmes de notre vie courante.

L'amour est pour eux, comme il est d'ordinaire, un sentiment très sage et très doux, fait de confiance et de quiétude. Il naît brusquement chez deux êtres d'un d'accord immédiat, et aussi d'un pressentiment commun, d'une même certitude, qu'ils auront plaisir à vivre ensemble. Ils ne demandent rien de plus à l'amour qu'une camaraderie confortable, affectueuse et sûre. La plupart des hommes ne lui demandent rien de plus. Pour combien de nous l'amour est-il toute la vie, la seule raison d'être et comme l'unique carrière? Combien peu de nos amours, des plus tendres et des plus fidèles, ne glissent pas à cette bonne affection de camarades dont, le premier, peut-être, M. Alfred Capus a fait le ressort léger de ses pièces si profondes et si vraies, et si originales dans l'abondance généreuse et diverse de notre théâtre contemporain?

Depuis une dizaine d'années seulement, que de noms nouveaux et glorieux! M. Georges de Porto-Riche, ce maître classique et admirable, semble avoir retrouvé le génie de Racine, pour créer, en pleine vie moderne, des Hermione et des Phèdre, aussi belles, aussi poignantes et aussi vraies que celles de son illustre devancier. M. Paul Hervieu, en ses pièces solides et vigoureuses, étudie nos mœurs, pénètre jusqu'au « tuf », à travers les replis les plus secrets de nos âmes et de nos pensées, se prend corps à corps avec les lois injustes, nous force à rougir de nos détestables préjugés. M François de Curel, avec une éloquence toute lyrique, porte sur la scène et anime ardemment le monde mystérieux des idées. M. Edmond Rostand rajeunit, avec une fantaisie éblouissante et une virtuosité prestigieuse, le drame romantique. M. Maurice Donnay, ce délicat poète, nous dit l'amour, ses joies, ses mélancolies voluptueuses. Et, non loin, M. Alfred Capus se tient à mi-côte, encore plus près de nous : et il nous enseigne, en souriant, l'art d'être bons, — afin d'être heureux.

ANDRÉ RIVOIRE

LE PETIT HOMME DE DIEU[1]

XIV

Un soir que le marchand était venu chez les petites gens des ruelles, il s'étonna de ne pas voir la fille du grand Brad. Toujours elle se tenait blottie dans un coin de la pièce, l'écoutant parler comme Christ même avec ses yeux pâles où il y avait toute la mer.

— Ilje ? — interrogea-t-il.

Le vieux drôle riait.

Il fit un geste vers les dunes:

— Là-bas !

Ensuite il leva les épaules, en homme qui ne peut rien contre une force mystérieuse, plus grande que la sienne.

— Ami Brad, — dit sévèrement Ivo, — qu'est-ce que vous répondrez au bon Dieu quand il vous demandera ce que vous avez fait de votre fille ?

Le marchand de marée, avec son long nez planté comme un mât entre ses pommettes osseuses, jeta sa casquette à terre et graillonna :

— Je lui dirai : « J'en ai pas fait autre chose que ce que vous en avez fait vous-même, bon Dieu. »

Là-dessus, il jurait, une bonne fois. Ivo s'aperçut qu'il était

1. Voir la *Revue* des 15 octobre et 1er novembre.

horriblement saoul. Alors il s'adressa au vieux maçon dont les jambes de bois heurtaient le carreau comme des pilons. Est-ce que personne ne savait ce qu'était devenue Ilje? Cet homme aussi riait. Il finit par lui dire que c'était le temps où sa folie la reprenait. Tous les ans, quand les eaux commençaient à sentir le frai, la petite *zeemarminne* partait devant elle. On la voyait courir le long des plages avec de mauvais garçons, chantant et riant comme une vraie fille de la mer. Quelquefois elle se rabattait chez Wishje Brad, son oncle. Elle couchait dans la petite écurie de l'âne, demeurait là des journées entières à dormir sans se réveiller. Et puis elle repartait : on apprenait qu'elle s'était louée chez les âniers, et menait promener des dames et des enfants sur un vieil âne à sourcils blancs.

Christus se sentit devenir triste.

Ce jour-là, il leur conta la vie de Jésus. Il leur dit que tout ce que Notre Seigneur avait fait, c'était pour eux qu'il l'avait fait. Ivo entendait par là que Christ l'avait fait pour les pauvres et les abandonnés comme eux. Mais ils comprenaient que Christ réellement était venu à Furnes sur son âne pour racheter leurs pères, gens des ruelles comme ils l'étaient. Ivo arrangeait les choses comme si l'histoire s'était passée la veille. Dans l'assemblée, on l'admirait :

— Celui-là est un vrai Christus! Il peut parler toute une heure sans cracher.

Dans cette petite chambre, tous tiraient d'épaisses bouffées de leurs pipes. Ivo, par moments, toussait, suffoqué, et pourtant on ne cessait pas d'entendre sa voix. Il leur tenait le même langage qu'aux petits pêcheurs : Christ ne veut pas de riches auprès de lui; le royaume des cieux est aux déshérités; un jour tout sera changé, ce qui est en bas sera en haut, etc.

Il commençait à savoir tout cela par cœur.

Brad, du bout de sa perche, çà et là donnait un coup dur dans le tas : il y avait toujours quelqu'un qui alors se réveillait à la minute même où le marchand de cordes leur promettait une vie meilleure. Mais Brad, dans son ivresse, souvent tapait à côté : aussitôt les jurons se croisaient; on se montrait le poing. Comme c'était la bonne saison pour la

pêche et que tous faisaient de gros gains, la plupart étaient aussi saouls que lui. Il arrivait un moment où ils prenaient en gaieté les prophéties d'Ivo, l'interrompant pour crier :

— Christus ! hé ! Christus ! quand le temps sera venu, vous n'aurez qu'à monter sur le dos de l'âne. Padekekox, le bossu, fera rouler le tambour. On ira tout casser chez les riches.

Ils s'habituaient si bien à cette idée que le pauvre Christus, s'apercevant qu'il était allé trop loin, aurait voulu retirer ses paroles. Il essayait alors de leur persuader qu'ils en avaient mal saisi le sens, que Notre Seigneur ne voulait pas de violence, que toute chose viendrait à son heure sans qu'il en coûtât un cheveu à personne.

Un des hommes, une fois, lui lança sa chique à la tête. Les autres, debout, hurlaient :

— Notre Christus n'aurait pas parlé ainsi... Celui-ci est un imposteur. Tout ce qu'il a dit est faux. Il se moque de nous! Il sait bien que jamais nous n'aurons une vie meilleure...

Christus sentit la vanité de tout effort. Il quitta, un matin, sa boutique, erra tout un jour dans la dune; et il ne cessait de relire son saint Mathieu. La mer faisait un bruit long et soyeux. Les jardins du ciel étaient fleuris d'or et d'azur. Les voiles des barques en mer se gonflaient d'un vent léger comme une haleine d'enfant. Une bonté palpitait comme le cœur même du monde. Et Ivo était très malheureux, voyant qu'il s'était trompé sur les hommes et sur lui-même :

— Seigneur ! Seigneur ! m'avez-vous abandonné? — soupirait-il.

Le soir tomba: il ferma le livre; et, à grands pas, il refaisait le trajet du village à la ville, évitant les petits pêcheurs qui fumaient leur pipe sur le seuil des portes. S'ils lui avaient reparlé des idées de Christ, il n'aurait su que leur répondre.

L'ombre bientôt l'enveloppa, la nuit des grands arbres, au bord de la chaussée. Du lointain venait le souffle profond des campagnes; de graves Angelus frappaient trois fois trois petits coups lents qui, ensuite se perdaient dans le bleu frais du ciel. Des chiens commençaient à aboyer quand il venait quelqu'un par les sentiers.

Ivo, religieusement, joignit les mains : tout était si paisible

sous les premières étoiles qu'on ne pouvait comprendre que tout le monde ne fût pas heureux. Enfin il vit, au bout de la route, s'allumer les réverbères de la ville. Parfois quelqu'un le reconnaissait et l'appelait Christus : il en avait un grand ennui, comme d'une imposture à laquelle il prêtait les mains.

— Christus! hé! — fit une voix, — ne viendrez-vous pas écouter les docteurs du Temple? Ils sont là tous à répéter, ce soir.

Il se retourna : le jovial Badilon, le roi nègre, était devant lui, ses grosses babines retroussées comme celles d'un masque; du doigt, il lui montrait les fenêtres éclairées du cabaret *Au Ciel*.

Ivo, alors, pensa à sa sœur Barbara qui sans doute guettait sa rentrée pour l'abreuver de nouvelles avanies, et espéra gagner une heure. Ils pénétrèrent ensemble dans la salle basse et enfumée.

Autour d'une table, devant les grands verres de bière, les rabbins gravement se tenaient assis, fumant dans de longues pipes. L'un après l'autre, chacun à son tour interpellait le Christ enfant ou lui répondait, selon qu'il était écrit. C'était le pâtissier Zoethemel qui remplaçait Jésus et disait pour lui les versets. Personne ne savait faire trembler sa voix comme lui, pour lui donner de la résonnance. A la Procession, où il était le premier docteur depuis plus de vingt ans, elle ronflait, sacerdotale et solennelle, par-dessus toutes les autres. Il s'était longtemps exercé en faisant sauter sa jambe sous la table tandis qu'il proférait les paroles, la bouche ronde. C'était lui qui soufflait aux docteurs, quand la mémoire leur manquait, et les reprenait, s'ils avaient mal dit. Parfois il entrait en fureur et jurait un bon coup. On n'aurait jamais supposé qu'un homme qui mettait tant de sucre et de miel dans ses pâtes pût montrer une si grande âpreté à leur seriner leurs rôles.

Christus, dans la lumière de la pièce, était un peu gêné. Le bourdonnement monotone des voix aussi l'étourdissait. Lui qui venait de la mer et avait marché sous l'ombre des arbres, avait un peu la mine effarée d'un hibou tombé du nid. Cependant, en sa qualité de Christ, il aurait pu entrer là en levant la tête et parler haut, puisque c'était lui qui devait

avoir le dernier mot dans cette longue controverse. Tous les visages, une seconde, s'étaient tournés de son côté : le pâtissier lui-même qui, en faisant rouler les *r*, scandait une tirade, fixait sur lui un œil jaune et sphérique, comme les abricots à l'eau-de-vie qui macéraient dans ses bocaux.

Ivo avait retiré sa casquette et toussait dans le creux de sa main. Petit à petit, toutefois, ayant pris place à une table, près du roi nègre, il s'intéressa à la dispute. Pour la première fois, il regretta de n'avoir rien à dire pendant le temps qu'il s'avançait dans Jérusalem, aux petits pas mesurés de l'âne, tenant deux doigts de la main levés.

Sa supériorité sur les Christs qui l'avaient précédé, c'était qu'il ne remuait ni un cil ni un pli de la peau, immobile à l'égal d'un Jésus de cire. Cela, personne encore ne l'avait fait comme lui. Et voilà, maintenant il lui eût été doux de parler.

Comme ils étaient là douze, le débat s'éternisait. D'abord, entre eux, ils délibéraient sur l'arrivée du Messie. Jésus leur demandait s'ils croyaient que le Messie apparaîtrait bientôt : il leur demandait aussi s'ils se rappelaient certains événements qui s'étaient passés en Judée douze ans plus tôt. L'un des docteurs disait que, pour sa part, il se souvenait très bien d'une étoile brillante qui s'était montrée dans le ciel, au grand ennui d'Hérodes. Celui-là parlait avec si grande force que le pâtissier dut le rappeler à la modération.

Jésus ensuite interrogeait les docteurs sur les prophéties. Ils émettaient leur avis ; lui-même, à son tour, exprimait le sien. On aurait dit un concile de théologiens ; et tous à la fois s'étonnaient que tant de sagesse régnât chez un jeune homme de cet âge. Le malheur, c'est qu'à l'exemple de celui qui avait évoqué la venue de l'étoile, la plupart avaient une tendance à vociférer. Le sixième et le neuvième docteurs, toutefois, l'un horloger, l'autre comptable chez un savonnier, discouraient méticuleusement, habitués à des travaux méthodiques et précis.

Par instants, la porte s'ouvrait : il entrait un des prophètes, qui se faisait servir un verre de bière comme un simple bourgeois. Tantôt, c'était Isaïas et tantôt Jérémias ou Zacharias ou Osée : on ne les distinguait pas du commun des

mortels, parce qu'ils ne portaient pas leurs longues barbes blanches; et ils ne semblaient pas fâchés d'apprendre par le récit des docteurs ce qu'ils avaient pu dire autrefois, il y avait de cela si longtemps.

Maintenant toute la ville avait vraiment l'air de vivre au temps du roi Hérodes, non loin de la mer, en Judée. C'était curieux de les entendre parler des bergers, des édits, de la fuite en Égypte, en allant se fournir de cannelle chez l'épicier et de rhubarbe chez le pharmacien. On avait plaisir à voir les petites saintes Maries passer si fraîches, pareilles à des jardins de lys et de roses, les yeux baissés sur le mystère de leur virginité. Et il y avait la Marie du brasseur, fuyant au désert sur l'âne; il y avait la Marie du peintre-vitrier qui, celle-là, long voilée, suivait le Portement de croix et se lamentait avec saint Jean.

C'était le vicaire lui-même qui, une fois la semaine, venait leur donner une leçon de mémoire. Son activité était incessante, multiple, enflammée. Une foi sauvage et militante l'exaltait. Il revoyait, de ses yeux, le soldat lorrain faisant rôtir, au XVIIe siècle, la sainte hostie, — en souvenir de quoi la Procession de pénitence avait remplacé le mystère de la Passion, tel qu'on le jouait à Furnes dès 1422; — il semblait que, par horreur du sacrilège, il revécût toute la douleur de la chrétienté frappée dans son amour pour Christ. Avec le vieil archiviste Sturbout, il employait des heures à consulter les anciennes histoires et les estampes, cherchant le détail rigoureux des costumes. Partout sa soutane battait comme une bannière. C'était encore lui qui, après l'école, réunissait les anges à la sacristie: ils étaient quinze et allaient par rangs de taille, comme au paradis. Tous annonçaient les événements qui se rapportaient à la vie de Notre Seigneur; cependant les anges adultes proclamaient plutôt les douleurs de la Passion; les plus jeunes, avec leurs têtes frisées qui les faisaient ressembler aux petits saints Jeans bouclés des tableaux, mémoraient les heures bénignes et glorieuses.

Les sœurs, de leur côté, fournissaient un lot d'anges tout éduqués, les fillettes de leurs écoles. Maternellement, elles les couvaient comme des œufs précieux pour le grand dimanche de la Procession.

XV

La mer maintenant soufflait doucement sur les jardins. Dans les arbres bougeait un ciel lilas aux buées légères comme celles qu'une bouche d'enfant met sur une vitre. Les vieilles femmes avançaient leur chaise près des seuils.

— Voilà bientôt le temps où il va venir, — disaient-elles à ceux qui passaient.

Elles regardaient là-bas par le chemin des dunes. Un peuple sur les portes aussi l'avait dit à propos du Messie. Peut-être ces vieilles gens parlaient simplement de l'été.

Chez Ivo Mabbe, la vente des semences avait bien donné. Les petits pêcheurs s'étaient largement approvisionnés de grains de tournesols, de pois d'Espagne, de roses trémières, et généralement de toutes les fleurs qui poussent au pays de Flandre. Ivo Mabbe aurait vendu, par surcroît, les bénédictions du bon Dieu qu'il n'aurait pas eu plus à faire. C'était par champs entiers que partait la marchandise. Tout ce petit monde entrait chez lui comme chez un saint, l'appelant Christus et le saluant avec politesse et humilité. Les autres marchands avaient bien le temps de fumer leur pipe sur le pas de leur boutique : toute la clientèle était pour Ivo. Quand celui-ci traversait la rue, de colère ils crachaient un long jet de salive.

La corde n'allait pas mal non plus. Les gros sous et les pièces blanches tombaient en abondance dans le tiroir ; mais, Ivo ayant imaginé de pratiquer une fente dans le comptoir, la monnaie glissait par là dans un petit tas de son, où Barbara ne songeait pas à la rechercher. Elle glissait bien plus subtilement encore des mains de Christus. Les affreux petits drôles des ruelles constamment le guettaient : il prenait une poignée de sous dans ses poches et les leur donnait, avec une bonne parole. Encore une fois il avait oublié les humiliations subies chez les gens des mauvaises rues : Iva ne pouvait garder rancune à personne.

Sa vie continuait de ressembler à un ouvrage de piété, à un collier de saintes médailles, à un chapelet enfilé de perles

bénites. Elle était régulière comme une pendule, partagée entre les offices, le comptoir, la méditation de l'Évangile, un petit tour de promenade dans l'après-midi. Il longeait les jardins, contournait les remparts, croisant en chemin des bourgeois comme lui qui allaient faire leur partie de boules sous la tonnelle, des capes de religieuses pareilles à de grands pavots blancs, des soutanes d'ecclésiastiques lisant leur bréviaire. Une roue vermeille d'abeilles et de mouches ronflait; les oiseaux pépiaient, des enfants jouaient à la marelle en sortant de l'école.

A peine on entendait de là les bruits de la ville, comme de l'autre côté de la vie. Quelquefois tout haut il se parlait; son ombre faisait un geste devant lui; il aimait lécher, à ses lèvres, le petit vent salé de la mer. A la coupée des rues, une enfilade de maisons basses, vieillottes, rechignées, plongeait en une coulée de soleil. Une chaleur vaporeuse et moite, azurée par les fumées de cheminées, émoussait les lignes. Le haut pilier rose de Sainte-Walburge dominait la cité. Ivo bientôt obliquait, reprenait une des rues de traverse qui le ramenait au cœur de la ville. Instinctivement il refaisait le tour que décrivait la Procession; il ne remarquait pas toujours qu'il s'arrêtait aux endroits où le petit âne s'arrêtait aussi.

Au coin des rues, çà et là, un énorme clou fixé au mur retenait son attention. Des souvenirs surgissaient : il se rappelait qu'on accrochait là, durant la semaine sainte, les lamentables Christs peints du chemin de croix.

Il repensait alors à l'une des grandes choses de sa vie : la fille de Brad était tombée; il avait levé la main au-dessus d'elle; il avait adressé une prière fervente à Dieu, et la vie lui avait été rendue. Quelques petites gens de la ville restaient convaincus qu'il l'avait vraiment ressuscitée. Ceux-là parlaient toujours d'un miracle. Les autres haussaient les épaules; le médecin libéral s'était prononcé pour un simple cas de suggestion. Christus, lui, préférait ne rien dire : au fond, il n'était plus aussi sûr que cette Ilje un peu de temps avait été morte. Il aurait voulu qu'un grand silence se fît autour de sa vie. D'ailleurs, un événement plus important requérait l'attention publique.

Un soir, après le salut, sous le porche, Ivo rencontra

Simon de Cyrène ou Landejan, le bourrelier, qui, par hasard, ce jour-là, n'avait pas bu. Ivo connut de lui que le papetier se trouvait repris de sa pleurésie, contractée dans la nuit du jeudi saint : en admettant qu'il se rétablît, il était peu vraisemblable qu'il pût traîner sa croix à la Procession prochaine. On était ainsi menacé de manquer du Christ princicipal : c'était là une grande perplexité. Même cet ivrogne de Simon, qui depuis plusieurs années aidait le pauvre homme dans sa marche au Calvaire, souffrait visiblement à l'idée que, cette fois, il ne pourrait rien pour lui. Il en éprouva soudain un tel besoin de consolations qu'il se jeta dans l'un des petits cabarets de la place. Quand il avait bu dix ou douze verres de genièvre, généralement il était mûr pour la vraie quiétude.

Ivo Mabbe s'était montré plus froid : il y avait, après tout, une si grande différence entre lui qui entrait à Jérusalem sur son âne, beau comme un roi, et ce Christ de misère qui tombait aux carrefours, souillé de sang! Au fond, il ne lui déplaisait pas que son propre succès, à la Procession, ne fût plus balancé par cette concurrence, par l'extraordinaire ferveur du papetier.

La rue autour de lui était tranquille et fraîche comme son âme ; le pavé ressuait une légère humidité, au vent doux de pluie qui soufflait de la mer. Il rentra à petits pas, en paix avec lui-même, un peu ennuyé néanmoins d'avoir péché par immodestie.

Dans le soir clair, la boutique avec ses cordes et ses semences avait un air de bonne conscience. L'ombre duvetait les vitres ; au pied de l'église, pareille à une futaie de pierre, confusément verdoyait l'herbe de la petite cour. C'était l'heure du souper : le pot de café déjà fumait sur la table, entre le beurrier et la boule de fromage de Hollande. Ivo, ayant ouvert la porte, ne vit pas tout de suite sa sœur assise dans le fauteuil et, d'impatience, faisant sauter sa pantoufle au bout de son orteil. La table était rase comme un jour de famine.

— Hé ! Barbara ! — appela-t-il timidement.

Aussitôt, elle fut debout et cria qu'elle savait bien où était allé l'argent. C'étaient les vauriens et les prostituées des ruelles qui ribotaient avec ses économies, ses pauvres écono-

mies râclées sou à sou. Toute petite, elle semblait dans sa colère toucher le plafond ; son chignon, à chaque mot qu'elle jetait d'un coup de tête, dansait comme la bobine aux doigts de la dentelière. C'eût été le moment pour Christus de dire enfin, comme son maître, qu'entre cette femme et lui il n'y avait rien de commun : il aurait ensuite gagné sereinement la rue. Mais il paraissait cloué au plancher par les talons : il n'osait plus la regarder ; il se taisait comme au temps de son enfance où il était surpris volant de la confiture.

Barbara tournait, ronflait comme une toupie. Elle finit par dire qu'elle était décidée à lui supprimer le fromage, le sucre et le café jusqu'au jour où elle serait rentrée dans ses économies. Pendant une semaine, le pauvre Christus dut se nourrir chez lui de pain sec qu'il arrosait d'eau ; mais il se dédommageait chez Cordula. Jamais il ne mangea plus de macarons et de biscottes de Bruges. Cordula, en outre, le réconfortait de bon café et de fine anisette.

Il lui raconta, un soir, que l'on commençait à parler de Simon le Cyrénéen pour remplacer le papetier. Il riait doucement et haussait les épaules. C'était le bourrelier lui-même qui s'était proposé. Les gens de Furnes n'exprimaient pas nettement leur avis. Il est vrai qu'il avait été mêlé de si près à la Passion de Notre Seigneur qu'il en rejaillissait quelque chose sur lui-même. Il savait comment il fallait porter la croix, en l'appuyant sur l'épaule droite et la maintenant avec les deux mains par le milieu. Il savait aussi à quels endroits et comment Christ devait tomber sur les genoux, les deux mains en terre. Mais, d'autre part, il semblait irrévérencieux de confier la sainte croix à un pilier de cabaret. Il était arrivé déjà que cette pratique de Landejan, au moment de venir en aide à Jésus, avait eu besoin lui-même qu'on l'assistât, tant il vacillait sur sa base.

En réalité, les bons Christs de plus en plus se faisaient rares : la tradition s'en perdait. Il y avait bien, dans une ville voisine, un homme riche qui, à l'époque où il était pauvre, s'était montré fort convenable sous la croix. Quand le sacristain, envoyé par le vicaire, se présenta, on lui apprit que l'homme avait trépassé la veille. Tout le monde, dans les quartiers des honnêtes gens, sentit que l'heure était grave.

XVI

Christus, une dernière fois, alla voir le petit âne dans la dune. Son poil d'été, son beau poil d'argent, le vêtait comme une chasuble. Le marchand lui donna du sucre, le caressa, et enfin lui enfourcha l'échine. Wishje Brad le menait par la bride, lui faisant ainsi répéter son rôle d'âne sacré. Christophe semblait se rappeler que tous les ans, le dernier dimanche de juillet, il avait la gloire de porter Notre Seigneur. Il se montra docile, remuant l'ombre de ses oreilles à terre, ainsi que les branches d'une croix. Quelquefois Ivo tenait un long temps la main levée : à l'ombre projetée sur le sable, il observait si sa main avait bougé. C'était là la grande affaire. Les paysans, au cabaret, après vêpres, disaient volontiers :

— Nous irons bientôt voir Christus. La tour de Saint-Nicolas tomberait qu'il ne tournerait seulement pas la tête !

L'après-midi les enveloppait de lumière : Ivo et le petit âne étaient nimbés d'or comme des figures de vitrail. Les hautes herbes, au souffle doux de la mer, s'inclinaient devant eux, par imitation des Rameaux. Et la dune, la maison du pêcheur, le soleil là-haut dévidant son rouet vermeil, ressemblaient à une parabole. Christus était content de l'âne et de lui-même : il n'avait bougé que trois fois. Chaque fois, il criait aigrement :

— Manqué, hei ! C'est à recommencer, Wishje Brad.

Cordula, ce jour, était venue toucher des loyers chez des pêcheurs qui la payaient au mois. Elle avait fait des emplettes à la boutique de la grosse Otje Ryckboer, sa parente ; elle avait bu ensuite un pot de café chez les Smet. La mère et les filles seules étaient à la maison, les hommes étant partis pour la pêche depuis l'avant-veille ; mais le poisson n'abondait pas, à cause de la bonace : on ne rapportait pas six mannes à chaque voyage.

Cordula apprit qu'Ivo Mabbe était dans la dune. Depuis une semaine, il semblait se dérober pour mieux se garder en état de sainteté. Il communiait tous les matins, entendait messe et salut, jeûnait un jour sur deux. C'était comme une

petite peur des joies et des facilités de l'existence qui lui faisait fuir la tendre et gourmande Maria Magdalena. Il n'était pas sûr qu'il aurait pu résister à la tentation si elle avait tiré de l'armoire la boîte aux macarons. Et il craignait aussi les picotements qui lui venaient aux doigts quand elle avançait près de lui sa grasse chair frémissante.

Cordula quitta les Smet et, courant par la dune, elle l'appela :

— Petit homme de Dieu, hei!

Il y avait plus d'un quart d'heure que l'ombre de sa main à terre n'avait bougé : elle ressemblait à une fleur pâle sortie là du sable. Pour s'assurer que sa tête aussi demeurait immobile, il regardait attentivement la pointe de son nez; et celui-ci était bleu sous la clarté bleue du ciel.

Il descendit de l'âne, heureux qu'elle l'eût aperçu dans sa posture d'Évangile; et il s'avança vers elle :

— Pensez un peu, Cordula! Un simple homme comme moi, un homme comme tous les hommes, à qui il est donné de faire telle chose!

Elle fut étonnée, se demandant de quelle chose il parlait.

— Je suis toujours le même Christus dont la main ne tremble pas, — reprit-il avec orgueil.

Alors elle rit, avec une légère folie dans les yeux : son rire se parfumait d'une fine odeur d'anisette. Il lui arrivait de passer la pointe de sa langue sur le goût sucré de ses lèvres.

— Hé! — fit-elle, — cela est moins difficile que de ne pas éternuer quand il y a du poivre dans l'air.

Ivo n'aimait pas qu'elle le prît sur ce ton.

— Je suis Christus, — fit-il sévèrement, — et vous êtes Magdalena.

Il l'avait dit si souvent déjà, mais d'une autre voix! Aussitôt le cœur sensible de Cordula gonfla. Mollement elle le regardait de ses yeux humides et brillants qui mettaient un reflet clair sur la rondeur des joues. Et elle soupira :

— Se peut-il que vous parliez si durement à celle qui doit devenir un jour votre femme?

Les petits lapins s'arrêtaient de faire des culbutes dans l'herbe pour écouter ce qu'il allait dire. Il hocha la tête et un peu de temps s'écoula. Enfin, d'une voix humble et basse :

— Est-ce qu'un homme comme moi peut épouser une femme comme vous, Cordula?

Elle ne comprenait pas ce qu'il avait voulu dire. Peut-être il parlait de la réprobation qui s'attachait à son nom, depuis qu'il fréquentait les gens des ruelles.

Cordula, avec sa voix de miel, répondit simplement :

— Je n'aurais jamais dit cela d'un homme comme vous, Ivo.

Il tressaillit sous la bonne parole comme s'il se réveillait d'une minute d'inconscience, et puis, le visage incliné vers la poitrine, il lui demanda pardon.

— Voyez-vous, Cordula, quand un homme a monté sur l'âne de Jésus, la tête lui tourne un peu.

Il ne se fût pas exprimé ainsi au temps où il faisait des miracles : il doutait de lui-même, maintenant.

Elle n'était plus triste. Par moments, elle se passait le bout de la langue sur les lèvres; alors une légère odeur d'anisette encore une fois se répandait. Elle était la chair heureuse des Flandres.

Il dit avec douceur :

— Cordula, c'est dans cinq jours, pensez à cela, et je ne suis qu'un homme. Il vaut mieux que chacun de nous aille de son côté.

Ses paupières battaient tandis qu'il la regardait. Elle crut comprendre qu'il la désirait : sa bouche était comme le cœur d'un fruit ouvert. Il baissa les yeux, considéra profondément la terre, et elle s'en alla devant elle, soumise.

Ivo Mabbe ensuite s'attarda chez Wihsje Brad et lui fit ses recommandations. Il fallait que le petit âne, le matin de la Procession, fût mené paisiblement à la ville. Toutes les écuries d'auberges étant pleines, le prophète Moïse, qui était blanchisseur, lui ferait une litière dans une écurie où il gardait du linge. L'âne attendrait là jusqu'au moment où on viendrait le chercher pour faire son entrée à Jérusalem.

Ayant dit ainsi, Christus marcha à travers la dune. Il n'aurait pas aimé rencontrer les pêcheurs : il y en avait toujours qui voulaient savoir si le jour arriverait bientôt qui les rendrait maîtres de la terre; la terre pour eux était le petit ruban de plage qu'ils apercevaient de leur bateau quand ils

partaient en mer. Depuis trois semaines, C[illegible] ne prêchait plus l'Évangile.

Il vit venir une caravane d'ânes montés par des âniers. Tous criaient, riaient, frappaient les pauvres grisons. Une fille courait pieds nus à côté des camarades ; et elle aussi tapait avec un gourdin. Il reconnut Ilje, plate comme une des petites plies qu'elle vendait. Il se dissimula dans un creux des sables, et, seulement quand elle fut un peu loin, il leva la tête. C'était pourtant pour cette guenuche et ses pareils, les gens des petites rues, qu'il avait compromis sa carrière de Christ ! Une amertume lui gonfla le cœur : il ne savait pas pourquoi tout à coup il se reprenait à détester cette fille de la mer.

Le soleil se voila. Délicatement le ciel s'ardoisait. Par places une fenêtre regardait sous les pommiers. Des petites filles, sur la route, se querellaient avec des voix surettes. Dans une cour, un homme attelait son bœuf : la maison étant basse, l'homme et le bœuf semblaient entrer dans le ciel. Et il faisait un temps doux comme quand il va pleuvoir le lendemain.

L'âme d'Ivo se pacifia. Il s'arrêtait çà et là à regarder le soir tomber dans le grand œil limpide d'une vache ou d'un âne. Les moutons l'inclinaient à penser à la bonté du monde. « Si, seulement, songeait-il, les hommes étaient moins méchants, on pourrait vivre heureux. » Et tout à coup une dernière clarté fusa : le ciel fut rose avec de petits nuages en banderoles comme dans les vieilles peintures où il y a des anges en prière. On se serait cru à un soir d'Annonciation.

C'est ainsi que Christus rentra à Furnes. Il y avait longtemps que l'Angelus avait sonné. Mais, comme tout le monde se confessait aux approches de la Procession, l'église était encore ouverte. Il vit près du chœur l'arcade béante se déployer comme un pont de la terre au ciel. Les aigres cris des corneilles déchiraient l'air. Il eut soif de foi, d'indulgence et d'amour.

« Seigneur Dieu, n'être plus dans vos mains que la petite chose qui ne pense plus et qui prie, qui vous aime !... »

Sous les arbres du terre-plein voisin, bordé de maisons basses comme des petits couvents de béguines, il se heurta à deux hommes qui se disputaient.

— C'est moi le vrai Christ, — rognonnait une des voix, —

puisque c'est moi qui porte la croix. Sans moi, pas de Procession !

Il reconnut Landejan, le bourrelier : celui-ci tapait son poing dans sa main, ponctuant d'un coup chaque mot qu'il disait. Mais le tailleur à la belle barbe protestait :

— Moi seul, je suis le vrai Christ, parce que c'est moi qui monte au ciel. Tout le reste ne compte pas.

Le bourrelier, lourd, pacifique au fond comme le bœuf dont il avait l'encolure, n'aurait eu qu'à laisser tomber son poing sur le tailleur : Maene Daele aurait été obligé d'avouer que Landejan était bien le seul Christ avec lequel il fallait compter. Landejan, d'ailleurs, ronflait d'orgueil et d'assurance, en homme établi qui a une forte clientèle.

— Voyons, tailleur, — disait-il, — le suis-je ou ne le suis-je pas ? C'est ce qu'il faudrait savoir, avant que je vous amène mes garçons pour leur prendre mesure !

Ils aperçurent Christus debout près d'eux et les regardant, la tête haute.

— Eh ! — cria Landejan. — C'est lui qui le dira pour nous ! Voyons, Ivo Mabbe, lequel de lui ou de moi est le vrai Christ ?

Une colère moussa chez le Jésus des Rameaux. Il dit avec mépris :

— N'êtes-vous pas Simon le bourrelier, vous qui parlez si haut ?

Le bourrelier riait :

— Hier encore j'étais Simon, et aujourd'hui je suis Notre Seigneur. Il n'y en a pas beaucoup qui en pourraient dire autant, hei ?

Ivo demeura d'abord sans répondre, et puis, se touchant la poitrine, il répliqua :

— Et moi ?

Le bourrelier, naturellement stupide, s'étonnait :

— C'est vrai, il y a aussi le marchand de cordes.

— Christus de pauvre monde ! — fit le tailleur en soufflant.

Il avait l'air de souffler un noyau de cerise devant lui.

Le bourrelier eut un bon mouvement :

— Un de plus, un de moins, toute l'affaire est que le bon

Dieu y trouve son compte... Hé! les Christs, je paie une tournée *Aux Trois Rois*. Demain nous ferons pénitence.

Il parlait rondement, comme un homme qui ne voit pas la sainteté des choses.

— Une pinte de bière, je ne dis pas non! — fit le tailleur, escomptant la commande d'habits qu'allait lui faire le bourrelier pour ses garçons.

« Seigneur, — pensait Ivo, — pardonnez-leur : ils ne savent ce qu'ils font... »

Il était facile de constater que c'était lui qui était le vrai Christ, à la manière dont il levait les yeux vers le ciel. Et il reprit ensuite, avec un ton de reproche :

— Le papetier n'eût pas fait cela.

Ils se préparaient à riposter quand ils aperçurent le vicaire Ribosia qui longeait les maisons de la place.

— Attendons un instant, — fit le tailleur. — Il n'est pas bon que le vicaire nous trouve ici ensemble.

Tous deux s'écartèrent, en sorte qu'ils n'avaient pas l'air de causer avec ce Christus qui allait prêchant le mauvais Évangile.

Ivo entra dans l'église : à genoux sur la dalle, il voulut se concentrer dans son humble dévotion. Mais l'humanité en lui était restée vibrante : il ne pouvait oublier l'injure du tailleur.

« Mon père, avant moi, déjà avait du bien, — pensait-il. — Il nous a laissé, outre la boutique, six maisons en ville et de la terre. Mais lui, l'homme à la belle barbe, on sait bien qu'il n'est jamais parvenu à payer tout à fait sa maison de la grand'rue. »

Les lampes, l'une après l'autre, s'éteignirent : il sortit avec Joseph le charpentier. Un peu de monde regardait se monter, sur la place, les baraques de la foire qui, de tout temps, avait concordé avec la très sainte Procession. Depuis trois jours, il arrivait, au pas de maigres chevaux à côtes en cercles de douves, de longues voitures plates où par les petites fenêtres, pareilles à des hublots, on voyait tressauter de grosses femmes sales, épouillant des marmailles piaillantes. Les bateleurs, les marchands de macarons, les diseuses de bonne aventure, le dentiste, les montreurs de bêtes, tous les louches petits métiers vivant des foules, à flots lents débouchaient, comme déjà, au temps de Jésus, ils avaient envahi les abords du Temple,

ouvrant là leurs échoppes et dressant les tréteaux où grimaçaient leurs faces vénales.

Ivo de loin regardait s'allumer les lucarnes des maringottes. Des ombres couraient sur les façades, dans la pourpre des torches. On entendait rugir un vieux lion de ménagerie devant l'auberge de la *Noble Rose* : la varlope du charpentier rabotant un madrier faisait autant de bruit. Des hommes à têtes de singes cognaient avec des marteaux. Des voitures spiralaient de minces tire-bouchons de fumée. Un fifre parfois jetait une note aigre.

C'était pourtant devant ce peuple de margoulins et de saltimbanques qu'il passerait sur le petit âne, la main levée pour la bénédiction.

Un des pitres se mit à rire, le voyant là avec ses longs cheveux; et il disait à un autre homme qui, des clous dans la bouche, ajustait les pièces d'une échoppe de friture :

— Voilà, pour sûr, un *artisse* comme nous... Pourrait faire le boniment, avec sa tête de bon Dieu !

Non loin, le tailleur et le bourrelier, arrêtés au milieu de la place, causaient avec le maître d'un carrousel. Ceux-là n'étaient pas gênés à l'idée que l'on pût trouver inconvenante cette promenade des Christs parmi les apprêts d'une kermesse.

— Pardonnez-leur, Seigneur ! — disait encore une fois Christus, en reprenant le chemin de sa boutique.

Une consolation lui échut : sa sœur Barbara lui rendit son affection. La veille du saint jour, elle voulut lui laver les pieds. D'une main délicate, ensuite, elle diminua l'ampleur de son cor. Comme il chevauchait pieds nus, cette infirmité n'eût pas manqué d'attirer les yeux. Elle parlait bas comme dans une chambre où le prêtre apporte les saintes huiles. Manifestement, elle s'efforçait de ne pas faire d'ombre sur la grande paix spirituelle de son âme. Un silence frais, une tranquillité claire de chapelle emplissait la maison ; de l'autre côté de la cour, dans le vaisseau sonore de Sainte-Walburge, battait l'énorme cœur vivant de Dieu.

Le soir, enfin, Barbara, avec des tortillons de papier, lui fit des papillotes : celles-ci lui donnaient l'air d'un Christ couronné d'épines. Tandis qu'il se tenait assis sous le va-et-vient de ses mains diligentes, il apprit d'elle que le bourrelier avait

fait une belle pénitence de quarante heures et que depuis trois jours il s'abstenait de toute boisson. Ivo en fut heureux comme d'un bonheur personnel.

XVII

Kas Onkelaer alla sur le pas de sa porte et tendit la main :

— Il pleut de petites gouttes, — dit-il.

Et, là-dessus, il alluma une pipe, sans s'émouvoir. Une fine ondée arrosait le poirier, les buis, les capucines, les roses de Hollande. Le petit jardin, avec sa buée légère et ses odeurs rafraîchies, évoquait une chapelle où des enfants de chœur soufflent sur la braise des encensoirs.

Les autres, dans la ville, aussi faisaient comme le vieux roi mage : ils tendaient la main et puis disaient qu'il pleuvait. Tout le monde était certain que le temps se lèverait à l'heure où la Procession sortirait de Sainte-Walburge. Dans les rues, il sentait bon la pâte chaude. Les boulangers jusqu'à l'aube avaient cuit des tartes de prunes bleues, grandes comme des roues de charrettes. Quelquefois il tombait une petite mouche dans les crèmes du pâtissier. Les grosses mouches, elles, n'avaient pas quitté encore les vergers environnant la ville : elles savaient que le beau soleil viendrait à son heure et elles attendaient, innombrables comme les péchés du genre humain.

C'étaient les cabarets de la place qui déjà faisaient des affaires ! Il était venu de la dune toute une foule de pêcheurs à peaux de morue salée et qui portaient des belières d'or aux oreilles. Ceux-là allaient acheter aux échoppes de la foire une tranche de poisson sec et un petit pain rond ; et ensuite, assis par tas autour des tables, à petits coups, pères et fils buvaient au même verre de bière, sans se parler. On commençait aussi à entendre rouler les carrioles des paysans au bout de la rue. Et maintenant il pleuvait plus doucement encore : un joli grésillement de petite pluie, sans bruit. Par moments, une trompe cornait : la clameur rauque s'enflait par-dessus la ville. Un peu après, au loin, une autre trompe répondait. On savait alors que déjà les soldats arrivaient pour assister au supplice de Jésus. Un des petits pêcheurs faisait un signe de croix.

Vers midi, Kas Onkelaer traversa son jardin et s'avança jusqu'à la rue. Et, cette fois, il n'avait plus besoin de lever la main : il regardait se fondre les nuages au vent bleu du ciel.

« Notre Seigneur aura beau temps », se dit-il.

Il sourit à un ange qui passait. C'était la fille de la marchande de légumes chez laquelle il s'approvisionnait. Elle était en jupon de dessous et en tablier : sa tête, sous les papillotes, avait le hérissement d'un marron dans sa bogue. Une boule de gomme qu'elle suçait lui faisait une joue plus grosse que l'autre. Sur le trottoir, un peu plus loin, deux des petits bergers, accroupis, jouaient aux billes : un des deux criait comme un diable. Maintenant aussi approchaient Abraham et son fils Isaac : Abraham, qui était tapissier, récemment, à la prière de Kas Onkelaer, avait tendu de papier frais ses deux chambres. Naturellement, lorsqu'il travaillait de son état, il ne portait pas sa barbe de patriarche. Un âne se mit à braire : on reconnut l'âne de la fuite en Égypte.

Onkelaer calcula qu'il lui restait deux heures pour cuire sa côtelette, boire son gloria, fumer une dernière pipe et revêtir son manteau royal. Il renifla avec satisfaction la mouillure tiède du pavé : l'après-midi ne serait point trop chaude. Une rumeur confuse, profonde, montait de la ville, comme si on entendait de loin la mer.

Le jour de la Procession, on éprouvait le besoin de prendre des forces. Les juifs, les pharisiens, les docteurs du Temple mangeaient copieusement. Les chrétiens aussi. Zoethemel, le pâtissier, avait surtout la clientèle des anges, des enfants de chœur, des fillettes portant des bannières et dont les pantalons blancs tombaient sur les bottines. Toute cette sainte enfance, les joues enflées comme de vraies figures d'Annonciation, s'empiffrait de tartes bleues.

Midi n'avait pas sonné et l'affluence était grande. Les trains, tous les quarts d'heure, débarquaient une Flandre reluisante et goguelue. Près de la gare, les rues abondaient en malandrins impérieux et vociférants, exhibant des plaies purulentes et tétant goulûment la pitié publique au nom de la Passion de Christ. Çà et là un pauvre vieil homme de la campagne était à demi écrasé sous les roues d'un tilbury de gros fermier. Ceux-là des grandes fermes, avec leurs coups de

fouet par-dessus la foule, avaient l'air de dire que Jésus de Nazareth était de leur famille. Dans la cour des auberges, on avait posé des planches sur des tréteaux pour en faire des tables. Une foule constamment s'y repaissait de viandes. avec une activité silencieuse. De rue en rue, la goinfrerie remontait jusqu'au cœur de la ville. Toutes les hôtelleries étant pleines, on mangeait dans les salles, dans les cuisines, dans les recoins, près des écuries où les juments s'ébrouaient, soufflaient des naseaux sur l'avoine des auges. Des gens étaient venus de tous les pays d'alentour et d'au delà, comme à un pèlerinage, pour voir comment Jésus allait mourir. On se préparait à ce spectacle en s'entonnant. Les riches, gras, fleuris, flambants de tons de cuisson roses, pâturaient d'épaisses nourritures. Les pauvres, faméliquement, essayaient de se combler avec des saucissons, de la plie sèche et des beignets frits à l'huile d'œillette. Alors, dans la ménagerie sur la place, le pauvre lion rugit mornement. Celui-là n'avait pas mangé depuis la veille.

Et puis, tout d'une fois, le monde reflua par les rues, comme étonné d'avoir tant mangé. C'était le tour des grosses mouches, à cette heure, d'entrer dans les auberges et de pomper avec leur trompe la graisse des vaisselles. Partout, des aveugles, à croppetons près de leur casquette, étiraient des polkas sur leurs accordéons. Les marchandes de pain d'épice, dans leurs échoppes tendues de guingan blanc et rouge, dansaient des bourrées en cognant leurs sabots et chantant pour attirer la pratique. Des soldats romains casqués, en justaucorps safran, les jambes nouées de bandelettes, se promenaient en fumant des cigares et frappant la terre de leurs lances.

Le parvis de Sainte-Walburge s'encombrait de chars représentant le Saint-Sépulcre, l'Assomption, la Nativité. Il y avait là aussi des chevaux, des ânes, des moutons frisés, parmi un tas de petits anges tout en blanc, couronnés de fleurs en papier jusqu'aux sourcils. Des prophètes s'avançaient jusqu'à la place, regardant si Christus n'arrivait pas encore. On le vit tout à coup paraître dans sa longue tunique violette. Des docteurs faisaient un pas et le saluaient d'un mouvement de tête; des perruques ondoyaient à leurs épaules; ils marchaient pieds nus. De leurs manches sortaient de lourdes

mains crevassées par le travail, presque tous étant des gens de métier.

Christus avait communié le matin : son maigre et las visage, d'une pâleur lisse d'ivoire, pendait vers l'épaule. Personne ne savait ce que ses yeux cherchaient au loin, par-dessus les toits. Il ne vit pas Cordula vêtue de satin noir et portant sur ses bras les voiles dont tout à l'heure elle s'entourerait la tête. Et elle était très grande, dans sa beauté de femme mûre. Comme elle s'approchait de lui, il leva deux doigts de sa main; et elle s'écarta sans lui avoir rien dit, regardant toujours ses cheveux qui tombaient en boucles, des deux côtés de la ligne qui les partageait, jusqu'aux épaules. Barbara avait écrasé de la pommade qui les faisait briller et sentait la vanille. Christus s'efforçait de ne pas se rappeler qu'il était le plus beau des hommes.

Cependant l'heure avançait : un bourdonnement sourd traînait dans l'église. Des docteurs, des seigneurs de la cour d'Hérodes, des bourgeois de Jérusalem achevaient de s'habiller dans la sacristie. Kas Onkelaer, Badilon et le ferblantier revêtaient leurs manteaux, bordés de lapin blanc, comme des rois d'Orient qu'ils étaient. Esperitz, le coiffeur, en tous sens courait, des perruques et des barbes sur son poing. C'était, après le vicaire, l'homme le plus affairé de la Procession : il ne cessait pas de faire des têtes de patriarches, de prophètes et de rois. Il avait une manière à lui de plaquer, d'un claquement sec de la paume, les perruques sur les crânes.

Des femmes, assises sur le rebord des confessionnaux, se déchaussaient, leurs jupes mi-troussées, desserraient les cordons de leurs corsets, pour être plus à l'aise. C'étaient les porteuses d'emblèmes et de croix. Entre les colonnes, comme des spectres, rôdaient les pénitents, roulant des yeux blancs aux trous de leurs cagoules. Le bon Dieu de Sainte-Walburge, du haut de sa Trinité, regardait avec étonnement s'agiter tout ce monde. Et ensuite doucement il considérait la grâce fraîche des trois Maries, pâles et frémissantes dans l'azur des robes, comme de tendres enluminures de missel. Elles attendaient près du porche, petit troupeau de vierges à la garde des sœurs. Et aucune ne parlait, les paupières

longues et retombées, pareilles à des roses mystiques, frileusement fermées à la vie du dehors.

Enfin on était prêt. Six trompettes espagnols, Abraham et son fils, Moïse dans le désert, les huit prophètes, les trois fléaux, qui sont la Peste, la Faim et la Guerre, enfin prirent leur rang. Joseph et Marie, la fille du vitrier, ensuite montaient dans l'Étable de Bethléem, auprès de l'enfant Jésus. Derrière venaient les quatre bergers et les mages. Deux bras solides alors enlevèrent la Marie du brasseur et l'assirent sur l'âne qui devait l'emmener en Égypte. On entendait le vicaire Ribosia et les directeurs de la Procession, en courant le long des files, appeler à mesure les groupes et les personnages.

— Maria Magdalena !

Cordula, à son nom, s'avançait, voilée, retenant avec les mains à sa ceinture la transparence légère de ses crêpes noirs. Ses beaux pieds étaient nus et ressemblaient à du lait répandu sur le pavé. Devant elle allait la vieille servante portant ses bijoux sur un coussin.

C'était un peu avant l'entrée à Jérusalem : des jeunes filles, des enfants, des hommes agitaient des palmes et des rameaux. Ça sentait bon les branchages verts, comme au temps de la Fête-Dieu, près des reposoirs. Et puis on vit Christus monter sur le petit âne couleur d'argent. Les mains au garrot de la bête, il s'affermit, abaissant les pans longs de sa tunique, tâtant du bout des doigts si ses cheveux bouclaient bien dans le dos.

Les voix toujours criaient :

— Ange précédant la Cène !... Ange précédant le Jardin des Oliviers !... Où est l'ange à l'épée et au gantelet de fer ?... Hé là-bas ! l'Ange précédant la lanterne !

Il y avait des anges aussi pour la trahison de Judas, pour le Christ prisonnier, pour le Reniement, pour saint Pierre pénitent, pour la Flagellation, pour le Couronnement, pour l'Ecce homo, pour le Portement de la croix. On peut dire que tous les anges de la ville avaient été employés. Il fallait surveiller les anges des petites sœurs des écoles, qui aimaient à rire avec les soldats. Tous, aussi bien les garçons que les filles, avaient des robes blanches bordées de noir et élevaient de hautes croix de cuivre.

Pilatus se plaça entre ses conseillers, devant le pénitent, chargé de l'aiguière et du bassin. On ne le reconnaissait pas tout de suite, sous sa toque et sa robe de juge. Et, comme il est dit dans l'Évangile que le gouverneur de la Judée se lavait les mains du sang de Jésus, le serrurier avait longuement lavé les siennes au sel de soude sans parvenir à en effacer les souillures.

Mais voilà que soudain une rumeur se propagea : on ne trouvait plus le Christ à la croix. Tout le monde cependant témoignait l'avoir vu, sa couronne d'épines au front, l'instant d'avant. Encore une fois, le vicaire Ribosia, les directeurs, tous les ecclésiastiques assistants couraient en tous sens, huchant :

— Hé ! Notre Seigneur !... Qui a vu Notre Seigneur ?...

Une angoisse dura ; on fouillait les confessionnaux et la sacristie. A la fin, quelqu'un dans la foule cria vivement :

— Le voilà !

Landejan, pour se mettre en train, était parti boire quelques petits verres au cabaret le plus proche. On le vit reparaître, la couronne un peu de travers, la face barbouillée de rouge et de noir, comme un Christ de calvaire. C'était Esperitz qui l'avait grimé. Ses pieds poudreux, salis d'ocre, semblaient avoir marché par tous les chemins du monde. Les deux autres Christs l'observaient avec dédain et pitié.

Les cloches sonnèrent : le cortège lentement s'ébranla. Christus levait la main, Les trompes des soldats ronflaient. Landejan traînait sa croix. Le premier vicaire dressait le nez en l'air : le jour s'était voilé ; un ciel bas et plombé venait voir entre les cheminées ce qu'ils allaient faire de Notre Seigneur. Personne, au fond, n'était inquiet : on savait bien qu'il ne pleuvrait qu'après la Procession.

Sur la place, devant la *Noble Rose* et les *Trois Rois*, les bourgeois, les riches fermiers se tenaient juchés sur des bancs, des chaises, des tables. Aux fenêtres des maisons, les jolies filles de Flandre se grappaient comme des poires blondes à l'espalier. Les grosses femmes des baraques, un paletot d'homme jeté sur leurs maillots, arrivaient se mêler à la foule des petits pêcheurs. Trois fois de suite, le vieux lion rugit, comme s'il flairait l'odeur des petites chrétiennes que ses ancêtres du Cirque avaient dévorées. Et puis on n'en-

tendit plus, dans le silence de la ville, que les récitations des anges, la voix grasse et bourdonnante des huit prophètes, le renâclement du vieux qui représentait la Peste et dont la face béait, mangée par un lupus. La plupart des pénitents étant déchaussés, un clapotement de chair s'émoussait au ras des pavés. Quelquefois, parmi les masses humaines tassées sur les trottoirs, des gens venus des villes riaient. Eux, les petits pêcheurs, tête nue, disaient des prières et roulaient entre leurs doigts les grains d'un chapelet.

Tout d'une fois l'immense marche, derrière Ivo Mabbe, parut cassée net : Jésus, droit sur son âne, passait devant la *Noble Rose*, quand une étrange fille, s'étant jetée à genoux, baisa le bas de sa robe. On disait que c'était la petite marchande de plies. Les gens de Jérusalem aussitôt la repoussèrent, en la frappant avec leurs rameaux. Christus fit un mouvement léger de la main. L'âne aussi s'était arrêté. Le long des files, les vicaires, leurs grosses mains jointes sur l'estomac, soufflaient d'impatience.

Un coup de sifflet soudain partit d'une maison. Christus tressaillit : le sifflet l'avait percé comme la pointe d'un couteau. Jamais une telle chose n'était arrivée. Des protestations s'élevèrent : un hercule, campé sur les tréteaux d'une baraque, brandit le poing. Cependant Ivo demeurait immobile sur l'âne, les yeux brillants et fixes comme des billes d'émail. Lui seul, avec son geste de main levée, ne semblait pas se douter de l'outrage fait à la sainteté de la Procession. Il souffrait, au fond de lui-même, une grande douleur de honte.

— Cette fille a raison, après tout, puisque c'est Christus ! — disaient les pêcheurs. — Le Bon Dieu l'a dans sa main. Il guérit les malades et ressuscite les morts. Avec celui-là, on est sûr que le jour des pauvres arrivera comme il le dit.

Les gardes de ville entraînèrent Ilje, et, de peur qu'elle ne recommençât, la menèrent au cachot. Le cortège alors s'étant remis en marche, les douze apôtres, aux côtés de Jésus, se réglaient sur le pas de l'âne.

Hérodes ensuite s'avançait. Les joues débordantes, ses grosses jambes à collants roses dans des bottes jaunes, il portait la mante de velours et le haut-de-chausses des capitaines espagnols. Sa main s'appuyait à la garde d'un sabre

courbe. Il marchait en vociférant comme un roi furieux. L'âme pourpre des immolations meuglait dans les discours véhéments dont il épouvantait les petits oiseaux perchés au bord des toits. Et il roulait des yeux de bœuf sous le maillet.

Malheureusement, sa mémoire, depuis un peu de temps, faiblissait. Par instants, les mots accrochaient dans sa gorge, comme un os qui ne passe pas. Mais son fils, le petit Sander, lui soufflait, et tout de même il pouvait aller ainsi jusqu'au bout de la tirade. Par sympathie, il meuglait plus fort s'il apercevait dans la foule un de ses bons clients. Quand il parlait des nouveau-nés qu'il fallait exterminer, c'était comme s'il n'y eût pas de différence entre les petits enfants et toutes les bêtes qu'il avait abattues. Les seigneurs répondaient : leur antique rivalité avec les docteurs mettait du vent dans leurs poumons ; ils ronflaient comme des cors de chasse. On était mieux préparé ainsi à la mort de Christ.

Landejan, lui, fléchissait à la fois sous le poids de sa croix et de sa tête énorme, lourde de barbe et d'épines. Ses petits verres de genièvre l'ayant attendri sur lui-même, il pleurait des larmes réelles. Elles entraînaient le vermillon dont il était barbouillé; une ondée de sang paraissait lui couler le long des joues. Même les mécréants étaient remués et disaient : « Landejan est un bon Christ », comme ils auraient dit d'un coq de combat : « C'est un bon coq ». Les petits pêcheurs étaient secoués de hoquets. Des femmes croisaient les mains et priaient. Un vent d'oraisons, de soupirs, de gémissements traînait sous la nue basse, gonflée d'orage qui n'éclatait pas. Et, d'un glissement continu, la Procession, avec ses prophètes, ses fléaux, ses petites Maries roses comme des fondants, demi-nues sous la bure, sa belle Magdeleine courbée sous la pitié et les remords, ses théories d'anges et de vierges, ses trois Christs dans la vie, la mort et la résurrection, de rue en rue se déroulait, au clapotement mou, éternel, des pieds sur le sol gras, aux huées des trompes, au grincement ironique des crécelles.

On passa devant la petite boutique des Mabbe. Barbara comme tout le monde avait étalé à la vitrine son argenterie, ses statuettes de sainteté, ses crucifix, ses pots de géranium. Quatre cierges brûlaient dans les chandeliers de cuivre.

Toute menue entre les lumières, une joie extasiée sur son visage usé comme un vieux saint sacrement, elle s'était agenouillée, souriant à la sainteté de Christus. Il gardait l'air d'un Jésus de cire, et ne détourna pas son fixe regard d'émail. L'effort creusait ses orbites : une grosse veine saillait à sa tempe droite ; sa pâleur était lisse, rigide et morte. Il entendait toujours l'aigre sifflet ; son âme en restait comme transpercée. Il ne cessait de réciter mentalement des *Pater* et des *Ave*, craignant de faiblir dans son orgueil et sa pénitence. Devant lui, sans remuer les prunelles, il apercevait les hanches de la Magdeleine cambrées sous les voiles. Il repensait aussi au singulier amour de cette Ilje qui publiquement l'avait adoré comme le seul Christ. A quel autre homme cela était-il jamais arrivé ? Quelqu'un pouvait-il encore douter qu'il fût le vrai Christ de Furnes ?

— C'est notre Christus ! — disaient-ils.

Des cris tout à coup retentirent : c'étaient les gens des ruelles qui se poussaient et riotaient de plaisir.

Et ils ne se gênaient pas pour l'interpeller familièrement. Le grand Brad, de toute sa force, jeta sa casquette à terre devant l'âne. Il y avait deux jours qu'il était ivre. Il jurait par les saints noms. Les autres étaient obligés de le retenir en se pendant à lui.

Ivo redoubla de ferveur pour ne rien voir : une sueur lui perlait aux narines. Elle attira une mouche à viande qui, après avoir un peu tournoyé, se posa sur la pointe de son nez. Tout le monde la voyait, grosse comme un pois. Le populaire criait :

— Hé ! Christus ! faut la tuer !

Un chatouillement intolérable ravageait le pauvre Ivo. Il ne faisait pas un mouvement pour la chasser : il se bornait à contracter les muscles de son visage.

« Mon Dieu ! faites que je ne bouge pas. Votre serviteur très humble vous en supplie. Je brûlerai un cierge à votre sainte mère la Vierge. »

La mouche s'envola. Le grand Brad rugissait de joie. Si après cela, Ivo avait fait un signe, les gens des ruelles se seraient rués au massacre de la ville.

C'était alors que le bourrelier devait tomber pour la seconde

fois. Il tomba au Marché-aux-Pommes, sur les genoux, les mains à plat contre terre, avec un coup sourd. Sa face touchait terre; sa barbe et ses cheveux collaient à la boue : c'était vraiment là un homme qu'on menait au supplice, déjà pantelant d'agonie. Le vermillon, dilué par la sueur, coulait sur ses joues. Les soldats aussitôt lui dardaient aux épaules le fer tréflé des hallebardes : on entendait sonner les os. Qui aurait pu croire que ce Landejan s'en serait si bien tiré? Il était effrayant de sang et de fange. Toutes les trompes lugubrement cornaient.

Simon de Cyrène aida péniblement Notre-Seigneur à se relever; le corps cassé sous la croix, Landejan reprit sa marche. A sa suite, les bourreaux, les porteurs d'emblèmes et de sentences, sainte Véronique éployant le suaire avec la Sainte Face, les anges précédant la croix des Sept Paroles et Jésus crucifié, le char du Saint-Sépulcre et ses petites vierges en deuil, les pénitentes entourant Notre Dame des Sept Douleurs, le char de la Résurrection, les dames de Furnes traînant pieds nus des croix plus grandes qu'elles, les confréries, les ordres religieux, le clergé, le saint sacrement, débordèrent dans la rue de la Station. Une humanité entière saignait là d'amour, de remords et de douleur dans Christ torturé et mené au Golgotha. De naïves et barbares sculptures enluminées, aux gestes de bois et de pierre, se confondaient aux groupes et perpétuaient les péripéties du drame chrétien, comme dans les vieux chemins de croix. La rue apparut un calvaire de rocailles où, dans l'entonnoir assombri des maisons, la mort elle-même poussait les acteurs de la Passion. La Procession tournait par la ville, infinie, bariolée, tragique, mouvant les tronçons d'un immense serpent d'or, de pourpre et d'azur. Et toujours c'étaient les voix fluettes et chantantes des quatre bergers, la mélopée des anges devant chaque groupe, le discours monotone des docteurs et des seigneurs de la cour d'Hérodes, le cahot sourd des chariots traînés par des pénitents qui, à chaque coup de collier, se courbaient jusqu'à terre. Tout en tête, par intervalles, les six trompettes espagnols prolongeaient une sonnerie.

Christus, les vertèbres rompues, une sueur glacée aux tempes, infatigablement tenait la main levée parmi le balan-

cement des palmes et des rameaux. Ses pieds congestionnés pendaient, énormes et bleus. Le petit âne, indifférent, remuait ses oreilles comme des ailes de moulin à vent et parfois, levant la queue, laissait tomber trois petits crottins ronds. Christus ne savait pas pourquoi les gens riaient.

A la longue, la piété mollissait sur son passage. Il eut le sentiment que le peuple de Furnes le délaissait. En vérité, il y avait si longtemps que Notre Seigneur entrait à Jérusalem qu'on en avait assez de sa main levée qui éternellement promettait le ciel ! Il comprit que le succès était pour Landejan, qui s'était révélé un Christ tout à fait pathétique.

Maintenant on courait se poster devant l'église Saint-Nicolas pour voir tomber le fils de l'Homme une dernière fois.

Tandis que la rue se vidait autour de son geste inutile, là-bas, entre deux cordons de foule serrée, sautelait comme un grand insecte blessé ce Landejan au cou cordé par l'enflure des carotides. Jamais on n'avait eu un Christ aussi naturel et aussi lamentable. A chaque pas, il trébuchait sous la croix, se prenant les pieds dans sa tunique. Quand il passa devant l'hospice Saint-Jean, les vieilles femmes à bonnets ruchés, agenouillées au bord des fenêtres, se mirent toutes à la fois à pleurer dans leurs mouchoirs en gémissant :

— *Ach! ach! ach!* Faut-il que les hommes soient méchants pour tourmenter ainsi Notre Seigneur!

Et beaucoup pensaient à Marie qui, comme elles, avait été mère et avait perdu son fils.

Le bourrelier pour la troisième fois tombait, la face contre terre, là où il devait tomber. Il râlait comme un écorché, un han terrible lui râclait la gorge. On voyait très bien se creuser et battre ses côtes, dans un spasme court d'agonie. La foule, un frisson froid sous la peau, tendait le cou, regardait comme au fond d'un trou l'homme appuyé sur les mains et pris d'un tremblement qui secouait entre ses épaules sa grosse tête chevelue d'épines. Un sang noir gluait dans ses sueurs. Des taches vertes de pourriture tatouaient sa peau. De dessous sa robe sortaient ses pieds déchirés d'une large plaie qui gouttelait sur les pierres. Et encore une fois les trompes mugissaient, les crécelles grinçaient, les soldats pointaient leur lance.

Le silence était si profond qu'on entendait chanter, au fond

de la place, les deux pinsons du vannier. Alors une vieille femme jeta une poignée de sous devant Christ. Celle-là, on la connaissait bien dans la ville : elle mendiait, les vendredis, aux portes. Les soldats riaient, ne sachant pas pourquoi elle avait fait cela. Peut-être avait-elle pensé que Jésus, portant sa croix et abandonné des hommes, était encore plus pauvre qu'elle.

Le tonnerre tout à coup gronda. Les cloches sonnèrent pour la rentrée de la Procession. Déjà la tête avait franchi la moitié de la place. Une panique précipita les bergers, les fléaux et les prophètes : tous s'engouffrèrent sous le porche de Sainte-Walburge. Les petites sœurs des écoles, dans l'envolement de leurs cornettes, couraient, faisant doubler le pas aux anges en tulle blanc. Les surplis des vicaires battaient comme des ailes de mouettes. Un brusque coup de vent rasa le sol, soulevant des tourbillons de poussière, de feuillages et de papiers. Comme des ballons, se gonflaient les manteaux des rois mages et des docteurs. A son tour, la cour du roi Hérodes, qui débouchait sur la place, se débanda. On la vit s'égailler en troussant ses robes. Maintenant de grosses gouttes claquaient sur le pavé : le fond des rues sembla s'effumer dans un air livide; des vitres sous la rafale volaient en éclats. Les petits pêcheurs disaient que c'était comme quand Jésus était mort sur la croix. Des fuites de saintes femmes emplissaient les trottoirs. Les croix des pénitents et des pénitentes, en s'entrechoquant, faisaient le bruit des ramures dans une forêt.

Christus, considérant que personne ne prêtait plus attention à lui, laissa retomber sa main. Il s'en allait seul, délaissé par les bourgeois et les enfants de Jérusalem comme par le reste de la ville. Il se vit redevenu le simple Ivo Mabbe qui avait une boutique et qui vendait de la corde : sa carrière de Christ piteusement s'achevait dans le sauve-qui-peut d'un orage.

« C'est fini, pensait-il, bien fini... » Il toussa, mouillé par la pluie. Il heurta du talon l'âne qui se mit à trotter.

— Petit homme de Dieu ! — fit une voix.

Maria Magdalena, avec ses pieds souillés, courait près de lui, souriant de sa bouche fraîche comme un fruit. Ses voiles derrière elle banderolaient. Mais un flot les sépara : il la chercha, et ne vit plus que Wishje Brad. Le pêcheur aussitôt

l'aidait à descendre de sa monture. En levant haut les pieds à cause du froid des dalles, Christus courait vers la sacristie où, dans un coin, il avait remisé ses vêtements et ses bottines. Une foule déjà avait envahi l'église et s'y dépouillait de ses costumes. Les femmes, assises dans les confessionnaux, renfilaient leurs bas comme tout à l'heure elles les avaient ôtés. Une odeur chaude s'évaporait de cette grasse chair des Flandres et acidulait l'air moite, mêlée au relent de l'encens, au remugle des boiseries. Elles demeuraient là, soufflant et s'épongeant, avec leurs yeux innocents de génisses. Là-bas, près de l'autel, l'épaule claire de la Magdeleine, une seconde, resta frémissante, comme une touffe de lys et de roses. Et puis elle attacha son corset.

Cependant la queue du cortège tardait à rentrer : les cavaliers romains, saint Jean et Marie, le char du Saint Sépulcre, le beau tailleur Maene Daele montant au ciel, Longin sur son cheval, Sainte Véronique, les porteurs de sentences, d'emblèmes et de lanternes, les ordres religieux, les confréries, tout était bloqué par la faute du bourrelier roulé sous sa croix. Les soldats avaient beau le frapper avec la lance : il ne se relevait pas, lourd et assommé comme un bœuf. Des cris, des jurons, à la fin, éclatèrent : on vit fuir soudain le saint sacrement sous son dais, parmi la galopade des enfants de chœur, des théories d'anges, des groupes de personnages nimbés et barbus. Dans les flaques, en tous sens, clapotaient les pieds nus des pénitentes et des pénitents. Sainte Véronique, ses jupes en l'air, elle-même en oubliait Notre Seigneur et s'en allait avec les soldats. Une déroute emporta Longin et le char de l'Ascension.

Il ne resta plus que saint Jean et Barabas unissant leurs efforts pour redresser le pauvre Christ, tandis qu'un robuste gaillard, le nouveau Simon de Cyrène, se chargeait de la croix.

— A boire ! — gémit faiblement le bourrelier, qui avait été pris d'une congestion et que la pluie ranimait.

Simon, le soutenant par les aisselles, l'entraîna vers un cabaret. On pouvait bien dire que c'était un mauvais jour pour Notre Seigneur. Un tapage de grosses caisses, de tambours, de trombones venait de la place, avec des crépitements de carabines et des boniments de pitres.

XVIII

Ils étaient allés encore une fois dans la dune : c'était un peu plus d'un mois après la Procession. La mer chantait, toute unie comme si Jésus s'était remis à marcher sur les eaux. Les abeilles, dans la lumière blonde, paissaient les fleurs amères. Une bénédiction était sur les choses ainsi qu'une grande main. Un vent doux soufflait sur les barques. Sur le toit des maisons, les cheminées regardaient tourner leur ombre. Et tous les courtils, derrière leurs haies d'épines, fleurissaient de passe-roses, d'églantines, de phlox et d'hélianthes pareils à des roues d'or. Des langes de petit enfant s'enflaient sur les cordes comme les voiles en mer.

Ils s'avançaient à petits pas. L'été riait dans les belles joues claires de Cordula. Les frisures de ses cheveux moussaient d'une écume de soleil. Elle lui disait si amoureusement :

— Petit homme de Dieu !...

Mais lui, Ivo, gardait un front pensif. Ses lèvres pâles ne se déridaient pas dans l'universelle paix heureuse. Il secoua sa longue chevelure, et, d'une voix lasse :

— Songez un peu, Cordula : ils m'ont sifflé ! Tant que j'étais un homme comme tous les hommes, ils n'avaient jamais assez de considération pour moi. J'aurais pu être échevin de la ville. Je ne faisais pas autre chose alors que ce que les autres font. Je mangeais et buvais à ma mesure, sans penser à ceux qui ont faim et soif. Et puis, j'ai écouté Christ ; j'ai souffert avec ceux qui souffraient ; je leur ai dit : « Le Seigneur est avec vous qui êtes pauvres. Vous aurez votre jour pour avoir longtemps attendu. » Depuis, la ville s'est tournée contre moi : j'ai été puni pour avoir tâché d'être meilleur que je n'étais. A présent, il n'y a plus que les petits pêcheurs qui entrent encore acheter de la corde et des semences. Ah ! Cordula ! Cordula ! C'est fini pour moi, la vie. Je ne suis plus Christus, je ne suis plus Ivo Mabbe qui levait la main et entrait à Jérusalem. Je ne suis plus rien que le petit marchand qui a une boutique près de l'église. N'est-ce pas une chose triste, hei ! Cordula ?

Elle eut son tendre sourire mouillé, comme un arc-en-ciel qui montait de sa lèvre rouge à ses yeux d'or :

— Ne serez-vous pas toujours Christus pour moi ? — dit-elle en le contemplant, la tête penchée vers l'épaule, comme dans la niche de sainte Walburge Marie-Magdeleine regardait Christ au tombeau.

Celle-là aussi était savoureuse et belle, sous ses cheveux de beurre, avec sa grande bouche faite pour les sanglots et les baisers. A ses regards humides et chauds, on sentait bien que Jésus n'était pas mort pour elle, qu'à jamais il revivrait dans une jeunesse éternisée d'amour.

— Ah ! Cordula ! — fit-il. — J'aurais été Christus toute ma vie si j'avais vendu à faux poids, ou donné de la mauvaise semence pour de la bonne, comme font tous les marchands. Je serais devenu ainsi avec le temps un Christus très vieux et qui n'aurait pas fait honte au reste de la ville. Mais j'ai voulu prêcher le bon Évangile ! Notre Seigneur lui-même, s'il revenait sur la terre, ne serait plus écouté.

Il parlait avec une amertume résignée, sans colère.

Ils tournèrent un monticule et aperçurent le petit âne, azuré d'un reflet de ciel et qui pâturait les violettes sauvages. Ivo lui prit les oreilles, et dit :

— C'était un ami pour moi : il faisait partie de ma vie. Or, voilà : Barbara a décidé de le vendre. L'âne qui a porté Christus charriera les fumiers dans les champs.

Aussitôt il se mit à pleurer.

— Cher homme, — fit-elle, — dites seulement un mot et Christophe ne quittera plus la dune.

— Feriez-vous cela, Cordula ?

Il levait sur elle ses yeux mouillés où jouait le soleil.

— Cela, et tout ce que mon cher seigneur me commandera.

Et, dans l'abandon des autres êtres vivants, il était touché, pensant qu'ainsi Magdeleine avait dû parler à Jésus.

Il lui prit la main :

— Est-ce qu'un pauvre homme comme moi peut dire à une femme comme vous, Cordula, qu'il n'a jamais cessé de l'aimer et de la désirer ?

— Je vous ai fidèlement attendu, Ivo ! — murmura-t-elle.

Et, tout à coup, ils se sentirent unis comme par un serment. Tous deux se taisaient, les regards abaissés vers la terre. Ivo, alors, voyant là l'ombre de leurs mains entrecroisées, se rappela le temps où il allait par la dune, projetant l'ombre de sa main levée sur le sable.

— Oh! Cordula, — dit-il, — autrefois c'était ma main seule qui faisait une ombre. A présent, il y en a une autre près de la mienne. Est-ce que...

Il cherchait en lui-même, ne trouvant pas tout de suite à exprimer son idée. Et puis sa voix tremblait un peu :

— Est-ce qu'on ne dirait pas que c'est Dieu lui-même qui a mis nos mains l'une dans l'autre? Tout a un sens, quand on sait comprendre.

— Oh! Ivo, — s'écria-t-elle, — vous parlez aussi bien que monsieur le premier vicaire!

Elle se baissa, cueillit des petites pensées dont ensuite elle tressait les tiges, et, quand elle en eut fait une chaîne légère et souple, elle la noua au doigt d'Ivo Mabbe et à son propre doigt. Et ainsi les fleurs pour tous deux étaient comme un même anneau.

— Je suis votre époux, — dit-il en souriant. — Il ne nous reste plus qu'à demander sa bénédiction au bon Dieu de Sainte-Walburge. Comme tout est beau et bon!

Il semblait un homme qui sort d'un songe et considère la beauté du monde. Sa narine frémissait, l'espace battait dans sa poitrine. Un ciel limpide bleuissait son œil.

Ils se remirent à marcher. Dans le jardin de Wishje Brad, les grands tournesols les regardaient passer. Ivo disait :

— C'est moi-même qui en ai vendu la graine à Wishje Brad, et maintenant elle a germé. Les idées, c'est aussi de la graine : elles lèvent tôt ou tard là où on les a jetées.

Et, par habitude, il cita la parabole de la bonne et de la mauvaise semence, telle que si souvent il l'avait lue dans l'évangile de saint Mathieu.

Le petit pêcheur était parti en mer; sa femme gardait la maison. Ivo, ayant appelé les enfants qui jouaient dans le sable, leur distribua des « cents » : il se souvenait qu'un jour il avait vu la petite marchande de plies jouer avec eux. Celle-ci avait été une des causes de sa déconsidération auprès des

gens de la ville. En s'agenouillant au moment où Christus passait, la main levée, elle avait attiré sur tous deux la colère du clergé, la réprobation des prophètes et la médisance des saintes femmes. Mais Ivo Mabbe ne pouvait oublier qu'après tout elle avait eu foi dans sa sainteté. Il demanda ce qu'était devenue Ilje.

La femme haussa les épaules, et dit :

— Une fois, il y a de cela bientôt trois semaines, elle est allée vers la mer en sifflant comme elle faisait. Il y avait de mauvais garçons qui ramassaient des épaves. Et plus jamais elle n'est revenue.

— Oh! écoutez, écoutez, Cordula! — dit-il très vite.

Ses paupières battaient : il était sûr que celle-là aussi l'avait aimé.

— Ce jour-là, — dit encore Wauna Brad, la mer chantait, vous savez, comme quand elle est en amour et qu'elle appelle nos hommes... Nous connaissons toutes cela, nous, pauvres femmes de pêcheurs. Il y en a qui disent que ce sont les petites *zeemarminnen* qui alors remontent du fond de l'eau... On appelait aussi une *zeemarminne* cette Ilje... Après cela, croyez-en ce que vous voudrez. Le mieux est de dire une prière.

— Cette femme a raison, — fit Ivo quand ils l'eurent quittée; — le mieux est de dire une prière.

Sa voix était faible et sourde ; ses yeux se fixaient sur une chose au loin qu'on ne voyait pas. C'était comme une part de sa vie qui disparaissait avec cette fille : en ce temps-là encore, il marchait par les rues comme Christ et faisait des miracles; une force d'amour s'élevait de lui et se répandait sur les souffrants et les dénués... Dans sa simplicité, il ne pouvait comprendre que le premier vicaire lui en eût voulu de ressembler à Jésus, que les prêtres proposaient constamment pour modèle aux hommes.

Il eut une dernière défaillance.

— O Cordula! — gémit-il, — pensez à ceci : plus jamais je ne porterai la robe violette de Notre Seigneur. Personne ne m'appellera plus Christus.

Et, de nouveau, il était pris d'une peine molle et puérile.

Cordula l'attira dans ses bras, et elle lui chuchotait à l'oreille :

— Il viendra un jour où cela ne vous fera plus rien, bon ami ! Vous serez redevenu alors un homme comme tous les hommes.

— Oui, — dit-il, — voilà ce qu'il faudrait : redevenir un homme afin d'être plus près des autres hommes, de ceux qui souffrent, Cordula... Et il n'y aura plus personne pour me jeter la pierre et me reprocher de faire ce qui est juste et bon.

Et il secouait ses épaules comme pour en faire tomber une croix.

Tendrement alors elle le tenta de sa voix légère et musicale comme une eau de source. De son œil d'or elle le regardait comme un lézard qui va happer une mouche.

— La maison sera chaude ou fraîche selon la saison. C'est doux, quand il fait grand vent, de dormir à deux, sous l'édredon. Je chanterai le soir de vieilles chansons pour endormir mon Ivo, s'il ne peut trouver le sommeil. Les jours de fièvre, il y aura de la tisane sur le feu. Le dimanche, nous mangerons des biscottes de Bruges en buvant du café. Quelquefois, nous irons voir ensemble le petit âne... Et puis, ne peut-il arriver que le tailleur meure avant vous? Alors, s'il plaît à Dieu, vous monterez sur le char de la Résurrection : ce serait une belle fin, après être entré si longtemps à Jérusalem.

Elle redevint la Magdeleine de péché, offrant les joies et les sensualités de l'existence : il eut la chaleur de sa grasse et douillette poitrine contre son cœur. Et elle riait, ses joues tremblaient comme un miel épais et délicat.

Ivo ferma les yeux et murmura :

— Ce serait bon, oui, comme un avant-goût du paradis.

Elle roula à ses doigts les souples et fines mèches de la pieuse chevelure et dit :

— C'est moi qui maintenant ferai vos papillotes, petit homme de Dieu !

CAMILLE LEMONNIER

QUESTIONS EXTÉRIEURES[1]

FRANCE ET SIAM

Le départ de M. Chamberlain pour l'Afrique du Sud ouvrira peut-être une ère nouvelle dans les rapports de l'Angleterre avec ses récentes colonies boers. Déjà le Parlement anglais, outre les trois millions de livres sterling (75 millions de francs) que le traité de paix attribuait en indemnité aux victimes de la guerre, a voté cinq autres millions de livres pour le même objet : c'est, au total, deux cents millions de francs que les Anglais vont payer ou prêter aux anciennes républiques dévastées par eux. Et cela n'est encore que le début. Je l'ai dit ici même au lendemain de la paix : ce n'est qu'à deniers comptants que l'Angleterre obtiendra la pacification du Sud-Afrique.

Ce mois d'octobre nous a aussi révélé de quel prix l'Angleterre avait acheté l'alliance japonaise. On savait que, pressé d'argent, le Japon en novembre-décembre 1901 avait marchandé un emprunt de cent millions à Paris et à Berlin. On savait aussi que l'Angleterre en janvier 1902 avait mis une surenchère. Mais le traité public, établissant l'alliance anglo-japonaise, ne contenait aucune stipulation financière : le Japon vient de contracter à Londres un emprunt de cent vingt-cinq millions.

La Turquie a demandé aux Puissances d'intervenir à Sofia pour enlever tout appui de la Bulgarie à la révolution macédonienne. La

1. A la demande de quelques lecteurs fidèles, je réunis en un volume mes chroniques de l'année 1901-1902 ; sous ce même titre de *Questions extérieures* (librairie A. Colin), j'ai rassemblé ces chroniques en les complétant par des statistiques détaillées et en poursuivant jusqu'à ce jour l'exposé de ces diverses questions.

France, la Russie et l'Autriche ont répondu qu'elles interviendraient à Sofia, mais elles ont exigé aussi de la Porte l'application des réformes en Macédoine. La crainte de sérieuses complications au printemps prochain commence à émouvoir les politiques. Que les Macédoniens tiennent bon : le jour de la justice approche. Les diplomates, du moins, nous le promettent pour Pâques. La Pâque des diplomates n'est souvent que la Trinité. Pourtant la Russie semble désireuse de revenir aux questions balkaniques. Elle a réglé suivant ses désirs son affaire de Mandchourie. Les affaires chinoises se liquident. Le traité franco-siamois achève pour le moment de supprimer toute menace de difficultés sérieuses en Extrême-Orient. L'Europe va pouvoir régler enfin ses propres affaires.

Par une convention, signée le 7 octobre 1902, la France et le Siam, « désireux de rendre plus étroites et plus confiantes leurs relations d'amitié », ont réglé tous leurs différends. De l'avis de nos coloniaux, cette convention est désastreuse, et les grands mots, pour la juger, leur sont à peine suffisants : c'est un nouveau Fachoda, une reculade honteuse, presque une trahison. Dans une lettre publique, M. F. Deloncle, député de Cochinchine, a découvert jusqu'à neuf raisons de flétrir ce traité de malheur, à cause de neuf sortes de pertes matérielles et morales que ce traité nous inflige.

Si cet inventaire de désastres n'est pas exagéré, ce n'est pas à Fachoda, c'est au traité de Francfort que l'on doit remonter pour trouver un équivalent de cette reculade... Ouvrons la carte l'Indo-Chine et les *Livres jaunes* que notre Gouvernement a publiés sur cette affaire siamoise.

Voici la carte de l'Indo-Chine. Nous laissons de côté la façade occidentale qui, sur la mer des Indes, au long du golfe de Bengale, étire ses vallées birmanes et sa presqu'île de Malacca ; ce sont possessions ou zones d'influence anglaises. L'Indo-Chine de l'Orient, qui regarde les mers chinoises et qui comprend nos possessions ou zones d'influence françaises, est un triple ruban de peuples et de territoires, allongé suivant le méridien, du nord au sud, et dont les trois bandes continentales, Annam, Laos et Siam, convergent vers les plaines maritimes et deltas du Cambodge.

Annam, Laos et Siam, les trois bandes diffèrent entièrement de nature, de population et d'importance, comme de situation politique. Les Annamites comparent leur propre

pays au fléau de la balance supportant à chaque bout un plateau chargé de riz. Les deux plateaux de cette balance annamite sont les deltas et plaines alluviales, les grandes rizières de la Cochinchine et du Tonkin. Entre les deux rizières, l'Annam n'est, en effet, qu'une barre droite et rigide, longue de douze cents kilomètres, large de deux cents à à peine, un talus entre les monts de l'intérieur et les dentelures de la côte. Mais, bien arrosé, coupé de vallons fertiles, aux mains d'une race entreprenante et prolifique, ce talus est relativement très peuplé. Six ou sept millions au Tonkin; cinq ou six millions dans l'Annam; un million en Cochinchine; au total, douze ou quatorze millions d'individus : les Annamites, venus jadis du nord, ont imposé leur civilisation et leur religion chinoises aux aborigènes, Chames, Moïs, etc., qu'ils ont presque entièrement absorbés.

Le Laos et le Siam ont entre eux quelques ressemblances. L'un et l'autre pays sont des vallées fluviales, vallée du Mékong et vallée du Ménam. L'un et l'autre peuples sont des représentants de la même race *thaï*, de la même civilisation hindoue et de la même religion bouddhique. L'un et l'autre, descendus des hautes montagnes du Tibet, ont poussé jusqu'au Cambodge leur conquête ou leur extermination des indigènes. Il est pourtant des différences essentielles entre les deux pays comme entre les deux communautés, et c'est la différence physique des deux vallées qui créa entre ces deux frères une complète différence de croissance, de force et de vie.

La vallée du Mékong n'est qu'une faille, un couloir de roches, de forêts et d'eaux bondissantes, qui sur douze cents kilomètres de long n'offre à vrai dire aucune plaine ouverte, aucune étendue spacieuse de champs cultivables, aucun site de grande capitale. Le couloir est resté presque désert : à peine six cent mille Laotiens le parsèment. Des étranglements presque infranchissables le découpent en petits pays presque isolés les uns des autres et qui, jusqu'à notre venue, formaient chacun un *muong*, une communauté politique indépendante, baronie, principauté ou royaume, tels ces royaumes de Luang-Prabang et de Bassac dont notre traité franco-siamois va bientôt nous parler. En cet état de choses, les Laotiens n'ont jamais joué qu'un rôle secondaire. De ce côté,

la descente des *Thaïs* vers la plaine maritime a été arrêtée sans peine par les Cambodgiens à l'entrée même de cette plaine : de ce côté, les Cambodgiens ont facilement maintenu l'intégrité de leur territoire.

La vallée du Ménam, au contraire, est un bassin spacieux ou, plutôt, un double bassin en forme de huit, dont les deux boucles juxtaposées du nord au sud, entre les monts de Birmanie et la mer de Chine, offrent l'une et l'autre de vastes plaines, des terres fertiles et bien irriguées. Chacune de ces boucles peut nourrir une population très dense et devenir le siège d'une grande communauté politique. Mais toutes deux, grâce à leur communication facile, grâce au fleuve et à sa batellerie continue qui leur donnent l'unité, toutes deux peuvent sans grand effort de l'homme être réunies en un seul État puissant. Par étapes, la conquête siamoise, venue du nord, envahit les deux boucles. Par sa propre diffusion et par son mélange avec les races autochtones, la race siamoise colonisa toute la vallée, mais en se métissant de plus en plus. Par la soumission des roitelets indigènes, le roi de Siam groupa tout le pays sous son sceptre, autour de sa capitale qui, d'âge en âge, descendait des montagnes vers la mer. Sangkhalok aux défilés des montagnes ; puis Sokothaï et Phitsanoulok, dans le bassin supérieur ; puis Ayoutia, dans le second bassin ; enfin Bangkok, dans la plaine maritime : les capitales successives du Siam jalonnent encore la route de cette descente siamoise.

L'Empire de Siam compte aujourd'hui huit ou neuf millions de sujets. Mais un tiers à peine est de Siamois authentiques ; les deux tiers sont d'étrangers amenés par le commerce ou annexés par la conquête. Car les Siamois sont restés les gens du fleuve : la mer ne les a jamais tentés. Ils avaient une batellerie, ils n'avaient pas de marine, et ce furent des étrangers, Chinois ou Malais, qui vinrent acheter le riz siamois pour les marchés voisins. Les Chinois détiennent encore la majeure partie du commerce dans l'Empire : leur nombre y dépasse deux millions d'individus. Les Malais y vinrent pour le même objet, mais en nombre bien moindre, et, si l'Empire compte près d'un million de Malais, c'est que, débordant les vallées du Ménam vers l'ouest et vers le sud, la conquête sia-

moise annexa la presqu'île de Malacca avec ses principautés malaises. De même, vers l'est, la conquête siamoise pénétra sur le Haut Mékong en pays laotiens, et elle conquit sur le moyen fleuve plusieurs provinces cambodgiennes : un million de Laotiens et huit cent mille Cambodgiens sont aujourd'hui sujets siamois.

Le pauvre Laos et ses baronies minuscules n'opposèrent, semble-t-il, aucun obstacle sérieux à la conquête siamoise, qui sur le Haut Mékong atteignit le couloir et même la rive orientale, la rive gauche du fleuve : Laotiens et Siamois étaient d'ailleurs de race, de civilisation, de religion et de langue pareilles. Mais le Cambodge était un grand État centralisé, riche, bien peuplé, avec sa race et sa civilisation propres : depuis le XIIIe siècle jusqu'à nos jours, l'histoire de cette région ne fut qu'une lutte sans trêve entre Siamois et Cambodgiens, une défaite et une spoliation continue du Cambodge par le Siam.

Les Cambodgiens ou *Kmers* sont des étrangers venus de la mer. De quelles îles, de quelles côtes proches ou lointaines? de la Malaisie, de Ceylan ou de l'Inde? Leurs légendes les disent originaires de Java. Mais ils tiennent à l'Inde par leur civilisation, leur religion et leurs arts : successivement brahmanique et boudhique, l'influence de l'Inde s'est toujours maintenue chez eux. Ils débarquèrent aux bouches et dans les bras du Mékong quelques siècles sans doute après notre ère chrétienne. Pendant sept ou huit cents ans, jusqu'au XIIe ou XIIIe siècle de notre ère, ils étendirent et maintinrent leur conquête entre le rivage et le revers des monts. Le Mékong restait le centre de leur domaine, l'artère principale de leur vie. Mais les bouches du fleuve et ses bras inférieurs n'étaient point alors ce que nous les voyons aujourd'hui. Le delta de Cochinchine était encore un morceau d'océan boueux. Il est probable que la mer, pénétrant au loin dans l'intérieur, formait un golfe allongé, un golfe du Cambodge, tout semblable par l'orientation et la dimension à notre golfe de Siam actuel, mais dont les eaux sans grande profondeur étaient plutôt saumâtres que salées.

Entre les monts Dang-Rek, qui marquent au nord le talus du continent solide, et les monts de Chantaboun à Kampot,

qui furent peut-être jadis un groupe insulaire, cet ancien golfe du Cambodge s'enfonçait jusqu'à l'extrémité de la dépression boueuse que couvrent encore aujourd'hui les eaux du Grand Lac. Tout au fond du golfe, sur la rive septentrionale du Grand Lac actuel, les conquérants cambodgiens fondèrent leur première capitale d'Angkor. Angkor, en cet état des rivages, était exactement pour les Cambodgiens d'alors ce qu'est Bangkok pour les Siamois d'aujourd'hui, la capitale toute proche de la mer sans être pourtant un port maritime.

D'Angkor, la conquête cambodgienne sous les grands rois *Kmers* du IXe au Xe siècle remonta le talus des Dang-Rek et, par la passe commode de Chup-Smach, elle pénétra dans le bassin de la Semoun. La Semoun, la *Rivière des Forêts*, est un affluent du Mékong sur la rive gauche. Son bassin, qui occupe l'intervalle entre le couloir du Mékong et les vallées du Ménam, est une région close, une véritable cuvette presque circulaire, que ceinturent tout autour des bourrelets montagneux. Descendues de toutes parts vers le centre de la cuvette, les eaux y séjourneraient en un lac permanent, si la Semoun ne s'était taillé de vive force un passage vers le Mékong : à travers les monts orientaux, par un escalier de rapides, la Semoun entraîne au Mékong les eaux de la cuvette, qui, dans son centre, reste pourtant marécageuse,

Cet escalier de la Semoun n'a jamais pu être une grand'-route des hommes. C'est toujours par d'autres portes que la conquête ou le commerce ont pénétré dans l'enclos. Trois portes surtout peuvent s'offrir à l'entrée des routes. A travers les monts occidentaux, la large passe de Korat est ouverte aujourd'hui au chemin de fer siamois de Bangkok. A travers les Dang-Rek, la passe de Chup-Smach amenait jadis la route cambodgienne d'Angkor, et c'est la passe de Melouprey qui amènera demain le chemin de fer français de Pnom-Penh. Par cette route cambodgienne d'Angkor, les grands rois *Kmers* du IXe siècle envahirent le bassin de la Semoun, y dressèrent leurs « Tours de la Victoire » et établirent au long des routes et des rivières, aux lieux de réunion et de marché, des colonies *Kmers* qui jusqu'à nous ont subsisté et qui font encore, du pays entre Angkor et la Semoun, de véritables provinces

cambodgiennes. Ce n'est pas que toute la population y soit *Kmer* : les *Kmers* conquérants, sur les deux faces des monts Dang-Rek, ont abandonné les forêts aux sauvages autochtones, *Kouis*, *Pears* et *Chames*, qui les occupent encore. Mais, durant trois ou quatre siècles, ces provinces firent partie intégrante du grand Empire cambodgien (IXe-XIIe siècles).

Après trois siècles d'éclat, cet empire *Kmer* subit une soudaine décadence, que l'arrivée des Siamois transforma bientôt en débâcle. Dès le XIIIe siècle, les Siamois, descendus de leurs montagnes et maîtres de tout le Ménam, débordent sur le Cambodge par la porte de Korat qui conduit à la Semoun et par la porte de Kabin qui mène au Grand Lac. Durant six cents ans, le Cambodge recule devant la force ou la ruse de ces envahisseurs. Venu avec la mer, le *Kmer* semble se retirer avec elle, à mesure que le Mékong comble l'ancien golfe et crée la plaine du delta. D'Angkor abandonnée, le Cambodge ramène sa capitale toujours plus près du rivage marin qui s'éloigne, à Babaur, au sud du Grand Lac, puis à Lovec et Oudong, entre le Grand Lac et le Mékong, à Pnom-Penh enfin sur le Mékong actuel. Et l'envahisseur siamois rapproche toujours sa frontière, tantôt par des guerres heureuses, tantôt par de subtiles trahisons. Au XIIIe siècle, les victoires siamoises laissent déjà dans les annales cambodgiennes le souvenir de terribles revers, qui livrent au Siam toutes les provinces au nord des Dang-Rek. Au commencement du XIXe siècle, en 1814, c'est la trahison d'un préfet cambodgien qui livre au Siam les provinces riveraines du Grand Lac, Melouprey, Angkor et Battambang. Tout au long du XIXe siècle, la descente siamoise fait de ces provinces ou de leurs marches un champ de bataille et un désert : le Grand Lac a pour ceinture aujourd'hui *Kampong-Siem*, la Rive des Siamois, *Kampong-Leng*, la Rive de l'Abandon, *Kampong-Cham*, la Rive de la Faim. Le Siam parvient même à affirmer sa suzeraineté sur tout le Cambodge et à exiger des rois *Kmers* un tribut en marque de vassalité. Il est probable que cette vassalité nominale du Cambodge se fût transformée en une sujétion effective, si en 1863 nous ne fussions intervenus.

*
* *

En 1863, le Cambodge ayant accepté notre protectorat, nous arrêtons la descente du Siam, en le menaçant d'abord d'une opération militaire, puis en signant avec lui un traité « pour régler la position politique et les limites du Cambodge ». Le traité franco-siamois du 15 juillet 1867 porte ce titre, et il le mérite en effet[1]. Entre le Siam et nous, la position politique et les frontières du Cambodge prêtaient à de graves disputes. Nous avions le protectorat du Cambodge, dont le Siam revendiquait la suzeraineté. Les Siamois avaient les provinces cambodgiennes du Grand Lac, dont nous revendiquions la restitution. Le traité de 1867 fut un accord de bonne entente et de « parfaite amitié », suivant lequel chacun des contractants abandonnait ses revendications verbales et obtenait du partenaire la reconnaissance de ses acquisitions réelles. « Le roi de Siam renonçait pour lui et ses successeurs à tout tribut, présent ou autre marque de vassalité de la part du Cambodge » (art. III), et la France déclarait que « les provinces d'Angkor, Battambang, Nakhou et Siem-Reap, resteront au Royaume de Siam » (art. IV).

Certains de nos journalistes aujourd'hui affectent de croire que ce traité de 1867 fit aux Siamois le don gracieux et désintéressé des provinces du Grand Lac. Rien n'est moins exact : nous n'avons pas donné ces provinces en cadeau ; nous les avons échangées ou vendues contre les droits à la suzeraineté sur tout le royaume cambodgien, que le Siam prétendait avoir et qu'un traité de 1863 entre le Siam et le Cambodge avait en effet proclamés. C'est donc en échange de cette suzeraineté abolie que, par le traité de 1867, le Siam devient légitime et indiscutable propriétaire des provinces cambodgiennes du Grand Lac, comme il était déjà propriétaire légitime, ou reconnu tel par nous, des provinces cambodgiennes de la Semoun, qu'il avait enlevées dès le XIII[e] siècle, — au temps où les Français ôtaient Naples et la vie au pauvre Conradin.

Le traité de 1867 confirma entre la France et le Siam la

1. De Clercq, *Recueil des Traités*, IX, p. 734.

« parfaite amitié » que dès le XVIIe siècle les souverains du Siam nous avaient offerte, et que le traité franco-siamois de 1856 avait rajeunie. Le Siam n'entreprit plus rien contre le Cambodge. Mais la poussée siamoise, détournée du sud, se porta vers l'est, vers le Mékong moyen et vers les principautés laotiennes, que le Siam asservit, et même jusqu'à l'Annam que les Siamois se mirent à entamer. Ici encore, ils se butèrent à nous. En 1892-1893, les menaces et reproches ne suffisant pas à contenir ou à ramener leurs incursions, il fallut de notre part une intervention armée. Franchissant les passes du Ménam, nos marins vinrent imposer à Bangkok le traité du 1er octobre 1893.

Si l'on examine ce traité dans son ensemble et si l'on en veut dégager l'esprit, une impression très nette s'en dégage, et cette impression est d'ailleurs conforme à tout ce que les auteurs français de l'accord ont publiquement avoué depuis. Ce traité n'était pas un contrat de franche paix et de parfaite amitié, mais une pièce de procédure et de chicanes, qui, dans l'esprit de ses auteurs, devait avoir pour résultat la guerre à brève échéance. Nous traitions le Siam, non en adversaire réconcilié et en futur partenaire de paix et d'amitié, mais en futur ennemi et en adversaire irréconciliable. Non seulement nous lui imposions la juste punition de sa conduite, en lui enlevant la rive gauche et les îles du Mékong ; mais nous lui imposions encore une humiliation inutile pour nous, par l'occupation de la ville-frontière de Chantaboun, qui pour nous était sans utilité : M. Doumer écrira à M. Guillain, ministre des colonies, le 21 avril 1899, que « Chantaboun est pour nous sans valeur stratégique, politique ou économique ».

Encore cette occupation de Chantaboun ne devait-elle être que temporaire : nous promettions d'évacuer cette place dès que le Siam aurait exécuté toutes les stipulations du traité. C'était donc là une marque de défiance hostile que nous donnions aux Siamois, mais que nous leur promettions de supprimer dès qu'ils auraient rempli leurs autres engagements. Le point grave du traité de 1893, c'est que nous avions combiné ces engagements ou que nous voulions les interpréter de manière à en rendre l'exécution presque impossible. L'organisation de la zone-frontière pouvait sembler et devenir une

perfidie, et notre interprétation de nos devoirs envers les captifs allait nous entraîner à des actes, dont nous ne pourrions revendiquer publiquement ni les mobiles ni les conséquences.

Sur la rive droite du Mékong, dont nous reconnaissions au Siam l'entière propriété, et dans les provinces du Grand Lac, dont nous ne contestions pas au Siam la même entière propriété, nous établissions une zone de vingt-cinq kilomètres où nous interdisions au Gouvernement siamois de construire aucun poste fortifié ou établissement militaire, et d'entretenir aucune force armée, régulière ou irrégulière. Dans cette zone-frontière, le Siam devenait donc incapable d'établir un ordre réel et d'organiser une police sérieuse. Cette zone allait devenir presque forcément ce que sont autour de nos grandes villes les zones militaires et boulevards extérieurs, un repaire d'escarpes et d' « apaches ». Et ce repaire étant en terre siamoise, nous allions rendre le Siam responsable de leurs méfaits, alors que nous lui interdisions les mesures efficaces et même les précautions élémentaires qui n'eussent pas produit ou entretenu cet état de choses. L'engagement ainsi imposé par nous semblait donc combiné pour faire naître de perpétuels incidents de frontière. Ne voulant pas laisser aux Siamois la police effective de cette zone, nous eussions dû assurer nous-mêmes cette police, si nous eussions vraiment désiré la paix.

Et, non contents de cette guerre latente installée aux frontières, nous allions au cœur même du Siam fomenter une perpétuelle agitation, une apparence, une possibilité et des menaces de révolte par notre interprétation du devoir de protection. Nos protégés au Siam ! quelle sollicitude leur témoignent depuis la conclusion du dernier traité tous nos orateurs et journalistes coloniaux ! Nous avons des protégés au Siam. J'ai voulu savoir depuis quand, en vertu de quel contrat. J'ai donc relu tous les traités que nous avons signés avec le Siam ; aucun ne stipule ni ne mentionne en notre faveur le moindre droit de protection pour la moindre catégorie d'individus en dehors de nos sujets.

Les vingt-quatre articles du traité de 1856 ne font pas la moindre allusion à des protégés quels qu'ils soient : le seul article premier stipule que « les sujets de chacun des deux pays jouiront dans l'autre d'une pleine et entière protection pour leurs

personnes et leurs propriétés, conformément aux lois établies ». Par le traité de 1867, nous déclinons toute protection spéciale, toute juridiction française, sur nos sujets cambodgiens établis ou passagers en terre siamoise : « Si des sujets cambodgiens, dit l'article 5, se rendent coupables de délits ou crimes sur le territoire siamois, ils seront jugés et punis avec justice par le Gouvernement siamois, suivant les lois de Siam ». Ni dans le traité du 3 octobre 1893, ni dans la convention qui lui est jointe, il n'est davantage question de protégés. L'article 8 du traité stipule : « Le Gouvernement français se réserve d'établir des consuls où il le jugera convenable dans l'intérêt de ses ressortissants et notamment à Korat et à Muang-Nan. » Pourquoi, si nous avons au Siam des protégés, le traité ne dit-il pas « dans l'intérêt de ses ressortissants et protégés »? L'article 4 de la convention annexe stipule : « Le Gouvernement siamois devra remettre à la disposition du ministre de France à Bangkok ou aux autorités françaises de la frontière tous les sujets français, annamites, laotiens de la rive gauche et les Cambodgiens détenus à un titre quelconque ; il ne mettra aucun obstacle au retour sur la rive gauche des anciens habitants de cette région. »

Cet article nous créait des devoirs précis envers les captifs emmenés par les troupes siamoises et, retenus au Siam contre leur gré. Car, à la mode asiatique, les Siamois de temps immémorial avaient ramené de toutes leurs guerres des populations captives qu'ils arrachaient aux pays dévastés et qu'ils implantaient de force en quelqu'une de leurs provinces désertes, comme les Assyriens jadis emmenaient les Hébreux en captivité. Au cours des dernières hostilités contre nous, les Siamois avaient ainsi ramené de la rive gauche du Mékong des Laotiens, Annamites, etc.

Reprenant au Siam la patrie de ces malheureux, il est évident que nous avions le strict devoir de reprendre aussi leurs personnes. Le Siam ne fit aucune objection à cette juste demande. Mais, dans la pratique, nous formulâmes bientôt de singulières prétentions. Notre représentant à Bangkok écrit le 30 novembre 1895 :

Le Gouvernement siamois prétend qu'il est seulement tenu à ne pas mettre obstacle au retour sur la rive gauche des anciens habitants

de cette région. D'après notre interprétation, au contraire, l'article 4 devait avoir pour conséquence de permettre à tous les individus nés sur la rive gauche et à leurs descendants, soit de retourner dans leur pays d'origine, soit de rester au Siam, sous notre protection. Nous considérons, en un mot, que les anciennes populations des territoires qui nous appartiennent aujourd'hui, ayant été arrachées jadis à leur pays contre leur volonté, doivent être considérées comme y ayant toujours résidé et doivent suivre son sort. Ces pays étant nôtres, les anciens habitants de ces mêmes pays doivent être nos protégés, soit qu'ils quittent le Siam, soit qu'ils y restent.

En vertu de l'article 4, le Gouvernement siamois doit remettre à la disposition du ministre de France à Bangkok ou autres autorités françaises de la frontière tous les sujets français, annamites, laotiens, de la rive gauche, ou cambodgiens détenus à un titre quelconque. Tous les Annamites, Laotiens de la rive gauche et Cambodgiens, y compris leurs descendants, qui se trouvent au Siam, peuvent être considérés comme y étant détenus par suite des transportations opérées jadis par les Siamois; ils doivent donc être remis à la disposition du ministre de France qui est libre de les traiter comme il l'entend, c'est-à-dire soit de les renvoyer chez eux, soit de les garder sous sa protection.

En toute honnêteté, il me semble impossible qu'une telle interprétation puisse être défendue. Le Gouvernement siamois n'avait mis aucun obstacle au retour des captifs, qui avaient voulu revenir chez nous. Et nous avions la prétention de mettre la main, d'installer notre juridiction non seulement sur ceux des captifs qui préféraient demeurer au Siam, mais encore « sur toutes les anciennes populations des territoires qui nous appartiennent aujourd'hui », c'est-à-dire, si nous le voulions, sur les deux millions de Cambodgiens, de Laotiens et d'Annamites domiciliés au Siam, et sur les chrétiens que nos missionnaires amenaient à nos consulats, et sur les Chinois que nous appelions aussi nos protégés parce que l'un de nos traités avec la Chine nous charge de protéger les Chinois au dehors! A ce compte, nous pourrions inscrire sur nos listes et soustraire à la juridiction siamoise la moitié des sujets de l'Empire siamois!... En droit et en fait, la prétention était insoutenable. Nous la maintînmes cependant et nous inscrivîmes, à tort et à travers, sur la liste de nos soi-disant protégés tous ceux qui se présentèrent et payèrent leur certificat d'inscription, Laotiens, Annamites, Cambodgiens, Chinois,

chrétiens de toute race et de toute langue. Le Siam, avec toute raison, ne reconnut jamais cette étrange manière de nous créer une clientèle à ses dépens et de dérober à ses tribunaux des millions de justiciables : en quelques mois, nous avions sur nos listes plus de 14 000 soi-disant protégés!

***

Incidents de frontière; querelles de protection : de 1893 à 1902, c'est en réalité le pied de guerre qui s'établit entre le Siam et nous. La défiance et l'hostilité réciproques grandissent de jour en jour entre les deux voisins. Le Siam en arrive à rompre presque toutes relations politiques et commerciales avec nous. Il se jette entièrement dans les bras de nos rivaux, dans la clientèle politique des Anglais, dans la clientèle commerciale des Danois. Un grand préjudice nous est ainsi porté par la suppression des bénéfices que notre industrie et notre trafic eussent dû tirer de cet État limitrophe de notre colonie. Un grand danger nous peut être causé par la mainmise des Anglais sur cette porte occidentale de notre Indo-Chine. Mais, tout d'abord, ce danger et ce préjudice, quelque graves qu'ils fussent, ne nous émurent que médiocrement.

Le danger anglais était neutralisé, croyions-nous, par la convention de 1896 signée par nous avec l'Angleterre et qui délimitait exactement les entreprises politiques de l'Angleterre au Siam. Cette convention met « en dehors de toute action militaire des deux puissances » le bassin du Ménam, et elle assigne à l'Angleterre comme zone d'influence les terres siamoises dans la presqu'île de Malacca, à la France les terres siamoises dans le bassin du Mékong. L'influence anglaise à Bangkok ne nous semblait donc pas un péril mortel. Et l'exploitation danoise ne nous semblait pas davantage un préjudice irréparable.

C'est par l'intermédiaire d'un de leurs nationaux entré au service siamois, du commodore Armand Duplessis de Richelieu, que les Danois avaient conquis l'amitié du roi de Siam. Ce Richelieu, descendant authentique de protestants français et de la famille du grand cardinal, s'était fait en Europe

l'homme d'affaires du roi de Siam, dont il plaçait en valeurs solides et dont il gérait l'énorme fortune (car le roi de Siam possède personnellement plus de trois cents millions de francs). Et il s'était fait au Siam l'homme d'affaires de la famille royale de Danemark, dont il plaçait aussi les capitaux en de grandes entreprises siamoises, compagnies de bateaux, de chemins de fer et de mines. Ces Danois, princes et peuple, ne nous semblaient pas des ennemis. En Europe, ils nous faisaient des protestations, ils nous donnaient des témoignages de sincère amitié. Au Siam, leurs entreprises se bornaient au bassin du Ménam, à la région que, d'accord avec l'Angleterre, nous déclarions hors de notre influence présente et future.

Pourtant le chemin de fer construit de Bangkok à Korat amène bientôt ces entreprises européennes dans la vallée de la Semoun, dans le versant du Mékong, dans notre zone d'influence. Nous commençons alors à ressentir quelque malaise (1899). Et ce malaise se changera en inquiétude quand aux Danois nous verrons (1900-1901) se joindre ou se substituer les Allemands et les Japonais, quand des concessions de terres et de voies ferrées installeront en plaine vallée de la Semoun les entreprises allemandes, et quand les enrôlements d'officiers japonais nous présageront l'organisation de la marine et de l'armée siamoise par ces alliés de l'Angleterre. Nous sentirons alors qu'il faut aviser, que le moment est venu de changer nos rapports avec le Siam et d'ouvrir avec lui ou la guerre déclarée ou la paix réelle et franche.

La paix nous semblera décidément plus sage et plus profitable, et c'est pour installer une paix loyale, franche, complète, que le traité de 1902 sera signé. Mais, dès 1899, notre gouverneur général de l'Indo-Chine, M. Doumer, mieux placé que personne pour mesurer les conséquences de l'hostilité siamoise, insistait pour la conclusion de cette paix. Étant allé à Bangkok, il avait trouvé le roi de Siam enclin aux mesures conciliantes, fatigué aussi de l'influence omnipotente des Anglais et disposé à contrebalancer cette influence par l'amitié française. M. Doumer écrit de Bangkok le 21 avril 1899 :

Je viens d'avoir une dernière entrevue avec le Roi, où nous sommes arrivés à la conclusion de nos précédents entretiens. J'ai demandé au Roi, puisqu'il était, comme nous, décidé à établir des relations de

mutuelle confiance et d'amitié entre nos deux pays, d'en donner des preuves et de montrer qu'il entend rendre aux Français la part d'influence à laquelle ils ont droit au Siam. Après examen de la situation, il a été convenu :

1° Que le Roi allait demander immédiatement au Gouvernement français un ingénieur des ponts et chaussées, pour être mis à la tête du Service des travaux publics du Gouvernement local, qui comprend la ville et le port de Bangkok ;

2° Que l'enseignement du français serait rendu obligatoire dans les collèges du Siam et des professeurs français appelés à les diriger.

En retour, je me suis engagé à vous demander l'acceptation des solutions suivantes aux questions actuellement en discussion :

1° Tous protégés actuellement inscrits sont reconnus par le Siam ; la Légation de France fera elle-même la revision des listes et éliminera les noms inscrits par fraude ou erreur. Pour l'avenir, les Annamites, Laotiens, Cambodgiens venus s'établir au Siam seront protégés Français jusqu'à la seconde génération; les petits-fils seront sujets siamois. Les Chinois pourront être protégés français s'ils sont nés dans une possession française ou y ont un établissement quelconque ;

2° Zone de 25 kilomètres. La clause du traité de 1893 est maintenue, mais il est entendu que nous lui donnerons une interprétation strictement militaire, que le texte semble d'ailleurs indiquer, et que nous n'y entraverons pas l'administration siamoise ;

3° Le Gouvernement siamois nous cède les provinces de la rive droite du royaume de Luang-Prabang;

4° Nous évacuons Chantaboun qui est, du reste, pour nous sans valeur stratégique, politique ou économique.

Je crois que ces conditions nous sont en tous points favorables et qu'elles représentent le maximum de ce qui pourrait être obtenu. Je demande instamment au Gouvernement de les accepter ; notre situation au Siam est mauvaise pour notre intérêt. Nous pouvons aujourd'hui la modifier profondément et reprendre ici en peu de temps notre place. Les rapports d'amitié que j'ai noués avec le Roi et ses frères m'ont aidé à arriver à un résultat presque inespéré.

En regard de ces conditions que M. Doumer considérait comme « le maximum de ce qui pourrait être obtenu » et comme « un résultat presque inespéré », si nous mettons les conditions du traité actuel, nous verrons qu'elles n'en diffèrent ni par l'ensemble ni par l'esprit, et que le détail seulement est amélioré le plus souvent à notre profit. Mais en 1899 nous n'étions pas encore persuadés de la nécessité ou de l'utilité profonde d'une paix réelle avec le Siam et, de son côté, le roi de Siam n'avait

retenu de ses entretiens avec M. Doumer qu'un mot ou, comme il disait, qu'une promesse formelle : l'évacuation de Chantaboun. M. Defrance, notre représentant au Siam, écrit le 26 octobre 1899 :

Le ministre siamois m'a fait aujourd'hui la déclaration que j'avais prévue. Il m'a formellement dit qu'il était inutile de chercher à nous mettre d'accord sur les différents points en discussion, car le Gouvernement siamois était absolument décidé à ne rien conclure si nous ne consentions pas tout d'abord à évacuer Chantaboun suivant la promesse du gouverneur général.

Il nous a fallu trois années encore, et l'entrée en scène des Allemands et des Japonais, et les avertissements répétés de nos agents, pour nous persuader que cette paix siamoise nous était nécessaire. Il a fallu trois années aussi pour persuader le roi de Siam que nous n'accepterions jamais l'évacuation de Chantaboun comme la condition préalable des négociations, mais que cette évacuation serait seulement la consécration postérieure de l'entente. Pourtant le danger grandissait chaque jour. La situation devenait plus critique. On allait à la rupture ouverte et aux coups de force. En juin 1902, notre ministre au Siam, M. Klobukowski, proteste vivement contre les concessions accordées aux Allemands et Japonais dans la vallée de la Semoun. Il signale à Paris la nécessité urgente d'intervenir, même par les armes s'il le faut :

Il me paraît opportun de condenser en quelques lignes mes observations sur une situation politique qui s'aggrave et ne saurait se dénouer dans un sens favorable à nos intérêts que par une action prompte et énergique. Si nous continuons à garder l'expectative, nous assisterons à la main mise sur le Siam par nos rivaux qui, s'établissant dans le bassin du Mékong, formeront bientôt une barrière entre nos voisins et nous. Nous n'aurons pas alors assez de toutes nos forces pour préserver l'existence même de notre Indo-Chine, dont il serait facile actuellement de protéger la partie vulnérable par l'occupation de points stratégiques dans le bassin du Mékong.

Cette « action prompte et énergique », cette « occupation de points stratégiques dans le bassin du Mékong » ne fut pas nécessaire : en juillet 1902, le roi de Siam envoyait à Paris des plénipotentiaires pour reprendre et terminer les négociations de paix. Le traité fut signé enfin le 7 octobre.

*
* *

Dans son économie générale, ce traité de 1902 reproduit les dispositions du projet de 1899 : évacuation de Chantaboun, règlement de la protection, réorganisation de la zone-frontière, installation de l'influence française au Siam. Dans son esprit, le traité est animé des mêmes désirs « de mutuelle confiance et d'amitié » que le projet de 1899 : il atteste de notre part une évidente volonté de paix cordiale. Dans sa lettre et réalité, le traité donne des preuves plus nombreuses et plus fortes de nos loyales intentions. Du projet de 1899 au traité de 1902, les moyens seuls diffèrent.

En échange de Chantaboun restitué, le projet de 1899 nous donnait les provinces de la rive droite du royaume de Luang-Prabang. Ce royaume laotien sur le Haut-Mékong comprend en effet les deux rives du fleuve : par le traité de 1893, le Siam nous a reconnu le Luang-Prabang de la rive gauche; il a gardé, non la possession réelle, mais la suzeraineté nominale du Luang-Prabang de la rive droite. En réalité, c'est nous qui tenons la capitale et le roi de Luang-Prabang installés sur la rive gauche et, par eux, le royaume tout entier : quel bénéfice tangible aurions-nous à supprimer la vassalité nominale du Siam sur un pays que nous possédons ou administrons indirectement? Le traité de 1902 nous concède des avantages territoriaux plus réels par la cession sur le moyen Mékong du royaume laotien de Bassac et des anciennes provinces cambodgiennes de Melouprey et Tonley-Repou.

« Royaume minuscule! provinces désertes! s'écrie-t-on. Ce sont toutes les anciennes provinces cambodgiennes, Angkor, Siem-Reap et Battambang, qu'il fallait ravoir! » On ne parlerait pas autrement si ce traité avait été conclu au lendemain d'une guerre victorieuse, où nous aurions acquis le droit et la force de dépouiller le Siam à notre guise.

J'ai déjà dit quelles singulières idées nous avons sur ces anciennes provinces cambodgiennes que nous considérons comme nôtres, alors qu'elles n'ont jamais été en nos mains et que, depuis un siècle et par deux traités formels, les Siamois les possèdent : pourquoi alors ne pas réclamer aussi les pro-

vinces cambodgiennes de la Semoun que le Siam vola si méchamment au temps du pauvre Conradin?... En réalité, le royaume de Bassac a sa grande importance parce que — depuis Doudart de Lagrée, tous les explorateurs du Mékong ont insisté sur ce fait — l'exploitation commerciale et la batellerie du Mékong sont impossibles ou peu fructueuses sans la possession effective de Bassac. Et j'ai montré aussi comment Melouprey a pour les routes terrestres vers la Semoun une importance toute pareille : si nous voulons quelque jour exploiter vraiment cette zone d'influence que notre traité de 1896 avec l'Angleterre nous attribue, la passe de Melouprey est indispensable à la pénétration du chemin de fer qui partira de Pnom-Penh.

Dans la zone-frontière, le projet de 1899, ne laissant subsister que la servitude militaire, rétablissait le contrôle administratif des Siamois. Le traité de 1902 en dispose autrement parce que, de 1899 à 1902, la condition militaire du Siam a changé. A quoi nous servirait aujourd'hui de maintenir au long du Mékong une bande de vingt-cinq kilomètres, où les administrateurs siamois seraient installés, mais où les troupes siamoises ne pourraient pas pénétrer, si, à vingt-six kilomètres du fleuve, des instructeurs et constructeurs allemands ou japonais venaient élever des fortifications et dresser des troupes à l'européenne? Le traité de 1902 supprime en apparence la servitude militaire, mais, pour ce qui nous intéresse vraiment, il l'élargit en réalité, en interdisant aux Siamois d'amener contre nous « dans tout le bassin siamois du Mékong » des officiers ou ingénieurs étrangers.

Pour la protection, le traité de 1902 ne fait que reprendre le projet de 1899 en ce qui concerne les listes de Laotiens et Annamites inscrits par nos consuls (nous restons seuls juges et arbitres de ces listes dressées par nous). Il rétablit le seul engagement formel que le Siam nous ait jamais signé en ce qui concerne les Cambodgiens. Il crée enfin une classe de protégés Chinois que nous avions imaginée et exigée, que le Siam ne nous avait jamais concédée et pour laquelle un compromis intervient : nous gardons la protection de ces Chinois, mais les Siamois en gardent la juridiction. En toute franchise, ce compromis me semble purement verbal : je ne vois pas ce que

signifie « protection » dans un pays oriental, si l'on n'y comprend pas la juridiction. Mais, en toute franchise aussi, je vois bien quels intérêts et quels prétextes nous avons à revendiquer cette protection des Chinois, et je vois plus nettement encore que nous n'y avons jamais eu le moindre droit.

Reste notre influence au Siam : le projet de 1899 visait surtout une influence intellectuelle par le moyen des écoles; le traité de 1902 vise surtout une influence économique par le moyen des entreprises et des fonctionnaires. L'article 4 stipule que « à l'avenir, dans la partie siamoise du bassin du Mékong, le Gouvernement royal, s'il désire exécuter des ports, canaux, chemins de fer (notamment les chemins de fer destinés à relier la capitale à un point quelconque de ce bassin), se mettra d'accord avec le Gouvernement français dans le cas où ces travaux ne pourraient être exécutés exclusivement par un personnel et avec des capitaux siamois ».

En communiquant ce traité à notre représentant à Bangkok, notre ministre des Affaires Étrangères écrit le 25 octobre 1902 :

Je ne doute pas que de telles conditions, en rétablissant dans nos relations avec le Siam une pleine et entière confiance, ne nous permettent d'exercer à Bangkok une légitime influence, profitable à la fois aux intérêts des deux pays. Nous sommes prêts, fidèles au rôle qui, à toutes les époques et sur tous les points du monde, fut celui de la France, à collaborer sans arrière-pensée à l'œuvre de civilisation entreprise au Siam par Sa Majesté le roi Chulalongkorn. Nous attendons du Gouvernement siamois, qu'abandonnant les sentiments de défiance systématique qui nous furent trop longtemps témoignés, il nous manifeste, de son côté, la sincérité de son désir d'entente. Déjà, comme vous le savez, un ingénieur français a été engagé pour diriger les travaux publics à Bangkok, et des pourparlers sont suivis pour l'organisation, par un bactériologue français, d'un service sanitaire dans le Royaume. Enfin le Gouvernement siamois vient de me notifier sa résolution de rétablir la subvention qu'il donnait autrefois au service postal français entre Bangkok et Saïgon. C'est un premier pas dans une voie où nous pouvons espérer que le Gouvernement siamois reconnaîtra de plus en plus qu'il est de son intérêt de persister.

Il ne faut pas être trop prompt à l'espoir ni croire que du jour au lendemain ce traité va rétablir entre le Siam et nous « une pleine et entière confiance ». En ce traité même, j'aperçois plus d'une lacune où se glisseront peut-être de funestes ma-

lentendus. Pour n'en signaler qu'une, le traité ne règle pas les frontières du Siam et du Cambodge sur le golfe de Siam : sur le golfe, au sud de Chantaboun, les Siamois ont usurpé toute une bande de côtes cambodgiennes dont l'hinterland est cambodgien ; cette rive doit revenir au Cambodge : le traité, en stipulant l'évacuation de Chantaboun par nos troupes, aurait dû stipuler aussi l'évacuation de cette côte par les fonctionnaires siamois. Ceci me semble un très grave oubli. Il en est d'autres touchant l'exploitation des terres dans le bassin de la Semoun. Mais tous ces oublis peuvent être facilement corrigés dans la convention définitive qui consacrera les travaux de délimitation et qui établira sans doute le prix dont le Gouvernement Siamois compte acheter les bâtisses et constructions élevées par nous à Chantaboun.

Mais il faut rendre pleine justice aux intentions qui dictèrent ce traité, aux résultats qu'il consacre et, plus encore, à la méthode qu'il inaugure dans notre politique coloniale. Deux méthodes d'expansion se partagent le monde, l'une violente, bravache et sanguinaire, la méthode des Anglais, l'autre pacifique, patiente et modeste, la méthode des Russes. L'une a conduit les Anglais au Transvaal, au prix de cinq milliards et sur deux cent mille cadavres. L'autre a conduit les Russes en Perse, sans un homme sacrifié, sans autre risque que les capitaux engagés en des entreprises fructueuses, (j'expliquerai longuement aux lecteurs de la *Revue*, cette conquête de la Russie). Il se trouve encore chez nous des gens hypnotisés par l'exemple de l'Angleterre et qui ne s'aperçoivent pas que la méthode anglaise est, non seulement criminelle en son principe, mais surannée en ses expédients et inféconde en ses résultats. Traduisant l'axiome de M. Chamberlain, *trade follows the flag, le commerce suit le drapeau*, on nous dit qu'il nous faut une politique active et fière pour avoir un commerce florissant[1]. Mais les prouesses de l'impérialisme anglais nous ont avertis. Nous savons que ces maximes conduisent au déshonneur et à la ruine. Si l'Angleterre est assez riche pour suffire à de pareilles aventures, si son isolement insulaire la met à l'abri des mauvais vouloirs et des justes raucunes de l'huma-

1. P. Doumer, *Situation de l'Indo-Chine*, p. 125.

nité, si son égoïsme aristocratique et [illegible] f[illegible]ncière la mettent au-dessus des remords ou des scrupules, nous savons que pour la France démocratique, continentale et économe, il n'en va pas ainsi, et qu'une politique ne saurait être vraiment française, c'est-à-dire conforme aux intérêts véritables et permanents de ce pays, si elle n'est pas fondée sur le respect de la justice et de l'humanité.

Ce traité franco-siamois n'est point parfait, à coup sûr. On nous dit qu'il nous fait perdre la face aux yeux de vingt millions d'Asiatiques. J'ai toujours pensé qu'il fallait songer d'abord à nous garder l'estime de deux cents millions d'Européens et, surtout, notre propre estime. Or, nous ne pouvions pas estimer la politique suivie par nous au Siam depuis 1893. Celle que nous inaugurons aujourd'hui est un sincère et vaillant effort vers le règne du droit. Cet effort peut-être ne sera pas récompensé. Il est possible que le Siam lui-même veuille s'y tromper et regarder comme une marque de faiblesse ce qui n'est de notre part qu'une preuve d'équité. Nous devrons tâcher, et travailler, et patienter à le convaincre de nos honnêtes intentions. Il nous faudra, pour venir à bout de ses anciennes préventions, trop justifiées, des réserves d'indulgence et de fermeté... En fin de compte, il est possible que nous ne réussissions pas et que, mal conseillé, le Siam nous oblige quelque jour à lui montrer que nous sommes assez forts pour exiger ce que nous sommes en droit d'obtenir. Encore ce jour-là aurons-nous l'énorme bénéfice, vis-à-vis de notre peuple et vis-à-vis de l'Europe, d'avoir mis de notre côté tous les procédés louables, et d'avoir épuisé d'abord tous les moyens de conciliation.

VICTOR BÉRARD.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.


N E
ONKIN
HANOI
Haiphong
Golfe
du
Tonkin
ILE
DE
HAÏ-NAN
ANNAM
Savannaket
HUÉ
Tourane
Bassac
Khong
Meloupré
Siem-Reap
Gd Lac
Kratié
CAMBODGE
Oudong
PNOM-PENH
Kampot
SAÏGON
COCHINCHINE
Bouches du Mékong
Poulo Condore
de Ca Mau
Ancienne frontière
Nouvelle frontière





avoir, dès la chute des ministres doctrinaires, invité Chateaubriand à donner sa démission d'ambassadeur près du Saint-Siège, et bien qu'il eût, par la suite, en sa qualité de vieux diplomate à la mémoire indispensable, recouvré la confiance de Charles X, l'oncle Gaétan se trouvait enclin à desservir, par l'excès de sa rancune, des maîtres arrogants. S'il avait approuvé les desseins de la tante Caroline, c'est qu'il entrevoyait quelque peu le possible de leur succès. D'ailleurs, la bonne dame était trop fine pour ne pas avoir interrogé sur les suites d'un pareil événement ses conseillers ordinaires : le général Pithouët, dont elle avait assuré dans son pays l'élection à la Chambre où il remplaçait le général Foy comme orateur libéral et représentant de l'ancienne armée ; M. Casimir Perier qui, propriétaire des mines d'Anzin, avait eu l'occasion d'allier ses intérêts à ceux de la Fosse Cavrois ; M. Laffitte même de qui les bureaux escomptaient à Paris les traites et les effets de la Banque d'Artois. Omer comptait obtenir de son cousin Dieudonné Cavrois les bonnes raisons à lui mandées par sa mère en dressant toute cette combinaison derrière le bureau des Moulins-Héricourt, à une demi-lieue d'Arras. Il suffisait de découvrir l'étudiant soit dans son logis de chimiste à Mont-Parnasse, soit dans les guinguettes environnantes, soit rue Montpensier, chez les grisettes de la mère Cardoche, lingère, soit au laboratoire du professeur Jean-Baptiste Dumas, soit enfin à la loge de Chaillot, l'Ardente-Amitié, où le gros garçon remplissait le rôle de F.·. surveillant pour la colonne du Midi, le major Gresloup présidant, à titre de vénérable, cette réunion de boutiquiers libéraux qu'endoctrinaient les F. F.·. demi-soldes et carbonari.

Cela convenu, M. Gresloup croisa ses bras courts par devant sa corpulence, déplora que la prise d'Alger servît les vues de Polignac et de la Congrégation en attribuant à la royauté de Charles X l'auréole de la conquête. La cicatrice du coup de sabre reçu pendant les guerres de l'Empire, une ride, enflait au feu de la colère, rougissait entre la narine droite et la bouche de l'ancien dragon. Sans résignation, il répétait les phrases publiées par monseigneur de Quelen afin de convier les fidèles au *Te Deum* de la victoire, phrases menaçantes envers quiconque oserait la rébellion contre le Roi, et serait,

alors, aussi bien que l'infidèle, confondu : — appel à la force des armes pour terrasser la résurrection de la liberté jacobine, et qui laissait prévoir jusqu'où le ministère Polignac appliquerait ses théories absolutistes.

Omer hésitait à le croire. Au Palais de Justice, où l'amenait constamment sa profession, un procureur royal fort bien en cour affirmait que, sur le bureau du ministre de l'Intérieur, chacun pouvait voir les lettres closes convoquant les députés élus par le scrutin hostile au gouvernement. Sans doute, il n'était pas dans les desseins du Roi de décréter une dissolution qui eût excité les esprits, ameuté les passions des bonapartistes, des saint-simoniens, des demi-soldes, des carbonari, des jacobins et de la Jeune Europe.

Quand on ne s'entretenait pas de politique ou de science, M. Gresloup n'aimait guère converser en voiture. Après un docte parallèle entre *la Tribune*, qui visait à rétablir la République de la Convention, et *le National*, qui souhaitait un parlement avec un roi constitutionnel, le major cessa de répondre, sinon par monosyllabes. Renversé dans les coussins de la calèche, il fumait un cigare en méditant, l'œil fixe, à l'ombre de son chapeau. Saint-Cloud s'éveillait à peine. Des piqueurs, sous la livrée de chasse, achetaient du tabac à la porte d'un débitant. Ils dirent que le Roi allait courre le cerf à Rambouillet. En bonnet de police et en veste, les gardes du corps menaient à la Seine les files de chevaux nus. Le clairon de la caserne jetait ses nôtes allègres. Un orage se formait à l'horizon par dessus les verdures de Longchamp. Le pain chaud et sa bonne odeur sortaient des boulangeries dans les hottes des porteuses coiffées de madras. On traversa le Bois de Boulogne sans rien voir que le dos soutaché du postillon et les croupes de ses deux bêtes aux colliers de grelots.

Omer, un moment, craignit que l'averse ne gâtât son pantalon blanc, ses gilets à châle et son habit pincé. Mais bientôt les nuages se dispersèrent au delà de Courbevoie.

Avant d'aller aux nouvelles, M. Gresloup voulait savoir si le maître des cérémonies de l'Ardente-Amitié, le général comte Dubourg, était revenu des Pays-Bas, et comment s'accroissaient les affaires des loges belges.

Soucieux de constater la puissance des idées révolution-

naires sur un homme d'esprit et de courage, le major présenta l'exemple de cet ancien chouan, pris jadis en Vendée par les soldats de Bernadotte, condamné à mort, gracié sur les supplications d'une femme qu'aimait le général républicain, devenu le fidèle de celui-ci, jusqu'à s'enrôler dans l'armée de l'Ouest, jusqu'à commander avec lui, comme chef d'état-major, en 1809, dans Bruxelles, les gardes nationales levées en France d'après les ordres de Fouché pour repousser une descente anglaise sur les côtes bataves, — et peut-être aussi pour constituer une force jacobine capable de rétablir les libertés, si, après la victoire contestable d'Essling, quelque désastre avait mis bas le prestige de Napoléon. — Omer estimait un peu moins le personnage qui, en mémoire de ces exploits, vivait aux crocs de l'oncle Edme Lyrisse, avec lequel il avait fait la campagne de Russie. Malgré qu'il eût, en 1814, arboré la cocarde blanche; malgré qu'en 1815, après les Cent Jours, il eût chassé d'Artois les fédérés bonapartistes et replanté partout le drapeau de Louis XVIII, il avait cependant reconquis la confiance du major Gresloup et du capitaine Lyrisse pour avoir été, après diverses insubordinations, destitué par le Roi, rejeté, pauvre, dans la masse des vieux soldats mécontents, et retrouvé par eux à l'Ardente-Amitié. Il avait su les séduire par ses révélations hostiles aux Jésuites et aux hommes du Château. Même il avait pu vendre au capitaine Lyrisse, moyennant un haut prix, le vieil hôtel des comtes Dubourg, sis rue de Verneuil. Le jeune ménage y logeait en compagnie de l'oncle Edme. Mais une clause du contrat laissait à l'ancien possesseur la jouissance viagère d'une aile délabrée : ce pourquoi, il s'arrogeait la licence de vivre en maître, comme devant, sous le toit des Lyrisse. Intime, paternel, sermonneur, ironique et fécond en anecdotes calomnieuses, il menait la maison. Il conseillait le jeune avocat, l'obligeait à défendre les causes des chicaniers assidus à la loge et soumis à l'influence du F∴ Dubourg, ami de Bernadotte, victime des Bourbons, digne peut-être un jour de recommencer la fortune de Bonaparte en quelque Vendémiaire.

Rue de Verneuil, le portier annonça le retour de ce voyageur. Quittant alors son gendre, que ses affaires accaparaient là

pour deux heures, le major lui fixait un rendez-vous à l'Institut. L'orateur de l'Ardente-Amitié, François Arago, lirait, dans l'après-midi, l'éloge de Fresnel et retracerait, avec son enthousiasme mystique, les découvertes relatives à la polarisation de la lumière. Deux grands amis d'Omer, anciens étudiants, ses compagnons de célibat, MM. Combeferre et Courfeyrac, devaient aussi le présenter à leur vieux maître Destutt de Tracy, le chef de l'école sensualiste et des idéologues qui avait lutté, au Sénat impérial, contre l'esprit de dictature et proclamé, en 1814, la déchéance du despote. Se flattant d'être connu de cet illustre philosophe pour ses plaidoyers notoires en faveur de l'imprimeur et libraire libéral Pied-de-Jacinthe, dont la censure poursuivait les publications séditieuses, coup sur coup, l'avocat n'eût point voulu manquer cette rencontre. Quant au major, il attendait qu'à cette fête de la science et de la philosophie se manifestât le sentiment libéral de l'assistance.

Comme il gagnait l'appartement où il recevrait les plaideurs, Omer, pensif, admirait que le cours arbitraire des événements l'eût conduit là. Son oncle Lyrisse, le demi-solde conspirateur, condamné à mort en même temps que le général Berton, était revenu tout à coup d'exil, gracié, en 1827, après avoir défendu l'indépendance de la Grèce à Missolonghi, Ce génie singulier avait alors payé les nombreuses dettes du dandy. Bientôt il avait su l'arracher aux influences des Pères Jésuites, le contraindre à défendre, en cour d'assises, les vieux officiers jacobins accusés de complot, l'introniser dans une vente de carbonari, le jeter au milieu de la bagarre politique, l'initier aux mystères de la maçonnerie, l'emmener dans ses dangereux voyages chez les adeptes de la charbonnerie romaine, puis le fiancer à la fille du major Gresloup qui avait langui, lui-même, des années, avec Silvio Pellico, dans les cachots autrichiens du Spielberg, pour avoir voulu délivrer Naples de la tyrannie autrichienne. La dot et le charme d'Elvire avaient été comme le prix du sacrifice exigé par ces deux héros de l'Empire afin qu'il consacrât son intelligence et sa vie à leurs illusions. Ainsi, l'oncle Edme avait repris en quatre ans toute l'autorité de jadis sur le caractère de son neveu. « Je suis encore asservi. — constatait l'époux d'Elvire. — N'est-ce pas l'âme de mon père, n'est-ce pas le courage du

colonel Héricourt qui, par cette entremise, me force à l'imiter, en dépit des objurgations de ma mère si pieuse, de ma lâcheté naturelle et de mes appétits secrets? »

Effrayé de sa faiblesse morale, exaspéré même, il claqua brusquement la porte de l'entresol qui dominait les communs, traversa l'enfilade, trois chambres basses tendues de papier à marbrures, la première garnie de banquettes en velours rouge, la seconde munie d'un guéridon drapé et de fauteuils Voltaire; la troisième, plus grande, contenait six chaises curules, une table, des armoires en acajou remplies de paperasses. Le buste en marbre d'un Cicéron géant occupait le centre de la cheminée. Des rideaux cramoisis cachaient à demi la fenêtre que pénétrait mal le jour morne de la cour. Cela révélait toutefois un long tableau peint dans l'atelier de David et qui représentait le courroux d'une émeute sur le Forum; des citoyens, noblement vêtus de toges orangées, rouges ou bleues, accusaient de leurs bras musclés Brutus, montrant au-dessus de sa tête le mot *Lex* inscrit au piédestal d'un héros casqué. Auprès de cette image, Omer Héricourt songea longtemps que son fils, après lui, triompherait selon le rêve des grands Romains. Il mêla cet espoir à ses travaux en compulsant les exploits d'huissier, les lettres et toute la paperasse judiciaire, en rédigeant quelques notes pour ses plaidories.

Vers dix heures, il entendit beaucoup de personnes causer dans les deux salles. Huit jours durant, l'avocat n'était point venu à Paris; toutes les consultations avaient été remises à ce lundi-là par le secrétaire, M. Boredain, ce lieutenant de Leipzig, ami de l'oncle Edme et qui avait connu de longs ennuis dans les prisons d'État après les complots militaires de 1820. Petit homme net et propre, il accomplissait avec diligence une copieuse besogne; il connaissait tous les clients; il préparait, pendant l'attente de chacun, la fiche relative à l'affaire qui l'intéressait, et propre à renseigner sur le personnage. Avant d'introduire, il remettait à l'avocat le petit carton indicateur.

A sa suite, MM. d'Orichamps et Mesnil entrèrent d'abord : c'étaient un ancien émigré déçu dans ses désirs de pensions et d'honneurs par le gouvernement de Charles X, et un

petit commis de banque qui l'admirait. Ils saluèrent et s'assirent. Assurant l'une par-dessus l'autre ses jambes brèves serrées dans un pantalon de nankin sali, M. d'Orichamps prétendit déférer à la Cour de cassation le jugement qui l'avait, en appel, débouté de sa requête tendant à recevoir une parcelle du milliard des émigrés. La Révolution n'avait-elle pas vendu comme bien national son domaine qui comprenait un moulin, quelques arpents de bois et de prairie, une métairie, une gentilhommière à girouette devenue maintenant la possession d'un ci-devant savetier? Lui n'admettait pas que ses opinions actuelles, trop libérales, fussent une raison pour l'exclure du partage. Était-il, ou non, un émigré? La question de droit se confondait avec la question de fait. M. Mesnil, balançait son chapeau d'une main, chiffonnait de l'autre sa calotte en soie noire, exaltait les opinions de son ami au moyen de syllogismes péremptoires. Il invoquait auprès d'Omer le sens de la loi. Il finit par se hausser sur les pointes de ses souliers à cordons, et par étendre ses bras agitant calotte et chapeau :

— J'y dévorerai plutôt mon avoir, monsieur. La loi doit avoir raison de l'arbitraire, fût-il royal !

M. d'Orichamps levait son doigt blafard chargé d'une bague héraldique. Il dit comment M. Mesnil et lui avaient mis en commun leurs économies afin de poursuivre le procès, comment ils vivaient dans le même logis de la rue Gît-le-Cœur, sous les tuiles, et comment, de leurs maigres appointements, ils soustrayaient de petites sommes pour tenir tête, et ameuter, un jour, l'opinion contre l'iniquité des juges.

— Il faudrait un rien... un souffle, et le fruit pourri, monsieur, tomberait !... Et nous serons peut-être ce rien, ce souffle, M. Mesnil et moi !

Indéfiniment, les vieillards s'excitèrent. Leurs bedaines oscillaient sur leurs petites jambes. M. d'Orichamps offrait à M. Mesnil une prise dans sa tabatière de corne. M. Mesnil l'acceptait avec une révérence, puis époussetait les manches de son habit de ratine usé.

Le chef blême, osseux et chauve de M. d'Orichamps émettait d'ironiques sentences. Épais, chevelu, grisonnant, M. Mesnil pérorait. Omer eut de la peine à les reconduire vers la porte. Ils demeurèrent ensuite dans la chambre au guéridon,

afin d'expliquer leur cas à une dame qui consultait le code.

Personnage important, grave, influent dans la loge, propriétaire, rue Richelieu, de la maison où le libraire Pied-de-Jacinthe tenait boutique, M. Roullon leur succéda devant la toile aux Romains. Ayant omis son dentier, il crachotait en parlant: Omer dut reculer son fauteuil. A voix lente et digne, M. Roullon se plaignit de conserver, en gage d'un prêt, certains titres de rentes à cinq et trois pour cent. Que la baisse se fît : pouvait-il alors contraindre l'emprunteur, qui s'y refusait d'avance, à l'augmentation du nantissement? Son opinion même, qu'il développa en citant les paragraphes, était négative; mais il exigeait que l'avocat en fournît une autre affirmative, malgré toutes objections. La controverse ne se termina qu'au moment où le saute-ruisseau de M. Roullon, morveux de douze ans, lui remit le cours, selon ses ordres. Avant l'heure de la Bourse, la rente perdait trois francs à la cote d'ouverture, faite par les coulissiers, passage de l'Opéra.

Ébloui par sa chance, Omer sauta de son fauteuil. La tante Caroline ne s'était pas trompée. On interrogea vainement le petit garçon: il ne savait rien des motifs qui avaient déterminé ce coup de baisse... Qu'était-il advenu? M. Roullon brossait machinalement, de la manche, un pan de son ample redingote noire.

— J'en avais le pressentiment! — répétait-il. — Et cependant Rothschild jouait à la hausse, samedi. Mon gage est insuffisant. Et je ne reverrai pas le surplus de l'argent que me doit le baron Hulot d'Ervy.

Omer n'écoutait plus ces doléances. Le gamin ne se trompait pas: il avait inscrit le cours au crayon, sur un papier qu'il tira de sa casquette à gland jaune. Quel événement? Les gens sages n'en prévoyaient point. Le prudent Montalivet lui-même était aux champs, comme M. Laffitte. Peut-être une flotte turque bombardait-elle Alger? M. Roullon le crut. Ce fut l'avis de madame Cardoche, la lingère de la rue Montpensier, que M. Boredain, en souriant, achevait d'introduire. Lourde et flasque dans sa robe de percale à fleurs, cramoisie au fond de sa capote en paille, elle tomba sur l'un des sièges curules.

— Quand on a fait d'abord fusiller Ney, Labédoyère !... Ah ! gouvernement d'assassins, tu vas succomber sous les cataclysmes !... Le Ciel venge nos martyrs !... Pauvre, pauvre France !...

Cette ancienne amie de Labédoyère s'épongea. Elle sentait la cannelle et la mélasse cuite. De son cabas ses mains tremblantes extirpèrent plusieurs commandements d'huissiers. Elle était sous la menace de saisie et de vente, pour une fourniture de soie qu'elle ne pouvait alors payer à Camusot, le marchand de la rue des Bourdonnais. Les bouffants de ses manches à gigot, non moins que sa grosse poitrine empêchaient la négociante de voir au fond du cabas. Elle larmoyait et se lamentait. Discrètement, elle évoqua les amours passées d'Omer et de Suzon-la-Blonde, qui cousait encore à la lingerie, et celles de Dieudonné Cavrois toujours épris de sa petite modiste bordelaise, Rosette. En souvenir de ces relations, elle espérait une aide. Tout son malheur, elle le dit à M. Roullon, de qui la prestance austère semblait digne d'être invoquée. Comme l'avocat, tout aux calculs secrets de sa fortune, lui conseillait cependant une opposition et un appel au juge des référés, M. Boredain glissa par la fente de la porte son profil fûté. Il entra, murmura que M. Pied-de-Jacinthe demandait d'être reçu. Son affaire ne pouvait souffrir de retard. L'ancien sous-officier du colonel Héricourt apparut lui-même, haut et sévère, le *Moniteur* à la main.

— Le numéro du *Marteau* est composé : dites-moi si je puis le publier demain malgré les ordonnances royales... et ce qu'il m'arrivera...

— Quelles ordonnances, je vous prie ?... Celles dont nous parlions comme d'un projet sans fondements ?...

En un clin d'œil, Omer suffoqué parcourut le texte des mesures qui supprimaient la liberté de la presse et la liberté électorale, dissolvaient la Chambre libérale avant qu'elle se fût réunie, affirmaient que le pouvoir du souverain préexiste aux lois, appelaient au Conseil d'État les personnages les plus odieusement absolutistes.

— C'est un coup d'État, — émit lentement M. Roullon.

L'imprimeur l'avisa que les journalistes discutaient dans les bureaux du *National*. D'autres interrogeaient M. Dupin,

chez lui, sur la question de droit. Devait-on faire paraître les journaux du lendemain, en dépit des ministres ?

— On ne peut violer la loi, — déclara brusquement le propriétaire.

— C'est le Roi qui viole la Charte ! — s'écriait l'avocat, dissimulant sous l'indignation politique la joie de ses gains à la baisse.

— Pardon... l'article 14..., — répliqua M. Roullon.

— Il s'agit de l'interpréter !...

— Et pour la saisie, monsieur Héricourt ? — supplia madame Cardoche en étalant de nouveaux exploits sur l'acajou de la table.

Omer l'aperçut tellement vieille et tremblotante, avec de l'eau dans ses yeux ternes, qu'il n'osa la congédier. Il voulut rassembler ses esprits, donner un conseil... La voix aigre de M. Boredain expliquait la grande nouvelle aux plaideurs, dans la pièce voisine. M. Roullon prêchait le calme à son locataire, M. Pied-de-Jacinthe, qui tapait du poing la cheminée, devant le Cicéron de marbre.

— Monsieur Roullon... Si je ne peux plus vendre mes brochures, je n'ai qu'à fermer boutique... Et qui vous payera votre terme ?... Polignac me condamne, moi et mes ouvriers, à mourir de faim !... A voir, si un vieux soldat se laisse égorger comme un mouton... Suffit !... On sait ce qu'on veut...

— Point de violence ! — commanda M. Roullon, en avançant une main gourde ornée d'ongles plats et noirs.

Le vétéran haussa les épaules. Sa peau jaune collée au crâne s'empourpra sous l'empire de la colère. Il froissa le *Moniteur*, puis, après réflexion, il le plia, comme un effet militaire, avec soin.

— Enfin, monsieur Héricourt, les juges me condamneront-ils si je publie le numéro du *Marteau*, comme la Charte et les lois m'y autorisent ?

— Ils ne sauraient condamner la Charte !...

— Et même, libre à nous de refuser l'impôt maintenant, — ajouta M. Roullon, — puisqu'il ne doit être établi que par une loi... La dissolution de la Chambre, avant sa réunion, ôte à l'impôt son caractère de légalité...

— Les gardiens de la loi violent la loi.

— Mais ils vont tout me vendre! — pleura madame Cardoche, qui ramassa les feuilles timbrées aux trois fleurs de lys.

Omer écrivit un mot pour le juge des référés, un autre pour l'huissier, et promit qu'il y aurait opposition contre la saisie-gagerie de Camusot.

A ce moment, le comte Dubourg entra. Il était en robe de chambre et en pantoufles, les cheveux ébouriffés autour de son occiput chauve. Il se précipita sur le *Moniteur* et proféra mille interjections confuses, entre lesquelles il apparaissait que l'occasion était venue d'entreprendre la lutte, et de tout remettre au point, comme après le 10 Août... Pied-de-Jacinthe l'approuvait. On convint qu'il fallait se rendre à la librairie de la rue Richelieu : les journalistes du *Marteau* n'allaient pas manquer d'accourir chez l'éditeur.

En effet, quand on arriva, l'affluence était considérable à la devanture illustrée d'estampes et de croquis-charges. Il y avait là des étudiants, amis de Cavrois et d'Omer, assidus à l'Ardente-Amitié, ou à la vente des carbonari. L'un, Ribéride, frappant de la main son gilet écarlate, commentait à haute voix les paragraphes des ordonnances, devant les caricatures de la boutique, pour des badauds en veste de coutil et en habit de toile. Un autre, le bel Enjolras, très pâle, secouait sa tête d'archange exterminateur entre les madras qui coiffaient jusqu'aux yeux des maraîchères chargées de leurs hottes à légumes : il persuadait un postillon nigaud sous la perruque à cadenettes, un portefaix colossal, deux commis qui avaient ôté leurs chapeaux à cause de la chaleur, et une dizaine d'écoliers narquois. Les bohèmes de la loge, Bahorel et Grantaire, retiraient leurs pipes de la bouche pour applaudir aux réflexions de Ribéride. Descendus de fiacre, Omer et M. d'Orichamps abordèrent le groupe de spectateurs qui grossissait devant la première page du *Marteau* offrant un maigre Charles X en bonnet de nuit. Du fond de son lit armorié, il mettait en joue un cerf à roulettes qu'un chambellan octogénaire traînait au moyen d'une ficelle. Le Dauphin se bouchait les oreilles pour ne pas entendre la détonation ; au loin, la duchesse d'Angou-

lême, chargée d'un casque à l'antique, éperonnée, armée d'une seringue, montait la garde.

Mille brocards se répondaient. Les badauds empressés, se hissant sur les pointes, tendaient le cou hors des cols d'habits. Sur le seuil du cabaret voisin, *Aux Enfants de Momus*, les plaisanteries violentes attirèrent plusieurs cochers de qui les haridelles mangeaient l'avoine entre les brancards des fiacres jaunes, le long du ruisseau. Ils se carrèrent, dans leurs houppelandes. A Pied-de-Jacinthe l'un proposa de trinquer.

— Allons, l'ancien! faut pas faire le mirliflore parce que vous avez une boutique à la hauteur!... Vous ne refusiez pas un verre de rogomme, dans le temps, après le pansage, quand on bivouaquait aux avant-postes de Jourdan.

Son fouet à la main, l'homme insistait, riait. Omer pensa l'avoir rencontré déjà. Cette figure saure flanquée de favoris en crosse et creusée, dans la longueur de chaque joue, par une ride profonde lui était bien apparue à la clarté de la loge, dans le rang des frères assis sur la colonne du Nord. Peut-être même se nommait-il Gousenot...

Cet homme insista; l'imprimeur promit de le rejoindre au comptoir de l'estaminet, devant les verres d'eau-de-vie.

— Nous avons sabré les Impériaux ensemble, du temps de la République, — dit Pied-de-Jacinthe pour s'excuser; — et nous avons essuyé à Stockach à Moeskirch les mêmes salves des grenadiers autrichiens... Quelle sacrée caboche, ce Gousenot! Quand il y avait un vilain coup à tenter, c'était toujours lui qui entraînait les autres. Il a été maréchal des logis en même temps que moi. Un éclat de bombe lui a déchiré la cuisse, et il a traîné, d'hôpital en hôpital, avec une blessure qui ne se fermait pas... A la sortie, réformé, comme de juste! Je l'ai retrouvé depuis. La loge lui a obtenu une place chez le F.·. Rambourg, le loueur de voitures. A présent, le bougre racole tous les anciens cavaliers de l'Empereur qui mènent comme lui des cabriolets. Il les rassemble aux *Enfants de Momus*. Il leur parle de la République une et indivisible. Moi, je leur distribue les gazettes qu'on n'a pu vendre la veille, et je leur enseigne la politique des hommes libres.

Avide de se rendre populaire auprès de ces gens, Omer suivit l'imprimeur au cabaret. Parmi une dizaine d'hommes

grisonnants, il devinait à leur haute taille les cuirassiers d'Hautpoul, les grenadiers à cheval; et, à leurs faces résolues, narquoises, les petits hommes trapus de la cavalerie légère. Trois dragons plus jeunes avaient sans doute servi depuis 1809 seulement. Comme l'avocat discourait, ils se vantèrent d'être revenus d'Espagne en 1813 avec des uniformes taillés dans la bure des moines andalous, le drap vert manquant à l'intendance. Mais, nom d'une bombe! l'habit ne les avait pas rendus cafards. Les prêtres de là-bas avaient conduit trop d'assassins fanatiques qui tuaient leurs camarades isolés, en vedette dans la sierra. Ils ne demandaient qu'à reprendre la lutte contre ces Jésuites du diable, et à défendre Pied-de-Jacinthe, leur ancien, contre les juges de la Congrégation. pour l'honneur de la vieille armée. On bousculerait, s'il le fallait, Paris et les gardes du corps et tous les sacristains. Ces braves tenaient les poursuites intentées à l'imprimeur pour une chose inique, monstrueuse. Que ne laissait-on le vétéran gagner son pain, dans le commerce de ses brochures, sans le tracasser? Et, de cet ennui, passant aux détresses de leurs vies précaires, ils se lamentaient, concentraient leurs rancunes individuelles en une haine générale dirigée contre les persécuteurs du vieux soldat, leur égal. Ils résumaient dans son infortune leurs déboires; ils groupaient autour de sa revendication leurs légitimes invectives contre le sort que le Bourbon leur faisait. A la proclamation de la République, ils récupéreraient, même avant la rentrée de Napoléon II, leurs places dans les escadrons, des grades, des uniformes, leur prestige de cavaliers vainqueurs et magnifiques, aujourd'hui minables sous les pièces disparates de leurs mauvaises limousines.

Ils bavardaient ainsi, debout près du comptoir où une maritorne rinçait les verres. Ils élevaient leurs voix railleuses et furieuses, le gobelet tendu pour trinquer, sans finir le geste de boire. Dambeton, des chasseurs à cheval, voulait qu'on s'organisât comme une troupe, que M. Laffitte achetât des selles et des brides; ensuite on formerait secrètement un escadron qui, le jour du règlement, abandonnerait les cabriolets pour enfourcher les biques et charger les ultras, auxquels il montrait un poing crevassé, noirâtre et saigneux; il les menaçait, invisibles, de sa mâchoire en saillie et de sa dure

moustache. Brémondot assurait pouvoir, à coups de latte, avec cinq ou six lurons du 8me cuirassiers, rompre une compagnie des Suisses: ses hautes épaules en témoignaient comme sa large figure rase et son front de marbre jaune, sous le chapeau ébouriffé, roussi. Le canonnier Bridoit objecta que le peuple, malheureusement, tournait aux Bourbons. Toute la racaille de Grenelle jurait par le drapeau blanc. Il avait dû partir de ce quartier-là, tant il se querellait avec les artisans, les gagne-petit et les débardeurs, que convertissaient le bas prix du vin, la profusion des fêtes publiques et religieuses.

Mais, du dehors, des maraîchères, à les ouïr, ricanaient :

— Ça vous vexe, hein, les Parisiens !... Plus de Chambre, plus de journaux !... Vous v'là feignants !

— Moi, — disait le postillon, — pourvu que le pain soit à deux sous et le vin à quatre, je me moque du reste !

— Bien sûr !...

— T'as donc pas de cœur au ventre, sacrebleu ! — riposta Brémondot. — T'as donc pas de ça dans la jugeote ?.,. Faut que tu sois pas Français... Tu sais pourtant que c'est les Cosaques qui ont ramené Polignac et les Bourbons en croupe, avec leurs sacrés Jésuites. Est-ce que t'es un Cosaque aussi ?... Pourquoi que tu manges le pain des Français, alors ?... Hein, dis donc ?

— Ah ben !...

Le postillon demeura tout interloqué, la bouche béante. On chuchota derrière lui.

— Y a du vrai ! — finit-il par concéder, se retirant. .

Là-dessus, les écoliers rirent. Quand il fut un peu loin, ils le huèrent en tambourinant sur leurs cartables. A ce bruit, maintes gens sortirent des boutiques. De l'autre côté de la rue, les garçons de l'armurier Lepage s'attroupèrent, curieux. La portière de la maison voisine cessa de balayer les poussières ; et tous les cochers des *Enfants de Momus* se montrèrent ensemble, à la porte de l'estaminet... L'ex-canonnier Bridoit lança même un timide et gouailleur : « A bas le Polignac ! » Pleins de méfiance, les gens se détournèrent. L'ajusteur se remit à huiler avec une plume les batteries d'un fusil de chasse. La concierge rassembla de la cendre en un monceau... Seuls les cochers insultèrent au fuyard... Le

postillon se hâta de parcourir ce bout de la rue Richelieu, puis, laissant les arcades de la Comédie-Française, se hâta par la rue Saint-Honoré. Dambeton, l'ancien chasseur à cheval, lui montra son poing noir. A la cime de sa taille géante, se haussa le front jaune de Brémondot qui lançait dédaigneusement au ruisseau un jet de salive. Mais la rue Richelieu n'en fut pas émue. Les passants se retournaient à peine. Les maraîchères se reprirent à moduler, en longues clameurs, l'offre de choux et de carottes. Et cela remplit toute la perspective anguleuse de grandes voix pacifiques qui montaient vers les ménagères brossant aux fenêtres leurs tapis, vers les cages suspendues des sansonnets, vers les vieux fumant leurs pipes aux balcons derrière les pots de résédas et de jacinthes.

Omer fut content de ce calme : il ne serait pas contraint à fournir de l'héroïsme... L'accroissement de sa richesse l'occupait surtout, encore qu'il répondît aux indignations d'Enjolras par des prosopopées à la gloire et à la sainteté de la Loi. Il supputa la nouvelle chance d'emprunter, sur le revenu du prochain trimestre, dix mille francs à la tante Caroline. Ainsi solderait-il quelques menues dettes négligées jusqu'alors afin de payer comptant une berline de voyage et un surtout de vermeil à figurines de Saxe, objets d'occasion. Il méditait aussi le programme de quelques fêtes surprenantes, à donner l'hiver dans l'hôtel Dubourg, et celui d'un bal champêtre avec illuminations chinoises sur les étangs de Meudon. Cela ne l'empêcha point d'encourager le vieux Pied-de-Jacinthe à faire aussitôt composer un appel, pour le refus de l'impôt, qu'Enjolras rédigeait dans le cabinet de lecture attenant à la librairie. Il s'inscrivit en tête de la liste avec le comte Dubourg, affairé. Même il promit d'ajouter, avant le soir, les noms de Casimir Perier et de La Fayette, outre ceux du capitaine Lyrisse et du major Gresloup.

— Patron, il y a du bruit au Palais-Royal ! — vint dire un apprenti coiffé du bonnet de papier, et qui rapportait des épreuves corrigées au café Lemblin.

— Omer, si nous allions y déjeuner..., chez Lemblin ? — proposa le comte.

A deux, ils y furent. Sous les galeries, les gens de Bourse formaient des conciliabules. Des vieillards poudrés, en culottes, invoquaient le ciel, les mains en l'air ; ils hochaient la tête : « Trois patrouilles de gendarmes suffiront, monsieur, à balayer le populaire !... Cette baisse est sans raison ! On perd la tramontane ! Nous verrons à la corbeille ! » Au seuil du café de Foy, on se faisait la révérence... Omer se souvint que Camille Desmoulins en était parti pour haranguer la foule de 1789. Il eut l'ambition d'imiter ce courage. Mais c'eût été fou de risquer la mort, à l'heure où la fortune promettait tout... Les flâneurs du jardin ne semblèrent pas en effervescence. La redingote sanglée, le chapeau sur l'oreille, des couples de demi-soldes attiraient à peine l'attention des nourrices cauchoises, ou des provinciaux qui maniaient leurs parapluies rouges pour se montrer les saltimbanques. Des bourgeois évidemment préoccupés marchaient, les mains aux poches de leurs pantalons blancs, et la nuque basse. Au café des Mille Colonnes, quelques officiers de cavalerie buvaient du madère, en jasant, autour d'un *Moniteur* déployé ; des agents de change dissertaient sans passion. Mais au café Lemblin, il y avait tumulte. Les faces grises et hâlées d'anciens soldats bonapartistes se disputaient. Au fond, l'oncle Edme se démenait, proférait des paroles de rhéteur, sautait sur ses grandes jambes, froissait les journaux. M. Boredain élevait sa mince figure d'ironie et ses mains ridées au milieu de personnages humant leurs verres de cognac.

Entre mille injures condamnant les ministres, tous se retournèrent à l'entrée du général Dubourg, et le saluèrent d'une rumeur... Son activité de propagandiste l'avait rendu populaire parmi les fidèles des sociétés secrètes. Le capitaine Lyrisse l'engagea aussitôt à mettre son uniforme de l'Empire, son uniforme de chef d'état-major, puis de saisir le commandement. Quelqu'un dont la figure était rose, les favoris blancs et la redingote verte, cria que les journalistes rédigeaient, au *National*, une protestation. Il nomma Thiers, Armand Carrel, Évariste Dumoulin, Charles de Rémusat et Pierre Leroux au nombre des signataires.

Les garçons apportaient des plateaux et des bouteilles... Omer découvrit, entre deux filles, le gros loueur de voitures,

le F.·. Rambourg, écroulé sur un tabouret et qui l'appela d'un signe, en camarade. Abruti par les débauches de sa nuit, il comprenait à peine la valeur des événements. « Oui-dà ! » répétait-il à chaque instant, sans paraître autrement se rendre compte. Ses lourdes mains violâtres tremblaient sur le couteau et la fourchette qui divisaient le fricandeau pour ses compagnes attablées. Celle-ci, Boulonnaise, fredonnait, toute vermeille dans la petite cornette tuyautée d'où pendillaient les grandes boucles d'oreilles en or; elle était mamelue sous le châle de laine brune croisé contre la chemisette. Celle-là, Bretonne, paradait avec le corset de velours, la croix au cou, la tignasse serrée dans un béguin, et le tablier de soie puce. Il les régalait de vin muscat. Les cernures de leurs yeux canailles et les phrases ennuyées de leurs bouches sèches dénonçaient la fatigue de leur vice. Omer préféra ne point s'attarder auprès d'elles, bien qu'il prisât les charmes de la Boulonnaise : elle lui promettait beaucoup par ses regards de paysanne féline. A travers le remous des gens, il rejoignit l'oncle Edme.

L'oncle Edme était radieux. Les muscles de ses bras bossuaient le coutil de sa redingote à mesure qu'il gesticulait. Embroussaillés par les sourcils, ses yeux escrimeurs visaient les visages des allants et venants comme pour y pointer. Parmi les mille petites cornes de cheveux gris, sa forte face vivante grimaçait, riait, blâmait, et commandait des amis dociles qui, selon ses ordres, écrivaient des lettres, faisaient des calculs, partaient en course, emportaient un message, ramenaient des F.F.·. arrachés à leurs bureaux de comptables, à leurs boutiques de marchands, à leurs salons de rentiers, à leurs tabagies de joueurs.

Dans le café roussâtre, enfumé, ténébreux, puant la pipe, l'alcool et la grillade, déjà s'exaspéraient deux cents individus en casquettes de toile et en chapeaux de castor. Au bout des gestes, les cannes à buste d'Empereur assommaient le régime. Des yeux brillants et des lèvres pâles attestaient des résolutions. Des ongles noirs griffaient les journaux. Des mentons courageux se dressaient hors des cravates énormes et molles pour soutenir le cri des moustaches rudes, ambrées par l'abus du cigare. Des poings maigres et des mains grasses

imposaient des conclusions à des faces mafflues, à des profils de vieux vautours décharnés. Un monsieur, qui portait aux joues des « nageoires » blondes, grognait avec obstination : « Le refus de l'impôt!... Le refus de l'impôt! » Une redingote olive et un habit noisette se contredisaient rudement :

— Ils ont appliqué l'article 14 de la Charte, ce qui est légal.

— L'article 14 ne leur confère pas le droit de substituer de simples ordonnances aux lois votées par la Chambre des représentants.

—Il faut répondre à l'illégalité par la Révolution!

— Qui fera la Révolution?... Les Suisses?

— Le peuple!

— Le peuple ne remue pas!

Non, le peuple ne remuait pas! C'était la consternation de chacun. Le désir d'écraser la noblesse arrogante ne pouvait être qu'un besoin de la bourgeoisie. Le peuple se moquait d'obéir à celle-ci plutôt qu'à celle-là.

Les anciens soldats de Napoléon haïssaient la cour parce qu'elle vivait sous la protection de l'ennemi victorieux. Le sens de l'honneur militaire les portait à convaincre de trahison et d'infamie les Bourbons, l'armée de Coblentz, et Marmont, duc de Raguse. Le peuple oubliait ces vieux réquisitoires.

Dans les moments où il ne calculait pas sa richesse, Omer fit et refit ces réflexions. Il lui déplut de rester au milieu de ce bruit vain qui se perpétua tout le temps du déjeuner. L'avocat savait par cœur les déclamations du comte Dubourg. Elles lui furent des rengaines misérables, bien qu'à les écouter de vieux officiers se complussent dans des postures héroïques, et eussent aux yeux des étincelles. Leurs redingotes râpées, leurs chapeaux verdâtres prenaient sur eux des aspects augustes, quand le diplomate des loges écossaises assimilait aux guerres de la Révolution celle qu'ils allaient entreprendre de nouveau contre les Bourbons et les monarques. La chaleur augmentait. Une âcre odeur de bottes, de sueur virile et de chemises sales envahissait l'air. L'oncle Edme aussi recommençait à soutenir ce que son neveu l'entendait, depuis dix ans, rabâcher. Pourquoi sa soif de révolte ne rendait-elle

pas supportables au jeune homme la vaillance, la foi, la vertu civique, dans cette heure où ces hommes eussent sacrifié sans hésitation leurs vies en l'honneur d'un principe?...

« Comment ce que j'admire m'ennuie-t-il? Voici les défenseurs de cette Loi romaine que je révère. Ils me déplaisent parce que leur linge n'est pas frais, parce que leurs bottes sentent un peu fort, et parce que le monsieur qui me parle garde un relent d'eau-de-vie entre les chicots noirâtres de sa bouche... Cependant ils m'aiment, ces braves! Et je les respecte... Je n'en aspire pas moins à quitter ce lieu... Mon oncle Edme fut pour mon enfance l'exemple, le guide. Sa bonté me tira d'affaire il y a trois ans; sa probité m'étonne: pourquoi ne puis-je plus tolérer ses discours, ses ardeurs, ses haines que ma raison partage? Voilà longtemps qu'il m'excède. En vérité, il n'existe plus que sous la figure d'uu fâcheux. Et je lui dois à peu près tout: ma réputation d'avocat, ma situation politique, la main d'Elvire, dont il a su persuader la mère en se faisant aider par Dubourg... Je le regarde s'évertuer, comme on regarde une marionnette au carré Marigny ravir de joie les coquecigrues. Tout ce qu'il raconte, je le crois destiné seulement à contenter de petits enfants... Cette agitation est aussi ridicule que malodorante... »

Il songea qu'à ce même instant il eût pu deviser avec Elvire, assise à l'ombre du parc en robe de mousseline fraîche, le cou nu. Il eût contemplé le teint brillant comme une opale à reflets roses, sous le cimier de la haute chevelure lisse et tordue en coques. Il eût baisé, au bout de la manche gonflée, la petite main fluette et maladive que parfumait l'essence de verveine. Il eût, entre ses lèvres, serré la framboise exquise de la chère bouche. Ce fut un besoin brusque de silence, de luxe et de parfums. Sous le prétexte d'aller aux informations, il quitta l'oncle Edme et Dubourg, sauta dans un cabriolet, se rendit à l'hôtel de Praxi-Blassans.

Au milieu du salon en rotonde, dans un lourd fauteuil de bois doré, la comtesse lui parut très vieille. Elle lisait les *Orientales* de Victor Hugo. Ses mains enflammées par les diamants et les saphirs fermèrent le petit livre. Elle parla de

poésie chaleureusement, de même qu'en 1822, au temps où son affection avait appelé son neveu d'Artois à Paris. Reine triste et intelligente, dans cette manière de trône recouvert de velours violet, surmonté d'armoiries, elle ne renouvelait plus son âme, sauf par ses louanges de l'art romantique. Omer en détestait l'affectation, les redondances, la boursouflure et les massacres à la façon d'Anne Radcliffe. Ils discutèrent sur *Hernani*, dont l'hécatombe finale était, pour la comtesse, sublime, et, pour son neveu, grossière.

— Allons, — conclut-elle, indulgente, — je vois que nous aurons toujours de la peine à concilier nos goûts !

Faisait-elle allusion aux différends qui les avaient séparés à propos de mademoiselle Alvina, lorsqu'il avait refusé la main de cette créole, pauvre et passionnée, pour celle d'Elvire Gresloup ? Il le crut et triompha gaiement :

— Accordez, ma tante, que j'eus parfois raison. Votre Dolorès ne s'est point tuée le jour de mon mariage, sur un lit de camélias, en absorbant un poison javanais... Elle a simplement mis en pièces la statue du saint Omer, mon patron, chose facile puisqu'elle était de plâtre... Voilà votre protégée l'heureuse épouse d'un hidalgo prolifique... Car ma sœur Denise a dû vous écrire que son amie vient d'atterrir au pays de Bolivar, pour y accoucher de jumeaux...

— N'importe : tu as tué l'âme de cette pauvre créature... comme ta sœur a tué la mienne en refusant d'épouser mon fils, comme on a tué l'âme de ta mère en te détournant de la prêtrise... Beaucoup de mères laissent croire qu'elles vivent. Elles sont mortes... Vous êtes des meurtriers, ta sœur et toi... Oh ! de chers meurtriers que nous aimons bien. Dans son couvent, ta mère ne récite pas un chapelet sans prononcer ton nom. Quant à moi, j'adore en Denise cette vaillance de son père dont elle hérita, qui la fait en ce moment attendre à Marseille un bateau pour rejoindre son Augustin, vainqueur, sur les ruines fumantes d'Alger... C'est mon Bernard Héricourt en souliers de prunelle... Elle a ce même caractère ferme et constant qui ne se dément pas, et qui, par-dessus tout, reste épris d'héroïsme... Chers meurtriers que vous êtes... chers meurtriers !...

Sanglotant presque, malgré le sourire, elle tendit à baiser

sa main bleuâtre et froide. Qu'était-elle, en effet, sinon un cadavre de victime, la maigre dame aux boucles grises et blanches, si lasse et si longue, dans le fauteuil trop large pour la robe de crêpe à fleurs bleues? Omer retint ses larmes, tandis qu'afin de signifier le sincère de sa compassion il éternisait le contact de ses lèvres sur les doigts fragiles.

Elle avait envoyé querir Édouard de Praxi-Blassans, qui finit par se montrer brusquement, la soutane en désordre.

— Eh bien, qu'en dit le Parti Industriel? cria-t-il de loin.

— Parti Prêtre, j'estime que tu as fait une sottise, — répliqua vivement Omer. — Il y a du bruit au café Lemblin... Ça y sent diablement les bottes militaires.

— Bah! Comme dit sa Majesté: « Mieux vaut monter à cheval qu'en charrette. » Et le Roi n'entend point porter sa tête sur la place Louis XV, à l'exemple de feu son frère, Avec Martignac on a été au bout des concessions, sans même obtenir de la reconnaissance publique une majorité raisonnable. Demain, on aurait eu la Convention... Tu viens me chercher pour la séance de l'Institut, j'espère?...

— Quoi! tu veux entendre Arago comparer aux étoiles filantes la politique de la Congrégation?...

— Cela me plaira fort. D'ailleurs, je veux que mon père assiste à la séance : je l'accompagnerai.

— Puis-je être reçu par le comte avant de partir?

— Tu sais bien qu'on ne le rencontre guère ici, maintenant! — avoua la tante Aurélie avec une mine assez moqueuse.

Regardant un saphir de ses bagues, elle songeait aux déportements de son mari, non sans une modeste gaieté. Après avoir mollement soupiré, elle rouvrit le livre, et, machinalement, parcourut les strophes. Faute de bonheur véritable, elle se composait une vie fortunée au moyen de la littérature. Hugo succédait à Lamartine et à Vigny pour lui fournir quelques thèmes de rêves consolateurs. Omer félicita ce rare esprit qui se créait une existence intérieure mille fois plus belle que la vérité.

— Quand je me récite ces poèmes où respire l'âme de l'Orient, je pense me rapprocher d'Émile. Peut-être, à cette heure, se bat-il contre les soldats du dey, mon pauvre enfant!

Mais cette appréhension maternelle, la comtesse l'affectait. Certainement, elle songeait plus aux infortunes de son cœur qu'aux périls de son fils. Ce qu'elle tentait d'approfondir avant la mort, c'étaient uniquement les joies sentimentales ignorées de sa vertu, mais familières à la jeunesse des poètes.

— Laissons ma mère à ses petites peines qui radotent un peu, — murmura l'abbé dans l'oreille de son cousin. — Partons...

Ils abandonnèrent la vieille dame sur le trône doré, dans la salle ronde qu'ornaient les meubles d'ébène aux statuettes d'ivoire, et les larges tableaux où bataillaient les seigneurs des Croisades. Lorsque, pour un salut dernier, Omer se détourna, dans la porte, il admit l'illusion de voir sa tante morte ainsi, le livre ouvert sous les mains adamantines qui avaient tenté de saisir la beauté du songe entre leurs feux rampants...

Édouard parla de son œuvre favorite : le collège de Horps, en Flandre. Là, grâce à la tolérance du ministère, s'éduquaient tous les fils de la bourgeoisie catholique opprimée dans les Pays-Bas. Ces jeunes gens rentreraient dans leurs familles avec la haine du protestantisme batave. S'exaltant, le prêtre espéra qu'ils arboreraient l'étendard de la révolte, qu'ils ébranleraient le joug de l'hérésie, et qu'au Brabant éclaterait d'abord la grande révolution catholique. Les États de la Sainte-Alliance adhéreraient... D'ailleurs Charles X et Ferdinand VII, le Bourbon de Naples ensuite, transmettraient au pape, par testament, leurs couronnes. Légataire des monarques, le sceptre de Saint-Pierre régirait toute l'Europe latine. Il n'y aurait plus ni guerre, ni divergences entre les sujets du Sauveur, dans son royaume universel.

Vœu de saint-Acheul et du Père Loriquet, vœu superbe dont Omer plaisanta doucement les chimères. Lui ne croyait guère aux événements tragiques. L'agitation du café Lemblin et la foi de l'abbé demeurèrent également comiques à ses yeux. Il inclinait à prétendre que les mœurs s'adoucissaient, que les débats parlementaires remplaceraient dorénavant les révolutions et les émeutes... Malgré les ordonnances, les grisettes portaient à pas menus, dans les cartons verts, les chapeaux

des dames. Des élégants fumaient de gros cigares aux devantures des cafés, en inspectant leurs escarpins vernis. Dans les berlines de voyage, chargées de malles à l'arrière, maints et maints bourgeois se dirigeaient vers la campagne. Les marchands de coco promenaient leurs édifices de zinc, brandissaient la crécelle. Le montreur de chiens savants étonnait les badauds en corps de chemise. Omer demanda des nouvelles de certaine madame Horstvrahen. L'abbé loua beaucoup la bienfaitrice de son collège, encore qu'elle fût jalouse des autres amies propices à l'œuvre. Il ne s'oublia point jusqu'à sourire de ces relations équivoques. Sous la chevelure blonde soigneusement poudrée, droit dans la belle soutane que serrait maintenant la ceinture de soie, il gardait une mine de dignité froide, sévère, même dure. Omer l'en reprit.

— J'ai charge d'âmes, — répondit l'abbé, — et je dois à ma mission de la faire respecter en ma personne... Voici la voiture de mon père, là-bas... arrêtée à quelques pas de cette maison. Je ne puis monter chez mademoiselle Élodie Barbot, tu le comprends. Je te serais obligé d'aller avertir le comte qu'il ne peut se dispenser de faire figure à l'Institut aujourd'hui : à toutes les solennités, on remarque trop ses absences, depuis six mois. Je vous attends tous deux dans sa voiture.

Il sauta prestement du cabriolet. On était rue Duphot. Omer gravit l'étage de la petite maison et trouva son oncle qui, tout rose, rajustait son bonnet de velours bleu et sa cravate, près d'un guéridon chargé de gravures érotiques. Dans un coin du boudoir tendu de lampas jaune à bordure brune, sur un sofa, la maîtresse de céans, à travers le peignoir de linon, s'exposait, à demi nue, le long d'une peau d'ours. Vexé d'être reçu dans ce désordre, le jeune homme la salua vite. Il n'aima point qu'elle fût coiffée à la girafe avec des perles et des rubans verts dans les cheveux. Praxi-Blassans s'amusait de l'embarras où il avait mis son neveu. Élodie s'essuyait la bouche à son mouchoir. Omer se récria, par contenance, sur le luxe du logis; il examina la pendule de Falconnet et ses trois nymphes d'albâtre qui soutenaient une sphère à cadran.

Loin de chercher à séduire, Élodie parlait d'une fièvre qu'elle avait eue. Soudain, à une grivoiserie du comte, elle

éclata de rire, et les gros rubis qui pendaient à ses oreilles par des chaînes d'or oscillèrent. Ensuite elle vanta les qualités de ses chevaux, son habileté à conduire un tilbury. Par là, devant le visiteur, elle affirma dans quelle mesure elle acquérait l'opulence. Afin d'enorgueillir son protecteur en affichant de l'amour, elle lui baisotait la main. Jaloux, soigneux de ne les pas quitter, celui-ci, dans le boudoir même, se fit peigner, changea de redingote. Cependant Élodie se targuait d'avoir vu madame Smithson s'évanouir dans *l'Auberge d'Auray*, d'avoir goûté mille joies au ballet de *la Fille mal gardée*. Elle plaignit et méprisa le jeune homme parce qu'il ignorait ces deux pièces.

— Comment peut-on vivre à la campagne? C'est à mourir d'ennui. Moi, j'y suffoque... Il n'y a que Paris!

Elle continua sur ce ton de la manière la plus désobligeante. Sotte et interminable, la conversation traînait. Rassurant l'âge du vieillard, cette fille dédaignait avec exagération le neveu. Elle jouait le rôle d'une amante férue de son noble et riche ami, des élégances auxquelles il l'initiait. Omer ne put deviner si le comte s'amusait du manège ou s'y laissait piper. Du temps s'écoula; il fallut prévoir qu'on manquerait la séance de l'Institut. Praxi-Blassans finit par se disposer à sortir. Alors Élodie se rua sur lui, se tint collée contre le corps osseux, puis brutalisa le serviteur qui avait oublié la boîte à pastilles et le jonc à bec de corbin. Elle redressa le jabot de son maître, enleva d'une pichenette les grains de tabac restés sur la lèvre supérieure, et, pour conclure, lui fournit un plein baiser d'adieu.

En bas, l'abbé tenta de morigéner son père, qui ne le toléra point. On atteignit trop tard l'Institut. Déjà les gens sortaient en foule. La belle figure antique d'Arago dominait ses admirateurs. Près de lui, un homme à grosses épaulettes d'or, le duc de Raguse, Marmont, disait :

— On m'abreuve de dégoûts, et cependant il faudra peut-être que je me fasse tuer demain pour des actes que j'abhorre!

Mais il aperçut la soutane d'Édouard et se tut. Omer remarqua l'habit « fumée de Londres », vêtement de Courfeyrac. Au bras de l'étudiant s'appuyait un académicien en

uniforme et de qui les yeux étaient protégés par une visière de soie verte contre l'intensité du soleil : Praxi-Blassans nomma Destutt de Tracy, l'idéologue et l'ancien colonel, membre de la Constituante. A côté de lui pérorait d'un air bravache Combeferre, qui gesticulait dans un frac « pain brûlé ».

Un flot de personnes ordinairement graves se pressait là contre la façade concave du bâtiment, contre les pierres jaunâtres et grises... Des perruques de travers sous des chapeaux ébouriffés, des bras qui se croisaient frénétiques, qui se levaient au ciel pour le prendre à témoin; des dos en redingote bleu flore sous une queue de chevelure blanche, et qui se haussaient pour réponse aux fureurs libérales; des crânes aux mouvements malicieux qui raillaient devant la déconvenue des constitutionnels. Cela formait une masse mouvante et bavarde, oscillant d'une porte à l'autre sur ses pantalons blancs et ses bas chinés. Des mains invoquaient la coupole grise. Des révérences ironiques s'échangeaient sur les marches de grès. Des saluts se répondaient au large. Derrière la grille, solennels et sévères, les prêtres rendaient leurs devoirs aux boutons violets des évêques. Le comte de Praxi-Blassans fut entouré par les nouvellistes :

— Que pense le Château ?

— Sa Majesté est à courre le cerf... tant la mesure lui semble ordinaire et de droit!

— Le populaire sait que quarante mille hommes de troupes fidèles...

— Il n'en faut point tant!...

— Voici le duc de Raguse qui s'apprête à quitter cet astrologue d'Arago!...

Les épaulettes de Marmont brillaient, en contraste avec sa haute figure fanée que de maigres favoris et des mèches grises encadraient mal. De ses gros yeux lourds il cherchait quelques amis entre les courtisans qui l'abordaient, l'échine basse. Non loin, la belle taille de Villemain dépassait les gens. Ses regards francs et vifs, l'expression indulgente de sa petite bouche, l'intelligence extraordinaire de toute sa face narquoise épiaient les consciences, les âmes, dévisageaient chacun. Il recrutait à droite et à gauche pour la réunion qui devait se

tenir le soir chez M. de Laborde, en vue de rédiger une protestation du parlement.

Enfin, Omer Héricourt put toucher du coude l'habit « pain brûlé » du svelte Combeferre, qui le poussa devant Destutt de Tracy. Le vieillard tâcha de le voir, malgré la visière de soie verte et ses mauvais yeux noyés. Aux premiers compliments, il s'écria :

— Ah ! monsieur, voici notre Charte lacérée, détruite, anéantie ! Toute l'œuvre de notre Révolution est à terre. Qui la ressuscitera jamais ?...

— Les représentants du peuple !...

— Je voudrais le croire, monsieur, je voudrais le croire; mais le moyen, avec la nouvelle loi électorale ? Autant dire que les députés seront élus par les préfets... Allons... je vous salue bien... je vous salue bien...

Il avait peur de tomber avant d'atteindre le fiacre. Et les cochers aux galons métalliques qui, sur leurs sièges drapés, fouettaient les attelages des grands, l'effrayaient trop pour qu'il s'occupât d'un jeune orateur. On remontait dans les calèches. Omer se retira, légèrement froissé. Praxi-Blassans le recueillit.

— Ce vieil homme, qui fut un esprit chagrin et borné, encore que vraiment philosophique, est aussi malade que ses opinions... Laissez-moi donc, monsieur, ces ganaches. Leurs jérémiades serviront tout juste à faire baisser la rente vingt-quatre heures et à permettre que votre tante Cavrois y trouve des bénéfices, autant que je me risque à le prévoir... Mais les cours iront au pair après-demain ; et, de ce bruit, qui nous rabat les oreilles, il restera moins que rien... Il y a mieux à faire en introduisant du bon sens dans la religion... Le parti chrétien est celui qui compte le plus de sujets fidèles, et cela non point de par le caprice des individus, mais de par les sentiments héréditaires, depuis quinze siècles, dans les familles latines... Obtenons de le faire triompher : la sagesse le commande... Ensuite ce sera moi, ce sera vous, qui serons capables de lui bailler quelques clystères de science, de libéralisme, voire d'équité... Faisons le catholicisme maître et glorieux : libre à vous de le droguer par la suite en telle sorte qu'il prenne la mine de la République

Romaine... C'est là besogne de purgons. L'abbé que voilà comprend au mieux le juste point. Faites état de ce qu'il prêche... Au surplus, je ne désapprouve pas qu'on mette aux nez de la monarchie et de l'Église l'odeur des tisanes jacobines : cela ne peut que ranimer ces vieilles personnes... Mais gardez-vous de n'être, en tout ceci, que l'apothicaire. Il vous siéra mieux de prendre les rênes, quelque jour, sur le char du Roi... A vous revoir !... Baisez pour moi les mains de votre Elvire.

Allègre, il escalada les trois plaques du marchepied, que le chasseur ensuite releva pour fermer la portière de la voiture haut suspendue ; les deux alezans caracolèrent de court, entre les traits et le timon, puis s'éloignèrent dans le lacis des calèches, des landaus et des fiacres. L'abbé de Praxi-Blassans disait :

— Plaise à Dieu qu'il n'y ait point de bagarres ! S'il advenait quelque tumulte, l'oncle Augustin ne se consolerait pas d'avoir manqué son Vendémiaire. A tout prendre, cela vaudra mieux pour lui. Il rapportera d'Alger une réputation... Ici, il eût pu finir sa carrière dans le fossé de Vincennes, devant un peloton de vétérans... On m'a dit que les d'Orléans l'avaient par M. Casimir Perier... C'est un jeu bien dangereux que celui-là !... Je remercie le ciel, pour le bien de la famille, qu'il poursuive là-bas les cavaliers du Prophète...

— Bast ! — fit Omer. — Je n'attends pas d'émeutes... On a trop reconnu les forçats par qui votre préfet de police fit construire les barricades, il y a trois ans, rue Saint-Denis... Bien sot qui se risquerait à tenir un rôle dans le drame que vos mouchards organisent peut-être ! C'est le scrutin et la loi qui vous materont. Les magistrats eux-mêmes devront vous condamner.

— Tu as déjà noté les trois points de ta plaidoirie ?

— Peu s'en faut !

— A la bonne heure !... J'irai les ouïr..., bien que tu ne viennes pas à mes prêches...

— Tu as trop de jolies femmes... Elvire est jalouse... Quand dînes-tu à Meudon, Parti Prêtre ?

— Mais... bientôt... Dimanche ?

— Dimanche !

Ils se séparèrent, contents l'un de l'autre. L'abbé rejoignit l'état-major ecclésiastique du coadjuteur qui tenait le cercle au parvis de l'Institut, les mains derrière le dos et le ventre en avant, qui lançait des phrases hors de sa face glabre et boursouflée, pour un troupeau frétillant de jeunes prêtres poudrés, musqués, empressés, hilares et souples. Omer ne découvrait pas le major Gresloup. Il aperçut le postillon de leur landau et les deux bêtes grises qui piaffaient dans le ruisseau, le long du quai. Certain que son beau-père l'y retrouverait, il s'installa sur les coussins. Des amateurs et le bouquiniste marchandaient là. Un commissionnaire cirait les bottes d'un lancier bourru. Des harengères se disputaient avec un tondeur de chiens. Ces querelles divertirent Omer.

Bientôt le major parut, entraînant un dandy brun aux lèvres minces. C'était Armand Carrel. Il souhaitait que *le Marteau* reproduisît la protestation des journalistes dans un numéro spécial publié le lendemain, mardi. Et l'équipage trotta vers la boutique de Pied-de-Jacinthe, en traversant le pont du Louvre, derrière une « dame blanche » à trois chevaux pleine de bourgeoises et de leurs emplettes.

Après avoir rappelé fort poliment qu'il avait jadis conspiré à Belfort, en compagnie du général et du capitaine Lyrisse, Armand Carrel se félicita de consulter un avocat notable sur la valeur légale des ordonnances. Pouvait-on livrer au public les journaux sans les soumettre à l'autorisation? Omer l'affirma. D'après son avis, les magistrats ne sauraient procurer une sanction à des mesures évidemment interdites par les lois fondamentales du royaume. Lui s'engageait à vaincre toutes les résistances et toutes les pusillanimités des juges. N'avaient-ils pas accepté, l'année précédente, par plusieurs acquittements, qu'il fût licite de s'associer dans le dessein de refuser un impôt établi en violation de la Charte? N'avaient-ils pas déclaré punissable l'acte de supposer les ministres prêts à vouloir enfreindre les règles de la Charte? Omer cita les textes des jugements. Il lui plut de penser Armand Carrel convaincu; il s'échauffa :

— La loi va dompter la force du monarque, et cela pacifiquement, dans le sanctuaire de la justice!... En acquittant le *Journal des Débats* et M. Bertin, la Cour de Paris, en

décembre, a condamné le ministère Polignac qu'ils accusaient. Elle ira jusqu'au bout de son devoir. Et le barreau l'aidera !

Vraiment il pressentait cette victoire éclatante du Droit. Il n'imaginait guère que devant la stèle de la *Lex romana* un homme de bon sens pût se rebeller, fût-il roi. D'un joli mouvement de sa tête frisée, Armand Carrel contesta cet optimisme.

Mais, de tout l'effort de sa corpulence, le major Gresloup vilipenda les Bourbons. Il opposait à leur politique ses thèses de saint-simonien ; il opposait aussi des théorèmes de logicien aux idées sentimentales du journaliste, et s'emporta parce qu'ils ne semblaient pas d'abord irréfutables à ses amis.

Rue Richelieu, dans le corridor humide conduisant à la cour, aux ateliers de l'imprimeur, le major ne s'arrêta point de rugir. Pour l'écouter, les compositeurs cessèrent de chuchoter entre eux et de rejeter brusquement les caractères dans les compartiments des casses. Pied-de-Jacinthe ajusta ses besicles d'argent et, presbyte, lut de loin, l'épreuve du *National* qu'Armand Carrel lui présentait. Bientôt il éleva le ton, et, de sa voix encore militaire, un peu tremblante, il récita les phrases, forçant au silence les apprentis qui mouillaient les feuilles, les manœuvres qui noircissaient d'encre la pierre, le gnome hideux qui pesait sur les bras de la presse en grimaçant de sa face barbue, l'escogriffe blême qui, pour serrer les colonnes de caractères dans la forme de métal, enfonçait, à coups de maillet, les coins de bois.

— « Aujourd'hui, donc, le gouvernement a violé la légalité. Nous sommes dispensés d'obéir : nous essaierons de publier nos feuilles sans demander l'autorisation qui nous est imposée ! »

— Bien dit ! — approuva le gnome barbu, qui détirait le fond de son ample pantalon rayé.

— On va faire la nique à Polignac, Fanfan ! — se crièrent les apprentis en claquant leurs bonnets de papier.

— Pas vrai qu'il est temps de z'y faire voir des couleurs à ces cafards ? — grogna l'escogriffe. — Ça veut nous ôter le pain de la bouche, quoi ! pendant que ça mange des ortolans

dans des plats d'or! On ne va plus pouvoir imprimer?... Qu'est-ce qui fournira la becquée..., hein, donc?

Il asséna le coup de son maillet sur la table de fer.

— Mes enfants, — déclara Pied-de-Jacinthe, — si nous ne pouvons plus tirer le journal, je ferme la boutique... dès demain... Je n'ai pas d'argent derrière moi, et je ne veux pas faire faillite. Pour lors, ménagez votre paye d'avant-hier... je vous y engage. Faudra peut-être que vous viviez des semaines avec ça, jusqu'à ce que vous ayez trouvé de l'ouvrage.

— Quel ouvrage? — demanda l'un des compositeurs. — Je ne sais pas d'autre métier, moi! — J'ai, rue Beaubourg, une bourgeoise avec trois marmots qui réclament de la soupe matin et soir... Ma paye de samedi? Mais il n'en reste rien... Le boulanger et le propriétaire ont tout gardé!

— C'est la faute des Bourbons, et de Polignac, mon ami! assura le major. — Vous avez été soldat?... Oui... Eh bien, un homme d'honneur ne se laisse pas affamer comme un rat dont on a bouché le trou.

— Parbleu! — se souvint l'escogriffe blême. — Mon père a dansé la carmagnole sur les ruines de la Bastille! Ma mère a été à Versailles avec ses commères de la halle chercher... la boulangère, la boulangère et le petit mitron... quand on a fait la Révolution... C'est pas des choses impossibles... On peut recommencer, des fois!

— Et se faire mitrailler par les Suisses! — grommela rudement une sorte de Silène à la poitrine velue, qui poussait des caractères dans le composteur.

— On les étripera, c'est pas des Français! — gronda Pied-de-Jacinthe, prêt à mettre la pointe au corps des lâches.

— Foin du roi rapporté dans les fourgons des Cosaques et qui recrute des étrangers pour nous faire subir la tyrannie! — jura le prote, qui avait le visage troué par la petite vérole.

— D'abord les Suisses, ça a des uniformes rouges comme les Anglais de Waterloo, — fit le gnome hideux en retroussant son tablier de cuir. — Moi, j'étais tambour en 1815...

— Eh bien, mon brave, il faut prendre la revanche de Waterloo sur tous les habits rouges! — conseilla le major.

— A voir! — contesta prudemment le Silène obèse; et, d'un revers de main, il torcha la sueur. dans les gros plis de son cou.

Ils se turent, reprirent leur tâche dans la salle obscure aux murailles suintantes. Un manœuvre distribuait les cotes de la protestation. Ayant gravi l'estrade grossière où se trouvaient un pupitre, un livre de commerce et un tabouret, Pied-de-Jacinthe vérifia des comptes. Alors un ouvrier siffla doucement la romance du *Saule*, tandis qu'il étalait des feuilles à la brosse. Le gnome barbu s'arc-bouta contre le socle de la presse et, de ses bras musculeux, noirs de poils, serra la vis. L'escogriffe tapa formidablement les coins dans la forme. Puis l'apprenti bossu tira la langue dans le dos du patron. Tout l'atelier éclata; mille brocards et mille injures jaillirent des bouches rieuses... On rivalisa de grossièretés; des spasmes de gaieté tordirent ces pauvres êtres, aussitôt oublieux du chômage possible et des Bourbons.

— Voilà tout le peuple! — murmurait Armand Carrel entre le major et son gendre. — Il ne faut compter que sur nous-mêmes. Thiers a raison...

Omer vénéra l'idée de sacrifice que ces paroles contenaient. Signer la protestation des journalistes, c'était aussi conspirer contre l'État, c'était encourir la peine capitale. Cette tête spirituelle et brave, parée de cheveux noirs, tomberait-elle sur un échafaud, aux bravos de la même populace ignoble qui avait permis qu'on tuât les quatre sergents de la Rochelle? Ce corps jeune et svelte sanglé dans une grosse cravate de cachemire, dans une redingote grise, s'abîmerait-il au fond d'un cercueil pour assassins?... Ils restaient silencieux tous trois, frères par leurs réflexions. Il leur semblait que les rires de ces travailleurs aux âmes molles décidaient le destin de l'apôtre. Par un carreau rompu, les rayons de soleil illuminaient dérisoirement les murs boursouflés, lézardés, tapissés de suie grasse, les épreuves humides séchant sur des ficelles horizontales, les tréteaux ébréchés des casses, les chemises sordides et les gilets loqueteux des ouvriers, leurs pantalons informes ridés de plis gourds, leurs bas poussiéreux roulés sur leurs talons. L'escogriffe aux bras maigres hissait la forme sur son épaule. Le gnome hideux et musclé, court sur jambes, se ramassait dans un effort rageur qui réduisait la résistance du mécanisme. Le Silène à lunettes mâchait du pain en choisissant vite les caractères du casier. L'apprenti bossu balayait

des paperasses, les injuriait et les souillait de crachats visqueux, pour la joie du prote grêlé, chétif, et qui blâma les ouvriers à voix hargneuse.

— Ce n'est pas le peuple qui a fait la Révolution, — dit Omer; — mais la bourgeoisie et la petite noblesse... La populace les suivit lorsqu'elle estima le désordre suffisant pour méfaire sans être châtiée...

— Pourtant le peuple est mort en ligne, quinze ans, pour la philosophie de la France! — répondit Carrel.

— C'est que la main de fer d'un Bonaparte était sur lui, — riposta le major. — Il faut un homme qui l'épouvante et l'électrise.

— Peuh! Il n'y a de force que dans la Loi, — contredit religieusement Omer, honteux de penser toujours aux avantages de l'argent.

Ils sortirent du lieu; ils quittèrent ce sol de terre battue par les pieds en savates de cordes.

— Vive la Charte!

La rumeur arrivait du Palais-Royal. Ils s'y précipitèrent.

Des remous de foule barrèrent le passage vers la galerie d'Orléans. Dans le jardin aux arbres verts, par delà les grilles, des messieurs étaient aux prises avec les gendarmes. Énorme et pansu, Dieudonné Cavrois, debout sur une chaise, contre un kiosque, agitait d'une main son chapeau, de l'autre le *Moniteur*, en déclamant ce que la poussière et le tumulte étouffaient. Les étudiants de sa bande l'entouraient. La tête archangélique d'Enjolras émergea parmi les bousculades avec les mains sales de Bahorel et la tignasse de Grantaire, près d'un groupe qui rabattait, à coups de cannes, les baïonnettes de trois gendarmes enragés. L'écharpe orange d'une grisette, qui était Cydalise, lingère chez madame Cardoche, et sa capote de paille sombrèrent au milieu d'énergumènes. Ils lui faisaient une ovation. Plus loin, dans la poussière, ce fut le gilet écarlate de Ribéride qui haranguait les clameurs de boursiers à chapeaux blancs, à badines. Puis les bicornes galonnés se multiplièrent sous les branches; les efforts des soldats dispersèrent la multitude en furie, refoulèrent une horde de demi-soldes cramponnés à la redingote marron de M. Boredain

que tiraient d'autre part deux policiers. De sa trique, posément, il écartait les menaces des fusils. Plusieurs gamins éperdus grimpaient aux arbres, cassaient les branches; elles dégringolaient avec leurs feuillages. Là-bas, un tabouret de jardin, lancé par l'oncle Edme, vola loin de son profil d'aigle et de ses sourcils broussailleux. Il attaquait ainsi une bande de mouchards en observation près du bassin, et qu'indiquait le geste d'une statue.

A la rescousse, Dubourg accourait. Vers le ciel, il leva son chapeau, montra de la canne à ses compagnons toute une nouvelle masse de gendarmes, l'arme au bras, que dégorgeait la rue Vivienne. Sous les verdures, elle se formait en ligne, avançait, correcte et rigide, ses buffleteries en croix contre les plastrons rouges, précédée par des recors aux gourdins agiles, par un commissaire de police qui marchait en culottes, en bas noirs, la panse dans l'écharpe blanche. Il priait :

— Messieurs! messieurs!... Au nom du Roi, je vous somme de vous retirer!

Derrière lui, deux tambours battaient la caisse. Et le roulement lugubre arrêta les essors des colères libérales. La plupart des vociférations s'apaisèrent.

Alors une jeune femme, qui portait un nœud rouge dans les cheveux, plaisanta :

— Allons chez Polignac!

— Chez Polignac!... répétèrent mille voix nerveuses.

Et cette invite persuada toute la foule, qui se tourna vers les issues ouvertes sur la rue Montpensier. Cent messieurs pâles bousculèrent Armand Carrel, le reconnurent et l'entraînèrent, malgré M. Gresloup, qui les voulut suivre. Omer n'aimait pas rester dans cette multitude. Un ouvrier en veste le rejeta du coude, assez loin, sans même l'apercevoir. Deux étudiants à casquettes séparèrent encore le gendre et le beau-père.

« Où vont-ils? — se demandait l'avocat. — Attention! Il ne s'agit pas de me faire révoquer par le Conseil de l'Ordre, au moment où je vais pouvoir acquérir de la réputation grâce à des plaidoiries brillantes, dont le monde entier s'occupera nécessairement. Cette bagarre ne saurait aboutir à rien qu'à des sottises... Une condamnation en correctionnelle me nuirait trop... »

Sans doute le major devina-t-il ce sentiment à la mine prudente du visage : il cria, par-dessus vingt furieux, qu'il ne rentrerait pas à Meudon et qu'Omer devait partir aussitôt, avertir ces dames, les rassurer, demeurer près d'elles jusqu'au lendemain...

Durant le trajet de Paris à Meudon, le jeune homme arrangea ses rêves d'opulence prochaine : ce plaisir rendit le temps prompt. Cependant, à plusieurs reprises, il redouta que les événements ne l'obligeassent à fréquenter trop les F. F.·. de l'Ardente-Amitié, leurs ridicules.

Omer n'aimait pas entendre le major Gresloup, vénérable, frappant de son maillet la nappe, proposer à deux cents convives joviaux et comiques « les santés d'obligation ». Parmi ces gens de boutique, ces courtauds qui nommaient solennellement « canons » leurs verres à vin, « glaives » leurs couteaux à fromage, et « drapeaux » leurs serviettes; au milieu de ces badauds, le père d'Elvire eut-il dû, de la sorte, humilier sa belle intelligence érudite? Drôle de spectacle, vraiment : autour de la grande table en fer à cheval, ce n'était que figures bien rasées, satisfaites, épanouies, graves sur des encolures osseuses ou replètes et des poitrines ornées de leurs moires bleues. Entre les favoris touffus, des bouches grasses et brèche-dents bavardaient, avalaient, mangeaient, plaisantaient, buvaient, péroraient sans mesure, soulignaient des mines d'importance. Pour chacun de ces petits bourgeois, de ces anciens militaires, les insignes de la maçonnerie valaient les cordons et les plaques des ambassadeurs, des maréchaux, des courtisans. La loge réparait à leur égard les injustices du destin. Très dignes, ils se pavanaient et se congratulaient. Ils jugeaient de haut les diplomates, la Sainte-Alliance et les parlements.

Aux motions révolutionnaires que le cocher Gousenot, crispant la ride de sa joue et clignant l'œil, essayait parfois d'émettre, les timides s'opposaient toujours, par crainte d'être compromis. Les discussions se prolongeaient. Un maigre ébéniste étalait, comme si elles contenaient d'irréfragables preuves, ses mains gâtées par les traces des encaustiques et des vernis. On accusait l'indolence de La Fayette. L'ami de Washington n'avait-il pas autrefois abandonné les conspirateurs de Bel-

fort et de Saumur? Le général Berton n'avait-il pas de sa tête payé sa trop grande confiance dans le libérateur des États-Unis? Un employé de banque, gras, au crâne verruqueux, tenait donc pour les moyens légaux. Si le Roi respectait la Charte, elle suffisait à garantir toutes les libertés. « Et le Roi serait contraint de la respecter », — ajoutait, en avançant sa face résolue, un petit vieillard fardé de rose, grandi par le toupet d'une perruque en filasse. — Paris venait de réélire M. Laffittte, avec mandat d'en défendre l'intégrité contre les assauts de la Congrégation, — assurait délibérément un homme mûr et ventru, en écrasant de son large pouce, sur la nappe, le contradicteur illusoire. — Le peuple de 1814 et de 1815 avait accueilli le retour des Bourbons : « Il ferait beau voir qu'un Bourbon trompât la France! » — ricanait, de sa place, un dadais qu'une cravate de soie verte et les frisures de son toupet roux désignaient certainement, dehors, au goût des grisettes. — Un jour, l'ébéniste avoua qu'il n'avait jamais vendu tant de meubles gothiques, de chaises en tapisserie, ni de paravents à paysages alpestres : était-ce l'heure de bouleverser le commerce avec des utopies?

— A moi la poudre forte! Et de la rouge! Et remplis mon canon, — ordonnait-il, tandis que le frère servant approchait la bouteille de Bordeaux. — Vide la barrique! Verse le fond! Tout est bon...

Et il éclatait de rire dans sa barbe rude.

Pour lui faire raison, Dieudonné Cavrois, d'un trait, lampait son vin. Le gros cousin d'Omer excitait les jeunes étudiants, ses amis, à manger avec abondance. Un à un, il les avait introduits dans la loge en qualité d'apprentis, et il s'évertuait pour les distraire. Par de lourdes facéties, il mettait les convives en belle humeur. A les interroger sur les vertus des mets, il excitait la verve de chacun. Courfeyrac, sortant de sa réserve, posait les coudes à table, joignait ses mains pures demi-voilées par la batiste à plis des manchettes; il redressait une jolie tête brune, aimable, pour discourir sur la façon de lier la béchamel. Le général Lamarque, relevant d'un geste vif son bandeau gris, expliquait aussitôt les manières autrichiennes et russes d'accommoder les pieds de mouton, avec une volubilité de mouvements gracieux, éner-

giques et adroits qui décuplaient toute la valeur de son éloquence. Là-dessus, M. d'Orichamps déclarait à voix suraiguë qu'on ne savait plus faire la cuisine dans le faubourg Saint-Germain ; ce qui était bien le signe de la décadence suprême. Il se moquait verbeusement du dernier repas offert à lui par le marquis de Birague, en 1829, dans son hôtel de la rue Monsieur : les convives avaient eu la colique pour avoir mangé des escargots cuits dans une casserole mal propre. Le doigt blafard chargé d'armoiries demeurait en l'air. La bouche usée du gentilhomme énonçait sa maxime favorite :

— Notre faubourg Saint-Germain est une poire pourrie qui tombera au moindre coup de vent !

La grosse tête de M. Raspail riait alors au nez de la ganache. Il secouait sa tignasse, qui répandait des pellicules sur le col de velours, et il offrait des formules chimiques pour faire promptement se gâter la poire. A quoi M. Mesnil, fourrant ses doigts dans les poches de son gilet à ramages, répétait sa rengaine :

— L'homme est un dieu trop modeste ! Que ne peut-il entreprendre ?

— En effet, que ne peut-il entreprendre ? — demandait M. d'Orichamps.

Et l'on s'amusait à la ronde, parce qu'ils s'approuvaient ainsi l'un et l'autre.

De tous les convives aucun ne se transformait. Tels ils étaient apparus d'abord à l'observation d'Omer, tels ils demeuraient. Les mêmes phrases fleurissaient la bouche des mêmes personnages, avec les mêmes intonations. A peine les modifiaient-ils d'un rien en les appliquant aux aventures quotidiennes de la politique ou de la chronique scandaleuse. Chaque maçon gardait son étiquette indélébile.

Le fondateur du carbonarisme en France, M. Buchez, les mains croisées dans la serviette, énumérait sévèrement à ses voisins les maladies qu'engendrent les excès de boisson et de mangeaille. En bon médecin de campagne, il accusait les ragoûts de développer la graisse abdominale. Il s'alarmait, chaque fois, de compter plus de frères assidus aux banquets que de frères fidèles aux travaux de la loge dans laquelle il avait secrètement, habilement, fait recevoir, un à un, les

« bons cousins » de sa vente afin de diriger à leur insu les francs-maçons nigauds. Sans courroux, il déplorait l'indifférence coutumière, posément, avec une moue de sa lèvre supérieure rasée, au milieu de la barbe en collier grisonnant. Il faisait souscrire un abonnement au *Producteur*, journal des saints-simoniens, dès que l'on demandait par politesse des explications relatives à ses théories. Et il fallait qu'on s'exécutât. Omer Héricourt s'était donc abonné au *Producteur*; ce qui l'obligeait à le lire, car M. Buchez ne se privait pas de l'interroger sur la matière des articles avec une insistance de professeur méticuleux houspillant un disciple médiocre. Combeferre et Courfeyrac étaient aussi les bêtes noires du médecin qu'affligeaient leurs cravates de grosse soie, leurs bijoux et l'élégance de leurs costumes. Malin, spirituel, le chirurgien Ulysse Trélat renchérissait sur les semonces par des lazzis auxquels le docteur Bianchon ajoutait encore. On les surnommait, dans la loge, « Les Deux Pestes »; Omer craignait leurs mots d'esprit. Ils appelaient le capitaine Lyrisse : « Edme ou l'étourneau dans les vents héroïques », et son neveu: « Omer ou le rentier de la gloire paternelle ». La mèche noire et plate d'Ulysse Trélat retombait sur son œil quand il baissait le front pour décocher un brocard; il la relevait ensuite, d'un geste bref, contre sa tempe sèche. Il siégeait, le sourire au coin des lèvres, sur la colonne du Midi, entre les Compagnons dont il provoquait les rires francs ou dociles.

Omer devait subir les insolences aussi bien qu'écouter les allocutions généreuses de Ribéride, frappant à coups de poing son torse rouge pour soutenir d'une manière passionnée des motions innombrables, celle, par exemple, de convier les loges à fréter plusieurs navires, à les armer et à composer leurs équipages de maçons qui, sous la bannière d'Hiram, iraient, combattant la flotte turque, sauver Canaris et les Hellènes. A tout propos, il jurait, sur l'autel imaginaire de la patrie, qu'il exterminerait « les tigres altérés de sang ». On ne manquait pas de l'applaudir, encore que nul de ces boutiquiers n'eût donné deux louis pour l'expédition. Toutefois, Grantaire, contre ces tirades, protestait, la bouche pleine, en allongeant ses mains sales hors de ses manches trop courtes; il recommençait son discours sur l'imbécillité de Dieu, qui ne

comprenait évidemment rien à son œuvre de création. Parfois l'orateur, ivre, prenait à témoin la sagesse d'Héricourt, également favorable aux thèses et à leurs antithèses. Omer se dérobait difficilement à ces effusions, à celles de Bahorel qui lui envoyait son haleine vineuse à la figure en démontrant l'urgence de rétablir la République et la guillotine par des procédés simples, comme de lui prêter vingt francs.

Le jeune homme devait répondre à M. Durtot, petit, solide, obséquieux et plein d'amertume. Ce tailleur jugeait étrange que les dandys de la loge omissent de lui commander leurs fracs, leurs manteaux. Il tenait les draps d'Elbeuf et de Sedan; son coupeur avait appris chez Staub. Que signifiait alors le mot de fraternité partout inscrit sur les documents de la loge, puisque les frères ne s'obligeaient pas entre eux? Son magasin était sis dans la rue Montpensier. Il voyait souvent M. Héricourt en promenade. Le marchand n'épargnait pas plus Combeferre ni Courfeyrac. Alors ils lui montraient les redingotes informes et les pantalons chiffonnés de M. Buchez, le gilet trop étroit de Bianchon, l'habit boursouflé de M. Raspail, en lui promettant leur visite dès qu'il aurait travesti en fashionables de si nobles personnages, ses clients.

Commissionnaire en denrées coloniales, M. Mauravert n'avait pas moins d'exigences que le tailleur. Il entendait que sa présence dans la loge et ses cotisations lui valussent du bénéfice. Il fournissait le sucre, le café, les liqueurs des Iles, le chocolat, le thé, les vins à tous les frères, et même aux Héricourt dans l'hôtel de la rue de Verneuil. De son entrepôt, une lourde voiture à deux chevaux colportait en tous les domiciles ces produits des contrées lointaines. De sa bouche mulâtre, lourde et saliveuse, il racontait certain voyage aux Antilles avec exubérance, parlait de ses combats contre les serpents et les nègres, faisait, en couchant sur l'épaule son crâne laineux, le simulacre de mettre en joue, et, l'œil mi-clos, visait avant de dire : « Paf! » malicieusement.

Autour de ces protagonistes s'agitaient des gens que le deuxième surveillant Michel Chrestien, trop affable, avait peine à contenir en dépit de sa face barbue, chevelue, sereine comme celle de Jupiter. Le capitaine Lyrisse les obligeait à l'obéissance, quand il grondait avec une voix de commande-

ment. Il réussissait à faire écouter l'orateur, quand, prêt au discours, le divin Arago se levait.

Admis récemment parce que les carbonari comptaient sur leur vigueur militaire, les cochers des *Enfants de Momus* imposaient assez bien la discipline, lorsque le comte Dubourg ou le major Gresloup donnait un ordre. Les vieux soldats chutaient impérieusement les bavards. Pied-de-Jacinthe se dressait, parcourait de l'œil les rangs. Respectueux de sa moustache blanche et de sa face décharnée, commis, chefs de bureaux, restaurateurs, pharmaciens et libraires obtempéraient alors ; et la belle figure antique d'Arago s'illuminait des sentiments sublimes que promulguait son éloquence.

Rambourg, le loueur de voitures qui commandait les automédons, avait été lui-même commissaire aux vivres en Espagne. Large, obèse dans un habit marron, la face ravagée par les vices des bouges où il passait maintes et maintes nuits, il cherchait toujours où s'asseoir, en écartant les jambes, pour libérer de toute étreinte son ventre. Dans la rue, il s'affaissait sur une borne; à la maison, sur une chaise, un banc, un coin de table. En courses, il ne quittait point son cabriolet bas, et faisait venir de l'estaminet ou de leur logis les individus qu'il voulait entretenir. Ses mains violâtres jouaient avec les deux grosses montres pendues à ses bretelles de soie rouge et verte. On le savait agent de M. Laffitte, qui subventionnait un peu son négoce et payait les gratifications reçues à chaque fête par les anciens cavaliers de l'Empereur. Omer plaidait pour le loueur contre le préfet de police. Rambourg se plaçait à table près de son avocat, pour lui dire ses affaires. De l'autre côté, M. Roullon, en noir, sentencieux et pesant, élucidait à l'oreille de maître Héricourt les difficultés juridiques de ses baux ; puis les contestations fréquentes entre les couvreurs, les charpentiers et lui. Flanqué de ces plaideurs, Omer prenait peu de joie. Son âge l'obligeait à subir leurs élucubrations sans broncher. Au reste, il leur devait de la gratitude, car, au Palais de Justice, sa réputation d'avocat extraordinairement précoce était faite par ce nombre d'affaires libérales mêlées à celles des pieux amis que lui recommandaient sa mère ou les Praxi-Blassans. Il plaidait

les unes et les autres dans un esprit de mesure également éloigné des exagérations particulières aux sectes, mais également prompt à recueillir dans chacune les justes raisons. Néanmoins les propos de M. Rambourg et ceux de M. Roullon contribuaient à lui rendre pénibles les agapes de l'Ardente-Amitié; d'autant que M. Rambourg ôtait, sans adresse, de sa bouche les arêtes de poissons, et que M. Roullon bloquait dans ses mâchoires un dentier de métal au moment des hors-d'œuvre pour le retirer au dessert en dissimulant cette manœuvre sous la serviette. Tous deux, affligés de maux d'estomac, laissaient fuir, en outre, dès le second service, des hoquets incongrus.

Aussi le jeune homme accueillait-il bien l'instant de la cinquième et dernière « santé d'obligation », lorsqu'il avait applaudi les homélies fédéralistes de Michel Chrestien, les épanchements émus de Ribéride, les expositions fourriéristes de Courfeyrac, les conférences astronomiques et mystiques d'Arago, les vagues appels au combat de Raspail et d'Auguste Blanqui, colérique, les sèches allocutions saint-simoniennes du vénérable. Enfin le général Dubourg, maître des cérémonies, se mettait debout à sa petite table, dans le milieu du fer à cheval encombré de gâteaux en ruines et de fruits en monceaux, semé de bouteilles vides, de verres à demi pleins, hérissé de bougies en ligne et de cristaux frêles où pétillait encore la mousse du champagne, chargé de compotiers où débordait le fromage à la crème, entre les fleurs de papier rose, azur, écarlate et or qui formaient le triangle maçonnique, l'équerre et le compas sur la mousse artificielle des corbeilles.

Au sommet de sa stature, la calvitie du général luisait sous le feu des lampes suspendues. Sa grande voix dominait le tapage des discussions, le fausset suraigu de M. d'Orichamps, qui chassait les mouches avec sa serviette, les maximes tonnantes de M. Mesnil, les « chut » des cochers aux trognes amollies, les exhortations de l'ébéniste levant ses paumes de palissandre verni, le bruit même du maillet, qu'à l'orient de la salle, le major Gresloup heurtait solennellement contre son assiette.

Mêlées à des calculs de fortune, ces images vulgaires et saugrenues hantèrent l'esprit du jeune avocat jusqu'au moment de revoir Elvire fraîche, joyeuse d'avoir cueilli des

fleurs dans le parc. Elle attendait son mari sur le perron; elle le reçut dans son baiser délicieux, le mena vers la blanche table, les verreries limpides, les argenteries lumineuses et le bon visage pensif de madame Gresloup. Leur chance les grisait tous trois. Ils établissaient du bonheur dans leur avenir. L'odeur des pelouses entrait par les hautes fenêtres. Les servantes galloises bleues et blanches, les deux laquais verts attendaient silencieux aux angles du dressoir que garnissaient réchauds et flacons. Omer imputait aux événements la cause de succès prochains pour son éloquence.

— Que tes actes sont nobles et généreux! — dit Elvire. — Est-ce moi, celle que tu aimes et qui porte ton nom?... Vraiment?... Ah! mon bel Omer!

Le dîner fut succulent, gai. Madame Gresloup, ravie de compter encore ce que la Banque d'Artois gagnait à la baisse, proposa d'acheter une maison à Dieppe et de voyager en Italie.

Plus tard, l'alcôve enferma les chaudes effusions des époux. A saisir la poitrine pâle et parfumée de verveine, Omer oublia les odeurs de limaille qui régnaient dans l'imprimerie, aussi bien que les relents de bottes habituels au café Lemblin. Cependant les appels de son fils, Olivier, lui rappelèrent dès l'aube ce que sa race latine devait à la mémoire de Rome, et à la divinité de la Loi.

II

Au matin, les journaux justifièrent en partie la quiétude d'Omer. Si la foule avait assailli de pierres une voiture où elle avait cru reconnaître le prince de Polignac rentrant à l'hôtel des Affaires étrangères, la gendarmerie avait promptement dispersé l'émeute. *Le Marteau* publiait un dessin de Joseph Bridau : un Charles X gâteux, sous le costume des Jésuites, avec l'emblème du Sacré-Cœur autour du bras, le cierge et le bréviaire aux mains. La légende était : *Oh! le vilain sire!* A la seconde page, s'étalait, en lettres grasses, la protestation des journalistes ; puis une invitation à l'entente

pour le refus de l'impôt, article identique à celui du *National* et du *Temps*. Après cette lecture, Omer écrivit la minute de l'opposition contre le créancier de madame Cardoche : il y insérait une subtilité de procédure fort essentielle, et que l'huissier eût certainement omise. De bonne heure, il monta dans le tilbury en promettant à son Elvire de lui rapporter, le soir, du poisson de mer, soles ou turbot, que l'on achetait chez Laffitte et Caillard, à l'arrivée de la diligence normande.

Paris ne semblait guère plus ému que la veille. Les fumets de cuisine s'échappaient des restaurants. Le « tigre » reçut les rênes à la porte de l'huissier, rue de l'Échelle. Recopié séance tenante, l'exploit fut transmis à l'avoué de Camusot. Après quoi, l'attelage trotta vers le magasin de lingerie, rue Montpensier. Or, un rassemblement d'épiciers, de commères, de curieux, de gâte-sauces embarrassait la voie devant la boutique de Pied-de-Jacinthe. L'avocat sut immédiatement que le commissaire de police, après avoir saisi les presses du *National*, celles du *Temps*, venait opérer dans l'imprimerie du *Marteau*. Vingt commis et artisans prolixes le renseignèrent :

— Le monde du quartier s'amusait à voir les drôleries dans la vitrine... M'est avis que le pauvre vieux va fermer boutique. Le v'là ruiné, de ce coup-là... Un homme qui a versé son sang pour la France!... Sacré nom!... C'est pas l'Empereur qu'aurait fait ça!...

— Sûr et certain! — approuva le garçon de café qui rattachait le ruban de son escarpin.

— On attend le ferreur des forçats: il est encore à démonter les machines du *Temps*... Il n'y aura pas un honnête serrurier pour accepter de faire cette besogne-là!

— Pas plus ici qu'en haut de la rue, — déclarait un commis fanfaron à une dizaine de flâneurs bavardant, les mains dans les poches.

Omer sauta du tilbury, l'envoya devant le café de la Régence.

— Je suis l'avocat du sieur Pied-de-Jacinthe, — dit-il au gendarme qui défendait les abords de la maison.

Il montra sa carte. On lui permit de parvenir jusqu'à la cour humide, bordée de hangars et d'appentis. Outre six gendarmes, baïonnette au canon, cent personnes l'encom-

braient, typographes de Pied-de-Jacinthe, voisins, carbonari, et F.F.·. de l'Ardente-Amitié, buveurs des *Enfants de Momus* et messieurs. Le major Gresloup, battant du poing son estomac proéminent, persuadait le capitaine Lyrisse. L'étudiant Ribéride endoctriniait un artisan timide conduit devant la porte close par le patron, qui refusait de l'ouvrir :

— Je vous répète ce que nous disions tout à l'heure, M. Baude et moi, à votre camarade, dans les ateliers du *Temps*... Si vous forcez cette porte, vous devenez le complice d'un acte illégal, vous commettez un vol avec effraction, que l'article 384 du Code pénal punit par les travaux forcés... Voici maître Héricourt, avocat à la Cour d'appel : il confirmera ce que j'avance...

Omer regretta d'entrer juste à point pour s'afficher au nombre des rebelles et de façon irrémédiable. Néanmoins, il se refusa d'hésiter. Sous la mèche noire, l'œil malin d'Ulysse Trélat le surveillait. Dans le groupe des carbonari, M. Buchez gardait une mine de sévérité muette entre les bouts de son col mou. M. Raspail guettait de sa figure noiraude, vive, engoncée dans le gros col de velours. Dieudonné Cavrois crispait ses larges joues pour réprimer ses objurgations; et, rigide dans sa gaine de vêtements sombres, M. Roullon mâchonnait une sentence de flétrissure. Omer pensa qu'après tout sa nouvelle richesse permettait l'indépendance. Il se décida pour le brave oncle Edme, pour son beau-père, pour l'ardeur de ce Ribéride à la chevelure de page, et pour la tradition romaine que le fils d'Elvire perpétuerait. Mot à mot, lentement, dévotement, il récita l'article 384. Son accent courageux et solennel étonna.

— Bon! — fit le serrurier, ôtant sa casquette pisseuse, avec une emphase de théâtre. — Respect à la loi! Je m'en vais...

— Maître Héricourt, — réprimanda le commissaire de police, — il vous appartient moins qu'à tout autre de méconnaître mon caractère et mes insignes. J'agis au nom des pouvoirs constitués...

Ce freluquet au chapeau de castor était donc l'ennemi. Son observation, c'était l'insulte de la force barbare.

— Non, monsieur, — répliqua vivement Omer, glorieux

des murmures qui l'approuvaient déjà. — Non, monsieur: vous n'accomplissez pas un devoir prescrit par la loi; vous obéissez aux caprices de vos maîtres... Nous, citoyens, n'avons pas à nous incliner devant des caprices... Les ordonnances n'ont pas été ratifiées par la Chambre Basse ni par la Chambre Haute... Ce sont des caprices, et non point des lois...

Il acheva d'une voix tonnante, grisé par l'ivresse de ses nerfs, et tout à coup transporté d'aise en s'admirant héroïque. Le vent de ses paroles le soulevait au-dessus des hommes. Il eût dit que, du buste, il dépassait, tout à coup, leurs statures.

— Vive la Charte! — conclut l'escogriffe blême.

Pareille acclamation jaillit de toutes les bouches. Le Silène lui-même la proféra derrière l'échine du gnome hideux. Les cochers la renforcèrent par des gesticulations véhémentes. De son œil sanglant, de son front de marbre, l'ancien cuirassier Brémondot menaça, la lippe en avant, le petit commissaire quinteux qui s'exaspérait, qui bredouillait.

— Paix là, messieurs! paix là! Doutez-vous que je puisse vous faire arrêter sur-le-champ pour rébellion?... Obtempérez aux ordres.

Omer sentit bruire dans ses fibres toute la colère de l'assistance. Il sut qu'il excitait les courages endormis, que ces gens l'adoraient, vivante incarnation de la justice près de les défendre du chômage, de la faim, de la mort. Cet espoir de les entraîner, de déconcerter ce petit policier bilieux, le jeta hors de lui, hors de sa prudence. Il n'avait qu'à gagner en payant d'audace; il haussa les épaules dédaigneusement.

— Çà, maître Héricourt, je puis vous conduire vous-même à la Conciergerie, les menottes aux poignets!

— Je vous en défie!... L'article 341 punit des travaux forcés l'arrestation arbitraire. Tout le barreau de Paris agirait contre vous, et ferait appliquer la loi!... Car cela, c'est la loi! Tandis que ceci, ce n'est rien du tout... Ce n'est rien, en vérité, moins que rien!

De l'index il désignait les ordonnances qu'un subalterne collait au mur. Il cria :

— Rien devant la loi! Moins que rien!

A cet instant, sa croyance vécut en lui, mieux que lui-

même. En ses veines, en son cœur palpitant affluait tout le sang noble des ancêtres latins que son érudition vénérait, celui du Peuple aux Sept Collines. En son âme s'exaltait l'honneur des Gracques, de Brutus, de Justinien, de Danton, le pontife de cet esprit antique servi par les armées jacobines, par le colonel Héricourt avant qu'il fût tué en pourchassant, après Wagram, les soldats de la tyrannie. Contre le serviteur des mêmes adversaires, le fils avança, l'enferma dans son geste à la Popilius. Heureux d'être puissant, Omer délirait presque, ses nerfs vibraient, et ceux aussi des grands Romains ressuscités en lui. C'était le dieu des légionnaires qui s'évertuait par son éloquence; c'étaient les antiques forces mystérieuses de leur Mithra qui, par sa bouche, allaient vaincre. Ainsi que ce jeune dieu au bonnet rouge, il terrasserait encore la bestialité du taureau symbolique, la brutalité des rois, en la personne mesquine de ce petit domestique éperdu, prêt d'instinct au recul, tandis que l'officier de gendarmerie, par les lueurs mal éteintes de son regard, approuvait tant de courage civique. « Mon fils ! pensait Omer. Je fais à ta descendance un destin de liberté ! » Il l'évoquait endormi, l'enfant d'Elvire, l'espoir aux yeux clairs et aux cils sombres de leur œuvre conjugale. Et cette chère image ordonnait d'abolir toute peur, de soumettre la vie présente aux félicités du temps futur.

A sa main s'attachait la rude poigne de l'oncle Edme, qui lui froissait les muscles pour le remercier. Chaude caresse d'affection, le major enlaçait du bras l'audace de son disciple. Le prote redressa tout son corps maigre, et lança des jurons émus vers les toits.

Dans cette cour noirâtre, humide et profonde comme un puits, une chose majestueuse s'accomplissait. L'esprit terrassait la force. Honteux de leur mission, les gendarmes ne bougeaient pas derrière leurs baïonnettes. Appuyant sur le grand sabre ses gantelets jaunes, leur capitaine épiait insolemment les allures du commissaire qui dictait au subalterne les notes d'un rapport. Les carbonari gardaient leurs masques de juges devant le coupable qu'était ce pauvre fonctionnaire tripotant son écharpe à franges. Il y eut du silence et du respect. Les apprentis eux-mêmes ne chuchotaient plus en haut du haquet

où ils s'étaient juchés, les jambes pendantes. Une main dans son habit, Omer Héricourt recevait les félicitations d'Ulysse Trélat, de M. Buchez, de M. Roullon.

Le ferreur des forçats fit son entrée, portant des tenailles et des pinces. Les huées de Bahorel et de Grantaire furent renforcées par celles de l'escogriffe, du gnome, du bossu, des cochers, de tous les typographes.

— Laissez cela, mes amis ! — pria le jeune Ribéride, beau de sa pâleur. — Ce n'est pas un homme, c'est un instrument vil...

Le colosse enfonça son bonnet de laine sur ses favoris. Les bras lourds, il choisissait entre ses outils posés à terre ; il se baissa, la croupe monstrueuse tendit le pantalon de cuir. Il glissa un levier sous la porte, pesa. Les vis de la serrure sautèrent bientôt ; les recors se précipitèrent dans l'atelier béant. A leur suite, le ferreur se dirigea vers les machines. On entendit retentir le son clair du marteau qui frappait les boulons. Alors Pied-de-Jacinthe boutonna son habit carré contre sa maigre poitrine. Son menton tremblotait. Dans ses yeux brouillés et jaunes, de l'eau sourdait.

— Il est inutile de revenir ici, vous autres ! — dit-il aux ouvriers. — Je n'aurai plus de travail pour vous... Je ne sais plus moi-même où trouver mon pain...

L'escogriffe et le prote grêlé grognèrent vers les gendarmes impassibles.

— Va demander au commissaire qu'il t'offre la soupe et le bœuf ! — conseilla le cocher Gousenot. — As-tu du cœur ? Alors vas-y... Aïe donc !

Un clin d'œil malicieux creusa la ride profonde qui partageait sa joue. Dambeton encouragea les ouvriers par les moqueries de son mufle moustachu. Brémondot oscillait sur les colonnes de ses jambes, serrait ses poings de cuirassier formidable. Assurant leurs chapeaux cabossés, les buveurs des *Enfants de Momus* s'apprêtaient à des luttes. Omer prévit le danger :

— Hors d'ici !... Cela pue le crime !

Au soleil de la rue, ils furent abordés par la foule curieuse et babillarde.

— Nous sommes des ouvriers sans pain, et, tout à l'heure, sans feu ni lieu! — marmonna l'escogriffe aux badauds qui l'entourèrent.

— Je vais quérir des sous chez Polignac, moi! — décida le gnome barbu; et il roula son tablier autour de ses hanches.

On l'applaudit. Une fille minable tira par la blouse le morne Silène dont les bajoues fléchissaient.

— Patience! — recommandait aux apprentis le petit bossu, patience!... Sais-tu comment on peut coudre un drapeau bleu, blanc, rouge?

— Il y a des étoffes chez la marchande de modes, la mère Cardoche...

— Le patron dit que ça chicanerait joliment les mouchards. Seulement...

— De l'argent? — interrompit Dieudonné Cavrois, qui fouillait dans son large pantalon de toile. — Tiens, voilà un écu... Achète les trois couleurs.

A ces mots, l'avocat se souvint de madame Cardoche et de ses inquiétudes. Il se disposait à lui rendre visite, lorsqu'il aperçut Rambourg écroulé sur une borne, au milieu de ses cochers. Bridoït, l'ancien canonnier, prit le bras de l'escogriffe, et le tira dans le cabaret des *Enfants de Momus*, puis Gousenot y conduisit le prote grêlé, deux manœuvres. Il les invitait tout haut :

— Allons boire à la santé de la Charte et du général La Fayette!... Venez aussi, tonnerre!... C'est un hussard de l'Empereur qui régale!

— Vive l'Empereur! — s'écria le petit bossu brusquement.

La présence des gendarmes, des mouchards empêcha des approbations plus bruyantes.

Là-dessus, un garçon accourut qui distribuait gratuitement à tous les exemplaires du *National*. En une minute, la rue s'éclaira des mille feuilles fraîches qu'on déployait sur le seuil des boutiques. Au cœur des groupes, des jeunes gens récitaient les paragraphes; avec des intonations d'acteurs apprises boulevard du Temple. Le coureur jetait les journaux par dizaines dans les magasins, dans les allées des maisons. Il leva les stores rouges des fiacres abandonnés contre le trottoir, pour y introduire le factum séditieux :

— A bas les ordonnances ! Et vivent les chasseurs à cheval ! criait Brémondot en faisant claquer son fouet.

— Qui trinque avec les braves ?...

Ni l'oncle Edme, ni le major ne se dérobèrent à l'invitation de l'ancien soldat. Ils emmenaient Pied-de-Jacinthe, bien qu'Omer voulût lui dicter une procuration. Dans la tabagie, on s'excita tout de suite. Pied-de-Jacinthe promit de décrocher ses pistolets d'arçon et de tuer comme un chien le mouchard qui s'opposerait au montage des presses. L'escogriffe et le gnome barbu jurèrent d'être ses complices. Quant aux cochers, nulle de leurs vieilles prouesses en Espagne, en Russie, en Saxe n'égalait plus ce que prodiguerait leur vaillance prochaine.

— Si Martignac gouverne avec le centre, il est chassé par la droite ; si Polignac gouverne avec la droite, il est chassé par le centre et la gauche... Il n'y a plus de gouvernement possible, — démontrait à M. Roullon le major Gresloup. — L'anarchie prépare la tyrannie. Prenons garde à nos droits. Il faut que les gens de cœur s'unissent pour en finir avec ce régime restauré deux fois par l'ennemi...

On choqua les verres... On dénombrait les chances. Un peu moqueur, Omer douta qu'ils pussent réussir : le canon aurait vite réduit à rien leurs efforts. Mais Gousenot rappela qu'en Espagne les chevau-légers tout seuls, lances au poing, avaient culbuté les batteries de Sommo-Sierra sur un affreux terrain de montagne... Et le tambour de 1815 cita des exemples. confusément. L'avocat examinait les vestes déteintes, les amples pantalons écourtés, les bottes éculées, les chemises rapiécées de ces pitoyables paladins. Il eût souri de leurs vantardises. Elles l'ennuyèrent bientôt, comme celles du capitaine et du major qui renchérissaient.

— Marmont prend, au Carrousel, le commandement des troupes ! — confirma Michel Chrestien, la barbe en désordre et le visage en sueur.

— Celui que l'Empereur a flétri par ces mots : « La trahison du duc de Raguse livra la capitale et désorganisa l'armée !... »

— Un traître ! L'ami des Kaiserlicks et des Cosaques...

— Voilà bien celui qu'il fallait aux agents de Metternich !

— Soldats de l'Empereur, l'ennemi règne dans nos murs! ajouta le capitaine Lyrisse. Vous laisserez-vous subjuguer sans vous défendre?

Mille jurons répondirent. On posa rudement les rouges bords. Le poing crevassé de Dambeton ébranla le comptoir d'un grand coup qui fit s'épancher le vin... Dehors, la nouvelle se propagea. Les commis de l'armurier la transmirent aux porteurs de la boulangerie. Des servantes l'apprirent aux deux bouchers occupés à vêtir de graisse les quartiers de viandes, le long de l'étal. De son entresol, un lecteur du *Figaro* comprit : il appela son fils, qui courut à la fenêtre, se pencha pour interroger le marchand de tonneaux roulant sa barrique. Un jeune cavalier arrêta son cheval, s'informa, puis se découvrit :

— Vive la Charte!...

— A bas les ordonnances! A bas les ministres! — firent les imprimeurs aux bonnets de papier, les noirs mécaniciens des presses, qui commençaient à descendre la rue Richelieu, par équipes congédiées.

— Du pain!... Pas de ragusades!...

L'ivresse agrandissait les yeux hagards de ceux qu'avaient altérés la chaleur de la saison et les ardeurs de l'invective. Manches retroussées, gilets ouverts, bras dessus, bras dessous, ils avançaient, trapus et arrogants. Les brocheurs de la rue de l'Oursine, aux tabliers salis de colle, marchaient sur deux files, comme la troupe, et chantaient :

En avant
Fanfan la Tulipe,
Oui, mill' noms d'un' pipe,
En avant!

Des femmes les accompagnaient. Les fanchons de couleur, les madras éclatants enveloppaient leurs faces tour à tour chagrines et rieuses. Les balcons se garnirent d'épouses inquiètes qui ragrafaient leurs camisoles en se montrant la multitude accrue. Des orateurs poussifs, grimpés sur les bornes, interprétaient la prose des gazettes. Mais une rumeur immense, vague et lointaine naissait. La rue se remplissait de bravaches. Il en sortait des maisons, et ils finissaient d'endosser

leurs vestes pour applaudir les paroles les plus téméraires du bel Enjolras enrôlant l'émeute, près de Ribéride. La tête d'ange et la tête de page enjôlaient les grosses femmes émues, les écolières qui dansaient la capucine, les cuisinières qui protégeaient du bras droit leur pain de quatre livres et leur panier de provisions tenus dans le bras gauche. Un chien, férocement, aboyait : il reçut un coup de trique, et s'enfuit avec de longues plaintes de désespoir chétif. Le long des façades indéfinies montaient mille vociférations, jusqu'au fleuve du ciel qu'enserraient les girouettes et les angles des toitures.

Aux *Enfants de Momus* défilèrent successivement les membres de l'Ardente-Amitié, qui présentaient leurs condoléances à Pied-de-Jacinthe, le F.·. Terrible. L'employé de banque avait été poursuivi par les agents de police dans le jardin du Palais-Royal; il ôta son chapeau pour éponger son crâne verruqueux.

— Polignac a violé la loi : il est hors la loi!... Qu'en dites-vous, maître Héricourt?

— Assurément! — concéda l'ébéniste aux mains éternellement vernies de palissandre. — Le commerce de Paris retire sa confiance au gouvernement. J'ai mis les barres aux portes de ma boutique; et me voilà. L'Ardente-Amitié doit soutenir le F.·. Pied-de-Jacinthe illégalement frappé. Tel est mon avis, monsieur!

Et il courbait en deux son corps famélique, sous le nez de l'avocat, pour le convaincre de plus près.

— Les propriétaires seront avec vous! — déclara solennellement M. Roullon. — Les ministres ne doivent porter aucune atteinte à la propriété : c'est inscrit dans la Charte. En ruinant mes locataires, ils réduisent le revenu de mon immeuble. Ah!

A la porte ouverte, le petit vieux fardé de rose montra bientôt son toupet de filasse. Il se faufila parmi les cochers :

— Maître Héricourt, j'ai vu le 10 Août, moi!... Donc je puis le dire, c'est une turpitude! On trompe le roi Charles X. Quelle faute d'avoir donné le commandement à Marmont!... Tous mes employés désertent mes bureaux... Ils sont au café Lemblin, et ils demandent au général Dubourg un plan de résistance.

— Après tout, conseillait un F.·. ventru, nous avons encore chez nous nos fusils et nos fourniments de gardes nationaux. Si on a licencié les légions en 1827, on n'a pas osé les désarmer. Nous pouvons toujours faire observer la loi...

Et, du pouce, il écrasa dans l'air ses ennemis prochains... Mais les bravades des cochers étouffèrent tous les propos. On suffoquait dans cette salle étroite; le bruit des voix ébranlait sur les étagères les rangs de bouteilles à rogomme. La tenancière se plaignit tout à coup d'être volée : il fallut que Dieudonné lui jetât une pièce d'or pour la contraindre au silence. L'oncle Edme réclamait les adresses de tous les anciens soldats résidant à Paris pour les convoquer. Assis derrière une table couverte de chopines, il notait au crayon, sur le dos d'une lettre, les renseignements contradictoires de gens qui se querellaient.

— Omer, — dit M. Gresloup, — il est indispensable que je communique ces nouvelles au général Pithouët avant qu'il écrive au général Lamarque. Il m'attend, d'ailleurs, pour se rendre à la réunion des députés libéraux chez M. Casimir Perier. Venez avec nous, Dieudonné !... Avez-vous une voiture?

Omer accepta volontiers de fuir cette bagarre où chacun expliquait ses opinions à tue-tête. Tous trois se dirigèrent en hâte vers le café de la Régence et le tilbury de l'avocat. Ils eurent de la peine à contourner les rassemblements compacts. Gagne-petit, serruriers noircis par la limaille, savetiers tenant une forme ou une empeigne, coiffeurs frisés, peintres munis de leurs pinceaux, tous s'évadaient de leurs échoppes, dégringolaient de leurs échafaudages, afin de participer au tumulte de la rue, que bouscula brusquement, derrière un essor de gamins et de fugitifs éperdus, le trot de six gendarmes à cheval. Frôlés par la masse, les deux cousins s'engouffrèrent dans une allée sombre, aux bras de maritornes hurlantes dont les chairs molles et chaudes, à travers l'étoffe, les touchèrent. Le péril passait. Au milieu de la rue, un broc de lait visqueux répandu sur le pavé, un garçon qui se relevait en serrant à deux mains son crâne, intéressèrent aussitôt la foule. De nouveau elle envahit la chaussée. M. Gresloup appelait de loin. Peureux de recevoir un coup de sabre, d'être foulé par les chevaux, Omer pesta contre l'imprudence des petites gens.

A quoi servait-elle? Il blâma vivement l'oncle Lyrisse de convier le peuple à une lutte intempestive et dangereuse.

Au café de la Régence, sous les nymphes des peintures murales, on retrouva le gilet rouge de Ribéride, l'habit « fumée de Londres » et l'habit « pain brûlé » de Courfeyrac, de Combeserre, la figure rasée d'Ulysse Trélat, la barbe en collier du sévère M. Buchez. Sa tabatière de corne en avant, M. d'Orichamps offrit une prise. M. Mesnil, qui jouait aux échecs avec M. Raspail, remonta ses lunettes pour accueillir par des interjections dramatiques le major et son gendre. On échangea des vues. Ces messieurs attendaient l'heure de la réunion chez Casimir Perier. Les curiosités anxieuses des autres consommateurs considéraient alors, vers la droite de la place, au bout, les gendarmes à pied refoulant jusqu'aux échafaudages d'une bâtisse, au coin de la galerie de Nemours, quelques apprentis, l'escogriffe et le gnome qui, le coude en dehors, refusaient de se disperser. Dans le café, toutes les âmes des spectateurs vivaient les affres du conflit, guettaient la fin. Qui tenant pour l'autorité, qui pour la révolte, on dissimulait, sous des plaisanteries et des rires, la passion réelle de vouloir aussi craindre et porter les coups. Chacun disait comment devait agir le soldat au bicorne qui traînait son fusil d'une main, et, de l'autre, molestait un vigoureux commissionnaire attentif à ne point perdre son *National*.

Cependant un brigadier, de sa baïonnette, effraya les grimaces des apprentis : ils se réfugièrent à l'abri de la palissade, parmi les tas de moellons et les sacs de ciment... Des maçons, perchés sur une échelle, reprochèrent au gradé la chute d'un enfant loqueteux qui pleurait. Ils menacèrent de descendre et de s'en mêler. Un gâcheur de plâtre, injurié par le militaire, secoua sa truelle. La tache de boue blanche s'aplatit sur l'épaulette, sur le plastron rouge, sur la joue bandée par la jugulaire... A cette vue, les cavaliers en peloton dans la rue Saint-Honoré dégainèrent bruyamment. De l'échafaudage cent huées partirent... Une pluie de plâtre s'abattit sur les gendarmes à pied, qui regagnèrent à reculons la galerie de Nemours. Ces flasques projectiles ne traversant plus la distance, des pierres furent projetées. L'une, rebon-

dissant, vint frapper le paturon d'un cheval bai qui, ruant, ébranla son maître, aux rires nerveux de la foule accourue. Alors, les ordres du maréchal des logis attirèrent la garde du Palais-Royal. Les shakos à tresses, les habits à brandebourgs de ces fantassins furent visibles entre les colonnes. Eux, rapides, se déployèrent. Déjà s'esquivaient les apprentis et les maçons, que la foule des badauds, assemblée devant la rue Richelieu, reçut dans son sein et qu'elle entraîna, refluant le long des arcades, vers la rue Montpensier. Un peloton de centaures à bicornes et à sardines blanches l'y bloqua, bien qu'ils fussent assaillis d'insultes, de cailloux, de savates, de trognons, de bouteilles vides, bien que les chevaux renaclassent, dans un bruit de fers et de sabres. Les personnes accoudées aux fenêtres de la maison Lepage refermèrent promptement les persiennes, dont la poussière s'envola...

— Il faut pouvoir rendre compte ce qui se passe au général Pithouët, — dit le major. — Allons voir.

Au galop de ses courtes jambes musclées, il franchit la place. Dieudonné s'élança derrière lui; sa graisse cahotait dans sa redingote flottante. Le gros garçon jovial entonna le refrain cher aux grisettes de la mère Cardoche :

Avance donc, mon petit Ernest!
Hé! avance donc !

Omer ne voulut pas être lâche. Comme les chevaux s'arrêtaient là-bas, il prit son élan derrière l'habit « fumée de Londres ». En courant, Courfeyrac soutint que leur présence de fashionables dans les rangs du peuple donnerait à réfléchir aux commissaires. Bien qu'essoufflé, Combeferre ajouta que c'était un devoir de donner l'exemple. Otant son chapeau qui dansait sur sa chevelure, Raspail assura qu'on avait trop prêché la révolte pour se dérober à ses périls. Quant à Ribéride, il bondissait comme un chamois, ayant aperçu le feutre mou d'Enjolras, les mains sales de Bahorel et la tignasse de Grantaire, juchés sur la voiture du cuirassier Brémondot. Autour, des ouvriers en sueur s'égosillaient :

— Vive la Charte!

— A bas Polignac!

Par le travers de la rue Montpensier, le fiacre de Gousenot

et celui de Dambeton, déjà, formaient obstacle. A l'abri de ces véhicules boiteux et de leurs mazettes titubantes, la foule se rassemblait, criarde et moqueuse. Séparé de ses amis, Omer y fut, dans les jupes puantes d'une harengère qui protégeait mal de la bousculade son éventaire à poissons nacrés.

— De quoi? l'asticot! Je vais pas écraser le monde, peut-être? — répondait l'ancien hussard au gendarme enjoignant de livrer passage.

— Hohu-ho!... hô!... Hé! la prévôté?... Viens donc faire reculer Cocotte, si tu peux, et sans renverser les commères!... priait Dambeton.

Tous deux fustigeant leurs haridelles, tirant sur les rênes, feignaient de ne savoir où garer leurs caisses jaunes; ils constituaient par cet embarras un rempart contre la charge imminente, et qui fermait la rue. Ils usaient de plaisanteries militaires qui désarmaient à demi la sévérité de la consigne. A son tour, le fiacre de Brémondot pénétrait doucement la foule de tâcherons en manches de chemise, qui, dans cet orifice de la rue Montpensier, piétina, rit, se conta des prouesses mensongères, chatouilla les demoiselles, s'appela, s'offrit à boire.

Madame Cardoche, au pas de sa porte, encourageait ses voisins en contant la fin de Labédoyère, et comment la veuve avait dû payer, outre les frais de justice, trois francs d'indemnité pour chacun des soldats exécuteurs. Ses grisettes aidaient au récit, corsaient le drame pour l'émoi des commères. En parlant, Cydalise nouait, à son menton pointu, les brides d'un bonnet blanc : elle allait sortir avec sa compagne, la Bordelaise, qu'emmenait Cavrois. Omer ne sut être complètement cruel aux œillades de son ancienne amante, Suzon, qui remonta quatre à quatre, en haut de l'étroite maison, querir une écharpe : Dieudonné, malin, l'avait invitée de même. Heureuse de savoir la saisie ajournée, madame Cardoche leur donna congé, à condition qu'elles fissent honte, par toutes les injures, aux assassins de Labédoyère. Bientôt, les trois fillettes gambadaient. C'était la même poitrine lourde et succulente au souvenir, qui tremblait encore dans le corsage à fleurs de Suzon : Omer craignit d'offenser Elvire si, comme

avant son mariage, il pesait dans ses mains frémissantes cette chair de délices. L'espiègle l'engagea, du sourire, à renouveler leurs ébats. Il sentit le désir accélérer les mouvements de son cœur.

Il se rapprochait d'elle sous couleur de répondre, par-dessus la fanchon, aux appels de Cavrois, lorsqu'un enfant affirma que la troupe assommait les flâneurs, de l'autre côté du Palais-Royal, dans la rue du Lycée. Toutes les têtes hâves et toutes les têtes rubicondes se tendirent hors des cols. Une clameur unanime jaillit des bouches, envahit la rue, fut répétée par les gens aux fenêtres, par les filles des mansardes. Les bruits de la colère humaine se confondirent, vibrèrent ensemble, heurtèrent les tempes, étourdirent les sages, grisèrent les rageurs. Un fluide maître enivrait Omer lui-même, prêt à combattre, les poings serrés, les dents grinçantes. La foule s'affola, brailla, se détourna, s'engagea derrière le Palais-Royal; et son flot saisit Omer, le jeta sur la hanche de Suzon, le colla contre l'odeur de sa peau moite, les enveloppa dans la fougue générale, les roula loin des leurs, au long des boutiques où pendaient les pains de sucre, les grappes de chandelles, les paires de bottes à tiges rouges, les banderoles des teinturiers, les panonceaux des gens de loi, les tableaux des sages-femmes, les grenadiers peints des marchands d'hommes, les traversins des matelassières. La main de la grisette étreignait chaudement celle de son carbonaro, et cela mêlait à la peur de la bagarre les images de voluptés perdues.

En avant, Cydalise et la Bordelaise avaient pris les bras de Dieudonné; elles le suivaient par grandes enjambées comiques. Leurs voix grêles acclamaient la Charte, parce que les apprentis trottant autour d'elles l'acclamaient d'abord. A leur exemple, Suzon criait de sa large bouche savoureuse; chaque fois, la gaieté de cette figure ronde et blonde accroissait la fièvre du jeune homme, autant que l'accroissaient le bourdonnement des voix, les rumeurs indécises et lointaines, les audaces pétillant aux yeux du peuple dément, le tapage des souliers battant le sol. En s'essuyant les mains, le mitron quittait la gargote et se mêlait à la bande. Des messieurs à tournure militaire s'évadaient en hâte des cafés. Prononçant

le nom du major Gresloup. ils tâchaient d'entrevoir sa carrure prochaine. Rejoindre son beau-père eût sauvé le jeune homme d'une faute : Suzon était trop tentante, le cou nu, les bras nus et potelés sous l'écharpe de tulle vert. En se hâtant, des brutes les rejetaient l'un sur l'autre ; elle s'agriffait à lui, qui devait soutenir cette chair confiante. Il évoqua les heures anciennes et voluptueuses : les dômes de cette ferme poitrine haletaient ; les jambes douces et duveteuses le frôlaient ; la chevelure blonde s'éparpillait entre leurs lèvres. Il l'aima, sans être étonné de cette course avec des gens du commun, dans des rues graillonneuses, à un danger probable qui, peut-être, l'étendrait mort. Il épiait les cris de Suzon et l'effort du souffle attirant la gorge à l'échancrure de la collerette.

On s'essoufflait. Omer eût voulu renverser le portefaix au dos large, l'homme trop lent qui retardait sa précipitation ; il eût voulu tuer l'enfant qui lui bourrait le dos. Ces petites colères brèves exaspéraient son délire et son désir.

Brusquement, après un détour, toute bleue d'ombres, sauf à l'angle de soleil qui dorait obliquement une façade, c'était la rue du Lycée. Le Palais-Royal, à droite, plongeait dans le fleuve de figures bruyantes... On chantait, en avant, on hurlait. Cailloux et bouteilles jaillissaient de la multitude vers les bicornes de trois gendarmes à cheval, droits sous les baudriers jaunes, et qui caracolaient. L'un ne sut parer du bras le choc d'un tesson. Alors les schakos fleurdelysés de la garde royale furent aperçus, à la seconde où le courant de foule se divisa soudain, se baissa, où la tête brune de Raspail, là-bas, fléchit, comme pour éviter un coup, où l'habit « fumée de Londres » s'aplatit avec Courfeyrac hagard contre une vitrine de restaurant doré, où Suzon se cacha la face dans la poitrine d'Omer qu'elle étreignit de toute sa terreur : elle avait vu aussi le rang de fusils en joue, la série de trous noirs. Un éclair les illuminait en déchirant l'air, en crachant la fumée sur une trombe de fugitifs, de femmes aux yeux vitreux, d'enfants qui s'étranglaient ; un maçon, la barbe en avant, culbuta, pantela contre terre, se crispa, se roidit, sembla près de vomir, et ne bougea plus, cadavre étique empaqueté dans des loques plâtreuses.

Cette fumée se dilua, découvrit des pantalons blancs, des brandebourgs, des gestes bleus. Les soldats tiraient la baguette pour recharger. Des frissons passaient dans l'échine en sueur d'Omer, ébaubi, asphyxié par l'odeur de poudre.

— Aux armes ! — commanda soudain la grosse voix militaire de Pied-de-Jacinthe. — Aux armes !

Monté sur une borne, le vieillard en délire levait sa canne ainsi qu'une épée.

— Vengeance ! vengeance ! On nous tue... Vengeance ! — conseillait Ribéride, désignant le mort.

— Vengeance ! — répondirent mille voix éduquées au parterre des théâtres.

Et des poings de malédiction se tendirent vers la troupe intangible : car les chevaux d'adroits gendarmes repoussaient du flanc ceux assez hardis pour attendre de pied ferme, et les chassaient. Des lueurs de sabres jaillirent des fourreaux... De rudes bousculades refoulèrent les cris, les hommes, jusque dans l'estaminet, dont une glace rompue s'effondra, s'émietta, cliqueta sur le sol... Gêné par le poids d'un barbon et par celui de Suzon même qui l'étouffaient, l'écrasaient sur le coin du billard, Omer se révolta contre la douleur et la honte de céder. En lui, l'orgueil animal se rebiffa; sa raison s'embrumait. Brusques, les ressorts de ses muscles se détendirent vers le mouchard en redingote bleue qui, solide, empoignait au col de chemise un ouvrier hargneux, et, pour l'arracher de ses camarades, cognait à tort et à travers. D'un bras rapide, nerveux, le jeune homme saisit le butor, le renversa sur son genou, malgré qu'il se débattît et ralât. Vingt ouvriers terrassèrent l'ennemi, l'enfoncèrent à coups de botte, le recouvrirent de leurs rages trépignantes.

Omer mena dehors la grisette qui chancelait. La rue était jonchée de cannes, de casquettes et de chapeaux. A bien des étages, on fermait les persiennes. Dieudonné Cavrois dénouait sa cravate pour rafraîchir sa large figure sanguine. Les cousins unirent leurs imprécations politiques. Omer sentait la fureur gronder dans ses oreilles, et la peur secouer ses os. Il confia Suzon à la Bordelaise, qui maniait un énorme bâton ramassé là. La petite Cydalise sautait de joie en se louant d'avoir si peu tremblé sous la fusillade. Elle s'engagea cepen-

dant à reconduire ses compagnes par un détour chez madame Cardoche, et à n'en plus sortir. Tandis que les trois filles, parmi les groupes en tumulte, se dérobaient vite, les jupes troussées sur leurs bas blancs, les deux hommes retournèrent, tout chauds de la lutte, ivres de paroles, fiers d'eux-mêmes, au café de la Régence. Là, MM. Mesnil et d'Orichamps, délégués par les censitaires de la rue Gît-le-Cœur, s'apprêtaient à remettre une adresse aux députés libéraux. On estima qu'il seyait d'avertir, en leur compagnie, M. Casimir Perier,

Là-dessus, le major revint avec le général Pithouët qui, dans son entresol, l'avait reçu, debout, impatient de partir, le chapeau à la main. Un énergumène de la loge prétendait que, soucieux avant tout de ne compromettre ni sa grosse fortune ni sa précieuse vie, Casimir Perier refusait de recevoir les étudiants, que les gendarmes avaient chargé sous ses fenêtres sans qu'il fît ouvrir sa porte pour recueillir les jeunes gens en péril, qu'il renvoyait au lendemain, midi, la signature de la protestation parlementaire, dans une réunion qui se tiendrait, ou non, chez M. de Puyraveau. Le général froissait ses gants de daim, faisait craquer son pouce contre son index, rejetait en arrière sa tête résolue.

— Ces gens-là ont peur de la Révolution qui a fait leur richesse... Il ne nous reste qu'à prendre l'initiative dans les loges. Et cependant il faut une séance de la Chambre libérale pour rétablir le droit de la nation, pour justifier nos actes, — des actes !

L'ami de Manuel et du général Foy étendait les bras tenant son chapeau et sa canne, les laissait ensuite retomber contre les pans de sa longue redingote bleue ; il tapait du pied. Il envoyait des mots superbes et de la salive aux visages des joueurs qui négligeaient leur partie, et s'assemblaient autour de sa personne célèbre. Dieudonné remarqua que l'on pouvait toutefois tenter la démarche : grâce aux relations d'affaires qu'il entretenait, au nom de sa mère, avec le chef des mines d'Anzin, il se fit fort de pénétrer jusqu'à lui, et convia tout le monde à le suivre. M. d'Orichamps se brossa les basques. M. Mesnil replaça mieux sa perruque et tira son gilet de cachemire.

Dehors, un escadron de lanciers et quelques agents de

police étaient seuls postés ; lorsque ces messieurs se mirent en chemin, ils regardèrent avec une déférence pourtant méfiante l'habit « fumée de Londres », l'habit « pain brûlé » et la redingote confortable de Cavrois. La décoration du major et son air grave leur imposèrent. D'ailleurs Omer démontrait que, selon ses vifs désirs, on en resterait aux bagarres. Partout les gens se sauvaient dans les couloirs des maisons. Il les accusa de lâcheté.

Non loin de la place Vendôme, rue Neuve-du-Luxembourg, l'hôtel du millionnaire était absolument clos. Aux premières paroles que prononça Dieudonné à travers le judas, la grande porte s'entre-bâilla. Passé la cour, leur délégation put gravir le perron. Dans le vestibule pavé d'une mosaïque, ils abordèrent le maître de céans. Plusieurs messieurs en émoi le suppliaient, parlant tous ensemble. Leurs chapeaux, au bout des bras, appuyaient le sens de leurs objurgations. De révérence en révérence, il les menait vers la porte. Entre temps, il se rongeait les lèvres d'impatience, répondait brièvement et redressait plus haut sa belle tête vaniteuse, ceinte comme de flammes blanches. Un moment, il fronça ses noirs sourcils. Un gros homme en habit gris, le mouchoir à la main, reprochait à tous l'insignifiance de la réunion présente.

— Monsieur, — demanda le général Pithouët, — permettez-moi d'insister pour que l'on signe aujourd'hui même la protestation...

— L'heure est grave, — affirma le long M. Villemain. — On a tué un gendarme devant le ministère des Affaires étrangères.

— La troupe a tiré rue du Lycée, — dénonça le major. — J'ai vu le mort... J'ai essuyé le feu de la garde.

— Signons donc ! — décida le général, qui caressait les mèches brèves de ses tempes osseuses.

Et, haussant les épaules, il se dirigea vers les salons, comme s'il ne doutait plus que leur hôte acceptât ces raisons.

— Messieurs les députés, — déclara Courfeyrac, — les étudiants de Paris, et toute la jeunesse souhaitent que vous assumiez la défense de la loi.

— Au nom des avocats et du barreau, je présente la même

requête, au nom de la loi, — dit Omer qui s'irritait, — au nom de la loi que l'on viole..., monsieur!

— Les électeurs de la rue Gît-le-Cœur, — commença M. d'Orichamps, — par ma bouche... et par celle de M. Mesnil, ici présent...

Son doigt désigna l'ami. M. Casimir Perier fit à la bague héraldique une grimace horrible :

— J'ai dit que je ne recevrais aucune délégation d'électeurs! — interrompit-il avec rudesse.

Et il ne bougea plus, les poings serrés. L'angoisse le vieillissait progressivement. Ses yeux mêmes blêmissaient. Des figures martiales le dévisageaient avec dédain. Il recula sous les mains tutélaires d'une muse en marbre blanc qui veillait, du haut d'un cippe, aux échos de la pièce oblongue.

— Monsieur, — raisonna Dieudonné, — des généraux glorieux qui ont versé leur sang pour l'idéal de la patrie, une jeunesse studieuse qui en est l'espoir, des industriels qui fondent sa prospérité, un illustre maître de la langue française, cet éloquent défenseur de la loi, ces représentants de tout un grand peuple, vous adjurent de mettre votre influence au service de la liberté. Comment se pourrait-il que vous refusiez?

Les mains de Casimir Perier frémirent dans les plissures de ses manchettes. Il cherchait un secours, et ne trouvait dans les faces des personnes présentes que la plus ferme résolution de le contraindre au courage civique. M. Villemain considérait avec une sorte de compassion amère ce grand homme à la belle figure noble, coiffé de mèches légères, et dont les yeux noirs, sous les sourcils touffus, se défendaient. Courfeyrac et Combeferre se regardaient avec stupéfaction. Cavrois balançait sa masse et dodelinait du chef ironiquement. Omer se disait que lui, tout de même, eût vaincu sa prudence naturelle!... Quant au général Pithouët, les deux mains derrière le dos, il se campait là, dans sa mince redingote, comme pour n'en pas déguerpir avant la signature exigée.

— Au surplus, — finit par énoncer M. Mesnil, timide derrière ses lunettes, — au surplus, vous ignorez, monsieur, la réalité de votre pouvoir moral... La France vous suivra tout entière...

— Mais, monsieur, — conclut M. d'Orichamps, — savez-vous que le gouvernement est une poire pourrie?... Il ne faut qu'un souffle, un souffle pour...

A ces mots, Casimir Perier porta ses poings vers ses tempes; il s'écria, la face verdâtre :

— Entendez-vous me rendre responsable des événements terribles qui semblent se préparer? Cela serait épouvantable. Je ne peux pas le tolérer!

Ses fortes jambes flageolaient dans le pantalon de coutil. La colère et la peur secouaient son dos robuste en habit de drap fin. Il mit ses mains aux mousselines de sa cravate, comme s'il sentait déjà la guillotine royale y mordre.

— On dresse des barricades rue Saint-Honoré! Ces braves gens sont pleins de confiance et d'entrain. Je leur ai payé des petits verres.

Ainsi parlait tout à coup un conseiller à la Cour, le baron de Schönen, ancien membre de la Haute Vente, à l'approbation de tous : il entrait, l'habit tout béant sur un jabot débraillé, les guêtres pleines de poussière.

— Vous nous perdez, en abandonnant l'attitude légale! — pleura M. Casimir Perier.

De ses doigts il se voilait le visage. Il se retira dans ses appartements au plus vite. Un laquais vint alors ouvrir les battants du perron. Les visiteurs descendirent, retraversèrent la cour en silence. Omer s'éloigna le dernier. Comme il se retournait pour jouir, en un clin d'œil, de tout le luxe marmoréen, grandiose et simple, il avisa, par une porte mal close, le chef de l'opposition libérale qui, devant un miroir à cadre de bronze, tirait la langue pour examiner l'état de ses muqueuses après une telle commotion.

Discutant avec véhémence cette réponse de Casimir Perier, ils reprirent le chemin du Palais-Royal, le long des boutiques qui débordaient de bavards et de femmes inquiètes, d'enfants braillards, de servantes effarées.

Au café de la Régence, un polytechnicien se précipita vers le major. C'était son fils Urbain. En qualité de sergent, il avait le privilège de sortir aisément de l'école. Malgré l'animation de sa parole virile, il ressemblait à une fille travestie,

contente de savoir ses paupières langoureuses à l'ombre du bicorne. A l'en croire, les élèves de l'École désiraient combattre pour les libéraux. Une lettre du jeune Charras, naguère renvoyé pour avoir chanté *la Marseillaise*, dans un festin, les avait prévenus de la colère du *National*. Sous les murs de Toulon, Bonaparte n'avait-il pas gagné la gloire en luttant pour les jacobins contre les réacteurs? M. Gresloup se complut à cet enthousiasme, qu'écoutaient aussi les consommateurs assis devant les échecs, dans la salle vénérable. Quelques-uns gardaient leur chevelure blanche nouée en queue, comme M. d'Orichamps. Au bout des parties, ou bien en attendant que le partenaire eût poussé le fou, la tour, la reine, ils s'occupaient un peu, sur le seuil, des manœuvres exécutées par les pelotons de lanciers aux plastrons jaunes, afin de circonvenir et d'intimider les bandes goguenardes par les caracoles de leurs petits chevaux gris.

Urbain s'enfiévra davantage. Il faisait naïvement montre de sa science tactique. Son père lui demanda comment il avait pu le joindre dans ce lieu. L'adolescent rougit.

— C'est la marchande de modes, madame Cardoche, chez qui j'achète mes cravates, rue Montpensier...

— Ou la petite Cydalise? — rectifia plaisamment Omer.

— Tu vas manquer l'appel, si tu ne rentres à l'école tout de suite... Bonsoir!

Le joli polytechnicien obéit à regret : car le capitaine Lyrisse, poudreux et verbeux, distribuait des nouvelles. La Haute Vente se réunissait d'urgence. Tous les « maîtres élus » des carbonari étaient convoqués. Il fallait s'y rendre.

Aux dangers de l'émeute, Omer préféra le péril d'être arrêté en compagnie honorable, traduit devant la Chambre des Pairs. Son éloquence le sauverait sans doute. Même il médita sa défense, durant le trajet, sans réfuter les avis un peu fous de son beau-père, du général Pithouët, de l'oncle Edme, qui voulaient faire appel à la garde nationale, licenciée depuis 1827, en revêtant l'uniforme des tambours et en battant la générale.

PAUL ADAM

(A suivre.)

LE
SECOND RANG DU COLLIER[1]

Ma sœur et moi, nous sommes dans la chambre de ma mère, en grande toilette, devant l'armoire à glace, et nous nous regardons attentivement. Je suis vêtue d'une robe en damas noir et gros bleu, épais comme le doigt ; la jupe ne touche pas terre (je ne porte pas encore de robes longues) et se tient si raide que je parais plus large que haute ; un « talma » en velours noir, bordé de vison, me donne une silhouette de cloche ; ma figure disparaît sous l'avancée d'un chapeau, genre cabriolet, en feutre noir garni de rubans verts. Ma sœur porte une robe en popeline écossaise et une petite redingote de velours noir, qu'une étroite bande d'hermine orne tout autour ; une houppe de plumes noires surmonte sa capote.

Nous dînons chez l'illustre Giulia Grisi, cousine germaine de ma mère, et celle-ci, qui d'ordinaire se préoccupe peu de notre tenue, a voulu tout diriger, cette fois, pour que nous soyons très bien. Elle nous a habillées et coiffées elle-même. Aussi nous sommes prêtes trop tôt, tandis qu'elle est en retard.

Solennellement, nous descendons l'escalier, pour attendre en bas, et, comme nous avons trop chaud sous nos manteaux, nous sortons dans la cour.

1. Voir la *Revue* du 1er novembre.

Alors nous nous regardons, ma sœur et moi, et nous pouffons de rire.

Un peu amer, tout de même, ce rire, qui raille nos splendeurs, sur lesquelles nous n'avons aucune illusion. Nous nous sentons parfaitement ridicules et comiques : c'est ennuyeux d'aller divertir les autres.

— Tu as tout à fait l'air des singes mécaniques qui dansent sur les orgues de Barbarie.

C'est moi qui fais ce compliment à ma sœur.

— Oh ! oui ! c'est cela ! — s'écrie-t-elle.

Et elle se met à danser en secouant la houppe de son chapeau.

— Toi, à quoi ressembles-tu ?... Un sac...

— A cause de l'affreux manteau : sans lui, avec ma robe raide comme du carton, je rappelle ces laides bonnes femmes de Velasquez, qui ont des jupes comme des commodes... Tiens ! ça doit être très bien pour « faire un fromage » !...

Je me lance en une pirouette et l'achève en un plongeon, au centre de l'étoffe qui bouffe.

— Il est beau, n'est-ce pas, ce « fromage » ?

— Oui ! — soupire ma sœur, décidément plus contrariée que moi : — mais nos cousines, qui sont si *chic*, vont joliment se moquer de nous !

— Oh ! Rita seulement : les autres sont trop petites !...

Quand nous arrivons à l'hôtel de Giulia Grisi, d'assez bonne heure, pour la voir un peu avant la venue des convives, nous entendons résonner le piano dans le salon. La porte est ouverte sur le vestibule et nous nous glissons sans être remarquées.

Giulia et Mario sont debout près du piano et déchiffrent un duo, qu'Alary, compositeur et pianiste, accompagne.

La scène est originale : ces grands artistes, dont les voix merveilleuses ont enthousiasmé tous les dilettantes de l'Europe et les charment encore, ne sont pas, à ce qu'il semble, très musiciens. Le déchiffrement ne va pas tout seul. Alary, qui est sourd, se démène, bat la mesure du pied, chante, à hauts cris, d'une voix fausse, pour indiquer la mélodie ; mais les chanteurs préfèrent la jouer eux-mêmes, d'un doigt, et, par-dessus les mains du pianiste, s'efforcent chacun de son

côté. Cela produit une confusion inextricable, d'où s'élèvent par moments des notes magnifiques, pas toujours celles qu'il faudrait.

Je contiens à grand'peine un fou rire, qui va m'échapper, quand ma mère dénonce notre présence en criant :

— *Brava !...*

Alary se retourne brusquement, en faisant pivoter le tabouret, puis se lève, comme un diable jaillit d'une boîte, — long, maigre, avec une barbiche blonde, la bouche béante, et ses mèches pâles s'embrouillant dans le fil de son lorgnon.

L'harmonieuse langue italienne résonne alors, dans l'effusion de l'accueil et l'échange des politesses.

Giulia Grisi est belle, toujours. Elle n'entend pas se laisser vaincre par le temps. Ce n'est plus peut-être, tout à fait, la statue parfaite qui inspira à mon père, ce poème si enthousiaste, cet hymne à la beauté, où il regrette, voyant la cantatrice pour la première fois, d'avoir abandonné les pinceaux pour la plume. C'était à la salle Favart, pendant une représentation de *Mosè* :

. . . .
J'aperçus une femme. Il me sembla d'abord,
La loge lui formant un cadre de son bord,
Que c'était un tableau de Titien ou Giorgione.
. . . .
Vous n'avez pas menti, non, maîtres : voilà bien
Le marbre grec doré par l'ambre italien,
L'œil de flamme, le teint passionnément pâle,
Blond comme le soleil sous son voile de hâle.
Dans sa mate blancheur les noirs sourcils marqués,
Le nez sévère et droit, la bouche aux coins arqués,
Les ailes de cheveux s'abattant sur les tempes
Et tous les nobles traits de vos saintes estampes.
. . . .
Que peuvent tous nos vers pour rendre la beauté ?
Que peuvent de vains mots sans dessin arrêté,
Et l'épithète creuse et la rime incolore ?
Ah ! combien je regrette et comme je déplore
De ne plus être peintre, en te voyant ainsi
A *Mosè*, dans ta loge, ô Giulia Grisi !

La diva est un peu forte maintenant, ses traits s'empâtent

et s'estompent ; le doigt implacable du Destructeur tire un peu vers le bas les coins de la bouche ; mais l'ensemble est noble et superbe ; le port de la tête, la chaude pâleur, la douceur inquiétante des yeux glauques, sous le noir des lourds cheveux ondés, gardent un charme extrême. Elle porte une jupe de taffetas noir, dont les sept volants sont interrompus par la traîne tout unie qui les recouvre à moitié ; le corsage décolleté laisse voir, sous un réseau de dentelle, les épaules rondes et les bras blancs.

Mario, lui aussi, fut un type de beauté remarquable : coqueluche des douairières et bourreau de bien des jeunes cœurs. Il n'entend pas renoncer à cette royauté et s'y cramponne d'une main élégante. C'est un très grand seigneur : marquis de Candia et officier dans les chasseurs sardes. Un coup de tête l'a jeté hors de son milieu et poussé vers la carrière artistique, où il a trouvé la gloire : aussi il n'a rien de la suffisance coutumière des ténors et montre une suprême distinction. Il a dû ressembler beaucoup à Raphaël Sanzio, avec sa barbe légère, qu'il semble n'avoir jamais coupée, ses cheveux souples et ses beaux yeux noirs, si doux sous la longue frange des cils.

Dès que cela est possible, je le prends à part : j'ai un secret à lui confier, qui, j'en suis sûre, lui fera plaisir. Une élève de l'institution de madame Liétard, où nous allons parfois comme externes, est amoureuse de l'illustre artiste et lui demande en grâce d'écrire quelques mots sur la photographie qui le représente et qu'elle a achetée.

— Tu comprends, elle t'a vu aux Italiens, dans le rôle d'Almaviva, et elle t'a trouvé si joli qu'elle ne pense plus qu'à toi et garde ton portrait dans sa poche, pour le regarder toute la journée.

Mario s'intéresse à mon histoire, un sourire lui chatouille les lèvres.

— Est-elle belle, ton amie ?

— Oh ! oui, et grande, grande : au moins vingt ans !... Et élégante !... elle porte des jupes larges comme ça !... Une vraie dame ! Je ne sais pourquoi elle est encore en pension.

— Tu l'as, cette photographie ?

— Bien sûr! Elle m'a fait jurer, plus de dix fois, que je te l'apporterais.

Après un regard furtif vers Giulia, qui ne s'occupe pas de lui, Mario me dit en baissant un peu la voix :

— Monte voir les petites, et, après, va dans ma bibliothèque. J'irai t'y écrire ces quelques mots.

La maison, un hôtel qu'on a loué tout meublé, est vaste et confortable, mais assez banale. L'organisation intérieure se modèle sur celle d'Angleterre : la *nursery* est au second étage, et là les enfants sont bien chez eux, sous la surveillance discrète de la gouvernante et de la bonne anglaises.

Les trois fillettes accourent et nous accueillent par des cris et des rires. Elles sont charmantes, sous leurs cheveux libres qui bouclent jusqu'à leurs épaules, leurs robes blanches légères et fraîches, ornées seulement d'une ceinture à longs pans. Rita, très brune et très blanche, avec le nez un peu fort et les sourcils très accentués, est déjà grande; mais les deux autres, la douce et timide Cecilia et Clelia, délicieusement mutine, sont toutes petites. Giulia, dans son magnifique automne, près de l'âge où l'on peut être grand'mère, a toute une jeune nichée à elle. Une quatrième fille, Maria, la dernière, qui n'avait pas trois ans, a été emportée brutalement par la mort, il n'y a pas encore très longtemps, et c'est pour cela que les ceintures des trois sœurs qui restent sont noires sur les robes blanches.

Le poème d'*Émaux et Camées*, intitulé *les Joujoux de la Morte* et qui commence par ces vers :

> La petite Marie est morte,
> Et son cercueil est si peu long
> Qu'il tient, sous le bras qui l'emporte,
> Comme un étui de violon...

a été inspiré par ce berceau creusé en tombe.

J'entends Mario qui chantonne en montant l'escalier, et je me dépêche de descendre un étage pour le rejoindre dans son cabinet.

Cette pièce a un peu plus de caractère que le reste de l'hôtel. Une bibliothèque à hauteur d'appui, dont le dessus forme table, l'entoure et supporte des statuettes et des

bibelots. Les livres, nombreux, sont richement reliés : le marquis de Candia est un lettré et soigne beaucoup sa bibliothèque. Mais des couronnes, des palmes, des branches de laurier en or et en argent, appendues çà et là, trophées de soirées triomphales, ramassés à tous les coins du monde, font souvenir que l'illustre chanteur se doit à son art et n'a pas autant de loisirs qu'il le voudrait pour feuilleter ses volumes.

— Donne la photographie.

Je la tire de ma poche et la sors d'une double enveloppe.

— Quel bel homme! — s'écrie Mario, qui l'examine en riant; — ça ne m'étonne pas qu'il fasse encore rêver les pensionnaires.

Il met un binocle et s'assied, pour écrire quelques mots au dos de la carte, tout en soupirant :

— *Ah! povero!...*

Pendant qu'il secoue de la poudre d'or sur l'écriture pour la sécher, son domestique se présente :

— Monsieur, — dit-il, — il y a en bas une dame qui désire voir monsieur un instant.

— Comment s'appelle-t-elle?

— Monsieur ne la connaît pas. Elle dit qu'elle a fait un long voyage pour obtenir un moment d'entretien et supplie monsieur de le lui accorder.

— Est-elle jeune et jolie, au moins?...

— La tournure est très bien ; mais la dame cache sa figure sous un voile.

— Mauvais signe!...

Cependant, avant de descendre, Mario s'approche de la glace et fait bouffer ses cheveux.

En bas, dans le vestibule, une femme, mince et grande, couverte d'un voile noir, se tient debout. Elle regarde s'avancer le beau chanteur, en joignant les mains, comme en extase. Quand il atteint les dernières marches, l'inconnue se jette à genoux, lève les bras au ciel, et entonne, d'une voix vibrante et grave, le *Miserere* du *Trovatore*. Mario s'arrête, interloqué d'abord, mais il a bientôt fait de reconnaître cette voix et il s'écrie, un peu vexé et déçu :

— Allons, grande folle, finis tes bêtises !

Un frais éclat de rire, longtemps contenu, lui répond et la Borghi-Mamo, rejetant son voile, lui saute au cou.

— Tu as été pris! tu as été pris! — crie-t-elle; — tu croyais que c'était une amoureuse!...

Mario ne veut pas en convenir. Il prétend, au contraire, qu'il l'a devinée tout de suite, et que c'est lui qui l'a fait poser.

Dans le salon, les convives sont maintenant réunis et causent par groupes, assis ou debout... Tous n'ont pas été invités : la maison est hospitalière et la table s'allonge indéfiniment. Nombre d'artistes italiens, jeunes ambitions ou espérances déçues, sont les clients de ces gloires; ils évoluent dans leur atmosphère, attirant sur eux un peu de lumière, ou se réchauffant à leur rayonnement.

Beaucoup de personnes connues, fameuses même en ce temps-là, sont les intimes des deux grands artistes et leur forment une cour.

Ce soir, j'aperçois la jolie barbe noire de Gaetano Braga, le délicieux violoncelliste, qui est aussi, et surtout, compositeur. On a représenté de lui, au Théâtre-Italien, un opéra en trois actes : *Margherita la Mendicante*, et sa *Sérénade*, pour chant avec accompagnement de violoncelle et de piano, a fait fureur. Braga vient souvent nous voir à Neuilly : nous nous glissons à travers les groupes, ma sœur et moi, pour aller lui dire bonsoir.

Il n'a pas l'air, tout d'abord, de nous reconnaître, puis nous regarde d'un air consterné :

— Pourquoi vous a-t-on déguisées comme cela?

Nous ne pensions plus à nos toilettes!

— Avec de si jolies figures... On veut donc vous enlaidir?...

Et il s'éloigne, en haussant les épaules.

Nous allons rejoindre Giulia Grisi, dans le petit salon. Elle est assise sur un divan avec ses fillettes autour d'elle, qui la cajolent. Elles ont déjà dîné et viennent dire bonsoir avant d'aller se coucher. Tout le monde leur fait fête, pour flatter la mère passionnée qu'est Giulia; mais elle est jalouse aussi et ne permet pas qu'on embrasse ses filles.

— C'est horrible! — s'écrie-t-elle; — je ne comprends pas qu'on laisse embrasser ses enfants, surtout par des hommes :

cette chair si délicate, si tendre, si fraîche!... ce sont des fleurs, et cela les fane... Je ne veux pas !...

Comme je trouve que c'est bien dit et qu'elle a raison ! Si on savait avec quelle répugnance les enfants endurent ces baisers d'indifférents, ces mentons qui grattent, ces haleines fortes, cette odeur de tabac, ces moustaches qui chatouillent, on les laisserait tranquilles; toutes les mamans devraient être comme Giulia.

On se récrie, cependant, autour d'elle ; mais elle garde sa belle placidité et ne cède rien de sa conviction.

Moi, je ne me lasse pas de l'admirer : cette douceur, ce calme, ces poses si simplement nobles, cette voix pénétrante, ces longs silences méditatifs où les yeux glauques s'assombrissent, tout m'intéresse en elle. Les femmes racontent qu'elle est perfide, jalouse, violente; mais je ne peux le croire : cela dérangerait ses belles lignes harmonieuses; d'ailleurs, une mère aussi tendre ne peut pas être mauvaise.

Je viens m'asseoir à ses pieds, pour voir, de plus près, le portrait de son autre enfant, un fils, dont la miniature, entourée de diamants, est toujours sur sa poitrine, au fond d'une grotte de dentelles.

Un mystère plane sur celui-là, pour moi du moins. Il vit loin de sa mère, qui ne le rencontre que rarement. C'est un beau jeune homme, en costume d'officier anglais. Ce cousin, que je n'ai jamais aperçu qu'en image, m'intrigue infiniment. Giulia baisse la tête vers le portrait et murmure, avec un long soupir :

— Fred !...

Mon père vient d'entrer. Il arrive directement du *Moniteur,* où il terminait son feuilleton du dimanche. C'est lui que l'on attendait, car aussitôt on replie les portes qui séparent la salle à manger du salon, et l'on annonce le dîner...

***

En hiver, sous la neige !... Le jardin, tout blanc, est bien joli dans sa pureté intacte.

Le balai a ménagé des sentiers praticables, à travers la cour,

— de la salle à manger à la pompe, de la cuisine à la petite porte de la rue, — et aussi sur l'escalier de la terrasse afin qu'on puisse atteindre le poulailler, ou la cave, au fond du tunnel.

Le père a été obligé d'aller à Paris tout de même. La journée s'annonce morne et longue, dans la maison silencieuse, séparée de la ville par des steppes de neige, que nul visiteur ne peut raisonnablement s'aventurer à franchir.

Nous sommes donc résignées à voir s'écouler bien lente cette après-midi froide, ne nous doutant guère qu'elle marquera, au contraire, un point brillant dans nos souvenirs.

Vers les trois heures, un brusque coup de sonnette éveilla le silence.

Cela nous fit peur d'abord. Qui pouvait venir, par ces chemins gelés? Toujours, l'idée de quelque accident arrivé au père nous angoissait.

De la salle à manger, l'œil à un entre-bâillement, nous regardions ouvrir la porte d'entrée.

Une dame en noir, à l'air noble et doux, parut, accompagnée d'un garçon assez grand qui portait l'uniforme de Sainte-Barbe. La dame demanda mon père, et, sur la réponse qu'il était absent, elle fit passer sa carte à ma mère, en la priant de la recevoir.

Dès que Marianne eut refermé, sur les visiteurs, la porte du salon, nous nous élançâmes, pour savoir le nom.

— Fais voir la carte?... *Madame Veuve Ganneau...*

Ma mère descendit et s'enferma avec les inconnus; mais bientôt le salon se rouvrit : on nous cherchait.

— Arrivez ! — nous cria ma mère.

Madame Ganneau nous examinait, avec curiosité et sympathie. Ce fut elle qui parla :

— Voilà Nono, — dit-elle en poussant vers nous son fils. Nous avons à causer, votre mère et moi ; amusez-vous pendant ce temps-là : faites connaissance...

Elles retournent dans le salon, nous laissant le jeune barbiste, fort gentil dans sa veste courte à boutons dorés. Ses cheveux châtain clair, longs pour un collégien, bouclent et encadrent gracieusement sa figure très olivâtre. Il a de grands yeux bruns, très beaux, la bouche petite et rouge :

mais il a l'air excessivement grognon et pas disposé du tout à faire les premiers pas vers nous.

Dans la salle à manger, nous voilà donc tous les trois, assis, contre le mur, sur des chaises très éloignées les unes des autres, et ne disant pas un mot. Cela dure assez longtemps, mais nous trouvons que nous avons l'air bien bêtes et nous étouffons des rires. Nono fait des efforts pour garder son sérieux. Tout à coup, il se décide à parler :

— Je parie que vous ne savez pas vider un œuf sans le casser ! — dit-il.

— Non, nous ne savons pas... Tu sais, toi ?...

— Bien sûr, que je sais !

Nous courons à la cuisine, réclamer un œuf.

— Pour quoi faire, un œuf ?

Nono affirme qu'il ne sera pas perdu, et même qu'on ne crèvera pas le jaune.

Il faut maintenant une aiguille, pour percer un petit trou à chaque bout de la coquille. L'opération est longue et laborieuse, mais enfin l'œuf, resté intact, est vidé.

— On peut l'emplir d'eau, à présent.

— Allons à la pompe !

Nous voici dehors, marchant à la file, dans le petit chemin creusé par le balai à travers la neige. La pompe, empaillée à cause de la gelée, a l'air d'une ruche, au pied du mur de lierre tout engoncé d'ouate blanche. Mais l'œuf ne s'emplit pas du tout ; l'eau très froide nous inonde les mains, nous éclabousse la figure, — et nous cassons la coquille pour nous venger.

Nono se baisse et pétrit une boule de neige, qu'il nous lance. C'est alors, par la cour, une course folle, qui laisse l'empreinte de nos pieds dans la neige intacte ; nous nous poursuivons avec des rires, et des cris aigus quand un projectile s'écrase sur nous.

La connaissance est faite lorsque, saupoudrés de neige, essoufflés, les mains rouges, nous rentrons dans la maison, où l'on nous appelle. Et les nouveaux venus prennent congé.

Telle fut notre première rencontre avec Clermont-Ganneau, l'illustre savant, aujourd'hui professeur au Collège de France, qui devint notre plus cher camarade et l'ami de toute la vie.

***

A la Renommée du Ratafia. — Cette affirmation, en grosses lettres rouges et noires, peinte sur le mur de l'épicier qui fait le coin de l'avenue de Madrid et de l'avenue de Neuilly, attire le regard, quand on passe, et reste dans le souvenir. Mon père la lit tous les jours, du haut de l'omnibus, et l'idée du ratafia le hante.

— Sais-tu ce que c'est, seulement? — me demande-t-il.

— Pas du tout!

— C'est une liqueur légère que l'on fait de toutes sortes de fruits, mais surtout de cassis. La maman de Rodolfo réussissait très bien le ratafia et en donnait à mon père qui l'aimait beaucoup... Je ne le détestais pas... Nous irons en goûter, un de ces matins, tous les trois, sans rien dire à la maison.

Renseignements pris, l'épicier du coin, avenue de Madrid, est un usurpateur : la véritable *Renommée* est de l'autre côté du pont de Neuilly, à Courbevoie. C'est plus commode pour notre escapade : au moins, là, on ne nous connaît pas.

L'expédition résolue, nous descendons un matin l'escalier de pierre et nous faisons ceux qui se promènent très innocemment dans le jardin ; puis nous passons dans l'enclos du propriétaire, et nous gagnons la porte qui mène aux allées du bord de l'eau.

En débouchant sur la berge, nous nous arrêtons un moment. C'est toujours agréable de revoir la rivière, surtout à cet endroit si verdoyant et si frais, avec l'île de Rothschild, dont les pelouses claires s'étendent, derrière les hauts arbres, qui se mirent tout entiers dans l'eau tranquille; et, plus loin, le barrage qui joue la cascade, puis, à la dernière pointe, surmontant un rocher broussailleux, ce petit kiosque grec, que nous avons surnommé « le Temple de l'Amour », et qui est là on ne sait pourquoi...

Nous allons en flâneurs, grimpant lentement la chaussée pavée qui monte vers le pont, et nous nous attardons à regarder les arches de pierre, qui forment un rond parfait avec leur reflet, et les barques silencieuses qui glissent dans le cercle.

— Il est très bien, ce pont, — dit mon père, — simple, large et solide; l'entrée est heureusement dégagée et fort majestueuse. J'aime beaucoup ces maisons de forme arrondie, aux angles de la place, qui justement suppriment l'angle et dont la courbe est douce à l'œil. Il doit y en avoir deux autres à Courbevoie, qui font pendant à celles-ci.

— C'est Louis-Philippe qui a bâti le pont de Neuilly?

— Non, c'est Louis XV, sur l'emplacement d'un autre construit pour remplacer le bac, après l'aventure de Henri IV qui fit là son fameux plongeon, où il faillit rester, en passant l'eau en carrosse.

— Ça devait être joli, au temps du bac...

A Courbevoie, c'est dans la maison demi-ronde, à droite du pont, que triomphe la vraie « Renommée du ratafia ». L'établissement est un débit de vins, dont la porte est grande ouverte en face d'un comptoir brillant. Quelques rouliers, debout, le fouet sur l'épaule, prennent un verre.

Nous sommes un peu interloqués et nous regardons du dehors, sans oser entrer. Nous attendons que les rouliers, qui ne se pressent pas, soient partis.

Nous voici, enfin, alignés, tous les trois, devant le cabaretier. Il faut bien dire quelque chose. Mon père risque timidement :

— Trois ratafias, s'il vous plaît.

On pose sur le comptoir trois jolis bateaux en argent repoussé et on les emplit d'un liquide rouge clair.

L'homme nous regarde avec des yeux ronds ; il ne trouve pas tout de suite à quelle catégorie sociale nous appartenons: mon père, dans son complet du matin en velours Montagnac gris-ardoise, coiffé d'un bonnet à pattes, pareil à celui de Dante; nous deux, nu-tête, avec notre teint mat d'Italiennes... Il doit conclure que nous sommes des modèles ou des acteurs.

C'est bon, le ratafia ; mais il n'y a pas grand'chose dans ces drôles de petits vases, qui ressemblent à des soucoupes. Mon père, très enhardi (il n'y a plus personne dans le cabaret), s'écrie :

— Encore une tournée!

Il paie, et nous faisons une sortie majestueuse.

Très amusés de notre escapade, nous rentrons, en sourdine, par le jardin, et la maman ne se doute de rien.

*
* *

— As-tu remarqué — me dit mon père — que Saint-Victor, quand il vient, ce qui est assez rare depuis que nous demeurons si loin, vient toujours accompagné de son paysage ?

— Son paysage ?

— Tu ne sais pas ce que c'est ?... En ce moment le paysage de Saint-Victor, c'est Gustave Claudin.

— Gustave Claudin, un paysage ?...

— C'est très simple : un ami, un disciple qui, par son âge ou sa situation de débutant, a tout naturellement, auprès de vous, sa place au second plan... Il vous accompagne dans vos visites et vos promenades, vous sert de fond et vous fait ressortir... Il vous donne adroitement la réplique, afin de vous fournir l'occasion de briller. On s'appuie sur son bras pour discourir. C'est quelque chose comme le confident de tragédie, personnage très ingénieusement inventé et fort agréable dans la vie réelle. Il veille sur vous, vient au-devant de vos désirs, vous évite toutes sortes de petits ennuis : c'est lui qui fait signe à l'omnibus, règle avec le cocher de fiacre, entre au débit de tabac allumer son cigare pour vous donner du feu, et risque sa tête dans les loges de concierge pour demander si les personnes sont chez elles... Quand on a goûté du paysage, on ne peut plus s'en passer : il n'a pas de volonté, vous consacre tout son temps, va où vous voulez aller et se retire, en vous remerciant, quand vous avez assez de lui !

— Mais c'est un terre-neuve, le paysage ! Quel avantage a-t-il à se dévouer comme cela ?...

— Un avantage inappréciable : il est admis dans l'intimité d'un homme supérieur à lui ; il jouit de conversations charmantes, s'amuse et s'instruit en même temps... Moi, quand j'étais en Russie, j'avais un paysage admirable : c'était « Bœuf en Chambre ».

(Cette appellation bizarre était le surnom du comte Olivier de Gourjault, un camarade de mon frère, pour lequel mon père avait beaucoup d'amitié. Sa forte corpulence, ses grands yeux bleus pareils à ceux de Junon — Boôpis, — que faisaient

ressortir sa barbe et ses cheveux noirs, étaient le prétexte de ce sobriquet.)

— En Russie, tu avais même deux paysages, puisque Toto était aussi avec toi.

— Toto est mon fils : ce n'est pas la même chose. Il est, par devoir, plus soumis, et, par habitude, plus familier; il se rebiffe et discute, tandis que le paysage ne discute pas : il écoute et admire. Olivier était parfait : son caractère doux et paisible me plaisait infiniment. Il est même le paysage idéal, car il comprend tout, absorbe tout et s'y entend sur tout. C'est le véritable connaisseur, artiste, érudit, qui sait raisonner son admiration et cependant ne crée rien, et n'est donc jamais un rival, pas même un confrère, et, à cause de cela, a plus de sincérité, plus d'effusion dans l'enthousiasme qu'il éprouve. Le seul défaut d'Olivier, c'est qu'il est timide, comme je le suis moi-même, comme le sont en général tous les hommes gros. Le paysage doit avoir une certaine audace, et même du toupet : Toto, à ce point de vue, convenait très bien ; il allait de l'avant, portait la parole, nous servait de bouclier; mais il n'a pas l'égalité d'âme et la complète abnégation de « Bœuf en Chambre ». Il a des préjugés : par exemple, il entend dormir la nuit, et ne retrouve pas ses idées nettes, quand on l'éveille en sursaut. Aussi, c'est toujours dans la chambre d'Olivier que je m'aventurais, vers quatre heures du matin, quand j'avais assez du sommeil. J'entrais doucement, j'allais poser mon bougeoir sur la table de nuit; puis je m'asseyais au pied du lit. Après quelques minutes, la lumière avertissait le dormeur de ma présence. Il ouvrait les yeux; et, tout de suite, sa figure s'éclairait d'un bon sourire. Alors, je lui posais une question comme celle-ci : « Que pensez-vous de l'admirable torse de la Niobé? » Sans aucune surprise, et sans hésitation, il me disait ce qu'il en pensait, et, plus éveillé qu'un émerillon, écoutait avec un vif intérêt les choses très bien, les thèmes ingénieux que je développais sur le sujet... Te voilà renseignée maintenant. Tu ne me regarderas plus, comme tu l'as fait tout à l'heure, avec des yeux écarquillés, qui semblaient demander s'il était urgent de me faire traverser la rue pour m'interner chez le docteur Pinel, quand je te disais que Gustave Claudin est le paysage de Saint-Victor...

*
* *

Un jour de mai, nous étions dans le jardin, mon père, ma sœur et moi, assis au bord de la pelouse : on y avait mis un tapis par crainte de l'humidité. Le cerisier était en fleur, et de jeunes pierrots, que nous avions élevés, pépiaient dans les branches en battant des ailes, sautant de l'arbre à nos épaules.

Marianne parut en haut de l'escalier et descendit entre le double rang de pots à fleurs, une carte de visite à la main.

— « Victor de Madarasz »! lut mon père... Qui cela peut-il être?... Est-ce que tu as déjà vu ce monsieur?

— Non, monsieur, il n'est jamais venu.

— Quel air a-t-il ?

— Il est joliment bien habillé, et pas comme tout le monde.

— Jeune ou vieux?

— Oh ! tout jeune !

— Alors, qu'il vienne ici... Montre-lui la route.

Peu d'instants après, la silhouette, très singulière et infiniment gracieuse, d'un jeune homme, se profila sur le fond clair de la cour, et, avec un peu d'hésitation, gêné par les trois paires d'yeux braqués sur lui d'en bas, le nouveau venu commença à descendre.

Mon père plissait ses paupières, pour mieux voir, n'osant tout de même pas mettre son monocle. Nous ressentions ce que devait éprouver cet inconnu et l'effort qu'il lui fallait faire pour avoir bonne contenance, ne pas trébucher et piquer du nez en avant, sous ces regards qui le détaillaient avec autant de curiosité que de surprise.

Il portait un élégant costume hongrois : gilet et culotte gris perle, finement soutachés, redingote noire, garnie de brandebourgs et de passementeries, cravate de dentelle, bottes mignonnes serrant le bas de la jambe jusqu'à mi-mollet.

Quand il atteignit enfin le gravier du jardin, il retira son petit bonnet d'astrakan, et salua d'un air résolu et digne, malgré une timidité évidente, qu'il dominait.

Il avait des yeux resplendissants, un teint d'une pâleur chaude, des moustaches noires, effilées comme des aiguilles, et raidies au cosmétique.

Ses premières paroles ne furent pas banales :

— Je vous demande pardon, monsieur, d'oser ainsi me présenter sans être connu de vous et sans recommandation ; mais obtenir votre protection est pour moi une question de vie ou de mort, et c'est votre supériorité même qui m'a donné l'audace de venir à vous, et confiance en votre accueil.

— Asseyez-vous d'abord, — dit mon père en lui montrant le bout libre du tapis, — et dites ce que vous désirez: je n'ai pas grand pouvoir, malheureusement.

Le visiteur s'assit gentiment par terre, mais il semblait avoir épuisé toute son assurance, et ce fut en balbutiant qu'il répondit. Il était d'une noble famille hongroise, fort aisée, et, contre la volonté de son père, avait voulu être peintre. Il avait fait ses études de dessin presque en cachette et travaillé très sérieusement, se croyant la vocation. Il espérait désarmer sa famille en lui prouvant qu'il valait vraiment quelque chose : devant sa décision irrévocable de suivre la carrière artistique, on lui avait coupé les vivres, en lui promettant de le déshériter, — ce qui n'avait fait que le fortifier dans son vouloir.

— C'est très beau de faire des sacrifices à son art, — dit mon père ; — mais c'est grave aussi de renoncer à une belle situation, pour se jeter dans une lutte incertaine et périlleuse. A ceux qui viennent me consulter sur leur vocation littéraire, je demande toujours : « Avez-vous de quoi vivre?... » S'ils me répondent non, je leur conseille de se faire épicier, bottier, récureur d'égouts, tout plutôt que littérateur... J'en ai peut-être sauvé quelques-uns.

— Mais je n'ai pas à me plaindre : j'ai envoyé trois tableaux au Salon et ils ont été reçus ! — s'écria Madarasz avec fierté.

— Avoir du talent n'est pas une raison pour réussir, au contraire !... Qu'est-ce qu'ils représentent, vos tableaux ?...

— Le principal a pour sujet : *la Mort de Ladislas Hunyady, ban de Croatie*. C'est un catafalque entre quatre cierges, sur lequel le mort, décapité, est étendu.

— Sujet assez farouche et pas très folâtre ! — dit mon père. — Je vous promets de voir votre œuvre et de la présenter au public. Mais, cette année, le Salon est arrangé par ordre

alphabétique. J'ai suivi cet ordre et j'intitule mon compte rendu : « l'Abécédaire du Salon ». Je n'en suis qu'au B. Vous vous appelez Madarasz : il faudra revenir quand j'en serai à l'M.

Le jeune homme se leva, comme mu par un ressort, croyant que cette phrase l'invitait à prendre congé; mais mon père le rattrapa.

— Je ne vous dis pas de vous en aller! — s'écria-t-il, — mais seulement de revenir, quand j'en serai à votre lettre, pour que je n'oublie pas... D'ailleurs, je n'oublierai pas : vous êtes assez particulier pour que l'on se souvienne de vous, et je suis curieux de voir ce « ban de Croatie » entre ses quatre chandelles...

Mon père, maintenant, avait mis son monocle et admirait naïvement le jeune Hongrois.

— Êtes-vous heureux d'être d'un pays où il est de rigueur de porter un aussi joli costume!... Est-ce simple, élégant et commode!... Moi qui ai, en vain, tenté de réagir contre notre hideux affublement et me suis couvert de ridicule, aux yeux des bourgeois, en revêtant les toilettes les plus truculentes, j'avoue que je vous envie... Surtout ne vous avisez pas, sur le conseil de M. Prudhomme, de renoncer à votre originalité, pour être comme tout le monde! Vos bottes et vos soutaches vous feront plus remarquer que tout le talent que vous pouvez avoir... Enfin, je souhaite que le tableau soit aussi réussi que le peintre.

Il se trouva que la grande toile, exposée en bonne place au Salon, était vraiment originale et habilement peinte. Le débutant, signalé par mon père à l'attention du public, eut un certain succès et fut très reconnaissant. Il revint souvent nous voir. Sympathique à tous, il fut bientôt un familier de la maison.

*
* *

Les Goncourt venaient quelquefois à Neuilly, surtout pendant l'été. Ils arrivaient, en voiture découverte, vers la fin de notre dîner, au grand jour, car on dînait encore d'assez bonne heure en ce temps-là.

Nous entendions le fiacre s'arrêter, et, tout de suite, la

sonnette, au timbre un peu grave, tintait violemment sous une main impatiente.

Jules entrait le premier, toujours, d'une allure rapide, tandis qu'Edmond n'apparaissait qu'un peu après et s'arrêtait un instant dans le cadre de la porte.

Le plus jeune des deux frères, Jules, était un blond aux yeux noirs ; sous la volute de sa moustache dorée, sa lèvre inférieure, très gonflée, faisait l'effet d'une grosse cerise pas très mûre. Il était fort élégant, rasé de frais, avec une fleur de poudre de riz qui veloutait la fraîcheur de son teint blanc et rosé. Edmond, plus brun, la figure carrée, le regard attentif, la moustache relevée, avait déjà cet air mousquetaire qu'il garda toujours.

Jules, à peine assis, contre la porte vitrée de la terrasse, engageait vivement la conversation sur quelque thème littéraire, et, quand il reprenait haleine, son frère continuait la phrase, développant l'idée, que l'autre résumait ensuite. C'était un duo tout spécial, où les voix alternaient, sans se heurter ni se mêler jamais ; seulement, tandis qu'en parlant Edmond disait : « nous », Jules toujours disait : « je ». Leur tactique consistait surtout à faire parler Théophile Gautier. Quand le dialogue était bien parti et que mon père s'échauffait, ils procédaient par questions, le poussaient, l'excitaient, heureux s'il se laissait aller à toute sa verve; ils ne parlaient presque plus. alors, écoutant avec un plaisir et une attention extrêmes.

Une fois, aux « mille pas », mon père me demanda :

— Qu'est-ce que tu penses des Goncourt ?

— De leur personne ou de leur talent ?

— Des deux, puisque tu lis leurs livres, sans demander la permission, à mesure qu'ils paraissent... Mais procédons par ordre.

— Ils sont on ne peut plus corrects et distingués, Jules surtout ; et il est même joli, ce blond aux yeux noirs, avec son teint blanc rosé et sa lèvre rouge. Mais je les trouve l'un et l'autre trop appliqués.

— Qu'entends-tu par là ?

— Je ne sais pas comment te faire comprendre, car je ne comprends pas très bien moi-même... Quand ils sont là, on est content de les voir, très intéressé par ce qu'ils disent, et

cependant on ne se sent pas à l'aise, on dirait qu'on entre en classe... qu'on n'a plus le droit de dire des bêtises... c'est drôle... Enfin je ne sais pas expliquer.

— Je te comprends d'autant mieux — dit mon père — que je connais la raison de ton impression, qui est bien près d'être la mienne. Malgré le charme de leur causerie, leur aisance et leur désintéressement apparent, on sent en eux une préoccupation, une tension d'esprit. Ils ne causent pas, comme moi par exemple, simplement pour le plaisir de causer : ils étudient et ils observent; ils se documentent...

— Oui, c'est cela. Et même nous qui n'avons qu'à écouter, nous sommes mal à l'aise. Je vois bien que, toi aussi, tu n'es pas comme toujours et que quelque chose te gêne.

— Oui, par moments, tout à coup, je suis inquiet, et je n'ose plus me déboutonner : ils écoutent avec une attention si intense, avec la volonté si évidente de retenir, d'apprendre par cœur ce qu'ils entendent, que je suis interloqué... Comment dire tout ce qui vous passe par la tête, quand on a la sensation que l'on parle peut-être pour la postérité? On devient gauche et affecté comme devant l'appui-tête du photographe... Et note bien que, s'il m'échappe quelque ânerie, — malgré la déférence respectueuse qu'ils ont pour moi, ils sont tellement éperdus de réalisme qu'ils la saisiront au vol et la reproduiront de préférence, en la grossissant malgré eux... On court le risque d'apparaître aux populations sous un jour fâcheux autant qu'inexact, car rien ne défigure, quelquefois, comme la photographie... Oui... j'ai l'impression qu'ils prennent des notes : quand on ne les regarde pas, ils doivent écrire sur leurs manchettes.

— La littérature est donc pour eux un devoir sans récréation?

— Ils en sont possédés. Pour les plus belles fleurs ils sont toujours d'actives abeilles, jamais des papillons... Maintenant, dis ce que tu penses de leur talent.

— Ce n'est pas très facile non plus, car il me déplaît autant qu'il me plaît.

— Explique-toi.

— Ce style si nouveau et si compliqué m'intéresse beaucoup, mais en même temps me distrait du roman. Les mots

accrochent trop mon attention : je les remarque, et j'oublie de quoi l'on parle; c'est d'ailleurs, le plus souvent, de choses insignifiantes. Les descriptions sont parfaites, mais les endroits décrits laids et ennuyeux; les personnages sont saisissants de vérité, mais on aimerait autant ne pas les voir, et on les fuirait comme la peste, si on avait le malheur de les rencontrer.

— Tu exagères peut-être un peu, — dit mon père : — « Catalepsie — épilepsie »! Cependant il y a quelque chose d'assez juste dans ton observation : c'est le contraste entre le style recherché et la banalité voulue du sujet. Ils enchâssent, dans un métal précieux et tarabiscoté, des cailloux et des tessons. Ils ne veulent pas choisir les aventures rares et dignes d'être contées, ils redoutent d'embellir la vie : aussi arrivent-ils quelquefois à être ennuyeux comme elle... Cela n'empêche pas qu'ils ne soient charmants et n'aient beaucoup de talent... De plus, ce sont des gens heureux! Je les admire, je les aime et j'en suis bassement jaloux.

— Jaloux! pourquoi?

— Comment, pourquoi? Ils travaillent comme des nègres, c'est vrai, comme des forçats, comme des bénédictins. Ils se créent à plaisir des difficultés insurmontables, qu'ils surmontent, et ne se donnent pas un jour de répit; mais ils font cela à leur idée, sur les sujets qui leur plaisent, sans que rien les oblige ni les entrave. Ils sont indépendants et ne travaillent pas de leur art pour vivre... Ah! oui, je les envie, et de tout mon cœur... Mais assez jaboté : moi, qui ne suis pas comme eux, et qui aimerais mieux, en ce moment, ciseler un sonnet, il faut que je descende à la forêt, pour faire du bois... Qui est-ce qui vient me faire ma raie et me mettre ma cravate?

JUDITH GAUTIER

(*A suivre.*)

FOULES ANGLAISES

Samedi, 20 juin 1902.

Toujours émouvante, cette arrivée à Londres. Après le Kent et les flambées de genêts, après le paysage de *keepsake* et les pelouses bien tondues autour des maisons rouges à pignon Tudor, très rapidement des espaces jaunâtres se forment, s'étendent, de poudreux terrains vagues, avec des rangées de maisons identiques et régulières comme les dalles d'un cimetière, — logis de brique qui s'accolent en files de morne grisaille. Voilà la dernière, la plus récente prolifération de l'énorme polypier. On se dit que chacune de ces humbles cellules contient un groupe de créatures et que ces familles sont semblables entre elles comme ces cellules, aussi résignées et anonymes, proliférant aussi d'année en année, mettant au jour les milliers d'individus nouveaux qui vont répéter le même type, reproduire en eux à leur tour cette vision protestante, plébéienne, anglaise, industrielle et suburbaine de l'univers qui leur sera l'univers.

Tout à l'heure, il y avait encore des pelouses sans arbres, traversées de sentiers d'asphaltes A présent, nulle végétation. Plus de ciel bleu; on peut dire plus de ciel, les nuages ayant disparu. Reste une profondeur jaunâtre où l'été ne met que ses chaleurs, où le soleil sans rayons nage dans la mollesse de l'espace atone. Nous courons au-dessus du hérissement serré des courtes cheminées. De tous côtés fuit l'infini des petits toits noirs, leur pullulement conduit par de longues

lignes droites et divergentes qui se révèlent soudain et simplifient l'universel fouillis, — la similitude de tous ces logis humains suggérant terriblement la monotonie des vies, l'insignifiance des individus indiscernables qui s'ordonnent ainsi par millions en lignes simples et durables qu'aperçoit l'Histoire, apparaissent, s'évanouissent, se succèdent le long de ces lignes en rythmes si rapides.

Cela est immense et mesquin, puissant et presque sordide. Rien que les petits logis à cinq cents francs par an, avec les rangées noires de leurs courettes charbonneuses, construits comme à la machine, par milliers à la fois, dirait-on, toute fantaisie, tout signe d'individualité bannis. Rien que la morne brique encrassée de suie et de fumée, innombrable, simple comme l'idée industrielle qui a fait lever et foisonner ce monde. Une sorte de croûte, de lèpre fumeuse, qui s'évanouit, s'avaguit au loin dans la buée jaune où l'on sait qu'elle se prolonge en vastes étendues. De hautes cheminées de manufactures, de vastes rectangles d'usines, des carcasses de fer, des cloches à gaz emprisonnées dans leurs armatures, de longues grues tendues dans le ciel en attitudes obliques, tout cela bleuissant, vaporeux à vingt mètres, des spectres de fumée dans l'espace gris-jaune, — voilà les seuls monuments, les seuls points de répère.

C'est en automne, en hiver, durant les six mois de brouillard et de pluie sempiternelle où les choses s'engourdissent, qu'il faut errer par ces quartiers populaires du Sud, vastes comme tout notre Paris, — à l'heure où chaque créature ayant travaillé pendant toute la sombre journée rentre dans sa cellule. Sans bruit elle allume sa lampe, et tous ces feux qui s'alignent et s'enfoncent au loin dans la nuit disent les multitudes d'humbles âmes qui vivent, persistent au sein de l'humide obscurité. Comme l'homme doit se sentir seul, englouti dans la triste immensité humaine, lorsqu'à travers le dédale de ces rues interminables, dans la rangée de ces logis que rien, sauf le numéro, ne distingue, dans une rangée longue parfois d'une lieue et dont nulle voiture ne vient rompre le silence, il retrouve son humble porte, son jardinet couleur de suie où, peut-être, un squelette noir d'arbuste met une ironie ! Comme on comprend le besoin du gin, en même

temps que le succès des propagandes évangéliques et salutistes, la nécessité de la lutte menée par tant d'œuvres humanitaires contre le spleen, le vice et la solitude! L'étranger qui vient passer un mois à Londres et se limite aux grandes artères brillantes de la rive gauche ne connaît pas la tristesse de ces régions. Pour les savourer il faut avoir vécu dans les *suburbs*, surtout dans celles-ci, dans ces amas que les cartes nous montrent ballonnant au sud de la ville active, qui s'enflent, d'année en année, amorphes et vagues, inorganisés, pareils en tous leurs points, où vit une population de deux millions et où rien ne se passe. Il faut y avoir vu tomber les soirs, le ciel y rougir en froides ardeurs qui souffrent, s'assombrissent, luttent contre le rampement insensible de l'informe brouillard. Il faut les avoir vues, ces tombées de nuit, le dimanche, surtout, lorsque les rues jaunes sont inanimées, s'allongent à l'infini, s'effacent sans finir dans l'espace plombé, quand le monde semble mort, les habitants invisibles, enfermés dans ces compartiments de briques qui s'alignent muets et scellés comme des tombes.

La Tamise, déjà! Comme elle est large, tristement éteinte! Ce grand vide où l'eau vague s'étale avec des remous blêmes, ce grand vide surprend. Vaste! Que cela est vaste et triste! Cela frappe l'âme d'un coup brusque, d'une émotion grave et qui fait taire l'esprit. On s'étonne de cette grande solitude au milieu des étendues construites. De ce côté de Londres, à l'ouest de la *City*, il n'y a plus de trafic sur le fleuve. C'est une perspective déserte et que l'atmosphère toujours vaporeuse élargit comme un bras de mer. Point de quai, point de réverbères sur la rive que nous quittons. Des plages de fange d'un noir visqueux, dominées par un chaos de formes industrielles. Au loin, des ponts cyclopéens et nébuleux, larges comme le nôtre, où pourtant s'alignent dix rubans d'acier, où des trains attendent, immobiles entre les signaux multicolores, nous masquent çà et là, comme des écrans, les infinis gris de la Tamise. Puis tout de suite, de l'autre côté, la gare où l'on entre sans bruit, une baie fuligineuse et vaste, les bagages à l'instant débarqués, enlevés par les porteurs lestes, en velveteen jaune. Et le cab qui attend à deux pas du train, haut sur ses deux roues, verni, nickelé, le

cocher juché à l'arrière : menton net, chapeau rond, veston bien coupé, fleur à la boutonnière. Et vite, le départ léger, sans bruit, le débouché dans Cannon street à l'heure où le peuple des *clerks* et des *business men* reflue de la *City*, vers l'ouest : la course entre les façades brunes, rectangulaires, basses, sans volets, pavoisées pour les fêtes du couronnement, — à travers la métropole septentrionale où se concentre en ces jours historiques, de l'équateur et des mers australes, la vie et la pensée de tout l'empire.

***

Pas une chambre dans les hôtels où affluent, cette semaine, outre la province, les Canadiens, les Yankees, les Australiens. Je cherche dans les *boarding-houses*, dans les froids quartiers sans magasins, sans passants, sans voitures, où les maisons identiques et graves entourent des carrés de verdure inhabités. A deux minutes de là, c'est le torrent sans arrêt des grandes artères où roule le trafic énorme. Ici, pas un bruit : le vide gris de l'asphalte un peu miroitant entre les jardins et les maisons massives. Cela semble mort, mais derrière les lourdes glaces des fenêtres, dans l'ombre qu'elles enferment, de claires figures semblent des reflets irréels : des groupes autour d'une table servie, le bonnet, les bras nus d'une servante, le blond lumineux d'une chevelure, le blanc d'une robe, une silhouette de gentleman enfoncé dans les profondeurs d'un fauteuil de cuir, un *paper* que quelqu'un déploie, — des morceaux d'intérieurs anglais, de vie décente et monotone, *genteel*, sans bruit.

Non seulement toutes ces maisons sont pareilles, mais toutes sont des *boarding-houses*. J'en essaie plusieurs : dans chacune le même valet de chambre allemand vient ouvrir la porte, révélant dans l'ombre le même corridor spacieux, les mêmes meubles massifs, le même porte-manteau, les mêmes gravures de chiens et de cerfs larmoyants, et m'oppose la même réponse négative. Enfin à la sixième porte, au lieu du *non* catégorique, on me dit *peut-être*, et le domestique va chercher la *young lady*.

Mince, très pâle, des cheveux jaunes, d'une grâce toute anglaise, d'une grâce étrange et froide, une robe rose, un peu

vieillotte, un tablier de batiste dont le triangle supérieur s'épingle sur le corsage, des yeux d'Ophélie que l'on dirait visionnaires. Il faut avoir l'habitude de ces figures pour savoir combien, sous de tels dehors, elles peuvent contenir de calcul, de soumission aux préjugés de classe, quelle incarnation peut y trouver le type vigoureux et banal, fait de rigidité et de mesquinerie de la petite bourgeoisie non conformiste et besogneuse, — celle qui ne se repose de son attention aux affaires, de sa chasse aux shillings que par l'émotion biblique, par les hymnes et les services religieux populaires, fréquentés, discutés ici, comme en France le petit théâtre par la classe équivalente.

Les pâles yeux se font d'acier ; avec méfiance ils me jaugent et me jugent, considèrent mon bagage, puis se replient en dedans, l'âme virginale rêvant à quel chiffre on osera taxer le continental, en ces jours d'affluence, hésitant entre le désir de demander beaucoup et la crainte de « manquer la location ». Puis, la blonde tête songeuse, se relevant tout d'un coup, hardiment elle prend son parti du risque : « dix guinées du lundi au samedi ! » — Allons ! Ce n'est pas plus cher que ce qu'on demandait hier encore au *Cecil*. Il n'y aura point de rajahs, mais je verrai de près des bourgeois anglais. On me montre ma chambre que décorent des textes bibliques et dont les fenêtres donnent sur de pâles jardins, où des verdures se décolorent.

Une heure après, pour gagner et lire plus aisément le cœur de l'excellente famille qui tient ici pension, je confie contre reçu quelques banknotes à la seconde fille de la maison. Même type que l'aînée, mais plus exsangue encore, le creux austère, la minceur des joues élargissant le front, — et l'admirable teint de nacre, si fréquent, ici, chez les poitrinaires. Aussitôt la plus cordiale intimité règne : *Won't you take some tea with us*? On me fait descendre au salon où la table est correctement servie, on me présente à *mother*, une vieille dame mince et douce, aux yeux insipides et d'un bleu usé, en bonnet de dentelles, à *uncle*, vert et vif sexagénaire, à la joue de rose fanée, qui plaisante à froid en clignant de l'œil et semble issu d'un roman de Dickens, aux hôtes canadiens, australiens, anglais. Ce qui frappe, c'est l'ordre, la

sérénité paisible qui règnent ici, la vie bien réglée, « respectable », les voix basses et les gestes rares, le service silencieux et juste, le thé, la crème versés à un bout de la table, les beurrées, les gâteaux présentés de l'autre, suivant les rites invariables, avec les paroles imprescriptibles, la conversation calme, cordiale, tout de suite établie et qui n'épuise pas ces deux grands sujets : le temps, le couronnement, *weather, coronation*. On s'attendrit sur le petit prince Édouard : *such a dear little mite*, un si mignon petit morceau. Puis les hommes bourrent de tabac mielleux les courtes pipes de bruyère. J'engage la conversation avec le Canadien : cheveux de jais ; visage glabre à peau mate. A-t-on remarqué comme la complexion anglo-saxonne s'assombrit en Amérique ? Il a cette politesse un peu guindée, pédante de contremaître endimanché dans du drap noir, ce langage prévenant et « choisi », presque johnsonien, de solennité wesleyenne, qu'affectent ces coloniaux, habitués à la rudesse et au sans-gêne des démocraties d'outre-mer, quand ils visitent *the old country*. C'est la première fois que ce citoyen de Toronto vient en Angleterre. Respectueusement, avec une méthode et une énergie tranquilles, il fait le tour des monuments célèbres. Ce matin, la Tour de Londres ; ce soir, Westminster, — les lieux sacrés de la race, symbole de ses anciennes disciplines politiques et religieuses, témoins de sa vie passée quand elle était confinée dans cette petite île et qu'il n'était pas question de démocraties anglo-saxonnes, d'Amériques ni d'Australies. Survient *uncle* que je découvre tel que je l'avais pressenti : ancien employé de bureau, membre d'une société de tempérance, méthodiste, fidèle auditeur du docteur Parker, le grand prédicateur du *City Temple*, qui, depuis vingt-cinq ans, prêche tous les jours en pleine *City*, en plein centre commercial, devant un public de commis, entretient énergiquement un pur foyer de christianisme, et dans ce quartier de banque, où des millions s'échangent à chaque heure, mène la guerre contre Mammon.

***

Je prends le *tube*, près d'Oxford Street, en route pour les centres où le soir, aux rayons du gaz et de l'électricité, se

congestionne la vie de Londres. Quel monde de cauchemar l'Homme est en train de se fabriquer, et tel que n'en rêvèrent jamais ses ancêtres, chaque jour plus loin de la nature, plus indépendant de ces antiques conditions de lieu et de climat qui modelèrent la race, et si vite changeant que celle-ci n'a pas le temps de s'y habituer, et s'use dans l'effort incessant d'impossible adaptation ! On quitte la grande rue bruissante, engorgée de piétons et d'omnibus multicolores, chargée de relents de tabac, d'ale et de crottin, on quitte l'affolant éclat des réverbères, des magasins, des annonces lumineuses mécaniquement éteintes et rallumées, la cacophonie des affiches illustrées sur les murs. Un guichet franchi, s'ouvre une galerie courbe, froide, basse, où les pas résonnent. Tout au bout une grande chambre carrée où des gens sont assis le long des murs sur des banquettes. Un coup de sifflet ; les grilles des portes automatiquement fermées, et l'on sent le sol se dérober sous soi, toute la chambre engouffrée, avalée, sans que rien vous ait révélé la cage d'un ascenseur monstre. En quelques secondes on est tombé à soixante-quatorze pieds de la surface. C'est là, par-dessous les égouts et toutes les canalisations, par-dessous l'ancien métropolitain que la ligne croise plus loin, plus bas que le lit de la Tamise qu'un jour elle traversera, c'est là, dans le silence et la paix de la profondeur, qu'on a percé les deux tunnels parallèles des deux voies, si étroits que les côtés du train s'y emboîtent exactement, s'y enfoncent comme dans un étui. A cette distance du sol, entre ces murailles courbes et prochaines, sous la raie incandescente de ces lampes électriques, dans la réverbération blanche de ces parois incrustées de faïence, on se sent étouffer. Un air chaud, étrangement lourd, analogue à celui qu'on respire dans les cryptes millénaires d'Égypte. On sent peser sur soi les soixante-quatorze pieds qui séparent ce souterrain de la surface vivante.

Un sourd grondement, une vibration grave et qui va s'enflant, et le train jaillit de son tunnel comme d'une gaine, les roues au-dessous du quai, invisibles. Un grand train massif, américain, — les ingénieurs, comme le capital, viennent des États-Unis. De blancs wagons, longs comme des *Pullman cars*, au roulement pesant et doux. Le matin et le soir, vers six heures,

ces trains sont bondés : chargements d'humanité commerçante, *City men* qui, des files tristes de petites maisons suburbaines, de Shepherd's Bush, de Nottinghill, se font porter comme d'un coup de pompe au cœur des affaires et en reviennent. Très semblables, — vestons clairs, jaquettes sombres, chapeaux hauts de forme qu'exige la respectabilité des bureaux — ils fument des pipes et déploient les grands journaux où s'alignent les télégrammes de l'univers et les indigestes *leaders*. Quelle secousse, ajoutée à tout ce qui déséquilibre déjà la vie moderne, que cette plongée, deux fois par jour, dans ces profondeurs où la pression est autre, où l'air est épais, que cette vertigineuse course souterraine et ce jaillissement à la lumière comme une boîte à dépêches d'un tube pneumatique !

En face de moi, dans le très long couloir qu'est l'intérieur de ce wagon, une fille du peuple avec son *young man*. Je regarde cette enfant si pâle, qui a poussé dans ce milieu où il n'y a plus que la brique, l'asphalte et le métal : vivante parcelle de l'éternelle nature et séparée de la nature, chair tiède, changeant et périssable tissu dont le mystère apparaît davantage parmi ces rigides choses sans vie, dans ce monde terrible que nous crée la science, dans ce souterrain où l'électricité nous éclaire et nous emporte.

Elle n'a pas dix-huit ans : point de chapeau ; son cou nu est un peu moite, son visage un ovale de nacre blanche, d'une pâleur égale, presque rayonnante de lune dont on surprend la première lueur au crépuscule. Une ligne de bouche tout enfantine ; mais les prunelles un peu divergentes diffusent un éclat trouble, sont noyées de la langueur la plus sombre, disant l'inexprimable. Sûrement, ce qui inquiète dans ces étranges yeux n'affleure pas en elle à la conscience. C'est le profond de l'organisme vicié qui apparaît là, avec les sourdes, les obscures tendances qui lui correspondent. C'est une attirante dégénérescence physiologique sous les influences, en ce sombre climat, du monde industriel et citadin, l'intime fatigue du type condamné à passer à travers des générations de misère, d'alcoolisme, de consomption, d'anémie. Chez cette enfant dont la gorge se gonfle, en cette forme à peine épanouie, où l'espèce aspire à faire un instant briller son idée, ces per-

versions, au lieu de déformer et d'enlaidir, semblent exalter maladivement la beauté contrainte à se débattre pour s'affirmer. Ainsi l'on voit des fleurs d'anémones coupées se transfigurer dans l'eau où elles s'épuisent, se déployer avec une langueur plus riche, leur chair se pénétrer d'un pâle éclat muable, leurs tiges s'infléchir en lignes plus rares, en sinuosités plus voulues dirait-on, par là plus rares et significatives.

***

A Oxford Circus, d'un trait nous remontons jusqu'au sol et nous voici jetés dans la foule anglo-saxonne, alerte, qui vient se griser ici d'impérialisme.

Dans l'ample courbe de Regent Street, entre les flamboyants magasins, elle ruisselle vite, cette foule, si forte, si fraîche, où les types clairs, bien dessinés abondent. Le bas peuple londonien, anémique et veule, n'est pas visible ici. Quantité de robes claires et de cravates blanches. De jeunes couples vont, grands, élancés, d'un pas ailé. Sous le rayon des réverbères l'éclat des yeux, des visages surgit un instant de la nuit; d'autres y apparaissent, y viennent briller un instant à leur tour. Il y a des joues où la froide humidité du climat, le piquant des brouillards ont posé des roses merveilleuses. Un jeune homme et une jeune femme me précèdent, se donnent le bras; leurs pas sont mariés; elle a les mêmes enjambées larges, élastiques et masculines que lui, le même ressort de la semelle qui se détend aussitôt qu'elle a touché la terre, lance le corps en avant dans un rythme souple de bonheur. Tous deux sont hauts de six pieds anglais. Il y a de l'éphèbe, du jeune athlète en elle comme dans une divinité grecque. Le cou dégagé et droit sous l'or volumineux de la chevelure, la blouse frémissante au vent, la robe flottante et qui balaye la terre par secousses alternées, élargissent et simplifient la cadence de la démarche, répètent sa vaillance heureuse. Un instant elle a tourné la tête, et sur son visage porté haut j'ai vu rayonner l'éclat liquide de la vie. Voilà l'admirable type physique que la passion grandissante du plein air, des sports masculins, rend aujourd'hui si fréquent chez les jeunes filles de la haute bourgeoisie : vraies sœurs de

ces grands garçons bien découplés, à l'œil frais, que font les *public schools*. Cette ardeur féminine aux exercices violents de la campagne, aux jeux de garçon, le développement athlétique qu'elle entraîne sont des phénomènes récents et certains, connus des observateurs anglais, remarqués avec surprise par les gens de cinquante ans. Cependant, cette régénération de la *gentry*, ce progrès chez elle de la physiologie de la race, rend plus sensible l'étiolement de la plèbe rurale et citadine, aussi dépendante et passive qu'autrefois. Dans les foules où gens du peuple et bourgeois se rencontrent, le contraste est surprenant. Simplement ceux-ci sont d'une autre taille, dominent de la tête, la physionomie plus calme et plus forte, non plissée, tourmentée par les misères, par les déformations du vice et de la maladie. A ce cruel contraste aboutit tout le système social de ce pays. Des castes y apparaissent, correspondant à des différences du type organique. C'est pourquoi, d'avance, le préjugé va contre le pauvre. *A priori* la pauvreté signifie l'infériorité générale, la dégénérescence avec tous ses stigmates : paresse, vice, tendance à l'alcoolisme, aboulie, fléchissement de toute la personne morale qui admet un supérieur, lui demande de la secourir et de la gouverner, se reconnaît dépendante, est officiellement reconnue telle, puisque, par le système des *workhouses*, des secours à domicile. des énormes *poor-rates*, la loi depuis si longtemps met le pauvre à la charge du riche. Cependant, maîtresse de la terre, épanouie dans ses manoirs, dans les calmes demeures et les parcs universitaires, encore protégée à l'entrée des carrières contre la grande concurrence, fortifiée par les jeux systématiques qui, de plus en plus, apparaissent comme un des importants facteurs de l'histoire du peuple anglais moderne, moralement équilibrée par une religion calme et respectée, appuyée à la coutume et aux traditions pacifiantes, la haute *gentry* a rencontré des circonstances si favorables qu'au lieu de dégénérer comme presque toute l'humanité occidentale en ce siècle, physiquement aussi bien que psychologiquement, ses individus se sont perfectionnés, gagnant en stature, en force musculaire, autant qu'en intelligence, en culture, en précision de volonté, en faculté d'initiative, en aptitude au bonheur comme en capacité de joie. Ce dernier trait résume

tous les autres, étant l'indice de la justesse et de l'harmonie des fonctions organiques, et ce n'est pas une impression de voyageur qui me porte à l'indiquer, puisque de cette bonne humeur moderne, de cet optimisme et souvent de cette gaieté sociable de la classe aisée dans leur pays, les sociologues anglais se sont occupés comme d'une autre caractéristique nouvelle, par laquelle le gentleman d'aujourd'hui s'oppose au personnage excentrique, sombre, taciturne, replié sur soi, qu'a vu Taine il y a quarante ans, et mieux encore à l'Anglais spleenétique de Voltaire. Et ce changement se manifeste dans la littérature. Qu'est devenu le pessimisme anglo-saxon? En quel poète ou romancier retrouvons-nous la misanthropie d'un Swift, d'un Byron, d'un Carlyle, l'hypocondrie et, pour tout dire, la tendance au suicide que nous avons prise autrefois pour un des traits fonciers de la race? La tristesse et la gaieté ne sont pas des caractères ethniques; dans une société comme dans une âme, elles se succèdent par périodes, correspondant à leur histoire intérieure, à leurs états sains ou morbides, au ton variable de l'organisme social ou de l'organisme individuel. Les Anglais, qui nous ont longtemps traités de vifs épicuriens, légers rieurs, fils de La Fontaine et de Béranger, ont appris vers 1880 à parler de « pessimisme parisien ». A notre tour il nous faut parler de l'optimisme anglais. Les plus grands des écrivains dont l'influence a contribué depuis 1870 à façonner les âmes, un Robert Browning, un Ruskin, un George Meredith ont ainsi prêché, chanté, célébré la volonté de vivre, l'espérance par laquelle cette volonté parle au cœur, la beauté par laquelle elle se manifeste aux yeux, puisque c'est au moment où, victorieux des forces de mort et d'inertie, le pur, le seul mouvement de leur vie propre les dresse, les maintient, les modèle, que les formes atteignent à la beauté. Ruskin, esthéticien, a dit que la plus belle des couleurs était l'incarnat des joues humaines, et George Meredith, le plus vif, le plus miraculeusement intuitif des romanciers anglais, fils de Shakspeare, poète profond, philosophe perçant à fantaisie de fée, a touché de cet incarnat vivant les joues de ses héroïnes : jeunes filles saines, toutes proches des sources du monde, et qui le ravissent par leur force sûre et délicate, leur courage, leurs certitudes d'ins–

tinct, leurs divinations prestes comme des gestes d'oiseaux, par la sourde germination, hors des profondeurs confuses du sexe, de leurs sentiments, où tendrement pointent les idées qui vont éclore, — par l'épanouissement total, enfin, de toutes les forces profondes et réunies de leur être dans la floraison magnifique et spontanée de la passion. Il a foi dans l'infinie nature. En elle il voit toute sagesse et toute beauté; il la juge digne de notre amour qui, refusant de se prendre tout à fait à l'hirondelle périssable, peut se donner à la magie des coups d'ailes qui sont pour toujours et ne cesseront jamais de rayer le ciel. En toutes choses il adore la vie merveilleuse, ses souplesses et ses élans, ses éclats frais quand elle est pure, ses déroulements sinueux et insensibles, par petits plis de feuilles et de tendres tigelles, jusqu'à la plante humaine, complète et totale, que, psychologue admirable, il aperçoit de la tête à la racine, avec sa fleur spirituelle, le jeu infini de ses imperceptibles nuances d'âme, ses étincellements de pensée, ses parfums évanescents, nourris par la plus subtile et mystérieuse distillation, des sucs invisibles qui montent de la lourde terre. Il sait ce qui, chez le meilleur d'entre nous, à son insu, demeure de cette terre, ce qui lui reste encore à spiritualiser au feu de sa volonté. M. Meredith, qui ne prêche jamais et dont l'empire se fortifie tous les jours, est au fond le moraliste le plus averti et le plus exigeant. On peut l'appeler l'apôtre d'un naturalisme idéaliste. Comme Browning et Ruskin, il croit à l'ascension des âmes à travers la splendeur de mieux en mieux révélée du monde. Il reconnaît le divin dans le terrestre; il croit que nous pouvons aider ce divin à se dégager en nous par des vies toujours plus fines et plus fortes, plus volontaires et pures.

***

Les beaux couples heureux qui marchaient devant moi tout à l'heure! J'y voyais Richard Feverel et Lucy, Dartrey Fenellan et Nesta, Beauchamp et Cecilia. Les yeux quittent la vision de ce monde lumineux et revoient le réel. Hélas! que le mal est lourd encore en ce monde et que la misère y saigne avec laideur! Du côté de Piccadilly, la tare de cette ville se révèle, pire, semble-t-il, qu'ailleurs. Des prostituées vont et

viennent attendent, çà et là, par haies compactes dans le noir ruissellement des passants. Mais jusque sur leurs visages je retrouve cette fraîcheur animale, cette simplicité vigoureuse qui dans cette foule me frappent tant. Elles ne paraissent pas canailles de la même façon que leurs sœurs plâtrées, à la voix cassée du continent. Les physionomies ne sont pas avilies; le vice ne les a pas marquées d'une flétrissure. Rien de simiesque ni de polisson. De beaux corps flegmatiques à vendre et des cervelles somnolentes. Elles se suivent en troupeau, dans le frou-frou de leurs robes de soie où leurs longues jambes font passer l'inflexion rythmée d'une ligne sculpturale et sinueuse. Quelques-unes semblent étrangement jeunes. Beaucoup ont les traits de l'innocence, la fleur rose de la nature sur les joues, des regards angéliques, les modelés virginaux et fluides de la pure jeunesse féminine. Avec cela, chez plusieurs, cette sévère minceur anglaise des mâchoires, ce léger évidement autour de la bouche, qui accuse la délicate courbe du menton, met en valeur la grandeur des yeux, la fixité froide des prunelles planes, et communique à la physionomie quelque chose de la spiritualité des vierges de Burne Jones. Mais, au passage, ces innocentes exhalent de rudes parfums de gin. Dans quelques années, l'hôpital, la table de dissection; celles qui survivront tomberont dans le ruisseau où la police les ramassera, pauvresses phtisiques et ivres-mortes, en ignobles chapeaux à plumes, les bras nus sous un châle maculé. Il n'y a qu'à Londres que la créature humaine soit aussi damnée quand elle s'abandonne, sombre aussi vite et aussi bas. Aujourd'hui, la fleur encore fraîche et nourrie de sève, demain le déchet informe, visqueux, écrasé sur le trottoir. Mais toujours de nouvelles floraisons se pressent dans l'ombre et montent à la vie...

*
* *

Du coté de Trafalgar Square, près de Whitehall, c'est la bonne foule impérialiste — coloniaux, provinciaux, petits bourgeois des *suburbs* — qui se pousse dans l'espoir d'illuminations. Le plus remarquable, c'est qu'il n'y a pas d'illuminations. A peine, à l'angle de Charing Cross, au-dessus de quelques magasins, une rampe électrique devant laquelle, têtes levées,

visages ébahis, le flux humain s'immobilise et s'épaissit. Observez que tous les soirs, au-dessus des théâtres, on peut voir des lignes et des écussons de lumière semblables et qui n'arrêtent pas un badaud. C'est vraiment une autosuggestion collective qui conduit cette multitude, qui l'attroupe de si loin pour regarder quelques festons, des drapeaux à des fenêtres. Et c'est une suggestion de même espèce, et dont celle-ci n'est qu'un moment, qui lui montre dans ce couronnement un fait immense, dans ces personnages royaux des figures d'importance souveraine. Car, supposez dans cette famille royale le plus saisissant des événements, une catastrophe : la mort du roi. Au point de vue des conséquences le fait est nul : il ne produit rien. Historiquement, ce n'est pas un événement. Dans ce pays on sait d'avance que la transmission de la couronne se fera d'elle-même, qu'à un roi sans pouvoir, honnête homme et moyen, succédera un autre roi sans pouvoir, honnête homme et moyen, que le roi n'aura fait que changer de numéro. Strictement le succès l'autre jour d'un candidat de l'opposition dans l'élection partielle de Bury est plus important, permettant d'induire un changement dans la balance des partis. Et pourtant des gens patientent, passent des heures à la grille de Buckingham Palace pour voir de loin monter en voiture une dame que l'on sait être telle princesse. Ces jours-ci l'illusion est d'une force et d'une persistance extraordinaires. Les groupes à la grille de Buckingham Palace sont bien plus épais que de coutume. Quand apparaît sur une calèche, portant quelque hôte officiel, quelque ministre colonial, l'écarlate de la royale livrée, le tressaillement de la foule est profond et subit. C'est que depuis un mois les journaux, que le public achète trois et quatre fois par jour, et qui sont les grands excitateurs de l'humanité citadine d'occident, les journaux, par leurs leaders, par leurs télégrammes, ont répété à satiété, enfoncé dans la cervelle de la foule ces deux mots : *Royalty, Coronation*. Présents à l'esprit ou enfouis au-dessous de la conscience et prêts à reparaître au moindre appel, ils vivent et agissent dans cette cervelle populaire ; ils l'ont envahie comme une obsession : depuis trois ou quatre jours, depuis que la date du couronnement est devenue si proche, l'Angleterre ne fait plus rien que les répéter. Sauf

les préparatifs, tout travail languit et s'arrête. C'est une crise d'imagination qui, dans trois jours, va se dénouer tout d'un coup, avec le soulagement qu'apporte la fin de toute hantise. Mais, une fois commencée, la suggestion doit aller en s'exagérant, car elle se nourrit de tout ce qu'elle produit au dehors, de tout ce qui la manifeste. La vue de ces pavois l'entretient, la répète en tous les esprits. Plus simplement encore, la vue d'autrui où elle agit aussi, de la foule environnante, sert encore à la fortifier en chacun; car non seulement l'exemple collectif entraîne l'individu, lui impose les gestes de tous, mais il lui présente l'illusion comme non illusoire; il l'affirme indubitablement fondée, correspondant à la réalité des choses. Qui ne participe pas au rêve collectif semble hors de la norme et de la vérité. Ainsi poussée, orientée, la foule est comme chargée d'énergie enthousiaste et qui, directement, tend à l'acte, veut s'employer dans le sens de l'idée obsédante, s'empare de toute occasion comme d'un prétexte à se donner issue. Voilà pourquoi ce soir quelques festons de lumière dans la noirceur de cette nuit suffisent à la passionner. A leur aspect se déploient les tendances intérieures; confirmées, elles s'épanouissent dans la joie. Humbles lampions que l'étranger regarde sans émoi : pour l'Anglais, ce soir, ils sont *significatifs*, chargés de sens, évocateurs du sentiment et de l'idée qui veut faire explosion et qu'ils déclenchent. Et c'est ce qui les fait si beaux, essentiellement différents des feux d'artifice hebdomadaires d'Earl's Court et du Crystal Palace.

Comme ces lampions, ce couronnement n'est rien, et nous pouvons le traiter de mascarade. Mais que l'idée en soit puissante au point que toutes les énergies de ce pays s'y suspendent, voilà le fait immense et qui nous rappelle combien simples et profondes sont les forces qui assemblent les vastes groupes humains. Simples, parce qu'elles se réduisent à quelques images, moins encore, à un ou deux mots, mais chargés de sentiment. Profondes, parce que leur être pénètre et se poursuit dans les dessous de l'inconscient. Tout peuple les subit, mais les suggestions qui le mènent sont plus ou moins anciennes, plus ou moins tenaces, plus ou moins harmoniques à l'ensemble de ses tendances per-

sonnelles, plus ou moins cohérentes et systématisées. Chez quelques-uns elles coexistent ou se succèdent, contradictoires, instables, et comme par secousses épuisantes, parfois stériles, opposées à la vie, contraires à sa direction normale et historique : au lieu de lui prêter leur force, d'aider à la maintenir dans sa forme, elles la dispersent, et, parasites, en absorbent l'énergie. En effet, spontanées ou imposées du dehors, certaines suggestions sont morbides : par exemple, celles qui dans la névrose font les idées fixes. Mais d'autres contribuent à la vie, — quelques-unes, comme celles qui poussent l'hirondelle à émigrer en automne, comme celle qui développe au cœur et au cerveau de l'homme toute l'illusion d'amour, si générales, nécessaires, inévitables, qu'elles font partie des grands mécanismes de la nature et qu'en chaque individu de l'espèce, un beau jour, elles apparaissent. D'autres, celles qui établissent dans les âmes les idées nationales et religieuses et toute leur auréole de sentiment, diffèrent avec les différents peuples ; mais dans chaque peuple, chaque génération les impose, ces idées, par toute la suggestion organisée qu'est l'éducation, à la génération suivante que l'hérédité prédispose à les accepter. D'autres enfin, tout individuelles, ne sont pas moins salutaires et normales, concourant au développement de l'individu comme les premières à la vie du groupe humain et de l'espèce. Fortement elles s'emparent du savant, du poète, de l'artiste, de l'homme d'action, pour lui dire l'œuvre où ses facultés vont trouver leur emploi, où tendait sans qu'il le sût sa vie, et qui va lui donner l'unité. Il me semble que les crises d'imagination que traverse de loin en loin ce pesant peuple anglais, aux heures des jubilés et des couronnements, aux fêtes de victoires et de paix, appartiennent au type normal et salutaire. C'est un rêve qu'une cérémonie, un événement extérieur font sortir du fonds psychologique de l'être social, et qui, manifeste dans la conscience, y fixe quelques-unes de ses tendances propres de vie, les précisant de cette façon et les fortifiant de toutes les ressources de la volonté claire. Respect de l'ordre établi, des hiérarchies sociales, des institutions anciennes, orgueil de participer à la noblesse millénaire de la patrie, amour de tout ce qui rappelle et rend visible son antiquité, attache aux

formes liturgiques, sens des rites et de leurs secrètes influences, ce sont là les plus efficaces des forces qui maintiennent l'Angleterre, en unissent les individus, en relient les générations, et qui s'exaltent cette semaine, travaillent profondément chaque Anglais, si bien que pour quelques jours les idées historiques de l'Angleterre arrivent en lui à la conscience, qu'elles s'emparent de son esprit, dominent ses idées individuelles, et par là se rechargent d'énergie, d'un nouveau pouvoir de suggestion qui, la crise passée, le calme revenu, le rêve évanoui, gouvernera sans qu'il le sache une partie de son être intime et le dirigera dans le sens de la vie nationale. Ainsi se perpétue cette vie, ainsi dure cette personne de l'Angleterre dont les idées constituantes sont les seules qu'elle puisse comprendre, les seules pour lesquelles elle puisse se passionner. Non point des raisonnements ni des théories, non point des vérités abstraites, mais des tendances, des habitudes, des sentiments liés à quelques idées anciennes et très simples, celles-ci le plus souvent oubliées, enfouies dans le fond ténébreux de l'esprit, mais de loin en loin se reprenant à vivre, s'épanouissant pour quelques jours à la lumière comme une végétation née d'invisibles spores et qui va disparaître en laissant d'autres spores, garantie de son existence continuée et de sa réapparition future, — ce sont là les puissances naturelles, organiques, vraiment vitales, de rythme lent, d'action certaine, profonde, ancienne, continue, que ce peuple sait si bien entretenir en soi, organiser, utiliser, et qui composent la précieuse essence de sa vie.

***

Dimanche.

Dans Parliament-street, vers Westminster, dans la vaste avenue pavoisée où s'érige l'arche canadienne, construite avec des gerbes de blé. Un ciel de plomb, des bâtiments livides et striés de suie, une foule noire, immense, silencieuse, comme une sombre marée fluant dans un chenal.

Il y a quelques semaines j'étais dans l'Inde, dans le sud de la péninsule, au pays des pagodes de cauchemar où quatre mille brahmes habitent avec les vaches saintes, à l'époque

des fêtes religieuses et des pèlerinages. Dans l'eau des grands étangs sacrés, alentour, dans la lumineuse poussière, sous les foisonnants pylones des hauts gopurams, des multitudes aussi se pressaient. Un fonds de brune nudité grouillante, barbottante, coassante, et là-dessus un papillottement multicolore : blancheur et pourpre des voiles, cuivre des bijoux et des vases. Mais sous le ciel vivant, dans cet air de feu, parmi ces gerbes de cocotiers, toute cette chair lisse qui se mouvait par ondes, tout ce mystère de l'innombrable forme humaine, des milliers et des milliers de têtes semblables, d'yeux lustrés qu'une force inconnue répète par paires, avec certitude, toute cette vie réalisée, n'étonnaient pas trop. On la sentait simple, de peu de prix, comme l'abondante, comme la souple végétation. On était sous le feu créateur du soleil, en pleines énergies de la nature à l'œuvre.

Ici le ciel est mort, les nuées basses, gourdes, pèsent comme un suaire. Rien de semblable aux oiseaux assourdissants, aux vigoureux corbeaux de l'Inde qui jacassent au soleil comme l'humanité hindoue. Seuls des fils rigides tendus en l'air mesurent l'espace plombé. Nul autre vivant que cette multitude : on dirait que toute vie s'est ici transformée en substance humaine, que cette humanité d'Occident, maîtresse de la planète, a absorbé en soi toutes les autres formes vivantes, qu'il n'y a plus rien entre elle et le monde des choses inanimées, — et la voilà entre ces façades de brique, dans ce milieu sans âme, cette humanité d'Occident, fourmillante comme l'autre, mais muette, noir vêtue, sa chair invisible sauf les pâles visages sans nombre, et plus mystérieuse encore que l'autre, puisque, si complète, achevée, elle paraît solitaire et qu'on ne voit pas la mer de vie dont elle est sortie.

Plus loin, près de Westminster bridge, la foule s'épaissit encore ; la vaste artère est tout engorgée, et par delà, sur toute la largeur du grand pont, sous le ciel libre, aussi loin qu'en me haussant je puis voir, cela se poursuit, le pointillement infini, clair et noir, de têtes et de chapeaux...

C'est le peuple de la ville du Sud qui cherche à repasser les ponts, à regagner cette morne rive droite où s'étalent, sans monuments notables, les lieues carrées de brique construite. C'est le peuple industriel, la profonde, l'obscure masse

anglaise, flegmatique, sérieuse, lourde à ébranler, qui ne connaît que le travail aux machines, « qui ne rêve que de dormir après un fort repas de viande[1] », insensible à la monotonie de sa vie, ou bien cherchant l'oubli dans les fumées du gin, et, çà et là, dans les échappées de l'imagination religieuse. C'est le fonds brut de la nation, où somnolent les profonds instincts de la race, où dorment les réserves d'énergie de l'avenir. J'aperçois ce que jamais on ne voit de ce côté de la rivière : des familles entières sorties de leurs corons lointains, de leurs *slums* et de leurs *lanes*, des charrettes portant le père, la mère, des huit et dix enfants aux yeux graves, mornes, debout comme un chargement d'animaux. Çà et là une ivrognesse en châle gesticule, chancelle, avec des éclats de voix rauque. Les gens la regardent en silence. Point de cris, de lazzis, de quolibets. Tout ce peuple, d'ailleurs, est proprement vêtu : les visages pacifiques et forts, nullement nerveux ni mobiles, nullement plissés par l'excitation des idées et les sensations vives, par la soudaine impulsion du sentiment violent, par l'usure citadine. C'est le peuple des *skilled labourers*, des ouvriers professionnels, en général bien payés, de vie disciplinée, respectueux des puissances, mais fortement organisés en syndicats pour la défense de leurs intérêts économiques, capables de s'imposer des consignes de tempérance, de se tenir parole, et sur qui le socialisme continental s'étonne d'avoir si peu de prise. Grande différence entre ces ouvriers et la basse caste anémique, sans courage ni discipline, qu'on rencontre surtout dans l'*East-End*, progéniture de ces anciens journaliers agricoles, autrefois nourris dans les campagnes par l'assistance publique, habitués du *workhouse*, accoutumés à la dépendance, poussés à Londres par l'espoir des salaires élevés, et qui, vaquant autour des docks à des besognes de rencontre, sans métier précis, grouillant dans des chambres infâmes, dans des refuges à quatre sous la nuit, s'étiolent en deux générations.

A gauche du pont, sur le vaste quai monumental, ordinairement désert, le spectacle était inoubliable. Dans la clarté sans foyer de ce crépuscule de juin, la foule infinie se pres-

1. Kipling.

sait, sans autre bruit que son innombrable et sourd piétinement et le froissement confus des vêtements et des corps. A côté, derrière le parapet, sur le fleuve, il n'y avait pas un être ni un objet. Insensible au voisinage de cette multitude, cette grande eau poursuivait sa vie parallèle, solitaire, si différente. Sous le ciel triste, c'étaient des étendues vides, de surface incertaine, où, furtivement, passaient des clartés rouges, des reflets alentis, avaguis de vapeur. L'autre bord paraissait très loin : une ligne charbonneuse, rompue de silhouettes inhumaines, usines, cheminées, hangars, chantiers, mâts de bateaux échoués, une confusion noire sur la berge noire. D'immenses ponts de fer mesuraient les distances, les plus proches déjà nébuleux, leur matière dissoute en fumée, — un long trait d'estompe légère, sans détails visibles, — tous si simples, sérieux, anonymes, comme appartenant à la nature, ayant fait toujours partie, semblait-il, de ce paysage, non pas visiblement construits, non pas enjolivés d'ornements artistiques comme ceux de la Seine, pour amuser le passant et lui parler la langue humaine et civilisée. En se penchant au-dessus du parapet de pierre, on pouvait voir les luisants noirs de la vase, la fange infâme, insensiblement mise à nu à mesure que le fleuve baissait, obéissant en silence au mouvement général des mers. Un instant, cela faisait songer au passé antique de cette terre que les anciens appelaient cimmérienne : des estuaires peuplés des seuls oiseaux marins, des marécages, un pays boueux, noyé de brouillards, perdu bien loin des peuples civilisés dans une mer plate et blafarde du Nord. Mais à cette heure, le long de cette terne Tamise, bruissait un autre fleuve, le fleuve de vie humaine enfanté par ce triste pays, une multitude lourde, septentrionale, sans voix, et qui avançait toujours, l'Angleterre d'aujourd'hui, visible sous les sombres tours de Westminster, près des noirs monuments qui virent le commencement de ce peuple, il y a mille ans, et la foule des autres générations anglaises. Toutes ces figures, un instant entrevues, étaient parentes, candides et lourdes. Vaguement, en toutes ces têtes, remuait l'antique idée de la couronne, sommet des choses humaines, du roi héréditaire, issu de ceux qui conduisirent ce peuple à travers les siècles.

l'accompagne, suscitée par son passage, rompant à mesure qu'elle avance le silence de l'attente. Alors vraiment il verra son peuple. d'une vision directe et accablante. De rue en rue, d'avenue en avenue, à travers les régions dissemblables de l'énorme ville : dans l'Ouest aristocratique et grave, dans l'Est commerçant et demi-marin, à London Bridge où les steamers, les radeaux de charbon, s'entassent en paquets sur l'eau jaune, où les vergues s'entrecroisent ; dans le Sud industriel et populacier, — toujours le bruissement de ces deux collines dont la ligne s'enfonce et continue encore, ces millions de visages tournés vers lui. et cette rumeur sans timbre, claire, vague, infinie, non située, qui sort de la poitrine des foules...

Voilà l'intérêt extraordinaire de solennités comme celles-ci. Elles montrent aux yeux de la chair l'objet matériel qui correspond à ce mot : *un peuple*. Jusque-là ce n'était qu'un mot répété par l'histoire et par les journaux. En un jour comme celui-là on l'aperçoit, cet ensemble vivant qu'on n'avait connu que par ses individus ou par fragments imperceptibles, du moins on en découvre une portion telle que la sensation est la même que s'il apparaissait dans sa totalité de chair animée et pensante.

Aussi bien, de cette collection d'hommes, la structure, l'organisation intime deviennent sensibles. Roi, princes, ministres, généraux, amiraux, évêques, clergé, lords, Communes, magistrats, chefs des grands ordres honorifiques, des corporations, maires, tous à leur rang, suivant la vieille hiérarchie, tous portant leurs costumes et insignes symboliques, — « premiers » coloniaux, troupes anglaises, régiments d'Australie, d'Afrique, du Canada, rajahs étincelants, troupes indiennes, c'est l'armée ordonnée des pouvoirs publics et des grands corps, c'est l'Angleterre, c'est l'empire britannique concentré là, marchant dans la rue et que l'imagination aidée par la présence de ces représentants des autres peuples — quelques-uns de type mongol, venus du Siam, du Japon, de la Corée — peut situer sur la planète.

En même temps et, dans cette pompe c'est ce qui est le plus puissant à émouvoir ces Anglais, — cette vision ne se limite pas au moment présent, au tout actuel qu'est l'Angleterre. C'est vraiment sa personne, sa personne complète qui

doit apparaître là, et celle-ci comprend son passé inscrit dans sa mémoire, créateur de ses habitudes et de ses sentiments actuels, de son être et de sa forme. C'est cette personne, la sienne, que s'apprête à fêter ce peuple, personnel entre tous. De cette fête plus le cérémonial sera riche en souvenirs, mieux il signifiera les traditions qui font son caractère original et la continuité de sa vie, et plus il sera puissant à l'émouvoir. C'est un solennel anniversaire dans une famille orgueilleuse et de haute caste : ce jour-là, à la vue des blasons, des chefs rangés, des gestes rituels, le clan s'aperçoit comme un être total et distinct dont la vie très longue comprend et relie les petites vies qui se suivent et se composent. De là l'intérêt de ce peuple à tout ce qui lui ressuscite son passé : à ces « rouges dragons », à ces pages, à ces « poursuivants », à ces hérauts d'Ulster et de Clarenceux, à ces *regalia* nécessaires à l'efficacité du sacre et que des hommes d'armes vont prendre aux coffres-forts de la Tour pour les garder comme des idoles : bâton de Saint-Édouard, sceptre, éperons d'or, épées de merci, de justice temporelle et spirituelle, couronne, bible, patène, calice. Pour énumérer ces objets, pour décrire le détail des cérémonies dont le sens est perdu, pour expliquer le vocabulaire technique et normand de ce couronnement, les journaux les moins conservateurs déploient la même ardeur enthousiaste que les autres. Depuis un an, un tribunal spécial formé d'héraldistes et d'archéologues étudie les prétentions de familles — quelques-unes tombées dans la roture — qui réclament pour leur chef le droit héréditaire, exclusif, imprescriptible, conféré par tel roi du moyen âge, d'accomplir tel rite ou tel office du sacre. C'est pourquoi nul autre que M. Alfred S. Gathy (de York) ne sera héraut de Clarenceux, nul autre que M. John Horne Stevenson, poursuivant de l'Unicorne, cependant que M. H. Scrymgeour Wedderburn fera flotter l'étendard d'Écosse, et que les léopards d'Angleterre auront l'honneur d'être portés par M. Dymoke.

Pour comprendre l'émotion que les Anglais attendent de cette solennité, pensons à Parsifal, à la grande marche du Tannhäuser. Ces grands corps de l'État, masses distinctes et profondes dans la haute pénombre de l'Abbaye, cette foule pourpre et or dont chaque individu représente un nom illustre

la coutume, ils commandent le respect des âmes anglaises, et leur autorité assure la durée de l'idée qu'ils contiennent. Puis, à ces âmes anglaises le symbole parle avec beaucoup plus d'éloquence que l'idée pure et directement exprimée. Sur elles cette idée est sans empire; même elles s'en méfient comme de la phrase abstraite ou passionnée qui l'exprime. Ce qui les détermine à l'acte ou à la croyance, c'est un fait ou un objet sensible, ou bien la représentation colorée qui les répète dans l'esprit. Voilà pourquoi les écrivains anglais qui ont vraiment exercé une influence, qui ont orienté à nouveau beaucoup de cerveaux et de cœurs, Wordsworth, Ruskin, Browning, Carlyle, leur ont parlé par symboles, c'est-à-dire par images possédant une valeur de signes, éveillant une suite dégradée d'autres images, d'idées imprécises, de tendances plus ou moins vagues, d'automatismes de l'esprit et de la volonté. C'est une langue, peu exacte, peu algébrique, mais émouvante, excitante à l'action, dont chaque terme au lieu d'être un chiffre est une demi-vision brève et suggestive, c'est-à-dire non bornée à elle-même, par conséquent un élément de pensée. On pourrait dresser un catalogue de telles images qui chez Ruskin forment un véritable vocabulaire, qui ne sont que des signes, à ce point qu'il cesse de les voir comme en lisant nous perdons conscience de la forme des lettres, qu'il n'aperçoit que leur sens, c'est-à-dire le confus mélange de pensée indéfinie et de sentiment qu'elles représentent et qu'elles évoquent tout d'un coup en lui. Tels étant dans ces esprits le rôle et la puissance des images, rien d'étonnant si, mieux encore, ces choses qu'elles reproduisent peuvent faire office de signes. Pour Ruskin, du caillou[1] au cirrus, la nature entière n'est qu'un vaste répertoire de signes et de symboles; tout entière elle peut se traduire en termes d'éthique : il ne s'agit que d'apprendre à la déchiffrer. Il ne la décrit qu'en l'interprétant. C'est ce qu'avait fait Wordsworth, et pourquoi l'action de Wordsworth et de Ruskin, si faible sur nous, fut-elle si profonde en pays anglais, sinon parce que ce procédé de pensée est très fréquent en Angleterre? Le nuage d'idées et de sentiment que suscite en eux l'objet, ils en voient l'objet

1. Voir *Ethics of the Dust*.

entouré : c'est une vapeur qui devient lumineuse, une auréole qui le voile, l'efface et semble s'y substituer. L'objet a mis en mouvement l'esprit, mais l'esprit le pénètre, le transfigure, l'abolit enfin et le remplace par sa propre substance. Comme à Venise la juxtaposition, sur un mur, de briques multicolores parlait à Ruskin de fraternité humaine et de lois sociales, comme dans les Alpes telle ligne de montagnes lui évoquait le décalogue, ainsi, et bien plus directement, à l'aspect de la couronne posée par l'archevêque sur la tête du roi, l'Anglais à Westminster voit la prérogative royale, la souveraineté antique, héréditaire, sacrée, sa place dans le système qu'est l'univers chrétien et anglican. La grande épée tenue par lord Roberts, c'est le pouvoir de l'État; le glaive que l'Église remet au roi, que celui-ci rend à l'autel et rachète ensuite de pièces d'or, l'ampoule avec le chrême, le globe, les éperons d'or, tous ces *regalia* lui montrent à la fois le lointain moyen âge, les rois chevaliers, la suprématie du pouvoir spirituel, et tout l'au-delà chrétien. Ainsi rayonnant d'un éclat intérieur et mystique, ces objets lui sont des graals et des talismans, investis de vertu propre et quasi surnaturelle. On se rappelle l'émoi de ce pays quand on crut que dans sa fuite Jacques II avait emporté le grand sceau. Sans cet instrument matériel, impossible, semblait-il, que Guillaume pût promulguer des lois et véritablement régner. Sa disparition désemparait l'Angleterre, arrêtait net la révolution triomphante.

D'une puissance aussi magique que ces talismans est ici le cérémonial. Proprement c'est un *charme*, un charme sans empire sur nous, que l'éducation et le milieu n'ont point préparés à y être sensibles, mais, pour l'Anglais riche en suggestions efficaces, chargé d'influences secrètes, si bien que le subir c'est en être modifié. Comme l'évêque nouveau sur lequel les autres évêques ont étendu la main, le roi que le primat vient de couronner, les nobles qui, genou en terre, viennent de lui prêter hommage, se relèvent différents. Ils le croient, du moins, et cela suffit à les faire différents. Une idée qu'ils considéraient jusque-là du dehors s'est intégrée à leur personne. Quelque chose vient de leur être communiqué, fait partie à présent de ce que chacun d'eux appelle *moi*. Des tendances neuves naissent en eux, ou simplement telles

tendances anciennes se trouvent fortifiées, mieux groupées, et l'âme en est autrement dirigée. Véritablement s'est créé de la volonté. De nouvelles puissances de vie individuelle et sociale ont surgi, suscitées par l'incantation et le geste rituels. De l'officiant à celui qui est venu se soumettre à son opération mystérieuse on dirait qu'un fluide a passé, comme les « souffles de vie » qui, sur les vieux murs des temples d'Égypte, émanent des croix ansées tendues vers les Pharaons par les dieux linéaires.

Antiques procédés de vie dont nous retrouvons ainsi la figure au plus profond de l'histoire, par lesquels naît et se perpétue la force qui assemble les hommes et maintient chaque société dans son type. Mystérieux procédés que nulle réflexion n'inventa, partout spontanément apparus et qui semblent faire partie des secrètes combinaisons de la nature préméditant ses fins. Incapable de comprendre autre chose que ses propres démarches, notre claire et courte raison les analyse, ces procédés, en regarde un à un les éléments, les juge illogiques, et ne voit pas que tels qu'ils s'assemblent d'eux-mêmes, ils produisent de l'énergie, — les déclare illusoires, et ne sait pas que l'illusion fait partie des forces vitales, que toute la vie est conduite par un système d'illusions. A leur place, elle entreprend alors de dresser ses constructions propres. Elle opère par formules abstraites et simples qui ne peuvent pas s'appliquer à l'infini de la réalité vivante, par signes desséchés sans prise sur l'être profond, ethnique, humain, qui se dégrade en nous jusqu'à l'animal. Par ses combinaisons symétriques, elle veut réaliser des *a priori* de sentiment et de logique qui ne répondent pas aux antiques nécessités de la vie. Et l'on découvre un jour que l'afflux de force intérieure s'est affaibli, ou ne se produit plus que par saccades, se disperse en impulsions et en caprices, — et l'on juge avec tristesse que ces peuples là ont mieux conservé en eux les puissances primitives, les sèves de la vie, qui moins audacieusement raisonneurs, plus fidèles aux vieilles traditions de l'humanité, sont demeurés plus près de la mystérieuse nature.

ANDRÉ CHEVRILLON

(*La fin prochainement.*)

JARDIN D'AMOUR

I

VISION FLEURIE

Belle fin fait qui meurt en bien aimant.
PIERRE DE RONSARD.

C'était un jardin clair, à la mode française :
On y voyait des ifs taillés, un grand bassin,
Des talus dont l'équerre a fixé le dessin
Au temps du Titien et de Paul Véronèse.

Des couples amoureux s'y promenaient à l'aise,
Dérangeant les abeilles blondes dont l'essaim
Effleure le bouleau, le tremble et le fusain
Près de la plate-bande où s'empourpre la fraise.

Le baume des rosiers, en ce matin d'avril,
Honorait la splendeur du parc et du courtil,
Paradis fleuronnés de corolles décloses.

Et des seigneurs, jaloux de mourir en aimant,
Extasiés, contaient fleurette, galamment,
A des femmes en fleur, plus belles que les roses.

II

LES AIMÉES

Jadis, favorisé des hommes et des Dieux,
Le bon Ronsard aima les Femmes et la Gloire.
Aux rives de la Seine et de la molle Loire
Il confia plus d'un secret mélodieux.

Il chercha, dans l'accueil indulgent des grands yeux,
Le gain de son labeur, le prix de sa victoire,
Le rayon qui, tombé sur sa lyre d'ivoire,
Illuminait d'amour son verbe harmonieux.

Heureux Pétrarque, amant d'une Laure divine !
Les palmes que décerne une main féminine
Furent, aux siècles d'or, le loyer des beaux vers.

Gloire à Ronsard, vainqueur de tant d'âmes charmées !
Sur son tombeau, le geste amoureux des Aimées
Unit le myrte pâle aux lauriers toujours verts.

III

LA ROSE DE CASSANDRE

> Cassandre Salviati, aimée de Ronsard, appartenait à cette maison florentine qui a donné douze gonfaloniers à Florence...
>
> HENRI LONGNON.

Cassandre, en son jardin, près du fleuve royal
Où l'aurore naissante allume un reflet rose,
Légère et matinale, a cueilli cette rose :
L'angelus tinte au campanile abbatial.

Du haut de ce coteau, le regard se repose
Sur les pavillons neufs d'un palais triomphal :
Blois s'éveille ; et l'on voit resplendir, en aval,
Amboise et Chenonceaux comme une apothéose.

La jeune fille blonde a des yeux noirs. Le nom
De ses aïeux rayonne autour d'un gonfanon
Où brillent le lys rouge et le sceau de Florence.

Que prédit cette rose ? Est-ce la Renaissance
Qui doit vouer aux Dieux d'un nouveau Parthénon
La grâce italienne et le charme de France ?

IV

AMOUR D'ÉTÉ

A l'ombrage, sous l'ormeau,
L'on y danse, l'on y danse.
(Chanson d'autrefois.)

Au mois de juin, dans un pré vert elle dansait
Gaiement, docile aux sons d'une musique tendre ;
Passant par là, Ronsard, oublieux de Cassandre,
Écouta le flageol qui, sous l'ormeau, jasait.

Quand le froment blondoye, il n'est point de lacet
Que la chaleur du jour n'oblige à se détendre :
Lors, un regard distrait peut aisément surprendre
Ce qu'une vierge sage enclôt dans son corset.

Les couples, que le bal marie et démarie,
S'éparpillaient, parmi la vermeille prairie,
Vers la rivière courbe, autour des peupliers,

Et Ronsard, au penchant d'une rive fleurie,
Aima, dans la saison où les cœurs sont liés,
Une fille d'Anjou, qui se nommait Marie.

V

MÉDAILLON DOUBLE

Or, Cassandre était blonde et Marie était brune.
Alternance de deux profils au pur contour !
Charme toujours nouveau pour les friands d'amour
Que la monotonie amoureuse importune !

Ah ! multiple beauté ! Délices d'aimer l'une
Après l'autre et de voir, en aimant, tour à tour,
La blondine rosir aux premiers feux du jour,
La brunette pâlir, pâmée, au clair de lune !

Celle-ci, très souvent, rit sous ses noirs frisons ;
Celle-là s'extasie en langoureux frissons ;
L'une a des cheveux d'or, l'autre des cheveux sombres.

Harmonieux discord du désir éternel
Qui cherche, dans le drame instable du Réel,
Le contraste idéal des rayons et des ombres !

VI

LA STATUE RESSUSCITÉE

Courbé sur sa charrue, à Pise, un laboureur
Trouva, dans le sillon ouvert, ce corps de femme :
« D'où viens-tu ? Qui t'a fait germer, diablesse ou dame,
A travers le bon grain qu'a jeté le semeur ?... »

L'Idole blanche, objet d'amour et de terreur,
A de grands yeux qu'éclaire une invisible flamme :
Devant la chair de marbre où s'éternise une âme,
L'homme semble un enfant, déjà près d'avoir peur.

— Paysan, vingt saisons de récoltes superbes,
Crois-moi, ne valent pas, au compte de tes gerbes,
Ce jour, marqué pour toi d'un présage indulgent.

Accorde du repos à tes bœufs, et contemple,
Ainsi qu'un pèlerin prosterné dans un temple,
La moisson de beauté dont s'illustre ton champ.

VII

A UN PEINTRE

Peintre, je ne veux pas que brocart ni basin
Déguise aux yeux mortels le corps de ma maîtresse.
J'ai dénoué pour toi l'or de sa longue tresse,
Malgré son confesseur, — un cordelier très saint!

Je veux que d'un beau trait ton scrupuleux dessin
Cambre ses reins nerveux de Diane chasseresse;
Peins les bras, d'un pinceau voluptueux; caresse
La courbe de la hanche et la rondeur du sein.

Vois! Le pli dédaigneux de sa lèvre farouche,
Son col souple, ses doigts sans bagues, ses genoux
Méritent la douceur d'une légère touche.

Tu graveras, sous le tableau, sur un cartouche,
Une épigramme en grec, faisant savoir à tous
Que Sinope est ma mie. Et gare à qui la touche!

VIII

AMOUR D'AUTOMNE

Hélène de Surgère et Pierre de Ronsard
Lentement, sur le sable fauve des allées,
Parmi le deuil épars des branches dépouillées,
Égarent leurs soucis et leurs pas, au hasard.

Elle va, d'un air las, vers les fleurs accablées
Dont la corolle est close et s'épanouit tard :
On dirait qu'elle hésite à lire en un regard
Les tristesses qu'un mot furtif a révélées.

L'âme des lys exhale un arome de miel ;
La palpitation d'un jet d'eau monotone
Gémit dans la pâleur d'un décor irréel.

Le poète a vieilli ; son orgueil l'abandonne,
Et le soleil, ainsi qu'une rose d'automne,
S'effeuille dans la pourpre éphémère du ciel.

IX

CRÉPUSCULE D'AMOUR

Ronsard aimait encore au déclin de son âge;
Rebelle au joug du temps, il a toujours porté
Collet à l'espagnole et pourpoint ajusté,
Avec la toque plate et les plumes d'usage.

Dans les jardins royaux plus d'un charmant visage
Par sa Muse amoureuse et fière fut chanté.
Il élut pour dernière idole la beauté
D'une fille d'honneur, non moins belle que sage.

Comme on place l'hostie au cœur de l'ostensoir,
En un châtel d'amour il la fit châtelaine.
Et son esprit, soleil inquiet de déchoir,

Garda, dans un réveil de lumière sereine,
Un suprême rayon pour le portrait d'Hélène,
Vitrail transfiguré par l'arc-en-ciel du soir.

X

L'EFFIGIE D'HÉLÈNE

Front pâle, cheveux noirs, des regards d'azur clair,
Le col auréolé d'une fraise espagnole,
La lèvre incarnadine, un peu hautaine, — l'air
D'un Clouet esquissé par Mino de Fiesole.

Le profil aquilin de la Dame est très fier,
Mais doux est son souris, suave est sa parole.
Au-dessus de son gorgerin, fourré de vair,
Sa collerette semble une fraîche corolle.

Elle aime les jardins où l'ombre et la clarté
Dessinent un tapis aux innombrables trames
Sous les mouvants arceaux de l'érable argenté.

A l'abri du soleil qui fait pleuvoir des flammes,
Elle suit le sentier, de jonquilles bordé,
Femme parmi les fleurs et fleur parmi les femmes.

XI

SOLITUDE D'HIVER

Il fait froid. Le vent souffle autour des chambres closes.
Devant l'âtre enfumé que timbre un écusson,
Hélène, en cheveux gris, finit son oraison,
Et seule, sans espoir, pense à d'anciennes choses.

Elle songe aux soleils évanouis, aux roses
Qu'elle effeuilla jadis en la verte saison.
Sa pincette s'attriste et taquine un tison...
C'est l'instant des regrets et des soucis moroses.

L'heure sonne à l'horloge enrhumée. Il est tard.
Le passé mort émeut la vieille damoiselle
Qui, fidèle aux amours de son printemps gaillard,

Écoute, en soupirant, le silence autour d'elle,
Et rêveuse fredonne un sonnet de Ronsard :
Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle...

XII

LES BAISERS DE FAUSTINE

Tu teneros morsus figebas dente proterva,
Atque colambatim basia longa dabas.
JOACHIM DU BELLAY *(Cognomen Faustinæ)*.

Joachim surnomma Faustine sa « colombe »,
Columba, colombinè et colombelle aussi.
Faustine est très illustre : un duc Barbarisi,
Fou d'elle, se mura vivant dans une tombe.

La coquette, pour qu'un monsignore succombe
Et, vaincu, se déguise en amoureux transi,
N'a qu'à déclore un peu le satin cramoisi
Qui dérobe aux regards sa blancheur de palombe.

Ses baisers ont un goût de nectar. Ses baisers
Longs, câlins et profonds, avivés de morsures,
Font au cœur de l'amant d'ineffables blessures.

Quand Du Bellay s'attarde en de tristes pensers,
Faustine lui prodigue, avec des mines mièvres,
La fleur de son haleine et le miel de ses lèvres.

XIII

ÉPITAPHE

... Gentilhomme d'Embrun, que Ronsard aimait grandement...

(Note du *Bocage royal.*)

Jean de Morel, natif d'Embrun en Dauphiné,
Sieur de Grigny, de Cluse et de Plessis-le-Comte,
Maréchal des logis de la Reine, vicomte
De plus d'un fief, doyen de plus d'un doyenné,

Fut galant gentilhomme, artiste raffiné,
Ami sûr, helléniste exquis. Ronsard nous conte,
En ses vers, qu'il était sage comme un archonte
Et qu'il aimait d'amour la naïade Daphné.

Le grand Érasme est mort entre ses bras, à Bâle.
Son anneau d'or était rehaussé d'une opale
Qui jadis appartint au cardinal Bembo.

Puisse dorénavant le sourire des Muses
Rayonner à travers les ténèbres confuses,
Pour réveiller Morel qui dort en ce tombeau !

XIV

RÉMY BELLEAU

Le doux Rémy Belleau rimait des Bergeries ;
Il aimait le Sonnet. l'Églogue. le Rondeau.
Il célébrait en vers la grâce des jets d'eau,
L'éclat du ciel et les reflets des Pierreries.

Il allait, en avril, aux pentes d'un coteau,
Admirer le réveil des campagnes fleuries,
Et voyait, en songeant à d'anciennes féeries,
Le couchant flamboyer aux vitres d'un château.

Il rentrait, vers le soir, à pas lents, dans sa chambre
Où l'attendait, mêlée à des aromes d'ambre,
La vénérable odeur des livres préférés :

Lors, il chantait l'amour et la jeune maîtresse
Qui tendait au poète, en dénouant sa tresse,
Une lèvre rieuse et des cheveux dorés.

XV

VITTORIA COLONNA

A la louange d'A. M. P.

Aux jardins merveilleux où l'abeille s'enivre,
Cette femme a vécu d'ambroisie et de miel.
A Sorrente, où la terre est voisine du ciel,
Elle aima l'art divin qui console de vivre.

Elle eût donné tous ses bijoux pour un beau livre ;
Amoureuse des fleurs brillantes du Réel,
Elle offrit, quand survint l'inévitable appel,
Son suprême sourire à la mort qui délivre.

Doux fantôme, elle cherche un éternel abri
Dans l'ombre claire où dort Béatrice avec Laure ;
Mais le charme de sa beauté n'a point péri,

Car j'ai vu rayonner en des splendeurs d'aurore
La tête blonde où ses lauriers sont près d'éclore
Et le front pur où sa couronne a refleuri.

GASTON DESCHAMPS

LES DERNIÈRES CAMPAGNES

DE

MIRABEAU CADET

Il n'y a qu'un Mirabeau dans la mémoire populaire; devant les Français de 1789, amis ou ennemis des Droits de l'Homme, il y en eut deux, très divers par leur physionomie, leur genre de talent, leur attitude dans la vie publique. Autour de Mirabeau l'aîné, guide et porte-parole des novateurs politiques, s'agite et passe comme une ombre ironique un personnage du même nom, sorti de la même « race effrénée », et surnommé Cadet, Tonneau ou Cravate selon les circonstances, qui défend partout contre lui, avec une crânerie provoquante, l'ancien régime expirant. S'il a nourri l'ambition de lui être comparé, c'est qu'il a pensé qu'en France l'esprit pouvait marcher de pair avec l'éloquence. Aussi déformé par son obésité précoce que son frère était défiguré par la petite vérole, il s'est fait comme lui, durant sa jeunesse, une réputation de prodigue, de joueur, de viveur. Son père le qualifiait de drôle et, à ses heures d'indulgence, de pauvre diable; sa mère, fascinée par ses qualités extérieures et superficielles, le traitait en enfant gâté. La société faisait de même; tandis qu'Honoré-Gabriel habitait le fort de Joux ou errait à l'étranger avec Sophie de Monnier et madame de Nehra, André-Boniface-Louis jouissait, au moins dans son monde, de la considération due à ses services militaires. Simple sous-lieu-

tenant, il s'était distingué à Paris même, contre l'émeute, durant la *guerre des farines*; il avait conquis en Amérique la croix de Saint-Louis et le commandement du régiment de Touraine. « Plein de zèle, d'activité et de connaissances », écrit de lui en 1785 l'inspecteur général de Salis.

Tel était l'homme qui, en face d'un autre Mirabeau, fit succéder, quatre ans plus tard, à la série de ses exploits militaires celle de ses exploits contre-révolutionnaires. Il se piqua d'offrir, politiquement parlant, avec son aîné le plus parfait contraste, témoin la triple campagne qu'il conduisit contre l'esprit nouveau, à Paris, en province et par delà les frontières de 1789 à 1792, c'est-à-dire pendant les trois dernières années de sa vie.

***

La première eut pour théâtre l'Assemblée constituante et ses entours, depuis la rue de Seine où le joyeux vicomte faisait de son hôtel un entrepôt de brochures aristocratiques, jusqu'au Palais-Royal, où il improvisait sur une table de café, au milieu de ses compagnons de plaisir, ses articles polémiques et surtout satiriques à l'adresse de ses adversaires. Député aux États généraux par la noblesse de la sénéchaussée de Limoges, il avait apporté à Versailles les idées réformatrices que son ordre partageait avec la nation entière, sauf à les accommoder avec les intérêts et selon les formules du parti aristocratique et parlementaire. Son mandat primitif emporté par la révolution nocturne et sentimentale du 4 Août, ce réformateur des abus devint malgré lui un des souverains et des rénovateurs de la France.

En prenant séance à l'Assemblée nationale, il se laissa aller, par respect pour les ordres du Roi, au mouvement qui entraînait tous les esprits. Le 8 août, il apporta à la nation sa part de sacrifices en renonçant solennellement à la pension qu'il tenait de la Cour ; il fut accueilli avec de grands applaudissements, qui, en réalité, affirme un collègue malicieux, s'adressaient à ses créanciers. Toutefois, quand il vit la raison pure, et les théories empruntées à Rousseau prévaloir sur la coutume et l'expérience, associé contre son gré à une œuvre

de destruction et de reconstruction générales, il se réfugia à l'extrême droite de l'Assemblée. Il y conduisit avec d'Esprémesnil le groupe bruyant et violent des irréconciliables; il y tint, pendant environ une année, un rôle tout d'opposition et d'obstruction, au nom de ce qu'on appelait alors les principes aristocratiques.

Deux faits, pour lui et ses amis, dominaient tous les autres : l'Assemblée n'était pas souveraine, le Roi n'était pas libre. Il ne reconnaissait à aucun degré cette omnipotence parlementaire qui prétendait interpréter à son gré les cahiers électoraux et changer les bases de la monarchie. Quand on lui demanda le serment civique, il voulut en discuter les termes, se déclara soumis mais non rallié au régime nouveau et réserva les droits supérieurs de la nation contre ses représentants eux-mêmes. C'était à elle seule, pensait-il, à consacrer la Constitution en l'acceptant formellement. Aussi, lorsque, dès le mois de septembre 1789, Volney demanda la dissolution de l'Assemblée et l'élection d'une assemblée nouvelle, Mirabeau-Tonneau ajouta à cette proposition celle de l'inégibilité de tous ses collègues. On sait quelles funestes conséquences la même résolution adoptée plus tard eut pour l'avenir de la Constitution de 1791.

La vraie Constitution, pour le vicomte de Mirabeau et ses amis, c'était l'ancienne, considérée dans la dernière phase de son évolution, par conséquent résumée dans un mot : la royauté. Or la royauté se trouvait désormais représentée par un Roi notoirement, volontairement faible et humilié; ses fidèles l'accusaient à demi-voix tout en le défendant publiquement, par respect pour le principe. Après avoir entendu son maître prêter le serment civique, le vicomte de Mirabeau tira et brisa avec ostentation son épée en disant : « Lorsque le Roi abandonne son sceptre, sa noblesse n'a plus besoin d'armes pour le défendre. » Il continuera cependant à parler pour lui, en le plaignant parfois avec une nuance de hauteur et de pitié. A ses contradicteurs lui criant que le Roi s'est déclaré libre, il répliquera : « Je ne doute pas de sa parole, mais quand même il ne serait pas libre, il tiendrait le même langage. »

Il se porta du moins avec franchise à la défense des institutions monarchiques et en particulier des Parlements et du

clergé. Lorsque l'Assemblée délibéra sur le refus d'enregistrement opposé à ses lois par le Parlement de Metz, il prit le premier la parole. Il se présenta également le premier à la tribune lors de la discussion sur la vente des biens du clergé. Cet empressement est à remarquer, car il n'aimait guère les parlements, adversaires nés du pouvoir royal et considérés par lui comme l'avant-garde du parti révolutionnaire. Il ne se piquait point d'autre part de cléricalisme, ainsi qu'on dirait de nos jours, et la théocratie, comme il l'a avoué, lui semblait aussi dangereuse que la démocratie.

Les causes vaincues trouvent parfois une revanche tardive dans la mémoire des hommes, grâce au caractère ou au prestige de leurs défenseurs. Mirabeau-Tonneau s'est trop peu préoccupé d'assurer cette revanche à celle qu'il défendait. Il ne prenait au sérieux ni l'Assemblée ni lui-même : « Il faut ici, disait-il plaisamment, être un jour financier, un jour juge, un autre jour théologien et toujours législateur ; c'est aujourd'hui le jour de la théologie et j'avoue sans honte que je n'y entends rien. »

Par-dessus tout il trahissait le désir de soutenir publiquement, en toute circonstance, contre un autre Mirabeau, l'honneur de son nom. Il se laissait même dire qu'il était mieux doué que le grand orateur, à cause de son genre d'esprit, plus séduisant et plus primesautier ; comme si l'on pouvait comparer la verve de Pasquin et l'éloquence de Démosthène ! L'anonyme qui, dans la *Galerie des États généraux*, l'a peint sous l'anagramme italianisé de *Rambinelli*, a remarqué finement qu'il eût été plus libéral, si son frère eût été plus aristocrate. Entendait-il le « comte » invoquer contre le clergé le souvenir de la Saint-Barthélemy : « Si l'on abusa de la religion pour tuer, s'écriait le vicomte, des scélérats (et cela voulait dire son frère, accusé d'avoir préparé les journées d'octobre) ont abusé de la liberté pour violer la demeure des rois. » Plus d'une fois ils se présentèrent l'un contre l'autre à la tribune, la droite trouvant piquant d'opposer à Mirabeau un adversaire de son nom. Au point de vue oratoire, le vicomte n'était pas de force à affronter le choc. Il ne pouvait opposer qu'une résistance toute physique, comme certain jour où, excité par de copieuses libations, il lui barra le chemin par sa triom-

phante corpulence. Il lutta ainsi longtemps au milieu du tumulte et enfin, entraîné par ses propres amis, se résigna à céder la place.

La politique mettait ainsi en présence les deux frères, sans qu'il s'ensuivît entre eux rupture complète. Les pamphlétaires du temps ont dénoncé leur entente secrète dans certaines affaires financières destinées, la Révolution aidant, à duper les naïfs et à enrichir leurs auteurs. La voix du sang, autant que l'intérêt, les rapprochait à l'occasion. Il est douteux que Mirabeau-Tonneau, en cas de triomphe de la contre-révolution, se fût bien vivement entremis pour éviter à son aîné la potence; celui-ci du moins sut exercer publiquement sa générosité envers un cadet qui ne le payait pas de retour, sauf au cas où la circonstance lui permettait de faire passer un bon mot. « Qu'avez-vous donc, vous ne me semblez pas satisfait », dit au vicomte le député Bouche, qui causait bruyamment à deux pas de lui, tandis que le comte occupait la tribune. — « En effet, j'enrage contre mon frère qui m'empêche de vous entendre. » Un sentiment analogue l'inspirait le jour où, aux Tuileries, l'huissier trompé par certains traits de ressemblance, ayant annoncé Monsieur, frère du roi, il le reprit : « Pardon, je ne suis que Monsieur, frère du roi... Mirabeau. »

Au début de sa carrière politique, peut-être se flatta-t-il d'acquérir parmi les gentilshommes le prestige oratoire dont son aîné jouissait au milieu du Tiers. On a raconté qu'ayant soumis à son père le manuscrit d'une de ses harangues il reçut de lui pour toute réponse : « Quand on a un frère tel que le vôtre aux États généraux, on le laisse parler et on garde le silence. » Il ne paraît pas que les discours qu'il vint lire de temps en temps à la tribune en aient le moindrement imposé à l'Assemblée. Pourtant on y découvre çà et là des vues, des considérations qu'il avait trouvées en quelque sorte sans y penser et qui eussent pu donner à réfléchir à ses auditeurs. Ainsi, lors de la discussion sur la vente des biens du clergé, les objections qu'il présenta à cette mesure, fondées sur les précédents comme sur les résultats probables, méritaient d'être examinées et pesées : sur ses lèvres elles passèrent inaperçues. Un jour, en ripostant aux théoriciens préoc-

cupés « de décombrer avant de bâtir » que « les fondements anciens sont quelquefois plus solides et que d'habiles architectes savent les conserver », il précise la valeur politique des données traditionnelles et expérimentales. Un autre jour, en lançant cette phrase : « La Révolution française est une guerre déclarée entre les patriciens et les plébéiens, les riches et les pauvres », il ouvre sans le savoir une perspective sur les conséquences lointaines de cette Révolution, sur les doctrines de Babeuf et de bien d'autres.

S'il resta un pauvre orateur, Mirabeau-Tonneau se fit une réputation spéciale par ses interruptions hardies et plaisantes, ses saillies, ses répliques à l'emporte-pièce. Discourir, c'était en somme se conduire en parasite du barreau ou de la chaire, s'abaisser au plaidoyer ou à l'homélie; interrompre, c'était se mettre au-dessus des débats, traiter et piquer de haut, au vif, à l'improviste, comme dans un duel, son adversaire, faire en un mot acte de gentilhomme. Au fond, le désir de convaincre autrui ne le touchait guère; il lui suffisait de faire rire ses amis ou d'exaspérer ses ennemis. Quant aux protestations solennelles, aux manifestations théâtrales, elles juraient avec sa voix, son extérieur, tout son être. Lorsqu'il fut question de proclamer le catholicisme religion de l'État, on le vit s'agiter sur son banc et réclamer avec de grands gestes cette déclaration : « Nous ne nous retirerons pas d'ici auparavant, nous mourrons plutôt », criait-il, parodiant ainsi, avec une irrévérence toute fraternelle, la scène du Jeu de Paume.

Le vicomte se croyait quitte envers sa conscience et envers ses commettants, quand il avait jeté au milieu des débats une boutade plus ou moins spirituelle, plus ou moins imprévue. Ainsi, voyant l'Assemblée incriminer les procédés de la république de Gênes envers la France : « Que la liberté imite le despotisme, s'écria-t-il, et qu'à l'exemple de Louis XIV elle mande le doge! » Il exultait surtout s'il avait pu exciter du tumulte, discréditer pour sa part l' « Auguste Sénat ». Il lui arriva d'interrompre Robespierre par un : « Cela n'est pas vrai! » et de se précipiter sur lui à la tribune. « Ses amis, écrit son collègue Duquesnoy, voulaient l'en faire descendre; il se battait contre eux, les accablant de tout le poids de son lourd

individu; enfin ils l'ont entraîné.... Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'il disait en montrant les aristocrates : — Les lâches, les f... gueux, ils m'abandonnent et, si je n'étais retenu par ma conscience, je passerais dans l'autre parti. » Le duc de Liancourt fit décréter qu'il serait inscrit nominalement au procès-verbal comme ayant manqué de respect à l'Assemblée, et Menou affirma que la plus belle grâce à lui faire était de croire qu'il ne possédait pas son sang-froid : accusation depuis reproduite à satiété par la presse révolutionnaire et justifiée par ses habitudes notoires d'intempérance.

De cette liberté et de beaucoup d'autres, le vicomte usa avec un sans-gêne vraiment extraordinaire. Il lui arriva, lorsqu'il siégeait au bureau comme secrétaire, de présenter un procès-verbal si négligemment composé qu'il dut, séance tenante et d'office, en opérer une nouvelle rédaction. Le 5 octobre 1789, lorsque les poissardes parisiennes envahirent la salle, on le vit descendre du bureau pour lutiner indécemment les plus jolies d'entre elles. Il s'oubliait à menacer Barnave d'un pistolet au milieu d'une discussion et à proposer à Menou un combat singulier en pleine Assemblée. Il dressait une échelle au pied d'une tribune pour en expulser un assistant trop ouvertement favorable à ses adversaires. Cela se continuait au dehors par des duels. Il provoqua le duc de Liancourt qui lui avait fait infliger un blâme; le marquis de Latour-Maubourg lui rappela alors une querelle restée pendante entre eux depuis plusieurs années et réclama la priorité. Le vicomte le satisfit et reçut un coup d'épée à la suite duquel il dut s'aliter. Son frère vint le voir et fut accueilli par ces mots : « Votre visite m'est d'autant plus agréable que vous ne me donnerez jamais l'occasion de vous en rendre une pareille. » Mirabeau aîné passait en effet pour se dérober à toute rencontre et on lui attribuait cette réponse aux défis qu'il avait reçus : « Si vous avez la rage de tirer l'épée, allez trouver mon frère, il a plus de surface que moi et ne demande qu'à se battre. »

Hors de l'Assemblée, Mirabeau-Tonneau se crut capable pendant quelques mois d'armer contre la Révolution les deux forces qu'elle-même avait créées et déchaînées, les clubs et la presse. Des clubs il ne put être longtemps question, même

du *Salon français*, le seul essai sérieux des royalistes en face des associations « constitutionnelles ». Ses membres, le vicomte au premier rang, se rassemblèrent d'abord dans un restaurant, chez Masse; puis, le maître du logis les ayant éconduits par crainte des violences populaires, ils passèrent dans le chœur d'une ancienne église, aux Capucins. On y vit deux cents députés, le 13 avril 1790, manifester contre le décret sur l'exercice du culte catholique. Alors les démonstrations hostiles contre les aristocrates s'accentuèrent. Le timide Bailly, maire de Paris, au lieu de protéger les réunions légales des Capucins, conseilla à Mirabeau-Tonneau et à ses amis de se disperser. L'ardent vicomte, comme naguère dans la Chambre de la noblesse, déclara qu'il viendrait quand même; mais il se trouva seul.

Les plus intrépides, réduits à un petit groupe, se réunirent derechef au Palais-Royal, dans des arrière-boutiques de libraires ou des salles de restaurant. Là le vicomte pérorait à huis-clos contre la Constitution et les constitutionnels, répliquant par exemple à ceux qui comparaient les anciennes institutions aux pièces renversées d'un échiquier : « Il en reste, car les fous sont restés debout. » Un interlocuteur le prenait-il de trop haut envers lui, il l'appelait incontinent sur le terrain. Un de ses collègues, Kervélégan, lui ayant tenu tête, il disputa à deux de ses amis l'honneur de se battre avec lui; tous quatre se rendirent sur l'heure aux Champs-Élysées. « Il a fallu tirer au sort, écrit un témoin : M. de Mirabeau a été l'heureux. Lorsqu'il s'est agi du choix des armes, on est convenu du pistolet. M. de Mirabeau a encore été l'heureux au sort; il a tiré le premier; il a manqué son adversaire. M. de Kervélégan a tiré son pistolet en l'air; reproches de la part des témoins qui ont exigé qu'il tirât sur M. de Mirabeau. Il tire et manque. La querelle se termine et ils reviennent. »

De la plume comme de l'épée, Mirabeau jeune s'escrimait contre les novateurs. Certains publicistes croyaient accréditer leurs pamphlets en les plaçant sous sa signature. Il passe pour l'auteur principal ou l'inspirateur de diverses brochures de circonstance en style badin, *Mort, Testament et Enterrement de M. Target*, *Le Déjeuner ou la Vérité à bon marché*, *Le Dîner ou la Vérité en riant*, revue satirique en sept numéros, longue

série d'apostrophes ironiques au peuple « heureux, libre et content », et enfin la *Lanterne magique nationale*.

Là, prodiguant son esprit sous la forme aiguë et aristocratique du persiflage, il criblait de coups d'épingle monarchiens et jacobins, bonne manière d'agacer tout le monde, sans jamais convaincre ni désarmer personne. Lui-même ne se prend guère au sérieux, préfère les traits piquants aux bonnes raisons, et s'adresse moins aux députés et aux politiciens qu'aux rieurs et aux gens de goût, deux catégories de lecteurs qui diminuaient alors tous les jours. « Après qu'il a bu toute honte, écrit Camille Desmoulins, il va dîner chez le restaurateur où je l'observe. D'abord il fait venir sa bouteille de vin de Bordeaux, ensuite je ne sais quelle autre bouteille de vin de *créole* à 12 livres. Il met ainsi les 18 livres de la séance du matin en bouteille *et le drôle a lappé le tout en un moment*... » Il fournissait en outre de la copie aux *Actes des Apôtres*, série de brochures paraissant à des dates irrégulières, dont la continuité prolongée fit un journal. Leurs fringants et étourdis rédacteurs se figuraient pouvoir faire reculer la Révolution avec des chansons, des épigrammes, des anecdotes malignes ou graveleuses; ils demeuraient sans action sur les cerveaux populaires. « Faire rire son adversaire les armes à la main, a écrit quelque part le vicomte de Mirabeau, c'est le tuer. » Maxime qui pouvait être vraie sous l'ancien régime, qui ne l'était déjà plus en 1790 et qui ne l'est pas redevenue. Son auteur sentait tout le premier qu'il appartenait à un parti battu d'avance et dont les coups ressemblaient à des ruades.

Comme un soldat se bat pour l'honneur, lors même qu'il a perdu l'espoir de vaincre, le colonel de Touraine poursuivait contre l'esprit révolutionnaire une campagne de langue et de plume qui pouvait gêner l'ennemi, sans ralentir sa marche. Dans ses improvisations après boire, il prenait pour cibles les gentilshommes déserteurs de leur ordre, les avocats appliqués à la glose des Droits de l'Homme et même, d'une main respectueusement cruelle, le bon Louis XVI. On y voit défiler pêle-mêle, également défigurés et noircis, le Roi « gros papa de bonne mine... dissipant ses soucis poignants à prendre des mouches au vol », l'astronome-député Bailly, qui « vivait avec la lune, avant d'être notre soleil levant », Tal-

leyrand, l' « évêque clochant », le patron des enfants d'Israël, d'Orléans, le « prince bourgeonné », madame de Staël, Target, tous les triomphateurs du Capitole révolutionnaire. Mirabeau cadet saisit ses adversaires par certains ridicules extérieurs; son esprit étant tout de surface, il s'attache à exciter le rire et non la réflexion. Comme il s'adresse à des lecteurs cultivés, il adapte à la critique littéraire du présent les plus célèbres formules littéraires du passé. Il parodie tantôt une fable de La Fontaine, tantôt une oraison funèbre de Bossuet; amer et bouffon, il devient vite monotone. Ce plaisant à tort et à travers se croyait toujours en carnaval, quand autour de lui on entrevoyait la fin des temps de pénitence et l'aurore de la résurrection politique et sociale.

Il passe pour avoir composé, dans les *Actes des Apôtres*, les épigrammes qui dénoncent la lâcheté et la vénalité de son aîné, le grand homme de la Constituante. En tout cas, il s'y laisse mettre en scène et répondre à ceux qui s'étonnent de son nom de Boniface que son frère s'appelle bien Honoré; ou bien, sous le pseudonyme transparent de *Rime en beau*, se réjouir de ce que ce frère sera un jour « mis en lumière » sous le rayon sinistre de la lanterne. Ailleurs il écrira que le comte de Mirabeau « fait le mal comme la vipère fait le poison, comme l'abeille le miel ». Jusque dans le tête-à-tête, il lui décochait ses traits : ainsi, en réplique à une semonce fraternelle sur son intempérance : « De quoi vous plaignez-vous ? De tous les vices de la famille, vous ne m'avez laissé que celui-là. »

Contre lui, la revanche du parti dominant ne chômait guère. Les journaux, les brochures, les gravures ne cessaient de le représenter sous un jour grotesque ou odieux. On le mettait sur la scène, déguisé en « vicomte de Barjoleau ». On allait jusqu'à parler d'orgies où il dévorait les petits enfants, comme l'ogre de la légende. On décrivait sa prétendue pompe funèbre, où un tire-bouchon figurait au lieu d'épée sur le cercueil. Une caricature le représentait le corps cerclé par une vaste barrique, les bras passés dans deux brocs, les épaules ornées de cervelas en guise d'épaulettes, les pieds chaussés de deux bouteilles de champagne renversées et les trois lettres V. D. M. inscrites sur son ventre figurant à volonté Vicomte de Mirabeau ou Vin de Malvoisie. La muni-

cipalité, sous couleur de prévenir le pillage d'une boutique ou le désordre de la rue, faisait saisir ses brochures sur les colporteurs ou chez les libraires.

Cette opinion factice et turbulente qui trouve toujours des interprètes sur le pavé des grandes villes, ainsi surexcitée, se traduisit contre lui en menaces tumultueuses, qu'il sut braver de toutes manières. Aux cris de : « A la lanterne » ! qui le poursuivaient au sortir de l'Assemblée, un jour il réplique en dégainant ; on se jette sur lui, on le conduit au district où il doit promettre, avant d'être relâché, d'entendre dorénavant avec plus de calme la voix du peuple souverain. Un autre jour, mieux inspiré, il se retourne au bruit des clameurs et fredonne ces deux vers de l'opéra d'*Iphigénie* :

Que j'aime à voir les hommages flatteurs
Qu'ici l'on s'empresse à me rendre !

Et la foule, subitement désarmée par cette intrépide belle humeur, fait succéder les rires et les bravos aux injures.

Ses ennemis allaient le chercher sur le théâtre principal de ses exploits, assaisonnant au besoin leurs provocations de projectiles. L'offensé s'étant mis une fois à la fenêtre pour protester, une pierre cassa une vitre, et lui, dans un éclair de sang-froid, de la ramasser et de la poser devant lui comme gage de ses intentions pacifiques. Ce jour-là il n'était sans doute encore qu'au premier service de son dîner. Une autre fois — l'heure du dessert était venue — il répliqua aux insultes par des insultes. Des énergumènes montant jusqu'à lui pour le jeter dans la rue, il s'adossa au mur, tint du bout de son épée les assaillants en respect et attendit ainsi la patrouille qui vint le délivrer. « Le public veut me pendre, disait volontiers ce gros homme, mais je suis trop lourd, la corde cassera. »

* * *

De ces protestations impuissantes, de ces bravades, de ces publications où l'esprit suppléait imparfaitement au sens politique, rien n'est resté même pour les contemporains. Sur les questions intéressant l'armée, on pouvait espérer, de la

part du brillant vicomte, plus de réflexion et de compétence ; mais son esprit n'admettait guère la possibilité des réformes, à un moment où l'état militaire de la France se trouvait en péril, comme tous les autres.

L'armée devait être, au milieu de la crise de 1789, la seule institution traditionnelle à demi épargnée par les lois. On ne la soumit point à une refonte totale, comme la magistrature et le clergé ; en revanche on laissa se dresser en face d'elle la garde nationale et se plaider ainsi tumultuairement, entre les deux forces qui protégeaient le territoire, le procès pendant entre la monarchie absolue et la souveraineté nationale. Même parmi les anciens régiments, la discipline, l'obéissance des soldats à leurs chefs avaient disparu. L'exemple donné le 14 juillet 1789 par les gardes françaises fut suivi dans la plupart des corps de troupes. Perverti par les politiciens de club, le soldat ne croit pouvoir acheter l'exercice des Droits de l'Homme qu'au prix de l'abandon de ses devoirs professionnels. Est-il Français? On l'excite contre ses supérieurs. Est-il étranger? On le suspecte, on réclame son éloignement. Cette action de l'esprit révolutionnaire se renforce de la rivalité qui mit partout en présence les *blancs* et les *bleus*, les gentilshommes bénéficiaires de l'ordonnance de 1781 et les élus de la bourgeoisie armée. C'est une lamentable histoire que celle des mutineries de garnison s'ajoutant à la chronique des jacqueries rurales.

Or, de même qu'il dénonçait les attentats commis çà et là contre les personnes et les propriétés, le vicomte de Mirabeau s'éleva à plusieurs reprises contre l'anarchie militaire. Il rendit notamment hommage à la mémoire de son collègue, le lieutenant-colonel de Rully, assassiné à Bastia dans une émeute. Lui-même allait subir les conséquences de cet état de choses et, lors du conflit qui le mit aux prises avec les grenadiers de son régiment, attirer un moment sur lui les regards de toute la France. Ce fut là sa seconde campagne, aussi pleine d'incidents, aussi vide en résultats que la première.

Le régiment de Touraine formait alors, avec celui de Vermandois, la garnison de Perpignan. Le lieutenant-colonel d'Iversay le commandait, en l'absence du colonel retenu à Paris par ses devoirs de député. Celui-ci n'avait guère donné

signe de vie à ses subordonnés qu'en faisant obtenir au fils de Favras une sous-lieutenance vacante parmi eux. Favras venait de périr en place de Grève, complice, disait-on, d'intrigues maladroitement ourdies par le frère du roi, le comte de Provence. La nomination de son fils au lendemain de sa mort parut aux jacobins de Perpignan une sorte de défi des contre-révolutionnaires, et leur propagande s'exerça de plus belle sur les soldats. La guerre civile couvait donc, au printemps de 1790, dans les quartiers du régiment de Touraine; le 19 mai, un incident imprévu la fit éclater.

Ce jour-là, à l'heure de l'appel, devant la porte de la caserne, un tambour battait la farandole pour faire danser ensemble soldats et bourgeois, malgré la défense à lui faite. Survint l'adjudant Maréchal, qui punit de quinze jours de prison cette batterie civique inusitée. Trois officiers, déjà suspects à cause de leurs sympathies avouées pour le fils de Favras, les chevaliers de Montalembert et de Lapeyrouse, le comte d'Urre, entraient alors à la caserne. Un grenadier leur réclame en termes menaçants la libération immédiate du tambour.

— Rendez-vous à la salle de police ! lui répond Montalembert.

— Il n'ira pas ! réplique un autre grenadier que Lapeyrouse saisit au collet, tandis que d'Urre tire son épée, écarte les soldats accourus pour soutenir leur camarade et remet aux mains des sergents les deux coupables.

Le lendemain, l'émeute grondait parmi les grenadiers de Touraine; les mécontents parcouraient bruyamment la ville et venaient demander justice au maire de la ville et à leur lieutenant-colonel. Éconduits par le premier, ils déclarèrent l'adjudant Maréchal cassé de son grade et lui donnèrent un successeur. D'Iversay s'imagina rétablir l'ordre en confirmant cette nomination, puis en reléguant à Montlouis les trois officiers accusés par les séditieux d'être les premiers auteurs de la rébellion. Bientôt le régiment se scinda en deux partis, les *royaux* et les *nationaux*, ceux-ci environ deux contre un. Le colonel-député, mis en demeure d'intervenir, se décida à partir pour Perpignan.

De son voyage, il a laissé une relation qui peut passer pour

le meilleur de ses écrits. Elle a été perdue, oubliée, au milieu du déluge de brochures nées alors des circonstances. Néanmoins, le *Voyage national de Mirabeau cadet* doit compter parmi ces petits morceaux d'un genre difficile à déterminer, où se conservent pour nous cette fleur d'esprit, cette verve piquante qui caractérisaient les conteurs de l'ancienne société. C'est la dernière des productions inspirées par le plus mince des chefs-d'œuvre du XVIIe siècle, le classique *Voyage* de Chapelle et Bachaumont. En homme qui connaît ses auteurs, le vicomte de Mirabeau s'est remémoré et a traduit pour le public, en les choisissant, ses impressions de Paris à Perpignan et de Perpignan à Paris. De la cause, du but, des résultats de son voyage, il ne s'inquiète guère; les incidents de la route paraissent seuls l'avoir intéressé. Chemin faisant, il a fait causer les hommes, observé les événements et, dans les traits plaisants qu'il sème à tout propos, n'a guère épargné que lui-même. Chaque relais lui fournit l'occasion d'une allusion satirique ou bachique ; tantôt ce sont ses souvenirs de l'Assemblée, tantôt ceux du Palais-Royal qui l'inspirent. A tous égards, il demeure fidèle au passé, même quand ses instincts personnels lui font oublier ses passions de parti ; car il pense, comme le président de Brosses partant pour l'Italie, « que l'on ne doit jamais omettre ce qui se mange et que les bons esprits qui lisent une relation s'attachent toujours plus volontiers à cet article qu'à d'autres ».

Dès le premier relais, à Fontainebleau, il s'accuse de sensibilité, accuse quelques larmes versées; mais pourquoi? Parce qu'il a appris que la forêt et son gibier ont été jusqu'alors épargnés, que le droit royal par excellence, le droit de chasse, est resté sain et sauf. Ses larmes ont été vite noyées dans son verre, car, à Joigny et à Vermanton, il a trinqué avec des gardes nationaux qui, au premier abord, sur l'énoncé de son nom, l'avaient pris pour le « comte »; en confessant son aristocratie, il n'a pas trop éteint l'enthousiasme et s'est éloigné, comblé de bénédictions. Plus loin, il a assisté aux préparatifs d'une Fête-Dieu célébrée par des patriotes et s'est gaudi du spectacle d'un frère récollet « retour de fédération » en passant par les vignes du Seigneur. Sur le Rhône, il a fait ample provision de vin de Condrieu, Côte-Rôtie, etc., et cho-

qué son verre avec des amis de circonstance, « tout en bâtissant des châteaux en Espagne, ce qui vaut mieux que de les bâtir en France, car on ne les brûle pas ». Çà et là il risque des rapprochements assez impertinents, car une fois il se compare formellement à Moïse et une autre fois implicitement à Jésus-Christ. Il est plus heureux en évoquant, à propos de deux de ses collègues, qualifiés entre tous, la mémoire d'un d'Orléans ou d'un Montmorency, jadis révoltés en Languedoc contre leur Roi, l'ancêtre de Louis XVI.

Mirabeau-Tonneau arriva à Perpignan le 7 juin. A partir de ce moment, son témoignage doit être complété et contrôlé par ceux des « citoyens », des municipaux et des militaires de tout ordre qui figurèrent à côté ou en face de lui, dans sa tentative hasardeuse pour imposer son autorité et rétablir l'ancienne discipline. A en croire la lettre qu'il écrivit aussitôt au ministre de la Guerre, il fut accueilli avec empressement et même avec enthousiasme. Les cris de « vive le Roi ! vive le vicomte de Mirabeau ! » se firent entendre à sa vue. Les députations civiles, ecclésiastiques, militaires affluèrent à sa porte. Il est vraisemblable qu'on l'acclamait dans l'espoir de le faire céder par persuasion; c'est ainsi qu'à Paris on avait désarmé le Roi en usant les formes de la « sensibilité » régnante.

Cependant le colonel avait pris son logement chez le maire. et, selon l'usage, fait apporter les drapeaux chez lui, sauf à en confier la garde, par une mesure gratuitement blessante pour ses subordonnés, à un détachement du régiment de Vermandois. Aux bas-officiers mandés en sa présence, il reprocha de n'avoir pas su tenir tête aux soldats; pour lui, il se déclarait décidé à opérer avant tout la réintégration des trois officiers et de l'adjudant chassés par l'émeute; cela fait, il prêterait solennellement, à la tête du régiment, le serment civique. Le 12 juin, des délégués, des « nationaux » vinrent lui exposer leurs griefs; le ton d'autorité qu'il prit envers eux n'était plus guère de mise et l'entrevue n'aboutit pas. Descendant ensuite avec quelques officiers dans la rue, où les soldats attendaient avec agitation le retour de leurs envoyés, il tira son épée et, dans l'attitude du commandement : « De par le roi, cria-t-il, retirez-vous ! » Ceux qui l'entouraient l'imitèrent; une mêlée s'ensuivit. Ici les récits se contredisent : le colonel affirma

avoir été assailli à coups de pierres, les soldats prétendirent au contraire s'être tenus sur la défensive; trois d'entre eux auraient été blessés dans la bagarre. En tout cas, les journaux parisiens, notamment celui de Camille Desmoulins, annoncèrent un véritable combat; ils parlèrent de douze cents hommes restés sur le terrain.

Remonté chez lui, le vicomte de Mirabeau comprit l'impossibilité d'obtenir de ses hommes les satisfactions nécessaires. L'idée de reconstituer ailleurs le régiment avec la portion restée fidèle fermenta dans son esprit; il détacha les cravates des drapeaux, destinées à servir de signe de ralliement, et, muni de ces singuliers trophées, il reprit furtivement en poste, le 13 juin, la route de Paris.

La nouvelle de ce départ et de cet enlèvement surexcita derechef les esprits. Les mécontents reprirent les armes, cette fois contre le maire qu'ils conduisirent en ôtage à la citadelle; puis ils sommèrent la municipalité de faire poursuivre leur colonel, et de lui reprendre les cravates au nom de la nation, de la loi et du Roi. Ils furent obéis. Une délégation du régiment partit à la suite du courrier qui portait la sommation de l'autorité municipale. Celle-ci écrivait en même temps pour dénoncer ces faits à l'Assemblée nationale, et faisait suivre sa lettre d'une députation. La garde nationale, le régiment de Touraine en envoyèrent également une.

Cependant, suivi de près par ses adversaires, Mirabeau-Tonneau arrivait à une heure du matin à Castelnaudary. Après y avoir soupé, il prenait quelques instants de repos, avec l'intention de remonter en voiture au point du jour, lorsqu'un de ses compagnons le réveilla brusquement; la maison était cernée par la garde nationale et la chambre bientôt envahie par la municipalité revêtue de ses insignes. Il eut beau se débattre, exhiber son passeport de l'Assemblée; on lui présenta la sommation des autorités de Perpignan. Il dut se soumettre, laisser fouiller ses malles et finalement livra les cravates, qu'il portait sur lui. Quelques heures après, gardé à vue dans sa voiture, il faisait une entrée ironiquement triomphale à la maison de ville, où il devait rester détenu jusqu'à l'arrivée d'ordres ultérieurs de Paris.

Il passa là quelques jours, consigné dans une salle basse,

entouré de sentinelles et s'amusant de voir les municipaux fort inquiets de leur responsabilité, également affolés devant l'approche prévue de ses amis ou de ses ennemis. Il recevait les visiteurs qu'on laissait pénétrer jusqu'à lui, s'offrait même avec sang-froid à la curiosité publique. « Ma porte ne désemplissait pas et, quand quelques personnes y restaient trop longtemps, on leur disait : Passez ! ce qui m'assimilait au rhinocéros de la foire... La fortune des valets de ville eût été faite s'ils eussent pu prélever une petite imposition sur chaque curieux... »

Tandis qu'il faisait parade de sa belle humeur devant les gens du Lauraguais, l'Assemblée nationale délibérait à son sujet. L'affaire du régiment de Touraine occupa une partie des séances des 17 et 18 juin. Presque en même temps on venait d'apprendre l'arrestation du maire à Perpignan et celle du colonel fugitif à Castelnaudary. Contre ses habitudes, l'Assemblée écouta patiemment les orateurs de la droite, appuyés en cette circonstance par Mirabeau aîné. Celui-ci, obéissant aux convenances fraternelles, se trouva d'accord avec les amis politiques de son cadet, l'abbé Maury et Cazalès, pour plaider la thèse de l'inviolabilité des députés ; l'Assemblée leur donna raison. Il fut enjoint par décret à la municipalité de Castelnaudary de délivrer son prisonnier, et au prisonnier de venir rendre compte de sa conduite.

Aussitôt ce décret arrivé à destination, le vicomte put remonter en voiture et reprendre sans bruit le chemin de Paris. Les dernières pages de sa relation sont d'un style assez terne ; l'auteur se bat les flancs pour plaisanter sur sa situation et présenter sous un aspect piquant les rares incidents de son voyage. Plus rien de cette belle humeur qui l'animait lors de sa descente du Rhône ; il lui suffit de constater que sur sa route on lui a témoigné plutôt de l'intérêt que de la bienveillance. Il passa incognito au milieu de ses commettants du Limousin et jugea inutile de s'exposer aux empressements des patriotes d'Orléans ; reconnu à Étampes, il sortit de la ville au milieu des huées. Il clot son journal par une épigramme mélancolique : « J'y suis (à Paris), en attendant.... que l'Assemblée soit calme et sage, que le Roi et son peuple soient heureux... J'y serai longtemps selon les apparences. »

Il comptait sans les événements qui allaient changer presque immédiatement sa situation devant l'Assemblée nationale. Dès le 26 juin, les députations venues de Perpignan comparurent devant ses collègues ; après avoir exposé ses méfaits, elles furent admises aux honneurs de la séance. Ce jour-là, l'accusé mettait la dernière main à une protestation contre l'abolition de la noblesse, prononcée à une des séances précédentes. Le lendemain, sous son nom légal de Riquetti jeune, il présenta sa défense. Riquetti l'aîné, rappelant le principe posé quelques jours auparavant et déclarant habilement ne réclamer pour son frère que ce qu'il eût réclamé pour tout autre député, avait fait décréter que cette défense serait présentée à la tribune. Le colonel de Touraine parla non sans dignité et avec une parfaite liberté d'esprit; il soutint que la révolte de ses soldats était l'œuvre d'une minorité; s'il avait mis l'épée au clair, c'était pour faire acte de chef et non d'agresseur. Il conclut en demandant à comparaître devant un Conseil de guerre. L'Assemblée se borna à renvoyer l'affaire au Comité des rapports, qui devait proposer une solution définitive.

Mirabeau-Tonneau jugea inutile de prolonger la lutte sur le terrain légal. Les pamphlets se succédaient contre lui ; on opérait des perquisitions dans son hôtel ; il se sentit condamné d'avance comme tout ce qui tenait à l'ancienne armée. Le 22 juillet, il prit encore la parole pour défendre les institutions militaires contre les caprices du pouvoir législatif. Ce fut son dernier acte comme député ; de nouveau, ailleurs, le soldat allait entrer en campagne et, une fois en terre étrangère, se dégager définitivement de ses devoirs politiques.

A la séance du 26 août, l'Assemblée nationale entendit une lettre de lui rédigée en son style ordinaire : « Le premier acte de la liberté dont je jouis hors du royaume est de me démettre du titre et des fonctions que les membres de la noblesse du Limousin m'avaient fait l'honneur de me confier... » La protestation fut comprise. L'Assemblée décida le lendemain que cette démission, vu ses termes, ne figurerait pas au procès-verbal et serait regardée comme non avenue : ce qui dispensait de faire appel à un député suppléant. Le 28, Régnier déposa un rapport concluant au renvoi de Mira-

beau jeune devant un Conseil de guerre. Mirabeau aîné reparut alors à la tribune; il rétorqua, par une phrase à effet, le principal grief des soldats de Touraine contre leur colonel : « On vous a parlé de drapeaux déchirés, c'est une erreur; ce régiment, connu par ses services, est revenu d'Amérique avec des drapeaux en tel état qu'il était impossible de les déchirer encore. » Le 2 septembre, précisant les conséquences de l'inviolabilité parlementaire, il prétendit que son frère, du fait de sa démission, ne relevait plus de la juridiction spéciale de l'Assemblée. Il fut néanmoins décrété qu'il y avait lieu à accusation et à procès : décision toute platonique, l'accusé demeurant hors de portée.

***

Lorsque, le 27 juin, le vicomte déclarait à la tribune son dessein de reconstituer ailleurs qu'à Perpignan le corps qu'il commandait, il annonçait, sans l'avouer, son dessein d'émigrer; car sur quel point du territoire français eût-il espéré rallier, sous les cravates dérobées aux drapeaux, les soldats fidèles? Pendant le mois de juillet, l'anarchie militaire s'aggrava. On eut beau fédérer les bataillons royaux et nationaux dans de vaines cérémonies, disposer leurs délégations côte à côte à la grande Fédération du 14, sous les yeux du Roi et de l'Assemblée; l'armée continua à se dissoudre; sous l'action audacieuse des clubs secondés par des municipalités craintives, les mutineries de Royal-Champagne à Hesdin, du régiment de Salm-Salm à Metz, de Royal-Liégeois à Bitche se produisirent; l'appel désolé du ministre à l'Assemblée (6 août) et le rigoureux décret qui s'ensuivit demeurèrent lettre morte. L'affaire de Nancy (31 août) allait mettre le comble au désordre.

Ce fut au cours de ces tristes événements que le colonel de Touraine disparut de la France et de l'armée française. Le soir du 3 août 1790, accompagné d'un de ses officiers, il prenait la poste pour les Pays-Bas, sous le nom de vicomte de Beaumont (c'était celui d'une de ses terres), sans congé de l'Assemblée ni de l'autorité militaire. L'émigré d'Espinchal, à qui peut-être il s'en est vanté, prétend qu'il emportait

30 000 livres empruntées d'office à la caisse de son régiment. Il faisait ainsi succéder à son « voyage national » un « voyage antinational » qui devait durer jusqu'à sa mort prématurée. Le récit de cette nouvelle équipée existe, incomplet et inachevé, mais inédit. Nous lui emprunterons le récit des premières étapes du vicomte en terre étrangère.

A peine en route, il s'aperçut que, par une précaution bien entendue, on avait enlevé de son habit ses décorations ; il envoya son postillon à Paris les chercher et ne reprit son voyage que le lendemain matin. Pour ne pas attirer les regards, il feignait de dormir dans sa chaise durant les relais. « J'étais l'inverse du général parisien (Lafayette) ; je veillais les yeux fermés et j'avoue que je me crus bien près d'écrire encore une lettre à M. le Président de l'Assemblée nationale pour lui apprendre que j'étais de nouveau dans les liens d'une municipalité... Ce fut sûrement à notre dénuement que la nation nous devina, car nous n'avions ni malle, ni portemanteau et nous ressemblions beaucoup à des bénéficiers sortant des mains de l'Assemblée nationale... » Le soi-disant vicomte de Beaumont n'en observait pas moins les divers incidents que le hasard lui offrait à Guise, à Soissons, à Laon, à Landrecies et, dans le Nord comme dans le Midi, en faisant passer ses remarques de sa mémoire sur le papier, il devait les assaisonner de traits malicieux contre ses collègues de la veille, contre les instruments et les dupes, répandus partout, de l'esprit révolutionnaire.

Le Quesnoy, une de ses anciennes garnisons, fut sa dernière étape en terre française. Dans son impatience d'échapper aux patriotes, en sortant de cette ville, il lança sa voiture à travers de mauvais chemins de traverse qui en deux heures l'amenèrent au premier village des Pays-Bas autrichiens. Son compagnon de voyage et son postillon se hâtèrent d'arracher leur cocarde tricolore, qui constituait alors en France le passeport inévitable. Pour lui, s'il se targuait de ne l'avoir jamais portée, il ne se disait pas moins qu'en quittant son pays il s'aventurait sur une nouvelle terre de liberté ou plutôt de révolution. Les Belges, bien que réfractaires à l'esprit nouveau, se trouvaient alors en pleine révolte contre leur souverain, au nom de leurs franchises séculaires.

A Mons, le comité insurrectionnel fut averti que M. de Mirabeau venait d'arriver de France sous un nom supposé; à l'inverse des gens de Vermanton, ils prirent l'alarme; que venait faire chez eux, patriotes à l'ancienne mode, l'idole des patriotes philosophes de Paris? Non seulement on refusa les moyens de continuer sa route au « vicomte de Beaumont », mais on le menaça d'arrestation. Il eut beau affirmer qu'il ne faisait que passer et se rendait pour raison de santé aux eaux d'Aix-la-Chapelle. Les portes de la prison allaient s'ouvrir pour lui, quand l'un des membres du Comité, qui venait de le voir, se prit à dire: « Il n'est pas marqué de petite vérole, ce n'est pas lui. » Aussitôt la scène changea; devant Mirabeau l'aristocrate, qui d'ailleurs n'hésita pas à dévoiler son incognito, les compliments succédèrent aux menaces et bien que, pour se venger, le voyageur eût reproché aux patriotes belges leur manque de fidélité à l'empereur, il se sépara d'eux muni d'un passeport et en bons termes.

L'exhibition répétée de cette dernière pièce paraît avoir constitué le seul incident de son passage à travers les Pays-Bas, à Bruxelles, à Louvain, à Maestricht. A Saint-Trond il essuya encore quelques désagréments de la part du commandant de l'armée liégeoise, « ci-devant docteur en médecine et qui tuera assurément moins de monde sous son nouveau costume que sous l'ancien ». Tout fut oublié à Maestricht, en terre hollandaise, où il fêta avec les habitants l'anniversaire de naissance de la princesse d'Orange; les illuminations, la parade des troupes lui semblèrent d'autant plus belles que le souverain était cependant le plus limité dans son autorité. A Aix-la-Chapelle, sa joie augmenta encore; il se retrouvait vraiment dans sa patrie, au milieu de nombreux Français qui pensaient comme lui; il rencontrait même plusieurs de ses collègues de députation qui l'avaient devancé. L'un d'eux, l'évêque d'Auxerre, l'accueillit en homme d'esprit qui avait lu Voltaire : « Nous donnons ici, lui dit-il, le second tome du carnaval de Venise, car nous sommes sept rois de France détrônés, plus heureux que ceux qui règnent encore. »

Ainsi replacé au milieu de son monde, le vicomte ne tarda pas à s'apercevoir que dans la société « il y avait du choix, il y en avait même dans la bonne compagnie ». Des figures

d'espions rôdaient çà et là, et plus d'un aristocrate, tremblant en dépit de l'éloignement, s'imaginait être compromis vis-à-vis de l'Assemblée nationale par le voisinage du vicomte de Mirabeau. Celui-ci, pour rassurer ces timides royalistes, partit au bout de douze jours, non sans avoir passé, sous l'empire de ses vieilles passions, par les salons de la Redoute et y avoir gagné sur le tapis vert de quoi subvenir à la continuation de son voyage.

Un peu plus loin, à Bonn et à Coblentz, chez les électeurs de Cologne et de Trèves, il retrouva une cour et des plaisirs plus sûrs que les espérances qu'il cherchait pour sa cause. Il préludait à ses entreprises politiques et militaires par un voyage d'agrément le long du Rhin, à travers les auberges et les palais; ici et là il se retrouvait chez lui et à son aise. Il se consolait de la mauvaise chère des uns par les agréments de société que lui offraient les autres. « Beaucoup de tables de jeu, des parties d'hombre, de tarots et de treufit(?), une scrupuleuse étiquette que j'aurais trouvée détestable il y a trois ans et que je prise depuis que je suis convaincu que c'est l'oubli des formes cérémonieuses qui a préparé et commencé la Révolution française, beaucoup de révérences et peu de conversations, même particulières, m'ont paru caractériser ces assemblées, où l'on voit de fort jolies personnes, un peu sérieuses. » On pourrait trouver dans cet hommage à l'étiquette une épigramme détournée contre Marie-Antoinette, s'il ne fallait y voir avant tout une preuve de cet esprit étroit et de cette courte vue qui ont toujours caractérisé les émigrés. A la même date, à Turin, d'Espinchal écrivait : « Si le cœur de Louis XVI eût été sensible à l'amour, je ne doute pas que sa couronne ne fût intacte. »

Entre deux fêtes à Coblentz, le vicomte visita à Neuwied un établissement de Frères Moraves : il s'y délecta, sous la conduite d'un horloger genevois, au spectacle d'une grande réunion d'hommes « unis par les principales vertus sociales : l'amour du travail, la charité, les bonnes mœurs et la sobriété la plus scrupuleuse ». On ne dira point qu'il fuyait les contrastes violents et les bons exemples. Puis il revint à Coblentz le soir même dîner en joyeuse compagnie, jouer au billard, danser, donner et recevoir des gages, chanter le

Troubadour béarnais, bref se préparer gaiement à entrer en campagne pour les prisonniers des Tuileries.

Les semaines suivantes, on le vit à Francfort, occupé à observer les intrigues de la Diète et les préparatifs du couronnement impérial; puis à Bruchsal, chez le prince-évêque de Spire. Son récit cessant, nous ignorons la suite précise de son itinéraire; il n'en apparaît pas moins que dès lors il se préparait à servir, par delà les frontières de France, la contre-révolution armée. Tâche ingrate et difficile, qu'il devait pressentir par l'attitude équivoque des princes allemands ou autrichiens parents de Marie-Antoinette. Il venait d'avoir à Bonn avec le duc Albert de Saxe-Teschen et sa femme Marie-Christine, sœur de la reine, un entretien qu'il a pris soin de fixer sur le papier et qui lui donnait à réfléchir. Ses interlocuteurs, chassés de Bruxelles par la révolution brabançonne, attendaient de l'intervention de l'Empire leur restauration prochaine. En causant avec l'émigré français des affaires de Paris, ils s'attachaient à une idée que l'analogie de situation leur inspirait : c'est que, pour vaincre leurs ennemis, Louis XVI et Marie-Antoinette devaient avant tout quitter la France et rallier au dehors leurs amis. Ils compatirent aux épreuves de la famille royale, non sans mêler une note aiguë, presque haineuse, à l'expression de leur pitié : « Elle s'est bien conduite, ma pauvre sœur, insinua Marie-Christine, malgré toutes les calomnies qu'on a débitées contre elle... Tout doit donc la rendre intéressante; tout ce qu'on a dit d'elle est bien faux. Le coup est porté à sa réputation, si ce n'est en France, du moins chez les étrangers. »

Dans l'Allemagne du Sud, en Suisse, en Savoie, on suit la trace de Mirabeau-Tonneau pendant les derniers mois de 1790 et le commencement de 1791; il y cherche les éléments d'une force militaire autour de laquelle se grouperont peu à peu, loin de l'action dissolvante de l'esprit jacobin, les fidèles serviteurs du Roi. Tout le long de la frontière du Jura et des Alpes, il retrouva des compatriotes, des coreligionnaires politiques. A Genève, il fut au débotté entouré et fêté par les Français réfugiés comme le prochain sauveur de la monarchie : « Couvre-toi de gloire, lui écrivait de France sa mère, et reviens fermer mes yeux, mon cher fils. » A Chambéry, il

commenca à former le noyau de la légion qui devait porter son nom. Il poussa jusqu'à Turin, où les émigrés, autour du comte d'Artois et des Condé, continuaient à agiter de vains projets. Tout le monde ne l'y vit pas de même œil, peut-être à cause de son nom et les pensées que ce nom, si puissant à la Constituante, évoquait. « Véritable charlatan, ayant tous les vices de la famille », écrit de lui le familier des Condé, d'Espinchal.

La petite ville d'Yverdon, sur le territoire prussien de Neuchâtel, devint le centre d'un recrutement clandestin au profit des royalistes, alimenté par les déserteurs venant de France et les mercenaires raccolés principalement dans l'État de Berne. « Il y a ici, rapporte un espion, au moins 12 à 1400 de ces hommes, à Orbe davantage, et l'on en rencontre de tous les côtés en Suisse. M. de Mirabeau ne dédaigne pas la compagnie de ces gens-là; car on le voit journellement se saouler avec eux, soit à la Croix-Blanche soit à la Croix-Rouge... On leur paie trente-six sols par jour pour leur solde et autant pour leur nourriture... » Certains, arrêtés au passage par les autorités locales, s'évadaient en traversant le lac de nuit. L'alarme se répandait sur la frontière française; on parlait d'un rassemblement de 30 000 hommes, et les gardes nationales de Franche-Comté se mettaient en état de défense.

De tels préparatifs inquiétèrent un peu partout les autorités locales; obligé de quitter Chambéry, Mirabeau conduisit sa petite troupe, bien réduite (400 hommes, dont 100 officiers) le long des lacs de Genève et de Neuchâtel jusqu'au Rhin, sur les terres de la rive droite où le cardinal de Rohan, évêque de Strasbourg, lui offrait un asile. La marche de la légion au milieu de populations mal disposées et parfois maltraitées avait été pénible; le chef qui, à partir de cette époque, s'intitule général, croyait tout réparer en suppléant à l'expérience par la belle humeur. A Bâle, l'auteur du *Voyage national* accomplit, à l'auberge des Trois-Rois, ses exploits habituels; un décret du Conseil de la ville l'ayant contraint de s'éloigner, il partit en improvisant un couplet satirique pour toute vengeance.

A partir de mars 1791, la légion de Mirabeau, qui devait se joindre aux émigrés réunis autour de Worms par le prince

de Condé, eut son principal rassemblement à Ettenheim; des agents d'enrôlement attiraient et accueillaient les nouveaux venus à l'auberge de la Pomme à Kehl, à l'auberge de la Couronne à Stollhofen. Non loin de là régnait le margrave Charles-Frédéric de Bade, jadis féru d'économie politique et correspondant en France de Mirabeau père, l'*Ami des hommes;* en faveur de ce souvenir, le fils pouvait espérer sa bienveillance et celle de son entourage. Les émigrés de passage recevaient l'hospitalité à titre individuel à la Cour de Carlsruhe, et on raconta bientôt que les dames de cette ville brodaient un étendard destiné aux royalistes français.

C'était un étrange corps à ses débuts que la légion organisée par Mirabeau cadet. Les fantassins portaient un uniforme jaune et noir; les cavaliers étaient costumés à la hongroise et arboraient sur leurs shakos une tête de mort blanche surmontant deux os en croix. Les officiers pullulaient. Chaque soldat, dit une chanson du temps, a deux capitaines, deux lieutenants et deux jambes pour se sauver. Certains juifs du voisinage, exploitant l'insouciance du colonel en matière financière, avaient obtenu l'entreprise de l'habillement et des vivres. Faute d'armes, on distribua d'abord pour l'exercice des bâtons et des échalas. L'argent que les volontaires avaient apporté de France ou d'ailleurs et qu'ils dépensaient largement les firent d'abord tolérer par les populations d'alentour: on les tracassa de toutes manières lorsqu'à bout de ressources ils étalèrent leur indiscipline et multiplièrent leurs réquisitions. Des paysans chargèrent à la faveur de la nuit ces hôtes incommodes, faisant semblant de les prendre pour des bestiaux lâchés au milieu de leurs récoltes.

Benjamin Constant, qui se rendait alors de Suisse à la petite Cour de Brunswick, dut traverser, « le passeport et le pistolet à la main, » les quartiers de cette « canaille enrégimentée ». « Les chemins, écrit-il (15 décembre 1791), sont semés de Français tous à cheval, très arrogants et très hargneux. On se croirait au temps de l'ancienne chevalerie, à voir ces paladins armés jusqu'aux dents, avec leurs casques à panaches blancs, leurs énormes sabres et leurs vastes manteaux, s'approcher de vous, vous examiner, vous questionner plus ou moins directement, vous dire leur nom pour savoir le vôtre, du

reste aussi avancés et en tout ce qu'ils allèguent en faveur de leur cause que pouvaient l'être les Roland et les Renaud. »

En annonçant leur offensive prochaine en Alsace, les « Mirabeaux » faisaient craindre aux Allemands des représailles sur la rive droite; mais, s'ils menaçaient la frontière voisine, ils se contentaient de l'insulter à distance, comme le jour où ils prirent leurs outils et leur bourse à des bateliers strasbourgeois venus charger du bois au delà du Rhin. Le gouvernement français tint ces niches pour des provocations. Mirabeau-Tonneau, dénoncé à la tribune de l'Assemblée législative par Carnot et Ruhl, fut nominalement compris dans le décret d'accusation lancé contre les princes frères du roi, Calonne et le marquis de La Queille (2 janvier 1792).

Des représentations diplomatiques s'ensuivirent, à Carlsruhe près du margrave de Bade, à Vienne près de l'empereur Léopold. Le margrave, réservant son droit d'accueillir les fugitifs de France, protesta ne vouloir souffrir sur ses domaines ni dans son voisinage aucun rassemblement armé; son ministre d'Edelsheim négocia avec l'ex-constituant d'Eymar, mandataire du cardinal de Rohan, le départ de la Légion noire. De son côté l'empereur, un moment hésitant devant l'exécution des promesses contenues dans la Déclaration de Pillnitz, pressait sur les princes des bords du Rhin pour obtenir d'eux la dispersion des émigrés. Le prince de Condé venait de quitter Worms; le vicomte de Mirabeau dut aussi s'éloigner d'Ettenheim et des frontières françaises. Heureusement pour lui, son corps put se conserver intact. Le prince de Hohenlohe-Waldenbourg consentit à lui donner asile sur ses terres; il s'engageait de plus à fournir, lorsque les temps seraient redevenus meilleurs, un régiment à l'armée royaliste.

Le 18 février 1792, la Légion noire se mit en route. Elle comptait alors 158 officiers, environ 400 fantassins mercenaires ou volontaires et 320 cavaliers. Deux jours après son arrivée à destination, elle était rejointe par une décision du Cercle de Souabe ordonnant son désarmement. Le 3 mars, Mirabeau-Tonneau passa une dernière revue de ses troupes; officiers et soldats se soumirent, sachant bien que le cours des événements allait changer. En effet deux mois après, Léopold étant mort, la France avait déclaré la guerre au roi

de Bohême et de Hongrie, l'émigration se retrouvait en armes aux bords du Rhin entre les Prussiens et les Autrichiens. Mirabeau et ses soldats revinrent en cantonnements autour de Fribourg et de Bruchsal et furent rattachés au corps de Condé, incorporé lui-même dans l'armée autrichienne du prince Esterhazy. La légion, sous les ordres supérieurs de Vioménil, fit partie de l'avant-garde. En attendant l'entrée en campagne, elle recommença à vivre sur l'habitant comme en pays ennemi; les documents locaux dénoncent les scènes de pillage et même de meurtre qui signalèrent de nouveau son passage.

Pendant que les princes pénétraient en France à l'arrière-garde de Brunswick, le général de Mirabeau demeurait immobile, avec le corps étranger dont il éclairait les approches, sur la rive droite du Rhin. C'était toujours, dans son nouveau rôle, le matamore plaisantin d'autrefois, « surchargé de galons, de fleurs de lis, plumets, cerné par un large baudrier, portant un long sabre à lame de cinq doigts au moins... » Ainsi le dépeint un de ses compagnons d'armes; un journal de l'époque complète la description : « Les immenses cuisses de Mirabeau-Tonneau sont serrées dans d'étroits pantalons de couleur de cuir et ses jambes ultra-courtes dans des bottes à la hussarde. Une veste chamois recouvre son ventre formé en façon de sac et de ses larges épaules tombe un dolman de hussard de couleur noire. Une épaisse moustache frise sous son nez et un bonnet en forme de pain de sucre couvre sa tête... » Sur le cachet dont il contresignait ses ordres, il avait inscrit cette devise : *Persévérance — Courage — Gaillardise*, et de ces trois termes, de gré ou de force, il ne justifiait guère que le dernier. Ses compagnons incriminaient à demi-voix son inaction. Même un couplet satirique circula, qui se chantait sur l'air de *la Rosière de Salency :*

Le colonel nous promet bien
De nous mener droit en Champagne;
Le colonel n'en fera rien :
Il est en pays de Cocagne.
L'horreur de l'eau, l'amour du vin
Le retiendront aux bords du Rhin.

Comme une réplique à ces ponts-neufs, de l'autre côté du

fleuve, l'auteur de la *Marseillaise*, pendant une nuit d'avril, improvisait ses rimes sur le mode héroïque : *Que veut cette horde d'esclaves*, etc. Placé à l'avant-garde des « esclaves » et des « rois conjurés », Mirabeau-Tonneau parlait bien non seulement d'entrer en Alsace, mais d'atteindre les Vosges et de pénétrer par le col de Schirmeck en Lorraine ; mais il devait subordonner ses projets aux desseins équivoques du cabinet autrichien. Peut-être aussi éprouvait-il quelques scrupules à affronter le feu, sinon de ses compatriotes, au moins de ses anciens soldats. Le régiment de Touraine, transféré des Pyrénées au Jura, faisait partie des troupes qui gardaient Belfort ou occupaient Porentruy. Enfin, comme le constate un espion révolutionnaire : « Ils (le prince de Condé et le vicomte de Mirabeau) sentent tout le danger de mêler des étrangers dans cette querelle. Quiconque apporte un projet bien chevaleresque est reçu à bras ouverts. »

Cependant, le soir même du jour où la royauté succombait aux Tuileries, le chef de la Légion noire, impatient de se signaler, se risquait sans ordres à tenter l'offensive; mais avec quels moyens et dans quel but! Au milieu de la nuit, il franchissait le Rhin en barque avec soixante hommes, poussait à trois lieues dans les terres jusqu'au village de Neuhausel près de Fort-Louis ; là il planta un drapeau blanc, captura le maire ainsi que quelques autres membres du club local; puis il opéra tranquillement sa retraite, assurée d'ailleurs par les petits postes qu'il avait échelonnés sur sa route. Un tel exploit, qui avait abouti à une descente dans un cabaret, provoqua les plaintes des Autrichiens et surprit désagréablement les émigrés eux-mêmes. Vioménil écrivit à son auteur une lettre sévère, et Condé, qui l'estimait plus que jamais une « tête bien dangereuse », lui infligea huit jours d'arrêt.

Les alliés étaient déjà maîtres de Verdun, au milieu de l'Argonne, et se croyaient au portes de Paris, quand le corps de Condé passa prématurément de l'immobilité à la retraite. Pour soustraire les « Mirabeaux » au contact de populations hostiles et exaspérées, on leur fit rebrousser chemin et on les cantonna dans le district de Badenweiler. Leur chef arriva malade à Fribourg. La crainte d'être empoisonné lui fit refuser tous les remèdes et, après huit jours d'une fièvre ardente,

il succomba à une attaque d'apoplexie (15 septembre 1792). On a raconté qu'il avait péri dans un combat singulier; qu'irrité de voir sa porte forcée par un officier chargé d'un ordre de Condé, il avait tiré son épée et s'était enferré sur celle de l'officier obligé de dégainer et de se défendre. Le prince, dans une lettre datée du lendemain de sa mort, affirma sa fin naturelle : « Nous le pleurons de toute notre âme, ajoute-t-il oubliant ses incartades, et c'est une perte plus grande qu'on ne croit au moment où nous sommes. » Pendant que le *Courrier de Strasbourg* saluait ses funérailles de cette laconique oraison funèbre : « Quelle perte pour les marchands de vin ! » que les caricaturistes parisiens le montraient rendant le dernier soupir sous le poids énorme d'un Silène auquel il servait de monture, ses compagnons l'inhumaient près de Salzbach, non loin du cénotaphe de Turenne, avec les honneurs réservés aux feld-maréchaux.

Mirabeau-Tonneau disparaissait de la scène plein d'espoir dans le triomphe de son parti, sans avoir connu la retraite de Brunswick et la dispersion de l'armée des princes. Il demeure pour nous le premier en date des émigrés, par le caractère de sa résistance au mouvement de 1789, par le ton de son langage, par le style des écrits, par son agitation stérile en terre étrangère. Ce qu'il a fait, dit ou écrit depuis la réunion des États généraux jusqu'à sa mort prématurée fait comprendre comment est né le parti de la contre-révolution à l'extérieur, quelles circonstances l'ont poussé dans la voie où il a combattu en pure perte et finalement tout perdu « fors l'honneur », cet honneur dont il se couvrait pour nier la nation et combattre en elle la patrie. Chez ces serviteurs désintéressés, quand même, de la monarchie, la fidélité au Roi constituait la vertu qui primait, remplaçait au besoin toutes les autres. Mis hors la loi par leurs compatriotes, dédaigneusement ou durement traités par leurs alliés, ces émules de Mirabeau cadet devaient promener pendant dix ans — quelques-uns pendant vingt ans — au seuil des cours et à l'arrière-garde des armées étrangères, avec l'esprit et la tradition de l'ancien régime, les misères, les passions, les illusions des vieux héros de romans, l'âme de Gil Blas, de Valmont ou de don Quichotte.

LÉONCE PINGAUD

LOULOU[1]

— CINQUIÈME PARTIE —

I

LE CULTE DU SOUVENIR

Roero trouve Donna Stéphanie qui l'attend dans le petit salon voisin de sa chambre. Les fenêtres ouvertes, la lumière et la chaleur sont excessives, et tout est en désordre. Les meubles sont recouverts de housses en toile grise ; sur le canapé, sur les fauteuils, on voit des monceaux de paquets, de boîtes, de paniers prêts à être emportés à la campagne.

Dès qu'elle aperçoit Roero, Donna Stéphanie vient à sa rencontre, en le regardant d'un air contrit et désolé, sans lui dire une parole, sans lui donner la main; elle pousse un grand soupir, sort d'un réticule pendu à son bras un mouchoir à grand ourlet noir et s'essuie les yeux.

Roero soupire aussi, profondément :

— Du courage... Il faut avoir du courage.

— Qui l'aurait imaginé? — s'écrie Donna Stéphanie avec douleur. — Oh! mon pauvre Jules!... Qui l'aurait jamais dit?

— Si jeune encore!...

— Et si bon!

— Très bon!... un excellent homme... Pourtant il faut se

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 octobre, 1er et 15 novembre.

résigner. Depuis longtemps il était dans un état désespéré. Vous devez vous consoler en vous disant qu'il a cessé de souffrir, et que, jusqu'à la fin, vous lui avez prodigué d'une manière admirable et touchante les soins les plus affectueux, sans le quiter un instant.

— Oh! oui, oui! Pauvre Jules! Il a eu toutes mes heures, toute ma vie. Cela, oui. En cela au moins, j'ai fait mon devoir. C'est un grand soulagement pour moi, pour ma conscience.

Autres soupirs... et encore le mouchoir.

François reste muet, la tête basse, dans une attitude douloureuse et triste... Pourtant chaque soupir de la baronne lui rend de l'espoir. Il sent que la chaîne, au lieu de se river, commence à se desserrer. Or, c'est justement pour lui le moment décisif, le moment critique : son avenir, sa liberté et son bonheur dépendent de cette première visite, de ce premier entretien, du premier mot que va prononcer Donna Stéphanie devenue veuve.

« Nous y voilà! » — s'était dit François en recevant la dépêche.

Et, durant son voyage de Lodignola à Milan, il avait tâché de prévoir ce qui adviendrait, de se préparer à tous les cas possibles, — à celui, entre autres, où Stéphanie lui jetterait ses bras autour du cou en s'écriant :

« Maintenant je suis à toi... et d'accord avec ma conscience! »

Tout homme a la femme qu'il mérite : il devrait accepter et se montrer reconnaissant de cette nouvelle proposition.

Chose inespérée! la conscience de la baronne reste fidèle au pauvre défunt. Le programme, pour cette première visite, porte le culte du souvenir et la douleur de veuve.

François, dans un élan de compassion, prend la main de la baronne et la presse avec une effusion sincère.

Elle dégage doucement sa main, s'éloigne de Roero, s'efforce de se dominer et s'écrie sur un ton qui veut paraître indifférent :

— Trouvons un peu de place pour nous asseoir une minute... Je suis si lasse!... Tenez, aidez-moi à débarrasser le canapé.

Roero enlève les paniers et les paquets, et, en même temps, l'observe à la dérobée.

Le noir ne lui va pas du tout!... Le blond de ses cheveux est trop jaune... Elle a beaucoup perdu. Elle a bien vieilli.

— Pardonnez-moi, François, tout ce désordre. Si vous saviez ce que j'ai eu à faire depuis ce matin!... Maintenant, j'attends la couturière et je retourne à Borgoprimo.

« Alors, moi, — se dit Roero, — je retourne à Lodignola. »

Pris d'une nouvelle tendresse, il entoure d'un bras la taille de la baronne.

— Non! non! (Elle a un autre accès de chagrin.) Je vous demande pardon, c'est plus fort que moi. Vous avez le droit de penser et de dire que c'est une absurdité, une contradiction... Mais que voulez-vous? C'est comme cela : je ne me sens pas bien, je souffre; je ne peux pas me voir à Milan. Ici, tout me rappelle mon pauvre Jules... et le pauvre Jules n'y est plus!... C'est de la folie? Je suis folle! Dites-le...

— Non... bien loin de là!... Je vous assure que cela m'a fait beaucoup... beaucoup...

— Il était si bon!... si réellement bon!... Il est mort comme un saint, demandant pardon à tout le monde... et à moi aussi.

Roero, qui regardait Stéphanie, se détourne et courbe la tête; il semble confus et humilié de tant de bonté.

Elle poursuit d'une voix basse et douloureuse :

— Je me suis jetée sur son lit pour lui tout avouer!... C'était moi qui devais demander, implorer son pardon... Oh! comme j'aurais voulu l'obtenir!

Elle s'interrompt un instant, lève les yeux au ciel, puis tombe dans la prostration et reste écrasée dans l'angle du canapé, en murmurant, ses larges prunelles noyées dans le vide :

— Maintenant... il sait.

Roero guigne la baronne, il l'étudie :

« Pourquoi diable m'a-t-elle fait venir à Milan? Pour assister à ses regrets de veuve? Ce n'est pas suffisant. Il doit y avoir un autre motif... Lequel? »

Il est toujours un peu inquiet.

— Même dans son testament, — reprend Stéphanie avec un long gémissement, — jusque dans ses dernières volontés, il m'a donné la preuve de tant d'affection, de tant de confiance,

de tant d'estime! Il m'a nommée sa légataire universelle et m'a confié le soin des œuvres de bienfaisance, des souvenirs aux parents, aux amis.

— Il a très bien agi.

— Tout cela, vous le comprenez, m'impose un nouveau respect pour sa mémoire, de nouvelles obligations...

Roero approuve d'un air contrit et résigné, mais devient de plus en plus attentif.

— Et cela m'impose aussi de nouveaux sacrifices... Maintenant, par exemple, je dois être aimable avec ses parents.

— Certes.

— J'attends de Novare ma belle-sœur et ma nièce. Je les ai invitées à venir à Borgoprimo. Elles y resteront un mois, peut-être plus.

— Toutes les deux?

— Toutes les deux.

— La mère et la fille?... Cela, c'est un véritable héroïsme. Ce serait déjà pour vous une rude charge d'en avoir une à la fois.

— Curieuses, bavardes, sournoises, oui... Elles vantent sans cesse leur vertu...

— Elles n'ont que cela de bien!...

La baronne ne peut s'empêcher de rire légèrement. Les deux braves dames ont toujours été l'épouvantail de ses amis; quand l'une ou l'autre venait à Milan, ils fuyaient tous comme le vent.

Elle se rapproche de François, insinuante, et, pour la première fois de la journée, elle le tutoie :

— Pour toutes ces raisons de convenance, de délicatesse et de prudence, tu comprends qu'après le malheur qui vient de m'arriver, je désire que ma belle-sœur et ma nièce me trouvent seules quand elles viendront chez moi.

— Ce n'est que trop juste!

La baronne regarde son ami et le remercie, sans ajouter un mot, avec un mélancolique sourire.

Elle aussi avait été jusqu'alors un peu inquiète; pas beaucoup, mais un peu. Depuis longtemps déjà, elle avait deviné, elle avait compris que François ne lui restait attaché que par la reconnaissance, et par la force de l'habitude; pourtant

elle avait craint l'orage : quand l'amour n'est plus, l'amour-propre lui survit toujours.

— Tu es bon !

Elle approche lentement son front des lèvres de Roero. Celui-ci continue à l'observer. Stéphanie doit s'être exposée au soleil : elle a la peau légèrement rugueuse ; elle a deux rides aux coins de la bouche... Il ne s'en était jamais aperçu !... Deux rides longues, profondes !... Il l'embrasse à peine sur les cheveux... et lui serre très fort la main.

— Tout cela, — poursuit Donna Stéphanie, en appuyant sa tête sur la poitrine de Roero, — je devais te le dire et j'ai voulu le faire de vive voix. T'écrire ? Qu'aurais-tu pensé de moi ? Il y a des sensations, des impressions qu'on ne peut exprimer que par un mot, par un regard, mais que cent lettres ne suffiraient pas à expliquer. Moi, je n'aurais jamais pu t'écrire de ne pas venir. Tandis que maintenant, c'est toi, n'est-ce pas, qui trouves cela convenable, nécessaire ?

— Il faut se soumettre à certaines convenances... même à regret.

François lui serre encore la main, qu'il caresse, qu'il baise. La baronne montre plus de laisser aller.

— En outre de ce que je t'ai dit, je voulais te voir... d'abord pour te voir... et puis pour te demander un service.

« Enfin ! nous y voilà ! » — se dit Roero.

Il ne la regarde pas, mais demeure attentif.

— Tu devrais conseiller à Carletto et à Manolo de ne pas me tourmenter avec leurs lettres et leurs télégrammes, de me laisser en paix.

— Moi ?

— Oui, toi ! je t'en prie. Si je fais le sacrifice de me priver de toi, qu'au moins je n'aie pas l'ennui de ces deux insipides égoïstes... Figure-toi qu'ils m'écrivent tous les deux, faisant certaines allusions, certaines plaisanteries sur mes vœux, ma retraite, ma vie claustrale, qui m'irritent beaucoup... Non, non, l'esprit n'est pas leur fort... Quand mon pauvre Jules vivait, soit ! Tu l'as vu toi-même, ils servaient à quelque chose, surtout à la campagne. Le jour, ils le distrayaient ; le soir, ils jouaient avec lui au billard, sans se douter que leur présence nous donnait plus de liberté. Et puis, alors, il y avait

la politique, les influences à cultiver, la mairie... mais à présent?... Je n'ai plus envie de rien. Je n'ai plus dessiné, je ne me suis plus mise à mon piano. Pas moyen... Je t'en prie, je te le demande en grâce : en récompense du sacrifice que je fais de ne plus te voir, délivre-moi de Carletto et de Manolo.

— Bien volontiers!... je ferai tout ce que tu voudras... Cependant, je t'avouerai que je me trouve dans un cruel embarras. Comment faire? Estensi et Faraggiola ne sont pas à Milan... Les relancer tout exprès pour leur tenir un pareil langage?...

— Écris-leur. Ne vas-tu pas à Zermatt?... (François répond par un geste qui ne dit ni oui ni non, mais que Stéphanie prend pour un oui...) Écris-leur, dès que tu seras à Zermatt, de venir te rejoindre, qu'il y fait très frais.

— Pour écrire, j'écrirai aussi bien de Milan, aujourd'hui, si tu veux.

— Soit! Cela vaut encore mieux : vous pourriez vous entendre pour voyager ensemble. Le mois d'août est le plus beau pour aller dans les montagnes.

— Mais... pourquoi, ne pas écrire toi-même?

— Parce que je leur inspirerais des soupçons. (Elle approche de nouveau son front, et finit par l'appuyer sur les lèvres de Roero.) Ils se diraient que c'est un caprice de toi; que c'est toi, avec ta jalousie éternelle, qui me défends de les recevoir, et, un beau jour, j'en suis sûre, je les verrais arriver, croyant me faire une agréable surprise et voulant me distraire à tout prix.

— Mais... si je m'en mêle, moi, le danger reste pareil; il devient même plus grand.

— Non, non! Il faut leur écrire que tu m'as vue à Milan, quelques minutes, à la hâte... c'est vrai... que tu m'as trouvée très fatiguée, très abattue, que j'ai absolument besoin de repos, de calme pour me rétablir... Et tu ajouteras c'est vrai aussi... que je suis très occupée, toujours sens dessus dessous à cause des affaires, des legs... et que, pour le moment, tu ne viens plus à Borgoprimo parce que tu ne veux pas être assommé par ma belle-sœur et par ma nièce qui y passeront un certain temps.

— Et... c'est presque vrai!...

Roero devient empressé, aimable. Il promet à la baronne d'écrire dans la journée à ses deux amis de manière à les effrayer.

— Sois tranquille ! L'annonce des visites que tu attends leur fera un effet terrible.

— Tu crois?...

— Je te le jure !

Et Roero part d'un grand éclat de rire.

Aussitôt Donna Stéphanie se met aussi à rire gaiement, mais elle s'en aperçoit et redevient sérieuse. Toutefois ce n'est plus le cas de prendre un air éploré; elle se montre, au contraire, jalouse.

— Maintenant, mon cher monsieur, dites-moi ce que vous avez fait pendant tout ce temps, toujours à Lodignola!...

Roero, avant de répondre, cherche une cigarette.

— J'ai fait bien des choses, j'ai tenu à donner moi-même un coup d'œil à ma propriété : j'ai mis un peu d'ordre dans mes affaires.

— Et à propos, la pupille? la chère orpheline?... Vous voyiez-vous souvent?

François a l'air distrait; il s'amuse à lancer très haut la fumée de sa cigarette.

— J'ai pris des renseignements, n'en doutez pas. (Donna Stéphanie pince les lèvres et fait une grimace méprisante.) Je sais, je sais... elle est devenue une petite nabote... Voilà pourquoi je vous ai laissé en paix à Lodignola.

Donna Stéphanie envoie une œillade langoureuse à Roero, en s'appuyant sur le canapé, s'allongeant, s'étirant avec mollesse, agitant ses petits pieds nerveux qui pointent sous ses jupes comme le pistil parmi les pétales d'une fleur. Elle cherche la main de Roero, qui ne fait pas un mouvement; mais soudain ses yeux se fixent attentivement sur la porte; elle a un éclair dans le regard, et une ride lui barre le front. Elle a entendu marcher dans la chambre voisine... Le pas se rapproche, et sur le seuil paraît un jeune homme, la figure pâle, les yeux torves. Donna Stéphanie s'était déjà relevée d'un bond, quand la porte s'est ouverte.

— Eh bien ! monsieur Henri, avez-vous trouvé la couturière? La ramenez-vous, comme je vous l'ai dit?

La baronne a de la peine à se contenir; son ton est âpre, impérieux.

— Elle est là, — répond le jeune homme, la voix altérée, lui aussi, et en jetant à la baronne un regard de colère et de jalousie.

Roero ne voit rien : il pense seulement à s'en aller. Il va prendre discrètement sa canne et son chapeau, et remercie du fond du cœur le nouveau venu qui lui facilite la sortie.

— Allons, baronne, du courage et... n'oubliez pas trop vos amis.

— Comment! vous partez déjà? si vite?

— Je sais que vous avez beaucoup à faire; la couturière est là...

— Elle peut bien attendre. Regardez, François, ce joli monsieur... (La baronne fait mine de le lui présenter.) Vous ne le reconnaissez plus?

François salue en souriant et regarde le jeune homme pour la première fois : c'est plutôt un beau garçon; mais il a l'air un peu commun.

— Non, pas du tout... (Roero se tourne vers la baronne en hochant la tête.) Je ne me rappelle pas avoir jamais eu le plaisir...

— Voyons... Riquet... notre Riquet! — réplique Donna Stéphanie en criant et en riant avec une fougue exagérée. — Le fils de M. Franzini... notre intendant...

— Ah!...

Roero devient expansif: poignées de main, compliments... Cette découverte ne l'a pas ému...

« Que M. Riquet soit le bienvenu. Moi, je tire ma révérence et je me sauve. » Voilà tout ce qu'il se dit en lui-même et ce qui lui importe.

— Il est resté en Suisse, jusqu'ici, à Bâle...

La baronne continue la présentation.

— Très bien!

— A l'École commerciale, où l'on était très content de lui.

— Bravo! bravo!

— Maintenant, il aide son père au bureau, et, quand je viens à Milan, il me sert quelquefois de cavalier.

Donna Stéphanie sourit et, s'adressant au jeune homme,

avec les gracieuses manières d'une grande dame, toujours aimable, tout en conservant les distances voulues :

— Le pauvre garçon ! J'ai mis sa patience à une rude épreuve... Avouez-le !... depuis ce matin que je vous fais courir de tous les côtés, en abusant de votre complaisance...

M. Riquet n'a pas l'air très à son aise : il reste dur et comme empalé, ne répond rien, ne bouge pas. La baronne et Roero sont obligés de se dire adieu en présence de ce malotru qui ne comprend même pas qu'il devrait se retourner un instant... et regarder les tableaux.

— Donna Stéphanie, je vous souhaite un bon voyage... Et surtout ne vous abandonnez pas au désespoir... Je vais écrire, aujourd'hui même, à Carletto et à Manolo.

— Non, non ! à l'un ou à l'autre. Une lettre suffit pour les deux.

— C'est juste : ils sont comme deux frères !

— Et n'oubliez pas de me faire connaître vos projets de voyage : j'y tiens essentiellement. La Suisse, c'est bien; mais irez-vous réellement à Zermatt ?

— C'est probable.

— Écrivez-moi avant de partir, et aussitôt votre arrivée.

Ils se serrent la main; la baronne accompagne Roero jusqu'à la porte, en lui murmurant quelques mots de la façon la plus confidentielle, la plus intime, la plus affectueuse, et, avant de se quitter, ils se donnent encore deux ou trois poignées de main.

II

NINO LE MORE

A peine sorti d'un pied léger du palais Arcolei, Roero consulte sa montre et fait son plan :

« Il est un peu plus de midi. J'ai un train à trois heures, et je serai à huit heures à Lodignola pour dîner. »

Les autres réflexions ne viennent qu'ensuite et peu à peu.

« Voilà !... Qui l'aurait dit ?... Le jour où je me croyais

plus enchaîné que jamais, je reconquiers ma liberté! Car il n'y a aucun doute, Stéphanie a la ferme intention de me lâcher... »

Il allume une cigarette. Il a un poids de moins ; il se sent même complètement libre désormais.

« Je vous salue bien, madame la baronne!... »

Il repense à leur conversation du matin, aux soupirs, aux pleurs, aux remords et aux scrupules si délicats de la sensible veuve... Et il repense aussi à la lettre qu'il doit écrire à Faraggiola et à Estensi.

« Tous les trois! Elle a bien l'intention, pour l'instant du moins, de nous faire envoler tous les trois... »

Il se remet à sourire d'un petit air malin.

« Est-ce qu'il y en aurait un quatrième?... Pas possible!... Et cependant le culte du souvenir!... En tout cas, s'il y en a un autre, il arrive trop tard au spectacle... quand on éteint!... »

Ainsi, après avoir tellement aimé cette femme et tellement souffert pour elle, après lui avoir tant sacrifié de sa vie, de ses rêves de gloire, de ses idées et même de sa conscience, maintenant, au moment de s'en détacher pour toujours, il ne trouve plus pour elle, au fond de son cœur, ni un regret, ni un souvenir; rien qu'un bon mot et un éclat de rire!

« A présent, allons chez Olivieri : s'il y a quelque chose qui ne marche pas, on arrangera cela séance tenante, et, de cette façon, je ne reviendrai pas à Milan de longtemps... Et Loulou?... La petite Loulou!... Il faut lui acheter un bibelot... Petite nabote!... Ha! ha!... (François rit gaiement.) Vous voudriez bien, ma chère baronne, avoir son teint frais et ses grands yeux!... Voyons, que pourrais-je prendre pour faire une surprise à Loulou? Des gâteaux d'abord, des bonbons et des chocolats, car elle est très gourmande... Puis je pourrais passer chez Gonfalonieri : une épingle, un bijou quelconque... Allons voir. »

Il presse le pas dans la direction de la galerie où se trouve la boutique du bijoutier, et reste un moment dehors à examiner l'étalage.

— Oui, ça, c'est gentil... (C'est une bague formée de trois anneaux d'or, l'un semé de petites émeraudes, l'autre de rubis,

le troisième de diamants.) C'est gentil, et cela lui plaira certainement. Celle que lui a donnée Olivieri est devenue trop petite.

Il achète la bague et va au Corso pour les sucreries. Il aperçoit une magnifique poupée qui forme bonbonnière : il la choisit aussitôt et se met à rire.

« A l'autoritaire mademoiselle Loulou, qu'est-ce qu'on rapporte de Milan ? Une poupée !... »

Il fait cacher l'écrin au milieu des bonbons, et il écrit sur la boîte en carton : « *Une belle dame de Milan venue à Lodignola pour rendre visite à la comtesse.* »

Il veille à ce que la boîte soit bien enveloppée, bien ficelée, et recommande qu'on l'envoie tout de suite chez lui.

— Tout de suite, — répète-t-il encore en sortant. — Je repars aujourd'hui.

Heureux et content, il s'achemine vers l'étude d'Olivieri..

« *Une belle dame de Milan venue à Lodignola pour rendre visite à la comtesse !...* » Il croit entendre le rire argentin, franc et joyeux de la jeune fille.

« Toute petite Loulou !... très autoritaire !... »

Ce même jour, tandis que Roero faisait sa visite à Donna Stéphanie, Olivieri voyait enter dans son cabinet, au moment où il s'y attendait le moins, Nino le More, de Lodignola.

— Comment ?... Vous voilà ?

— Oui, monsieur, je vais m'expliquer en deux mots. Je viens vous prévenir que j'ai quitté mon père, et que, par conséquent, je ne suis plus au service de M. Roero.

— C'est bien.

Olivieri, après avoir dévisagé le jeune homme avec un regard scrutateur, le congédie d'un signe de tête et se dirige vers son bureau ; mais il s'arrête soudain, avec un geste de colère, et se retourne :

— Vous vous êtes entendu avec votre père ? Vous êtes d'accord tous les deux ? Oui ?... Alors c'est très bien ! à votre aise ! Il était parfaitement inutile de venir ici m'annoncer votre décision d'un air si arrogant. Pour M. François et pour moi, c'est votre père qui a toute la responsabilité, à Lodignola. Quant à vous, partez ou restez, cela m'est indifférent. Ce sont

des affaires de famille qui ne me regardent pas. Tout ce que je demande, c'est qu'on ne manque pas de monde à Lodignola.

— Oh! non! tant s'en faut!... Il n'y en a que trop, de monde, à Lodignola... (Nino le More ricane ironiquement, et un éclair de haine lui passe dans les yeux.) Il y a trop de monde à Lodignola, cela gêne... C'est si vrai, que M. François m'a envoyé *ipso facto* à Casalpo pour surveiller... le lever de la lune.

Dans la détermination prise par le jeune homme, dans son attitude, dans son arrogance, dans cette espèce de révolte, Olivieri ne voit que l'amour pour Hélène, et le dessein d'impressionner la jeune fille, de faire brèche en son cœur, de sorte qu'il devient plus âpre et presque brutal.

— Si votre maître vous a envoyé à Casalpo, c'est qu'il avait des raisons pour cela, et quant à vous, mon cher monsieur, votre devoir est d'obéir sans vous permettre d'observations.

— Tant qu'un homme a un « maître », comme vous dites, très bien; mais moi, je plante là mon père et M. Roero, parce que des « maîtres », je n'en veux pas.

— Si vous aviez du cœur, — réplique l'avocat, sentant qu'il s'est laissé emporter, et qui, par cela même s'irrite davantage au lieu de se contenir, — si vous aviez du cœur, vous penseriez à votre père, à votre famille... et à votre position.

Nino le More voit que son interlocuteur a un peu baissé le ton. Aussi poursuit-il avec plus d'assurance :

— Je vous répète ce que j'ai dit chez moi : j'ai besoin de travailler, et je ne suis pas né pour servir. Je vous ai apporté la clef de mon bureau : livres, notes, comptes, vous trouverez tout en ordre. Si par hasard vous avez besoin de renseignements, envoyez-moi chercher, je viendrai à votre étude. Mon adresse est rue Lentasio, 37. Je ne retournerai plus à Lodignola. Je reste à Milan pour travailler... Il y a de quoi travailler, à Milan, pour tout le monde et de toutes les façons. Votre serviteur.

Il fait un pas pour sortir, mais l'autre le retient par le bras en le regardant bien en face. Le jeune homme veut faire le brave; mais, au bout d'un instant, il se trouble et baisse les yeux.

L'avocat lui lâche le bras, va fermer la porte et revient s'asseoir à son bureau.

— Un mot avant de vous en aller comme cela... Asseyez-vous.

Nino le More, debout devant le bureau, tourne entre ses doigts nerveux les larges bords de son chapeau mou.

— Asseyez-vous.

Le jeune homme s'assoit en croisant les jambes avec aplomb.

— Dites-moi un peu ce que vous voulez faire et à quoi vous avez l'intention de travailler.

— Pardon... Les comptes que j'ai à vous rendre sont à Lodignola, je vous l'ai déjà dit.

— Très bien... Ces comptes-là sont ceux que doit me rendre... mon employé, ou, si vous aimez mieux, l'employé de M. Roero, avant de quitter la maison. Je les examinerai, et je suis persuadé qu'ils seront en règle. Mais il y a bien d'autres comptes à régler entre vous et moi : les comptes qu'un homme de cœur et un franc honnête homme doit toujours pouvoir rendre à son bienfaiteur.

— Bienfaiteur ! — s'écrie Nino le More en bondissant sur ses pieds.

— Oui, monsieur ! bienfaiteur ! — répète Olivieri en se levant à son tour. — Oh ! non, non ; ce n'est pas le cas de sourire, et encore moins de ricaner. Ne croyez pas que je veuille vous rappeler les quelques sommes que j'ai pu prêter à votre père, ni les quelques avantages que je puis vous avoir procurés à vous-même. Vous et votre père, vous vous êtes acquittés par votre travail, votre activité, votre fidélité. Mais à vous... à toi, à *toi*, mon garçon, je t'ai fait du bien, beaucoup de bien, pas matériellement, moralement. J'ai conseillé à ton père de t'envoyer faire tes études à Milan ; en te parlant, en causant avec toi familièrement, je t'ai inculqué mes idées sur les droits de l'homme et sur l'égalité. C'est moi qui t'ai ouvert, qui t'ai éclairé l'horizon, moi qui ai balayé de Lodignola tout ce qui restait du moyen âge et de la féodalité... Voilà en quoi je suis ton bienfaiteur et pourquoi je m'en vante, et c'est pour cela que je te demande aujourd'hui ce que tu veux faire et à quoi tu as l'intention

de travailler... Oui, tu peux me regarder en face : si tu t'en sens le courage, c'est à moi que tu le dois ; ta fierté, ta conscience d'homme, c'est moi qui te les ai données.

Nino devient blême ; il a les yeux égarés, la respiration haletante ; il voudrait répondre, il en est incapable. Il a un tremblement, un soubresaut ; enfin, après un effort, il balbutie d'une voix rauque et brisée :

— Vous l'avez dit vous-même... Le monde ne peut plus marcher ainsi.

— Mais je n'ai pas dit cela pour moi, je l'ai dit pour les autres... pour beaucoup d'autres qui souffrent bien plus que moi... et que toi !...

— Vous ne pouvez pas savoir, vous, ce que je souffre !... combien je souffre !

Le regard vif, brillant de l'avocat semble s'éteindre dans une mélancolie profonde. Il pousse un long soupir et reprend :

— Hum !... j'en sais peut-être... beaucoup plus que tu ne crois. Du reste, mets-toi bien dans la tête que le monde ne changera jamais... au sens où tu l'entends. Il y aura toujours au monde de belles filles qu'il faut absolument oublier... parce qu'on ne pourra jamais les épouser.

Nino le More se rembrunit.

Olivieri se rapproche de lui et lui prend la main, affectueusement :

— Non, ne te fâche pas, je ne t'ai pas dit cela pour t'offenser. (Il le serre dans ses bras.) Je continue à te tutoyer comme si tu étais mon fils.

Puis il ajoute d'une voix plus basse :

— Tant qu'il y aura des amoureux en ce monde, il y aura des heureux et des malheureux. Du courage, mon garçon ! Jusqu'ici tu as agi en honnête homme, en homme digne et fort ; continue. Tu aimes et tu n'es pas payé de retour ? Eh bien, c'est un malheur, mais ne le rends pas plus grand, peut-être irréparable... Et surtout, penses-y bien, que ce malheur n'en devienne pas un, ni pour ton père, pauvre vieux, qui s'est privé et qui t'adore comme son Dieu sur la terre... ni pour une autre personne... principalement pour elle, si tu l'aimes : pour mademoiselle Hélène.

Rien qu'à entendre ce nom : « mademoiselle Hélène ». le pauvre Nino fond en larmes.

— Allons, hardi ! Calme-toi ! Du courage ! Sois un homme ! (Olivieri, à son tour, à la vue de cette douleur, de ces larmes, se sent bouleversé.) Vive Dieu ! sois un homme !... Plus on souffre, plus il faut montrer d'énergie.

Nino le More a un accès de révolte contre lui-même. Il se tamponne les yeux avec dépit, avec rage.

— Oui, monsieur, vous avez raison ; et moi aussi, je puis vous le jurer, j'ai toujours pensé de même : le malheur doit être pour moi seul. Voilà pourquoi je ne suis plus retourné à la vieille maison ; je me cachais, je ne me laissais même plus voir. Mais lui, M. François, n'aurait jamais dû faire ce qu'il a fait.

— M. François?... (Olivieri ne comprend pas.) Qu'a-t-il fait, M. François?

— Non, il n'avait pas le droit... Je suis le fils de son fermier : cela, je le sais et je ne l'ai jamais oublié. Mais, comme vous le dites vous-même, monsieur l'avocat, moi aussi, je suis un homme, et je répète que M. François n'avait pas le droit de me traiter... comme il m'a traité.

— Mais, en somme, qu'est-ce qu'il a fait?

— Il m'a chassé du matin au soir, il m'a envoyé à Casalpo sous un prétexte quelconque, parce qu'à Lodignola... je lui portais ombrage.

— En cela, il a agi prudemment. Il a fait ce que j'aurais fait moi-même à sa place. Il t'a éloigné dans ton intérêt, pour changer tes idées.

— Non, monsieur ; uniquement... parce que je lui portais ombrage.

— Justement ! Et je l'approuve... Une jeune fille, surtout dans un petit pays, tout le monde l'observe ; elle est tout de suite compromise... Il suffisait d'une imprudence, même involontaire, de ta part, pour provoquer des bavardages, créer des ennuis... M. Roero est obligé de protéger, de diriger mademoiselle Hélène, parce qu'il est comme son père.

— Son père!... Croyez-moi, il y a une belle différence !... Ha ! ha ! son père !...

Le jeune homme part d'un éclat de rire narquois : Olivieri le regarde attentivement.

— Son père?... Il commence le matin par caracoler à cheval sous ses fenêtres. Puis, toute la journée à la vieille maison, à déjeuner, à dîner, à lui apprendre à jouer au tennis, à monter à cheval ; et puis, ce sont des promenades à pied, en voiture, le soir, au clair de la lune...

Olivieri, indigné, l'interrompt :

— En voilà assez! Je ne te permets pas un mot de plus. Mademoiselle Hélène avait quatre ou cinq ans lorsque son père est mort et que M. François l'a prise avec lui, et il l'a toujours considérée comme sa fille.

— Mais depuis si longtemps qu'elle est à Lodignola, l'a-t-on jamais vu, M. François? Il a attendu qu'elle eût dix-neuf ans... pour devenir son père!

Olivieri, en lui-même, se fâche encore plus, non pas contre Nino, mais contre François.

« Celui-là, se dit-il, croit toujours être à Milan, pouvoir faire comme à Milan, apporter à Lodignola les usages de Milan!... Quel homme inconséquent! Il croit encore jouer avec. . Loulou... et il ne s'aperçoit même pas que Loulou est maintenant une jeune fille de dix-neuf ans! »

Mais Olivieri expose avec tant de persuasion, avec tant d'assurance, toutes les raisons qu'il a de ne pas douter de Roero, que le jeune homme commence par être ébranlé, puis finit par être convaincu.

— Tu ne sais donc pas que M. François a deux ans de plus que moi?... et qu'il a bien d'autres choses en tête que les jeunes filles?... Pourquoi il est allé à Lodignola?... Je t'en parle parce que tu le sais... c'est-à-dire non... C'est à cause de certaines convenances auxquelles il était tenu. Parce que pendant un certain temps... il devait s'éclipser... Tu verras que dans deux ou trois jours il disparaîtra de Lodignola... et qu'il n'y retournera plus... Ah çà! tu deviens fou!... complètement fou!

Cette fois, Olivieri part d'un grand éclat de rire, qui apaise le jeune homme instantanément.

— M. François faire la cour à mademoiselle Hélène!... Lui qui est plus âgé que moi! mon aîné de deux ans!

Olivieri continue à rire, mais sa rage augmente contre Roero.

« S'en aller faire le beau à Lodignola, comme à Milan!... Quel écervelé! il ne se décidera jamais à devenir vieux... et il a deux ans de plus que moi!... »

L'avocat s'adresse alors à Nino le More, et il ajoute quelques mots, toujours pour le convaincre, pour l'apaiser, le radoucir.

— Maintenant tu peux partir : reviens me voir demain à cette heure-ci, ou plus tard, vers quatre heures. Il faut rester à Milan : en cela, nous sommes d'accord... Et ne crains rien : tu es jeune; cela passera... ou bien cela restera... mais non plus comme une douleur... comme une poésie, la belle poésie de la jeunesse, qui se répand dans toute l'existence... Tu aimeras encore, et plus fortement... Oui, oui, crois-moi... C'est ton premier amour!... C'est comme le soleil qui se couche derrière les nuages, mais qui remonte le matin dans le ciel pur... Celui qui emporte avec lui toutes nos illusions, ce n'est pas le premier, c'est le dernier amour, le dernier rayon qui ne sert qu'à nous montrer... les ténèbres qui sont devant nous et qui nous entourent...

Olivieri s'arrête un instant, puis fait un effort et se remet à parler avec fougue, s'échauffant tandis qu'il accompagne Nino le More jusqu'à la porte.

— Reviens demain : nous causerons... Oui, oui, il faut rester à Milan, il faut travailler pour toi... et pour les autres. Je verrai à te guider. Nous travaillerons même ensemble... pas tout de suite... quand tu seras plus calme, plus tranquille; quand tu commenceras à oublier... Et rappelle-toi bien que, si l'on veut travailler pour les autres... comme nous l'entendons, il ne faut pas avoir la haine dans le cœur, il faut avoir l'amour. C'est avec l'amour, et non avec la haine, qu'on peut arriver à faire en ce monde quelque chose de bon, de beau, et de grand...

III

JALOUSIE

Après le départ de Nino le More, l'avocat se promène en tous sens dans son cabinet, et peste avec rage contre Roero.

« Dire qu'il fut un temps où je le croyais réellement un

homme supérieur!... Ça n'a jamais été qu'un égoïste et un être surfait... Pas autre chose! »

Il souffle bruyamment, tourne comme une bête fauve, se tire la barbe, puis il repart :

« Toute la vie, il se laisse mener par la baronne Arcolei, et, dans les courts intervalles, pauvre dadais, il s'amuse à faire le pantin avec les célébrités internationales de l'Éden et à jouer au papa avec Loulou, sans se dire que les années passent, et que Loulou est devenue mademoiselle Hélène. Écervelé!... Ah! quelle tête légère!... Et cette innocente madame Eugénie, qui demeure continuellement en extase, bouche bée, devant lui! Et moi qui attends jusqu'à aujourd'hui pour le connaître, moi qui ai contribué à faire de lui le grand homme de Lodignola!... Nino a raison. Pendant des années il est resté absent, et maintenant que l'enfant est une belle jeune fille, il arrive, sans crier gare, à la vieille maison et s'y installe. Nino a raison. »

Olivieri ne souffle plus; il soupire profondément.

« Eh oui!... C'est vrai, comme disait madame Eugénie, Nino est jeune, il fait bien d'être amoureux, c'est son droit. Au fond, c'est un brave garçon, intelligent, honnête, assez instruit et assez bien élevé. Peut-être nous sommes-nous trop effrayés... Je suis bête et léger, moi aussi!... Il y a eu un moment où je perdais positivement la tête. »

Olivieri s'arrête, pensif. Son visage change tout à coup d'expression : il n'est plus rouge de colère, mais il devient blême et porte les signes d'une affreuse angoisse.

On voit sous ses yeux deux cercles livides, qui se creusent et descendent jusqu'à son épaisse barbe grise.

« J'étais insensé... J'en arrivais à être coquet pour lui plaire, laid comme je suis!... laid, avec ma tête à moitié déplumée, et vieux!... Oui, vieux, car elle, c'est la jeunesse, la vie, le soleil; et moi, en comparaison, je ne suis qu'un pauvre tison éteint... Eh! quand on ne raisonne plus, on tombe dans l'enfance; pis que cela, on devient méchant... J'ai été méchant pour ce pauvre Nino... c'est un brave garçon, et aussi un beau garçon. Il n'est pas riche, mais il a du courage et du caractère... Qui sait?... Peut-être le bonheur d'Hélène repose-t-il là, dans ce bon garçon qui l'adore? Il

lui manque la délicatesse des manières, mais il a la délicatesse du cœur. Alors, pourquoi non? Pourquoi tant s'effrayer? Parce qu'il est le fils d'un fermier?... Et mademoiselle Hélène, en somme, de qui est-elle fille? Elle connaît elle-même sa situation et ne s'en fait pas accroire. C'est une fille de tête... une chère, une bonne et brave fille... Heureusement, c'est encore une enfant... Ainsi donc... Elle n'y pense pas : n'y pensons pas non plus!... Et si elle venait à apprendre que le pauvre Nino s'est brouillé avec son père et qu'il menace de se tuer par amour pour elle?... Il faut bien vite prévenir madame Eugénie et se méfier de cette bavarde de Louise... Hélène ne doit rien savoir! jamais rien!... En tout cas, il est trop tôt pour la marier... et puis, si belle... C'est une vraie beauté... très intelligente... très instruite... Quels yeux superbes! Quelle chevelure abondante!... Non! non! ce n'est pas un paysan dégrossi de Lodignola qu'il lui faut!... Quand viendra le moment, elle fera un mariage splendide. »

L'avocat respire plus librement, sa figure s'éclaircit :

« Quand viendra le moment, dans quelques années, elle fera un mariage splendide, oui!... Pourvu toutefois que cet animal de François ne commette pas quelque sottise!... Lodignola n'est pas une capitale! Dans les petits pays, on est envieux, potinier, enclin à la méchanceté... On n'est jamais trop prudent avec les jeunes filles... Moi, par exemple, j'ai toujours été plein d'égards. Tandis que lui, du matin au soir, il est à la vieille maison, il s'arrête à cheval sous les fenêtres! C'est idiot! »

A ce moment, un clerc qui était en train de copier des actes dans la pièce d'entrée, ouvre la porte et annonce d'un ton joyeux M. Roero, qui s'avance, le sourire aux lèvres, une grosse fleur à la boutonnière, la figure épanouie :

— Eh bien! l'ami, c'est du propre! On ne te voit plus à Lodignola.

Roero entre, et, en serrant la main de l'avocat, il comprend que celui-ci est mal luné, mais il n'y fait pas attention et il continue gaiement :

— Je viens te tirer les oreilles de la part de ces dames.

Olivieri lui lance un coup d'œil de travers; il semble que les poils de sa barbe hirsute se dressent contre François.

— C'est moi qui devrais te tirer les oreilles! C'est aux gamins qu'on tire les oreilles, et tu te conduis comme un vrai gamin, à Lodignola.

François ne rit plus... Il fait un pas en avant, les yeux braqués sur l'avocat.

— Qu'est-ce que cela veut dire?

— Cela veut dire... que tu oublies que Lodignola n'est pas Milan, et que mademoiselle Hélène n'est plus Loulou.

— Je n'oublie jamais rien, pas même les droits de ta vieille et sincère amitié, y compris celui de passer sur moi ta mauvaise humeur. Ne mettons pas en cause mademoiselle Hélène, je t'en prie... Cela, non!

L'avocat fait un pas, un geste de colère; puis il cherche à se modérer.

— Ce n'est pas moi qui la mets en cause. C'est le monde.

— Le monde? En quoi cela le regarde-t-il? Hélène n'appartient qu'à moi. Je l'ai reçue de son père et je l'ai gardée; elle est comme ma fille. Est-ce que cela le regarde, le monde?

— Cela le regarde... en ce que... Cela le regarde, oui, parce que, à Lodignola comme ailleurs, le monde a des yeux pour voir et une langue pour parler.

— Voir quoi? parler de quoi? Personne n'a le droit de se mêler de mes affaires.

Roero élève la voix et Olivieri crie plus fort :

— Si on n'a pas le droit, on a pourtant raison de trouver au moins... étrange... le zèle paternel qui t'est venu tout d'un coup pour mademoiselle Hélène... à l'entretien de laquelle tu as toujours pourvu, c'est vrai, mais de qui tu ne t'es jamais occupé. Tu as attendu qu'elle eût... à peu près vingt ans... pour faire le papa.

L'avocat rit nerveusement et se remet à tourner dans son cabinet en soufflant comme un phoque.

François se calme, au contraire, au lieu de se fâcher davantage. Il a maintenant la conviction que l'avocat en tient pour Hélène, et en lui-même il le plaint : « Le pauvre garçon! il n'a jamais eu de chance dans ses amours!... » De plus, ce jour-là, il ne veut pas se mettre en colère, il ne veut pas de scènes désagréables. Il est de bonne humeur, et il veut retour-

ner à Lodignola de bonne humeur. Il s'assoit sur le canapé en balançant une de ses jambes sur l'autre.

— Ce que tu dis peut sembler vrai aux gens qui ne savent pas, qui ne me connaissent pas. Certainement je ne me suis pas occupé personnellement de l'éducation de... d'Hélène; mais j'avais conscience de l'avoir mise en bonnes mains, et j'en ai la preuve. Si je ne me suis presque jamais montré jusqu'à présent, tu sais pourquoi, mieux que personne. Tu sais que, bien souvent, je n'ai pas pu faire ce que je désirais le plus.

Tous deux gardent longtemps le silence. Olivieri s'assoit aussi sur le canapé et reprend le premier la conversation, mais sur un ton tout différent :

— Je sais très bien tout ce que ton cœur affectueux, bon et généreux, t'a inspiré sans cesse pour... mademoiselle Hélène... Je sais très bien, et mieux que personne, que, de près ou de loin, tu as toujours été un père pour elle... oui, un vrai père... A moi, certes, il ne me serait jamais venu l'idée de trouver mauvais que tu passes maintenant tes journées avec elle et que tu te promènes souvent à pied ou en voiture, le matin ou le soir, avec elle... Pour moi, c'est une chose toute simple, très naturelle et très innocente, bien entendu!... mais seulement pour moi, qui te connais à fond et qui suis au courant de toutes tes affaires... Pour les autres, pour tous ceux, justement, qui ne savent pas comment sont les choses... Tu comprends, on te voit arriver d'un jour à l'autre, et t'installer pour ainsi dire à la vieille maison... Mademoiselle Hélène... n'est pas la première venue... toi aussi tu attires les regards... et, dame! on fait des suppositions...

— Insensées! — répond François en balançant toujours sa jambe et en considérant le bout de son pied.

— Insensées, précisément! — répète Olivieri qui trouve le mot juste.

Les deux amis ne se regardent pas encore bien franchement, mais l'étui à cigarettes sert de trait d'union.

— Insensées, nous sommes d'accord; mais, mon cher François, quand les jaloux ont-ils jamais été raisonnables?

— Les jaloux? comment, les jaloux?... (La jambe de Roero s'abaisse net, ses yeux deviennent sombres.) Qu'est-ce que les jaloux viennent faire là?

— Nino le More était ici tout à l'heure. Il y a un moment qu'il est parti.

Roero bondit sur ses pieds et brandit sa canne d'un air menaçant.

— C'est ce malotru, qui se permet des remarques sur mon compte?... D'abord, qui lui a permis de quitter Casalpo?

L'avocat se lève à son tour.

— Cette permission, mon cher, il l'a prise sans la demander à personne.

— Bien. Ce soir, à mon arrivée à Lodignola, je parlerai à son père.

— Ce n'est pas la peine : il a planté là son père et il s'est fixé à Milan.

— Il s'est fixé à Milan ? (François rit ironiquement.) Bravo!... encore un déclassé... Il n'y en avait pas assez!

— Pardon, — réplique Olivieri, — encore un honnête garçon : et il n'en manque pas.

— Honnête?... Nous le verrons bien à l'épreuve!

Roero devient pâle et nerveux.

— A l'épreuve ?... nous l'y avons déjà vu, — riposte fièrement l'avocat. — Au lieu de rechercher la jeune fille, de lui monter la tête, de s'imposer, il s'est éloigné, il a disparu.

— Beau mérite ! Ce n'est pas tout à fait un imbécile!... Lui! une espèce de paysan ! il comprend trop bien que si Hélène s'était aperçue de quelque chose, elle en aurait ri!

Olivieri continue avec entêtement et avec insistance :

— Eh! qu'en sait-on ? Je pourrais être de ton avis... mais je ne le jurerais pas!... Avec les jeunes filles, on ne peut jurer de rien... Du reste, nous verrons.

— Comment, nous verrons?

François recommence à perdre les étriers, tandis qu'Olivieri se montre calme, tranquille, souriant.

— Oui, nous verrons. On parlera de la rupture entre Nino le More et son père, de son départ de Lodignola... et, ma foi!... ce sont des choses qui pourraient faire impression sur mademoiselle Hélène. « En guerre d'amour, est victorieux qui fuit. »

Olivieri cite le proverbe en le chantonnant.

— Hélène n'en saura rien. Elle n'entendra jamais parler de Nino le More.

— Non?... Tu ignores donc ce que sont les jeunes filles?

— Madame Eugénie et moi sommes là pour la surveiller.

— Surveiller... une jeune fille?

François réussit, par miracle, à se maîtriser encore.

— On dirait que tu le fais exprès pour me causer du dépit!

— Du dépit? — répète l'avocat d'un ton de surprise exagéré. — Pourquoi te causerais-je du dépit?

— Par esprit de contradiction! Quand tu te mets à contredire, tu ne sais plus ce que tu dis... Ou bien tu avances les choses les plus absurdes, et tu es capable de les soutenir.

— Ce n'est pas le moins du monde une absurdité de soutenir que mademoiselle Hélène peut s'éprendre de Nino le More.

— Tu déraisonnes!

Roero voudrait rire, lui aussi, mais il n'arrive qu'à grimacer.

— Toi, mon vieux, tu es fou!

— Et toi... trop sage... Au point de ne pas vouloir admettre qu'une jeune fille puisse perdre la tête pour un jeune homme, pour un beau garçon, déjà amoureux d'elle, amoureux fou!

— Mais c'est le fils de mon fermier!

— Qu'importe? Il est honnête, intelligent, c'est un brave garçon...

— Mais tu ne sais donc pas qu'Hélène sera très riche? qu'elle sera mon héritière... qu'elle aura toute ma fortune? Qu'elle est à moi, à moi, que son père me l'a donnée?...

— Son père te l'a donnée pour la rendre heureuse, pas pour la rendre riche.

Il faut l'avouer : l'avocat semble faire exprès d'insister et de contredire pour exaspérer François. Il est toujours souriant et marche à travers son cabinet en se dandinant d'un air vainqueur.

— Du reste, mon cher ami, tu dois savoir que mademoiselle Savoldi, — c'est la première fois, et non sans intention, que l'astucieux avocat l'appelle du nom de son père, — tu dois savoir que mademoiselle Savoldi est parfaitement rensei-

gnée, et qu'elle raisonne avec plus de logique que nous... Sais-tu ce qu'elle disait un jour à madame Eugénie ? « Je ne veux pas me marier... je resterai... comme vous. Une fille qui ne connaît même pas son origine, qui ignore qui est sa mère, trouve difficilement un bon parti. »

— Justement, dans sa logique, elle a parlé d'un bon parti... Et toi, cerveau fêlé, tu trouves que Nino le More est un bon parti ?

— Somme toute, du jour où mademoiselle Hélène l'aimerait comme lui l'aime... oui.

Roero se lève et s'apprête à partir.

— C'est bien, c'est bien, j'ai compris. Tu voudrais, je ne sais pourquoi, me chercher dispute, et moi, je n'en ai nulle envie et je m'en vais. Adieu !

— Bon voyage !... Une seule recommandation... J'en ai le droit, j'espère... Jusqu'ici, tu m'as permis de m'occuper un peu de mademoiselle Hélène. Par conséquent, réfléchis, et prends garde que ce ne soit pas toi, par tes imprudences, qui lui fasse manquer l'occasion du fameux bon parti !

Cette fois, Roero rit gaiement et réussit à piquer l'avocat :

— Mais, à entendre toutes tes observations et à te voir si exalté, on pourrait presque se demander si on n'a pas affaire... à un jaloux.

— Ris tant que tu voudras !... J'ai bien ri moi-même, tout à l'heure, en voyant le pauvre Nino jaloux... de toi !

— Expliquons-nous franchement. Aurais-tu, par hasard, la ferme intention de me blesser ?

— Pour te blesser, il faudrait que je croie la chose vraisemblable et que je te juge capable, durant les intervalles de liberté qui te sont accordés par Donna Stéphanie, de t'amuser... à traiter légèrement... ce que tu dois avoir de plus sacré au monde.

François s'approche d'Olivieri, l'air menaçant ; il a une figure bouleversée, effrayante.

— Assez ! finissons-en ! Pas un mot de plus !... Je t'ai beaucoup d'obligations, je me les rappelle encore en ce moment... et je te pardonne. Nous sommes quittes. Adieu !

Et il sort.

Il ne part plus à trois heures. Il est trop courroucé, et en

quittant l'étude d'Olivieri, il prend la résolution de ne plus remettre les pieds à Lodignola.

Au lieu d'aller tout droit chez lui, il va au Club s'informer si Faraggiola et Estensi seraient à Milan, ou l'un des deux. Ils s'arrangeraient pour filer ensemble tout de suite sur Zermatt. Il n'y a pas de temps à perdre, la saison est déjà avancée.

« Je ne veux plus y retourner. »

Il était furieux contre tout le monde, même contre Hélène, surtout contre Hélène. Seule, Donna Stéphanie ne lui inspirait pas de colère, parce qu'il ne pensait même pas à elle.

« Je ne veux plus retourner à Ladignola... c'est décidé! Mais... et mes vêtements d'été?... Les habits de montagne? Ils sont à Lodignola?... Comment m'y prendre? Me les faire expédier? Pas moyen. Patrice est trop bête. »

Il enrage de nouveau quand on lui répond, au Club, que Faraggiola et Estensi ne sont pas à Milan.

« Quelle sale journée!... C'est la guigne! »

Il se met à son bureau pour écrire la fameuse lettre, comme il l'a promis à Donna Stéphanie: mais après le : « Mon cher ami », il déchire son papier, se lève et sort.

Il n'a pas la tête à écrire, à penser, à rien faire.

« Cet Olivieri mériterait une bonne leçon... Ah! ah! cela se devine... il ne voudrait que lui à la vieille maison!... Pas du tout! Moi, je retourne à Lodignola ce soir, comme c'était décidé, et je repartirai demain... tranquillement... C'est curieux! Pour faire plaisir à ce cher avocat, je ne serais plus le maître d'aller chez moi?... »

Mais il s'agit bien de l'avocat! C'est contre Hélène qu'il s'exaspère.

« C'est une fille qui rit toujours, une fille qui rit trop!... « L'avocat est si bon! L'avocat est si gentil!... » Et puis... ce tutoiement!... Olivieri, toujours prêt à s'enflammer, s'est monté la tête, et fait semblant, maintenant, de protéger l'autre, parce qu'il est jaloux de moi... Imbécile! »

Quand le soir, vers neuf heures, il se met en route pour Lodignola, il aperçoit dans la voiture un paquet de forme carrée.

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— Quelque chose qu'on a apporté de chez le confiseur, — répond le portier.

Roero regarde le paquet en fronçant les sourcils et le fait placer devant lui sur la banquette.

La voiture part, et, au sortir de Milan, Roero essaie de s'allonger pour dormir; mais tout lui cause de l'ennui, jusqu'à ce paquet. Il aurait envie de le prendre et de le lancer sur la route.

« La poupée!... Moi qui lui rapportais une belle poupée de Milan... »

Il sourit ironiquement, mais, peu à peu, c'est justement cette boîte posée là devant lui, c'est justement cette poupée qui arrive à le radoucir.

« Pauvre petite! Est-ce sa faute si... l'anarchiste est fou, et si Olivieri est encore plus fou?... Elle, elle est toujours Loulou... tranquille... bonne... et aimable... »

Il continue à regarder la boîte... ou plutôt la poupée qu'il se rappelle, qu'il revoit dans cette boîte. Il devient triste... puis inquiet... Son cœur bat avec violence : ce n'est plus la poupée, c'est Loulou, c'est Hélène, la belle et florissante jeune fille, qu'il a devant lui, dans les yeux, dans le cœur...

« Nino le More ou un autre... le jour viendra où Hélène aimera... où on me l'enlèvera... »

Il a un sursaut et se redresse, comme épouvanté :

« Il ne faut plus que je la voie! »

Et, en ce moment, il se le jure à lui-même :

« Je ne la reverrai plus! »

Mais la poupée est là, et là est Hélène... Et il la revoit vivante... belle... et aimée.

Il se retourne, regarde de l'autre côté, mais vainement : la nuit est sombre, pleine d'ombres noires... L'image de la jeune fille resplendit toujours devant lui... Il ferme les yeux presque avec colère... Hélène est toujours là... et rit... Il entend même son rire et sa voix fraîche et argentine.

« Si je devais la voir ainsi toute ma vie?... si je ne pouvais plus l'oublier jamais... jamais?... »

Tout à coup une idée nouvelle, une idée bizarre et terrible lui saute à l'esprit :

« Le père de Loulou!... C'est la vengeance du pauvre Nespola! »

Ce n'est plus Hélène, c'est la figure de Savoldi, qui lui

apparaît au bout de tant d'années; ce n'est plus le rire perlé d'Hélène, c'est le ricanement sonore du pauvre Nespola, du pauvre Nespola tué par sa faute, qui retentit à son oreille.

Un air lourd et chaud souffle autour de la voiture qui roule rapidement. La nuit épaissit toujours : on ne distingue même plus les ombres des arbres et des maisons dans la vaste plaine enténébrée. La seule chose qu'on voie, par intervalles, c'est un éclair sinistre qui déchire les nuages noirs amoncelés à l'horizon.

« Olivieri a raison : son père me l'a donnée pour la rendre heureuse, et non pour la rendre riche... Si je m'étais trompé?... Avec les jeunes filles on ne peut jamais savoir, il ne faut jurer de rien... Si Hélène avait de la sympathie pour ce jeune homme?... Il est honnête... intelligent... il en est amoureux fou... »

Maintenant Roero ne voit même plus la boîte. Il fait trop nuit, nuit complète... La voiture roule toujours rapidement...

« Lodignola me semblait si loin... et nous y sommes déjà!... On arrive toujours, et toujours trop vite, en ce monde... même à ce qui paraît le plus éloigné... on arrive au bout... de tout!... Eh bien, si Hélène le veut... soit! Il faut qu'elle soit heureuse, coûte que coûte. Quant à moi, désormais... »

— Cette boîte-là, c'est à porter à la vieille maison? — demande Patrice, tandis que Roero descend de voiture.

Le domestique a deviné que c'était quelque cadeau pour la *signorina*.

François fait un geste d'irritation... Il aurait voulu ne plus entendre parler de cette boîte, il aurait voulu ne plus l'avoir sous les yeux.

— Il est bien tard ce soir. Pourra-t-on la porter seulement demain matin? — insiste Patrice.

— Oui, oui, demain matin.

— On a apporté une dépêche.

— Quand?

— Il y a deux heures.

Roero exhale sa mauvaise humeur :

— Où est-elle?... Toujours des bavardages, et vous ne m dites pas le plus pressé?

— Je l'ai mise dans la chambre de monsieur, avec le courrier.

— Allez la chercher, dépêchez-vous.

Le télégramme est d'Olivieri :

Je te souhaite ce que tu désires le plus, et je t'embrasse avec toute notre vieille et sincère amitié.

IV

« PETITE MÈRE »

La journée, si orageuse à Milan pour Roero et Olivieri, ne s'était pas non plus passée très calme à la vieille maison. Hélène n'a cessé d'être désagréable, maussade, et, pour la première fois, elle a mal répondu à sa « petite mère ».

Au déjeuner, madame Eugénie lui avait demandé si elle souffrait, ce qu'elle avait, pourquoi elle ne mangeait pas, et Hélène de répondre qu'elle allait très bien, qu'elle n'avait rien, et qu'elle ne mangeait pas... parce qu'elle n'avait pas faim. Puis Hélène porte le plat à Roland... et ne revient plus dans la salle à manger. Elle va dans sa chambre et s'y enferme pour étudier, dit-elle, pour écrire, pour travailler.

Madame Eugénie adresse mille questions à Louise, qui sait toujours tout ; mais, cette fois, Louise elle-même déclare ne rien savoir.

— Bah! Des idées!... des lubies!... Du reste, ça a toujours été pareil, et c'est bien vous qui l'avez rendue comme ça!... Tout le monde a peur de ne pas la contenter assez vite, et qu'est-ce qui arrive?... Quand elle s'est mis une chose dans la tête et qu'elle ne peut pas l'obtenir, elle boude.

— Mais que s'est-elle mis dans la tête?

— D'aller ce matin à Valpiana!... M. François est parti pour Milan au lieu de venir la chercher en voiture, et mademoiselle fait la moue... Vous savez, madame, permettez-moi de vous le dire, mais vous avez toujours eu un très mauvais système. Vous l'avez habituée à faire toutes ses volontés, à être obéie en tout. C'est un tort. Essayez un peu de ne pas faire attention à elle.

Après son beau discours, Louise va à la cuisine et cherche avec là Pinella ce qui pourra le mieux plaire, pour le dîner, à la *signorina*.

Mais, à dîner, c'est comme à déjeuner : Hélène ne mange pas. Madame Eugénie s'inquiète : Louise regarde la *signorina* avec une figure anéantie et n'a même plus le courage de ronchonner.

« Petite mère » questionne de nouveau :

— Qu'as-tu ?

— Rien.

— Pourquoi ne manges-tu pas, si tu n'as rien ?

— Parce que je n'ai pas faim.

Un long silence, un coup d'œil furtif à Louise, puis madame Eugénie reprend :

— Mais pourquoi n'as-tu pas faim ?

— Parce que je n'ai pas faim... parce que je ne peux pas avoir toujours faim, avoir toujours envie de rire ou de parler comme une machine !...

Elle fond en larmes et se sauve en haut; elle s'enferme chez elle et se couche.

Cette fois, c'est Louise, malgré ses sermons, qui a besoin d'être consolée par madame Eugénie.

— Non, non, Louise, il n'y a pas de quoi se tourmenter; ce n'est rien... Elle est sans doute vexée de ce que M. François est parti sans nous dire adieu.

— Et mademoiselle a raison... Il pouvait bien se montrer !...

Le lendemain matin, madame Eugénie, déjà habillée pour sortir, son chapeau sur la tête, son petit sac de voyage à la main, entre dans la chambre d'Hélène et ouvre la fenêtre toute grande.

Hélène ne dort pas et, voyant madame Eugénie avec son chapeau, elle se redresse sur les coudes et demande, surprise :

— Où allez-vous ?

— A Milan. Aujourd'hui, c'est le onze. Je prendrai la diligence au Moulin-Neuf, pour faire plus vite.

— Vous reviendrez pour dîner ?

— Oh ! avant, je l'espère. C'est moi qui t'ai réveillée ?

— Non, non.

— Je ne voulais pas m'en aller sans t'embrasser. Hier... (Madame Eugénie se penche sur le lit, passe un bras autour des reins d'Hélène et lui donne un baiser en la serrant sur son cœur.) Hier, tu étais inabordable... tu étais en colère, même contre ta petite mère... Tranquillise-moi; dis-moi tout, mon trésor... Qu'est-ce que tu as?

Hélène embrasse madame Eugénie sur le front, l'embrasse plus fort sur la bouche; puis elle lui jette les bras au cou et pleure.

— Mon trésor! ma chérie! mais qu'est-ce que tu as, dis?... qu'est-ce que tu as?...

Madame Eugénie se désole et pleure aussi.

Hélène relève sa petite tête en la secouant pour délivrer sa figure des cheveux qui l'inondent et couvrent son oreiller d'un flot noir et luisant; elle regarde fixement la fenêtre par laquelle on aperçoit la villa Roero.

— Il est parti! il ne reviendra plus!

— Qui donc? — s'écrie madame Eugénie épouvantée, pensant à Nino le More.

Hélène continue à regarder la fenêtre, et des larmes abondantes tombent de ses yeux.

— Il ne reviendra plus... Oh! je le sens! c'est elle encore! toujours elle!...

Madame Eugénie se redresse effrayée, en observant Hélène; finalement, elle commence à comprendre quelque chose.

— M. François?...

Hélène fronce les sourcils; elle a dans les yeux un éclair de colère, tout en continuant à regarder la fenêtre.

— Donna Stéphanie!... je comprends... c'est elle!

— Donna Stéphanie? (Madame Eugénie passe de la frayeur à la surprise.) Qu'en sais-tu?... Qui te l'a dit?

En effet, le nom de cette dame n'a jamais été prononcé entre elles.

— Elle lui a télégraphié hier!... Oui, elle!... C'est elle qui l'a appelé à Milan... Ça recommence! Encore elle! toujours elle!

— Mais comment as-tu appris de qui était cette dépêche pour M. François?... Qui t'a dit?...

— Rien!... Personne!... Cela se devine tout seul. C'est évident!... En voulez-vous une preuve?... La preuve, c'est qu'il n'est pas venu me faire ses adieux! Il n'est pas venu, parce que la dépêche était de Donna Stéphanie... Il n'est pas venu, parce qu'il ne reviendra plus!... (Hélène pousse un cri de désespoir qui déchire le cœur de la pauvre madame Eugénie.) Il ne reviendra plus! Non, non! il ne reviendra plus!

La pauvre enfant lâche brusquement madame Eugénie et se jette en travers du lit, en proie à des sanglots convulsifs.

Madame Eugénie reste immobile, comme pétrifiée, les yeux fixés sur Hélène.

« Hélène est amoureuse! amoureuse de M. François!... »

Elle ne quitte pas des yeux ce corps si jeune, si plein de santé, qui se tord sur le lit, dans le spasme des sanglots, et elle songe, avec une indicible angoisse, à elle-même, à un jour désormais bien éloigné. Elle aussi, elle a aimé M. François, mais elle n'a jamais pu verser des larmes aussi abondantes, elle n'a jamais pu s'abandonner aussi franchement, aussi ouvertement à cette belle sincérité de l'amour et de la douleur. Ah! si elle avait connu à vingt ans M. François, et qu'elle ait pu se laisser aller ainsi au désespoir!... Alors elle aurait été comme Hélène, en plein droit d'aimer, en plein droit de souffrir... Un flot de larmes lui monte à la gorge... Prise d'un accès de frénésie, elle se jette sur Hélène, l'enlève et lui couvre de baisers et de larmes la bouche, les joues, le cou, la poitrine, en l'étreignant avec passion, avec ardeur, avec violence.

— Aime, mon enfant! aime, ma joie, mon trésor! C'est l'amour qui fait toute la beauté de la vie!... L'amour, c'est la vie!... Oh! ma joie! mon trésor! ma chérie! Aime! aime!... dût l'amour te coûter toutes les larmes de ton corps... Bénies soient les larmes!... Aime... toujours... au risque d'en mourir!... Pour une femme, mieux vaut mourir d'amour que sans amour.

Hélène se calme un peu et parvient à balbutier quelques mots :

— Pense donc!... je verrai encore la villa fermée... toute fermée... Mon Dieu! mon Dieu! quel silence!... quel vide!... quelle angoisse!

— Espère!...

— Que puis-je espérer?...

— Je ne sais pas... je ne puis te dire... Mais aujourd'hui je le verrai... à Milan... je vais le chercher... à Milan...

Hélène a les yeux brillants, elle rougit et, par un mouvement de pudeur instinctive, ramène sa chemise sur ses épaules.

— Non... Non... Et puis, il y aura toujours *l'autre*...

— Mais tu es là maintenant... toi si jeune!... toi si belle!

Madame Eugénie a dit cela avec un cri d'anxiété, mais aussi d'espérance. C'est bien vrai : *l'autre* lui fait grand'peur, à elle aussi, mais elle semble se rasséréner tout de suite, et ses yeux s'illuminent d'une grande confiance.

— Maman... me donnera une inspiration... j'irai d'abord la trouver... et ce qu'elle me conseillera de faire... je le ferai.

La pauvre enfant regarde madame Eugénie, et toute cette bonté, cette foi, cette assurance, font pénétrer en elle un rayon d'espoir.

Elle se redresse sur son lit, passe un bras au cou de madame Eugénie et lui murmure à l'oreille :

— *L'autre*... vous a fait pleurer aussi, vous!...

Madame Eugénie s'écarte en regardant fixement Hélène. Hélène affirme avec des signes de sa jolie petite tête ronde :

— Oui...Loulou a toujours tout compris...

Les deux femmes se serrent encore plus étroitement dans les bras l'une de l'autre, et les cheveux blancs se confondent avec les cheveux noirs, de même que leurs deux âmes se confondent en un seul amour, en une seule douleur.

V

TOUJOURS LOULOU !

Hélène ne se décidait pas à se lever : il lui était impossible de dormir, elle n'avait nulle envie de lire, et elle restait au lit. Tant que « petite mère » ne reviendrait pas de Milan, que ferait-elle? En se levant, en passant près de la fenêtre, elle verrait forcément la villa toute close.

— Non! non! Je resterai au lit tant que madame Eugénie ne sera pas rentrée.

Louise, la figure consternée, était déjà venue lui demander deux fois ce qu'elle voulait pour son déjeuner.

— Rien.

Vers dix heures, elle revient, mais très gaie.

— Mademoiselle! mademoiselle!... Un cadeau que vous envoie M. Roero!... (Et elle lui présente la fameuse boîte.) Il est rentré hier soir.

Hélène est au comble de la joie; elle saute à bas du lit et se précipite à la fenêtre.

— Oui, oui!... Quel bonheur!... La villa est ouverte!

— Couvrez-vous, il fait frais. A présent, n'est-ce pas, vous allez me dire ce que vous voulez pour votre déjeuner?

Louise la regarde d'une façon particulière : elle est sur le point de deviner quelque chose.

Hélène sourit vivement :

— Tu diras à la Pinella de faire tout ce qui plaît à M. François.

— Mais M. François ne vient pas!

Il semble à Hélène que le soleil, qui s'était montré, se cache brusquement.

— Comment, il ne vient pas?

— Il a dit à Patrice d'avertir ces dames qu'il viendrait un moment, après déjeuner, pour leur faire ses adieux.

Hélène, étonnée, se répète en elle-même : « Avertir ces dames?... Il viendra un moment, après déjeuner, pour leur faire ses adieux?... Alors il est revenu pour repartir?... » Elle se sent observée, étudiée par Louise, et cela l'irrite.

— Va-t'en, je vais me lever.

— Et pour déjeuner, que faut-il faire?

— Ce que tu voudras! ce que tu voudras!... Mais va-t'en et ferme la porte.

Hélène attend que Louise soit sortie, puis elle saute de nouveau à bas de son lit et donne un tour de clef à la serrure.

« Oui, il est revenu pour repartir... »

L'idée lui vient qu'il peut y avoir dans le paquet une lettre, un mot d'explication : elle l'ouvre en hâte, nerveu-

sement, et il lui tombe aussitôt sous les yeux ce que François avait écrit sur la boîte :

« *Une belle dame de Milan, venue à Lodignola pour rendre visite à la comtesse.* »

Hélène ouvre la boîte et trouve la poupée. Elle fronce les sourcils et devient très pâle.

« Encore une poupée !... Pour lui..., je suis toujours Loulou... »

Ce cadeau, ce refus de déjeuner, ces mots : « avertir ces dames qu'il viendra un moment, après déjeuner, pour leur faire ses adieux », tout cela ne laisse aucun doute.

« Il est venu à Lodignola chercher ses affaires, et il repart tout de suite. Il va en Suisse, avec *l'autre...* »

Hélène s'habille lentement, mais ne s'approche plus de la fenêtre... Elle descend déjeuner, mange un peu, agacée par les regards de Louise ; puis elle prépare comme d'habitude le plat de Roland et le lui porte dans le potager ; mais elle reste pâle, avec des yeux farouches et le front plissé.

Sa figure ne s'éclaire même pas lorsque François se présente, avec l'air de faire une visite.

— Comment ?... madame Eugénie n'est pas là ?

— Elle est allée à Milan.

— Juste aujourd'hui !... Quelle malchance !... J'aurais tant désiré lui dire adieu, à elle aussi !

Au bout d'un moment, Louise disparaît sur la pointe des pieds ; François et Hélène restent seuls, sans même s'en apercevoir. Hélène s'est assise dans l'embrasure de la fenêtre, sur le fauteuil de madame Eugénie ; François s'assied de l'autre côté. On a posé au milieu de la table la « belle dame de Milan », qui sourit, immobile, en tenant ses petits bras ouverts.

— Je vous remercie... de votre magnifique poupée...

Hélène a la figure courroucée, la voix sombre, basse. Roero est blanc comme un linge.

— C'était une plaisanterie. Je voulais te rapporter des bonbons ; mais j'ai vu cette bonbonnière, et je l'ai achetée pour te faire une farce. Pardonne-moi ; ne sois pas fâchée. Je pars, et je viens te dire adieu.

Hélène a dans les yeux de grosses larmes qui scintillent.

— Il faut croire que vous êtes bien content de partir, pour avoir une telle envie de plaisanter en me disant adieu !...

Roero est frappé par ces paroles, par cette expansion de douleur si franche et si vraie : il regarde la jeune fille, et son cœur bat avec violence.

— Non, non, non, je ne suis pas content, ma chère Loulou... mais...

— Appelez-moi Hélène... (Son beau front se plisse de nouveau.) Aujourd'hui, au moins... appelez-moi Hélène.

— Non... Loulou... toujours Loulou... Cela me donnera plus de courage pour te dire... ce qu'il faut que je te dise... Je le vois bien, que tu as grandi, que maintenant tu es... réellement une demoiselle... Et regarde ce que j'ai caché là, sous cette *dame* qui t'a si fort mise en colère, là, au milieu des bonbons.

François soulève le couvercle de la bonbonnière, prend l'écrin l'ouvre, et montre la bague.

La jeune fille rougit ; elle se trompe sur l'intention de Roero, et son cœur, à elle aussi, bat maintenant avec violence.

Les paroles de François, sa pâleur, expriment une douloureuse tristesse.

— Écoute-moi, ma chère, ma chère enfant... Te voilà grande... et tu es une demoiselle... bientôt tu seras une dame... Mais moi, je veux toujours être... ton papa.

— Non, — répond sèchement Hélène, en repoussant la bague, — je ne serai jamais une dame comme vous l'entendez. Je l'ai déjà déclaré à madame Eugénie. Je veux faire comme madame Eugénie, rester toujours... seule.

Hélène prononce avec fierté, avec dédain, ce mot : « seule ».

C'est la réponse à cet autre mot : « papa », dit par François et qui l'a blessée.

François sourit doucement, mais sans la croire.

— Oh ! mon enfant, ma chère enfant !... quelles résolutions, à dix-huit ans !

— Dix-neuf... et même plus.

François parle avec une lenteur presque solennelle, en regardant Hélène attentivement.

— Voilà ce que je voulais te dire... pour aujourd'hui, pour demain, pour toujours... Aie confiance en moi, ne me

cache rien. Et si, un jour... quand ton cœur... (La voix de François est altérée, il devient encore plus pâle...) Quand tu éprouveras quelque sympathie, dis-le-moi tout de suite.

— Non.

— Comment, non?

— Non! — répète Hélène avec plus de force.

François la regarde, étonné.

— Voudrais-tu défendre à ton cœur d'avoir même... une sympathie?

— Je l'aurai, mais je ne vous la dirai pas, non!

— Pourquoi non?

— Parce que c'est non!

François se lève, regarde la jeune fille, tâche de comprendre.

Hélène le regarde à son tour, et s'acharne à répondre :

— Non! non! non!

Roero a la tête en feu : se trompe-t-il? rêve-t-il? devient-il fou?... ou est-ce bien la vérité?

— Écoute-moi, Hélène, — lui dit-il plus bas, mais d'un ton grave, — écoute-moi bien : tu sais qu'il y a un jeune homme qui t'aime... qui t'aime sérieusement... honnêtement?

— Je le sais, mais je ne l'aime pas.

— Jure-le! — s'écrie François, en se rapprochant d'Hélène, avec un éclair de jalousie dans les yeux.

— Je ne l'aime pas, — répond simplement la jeune fille en le regardant avec assurance, avec calme.

François lui prend une main, reste muet, paraît l'implorer.

Hélène lit dans ses yeux, sent la chaleur fiévreuse de cette main et ne se trompe plus. Alors elle se rapproche, elle aussi, le visage pâle, elle aussi, suppliante :

— Ne partez pas... restez avec moi... toujours avec moi...

Elle lui caresse la main avec sa joue chaude, humide, et elle s'abandonne, inerte, sur sa poitrine.

François la serre follement entre ses bras en criant d'une voix étouffée :

— Hélène!... Hélène!...

Hélène demeure un instant silencieuse, puis, sans se séparer de lui, relève son visage, le regarde avec des yeux brillants d'amour, de bonheur et de confiance.

— Maintenant oui, appelez-moi Loulou... encore Loulou... Loulou qui restera toujours là, comme cela, avec vous...

François tremble comme un enfant, caresse la tête d'Hélène, la presse sur sa poitrine :

— Loulou... ma chérie... Ne te fais pas d'illusions!... tu t'abuses. Tu m'aimes bien, mais tu ne peux pas m'aimer, tu ne pourras jamais avoir de l'amour pour moi. Laisse-moi partir.

— Non.

— Mais pense à ce que je deviendrais plus tard... si tu te trompais aujourd'hui!

— Non... ne partez pas... restez avec moi! — répète-t-elle.

Sa voix est une caresse, et elle appuie sa tête sur son épaule, elle se serre toute contre sa poitrine, comme pour se faire entendre par son cœur.

— Mais il faut que je te dise bien des choses... Je ne suis pas digne de toi... tu crois m'aimer, mais c'est par bonté, par reconnaissance... Eh bien, tu ne me dois rien, je t'assure!... Ce que j'ai fait pour toi, je devais le faire : c'était un devoir de conscience... je t'expliquerai cela... Toi, tu ne me dois rien.

— Ce que je vous dois, c'est de vous aimer... et cela seul me rend heureuse.

François est encore tremblant : sa voix devient plus basse; il parle à Hélène en se cachant presque la figure dans ses cheveux.

— Oui, Hélène, je t'aime, je t'aime : je l'ai compris hier : et c'est pour cela... pour cela seulement, que je voulais partir, que je voulais fuir...

Hélène tressaille de joie.

— J'étais plein de jalousie, de désespoir, et je voulais fuir loin de Lodignola, de toi, de tout le monde... Oui, tu t'es emparée de mon cœur, tu en es la maîtresse; mais il faut examiner ma conscience et me juger. Écoute... j'ai appartenu pendant dix ans à une autre...

— Je le sais.

— C'était un amour bien différent de celui que j'éprouve pour toi... Je ne lui devais rien, à cette femme, je ne l'estimais même pas... Et pourtant je lui ai donné ma jeunesse, ma vie, mon honneur presque...

— Je le sais.

— J'ai été faible et lâche avec elle. J'étais né pour agir, pour lutter, pour vaincre. Je voyais autour de moi les misères, les injustices, et je voulais me consacrer à faire du bien... Pour elle, au contraire, je me suis renfermé dans l'égoïsme d'une passion, d'une habitude... pis encore... tu ne comprends pas... mais moi, si... Et je sens qu'il est trop tard, maintenant !...

— Jamais !... il n'est jamais trop tard !... Des misères et des injustices, il y en a toujours, partout... Et toi... (En disant « toi », elle a les joues ardentes et ses yeux rient...) Tu le sais bien ! toi qui as toujours été bon, et qui as toujours fait du bien, toi qui as toujours voulu qu'on fît du bien... Au lieu de beaux livres, tu feras des bonnes œuvres avec moi. Ceux qui souffrent en profiteront davantage, et l'exemple sera plus utile.

— Mais réfléchis encore à ceci... il faut que tu le saches, car tu dois savoir tout... Si cette femme... à présent qu'elle est libre, l'avait voulu... je ne serais pas aujourd'hui près de toi, je serais avec elle.

— C'eut été ton devoir.

— Et toi ?...

— Je te l'ai dit, je serais restée comme madame Eugénie, toujours seule.

François croit devenir fou. Il doute de son bonheur.

— Ma chérie ! ma chérie !... Écoute-moi, mais attentivement... Tu es jeune... tu es encore une enfant... et moi, j'ai l'âge qu'aurait ton père... Il y a trop peu de temps que tu m'as revu, il y a trop peu de temps que tu m'aimes... pour pouvoir être sûre de toi... pour toute la vie...

— Je t'ai toujours aimé... Aussi loin que remontent mes souvenirs, je te vois toujours, je t'ai aimé même quand tu étais absent, même pendant toutes ces années où je ne t'ai pas vu... et j'ai été jalouse et j'ai pleuré... Et pourtant, que veux-tu ? j'ai toujours eu une grande foi dans mon bonheur à venir, parce que je me suis toujours sentie à toi, toute à toi. Je suis un peu sauvage, tu sais ?... Il n'y a que toi que j'aie aimé, réellement aimé ; j'ai beaucoup d'affection pour madame Eugénie, pour ma chère petite mère, et cependant

c'est comme cela... Hier, quand j'étais en colère contre toi, elle m'était devenue indifférente et je lui ai mal répondu : j'ai été mauvaise... Oui, aimé, réellement aimé... il n'y a jamais eu que toi seul. Je te vois encore comme la première fois... je ne me souviens plus de tout le reste, mais de toi, si... je te vois comme le premier jour, quand tu es venu me chercher... Tu as toujours été le même, et tu ne changeras jamais, pour moi... Dès ce temps-là... oui... dès ce temps-là !...

Hélène a un éclair dans les yeux, elle s'écarte :

— Dis-moi... Est-il possible qu'à cet âge-là on puisse être amoureuse ?

François la saisit dans ses bras, la contemple avec un amour infini et se penche, les lèvres ardentes, pour l'embrasser.

Hélène le regarde en souriant, se recule, retire une de ses mains de celles de Roero :

— Là...

Et elle baisse la tête, en écartant ses cheveux, comme faisait Loulou jadis pour recevoir le baiser sur sa petite nuque blanche.

G. ROVETTA

Traduit de l'italien par ALBERT LÉCUYER

L'AVANT-PROJET

DU

CODE CIVIL SUISSE

« Le droit suisse a dû souvent assumer
un rôle de précurseur. »

(*Exposé des motifs.*)

On sait la fortune illustre du Code Napoléon au cours du siècle dernier. Il entra avec les bagages de la Grande Armée dans toutes les capitales de l'Europe, en Allemagne, en Belgique, en Suisse, en Italie, en Hollande, dans le royaume d'Illyrie, dans le grand-duché de Varsovie. Il s'amalgama assez vigoureusement aux vieilles législations nationales pour ne pas disparaître avec notre influence, et Waterloo ne lui fit pas reprendre le chemin de Paris dans la valise des préfets impériaux.

Ce succès européen nous a habitués à croire éternelle l'œuvre des légistes de Bonaparte. Nous partageons tous, à des degrés divers, leur enthousiasme et leur orgueil. Pendant les travaux préparatoires, Louvet, le député au conseil des Cinq-Cents, parlait déjà du « Code immortel », le conseiller d'État Bigot-Préameneu le comparait à « une arche sainte », et tous pensaient qu'il « serait cité pendant des siècles ». C'était le nouveau droit romain, le « Code du monde civilisé moderne », comme l'a écrit Thiers. Aujourd'hui encore, en lisant les traités théoriques sur le Code civil, il peut sembler que les nombreuses lois votées dans la seconde moitié de ce

siècle dépendent de l'esprit napoléonien : en effet, la plupart de nos jurisconsultes les raccordent artificieusement aux discussions dont le baron Locré, secrétaire du Conseil d'État, nous a conservé les exacts procès-verbaux. Cette unification est toute livresque. L'évolution sociale ne s'est point arrêtée à l'industrie, à la littérature, aux idées, et notre droit contemporain est aussi éloigné du droit de l'Empire que nos philosophes le sont de Royer-Collard et de Laromiguière. Des agents plus puissants qu'une défaite militaire ont depuis longtemps enlevé son influence pratique à cette nouvelle *raison écrite*, ils l'ont lentement désagrégée, puis refaite. Des théories laborieuses de Tronchet, de Cambacérès, de Portalis, il ne reste guère aujourd'hui que de pauvres fragments, perdus dans le travail général de réfection sociale qui a suivi 1848.

La grande industrie, les moyens de communication rapides, la capacité politique de la classe ouvrière ont transformé les intérêts et les tendances de la société issue de la Révolution et organisée par l'Empire. Ce n'est plus la ferme, c'est l'usine qui est le centre de l'activité humaine ; le chemin de fer et le paquebot ont rapproché les distances géographiques ; les ouvriers ont quitté l'étroit atelier ; ils ont été agglomérés par milliers dans les énormes usines, et ils votent avec les patrons et les fonctionnaires ; les champs, enfin, sont aspirés, vidés par les villes tentaculaires. Tout cela a supplanté le despotisme impérial, le suffrage censitaire et la petite industrie.

La structure économique nouvelle a trouvé son expression dans la législation. Car la loi n'est point chose immobile, arbitraire, artificielle ; elle est, au contraire, vivante, elle est la fille des nécessités sociales, elle est l'image de l'époque. Mais il faut d'abord écarter le lourd assemblage des chicanes, des procédures, des commentaires, si l'on veut apercevoir que la loi est l'ensemble des règles qui maintiennent l'équilibre collectif, qu'elle est l'effort de l'intelligence vers la conscience de la coutume innombrable et diffuse qui lie les hommes entre eux. Phénomène social, elle n'est l'œuvre ni de Napoléon, ni des constitutionnels, ni des parlementaires, mais de la vie. Née du contact des hommes, liste de commandements obligatoires, elle est un exact instrument d'évaluation sociale : elle seule peut nous indiquer sûrement le sens d'une époque,

montrer quelles idées sont directrices, quels intérêts, quelle classe dominent.

Ramené à ses causes économiques et idéales, le droit cesse d'être un catalogue de mesquineries scolastiques et de chicanes procédurières, un jeu de logique transcendentale : il devient un chapitre essentiel de la vie sociale. Nous comprenons alors comment, dans la logique des grandes nouveautés économiques et philosophiques de ce temps, se sont transformés la famille, les droits du père, du mari, de la femme, de l'enfant, la propriété. Ces changements sont visibles dans tous les pays d'Europe, mais à des degrés divers. En Allemagne, en Autriche, en Italie, ils ont été arrêtés en des Codes qui ont définitivement éliminé l'influence de notre droit ; en France, au contraire, ces modifications se sont manifestées au fur et à mesure de l'évolution, sans l'intervention d'aucune synthèse systématique, d'abord dans toutes les lois votées depuis 1848, et ensuite dans l'interprétation des tribunaux, qui sont, dans une grande mesure, des législateurs autant que des praticiens, à l'image du préteur romain. La dernière expression de cet unanime travail de renouvellement est le récent avant-projet du Code civil suisse. En lui, plus que dans aucune autre législation, la fiévreuse et riche nouveauté de notre temps s'est cristallisée en formules claires, œuvre d'esprits méthodiques et patients. En le feuilletant, on suit le chemin qu'ont parcouru depuis l'Empire les droits traditionnels. Il est un modèle qui pourra indiquer à nos législateurs la meilleure réglementation du mariage et du divorce, des droits de la femme et de l'enfant, et enfin de la propriété. Le formalisme du mariage est réduit ; à la femme est rendue sa pleine capacité civile ; la propriété perd de son rigoureux caractère individualiste. Enfin la règle juridique est unie directement à la vie.

L'ensemble de ces réformes réalise si bien ce que nous pouvons provisoirement souhaiter, qu'en feuilletant l'œuvre de nos voisins, on a l'impression toute vive de pénétrer, non pas dans le monde abstrait et froid du droit, mais dans la fraîcheur salubre de la nature. C'est peut-être par ses origines que l'on expliquera le mieux le caractère de cette œuvre. Ce projet n'est l'œuvre ni d'un parlement, ni d'une commis-

sion, ni d'un comité, mais d'un particulier, le docteur Eugène Huber, professeur à la Faculté de droit de Berne. Il a cependant un caractère collectif; on ne sent pas la main patiente d'un professeur, il est abondant, simple, populaire. A la vérité, le professeur Huber s'est gardé de vouloir écrire une œuvre scolastique. Il a tenté simplement d'exprimer, non le meilleur droit général, mais le meilleur droit suisse. C'était une tâche plus modeste, mais longue et plus rebutante. Il a dû faire l'étude de toutes les coutumes, suivre leur confuse évolution, les comparer entre elles. Et, dans cette innombrable et fuyante législation, il fallait trouver la règle unique, qui s'adaptera facilement aux trois civilisations qui heurtent leurs langues et leurs traditions sous la croix helvétique.

C'était la plus grande des difficultés de se reconnaître dans le droit suisse. Chaque canton est souverain, et, partant, maître de sa législation. Il y a même plus de règles particulières que de cantons : la Suisse est régie par vingt-six droits privés, sans compter plusieurs coutumes communales en divergence avec le droit général du canton ; le droit de la montagne contredit celui de la vallée, le droit de Bâle-Ville n'est pas celui de Bâle-Campagne. Cette diversité est encore aggravée par vingt-cinq droits pénaux. On a compté que cet ensemble était constitué par environ six cents lois et dix mille articles. On peut présumer quelle chicane élabore cette copieuse législation.

En des temps où, normalement, les hommes vivaient, commerçaient et mouraient à l'ombre du clocher natal, la petite coutume locale suffisait à tous les conflits. Le droit était pauvre comme la sociabilité. Mais aujourd'hui, on ne reste plus ni dans sa commune, ni dans son canton, ni même dans son pays. Les frontières reculent en même temps que se développe l'activité des hommes. Progressivement, la sociabilité s'étend : les rapports intercommunaux se compliquent de rapports intercantonaux ou interprovinciaux. L'intercantonalisme suisse est en somme une variété de l'internationalisme. L'avant-projet est donc plus important qu'une simple codification nationale. Une même règle unira prochainement les Italiens du Tessin, les Allemands de Thurgovie et les Français de Genève. Cette initiative nous permet de voir comment les

différences de races se sont peu à peu perdues dans la communauté des mêmes intérêts.

La tendance à l'unité est contemporaine, en Suisse, de notre révolution de Février. A cette époque, simple union d'États, elle devient une Confédération. Elle n'a cessé depuis lors de s'accroître, de se fortifier. Dès 1848, plusieurs cantons, des Sociétés privées, la Société Pénitentiaire, la Société des Juristes, des Artisans, etc., le Conseil fédéral lui-même, veulent à plusieurs reprises des lois pénales et commerciales communes. En 1850 est votée une loi fédérale sur l'expropriation. De 1868 à 1870, est réclamé un code unique des obligations : il est voté en 1871. C'est tout un chapitre du droit civil : il a été incorporé sans modification dans le projet actuel.

Le Conseil fédéral demande, en 1871, la faculté pour la Confédération de légiférer en matière civile, pénale et procédurière. Le Conseil national et le Conseil des États sont plus centralisateurs : il ne s'agit plus pour eux d'une faculté, mais d'un droit exclusif. Ces assemblées introduisirent un article spécial dans le projet de Constitution de 1872, mais l'article et le projet furent rejetés par le peuple suisse par 260 859 *non* contre 255 606 *oui*.

Après cet échec, l'agitation persista dans les diverses assemblées politiques. Elle devint méthodique. M. Eugène Huber, alors professeur à l'Université de Halle, fut chargé d'une étude comparative des divers droits cantonaux : son travail parut de 1886 à 1893, sous ce titre : *Système et histoire du droit civil suisse*. A la fin de 1892, il est chargé de rédiger un avant-projet de Code civil fédéral.

Le 28 novembre 1896, le Conseil fédéral demande par message à l'Assemblée fédérale de voter le principe de l'unification du droit civil. Ce principe est adopté au Conseil des États par 24 voix contre 10, au Conseil national par 88 voix contre 15 et au referendum populaire, le 13 novembre 1898, par une majorité de 264 904 *oui*, contre 101 762 *non*. Le même jour le peuple avait voté le principe de l'unification du droit pénal par 266 610 *oui* contre 101 780 *non*. Remanié après avis des cantons et des spécialistes, l'avant-projet du professeur Huber est arrêté le 17 novembre 1900, en français et en allemand.

On voit comment l'avant-projet du professeur bernois est une œuvre collective et quel long effort l'a élaboré. Né de pétitions particulières, sa vie s'est accrue dans les discussions cantonales, puis dans les discussions fédérales ; il a été amendé par les commissions techniques, les juristes et les artisans, les sociétés féministes. Nul ne l'a ignoré. — Nous allons voir combien nous sommes encore loin des nouveautés qu'il promulgue.

***

Notre législation matrimoniale a peu changé depuis le commencement du XIXe siècle. Le mariage est encore établi sur la double tutelle du mari et de la famille : le mari est le chef de l'union conjugale ; l'union ne peut se faire en dehors de l'assistance des parents. S'il peut paraître nécessaire que les mineurs soient astreints à obtenir le consentement des parents, cette condition ne s'explique plus guère lorsqu'il s'agit de majeurs. Cette règle inutile aboutit à organiser trois majorités, qui se superposent sans s'exclure : la majorité physiologique, fixée à quinze ou dix-huit ans, suivant les sexes, — puis la majorité de vingt et un ou vingt-cinq ans, encore suivant les sexes, avant laquelle le consentement des parents est indispensable, — enfin la demi-majorité, postérieure à ces âges, où il est permis de passer outre à leur refus, après sommations respectueuses.

Ce droit autoritaire est un legs de Rome. On sait quelle inexorable unité y formait la famille, emprisonnée dans l'autorité de son chef absolu, le *pater familias* : les enfants restaient en minorité jusqu'à sa mort, ils ne pouvaient rien faire, quel que fût leur âge, sans autorisation. Le droit canonique protesta contre cette puissante survivance, et il admit, depuis le Concile de Trente, la validité des mariages contractés en dehors des père et mère. Les Parlements voulaient, au contraire, conserver cette tradition, et ils luttèrent contre les efforts du clergé ; une transaction intervint, et ils admirent finalement la législation que le Code civil a recueillie ; c'était une utile amélioration : les canons faisaient échec aux Douze Tables.

A ces formalités familiales viennent s'en ajouter d'autres

d'ordre public : publications dans un certain nombre de communes, délais entre ces publications, remise de diverses pièces officielles, etc. Ces complications ne paraissent pas encore suffisantes : il en est une dernière qui se rattache au domicile. Où peut être célébré ce mariage laborieusement préparé ? Les auteurs et les tribunaux ne sont pas d'accord sur la réponse parce qu'ils ne savent pas ce que veut dire au juste l'obligation faite aux futurs époux de se marier au lieu de leur domicile. Grave débat : car le mariage célébré par un maire incompétent est nul. L'essentiel à retenir de la controverse est que l'on ne peut se marier où l'on veut ; la prohibition est formelle.

Toutes ces formalités ont été l'objet de vives critiques ; mais dans leur ensemble elles sont considérées généralement comme indispensables à la dignité de l'union légitime, à la protection des tiers, à l'inexpérience des conjoints. Des améliorations cependant ont été apportées à cette législation par la loi du 20 juin 1896. On peut noter les deux suivantes. On verra facilement qu'elles n'épuisent pas toutes les critiques. Des « enfants de famille » ayant atteint leur majorité matrimoniale, il n'est plus exigé qu'un seul acte respectueux, au lieu de trois, et le mariage peut être célébré un mois après cette formalité. Enfin, il n'est plus nécessaire de produire les actes de décès des père et mère des futurs mariés lorsque les parents des défunts vivent encore ; une attestation de leur part suffit. Par là étaient supprimées des difficultés que les déplacements et les voyages à grandes distances rendaient fréquentes dans la pratique.

Une loi plus ancienne, en date du 15 décembre 1850, est plus intéressante à ce point de vue, mais sa portée est moindre, car elle ne concerne que les indigents. Pour eux seuls est supprimée l'obligation de constituer le dossier matrimonial aux multiples pièces : le soin en est laissé entièrement à la charge de l'officier de l'état-civil de la commune dans laquelle le mariage aura lieu.

Nos complications bureaucratiques accusent un violent contraste en face de la législation suisse. Le nouveau projet réglemente le mariage avec infiniment plus de simplicité, il est plus pratique et moins procédurier.

L'exposé des motifs rappelle avec à propos que le législateur a voulu s'inspirer de l'article 54 de la constitution fédérale qui pose la règle du « caractère éminemment personnel » du droit matrimonial. S'il conserve une partie du formalisme traditionnel, il l'a du moins émondé, aéré. Tout en maintenant la haute surveillance de l'État et les registres publics, nos voisins veulent rendre aux conjoints toute leur liberté, ils les délivrent des minutieux règlements de domicile, de famille, de toutes les probitions chicanières.

Quelques articles traitent d'abord des fiançailles ; ils se bornent à consacrer législativement les règles d'équité formulées déjà par les anciens parlements et reprises par nos tribunaux.

Il n'est plus question dans l'avant-projet que d'une seule majorité, et elle est fixée à vingt ans révolus. C'est tout à la fois l'âge de la puberté légale, de l'aptitude au mariage et de la capacité civile. C'est une règle uniforme. Toutefois la femme, pour de compréhensibles raisons physiques, peut se marier à dix-huit ans révolus, mais, mineure, elle a besoin de l'assistance de ses parents. Le droit commun lui redevient applicable à vingt ans. Ainsi tombe l'inutile complication où se mélangeaient inégalement l'autorité romaine et la liberté canonique.

Enfin l'avant-projet ne conserve que trois prohibitions à mariage : entre parents en ligne directe, entre alliés en ligne directe, entre adoptant et adopté, tant que l'adoption dure. Nous ne retrouvons pas ici les prohibitions de notre droit français entre l'époux adultère et son complice, entre oncle et nièce, adoptant et conjoint de l'adopté, adopté et conjoint de l'adoptant, enfin la prohibition en cas de deux divorces. Il faut louer nos voisins de toutes ces suppressions et particulièrement de la première.

On ne saurait trop montrer le caractère immoral de la défense faite à l'époux adultère d'épouser son complice. Elle aboutit à une impasse, à ce dilemme : ou abandonner son complice ou vivre librement avec lui. Mais de quels déchirements s'accompagnera une rupture qui prive le malheureux de son ancien foyer et de son nouvel espoir, et que penser d'une loi qui contraint à l'union libre ceux qui

reculeront devant la rupture? Notre loi se détruit elle-même par son scrupule moral. La loi suisse est plus humaine en laissant au juge le soin d'apprécier si les circonstances appellent le châtiment ou le pardon. D'ailleurs la peine ne serait jamais que temporaire : « Le juge fixera, porte l'article 173, en prononçant le divorce pour cause d'adultère, un délai d'un an au moins, de trois ans au plus, pendant lequel la partie coupable ne pourra se remarier. »

Ce qui donne au mariage suisse toute son originalité, c'est la suppression de l'intervention familiale. Par cette suppression tombent les discussions toutes théologiques touchant « la prééminence et l'exclusion des lignes », les formalités des actes respectueux, les nullités, l'incompétence du maire, la minorité matrimoniale des majeurs. La volonté des individus cesse d'être une fonction familiale. L'avant-projet n'innove pas ici, il ne fait que fédéraliser la règle qui a été admise depuis longtemps par toutes les législations cantonales. On peut donc dire que la valeur en a été éprouvée par une longue expérience, et que cette expérience a paru décisive.

Nous avons connu aussi cette bienfaisante libération. La Révolution supprima le consentement des parents et, partant, les sommations respectueuses. Les rédacteurs du Code civil, « au nom des bonnes mœurs », revinrent à la législation des Parlements. Nous ne paraissons guère décidés à faire revivre cette législation ou à imiter nos voisins. On justifie, aujourd'hui comme naguère, l'intervention des parents, en rappelant que les époux forment une union qui n'embrasse pas seulement leur personne, mais encore leurs biens. Le mariage fait entrer un étranger dans la famille; cette entrée lui donne contre elle des droits de succession, des droits à l'assistance. Et on se demande si, en bonne justice, on peut imposer un parent, un allié, si on peut contraindre un père à des devoirs envers un être qu'il considère comme un intrus parmi les siens.

A ces objections ne se sont arrêtés ni les juristes, ni les sociétés, ni les journaux, d'un des peuples les plus scrupuleux et les plus piétistes. Très démocrates, nos voisins ont étendu à la famille les règles de la cité. L'une et l'autre sont fondées sur le plus intraitable respect de la liberté indivi-

duelle. De même, d'ailleurs, que nous sommes obligés d'accepter de vivre en commun avec nos concitoyens, que nous n'avons pas choisis, qui peuvent nous déplaire, de même nous pouvons être en contact, dans notre famille, avec des parents que nous n'avons pas davantage choisis. La famille n'est pas fondée, autant qu'on le suppose, sur les convenances personnelles de ses membres; et c'est pour des raisons généralement peu avouables que l'on maintient encore le contrôle familial. Les exigences du groupe n'ont qu'à céder devant la volonté individuelle tant qu'il ne lui oppose que des raisons de sentiment ou d'argent.

Ainsi très justement les Suisses se contentent d'exiger des conjoints la capacité civile, simple présomption qu'ils ont une conscience suffisante des devoirs qu'entraîne le mariage.

L'avant-projet, enfin, n'exige que deux publications préliminaires, l'une au lieu de naissance, l'autre au domicile des conjoints. Ces publications ne sont même pas nécessaires en cas d'urgence, « si la vie de l'un des futurs époux est menacée par une maladie grave » : l'officier de l'état-civil pourrait procéder immédiatement à la célébration du mariage. En France, une affiche au moins est nécessaire, et un intervalle de trois jours.

Arrachant de leur chemin la mauvaise herbe des controverses sur le « domicile matrimonial » et sur la compétence du maire, le nouveau Code laisse aux conjoints la liberté d'aller se marier dans la commune de leur choix. Ils sont simplements tenus de présenter un certificat constatant les deux publications exigées. Le mérite de cette importante innovation revient au Code civil italien. « En cas de nécessité, édicte l'article 96, ou de simple convenance, l'officier de l'état-civil compétent adresse une réquisition écrite à celui de la commune où la célébration doit avoir lieu. » Les Suisses ont supprimé heureusement cette réquisition purement formaliste.

D'autres différences avec notre Code se marquent vigoureusement dans la matière des nullités. Les cas de nullité sont d'abord moins nombreux; ensuite, ils n'emportent pas nécessairement la dissolution du mariage. C'est aux conjoints qu'est laissé le soin de décider s'ils passent outre aux vices de forme, s'ils considèrent leur union comme un acte libre,

volontaire. Ainsi, ne sont déclarés nuls de droit ni les mariages célébrés sans toutes les formalités, pourvu qu'ils aient été célébrés par un officier de l'état-civil, ni les mariages entre adoptant et adopté, ni les mariages célébrés avant les délais. On ne peut être plus libéral.

C'est au consentement des parties que finalement on s'en remet. Mais qu'est-ce que le consentement? La théorie en est très largement faite par l'Avant-projet. La nôtre l'est assez parcimonieusement. D'après l'article 180 du Code Napoléon, ce n'est qu'en cas de violence ou d'erreur en la personne que les époux peuvent être considérés comme n'ayant pas donné librement leur consentement au mariage. Il ne fait pas mention du dol, c'est-à-dire de la fraude, qui joue un rôle important dans l'annulation des divers contrats. « *En mariage, il trompe qui peut* », disait, il y quelques siècles, Loysel, le savoureux auteur des *Institutes coutumières*. « Pourquoi cela? » demande avec une ingénuité sans doute ironique le plus récent, l'un de nos plus réputés civilistes. « Pourquoi la tromperie, la fourberie sont-elles ainsi permises et tolérées en matière de mariage? C'est que sûrement, à la conclusion du mariage qui leur plaît, les parties se jettent réciproquement « la poudre aux yeux », comme dans la comédie de Labiche... De plus, on se fait souvent à soi-même des illusions qui se dissipent plus tard, et on est porté à accuser l'autre partie de manœuvres dolosives. S'il était permis de se plaindre et d'attaquer les mariages pour de pareils mécomptes, les demandes seraient probablement nombreuses, et l'institution du mariage serait elle-même ébranlée. *Afin d'en garantir la solidité, la loi se fait en quelque sorte la complice de ces supercheries : c'est à chacun de bien prendre ses renseignements avant de dire oui.* »

« Le mariage, édicte l'article 147 du Projet, peut être attaqué lorsqu'un des conjoints, ou un tiers, de connivence avec lui, aura induit à dessein l'autre époux en une erreur décisive, au sujet de son honorabilité ou de sa famille, ou caché une maladie compromettant gravement la santé du conjoint ou de sa descendance. » Une disposition analogue existe dans le Code allemand (art. 1333). Le dol donne ainsi bien justement ouverture à une procédure en nullité : c'est la contre-partie des règles précédentes, mais c'est encore une

façon de donner tout son effet à la volonté des contractants. C'est là sur quoi il faut insister.

Il arrive cependant aux rédacteurs de l'avant-projet, en d'autres circonstances, de respecter le mariage en lui-même : c'est dans la théorie des mariages putatifs. On sait que ce nom est donné aux mariages qui ont été annulés après avoir été contractés de bonne foi. Cette bonne foi juridique consiste dans l'ignorance d'une prohibition à mariage ou d'un vice de forme. En considération de cette ignorance, le mariage, au lieu d'être annulé purement et simplement, est rompu comme par un divorce. Le principal effet de ce pseudo divorce est la légitimité des enfants. En cas de mauvaise foi, au contraire, les enfants seraient considérés comme naturels.

Dans le projet suisse, la légitimité des enfants n'est pas subordonnée à cette condition de bonne foi : il suffit qu'il y ait eu mariage.

Il y a plus. Contrairement à la rigoureuse règle française, une pension alimentaire pourra même être accordée à l'époux qui sera dans le besoin : l'avant-projet (art. 156) ne distingue pas davantage ici entre les époux de bonne ou mauvaise foi. Il les protège tous également. Une distinction, il est vrai, ne s'impose pas aprioriquement, car en cette matière la mauvaise foi, en sa définition juridique, n'implique pas nécessairement la malice frauduleuse, la tromperie immorale. Cervantès, sur ce point, peut nous donner de précieuses indications. On se rappelle, sans doute, les noces de Gamache, contées parmi les aventures de Don Quichotte. Ce légendaire amphitryon donnait une grande fête en l'honneur de ses épousailles avec Quitéria. Rien ne manquait au divertissement, ni la joie, ni la bonne chère. Lorsque survint un hôte inattendu, le pauvre berger Basile, un soupirant de la belle fille, évincé par ce riche rival. Il rejoint les fiancés, il prétend se tuer devant eux et après de vaines prières se jette sur son épée. Il va expirer, on l'entoure, on le presse de se confesser, mais il ne veut entendre aucune exhortation tant que la cruelle Quitéria ne lui aura donné sa main. Après de longs pourparlers et en considération du salut du moribond, le curé finit par les unir *in extremis*. Mais, comme par enchantement, l'agonisant se relève plein de force, et dévoile sa ruse. Il

avoue qu'il a été de mauvaise foi par amour. Ce n'est pas sa poitrine, mais une vessie pleine de sang qu'a traversée son épée. Quelques bons apôtres s'indignent. Les assistants vont en venir aux mains, lorsque le Chevalier à la triste figure les calme avec de judicieuses paroles : « Arrêtez, seigneurs, arrêtez ; il n'y a nulle raison à tirer vengeance des affronts que fait l'amour. Prenez garde que l'amour et la guerre sont une même chose : et, de même qu'à la guerre il est licite et fréquent d'user de stratagèmes pour vaincre l'ennemi, de même, dans les querelles amoureuses, on tient pour bonnes et légitimes les ruses et les fourberies qu'on emploie dans le but d'arriver à ses fins, pourvu que ce ne soit point au préjudice et au déshonneur de l'objet aimé. » Il faut croire que la sagesse du plus fou des Espagnols était éternelle, puisque nous la retrouvons inopinément loin du pays des donneurs de sérénades et des échelles de soie.

On peut tirer une conclusion de l'étude de cette législation nuptiale. Nous voyons comment le même désir de défendre le mariage contre l'union libre aboutit en France et en Suisse à des réglementations très différentes. En France, on protège l'amour légal en l'entourant d'importantes et minutieuses solennités, on en rend aussi difficile la formation que la dissolution. On a pensé à tout, sauf à la volonté des conjoints. On peut dire que le mariage est protégé — matériellement. En Suisse, au contraire, le mariage est protégé dans la mesure où il est l'expression de la liberté des parties : il est envisagé moins comme une fin que comme un effet.

***

De même que les futurs époux ont été émancipés du contrôle familial, la femme est soustraite à la tutelle de son époux. Ici et là c'est le même souci individualiste.

Le projet reconnaît à la femme mariée une pleine capacité civile. C'est sans doute l'innovation qui apparaîtra la plus intéressante à des lecteurs français. Les rédacteurs suisses ont voulu, selon leur propre expression, « concilier les idées féministes avec les exigences du mariage ». C'est dans ces limites qu'ils ont légiféré. Ils n'ont reconnu à chaque époux une

complète autonomie juridique que sous la réserve des limitations imposées par les nécessités de la vie en commun. Libre, la femme n'aura pas besoin de l'autorisation de son mari pour exercer un commerce, une profession, un métier; elle dispose des fruits de son travail, de ses économies.

Notre législation ignore ces « idées féministes ». L'article 213 du Code Napoléon énonce le brutal commandement de la loi de l'homme : « Le mari doit protection à sa femme, la femme doit obéissance à son mari. » Cette protection s'appelle, dans la phraséologie légale, la puissance maritale. Pothier, inspirateur des légistes napoléoniens, la définissait catégoriquement « le droit qu'a le mari d'exiger de sa femme tous les devoirs de soumission qui sont dus à un supérieur ». Le principal effet de cette subordination est l'incapacité de la femme : pleinement capable, veuve ou fille majeure, elle tombe, par le mariage, dans un état de tutelle. Ainsi elle ne peut, sans l'autorisation de son mari, s'occuper même de la menue administration, faire un bail, un marché de fournitures; partant il lui est évidemment défendu de cautionner, prêter, emprunter, aliéner, donner, hypothéquer, de constituer une servitude, d'acquérir, de plaider en justice.

La puissance maritale a encore d'autres effets: la femme acquiert la nationalité de son mari, elle doit le suivre partout où il lui plait de résider; le mari a la surveillance de ses relations, de sa correspondance, de ses sorties. Pothier s'exprimait ainsi sur l'une de ces obligations: « La femme contracte envers son mari l'obligation de le suivre partout où il jugera à propos d'établir sa résidence ou sa demeure, même dans un lieu où l'air est contraire à sa santé et où il règne des maladies contagieuses, pourvu que ce ne soit pas hors du royaume. »

Si elle persiste dans la définition du Code, la puissance maritale tombe en fait peu à peu en décadence. Par exemple, l'obligation d'obéissance est moins barbare, nos légistes n'admettent plus, comme le vieux Beaumanoir, que « tout mari peut battre sa femme quand elle ne veut pas obéir à son commandement, ou quand elle le maudit, ou quand elle le dénie, pourvu que ce soit modérément et sans que mort s'ensuive. » Cette décadence est générale. Le Code italien a sup-

primé la mention de l'obéissance, le Code civil allemand et l'avant-projet de revision du Code Civil belge admettent la capacité civile de la femme mariée.

« On ne voit pas, écrit le professeur Eugène Huber, pourquoi une femme serait placée sous tutelle par le fait de son mariage, alors qu'auparavant elle possédait l'exercice des droits civils. Son mariage ne l'a dépouillée ni de son intelligence, ni, en particulier, de son intelligence des affaires. » Cette vue très juste a inspiré à nos voisins un projet d'association où l'homme et la femme seraient égaux en dignité juridique, où les différences de droits viendraient seulement de la dissemblance des attributions particulières. Ils n'ont cependant pas voulu établir la complète égalité. D'abord ce reste de masculinité : « Le mari est le chef de l'union conjugale. » (Article 183.) Si les articles suivants atténuent, il est vrai, cette supériorité, ils ne vont toutefois pas jusqu'à la supprimer : « La femme représente l'union conjugale pour les besoins courants du ménage... La femme a le droit, quel que soit le régime matrimonial, d'exercer une profession ou une industrie, pourvu qu'il n'en résulte ni préjudice, ni péril pour la prospérité commune. » La femme a donc des droits propres, qui dépassent son activité ménagère et qui limitent le pouvoir masculin. Elle est juridiquement l'associée de son mari, elle n'est ni sa servante, ni son employée. Cette collaboration est formellement indiquée : « Elle l'assiste de ses conseils et de son activité en vue de la prospérité commune. »

La femme peut être privée de sa capacité civile sans toutefois qu'il y ait lieu à tutelle ou à interdiction : l'ancienne incapacité revit simplement au profit du mari. « La femme qui abuse de son droit de représenter l'union conjugale, ou qui est incapable de l'exercer, peut en être déclarée déchue par le juge, à la requête du mari. » (Article 187.) — Le mari, en outre, peut faire défense à sa femme d'exercer une profession ou une industrie qui lui semble mettre en péril la prospérité commune. (Article 190.) Remarques importantes, ces déchéances ne peuvent être prononcées que par le juge, les parties ouïes, et la femme a toujours la faculté d'en demander la mainlevée. Les droits de la femme ne sont

donc pas irrévocables, mais leur suppression ne dépend pas de la volonté du mari. La femme est mise sous la sauvegarde des magistrats, c'est-à-dire des citoyens dont ils sont les représentants élus. La règle nouvelle évoluera facilement, elle n'aura jamais d'autres restrictions que celles-là même que la volonté commune indiquera. Par ce moyen la règle reste souple, elle s'accommodera aux vieilles traditions cantonales.

Le projet prévoit enfin la constitution d'un pécule de la femme et dont seule elle a la disposition. Ce pécule est organisé sous le nom de « biens réservés ». Il est formé de ses effets, de ses économies, de ses meubles ou immeubles servant à l'exercice de sa profession, des produits de son travail. Œuvre de son activité, il est le signe de son autonomie et il lui donne un crédit qui n'est pas emprunté. Ce système supprime les trafics et chantages entre fournisseurs et femmes en puissance de mari, dont nous entretient périodiquement la chronique des tribunaux. La responsabilité du paiement reste à l'acheteur, c'est-à-dire à la femme qui a été étourdie ou prodigue.

A tous ces droits s'ajoute celui qui les résume et les sanctionne : plaider. En France, cette faculté n'est même pas accordée à la femme commerçante. L'autorisation générale qui lui donne pleins pouvoirs pour vendre, acheter, emprunter, accepter des traites, aliéner des immeubles, les hypothéquer, ne comprend pas celui de soumettre aux tribunaux les différends que suscite normalement la vie commerciale. Mais il y a plus. Alors que les tribunaux sont appelés à trancher tous les conflits d'ordre matériel qui se produisent entre mari et femme, nos auteurs et nos juges tendent à admettre une exception à leur droit de revision lorsqu'il s'agit de la défense faite à la femme de faire le commerce. Le mari, dans ce cas, serait le seul juge, et sa décision sans appel. Pour justifier cette opinion, on fait appel à des raisons de convenances. Il y a controverse. Le mari a, dans tous les cas, le droit de révoquer son autorisation.

En France, la subordination de la femme peut être modifiée par le régime matrimonial, par le contrat relatif aux biens. Ainsi notre régime de la séparation de biens concède à la femme des droits d'administration qu'elle n'a pas dans le régime de

communauté; au contraire, le régime dotal lui enlève complètement la disposition de la masse dotale, même avec le concours de son mari. La question du régime est, comme on le voit, d'autant plus importante qu'elle influe sur la capacité de la femme. Ici encore notre législation est surannée.

Notre Code a prévu plusieurs régimes différents les uns des autres : les époux choisissent celui qui leur convient, ils peuvent même les mêler, les combiner. A défaut de choix, ils sont considérés comme mariés sous le régime de la communauté. C'est le mode légal. La communauté s'applique aux cinq septièmes des mariages français, si l'on s'en tient au chiffre proposé en 1900, au Congrès de Droit comparé, par un ingénieux statisticien, M. Adam, avoué à Yvetot. On peut donc dire qu'il est aussi, au sens propre, le régime de droit commun.

Le chef de la communauté est le mari ; il en est, comme disent les vieux auteurs, le « seigneur et maître ». Son autorité est intangible ; aucune convention ne peut légalement restreindre le despotisme de sa suzeraineté administrative. Nos légistes la justifient, tout en reconnaissant qu'elle est « régie par des principes exorbitants ». Il ne faut pas oublier, disent-ils, que la communauté légale n'est pas imposée aux époux, que ceux-ci sont libres de réserver en propre tous les biens qu'ils voudront. On ne saurait cependant méconnaître qu'en fait elle est imposée à tous les ménages trop peu fortunés pour faire les frais d'un contrat. Or, c'est à leur encontre qu'elle est précisément le plus injuste : par une de ses plus importantes conséquences, le salaire de la femme appartient de droit au mari. On objecte que la femme a contre la prodigalité du mari la séparation de biens, mais cette mesure ne peut être prise légalement que si la dot est en péril ; or, qu'est-ce que la dot d'une ouvrière ? Il reste le divorce, mais est-elle dans un des cas prévus par la loi ? La jurisprudence étend, il est vrai, au delà des termes stricts de la loi, la notion de la dot ; mais cette bienveillante interprétation est paralysée parce que la femme peu fortunée reculera devant la dépense d'une instance en justice.

Ce système légal reproduit, légèrement amendé, le régime

commun des coutumes de l'Ancien Régime. La législation napoléonienne n'a rien conservé des efforts de la Convention pour établir des règles plus égalitaires. Le souvenir de cette tentative reste dans le projet de Code civil qu'elle élabora et que Cambacérès rapporta à la séance du 9 août 1793. Le titre III contient en germe la nouvelle législation civile suisse. Ici, comme en matière de mariage, la Révolution a laissé des modèles qui sont oubliés : « Les époux règlent librement les conditions de leur union... Les époux ont ou exercent un droit égal pour l'administration de leurs biens... Tout acte important, vente, engagement, obligation ou hypothèque sur les biens de l'un ou de l'autre, n'est valable, s'il n'est consenti par l'un et l'autre des époux... Les époux peuvent s'obliger séparément et réciproquement pour fait de négoce ; mais dans ce cas, déclaration préalable et authentique de leur volonté mutuelle sera nécessaire. » Les Conventionnels, enfin, avaient admis « la communauté des biens comme le mode le plus conforme à cette union intime, à cette unité d'intérêts, fondement inaltérable du bonheur des familles ». Mais cette communauté révolutionnaire, il est à peine besoin de le dire, se différenciait de la communauté coutumière par la concession du droit d'administration faite également aux deux conjoints.

Les Suisses ont adopté un système dont les éléments sont empruntés à la communauté et à la séparation de biens. C'est l'union des biens. Ils ont rejeté la première parce qu'elle n'est pas fondée sur l'égalité des époux. Quant à la seconde, l'exposé des motifs de l'avant-projet la considère comme « la négation des effets du mariage » au point de vue matériel. Il est très vrai que la séparation ne réalise nullement la solidarité des intérêts. « Le sentiment général, ajoute-t-il, demande que les deux fortunes soient étroitement associées, comme la vie des deux époux doit l'être elle-même. » A l'exemple des Conventionnels, les Suisses se sont arrêtés à une combinaison qui est en même temps solidariste et égalitaire. Cette double notion, nous l'avons déjà trouvée à la base des règles de l'union conjugale personnelle : elle persiste dans la réglementation de l'union conjugale financière.

Tous les biens du mari et de la femme forment une masse commune, dès la célébration du mariage. Au mari est dévolue

l'administration, mais administration limitée : il lui est défendu de disposer, sans le consentement de sa femme, des apports dont elle ne lui a pas transmis la propriété. Le chef de l'association ne peut donc accomplir d'actes importants sans le concours de son associée.

Si ce système est fort éloigné de la lettre des textes que nous avons rappelés, il ne l'est pas de nos habitudes économiques : notre pratique notariale, en effet, le rappelle en plusieurs points. La femme a, comme on sait, une hypothèque légale sur tous les biens immeubles de son mari : ce qui signifie qu'à la dissolution du mariage elle a le droit de se faire payer avant les acheteurs et les créanciers hypothécaires de son mari. C'est là un privilège redoutable, dont l'effet est de restreindre le crédit du mari emprunteur ou vendeur. Aussi les créanciers et acheteurs du mari, en prévision de cette éviction, s'empressent-ils de demander à la femme de renoncer par avance à exercer contre eux son droit de préférence. La femme intervient ainsi nécessairement dans l'affaire entreprise par son mari, il dépend d'elle de la faire réussir ou échouer. Grâce à un artifice de procédure, la femme cesse d'être subordonnée : on la consulte et elle décide.

La femme a encore une autre garantie indirecte contre les actes de son mari : elle peut renoncer à sa part de communauté, lors de sa dissolution. Par cette renonciation elle devient complètement étrangère à l'association que le mari a gérée plus ou moins dictatorialement ; elle échappe à la responsabilité des dettes qu'il a pu faire. Les créanciers jouent de ce droit à renonciation comme de l'hypothèque légale : ils ne manquent jamais d'améliorer leur créance en exigeant l'engagement personnel et solidaire de la femme. Par cet engagement, elle perd le droit de renoncer à la communauté et elle devient responsable de la dette maritale. Les créanciers y gagnent une garantie qui sera d'autant plus importante que la femme sera plus riche. Ici encore la femme devient en fait la collaboratrice nécessaire de son mari.

L'avant-projet suisse a l'avantage sur cette coutume judiciaire d'être plus franc, plus net. Il accorde directement des droits à la femme ; ils ne dépendent pas, comme en France, de la rouerie des gens de loi. Il prévoit d'autre part des mesures moins

graves que la séparation ou la renonciation, contre les négligences, l'inexpérience ou la prodigalité du mari : la femme a la faculté de demander en tout temps à son mari des sûretés pour la garantie de ses apports ; le juge peut ordonner aux débiteurs des époux d'effectuer leur paiement entre les mains de la femme ; il a latitude de prescrire toute ce qui lui semble utile à la sauvegarde des intérêts menacés. D'autre part, il est loisible aux deux époux de modifier après le mariage leurs conventions matrimoniales : grave atteinte au principe universellement respecté en France de l'irrévocabilité du contrat nuptial. Enfin, si aucune de ces mesures transitoires ne ramène la prospérité et la paix au foyer, les époux ont l'ultime ressource du divorce.

Cette législation nous permet de voir comment la femme a été progressivement émancipée des puissances traditionnelles. Jusqu'en 1881, cinq cantons seulement avaient soustrait la femme à l'ancienne tutelle et lui avaient rendu sa capacité civile. A cette date, une loi fédérale a généralisé à toute la République cette réforme et n'a maintenu que la tutelle maritale. Le projet actuel supprime cette dernière survivance de la domesticité médiévale. On peut donc espérer que la femme quittera prochainement le groupe juridique où l'a parquée depuis cent ans, avec les fous et les enfants, l'article 1124 du Code Napoléon.

Les Suisses avaient l'exemple de leurs voisins d'Italie, chez qui, depuis 1865, l'épouse est dans la condition d'un mineur émancipé ; ils avaient la tradition de leurs lois d'émancipation ; mais, avant tout, les professeurs qui ont rédigé l'avant-projet n'ont certes ignoré ni la législation allemande, ni l'*act* du 18 août 1882 qui a définitivement institué en Angleterre l'égalité civile des deux époux.

Les réformes partielles réalisées en France ont pu leur fournir également d'utiles indications. Par exemple, la loi du 28 mars 1881 sur les Caisses d'épargne, qui a donné à la femme le droit de faire des placements et de les retirer sans autorisation ; la loi du 6 février 1893, qui a rendu à la femme séparée de corps sa pleine capacité pécuniaire et morale ; la loi du 20 juillet 1895, qui a voulu restreindre la portée de la loi de 1893, — en vain, car les Caisses d'épargne, en exigeant

la présentation du livret, ont rendu très difficile le retrait par le mari du dépôt fait par sa femme. Depuis la loi du 7 décembre 1897, la femme peut être témoin ; depuis le 1er avril 1898, elle a qualité pour faire partie d'une Société de secours mutuels, sans autorisation ; enfin, elle peut voter aux élections consulaires et depuis 1900 revêt la robe de l'avocat. En rapprochant de ces lois les innovations de la coutume judiciaire, on aura une esquisse suffisamment précise du féminisme légal en France.

***

Ce mariage, si facilement formé, si facilement maintenu, comment se dénouera-t-il ?

Dans la réglementation du divorce, le législateur suisse s'efforce encore de donner tout son effet à la volonté des parties. Aux quatre causes du Code Napoléon, adultère, excès et sévices, injures graves, condamnations criminelles, il ajoute, comme notre Révolution et comme le Code allemand, l'abandon et la folie incurable, enfin l'atteinte à l'honneur. Ce sont là des causes précises, déterminées, du moins qui s'expriment en termes restrictifs.

L'une de ces causes appelle l'attention. On ne pense nullement en France à accorder le divorce au conjoint d'un aliéné. On le refuse parce qu'il n'y a pas manquement au devoir conjugal : on ne peut reprocher, remarque-t-on, aucune faute à l'aliéné. Certainement, mais peut-être n'est-ce pas à ce point de vue qu'il faut se placer : les fins du mariage sont-elles remplies ? c'est de cette réponse que dépend la solution de la question. Or, en fait, il n'y a plus mariage, il est dissous, il y a séparation, abandon de la vie commune.

Les Suisses rejettent notre manière de voir en se fondant précisément sur l'absence de volonté bilatérale : l'aliéné incurable est comme un mort. Quelle portée morale peut avoir, en effet, cette contrainte au célibat, ce veuvage éternel imposés à une jeune femme dont le mari est définitivement inconscient ? Si l'on objecte le devoir matériel d'assistance, on répondra qu'il n'est nullement incompatible avec la dissolution du mariage ; le tribunal peut ordonner toutes les mesures pécuniaires convenables destinées à l'assurer.

Les Suisses admettent aussi des causes indéterminées. Le divorce est accordé s'il y a impossibilité radicale de vie commune. « Tant que la vie commune n'est pas devenue insupportable à un époux, est-il écrit dans l'Exposé des motifs, il ne pourra demander ni la nullité, ni le divorce, et demeurera lié par le mariage contracté. » Ici, les rédacteurs du nouveau Code, en exigeant rigoureusement que la vie soit insupportable, ont pensé rendre plus difficile que par le passé l'admission des divorces. On sait que, chaque année, leur nombre croît. Cette progression semble dangereuse, et tous les pays cherchent à l'arrêter.

La loi fédérale du 24 décembre 1874 emploie, en effet, deux formules qui semblent trop peu restrictives aux rédacteurs de l'avant-projet : « Si la continuation de la vie commune est incompatible avec la nature du mariage », — et « si le lien conjugal est profondément atteint ». Ces formules, à leur sens, laissent trop de latitude à l'appréciation du juge, en ne spécifiant pas suffisamment que l'atteinte à la vie conjugale doit avoir été mortelle. Ce qu'ils craignent, c'est le retour du divorce pour incompatibilité d'humeur, admis, comme on sait, par la Constituante et rejeté par le Code Napoléon. Ce motif, selon Portalis, faisait trop voisiner le mariage officiel avec l'union libre, la monogamie avec la polygamie. Craintes non sans objet, mais peut-être sans portée, car la nouvelle formule reste encore très extensible. Elle se retournera tôt ou tard contre la volonté qui l'a patiemment élaborée.

En France, la demande fondée sur les injures graves est devenue le facile chemin par où passe le motif de l'incompatibilité d'humeur. Les rédacteurs du Code civil espéraient, eux aussi, avoir pris des précautions suffisantes. Espoir chimérique : la jurisprudence française, sans s'astreindre à d'inutiles respects, s'est attribué le plus large pouvoir d'appréciation sur la conduite des époux et sur la validité du lien qui les unit. Pour cela il lui a suffi d'étendre libéralement la notion de l'injure : les tribunaux sont désormais souverains, ils ont substitué les Canons aux Codes, ils jouent le rôle d'une officialité laïque. On voit comment les nécessités pratiques ébrèchent, rompent les formules juridiques les plus solides.

Ce rôle de haute censure sociale, la magistrature se l'attribue volontiers. Si, en maintes circonstances, elle viole aussi délibérément les règles légales de la famille, il ne faut pas oublier que le Parlement n'a pas été plus respectueux de la notion traditionnelle. C'est la Révolution qui a commencé à éparpiller la famille. Le Code a suivi, puis toutes nos lois contemporaines. Ce mouvement légal correspond au changement dans les mœurs. Le mariage a perdu son caractère autoritaire et familial. Aussi paraîtra-t-il tout à fait vain de vouloir empêcher avec de la phraséologie cette transformation, dont les agents les plus puissants sont précisément ceux qui ont la charge de veiller à la conservation sociale.

La notion ancienne, toutefois, persiste dans les textes, et elle s'oppose à la nouveauté, œuvre de la pratique. Notre mariage, s'il n'est plus complètement familial, n'est cependant pas encore strictement individuel. On peut affirmer que nous allons vers des temps où la désunion sera aussi facile que l'union. L'avant-projet suisse nous donne le premier terme de l'évolution qu'a prévue Portalis en 1804. Nous suivons ainsi la formation d'une hiérarchie nouvelle dans la grande parenté de l'espèce humaine.

Cette dislocation de la famille n'est pas moins visible dans l'évolution de la puissance paternelle. Si les droits de l'homme comme mari ont été singulièrement amoindris, ses droits comme père n'ont pas été davantage respectés. En même temps que la femme devient plus indépendante, l'enfant est soustrait au pouvoir naguère sans limite de son père.

La puissance paternelle est exercée concurremment, aux termes de l'avant-projet fédéral, par le père « comme chef de famille et par la mère dans la sphère de ses attributions légales ». Et toute la réglementation concernant le choix d'une profession, l'éducation, la religion, la correction, spécifient expressément la dualité de ce pouvoir. Cette collaboration lui donne une première limitation. Il lui en vient une seconde de « l'autorité tutélaire », commission publique qui le surveille, armée du droit de prononcer la déchéance des mauvais parents. Mais, avec cette préoccupation pratique qui ne les abandonne jamais, les juristes suisses prévoient des

mesures moins rigoureuses, intermédiaires et provisoires, laissées à l'appréciation de ce conseil familial. Dans tous les cas, il devra commencer par adresser des remontrances.

L'enfant âgé de seize ans a le droit de choisir librement sa profession ; il peut, à toute époque, changer de prénom, avec l'assentiment toutefois de l'autorité tutélaire.

Cette législation est très différente de la nôtre. Si notre Code civil concède au père et à la mère l'autorité paternelle, c'est au père seul qu'il en réserve l'exercice. Ce privilège exclusif, d'autre part, était sans limite. Quelques pères abusaient cruellement de leur pouvoir, et les journaux signalèrent des martyres d'enfants. L'opinion s'émut et réclama des sanctions. Pressés par elle, les tribunaux intervinrent et, rompant le cercle où les enfermait une prohibition toute romaine, ils étendirent une fois de plus leurs attributions. Les jurisconsultes tentèrent une diversion, mais vainement. Dalloz lui-même fut vaincu, et Laurent avec lui, par des forces sociales promptes et vigoureuses que leur logique d'école ignorait. La loi du 24 juillet 1889 a finalement tranché le litige en faveur des prétentions des tribunaux. Elle étendit même leur contrôle en leur donnant le droit de prononcer, en certains cas, la déchéance des parents. Ils n'avaient pas osé aller jusque-là. Coup décisif porté au droit napoléonien. La loi du 20 juin 1896 a non moins fortement amoindri l'autorité des parents, en n'exigeant plus de l'enfant qui se marie le consentement de celui de ses père ou mère contre lequel a été prononcé, soit le divorce, soit la séparation de biens.

La puissance paternelle, comme la royauté, cesse d'être respectée en soi. C'est une évolution générale. Elle doit se soumettre aux lois communes ou se démettre. En Allemagne et en Italie, elle est également sous le contrôle de l'autorité publique.

Transformée par la disparition de la puissance paternelle traditionnelle, la famille le sera encore davantage par la libre recherche de la paternité.

L'avant-projet n'exige pas que l'on fournisse aux juges les éléments d'une certitude absolue de parenté naturelle ; il suffit d'une probabilité très grande. Dans un cas la loi établit

même une présomption légale : si du trois centième jour au cent quatre-vingt-dix-neuvième jour le défendeur a cohabité avec la mère. Présomption susceptible de tomber si, par exemple, pendant toute cette période, « la mère menait mauvaise vie ». L'enfant reconnu aurait vis-à-vis de sa mère et de sa parenté les mêmes droits de famille et de succession qu'un enfant légitime. Cette plénitude d'effet ne se réaliserait vis-à-vis du père et de sa parenté qu'en cas de filiation présumée incontestable : par exemple lorsqu'elle aura été reconnue en due forme, spontanément, ou lorsque le père et la mère s'étaient promis le mariage.

« Quelle que soit la portée du mariage au point de vue social, remarque le rédacteur de l'exposé des motifs, le professeur Huber, on ne saurait prétendre qu'une législation qui ne reconnaît pas la toute-puissance de la famille légitime sur l'individu pourrait ignorer systématiquement la filiation illégitime... Ce serait une contradiction flagrante que d'accorder à l'enfant naturel l'égalité des droits, en général, tout en le déclarant déchu de ceux attachés à la parenté. »

En France, les tribunaux ont, plus ou moins, tourné la formelle défense du Code Napoléon : dans l'impossibilité légale de reconnaître directement la paternité, ils arrivent par un biais à contraindre le père présumé au paiement d'une indemnité à la mère, non comme père, il est vrai, mais comme auteur d'un dommage. Cette jurisprudence est certes fort éloignée de l'avant-projet suisse, et il ne paraît pas que le Parlement veuille le rejoindre. L'opinion n'a pas été suffisamment émue par les polémiques que suscitèrent jadis autour de la question Alexandre Dumas, Émile de Girardin, d'Ideville. L'*Affaire Clémenceau* fut cependant lue avec passion, mais avec une passion littéraire. De la presse, la dispute passa au théâtre avec le même insuccès, puis dans les congrès, enfin au Palais-Bourbon. Un député, M. Gustave Rivet, se dépensa vainement en projets de loi, en articles, en interviews. M. Julien Goujon, que tenta naguère la même aventure, n'a pas été plus heureux.

Tous ces coups à la famille, les rédacteurs de l'avant-projet les ont portés directement, avec la pleine conscience de leur irrespect. L'exposé des motifs de l'avant-projet ne cherche nullement à dissimuler leur audace.

Après ce rapide examen, on jugera peut-être puériles nos craintes de sacrilège : nos voisins nous donnent de précieuses indications sur la manière dont il y a lieu de faire pénétrer le régime démocratique dans la famille. Nous ne pouvons, certes, nous dissimuler combien notre législation est encore plus proche des notions romaines que de la nouveauté moderne.

***

De fonction familiale et individuelle, la propriété, dans tous les pays, s'essaie, comme la famille, à devenir fonction sociale. Atteintes par les influences générales qui ont transformé les droits personnels, elle reste encore qualifiée, cependant, dans les manuels de droit contemporain, avec les épithètes romaines ; ce n'est là qu'une survivance de mots : elle n'est plus strictement individuelle et absolue. Elle a d'autres caractéristiques plus accentuées.

On peut citer tout d'abord nos nombreuses lois administratives relatives à la hauteur et à l'alignement des constructions, à la réparation et à la démolition des bâtiments menaçant ruine, au desséchement des marais insalubres, à la prohibition d'élever des maisons ou d'établir des puits dans un certain rayon autour des cimetières, etc. On peut ajouter les droits de grappillage, de râtelage, de chômage, accordés aux indigents sur les épis ou les grappes abandonnés par les moissonneurs ou vendangeurs. Tous ces textes diminuent la souveraineté du propriétaire sur la chose. Non moins typiques sont les diverses lois qui interdisent au propriétaire de louer des logements insalubres, comme d'autres interdisent au créancier de saisir tout le bien de son débiteur, au patron de surmener ses ouvriers, au père de mésuser de son autorité.

C'est par les règlements de construction et de voirie que s'est plus particulièrement renouvelée la vieille théorie romaine de la propriété : mais, pour le voir, il faut arracher les formules traditionnelles. « La propriété, définit encore l'article 544 du Code Napoléon, est le droit de jouir et disposer des choses, de la façon la plus absolue, pourvu qu'on n'en fasse pas un usage prohibé par les lois ou par les règlements. » C'est une définition qui autorise tous les abus individuels.

Ainsi, en principe, un propriétaire peut laisser sa chose improductive, il peut s'opposer, même sans intérêt, à ce qu'un tiers en tire un avantage quelconque, même s'il la néglige, il a enfin le droit de la détruire. Son droit ne cède que devant la déclaration d'utilité publique.

La théorie suisse est vide de tout ce romanisme. Elle nie implicitement, dès la définition, le barbare *abusus*, le droit régalien de destruction : « Le propriétaire d'une chose a le droit d'en disposer librement. Il peut en user de la manière la plus absolue, *pourvu qu'il ne le fasse pas dans le but évident de nuire à autrui.* » (Art. 644.) La différence des restrictions prévue par les deux codes est indicative : les unes restent lointaines, vagues, les autres, au contraire, sont immédiates, précises. De ces dernières découle, en termes exprès, la dépendance des propriétaires les uns à l'égard des autres, et la propriété est niée dans la mesure où elle est nuisible ou inutile. Il ne reste rien de l'individualisme métaphysique.

Le code Napoléon n'est pas aussi individualiste qu'un examen superficiel pourrait le faire croire ; il a tenu compte des empiétements qui résultent nécessairement du voisinage entre propriétés. Des restrictions, qui sont réciproques, maintiennent entre eux un peu de paix et d'harmonie. Ces limitations pacificatrices fortifient malgré les apparences de dépossession les prérogatives des possesseurs. On concevra, par exemple, qu'un propriétaire n'a pas le droit de faire des plantations qui, débordant de son terrain, dégraderaient le mur du voisin, ou empêcheraient de mûrir la treille qu'il abrite, — qu'il ne peut empoisonner une rivière de détritus ménagers ou industriels pendant qu'elle passe à travers son domaine. Dans d'autres cas, la règle juridique est plus restrictive encore, en somme, plus sociable. Ainsi le propriétaire d'un fonds enclavé, sans débouché sur la route, a la faculté de contraindre légalement l'un de ses voisins à lui accorder un passage sur sa propriété. Ce propriétaire, au nom de son utilité personnelle, use d'un terrain qui ne lui appartient pas, et le possesseur partiellement évincé, de par la loi, n'est donc pas maître absolu chez lui.

L'avant-projet suisse va plus loin que ces simples nécessités privées : les restrictions qu'il établit attaquent plus profondément le droit de propriété.

La réglementation de la propriété des eaux est plus particulièrement digne d'attention; elle touche à des besoins dont la législation napoléonienne n'assure pas la satisfaction. Nos voisins ont voulu être révolutionnaires, et ils sont entrés dans tous les détails qui conviennent à un pays de sources et de cascades. Ils ont levé les barrages et les vannes qui retenaient prisonnière, au profit d'un seul propriétaire, la fluide richesse des vallées : elle courra désormais libre, dégagée de toutes les contraintes que ne justifierait pas une utilité, soit générale, soit particulière. Ces innovations devenaient nécessaires depuis les dernières transformations industrielles : l'eau est de nos jours la concurrente du charbon, la houille blanche. Cette utilité, naguère inconnue, donne au problème que soulève sa propriété un intérêt d'une nature aussi sociale que celui des mines.

En France, l'eau est réglementée comme au temps où elle était utilisée surtout à faire tourner les roues du moulin villageois et à irriguer les terres trop sèches. Sa précieuse énergie est éparpillée, morcelée comme la terre elle-même. Notre droit mesquin, chicanier, empêche le développement industriel de nos riches vallées alpestres, pyrénéennes, vosgiennes; il a provoqué des procès retentissants qui ont eu leur écho au Parlement.

Si les terrains en contre-bas sont tenus de recevoir les eaux qui coulent naturellement, leur obligation s'éteint si elles viennent du déversoir d'une usine. C'est la règle rigoureuse. La jurisprudence, cependant, contrairement aux principes, fait fléchir en matière agricole la règle qu'elle applique assez brutalement en matière industrielle. Une tradition romaine nous a heureusement valu cette divergence d'opinion. Les tribunaux, qui cherchent pratiquement à concilier les intérêts de l'agriculture avec le respect de la propriété, n'ont rien tenté de semblable en matière industrielle.

Ce qui paraîtra plus extraordinaire, c'est qu'un propriétaire a le droit de supprimer à son voisin l'eau de la source qui, jaillie de son champ, coule jusque chez lui. Ce voisin ne peut invoquer aucune utilité personnelle, d'importants travaux de captation, de canalisation; un recours lui est interdit, même si cette eau alimente une usine. *Neminem lædit qui jure suo utitur*, affirme le barbare adage de l'école. Le brocard

fléchit cependant dans un cas : le Code défend au propriétaire de changer le cours d'une source qui alimente une commune; mais cette pseudo-expropriation n'a lieu qu'en vue d'une utilité ménagère, alimentaire. L'ancienne règle reparaît s'il s'agit de l'eau nécessaire aux besoins de l'agriculture et de l'industrie.

L'avant-projet suisse a changé tout cela : il contraint le propriétaire supérieur à se préoccuper des besoins de son voisin, il lui défend de retenir abusivement l'eau nécessaire au fonds inférieur. Tout propriétaire, enfin, est tenu de laisser établir dans son champ des aqueducs et des conduites électriques. Ces règles de sociabilité, qui permettent le développement industriel des vallées suisses, donnent à la propriété un caractère communautaire assez inattendu.

L'avant-projet prévoit également la dérivation des sources privées, mais il la subordonne à une autorisation cantonale; il défend aux propriétaires de couper ou de capter des sources déjà utilisées ; il les contraint d'en céder l'usage à un voisin lorsque celui-ci aura prouvé qu'il ne pourrait se procurer une autre eau qu'à des frais beaucoup plus considérables; il les contraint même à les abandonner, si elles leur sont inutiles, après justification toutefois de la part du demandeur qu'il les exploitera utilement.

Dans d'autres cas encore, les principes romains sont abandonnés: celui qui a construit ou planté sur le terrain d'autrui ne pourra être contraint à détruire ses plantations ou sa construction et à remettre les lieux dans leur premier état, que « s'il ne doit pas en résulter un dommage excessif ».

Notre Code, très différemment, distingue ici s'il y a bonne ou mauvaise foi, et dans le premier cas seulement le constructeur n'est pas contraint à la démolition. Le critérium suisse a l'avantage d'être singulièrement plus pratique. Au lieu d'être envisagée dans sa relation avec le constructeur, en somme à un point de vue individualiste assez pauvre, la construction est examinée en elle-même, et elle sera respectable dans la mesure de sa valeur sociale. De même en cas d'empiétement, si le propriétaire n'a pas protesté dès les débuts, il ne pourra exiger plus tard qu'une indemnité. C'est la suppression d'une forme particulière de chantage entre voisins.

Des théoriciens pourront considérer ces nouveautés comme

des atteintes au droit individualiste, et partant les retenir comme l'annonce ou le germe d'un communisme futur ; d'autres y verront seulement les applications nouvelles de l'individualisme traditionnel aux nécessités industrielles de la sociabilité moderne. Ces derniers pourront justement faire observer que, malgré ces modifications, la propriété reste individualiste : s'il y a dépossession, elle n'est que partielle, et les droits qui restent à chacun sont encore personnels. Il n'y a là au fond, ajouteront-ils, qu'un enrichissement de la liste déjà longue et ancienne des servitudes de voisinage. C'est une vue peut-être inexacte, car le droit d'expropriation pour utilité privée dépasse considérablement les empiétements en sommes minimes constitués par les services fonciers. La notion de l'utilité industrielle privée, d'autre part, étend dans un sens que notre loi de 1841 ne prévoyait guère les cas limités d'expropriation : grands travaux publics, ponts, routes royales, chemins de fer, canalisation des rivières, bassins, et docks, fortifications, etc. Si l'on ajoute que la plupart de ces innovations ont été admises par les Allemands, on voudra peut-être admettre que c'est le commencement de la déroute des principes justiniens.

***

Sur toutes les matières que nous venons d'examiner, il nous semble que les Suisses ont donné les règles juridiques les plus modernes. Mais on ne saurait les comprendre parfaitement si on ne les rattache à leur conception de la finalité du droit.

Le législateur suisse n'a pas voulu faire une systématisation arbitraire de règles, un code liant les parties et les juges à un a priorisme inexorable. Au contraire de la méthode française, il s'est efforcé de laisser toute liberté à la coutume, à la pratique judiciaire, c'est-à-dire aux mouvements de la nouveauté. Cela est d'une bonne prudence. La vie, en effet, ne peut correspondre longtemps aux règles des législateurs qui la pressent, qui la surveillent avec l'âpreté des chasseurs. Plus rusée, plus habile, elle échappe à leur surveillance; elle a des sauts rapides et imprévus. L'expérience des plus vieux parlemen-

taires n'aboutit qu'à d'inutiles stratégies. Aussi, lorsque les règles légales ne laissent pas à la sociabilité toute liberté et tentent chimériquement de l'emprisonner, il arrive que le juge, devant des articles précis, en désaccord avec les idées morales courantes, opte en faveur de celles-ci au détriment de ceux-là. On lui reproche alors de violer la loi. La vérité est qu'il ne peut faire autrement : malgré tous ses efforts, il n'échappe pas aux nécessités pratiques. Le recueil de toutes ces interprétations plus ou moins illégales forme le code empirique que les praticiens consultent plus fructueusement que le Code officiel. C'est la jurisprudence. Une coutume judiciaire se forme ainsi en marge de la loi, malgré elle et contre elle. Élaborée plus ou moins artificieusement, elle n'a pas la majesté logique d'un Code. L'équité y voisine avec la basse chicane. C'est mille ruisseaux qui s'échappent tumultueusement, des sources de la vie. Nous avons signalé, au cours de cette étude, à diverses reprises, comment les juges sortent de la légalité ancienne pour rentrer dans le droit nouveau.

Tandis que les tribunaux font des lois prétoriennes, s'érigent en législateurs, les auteurs de leur côté s'efforcent de conserver à la loi sa signification première et réagissent avec ardeur contre des prétentions qui nient implicitement l'utilité de codifications. L'hostilité entre les juges et les auteurs s'est atténuée, il est vrai, grâce aux recueils d'arrêts rédigés en commun par les deux adversaires. La doctrine, en commentant les espèces de la jurisprudence, a émoussé les aspérités de sa théologique intransigeance ; et la jurisprudence s'est appliquée à unifier méthodiquement ses manières de voir. L'une est devenue plus doctrinale et l'autre plus pratique.

La contrariété des textes anciens et des nécessités nouvelles n'en subsiste pas moins. S'il y a lieu de se réjouir souvent des audaces novatrices des tribunaux, on ne saurait méconnaître combien est fâcheux le système de droit qui leur imprime un caractère nécessairement illégal. Sans entrer dans une controverse sur la supériorité de la Coutume sur le Code, ou du Code sur la Coutume, on nous permettra de remarquer quelle variété de solutions légales permet au contraire la souplesse des règles de l'avant-projet suisse. Le législateur intervient le moins possible. Il abandonne aux juges le soin de décider, il

n'attache pas la volonté des parties à des commandements impérieux. La règle légale est abandonnée consciemment à l'influence des circonstances. Des biais de procédure ne sont plus nécessaires désormais pour la rendre équitable : ainsi la déchéance paternelle et la séparation de biens peuvent être précédés par toute une série de mesures provisoires.

Grâce à cette latitude, des coutumes professionnelles, des coutumes locales, nationales, internationales, pourront se former naturellement, sans heurts, sans hypocrisie. La finalité du droit ne sera jamais contrariée : entre le droit officiel et la vie, équilibrés par la coutume, s'établira un échange normal. Non plus tolérée, mais officielle, incorporée dans le Livre de la Loi, la Coutume rendra au Code toute sa plasticité. Son autorité sera peut-être plus modeste, elle sera certainement plus efficace. Ce retour à la nature fait disparaître la vieille antinomie française, et à l'inlassable évolution sont rendus tous les droits qu'elle était réduite à exercer sournoisement. Les plus modestes des juges de paix suisses pourront désormais prétendre normalement à la gloire du plus célèbre de nos présidents français.

L'avant-projet n'a pas encore un caractère public : il lui reste à être voté par les Chambres et par le peuple. A ce moment, le texte en sera distribué à profusion dans le pays : chaque électeur recevra un exemplaire. Il ne sera point de bouvier, de fromagier, de bûcheron, de tisseur, d'horloger, de guide, qui ignore l'effort du jurisconsulte bernois. Ils seront appelés tous à donner leur avis ; ils discuteront patiemment, eux aussi, la sagesse scolastique. A eux seuls il appartient définitivement d'en faire la règle de la Confédération. Par ce referendum le nouveau Code deviendra vraiment une œuvre collective, il sera contractuel, comme aurait pu le souhaiter le plus grand des philosophes suisses, le citoyen genevois Rousseau.

MAXIME LEROY.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

HISTOIRE COMIQUE

I

C'était dans une loge d'actrice, à l'Odéon; sous la lampe électrique, Félicie Nanteuil, la tête poudrée, du bleu aux paupières, du rouge aux joues et aux oreilles, du blanc au cou et aux épaules, donnait le pied à madame Michon, l'habilleuse, qui lui mettait de petits souliers noirs à talons rouges. Le docteur Trublet, médecin du théâtre et ami des actrices, appuyait sur un coussin du divan son crâne chauve, et, les mains jointes sur le ventre, croisait ses jambes courtes. Il interrogeait :

— Quoi encore, ma chère enfant?

— Est-ce que je sais!... Des étouffements... des vertiges... Tout d'un coup, une angoisse comme si j'allais mourir. C'est même ça le plus pénible.

— Êtes-vous prise quelquefois d'une soudaine envie de rire ou de pleurer, sans cause apparente, sans raison?

— Ça, je ne peux pas vous dire, parce que, dans la vie, on a tant de raisons de rire ou de pleurer!...

— Êtes-vous sujette à des éblouissements?

— Non... Mais imaginez-vous, docteur, que je crois voir, la nuit, sous les meubles, un chat qui me regarde avec des yeux de braise. Est-ce assez bête?

— Ne vous plaignez pas de rêver de chat, — dit madame

Michon ; — parce que c'est bon signe... Voir un chat, ça annonce un cadeau d'argent.

— Mais ce n'est pas en rêvant que je vois un chat! C'est tout éveillée.

Trublet, qui n'était de service à l'Odéon qu'une fois par mois, y venait en voisin presque tous les soirs, Il aimait les comédiennes, prenait plaisir à causer avec elles, leur donnait des conseils et jouissait de leur confiance avec délicatesse. Il promit à Félicie de lui faire tout de suite une ordonnance :

— Ma chère enfant, nous soignerons l'estomac et vous ne verrez plus de chats sous les meubles.

Madame Michon rectifiait le corset. Et le docteur, tranquille mais assombri, la regardait qui tirait sur les lacets.

— Ne froncez pas le sourcil, docteur, — dit Félicie, — je ne me serre jamais. Avec la taille que j'ai, ce serait vraiment bête de ma part.

Elle ajouta, pensant à sa meilleure camarade du théâtre :

— C'est bon pour Fagette, qui n'a ni épaules ni hanches... Elle est toute droite... Michon, tu peux gagner encore un peu... Je sais que vous êtes l'ennemi des corsets, docteur Je ne peux pourtant pas m'habiller comme les femmes esthètes, avec des langes... Venez passer votre main, vous verrez que je ne me serre pas trop.

Il se défendit d'être l'ennemi des corsets, ne condamnant que les corsets trop serrés. Il déplora que les femmes n'eussent aucun sens de l'harmonie des lignes et qu'elles attachassent à la finesse de la taille une idée de grâce et de beauté, sans comprendre que cette beauté consistait tout entière dans les molles inflexions par lesquelles le corps, après avoir fourni le superbe épanouissement de la poitrine, s'amincit lentement au-dessous du thorax pour se magnifier ensuite dans l'ample et tranquille évasement des flancs.

— La taille, — dit-il, — la taille, puisqu'il faut employer ce mot affreux, doit être un passage lent, insensible et doux entre les deux gloires de la femme, sa poitrine et son ventre. Et vous l'étranglez stupidement, vous vous défoncez le thorax, qui entraîne les seins dans sa ruine, vous vous aplatissez les fausses côtes, vous vous creusez un horrible sillon au-dessus du nombril. Les négresses, qui se taillent les dents en pointe

et qui se fendent les lèvres pour y introduire un disque de bois, se défigurent avec moins de barbarie. Car, enfin, on conçoit qu'il reste encore de la splendeur féminine à une créature qui s'est passé un anneau dans les cartilages du nez et dont la lèvre est distendue par une rondelle d'acajou grande comme ce pot de pommade. Mais la dévastation est entière quand la femme ravage sa beauté dans le centre sacré de son empire.

Insistant sur un sujet qui lui tenait à cœur, il reprit une à une les déformations du squelette et des muscles causées par le corset, et fit des descriptions imagées et précises, des peintures lugubres et bouffonnes. Nanteuil riait en l'écoutant. Elle riait parce que, étant femme, elle avait du penchant à rire des laideurs et des misères physiques, parce que, rapportant tout à son petit monde d'artistes, chaque difformité décrite par le docteur lui rappelait une camarade du théâtre et s'imprimait dans son esprit en caricature, et parce que, se sachant bien faite, elle se réjouissait de son jeune corps, en se représentant toutes ces disgrâces de la chair. Riant d'un rire clair, elle allait par la loge vers le docteur, entraînant madame Michon, qui tenait les lacets comme des rênes, avec un air de sorcière emportée au sabbat.

— Restez donc tranquille ! — fit-elle.

Et elle objecta que les femmes de la campagne, qui ne mettaient pas de corset, étaient encore plus abîmées que les femmes de la ville.

Le docteur reprocha amèrement aux civilisations occidendentales leur mépris et leur ignorance de la beauté vivante, et déplora que l'humanité fût brouillée avec la nature.

On frappa; une voix de femme cria du couloir :

— C'est moi !

Félicie, tandis qu'elle passait sa jupe rose, pria le docteur d'ouvrir la porte. Madame Doulce entra, pesante, laissant à l'abandon son corps massif, qu'elle avait su longtemps rassembler sur la scène, et tendre à la dignité des mères nobles.

— Bonjour, mignonne. Bonjour, docteur... Tu sais, Félicie, je ne suis pas complimenteuse Eh bien ! je t'ai vue avant-hier et je t'assure que dans le « deux » de la *Mère confidente* tu fais des choses très bien et qui ne sont pas faciles.

Nanteuil sourit des yeux, et, comme il arrive toujours quand on reçoit un compliment, elle en attendit un autre.

Madame Doulce, invitée par le silence de Nanteuil, murmura de nouvelles louanges :

— ... des choses excellentes, des choses personnelles.

— Vous trouvez, madame Doulce? Tant mieux! parce que je ne sens pas bien ce rôle-là. Et puis la grande Perrin m'ôte tous mes moyens.

— Enfin, mignonne, tu le tiens, le rôle d'Angélique. Seulement, rappelle-toi ce que je t'ai dit : il faut garder le geste un peu étroit, la taille un peu raide. C'est le secret des ingénues. Défie-toi de ta jolie souplesse naturelle. Les jeunes filles du répertoire doivent être un rien poupée. C'est de style. Le costume le veut. Vois-tu, Félicie, ce que tu dois observer avant tout, quand tu joues dans la *Mère confidente*, qui est une délicieuse pièce...

Félicie l'interrompit :

— Moi, vous savez, pourvu que j'aie un bon rôle, la pièce, je m'en fiche. Et puis, je n'aime pas bien Marivaux... Vous riez, docteur? Est-ce que j'ai fait une gaffe? Ce n'est pas de Marivaux, la *Mère confidente*?

— Mais si!

— Alors... Vous cherchez toujours à m'embrouiller... Je disais que cette Angélique m'agace. Je voudrais quelque chose de plus étoffé, de plus en dehors... Ce soir, surtout, ce rôle m'horripile.

— C'est une raison de croire que tu le joueras très bien, ma mignonne, — dit madame Doulce.

Et elle professa :

— Nous n'entrons jamais mieux dans nos rôles que lorsque nous y entrons de force et malgré nous. Je pourrais vous en citer de nombreux exemples. Et moi-même, dans la *Vivandière d'Austerlitz*, j'ai étonné la salle entière par l'accent de ma gaieté, au moment où l'on venait de m'annoncer que mon pauvre Doulce, si grand artiste et si bon mari, avait été foudroyé d'apoplexie, à l'orchestre de l'Opéra, en saisissant son cornet à piston.

— Pourquoi veut-on absolument que je ne sois qu'une

ingénue? — demanda Nanteuil, qui voulait être aussi une grande coquette et jouer tous les rôles.

— Et cela se comprend, — poursuivit obstinément madame Doulce. — L'art de la comédie est un art d'imitation. Or, ce qu'on n'éprouve pas, on l'imite d'autant mieux.

— Ne vous faites pas d'illusion, mon enfant, — dit le docteur à Félicie. — Quand on est une ingénue, on le reste à jamais. On naît Angélique ou Dorine, Célimène ou madame Pernelle. Au théâtre, les unes ont toujours vingt ans, les autres toujours trente, les autres toujours soixante... Vous, mademoiselle Nanteuil, vous aurez toujours seize ans et vous serez toujours une ingénue.

— Je suis très contente de mon emploi, — répondit Nanteuil, — mais vous ne pouvez pas exiger que j'interprète avec le même plaisir toutes les ingénues. Il y a un rôle, par exemple, que je voudrais bien jouer! C'est Agnès de l'*École des femmes*.

Au seul nom d'Agnès, le docteur, ravi, murmura dans ses coussins :

Mes yeux ont-ils du mal pour en donner au monde?

— Agnès, voilà un beau rôle! — s'écria Nanteuil. — Je l'ai demandé à Pradel.

Pradel, directeur du théâtre, était un ancien comédien, avisé et bonhomme, dépouillé d'illusions et ne nourrissant point de trop hautes espérances. Il aimait la paix, les livres et les femmes. Nanteuil n'avait qu'à se louer de Pradel et elle parlait de lui sans malveillance, avec une honnête liberté.

— Il a été ignoble, il a été dégoûtant, infect! dit-elle; il m'a refusé le rôle d'Agnès pour le donner à Falempin. Il faut dire aussi que je ne le lui avais pas demandé comme il fallait. Tandis que Falempin, elle sait la manière, elle! je vous en réponds. Mais ça m'est égal : si Pradel ne me laisse pas jouer Agnès, je l'envoie promener, lui et son sale guignol!

Madame Doulce continua de prodiguer ses enseignements inécoutés. Comédienne de mérite, mais vieillie, usée, jamais plus engagée, elle donnait des conseils aux débutantes, leur écrivait leurs lettres, et gagnait ainsi l'unique repas qu'elle faisait presque chaque jour, le matin ou le soir.

Félicie, tandis que madame Michon lui nouait un velours noir autour du cou, interrogea Trublet :

— Docteur, vous dites que mes vertiges viennent de l'estomac : êtes-vous sûr?

Avant que Trublet eût pu répondre, madame Doulce s'écria que les vertiges venaient toujours de l'estomac, et qu'elle avait au sien, deux ou trois heures après les repas, des gonflements douloureux. Puis, elle demanda un remède au docteur.

Cependant Félicie réfléchissait, car elle était capable de réflexion. Tout à coup :

— Docteur, je voudrais vous faire une question que vous trouverez peut-être drôle..., mais je voudrais bien savoir si, de connaître tout ce qu'il y a dans le corps, d'avoir vu toutes les affaires que nous avons au dedans de nous, ça ne vous gêne pas, des moments, avec les femmes. Il me semble que, d'avoir l'idée de tout ça, ça devrait vous dégoûter.

Trublet, du fond de ses coussins, envoya un baiser à Félicie :

— Ma chère enfant, il n'y a pas de plus fin, de plus riche, de plus beau tissu que la peau d'une jolie femme. C'est ce que je me disais, à l'instant, en contemplant votre nuque, et vous concevez aisément que, sous cette impression...

Elle lui fit une grimace de guenon dédaigneuse.

— Croyez-vous que c'est spirituel, de répondre par des imbécillités à une question sérieuse?

— Eh bien, mademoiselle, je vais vous faire une réponse instructive. Il y a vingt ans, nous avions à l'hôpital Saint-Joseph, dans la salle d'autopsie, un vieux surveillant ivrogne, le père Rousseau, qui, tous les jours, à onze heures du matin, déjeunait au bord de la table sur laquelle le cadavre était étendu. Il déjeunait parce qu'il avait faim. Ceux qui ont faim, rien ne les empêche de manger, dès qu'ils ont de quoi. Seulement, le père Rousseau disait : « Je ne sais pas si c'est l'air de la salle qui le veut, mais je ne peux rien manger que de frais et d'appétissant. »

— Je comprends, — dit Félicie. — Il vous faut des petites bouquetières... C'est défendu, vous savez... Mais vous êtes là assis comme un Turc, et vous ne m'avez pas écrit mon ordonnance.

Elle l'interrogea du regard.

— L'estomac, où est-ce au juste?

La porte était restée entr'ouverte. Un jeune homme très joli, très élégant, la poussa et, après avoir fait deux pas dans la loge, demanda gentiment s'il pouvait entrer.

— Vous! — dit Nanteuil.

Et elle lui tendit la main, qu'il baisa avec plaisir, correction et fatuité.

Il traita madame Doulce sans égards particuliers, et demanda :

— Comment vous portez-vous, docteur Socrate?

C'est ainsi qu'on appelait parfois Trublet, à cause de sa face camuse et de sa parole subtile.

Trublet, lui désignant Nanteuil :

— Monsieur de Ligny, voici une jeune personne qui ne sait pas précisément si elle a un estomac. La question est grave. Nous lui conseillons de s'en rapporter, pour la réponse, à la petite fille qui mangeait trop de confitures. Sa maman lui disait : « Tu te feras mal à l'estomac. » Et elle répondait : « C'est les dames qui ont des estomacs ; les petites filles n'en ont pas. »

— Mon Dieu ! que vous êtes bête, docteur ! — s'écria Nanteuil.

— Puissiez-vous dire vrai, mademoiselle ! — répliqua le docteur. — La bêtise, c'est l'aptitude au bonheur. C'est le souverain contentement. C'est le premier des biens dans une société policée.

— Vous êtes paradoxal, mon cher docteur, — observa M. de Ligny. — Mais je vous accorde qu'il vaut mieux être bête comme tout le monde que d'avoir de l'esprit comme personne.

— C'est vrai, ce qu'il dit là, Robert ! — s'écria Nanteuil, sincère et pénétrée.

Et elle ajouta, d'un ton méditatif :

— Il y a au moins une chose certaine, docteur. C'est que la bêtise empêche souvent de faire des bêtises. Je l'ai remarqué bien des fois. Hommes ou femmes, ce ne sont pas les plus bêtes qui agissent le plus bêtement. Ainsi, il y a des femmes intelligentes qui sont bêtes avec les hommes.

— Vous voulez dire celles qui ne peuvent pas s'en passer.

— On ne peut rien te cacher, mon petit Socrate.

— Ah! — soupira la grande Doulce, — quelle terrible servitude! Toute femme qui ne domine pas ses sens est perdue pour l'art.

Nanteuil haussa ses jolies épaules, encore un peu pointues de jeunesse :

— Oh! oh! la grande aïeule, n'essayez donc pas d'abrutir la petite classe. En voilà, des idées! De votre temps, est-ce que les comédiennes dominaient leurs... comment avez-vous dit ça? Allonc donc! elles les dominaient pas du tout.

S'apercevant que Nanteuil devenait orageuse, la grande Doulce se retira avec prudence et dignité. Et, dans le couloir, elle fit encore une recommandation :

— Ma mignonne, souviens-toi de jouer Angélique en bouton de rose. Le rôle l'exige.

Mais Nanteuil, agacée, ne l'écoutait pas.

— C'est vrai, — dit-elle en s'asseyant devant sa toilette, — elle me fait bouillir, la vieille Doulce, avec sa morale! Elle croit donc qu'on a oublié ses histoires? Tout le monde les connaît; tout le monde sait qu'elle avait réduit son musicien de mari à un tel état d'épuisement qu'un soir il tomba dans son cornet à piston. Et Monglorieux, le plus bel acteur de l'Ambigu, et Clim, le comique du Palais-Royal, et Pétrel, le roi des marchands de billets, en moins de deux ans elle en faisait des soufflles, des ombres. Voilà comment elle les dominait, ses... Et si on était venu lui dire qu'elle était perdue pour l'art!...

Le docteur Trublet tendit vers Nanteuil, comme pour l'arrêter, ses deux mains ouvertes :

— Ne vous indignez pas, mon enfant. Madame Doulce est sincère. Elle aimait les hommes, maintenant elle aime Dieu. On aime ce qu'on peut, comme on peut et avec ce qu'on a. Elle est devenue chaste et pieuse à l'âge congruent. Elle observe toutes les pratiques de la religion : elle va à la messe les dimanches et fêtes, elle...

— Eh bien! elle a raison d'aller à la messe, — déclara Nanteuil. — Michon, allume-moi une bougie pour chauffer mon rouge. Il faut que je me refasse les lèvres... Certainement, elle a raison d'aller à la messe. Mais la religion ne défend pas d'avoir un amant.

— Vous croyez? — demanda le docteur.

— Ah! je connais ma religion mieux que vous, bien sûr!

Une cloche lugubre sonna, et la voix lamentable de l'avertisseur s'éleva dans les couloirs :

— La petite pièce est terminée!...

Nanteuil se leva et passa à son poignet un ruban de velours avec un médaillon d'acier.

Agenouillée, madame Michon arrangeait les trois plis Watteau de la robe rose et, la bouche pleine d'épingles, d'un coin de lèvres exprimait cette maxime :

— Ce qu'il y a de bon quand on est vieille, c'est que les hommes ne peuvent plus vous faire souffrir.

Robert de Ligny tira de son étui une cigarette :

— Vous permettez?...

Et il s'approcha de la bougie allumée sur la toilette.

Nanteuil, qui ne le quittait pas des yeux, vit, sous les moustaches ardentes et légères comme des flammes, les lèvres empourprées par la lumière aspirer et puis souffler la fumée. Elle en sentit une petite chaleur aux oreilles. Feignant de chercher ses bijoux, elle effleura de sa bouche le cou de Ligny et lui murmura :

— Attends-moi après le spectacle, dans un fiacre, au coin de la rue de Tournon.

A ce moment, un bruit de voix et de pas monta du corridor. Les acteurs de la petite pièce regagnaient leurs loges.

— Docteur, passez-moi votre journal.

— Il est bien ennuyeux, mademoiselle.

— Passez-le-moi tout de même.

Elle le prit et le tint au-dessus de sa tête en abat-jour.

— La lumière me fait mal aux yeux.

Il était vrai que, parfois, une clarté trop vive lui donnait la migraine. Mais elle venait de se regarder dans la glace. Les paupières bleues, les cils enduits d'une pâte noire, les joues peintes, les lèvres dessinées au rouge en petit cœur, elle se trouvait un air de morte fardée avec des yeux de verre, et ne voulait pas que Ligny la vît ainsi.

Tandis qu'elle tenait son visage dans l'ombre, un grand maigre garçon entra dans la loge en se dandinant. Ses yeux

sombres se creusaient au-dessus d'un nez en bec de corbeau; sa bouche riait d'un rire immobile; à son long cou, la pomme d'Adam faisait une grande ombre sur son rabat. Il était costumé en huissier du répertoire.

— C'est vous, Chevalier? Bonjour, mon ami, — dit gaiement le docteur Trublet, qui aimait les cabots, préférait les mauvais et avait un goût spécial pour Chevalier.

— Tout le monde, alors! — s'écria Nanteuil. — Ce n'est plus une loge, c'est un moulin.

— Mes compliments tout de même à la meunière, — dit Chevalier. — Figurez-vous qu'il y a dans la salle un tas d'idiots. Vous ne le croiriez pas? ils m'ont emboîté.

— Ce n'est pas une raison pour entrer sans frapper, — répondit Nanteuil, hargneuse.

Le docteur fit remarquer que M. de Ligny avait laissé la porte ouverte. Alors Nanteuil à Ligny, avec un accent de tendre reproche :

— Vraiment, vous avez fait cela?... Mais, quand on est entré, on ferme la porte aux autres : c'est élémentaire.

Elle s'enveloppa d'un manteau de flanelle blanche.

L'avertisseur appela les artistes en scène.

Elle prit la main que lui tendit Ligny et, cherchant des doigts le poignet, elle enfonça l'ongle à l'endroit où la peau, près des veines, est tendre. Puis elle disparut dans le corridor sombre.

II

Chevalier, après avoir remis son costume de ville, s'assit dans une baignoire, à côté de madame Doulce. Il contemplait Félicie, menue et lointaine sur la scène. Et, se rappelant qu'il l'avait tenue entre ses bras dans sa mansarde de la rue des Martyrs, il pleura de douleur et de rage.

Ils s'étaient rencontrés, l'année précédente, dans une fête donnée sous le patronage du député Lecureuil, au bénéfice des artistes pauvres du neuvième arrondissement. Il avait rôdé autour d'elle, muet, affamé, les dents longues et les yeux flamboyants. Et, durant quinze jours, il l'avait poursuivie

sans repos. Elle, froide et tranquille, avait semblé l'ignorer; puis elle avait cédé tout d'un coup et si brusquement que, ce jour-là, en la quittant, radieux et surpris encore, il lui avait dit une bêtise. Il lui avait dit : « Moi, qui te croyais en porcelaine !... » Durant trois mois entiers, il avait goûté des joies aiguës comme la douleur. Puis Félicie était devenue fuyante, lointaine, étrangère. Maintenant, elle ne l'aimait plus. Il en cherchait la raison sans pouvoir la trouver. Il souffrait de n'être plus aimé; il souffrait plus encore d'être jaloux. Sans doute, aux premières et belles heures de son amour, il n'avait pas ignoré que Félicie eût un amant, Girmandel, huissier rue de Provence; et il en avait été malheureux. Mais, ne le voyant jamais, il s'en faisait une idée si confuse et si mal déterminée que sa jalousie se perdait dans le vague. Félicie lui disait que depuis longtemps, depuis des mois, Girmandel n'était pour elle qu'un ami, et il la croyait. Enfin, il trompait l'huissier et sentait agréablement cet avantage. Il avait appris aussi que Félicie, qui achevait sa seconde année de Conservatoire, ne s'était pas refusée à son professeur. Mais la peine qu'il en avait ressentie était adoucie par la considération d'un usage auguste et séculaire. Maintenant, Robert de Ligny lui causait d'intolérables souffrances. Depuis quelque temps, il le trouvait sans cesse près d'elle. Qu'elle aimât Robert, il n'en pouvait douter. Et si parfois il pensait qu'elle ne s'était pas encore donnée à cet homme, c'était sans raison et seulement pour soulager de temps en temps sa souffrance.

Des applaudissements réguliers éclatèrent au fond du théâtre et quelques messieurs de l'orchestre, avec un léger murmure des lèvres, battirent des mains lentement et sans bruit. Nanteuil venait de donner sa dernière réplique à Jeanne Perrin.

— *Brava! brava!* Elle est délicieuse, cette petite, — soupira madame Doulce.

Dans sa jalouse rage, Chevalier fut mauvais camarade. Il posa un doigt sur son front :

— Elle joue avec ça.

Puis, étendant la main sur son cœur :

— C'est avec ça qu'il faut jouer.

— Merci, mon ami, merci ! — murmura madame Doulce, reconnaissant dans ces maximes sa louange manifeste.

Elle disait, en effet, qu'on ne joue bien qu'en jouant avec son cœur ; elle professait que, pour exprimer fortement une passion, il faut l'éprouver, et qu'il est nécessaire de sentir les impressions qu'on doit rendre. Elle se donnait volontiers en exemple. Reine tragique, après avoir vidé sur la scène une coupe de poison, elle avait eu toute la nuit les entrailles en feu. — Elle disait aussi : « L'art dramatique est un art d'imitation, et l'on imite d'autant mieux un sentiment qu'on ne l'éprouve pas. » Et, pour illustrer cette maxime, elle trouvait encore des exemples dans sa carrière triomphale.

Elle poussa un long soupir :

— Cette petite est admirablement douée. Mais il faut la plaindre : elle vient dans de mauvais jours. Il n'y a plus de public, plus de critique, plus de pièces, plus de théâtres, plus d'artistes. C'est la décadence de l'art.

Chevalier secoua la tête :

— Ne la plaignez pas : elle aura tout ce qu'on peut désirer, le succès, la fortune. Elle est rosse. La rosserie mène à tout. Tandis que les gens de cœur n'ont qu'à se mettre une pierre au cou et à se jeter dans la rivière. Mais moi aussi, j'irai loin, moi aussi, je monterai haut. Moi aussi, je serai rosse.

Il se leva et sortit sans attendre la fin du spectacle. Il ne remonta pas à la loge de Félicie, de peur d'y rencontrer Ligny dont la vue lui était insupportable, et parce que, de la sorte, il pouvait s'imaginer que Ligny n'y était pas revenu.

Éprouvant un malaise physique à s'éloigner d'elle, il fit cinq ou six tours sous les galeries éteintes et désertes de l'Odéon, descendit les degrés dans la nuit et prit la rue de Médicis. Les cochers sommeillaient sur leurs sièges, en attendant la fin du spectacle, et, sur la cime des platanes, la lune courait dans les nuées. Il allait, cette nuit-là comme les autres, avec un reste d'espoir absurde et doux, attendre Félicie chez sa mère.

III

Madame Nanteuil habitait avec sa fille, au cinquième étage d'une maison du boulevard Saint-Michel, un petit apparte-

ment dont les fenêtres s'ouvraient sur le jardin du Luxembourg. Elle reçut Chevalier avec bienveillance, lui sachant gré d'aimer Félicie et de n'être pas aimé d'elle, et ignorant, par principe, qu'il eût été l'amant de sa fille. Elle le fit asseoir près d'elle, dans la salle à manger où brûlait dans le poêle un feu de coke. A la clarté de la lampe, des revolvers d'ordonnance, des sabres avec la dragonne à glands d'or, luisaient sur le mur, autour d'une cuirasse de femme, armée de rondelles de fer-blanc à l'endroit des seins, pièce d'armure que, l'hiver précédent, Félicie, encore élève du Conservatoire, avait portée pour représenter Jeanne d'Arc chez une duchesse spirite. Veuve d'officier et mère d'actrice, madame Nanteuil, de son vrai nom madame Nanteau, conservait ces trophées.

— Félicie n'est pas encore rentrée, monsieur Chevalier. Je ne l'attends pas avant minuit. Elle est en scène jusqu'à la fin du spectacle.

— Je le sais : j'étais de la première pièce. J'ai quitté le théâtre après le « un » de la *Mère confidente*.

— Oh ! monsieur Chevalier, pourquoi n'êtes-vous pas resté jusqu'à la fin? Ma fille aurait été bien contente si vous étiez resté. Quand on joue, on aime à avoir des amis dans la salle.

Chevalier répondit d'une façon ambiguë :

— Oh ! les amis, ce n'est pas ce qui manque.

— Vous vous trompez, monsieur Chevalier : les bons amis sont rares. Madame Doulce était là, sans doute? A-t-elle été contente de Félicie ?

Et elle ajouta très humblement :

— Je serais vraiment heureuse qu'elle eût du succès. Il est si difficile de percer dans son état, quand on est seule, sans appui, sans protections ! Et elle a bien besoin de réussir, la pauvre petite !

Chevalier n'avait pas le cœur à s'apitoyer sur Félicie. Il dit brusquement, en haussant les épaules :

— Ah ! ne vous inquiétez donc pas. Elle réussira. Elle est comédienne dans l'âme. Elle a le théâtre dans le corps. Elle l'a dans les jambes.

Madame Nanteuil sourit paisiblement :

— La pauvre enfant ! Elles ne sont pas bien grosses, ses jambes. Félicie n'a pas une mauvaise santé. Mais il ne faut pas qu'elle se fatigue. Elle a souvent des vertiges, des migraines.

La bonne vint mettre sur la table un plat de charcuterie, une bouteille et des assiettes.

Cependant Chevalier cherchait dans son esprit le moyen d'amener à propos une question qu'il avait sur les lèvres depuis le bas de l'escalier. Il voulait savoir si Félicie fréquentait encore Girmandel, dont il n'entendait plus parler. Nous formons des souhaits proportionnés à notre état. Maintenant, dans la misère de son existence, dans la détresse de son cœur, il désirait ardemment que Félicie, qui ne l'aimait plus, aimât Girmandel qu'elle aimait peu, et toute son espérance était que Girmandel la gardât pour lui, la prît toute et ne laissât rien d'elle à Robert de Ligny. L'idée que la jeune fille était avec Girmandel soulageait sa jalousie, et il tremblait d'apprendre qu'elle avait quitté l'huissier.

Certes, il ne se serait jamais permis d'interroger une mère sur les amants de sa fille. Mais on pouvait parler de Girmandel à madame Nanteuil, qui ne voyait rien que d'honorable dans ses relations de famille avec l'officier ministériel, homme riche, marié et père de deux filles charmantes. Il fallait seulement, pour amener le nom de l'huissier dans la conversation, user d'un artifice. Chevalier en trouva un qui lui parut ingénieux.

— A propos, — dit-il, — j'ai rencontré Girmandel en voiture.

Madame Nanteuil ne fit point de réponse.

— Il passait en fiacre sur le boulevard Saint-Michel. J'ai bien cru le reconnaître. Je serais surpris si ce n'était pas lui.

Madame Nanteuil ne fit point de réponse.

— Sa barbe blonde, son visage rouge... Il est très reconnaissable, Girmandel.

Madame Nanteuil ne fit point de réponse.

— Vous étiez très liée avec lui, dans le temps, vous et Félicie. Est-ce que vous le voyez toujours ?

Madame Nanteuil répondit mollement :

— M. Girmandel ? mais oui, nous le voyons toujours...

A cette parole, Chevalier, rassuré, sourit presque. Mais

elle l'avait trompé ; elle n'avait pas dit la vérité. Elle avait menti par amour-propre et pour ne pas révéler un secret domestique, qu'elle ne jugeait point à l'honneur de sa maison. Ce qui était vrai, c'est que dans l'emportement de son amour pour Ligny, Félicie avait plaqué Girmandel, et l'huissier, qui pourtant était homme du monde, avait cessé net d'éclairer. Madame Nanteuil, à son âge, avait repris un amant par amour maternel et pour que sa fille ne fût pas dans le besoin. Elle avait renoué sa vieille liaison avec Tony Meyer, le marchand de tableaux de la rue de Clichy. Tony Meyer ne remplaçait pas avantageusement Girmandel : il donnait peu d'argent. Madame Nanteuil, qui était sage, et savait le prix des choses, n'en murmurait pas, et elle était récompensée de son dévouement, car, depuis six semaines qu'elle était aimée à nouveau, elle rajeunissait.

Chevalier, qui suivait son idée, demanda :

— Girmandel, il n'est plus jeune?

— Il n'est pas vieux, — dit madame Nanteuil. — Un homme n'est pas vieux à quarante ans.

— Mais est-ce qu'il n'est pas ramolli?

— Mais non, — répondit madame Nanteuil avec tranquillité.

Chevalier, songeur, se tut. Madame Nanteuil s'assoupit. Puis, tirée de sa somnolence par la bonne qui apportait la salière et la carafe, elle demanda :

— Et vous, monsieur Chevalier, êtes-vous content?

Non, il n'était pas content. Les critiques s'entendaient pour lui casser les reins. Et la preuve qu'ils étaient coalisés contre lui, c'est qu'ils disaient tous la même chose : ils disaient qu'il avait le masque ingrat.

— Un masque ingrat ! — s'écriait-il indigné, — ils devraient dire : un masque prédestiné... Je vais vous dire, madame Nanteuil. Je suis grand : c'est ce qui me fait du tort. Ainsi, dans *la Nuit du 23 octobre*, qu'on répète en ce moment, je fais Florentin : six répliques, une panne... Mais j'ai grandi le personnage et assurément Durville est furieux. Il me coupe tous mes effets.

Madame Nanteuil, placide et bienveillante, trouva de bonnes paroles. Il y avait des obstacles, mais on finissait par les sur-

monter. Sa fille aussi s'était heurtée au mauvais vouloir de certains critiques.

— Minuit et demi ! — dit Chevalier assombri. — Félicie est en retard.

Madame Nanteuil supposait qu'elle avait été retenue par madame Doulce.

— Madame Doulce se charge ordinairement de la ramener, et vous savez qu'elle n'est jamais pressée.

Chevalier se leva et fit mine de s'en aller, pour montrer qu'il avait de l'usage. Madame Nanteuil le retint.

— Restez donc : Félicie ne va pas tarder à rentrer. Elle sera bien contente de vous trouver ici. Vous souperez avec elle.

Madame Nanteuil s'assoupit de nouveau sur sa chaise. Chevalier, silencieux, attachait son regard au cartel pendu contre la muraille et, à mesure que l'aiguille s'avançait sur le cadran, il sentait une plaie brûlante s'agrandir dans sa poitrine, et chaque menu coup du balancier le touchait au vif, aiguillonnait sa jalousie, en marquant les moments que Nanteuil passait avec Ligny. Car il était sûr, maintenant, qu'ils étaient ensemble. Le silence de la nuit, interrompu seulement par le bruit sourd des fiacres qui roulaient sur le boulevard, favorisait les images et les réflexions qui le torturaient. Il les voyait.

Réveillée en sursaut par des chants montés du trottoir, madame Nanteuil confirma la pensée sur laquelle elle s'était endormie.

— C'est ce que je dis toujours à Félicie : on ne doit pas se décourager. Il y a dans la vie de mauvais jours...

Chevalier fit signe qu'il y en avait.

— Mais ceux qui souffrent, — dit-il, — n'ont que ce qu'ils méritent. Il ne faut qu'un moment pour s'ôter tous les ennuis, pas vrai?

Elle approuva : certainement il y avait des chances subites, surtout au théâtre.

Il reprit d'une voix profonde, intérieure :

— Si l'on croit que c'est pour le théâtre que je me fais du mauvais sang... Le théâtre, je suis bien sûr de m'y faire une place, un jour, et belle !... Mais à quoi sert d'être un grand

artiste, si l'on n'est pas heureux? Il y a des ennuis bêtes qui sont terribles. Des douleurs qui vous battent les tempes par petits coups égaux et réguliers comme le tic tac de cette pendule et qui rendent fou.

Il s'arrêta; le regard sombre de ses yeux creux contemplait la panoplie suspendue au mur. Puis il reprit :

— Ces ennuis bêtes, ces douleurs ridicules, si on les supporte trop longtemps, c'est qu'on est un lâche.

Et il tâta l'étui du revolver qu'il portait sans cesse dans sa poche.

Madame Nanteuil l'écoutait, sereine, avec cette douce volonté de ne rien savoir, qui était tout son génie dans la vie.

— Une chose terrible aussi, — dit-elle, — c'est la cuisine. Félicie est dégoûtée de tout. On ne sait que lui faire.

A partir de ce moment, la conversation languissante se traîna en paroles détachées, qui n'avaient que peu de sens. Madame Nanteuil, la bonne, le feu de coke, la lampe, l'assiette de charcuterie, dans une tristesse morne, attendaient Félicie. Il était une heure du matin. La souffrance de Chevalier était maintenant abondante et tranquille. Il possédait la certitude. Les voitures, plus rares, roulaient plus sonores sur la chaussée. Le bruit d'une de ces voitures s'arrêta devant la maison. Quelques instants après, il entendit le petit grillotis de la clé dans la serrure, le choc d'une porte, des pas légers dans l'antichambre.

La pendule marquait une heure vingt-trois minutes. Il fut tout à coup agité de trouble et d'espérance. C'était elle! Qui sait ce qu'elle dirait? Peut-être qu'elle expliquerait ce retard de la façon la plus naturelle.

Félicie entra dans la salle à manger, les cheveux en désordre, l'œil brillant, les joues blanches, les lèvres avivées et froissées, lasse, indifférente, muette, heureuse, jolie, ayant l'air de garder sous son manteau, qu'elle tenait des deux mains fermé sur elle, un reste de chaleur et de volupté.

Sa mère lui dit :

— Je commençais à être inquiète... Tu ne te défais pas?

Elle répondit :

— J'ai faim.

Elle se jeta sur une chaise, devant la petite table ronde.

Rejetant son manteau sur le dossier, elle découvrit son buste fin dans sa petite robe noire de pensionnaire, et, le coude gauche sur la toile cirée de la table, elle se mit à piquer de sa fourchette les tranches de saucisson.

— Est-ce que ça a bien marché, ce soir? — demanda madame Nanteuil.

— Très bien.

— Tu vois? Chevalier est venu te tenir compagnie. C'est gentil à lui, n'est-ce pas?

— Ah! Chevalier... Eh bien! qu'il se mette à table.

Et, sans plus répondre aux questions de sa mère, elle mangeait, avide et charmante, comme Cérès chez la vieille femme. Puis elle repoussa son assiette et, renversée sur sa chaise, les paupières mi-closes, la bouche entr'ouverte, elle sourit d'un sourire qui ressemblait à un baiser.

Madame Nanteuil, ayant pris son vin chaud, se leva.

— Vous m'excuserez, monsieur Chevalier : j'ai mes comptes à mettre à jour.

Tels étaient les termes par lesquels elle annonçait ordinairement qu'elle allait se coucher.

Resté seul avec Félicie, Chevalier lui dit violemment :

— C'est bête! c'est lâche! mais je t'aime à en devenir fou... Tu entends, Félicie?

— Pour sûr, que j'entends! Tu n'as pas besoin de parler si haut.

— C'est ridicule, n'est-ce pas?

— Non, ce n'est pas ridicule, c'est...

Elle n'acheva pas.

Il s'approcha d'elle, tirant sa chaise sous lui :

— Tu es rentrée à une heure vingt-cinq. C'est Ligny qui t'a reconduite, j'en suis sûr. Il t'a reconduite en fiacre. J'ai entendu la voiture s'arrêter devant ta maison.

Comme elle ne répondait pas, il reprit :

— Dis le contraire!

Elle se tut. Et il répéta d'une voix pressante et comme suppliante :

— Dis que non!...

Si elle avait voulu, d'une parole, d'un seul mot, d'un petit mouvement de la tête et des épaules, elle l'aurait rendu très

doux et presque heureux, Mais elle garda un silence méchant. Les lèvres serrées, le regard lointain, elle semblait perdue dans un rêve.

Il poussa un soupir rauque :

— Imbécile que j'étais, je ne pensais pas à cela ! Je me disais que tu reviendrais chez toi, comme les autres jours, avec madame Doulce, ou toute seule... Ah ! si j'avais su que tu te ferais reconduire par cet individu !...

— Eh bien ! qu'est-ce que tu aurais fait, si tu avais su ?

— Je vous aurais suivis, pardi !

Elle arrêta durement sur lui ses prunelles trop claires :

— Ça, je te le défends, tu m'entends ! Si j'apprends que tu m'as suivie une seule fois, je ne te revois plus. D'abord, tu n'as pas le droit de me suivre. Je suis libre de faire ce que je veux, peut-être ?

Suffoqué de surprise et de colère, il balbutia :

— Pas le droit ? Pas le droit ?... Tu dis que je n'ai pas le droit ?...

— Non. tu n'as pas le droit... Et puis, je ne veux pas.

Son visage prit une expression de dégoût :

— C'est ignoble d'espionner une femme. Si tu essayes seulement une fois de savoir où je vais, je te fiche à la porte, et ce ne sera pas long.

— Alors, — murmura-t-il, plein de stupeur, — nous ne sommes rien l'un pour l'autre, je ne suis rien pour toi... Nous n'avons pas été ensemble... Voyons, Félicie, rappelle-toi...

Mais elle, impatientée :

— Ah ! qu'est-ce que tu veux que je me rappelle ?...

— Félicie, pense que tu t'es donnée à moi !

— Tu ne veux pas pourtant, mon cher, que j'y pense toute la journée. Ce serait abusif.

Il la regarda, quelque temps, avec plus de curiosité que de colère et lui dit, moitié amer et moitié doux :

— On peut dire que tu es rosse !... Sois-le, Félicie. Sois-le, tant que tu voudras. Qu'est-ce que ça fait, puisque je t'aime ? Tu es à moi, je te reprends ; je te reprends et je te garde. Voyons, je ne peux pas souffrir toujours comme une pauvre bête. Écoute. Je passerai l'éponge. Nous recommencerons notre amour. Et, cette fois, ce sera très bien. Et tu

seras à moi pour toujours, à moi seul. Je suis un honnête homme, tu sais. Tu peux compter sur moi. Je t'épouserai quand j'aurai une position.

Elle le regarda avec une surprise dédaigneuse. Il crut qu'elle avait des doutes sur son avenir dramatique, et, pour les dissiper, il dit, dressé sur ses longues jambes :

— Tu ne crois pas à mon étoile, Félicie? Tu as tort. Je me sens capable de grandes créations. Qu'on me donne un rôle, et on verra. Et je n'ai pas seulement la comédie en moi, j'ai le drame, j'ai la tragédie... Oui, la tragédie. Je sais dire les vers. Et c'est un talent qui se fait rare aujourd'hui... Aussi ne crois pas, Félicie, que je te fasse un affront en t'offrant de t'épouser. Loin de là!... Nous nous marierons plus tard, quand ce sera possible et convenable. Rien ne presse, bien sûr. En attendant, nous reprendrons nos bonnes habitudes de la rue des Martyrs... Tu te souviens, Félicie : nous y avons été si heureux! Le lit n'était pas large, mais nous disions : « Ça ne fait rien... » J'ai maintenant deux belles chambres dans la rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, derrière Saint-Étienne-du-Mont. Il y a ton portrait sur tous les murs... Tu y retrouveras le petit lit de la rue des Martyrs... Mais écoute-moi bien, j'ai trop souffert; je ne veux plus souffrir. J'exige que tu sois à moi, à moi seul.

Tandis qu'il parlait, Félicie était allée prendre sur la cheminée les cartes avec lesquelles sa mère jouait tous les soirs et elle les étalait sur la table.

— A moi seul... Tu m'entends, Félicie.

— Laisse-moi tranquille, je fais une réussite.

— Écoute-moi, Félicie. J'exige que tu ne reçoives plus dans ta loge cet imbécile...

Examinant ses cartes, elle murmura :

— Toutes les noires sont en bas.

— Cet imbécile, parfaitement. C'est un diplomate, et le ministère des Affaires étrangères, aujourd'hui, c'est le refuge des incapables.

Il haussa la voix :

— Félicie, dans ton intérêt comme dans le mien, écoute-moi.

— Ne crie donc pas : maman dort.

Il reprit d'une voix sourde :

— Sache bien que je ne veux pas que Ligny devienne ton amant.

Elle releva sa petite tête méchante :

— Et s'il l'est?...

Il fit un pas vers elle, sa chaise levée, la regarda d'un œil fou en riant d'un rire fêlé :

— S'il l'est, il ne le sera pas longtemps.

Et il laissa retomber sa chaise.

Maintenant elle avait peur. Elle s'efforça de sourire.

— Tu vois bien que je plaisante.

Elle réussit, après quelques efforts, à lui faire croire qu'elle lui avait parlé ainsi seulement pour le punir, parce qu'il devenait insupportable. Il se calma. Elle lui dit alors qu'elle était lasse, qu'elle tombait de sommeil. Il se décida enfin à s'en aller. Déjà sur le palier, il lui dit :

— Félicie, je te conseille, pour éviter un malheur, de ne plus recevoir Ligny.

Elle lui cria par la porte entre-bâillée :

— Tape au carreau de la loge pour qu'on t'ouvre !

IV

Dans la salle obscure, de grands pans de toile couvraient le balcon et les loges. L'orchestre était revêtu d'une housse immense, qui, retroussée sur les bords, laissait place à quelques figures humaines pâlissant en cette ombre, comédiens, machinistes, costumiers, amis du directeur, mères et amants d'actrices. Des yeux s'allumaient çà et là dans le creux noir des baignoires.

On répétait pour la cinquante-sixième fois la *Nuit du 23 octobre 1812*, drame célèbre, vieux de vingt ans, et qui n'avait pas encore été représenté à ce théâtre. La pièce était sue et l'on avait fixé au lendemain cette dernière répétition particulière que, sur les scènes moins austères que l'Odéon, on nomme la « répétition des couturières ».

Nanteuil n'était pas de la pièce. Mais elle avait eu affaire, ce jour-là, au théâtre, et, comme on lui avait dit que Marie-

Claire était exécrable dans le rôle de la générale Malet, elle était venue voir un peu, cachée au fond d'une baignoire.

La grande scène du « deux » commençait. Dans un décor représentant une mansarde de la maison de santé où le conspirateur était détenu en 1812, Durville, qui tenait le rôle du général Malet, venait de faire son entrée. Il répétait en costume : longue redingote bleue, avec le collet par-dessus les oreilles, culotte chamois à pont. Et déjà même il s'était fait une tête, la tête glabre et martiale des généraux de l'Empire, avec la patte de lièvre qui passa des vainqueurs d'Austerlitz à leurs fils les bourgeois de Juillet. Debout, le coude droit dans la main gauche et le front dans la main droite, il exhalait l'orgueil de sa voix profonde et de sa culotte collante.

— Seul, sans argent, du fond d'une prison, s'attaquer à ce colosse qui commande un million de soldats et qui fait trembler tous les peuples et tous les rois de l'Europe... Eh bien ! le colosse s'écroulera !

Du fond de la scène, le vieux Maury, qui faisait le conspirateur Jacquemont, donna la réplique :

— Il peut, en tombant, nous écraser dans sa chute.

Soudain des cris à la fois plaintifs et furieux s'élevèrent de l'orchestre.

L'auteur éclatait : c'était un homme de soixante-dix ans, qui bouillait de jeunesse.

— Qu'est-ce que je vois là, au fond? Ce n'est pas un acteur, c'est une cheminée. Il faudra faire venir les fumistes, les marbriers pour l'emporter de là... Maury, remuez-vous donc, sacrebleu !

Maury passa.

— Il peut, en tombant, nous écraser dans sa chute... Je reconnais que ce ne sera pas de votre faute, général. Votre proclamation est excellente. Vous leur promettez une constitution, la liberté, l'égalité... C'est du machiavélisme !

Durville répliqua :

— Et du meilleur. Race incorrigible, ils s'apprêtent à violer les

serments qu'ils n'ont pas faits encore, et, parce qu'ils mentent, ils se croient des Machiavels... Le pouvoir absolu, qu'en ferez-vous donc. imbéciles?...

La voix stridente de l'auteur grinça :

— Vous n'y êtes pas, Dauville.

— Moi? — demanda Durville étonné.

— Oui, vous, Dauville, vous ne comprenez pas un mot de ce que vous dites.

Pour humilier les cabots, pour abattre leur superbe, cet homme qui, de sa vie, n'avait oublié le nom d'une crémière ou d'un portier, dédaignait de retenir les noms des plus illustres comédiens.

— Dauville, mon ami, reprenez-moi ça.

Il jouait tous les rôles. Joyeux, funèbre, violent, tendre, impétueux, caressant, il prenait une voix tour à tour grave et flûtée; il soupirait, il rugissait, il riait, il pleurait. Il se transformait, ainsi que l'homme du conte populaire, en flamme, en fleuve, en femme, en tigre.

Dans les coulisses, les comédiens n'échangeaient entre eux que des propos insignifiants et brefs. Leur liberté de parole, leur facilité de mœurs, la familiarité de leurs habitudes ne les empêchaient pas de garder ce que, dans toute réunion d'hommes, il faut d'hypocrisie pour que les gens puissent se regarder les uns les autres sans horreur et sans dégoût. Même il régnait dans cet atelier d'art en pleine activité une belle apparence d'accord et d'union, un sentiment unanime créé par la pensée, haute ou médiocre, de l'auteur, un esprit d'ordre qui obligeait toutes les rivalités et tous les mauvais vouloirs à se changer en bonne volonté et en harmonieux concours.

Nanteuil, dans sa loge, se sentait mal à l'aise en pensant que Chevalier était là tout près et qu'elle allait le voir. Depuis l'avant-veille, depuis la nuit où il avait proféré d'obscures menaces, elle ne l'avait pas revu et la peur qu'il lui avait faite restait en elle. « Félicie, pour éviter un malheur, je te conseille de ne plus revoir Ligny »: qu'est-ce que cela voulait dire? Elle réfléchissait sur lui sérieusement. Ce garçon qui, l'avant-veille encore, lui paraissait insignifiant et banal, qu'elle avait bien trop vu, qu'elle savait par cœur, comme il lui apparaissait maintenant mystérieux et plein de secrets!

Comme elle s'apercevait tout à coup qu'elle ne le connaissait pas! De quoi était-il capable? Elle ne le savait pas et s'efforçait de le deviner. Qu'allait-il faire? Rien, sans doute. Tous les hommes qu'on quitte menacent et ne font rien. Mais Chevalier était-il un homme tout à fait comme les autres? On le disait fou. C'était une manière de parler. Mais elle ne savait pas elle-même s'il n'y avait pas en lui un peu de folie. A présent, elle l'étudiait avec un sincère intérêt. Très intelligente elle-même, elle ne lui avait jamais trouvé beaucoup d'intelligence; mais il l'avait surprise plusieurs fois par l'obstination de sa volonté. Elle se rappelait de lui des actes d'énergie sauvage. Naturellement jaloux, il y avait des choses qu'il comprenait. Il savait à quoi une femme est obligée, pour se faire une place au théâtre, ou pour avoir des toilettes; mais il ne voulait pas qu'on le trompât par amour. Était-ce un homme à commettre un crime, à faire un malheur? Voilà ce qu'elle ne pouvait découvrir. Elle se rappelait la manie que ce garçon avait de manier des armes. Quand elle allait le voir, rue des Martyrs, elle le trouvait toujours dans sa chambre démontant et nettoyant un vieux fusil. Pourtant il ne chassait jamais. Il se vantait d'être un excellent tireur et portait un revolver sur lui. Mais qu'est-ce que cela prouvait? Jamais encore elle n'avait tant pensé à lui.

Nanteuil s'inquiétait ainsi, dans sa baignoire, quand Jenny Fagette vint l'y rejoindre, Jenny Fagette, fine et frêle, la muse d'Alfred de Musset, qui, la nuit, brûlait ses yeux de pervenche à rédiger des courriers mondains et des articles de modes. Comédienne sèche, mais femme adroite, merveilleusement active, c'était la meilleure amie de Nanteuil. Elles se reconnaissaient l'une à l'autre de grandes qualités, et des qualités différentes de celles qu'elles se trouvaient à elles-mêmes, et elles agissaient de concert comme les deux grandes puissances de l'Odéon. Cependant Fagette faisait tout son possible pour prendre Ligny à son amie, non par goût, car elle était sèche comme un cotret et méprisait les hommes, mais dans l'idée qu'une liaison avec un diplomate lui procurerait certains avantages et surtout pour ne pas perdre l'occasion d'être rosse. Nanteuil le savait. Elle savait que toutes ses camarades, Ellen Midi, Duvernet, Herschell, Falempin, Stella, Marie-

Claire, voulaient lui prendre Ligny. Elle avait vu Louise Dalle, habillée comme une maîtresse de piano, ayant toujours l'air d'escalader l'omnibus et gardant jusque dans ses provocations et ses frôlements les apparences d'une irrémédiable honnêteté, poursuivre Ligny de ses jambes trop longues et l'obséder de ses regards de Pasiphaé pauvre. Et elle avait surpris, dans un couloir, la doyenne, cette bonne mère Ravaud, découvrant à l'approche de Ligny ce qui lui restait encore, ses magnifiques bras, depuis quarante ans illustres.

Fagette montra à Nanteuil avec dégoût, d'un bout de doigt ganté, la scène sur laquelle s'agitaient Durville, le vieux Maury et Marie-Claire.

— Regarde-moi ces gens-là. Ils ont l'air de jouer à soixante mètres sous l'eau.

— C'est parce que les herses ne sont pas allumées, — observa Nanteuil.

— Non, non. Ce théâtre a toujours l'air d'être au fond de l'eau. Et dire que moi aussi, tout à l'heure, je vais entrer dans l'aquarium... Nanteuil, il ne faut pas que tu restes plus d'une saison dans ce théâtre. On s'y noie. Mais regarde-les, regarde-les donc!

Durville devenait presque ventriloque, pour paraître plus grave et plus mâle :

— La paix, l'abolition des droits réunis et de la conscription, une haute solde pour la troupe; à défaut d'argent, quelques mandats sur la banque, quelques grades distribués à propos, ce sont là des moyens infaillibles.

Madame Doulce entra dans la loge. Ayant entr'ouvert son manteau tragiquement doublé d'antiques peaux de lapin, elle découvrit un petit livre écorné.

— Ce sont les lettres de madame de Sévigné, dit-elle. Vous savez que je fais dimanche prochain une lecture des plus belles lettres de madame de Sévigné.

— Où ça? — demanda Fagette.

— Salle Renard.

Ce devait être une salle ignorée et lointaine. Nanteuil et Fagette ne la connaissaient pas.

— Je donne cette lecture au bénéfice des trois pauvres

orphelins qu'a laissés l'artiste Lacour, mort si tristement de phtisie, cet hiver. Mes mignonnes, je compte sur vous pour placer des billets.

— C'est vrai, tout de même, qu'elle est ridicule, Marie-Claire! — dit Nanteuil.

On gratta à la porte de la baignoire. C'était Constantin Marc, le jeune auteur d'une pièce que l'Odéon allait mettre tout de suite en répétition, *la Grille*, et Constantin Marc, bien que campagnard et vivant dans les bois, ne pouvait plus désormais respirer que dans le théâtre. Nanteuil devait jouer le grand rôle de la pièce : il la regardait avec émotion, comme l'amphore précieuse destinée à contenir sa pensée.

Cependant Durville s'enrouait :

— Et si la France ne peut être sauvée qu'au prix de notre vie et de notre honneur, je dirai comme Vergniaud : « Périsse notre mémoire! »

Fagette désigna du doigt un jeune homme bouffi qui se tenait, la canne sous le menton, à l'orchestre.

— Est-ce que ce n'est pas le baron Deutz?

— Tu le demandes! — répondit Nanteuil. — Ellen Midi est de la pièce. Elle joue dans le quatre. Le baron Deutz est venu se montrer.

— Attendez un peu, mes enfants, je vais dire un mot à ce malotru, qui m'a rencontrée hier sur la place de la Concorde et qui ne m'a pas saluée.

— Le baron Deutz?... Il ne t'a pas vue!...

— Il m'a parfaitement vue. Mais il était en famille. Je vais le moucher; vous allez voir, mes amis.

Elle l'appela tout doucement.

— Deutz! Deutz!

Le baron s'approcha et vint s'accouder, souriant et satisfait, au rebord de la baignoire.

— Dites donc, monsieur Deutz, hier, quand vous m'avez rencontrée, vous étiez donc en bien mauvaise compagnie, que vous ne m'avez pas saluée?

Il la regarda, surpris :

— Moi? J'étais avec ma sœur.

— Ah!...

Et, sur la scène, Marie-Claire, suspendue au cou de Durville, s'écriait :

— Va! triomphe ou succombe; dans la bonne ou la mauvaise fortune, ta gloire est égale. Et, quoi qu'il arrive, je saurai me montrer la femme d'un héros.

— Passez, madame Marie-Claire! — dit Pradel.

A ce moment, Chevalier fit son entrée, et tout aussitôt l'auteur, s'arrachant les cheveux, vomit des imprécations :

— Ce n'est pas une entrée, c'est un écroulement, c'est une catastrophe, c'est un cataclysme. Bonté divine! un bolide, un aérolithe, un morceau de lune tomberait sur la scène que ce ne serait pas un si effroyable désastre... Je retire ma pièce!... Chevalier, recommencez votre entrée, mon garçon.

Le peintre qui avait dessiné les costumes, Michel, jeune homme blond à la barbe mystique, était assis à la première travée, sur un bras de fauteuil. Il se pencha à l'oreille de Roger, le décorateur :

— Et dire que c'est la cinquante-sixième fois qu'il attrape Chevalier avec cette impétuosité, l'auteur!

— Tu sais : il est bigrement mauvais, Chevalier, — répondit Roger sans hésitation.

— Ce n'est pas qu'il est mauvais, — reprit Michel avec indulgence. — Mais il a toujours l'air de rire, et il n'y a rien de pis pour un comique. Je l'ai connu tout petit à Montmartre. A la pension, ses maîtres lui demandaient : « Pourquoi riez-vous? » Il ne riait pas, il n'avait pas envie de rire : il recevait des gifles toute la journée. Ses parents voulaient le mettre dans les produits chimiques. Mais il rêvait le théâtre et passait ses journées sur la butte, dans l'atelier du peintre Montalent. Montalent travaillait alors, nuit et jour, à sa *Mort de saint Louis*, une grande machine qui lui était commandée pour la cathédrale de Carthage. Un jour, Montalent lui dit...

— Un peu de silence! — cria Pradel.

— ... lui dit : « Chevalier, puisque tu n'as rien à faire, pose-moi donc Philippe le Hardi. — Je veux bien », dit Chevalier. Montalent lui fit prendre l'attitude d'un homme accablé de douleur. De plus, il lui plaqua sur les joues deux larmes grandes comme des verres de lunettes. Il termine son tableau, l'expédie

à Carthage et fait monter six bouteilles de champagne. Trois mois après, il recevait du Père Cornemuse, chef des missions françaises en Tunisie, une lettre lui annonçant que le tableau de la *Mort de saint Louis*, ayant été mis sous les yeux du cardinal-archevêque, avait été refusé par Son Éminence à cause de l'expression indécente de Philippe le Hardi, qui regardait en riant le saint roi, son père, expirant sur la paille. Montalent n'y comprenait rien; il était furieux et voulait faire un procès au cardinal-archevêque. Il reçoit son tableau, le déballe, le contemple dans un sombre silence, et s'écrie tout à coup : « C'est vrai que Philippe le Hardi a l'air de se gondoler. J'ai été stupide : je lui ai donné la tête de Chevalier, qui a toujours l'air de rire, l'animal ! »

— Taisez-vous donc ! — hurla Pradel.

Et l'auteur s'écria :

— Pradel, mon bon ami, mettez-moi tout ce monde-là dehors.

Il mettait en scène infatigablement :

— Un peu plus en arrière, Trouville, là... Chevalier, vous vous approchez de la table, vous prenez les papiers les uns après les autres, et vous dites : « Sénatus-consulte... ordre du jour... dépêches pour les départements... proclamation... » Comprenez-vous?

— Oui, maître... « Sénatus-consulte... ordre du jour... dépêches pour les départements... proclamation... »

— Allons, Marie-Claire, mon enfant, du mouvement, sacrebleu! passez... C'est ça, très bien... Repassez; très bien, très bien, hardi donc !. . Ah! la misérable! elle f... tout par terre!... Dauville, mon bon ami, qu'est-ce que vous faites là devant le trou du souffleur? Vous n'en bougez pas! Mettez-vous donc une fois pour toutes dans la tête que vous n'êtes pas la statue du général Malet, que vous êtes le général Malet lui-même, et que ma pièce n'est pas un catalogue de figures de cire, mais une tragédie vivante, émouvante, qui vous arrache des larmes et...

Il ne put achever et sanglota longtemps dans son mouchoir. Puis il rugit :

— Sacré tonnerre! Pradel, Roger? où est Roger? Ah! le voilà, le gredin... Roger, je vous avais dit de rapprocher le

poêle de la lucarne. Vous ne l'avez pas fait. A quoi pensez-vous, mon ami?

On se trouvait arrêté tout à coup par une difficulté grave. Chevalier, porteur de papiers d'où dépendait le sort de l'Empire, devait s'échapper de la maison d'arrêt par la lucarne. Le jeu de scène n'avait pas été réglé encore : il n'avait pu l'être avant la plantation du décor. Et l'on s'apercevait que les mesures avaient été mal prises et que la lucarne n'était pas praticable.

L'auteur sauta sur la scène.

— Roger, mon ami, le poêle n'est pas au repère. Comment voulez-vous que Chevalier passe par la lucarne? Poussez-moi tout de suite ce poêle à droite.

— Je veux bien, — dit Roger ; — mais nous boucherons la porte.

— Comment, nous boucherons la porte?

— Parfaitement.

Le directeur, le régisseur, les machinistes, examinaient le décor avec une morne attention et l'auteur se taisait.

— Ne vous inquiétez pas, maître, — dit Chevalier. — Il n'y a besoin de rien changer : je sauterai bien.

Monté sur le poêle, il parvint en effet à saisir le bord de la lucarne et à s'élever sur les coudes, ce qui n'avait pas semblé possible.

Un murmure d'admiration s'éleva de la scène, des coulisses et de la salle : Chevalier avait donné une idée étonnante de sa force et de son adresse.

— Très bien! — s'écria l'auteur. — Chevalier, c'est parfait, mon ami... Cet animal-là est agile comme un singe. Pas un de vous ne serait fichu d'en faire autant. Si tous les rôles étaient tenus comme celui de Florentin, la pièce irait aux nues.

Nanteuil, dans sa loge, l'admirait presque. Pendant une seconde, il lui était apparu plus qu'homme, homme et gorille, et la peur qu'elle avait de lui s'était démesurément agrandie. Elle ne l'aimait pas, elle ne l'avait jamais aimé ; elle ne le désirait pas ; le temps était loin où elle avait bien voulu de lui, et, depuis quelques jours, elle n'imaginait pas le plaisir avec un autre que Ligny ; mais si elle s'était trouvée, en ce

moment, seule avec Chevalier, elle se serait sentie sans force, et elle aurait tâché de l'apaiser par sa soumission comme on apaise une puissance surnaturelle.

Sur la scène, pendant qu'un salon Empire descendait des frises, l'auteur, dans le bruit de la manœuvre, sous la chute des portants, tenait à la fois toute la troupe et tous les figurants et donnait en même temps à tous des conseils ou des exemples.

— Vous, la grosse, la marchande de gâteaux, madame Ravaut, vous n'avez donc jamais entendu crier dans les Champs-Élysées : « Régalez-vous! V'là le plaisir, mesdames ! » Ça se chante. Apprenez-moi cet air-là pour demain... Et toi, le tapin, passe-moi ta caisse : je vais t'apprendre comment on fait un roulement, sacrebleu !... Fagette, mon enfant, qu'est-ce que tu viens fiche au bal du Ministre de la police, si tu n'as pas de bas à coins d'or? Enfile-toi des bas de laine tricotée, tout de suite... C'est bien la dernière pièce que je donne à ce théâtre... Où est le colonel de la dixième cohorte? C'est toi?... Eh bien! mon ami, tes soldats défilent comme des porcs... Madame Marie-Claire approchez un peu, que je vous apprenne à faire la révérence.

Il avait cent yeux, cent bouches, et des bras, des mains partout,

Dans la salle, le régisseur serrait la main à M. Gombaut, des Sciences morales, venu en voisin.

— Vous direz ce que vous voudrez, monsieur Gombaut, ce n'est peut-être pas exact au point de vue des faits, mais c'est théâtre.

— La conspiration de Malet, — répondit M. Gombaut, — reste, et restera sans doute longtemps encore, une énigme historique. L'auteur de ce drame a profité des points obscurs pour y introduire des éléments dramatiques. Mais ce qui, pour moi, est hors de doute, c'est que le général Malet, bien qu'associé à des royalistes, était lui-même républicain et travaillait à rétablir le gouvernement populaire. Il prononça dans son interrogatoire une parole sublime et profonde. Quand le président du conseil de guerre lui demanda : « Quels étaient vos complices? » Malet répondit : « Toute la France, et vous-même, si j'avais réussi. »

Appuyé à la loge de Nanteuil, un vieux sculpteur, vénérable et beau comme un satyre antique, contemplait, l'œil humide et la bouche riante, la scène en ce moment agitée et bouleversée.

— Êtes-vous content de la pièce, maître ? — lui demanda Nanteuil.

Et le maître, qui ne connaissait au monde que des os, des tendons et des muscles, répondit :

— Oh ! oui, mademoiselle, oh ! oui. Il y a là une petite, la petite Midi, qui a une attache d'épaule, un joyau...

Il la dessina du pouce. Des larmes lui venaient aux yeux.

Chevalier demanda s'il pouvait entrer dans la baignoire. Il était content, moins encore de son prodigieux succès que de voir Félicie. Il s'imaginait, dans sa folie, qu'elle était venue pour lui, qu'elle l'aimait, qu'elle se redonnait.

Elle le craignait, et, comme elle était peureuse, elle le flatta :

— Mes compliments, Chevalier. Tu as été étourdissant. Ta sortie est étonnante. Tu peux me croire. Je ne suis pas seule à le dire. Fagette t'a trouvé prodigieux.

— Vrai ? — demanda Chevalier.

Ce moment fut un des plus heureux de sa vie.

Une voix stridente, partie des hauteurs désertes des troisièmes galeries, traversa la salle comme un sifflet de locomotive.

— On ne vous entend pas du tout, mes enfants : parlez plus haut et prononcez distinctement.

Et l'auteur apparut, infiniment petit, dans les ténèbres de la coupole.

Alors la voix des acteurs, groupés sur le devant de la scène, autour d'un flambeau de bouillotte, s'éleva plus distincte :

— L'Empereur laissera reposer trois semaines les troupes à Moscou : puis il s'élancera avec la rapidité de l'aigle à Saint-Pétersbourg.

— Pique, trèfle, atout, je marque deux points.

— Là, nous passerons l'hiver, et, au printemps prochain, nous pénétrerons dans l'Inde, en traversant la Perse, et c'en sera fait de la puissance britannique.

— Trente-six en carreau.

— Et moi, impériale d'as.

— A propos, messieurs, que dites-vous du décret impérial sur les comédiens de Paris, daté du Kremlin ? Voilà les querelles de mademoiselle Mars et mademoiselle Leverd terminées !

— Regardez donc, — dit Nanteuil, — elle est très gentille, Fagette, dans sa robe bleue Marie-Louise, garnie de chinchilla.

Madame Doulce tira de dessous ses fourrures une botte de billets fanés déjà pour s'être trop offerts.

— Maître, — dit-elle à Constantin Marc, — vous savez que je fais dimanche prochain une lecture des plus belles lettres de madame de Sévigné, avec commentaire, au bénéfice des trois pauvres orphelins qu'a laissés l'artiste Lacour, qui est mort cet hiver d'une manière si déplorable.

— Avait-il du talent ? — demanda Constantin Marc.

— Pas du tout, — dit Nanteuil.

— Eh bien, alors, en quoi sa mort est-elle déplorable ?

— Oh ! maître, — soupira madame Doulce, — n'affectez pas l'insensibilité.

— Je n'affecte pas l'insensibilité. Mais il y a une chose qui me surprend, c'est le prix que nous attachons à des existences qui ne nous intéressent en rien. Nous avons l'air de croire que la vie est en elle-même quelque chose de précieux. Pourtant la nature nous enseigne assez que rien n'est plus vil ni plus méprisable. Autrefois, on était moins barbouillé de sentimentalisme. Chacun tenait sa propre vie pour infiniment précieuse, mais ne professait aucun respect pour la vie d'autrui. On était alors plus près de la nature : nous sommes faits pour nous manger les uns les autres. Mais notre race faible, énervée, hypocrite, se plaît dans un cannibalisme sournois. Tout en nous entre-dévorant, nous proclamons que la vie est sacrée, et nous n'osons plus avouer que la vie, c'est le meurtre.

Chevalier paraissait choqué de ces dures paroles :

— Moi, — dit-il, — j'ai un profond respect pour la vie des hommes et des bêtes.

— Vraiment, monsieur Chevalier, vous ne trouvez pas naturel d'être meurtrier, et vous ne croyez pas que c'est seulement la peur d'être tué qui nous empêche de tuer ?

Chevalier, pensif, répondit :

— J'y ai réfléchi. Je crois que je ne pourrais tuer personne.

Alors Nanteuil, joyeuse, versa sur lui un regard de mépris. Elle ne le craignait plus et elle ne lui pardonnait pas de lui avoir fait peur.

Elle se leva.

— Bonsoir, j'ai mal à la tête... A demain, monsieur Constantin Marc.

Et elle sortit lestement.

Chevalier la poursuivit dans le couloir, dévala derrière elle l'escalier de la scène, et la rejoignit devant la loge du concierge.

— Félicie, viens dîner ce soir avec moi au cabaret. Je serai si content! Veux-tu?

— Oh! non, par exemple!

— Pourquoi ne veux-tu pas?

— Laisse-moi tranquille, tu m'ennuies.

Elle voulut s'échapper. Il la retint.

— Je t'aime tant! ne me fais pas trop souffrir.

Elle s'avança sur lui, et, les lèvres retroussées, serrant les dents, lui siffla aux oreilles :

— C'est fini! fini! fini! tu entends. J'en ai soupé, de toi.

Alors, très doux, très grave :

— C'est la dernière fois que nous causons nous deux. Écoute, Félicie, avant qu'il y ait un malheur, je dois t'avertir. Je ne peux pas te forcer à m'aimer. Mais je ne veux pas que tu en aimes un autre. Pour la dernière fois, je te conseille de ne pas revoir M. de Ligny. Je t'empêcherai d'être à lui.

— Tu m'empêcheras, toi? Pauvre ami!

Plus doucement, encore il répondit :

— Je le veux, je le ferai. On fait ce qu'on veut; seulement, il faut y mettre le prix.

V

Rentrée chez elle, Félicie eut une crise de larmes. Elle revoyait Chevalier l'implorant d'une voix lamentable, avec un air de pauvre. Elle avait entendu cette voix et vu cette mine

aux chemineaux exténués sur la route, quand sa mère, craignant que sa poitrine ne se prît, l'avait emmenée passer l'hiver à Antibes, chez une tante riche. Elle méprisait Chevalier de sa douceur et de sa tranquillité. Mais le souvenir de ce visage et de cette voix lui faisait mal. Elle ne put rien manger. Elle avait des étouffements. Le soir, une angoisse si cruelle la prit aux entrailles qu'elle eut peur de mourir. Elle pensa qu'elle éprouvait un tel énervement parce qu'elle était restée deux jours sans voir Robert. Il était neuf heures. Elle espéra le trouver encore chez lui et mit son chapeau.

— Maman, il faut que j'aille ce soir au théâtre. Je file.

Par égard pour sa mère, elle usait ainsi d'un langage voilé.

— Va, mon enfant, et ne rentre pas trop tard.

Ligny habitait chez ses parents. Il avait sous les combles du joli hôtel de la rue Vernet, un petit appartement de garçon, éclairé par des fenêtres rondes et qu'il appelait « son œil-de-bœuf ». Félicie le fit avertir par le portier qu'on l'attendait dans une voiture. Ligny n'aimait pas que les femmes vinssent trop souvent le relancer dans sa famille. Son père, très occupé des intérêts extérieurs de la France, demeurait dans une ignorance incroyable de ce qui se passait chez lui. Mais madame de Ligny se montrait attentive à faire observer les convenances dans sa maison. Et son fils était soucieux de satisfaire des exigences qui portaient sur les formes, sans jamais s'étendre au fond des choses. Elle le laissait entièrement libre d'aimer qui il voulait et c'est à peine si parfois, en de graves épanchements, elle lui donnait à entendre que la fréquentation des femmes du monde est utile aux jeunes gens. Aussi Robert avait-il toujours détourné Félicie de venir rue Vernet, et elle n'avait guère de raisons d'y aller. Il avait loué, boulevard de Villiers, une petite maison où ils pouvaient se voir tout à l'aise. Un soir déjà, au début de leur liaison, elle était venue le chercher dans la maison paternelle, et, comme il l'avait vue le matin même, cette indiscrétion l'avait agacé. Mais, cette fois, après deux jours passés sans elle, il fut très content de sa visite imprévue et descendit tout de suite.

Blottis dans le fiacre, ils allèrent à travers l'ombre et la neige, au pas tranquille du canasson, par les rues et les boulevards, et l'épaisse nuit enveloppa leurs amours.

L'ayant ramenée à sa porte :

— A demain, — lui dit-il.

— Oui, à demain, boulevard de Villiers. Viens de bonne heure !

Elle s'appuyait sur lui pour descendre de voiture. Brusquement, elle se rejeta en arrière.

— Là ! là ! entre les arbres... Il nous a vus... Il nous guettait.

— Qui donc ?

— Un homme... que je ne connais pas.

Elle venait de reconnaître Chevalier.

Elle descendit, sonna et, tremblante, attendit, plongée dans la pelisse de Robert, que la porte s'ouvrît. Puis elle le retint.

— Robert, monte avec moi. J'ai peur.

Non sans un peu d'impatience, il la suivit dans l'escalier.

Chevalier avait attendu Félicie, dans la petite salle à manger, devant l'armure de Jeanne d'Arc, en compagnie de madame Nanteuil, jusqu'à une heure du matin. Puis il était descendu et l'avait guettée sur le trottoir, et, quand il avait vu le fiacre s'arrêter devant la porte, il s'était dissimulé derrière un arbre. Il savait bien qu'elle reviendrait avec Ligny ; mais, en les voyant ensemble, il lui avait semblé que la terre s'entr'ouvrait, et, pour ne pas tomber, il s'était retenu au tronc de l'arbre. Il resta jusqu'à ce que Ligny fût sorti de la maison ; il l'observa qui, serré dans sa pelisse, gagnait sa voiture, fit deux pas pour s'élancer sur lui, s'arrêta, puis à grands pas descendit le boulevard.

Il allait, chassé par la pluie et le vent. Ayant trop chaud, il ôta son feutre et prit plaisir à sentir les gouttes d'eau froide sur son front. Il eut une vague conscience que des maisons, des arbres, des murs, des parapets passaient indéfiniment à ses côtés ; il allait, songeant.

Il se trouva, sans savoir comment il y était venu, sur un pont qu'il connaissait à peine et au milieu duquel se dressait une statue colossale de femme. Maintenant il était tranquille, il avait pris une résolution. C'était une vieille idée qu'il avait cette fois enfoncée dans son cerveau comme un clou, et qui le traversait de part en part. Il ne l'examinait même plus. Il calculait froidement les moyens d'exécuter ce qu'il avait

résolu. Il marcha devant lui, au hasard, absorbé, pensif, calme comme un géomètre.

Sur le pont des Arts, il s'aperçut qu'un chien le suivait. C'était un barbet jaune, qui avait de beaux yeux. Il lui parla :

— Tu n'as pas de collier. Tu n'es pas heureux. Mon pauvre ami, je n'ai rien à te donner.

A quatre heures du matin, il se trouva dans l'avenue de l'Observatoire. Découvrant les maisons du boulevard Saint-Michel, il en ressentit une impression douloureuse et, brusquement, rebroussa vers l'Observatoire. Le barbet avait disparu. Près du Lion de Belfort, Chevalier s'arrêta devant une tranchée profonde qui coupait la chaussée. Contre le remblai, sous une bâche soutenue par quatre pieux, un vieil homme veillait devant un brasier. Sous un bonnet de poil de lapin, son nez énorme flamboyait. Il leva la tête ; ses yeux, qui pleuraient, paraissaient tout blancs, sans prunelles dans un cercle de feu et de larmes. Il fourrait au fond de son brûle-gueule quelques brins de tabac de cantine, mêlés à des mies de pain, qui ne remplissaient pas même à demi le fourneau de la petite pipe.

— Voulez-vous du tabac, le vieux ? — demanda Chevalier en lui tendant sa blague.

L'homme fut lent à répondre. Il ne comprenait pas vite, et les politesses l'étonnaient.

Enfin il ouvrit une bouche toute noire :

— C'est pas de refus, — dit-il.

Et il se souleva à demi. Un de ses pieds était chaussé d'un vieux soulier, l'autre entouré de linges. Lentement, de ses mains engourdies, il bourrait sa pipe. Il tombait de la neige fondue.

— Vous permettez ? — dit Chevalier.

Et il se coula, sous la bâche, au côté du vieil homme. De temps en temps, ils échangeaient une parole.

— Sale temps !

— C'est un temps de saison. L'hiver est dur. L'été est préférable.

— Alors vous gardez le chantier, la nuit, mon bonhomme ?

Le vieux répondait volontiers aux questions. Avant qu'il parlât, sa gorge faisait entendre un susurrement très long et très doux :

— Je fais un jour une chose, un jour l'autre. Je bricole, quoi !

— Vous n'êtes pas de Paris ?

— Je suis natif de la Creuse. J'ai travaillé comme terrassier dans les Vosges. Je m'en suis parti, l'année qu'il est venu des Prussiens et d'autres peuples... Il y en avait des milliers. On ne peut pas comprendre d'où ils venaient... Tu as peut-être entendu parler de cette guerre des Prussiens, mon garçon ?

Il resta longtemps sans parler, puis :

— Comme ça, tu es en bordée, mon garçon. Tu ne veux pas rentrer au chantier ?

— Je suis artiste dramatique, — répondit Chevalier.

Le vieux, qui ne comprenait pas, demanda :

— Où qu'il est, ton chantier ?

Chevalier voulut être admiré du vieillard :

— Je joue la comédie dans un grand théâtre, — dit-il ; — je suis un des principaux acteurs de l'Odéon. Vous connaissez l'Odéon ?

Le gardien secoua la tête. Il ne connaissait pas l'Odéon. Après un très long silence, il rouvrit sa bouche noire :

— Comme ça, mon garçon, tu es en bordée. Tu veux pas rentrer au chantier, pas vrai ?

Chevalier lui répondit :

— Lisez le journal demain matin. Vous y verrez mon nom.

Le vieil homme essaya de trouver un sens à ces paroles ; mais c'était trop difficile, il y renonça et revint à ses pensées familières.

— Quand on est en bordée, c'est, des fois, pour des semaines et des mois...

Au petit jour, Chevalier reprit sa course. Le ciel était de lait. Les roues lourdes réveillaient les pavés. Des voix, çà et là, résonnaient dans l'air frais. La neige ne tombait plus. Il allait au hasard devant lui. A voir renaître la vie, il s'égayait presque. Sur le pont des Arts, il regarda longtemps couler la Seine, puis il reprit sa course. Sur la place du Havre, il vit un café ouvert. Une faible lueur d'aurore rougissait les glaces de la façade. Les garçons sablaient les carreaux et posaient les tables. Il se jeta sur une chaise :

— Garçon, une verte !

VI

Dans le fiacre, par delà les fortifications où s'allongeait le boulevard désert, Félicie et Robert se tenaient pressés l'un contre l'autre.

— Tu ne l'aimes pas ta Félicie, dis?... Est-ce que ça ne te flatte pas d'avoir une petite femme qu'on acclame, qu'on applaudit et dont on parle dans les journaux?... Maman colle dans un album les articles qu'on fait sur moi. L'album est déjà rempli.

Il lui répondait qu'il n'avait pas attendu qu'elle eût du succès pour la trouver charmante. Et, de fait, leur liaison avait commencé lorsqu'elle débutait obscurément à l'Odéon dans une reprise ignorée.

— Quand tu m'as dit que tu me voulais, je ne t'ai pas fait attendre, hein? Ça a été fait tout de suite. N'est-ce pas que j'ai eu raison? Tu es trop intelligent pour me juger mal de ce que je n'ai pas traîné les choses. En te voyant pour la première fois, j'ai senti que je serais à toi. Alors, ce n'était pas la peine de tarder. Je ne regrette pas. Et toi?

Le fiacre s'arrêta, à peu de distance des fortifications, devant une grille de jardin.

La grille, qui n'avait pas été peinte depuis longtemps, posait sur un mur enduit de cailloutage, assez bas et assez large pour que les enfants vinssent s'y percher. Elle était aveuglée à mi-hauteur par une plaque de tôle dentelée, et ne haussait pas à plus de trois mètres du sol ses pointes rouillées. Au milieu, entre deux piliers de maçonnerie surmontés de vases de fonte, cette grille formait une porte à double battant, pleine à sa partie inférieure et garnie, au dedans, d'une jalousie vermoulue.

Ils descendirent de voiture. Les arbres du boulevard dressaient sur quatre lignes, dans la brume, leurs légers squelettes. On entendait, à travers un vaste silence, le bruit décroissant de leur fiacre, qui regagnait la barrière, et le trot d'un cheval venant de Paris.

Elle dit en frissonnant :

— Comme c'est triste, la campagne!

— Mais, ma chérie, le boulevard de Villiers, ce n'est pas la campagne!

Il ne réussissait pas à ouvrir la grille, et la serrure grinçait.

Agacée, elle lui dit :

— Ouvre, je t'en prie : ce bruit me fait mal aux nerfs.

Elle s'aperçut que le fiacre venu de Paris était arrêté près de leur maison, à la distance d'une dizaine d'arbres; elle observa le cheval maigre et fumant, le cocher sordide, et demanda :

— Qu'est-ce que c'est que cette voiture?

— C'est un fiacre, ma chérie.

— Pourquoi s'arrête-t-il ici?

— Il ne s'arrête pas ici. Il s'arrête devant la maison à côté.

— Il n'y a pas de maison à côté; il y a un terrain vague.

— Eh bien! il s'arrête devant un terrain vague; qu'est-ce que tu veux que je te dise?...

— Je ne vois personne en sortir.

— Le cocher attend peut-être un voyageur.

— Devant le terrain vague?

— Sans doute, ma chérie... Cette serrure est rouillée.

Elle alla, en se dissimulant derrière les arbres, jusqu'à l'endroit où le fiacre était arrêté, puis elle revint vers Ligny qui avait enfin réussi à ouvrir la grille.

— Robert, les stores sont baissés.

— C'est qu'il y a des amoureux dedans.

— Est-ce que tu ne trouves pas que ce fiacre est bizarre?

— Il n'est pas beau. Mais tous les fiacres sont vilains. Entre.

— Est-ce que ce n'est pas quelqu'un qui nous suit?

— Qui veux-tu qui nous suive?

— Je ne sais pas... Une de tes femmes.

Mais elle ne disait pas ce qu'elle pensait.

— Entre donc, ma chérie.

Quand elle fut entrée :

— Referme bien la grille, Robert.

Devant eux s'étendait une petite pelouse ovale. Au fond s'élevait la maison, avec son perron de trois marches, sa marquise de zinc, ses six fenêtres et son toit d'ardoise.

Ligny l'avait prise en location, pour une année, à un vieil employé de commerce, dégoûté de ce que les rôdeurs lui volaient la nuit ses poules et ses lapins. Des deux côtés de la pelouse, une allée sablée conduisait au perron. Ils prirent l'allée qui était à leur droite. Le sable criait sous leurs pas.

— Aujourd'hui encore, — dit Ligny, — madame Simonneau a oublié de fermer les volets.

Madame Simonneau était une femme de Neuilly qui venait tous les matins faire le ménage.

Un grand arbre de Judée, tout penché et qui semblait mort, allongeait jusqu'à la marquise une de ses branches rondes et noires.

— Je n'aime pas bien cet arbre, — dit Félicie; — ses branches ont l'air de gros serpents. Il y en a une qui entre presque dans notre chambre.

Ils montèrent les trois marches du perron. Et, tandis qu'il cherchait dans le trousseau la clé de la porte, elle posa sa tête sur son épaule.

Félicie avait dans ses dévoilements une fierté tranquille qui la rendait adorable. Elle montrait un si paisible orgueil de sa nudité que sa chemise, à ses pieds, semblait un paon blanc.

Et quand Robert la vit nue et claire comme les ruisseaux et les étoiles :

— Au moins, — lui dit-il, — tu ne te fais pas prier, toi!... C'est singulier : il y a des femmes qui ne veulent, à aucun moment, qu'on leur voie seulement un petit bout de peau.

— Pourquoi? — demanda Félicie, en jouant avec les fils légers de sa chevelure.

Robert de Ligny avait la pratique des femmes. Pourtant il ne sentit pas combien cette question était insidieuse. Il avait reçu des enseignements moraux et il s'inspira, dans sa réponse, des professeurs dont il avait suivi les cours.

— Cela tient sans doute, — dit-il, — à l'éducation, à des principes religieux, à un sentiment inné qui subsiste alors même que...

Ce n'était point ainsi qu'il fallait répondre, car Félicie, haussant les épaules et mettant les poings sur ses hanches polies, l'interrompit vivement :

— Tu es naïf, toi... C'est qu'elles sont mal faites... L'éducation! la religion!... Ça me fait bouillir, d'entendre des choses pareilles... Est-ce que j'ai été plus mal élevée que les autres? Est-ce que j'ai moins de religion qu'elles?... Dis donc, Robert, combien en as-tu vu de femmes bien faites? Compte un peu sur tes doigts... Oui, il y en a des tas de femmes qui ne montrent ni leurs épaules, ni rien! Tiens, Fagette, elle ne se montre pas même aux femmes : pendant qu'elle passe une chemise blanche, elle tient la vieille entre ses dents. Bien sûr, que j'en ferais autant, si j'étais bâtie comme elle!

Elle se tut, s'apaisa et, tranquille dans son orgueil, elle coula lentement la paume de ses mains sur ses flancs, sur ses reins, et dit fièrement :

— Et ce qu'il y a de mieux, c'est qu'il n'y en a pas trop.

Elle savait ce que l'élégante minceur de ses formes donnait de grâce à sa beauté.

Maintenant, sa tête renversée baignait dans la chevelure blonde qui coulait de toutes parts; son corps gracile, un peu soulevé par un oreiller glissé sous les reins, était étendu sans mouvement; une jambe allongée au bord du lit brillait et le pied aigu la terminait en pointe d'épée. La clarté du grand feu allumé dans la cheminée dorait cette chair, faisait palpiter des lumières et des ombres sur ce corps inerte, le revêtait de splendeur et de mystère, tandis que les vêtements et le linge, couchés sur les meubles, sur le tapis, attendaient comme un troupeau docile.

Elle se souleva sur son coude, et, la joue dans la main :

— Ah! tu es bien le premier. Je ne te mens pas : les autres, ça n'existe pas.

Il n'était pas jaloux du passé et ne craignait pas les comparaisons. Il la questionna.

— Alors, les autres?...

— D'abord, il n'y en a que deux : mon professeur, et, naturellement, celui-là ne compte pas, et puis celui que je t'ai dit, un homme sérieux, que ma mère m'avait donné.

— Pas d'autre?

— Je te jure.

— Et Chevalier?

— Lui? Ah! non, par exemple!... Tu ne voudrais pas!

— Et l'homme sérieux, que ta mère t'avait donné, il ne compte pas non plus?

— Je t'assure qu'avec toi, je suis une autre femme. Ah! bien vrai! tu es le premier qui m'ait eue... C'est drôle, tout de même. Dès que je t'ai vu, je t'ai voulu. Tout de suite, j'ai eu envie de toi. J'avais deviné. A quoi? Je serais bien embarrassée de le dire... Oh! je n'ai pas réfléchi!... Avec tes manières correctes, sèches, froides, ton air de petit loup bichonné, tu m'as plu, voilà!... Maintenant, je ne pourrais pas me passer de toi. Oh! non, je ne le pourrais pas.

Il l'assura qu'en la possédant il avait eu de délicieuses surprises et il lui dit des choses caressantes et jolies qui toutes avaient été dites avant lui.

Elle lui prit la tête dans ses mains :

— C'est vrai que tu as des dents de loup. Je crois que c'est tes dents, qui, le premier jour, m'avaient donné envie de toi. Mords-moi.

Il la pressa contre lui et sentit ce corps souple et ferme répondre à son étreinte. Tout à coup elle se dégagea :

— Est-ce que tu n'entends pas crier le sable?

— Non.

— Écoute : j'entends un bruit de pas dans l'allée.

Assise, repliée sur elle-même, elle tendait l'oreille.

Il était déçu, agacé, irrité, et peut-être un peu blessé dans son amour-propre.

— Qu'est-ce qui te prend? C'est stupide.

Elle lui cria très sec :

— Tais-toi donc!

Elle épiait un bruit léger et proche comme de branches cassées.

Tout à coup elle sauta du lit avec une telle vivacité d'instinct et un mouvement si rapide de jeune animal que Ligny, bien qu'il fût peu littéraire, songea à la chatte métamorphosée en femme.

— Tu es folle! où vas-tu?

Elle souleva un bord du rideau, essuya la buée sur un coin de vitre et regarda par la fenêtre. Elle ne vit rien que la nuit. Tout bruit avait cessé.

Pendant ce temps, Ligny, rencogné dans la ruelle, maussade, grognait :

— Comme tu voudras, mais, si tu attrapes un rhume, tant pis pour toi!

Elle revint se couler dans le lit. D'abord il lui garda un peu rancune ; mais elle l'enveloppa d'une fraîcheur délicieuse. Et quand ils revinrent à eux, ils furent étonnés de voir à la montre qu'il était sept heures.

Il alluma la lampe, une lampe à pétrole en forme de colonne, avec une ampoule de cristal, dans laquelle la mèche s'enroulait comme un ténia. Elle se rhabilla très vite. Ils avaient un étage à descendre par un escalier de bois étroit et noir. Il passa le premier, la lampe à la main, et s'arrêta dans le couloir.

— Sors, ma chérie, avant que j'éteigne.

Elle ouvrit la porte, et, aussitôt, elle recula en poussant un grand cri. Elle venait de voir Chevalier sur le perron, les bras étendus, long, noir, dressé comme une croix. Il tenait un revolver à la main. L'arme ne brillait pas. Pourtant elle la vit très distinctement.

— Qu'est-ce qu'il y a? — demanda Ligny qui baissait la mèche de la lampe.

— Écoutez, et n'approchez pas! — cria Chevalier d'une voix forte. — Je vous défends d'être l'un à l'autre. C'est ma dernière volonté. Adieu, Félicie.

Et il mit dans sa bouche le canon du revolver.

Blottie au mur du couloir, elle ferma les yeux... Quand elle les rouvrit, Chevalier était couché sur le côté en travers de la porte. Il avait les yeux grands ouverts, l'air de regarder et de rire. Un filet de sang coulait de sa bouche sur la dalle du perron. Un tremblement convulsif agitait son bras. Puis il ne bougea plus. Replié sur lui-même, il avait l'air plus petit qu'avant.

Au coup de revolver, Ligny était accouru. Il souleva le corps dans la nuit noire. Puis, le reposant doucement sur la dalle, il frotta des allumettes que le vent soufflait aussitôt. Enfin, dans une lueur, il vit que la balle avait emporté un morceau du crâne et que les méninges étaient mises à découvert sur une surface grande comme le creux de la main, grise

et sanguinolente, très irrégulière, et dont les contours lui rappelèrent l'Afrique telle qu'elle est figurée dans les atlas. Et il fut pris devant ce mort d'un respect subit. Il le tira par les aisselles avec des précautions minutieuses jusque dans l'antichambre. Puis il l'abandonna et courut par la maison, cherchant et appelant Félicie.

Il la trouva dans la chambre à coucher qui, la tête sous les draps du lit défait, criait : « Maman! maman! » et récitait des prières.

— Ne reste pas là, Félicie.

Elle descendit avec lui l'escalier. Mais, dans le corridor :

— Tu sais bien qu'on ne peut pas passer.

Il la fit sortir par la porte de la cuisine.

ANATOLE FRANCE

(*A suivre.*)

LES THÉATRES DE LONDRES

AU TEMPS DE SHAKESPEARE

« Le septième jour de mai 1613, la onzième année du règne de notre souverain seigneur, Jacques, par la grâce de Dieu, roi d'Angleterre, France et Irlande, défenseur de la foi, et la quarante-sixième de son règne en Écosse, entre Édouard Alleyn, de Dulwich, écuyer, d'une part, et John Benson, de Westminster, maçon, d'autre part, est convenu... » que le maçon construira et l'écuyer paiera « un certain édifice de briques, comprenant une chapelle, une école et douze maisons de pauvres », le tout orné de porches, de piliers doriques et d'une tour haute de soixante pieds, avec quatre clochetons. Ainsi débute l'acte par lequel Édouard Alleyn, présentement écuyer et jadis acteur, enrichi par son métier et par des spéculations diverses, pourvoit à l'érection de son « collège de la Grâce-Dieu », à Dulwich, près Londres, où devaient être instruits des enfants et abrités des vieillards.

Le collège a traversé les révolutions et les guerres civiles et subsiste encore. Dès les premiers pas dans l'antique demeure, on reconnaît, à la fois, les intentions pieuses du fondateur et aussi les souvenirs du métier qui l'enrichit. Dans quelques salles, disposées en musée, se voit le portrait d'Alleyn lui-même, avec cette haute taille et cette belle prestance qu'il avait fait admirer dans son rôle de Faust; le portrait de Nathaniel Field, célèbre par la manière dont il tenait, en sa



jeunesse, les rôles de femmes ; celui de Burbage, le roi Lear, l'Hamlet, l'Othello de Shakespeare. Dans la bibliothèque, classés maintenant avec le plus grand soin, sont conservés des monceaux de lettres, notes, comptes, inventaires, longtemps abandonnés à leur sort dans la poussière et l'humidité. Ces documents déchirés, tachés, rongés par les bords, étaient les papiers privés d'Alleyn, grossis de ceux de son beau-père et associé Philippe Henslowe[1]. Ce sont, pour l'histoire du théâtre anglais, lors de sa plus brillante période, des textes de valeur incomparable. Car le fondateur de Dulwich, s'il n'appartint jamais à la troupe de Shakespeare, mais bien à une troupe rivale, celle du « lord Amiral », exerça sa profession d'acteur tout juste dans le même temps que le grand homme.

D'autres documents permettent de combler les vides de cette riche collection : plans et vues de Londres sous Élisabeth, croquis dessiné par un voyageur hollandais et représentant l'intérieur d'un des théâtres de la capitale, lettres et comptes de diverse provenance, et surtout allusions semées en foule dans les innombrables comédies de l'époque.

En rapprochant ces renseignements épars, tous contemporains, et qui se contrôlent l'un l'autre, on peut arriver à se faire une idée précise de ce qu'étaient les théâtres de Londres au temps de Shakespeare, des acteurs, des auteurs et du public qui les fréquentaient, de la manière enfin dont une représentation était conduite : avec quels costumes, dans quels décors et grâce à quels jeux de scène.

I

Quatre Tudors avaient déjà disparu et, depuis bien des années, la reine Élisabeth avait succédé à la reine Marie, sans que rien indiquât encore l'extraordinaire développement qu'allait prendre, en Angleterre, l'art dramatique. Pendant la

1. Ils se donnent, dans leurs lettres, les noms de père et de fils ; dans la réalité, le lien de parenté était assez mince : Alleyn avait épousé Jeanne Woodward, fille, d'un premier lit, de la femme d'Henslowe.

majeure partie du XVIe siècle, ce pays eut, si l'on peut ainsi dire, la littérature théâtrale de tout le monde : mêmes mystères, mêmes moralités, mêmes farces qu'en France et ailleurs. Les différences étaient faibles et n'ont attiré l'attention que parce que, plus tard, elles devinrent énormes. Paris avait vu bâtir dès 1548, son premier théâtre permanent; Londres, à cette date, n'en avait aucun. Les troupes d'acteurs donnant des représentations dans la capitale anglaise et en province étaient nombreuses; mais ce n'était pas là un trait spécial au pays; il y en avait de pareilles dans toutes les contrées fortement influencées par la Renaissance : en France, en Italie, en Espagne. Les unes étaient attachées à la personne des grands seigneurs; les autres, « sans aveu », se formaient et se déformaient au hasard des circonstances, compromettaient l'art dramatique tout entier par leurs désordres et tombaient périodiquement sous le coup de lois draconiennes. Henri VIII prescrit, en 1546, de rafler dans Southwark tout ce qu'on y pourra découvrir de « ruffians, vagabonds, acteurs », etc., et de les envoyer, sans autre forme de procès, ramer « sur certaines galères » lui appartenant. Élisabeth fait brûler au fer rouge et fouetter par les rues, « nus de la ceinture à la tête, et jusqu'à ce que le sang coule », tous ménestrels, montreurs d'ours, charlatans et acteurs, « à moins qu'ils n'appartiennent à quelque baron du royaume ».

Le premier soin d'une troupe en formation était donc de se donner pour protecteur « quelque baron du royaume », et elle le trouvait d'ordinaire assez facilement. Il n'en résultait pour le noble ni dépense ni peine : il permettait à la troupe de porter son nom, de se dire à son service; il constatait le fait par une lettre servant de passeport et de sauvegarde aux acteurs. C'était du bel air que d'avoir ses comédiens.

Pendant la plus grande partie du siècle, ces troupes jouèrent où elles purent : dans la salle des châteaux où, à l'exemple des jongleurs et ménestrels d'autrefois, elles étaient toujours les bienvenues (« Qu'on les mène à l'office, dit le lord de la *Mégère apprivoisée*, recevant des comédiens de passage, qu'ils soient traités en amis et qu'on ne les laisse manquer de rien »), sur la place publique, dans le *guildhall* des villes de province, dans les jeux de paume, les granges, enfin

et surtout dans les cours d'hôtelleries. Ces cours étaient, d'ordinaire, entourées de galeries desservant les chambres et d'où les spectateurs privilégiés voyaient à leur aise; les autres étaient debout dans la cour, qui tenait lieu de parterre. Des auberges de ce genre subsistent un peu partout, et même on en construit encore aujourd'hui : il y en a une du xve siècle à Gloucester, une moins ancienne à Chinon, une moderne à Parme. La vieille hôtellerie du *Tabard*, dans Southwark, d'où était parti Chaucer pour son mémorable voyage, et qui existait toujours sous Élisabeth, offrait cette disposition; d'autres, dans le cœur de la ville, étaient si assidument fréquentées par les troupes d'acteurs, qu'elles étaient considérées comme de vrais théâtres : lieux de plaisir, centres d'iniquité, grondait déjà la municipalité mécontente, qui en réclamait la suppression.

L'amour grandissant de la foule anglaise pour les spectacles et l'hostilité persistante des autorités urbaines eurent un résultat décisif. Le 13 avril 1576, James Burbage, menuisier et acteur de la troupe du comte de Leicester, prit à bail, pour vingt et un ans, une partie des terrains appartenant jadis au monastère supprimé d'Holywell et y construisit le premier vrai théâtre de Londres. Le choix du lieu est remarquable : entre deux dangers, celui de rebuter le spectateur par la distance à parcourir et celui de demeurer sous l'autorité du lord maire, Burbage n'hésita pas et choisit le moindre : il campa son théâtre au nord de la ville, hors des murs, près des champs appelés Finsbury Fields, paroisse de Shoreditch, au delà des limites de la redoutable juridiction municipale. Son théâtre, premier du genre, fut, par excellence, *le Théâtre*, et n'eut pas d'autre nom. L'événement lui donna raison : la foule fût allée bien plus loin pour assister aux représentations; elle accourut chez lui et vit là, pour la première fois, Hamlet sur la scène, dans la vieille pièce dont Shakespeare devait tirer son chef-d'œuvre.

L'exemple était à peine donné qu'il fut imité, avec un empressement et un succès montrant combien s'était accru le goût de la population anglaise pour l'art dramatique. Le Théâtre fut ouvert dès 1576; la même année ou la suivante, la *Courtine* s'élevait tout à côté. Une troisième salle (mais

alors le Théâtre avait été démoli) fut construite dans la même région, en dehors de Cripplegate, en 1599 : le théâtre de la *Fortune*. Ce quartier avait déjà mauvaise réputation auparavant; il en eut une exécrable ensuite : « la rue peu chaste de Shoreditch », lit-on dans une comédie de 1599.

A l'extrémité opposée de la ville, vers le sud, un autre quartier était particulièrement propre aux exhibitions théâtrales : ce joyeux faubourg de Southwark, bourdonnant et chantant, point d'aboutissement de la grand'route de Douvres, rempli d'auberges, de tavernes et de mauvais lieux, scandale des gens bien pensants, joie des autres et dont une partie, du moins, continuait d'être soustraite à la juridiction du maire. Le poète contemporain, John Donne, parle, dans une de ses élégies, d'un amoureux qui se moque des espions du mari, « comme les habitants de la rive droite de la Tamise se moquent du maire de Londres ». La foule connaissait, dès longtemps, le chemin de Southwark, grâce aux cirques pour combats de taureaux, d'ours et de chiens qui y avaient été anciennement construits [1], « jeu royal », dont le monopole s'achetait cher et rapportait beaucoup. Jacques Grévin avait visité ces enclos dans son exil de 1561 :

Je vois ore un taureau, ore un ours qui se dresse
Contre l'assaut mordant des dogues pleins d'adresse;
Je les vois combattant leurs forces employer.

Mais l'onde qui est sourde et la pierre muette,
Les bêtes sans raison ne me font qu'ennuyer,
Depuis qu'il me souvient de ceux que je regrette.

Dans cette région s'élevèrent successivement, d'abord un peu à l'écart et à une époque inconnue, le théâtre de *Newington Butts;* puis, tout près de la rivière, celui de la *Rose*, construit en 1592; celui du *Cygne*, vers 1596; le fameux *Globe*, bâti en 1598, par Burbage fils, avec les matériaux du Théâtre, transportés ici par lui peu après l'expiration de son bail; le théâtre de *l'Espérance*, hâtivement édifié en 1613, quand le Globe fut détruit par un incendie, afin de profiter

1. Les deux cirques pour ours et pour taureaux, tels qu'ils existaient avant les théâtres, sont très visibles dans la vue de Londres publiée par Bruin et Hogenberg dans leurs *Civitates orbis terræ*, 1577.

de la catastrophe, laquelle fut d'ailleurs réparée peu après. Le Globe reparut, dit le continuateur de Stow, « bien plus beau qu'avant ».

Trois de ces vastes bâtiments : la Rose, la Fortune et l'Espérance étaient dus à l'esprit d'entreprise du beau-père d'Alleyn, ce singulier Philippe Henslowe, établi dans Southwark dès 1577, et le génie du lieu. Homme d'affaires, banquier des troupes de comédiens, prêteur sur gages, brocanteur d'habits et de manuscrits de pièces, marchand de bois, tanneur et teinturier, propriétaire de théâtres, de maisons de rapport, d'auberges et de mauvais lieux, il inscrivait, en une orthographe sauvage, dans un grand registre qui est la perle des documents conservés à Dulwich, ses gains, ses prêts, toutes ses opérations. C'est comme une confession générale : on le voit âpre au gain, comptant à ses acteurs soixante-trois livres des costumes qui en valent quarante, rapace en diable, mais toutefois assez bon diable, accessible aux plaintes de ses faméliques pourvoyeurs de drames, prêtant toujours. Fort peu instruit, il écrit *Titus and ondronicus* pour Titus Andronicus, *Ponesciones Pillet* pour Ponce Pilate et *Cresse Daye* pour Cressida. Il ne se connaît guère en littérature et, avant de payer, passe les pièces qu'on lui offre à son gendre Alleyn ou à quelque comédien ou auteur de ses amis pour avoir leur opinion. Une sorte de comité de lecture, de forme rudimentaire, l'aidait ainsi dans ses choix. A quel point rudimentaire, on en jugera par la lettre suivante :

« M. Henslowe, j'ai écouté la lecture de cinq feuillets d'une pièce sur la Conquête des Indes et je n'ai aucun doute que ce doive être une très bonne pièce. C'est pourquoi, je vous prie de remettre aux auteurs quarante shillings à titre d'avance ; vous pouvez garder le commencement du manuscrit ; ils promettent que, la veille de Pâques, vous aurez le reste au complet.

» SAMUEL ROWLEY »

Henslowe, se jugeant suffisamment édifié, inscrivait au bas de la lettre : « Remis, le 4 avril 1601, quarante shillings ». Avec cela, un peu hypocrite à ce qu'il semble, le vieux prê-

teur, sans renoncer aux gains qu'il tirait de maisons plus que suspectes, ne manquait pas un prêche; il était marguillier de la grande église de Southwark et finit par y être enterré, comme dignitaire du lieu, non loin du poète Gower, l'ami de Chaucer.

Çà et là, dans l'espace intermédiaire entre le groupe des théâtres du nord et le groupe du midi, plusieurs autres scènes fonctionnèrent, périodiquement fermées, condamnées et rouvertes, les unes installées dans des hôtelleries (comme celle du *Taureau Rouge*), les autres indépendantes. La plus célèbre de ces dernières fut celle du *Blackfriars*, bâtie en 1596, malgré les continuelles protestations des voisins qui se plaignaient de l'immoralité de la clientèle, de l'encombrement des rues et des bruits de trompettes et tambours troublant tout le quartier et, en particulier, les dévots dans l'église prochaine. Si considérable, disaient-ils, est la multitude de voitures, amenant à la représentation « des gens de toute sorte, que les rues ne les peuvent contenir; elles s'accrochent l'une l'autre, culbutent les étalages des marchands, éparpillent à terre les denrées des boutiques et barrent aux habitants la porte de leurs maisons » : on risque, à sortir, « ses membres et sa vie ». Condamné à la destruction, le Blackfriars n'en survécut pas moins, et donna asile à quelques-uns des plus fameux drames de Shakespeare.

Cette salle et quelques autres, ouvertes dans le même espace intermédiaire *(Cockpit, Salisbury Court)*, étaient appelées « théâtres privés » : — simple manière de parler, car, bien entendu, elles étaient aussi publiques que possible. Mais elles étaient beaucoup plus petites que celles des faubourgs, et entièrement couvertes, avec une scène éclairée, partie aux chandelles (quoique les représentations fussent données, comme ailleurs, l'après-midi), partie au moyen de fenêtres, qu'on voilait pour obtenir le demi-jour convenable aux scènes nocturnes ou tragiques. Au parterre, moins mal fréquenté, les spectateurs étaient assis.

Ainsi doté, Londres se distinguait de toutes les villes d'Europe. Paris continuait de n'avoir que son même théâtre quadrangulaire, construit par les confrères de la Passion sur les terrains de l'hôtel des anciens ducs de Bourgogne, et qui



en avait pris le nom. Munis d'un monopole désastreux pour le développement de l'art dramatique dans la capitale, les confrères louaient leur salle aux troupes de comédiens plutôt qu'ils ne l'occupaient eux-mêmes; ils traquaient et faisaient châtier leurs concurrents avec tant de succès que Paris, la grand'ville, eut seulement en 1629 un deuxième théâtre permanent. La même année, Londres voyait construire sa dix-septième salle. Plusieurs des centres artistiques d'Italie avaient aussi des théâtres, vrais bijoux parfois, comme le fameux *Théâtre Olympique*, bâti sur les dessins de Palladio, à Vicence, et celui de Sabbioneta, élevé peu après par Scamozzi, en 1588[1]; mais c'était là œuvres de magnificence, construites par le prince ou par une société savante, destinées à un public d'élite et non pas au vulgaire. Le théâtre de Vicence, édifié pour l'Académie des *Olimpici* (d'où son nom), fut inauguré en 1585, en présence d'un auditoire de choix, par une représentation de *l'Œdipe Roi* de Sophocle.

Grande était donc la différence avec Londres: les voyageurs en étaient frappés; ils notaient le nombre des théâtres dans la capitale anglaise et l'afflux du peuple comme une des curiosités du pays. « Il y a, à Londres, » écrivait, en 1596, le Hollandais Jean de Witt, « quatre théâtres d'une beauté singulière: ils portent le nom de l'emblème qui leur sert d'enseigne, et ils offrent, chaque jour, des spectacles variés au populaire. Les deux plus remarquables sont au sud de la Tamise et s'appellent, d'après leur enseigne, la Rose et le Cygne. Deux autres sont hors de la ville, du côté nord; on y va en suivant la rue qui franchit la porte appelée épiscopale (Bishopsgate). » Le voyageur jugeait ces monuments si extraordinaires qu'il en dessina l'intérieur: son croquis, document unique à cette date, nous est heureusement parvenu[2]. « Londres, observait de son côté, l'Allemand Hentzner, en 1598, possède plusieurs théâtres, dans lesquels les acteurs anglais jouent, presque tous les jours, des comédies et des tragédies devant une masse considérable de spectateurs. »

Dominant la masse des menues maisons aux toits pointus,

1. Voir la *Revue* du 15 juillet 1899.

2. Retrouvé à Utrecht par le docteur Gaedertz.

ces constructions avaient environ trente-deux pieds de haut (dimensions du Globe et de la Fortune). A la différence des salles du continent, et sauf la Fortune, bâtie, par exception, en carré, les théâtres anglais étaient de forme ronde ou polygonale : « Ce rond, ce circuit », dit Drayton; « cet O de bois », dit Shakespeare. Le « jeu royal » des ours et taureaux avait habitué à cette forme qui convient, en effet, pour des jeux de cirque, où le spectacle est intéressant de toutes parts; de plus, Burbage en édifiant son théâtre, et, de même, la plupart de ses imitateurs, entendaient pouvoir utiliser leur bâtisse pour des représentations diverses et non pas seulement pour des drames : assauts d'escrime (art nouveau, d'importation étrangère, et qui faisait fureur), danses, sauts, culbutes, exercices sur la corde, et, après accord avec le concessionnaire du « jeu royal », combats d'animaux. Dans les établissements de cette espèce, les tréteaux qui constituaient la scène étaient mobiles et on les enlevait quand il fallait. La plupart de ces théâtres réunissaient alors les attractions que nous offrent le cirque, les arènes, le *music-hall*, la salle d'escrime et la Comédie-Française.

A l'entrée, se tenait le *gatherer* ou collecteur, avec sa boîte à monnaie : il demandait un penny aux spectateurs du parterre (même prix qu'à l'hôtel de Bourgogne, à Paris), un penny, deux pence ou trois pour les galeries, selon la place et l'étage; les privilégiés, assis sur la scène, payaient six pence. On entrait, et on se trouvait dans une cour circulaire plane et vide, à ciel ouvert, entourée de trois étages de galeries de bois : c'était le parterre; des escaliers, partant de cette cour, donnaient accès aux galeries. La scène, surélevée à hauteur d'homme, était « palissadée en dessous de bonnes, fortes et suffisantes planches de chêne » et percée d'une trappe permettant de faire sortir de terre les personnages surnaturels[1]. Adossée au grand mur du pourtour, elle s'avançait en carré sur le terre-plein de la cour, laissant sur ses côtés un vide, rempli, comme le reste du parterre, par des spectateurs debout. D'autres spectateurs, installés tout au fond de la scène, dans une sorte de loge dite loge des lords, « the lords' room »,

1. « Envy arises in the midst of the stage... Descends slowly ». Ben Jonson, *Poetaster*, 1601.

ménagée au-dessus de la chambre commune des acteurs, « tiring house », voyaient les comédiens de dos. Ce n'en étaient pas moins des places d'honneur, car on était assis et chez soi, à l'abri des voisinages déplaisants. Les acteurs étaient donc entourés de spectateurs de tous côtés.

Quand il pleuvait, le parterre se mouillait, ce qui était sans importance : on était habitué à la chose; les chapeaux et manteaux servaient de parapluies. Cependant, lorsque la saison était par trop mauvaise, les recettes s'en ressentaient. « Cet hiver », dit un acteur dans une pièce de Jonson, « nous a rendus misérables comme des serpents affamés. » La scène avait un toit qui la couvrait, tantôt en partie, comme au Cygne (et en cas de pluie, les artistes se retiraient dans la portion abritée), tantôt complètement, comme au Globe et à la Fortune, « avec des conduits de plomb disposés de façon à ramener l'eau en arrière » : car sans cela elle serait tombée sur la tête des spectateurs, inutile aggravation de leurs incommodités. Les galeries aussi avaient un toit, en chaume habituellement, plus tard en tuiles, quand l'incendie du Globe eut montré l'inconvénient du chaume : des flammèches, lancées par des canons qu'on tirait sur la scène, à une représentation de l'*Henri VIII* de Shakespeare, mirent le feu à la paille, et tout brûla en un instant. Au-dessus du toit de la scène, dominant la construction, une sorte de pignon s'élevait, portant le drapeau avec l'emblème du théâtre, et muni d'une baie par où le trompette de la compagnie venait annoncer, au moyen d'une sonnerie appropriée, aux présents qu'ils n'auraient plus à patienter beaucoup, aux absents qu'il fallait se hâter, et que le spectacle allait commencer.

La barbarie d'une bâtisse en planches, d'un toit de chaume et d'un parterre à ciel ouvert ne doit pas nous tromper sur l'aspect intérieur de ces théâtres : ils étaient fort agréables au regard; peints en couleurs vives, ornés de colonnes en bois tourné, badigeonnées à l'imitation du marbre, avec tant d'art que « les plus malins », *nasutissimi*, dit Jean de Witt, s'y laissaient prendre. Le vieux Théâtre même était qualifié de « somptueux », — il est vrai, dans l'écrit d'un sermonnaire hostile qui cherche à en exagérer la splendeur ; — mais les étrangers rendent à peu près le même témoignage. Ces édi-

fices sont d'une beauté remarquable, « visendæ pulchritudinis », disait de Witt. Coryat, visitant Venise en 1608, admirait les merveilles de la ville, mais non pas ses théâtres ; il avait vu mieux à Londres : « Leur salle est misérable, comparée à nos grandioses théâtres d'Angleterre. » Tous les comptes qui nous sont parvenus, toutes les allusions, montrent que le rôle du peintre était considérable chez nos voisins : « Nos théâtres *peints* », écrit Harvey à Spenser en 1579 ; et il veut user de l'épithète la plus caractéristique. Qu'on bâtisse ou qu'on répare, le peintre a fort à faire. L'entrepreneur qui se charge de construire la Fortune spécifie, car la chose est d'importance, que : « aucune manière de peinture ne le concerne, ni en ce qui regarde la bâtisse même, ni en ce qui touche la scène, la chambre des acteurs, ni aucune partie de l'édifice ». De la peinture était donc prévue pour la totalité et pour chacune des parties du bâtiment.

II

Avec une scène ainsi comprise, entourée de spectateurs de tous côtés, le décor était d'une réalisation difficile. La lecture de la masse considérable de documents, relatifs aux théâtres de Londres, qui nous sont parvenus permet de résumer d'un mot les usages d'alors : peu ou point de décors proprement dits, mais beaucoup de praticables et d'accessoires. Quelques tapisseries, *arras*, quelques tentures ou draperies, *hangings*, constituaient le principal de ce que nous appellerions décor. Une tapisserie, *arras*, dans le fond de la scène, couvrait la ou les portes donnant accès à la chambre des comédiens : c'était la principale coulisse, le moyen d'entrée et de sortie des acteurs, le lieu où se tenait l'auteur, quand il venait, fort ému, tout comme aujourd'hui, assister à une première représentation, — et d'où on l'entendait parfois jurer contre les acteurs, les musiciens, le costumier, tous et chacun[1]. Là encore se dissimulait le souffleur, *book-holder*, le livre en

1. « Stamp at the book-holder, swear for our properties, curse the poor tireman ». *Cynthia's Revels* de Ben Jonson, 1600.

main, ayant sous les yeux un tableau (dont quelques spécimens subsistent) où étaient marquées en grosses lettres les entrées des acteurs. Là enfin se cachait Polonius pour être tué par Hamlet; là s'endormait Falstaff et ses ronflements sonores mettaient l'auditoire en joie.

Les tapisseries figurent dans les inventaires des compagnies; les comédiens d'Henslowe se plaignaient, en 1614, qu'il gardât pour lui des *arras* qu'ils avaient payés de leurs deniers. Quand le tissu était rongé ou qu'il perdait ses couleurs, on le réparait économiquement au pinceau.

Des draperies ou *hangings* étaient disposées, suivant la pièce, de manière à pouvoir être déployées ou relevées : c'est par ce modeste procédé que la chambre d'Imogène était révélée aux regards dans le *Cymbeline* de Shakespeare, avec le coffre où s'enfermait le traître Iachimo, le lit où la jeune princesse dormait, et une tapisserie dans le fond, représentant la rencontre d'Antoine et de Cléopâtre. Quand Iachimo a noté tous les détails qui doivent tromper le crédule mari, « the scene closes », c'est-à-dire que les *hangings* retombent et la pièce se continue sur le reste de l'espace demeuré libre et qui est censé représenter « une autre chambre, contiguë à l'appartement d'Imogène ».

Ces étoffes étaient encore employées pour figurer le ciel et cacher les poulies par où descendait un accessoire. Cet accessoire était parfois un pendu (spectacle fréquent), parfois un grand aigle de bois portant Jupiter (dans *Cymbeline*), ou un trône enlevant dans les airs un prophète ou une déesse : « *Exit* Vénus, ou, si on peut, qu'on fasse descendre un fauteuil du haut du théâtre et qu'on la remonte[1]. » Des trônes vides qui montaient et descendaient servaient à représenter aux yeux de Faust, dans la fameuse pièce de Marlowe, les joies du Paradis auxquelles il devait renoncer. Faust n'en demandait pas davantage et, à l'idée de perdre sa place sur ces escarpolettes dorées, commençait aussitôt son fameux monologue désespéré. Le public, non plus, n'en demandait pas davantage : il était bon public et croyait, comme les enfants, tout ce qu'on voulait lui faire croire. « Vous ne verrez pas dans ma pièce, gron-

1. *Alphonsus, King of Arragon*, de Greene, vers 1589.

dait Jonson, de trône descendre en grinçant à la grande joie des jeunes garçons. » La foule savait le plus mauvais gré au rival de Shakespeare d'être si raisonnable et venait le moins possible à ses pièces. L'art du machiniste, sauf à la cour où l'on n'épargnait aucune dépense pour amuser la reine, n'avait guère progressé depuis le beau temps des mystères; dans l'édition de 1630 d'une pièce de Middleton, on lit encore une indication de jeu de scène ainsi formulée: « Un lit est poussé sur le théâtre, avec madame Allwit dedans. »

Les accessoires mobiles et les praticables en charpente avaient encore le grand avantage de permettre aux spectateurs de se reconnaître et de savoir où ils étaient: ville, forêt, falaise, chaumière ou château. A défaut de vrais décors, on avait des accessoires qui étaient des signes: un arbre pour une forêt, un clocher pour une cathédrale. Le mobilier des troupes était considérable et comprenait, outre les lits, tables, chaises et autres objets d'usage courant, des rochers de carton, des arbres aux fruits d'or, des monstres marins ou infernaux, des trônes et dais royaux. Un bâti en charpente, avec escalier intérieur, dissimulé aux regards derrière des planches peintes, permettait aux acteurs de jouer leur rôle sur les tours des villes où à la fenêtre des palais. Juliette, par ce procédé, pouvait s'accouder au balcon et voir, les yeux noyés de larmes, Roméo s'en aller, au chant de l'alouette, à travers le jardin des Capulets. Les bourgeois d'Harfleur paraissaient aux créneaux de leur cité pour répondre aux sommations d'Henri V, et ceux d'Angers entendaient, dans le *Roi Jean* de Shakespeare, les princes rivaux menacer leurs murs d'une canonnade prématurée. L'inventaire de la troupe du lord Amiral, en 1598, la montre nantie de quantité d'accessoires-décors de ce genre. Elle possédait un rocher, une tombe de Didon, un sépulcre à toutes fins, « une échelle double pour Phaéton » (couverte sans doute de toile peinte et formant plan incliné pour faciliter la chute), un fanal, deux clochers avec leur carillon, un autel, un arc-en-ciel, un dais de bois, un arbre à baies, un arbre à pommes d'or, « l'arbre de Tantale »; sans parler de quantité d'autres objets de première nécessité pour les drames sombres que les troupes anglaises jouaient si souvent : des têtes de bois qu'on apportait sur

la scène quand un personnage avait été décapité derrière les *hangings* ; une tête enchantée de Mahomet, qui parlait ; « des membres de Phaéton » qu'on montrait aux spectateurs après la chute, plusieurs cercueils, des « costumes de spectres », des têtes de lion, les trois têtes de Cerbère, etc. Nous n'avons pas d'inventaires concernant la troupe de Shakespeare, mais, pas plus que celle du lord Amiral, elle n'eût pu se passer de têtes de bois et de carton : têtes de Cloten, de Macbeth, de Jack Cade, de lord Hastings, etc., ni de costumes de spectres et de sorcières.

L'importance de ces accessoires est encore manifestée par les sommes considérables figurant, pour chaque nouvelle pièce, au registre d'Henslowe, sous la rubrique « choses diverses », et qui ne sont pas des costumes, ceux-ci étant comptés à part. Ainsi pour les *Spencers*, de Porter, la dépense en « divers things », vêtements non compris, est de vingt livres (1599). La pièce *Carnowll Wollsey* (c'est ainsi qu'Henslowe écrit le mot cardinal) coûte, en costumes et en « divers things », la somme alors énorme de trente-neuf livres, sept shillings et neuf pence.

Parfois, d'ailleurs, le charpentier-machiniste figure dans les comptes : il reçoit treize shillings pour un échafaud dans la pièce de *Berowne*, et quatorze pence « pour des poulies et la main-d'œuvre servant à la pendaison d'Absalon ». Le rôle du peintre, chargé de donner aux bâtis de charpente l'apparence convenable, n'est pas non plus une simple supposition, c'est une certitude : « Payé au peintre des accessoires (*properties*), pour la pièce des *Deux Frères*, vingt shillings » (1602).

La foule, cette même foule qui s'était, pendant des siècles, passionnée pour les mystères, était peu exigeante, mais réclamait toutefois deux choses d'une manière absolue : comprendre, et voir un spectacle agréable et saisissant. Elle ne demandait aux accessoires et aux meubles que d'être des emblèmes intelligibles; son imagination et le vers du poète faisaient le reste; l'arbre aux pommes d'or, que possédait la troupe du lord Amiral, était tout ce qu'il fallait aux spectateurs du XVIe siècle pour se figurer le jardin des Hespérides; le rocher de carton leur suffisait pour se représenter une falaise au bord de la mer, et ils voyaient, en esprit, l'immensité des flots, immobiles dans

le calme du soir, ou battus des vents et engloutissant des navires : une fois qu'ils avaient compris, ils étaient satisfaits. Les poètes le savaient bien, et Shakespeare était certain d'être entendu quand il disait à son public, dans le prologue d'*Henri V* : « Nous faisons appel à votre imagination... multipliez par mille chaque homme que nous vous montrerons ; quand nous parlerons de chevaux, figurez-vous en voir ; que vos pensées nous aident à réaliser en une heure les événements de plusieurs années. »

Pour les questions de lieu, si importantes, on allait au plus pressé et au plus clair : sur le bâti figurant une tour ou une porte de ville, on peignait, en grosses lettres, le nom de la ville ; ceux qui savaient lire interprétaient l'inscription à leurs voisins. Le procédé ne choquait personne, car il était d'usage courant et ancien : c'était celui des auteurs de mystères, des tisseurs de tapisseries, des peintres de fresques, même des plus habiles, même des maîtres italiens. Benozzo Gozzoli, à Pise, représente une Babylone de fantaisie et peint, en grands caractères, sur la porte, le mot *Babilonia*. Comment eût-on protesté contre un usage si pratique, si efficace et si universellement admis ? Des raffinés, comme Sidney, pouvaient bien blâmer, dans d'élégants traités, la simplicité d'un théâtre où l'on voyait le mot « Thèbes inscrit sur une vieille porte », quand, plus naïvement encore, l'acteur n'était pas réduit à déclarer, en entrant, s'il se trouvait en Asie, en Afrique ou dans quelque « sous-royaume » imaginaire. Les lettrés de profession riaient à ces plaisanteries ; le populaire les ignorait : or, c'est lui qui remplissait le théâtre et à qui le dramaturge devait plaire.

III

Il fallait à la foule que le spectacle fût brillant : ce que le décor ne lui donnait pas lui était fourni par le costume des acteurs. Ces costumes étaient splendides ; et c'est là encore une différence marquée avec le continent. Splendide n'est pas trop dire : les dépenses les plus excessives en vraie dentelle, en vrai drap d'or, faites de nos jours, étaient égalées par celles

des acteurs du temps d'Élisabeth. Dans les inventaires des compagnies et dans les comptes d'Henslowe, les riches costumes foisonnent : « ces vêtements coûteux, disait Spenser, dans sa *Reine des Fées*, qui conviennent à la scène tragique... » Alleyn acquiert « un manteau de velours noir avec manches brodées d'or et d'argent et doublure de satin noir, rayé d'or », pour vingt livres, dix shillings et six pence : à cette époque, un poulet coûtait trois pence. Henslowe achète des yards et des yards de velours, de satin, de vrai drap d'or, de dentelle de soie et d'or, de drap d'argent ouvré de soie rouge; il a tout un magasin de vêtements à louer, prêter ou vendre, il reçoit des manteaux en gage, — bref, ajoute à tous ses autres métiers, celui de fripier et brocanteur. Un galant qui avait gaspillé son bien vendait ses beaux habits aux acteurs, toujours prêts à acheter une riche défroque. Si pauvre que pût être un comédien, de brillants costumes lui étaient indispensables : l'acteur Gabriel Spencer (que Jonson devait tuer en duel) emprunte dix shillings pour s'acheter un panache; l'acteur Borne, pris de court, engage à Henslowe son manteau, pour se faire broder un chapeau qui lui servira dans la pièce les *Guises* (1598). Il y dépense onze shillings. Un costumier était attaché au théâtre de la Rose, qui appartenait à Henslowe : « our tyerman », dit le prêteur; et il habitait une maison attenant au théâtre : il fallait l'avoir toujours sous la main. Même pour des comédies bourgeoises, c'eût été une maladroite économie que de lésiner sur les costumes, et Henslowe, méchant grammairien mais bon calculateur, dépensait neuf livres en taffetas pour deux robes devant servir dans les *Femmes colères d'Abingdon* (1598) : — neuf livres représentaient le salaire normal d'un acteur pensionnaire pendant trente semaines.

Pour les personnages secondaires, on avait aussi recours, à vrai dire, au clinquant, *tinsel*, et à la dentelle de cuivre, *copper lace*, imitant l'or. C'est une des occupations que Dekker recommande à son galant installé sur la scène, de parier avec ses voisins pour l'or ou le cuivre de la dentelle des costumes [1]. Les diables étaient habillés à bon compte,

1. Dans son manuel ironique : *The Guls Hornbooke*, 1609 (*L'A. B. C. du Fat*).

huit shillings suffisaient pour plusieurs ; mais la robe d'une sorcière ne coûtait pas moins de dix-huit shillings ; encore la façon était à part : le *tyerman*, ou costumier, prenait pour habiller les diables, la sorcière et quelques « sperethes » (*spirits*, esprits), figurant dans les *Deux Frères*, dix shillings et neuf pence.

Un coup d'œil sur n'importe quelle liste de costumes, à cette date, donne une idée du degré d'exactitude historique observée dans les représentations. L'effort pour se rapprocher de la vérité était limité, d'habitude, à l'emploi de robes pour les personnages graves. Les sénateurs de Rome, de Venise et d'ailleurs, Hercule, le Temps, le Tasse (dans la pièce, la *Mélancolie du Tasse*, — 1594 ; — le héros était encore vivant) avaient des robes ; celle d'Hercule coûtait trente shillings ; celle du Temps, quarante. On voyait, toutefois, dans l'*Édouard Ier*, de Peele, les troupes revenant de Palestine porter la croix rouge des croisés sur leurs habits, et des couronnes de feuillage sur leurs casques en signe de victoire ; et, pour satisfaire au goût de la foule, très amie des défilés pompeux, des *shows*, l'auteur recommandait de faire passer sur les planches des figurants « aussi nombreux qu'on pourrait » (1593). Mais, sauf de très rares exceptions, tous les personnages d'importance étaient richement vêtus à la mode d'Élisabeth ; des Anglo-Saxons, comme Godwin, père d'Harold, paraissaient en pourpoint de soie, et Henslowe dépensait son argent à acheter des crinolines, « fardingales », pour la représentation de *Phaéton* : argent très mal employé selon nos idées, très bien suivant les siennes, et les spectateurs lui donnaient raison. Dans l'inventaire de la troupe du lord Amiral figure « un corset pour Ève ».

IV

Les compagnies d'acteurs continuaient de porter les noms des grands personnages qui les *avouaient*. Elles s'étaient peu à peu attachées chacune à un ou deux théâtres de préférence ; de temps en temps, cependant, elles allaient jouer dans d'autres ; la fixité n'était pas complète. Munies de lettres de leur pro-

tecteur, elles faisaient, en outre, des tournées en province, spécialement lorsque la peste ou l'hostilité des autorités de Londres occasionnait une fermeture temporaire des salles de spectacles. Quand une compagnie, de renom établi, parcourait la province, c'était, observe Hamlet, un signe d'adversité. La troupe du comte de Leicester, — « ses serviteurs » comme ils s'appelaient, — plus tard troupe de lord Hunsdon, autrement dit du lord Chambellan, enfin troupe du Roi à l'avènement de Jacques Ier, célèbre surtout parce que ce fut celle de Shakespeare, avait joué d'abord au Théâtre et à la Courtine, puis exploita principalement le Globe et le Blackfriars. La troupe du comte de Nottingham, autrement dit du lord Amiral, jouait dans les théâtres appartenant à Henslowe ; de même, pendant un temps, la troupe du comte de Worcester.

La classification des acteurs dans chaque troupe et le partage des gains ressemblaient un peu à ce qu'on voit aujourd'hui chez nous, à la Comédie-Française. Il y avait, à un bout de l'échelle, des sociétaires co-partageants des bénéfices (*sharers*), titulaires d'une ou plusieurs parts entières (c'est déjà l'expression : *one whole share*) ; à l'autre bout, les pensionnaires, *hirelings*, acteurs à gages fixes : six shillings en moyenne par semaine ; c'était un salaire d'ouvriers. Thomas Hearne s'engage pour deux ans chez Henslowe : il recevra cinq shillings par semaine, la première année, et six shillings huit pence la seconde.

Mais des différences marquées distinguaient le système anglais du XVIe siècle du nôtre au XXe. D'abord, la masse des acteurs n'avaient ni la faveur d'être *sharers*, ni l'humiliation d'être *hirelings* : ils demeuraient, ainsi qu'on verra, dans une situation intermédiaire. Les parts s'achetaient ; et comme elles coûtaient peu et rapportaient beaucoup, tout le monde eût voulu en acquérir : dans la pratique, il fallait avoir l'assentiment des directeurs de troupes et propriétaires de théâtres. Quand les Burbage bâtirent le Globe, ils s'associèrent, lit-on dans un document judiciaire, « ces gens de mérite, Shakespeare, Heminge, Condell, Philips et autres, qui devinrent co-partageants des profits de la maison ». Autrement dit, les propriétaires du théâtre se donnaient les associés qu'ils voulaient et récompensaient ainsi les services exceptionnels qu'ils

en pouvaient attendre. Lorsqu'un sociétaire se retirait, il mettait sa part en vente ; des spéculateurs du dehors tâchaient de l'acquérir, agissant en sous-main, offraient un prix supérieur au taux normal, et d'orageuses compétitions se manifestaient. Les acteurs déçus en appelaient au gouvernement, signalaient l'éclat de leurs mérites et demandaient que les parts en litige leur fussent attribuées, « pour leur argent », mais, bien entendu, à un taux réduit, — « le taux d'autrefois » ; — « mieux récompensés de leurs labeurs, ils exerceraient leur profession avec plus d'entrain », assuraient-ils. Le lord Chambellan, dans le plus grand embarras, écoutait les doléances, lisait les pétitions, les classait avec soin (ce qui fait que nous les avons encore), distribuait de bonnes paroles, conciliait, apaisait, parlait de temps meilleurs, dans un avenir prochain.

Une autre différence avec aujourd'hui venait du mode de répartition des recettes. Elles étaient divisées en deux parties égales, une affectée aux sociétaires ou *sharers*, à charge pour eux de maintenir l'immeuble en état : — de là le nom qu'ils avaient aussi de *house-keepers* ; — l'autre remise aux acteurs, membres permanents de la troupe, qu'ils fussent ou non *sharers*, mais à l'exclusion des pensionnaires à gages fixes, qui devaient se contenter de leurs six shillings par semaine. Sur cette moitié des bénéfices, les acteurs étaient tenus, comme ils le rappelaient dans une de leurs plaintes, de payer les gages des pensionnaires, « les frais de costumes, *de poètes*, d'éclairage et les autres dépenses de la scène ». Les acteurs-sociétaires avaient droit ainsi aux deux sortes de recettes et faisaient facilement fortune. Nombre de comédiens de ce temps vécurent à leur aise, bien mariés et pères de famille. Sans parler du cas exceptionnel d'Alleyn, spéculateur et entrepreneur de spectacles, qui put payer dix mille livres le manoir dont il fit son collège, ou des Burbage propriétaires de théâtres, pas mal de comédiens qui n'étaient que comédiens, comme cet Heminge et ce Condell qui publièrent les œuvres de Shakespeare après sa mort, s'enrichissaient, avaient pignon sur rue et élevaient, dans leurs propres maisons, des postérités, l'un, de neuf enfants, l'autre de treize.

— Quelle est votre profession ? — disait déjà, en 1592,

Robert Greene, dans une scène de ses romans autobiographiques.

— Je suis, monsieur, un acteur.

— Un acteur? Je vous aurais pris pour un gentilhomme menant grand train; on vous tiendrait, à vous voir, pour un propriétaire des plus cossus.

— Mais c'est bien le cas, dit l'acteur, et l'on sait assez chez moi que je pourrais, si je voulais, bâtir mon moulin comme un autre... J'étais moins brillant jadis, quand je trottais, sac au dos, par les chemins. *Tempora mutantur.*

Shakespeare lui-même, venu de sa province sans sou ni maille, fut de ceux qui s'enrichirent le plus vite. Il semble avoir eu, outre ses intérêts dans le Blackfriars, deux parts entières dans le Globe, sur un total de seize parts. Elles lui rapportaient, en tout, quatre cents livres à peu près par an, soit environ quarante mille francs de notre monnaie. Comme acteur, il touchait, sur l'autre partie des recettes, en moyenne, cent quatre-vingts livres par an. Il avait encore quelques revenus supplémentaires, parce que, comme on sait, il était aussi auteur; mais c'étaient là les moindres de ses profits : de son temps, une pièce se vendait de six à dix livres; on a vu que les frais de poètes étaient rangés, avec ceux d'éclairage, parmi les dépenses courantes de la scène. Le grand avantage d'écrire des drames à succès venait de l'importance qu'on acquérait ainsi dans la troupe et des chances meilleures de devenir sociétaire, en récompense des services rendus. Beaucoup d'auteurs étaient comédiens et visaient au sociétariat. Shakespeare, qui compta parmi les bons, mais non les meilleurs acteurs, eût peut-être attendu longtemps cette faveur, s'il n'avait été très vite pour sa troupe un poète applaudi et qui faisait recette.

De même encore qu'à la Comédie-Française aujourd'hui, il était interdit aux acteurs de jouer au dehors et de quitter la compagnie avant l'époque fixée. Un dédit considérable était prévu : quarante livres dans le contrat de Thomas Dowton; cent marcs dans le contrat par lequel William Borne s'engage à jouer à la Rose, trois ans de suite, « à l'exclusion de tout autre théâtre de Londres » (10 août 1597).

Des amendes sont inscrites, dans les contrats pour les cas

où l'acteur arriverait en retard aux répétitions (douze pence), ou aux représentations (trois shillings), ou se trouverait « accablé par la boisson (dix shillings) ou ne viendrait pas du tout (une livre). Si, après la pièce, il s'en allait faire le beau à la taverne ou ailleurs, ayant sur le dos des vêtements appartenant à la compagnie, comme la tentation était vive, il fallait couper court au danger par une amende énorme : elle était de quarante livres.

Aucune femme ne figurait dans les troupes; leurs rôles étaient tenus par de jeunes garçons à joli visage : grand avantage au point de vue des mœurs, disaient les partisans du théâtre, tel Nash; immense inconvénient, répliquaient les puritains, tel Prynne. Rien n'était négligé pour donner à ces enfants l'apparence de vraies femmes. Ils se laissaient pousser de longs cheveux; les riches costumes et les dentelles ne leur étaient pas ménagés : dix livres pour acheter « des robes de femme »; quatre livres « pour huit yards de drap d'or pour robe de femme »; du satin blanc, un voile pailleté pour femme; une « jupe de robe de femme en camelot d'argent », portent les comptes d'Henslowe. « Le garçon de la troupe se trouvait là, vêtu de sa robe de femme... », lit-on dans le récit des aventures d'une troupe ambulante en 1608. Henslowe achetait un jeune garçon comme il eût acheté un autre accessoire de théâtre, et le louait ensuite aux troupes qui en avaient besoin : « Acheté à William Augusten, acteur, mon jeune garçon, James Brystow, pour huit livres ». Les Anglais, en voyage, étaient stupéfaits de voir des femmes sur les scènes étrangères. « J'observai ici », — à Venise, — écrit Coryat, « certaines choses que je ne n'avais jamais vues auparavant, car je vis des femmes jouer », et, ce qui est plus surprenant que tout, elles le faisaient avec autant de naturel et d'aisance que « n'importe quel acteur masculin ». A la restauration des Stuarts, changement complet, et, pour rattraper sans doute le temps perdu, les Anglais eurent des pièces où tous les rôles étaient tenus par des femmes.

Des troupes entièrement composées d'enfants eurent, à Londres, au temps de Shakespeare, un succès extraordinaire. Ce fut d'abord un amusement de cour : les jeunes choristes de la chapelle royale jouaient des pièces, parfois en latin,

pour distraire Henri VIII des soucis du gouvernement; la tradition se continua; ils jouèrent de même devant Élisabeth. Les enfants de la maîtrise de Saint-Paul se transformèrent, peu à peu, en une vraie troupe d'acteurs. Le théâtre de Blackfriars fut occupé, pendant des années, par les « Enfants de la Chapelle de la Reine »; ils rivalisaient avec les troupes d'adultes, et inquiétaient Shakespeare même qui parle d'eux avec mauvaise humeur. Jonson a rimé l'épitaphe élogieuse d'un de ces minuscules artistes, mort à treize ans et qui excellait à représenter les vieillards.

Les compagnies ordinaires étaient fort composites et se ressentaient de leur lointaine origine. On reconnaissait en elles, avec un élément dramatique plus marqué, ces anciennes troupes aux gages des grands du royaume, qui comprenaient, au moyen âge, des jongleurs ou diseurs de vers, des musiciens, des danseurs, des acrobates et des farceurs. Tous ces éléments se retrouvent, en effet, sur les nouvelles scènes : les troupes ont leurs danseurs, leurs musiciens, leurs *clowns*, leurs faiseurs de culbutes. Le clown ou bouffon avait un rôle considérable : il improvisait, interpellait l'auditoire (comme jadis dans les mystères), répandait à flots les calembours, les proverbes, les remarques indécentes, les fausses niaiseries. C'était le favori de la foule, et il prenait de telles libertés, interrompait si bien les pièces les plus graves par ses facéties prolongées, que les auteurs (Shakespeare, entre autres, dans *Hamlet*) en gémissaient, sans parvenir à ramener ces intempérants à de raisonnables limites.

Le fameux Tarleton, intarissable bouffon, admis plus d'une fois à égayer Élisabeth qui ne détestait pas, comme on sait, les plaisanteries un peu fortes, fut la gloire du théâtre. Dès qu'ils voyaient passer son nez derrière la tapisserie du fond de la scène, les spectateurs, rapporte Nash, commençaient à rire, avant qu'il eût rien dit. Kemp, après lui, danseur et improvisateur infatigable, brilla dans la troupe de Shakespeare et fut le Peter de *Roméo et Juliette*. Les *jigs* qu'il dansait après les pièces, avec accompagnement de chansons comiques, mettaient en gaieté toute l'assistance. « Angli in saltationibus et arte musica excellunt », note Hentzner dans le journal de son voyage. Armin, Wilson, d'autres encore dont la verve

rappelait celle de nos Gringalet, Turlupin et Gaultier Garguille, se firent aussi un nom comme farceurs. La foule aimait tellement leurs improvisations que, parfois, des séances entières y étaient consacrées; ils s'envoyaient des défis : à qui improviserait le mieux et le plus drôlement, trouverait les meilleures répliques, rimerait les plus vifs couplets, trois heures durant, sur la scène, — et la multitude d'accourir à tous ces assauts d'esprits, « trials of wit ». Wilson, qui fut, un temps, lui aussi, de la troupe de Shakespeare, se couvrit de gloire dans un défi de ce genre. John Taylor, le batelier-rimeur, — le *water-poet*, comme il s'appelle lui-même, — a conté quelle mésaventure fut la sienne quand, Fennor et lui s'étant conviés à un « trial of wit », son adversaire s'abstint de paraître. La foule hua Taylor, fort innocent, et qui seul s'était présenté sur la scène : justice habituelle des foules.

Les escrimeurs, les sauteurs et les chanteurs avaient aussi leur importance: l'auditoire était fort épris de leurs exercices et de leur musique; les dramaturges multipliaient dans les pièces, pour ce motif, les duels, les romances, les symphonies graves — « solemn music » — et les sonneries de trompettes. Dans les tournées en province, et plus encore à l'étranger, les professionnels de « l'agilité » étaient indispensables au succès des représentations. Par tous pays, à ce moment, une grande ardeur voyageuse animait les troupes d'acteurs; elles essaimaient de toutes parts. On en trouve de françaises en Allemagne, d'italiennes à Paris et à Londres (une d'elles accompagne Élisabeth dans ses déplacements en 1573), d'espagnoles et d'anglaises en France; d'anglaises en Allemagne et en Danemark; dans ce dernier pays, un ou deux acteurs, qui appartinrent à la troupe de Shakespeare, jouèrent, à Elseneur, devant le roi Frédéric II. Mal comprises d'un auditoire qui ne pouvait suivre que la donnée générale des pièces, les troupes anglaises faisaient apprécier, du moins, la prestesse de leurs acrobates et la musique de leurs chanteurs. Le passeport donné à une de ces compagnies se rendant sur le continent, en 1591, spécifie que les acteurs qui la composent exerceront, en route, « leurs qualités en fait de musique, agilités et jeux de comédies, tragédies et histoires ».

Mais les troupes s'enorgueillissaient aussi de vrais tragé-

diens, qui avaient pris leur art au sérieux et l'avaient étudié dès l'enfance. Ceux-là se pénétraient de leurs rôles, mesuraient leurs gestes, enfin contrastaient, par leur savoir histrionique et la dignité de leur déclamation, avec les pitreries des bouffons. C'étaient, entre autres, Richard Burbage, fils du constructeur du Théâtre et le « Roscius » de son temps, que tous les auteurs souhaitaient avoir pour leurs pièces nouvelles, et qui joua le principal rôle dans les plus fameux chefs-d'œuvre de Shakespeare; c'était Field, que Jonson égale à Burbage, Alleyn lui-même, « autre Roscius », dit Nash, et capable, par l'excellence de son jeu, de changer un mauvais drame en une pièce à succès, etc.

On peut affirmer, sans crainte de se tromper, l'excellence générale de ces compagnies d'acteurs; leur jeu était probablement supérieur à celui des troupes anglaises d'aujourd'hui : par la raison qu'il n'y a maintenant à Londres aucune école ou conservatoire de musique et déclamation, et qu'autrefois nombre de comédiens étaient enfants de la balle, s'étaient exercés dès leurs plus jeunes ans, fils ou pages *(boys)* d'acteurs, employés d'abord aux rôles de femmes, ou bien anciens enfants de la chapelle royale ou de la maîtrise de Saint-Paul. Burbage était fils d'acteur; Field avait débuté dans une troupe d'enfants.

Cette excellence des acteurs d'alors était notoire. Les Anglais en étaient fiers, mais se désolaient à la pensée que ce mérite, comme tous ceux de leur littérature, était, malgré les troupes ambulantes, mal apprécié au dehors. Nash se moque d'une représentation d'*Acolastus*, à Wittenberg, où les personnages gesticulaient si follement qu'on craignait pour les chandelles suspendues sur leurs têtes. « Nos comédiens, disait-il, ne ressemblent pas à ceux d'outre-mer »; ils sont dignes et réservés; leurs troupes ne sont pas faites de Pantalons, de Zanis et de courtisanes; « notre scène est plus dignement fournie que ne fut jamais celle de Rome au temps de Roscius »; et, puisque l'Europe l'ignore, il va le lui apprendre dans un livre en latin : un livre en anglais n'aurait eu aucune efficacité, personne ne sachant cette langue en dehors de l'île. Les allusions qui fourmillent dans le théâtre de l'époque, la fameuse leçon que donne Hamlet aux acteurs, dans le drame

de Shakespeare, les recommandations adressées, dans le *Retour du Parnasse*[1], par Kemp et Burbage (qui y figurent sous leur propre nom) aux étudiants de Cambridge, chargés de jouer une comédie, montrent combien s'était perfectionné l'art histrionique. Rien n'était plus laissé au hasard : gestes, poses, intonations, étaient étudiés, voulus, appropriés à l'occasion. Le tragédien ambulant qu'Hamlet reçoit à Elseneur pâlit et verse de vraies larmes, à la pensée des malheurs d'Hécube. « Quoi de plus comique », dit Kemp, au moment de commencer sa leçon aux apprentis acteurs de l'Université », que de voir jouer des écoliers ? Ils n'osent parler et marcher en même temps ; ils attendent pour ouvrir la bouche d'être tout au bord de la scène, comme si, quand on se promène avec un camarade, on ne disait rien avant d'être arrivé à une barrière, une porte, un fossé, un endroit où il faut s'arrêter, ne pouvant aller plus loin. » Thomas Heywood constate, quelques années plus tard, que des pièces de tous genres sont jouées à l'Université, et c'est un grand bien, dit-il : les jeunes gens apprennent ainsi à parler, à marcher, à surveiller leurs gestes, à marquer la ponctuation, à bien prononcer, à éviter l'écarquillement des yeux et la grimace des lèvres. Longue est l'énumération des défauts qu'ils évitent et que nul auditoire, apparemment, n'aurait plus tolérés au théâtre.

V

Comparé au sort des acteurs, celui des auteurs qui n'étaient qu'auteurs était digne de pitié, et l'on n'en connait guère qui, n'ayant d'autre métier que d'écrire, se tirèrent convenablement d'affaire. « Ils échangent, disait Dekker, cette marchandise légère, des mots, contre une plus légère encore, des applaudissements. » Le talent dramatique était des plus répandus ; la compétition, intense ; le profit, mince ; la renommée, difficile à atteindre. Dans le fourmillement des faiseurs de pièces, rien de plus malaisé que de percer. *Aucun* des auteurs d'alors,

1. Comédie anonyme jouée à Cambridge, 2e partie, 1601.

pas plus Shakespeare que les autres, n'obtint, dans l'opinion du temps, le rang qu'il occupe à nos yeux. Le milieu mélangé des théâtres, les spectacles grossiers qui alternaient avec les représentations les plus admirables, et parfois les coupaient, les désordres et les vulgarités du parterre, créaient une sorte de prévention générale contre l'art dramatique : c'était, pensait-on, un art puissant et le plus attrayant de tous; mais c'était, même pour ses partisans, un art un peu bas et dont les produits ne pouvaient se comparer avec de grands poèmes, d'ingénieuses églogues, ou une belle série de sonnets. Bien des gens, qui ne manquaient pas une représentation, avaient honte de leur goût, comme d'une faiblesse. Pour la masse de ses contemporains lettrés, Shakespeare était l'auteur de *Vénus* et de *Lucrèce*, non pas l'auteur d'*Hamlet* et de *Roméo*; quand on le citait, c'était presque toujours comme le tendre, le suave Shakespeare (*sugred*, sucré).

Un auteur vendait sa pièce et n'avait plus à s'en occuper. La troupe en pouvait faire ce qu'elle voulait, la jouer peu ou beaucoup, la reprendre ou la louer à une autre troupe, la faire remanier par un autre poète, comme elle faisait ravauder son grand manteau royal ou repeindre sa gueule d'enfer. Jonson retouche, à prix convenu d'avance, le *Jeronimo* de Kyd; Dekker, le *Faust* de Marlowe. Les manuscrits de pièces figurent, tout naturellement, dans les inventaires des compagnies, à la suite des costumes et des accessoires leur appartenant. La troupe du lord Amiral possédait, en 1598, vingt-neuf pièces dont les titres sont donnés, mais les noms d'auteurs omis, ce détail étant sans importance. Henslowe brocantait les pièces comme les habits, en achetait et revendait à gros bénéfices; il avançait de l'argent sur un manuscrit quasi fini, et le poète lui promettait de ne pas révéler à la troupe quel prix le manuscrit avait été payé, afin que le vieux prêteur pût le compter au double à ses comédiens.

Les prix d'Henslowe, qui variaient ordinairement de six à dix livres, s'abaissaient par exception à quatre ou cinq et montaient à vingt : différences assurément considérables; mais déjà les auteurs à succès avaient leurs exigences. Ce n'étaient pas toujours ceux du plus grand génie; c'étaient parfois les hâbleurs capables d'endoctriner le prêteur et de lui donner foi

en leur talent; c'étaient souvent les rimailleurs habiles à cuisiner les plats favoris de la foule, et qui savaient introduire dans leurs pièces plus de meurtres, plus de fous, plus de revenants que les autres. Tu vois cet auteur, dit le capitaine Tucca à un comédien, dans une pièce de Ben Jonson; tu as quarante shillings, donne-les-lui afin qu'il écrive pour toi; qu'il le fasse, et te voilà connu : « tu n'auras plus à voyager avec tes escarpins remplis de gravier, à la queue de la rosse aveugle qui porte ta malle, et à t'ébattre sur une scène faite de planches et de barils, aux sons d'une trompette crevée » (1601).

A la différence des acteurs, dont les salaires étaient assurés et continus, les auteurs (quand ils n'avaient pas mangé d'avance le prix stipulé) recevaient leur dû en une seule fois, faisaient aussitôt bombance, buvaient et mangeaient à éclater, et se retrouvaient dans la plus noire misère. Les gros paiements étaient leur perte; ils se remettaient à écrire quatre à quatre, — ce qui n'est pas manière de parler, car ils s'associaient deux, trois et jusqu'à six, — et, en attendant la représentation, sollicitaient des avances d'Henslowe, qui souvent se laissait attendrir.

La correspondance d'un des faméliques pourvoyeurs de son théâtre, Daborne, nous est parvenue et offre le plus vif intérêt : les mêmes circonstances produisant sur la nature humaine les mêmes effets, on peut presque dire que cette correspondance n'a pas de date. Prompt à écrire, plus encore à solliciter, réclamant sans cesse vingt shillings, dix shillings, et toujours pour la dernière fois, et en raison de conjonctures absolument pressantes et exceptionnelles, envoyant sa femme, sa fille, implorer le prêteur, assurant que le chef-d'œuvre est fini, quasi fini et aura un énorme succès, Daborne eût pu figurer avec honneur dans le roman d'Henri Mürger. Ce qui lui est particulier et bien de l'époque, c'est sa fécondité; il écrit sans cesse, achève précipitamment, recommence tout aussitôt, et mène de front la composition de plusieurs drames à la fois : « Si cette pièce ne vous plaît pas à la lecture, vous aurez l'autre qui va être terminée en un clin d'œil : car, pardieu, celle-là est une bonne pièce et vous en serez content!... Mais envoyez-moi dix shillings et prenez ces cahiers; vous y

trouverez la pièce complète, à part une courte scène. » Il écrit et recopie et, malgré sa hâte, est en retard : « Vous m'accusez de manquer de parole? c'est vérité que je vous avais promis la dernière scène ; mais, pour vous montrer que j'ai vraiment fini, je vous envoie le brouillon et la copie que j'étais occupé à faire, quand votre messager est venu, et il pourra vous le dire, et si d'importantes affaires ne m'avaient pas interrompu, j'aurais terminé la nuit passée. » Ce qui achève de donner à Daborne un caractère à part dans la galerie des types du pays de Bohème, c'est que, tout en rimaillant ses pièces, seul ou avec Cyril Tourneur ou n'importe qui, il rêvait de se trouver une profession plus stable, que de toutes les professions possibles il avait choisi l'Église et qu'il parvint à ses fins, reçut les ordres, prêcha des sermons, en publia un et mourut doyen de Lismore.

En possession de *books* ou manuscrits de pièces, œuvres tantôt d'un Daborne, tantôt d'un Shakespeare, les troupes faisaient de leur mieux pour se garer des imprimeurs, leurs grands ennemis. Une fois le texte publié, les compagnies rivales pouvaient s'en emparer. On insérait donc, dans les contrats d'association, des châtiments énormes pour « tout membre de la troupe qui imprimerait n'importe quelle pièce présentement en usage ou qui serait achetée par la suite ». La pénalité était une amende de quarante livres, l'exclusion de la compagnie et la perte de toute part dans le stock commun.

De la cession entière de leurs droits par les auteurs ; du grand soin qu'avaient les compagnies d'empêcher la publication des pièces tant qu'elles les jouaient et de leur peu de soin à les conserver ensuite ; du caractère subalterne généralement attribué à l'art dramatique, résulte l'incroyable destruction que permettent de constater les listes d'œuvres théâtrales du temps d'Élisabeth. Bien qu'il subsiste une quantité de drames prodigieuse par comparaison avec les autres pays, ce n'est rien à côté de ce qui fut rimé, appris, mis en scène et applaudi chez nos voisins à ce moment. Les deux tiers des pièces que mentionne Henslowe dans son registre sont perdues.

VI

Ces théâtres, en nombre inouï pour l'époque et unique en Europe, étaient bondés de monde. « Nos théâtres bondés » était alors une expression courante[1]. Pour venir aux représentations, boutiquiers, marins, soldats, gens de métier, provinciaux, trouvaient le temps et l'argent nécessaires. De simples artisans, des apprentis accouraient en foule, négligeant leur besogne, car les représentations étaient données en plein jour et commençaient à trois heures. Les citoyens modestes qui dînaient vers midi, à l'*ordinaire* ou restaurant à prix fixe, pour un penny et demi; les galants, les prodigues, les gens huppés qui fréquentaient l'ordinaire à la mode et payaient dix-huit pence pour un menu de mouton braisé, oie et coq de bruyère, rôdaient quelque temps autour de Saint-Paul, entraient un moment dans une boutique de libraire et discutaient la dernière publication parue, « même s'ils ne savaient pas lire », parce que c'était une élégance d'agir ainsi. Puis, par un mouvement naturel et comme instinctif, ils s'acheminaient vers les théâtres. « Qu'allons-nous faire ? » dit un personnage de Rowlands ; « si nous allions au Globe voir une pièce ? » En route donc !

En voyant apparaître aux escaliers de la Tamise le contingent quotidien des amateurs de théâtre, les bateliers innombrables au long des quais remplissaient l'air de leurs clameurs, offraient leurs services, entouraient le client, l'enlevaient presque. La navigation vers la rive sud commençait au bruit de milliers de rames, aux cris des galants qui marquaient leur importance par la sonorité de leurs jurons : « Rame ! rame ! rame ! la peste te crève ! » Une foule égale à la population d'une ville moyenne passait l'eau à la fois. Les bateliers, « en sueur, et n'ayant plus un fil de sec », abordaient aux escaliers de *Bankside* qui desservaient les théâtres, et, l'instant du paiement étant venu, le tapage re-

1. « Our thronged theatres » (Exemple : Drayton, *Idea*, sonnet 47.)

doublait. Les convoyés offraient le salaire du tarif, sans pourboire, préférant, lit-on dans les plaintes d'un batelier d'alors[1], dépenser leur argent « en vin, tabac et filles » ; les rameurs les accablaient d'injures, remontrant que le tarif était ancien (il datait de Marie Tudor) et que le prix de la vie s'était beaucoup accru ; des paroles peu mesurées, « unreverend speeches » étaient échangées : — précédents, arguments et jurons transmis de génération en génération, des bateliers aux cochers, jusqu'à nos jours.

Une fois débarquée, la foule se subdivisait et se dirigeait, selon son caprice, vers les différents théâtres. Les pièces à jouer étaient annoncées par des affiches clouées sur des pieux. « Vous m'obligeriez, écrit Daborne à Henslowe, en invitant le régisseur à faire afficher *Eastward Hoe* pour lundi. » Il n'était pas indifférent de regarder ces avis, car parfois, à l'Espérance par exemple, au lieu d'un drame, on avait un combat d'ours ou de taureaux. Ces spectacles cruels, où un misérable ours, attaché à un poteau, les yeux crevés, se défendait contre des chiens ou était fouetté jusqu'au sang par des valets d'écurie, attiraient un monde énorme. Des amphithéâtres spéciaux leur étaient réservés; mais si vif était le succès de l'entreprise que des représentations de ce genre étaient aussi données dans les théâtres ordinaires, dont, comme on sait, la scène était alors enlevée. C'était, on l'a vu, un « jeu royal », un plaisir de roi : le concessionnaire était invité, dans les grandes circonstances, à conduire sa ménagerie à Whitehall et à faire déchirer et tuer ses bêtes devant les fenêtres du palais pour l'amusement de la cour. Cette distraction fut offerte au roi de Danemark, Christian IV, en visite chez son beau-frère Jacques Ier. Dans ces cas on n'épargnait rien, et les animaux étaient harcelés à mort. C'est un point important à noter pour l'histoire de l'art dramatique, ce fait que les auteurs étaient tenus de charmer le même public que les tourmenteurs de taureaux et fouetteurs d'ours. « Voir un automate, une morisque, une danseuse de corde, un combat d'ours à l'Espérance, des acteurs jouant sur la scène : pour cela », lit-on dans un poème satirique où tous ces plaisirs sont mis sur la même ligne,

1. John Taylor, batelier et poète : *The true cause of the watermen's suit* (1613 ou 1614).

« jamais l'argent ne manque; mais s'il s'agit d'œuvres charitables, plus le sou! »

Les galeries se remplissaient; même dans la loge des lords, « beaucoup de satin était étouffé à n'en pas revenir », tant il y avait presse. La scène se garnissait de ces élégants, plaie de l'ancien théâtre, et qui encadrèrent longtemps les acteurs, à Paris comme à Londres, malgré les protestations des Molière et des Ben Jonson. Selon le manuel ironique de Dekker, le fat à la mode, admis pour son argent sur la scène, doit se planter tout en avant, « sur les roseaux mêmes », qui servaient, comme dans les maisons, de tapis aux acteurs. Il soignera son entrée, et attendra, pour le moins, que l'acteur chargé du prologue ait commencé, fort ému, à expliquer de quoi il retourne. Le moment est excellent : « Vous sortez subitement de derrière la tapisserie, votre escabeau dans une main, vos six pence dans l'autre. » Ce serait gaspillage que d'entrer plus tôt : personne ne ferait attention à l'élégance de votre habit. Pendant la pièce, l'attitude à observer est si évidente qu'il est à peine utile d'en rien dire : « Vous ne pouvez que gagner à rire bruyamment aux passages lugubres d'une terrible tragédie. D'abord, les yeux des assistants cesseront de suivre les acteurs pour se fixer sur vous; tout le monde saura votre nom; tout le monde vous reconnaîtra dans la rue et dira : Voilà le galant un tel... Puis, vous ferez admirer votre vertu; on comprendra que vous ne venez pas au théâtre chercher la satisfaction de votre goût pour les vains plaisirs qu'on y trouve, mais seulement en gentilhomme, afin de passer une heure ou deux dont vous ne saviez que faire. » Enfin, qui sait? vous pourrez peut-être tellement exaspérer l'auteur que, la prochaine fois, il vous offrira un sonnet dédicatoire, « pour vous faire taire ». Voilà ce qu'on gagne à se conduire avec intelligence.

Le départ n'est pas moins important que l'entrée. Si la pluie qui survient, ou si la société qui vous accompagne vous empêche de vous en aller au cours de la représentation, « prenez un roseau et chatouillez l'oreille de ceux de vos voisins qui voudraient écouter; le troupeau des sots se donnera du bon temps à rire; miaulez aux discours tragiques, gémissez aux facéties, sifflez aux chansons »; blâmez la musique et le

jeu des acteurs. Mais le mieux, de beaucoup, est de partir au milieu de la pièce. Pastorale, comédie, moralité, tragédie, si bonne que soit la scène et surtout si elle est bonne, levez-vous de votre siège, le sourcil froncé et l'air mal content. « Une fois debout, n'allez pas vous glisser dehors comme un couard, mais saluez tous les élégants de votre connaissance installés sur les roseaux ou sur des escabelles ; tâchez d'en emmener le plus possible à votre suite. » L'auteur criera peut-être : « Le diable vous emporte ! » Mais qu'est-ce que cela signifie ? « La meilleure musique a ses fausses notes. »

Le parterre surtout grouillait d'une foule bruyante, agitée et nauséabonde. Ce dernier qualificatif, étant le plus notable de tous, finit par servir, à lui seul, pour désigner couramment les habitués du parterre et des hautes galeries ; on les appelait les *stinkards*, les puants. On les appelait aussi la canaille à deux sous, *penny knaves*, ou *groundlings*, terriens au ras du sol : le vocabulaire des théâtres n'avait pour eux aucun nom flatteur. Les spectateurs buvaient de la bière et du vin, mangeaient des pommes, des noix et des poires : la vente de ces denrées était autorisée et le partage des recettes prévu dans les contrats d'association. Surtout on fumait. « A tous ces spectacles, dit Hentzner, et d'ailleurs partout où ils sont, les Anglais font usage de l'herbe nicotiane, appelée, en langage américain, tabac ; voici comment : à l'orifice inférieur d'un tuyau d'argile ils mettent de cette herbe susdite, bien sèche et facile à réduire en poudre ; ils l'allument, et tirent dans leur bouche par l'orifice supérieur la fumée, qui sort ensuite par leurs narines comme d'un entonnoir. » Les galants sur la scène se distinguaient par leur ardeur à fumer. « Quel plaisir, messieurs », observait une naïve commère assistant à une pièce, « pouvez-vous bien trouver à changer vos figures en cheminées [1] ? » Ils en trouvaient un très grand et, à peine assis, tiraient de leurs poches leur attirail de fumeurs : « J'ai mes trois sortes de tabac sur moi », dit l'un d'eux, « voilà mon briquet ; je commence. (*Il fume*) » [2]. On ne saurait dire si toutes ces pipes atténuaient ou aggravaient les émanations

1. *The knight of the burning Pestle*, par Beaumont et Fletcher, joué en 1611.

2. *Cynthia's Revels*, de Ben Jonson, joué en 1600.

qu'exhalaient les *stinkards*, les chenils voisins, les étables à taureaux et les cages à ours. C'est, en tout cas, dans cet encadrement de fumée, que Roméo découvrait Juliette au bal des Capulets et qu'Hamlet s'arrêtait à méditer sur « être ou n'être pas ».

Les femmes assistaient aux représentations ; la plupart appartenaient à la catégorie la moins honorable, échappées des tavernes d'à côté et d'établissements plus mal réputés encore : « strumpets that follow theatres », dit Middleton. Mais il y en avait d'autres aussi, en moins grand nombre, installées à part, dans les loges, ou même mêlées aux *stinkards* du parterre. « Les dames viennent pour nous voir, comme nous pour les regarder », dit, dans une pièce de Jonson, un élégant qui va s'asseoir sur la scène.

L'ensemble formait, toutefois, un mélange peu relevé et les puritains avaient beau jeu à se plaindre : « Dans les théâtres de Londres, dit Gosson, c'est la coutume des jeunes gens de pénétrer d'abord dans la cour (le parterre), et de promener leurs regards sur toutes les galeries : puis, pareils aux corbeaux qui volent là où ils flairent le cadavre, ils se poussent aussi près qu'ils peuvent des jolies personnes, leur offrent des pommes, jouent avec leurs vêtements pour passer le temps, ne manquent aucune occasion de leur adresser la parole et, après la pièce, les emmènent chez eux, les connaissant à peine, ou courent avec elles à la taverne. »

A ces remarques du puritain Gosson, les acteurs répondaient que les théâtres recevaient encore un autre genre de visiteurs, savoir des puritains qui se cachaient dans les coins pour n'être pas vus et se couvraient à moitié la figure. — « Toi qui me blâmes d'aller au théâtre, que veux-tu que je fasse de mon loisir ? Faut-il boire à la taverne tout le jour, rôtir au soleil, marcher sous la pluie ? » C'est encore au théâtre qu'on s'amuse le plus honnêtement. « Je ne fais pas parade de sainteté, moi, pour dissimuler ma coquinerie ; quand je vais au théâtre, je m'assieds bien en vue, que tout le monde m'aperçoive, tout au bord de la scène, et je ne vais pas me terrer dans un angle, me voilant le visage[1]. »

1. Vers de Perkins, en tête de l'*Apology for Actors* d'Heywood (1612).

Moralistes, sermonnaires, magistrats de la ville, demeuraient unanimes : « Une sonnerie de trompettes annonçant une pièce indécente amènera plus facilement mille auditeurs au théâtre qu'une cloche tintant pendant trois heures n'en amènera cent au sermon. » C'est, à vrai dire, un faiseur de sermons qui parle. Mais à lui et à ses pairs la municipalité de Londres donnait toujours raison, réclamant la destruction des théâtres pour cause d'immoralité, ou les fermant d'office, sous prétexte qu'ils propageaient la peste. On n'y voit, de toutes parts, disait Stubbes « qu'œillades et baisers ». Le Conseil privé, dont les principaux membres avaient leurs troupes d'acteurs, faisait semblant de céder, accordait, de temps en temps, des destructions qui n'étaient pas exécutées et refrénait le zèle du lord maire par cet argument sans réplique : la Reine « a quelque goût pour ces passe-temps », et si les acteurs n'avaient plus de théâtre pour s'exercer, ils joueraient moins bien en sa présence. Le lord maire baissait la tête et les troupes du lord Amiral et du lord Chambellan narguaient de nouveau ses menaces et ses accès de vertu.

La trompette sonnait; un acteur isolé, le « prologue », qui s'était « donné de la couleur aux joues en les frottant » (Dekker), sortait de derrière la tapisserie du fond, s'avançait, long vêtu, sur le devant de la scène, demandait la bienveillance du public et, d'ordinaire, lui expliquait la pièce, car il importait d'être compris et on n'y pouvait prendre trop de précautions. Le titre était d'ailleurs affiché en grosses lettres, dans l'enceinte même, pour la commodité de ceux qui savaient lire. La représentation commençait et durait de deux à trois heures. La foule suivait de grand cœur les événements, acceptait toutes les péripéties, même les plus invraisemblables, se laissait transporter, sans peine, aux champs de Troie ou d'Azincourt, au boudoir de Vénus ou au jardin des Hespérides, au ciel, en enfer. Le dernier des auteurs accomplissait ces miracles; le génie d'un Shakespeare n'y était pas nécessaire; devant un auditoire si bien disposé, un tel génie était presque du gaspillage : aussi bien devait-il être réservé à la postérité de le mettre à sa vraie place, dont les contemporains ne se doutèrent pas. Saint-Amant, qui visita Londres en 1631 et rima plus tard une satire d'*Albion*, [illegible] été frappé de l'in-

térêt excessif des spectateurs pour les pièces; il le jugeait ridicule :

> Mère, fille, tante et nièce,
> Bourgeois, nobles, artisans,
> Voudraient que de deux cents ans
> Ne s'achevât une pièce.

Les émotions du public se manifestaient bruyamment : le populaire, dit Hall, « se meurtrit les poings à applaudir[1] » ; Spenser parle, dans sa *Reine des Fées*, des « cris de femmes et clameurs de jeunes garçons qui, si souvent, jettent le désordre au théâtre. » D'autres troubles étaient causés par les querelles des spectateurs du parterre, soit entre eux, soit avec les élégants assis sur la scène; ils adressaient des injures à ces privilégiés, leur jetaient à la tête les pommes qu'ils venaient d'acheter et même leur crachaient dessus. « Contentez-vous de rire de ces sottes bêtes », disait Dekker à ses galants.

La pièce se déroulait, pleine d'événements terribles, tous pris au sérieux et qui « faisaient, dit Hall, dresser les cheveux sur la tête ». Quand l'horreur était à son comble, que l'auditoire était devenu muet de crainte, un répit lui était accordé : « Voici qu'arrive, par bonds, un rustre grotesquement déguisé qui rit et grimace... Le théâtre aussitôt retentit des rires joyeux et des applaudissements de la foule. » Perdus dans la vaste enceinte, les connaisseurs, les poètes, « groupés en parlement suprême, attentifs aux mots et aux gestes... murmurent leur verdict à l'oreille du voisin. Malheur à l'expression qu'ils notent d'un noir crayon sur leur papier[2] !... » Ils préparaient les discussions qui animeraient la taverne tout à l'heure. Alors néanmoins, tout comme depuis, le vrai succès d'une pièce ne dépendait pas d'eux, mais de la foule, et déjà à ce moment, on le savait : les charretiers, les étameurs, d'une voix aussi bruyante que celle de personne, « décident librement de la vie et de la mort des pièces », dit Dekker. Ben Jonson suppliait seulement ses auditeurs de ne pas le « condamner par contagion », entraînés par l'avis du voisin.

A la pièce succédait d'ordinaire une danse chantée qui détendait les esprits et obtenait de vifs applaudissements.

1. *Satires*, 1597.
2. Même satire de Hall.

C'était alors l'heure du souper, le repas par excellence, qui se prenait à la taverne, et les tavernes de Londres étaient fameuses. Le *Faucon* (taverne et auberge) tout à côté des théâtres; la *Sirène*, la *Mitre*, la *Tête de Sanglier*, dans la Cité, ne désemplissaient guère. La gaieté y était tapageuse, la clientèle abondante, la dépense considérable : « Une consolation », dit le geôlier de *Cymbeline* à un condamné à mort, « c'est que vous n'aurez plus de paiements à faire, plus de notes de taverne à redouter. » Les étrangers en admiraient le luxe ; ils observaient, avec surprise, la présence d'artisans qui venaient, écrit un Français en 1558, « en une taverne faire grand chère, plus souvent que tous les jours, avec connils, levreaux et toute sorte de viandes ». Quant au confort, il est incroyable, « car verriez aux tavernes force foin dessus les planchers de bois et force oreillers de tapisserie, sur lesquels les voyageurs se assisent ». Témoignage confirmé par les autorités municipales, qui n'avaient guère plus d'indulgence pour les tavernes que pour les théâtres : on y boit jusqu'à la griserie, on y mange jusqu'à l'indigestion, on s'y gorge même de venaison, mets aristocratique ; les gens de rien, « the meaner sort » y viennent en foule ; « de grandes énormités » y sont commises.

Le public des théâtres se retrouvait là presque tout entier : marchands de la cité, capitans qui faisaient sonner leurs éperons, corsaires enrichis contant leurs prouesses, courtisans détaillant leurs succès auprès des dames de la cour, filles des rues qui accomplissaient en un clin d'œil la conquête de ces conquérants ; acteurs, auteurs, aspirants auteurs, désireux de renommée. Les pipes se rallumaient ; un « vielleux au nez rouge » chantait la ballade du jour, satirique, grivoise ou guerrière, sur un air connu que tout le monde fredonnait. Les critiques tiraient leur papier de leur poche et discutaient les points notés au cours de la représentation ; un poète disait des vers. L'intérêt pour la littérature s'était tellement répandu que les auteurs étaient, pour les taverniers et gargotiers, une clientèle quasi indispensable. Leur présence était une attraction et une réclame ; un auteur, parlant bien et haut, intéressant, attirant du monde, capable de « maintenir la table en bonne humeur » avait son couvert mis pour rien. De pauvres

diables de rimailleurs, dont les œuvres étaient de destinée incertaine, venaient à la taverne se recruter d'avance des admirateurs ; ils révélaient, en confidence, leur titre et leur donnée aux galants qui trôneraient sur la scène, et ceux-ci, flattés de l'hommage, promettaient des applaudissements.

Parfois aussi les poètes étaient si fameux que le silence se faisait de toutes parts, et un tournoi d'esprit se déroulait devant le public émerveillé, frémissant d'aise et d'admiration : « Quelles choses n'avons-nous pas vu faire, quelles paroles entendues, à *la Sirène* ! » rappelait plus tard à Jonson un des héros de ces réunions ; « de ces paroles si agiles, si pleines de subtile flamme qu'on eût cru que ceux qui les prononçaient avaient voulu concentrer tout leur esprit en un seul trait, eussent-ils dû végéter ensuite, stupides, le reste de leur ennuyeuse vie... Et quand c'était fini, l'air demeurait imprégné d'esprit, au point d'en donner aux deux compagnies qui venaient ensuite prendre nos places... » Bref, c'était le paradis que ces tavernes : et on y rencontrait toute la création, y compris le serpent.

A partir de 1588, on commença d'y remarquer un jeune homme aux cheveux châtains, aux yeux profonds et doux, et qui était, disait-on, l'auteur de pièces à succès, remplies de revenants et d'assassinats. Une calvitie précoce lui avait dégarni le haut du crâne, mais il répliquait à ceux qui l'en plaisantaient que d'être velu « est une bénédiction que la nature réserve aux bêtes, et que ce qu'elle retire aux hommes en fait de cheveux, elle le leur compense en esprit ». Malgré ses meurtres et ses revenants, il était toujours prêt à rire ; il était facétieux, ne s'embarrassait de rien et avait réponse à tout. On l'écoutait avec plaisir, sans trop savoir qui il était ; mais ses amis prétendaient qu'il finirait par se faire connaître et qu'un jour on parlerait de William Shakespeare.

J. J. JUSSERAND

LES
ALPES INDUSTRIELLES

Les Alpes ne sont pas seulement un merveilleux décor. A ne les voir qu'avec des yeux d'artiste, à regarder ces cimes neigeuses où la vie semble s'arrêter, on risquerait d'oublier qu'elles sont les sources mêmes de la vie que le conflit des éléments élabore sur le chaos de leurs sommets. Placées comme un mur de glace entre les vapeurs qui s'élèvent de la Méditerranée et celles qui sortent des plaines humides de l'Europe centrale, elles jouent le rôle d'un gigantesque condenseur. Sans cesse, les vents leur ramènent l'air presque saturé des régions plus tièdes et plus basses, qui, en léchant leurs sommets, en tourbillonnant dans leurs vallées, se refroidit et abandonne, sous forme de neige ou de pluie, l'eau que la chaleur solaire avait volatilisée et soulevée jusqu'à elles. La chute des eaux est donc abondante dans les Alpes, plus qu'en toute autre région : en moyenne, il tombe, à surface égale, trois fois plus d'eau sur leurs sommets que sur les plaines qui les entourent. Et c'est pour cela qu'elles forment la source et le principal aliment des fleuves de l'Europe centrale, le Rhin, le Rhône, le Pô, l'Adige, les grands affluents du Danube.

La pente rapide de ces cours d'eau et la variation des pluies avec les saisons donneraient sans doute aux rivières descen-

dues des Alpes un débit très irrégulier, presque nul en été, excessif en automne et au printemps, comme il arrive pour celles qui descendent du Plateau Central, si certaines causes n'agissaient pour régulariser ce débit. Telle est, d'abord, l'existence des glaciers qui retiennent en hiver l'eau surabondante pour la laisser couler aux chaleurs de l'été. Plus bas, les forêts et toute la terre humide et spongieuse que maintient l'enchevêtrement de leurs racines jouent un rôle analogue. Mais surtout, les eaux écoulées des Alpes ont un régulateur très efficace, constitué par les lacs qui leur servent de trop-plein pendant les crues, de réservoir pendant les sécheresses. Ces grands lacs forment vraiment la caractéristique de l'hydraulique alpine ; suspendus à des niveaux compris entre trois cents et cinq cents mètres, ils partagent chacun des fleuves qui les alimentent en deux parties bien distinctes : l'étiage supérieur où, sur des pentes très accusées, dévalent des eaux torrentueuses, irrégulières dans leur débit, souvent mélangées de limon et de débris de toute sorte ; et l'étiage inférieur où la pente, moins prononcée, s'infléchit peu à peu jusqu'à l'horizontale, où les eaux, décantées par le séjour dans les lacs, sont plus claires, où le débit est peu variable.

***

Cette circulation continue des eaux fait des Alpes une des plus grandes sources d'énergie naturelle qui existent sur le globe, d'autant plus précieuse qu'elle est placée au cœur même du vieux monde civilisé. Chaque litre d'eau qui coule d'un mètre de hauteur effectue, par sa chute, un travail d'un kilogrammètre, et le filet liquide qui glisse, avec un débit d'un litre par seconde, sur une pente de soixante-quinze mètres de haut, représente une puissance d'un cheval-vapeur.

Il semble, d'après cela, que rien ne soit plus facile que d'évaluer la puissance mécanique d'un cours d'eau, puisqu'il suffit, pour l'obtenir en chevaux-vapeur, de diviser par 75 le produit de deux facteurs, dont l'un est la hauteur de chute en mètres, et l'autre le débit en litres par seconde. Mais le débit est chose variable suivant les saisons et même suivant les années. Toutefois, lorsqu'on a en vue les applications

industrielles continues, c'est sur le débit minimum moyen des trois mois secs qu'il importe de se régler, sans oublier que pendant les neuf autres mois la puissance disponible est presque double de cette valeur, et d'autre part que des travaux d'appropriation permettent souvent, en régularisant le débit, d'accroître grandement cette puissance minimum.

En fait, il reste encore aujourd'hui, dans l'évaluation de la puissance hydraulique des cours d'eau, une incertitude dont les deux exemples suivants pourront donner une idée. Un petit cours d'eau tributaire du lac de Genève, l'Avançon, est porté, dans la statistique dressée par l'ingénieur suisse Lauterburg, comme possédant une puissance utilisable de 285 chevaux, ce qui n'a pas empêché la Société des forces motrices de l'Avançon de construire une usine hydro-électrique dont la puissance, empruntée tout entière à ce cours d'eau, ne descend pas au-dessous de 1300 chevaux, et est supérieure à 3000 pendant neuf mois de l'année. — Tout pareillement, les disponibilités hydrauliques de l'État de Genève sont évaluées, dans la même statistique, à 7 655^{chvx},9. Que ces neuf dixièmes de cheval ne nous donnent pas trop d'illusions sur la précision du nombre ; en effet, l'État de Genève, sous l'active impulsion de M. Turrettini, a installé successivement sur le Rhône, depuis 1886, trois usines, à la Coulouvrenière, puis à Chèvres, enfin à la Plainel dont la puissance totale atteint 30 000 chevaux.

Inversement, d'autres évaluations, fantaisistes par excès, supposent effectués des travaux d'aménagement dispendieux, ou reposent sur une estimation optimiste du débit ; si bien qu'actuellement encore, nul n'est en état de répondre, même avec une demi-précision, à cette question, pourtant si importante : quelle est la force motrice disponible et utilisable dans les quatre pays qui se partagent les Alpes, la France, la Suisse, l'Italie et l'Autriche ? L'intérêt évident de chaque État à résoudre, pour son compte, le problème, a amené la nomination de commissions qui procèdent à leur enquête avec une lenteur et un scrupule administratifs. Toutefois, une enquête préliminaire, menée par M. l'ingénieur Tavernier[1], nous a

1. *Les forces hydrauliques des Alpes en France, en Italie et en Suisse.* 1900.

déjà fourni quelques éléments d'appréciation, et c'est à elle que nous emprunterons, pour une bonne part, les renseignements utilisés dans cet article.

Il est clair, tout d'abord, que la statistique doit nécessairement négliger les minuscules filets d'eau qui ruissellent sur toutes les pentes, mais dont la puissance est inutilisable. On a été, dans cette voie, jusqu'à laisser délibérément de côté toutes les forces hydrauliques inférieures à 200 chevaux, et cela d'un accord commun entre tous les statisticiens, ce qui indique bien que l'ère des vieux moulins est terminée et que, seule, la captation des grandes énergies hydrauliques présente de l'intérêt. Adoptons cette limite inférieure, et définissons la région qui nous intéresse, pour la France, par les frontières italienne et suisse et par le cours du Rhône, en y comprenant ce dernier fleuve, soit une superficie de 5600 kilomètres carrés, comprenant dix départements. Dans ces conditions, la richesse hydraulique minimum des Alpes françaises paraît voisine de 4 millions de chevaux. En tenant compte de la perte inévitable des organes de transformation, elle équivaut à 3 millions de chevaux à prendre sur l'axe des turbines, si elle était tout entière aménagée; pendant neuf mois de l'année, on pourrait disposer d'une puissance sensiblement double. Dans les mêmes conditions, il est présumable que la puissance hydraulique, transformée en énergie mécanique, serait sensiblement supérieure pour la Suisse et l'Italie, et pourrait être estimée à quatre millions de chevaux pour chacune, et à deux millions pour l'Autriche. On se trouve donc en présence d'une énergie permanente, mise à notre disposition par les Alpes, voisine de treize millions de chevaux, dont moins d'un million sont actuellement exploités, à peu près en parts égales, par la France, la Suisse et l'Italie.

Essayons de donner un peu de vie à ces chiffres. A cette richesse, encore à peine utilisée, on ne saurait trouver de meilleur terme de comparaison que les bassins houillers qui, depuis un siècle, ont alimenté la vie industrielle des peuples civilisés. Occupons-nous seulement de la France : pour entretenir la puissance de trois millions de chevaux contenus dans les Alpes françaises, il faudrait, avec les machines à vapeur actuellement en usage, une consommation annuelle de dix-

sept millions de tonnes de houille ; c'est à peu près ce que les soixante mille mineurs du Pas-de-Calais extraient annuellement des mines les plus riches de notre pays. Ainsi, aux deux pôles de la France, les montagnes du Sud-Est et les plaines du Nord, si dissemblables d'aspect, ont été dotées par la nature de puissances industrielles équivalentes, avec ces différences pourtant que les richesses hydrauliques sont inépuisables et que la majeure partie de la houille extraite du sol, étant employée au chauffage domestique, est, en fait, inutile au développement industriel du pays.

Mais poursuivons notre parallèle. Les puissances naturelles, d'où qu'elles viennent, ne sont jamais gratuites. Il a fallu des capitaux pour mettre en exploitation les gisements houillers, comme il en faudra pour aménager les forces hydrauliques. Pour être mises en état de produire du travail industriel, certaines chutes privilégiées coûtent moins de cent francs par cheval, tandis que le prix des autres atteint plusieurs milliers de francs, comme le cas s'est produit pour la grande dérivation prise sur le Rhône, à Jonage, près de Lyon. Il est vraisemblable qu'une somme égale au moins à un milliard sera nécessaire pour aménager les chutes des Alpes ; l'avenir seul se chargera de nous dire si cet aménagement pourra être intégral, ou si une fraction seule des chutes, un tiers par exemple, se prête à une exploitation profitable. Même réduit à ces proportions, le problème économique qui se pose à nos contemporains est d'assez grosse importance pour retenir leur attention.

Quoi qu'il en soit, les résultats acquis permettent d'affirmer ceci : c'est qu'actuellement la force motrice mécanique, c'est-à-dire celle qu'on recueille sur l'axe des turbines, est vendue couramment dans nos Alpes à un prix tel qu'il faudrait, pour en obtenir l'équivalent au même lieu avec des machines à vapeur, que le charbon y coûtât de six à douze francs la tonne. De pareils prix ne se pratiquent qu'en Angleterre et en Amérique, au pied des gisements les plus riches. Mais les conditions économiques du problème sont tellement complexes qu'il faut se garder de tirer de ces chiffres des conclusions hâtives ; telle chute, très facile à aménager, mais perdue au fond des Alpes, pourra être moins profitable à

exploiter que telle autre, qui nécessitera des travaux plus onéreux, mais sera située à portée d'agglomérations importantes; ou bien une installation hydraulique, coûteuse par elle-même, pourra trouver sa justification dans des travaux d'intérêt public qui faciliteront la navigation ou l'irrigation agricole.

***

On peut s'étonner, à première vue, que les hommes aient laissé si longtemps inemployée cette puissance presque illimitée qui s'écoule des montagnes, au milieu des plus anciennes civilisations du monde et à portée des peuples les plus industrieux. Les moulins à eau sont connus depuis vingt siècles, et pourtant il n'y a guère plus de vingt ans que les régions alpines ont pris un essor que la nature semblait avoir préparé; mais tout se tient dans l'industrie, et la grande usine hydro-électrique n'était possible qu'avec les progrès de la construction mécanique, de la métallurgie, de l'hydraulique industrielle et surtout de l'électricité. Cela est tellement vrai que les précurseurs, ceux qui ont créé à Bellegarde des installations de plusieurs milliers de chevaux, ont vu pendant une longue suite d'années les forces aménagées par eux rester inemployées, malgré l'emploi des transmissions télédynamiques.

Mais en faisant la part des fatalités économiques, il faut aussi rendre hommage à ceux qui ont ouvert la voie : à M. Turrettini pour les admirables installations hydro-électriques de Genève, et surtout à M. Bergès, dont les installations, poursuivies à Lancey avec une logique admirable pendant vingt-trois ans, ont montré comment devait se faire l'utilisation des hautes chutes. C'est là, à Genève et à Lancey, qu'il faut aller chercher les deux prototypes des installations hydrauliques.

A Genève, comme partout où l'on dispose de grandes masses d'eau coulant sur une pente modérée, la chute est créée soit par un barrage établi sur le fleuve même, soit par un canal dérivé dont la pente, juste suffisante pour déterminer l'écoulement des eaux, les amène sous l'usine génératrice, d'où elles tombent au bief intérieur, entraînant les turbines, et, par

elles, les dynamos productrices d'énergie électrique. Ceux qui ont créé les installations de ce type ont surtout rencontré des difficultés financières : il s'agissait, avant tout, de savoir si le prix relativement élevé de semblables travaux serait suffisamment rémunéré par la valeur du travail engendré. La chose a pu, à Genève comme à Jonage et aux chutes du Niagara, sembler longtemps douteuse.

Mais ceux qui ont créé les installations des hautes chutes ont eu à lutter contre des difficultés techniques insoupçonnées. Les torrents des Alpes ne sont en rien comparables aux fleuves, assagis par la traversée des lacs, qui écoulent avec régularité des eaux transparentes. Aux grandes pluies d'automne, et surtout lors de la fonte des neiges, leur fougue est terrible ; ils sont faits, non plus d'eau, mais de boue, de pierres, de débris végétaux, de neige mi-fondue, le tout roulant pêle-mêle avec une puissance prodigieuse. Il a fallu tout d'abord établir, à l'origine de la chute, un solide barrage en maçonnerie constituant un bassin de décantation ; des trappes à gravier, situées à l'embouchure de la prise d'eau, et souvent complétées par des chasse-pierres, arrêtent ce qui serait de nature à endommager les turbines, tandis que la masse, encore boueuse, des eaux de torrent s'engage dans un tuyau d'acier accroché aux flancs de la montagne, et dont la résistance est graduée selon la pression exercée sur ses parois. Des vannes servent à régler l'arrivée de l'eau dans les turbines, placées en dessous ou à côté des dynamos, et ainsi la puissance de la chute est invariablement transformée en énergie électrique. Ainsi des milliers de chevaux peuvent être engendrés par des ruisseaux dont le débit atteint à peine quelques centaines de litres par seconde, mais dont la hauteur de chute peut atteindre jusqu'à cinq et six cents mètres ; ces filets d'eau compensent la faiblesse de leur débit par la vitesse qu'ils acquièrent en glissant dans leur corset d'acier : cette vitesse est telle, qu'il est impossible à un homme robuste de couper avec un sabre le jet liquide qui s'échappe au bas des conduites.

C'est sous le type que nous venons de décrire que la puissance des eaux alpines peut être aménagée avec le plus d'économie ; complété par le transport électrique de l'énergie, il

constitue un harmonieux ensemble industriel dont nous pouvons tout attendre pour la transformation des pays de montagne.

***

Il nous faut maintenant pousser plus avant, et chercher des emplois à cette énergie. Elle est évidemment applicable à toute espèce d'industries, mais en fait, certaines sont privilégiées : ce sont celles pour lesquelles une force motrice économique est une condition *sine qua non* d'existence, et qui, par ailleurs, ne sont pas soumises, pour l'acquisition des matières premières et l'écoulement de leurs produits, à des transports trop onéreux. C'est ainsi que l'industrie du papier a pu prospérer dans la Savoie et le Dauphiné, parce qu'elle trouve dans les forêts la cellulose nécessaire à la fabrication de la pâte, et que l'énergie fournie par les chutes permet dans des conditions économiques la trituration mécanique et le blanchiment électrolytique. Tout pareillement, l'ensemble des industries électrochimiques a pris dans les Alpes un prodigieux essor. Mais, en laissant de côté ce groupe d'applications, auquel une étude a déjà été consacrée dans cette *Revue* [1], les puissances hydro-électriques des Alpes ont encore d'autres emplois.

L'éclairage tout d'abord : le touriste qui parcourt, le soir, la riche vallée du Grésivaudan, ou bien les cantons suisses, est émerveillé d'y voir les moindres villages et des chaumières presque misérables éclairés à l'électricité mieux que ne le sont, d'ordinaire, nos villes françaises; et il reste frappé du confort que la science moderne a introduit dans des régions restées jusque-là presque en dehors de la civilisation. C'est là une œuvre sociale d'une portée considérable; la lumière mise à la portée de tous accroît la portion utile de la vie, elle entraîne le désir du confortable et donne l'énergie nécessaire pour le conquérir; les heures prises au sommeil, aux stériles veillées d'hiver, sont gagnées par la lecture; ainsi le progrès intellectuel et moral résulte d'une transformation d'ordre matériel.

1. Voir la *Revue* du 1[er] août 1901.



Mais le rôle social de la moderne usine hydro-électrique ne s'arrête pas là : l'électricité est merveilleusement appropriée aux industries de transport, surtout dans les pays de montagne où l'existence de fortes rampes et de courbes très accentuées astreint à l'emploi d'un moteur à la fois très souple et très puissant. Le tracteur électrique est seul approprié à ce rôle; recevant sa puissance de conducteurs parallèles aux rails, il a des dimensions et un poids singulièrement restreints qui permettent de le placer sur des voies étroites, tout en lui donnant une grande puissance; il obéit instantanément à la main qui le guide; enfin l'énergie qu'il consomme, jamais inutilement, est engendrée avec économie par les chutes avoisinantes. C'est ainsi que les milliers de touristes que chaque été ramène autour du Mont-Blanc connaissent et utilisent le chemin de fer électrique du Fayet à Chamonix. Sur un trajet de dix-neuf kilomètres, comportant des rampes de huit centimètres par mètre, circulent de confortables voitures dont chacune est automotrice. Le courant électrique qu'engendrent deux usines de 1200 chevaux entretenues par les chutes de l'Arve, circule le long de la voie dans un rail isolé qu'un petit frotteur relie à la voiture; ainsi se trouve assuré, par un dispositif très analogue à celui de nos tramways urbains, le transport des voyageurs et des marchandises sur la ligne la plus accidentée de la Compagnie P.-L.-M.

*
* *

Après avoir énuméré les principales applications possibles des puissances alpines, il est intéressant d'en faire, si on peut dire, le classement géographique, de voir comment elles se sont réparties sur la surface des Alpes, et quelles raisons, naturelles et artificielles, ont déterminé cette répartition. Nous aboutirons ainsi à une notion d'un caractère général : c'est qu'à voir les choses de haut, et à négliger les détails, les États qui se partagent les Alpes ont tiré chacun un parti bien différent de leur puissance.

En France, et un peu aussi en Autriche, l'électrochimie est la reine des Alpes; les usines de carbure de calcium, d'aluminium, de soude, de chlorate de potasse, y pullulent,

et chacune d'elles, escomptant largement l'avenir, a aménagé des forces motrices de plusieurs milliers de chevaux; c'est véritablement le triomphe de l'initiative individuelle, et on se sent un peu en Amérique dans ces Alpes françaises, où une industrie, née d'hier, dépense sans compter nos richesses hydrauliques, et où tant d'espoirs légitimes se mêlent à tant de chimères ou de spéculations.

A cette mainmise des industries électrochimiques sur nos chutes des Alpes, il y a plusieurs raisons. Une des meilleures, sans doute, est la raison historique; l'électrochimie est surtout une science française, et il était logique que le pays auquel elle doit ses premières découvertes en reçût les premières applications. Mais aussi, il ne faut pas oublier que nos Alpes étaient il y a vingt ans, sont encore actuellement, un pays pauvre, peu peuplé, à peine connu des touristes et, par suite, il était logique que les applications d'ordre social y fussent plus rares qu'ailleurs, parce que moins rémunératrices; elles commencent seulement à se dessiner aujourd'hui que nos montagnes sont mieux connues et plus pratiquées, et que les transports à grande distance permettent de desservir les régions plus peuplées et plus fertiles. C'est ainsi que, sur les rocs dénudés des montagnes, apparaissent d'abord des lichens, puis des mousses, puis d'autres plantes qui transforment leur surface, élaborent le sol arable et préparent la voie à des cultures rémunératrices.

Les choses ont tourné d'une façon toute différente dans les cantons suisses. L'Helvétie est depuis cinquante ans la terre classique du tourisme; chaque année, plus d'un million d'étrangers viennent y chercher le plaisir ou la santé; aussi la Suisse est-elle tout entière organisée en vue de ses visiteurs; les choses se sont aggravées, si l'on peut dire, depuis les temps déjà lointains où Tartarin dénonçait les artifices de la « Compagnie »; de vastes caravansérails, éblouissants de lumière, s'étagent sur toutes les montagnes, et des chemins de fer à crémaillère permettent aux moins ingambes l'accès de tous les points de vue. Ajoutez à cela la haute civilisation du peuple suisse, son amour du confortable intérieur, l'intérêt qu'il porte à l'organisation communale, et vous comprendrez aisément que les chutes d'eau devaient trouver en Suisse des

applications très rémunératrices dans l'éclairage et la traction. Aussi, peu d'usines électrochimiques, mais, dans les moindres villages, l'éclairage électrique largement répandu; et dans les régions les plus fréquentées des touristes, qui sont aussi les plus riches en chutes, de grandes usines hydrauliques pour l'éclairage des villes et des grands hôtels, et pour la traction des trains de montagne. Ainsi, la Suisse a trouvé le mode d'utilisation des forces hydrauliques qui lui convient le mieux, et, si l'on ne considère que les bénéfices matériels, sa part n'aura pas été la plus mauvaise.

Pour l'Italie, la situation était toute différente; les larges plaines du Pô retiennent peu de touristes; elles sont avant tout agricoles et industrielles. Tout un chapelet de grandes cités, Gênes, Coni, Alexandrie, Turin, Novare, Milan, Bergame, Brescia, s'égrène à peu de distance des Alpes; la population la plus industrieuse de l'Italie se masse dans cette surface, à peu près égale à celle de la région française comprise entre la frontière, le Rhône et la mer, que nous avions précédemment délimitée. Alors que la population kilométrique, pour nos dix départements alpins, ne dépasse pas 62 habitants par kilomètre carré, et 72 pour la Suisse, elle atteint 135 habitants pour les onze provinces italiennes limitrophes des Alpes.

A cela, il faut encore ajouter deux choses : d'abord, le prix élevé du charbon ; ensuite l'admirable valeur économique des puissances hydrauliques dans les Alpes italiennes. Les cours d'eau qui aboutissent au Pô ont des pentes excessives, très supérieures en moyenne à celles des cours d'eau français ou suisses ; les versants italiens des Alpes, granitiques et imperméables, reçoivent des pluies plus abondantes que les autres versants, et les conduisent, sans déperdition par l'intérieur du sol, à une multitude de torrents; enfin, une admirable série de lacs régularise le débit des cours d'eau qui les traversent, et y rend pratiques ces installations à grand débit dont les usines genevoises ont fourni le prototype.

Aussi, tout semble destiner l'Italie du Nord aux grands transports de force ; des usines hydro-électriques se créent partout le long de la Dora, de la Stura, de la Sesia, du Tessin, de l'Adda, du Chiese, et leur puissance, convertie en courant à haute tension, s'en va porter la lumière et la force

jusqu'aux centres urbains qui pullulent dans la plaine lombarde.

Mais l'Italie, plus prévoyante que d'autres États, ne s'est pas contentée de ce brillant avenir; elle a voulu aider la fortune. Elle s'est dit qu'une législation intelligente devait s'adapter à la situation économique nouvelle créée par la science, et aussi que la puissance publique n'avait pas le droit de se désintéresser de ce qui allait advenir. Les fatalités industrielles sont comme les cours d'eau; sans changer leur direction générale, on peut cependant les aménager de manière à rendre profitable une énergie qui, autrement, ne se fût peut-être manifestée que par des désastres. Tout pareillement, les Italiens ont pensé que l'évolution qui se dessinait devait être, pour le plus grand profit de tous, guidée par une législation appropriée. Déjà, une loi de 1884 sur « la dérivation des eaux publiques » affirmait les droits de l'État sur les chutes; elle fixait à trente ans la durée maximum des concessions, et stipulait les garanties et les redevances exigées du concessionnaire. Mais, pour s'accommoder à une situation que chaque jour vient modifier, la législation doit plutôt être écrite sur des tablettes de cire que gravée sur des tables de bronze; aussi l'administration italienne a-t-elle, par une suite de règlements et de circulaires, modifié au jour le jour cette loi fondamentale d'après les éléments que la pratique lui fournissait. Enfin, en 1898, elle confiait à une commission composée de hauts fonctionnaires et de représentants des compagnies de chemin de fer le soin de préparer la modification de la loi de 1884, de façon à assurer l'exploitation la plus profitable des richesses hydrauliques et à garantir, mieux encore que par le passé, le droit social d'utiliser ces richesses pour le bien commun.

Des discussions qui se sont produites à cette occasion, il est sorti mieux encore qu'un projet de loi : une idée fondamentale a été dégagée, et une grande expérience a été entreprise. L'Italie a vu clairement qu'elle ne devait pas laisser gaspiller ses chutes d'eau, et qu'elle devait au moins se réserver la possibilité d'en aménager une partie pour assurer la traction électrique des trains dans la partie septentrionale de la Péninsule. Il reste douteux encore que cette modification

soit applicable avec profit aux lignes principales; mais en tout cas il paraît assuré qu'elle doit donner des résultats excellents sur les lignes secondaires. Celles-ci, en effet, où des trains circulent presque à vide une ou deux fois par jour, sont loin de remplir tout le rôle utile qu'on doit attendre d'elles; il en serait tout autrement si elles étaient desservies plus fréquemment par des voitures automotrices; le drainage des voyageurs et des marchandises se trouverait assuré dans des conditions méthodiques qui se traduiraient à bref délai par un accroissement de profit. Or les locomotives actuelles, entraînant avec leur tender un poids mort très considérable, sont hors d'état d'assurer économiquement un tel service; seule l'électricité est à même de le faire quand des installations hydrauliques permettent de l'engendrer à bon compte.

En conséquence, et comme il importe de sérier les questions pour les mieux résoudre, l'Italie s'est décidée, la première des puissances alpines, à une grande expérience. Elle a aménagé électriquement deux lignes : l'une, celle de Bologne à San Felice, longue de quarante-deux kilomètres, où sera essayée méthodiquement la traction par accumulateurs; l'autre, plus importante encore, dans la Valteline, aux abords du lac de Côme. Celle-ci a cent six kilomètres de développement, et la puissance lui est fournie par trois turbines de deux mille chevaux chacune, reliées à des alternateurs qui produisent le courant sous la tension de vingt mille volts; ce courant est ensuite amené à neuf sous-stations où sa tension est réduite; ainsi transformé, il circule au-dessus de la voie dans des fils de cuivre semblables à ceux de nos tramways, et passe de là dans la voiture, puis dans les rails, par où il retourne à son point de départ. Les trains sont ainsi constitués par une voiture automotrice, disposant d'une puissance de trois cents chevaux, et pouvant remorquer à sa suite jusqu'à quatre voitures ordinaires. Toute cette installation, admirablement comprise au point de vue technique, est en outre d'un confortable inconnu sur les autres chemins de fer d'Europe. Comme on n'a pas oublié qu'il s'agissait d'une expérience, une administration et une comptabilité spéciales ont été créées pour cette ligne. Ainsi, d'ici à quelques années, on sera pleinement

renseigné sur les conditions dans lesquelles l'électricité pourra être appliquée aux lignes à médiocre trafic ; des essais, poursuivis concurremment en Prusse, permettront de l'appliquer également aux grands express, de manière à réaliser un notable accroissement de vitesse. Alors, fatalement, l'heure sonnera où la traction interurbaine sera transformée par l'électricité, et où les puissances hydrauliques seront appelées à devenir les auxiliaires de cette transformation.

***

Ainsi, chacun des peuples copropriétaires des Alpes s'attaque résolument, et dans une voie différente, à la mine d'énergie qu'elles recèlent. Mais, même si nous avons pu faire comprendre dans ses grandes lignes la transformation qui s'accomplit, nous ne nous tenons pas pour satisfaits. La mise en exploitation des chutes d'eau soulève en effet un problème légal des plus importants, et qui nous intéresse tous : car il s'agit de savoir si nous devons laisser se former, aux dépens de la fortune publique, une nouvelle forme de propriété privée. Le législateur français ne paraît pas en avoir soupçonné l'intérêt; il a vu dans l'eau l'auxiliaire des travaux agricoles et de l'hygiène urbaine ; il n'a pas vu en elle la puissance qui vivifie l'industrie moderne. Et c'est ainsi qu'au fatras des lois anciennes, il a superposé la loi du 8 avril 1898, sans que la question des chutes d'eau ait été abordée, encore moins résolue. De tout temps, les questions d'eau et de riveraineté ont fourni ample matière aux chicanes et à l'arbitraire administratif; elles n'ont pas, avec la législation nouvelle, perdu ce caractère. On en pourra juger par l'exposé, très concis, qui va suivre.

Les eaux sont réparties en trois catégories. La première comprend les eaux pluviales, les sources et les étangs dont la propriété et l'usage sont réservés au propriétaire du fond où elles apparaissent. La seconde catégorie contient les cours d'eau qui ne sont ni navigables ni flottables, et les rivières flottables « à bûches perdues » ; bien que leur lit appartienne aux propriétaires des deux rives, la propriété de leurs eaux n'est pas déterminée ; elle est « res nullius », comme on dit

dans la langue juridique. Enfin, « les fleuves et les rivières navigables ou flottables avec bateaux, trains ou radeaux », forment une troisième classe, celle des eaux domaniales, dont la propriété appartient à l'État.

A cette classification embrouillée vient se superposer une confusion nouvelle : les limites de ces trois classes sont indécises, si bien que, lorsqu'il s'agit d'éclaircir un doute, le seul moyen pratique consiste à s'adresser à l'administration préfectorale, sans oublier que ses décisions peuvent être modifiées par le Conseil d'État.

De ces prémisses résulte que la situation légale des puissances hydrauliques peut être bien différente suivant le cas. Sont-elles créées à l'aide des eaux de la première catégorie? elles sont alors susceptibles d'un véritable droit de propriété. Si au contraire elles sont prises sur les cours d'eau de la seconde classe, elles peuvent être exploitées par les riverains, mais elles ne sont indépendantes ni d'autres riverains qui peuvent faire valoir des droits concurrents, ni de l'État qui a la police des eaux; et alors il advient souvent que des agioteurs achètent sur un cours d'eau une riveraineté de quelques mètres, à l'aide de laquelle ils barrent la chute, soit pour éliminer une concurrence qu'ils redoutent, soit pour se faire acheter à grand prix le droit qu'ils ont acquis sur l'usage des eaux. Ainsi les créateurs d'usines ont d'abord à lutter contre les cupidités individuelles. Ils rencontrent ensuite sur leur route l'administration, de laquelle ils doivent obtenir, après enquête, une autorisation. Mais, une fois ces difficultés aplanies, les chutes aménagées deviennent une véritable propriété, puisqu'il est admis que l'autorisation donnée ne peut plus être retirée que moyennant une juste indemnité.

Restent enfin les chutes produites par les eaux domaniales; elles sont la propriété de l'État, qui peut en concéder l'exploitation moyennant une redevance annuelle. Cette concession ne constitue pas un titre de propriété et peut être (sauf quelques exceptions sans intérêt pratique) retirée sans indemnité.

Voilà donc dans quel dédale juridique se débattent actuellement les industriels. En présence d'une pareille confusion, on comprend que des efforts aient été faits, soit par les inté-

ressés, soit par les pouvoirs publics, pour amener une situation légale plus nette et plus équitable. Aussi nombre de projets de loi attendent-ils, dans les dossiers de la Chambre des députés, une discussion que chaque jour rend plus nécessaire; mais leur diversité même indique celle des intérêts en jeu.

C'est qu'en effet, en cette question comme en beaucoup d'autres, il y a conflit entre l'intérêt général et les intérêts particuliers. Ces derniers ont trouvé des défenseurs éloquents et convaincus au Congrès de la houille blanche, qui s'est réuni en septembre dernier à Grenoble, au cœur des exploitations des Alpes françaises. Les congressistes, après avoir admiré les résultats atteints par l'initiative individuelle, ont été appelés à constater la confusion de nos lois et les entraves qu'elles apportent à cette initiative. Ils ont parlé haut, comme ils en avaient le droit, et, se réclamant des industries qu'ils avaient créées, de la prospérité qu'ils apportaient à nos Alpes, jadis si déshéritées, ils ont protesté à la fois contre l'agiotage des barreurs de chute, et contre la tutelle inquiétante de l'État.

Mais d'autres intérêts ont droit aussi de parler, qui se sont tus jusqu'à présent; ce sont ceux de l'État, c'est-à-dire de chacun de nous; et c'est parce que la question est d'intérêt général que cet article a été écrit, pour rappeler et faire comprendre à chacun le droit qu'il a de se former une opinion et de la défendre.

Il y a en effet une vérité qui s'impose, c'est celle-ci : *les puissances hydrauliques du pays appartiennent à la communauté*. C'est celle que la Société suisse *Freiland* affirmait en 1891, en proposant d'ajouter à la Constitution fédérale l'article suivant : « Toutes les forces hydrauliques de la Suisse, non encore utilisées, sont propriété de la Confédération; leur exploitation et leur transport appartiennent à la Confédération. Une loi spéciale réglera le monopole et la répartition des bénéfices qu'il pourra produire. »

C'est encore le même principe directeur qui a inspiré le projet de loi déposé par le gouvernement français, le 6 juillet 1900, et qui attend encore l'heure de la discussion publique. D'après ce projet, toutes les chutes ayant une puissance moyenne supérieure à cent chevaux doivent être concédées

par l'État, qui s'en déclare par là même propriétaire, et qui fixe sur le cahier des charges la durée de la concession, à l'expiration de laquelle la chute aménagée lui fait retour sans indemnité.

Ainsi se trouve nettement affirmée une thèse sur laquelle il faudra bien qu'on se prononce, un jour où l'autre, mais dont le rejet serait gros de conséquences. A la faveur de la législation actuelle, une bonne partie des puissances hydrauliques passe peu à peu sous le régime de la propriété particulière ; des droits se forment, qui ne pourront être supprimés qu'au prix de coûteuses expropriations. Et pourtant, y a-t-il quelque chose de moins compatible avec l'idée qu'on se fait de la propriété individuelle, que cette eau des torrents, dont la source avoisine le ciel, et qu'un perpétuel mouvement envoie se perdre dans la mer? L'ancien législateur avait considéré comme domaniales les seules eaux navigables, parce qu'il pensait que celles-là seules pourraient servir à la communauté, et que les autres n'avaient de valeur que pour des particuliers ; que peut-il subsister de cette distinction aujourd'hui que nous voyons tel torrent des Alpes, converti en courant électrique, aller distribuer la force et la lumière à plusieurs centaines de kilomètres, et vivifier de son énergie des régions étendues? C'est ce qui nous donne le droit de déclarer que les chutes d'eau sont le bien de tous, parce qu'elles sont utiles à tous ; elles le sont au même titre que les mines du sous-sol, que l'air qui nous entoure et dont nul encore n'a songé, par bonheur, à accaparer les courants et la puissance.

D'ailleurs, M. Hanotaux n'indiquait-il pas l'inanité de tous les raisonnements sur la propriété des chutes, lorsqu'il disait très finement, et sans doute avec quelque ironie, aux congressistes de la houille blanche : « Quelle extension soudaine de la science juridique ! Il ne s'agit plus seulement de la propriété des objets sensibles, faciles à saisir, à déterminer dans leur forme ou leur résolution. Voici maintenant qu'il faut légiférer sur cette abstraction : la force : il faut capter dans le rideau des lois l'eau qui coule, le fluide qui circule, le rayon qui se glisse, moins encore, l'instant, le mouvement, la pente ! »

C'est pourquoi, à toutes les subtilités de la casuistique

juridique, nous préférons une affirmation nette de l'intérêt général.

Cette affirmation, qui aujourd'hui peut sembler brutale, eût passé inaperçue et n'eût soulevé aucune protestation si on avait su à temps l'introduire dans notre Code; légale en Algérie, où tous les cours d'eau sans dictinction sont du domaine public, elle le serait aussi bien en France. En tout cas, elle est devenue nécessaire, si nous voulons être prévoyants. Sans pouvoir préciser ce que l'avenir tient en réserve, nous sentons, nous savons même qu'avant un demi-siècle, les puissances hydrauliques seront appelées à jouer un rôle considérable. Elles contribueront sans doute pour une large part à l'éclairage public; peut-être aussi des distributions de force à domicile permettront-elles aux ouvriers isolés de résister à la puissance d'absorption des usines. Enfin, qui peut prévoir le rôle que les chutes auront à jouer comme auxiliaires de la traction ferrée? L'expérience qui se poursuit actuellement chez nos voisins nous fixera sur ce point; mais il faut se rappeler qu'un jour à venir, nos chemins de fer auront fait retour à la communauté, et que si, à ce moment-là, l État est possesseur d'usines hydro-électriques aménagées, il pourra se servir des secondes pour actionner les premiers. Rien que dans le quadrilatère formé par le Rhône, les Alpes et la mer, il y a trois mille cinq cents kilomètres de chemins de fer qui exigent, pour être desservis, une puissance approximative de deux cent mille chevaux; il y aura sans doute un intérêt national à couvrir ce quadrilatère d'un vaste réseau de distribution d'énergie auquel les trains emprunteront leur puissance, les cités leur lumière, les usines leur force motrice. C'est un plan d'ensemble à combiner, dont nous pouvons bien imaginer les grandes lignes, mais dont le détail ne pourra être précisé que peu à peu; en tout cas, nous avons le devoir d'en assurer la réalisation quand l'heure sera venue, sous peine d'être lourdement responsables devant nos successeurs, pour avoir mal géré le bien national, et laissé perdre une fortune qui ne se retrouvera plus.

Qu'on n'aille pas se figurer, d'ailleurs, qu'une semblable détermination puisse nuire à l'activité industrielle des Alpes, ni arrêter cet admirable élan d'initiative individuelle, dont

nous avons le droit d'être fiers. Les concessions d'eau accordées aux industriels devront avoir une durée suffisante pour leur permettre de se rémunérer largement de leurs efforts ; elles les assureront contre toutes les tracasseries, qu'elles viennent des particuliers ou de l'État ; enfin tout devra être fait pour les encourager à multiplier leurs installations, et à aménager leurs chutes d'une façon rationnelle ; mais aussi, à l'expiration de leurs concessions, les services publics bénéficieront de cette inépuisable puissance des rivières de France, et pourront l'attribuer aux œuvres d'intérêt général, en louant l'excédent aux industries particulières.

Il y a bien des manières de prévoir ces contrats passés entre l'État, possesseur des chutes, et les particuliers ; l'objet de cet article n'était pas d'entrer dans une discussion détaillée, mais d'attirer l'attention sur une question d'où dépend, pour une grande part, notre avenir économique. Et puisque des intérêts opposés sont en présence, et qu'une prochaine solution s'impose, nous devons souhaiter que, soucieuse des intérêts particuliers, elle affirme cependant sans équivoque l'intérêt et le droit de la communauté.

L. HOULLEVIGUE

AU SOLEIL DE JUILLET[1]

Rue Vivienne, Omer et ses compagnons furent introduits sous un large porche, traversèrent une cour, gravirent un escalier de pierre; après un corridor à crépi lézardé, ils pénétrèrent dans le tumulte de vingt ou trente messieurs qui se disputaient. Quatre fenêtres versaient la lumière diffuse de la cour sur les gesticulations et les figures jaunâtres.

En vain La Fayette, debout, essayait-il de convaincre par sa voix mélodieuse et les diverses expressions de sa face lourde. glabre, surmontée de mèches roussâtres. On comprenait des mots épars : « Fête de la Fédération... les grands jours de Mirabeau... J'ai ouï dire par Sieyès... Washington voulait-il une république? Franklin ne s'en souciait pas... La liberté universelle? J'y ai rêvé dans le cachot d'Olmütz et dans la prison qu'était la France sous le despotisme de Bonaparte... Le Roi de la Sainte-Alliance menace la Charte !... »

S'étonnant que le bruit ne se pût apaiser, il chercha de la déférence sur les physionomies des nouveaux venus.

—Vive l'Empereur, monsieur! — déclara le capitaine Lyrisse.

Il croisait les bras contre son habit marron et rejetait la nuque en arrière. par défi.

1. Voir la *Revue* du 1er décembre.

Les cheveux pleureurs rabattus contre son front morose, le général Pithouët ne donna pas au vieillard un bonjour plus affable. D'un air hautain et las, il imposa d'abord à l'assistance le respect de ses grades maçonniques : il en arbora les insignes apportés dans les poches de sa redingote bleue. On put supputer le nombre considérable des gens qu'il représentait ainsi. Par des contradictions brèves, dédaigneuses, sans ripostes aux arguments objectés, il s'arrogea tout de suite la souveraineté, derrière la table qu'il choisit pour tribune. Non loin, Omer reconnut le visage d'Auguste Blanqui, allongé par une petite barbe blonde, et la mine de profonde concentration mentale que gardait ce lauréat des concours généraux... Sur le cou frêle, dégagé du col mou, ne subsistait nulle trace de la blessure reçue en 1827, dans l'émeute de novembre, rue aux Ours. Assis, il étreignait ses genoux de ses mains onduleuses, et, patiemment, attendait la fin du bruit, qu'il jugeait absurde.

— Sans discipline, on ne fera rien d'utile ! — prêchait le major Gresloup. — Acceptons, avant tout, l'autorité de nos chefs !

— On se dévoue à une idée... ou bien non ! — affirmait le capitaine Lyrisse. — Qui se dévoue n'a pas besoin de discuter... Il écoute et il obéit.

Des exclamations colériques l'interrompirent. Blanqui ricanait. En sifflotant, le général se bourra le nez de tabac. La Fayette toussait, cherchait son mouchoir dans les plis de sa redingote trop ample.

— Guillotiner ! guillotiner !... Halte-là !... Nous sommes des morceaux un peu gros pour être avalés comme ça par les mandibules de Charles X ! — répondait à un timide le général Dubourg, en tapant sa tabatière dans le creux de sa main.

— En effet ! — dit M. de Rastignac, qui saluait Omer.

Ils s'étaient déjà rencontrés dans les salons de madame de Nucingen, à Tortoni, sur le boulevard de Gand, et se le rappelèrent tout bas.

— Assez de stratagèmes ! Assez dissimulé, en nous cachant, en complotant ! Il convient d'abandonner les malices pour la franchise ! La liberté doit mettre le pied dehors ; elle doit sortir de nos tanières et de nos conciliabules... C'est une fille

robuste, et qui ne craint personne... Le peuple la prendra par la main pour la mener sur le trône des Bourbons...

Omer se détourna vers le coin où tonnait cette voix. Une tignasse épaisse tremblait autour d'une face renfrognée, barbue, vibrante; l'homme, voûté dans un large habit noir, piétinait, les mains derrière le dos, en voilant, de ses sourcils froncés, des yeux minuscules. On nomma Pierre Leroux.

— Compter sur le peuple? Ah! le bon billet! Nous l'avons trop vu à Belfort, en 1820, —dit Armand Carrel, et la fine plaie de sa lèvre amère coupa mieux son visage sec. — La ville entière partageait, la veille, nos opinions. Une compagnie de soldats en armes proclamait la République sur la place; il eût suffi que cent personnes voulussent approuver, pour que toute la garnison se joignît à nous. Au contraire, pendant un quart d'heure, on entendit fermer les serrures à double tour, et pousser la clenche des volets, dans les maisons... Il ne faut pas s'embarrasser de la populace. Les choses faites, elle suivra. Mais auparavant on n'en obtiendra rien. Si! Les royalistes sauront en tirer des trahisons inutiles ou des indiscrétions d'ivrogne.

La gracieuse personne d'Enfantin, jusqu'alors disparue entre les épaules des voisins, se manifesta soudain par les accents mêmes qui séduisaient les auditeurs de ses conférences à la salle Montansier. Sa figure ronde, fraîche, pourvue d'une barbe légère, de jolis cheveux châtains en auréole, émergea: il fit cesser, d'un signe, la digression glapissante et confuse que poursuivait Pierre Leroux, sa tignasse en avant. Le sourire d'Enfantin apaisa tout. Un poète chantait l'idylle du peuple content, choyé par les soins d'une politique communiste et maternelle, voué à du bonheur, groupé par sympathies, par amours. Tandis que le docteur Buchez citait des phrases de Saint-Simon et d'Olinde Rodrigues, Armand Carrel ramena machinalement les boucles crépelées de sa chevelure noire sur la largeur de son front. Cette phraséologie agaçait sa fièvre.

— Pourquoi vouloir encore renverser le régime royal? — pleurait Enfantin de sa voix de cœur. — Depuis 1816, pas un complot qui n'ait avorté et coûté, sans résultats, des vies précieuses aux hommes. L'instinct du peuple soupçonne la

vanité de tels efforts. La parole et la douceur savent entraîner les êtres. Il faut convertir par les moyens que l'Église emploie. Mesurez la force de sa persuasion. Ce n'est point substituer à une violence une violence, mais à une foi une foi qui peut sauver le monde. Notre salut sera d'imiter l'Église, d'ajouter notre espérance au dogme, et de prêcher ensuite une charité plus magnifique...

Une huée mal contenue répondit à cet exorde.

— Aux armes! aux armes! — protestait Blanqui forcenément, sans bouger de sa chaise.

Et de crier jusqu'à ce que l'on se tût... Omer songea qu'il pourrait finir cette aventure en place de Grève, après avoir été cahoté dans la charrette du bourreau, comme les sergents de La Rochelle, après avoir glissé sur le sang de ce bel Armand Carrel, de cet élégant Rastignac, de ce Pierre Leroux hérissé, sale, aux épaules parsemées de pellicules. Son imagination compta leurs têtes dans le panier de l'exécuteur; même la tête poupine d'Enfantin, enveloppée dans sa barbe légère parmi le son rouge. Quelque chose comme un caillot l'étrangla... « O douce Elvire!... Front pur que flattent des boucles fauves!... c'en est donc fait!—déclama sa crainte.— Je ne vous verrais plus... Ah! parc de Meudon, que je voudrais, sous tes ombrages... Hélas! me voici devant le résultat de mes idées... Mes idées?... Parce que je fis quelques dettes, parce que j'eus honte devant mes créanciers, parce que j'acceptai de mon oncle Edme l'argent..., j'ai dû m'acoquiner à son destin... Ah! ces vieux soldats de Napoléon!... La mort a trop souvent dansé devant leurs regards éblouis par les feux de file... Moi, je frémis!... Comment celui-ci n'a-t-il pas peur? »

— Il y a nécessité de combattre, — grondait Auguste Blanqui, sans quitter sa chaise.

La discussion se développa. Selon Carrel, les trois quarts des loges étaient royalistes, ou composées de couards. On ne pouvait faire fonds que sur les ventes.

— Défions-nous, messieurs, de ceux qui veulent restaurer l'Empire! — supplia La Fayette.

Il cogna la table d'un coup retentissant, ce qui rappelait aux carbonari son autorité de Grand-Élu. Le silence se fit, pendant lequel on fut mal à l'aise. Enfantin baissait les

yeux et tournait ses pouces. Une colère réelle empourprait la figure plombée du vieux chef, qui s'écria :

— Il ne faut pas changer de tyrannie, mais les remplacer toutes par la liberté !

Michel Chrestien haussait tout à coup sa tête de Jupiter, pour applaudir avec Pierre Leroux, Blanqui, M. Buchez, Ulysse Trélat. Les joues mûres de La Fayette se marbraient un peu. Ses vieilles mains garrottées de grosses veines, ponctuées de taches jaunes, râtissaient machinalement le drap de la table contre laquelle il s'appuyait du ventre. Il parut mâchonner de la bouillie. On attendait sa parole. Il se reprit à totaliser les nombres de fidèles que l'on pourrait mettre en ligne. On discuta de nouveau. Enfantin leva son clair visage, étendit les bras, chantant presque :

— Pourquoi rouvrir l'ère belliqueuse?... L'âge d'or n'est pas derrière, mais devant nous. Il s'agit seulement de bonne volonté, de fraternité...

— Hé! hé! — railla le major Gresloup, — quand vous avez rompu les portes de l'École polytechnique en 1814, pour courir, le fusil à la main, défendre la barrière de Clichy, vos coups de feu furent-ils fraternels à l'égard des alliés?...

Enfantin caressa les duvets de ses joues claires, sans répondre au sarcasme, sinon d'un geste vague. Puis il disserta religieusement :

— Je n'estime pas que l'usage de la violence nous aide à conquérir l'harmonie sociale. Je ne l'ai jamais pensé, monsieur Gresloup. Vous le savez bien. J'ignore si l'on a le droit de conduire au massacre une population innocente... Je me demande si ce n'est pas un crime que de le tenter!

Tout pâle, il répéta :

— Un crime !

Omer eut envie de l'applaudir, mais la plupart des carbonari protestèrent avec véhémence. Le général Pithouët s'élança :

— Un crime?... un crime?... Mais non : nul remords ne me trouble. Je me suis battu quinze ans sur tous les champs de l'Europe !... Nul remords ne me trouble, monsieur... Car si j'ai frappé, j'ai été frappé... Un crime!...

Il se rua vers Enfantin, les poings fermés. Le délire de la

rage convulsait cette face osseuse, aquiline, qui crachait en même temps de la salive et des mots. Toute l'exaspération qu'il avait maîtrisée difficilement chez Casimir Perier éclata. D'un geste fou, il déboutonna sa redingote, arracha la cravate, écarta le jabot, montra la cicatrice rosâtre, pareille à une bouche close, qui balafrait le poil gris de sa maigre poitrine. Il toucha la trace étoilée d'un trou de balle à son cou. Sa manche relevée, il indiqua l'entaille d'un sabre espagnol, du coude au poignet. Il retroussa les cheveux pleureurs, et fit voir un hideux sillon blanchâtre à la cime de son front plissé... Il disait :

— J'ai suffisamment affronté la mort pour avoir le droit de conseiller la bataille... Je suis le bras de la Liberté et j'ai renversé les esclaves de la tyrannie. Peu m'importent les douleurs des victimes devant l'Idée que je sers... Et j'achèverai mon devoir !

— Nous l'achèverons ensemble ! — jurèrent le major, le capitaine, vingt autres.

Enfantin arrangeait en large nœud les bouts de sa cravate blanche ; il époussetait les revers en rouleau de son habit qui se cambrait sur une taille charmante ; cela inconsciemment, par habitude de maniaque.

— L'amour de la paix l'emporta, dans l'âme des peuples, sur le désir de la gloire; et Napoléon fut terrassé...

— La paix !... Vous voulez la paix ?... Ah ! ah ! — ripostait le général. — Ce vieux renard de Metternich l'a voulue, la paix ! Il ne demandait qu'elle, en 1814. Pourquoi ? Pour avaler, sans les arêtes, la grosse bouchée de Waterloo... Les idéologues servaient les desseins de Metternich. Et la Sainte-Alliance des tyrans, grâce à la paix, a pu facilement effacer jusqu'aux vestiges de notre Révolution... Sachez-le... Pour durer et vaincre, il faut à la Révolution, qui se réveille, un Napoléon II, puisque l'autre a été assassiné par le poison de l'air, dans Sainte-Hélène... Oui, Monsieur de La Fayette : un Napoléon II ! Et toute la France armée dans le camp d'Hiram, depuis l'Océan jusqu'au Rhin ; et cela pendant dix ans, pendant vingt ans, pendant un siècle même! jusqu'à ce que le dernier valet des monarques ait perdu la dernière goutte de sang servile... Alors nos petits-fils pourront s'offrir la liberté

de la presse, le suffrage universel, tout le babouvisme, le saint-simonisme, le communisme, le fédéralisme, et le papisme industriel, si ça les amuse...

— Bon, ça ! — répliquait le jeune Blanqui, — un autre Napoléon avec des généraux pareils au duc de Raguse, qui, à leur tour, iront trahir la Révolution pour l'Empire, l'Empire pour la Sainte-Alliance, la Sainte-Alliance pour l'Acte Additionnel, et Napoléon pour le roi de Gand !...

Sa rage siffla ces choses, sans qu'il abandonnât sa posture, les genoux étreints par ses mains serpentines.

— Je m'en f... ! — rugit le capitaine Lyrisse. — D'abord il faut vaincre !

La Fayette asséna sur la table un coup terrible. Tout le monde se tut. Il affirma :

— Nous ne recommencerons pas la Révolution pour le seul triomphe d'un despote, mais pour celui de la Loi, c'est-à-dire des Droits de l'Homme, et de leurs conséquences législatives.

— La Loi ! La Charte ! — s'écria l'oncle Edme... Ah ! vous voyez ce qu'en firent les escobars de la Congrégation...

— Nous serons là pour faire respecter le pacte.

— Nous aussi, heureusement... et avec nos sabres ! — ajouta le général Pithouët.

Le Grand-Élu dévisagea le capitaine et le général dont les mains, les cris le défiaient. Un moment, ces trois hommes absorbèrent dans leur vie palpitante les attentions et les angoisses des esprits. Une question se décidait, autour de quoi s'évertuaient, depuis dix ans, toutes les passions de la Charbonnerie et de la Maçonnerie. On se querella longtemps. Omer lui-même récita ses prosopopées ordinaires sur la divinité romaine de la Loi. Il se grisa de son éloquence mal écoutée par tous ces hommes énergiques, et qui s'estimaient supérieurs à un petit avocat. L'oncle Edme lui répondit rudement ; puis le major. Et tous les soldats déclarèrent que la Loi consacre seulement la force triomphante, qu'il fallait être premièrement cette puissance efficace, indiscutable. En rétorquant les raisons d'Omer, le général Pithouët pantela. Contre ses rides, la sueur collait ses cheveux gris. Enfin, les saccades de ses membres s'arrêtèrent. Il demeura tout lumineux de sa foi,

le col ouvert et la cravate flottante, les mains crispées aux breloques qui pendaient sur sa culotte de molleton blanc.

Omer Héricourt restait en sa place, hostile à leurs idées, anxieux de les voir ébranler la prudence de la vente et celle de La Fayette. Depuis le début de la dispute, le vieillard s'était rassis ; il tournait de lourdes bagues sur ses phalanges décharnées... Par instants, il se levait, claquait la table, réclamait en vain du silence. Ainsi le Grand-Élu semblait un vieillard las et sans autorité. M. Buchez obtint plus de respect. Blanqui, dans un élan détestable de confiance en soi, insultait à toute opinion. A l'aide d'un instrument d'ivoire, Rastignac se polissait les ongles. Sec et brusque. Armand Carrel niait, interrompait. Le major ne réussissait point à faire prévaloir ses utopies saint-simoniennes. Inutilement, il écumait, sabrait l'air de ses bras... Omer souhaita la fin de cette piteuse réunion. Retourner à la campagne, se rafraîchir devant un beau dîner servi dans les fleurs, lui fut désirable. Au nom de quelle philosophie risquait-il sa tête dans ce milieu d'énergumènes?

Cependant, à la voix du général Pithouët, le calme, peu à peu, se rétablit ; il démontrait encore le besoin d'une discipline que prescrivait sa bouche furibonde. Il exigeait que l'on votât la prise d'armes. Pierre Leroux et Michel Chrestien revendiquèrent le droit de lire un programme de réformes. Ne seyait-il pas d'apprendre en l'honneur de quels principes on allait se faire tuer? Ils résumèrent encore leurs vœux de fédération et de communisme. A l'ennui de tous, ils ébauchèrent leur idéal de République égalitaire.

— Où nul, du moins, n'aura licence de bien dîner! — conclut Rastignac.

Doucement il se rapprochait d'Omer pour railler la triste houppelande de Pierre Leroux et la fausse élégance d'Enfantin :

— Ces messieurs souffrent à l'excès de l'envie. Si nous leur permettons de guérir les autres gueux de ce mal, ils transformeront le monde en un vaste champ de légumes humanitaires, hélas!... Ah! monsieur Héricourt, est-ce pour cette vie plate et potagère de pourceaux repus que nous sommes ici, vous et moi... prêts à la plus déplorable

affectation de révolte généreuse et ridicule?... Qu'en pensera notre ami, M. de Montalivet?

— C'est un sage. Il eut soin de choisir cette semaine pour rendre visite à son beau-père dans une campagne fort lointaine; ce dont je le loue... Il arrivera lorsque tout sera fini, et lorsqu'il saura bien exactement pour qui tenir... Meudon est trop près du Palais-Royal...

— Que cherchez-vous ici? Prétendez-vous à un ministère sous quelque nouveau régime?

— Et vous?

— Oui, n'est-ce pas? — avoua-t-il négligemment, sans paraître déconcerté; — nous aimerions gouverner... Nous aimerions une autre forme de monarchie, parce que dans celle-ci les premières places sont réservées à d'autres. Sous le Roi de Rome, nos mérites seraient mieux chamarrés que dans la République de M. Pierre Leroux. Voilà pourquoi j'incline vers l'avis de ces demi-soldes. Aussi bien Bonaparte et le duc de Raguse ne manquèrent pas de fonder leur fortune sur le terrain brûlant de la République. C'est, il me semble, la raison pour laquelle nous nous engageons dans cette atmosphère de révolte, en dépit de nos caractères que séduit la sécurité des choses établies, et malgré notre science de l'histoire qui ne se leurre pas en espérant de véritables réformes, si tant est qu'il en advienne...

L'avocat sentit la chaleur du sang lui rougir la figure : en trois phrases, ce dandy les dépouillait de tout masque; il dénudait leurs âmes; la pudeur était confondue. Omer reconnut là le franc scepticisme de son oncle Augustin. Pourtant il commentait sa dévotion à la Loi...

— Peuh! peuh!... — fit Rastignac arrogamment. — Bah! ne nous troublons point. La ruse a mené fort loin d'autres que nous, et de plus grands...

Confus, Omer souriait, à la recherche d'une attitude. Heureusement le tumulte augmentait encore. On votait à mains levées. Sévère et solennel, M. Buchez annonça que la résistance par le moyen des armes était résolue.

— Pour la République une et indivisible! — s'écria le général Pithouët.

— Vive l'Empereur! — s'obstinait l'oncle Edme.

La querelle ressuscita, devant la face impassible et plombée de La Fayette... Alors tous s'apprêtèrent à sortir. M. Buchez, de sa voix calme et sourde, distribuait le commandement des « cohortes » et des « manipules »; il désignait pour le lendemain les lieux de rassemblement des ventes et des loges. Il fut convenu que les gardes nationaux endosseraient leurs uniformes de 1827, et se rassembleraient par compagnies.

— Je meurs de faim, — confessa l'oncle Edme. — Allons dîner au trot, chez Hardy.

— Il faut renvoyer le tilbury à Meudon, avec un message qui rassure nos femmes, — dit le major. — Nous ne pouvons plus quitter la place.

— Parbleu ! — répondit Omer, qui souhaitait un prétexte pour s'acquitter lui-même de l'ambassade.

Dès lors, son imagination fut la proie d'un spectre : celui du maçon tué non loin de lui, rue du Lycée. Le mort avait des souliers à cordons blanchis par le plâtre, dont les grumeaux demeuraient si visibles que l'halluciné les compta : quatre. Le même sort lui pouvait échoir. Comment n'osait-il pas apprendre soudain à son beau-père et à son oncle qu'il préférait au péril, et même à la gloire probable, la sécurité de sa vie riche, amoureuse, spirituelle ? « Hélas ! je suis trop faible pour rompre le joug de l'honneur. Ce sentiment règne en moi, malgré moi. Je ne crois pas qu'il appartienne à ma propre nature; cependant je ne saurais lui désobéir... Ni ma religion de la Loi, ni le désir d'accroître l'importance de ma personne en assumant un rôle politique, ne suffiraient à me faire encourir le risque de mort : j'aime trop l'existence. Seul mon père exige, par l'entremise de notre sang, que j'affronte le danger. Rien de ma vigueur ne peut résister à celle du mort... D'ailleurs, Elvire me méprisera si le major l'instruit de ma lâcheté. Elle cessera de m'aimer, me trompera peut-être un jour... Vaut-il mieux mourir que d'être un mari de vaudeville?... Drôle de problème! »

Aux côtés de son oncle Edme et de son beau-père, il marchait vers le boulevard, divaguant de la sorte, épeuré d'entendre grogner la foule et retentir les trots de cavalerie. Du froid glaçait ses entrailles et la sueur inondait son échine.

Lugubrement, au loin, le tambour battait. Chaque borne était le centre d'un colloque entre ouvriers, marchands et commis. La marmaille se divertissait aux jeux militaires. De toutes les fenêtres, les familles interrogeaient les passants. Importants, ceux-ci, le mouchoir à la main, parlaient de bagarres rue Saint-Honoré et rue des Pyramides. Une balle avait étendu raide un Anglais qui guettait les événements, au balcon de l'Hôtel-Royal, rue des Pyramides... Et cela faisait gémir les vieilles qui surveillaient les marchandises des boutiques. Des fanfarons assuraient que les troupes de ligne ne tireraient plus. L'un avait vu l'officier subalterne commander : « Arme bras ! » après que le chef de bataillon avait commandé : « Feu ! » Des jeunes gens se hâtaient, la trique au poing et le chapeau sur les yeux. La tripière décrochait les foies de veau suspendus au dehors... Brusquement, l'écho d'une explosion roula par derrière. Mille plaintes jaillirent des gosiers des femmes. La terre frissonnait encore sous les pas.

— Ça va !... — jugeait l'oncle Edme. — Retournons au Palais-Royal... Nous y mangerons un morceau.

Et ses regards escrimeurs attaquaient les physionomies des gens pour apprendre du nouveau. Sans ralentir l'allure, il les questionnait, les encourageait, promettait la victoire... Sans mot dire, le major gardait la bouche ouverte comme si la cicatrice, soudain rétrécie, attirait vers la narine sa lèvre supérieure. Il arrangeait certainement des projets dans sa grosse tête digne. Bientôt il les quitta. Ses devoirs de vénérable l'obligeaient à prévenir Arago et quelques personnes de la décision prise à l'assemblée de la Haute Vente. Il fixa un rendez-vous, aux *Enfants de Momus*.

Omer méditait encore, sans confiance, sur le moyen d'y manquer, lorsque l'oncle Edme et lui rentrèrent chez Pied-de-Jacinthe, dans la boutique illustrée de caricatures qu'admiraient cent loustics.

Celui-ci rapporta que maints promeneurs, furieux d'avoir essuyé le feu des patrouilles ou mal esquivé les charges de cavalerie, achetaient en face, chez l'armurier Lepage, des munitions et des pistolets. En effet, les badauds regardaient sortir, avec de telles emplettes, trois messieurs résolus qu'ils applaudirent.

— Nous ne nous laisserons pas non plus massacrer, sans nous défendre, par les Suisses de Polignac !

— Les gendarmes ont foulé aux pieds de leurs chevaux la petite de la mercière !

Ils indiquaient la devanture et les bonnets de linge.

Empêchés de se rendre aux tripots du Palais-Royal, et perdant ainsi leurs chances, des joueurs s'irritaient :

— La vie vaut-elle qu'on la ménage, lorsqu'on n'a ni sou ni maille? — demandait à son voisin un homme dont les yeux cernés et l'habit autrefois élégant marquait, par ses taches innombrables, la déchéance.

En sa compagnie, des personnages pareils excitaient les rancunes de ceux qui se rafraîchissaient dehors et grossissaient les nouvelles. Ces propos venaient aux oreilles des imprimeurs assemblés devant la librairie. En plaisantant, l'escogriffe et le gnome proposèrent d'enlever les fusils chez l'armurier.

— Tu veux réquisitionner les armes pour le service de la Charte, pas vrai? — dit le cocher Bridoit. — Ça se fait, à la guerre.

— Puisqu'on nous tire dessus, m'est avis qu'on est en guerre ! — déduisit le gnome barbu.

— Va pour la réquisition ! — accorda joyeusement le capitaine Lyrisse.

Là-dessus, Gousenot et Bridoit franchirent la chaussée derrière la limousine de Brémondot qui, de son front jaune, de ses larges épaules, intimida les commis empressés d'accourir avec les volets. Rapides et facétieux, les vétérans furent aussitôt dans la place, décrochèrent les sabres, qu'ils passaient aux apprentis gambadant. Bahorel confisqua les fusils de chasse au bénéfice des étudiants que, du Luxembourg, il avait conduits là. Parmi ces gaillards hardis et farceurs, les garçons de magasin n'avaient point tenté de se débattre. Sur l'avis du patron, ils acceptèrent l'argent de Cavrois pour lui vendre quelques sacs de poudre. Un argousin essaya mal de résister aux poings de Dambeton, et disparut incontinent sous les injonctions hargneuses. Puis étudiants et ouvriers rivalisèrent de lazzi, s'équipèrent, s'affublèrent de lourdes gibernes, de bandoulières blanches, essayèrent les batteries des mousquetons, le glissement des sabres huilés dans les

fourreaux sonores. L'escogriffe s'empara d'une hallebarde à gland bleu. Dambeton avait, à l'en croire, retrouvé sa carabine de chasseur à cheval ; et il démontrait comment, à Lützen, son tir avait maltraité des chevau-légers prussiens. Brémondot réclamait un cheval de cuirassier pour sa latte de colonel. Le gnome reçut une espingole. Gousenot détela ; par-dessus la couverture sanglée, il enfourcha sa rosse lamentable. Les poudres furent confiées à Bridoit, qui jusqu'à la librairie les transporta dans une brouette. A son fusil de munition le prote adaptait une lanière. Le Silène se bouclait sur le torse une cuirasse piquée de rouille. Inutilement les commères émues suppliaient leurs fils, leurs maris de restituer les armes. Hérissée de fer, la troupe évoluait déjà par la rue Richelieu, se montrait aux boutiquières. Les apprentis maniaient des pistolets d'arçon. En haut d'une échelle, un serrurier noir démolissait à coups de marteau les armes royales décorant le bureau de la Loterie. La couronne tomba, s'effrita en morceaux de plâtre doré devant les sabots de la haridelle sur quoi Gousenot proférait des commandements drolatiques.

Le bruit attira les habitants des rues voisines. Dieudonné Cavrois reconnut madame Cardoche au ruban vert de la coiffe ; il lui dit n'avoir point dîné. La vieille prit le Ciel à témoin d'une telle injustice, promit quelques subsistances. Le capitaine Lyrisse voulut sa part, celle de son neveu.

Las et le sang cuit par la fièvre, Omer s'affaissait, quelques minutes plus tard, sur le sofa de madame Cardoche. Ses artères enflaient. Suzon lui dénoua la cravate, en approchant de lui ses belles chairs. Au bout de la table chargée de têtes en carton, de piédouches à bonnets, de pelotes, de linons et de rubans, Cydalise et la Bordelaise, joueuses, écartaient les étoffes et dressaient le couvert. En corps de chemise, trempé par la sueur, Cavrois se coupait une tartine considérable ; il chantait un refrain que sifflait aussi le capitaine avant de souffler et de s'ébrouer dans l'eau de la terrine. Ils furent ensuite deux convives audacieux qui tranchaient le jambon, étalaient le beurre au long du pain, obligeaient les lingères à s'asseoir sur leurs genoux pour verser le chablis dans les verres tendus comme leurs lèvres

avides. Omer n'osa les imiter, bien qu'il appuyât son épaule contre la hanche de Suzon debout. Discrètement amoureuse, elle se frôlait à lui. Dieudonné se moqua de leur vertu. L'oncle Edme, d'une poigne solide, jeta la belle blonde dans tes bras du jeune homme.

— Tu dois des politesses à cette bergerette qui partagea tes périls. Embrassez-vous, morbleu !

« Pardonnerais-tu cela, chère Elvire? » se demandait l'époux près d'être infidèle. Une indiscrétion du capitaine, bavard et franc, pouvait abolir pour jamais le bonheur de Meudon.

— Ah Dieu ! qu'elle vous aime, ma petite Suzon ! — témoigna madame Cardoche, lorsque entre les chandelles elle déposa les beignets frits.

Honteuse un peu, la grisette se blottit dans le gilet d'Omer. Pour mieux refréner les élans de son instinct, il restait immobile, effleurait à peine d'un sourire les boucles blondes. Le corsage de l'enfant bâillait, et l'odeur chaude le grisa doucement... Il essaya de se dérober encore. Il invoquait en lui-même le nom d'Elvire, l'appelait au secours. Ses joyeux parents le taquinèrent :

— As-tu peur que ta femme le sache?

— Parole d'honneur! nous serons plus muets que des carpes.

— Puisque le cœur vous en dit, allez-y donc, corbleu ! — conseilla Cydalise, ses maigres poings sur les hanches.

— Paix là, tu l'agaces! — gémit Suzon.

Pour la jolie crainte incluse dans cette réplique, il lui baisa l'oreille. Leurs muscles tressaillaient ensemble. « Je suis lâche aussi devant mes passions, — pensait-il. — J'appréhende qu'Elvire ne découvre ma faute et ne se venge, en m'abandonnant. Au surplus, sa douleur me désolerait. Le courage me manque pour la faire souffrir!... Et puis-je, en m'éloignant, humilier cette amante d'autrefois, qui me fut bonne?... Le courage me manque pour faire souffrir... »

— Capon! — conclut l'oncle Edme, comme s'il eût, de son œil adroit, pénétré l'âme de son neveu.

Puis le demi-solde s'occupa d'apprendre aux lingères l'art de transformer en cartouches les feuilles d'une gazette. Il tailla deux morceaux, les colla, les remplit de la poudre que Cavrois

lui passait. Ils acquirent pour élève docile la mère Cardoche, revenue solennellement de la cuisine, avec un plat de fruits marinés dans le vespétro. Elle négligea les derniers soins culinaires pour confectionner « la médecine qui forcerait la France à vomir les Bourbons ». Malgré son rouge, la figure blette de la vieille se transfigurait, haineuse et tragique, belle de ses malédictions.

Alors, accusant la température, la Bordelaise prétendit ôter sa robe. Elle tira de manches à gigot ses bras bruns et fluets au duvet noir. Suzon se mêla quelque temps de plier avec soin, la langue hors la bouche, des coins de papier en forme de pochettes. Madame Cardoche versait le sable noir à l'aide d'une cuiller. Cydalise fermait à la colle ces petits paquets dangereux. Elle termina plus vite sa besogne. Libre, elle retira canezou et corset. Elle se dandinait en chemise et en jupon court; elle brandissait le parapluie de sa patronne; et, martiale, chantait, le minois en l'air pour retenir sur son front le chapeau de l'oncle Edme :

Bataille!
Bataille!
Me raille
Ma foi, qui voudra.
Bataille!
Bataille!
Je ne connais qu'ça,
Je ne connais qu'ça.

Comique, elle imitait les poses altières d'un tambour-major, autant que le pouvait son petit dos chétif dont les omoplates remuaient en saillie. De la rue, les bruits guerriers et les appels montaient jusqu'à ce refrain de fillette vicieuse, gaie, demi-nue, qui gambadait, en laissant tressauter sa poitrine basse.

Cela fit qu'Omer désira plus les complaisances de Suzon. Devant eux, la Bordelaise, par ses chatouillements, empêchait Cavrois d'additionner les seize mille deux cent cinquante abonnés du *Constitutionnel* aux treize mille du *Journal des Débats*, aux deux mille neuf cent soixante-quinze du *Courrier français*. Contre l'avis d'Omer, l'étudiant estimait que la plupart de ces lecteurs prendraient les armes et reconstitueraient une garde nationale capable d'affronter avec avantage les

quinze mille soldats de Marmont. Mais sa maîtresse l'escalada comme un roc :

— Eh! mon bon, tu ne vas pas au moins attraper un horion!... dis *donque*?...

Elle l'embrassa, dissimulant un peu d'émotion sous des grimaces.

Afin de la rassurer mieux, Cavrois, sur ses genoux, la maintenait droite, ainsi qu'une toute petite. Et le baryton s'égosilla :

Lisette,
Ma Lisette,
Crois-moi, redeviens grisette,
Végète,
Rejette
Un honneur
Sans bonheur!

Les cils mouillés de larmes, Suzon baisait Omer aux frisures des favoris. Elle souffrait de comprendre qu'il ne voulait pas, en cette heure, oublier l'épouse, et qu'il se privait de leurs voluptés pour ne point chagriner l'autre. L'humble fierté de la créature lui valut de la douleur qu'elle cachait mal en feignant aussi de rire, les yeux noyés...

Déjà, pour le capitaine, Cydalise découvrait les veines bleues de sa gorge. Déjà, la Bordelaise frétillait dans les bras du gros garçon réjoui qui l'enveloppait de sa vigueur joviale. Omer songeait quel chagrin serait pour Elvire la révélation d'un tel caprice, et quels mensonges honteux il faudrait servir à la jeune femme inquiète... Elvire brodait, sans doute, confiante, auprès du berceau. Peut-être imaginait-elle les succès oratoires de son mari qu'elle croyait, selon le message, dans une réunion de journalistes et de députés. Peut-être lisait-elle les journaux, toute triste, à la lueur de la lampe... N'était-ce pas indigne, de garder, à cette heure même, une tendre grisette contre soi, de boire dans le verre où subsistait la trace de lèvres complices? Pourquoi l'âme loyale du capitaine, pourquoi le grand cœur du cousin, loin de le condamner, l'excitaient-ils à la faute par leurs brocards? Pourquoi entrevoyait-il le crime, quand ils se plaisaient à la farce? « Mais je puis être tué demain, tout à l'heure, si la nuit ne persuade pas la prudence, ainsi que j'y compte, au peuple

et aux ministres! Autant couronner de roses la coupe du dernier festin... »

— Les Romains eussent aimé attendre ainsi l'aube du péril! — acheva-t-il tout haut.

Cette comparaison l'excusa. D'ailleurs Dieudonné redit l'adage latin cité par Danton quand il apprit sa mise en accusation :

— *Nunc bibamus, cras moriemur!...* Buvons maintenant. Demain, il sera temps de mourir.

Pendant qu'elle retirait complètement sa jupe, Cydalise entonna :

Tenant de la nature
Des attraits à foison,
Vénus, pour tout blason,
N'avait qu'une ceinture...

En chœur, le capitaine, madame Cardoche et Dieudonné scandèrent le refrain :

Lisette,
Ma Lisette...

A la faveur du bruit, Suzon murmurait:

— Omer, te souviens-tu?... C'est toi qui m'as glissé cette bague au doigt. Je l'ai gardée... Mais toi?... Quel souvenir as-tu gardé?... Oh! ne me fais pas de peine, Omer... Aime-moi...

« Oui, du plaisir avant la mort! » acceptait le jeune homme.

Il enlaça la taille de Suzanne qui s'appesantissait; il resserra leur étreinte, marcha contre elle jusque dans le boudoir de madame Cardoche. Cydalise, facétieuse, les enferma. Dans le silence et l'obscur, l'amante l'étouffait contre le frémissement de son corps. Leurs os frissonnèrent. « Du plaisir avant la mort! » voulut-il. Et ils s'attirèrent dans le sofa profond. Les rumeurs de la révolte s'unirent à leur volupté.

L'âme du peuple, à travers les lames de la jalousie, allait vers eux. Dans l'ombre, Omer se plut à penser que la clameur infinie sortait de la fille en amour, qu'il aspirait l'odeur fauve de la foule avec le parfum des fraises que Suzon avait mangées et celui des linges qui ne l'habillaient plus. Peut-être le peuple entier, dans le corps de sa fille,

s'offrait-il à l'apôtre de la Loi romaine. Omer s'enivra d'y songer.

A l'appel de l'oncle Edme, il fallut cependant répondre. M. Gresloup, en bas, s'inquiétait de son gendre. Omer baisa la bouche de son amie, parmi le tumulte emplissant la maison. Il crut dire adieu à la vie même. Cavrois conduisit aux mansardes Pied-de-Jacinthe et l'escogriffe pour les inviter à choisir dans une secrète collection de pistolets et de fers à piques, réunie par la mère Cardoche, en haine des Bourbons. Il y avait de quoi munir deux cents révolutionnaires de la rue. En même temps, la patronne accélérait, sur la table des lingères, la fabrication des cartouches. Suzon dut monter querir au grenier certaines jarres mystérieuses entassées là depuis des temps. La vieille creusa le beurre d'un premier pot pour extraire la poudre entassée là-dessous. Les grisettes se remirent à tailler de vieux journaux... Un baiser de la main ; et puis Omer avec son oncle et son cousin descendirent.

Dehors, toute une troupe bizarre, fière de ses décisions, mais timide encore devant leurs conséquences, s'assemblait à la voix du major pour afficher sur les colonnes de la Bourse la protestation des journalistes et conquérir les glaives des théâtres. Formidable et grotesque, elle s'ébranla derrière la haridelle de Brémondot, que flanquaient l'escogriffe avec sa hallebarde, le gnome avec son espingole. Chantant, titubant, s'exaltant par mille injonctions valeureuses, conviant ceux qu'elle rencontrait, la cohue coulait à travers les voies tortueuses évitées par la cavalerie. Omer ne put inventer un subterfuge honorable pour s'esquiver. Le major s'appuyait à son bras. Afin de recruter des compagnons, tout un atelier de relieurs, la bande dut s'arrêter dans un carrefour, au quartier de la Banque.

Oblique au sol, une façade en saillie, parmi les maisons de droite, fermait à demi la perspective irrégulière d'une rue qu'obstruaient aussi les panneaux des enseignes, les poulies des greniers, et le plumeau géant, indice d'une brosserie. Le flanc incliné de ce mur était peint en vert, comme le magasin de friperie tapissé de vieux uniformes, d'habits et de sou-

tanes. Tout à coup, à la suite de leurs cris, débouchèrent là nombre de loqueteux féroces, levant des bâtons et des crocs de bouchers.

— Vengeance ! Vengeance !

Un corps échevelé de femme morte était, au-devant, balancé par deux bras herculéens et nus, ceux d'un athlétique boulanger que revêtaient uniquement un gilet et le jupon professionnel. Sous la masse de chair ballante, il avançait, les muscles du torse en saillie, la face hagarde... De seconde en seconde, la barbe se trouait, et deux syllabes rauques épouvantaient les gamins, les porteurs d'eau, les buveurs du cabaret, les servantes joignant les mains, les dîneurs apparus, serviette au col. Hydre à cent têtes, la vague de fureur déferla, dépassa le plumeau géant de la brosserie, les paletots et les vestes du fripier... Par une grande acclamation, Pied-de-Jacinthe et ses ouvriers accueillirent la horde, son fardeau sinistre emmaillotté d'une jupe bleue.

Le poste de la Banque sortit en fixant la baïonnette au canon, s'aligna. Toutes les figures cernées dans les jugulaires pâlirent dès la vue du cadavre. Au pied raidi de la victime, l'escarpin pendillait par un cordon. Le boulanger courut deux ou trois pas ; le cadavre tanguait. Cet homme le jeta sur les fantassins : l'officier dut bondir en arrière pour éviter le choc de ce qui s'écrasait, inerte, dans la boue rejaillie du ruisseau.

— Voilà comment on arrange nos femmes ! — beugla le colosse, inondé de sueur. — Soldats, en ferez-vous autant ?

— En ferez-vous autant ? — rugirent cent mufles de forcenés.

Les mains sales de Grantaire maudirent les shakos noirs évasés sous les pompons verts. De toutes les portes les gens s'élançaient. Le dîneur qui avait la serviette au col menaça du poing l'officier honteux. Difficilement celui-ci dégaina... La boue avait rejailli contre son pantalon de toile. Il parut hésitant et embarrassé de son sabre : le major Gresloup le remarqua.

— Vilaine besogne, monsieur, que l'on vous inflige là !

— Heureusement pour nous, ajouta le capitaine Lyrisse, ce fut contre les Autrichiens et les Russes que Napoléon dirigeait nos coups !

— Et non contre les femmes ou les pauvres péquins inoffensifs ! — renchérit Pied-de-Jacinthe, de sa voix caverneuse.

Brémondot protesta que jamais les chasseurs à cheval de l'Empire n'eussent souillé leur uniforme ainsi.

— Dites, — répétait le colosse à demi nu, — aurez-vous le cœur de faire tirer sur d'honnêtes gens qui ne veulent que les droits de la Charte ?

— Vous feriez mieux de la défendre, pas vrai ? N'êtes-vous pas les fils de la Révolution, aussi bien que nous ? — raisonnait l'escogriffe derrière sa hallebarde.

— La ligne, c'est le peuple de l'armée ! On l'abreuve d'injustices ! — reprit le major.

— On vous immole aux fantaisies de la garde royale. Le gouvernement lui donne tout. Il ne vous distribue que les corvées. On vous opprime ! — affirmait le capitaine Lyrisse.

— Tuerez-vous ceux qui veulent changer votre sort ? — proféra Bahorel drapé dans sa redingote verdâtre.

— Non ! non ! — fit la foule unanime qui, de toutes parts, affluait, se pressait.

La rumeur montait au ciel roux, descendait aussi des mansardes, des fenêtres garnies de figures impérieuses. Le délire de l'espoir exaspérait les voix qui, naturellement, adoptaient les inflexions dramatiques apprises des acteurs, au théâtre. Tous les Brutus de tragédie exprimaient leurs vertus par les lèvres des Ribéride et des Grantaire, tous les princes des mélodrames déclamaient leurs courages par les bouches des marchands. Mille souvenirs d'émotions pathétiques renaissaient aux mémoires de ces orateurs. A tous les étages, la rue revendiquait son désir de chevalerie et d'équité légendaires. Devant le cadavre de la fusillée, lui-même, Omer, résista mal. Les vibrations de l'air pénétraient ses tempes, troublaient sa raison craintive. Elles insufflaient en lui l'ardeur publique. La moue du major sembla le blâmer de son inaction. Aussitôt il s'approcha des fantassins alignés au bord du trottoir. Eux se détournaient, dérobaient leurs yeux, regardaient leurs uniformes. Mais ils acceptèrent d'écouter sa parole.

— Votre devoir est de servir la Loi ! et, à tout le moins, de ne pas exterminer ceux qui la protègent.

La faveur de tous salua la phrase. Les soldats s'étonnèrent de ce jeune fashionable en gilet double, beau, riche, savant peut-être, de qui chacun redisait les mots sonores. Ils cherchèrent des yeux l'avis de leur officier. Ils ne le purent apercevoir. Pied-de-Jacinthe et ses imprimeurs l'assaillaient de prières, de menaces. Brusque, l'oncle Edme abaissa la baïonnette d'un petit rustre naïf et gourd. Le major empoigna le fusil du caporal stupéfait, qui le voulut ressaisir.

— Vive la ligne! approuvèrent les maisons et la foule. Vive la ligne!

Le dîneur, les cochers, mille autres s'étaient rués entre le caporal et le major. Maintes femmes agriffèrent les soldats et collèrent sur eux la tiède promesse de leurs corps.

— Nous tuerez-vous aussi? — suppliaient-elles, pendant que le cuirassier Brémondot, le canonnier Bridoit, le chasseur Dambeton, embrassaient des fantassins, les convertissaient avec des phrases et des injures.

Sept ou huit lurons, emmenant chacun d'eux boire, le déchargeaient de son fusil et fouillaient sa giberne :

— Vive la Charte!... Vive la liberté!... A bas Polignac!... Trinquons à la République!

Les cabarets voisins s'encombrèrent. Pitoyable, Omer considéra le cadavre informe qu'empaquetaient un fichu, une pauvre jupe usée, des bas bleus à reprises, des cheveux gras emmêlés autour d'une face ronde, niaise et blafarde, fendue sur trois chicots bleus, sur de petites pupilles glauques. L'athlète soufflait en essuyant la sueur de ses tempes. Il dit que cette malheureuse habitait rue Saint-Denis, et qu'il reportait le corps au père, un charpentier, son voisin.

— Allons, camarade... allons, du courage! — conseilla le capitaine Lyrisse, désireux de voir continuer la promenade tragique.

— Houp! — répondit le colosse.

Il s'accroupit afin de ramasser le poids de la morte, la jeta sur son épaule, puis se releva lentement. Les ouvriers se rassemblèrent. Autour de ses reins, le dîneur avait noué sa serviette, et il s'attribua l'un des fusils oubliés par les soldats que les femmes régalaient au fond des gargotes. Plusieurs s'étaient pourvus de cette manière; ils éprouvaient le mé-

canisme des gâchettes devant ceux munis de triques et de crocs.

On marcha. Les apprentis appelaient à la vengeance les flâneurs, les curieux des boutiques et des fenêtres. Le major décida de remettre le corps aux gendarmes du poste établi sur la place de la Bourse. A la tête du cortège, il attira le capitaine. Leurs boutonnières décorées inspirèrent de la vénération au peuple en savates. Entre eux, Omer se plaça, mécontent de subir leurs volontés ; ils ne lui permirent plus de réflexions prudentes. Sur les seuils des magasins, les bourgeois ébaubis, pour honorer le cadavre, retiraient leurs calottes à glands d'or. Les femmes en camisole sauvaient leurs chaises dans les allées noires. Les filles se cachaient la figure dès qu'elles comprenaient l'état de ce corps dont l'escarpin pendillait au pied raidi, dont le peigne en corail restait, par les dents de cuivre, accroché à la chevelure flottante. Des cailloux brisaient les vitres des réverbères. A cette heure de tables d'hôte, les fritures empestaient la rue Vivienne ; mais le vacarme des assiettes lavées dans les sous-sols s'arrêtait au passage de l'escorte macabre. Mains au ciel, les commères geignaient. Des marmots fuyaient en pleurant. Invités par les signes du capitaine, de pâles jeunes gens dégringolaient de leurs chambres avec des pistolets de poche, des fleurets ou des fusils de chasse. A cause des conversations furieuses, on ne s'entendait plus. D'après le bruit des pas, Omer comptait avoir derrière lui des milliers de combattants que guidait le boulanger, robuste Héraclide vêtu comme d'une tunique grecque. Ne portait-il pas une malheureuse Iphigénie sacrifiée à quelque Némésis pour que la Loi fût vengée, pour que les Euménides fissent claquer leurs fouets de vipères aux oreilles des citoyens trop longtemps insoucieux de leurs libertés ? Un rêve antique, pour le jeune homme, travestissait ces hères sinistres en Harmodius et en Aristogitons. Seraient-ils les vainqueurs d'une autre tyrannie, ou les condamnés dont la marche au supplice distrait la populace stupide ?

Jadis, devant ses yeux, les quatre sergents de La Rochelle avaient défilé dans les charrettes infâmes, parmi le peuple lâche, sans que nul des dix mille carbonari parisiens eût tenté de ravir

leurs jeunes vies à l'échafaud. Omer eût préféré qu'une balle le tuât net, comme cette femme hideuse, lourde hostie que soutenait l'effort monstrueux de l'Héraclide. Déjà celui-ci l'arborait à la face de la cité convulsive; il approchait le fronton grec et les colonnes corinthiennes du temple consacré à la Fortune et que longeait le flot des avant-coureurs.

« Là, pensait Omer, ma richesse s'est accrue, hier même, parce que nous avons eu foi dans l'orgueil de la nation ! » On allait atteindre le baraquement des gendarmes, érigé contre la grille de la Bourse du côté du boulevard. Agitant son bicorne à cocarde blanche, un svelte commissaire s'enrouait :

— Halte-là!

L'oncle Edme avançait toujours. Ribéride dit :

— Monsieur, laissez-nous déposer les restes de cette infortunée dans le poste de ceux qui doivent protection à la vie des citoyens.

— Qu'ils apprennent donc, par cet exemple, — reprit Omer, — à remplir les devoirs que leur impose la Loi.

— Je vous l'interdis!... Lâchez cette femme...

Et le fonctionnaire se rua sur le trophée lamentable. Cinquante poitrines haletantes, cent bras solides l'arrêtèrent. Les argousins se heurtaient à une opposition passive mais inébranlable. Bientôt ils s'affolaient dans un cercle de colères baveuses qui reprochaient les ordonnances, les charges et les fusillades. En vain se démenaient-ils. Sous la carrure énorme de Brémondot, sous les poings crevassés de Dambeton, sous l'agilité de Gousenot, sous l'élan des autres, ils furent submergés. Les épaules, puis les chapeaux de la police s'enfoncèrent dans les replis de l'hydre. D'ailleurs, les têtes goguenardes de l'émeute étaient plus attentives aux torches et à la paille amassée par l'apprenti bossu et ses camarades contre le corps de garde. Barricadés à l'intérieur, les gendarmes refusaient d'ouvrir. L'or brusque des flammes jaillit au pied d'une guérite vide. Une adipeuse mégère versait l'huile de sa lampe sur le foyer crépitant. L'escogriffe et le gnome y poussèrent quelques barils dont l'alcool s'alluma vite et dévora les douves... Le tourbillon d'étincelles enveloppa l'édicule d'où s'enfuirent, une à une, les ombres des gendarmes. On les hua. Sous le déroulement des fumées grises et rouges, l'incendie ron-

flait. Il sautait au ciel. Il éclaira les pupilles glauques de la victime, son cou brun, les souillures de ses mains laborieuses, le fléchissement de cette forme matérielle que présentait aux fureurs populaires l'Héraclide juché maintenant avec son fardeau sous le péristyle du temple. Entre les colonnes corinthiennes, il souleva très haut la flasque victime. Par la puissance de ses muscles, il la présentait à ces feux soudain immenses comme le délire du peuple qui bramait. Les mouvements guerriers de Gousenot, de Dambeton, de tous ces vétérans, les discours de Ribéride et d'Enjolras, les glapissements des femmes, les clameurs de la multitude, jurèrent vengeance au cadavre. La vigueur des voix ressuscitait l'idéal latin de la République et le dressait contre le caprice des rois barbares. Le cerveau d'Omer s'illumina. Il sut qu'il applaudissait le don de leurs existences offert à la déesse de la Loi par ces mille visages qu'enflaient les grimaces de la rage, de l'enthousiasme et de l'espoir. Parmi les fumées diagonales voilant à demi les colonnes, la victime propitiatoire demeura longtemps érigée sur les bras colossaux de l'homme libre.

III

Image indéfectible, le souvenir de cet instant hanta l'esprit d'Omer, qui prêtait à l'apparition un caractère de prodige. Même il se blâma de n'avoir point deviné l'ombre du colonel Héricourt dans l'essor des fumées. Bien qu'il se doutât d'avoir transfiguré, sans trop de logique, la Bourse, la femme morte et le boulanger en motifs de bas-relief antique, il refusa d'amoindrir l'émotion mentale dont il jouissait. N'était-ce point là quelque secours du destin promettant, après la richesse, la victoire? Le carbonaro se vouait à le croire, tel le buveur qui, sentant la griserie l'étourdir, n'écarte pas le breuvage mais cherche, au fond de la fiole, le poison des erreurs chères et triomphales.

D'ailleurs altéré par les exploits de son rêve, il vida plusieurs verres de vin de Chypre en se réveillant, le lendemain

dans sa chambre de l'hôtel Dubourg, où le général comte et l'oncle Edme, avec le soleil, étaient entrés, des flacons poudreux aux mains.

Les sons haletants du tocsin tintaient au faîte de Notre-Dame. Là flottait le drapeau tricolore, annonça Dieudonné Cavrois ; et tous quatre trinquèrent à cette nouvelle gloire des armes républicaines. Quand le major Gresloup les eut rejoints, ils s'étreignirent, émus. La même espérance vibrait dans leurs poitrines ivres, après quinze ans d'impatience douloureuse. Leurs verres se choquaient à l'unisson. L'or des rayons éclatants pénétrait l'or du vin roux comme se pénétraient leurs âmes éprises du même désir. Omer ne sut plus s'il était lui-même, ou si, tour à tour, son propre esprit n'animait pas la corpulence de son cousin, la forme trapue du major, l'agilité de l'oncle Edme, l'élégance du comte. D'abord éparses dans la haute chambre entre ses boiseries grises, leurs pensées, sa pensée, totalement s'épousèrent. Sur leurs langues ce vin liquoreux coulait, aussi flatteur que la félicité de leurs paroles, plus âpre ensuite que l'audace de leurs vaillances. Le soleil, sembla-t-il, glissait en eux. C'était Ormuzd, l'autre nom de Mithra, la lumière, qui s'incarnait en eux pour égorger la bestialité du taureau : ils se le dirent, se rappelant les instructions maçonniques. Leurs intelligences rayonnaient. Ils faisaient bruire leurs voix chaleureuses. A chaque son, à chaque lampée, l'époux d'Elvire gagnait plus d'ardeur. Il s'allégeait de toutes craintes. Déjà l'Hôtel de Ville n'appartenait-il pas à la révolution? N'étaient-ce pas des mains jacobines qui secouaient les cloches du beffroi, et convoquaient les citoyens? Elvire et la Loi, Suzon et le peuple l'aimaient. L'avenir de sa race lui fut sublime. Lui-même, tout à l'heure, par le génie de son éloquence, communiquerait au monde sa foi. Il se prévit honoré par les baïonnettes des régiments, sacré par les sonneries des cloches, glorifié par l'adoration des foules, respecté par le savoir de ses amis.

Sûr de ce résultat, il endossa son uniforme d'estafette de la garde nationale. Chez un fripier, le comte Dubourg avait acquis un habit de général républicain; chez un F.·., acteur de l'Opéra-Comique, il avait déniché les épaulettes nécessaires, et,



dans une armoire, il avait retrouvé son chapeau, jadis en usage à l'armée de l'Ouest, large bicorne retroussé en arrière; enfin, il possédait toujours l'ample ceinture tricolore. Il jugeait ces insignes plus évocatoires de la Révolution que ceux de chef d'état-major aux armées de l'Empire. Ni l'oncle Edme ni M. Gresloup n'avaient leurs costumes militaires. Urbain Gresloup, échappé de l'École, arriva dans la cour à la minute où l'on se mettait en selle, tous les chevaux de la famille ayant été amenés là depuis la veille au soir. Omer, qui serrait la sangle de sa jument Fly, aperçut d'abord la jolie figure de son beau-frère. L'École se révoltait; les élèves aiguisaient sur les dalles des corridors les fleurets des salles d'armes. A son père et au général comte, le polytechnicien expliqua son plan pour tourner la position du duc de Raguse, au Carrousel. On lui représenta que l'Ardente-Amitié se devait réunir sur la place des Petits-Pères, afin de mener le comte Dubourg à l'Hôtel de Ville : là s'installerait un gouvernement provisoire, avant que les généraux La Fayette, Gérard et Pithouët, retenus dans les conciliabules des députés libéraux, pussent former une commission militaire légale. L'éphèbe posa des objections. Un peu de son entrain fut déçu. Il persistait à croire son plan meilleur. On lui versa du vin de Chypre dans un grand verre; et tous lui firent raison. Il choisit un alezan. On partit, orgueilleux d'être une calvacade prête à vaincre.

— Vive la Charte! — répondait Omer, du haut de sa bête, aux groupes de citoyens que le général de la République et son état-major étonnaient.

— Vive le général Dubourg! — criait Cavrois, à pied, en hissant au bout du fusil son bonnet à poil, rougi par trois ans d'humidité dans le fond d'un placard.

— C'est un officier de la République, qui a combattu les Chouans aux armées de l'Ouest, avec Bernadotte! — renseignaient le capitaine et le major.

Ils s'inclinaient par-dessus leurs fontes vers les bonnets de police et les visages téméraires des hommes qui, sur leur veste de travail, avaient jeté le baudrier blanc à cartouchière, qui battaient le tambour, traînaient des sabres de cavalerie, paradaient sous le colback de l'artilleur à cheval, le casque du carabinier, le chapeau de castor, le bicorne de la Con-

vention, le bonnet de coton bleu, le béret basque, ou le schapska du lancier.

— Vive le général Dubourg! — acceptaient-ils, brandissant leurs piques, leurs fusils, leurs pioches et leurs pistolets d'arçon.

Le comte levait sa main gantée à crispin, et, dans le silence obtenu :

— Mes amis, nous allons rétablir la République une et indivisible! Nous chasserons de Paris les soldats étrangers, nous ferons comme nos pères du 10 Août... En avant pour la Liberté, l'Égalité et la Fraternité!

Sa voix claire et sa noble mine émouvaient cette plèbe hardie qui dépavait la chaussée et, dans les hottes, montait les blocs de grès jusqu'aux mansardes, en manière de projectiles. Ailleurs des charrons traînaient en travers de la rue la diligence dételée. Les garçons cabaretiers, autour, amassaient des tonneaux, les comblaient de pierres. Les maçons enchevêtraient leurs échelles et leurs brouettes. De massifs établis consolidaient la barricade par les soins des charpentiers. Les demoiselles versaient à boire. Les écoliers, à bout de perches, promenaient des mannequins ridicules en habit de cour et en perruques à queue. Les chiens jappaient. Les ivrognes braillaient. Les palefreniers affûtaient les pointes de leurs fourches. On se troussait les manches. On dénouait les cravates. Des bras poilus désignaient les patrouilles de gendarmes, filant le long du quai. L'aveugle jouait du violon tandis qu'une boiteuse lançait les vers de la romance libérale :

Ah! rendez-moi les jours de mon enfance,
Déesse de la Liberté!

Les sous pleuvaient des fenêtres où paradaient en fichu et en madras du matin les ménagères accoudées derrière les panneaux des enseignes. Elles sourirent aux figures de l'Ardente-Amitié. Sous les bonnets à poil de la garde nationale marchaient M. Buchez, plus sévère dans son collier de barbe rèche, Durtot, le tailleur aux favoris roux, Combeferre et Courfeyrac, droits comme des coqs en l'appareil militaire,

M. d'Orichamps qui avait enfilé, par-dessus le pantalon, de vieilles bottes à cœur, M. Mesnil qui de la main droite maintenait son fusil contre son épaule gauche. M. Roullon avait le hausse-col de lieutenant.

— Avant tout, il s'agit de faire régner l'ordre, — recommandait-il au général Dubourg. — Nous allons vous introduire à l'Hôtel de Ville. Et vous assumerez, comme il a été convenu dans la loge, la direction provisoire des affaires.

Juché sur un bucéphale au pelage gris qui devait à l'ordinaire tirer de pesants camions, le loueur Rambourg arborait le drapeau tricolore cloué à la hampe d'une pique. Mais Dambeton avait renoncé à se servir de la haridelle trébuchante : la carabine sous le bras, il cassait une croûte avec Brémondot qui avait planté son casque de cuirassier à la cime de sa personne. Les exclamations qui saluaient l'uniforme de général républicain devenaient plus nourries. Des écoliers se firent les avants-coureurs de cette gloire : ils l'apprirent aux démolisseurs de panonceaux et d'armoiries royales, à ceux qui dépavaient et à ceux qui renversaient les charrettes pour obstruer les ruelles, pour enclore de fortifications impromptues les quelques pelotons oubliés dans leurs postes par le duc de Raguse. Bleu, blanc, rouge, le panache enfoncé dans le bicorne verdâtre du général ressuscitait l'apothéose de Marceau, de Joubert, de Moreau, de Jourdan, de Hoche, de tous les héros jacobins. Les vieillards tremblaient de joie, ils lançaient en l'air leurs vieux colbacks de Jemmapes. Leurs cris d'autrefois renaissaient : « Vive la Nation ! » Ils se coudoyaient. Dans les anneaux des paupières rouges, leurs vieux yeux en extase semblaient reconnaître un Dieu. De petits garçons soutenaient leurs pas d'invalides.

— Ah ! le soleil des Pyramides ! — soupirait l'un en hochant sa tête brunie jadis par la chaleur d'Égypte !

— Tremblez ! tyrans ! — chevrotait un autre, au souvenir des temps républicains.

Pied-de-Jacinthe, sur la rossinante du cocher Bridoit, avait encore l'habit vert des dragons de Rivoli. Les vétérans applaudissaient son casque à peau de tigre et son bancal. Quel-

ques-uns l'accueillirent avec l'ancienne chanson qui, sous le Directoire, menait à la bataille les sans-culottes et les orateurs des clubs :

Plutôt la mort que l'esclavage!
Les peuples libres sont Français!

Des mansardes, les drapeaux tricolores se dépliaient. L'oncle Edme et le major se découvraient à la vue de l'étendard pour lequel ils avaient affronté les feux des canons autrichiens, russes, allemands, espagnols, pour lequel ils avaient risqué leurs têtes au pied de tous les échafauds absolutistes. Ils ne pouvaient plus parler. Les larmes étouffaient leurs voix mâles. Des balcons, les jeunes filles jetaient des mouchoirs noués à des rubans bleus et à des rubans rouges, qui volaient, quelques secondes, devant les façades, comme des oiseaux de bon augure. Rambourg agitait à deux poings la hampe de son drapeau qui frôlait les fenêtres. Aux croisées, de petits enfants, sur les bras des mères rieuses, tendaient leurs menottes pour saisir le pan écarlate.

Partout le peuple se réveillait. La République revenait à lui, sous le vieil uniforme de ses héros. C'était elle qu'il honorait dans le costume râpé du général Dubourg. On admira l'ample ceinture des représentants aux armées, ces trois couleurs qui, lancées de la tribune aux harangues, avaient enserré dix ans l'Europe dans les triples ondes de leur étreinte maîtresse.

— Vive le général Dubourg!

Omer ne s'appartenait plus, assourdi par l'ovation continue, pénétré par les effluves de vaillance que dardaient les centaines de têtes audacieuses et barbues, étourdi par ses propres cris: « Vive la Loi! Vive la Charte! » ébloui par son rêve de conquête, par le sens d'être un peu le jeune prophète de la Lumière, près de vaincre avec la puissance des idées romaines. Il exultait. « Richesse et pouvoir! » se répétait-il. L'atmosphère torride illumina chaque point de l'espace; les figures des manifestants se modifiaient comme les vagues d'un fleuve rapide qui eût envahi les rues étroites, qui refluait au barrage de chaque barricade, où la voix publique consacrait le prestige du général Dubourg.

On n'attendait plus de périls mais la seule gloire, derrière la hallebarde à gland bleu de l'escogriffe. En route, le Silène reçut un âne pour le soutenir avec sa cuirasse et son tranchelard. Urbain Gresloup entraînait toute une corporation d'aides bouchers, aux tabliers sanglants. Munis de crocs, de couteaux affilés, de quelques mousquetons, ils avaient suivi ce bel enfant courageux en habit militaire, qui matait son alezan nerveux. Un morion de la Saint-Barthélemy protégeait la tête grêlée du prote; il se fiait à son long fauchard de Chouan. Un apprenti battait le tambour, à côté d'Enjolras invoquant les drapeaux. Enfin, les statues saures de l'Hôtel de Ville, sa façade noircie par les siècles et son campanile s'encadrèrent au bout de la rue qu'obstruait l'Ardente-Amitié. Des milliers d'individus grouillaient sur la place de Grève. Leurs sentinelles arrêtèrent la troupe. M. Roullon parlementa, voulut qu'on livrât passage au général Dubourg. Omer contemplait le vieux bâtiment de la Ville. A toutes les ouvertures, des messieurs se penchaient, tenant d'une main leur chapeau, et de l'autre leur carabine. L'un épaula. De la fumée, une courte flamme furent crachées dans la direction de la Seine, où, sans doute, manœuvraient des soldats. Omer se reprit à craindre. Ses veines eurent froid. D'une autre fenêtre, on tira. Toutes pétillèrent, comme si un feu d'artifice embrasait le monument, par-dessus le cavalier de pierre qui surmontait la porte principale.

— Ah! ah! — fit longuement la foule.

— Au pont Notre-Dame... Ils arrivent par la rue du Pont-Notre-Dame! — annonçait l'effroi de tous.

Des estaminets, nombre de gens sortirent, galopèrent, suivis de groupes en hâte. Ils se répandirent sur la place, délaissée par les premiers occupants. Ceux-ci avaient disparu, en armant leurs fusils, vers le quai d'ailleurs invisible. Et cent explosions tonnèrent, successives.

— Ah! ça commence! — dit un apprenti radieux.

Le ventre ébranlé par la répercussion, Omer se dressa sur les étriers, mais lut seulement une heure vingt-cinq au cadran central, après avoir vu le galop de personnes affairées qui s'appelèrent.

— Ursule! rentre donc! — supplia la grosse femme, devant la boutique.

Elle essuyait ses doigts à son tablier de harengère.

— Par ici!... Au pont Notre-Dame! — indiquait la voix d'Enjolras.

Il réitéra des signes avec son fusil de chasse. L'oncle Edme ordonnait :

— Demi-tour!

Et chacun, dans la bousculade, rebroussa chemin par la petite rue des Arcis, parallèle au quai jusqu'au coude infléchi vers l'eau. Les tambours s'élancèrent en tête, et aussi les demi-soldes du café Lemblin, qui dégainèrent les épées de leurs cannes, qui préparèrent leurs pistolets de poche. Au pas gymnastique, ils assuraient les grandes formes de leurs chapeaux sur leurs profils aquilins ou bien empâtés. Le cheval de camion ne réussissait point à volter sous le poids de Rambourg inhabile.

Omer croyait jouir d'un spectacle. Un élan de la horde effraya sa jument qui recula dans les quartiers de viande fraîche pendus à l'auvent d'une boucherie. Pied-de-Jacinthe trottait entre ses manœuvres aux bonnets de papier. Les deux bras de Grantaire firent tournoyer un fusil et un gourdin au-dessus des têtes. Bahorel bondissait entre les ailes de sa redingote verte, tel un gros oiseau qui eût voleté. Une enseigne : *A l'Écu d'Argent*, par-dessus la foule, oscilla. L'Ardente-Amitié courut à la mort : car des ordres militaires et des cris s'échangeaient par-delà le tourbillon des bouchers formidables et de leurs crocs.

Bientôt, ni la frêle stature du polytechnicien balancé par sa bête, ni les premiers flots du torrent humain, ne masquèrent plus entièrement l'espace du quai, le pont, les lanciers royaux arrêtés au milieu. Un officier à cheval discourait là. Sa main blanche voulut arrêter l'assaut de Ribéride et d'Enjolras, du café Lemblin tout entier, qui s'épanchait de l'étroite rue sur la voie large, jusqu'au parapet. Mais un homme au visage couperosé, aux favoris blancs, s'agenouilla, mit en joue les plastrons des cavaliers; son mousquet flamba. Omer, craignant la riposte, se contracta. Tel le bruit d'un collier qui s'égrène, vingt coups de feu consécutifs éclaboussèrent de leurs fumées l'air limpide.

— En avant, l'artillerie!

Pressant de leurs jambes cramoisies leurs bêtes dociles, les lanciers s'écartèrent : sur les affûts cirés, deux bouches à feu bâillèrent par-dessus l'épilepsie d'un adjudant qui, face au sol, rendait le sang. Omer évoqua la figure d'Elvire, ses boucles, et serra les mâchoires. Deux langues de lueurs furent dardées contre la foule qui reflua toute dans la rue des Arcis. Un ouvrier s'effondra, puis resta sur place, les sabots dressés. Un demi-solde essaya de se retenir à rien, lâcha sa lame et s'abattit de flanc; l'apprenti glissait avec son tambour et sa casquette à gland. Étendu sous le tablier de peau, le tanneur à terre semblait dormir. Après deux ou trois pas en arrière, le serrurier s'accouda sur le parapet, s'affaissa. Un maçon se courba soudain et s'essouffla, les doigts à sa cravate. Là-dessus, brandebourgs et bonnets à poil, la garde sortit du pont, baïonnettes basses. Au coin de la rue, Dambeton toucha la gâchette de sa carabine; les cochers ajustèrent soigneusement. De petits nuages volèrent partout, firent leur ascension, s'évanouirent. Des matelas quadrillés garnirent les accoudoirs des fenêtres. Sous le pont, un train de bois continuait à suivre le courant lumineux du fleuve; les mariniers examinèrent le combat, sans omettre la manœuvre de la gaffe...

Enfin M. Roullon, au débouché de la rue, déploya les gardes nationaux, recueillit le café Lemblin qui battait en retraite. A l'abri d'un cabriolet, Courfeyrac et Combeferre s'établirent, très blêmes. Avant de viser, M. Mesnil nettoya ses lunettes, le fusil sous l'aisselle. M. d'Orichamps releva son arme fumante; le doigt blafard indiqua le sergent qui chancelait, et dont le pantalon blanc, au ventre, se tachait de pourpre. A ce moment, pour son pistolet, Omer éperdu choisit un lancier caracolant qui menaçait de sa longue pointe cruelle le Silène cuirassé, bien en peine avec son tranchelard, si le croc d'un boucher ne fût alors intervenu. D'avoir lâché le coup en clignant de l'œil, de voir le cheval atteint s'emballer, emporter l'homme au schapska, Omer goûta le bonheur de vaincre ; sa poitrine vibrait. Il respira longuement l'odeur de la poudre. Courageux, il s'indigna de voir M. Buchez s'accroupir derrière un tonneau pour recharger. Cavrois croisait la baïonnette devant sa panse en injuriant un cheval gris debout sur les jarrets, quand le plâtre du mur proche jaillit; un carreau

se fracassait au-dessus. Presque en même temps, l'oreille d'Omer fut rudement pincée. Étranglé, il y mit la main, qui se tacha de rouge. Ses os frissonnèrent. Quelque chose heurta le pavé culminant au tas que l'on érigeait en barricade. La balle ricocha contre la selle de Fly qui s'inquiéta, s'ébroua violemment.

— Pied à terre, morbleu ! — commandait le major. — Vous allez vous faire tuer tous... Urbain!

Prestement ils vidèrent les arçons et furent auprès de la barricade qu'on achevait en renversant un haquet, en accumulant des tonneaux sonores, en jetant par les fenêtres des matelas et des caisses. Très pâle, les larmes aux paupières, Urbain imputait à leur mollesse la chance de la garde royale qui avait refoulé leur phalange jusqu'au milieu de la rue des Arcis. Il enragea quand le bataillon garnit tout le quai de Gesvres, y souffla, l'arme au pied, en brossant les habits bleus et en rebouclant les jugulaires des bonnets à poil. Ensuite, les ordres des officiers se propagèrent; et la colonne se dirigea vers l'Hôtel de Ville...

Aussitôt le général Dubourg enjoignit de s'y rendre. Quelques habitants de la rue étaient sortis, des fusils de chasse aux mains : l'oncle Edme leur confia la défense du haquet, des tonneaux et des matelas. Omer redouta l'imminence de la bataille. On rebroussait chemin, on remontait le coude de la rue des Arcis. En effet, les feux de file déchiraient l'air sur la place de Grève. Du haut de son cheval, le major encourageait avec son sabre. De la fumée blanche flotta partout Ce furent là-bas des hurlements atroces. On engorgeait le boyau de la rue. Les deux beaux-frères furent bloqués dans le relent fauve et sûr que dégageaient des tâcherons aux bras nus et parlant tous à la fois. La masse piétinait. Fly tirait sur la bride. En gambadant. les apprentis lui claquaient la croupe pour la calmer. De mansarde à mansarde, les bonnets de linge des ménagères s'interrogeaient. L'une décrocha la cage des sansonnets. M. Roullon, à grands cris d'angoisse, ralliait les gardes nationaux épars. Sur une borne, M. d'Orichamps prédit que les cartouches manqueraient aux soldats, tantôt. Il en savait le nombre et comptait, le doigt en l'air, ce que chaque décharge consommait. Rambourg fit ondoyer les plis

tricolores de son vaste étendard. Une lame au poing, l'oncle Edme se multipliait, insultait les imprimeurs trop bavards, refrénait les facéties de Grantaire qui envoya des baisers à une petite fille en pleurs : elle appelait son chat vagabond sur la gouttière. Le long des magasins, une bande affolée creusa les rangs à l'inverse. On transportait, dans une couverture, un homme évanoui, la chemise ouverte. Omer se prévit tel, et tout à l'heure. La grosse épouse avertie, menée là, glapissait, tragique. Elle se traîna sur les genoux à côté du corps. Un épicier les conduisit chez l'herboriste qui, se fâchant, referma sa porte au nez des curieux, après avoir mal reçu le blessé. Le canon tonna plus proche. Pas à pas, on se poussait vers l'Hôtel de Ville, entre ces deux parois de vieilles maisons pansues, lépreuses, fleuries de têtes aux croisées. L'anxiété de l'attente décomposait les teints des visages. Les apprentis pillèrent les olives d'un baril devant l'épicerie. Ils se bombardaient avec les noyaux. Afin d'apercevoir malgré les dos de ceux qui le précédaient, M. Mesnil se hissait sur la pointe des escarpins, en s'appuyant à sa baïonnette. L'escogriffe et le Silène remercièrent une servante affectueuse pour les bols de vin qu'ils lampaient promptement à l'ombre de la hallebarde. On étouffait. On riait. On affectait l'esprit pour dissimuler la terreur. Claquant des mâchoires, le bossu chevrotait le refrain de *la Marseillaise*. Omer n'avait pas le temps de songer à autre chose qu'à ces images innombrables. Il se crut dans une fête publique, à l'heure où la foule se crosse pour la distribution gratuite des victuailles...

— Silence ! — grognait sans résultat le vieux Pied-de-Jacinthe.

Il marmonnait sans cesse, un bras ramené sur le plastron rouge de son habit vert, l'autre gardant les rênes de sa rosse. Les demi-soldes du café Lamblin disputaient aux ivrognes leurs fusils, les leur arrachaient de force en jurant, en demandant au major la permission de passer par les armes les hommes saouls.

— Cré coquin ! comme t'y vas, l'ancien ! — répondit, goguenard, un savetier qui ne réussissait plus à retenir la salive de ses lèvres poisseuses.

Celui-là fut enveloppé par un flot d'étudiants. Ils se ruaient

vers une éclaircie, Enjolras et sa tête d'archange en avant. Toute l'Ardente-Amitié se précipita, mugit, entraîna l'étendard de Rambourg, la hallebarde de l'escogriffe et les oursons rougeâtres des gardes nationaux. Fly, résignée, se laissa faire. Le plumet tricolore du général Dubourg dominait les crocs des bouchers. Il se voila dans les fumées opaques et lourdes, venues de la place, dans l'odeur de poudre. Ce fut le crépitement de la fusillade. Omer, outre sa terreur, subissait l'agacement des doigts qui s'accrochaient à ses étrivières, à ses bottes mêmes. Il y eut les cris de ceux qui enjambaient les corps des blessés. Et l'on s'éparpilla sur la place, devant le palais municipal, tandis qu'à droite, vers la Seine, une cohue se bousculait, tiraillait.

On respirait, toutefois. Omer ne sentait plus des coudes lui labourer les cuisses. Maintenant Fly, récalcitrante, se débattait. Dans le nuage suffocant, dans l'orage des hurlées, il attendit il ne savait quoi : la marche en avant, un choc. une blessure. Tout le long du quai reparu, les éclairs réguliers des salves se succédèrent sur les rangs des soldats. Par la place défilaient en désordre les loges maçonniques, vénérables en tête et côtoyant les maisons du quadrilatère. Là-bas, autour des statues noirâtres dans les niches de l'Hôtel de Ville, les étincelles s'allumaient à toutes les fenêtres meurtrières.

— Vive la Charte !... A bas les Bourbons ! — criaient, de toute leur âme, des maçons que la mitraille cingla et qui s'affaissèrent.

Omer lâcha les rênes de Fly qui s'écroulait doucement, qui se coucha, l'ayant déposé. L'épouvante entrechoquait ses genoux. Il voulut se baisser pour prendre dans les fontes le second pistolet ; mais ses jarrets mollirent. Stupide, il redoutait une balle. On braillait trop. « Pauvre bête ! » pensa-t-il de sa vieille jument qui l'avait porté dix ans à travers les campagnes de l'Artois, puis au Bois de Boulogne, orgueil de l'écolier, du dandy, de l'estafette. Allait-il mourir comme elle ? Déjà le tailleur Durtot se vautrait derrière l'animal inerte, pour mordre la cartouche, heureux que son bonnet à poil et ses favoris-nageoires le désignassent moins à l'adresse des tireurs. L'Ardente-Amitié les emmena. Les FF.·. mar-

chaient au porche ombreux de l'Hôtel de Ville, qu'encombrait une fourmilière de fous pérorant et gesticulant. Ceux-ci barrèrent la route au bai brun du général Dubourg, qui les invectiva. De petites nuées transversales flottaient partout... A droite, et en contre-bas, plus loin que les habits bleus de la garde royale, c'étaient les potences en fer courbe des réverbères, les câbles métalliques du Pont Suspendu, et son porche de pierre ensoleillé sur l'azur infini du ciel. Les choses persistèrent ainsi quelque temps. Omer chancelait. Ses pistolets ne valant pas grand'chose, il cherchait une carabine perdue, sans désir de la trouver.

Le jeune homme vivait hors de lui-même, en chaque aventure qui s'accomplissait. Mais, comme la troupe gagnait du terrain, il craignait avec le gnome, pourchassé là-bas par les foudres des fusils, triomphait avec Grantaire vainqueur d'un lancier démonté, désirait fuir aussi vite que l'un, frapper aussi puissamment que l'autre, bondir comme Bahorel, qui balafrait du gourdin un soldat audacieux et sévère. La fièvre brûlait les joues d'Omer, et, dans sa tête, le chaos d'images, de sentiments et d'instincts se transformait sans cesse, le fatiguait, l'excitait. Tantôt il s'apercevait admirable, le col béant, le pistolet au poing, et la tempe barbouillée par le sang de son oreille, semblable au portrait de son père sur le tableau du salon : alors il s'estimait capable d'actions généreuses, et voulait un adversaire à pourfendre. Tantôt ses jambes flageolaient, ses dents se heurtaient, et il avait bien du mal à se raidir sous la sueur qui ruisselait par tout son corps.

« Il est beau de mourir pour l'indépendance de sa patrie! » Cette phrase de moraliste bourdonnait en sa conscience. Ses membres las eussent voulu s'étendre et dormir jusqu'au moment du trépas...

— Serre-files, à vos rangs! — commandait Pied-de-Jacinthe, les yeux fixes, et le sabre en l'air, sans que personne lui prêtât la moindre attention.

Les mains vernies de l'ébéniste protestaient pour faire ouvrir l'Hôtel de Ville au général Dubourg, que vilipendaient plusieurs messieurs à chapeaux de castor. Comme les buffleteries blanches de la garde nationale ornaient leurs redin-

gotes, M. Roullon attestait l'éclat de son hausse-col pour obtenir d'être obéi. Absurdement, un homme gras, coiffé d'un colback à flamme rouge, battait le tambour de ses bras nus et crasseux.

— Saute Polignac ! Saute Charles X ! Vive la République!

De la sorte s'égosillait Urbain Gresloup, un peu dément. Il pointait son épée trop fine à la face de ceux qui obstruaient le porche du palais municipal.

Les clameurs des combattants, à droite, redoublèrent. Leur ligne se désagrégea. Beaucoup quittèrent leur poste ; Bahorel et Grantaire s'enfuirent de conserve, en imitant les cocoricos du coq ; brusquement ils se couchèrent contre le pavé. Par les brèches de la foule en remous, Omer avisa le trou noir d'un canon et la mèche grésillante de l'artilleur... Il imagina les déchirures prochaines de ses entrailles.

Le tailleur l'empoignait. Ils coururent, enjambèrent le cadavre d'une femme. Le garçon agile qui, près d'eux, galopait en savates, s'abattit... La mitraille fustigeait la déroute. L'explosion ébranla leurs crânes. Ils furent deux bêtes éperonnées par la panique et qui s'efforçaient vers la tourelle d'encoignure, au bout nord de la place, parce que, dans le restaurant aménagé en dessous, les gens se blottissaient. Les poings en arrêt, Omer franchit les deux marches, bourra un dos en gilet de serge et une nuque chauve, une pile d'assiettes qui chavirèrent. La patronne l'injuriait, en garant sa vaisselle. Soudain, il eut honte de son instinct, se retourna, reconnut loin, du côté de la Seine, les brandebourgs des gardes royaux encore minuscules. Leurs pelotons longeaient les murailles de l'Hôtel de Ville. Quelques-uns s'arrêtèrent pour mettre en joue, et des nuages grandirent au bout de leurs fusils. Toutes les façades à pignons crépitaient contre eux. L'oncle Edme, en colère, rassembla les imprimeurs autour du sabre qu'il levait. Un amas de gardes nationaux couvrait la retraite du général Dubourg et de son panache tricolore. A tous les étages, par-dessus les enseignes de cabarets, de teintureries et de corderies, les feux successifs luisaient, s'éteignaient. Les patrouilles de la garde assiégeaient les issues des ruelles. De la crosse, elles refoulaient l'insurrection, contre

les légumes des étalages, les tonneaux des tavernes, les mous des triperies. Rambourg, son cheval de camion et son étendard occupaient la largeur de la rue de la Vannerie. Là, Brémondot, colossal, saisit une pioche et il assomma les tresses blanches d'un shako : le militaire roula dans une pluie de sang. Dambeton épaulait sa carabine, le mufle tendu, lorsqu'il vira sur lui-même avant de s'asseoir dans une brouette à décombres. Mais Gousenot, à coups de tabouret, attaqua l'assassin, un sergent qui fouillait déjà sa giberne. Alors la patrouille appela du renfort. Un détachement accourut à la rescousse. Sortis d'une fabrique à l'improviste, les demi-soldes du café Lemblin l'abordèrent de flanc et déchargèrent leurs pistolets. Des soldats chancelèrent. L'escogriffe, de sa longue hallebarde, terrassa le caporal malgré l'éclair qui défendit le peloton. Les projectiles jetèrent deux apprentis à bas, loin de leurs bonnets de papier...

Puis le détachement recula parce que, d'un balcon, une table massive allait choir. Rencontrant le pavage, elle se brisa ; les fragments atteignirent le pantalon blanc d'un sapeur. Lâchant son arme, il s'assit, geignit. Deux maritornes, au premier étage, penchaient leurs corsages mous par-dessus les lettres en or : DENTISTE.

Aux coins de toutes les rues, des combats et des bagarres se prolongeaient. Harcelées, les patrouilles se replièrent vers le milieu de la place. Cependant les colonnes de la garde royale abandonnèrent le Pont Suspendu, s'avancèrent hors des quais, s'établirent sur la Grève, étalèrent leurs lignes de bataille, toutes bleues, hérissées de baïonnettes. Sur un cheval alezan, le colonel trotta, les épaulettes scintillantes. Au pas de course, une compagnie aborda les messieurs postés devant l'Hôtel de Ville, dispersa leurs feux et s'engouffra sous le porche. Presque aussitôt les fenêtres du vieux bâtiment noir se vidèrent.

— Les capons ! ils décampent ! — s'écria le tailleur.

— Montons sur le toit ! — dit le prote grêlé. — Nous exécuterons des feux plongeants.

Le petit vieux, fardé de rose, était là, se moquant. Sous un schapska de cavalerie, il cachait son toupet de filasse ; il traînait une canardière trop pesante. Il s'emporta contre

tous, contre le général Dubourg, qui se plaçait hors des conditions légales en prétendant à l'instauration d'un gouvernement provisoire. L'ébéniste maigre vilipenda ces menées révolutionnaires. N'était la discipline envers l'esprit de la loge, il fût rentré chez lui. Michel Chrestien lui conseilla de retourner à sa boutique. Et tout le cabaret conspua l'ébéniste par les gueules de ses buveurs, irrités d'avoir été battus. La bouche grise de poudre, ils tassaient rageusement la bourre dans les canons des mousquets. Michel Chrestien souriait dans sa barbe olympienne en versant le vin de la cruche à la ronde. Omer jugea qu'il convenait à son destin de prononcer des paroles courageuses :

— Mes amis, nos pères ont prodigué leur vie pendant vingt ans pour les principes de la Révolution. Refuserons-nous d'accepter leur héritage d'honneur?

D'énergiques jurons lui répondirent.

— Personne n'entend se dérober à son devoir, monsieur l'avocat. Ne suis-je pas ici en armes ? — riposta le petit vieillard fort aigrement. — En armes ! en armes !

Et, d'une tape, il fixait mieux son schapska sur sa perruque, tandis qu'il labourait le sol avec la crosse de sa canardière. Là-dessus, quelqu'un ayant découvert l'escalier, on s'engagea dans la cage obscure, à travers une odeur de graillon et de latrines.

Sur le toit, à l'abri des cheminées en maçonnerie, des tirailleurs négligeaient leur tâche de combattants pour le spectacle de la place où manœuvraient les compagnies. La Grève brillait au soleil, ses vieilles maisons toutes dorées par l'astre qui frappait obliquement les sculptures du palais municipal, les niches garnies de statues augustes et le court beffroi. En bas, les lignes de troupe semblaient à la parade. La Seine charriait une eau de clartés. Au delà, le quai de la rive gauche pétillait. Des fumées horizontales s'élevaient devant les demeures aux balcons ventrus, et s'en allaient jusqu'au bleu pur du zénith.

Omer eut encore l'illusion d'une fête publique, d'une revue, d'une liesse populaire. Les tambours battaient comme ceux des baraques foraines. Sur le même toit, deux commis se gaussaient en renfilant la baguette dans le bois du fusil. A

la tabatière d'une mansarde, une voix puérile entonna le refrain :

Ah ! quel plaisir !
Ah ! quel plaisir !
Ah ! quel plaisir d'être soldat !...

Un officier de la garde, en bas, tombait de cheval.

Le chœur des insurgés interpréta vigoureusement l'air d'opéra, sur le champ des toitures. Amusé par cette fanfaronnade et pour faire montre de vaillance, l'avocat émit quelques notes qui titubèrent. Au bout de la strophe, son organe se raffermit. Les ondes sonores le pénétraient. Elles insufflaient en lui le vœu de l'âme collective qui se voulait héroïque et farceuse. Sa crainte cédait. Elle fut étourdie, domptée par la vigueur triomphale du chant éclos dans le soleil, aux bruits du tambour et de la fusillade inoffensive. Adossé contre les briques emboîtant quatre tuyaux, Omer s'occupait seulement de ne pas glisser sur les tuiles moussues et déclives. Il lui plut de crier le plus fort. Le petit vieux au shapska, de sa longue canardière, méthodiquement, ajustait un artilleur à cheval haut comme un soldat de plomb : celui-ci se renversa, les bras ballants, sur le troussequin, tué net, avant qu'on décrochât l'affût.

— Et de trois ! — fit le F.·. fardé de rose, qui se redressait, la figure heureuse sous les rides.

Mais, une fois la pièce en position, le geste d'un canonnier minuscule attira leur attention : il désigna la bouche à feu, ensuite la cheminée que visait son chef courbé sur le cran de mire. L'homme du boute-feu s'avança.

— Gare la bombe ! — dit Omer.

Et il s'écarta, comme aux jeux du collège, quand le menaçait le ballon des partenaires... Presque aussitôt des briques volèrent en morceaux, des tuiles jaillirent, rebondirent de la gouttière au sol ; le canon, sourdement, tonnait.

— Voilà un brave artilleur, — remarqua le vieillard. — Il épargne les défenseurs de la Charte !

Le boulet avait fini les chansons. Prestement l'on décampait. Omer s'introduisit par le vasistas dans une mansarde déserte : des jupes étaient pendues ; une cuvette remplie d'eau

savonneuse garnissait la table, et sur la couche une coiffe de nuit s'étalait, ses rubans jaunes épars. La porte fut enfoncée par Michel Chrestien, à coups de crosse; ils descendirent jusque dans la rue de la Vannerie. Toute l'Ardente-Amitié s'y ralliait à l'étendard de Rambourg. Le feu se ralentissait.

— Vous voyez : ils manquent de cartouches, — affirma M. d'Orichamps.

L'ourson sous le bras, Dieudonné essuyait sa face dans un torchon que lui prêtait une papetière, à l'abri d'un fardier embourbé entre la boutique du coiffeur et la devanture de modes. Le général Dubourg prescrivit de prendre à revers, sur les quais de la rive gauche, la brigade royale, en tournant d'abord par la rue Saint-Antoine.

Au capitaine Lyrisse, qui assurait son chapeau sur l'oreille, le docteur Bianchon, peignant des ongles sa barbe roussâtre, disait que les bataillons et les escadrons du général Saint-Chamans étaient attaqués par le peuple à la Bastille. Il avait été appelé là pour panser les blessures d'un officier supérieur. Si les cuirassiers de cette colonne balayaient l'insurrection dans la rue Saint-Antoine, ils parviendraient à l'Hôtel de Ville. L'Ardente-Amitié serait entre deux feux. Les maxillaires du docteur s'entrechoquaient d'émotion ; il portait sous le bras sa trousse de chirurgie mal fermée, ce que lui fit remarquer M. Mesnil en l'inspectant par-dessus les lunettes.

Omer eût aimé que son beau-père, son oncle ou le comte lui parlassent amicalement. Ils exprimèrent à peine une brève satisfaction à le revoir sain et sauf. Ils préférèrent discuter avec Bianchon, tous un peu bizarres dans leurs habits sablés de poussière.

— Enfin, voici donc mon estafette ! — bougonna le général Dubourg. — Que diable faisiez-vous? Vous allez nous explorer la rue Saint-Antoine au galop.

— Mon cheval est tué, — répondit l'avocat, assez contrarié de cette arrogance militaire.

Au reste, le sang de son oreille ne lui valait la compassion de personne. La monture d'un blessé lui fut offerte, comme on criait :

— Aux armes! voilà les Suisses... Voilà les habits rouges! A mort les étrangers! Vive la Charte! Aux armes!

Les apprentis grimpèrent sur le fardier et sur des ballots. Ils y fichèrent l'énorme étendard de Rambourg... Des cabarets et des boutiques se précipitèrent en hâte ceux qui s'y délassaient. La haine déformait leurs faces écarlates. Les jalousies des croisées furent rabattues partout. Avec les canons des fusils, les combattants reparurent.

Omer piqua sa bête. Il s'en fut à vive allure loin de la bataille qui recommençait dans l'immense rumeur hargneuse. Son uniforme de garde national lui livra le passage des barricades improvisées. Il dut souvent mettre pied à terre. On dépavait. Concierges et maçons déchaussaient les pierres à l'aide du levier et de la pioche. Bleus, blancs, rouges, les drapeaux de la République et de l'Empire se développaient aux façades parmi les pots de réséda, les cages à serins, les débris des écussons royaux qui désignaient encore les magasins favorisés de la clientèle naguère auguste. Otant leurs bonnets de couleur, les révolutionnaires, en gilet, en savates, interrogeaient l'estafette. Il lui coûta de dire que la garde royale et les Suisses occupaient à demi la place de Grève. Seyait-il de décourager ces braves gens qui dérouillaient leurs carabines?... Il ajouta que les troupes étaient bloquées, qu'en vain les Suisses tentaient l'assaut des barricades fermant les issues.

D'ailleurs, lui-même ignorait où la victoire inclinait. A vrai dire, il pensait que force resterait à Marmont, mais que le Château rapporterait les ordonnances, devant l'impossibilité manifeste de les rendre exécutoires. Le Roi constituerait un ministère Martignac ou Chateaubriand, avec l'oncle Praxi-Blassans aux Affaires étrangères. Omer se battait moins pour ce résultat médiocre que pour acquérir une certaine popularité utile.

La multitude en armes s'accroissait à mesure qu'il poursuivait sa route. Les mères, les épouses, n'apaisaient pas l'ardeur des fils et des maris; au contraire, elles les aidaient à mettre les vieux mousquets en état. Une jeune fille édentée l'avertit joyeusement que les soldats du général Quinsonas,

au marché des Innocents, demeuraient aussi bloqués par les barricades. Ce fut d'une charcutière prête à déboucher sa bouteille en l'honneur des insurgés qu'il apprit le pillage de la poudrière par les garçons du faubourg Saint-Marceau. Partout ils avaient colporté des barils. Délicate et rosée, la bru de cette femme concassait, dans un mortier d'apothicaire, quelque peu de poudre à canon pour la réduire en poudre à fusil, et cela sur l'étal même parmi les mortadelles, les saucissons, les jambonneaux habillés de chapelure.

Rue Saint-Antoine, l'estafette put trotter mieux. Des hordes de quadragénaires trapus, barbus et ventrus, partaient pour la Bastille, sous le poids d'armes enlevées aux postes de gendarmes, de pompiers et de fusiliers. Devant les tables mises dehors, se désaltéraient et péroraient des hommes résolus que les chiens contemplaient en soufflant, la langue à l'air. Là, ce fut la figure énergique de Blanqui, ses mains onduleuses qui prêchaient. La colère de l'émeute gonflait, à sa parole, les visages brutaux, les poitrines haletantes.

— Les cuirassiers! — avertit un gaillard que coiffait un bonnet de coton, et que chargeait une carnassière.

Il revenait au galop; les canons de son fusil de chasse étaient tordus... Derrière lui, se défendait à reculons un troupeau qui ramassait des pierres, qui les lançait, qui lâchait le feu de ses carabines vers ceux qu'on ne distinguait pas encore, sauf par un tintamarre formidable de trots ferrés et de sabres retentissants. Mais l'ouragan fonça. Chenilles vertes sur les casques, chanfreins des coursiers renâclants, lumières des lames, jugulaires de bronze autour des grimaces cruelles, ce fut un large tourbillon qui battit les deux parois de la rue: un ouragan de centaures éparpillant les messieurs, divisant les ouvriers, franchissant les salves, contournant les voitures que l'on poussait au travers de la chaussée... Là-bas, entre les drapeaux tricolores des étages, une commode dégringola, précédée de ses tiroirs, et s'abîma sur le métal bruyant d'une armure. Aussitôt un baquet suivit, rencontra la chaîne transversale du réverbère, et bascula. Fers à repasser, chaises de paille, fauteuils de velours, établis de mécanicien, trépieds à lessive, cruches, pelles et pots, s'abattirent, en avalanche, des étages hostiles. Des femmes les brandissaient, les aban-

donnaient... La rue vomissait des meubles sur l'escadron qui, vite, se désagrégea, semant ses cavaliers atteints. Des porches, quelques-uns fusillèrent le capitaine, nu-tête, écrasé par un banc contre la croupe de son cheval, le lieutenant à pied qui, le genou sanglant et la face fière, braqua son pistolet contre une sorte de notaire prêt à faire feu, le cavalier ivre de rage qui sabrait une porte refermée sur un fuyard à la hache rouge. Les cuirasses sonnèrent en s'écroulant sur le pavage avec les soldats frappés qui par la persienne, qui par la huche, qui par le moellon de la façade. Culottes trouées et tachées de vermeil, épaulettes pendantes, se relevaient de malheureux geignards qu'assommaient à nouveau la tuile du pignon, le tuyau de tôle ou la porte d'armoire.

Cela durait. Omer souffrit les douleurs de ce massacre. Toutes les maisons s'animaient. Il crut voir ricaner leurs fenêtres béantes comme autant de bouches acrimonieuses qui eussent craché des bouteilles, des tessons, des pavés et des tonneaux à la face de leurs ennemis. De ces lamentables soldats, l'un gisait le crâne sous le sofa de serge verte; et ses jambes en bottes à l'écuyère gigottaient, et ses bras gantés à crispin tentaient vainement de se soustraire au poids mortel du meuble accru par une kyrielle de grosses pierres. Elles arrivaient, l'une après l'autre, d'un balcon où s'acharnaient trois demoiselles en robes cloches, en manches à gigot, peignées à la girafe.

— Et vive la Charte! — glapissait la voix aigre de la plus petite, tandis que râlait l'homme.

Les poings gantés se tordirent, les jambes ruèrent, le ventre se bomba, suprême effort d'agonie : un pied à roulette du sofa répétait chaque secousse. Enfin toute la chair s'affaissa, palpita, s'apaisa dans la culotte de peau.

Omer se détourna : la nausée de l'horreur le suffoquait. Cependant la rue chantait victoire. On agitait des casquettes aux balcons. Les trois couleurs flamboyaient. Au loin sonnait désespérément une trompette. Les dos métalliques des cuirassiers s'éloignèrent avec les croupes écumeuses des lourds chevaux qu'accompagna le haro des vainqueurs, sur les toits. derrière les tableaux des enseignes, aux seuils des allées noires, à la cime des chariots dételés. Le marchand de coco distri-

buait à tous le liquide mousseux de son édifice en zinc que surmontait un petit génie de cuivre étincelant.

— Enfoncés, les Romantiques !... Regardez Héricourt, regardez fuir les armures de leurs chevaliers sans peur et sans reproche ! — insultait Blanqui. — Ce sont les vers boiteux d'Hernani qui sonnent du cor, dans la déroute !

Ce petit précepteur riait. Sa cravate était lâche autour de son cou maigre, et le mince habit d'alpaga noir se plissait autour des membres fébriles. Ayant posé à terre le fusil de munition, il rattacha les cordons de son soulier poudreux. Ensemble ils discutèrent l'espoir que justifiait ce glorieux soulèvement du peuple.

Une vieille, au visage meurtri par l'âge, et borgne, dansait, faisait la révérence, en pinçant les coins de son tablier; sa bouche informe fredonnait un terrible souvenir :

Ah ! ça ira, ça ira, ça ira !
Pierrot et Margot chantent à la guinguette...
Ah ! ça ira, ça ira, ça ira !
Réjouissons-nous, le bon temps reviendra !

On l'entendait à peine, la tricoteuse de l'an II. Pourtant un cercle d'ouvriers l'entoura. Dramatiquement, quelques-uns se découvrirent devant la folle. D'autres l'excitaient. Elle se dandinait prudemment. Son madras à cornes se mouvait avec le front chauve d'où s'échappait une bouclette jaunâtre. Un peu de rougeur colora sa pommette sous la poche de l'œil sénile. Elle essaya des refrains de jadis. Elle accélérait le rythme de son balancement, et son petit poing scanda :

Dansons la Carmagnole !
Vive le son,
Vive le son...
Dansons la Carmagnole !
Vive le son du canon !

Le poing menaçait vaguement les choses vers la Bastille. Alors Blanqui :

Que faut-il au républicain ?
Du fer, du plomb et puis du pain !

Les voix mâles s'unirent :

Du fer pour travailler,
Du plomb pour se venger
Et du pain pour ses frères...

Des gamins allièrent leurs doigts et tournèrent en riant autour de la septuagénaire ; de ses pauvres mains où saillissaient les veines, elle applaudissait.

— Ah ! je ne serai pas morte sans avoir vu ça, sans avoir vu régner encore ma Révolution...

Elle reconnaissait le panache et l'écharpe tricolore du général Dubourg. son habit à revers de conventionnel : il avançait entre le dragon Pied-de-Jacinthe et le major Gresloup, à cheval tous trois, au milieu d'un peuple loqueteux, poudreux, muni de baïonnettes et de piques. Urbain Gresloup et son uniforme de polytechnicien provoquaient les exclamations : « Vive la Charte ! vive la République !... » Les voix montaient des soupiraux et descendaient des balcons ; elles se mariaient aux rumeurs de la rue dépavée, poussiéreuse et sanglante, encombrée d'hommes aux bras nus, de chevaux morts, de meubles en morceaux, de barils, de charrettes, de cadavres roides sous les reflets des cuirasses, de blessés assis sur des chaises et que soignaient des commères, un bol à la main, et que pansait Ulysse Trélat avec la charpie de sa trousse.

— Vive la République ! — répétait le général Dubourg.

Il levait son chapeau de représentant aux armées.

Silencieux, le major rayonnait de tout son visage strié par la cicatrice ancienne, depuis le nez jusqu'à la lèvre qu'elle retroussait. A son gendre il confia que le capitaine Lyrisse, les demi-soldes et les cochers, M. Roullon et les gardes nationaux accusaient le général Dubourg d'accaparer le mouvement au bénéfice des jacobins et des saint-simoniens, au détriment des bonapartistes et des partisans de l'ordre. Les uns avaient rejeté les Suisses sur l'Hôtel de Ville au cri de : « Vive l'Empereur ! » les autres au cri de : « Vive la Charte ! » Si bien que le général Dubourg et les républicains les avaient quittés, l'algarade finie.

Omer compta la belle face d'Enjolras, le fin profil de Combeferre, la tignasse de Grantaire, la redingote verte de Bahorel,

le gilet écarlate de Ribéride, M. d'Orichamps, qui avait son ourson suspendu à son bras par la jugulaire, la tête olympienne et grave de Michel Chrestien, la mine noiraude de Raspail, Ulysse Trélat dont la mèche sur l'œil gouttait. Le chirurgien bandait le ventre d'un cavalier étendu le long d'une paillasse, dans une charrette à bras. Les imprimeurs défilaient clopin-clopant. Le gnome étanchait avec un mouchoir le sang de son épaule grasse fendue par un sabre. L'escogriffe avait le front entouré d'une loque rougeâtre par endroits. Au bout de sa hallebarde, un shako d'infanterie oscillait. Le prote grêlé se démenait, faisait le tambour-major et criait des ordres militaires. On ne voyait plus le Silène, ni son âne, ni son tranchelard ; le petit apprenti bossu manquait aussi. Omer questionna : plusieurs certifièrent que tous deux avaient été tués sur la place de Grève. La tristesse et la peur alourdirent ses paupières. C'était ensuite une troupe nouvelle recrutée de barricade en barricade : messieurs équipés en chasseurs avec des casquettes à côtes et des guêtres de cuir, étudiants chevelus et frêles écoliers en courtes vestes qui chantaient à tue-tête, boulangers et porte-faix musculeux, artisans aux tabliers de cuir qui avaient ramassé les casques à chenilles et dérobé les morions des antiquaires. Barbouillée de poudre, de vin épais, cette cohue remplissait la voie large, se foulait contre les boutiques. Elle semblait une, malgré les tumultes divers, qu'étouffaient presque les chocs des pas innombrables sur la chaussée. Les jeunes gens se plaisaient à des cabrioles par-dessus les meubles brisés. De tous émanait une volonté glorieuse, impétueuse, qui ne cessait d'étourdir Omer par ses vociférations, de l'enivrer par les fluides de son enthousiasme et de ses colères.

Plus loin, des monceaux de pavés, de moellons et de poutres étaient entassés vers la fin de la rue Saint-Antoine. Trois mille énergumènes assiégeaient la place de la Bastille et les troupes du général Saint-Chamans. Monstrueux, détérioré par les intempéries, l'Éléphant de plâtre, projet d'une fontaine monumentale, s'érigeait par delà l'aire de la place, sous le caparaçon écorné et la charpente lézardée de sa courte tour. Il dominait les rangs de la garde. Les cuirassiers épongeaient leurs chevaux, retiraient leurs bottes, détachaient leurs casques,

examinaient leurs blessures. Immobiles et mornes dans leurs capotes sanglées à la taille, élargies vers les guêtres blanches, les deux bataillons restaient en lignes, l'arme au pied. En avant, quelques gendarmes épars ripostaient quelquefois aux feux ralentis de l'insurrection, qui s'occupait surtout de cerner les troupes royales dans les enchevêtrements de voitures et d'échelles, les amas de meubles, de paillasses, dans les palissades, les tonneaux, les potences abattues des réverbères. Plusieurs cadavres de femmes, gonflant leurs tabliers, leurs fichus et leurs jupons, gisaient là sur une table de restaurant. Le général Dubourg salua. Tous les chapeaux furent soulevés religieusement.

— Vengeance! — exigeaient en un seul cri sinistre des milliers de voix.

Ensuite, ce fut la halte, le piétinement, le murmure confus. Le peuple discutait les moyens d'assaillir ces soldats rigides sous leurs bonnets de fourrure à plaques fleurdelysées. Serré dans son habit à taille, le mince Enjolras, sur une borne, parla entre les baïonnettes de Courfeyrac et de Combeferre. Séduites par ses boucles, par la musique de ses paroles terribles, les femmes griffaient le vide, injuriaient Polignac.

M. d'Orichamps prétendait, sur une autre borne, que, faute de cartouches, les bataillons se retireraient à la nuit, qu'il était inutile de répandre le sang précieux du peuple. Et cet avis sembla prévaloir auprès des marchands, des chasseurs.

Dubourg ordonna qu'Omer et le major fussent voir sur le boulevard si des renforts, sans doute attendus par le général Saint-Chamans, étaient en vue. Ayant passé par les ruelles du Marais, les éclaireurs ne trouvèrent que des concierges, des boutiquiers : tous sciaient et puis renversaient les gros arbres poussés contre les maisons du boulevard.

— Ça va couper la route à leur cavalerie! — dit en s'essuyant le front un gaillard bas sur jambes torses, qui se servait d'une cognée pesante.

— Et même à l'infanterie! — renchérit le monsieur en habit de toile qui fumait la pipe.

L'autre, en sa poche de tablier, pêcha une tabatière, offrit une prise.

De fait, les branches des vieux ormes abattus obstruaient toute la voie. Nombre de bûcherons occasionnels jetaient bas les centenaires. Des commis tiraient sur les cordes attachées aux cimes. Le géant s'abîmait dans le fracas de ses branches rompues. C'était une débâcle de verdures, encombrant la chaussée centrale, et qui pouvaient, derrière les feuilles, masquer aisément les tireurs.

— Et puis ça ne cachera plus votre boutique aux passants, hein, monsieur Barrois? — raillait un rapin romantique à feutre de mousquetaire,

Le commerçant haussa les épaules, et fourra sa main dans le pont de sa culotte :

— Parbleu ! le tronc cachait mon étalage de porcelaines. Aussi bien le feuillage, ça rend trop humides les chambres de l'entresol !

— Philistin!

Les bourgeois rirent, le rapin tourna le dos en s'écriant :

— Vive le Roi! Vive Polignac!... A bas les perruques!

— Gare là-dessous ! — prévinrent des garçons de magasin.

Un superbe tilleul s'écrasa lourdement contre terre. Des rires, un haro général insultèrent à l'orgueil vexé de l'artiste.

Jusqu'au boulevard du Temple, Omer et le major eurent de la peine à faire passer leurs bêtes parmi les rameaux. Sous une porte, la laitière vendait aux servantes le fromage à la crème du dîner. Elle renseigna M. Gresloup. Les soldats de la Porte-Saint-Denis se retiraient par le faubourg en emportant sur un brancard leur colonel à demi mort; rue Saint-Denis, les Suisses réussissaient mal à secourir les bataillons bloqués dans le marché des Innocents. On s'y battait depuis deux heures.

— M. d'Orichamps a raison : les troupes épuiseront plus vite leurs cartouches que l'opiniâtreté des Parisiens. Tout ceci marche à merveille! — conclut le major.

Il flattait l'encolure de l'alezan humide. Son torse épais et sa tête puissante se campèrent. Il affermit son chapeau ; il but à petits coups le lait de la jatte, et, la restituant à la marchande :

— Je n'en consommais pas de pareil au Spielberg !... Omer ! quelles journées ! Mon petit-fils nous devra de vivre

librement dans une ère de justice... C'est la Révolution... Les Français délivreront encore les peuples de la tyrannie. Si votre père était là!...

— Oui, la République universelle! — murmurait Omer en regardant au loin le soleil de cinq heures luire dans les arbres debout, dans l'eau dorée des ruisseaux.

L'astre illuminait les trois couleurs ornant la nudité des façades, les touffes de feuillage débordant les grilles des jardins, les canons des fusils sur les épaules des flâneurs.

L'émotion poignait le cœur d'Omer. Jusqu'au bout des avenues ombreuses comme dans les petites rues fraîches, la ville fauve et bleuâtre grondait. C'était une même rumeur effroyable dans les maisons vivantes et dans les cœurs des citoyens belliqueux. Ils se rassemblaient devant les affiches collées précipitamment par des apprentis. Elles invitaient le peuple à consacrer divers gouvernements provisoires; elles l'exhortaient à la lutte. Les gens lisaient à haute voix ces phrases enivrantes. L'espoir du général Pithouët, du major, de l'oncle Edme, le vœu des encyclopédistes et celui de la Jeune Europe palpitaient sur les murs de la capitale brûlante comme un corps de femme en gésine... Était-il possible que le peuple l'emportât? Était-ce le triomphe que sonnaient les cloches en branle sur les églises et les usines, sur les marchés, était-ce le triomphe que sonnaient ces grandes voix de bronze?

PAUL ADAM

(A suivre.)

LA CENDRE DES HEURES

I

PASSÉ LOINTAIN

Mon malheur t'a suivie, au jour de ta venue,
Toi qui vins la première et que j'ai méconnue,
Et mon cœur sur ton cœur s'est mal accoutumé.
Tu m'as aimé trop jeune, et tu m'as trop aimé :
Tu m'as gâté l'amour ; ta tendresse indulgente,
Malgré moi, pour toujours, m'a fait l'âme exigeante,
Et toutes, désormais, les autres m'ont déçu.
Quelque chose de toi leur manque à mon insu,
Que chaque fois j'espère et que j'implore en elles :
Ton cœur simple, tes mains douces et fraternelles,
Tes yeux fidèlement appuyés sur mes yeux,
Tout ce bonheur certain, grave et silencieux,
Que je sentais, le soir, autour de mes pensées,
Dociles autrefois, maintenant dispersées...
Je n'ai plus retrouvé, depuis ton humble amour,
Ce bien-être secret de la nuit et du jour,
Ni ce bon sommeil calme, où ta présence amie
Veillait dans l'ombre autour de mon âme endormie,
Et ce passé lointain, qu'on ne m'a pas rendu,
Me fait plus pauvre en moi de ce que j'ai perdu.

II

RÉCLUSION

Heureux les poètes qu'enchante
L'odeur des herbes et des bois,
L'eau qui coule, l'oiseau qui chante,
Tous les parfums, toutes les voix !

Quand ils vont parmi la campagne,
Leur rêve n'est pas seul en eux :
Tout leur rit et les accompagne,
Par les grands chemins lumineux.

Un jour de printemps les délivre
Des plus importunes douleurs,
Leur âme distraite s'enivre
De murmures et de couleurs.

La brise a pour eux des caresses,
Chaudes et fraîches tour à tour,
Aussi douces que les maîtresses :
Ils peuvent oublier l'amour.

Pour leurs yeux épris tout est joie,
Et la colline au pur dessin
Qui sur l'horizon se déploie
Est aussi belle qu'un beau sein.

Ils ignorent la servitude
Et le poids des rêves secrets ;
De l'amour à la solitude
Ils vont et viennent sans regrets.

Les êtres sont pour eux des choses
Dont l'aspect seul fait tout le prix ;
Ils sont consolés par les roses
Des lèvres et de leurs mépris.

Ils savent aimer sur la terre
Toutes les beautés sans choisir;
Tout leur est surprise et mystère :
Leur amour n'est que leur désir...

Ils sont heureux ! Je les envie,
Ces cœurs libres et passagers
Que tout repeuple et dont la vie
Se disperse en émois légers.

Ils sont heureux ! Moi, que m'importe
L'aspect innombrable des champs,
L'odeur douce que le vent porte,
A l'heure des soleils couchants !

Mon âme est à jamais fermée
Et morte à tout ce qui n'est pas
Le parfum de la bien-aimée
Ou le murmure de ses pas.

Je n'entends, je ne vois rien qu'elle;
C'est en vain que, pour me guérir,
La nature peut être belle,
Embaumer, chanter et fleurir.

Je n'ai pas vécu de journée
Depuis mon enfance, jamais,
Sans l'avoir humblement donnée
Toute à la femme que j'aimais.

Je n'ai vu le monde qu'à peine;
J'ai vécu, — tristesse ou bonheur, —
Toute ma part de vie humaine
Sans pouvoir sortir de mon cœur.

J'ai dédaigné les paysages,
Les bois, les fleuves et les ciels...
Je n'ai connu que les visages
Et les yeux confidentiels.

III

MALENTENDU

Son visage avait l'air d'implorer et d'attendre.
C'était l'heure du soir qui tombe, l'heure tendre
Où les femmes ont peur de leur isolement :
Triste, je me sentais devenir son amant.
Ses yeux brillaient parfois d'un long regard avide,
Puis se perdaient au loin dans l'ombre ; sa main vide
Semblait abandonnée, au bord de ses genoux...
Heure suprême, où rien qu'à nous parler de nous
Nos deux bouches déjà n'étaient plus étrangères !
Premier baiser des voix ! Fausses gaîtés légères !
Je sentais sous les mots qu'elle disait tout bas
Tressaillir d'autres mots qu'elle ne disait pas.
Ses gestes, ses regards, ses moindres attitudes,
Tout peuplait en mon cœur ces mornes solitudes
Que d'anciens amours nous laissent derrière eux.
L'obscur besoin d'aimer encore, d'être heureux,
De croire, d'obéir, tout me rapprochait d'elle.
Je redevenais humble et pour toujours fidèle :
Je ne savais plus rien ; j'oubliais sans remord
Que notre amour, d'avance, était né pour la mort,
Et je n'ai pas compris sur sa bouche pâmée
Qu'elle n'aimait en moi que l'espoir d'être aimée.

IV

SILENCE

Vous détournez les yeux, nous parlons d'être amis,
D'être heureux, de sourire encore.
Et parfois, sur un mot que vous avez permis,
L'espoir en mon cœur veut éclore.

Mais je me ressouviens du passé hasardeux,
J'arrête l'aveu qui s'élance,
Et graves, un moment, nous l'écoutons tous deux
Qui s'éloigne dans le silence.

Je n'ai rien dit; pourtant vous m'avez entendu
Et vous m'en voulez de me taire :
Car mon silence laisse entre nous suspendu
Plus d'amour et plus de mystère.

Vous incliniez la tête et, rougissante un peu,
Vous prépariez votre surprise ;
Vous regrettez surtout, peut-être, de l'aveu
Le reproche qu'il autorise.

Même sans m'accueillir, même si mon amour
Était de ceux que l'on repousse,
Vous étiez déjà prête à m'offrir en retour
Une amitié sensible et douce.

J'ai plus troublé votre âme en ne vous disant rien,
Vous demeurez toute inquiète ;
Et c'est vous, maintenant, dont le cœur près du mien
A la fois redoute et souhaite.

En dépit de vous-même, un caprice déçu
A mon amour vous intéresse,
Et vous vous demandez par quels mots j'aurais su
Vous émouvoir de ma tendresse.

Tout mon désir muet vous gagne en ce moment.
Je vous regarde avec délice...
Je n'aurais pas été sans doute votre amant ;
Je suis un peu votre complice.

V

PREMIERS BAISERS

Elle m'a dit : « Je veux que tu m'aimes, je veux... »
Son visage adouci riait dans ses cheveux
Qu'elle avait dénoués sur son épaule nue...
Elle avait dans les yeux cette grâce ingénue,
Cette espiègle gaîté des premiers rendez-vous,
Et tous les deux, sans être inquiets ni jaloux,
Nous regardions ma main reposer dans les siennes,
Et nous nous racontions nos âmes anciennes,
Indulgents l'un à l'autre, avec la volonté
De nous connaître tels que nous avions été.
Légers et confiants, nous sentions nos pensées
Quitter soudain le poids des tristesses passées ;
Nous ne savions plus rien ; nous étions deux enfants,
Avec des rires purs et des yeux triomphants,
Rajeunis d'une joie inattendue et claire,
Fiers d'être l'un à l'autre et contents de nous plaire.
L'amour n'était pour nous, au loin, dans l'avenir,
Qu'un éternel bonheur quotidien d'unir
Nos lèvres et peut-être, un jour, plus tard, nos vies !
Tout s'égayait pour nous de caresses ravies...
Elle m'a dit : « Je veux que tu m'aimes... » Et moi,
J'ai pu la regarder, l'entendre, sans effroi !

VI

VISITES

Tu reviendras, de loin en loin,
Attendant l'heure
Où, de vieillesse, dans un coin,
Notre amour meure.

Je te sentirai, chaque fois,
Plus passagère;
Ta voix redeviendra la voix
D'une étrangère.

Et je te verrai jour par jour,
Toi qui fus mienne,
Reprendre un peu sur notre amour
Ta vie ancienne.

VII

APPARENCES

Quand tu penses à nous, je veux que tu souries,
Que nos heures d'amour te soient toutes fleuries,
Les heures du passé comme de l'avenir.
Je ne veux de bonheur que de t'appartenir
Et d'être par instants pour toi l'humble tendresse
Où ton âme s'appuie, où ton corps se caresse.
Je veux que ton plaisir soit tranquille et léger;
Je veux que les serments, où tu crois t'engager,
N'engagent même pas la minute prochaine,
Et qu'avec moi du moins nul devoir ne t'enchaîne.
Je sais comme le cœur des femmes est changeant,
Et que le plus fidèle est parfois négligent,
Et que les mieux donnés ont de brusques reprises...
Je ne t'ennuierai pas de pleurs que tu méprises
Et qui font seulement se détourner tes yeux;
Je te déroberai mes rêves anxieux;
Je n'exigerai pas de ta sollicitude
Que tu prennes ta part de mon inquiétude;
J'aurai l'air d'être heureux... Tu ne sauras jamais
Que j'ai beaucoup souffert, parce que je t'aimais.

VIII

TRISTESSE

Tristesse d'avoir cru que l'amour peut changer
Une âme et faire un cœur grave d'un cœur léger,
    Suis-je donc né pour t'éprouver sans cesse !
Et, chaque fois crédule aux serments des aveux,
Serai-je donc toujours la dupe de mes vœux !
    Ne puis-je, hélas ! oublier sans tristesse !

Pourtant, je les connais, ces mornes fins d'amour,
Ces reprises d'espoir et d'adieu, tour à tour,
    Cette agonie atroce des ruptures,
Toute cette rançon des bonheurs inconstants
Qu'aux soirs de solitude il faut payer longtemps...
    Je les connais, ces misères futures !

Je sais qu'à la minute où mon cœur rassuré
Ne redoutera plus d'avoir trop espéré
    Et s'en voudrait de son inquiétude,
La trahison viendra, d'un retour imprévu.
Je me retrouverai fidèle et dépourvu,
    Plus accablé d'ombre et de lassitude.

De nouveau, je croirai tout perdre en te perdant,
Passagère douceur d'un amour imprudent !
    Ma vie, au loin, sera déserte et nue,
Et, demain comme hier, j'aimerai sans choisir,
Tendre parce qu'un soir de hâte mon désir
    M'a mis au cœur la première venue.

IX

DÉLIVRANCE

Quand je me ressouviens de nous, de ces deux ans,
De nos désirs, toujours l'un à l'autre présents,

De cette infatigable et jalouse tendresse,
Si vaine en ses transports, si lourde en sa détresse,
Qui nous faisait amants, complices, — tour à tour,
Victimes et bourreaux de misère et d'amour :
Maintenant que mon cœur t'échappe et se délivre,
Que l'espoir d'oublier et le charme de vivre,
Brusquement, au seuil clair de la sombre prison,
M'ont rajeuni d'air pur et de large horizon,
Tout ce bonheur soudain m'enivre, où ne persiste
Du stérile passé qu'un grand reproche triste :
L'avenir se repeuple, à retrouver en moi,
Libre de sa pensée et libre en son émoi,
Toute meurtrie encor, mais déjà consolée,
Mon âme, si longtemps esclave et violée...
Est-ce donc bien fini ?... Se peut-il, cœur amer,
Que toute l'eau fangeuse ait coulé vers la mer !

X

RANCUNE

Pourquoi ne t'ai-je pas aimée,
Pauvre amie au cœur imprudent,
Sœur tendre et longtemps réclamée,
Et que je quitte cependant ?

Nulle bouche ne m'a su dire
Des mots qui me comprenaient mieux,
Et nulle n'avait ton sourire
Intelligent et sérieux.

Nulle à mes vœux ne fut plus douce
Ni plus ardente à m'apaiser...
Et cependant je te repousse,
Sans le regret de ton baiser.

J'ai beau savoir que, dans ma vie,
La quiétude et le bonheur
Fidèlement t'auraient suivie,
Si je t'avais donné mon cœur.

Hélas ! même la gratitude
Qu'imploraient tes regards soumis
Laissait toujours dans ma voix rude
S'irriter des mots ennemis.

Mes caresses restaient distraites,
Mon cœur ne pouvait pas s'ouvrir ;
Tes indulgences toujours prêtes
M'exaspéraient sans m'attendrir.

Et si tu penchais, toute proche,
Sur moi ton visage affligé,
Je n'y voyais que le reproche
De ton amour découragé.

Quand je te sentais le plus tendre,
Je demeurais silencieux,
Malgré moi, pour ne pas entendre
Les mots devinés dans tes yeux.

Ton bonheur me comblait trop vite :
Il me semble encore te voir
Cherchant mon regard qui t'évite
Pour y surprendre un peu d'espoir.

Tu veillais autour de mon âme
Sans plaintes, mais si tristement !...
Tu venais trop tard, pauvre femme,
Avec un désir trop aimant.

Et quand ton cœur semblait éclore,
Je t'en voulais à mon insu
De sourire et de croire encore
A tout ce qui m'avait déçu.

V

ESPOIR SECRET

J'ai rêvé de sonner très tard — comme autrefois
Les voyageurs perdus dans l'épaisseur des bois —
A la porte d'un vieux château muet et sombre
Où, seule, une fenêtre, encor, veille dans l'ombre,
Tranquille, bienveillante, — aux vitres sans rideaux...
Et, peu à peu, ce poids d'invisibles fardeaux
Que le déclin du jour en notre âme exagère
Ne serait plus en moi que fatigue légère;
Une vague douceur de promesse et d'espoir
Ferait autour de moi le silence moins noir,
Et bientôt, pas à pas, aux fentes de la porte,
Je verrais s'approcher la lampe qu'on apporte.
Je ne sentirais plus le froid, l'isolement.
Quelque vieux serviteur ouvrirait lentement,
Très digne, mais avec un air de bienvenue :
Sa figure serait, d'avance, un peu connue;
Il aurait dans les yeux l'accueil sans trahison
Qui fait qu'on se sent bien déjà dans la maison,
Et, la lampe à la main, sans que son geste hésite,
Comme si tout le monde attendait ma visite,
Il me précéderait le long du corridor...
Dans la douce lumière aux calmes reflets d'or,
Nous allons : sans rien dire, il m'éclaire la voie;
Et, dans cette demeure où le hasard m'envoie,
Je sais déjà que rien ne sera décevant.
J'imagine, à la fois gentilhomme et savant,
Mon hôte, comme un grand vieillard à barbe grise,
Avec des yeux très bleus sans trouble et sans surprise,
Une voix lente et grave, un sourire léger,
Dont la bonté rassure, au lieu d'interroger.
Et j'imagine aussi, prêt à la reconnaître,
La pièce dont la lampe éclairait la fenêtre,

Tout à l'heure, et veillait dans l'ombre, et m'appela...
La porte s'ouvre, j'entre... Oui, c'était bien cela :
Tous les meubles sont bien pareils à mon attente.
La haute cheminée est toute crépitante
D'un bon feu vif et clair qui danse éperdument,
Et la joyeuse flamme alerte du sarment
Anime de lueurs et d'ombres le silence,
Où, paisible, un tic tac d'horloge se balance...
Et je reste immobile, un moment, sur le seuil :
Car tout semble désert à mon premier coup d'œil.
Le vieillard aux yeux clairs que je croyais m'attendre
N'est pas là... Seulement, sans voir et sans entendre,
Une femme là-bas penche la tête et lit...
Je m'arrête; en mon cœur, mon destin s'accomplit,
Et tous les souvenirs s'en vont de ma pensée...
Alors, elle interrompt la page commencée,
Lève la tête un peu, silencieusement,
Et regarde sans hâte et sans étonnement,
Avec un pur regard confiant et fidèle.
Elle est sûre de moi, comme elle est sûre d'elle...
Sans rien dire, elle vient à moi, me tend la main,
Et je sens que je suis au terme du chemin.

ANDRÉ RIVOIRE

FOULES ANGLAISES[1]

Mardi-Vendredi.

Mardi, vers une heure, en cab, nous glissions sans bruit dans la rue terne, quand, du coin d'un trottoir, nous sautent aux yeux les lettres d'une pancarte aux mains d'un vendeur de journaux : *Pall Mall Gazette. Couronnement ajourné.*

C'est de la même façon, simple et soudaine, que toute l'Angleterre a su la nouvelle. On peut dire qu'à l'une ou à l'autre minute des deux courtes heures nécessaires à sa propagation jusqu'au plus isolé village, trente millions d'âmes ont été mises en correspondance avec le même fait, qu'au moins pour quelques secondes, la même idée a battu dans autant de cerveaux, et que de tous, à ce moment, le contenu conscient fut identique. Nous avons vu ces jours-ci d'assez vastes nombres humains pour *imaginer* ce que cela veut dire.

Aucun doute. La nouvelle est à la dernière page du journal, imprimée à la hâte, dans un petit rectangle qu'on laisse vide pour les télégrammes de la dernière minute. Dans le corps du journal, rien qui la suppose : éloges du « loyalisme » anglais, description et commentaire des cérémonies, nouveaux détails sur le sacre, les processions, dépêches disant l'arrivée et la réception des missions étrangères, les programmes de fêtes en province et aux colonies. Bonnes nouvelles de la

1. Voir la *Revue* du 1er décembre.

famille royale, du roi « qui ne s'est jamais mieux porté », et dont l'affection pour son peuple est, on nous l'assure, un fait positif, comparable à l'amour d'un gentleman-farmer pour ses tenanciers. Mais, dans un coin de la dernière page, ces quatre petites lignes, imprimées à la main, donnant le démenti à tout ce que nous voyons, à ce pavois universel, à l'aspect extraordinaire de cette Londres, annonçant le péril de mort : une pérityphlite, l'opération pratiquée il y a deux heures, le tout signé : Lister, Treves et Laking.

Nous filons dans Piccadilly, vers Hyde Park et Kensington. C'est la voie la plus populeuse de Londres, toute brodée, fleurie, frémissante de festons et drapeaux, les maisons demi masquées de gradins jusqu'au deuxième étage. C'est le cœur congestionné de la ville, à deux pas du palais où le roi gît, sans doute encore endormi de chloroforme, — le centre des fêtes projetées et que la nouvelle a traversé d'abord, avant de fulgurer sur le pays. Invisible et silencieux coup de foudre et dont rien ne révèle l'effet sur cette multitude. Point de cris ni d'attroupements. Simplement des marchands de journaux surgissent de partout et, déjà, des milliers de feuilles déployées font un mouvant semis de points clairs dans la foule. Le fait est sûr, simple, connu et compris de tous, énorme pour tous, et, cependant, ne paraît pas agir.

C'est qu'il n'agit que par *inhibition*, en enrayant les tendances intérieures qui depuis une semaine meuvent et dirigent toutes les âmes. Même il est impuissant à les arrêter net. C'est une catastrophe tombant au travers d'une vie qu'un système d'idées et d'actions oriente dans un certain sens. Aussitôt, le mouvement acquis de cette vie vacille dans la secousse, hésite, mais, pendant quelque temps, il se poursuit. C'est un choc qui n'immobilise pas tout d'un coup une masse emportée par sa vitesse. A cinq heures du soir, menuisiers et tapissiers besognent encore du rabot et du marteau parmi les estrades et les tentures, s'occupent à clouer les écussons royaux. Seulement les gestes de travail sont lents ; la vie a cessé de les distribuer, de leur communiquer un rythme. Grande différence d'allure entre un élan qui tombe et un élan qui commence. De même, jusqu'à samedi, les artères centrales sont restées engorgées. Dès le premier soir on a su les fêtes

supprimées, les cérémonies, à supposer le mieux, remises à plusieurs semaines. Et pourtant les troupeaux humains amenés des provinces par cargaisons ne semblent pas avoir quitté la ville. Le peuple des quartiers industriels, des *suburbs*, n'est pas encore rentré dans son ornière habituelle pour y reprendre le train régulier et nécessaire de sa vie. Mais le mouvement autre et nouveau qui les entraînait depuis quelques jours ne les anime plus. On les sent désemparées, ces foules. Rien ne reste de leur aspect précis, décidé, tonique. Elles traînent ou stagnent, les yeux en l'air, arrêtées encore aux arcs de triomphe. Mais les démarches sont vagues. C'est de l'action non tendue, — sans but.

Jeudi et vendredi sont demeurés jours officiellement fériés, *bank-holidays*, et, de fait, les grands établissements sont restés fermés comme les ministères et les banques. Vide est la *City* comme au jour du sabbat. Mais dans Oxford Street, dans le Strand, çà et là des magasins se sont ouverts, quelques-uns seulement le matin ou l'après-midi, ou pour quelques heures au milieu de la journée. Les grandes habitudes sont déconcertées qui font la loi en ce genre de choses, prescrivant aux gens de travailler de neuf heures à six heures en semaine, de neuf heures à deux heures le samedi, pas du tout le dimanche, les groupant tous dans l'effort et le repos. Au lieu de l'action sûre et complète de ces automatismes généraux, c'est l'incertitude de la réflexion individuelle qui tâtonne entre des tentatives contraires, l'hésitation de la pauvre volonté qui s'accompagne de conscience, justement parce qu'elle est indécise, incohérente, partagée entre des tendances diverses, obligée d'adapter la vie à des circonstances insolites, différente en cela des puissantes routines.

Tristes fêtes : pendant deux longues journées, cette foule jetée sur le pavé de Londres et qui, lourdement, sans objet, erre et se pousse sous ces ironiques pavois. Pour ces masses agglomérées, rien de plus démoralisant que cette oisiveté sans plaisir, et, dès mercredi, les grands journaux s'en sont inquiétés. De nombreuses lettres d'abonnés s'en tourmentent, demandent qu'on ne ferme pas les musées, qu'on retire aux palais de gin la permission exceptionnelle de rester ouverts jusqu'à une heure du matin, réclament des musiques mili-

taires dans les jardins publics, surtout dans les parcs des *suburbs*, pour dégager les centres et occuper le peuple. Le ton de ces lettres de *gentlemen* est significatif, nous répétant ce que nous ont appris déjà tant d'indices, depuis telle page de Ruskin jusqu'à tel parc ouvert par un grand propriétaire aux jeux athlétiques de la commune, jusqu'à telle campagne anti-alcoolique aboutissant à Liverpool à la fermeture d'un cabaret sur deux : à savoir que, pour la gentry, le peuple, aujourd'hui encore, est un mineur, un grand enfant à la merci des tentations, ignorant de l'hygiène, à qui elle parle avec autorité, sans flatterie, soucieuse moins de théories sociales et politiques que de l'intégrité physique et morale qui fait la valeur de la race[1]. Tutelle acceptée par cette plèbe qui n'est pas égalitaire, le privilège du gentleman compensé d'ailleurs par les devoirs reconnus qui s'attachent au rang.

Pourtant cette foule ne s'ennuie pas. Dans le vide mental que lui fait son inaction grandit une idée solitaire, celle de la péripétie qui la désœuvre et que chaque minute de son désœuvrement ne peut que lui rappeler. Car tout semble combiné pour que l'effet du coup de théâtre soit extraordinaire : la vie du pays suspendue depuis plusieurs jours, les

1. Au banquet offert par le roi aux cinq cent mille pauvres de Londres, dans beaucoup de quartiers les autorités locales — qui partout appartiennent à la gentry — prirent sur elles de remplacer par des limonades la bière, jugée dangereuse, et qui pourtant faisait partie du menu officiel. Le lendemain, beaucoup de lettres parurent dans les grands journaux de la *middle class*, protestant contre l'usage de la bière dans ces banquets d'indigents. D'autre part, voyez toutes les œuvres sociales visant surtout un but d'hygiène publique, — en ce moment les *garden-cities*, — auxquelles la gentry participe, sur un simple avis des journaux à la page des annonces. L'idée courante aujourd'hui est celle de Ruskin : il n'y a point d'autre richesse, au sens spécial, économique, du mot, que la *vie*. Tout progrès social consiste dans l'accroissement, en chaque individu, de la vie, c'est-à-dire de la santé, de l'énergie et de la joie par le dévouement de chacun à autrui, par les strictes disciplines morales, par le contact avec la salubre nature, par tout ce qui fortifie et purifie, change une populace, une canaille (*mob*) en un peuple. « Force de cerveau, force de cœur, force de main, qu'y a-t-il d'autre à vénérer ? » (*Fors Clavigera, Lettre 13.*) Historien de l'art, c'est à ce principe que Ruskin emprunte son critère : l'art d'une société manifeste son degré de vie. Il est d'autant plus beau que cette vie est plus intense, pure, saine, joyeuse, que cette société ressemble mieux au cristal, ses éléments spontanément soumis à la loi, coordonnés en une forme achevée, résolue, déterminée. *Art is the exponent of a country's political and social virtues.* Voilà l'idée d'où sont sortis *les Pierres de Venise* et *les Sept Flambeaux de l'Architecture*. D'où ce précepte : « Le commencement de l'Art, c'est de faire notre pays propre et nos hommes beaux. »

foules amassées, l'aspect inusité des rues, les nerfs et l'imagination populaires surexcités par la grandeur des préparatifs, le soudain et le tragique de l'événement. A présent, quatre fois par jour, comme un sourd tintement de cloches qui va se changer en glas, des télégrammes de mauvais augure tombent de l'appartement royal sur le silence des multitudes. A chaque dépêche, c'est une vague d'émotion qui les traverse. Ajoutez les services d'intercession dans les églises, les énormes pages des journaux toutes consacrées à la maladie du roi : leaders pathétiques commentant les « desseins de la Providence », interviews de médecins et chirurgiens, tableaux de la tristesse publique et de ses manifestations, récits de la vie du roi, de ses maladies précédentes. En omnibus, en wagon, à table, les conversations ressassent les mêmes sujets. On dirait les destinées du pays suspendues à la vie du souverain. La maladie d'un homme qui n'exerce aucun pouvoir, et l'anxiété de tous ces millions ! Un événement si petit et banal et, tout de suite, un tel retentissement ! Voilà qui nous rappelle ce qu'est une grande société d'aujourd'hui ; si bien liée qu'électriquement une idée simple se propage à travers son épaisseur, en oriente tous les individus, les assemble en un être énorme et vivant dont l'imagination, allumée dès lors au moindre fait, tout de suite envahie par l'illusion, conduit la redoutable masse, — avec quelle unité de direction, quelle puissance irrésistible, quelles réactions instantanées, l'affaire Dreyfus et la guerre du Transvaal nous en ont donné de trop émouvants exemples.

***

For what are men but sheep and goats
Who nourish a blind life in the brain
If knowing God they lift not hands of prayer
And for themselves and those who call them friends [1] ?

C'est pourquoi sir Bedivere priait pour le roi Arthur, et le journal radical qui cite ces vers des *Idylles du Roi* recom-

1. « Car les hommes, que sont-ils de plus que des moutons et des chèvres — dont le cerveau nourrit une vie aveugle, — si conscients de Dieu, ils ne lèvent pas des mains de prière — et pour eux-mêmes et pour ceux qui les appellent amis ? »

mande à l'Angleterre de se recueillir et, chrétiennement, de s'agenouiller, comme ces légendaires chevaliers que, depuis Ruskin et Burne Jones, la littérature moraliste, les journaux même de ce pays aiment à évoquer dans une atmosphère de sérieux moyen âge, proposent comme types de dignité et de foi à l'homme nouveau de la démocratie. Donc, à l'heure où devaient sonner les cloches et tonner les canons du sacre, anglicanes et dissidentes, toutes les églises appellent le peuple aux supplications.

Entre tous ces services, celui de Saint-Paul est spécialement le triste substitut des pompes qui ne se déroulent pas à Westminster. Là s'assemblent les ministres, les grands chefs civils et militaires, les lords, l'Angleterre officielle avec les représentants des colonies et des nations. Là sont les émouvantes musiques, les nobles ordonnances et, pour prélude, la solennelle procession : chantres, prêtres en blanc surplis; évêques en camail écarlate, parmi eux Londres, Winchester, et, vieillard au pas tremblant, le primat de Canterbury; puis, autour du lord maire, les aldermen en robes, les princes marchands de la *City* dans la cathédrale de la *City*, — tous sous la haute coupole s'acheminant vers le chœur en file lente, pas à pas, entre les deux sombres masses de la foule illustre, cependant que les orgues méditent, puis qu'éclate, entonnée par les chanoines, l'invocation passionnée de la litanie : *O God, heavenly father, have mercy upon us, miserable sinners!* les répons donnés en un long murmure sonore par toute l'assemblée, la procession s'arrêtant tout entière et reprenant sa marche à chaque supplication distincte.

A l'avance, on peut être sûr qu'une telle cérémonie sera très grande, qu'elle frappera le pays d'une forte impression. L'Angleterre a le sens de ce genre de poésie qui parle à tous ici, dont l'émotion, quand une occasion comme celle d'aujourd'hui la produit, passe le lendemain dans les journaux, y fait trembler l'accent de l'enthousiasme intérieur. Dans son cœur une certaine fibre est toujours prête à vibrer lorsque sonne la grande corde du lyrisme religieux. Elle aime à se procurer le frisson du sacré. C'est pourquoi, avec tant d'ardeur et de conviction, il lui plaît de s'humilier

publiquement, en corps, devant le Seigneur, et devant lui seulement ; de se frapper la poitrine, de s'accuser en langue archaïque, avec des modulations nobles et suppliantes, surtout de se donner le spectacle de son christianisme supérieur, de sa fidélité à son Dieu, par des représentations qu'elle organise avec le même talent, les mêmes réussites, que les Français des réceptions de tsars et des expositions.



Au lieu des admirables formes de cette Église d'État, j'ai tenté de voir comment s'exprime, en un jour comme celui-ci, le christianisme nu, celui qui prétend se passer de la suggestion des objets et des rites et ne vivre que de l'idée pure, de la foi au Christ, des immédiates influences de l'Évangile. C'est au *City Temple*, l'église où le docteur Parker, malade en ce moment, lutte depuis trente-trois ans, parle en apôtre, en successeur de Whitfield et de Wesley, avec des accents qui retentissent parfois en Australie, en Amérique, jusqu'aux confins du monde habité par les sectes anglo-saxonnes [1].

1. Lorsque récemment le général boer Viljoen arriva à Londres, un reporter lui demanda le soir même ce qu'il désirait le plus voir en Angleterre. Il répondit que c'était le docteur Parker. On sait que celui-ci vient de mourir quelques jours après un autre ministre dissident presque aussi célèbre, le docteur Hugh Price Hughes. Au sujet de cette mort, le *Daily News* écrivit : « Londres, sans le docteur Parker, c'est Londres sans sa voix articulée ». Ces grands prédicateurs évangéliques, Spurgeon, Price Hughes, Parker, ont exercé l'influence la plus active sur la vie de la nation. Dans l'ordre ecclésiastique et par la parole, ils ont joué le rôle de prophètes, comme Carlyle et Ruskin dans l'ordre laïque et par la plume, avec les mêmes excentricités, la même énergie inépuisable, les mêmes ferveurs, les mêmes puissances d'amour et de mépris, le même succès, de plus grandes multitudes de disciples, portant haut le drapeau de l'évangile dans toutes les batailles de la vie sociale et politique, dénonçant les hontes et misères de leur époque, les péchés du peuple, les crimes des puissants. Ceux qui entendirent au moment des massacres le docteur Parker lancer son imprécation au Sultan ne l'oublieront jamais ; ils n'oublieront jamais la véhémence et la solennité de ses mains levées, l'éclair de son regard, quand il proféra les terribles paroles : « J'ai lu l'autre jour que le Kaiser avait dit dans un discours : « Mon ami le Sultan. » Je fus stupéfait. Tant qu'un homme dira : « Mon ami le Sultan », je ne désire aucun commerce avec cet homme. Le Sultan a gorgé un pays de sang, taillé en pièce les hommes, les femmes, les enfants, ouvert le sein de la femme enceinte, transpercé l'enfant à la mamelle, accompli des iniquités d'enfer. Il peut être l'ami du Kaiser, mais au nom de Dieu, du Père du Fils et du Saint-Esprit, je dis : que Dieu damne le Sultan !... » Ces paroles tombèrent comme un coup de foudre sur le vaste auditoire qui, après quelques secondes de stupeur, éclata en applaudissements. Parker, comme Spurgeon, comme autrefois Wesley et Whitfield, avait prêché en Amérique où sa réputation était grande.

Sauf peut-être la grandeur de l'édifice, sa haute voûte, ses colonnades claires, rien dans ce temple qui rappelle un lieu sacré. Nulle ombre mystique que des candélabres piquent de points d'or, nul autel, nul surplis sacerdotal, nul geste liturgique. Au-dessus de la noire étendue de la foule assise, une grande tribune où siègent sept ou huit personnages en haute redingote montante. Un meeting électoral, dirait-on, n'était le calme grave de ce grand public.

Combien différent, ce public, de celui qui se presse en ce moment à Saint-Paul ! Comme on y reconnaît les types, les visages, les attitudes de cette *lower middle class* qui s'ajoute au peuple ouvrier pour composer la grande masse anglaise : petite bourgeoisie commerçante, employés de bureaux et boutiquiers, anciens élèves des *grammar schools*, qui ont quitté l'école à quatorze ans, sans avoir jamais rêvé d'Eton, de Harrow ni de l'Université, et tout de suite se sont mis à la tenue des livres, à l'addition des *pence* et des shillings. La Bible, les journaux, des faits remarquables et simplifiés d'économie politique, de politique étrangère et coloniale, quelques statistiques, celles que leur présentent *Tit Bits* et la revue de M. Stead, des pamphlets *(tracts)* religieux, des théories antialcooliques et végétariennes, d'honnêtes romans-feuilletons pleins de détectives et de sentiment, — voilà leur nourriture mentale. Vaguement leur horizon embrasse les États-Unis, mais il se borne au monde anglo-saxon. Au delà, dans un brouillard, ils entrevoient l'Allemagne avide, détestée pour sa concurrence croissante, la Russie barbare et ennemie, la France irréligieuse, libertine, où des hommes gras et noirs passent leurs après-midi à politiquer sur des terrasses de cafés, devant des liquides verts et rouges, et leurs soirs au café concert. Dieu, roi, empire, libre-échange, protection, politique de la porte ouverte, conservateurs, libéraux, tempérance, cricket, salaires, affaires : ces mots dessinent la ligne générale de leur pensée. Un cercle de vie étroit, invariable ; un travail exact de bureau et de magasin — celui d'une machine de précision ; un home pareil à des myriades d'autres homes : humble logis, mais confortable, *private*, dans une monotone rangée de cubes jaunâtres sous leurs capuchons d'ardoise ; un grand souci de respectabilité, de tenue, une aspiration vers la vie *genteel*, les

chapeaux hauts de forme, les vêtements nets; pour distraction, les conférences morales et religieuses d'Exeter Hall ou du quartier, des parties de cricket ou de tennis dans les parcs suburbains, par affiliation à quelque société populaire de jeux, le cercle de lecture, les feux d'artifice d'Earle's Court, les promenades dans les mornes et monstrueux bazars de Crystal ou d'Alexandra Palace, des excursions à Brighton en train de plaisir ou à Margate en bateau, un tour en bicyclette, le dimanche, aux environs de Londres, et, pour les plus énergiques, impatients de la monotonie de cette vie mesquine, un rêve d'émigration en Nouvelle-Zélande, en Australie, au Canada, où des parents les appellent, où ils retrouveront les sectes, les affaires, le cricket, le thé, la gingerbeer, les journaux de seize pages, les conceptions anglaises du travail et du plaisir, et, probablement, au lieu des besognes citadines d'écritures et de comptes, la vie idéale pour tant d'Anglais : celle du fermier, à cheval, chez lui, dans la campagne libre, entre les grands troupeaux d'Australie ou les moissons infinies du Canada.

Simples, sérieux et frustes visages, mais où l'on ne retrouve pas la régularité heureuse, l'éclat lisse et frais, les regards limpides, si fréquents dans la caste supérieure, la race étant beaucoup moins belle, les corps moins athlétiques, la gêne, les médiocres soucis, l'atmosphère confinée des boutiques et bureaux ayant exercé leurs influences. Mais tout ce monde est grave, proprement habillé : jaquettes et redingotes. C'est bien *the People*, la classe qui, déjà cultivée, mais façonnée par le seul milieu national, mieux que les autres, incarne les idées et facultés proprement anglaises, représente la moyenne humaine de ce pays, en manifeste le type et le degré général de civilisation.

Là-bas sur la tribune, c'est le groupe des ministres baptistes, wesleyens, méthodistes, congrégationalistes, habitués à se réunir, à parler et agir en commun[1]. Figures analogues à celles du peuple assemblé, mais beaucoup plus énergiques, plus en relief et marquées de caractère. Les têtes puissantes

1. Il s'agit d'une élite de ministres dissidents, tous portant des noms connus, appartenant à différentes sectes, réunis pour cette occasion sous les auspices du « Conseil des églises libres évangéliques d'Angleterre ».

et décidées, les attitudes de force, les carrures plantureuses sanglées dans les sombres redingotes, ou bien les silhouettes alertes, les faces anguleuses et pâles, les lèvres minces, les yeux aigus et volontaires disent l'habitude de l'autorité et de l'action, la vocation vraie, l'idée qui, faisant le principe d'unité d'une vie, frappe la physionomie, le corps même d'une empreinte, s'atteste par la tenue et le geste accoutumés. Types tout anglo-saxons et que la culture universitaire, l'atmosphère de l'Église établie, le milieu aristocratique n'ont point urbanisés, adoucis comme le clergyman anglican, correctement rasé, nourri aux traditions classiques. Cheveux roux, buissonneux sourcils, rudes barbes en colliers au dessus du collet noir : la vigueur de ces visages rappelle des figures d'hommes du peuple, d'hommes de mer, de pêcheurs tels qu'on en rencontre sur toute la côte. Fidèles et pasteurs nous révèlent le dessous solide et profond qui fait la substance résistante de ce peuple. Je vois en eux les analogues, à notre époque d'industrie et de vie citadine, des yeomen du moyen âge. Mais dans les chefs revit mieux l'ancienne énergie du type. Seule la force de leur foi leur a conféré la puissance spirituelle. Car ils sont laïques. Nul sacrement qui les ait investis d'un caractère mystérieux et sacré. Ce sont des chrétiens en qui l'idée chrétienne, fervente comme aux temps apostoliques, veut se communiquer, se propager au dehors, gouverner les âmes à l'encontre des forces qui les lui disputent, maintenir dans la société moderne l'autorité du seul Évangile. A la fin du siècle dernier, quand naissait la grande industrie, cet Évangile possédait le peuple des mineurs, les foules ouvrières qui, dans les cités fumeuses, commençaient à s'entasser, illuminées par l'ardeur des premières prédications méthodistes. Et c'est parce que le même zèle évangélique les anime, que récemment, pendant la guerre du Transvaal, défiant l'élan nationaliste, le patriotisme exaspéré par les défaites, la fièvre de conquête et de vengeance, plusieurs chefs méthodistes et les principaux organes dissidents ont dénoncé l'injustice criante, l'abus de la force, le sophisme hypocrite, le crime du riche qui se fait accusateur pour s'emparer de la vigne du voisin.

A l'angle de la tribune, un clairon donne au peuple le ton

et la mélodie de l'hymne qu'on va chanter, où maintenant mille voix s'unissent, sans accompagnement d'orgue. Ample chœur mené par un rythme large. et dont la dernière phrase monte comme par degrés spacieux, processionnellement, portant avec elle toutes les âmes. « O Dieu, en ta merci, en ta grâce, nous cherchons notre refuge, — prête l'oreille à notre humble cri, et ne détourne point ta face !... Seigneur, étends ta main puissante, et garde et bénis notre patrie ! » Puis allocutions et prières coupées d'autres chants, la voix de l'orateur s'affirmant, solitaire, se dessinant comme la ligne d'une volonté qui monte, quand s'efface la gloire large et confuse du grand choral. Pas une parole qui ne frémisse d'un sens direct et convaincu, traduisant l'émotion actuelle de celui qui parle, allant du cœur aux cœurs. Car il les improvise, ces prières, les paupières fermées par la tension de l'esprit, le front dans la main. D'une voix forte, solennelle, il les articule avec la lenteur, les émouvants labeurs de la pensée qui fait effort vers sa forme, de la foi passionnée qui veut s'exprimer. L'*Amen* final est très différent de celui qu'on entend dans les églises anglicanes, les deux syllabes largement séparées, toutes deux marquées d'un accent vigoureux, la première allongée, infléchie par la force de l'intention, la seconde lancée avec une ferveur qui la fait éclater.

Au milieu du service, un ministre se lève et nous lit une lettre du docteur Parker, le pasteur malade de cette église, envoyant un message à son peuple. Il donne de ses nouvelles, parle de sa faiblesse physique profitable à son âme, de son chagrin à n'être pas avec ses frères, de sa reconnaissance « pour la compagnie d'hommes honorables » qui le remplacent. « Si je me relève de cette couche, s'il m'est donné de faire encore entendre ma voix en public, je professerai la foi évangélique avec une passion plus intense que jamais! Si je parlais comme un homme qui va mourir, j'exhorterais mes frères à ne jamais laisser passer une occasion d'affirmer la miséricorde de Christ. Je prie pour le roi, dans ce minuit de sa vie ! Puisse-t-il vivre, devenir par son exemple le premier des prédicateurs laïques en Angleterre. Je suis un dissident. Protestant fervent et convaincu, mais avant tout un chrétien qui n'espère rien que de la rédemption

par le Fils! Je suis obligé de murmurer ces paroles à mon secrétaire, mais mon cœur voudrait les lancer comme un tonnerre à travers le monde ! »

A présent le sermon : le prédicateur est le docteur Horton ; un des plus célèbres parmi les ministres dissidents, l'un des plus puissants remueurs de conscience, idéaliste actif à la façon de Ruskin, promoteur d'œuvres chrétiennes et sociales. C'est à l'hygiène des âmes qu'il s'est voué, à la lutte contre l'apathie résignée du pauvre et l'inertie égoïste du riche, à la défense de la vie contre toutes les formes déprimantes de misère et tous les appétits dégradants de jouissance, contre toutes les influences matérielles et morales qui détendent la volonté nécessaire à l'accomplissement du devoir. Tout en lui signifie l'homme d'action. Mince, droit, les épaules effacées, la tête sèche, le corps entraîné, réduit par la volonté nerveuse, le geste bref et prompt, les traits serrés par l'attention, par l'intention, tout son être fait songer à la flèche qui tend au but et vibre imperceptiblement dans sa vitesse. Dans son allocution, dans son attitude d'orateur, rien de l'éloquence de la chaire. Il est aussi loin du prédicateur onctueux que de celui qui « tonne ». Nul mouvement que de l'avant-bras, la main jamais levée plus haut que l'épaule : c'est la tenue toute unie — de rigueur au Parlement — d'un membre des Communes qui parle de son banc. Débit ferme et presque froid, tout d'abord, simples phrases exactes, mais où peu à peu on devine, on sent passer les premières lueurs d'un acier qui s'échauffe, les ardeurs de la passion contenue. En cette journée où l'on ne voit que le peuple, où l'on ne pense qu'au roi, il est aussi dur pour le peuple que pour le roi. « Quel sermon nous prêchent cette couronne vide, ce trône de sacre qui reste inutile? A coup sûr, en nous humiliant, Dieu veut ouvrir nos yeux à la stupidité de notre orgueil, à la vanité de notre suffisance. Nous avons cru que c'était assez d'être forts par nos vaisseaux et nos soldats, et nous avons oublié notre Christ ! Autrefois, cette nation était capable de quelque générosité, de quelque dignité, avant qu'elle se prît à célébrer dans la rue ses victoires et à s'étourdir de sa propre jactance. Mais jamais l'Angleterre ne fut chrétiennement pure ; puisse-t-elle apprendre, par cette leçon,

que le vrai roi c'est Christ, qu'elle lui doit plus d'amour et de loyauté encore qu'à l'homme qui règne visiblement ! A ce roi terrestre, Dieu parle aujourd'hui en même temps qu'à ce peuple. Qu'il se relève vainqueur du mal, et du mal qui atteint l'âme, autant que du mal qui menace la vie du corps ! (Pour mesurer la portée de ce qui suit, il faut savoir ce que les journaux taisent et, ce que m'avouait, hier un Anglais dans l'expansion d'un dîner : le roi n'aurait pas accompli, à son avènement, une complète réforme de sa vie. Or l'opinion populaire ne pardonne pas au souverain ce qu'elle tolérait chez le prince de Galles : on se rappelle, par l'exemple de M. Parnell, les conséquences d'une incorrection de ce genre sur la carrière d'un homme public en Angleterre.) — Puisse donc l'esprit de Dieu descendre sur le roi malade et l'oindre de sa grâce ! Nous sommes des protestants et des non conformistes. Nous ne croyons pas à la vertu des sacrements. Nous ne croyons pas que le souverain reçoive du sacre une essence nouvelle. Le sacre ne met que le sceau à la volonté d'un grand peuple qui reconnaît son roi, à l'engagement de celui-ci qui promet de régner en chrétien et de mettre le prestige de son trône au service de l'Évangile. Le vrai sacrement, celui qui opère mystérieusement, c'est la maladie, venant de Dieu, capable de changer réellement l'homme, de lui mettre le repentir au cœur à la place du péché. Nous sommes de loyaux sujets ; mais nous n'avons pas oublié qu'en succédant à sa mère, le roi a promis solennellement de marcher dans ses pas. Notre fidélité ne va qu'à la monarchie constitutionnelle, et celle-ci, c'est la passion de nos pères pour un christianisme libre et pur qui l'a constituée. C'est pourquoi toujours notre loyalisme s'est mesuré à la vertu chrétienne de nos rois. Nous ne sommes pas seulement des sujets : nous sommes des croyants, hommes du Livre, de la Croix et du Christ. Je parle ici comme je parlerais dans la chambre du roi malade. Je n'accuse pas, mais nous, — moi du moins, beaucoup d'entre nous, car, ici, je n'ai le droit de parler pour personne — nous ne pouvons pas aimer au foyer royal ce que nous jugerions mauvais dans notre maison. Nous le savons : peut-être notre roi agonise-t-il à cette minute. Mais pas même la présence de la mort ne nous empêcherait de faire la distinction

du bien et du mal ! Prions donc pour que sa couronne invisible, son sacre véritable, ce roi les reçoive aujourd'hui, en même temps que nous baissons la tête sous la leçon que Dieu donne à la nation coupable. »

Ce que je ne puis pas rendre, c'est l'atmosphère de cette salle pendant ce discours. Dans l'ombre tiède, à travers toute la noire foule épandue, une émotion grandissait, mêlant tous les individus dociles aux influences de l'orateur, et suspendus à sa voix. Silence de leur attention religieuse; puis çà et là, de sourdes approbations, des *Aye!... Aye!...* lents et profonds murmures de conviction qui sortaient comme des gémissements inarticulés du fond des poitrines. Puis un éclat d'applaudissements quand l'orateur a parlé du foyer royal et que ses allusions sont devenues plus directes. Et pourtant, par un vote unanime, cette foule venait d'attester l'autorité sur elle du principe monarchique et son affection pour le roi populaire. Ainsi s'affirmaient l'une après l'autre deux des idées qui composent l'essence du système anglais : l'une loyaliste, d'origine féodale, l'autre biblique ; et ce jour-là elles entraient en conflit. En cette heure où tant de circonstances extraordinaires s'accordaient pour exagérer jusqu'à l'obsession le sentiment d'allégeance au souverain, la foi intransigeante de l'orateur réveillait la conscience puritaine, lui rappelait les ancêtres entêtés de Bible, qui entreprirent de réduire la vie, la société, à la littérale application du décalogue. En écoutant ce discours sans peur, en regardant ces ministres laïques, vêtus comme le peuple, debout au milieu du peuple, et qui se confessaient hommes du Christ, du Livre et de la Croix, j'imaginais ces chefs plébéiens de la Réforme anglaise dont nul bûcher n'a fait plier la résistance, et par delà, dans un lointain plus vague, les vieux évêques en mitre qui infligeaient aux rois des leçons publiques, et, des barbaries païennes, firent sortir la chrétienté.

***

2 juillet.

Le roi hors de danger, on se dédommage un peu des fêtes manquées. D'une fenêtre, dans les bureaux de White Hall Palace, je viens d'assister à la revue des soldats indiens.

La cour de manœuvres des gardes anglaises; un grand rectangle qu'encadrent les solides, les historiques troupes rouges, en bonnets à poils, avec leurs vieux drapeaux qui frémirent dans tant de batailles au centre des carrés opiniâtres. Sur un des côtés leur musique s'est rangée : profond bataillon précédé d'un chef et de tambours-majors à tablier de peau blanche, canne en main, espacés à intervalles égaux, raides et fixes comme des pions de bois posés là. Pour l'allure, l'exactitude attentive de la tenue militaire, la superbe de la poitrine bombée, de la tête haute, des mouvements bien rythmés, pour l'orgueil du sang, de la bête de belle race, luisante, bien nourrie, dressée, harnachée et qui *steppe* correctement, il n'y a pas de troupe plus imposante que celle-ci.

A l'arrivée bruissante de la reine, en voiture, du prince de Galles à cheval, de l'escadron des généraux, des princes d'Europe et de l'Inde, le chef de musique, rigide, le bâton levé haut, soudain a cassé son geste et les cuivres ont éclaté, les caisses ont tonné. Massif, enthousiaste, triomphal, en mesures volumineuses et lentes, le *God save the king* s'est déroulé : glorieuse et sempiternelle affirmation de la personnalité anglaise, et qui cinq fois au cours de cette revue, s'est répétée, infatigable et brève, à la face de la fourmillante foule anglaise.

Enfermées dans les quatre haies rouges des gardes, les troupes hindoues formaient un carré intérieur qui peu à peu, par rangs successifs de cinquante hommes, s'est mis en marche, chaque détachement passant à son tour, puis venant se ranger à la file qui se reformait d'un côté à mesure qu'elle s'épuisait de l'autre. En tête le prince de Galles, le duc de Connaught, les généraux anglais, le maréchal Roberts, tous sanglés d'écarlate, celui-ci fier et fin, bâton de maréchal en main, puis le duc d'Aoste, les princes héritiers de Danemark, de Suède, de Grèce, de Roumanie, mêlés aux chefs hindous et musulmans : Aslum Khan, Asfur ud Dowla Bahadur, Bir Bikram Singh de Simoor, Sir Pertab Singh : fines têtes de bronze, hauts turbans constellés, vertes aigrettes frémissantes, selles dorées, fantasia et magnificence d'Asie jetant leurs feux dans la gravité officielle des bicornes et uniformes européens.

Puis, un par un, les rangs de troupe. Précis, automatiques, à grands intervalles égaux, ils défilent, chacun avec son pennon, flanqué d'un officier, représentant un régiment de l'Inde, chacun, dans le tableau multicolore qu'est cette parade, mettant sa couleur spéciale : lanciers de Madras, gardes du corps de Bombay, cavalerie légère du Bengale, régiments de Brahmes, de radjpoutes hindous, de radjpoutes musulmans, tous enturbannés, enjuponnés de jaune, de blanc, de pourpre, de bleu, de vert. Je reconnais les races du sud et du nord, les castes hautes et basses : masques lourds de Tamouls, hautes tailles, fières tournures de Sikhs, barbes théâtrales, savantes de Kshettryas radjpoutes, profils aigus, aquilins, demi-arabes, de musulmans. A leur tour, très différents, les yeux mongols, les pommettes osseuses, les faces glabres, cirées, jaunes comme des têtes de morts, maigres dans leurs noirs uniformes serrés, les petits Gourkhas passent, sinistres, le couteau au côté, et l'on se rappelle, décrites par Kipling, leurs implacables tueries d'Afghans, leurs ruées muettes, leurs poussées meurtrières, sans autre bruit que celui des râles et des poignards crevant les poitrines.

En ce moment, par une conséquence du fait qu'est l'Empire anglais, au lieu de leurs Himalayas, des édifices grisâtres et striés de suie se lèvent autour d'eux sous un ciel d'Europe septentrionale, qui reste terne au mois de juin. Devant eux, en voiture, c'est l'Impératrice, la Puissance lointaine que les peuples de l'Inde n'ont jamais vue, cette femme souriante, à face claire, en robe mauve, pareille aux pâles *memsahibs*[1] de Simla.

Sonne la musique anglaise, imposant ses mesures et son ton à la marche des races d'Asie. Au total, ces évolutions savantes, ce carré qui, se reformant toujours, semble inépuisable, ce luxe de couleurs mouvantes, cette fantaisie des costumes qui diffèrent avec chaque groupe, c'est une danse, une sorte de quadrille, une figure changeante que dessinent des êtres humains, mus tous ensemble par des rythmes déterminés. Et, de fait, plusieurs fois je n'y vois qu'une parade magnifique de cirque, l'apothéose finale et triomphante où viennent

1. *Sahib*, seigneur : *memsahib* : femme de seigneur, nom donné par les indigènes aux Européennes.

s'unir toutes les musiques et tous les acteurs d'une pantomime patriotique. Mais, plusieurs fois aussi, c'est une vision pleine de sens émouvant. Car ici, la danse garde sa valeur primitive; elle touche au rite; elle est accompagnée de sentiment grave, à la fois sérieuse et significative, comme les danses religieuses et guerrières d'Orient. Un *numen* invisible préside aux gestes de ces acteurs, les raidit dans le respect, dans l'attitude prescrite et cérémonieuse. Ces rythmes symbolisent et glorifient une grande puissance: l'idée anglaise qui, tendant par un effort séculaire et tenace à se subordonner, à soumettre à son unité, à façonner toujours plus de matière humaine, s'est propagée hors de ces îles, hors de l'Europe, peu à peu s'est projetée sur tout le globe. Chacun de ces hommes aussi, est autre chose qu'un figurant; il appartient à la réalité qu'il représente, réalité humaine, originale et vaste. A voir passer ces rangs, je vois passer des races, si différentes des nôtres, si mystérieuses pour nous : pendant tant de siècles, sans même nous connaître, sous des latitudes ignorées, elles ont poursuivi leur développement à part. Elles passent, ces races, d'un pas imperturbable, fatal, comme menées vers un destin, et le battement continu de cette musique semble la volonté qui les conduit. En ce moment tout, jusqu'à ces costumes, nous parle profondément; ils traduisent au dehors quelque chose de l'âme de ces races lointaines. Leurs lignes, leurs couleurs répondent à des habitudes, à des exigences de l'œil qui ne sont pas les nôtres. Elles nous montrent un style; elles manifestent l'influence prolongée sur les sens et l'imagination, d'une certaine nature, d'un certain climat qui aujourd'hui, comme il y mille ans, à des milliers de lieues d'ici, sur des millions d'hommes, exercent leurs effets. Sous ce morne ciel de Londres, étrangement, ces costumes apportent quelque chose de cette nature et de ce climat. Enfin le lieu même, cette cour historique de parade où la vieille garde de Waterloo accueille, enveloppe, encadre ces bataillons d'Asie, le contraste de ces arides et sombres physionomies de l'Inde et de cette troupe anglaise, massive, disciplinée par ses propres traditions. sanglée de cuir craquant et de drap rouge, — les yeux bleus, la pourpre des joues nous parlant de brumes froides, de vent salé, de prairies mouillées, de fortes viandes, — tout cela nous

évoque en un raccourci la réalité originale qu'est l'Empire anglais. Ajoutez ce qui fait l'éloquence, l'autorité convaincante de ces suggestions : les inévitables prestiges des rythmes perçus par l'œil et par l'oreille, l'action sur les spectateurs des attitudes répétées, identiques, du geste scandé et trois mille fois multiplié, — gestes de force, de décision, exprimant la vie collective, astreinte à l'unité, soumise à un dessein, la puissance organisée d'un empire. Les bataillons défilaient soulevés, portés par la pulsation des cuivres qui sonnaient des mouvements pittoresques de gigues, des airs où chantaient de brefs refrains populaires, où dansaient de joyeux élans d'énergie anglaise. Dans ces lignes humaines, imperceptiblement ondulantes, il n'y avait plus rien que du rythme. C'était une musique tout entière devenue visible, que les yeux regardaient palpiter, les alignements se suivant comme des mesures, — d'autant plus excitante et tonique que ses éléments mouvants et concertés étaient de jeunes hommes, fleurs de races différentes, dans la plénitude et la superbe communicative de la vie. Peu à peu, ces puissances d'hypnose agissaient, nous jetaient dans un rêve qui se brisait tout de suite et se reformait par fragments : — alors, on entrevoyait des cieux de lumière, des palmiers, des mers, des nations, un empire, et l'on croyait percevoir d'une vision directe, la volonté séculaire, conquérante, la volonté de vie d'un grand peuple d'Europe.

***

Dimanche, 6 juillet.

Cependant, la ville a peu à peu repris le cours de sa vie normale. Ce matin, dès le réveil, j'ai la sensation accoutumée du dimanche. En semaine, le mouvement est rare autour de ces squares et « crescents » où je demeure. Aujourd'hui il n'y en a plus du tout. Par la fenêtre on ne voit même pas le cab solitaire qui, d'habitude, traîne au pas, en quête d'un voyageur entre les rangées muettes de maisons et les pâles végétations du jardin grillé. A petits coups, une cloche voisine tinte, égoutte sa note unique et claire qui tombe sur le grand silence, monotone comme ce dimanche engourdi. Dans la grande salle à manger où l'on apporte sous les couvercles

d'argent les œufs frits, les biftecks, le thé, le café, les rôties du matin, les hôtes sont assemblés, mis avec plus de soin que de coutume, mangeant avec plus de lenteur. Leurs cols sont bien glacés, la soie sombre des robes brille, les pantalons ont leurs plis ; l'aînée des filles de la maison, en frissonnante mousseline blanche, a noué un ruban dans ses cheveux jaunes. Les visages sont frais et sourient dans le calme. Et de même les sombres meubles semblent plus luisants, mieux polies les lourdes glaces des fenêtres. On parle à voix basse. Plus nette encore que les autres jours est l'impression de paix disciplinée, de vie contente d'observer les règles. Chacun s'apprête à se reposer, à se détendre aujourd'hui, et, décemment, suivant le rite, à ne rien faire, satisfait de sentir que la longue journée va passer sans un effort ni une excitation. Quelques-uns vont aller au service religieux, consultant les journaux d'hier qui, pour tous les temples de Londres, donnent les noms des prédicateurs. A l'église ils sont assidus, moins pour s'acquitter d'un devoir que pour mieux se procurer la sensation aimée, paisible et grave du « Sabbat ». Je connais des Anglais, sûrement incroyants, qui tous les dimanches se mêlent au public correct et silencieux des fidèles. Ils vont là par routine, par habitude acquise dès l'enfance. On sait à quel point les habitudes sont fortes et respectées en ce pays, à quel point faibles les idées, et tenues en suspicion ; combien impuissantes celles-ci à modifier celles-là, à changer les formes accoutumées, si bien que la forme peut indéfiniment survivre à l'idée qui l'a produite, que tout son contenu d'idée peut se renouveler sans que son dehors et son aspect s'altèrent. C'est rarement l'intelligence personnelle et lucide qui ouvre à l'énergie anglaise des issues. Son activité est faite surtout d'automatismes, le système de ses mouvements enregistré à demeure dans les profondeurs organiques, et c'est ce qui la rend efficace, régulière dans ses manifestations, indifférente aux sautes subites de la pensée.

Le second motif qui remplit les églises est analogue, provenant encore du prestige de la forme établie. C'est le sentiment *bourgeois*, si fort en Angleterre : c'est ce besoin, si utile dans une société, qui pousse chacun à se conformer au type général, à suivre les mœurs, coutumes qui le manifestent dans

le bourg, dans la ville, dans le pays. Se distinguer du groupe, ne pas faire « ce qui se fait », suivre une idée personnelle, contraire au préjugé où se cache l'idée ancienne qui mène tout le groupe, c'est choquer, c'est être *shocking*, c'est être moralement coupable et s'exposer à se faire mettre en interdit. A cet égard, nul peuple moins individualiste que celui-ci ; très certainement, et peut-être plus aujourd'hui qu'autrefois, il est troupeau, *gregarious*, la vie de ses individus dirigée par les consignes générales, astreinte aux disciplines sociales, chacun obéissant à l'exemple de tous. Le dimanche, vers midi et demie, allez à Hyde Park Corner; franchissez les grilles. Là, sur un espace qui ne dépasse pas deux cents mètres de longueur, vous verrez se presser dans la principale allée la plus aristocratique des foules anglaises ; là, sont les plus impeccables redingotes, les plus radieux chapeaux hauts de forme, les robes des meilleures faiseuses. Mieux encore les hautes statures, les épaules effacées, les physionomies plus fines et façonnées par la culture, l'aisance calme et souriante de tous ces gens qui se saluent, vous feront reconnaître la caste haute de ce pays. Ils marchent à petits pas, si serrés, qu'ils ont du mal à avancer entre les deux haies formées par le populaire déférent. A l'entour, au loin, les étendues d'Hyde Park sont vides, et vous cherchez la raison mystérieuse qui pousse ces gens à se marcher sur les pieds, quand ils pourraient se promener à l'aise. Simplement, ceci est la *Church Parade*. Au sortir de l'église, c'est une coutume ancienne, c'est une règle sociale que tout habitant notable de ce noble quartier vienne se faire passer en revue par ses pairs et les passer en revue. A cette règle, point de raison ; elle existe : on s'y conforme. Le vulgaire vient ici prendre l'exemple, subir le prestige de la haute gentry et, silencieux, immobile sur le trottoir, admire sans s'y mêler son flux opulent. — Analogue à la raison qui les amène ici est celle qui les a conduits à l'église. Ils la fréquentent une fois par semaine comme ils prennent leur *tub* chaque matin, par respect pour eux-mêmes, et encore parce que c'est une fonction apprise dès l'enfance, que chacun se doit d'acquitter, qui le classe Anglais et gentleman, dont l'accomplissement le laisse satisfait de soi, plus net, plus pénétré du sens agréable et fortifiant de sa dignité, dont

l'omission parlerait contre lui comme de n'avoir point passé par une *public school* et par l'Université, comme de n'avoir pas joué au *cricket* et ramé sur la rivière, comme de détonner dans une conversation en trahissant par un geste intense, par un mot fort et poétique une émotion violente, un sursaut intérieur qui signifierait une dérogation à l'usage, une déviation du type, — puisque de ce type que chacun reconnaît comme modèle, la qualité dominante, c'est la forte possession de soi-même, le calme inébranlable et supérieur [1].

A l'église ce besoin de faire corps avec le groupe social trouve donc satisfaction. Ajoutez que le type, qui en chacun aspire à sa perfection, s'y sent soumis à l'une des grandes influences qui l'ont créé et le développent. Il sent qu'il s'y rapproche de sa forme achevée, qu'il s'y réalise, et de là encore la profonde et vague sensation de contentement qu'éprouve l'Anglais à prendre part aux cérémonies liturgiques. Ce n'est pas seulement la *routine* et le *cant*, c'est un positif attrait qui l'appelle à l'église. Et si son être national y gagne en plénitude, si pendant une heure il devient plus Anglais, c'est que de ce culte le caractère, le *ton* sont profondément anglais, faits pour nourrir ces âmes anglaises de la substance qui leur est essentielle, pour les exalter secrètement. A l'occasion d'un deuil ou d'une joie publique, une grande cérémonie à Saint-Paul ou à Westminster [2] parle à tout le monde, anglicans, dissidents ou libre penseurs. C'est une incantation qui ne crée pas le corps d'un Dieu, mais, presque aussi magiquement, recrée le corps social, en assemble fortement les parties, fait circuler à travers toutes le même fluide, accomplit la mystérieuse opération d'où sort cette vie de l'ensemble, que Burke illuminé, a célébrée en termes mystiques comme un phénomène occulte, pour l'opposer à la conception rationnelle et mécanique d'où les Jacobins français

1. De là ces phrases lentes, brèves et stéréotypées, ces *How nice !* et ces *Very beautiful !* qui suivent l'audition d'une symphonie de Beethoven ou d'un acte de Wagner. Il n'y a rien de plus beau que de regarder un Anglais chanter de la musique passionnée et tâcher de rester *dignified*. On contemple avec une curiosité dédaigneuse l'exécutant *continental* qui marque les *appassionato*. Une jeune fille à qui l'on conseillait de marquer un peu plus un mouvement, répondait : « Mother says it is not nice to do the *tumultuoso*. »

2. ... *The Abbey made us We* (Kipling).

ont tiré leur idée de la société. Voilà ce que ce peuple, à un degré extrordinaire, attendait de la cérémonie religieuse du couronnement; et, d'avance, radicaux et conservateurs, les journaux et les gens se sont exaltés à l'idée de cette assemblée de princes ecclésiastiques recevant le roi et tous les corps représentés de la nation, à l'idée de leurs gestes calmes et souverains, de leurs démarches ordonnées en rythmes processionnels, de la dignité haute et vénérable des archevêques chenus, — à la pensée, surtout, des antiques prières, fortement articulées dans la vieille langue, des viriles, ferventes et simples prières, des fortes exhortations au courage et au devoir, de la litanie suppliante et monotone, des grands psaumes entonnés, du *Credo* professé à voix haute et disciplinée, sur une cadence imperturbable et lente, par la foule illustre où s'incarne toute l'essence de l'Angleterre, par cette foule que l'émotion de la musique, des paroles solennelles, la vaporeuse présence du passé profond évoqué des tombes glorieuses et des voûtes séculaires, fondent alors en un seul être.

Moins vigoureuses et précises, émoussées mais enfoncées à demeure par la répétition, sont les impressions auxquelles l'Anglais aime à se soumettre chaque dimanche à l'église, que le dissident lui-même[1] va chercher de temps en temps dans les grands temples anglicans. Là, comme un parfum, semble flotter, là se perpétue dans l'ombre auguste cet esprit d'ordre et de calme qui est l'âme même de l'Angleterre. Bien plus, en effet, que les tumultes de la passion, que ses élans et ses langueurs, les grands poètes anglais, ceux qui ont exprimé autant qu'influencé l'idéal moral de ce peuple, un Milton, un Wordsworth, un Browning, plus distinctement encore un Tennyson et un Ruskin ont médité, célébré la paix et la discipline, *peace and law*, celle-là résultant de celle-ci qui réprime les tumultes et les conflits de l'anarchie : la discipline qui accomplit la synthèse de l'âme et celle de la société, qui *organise* l'une et l'autre, la paix qui naît de la force, de l'équilibre juste et constant, des croyances stables, de la volonté

1. Les dissidents respectent l'Église d'Angleterre, en fréquentent les églises à l'étranger, reconnaissent son rôle spécial dans les occasions nationales, aux heures patriotiques; ils y entrent d'eux-mêmes à mesure que, des castes ouvrières et boutiquières, ils se rapprochent de la gentry.

résistante, — la paix intérieure, celle de l'âme maîtresse de soi malgré les agitations du dehors, librement obéissante à la règle acceptée, aux lois morales et sociales qui prescrivent à chacun son devoir et sa fonction, lui assignent sa place, assurent la vie harmonique et bien liée de l'ensemble. Or justement l'ordre et la paix sont les caractères distinctifs du culte anglican, l'opposent aux ardeurs élancées, aux langueurs mystiques des effusions catholiques. Comme d'invisibles présences, l'un et l'autre se dégagent de ses simples rites, de ses énergiques prières, des physionomies décidées et nettes de ses prêtres-gentlemen, de leurs purs surplis de lin blanc, du geste fort, de la voix grave et déterminée de l'officiant qui, seul, reculé tout au fond du temple, debout près de l'autel, prononce les commandements de Dieu, — de la langue enfin qui est spéciale à cette Église, de la solennelle phraséologie liturgique qui vient du XVIe siècle, du style limpide, pur, fait de douceur (*sweetness*) de mesure, d'ordonnance classique, qui vient du dix-huitième et que l'on retrouve dans les sermons.

A tout cela, chacun est vaguement sensible. Dans ces temples où nulle ombre trop vaste et tragique ne dit le néant du monde, la misère infinie de l'homme abîmé devant une alanguissante et violette vision de Paradis, extasié devant les célestes Apparences, le gémissement de l'âme reléguée dans la chair mauvaise, — dans ces temples vernis et sérieux, confortables et nus, que peuple non pas une foule mais un public sain, bien mis, chacun assis à sa place accoutumée, — à l'aspect de ce cérémonial lucide et qui n'a rien gardé du mysticisme oriental, de ces prêtres virils et qui jouaient hier sur les pelouses de cricket, on éprouve une émotion simple et claire, analogue à celle qu'éveille la musique de ce culte. Musique protestante et moderne, si différente du plain-chant sorti de notre profond moyen âge, qui ne contient rien de son mystère et de ses douleurs, qui n'étonne point par de ténébreuses sonorités de crypte et de caveau, musique évocatrice elle aussi de siècles abolis, mais seulement de siècles anglais, musique fortifiante et sereine, qui, pas plus que ce service religieux, ne ravit l'âme hors du réel, ne lui ouvre des échappées de rêve, mais comme ce culte l'exhorte à faire son devoir et sa tâche en ce monde, à son poste, à son rang, le traverse de rythmes décidés, le pénètre

de certitude et de courage, lui répète ce qu'elle dit le jour du couronnement au roi : *Be strong and play the man!* A ces accents, l'âme sent naître en soi la même assurance, la même énergie sereine qu'à suivre les accords simples et volumineux, les rythmes sains, les mesures carrées, les vigoureuses ordonnances qui firent Haendel si populaire ici. Peu à peu la paix entre en elle : chaque fidèle, dans cette foule ordonnée, prenant part à la profession de foi chrétienne, aux hymnes chantés en chœur, aux prières anglaises pour le roi et la famille royale, se sent à sa place, dans l'ordre, bien et sûrement intégré dans une forme vaste, durable, et qui s'est moulée au cours des siècles sur la vie de la nation.

Rien n'est fort ici comme l'habitude, et ces habitudes de sentiment assurent le succès et l'autorité de cette Église. Ajoutez-y la pure ferveur évangélique, active surtout chez les non conformistes, dans le petit peuple commerçant et industriel dont les vies si monotones et solitaires cherchent un *alibi* dans les émotions du rêve religieux, dans la fraternité de la secte assemblée au temple, et vous comprendrez que le christianisme en ce temps de toutes les anarchies soit encore le principe directeur et officiel de l'Angleterre. Il y a quelque vingt ans, Matthew Arnold, venant étudier l'enseignement primaire en France, fut étonné, en débarquant à Calais, de lire sur certains établissements ces mots : *école chrétienne*. Quel besoin de cette étiquette? Il y avait donc en France, en plein Occident, des écoles qui ne se réclamaient pas du Christ! Matthew Arnold fut profondément étonné de cette découverte et la commenta longuement. Selon lui, toutes les écoles étaient chrétiennes en Angleterre; toute l'Angleterre était un pays de civilisation chrétienne. Même surprise du *Daily News* constatant, il y a quelques années, que le président d'un congrès de physiciens n'avait pas prononcé une seule fois dans son discours le nom de Dieu. A ce fait inouï, à ce signe néfaste des temps, le grand organe radical consacrait un long *leader*. Qu'eût-il dit d'une grande fête universitaire, de notre distribution des prix au concours général, où, parlant de morale et d'avenir à l'élite de la jeunesse française, le ministre et les autres orateurs ne sous-entendent même pas l'idée chrétienne, ignorent simplement toute hypothèse religieuse?

Pour qui vient d'Angleterre, un tel fait est énorme : il indique tout au moins que le principe général, que l'on trouve au fond de chaque civilisation n'est plus en France l'idée chrétienne ; que celle-ci, tout au moins, ne règne pas officiellement, que d'autres sont en conflit avec elle, que l'anarchie des âmes tend à défaire la société. Au contraire, en pays anglais, par le profond esprit traditionniste, par l'attachement anglais à la coutume et aux institutions anciennes, la forme religieuse a sauvegardé l'idée qui l'avait créée, lui a conservé au moins une existence légale, pour presque tous une existence pleine, active, efficace[1].

Et ceci nous indique l'une des principales transpositions à faire pour passer de nos points de vue aux points de vue anglais, pour comparer terme à terme, dans les deux pays, les grandes questions politiques et sociales. Il y a des radicaux en France et il y en a en Angleterre. Seulement l'une des idées qui conduit les nôtres est, plus ou moins bien comprise, l'idée scientifique ; et chez ceux d'Outre-Manche l'idée chrétienne est plus vivante encore que dans le parti conservateur. En effet, la majorité radicale anglaise se compose surtout de non-conformistes, dont la foi prétend brûler pure et nue, trouver en elle-même son aliment, indépendante du rite et du cérémonial. Nul journal plus chrétiennement idéaliste, plus soucieux de questions religieuses que le *Daily News* qui chaque jour leur consacre deux longues colonnes. Or, le *Daily News* représente l'extrême gauche de l'opinion anglaise. Cette extrême gauche correspond, si l'on veut, à la nôtre : elle ne lui ressemble pas, et la même différence essentielle distingue les grands problèmes sociaux qui, tout d'abord, semblent analogues en France et en Angleterre. Des deux côtés de

1. On sait que les « principaux » de toutes les grandes écoles par lesquelles passe la gentry sont des *clergymen*. A Harrow, les élèves sont obligés d'assister chaque dimanche à trois services religieux. Ceci suffit à montrer quel rôle joue l'élément religieux et sentimental dans l'éducation anglaise, qu'un préjugé français croit fondée sur le positivisme et la morale darwinienne. Si l'Angleterre pratique une politique darwinienne, c'est en se persuadant qu'elle applique et représente entre tous les peuples l'idée chrétienne, et par un effet de l'illusion qui naît d'une personnalité trop forte, d'une trop puissante volonté de vivre. Le poème de Kipling, — prophète impérialiste — qui a le plus profondément remué le monde anglais est un *hymne*, une exhortation à l'humilité chrétienne, rappelant à l'Angleterre impériale que toute force et toute grandeur viennent de Dieu.

la Manche les âmes se passionnent en ce moment pour ou contre la liberté d'enseignement, mais en France le débat est entre catholiques et libre-penseurs ; en Angleterre il est entre chrétiens et chrétiens, entre les dissidents et les anglicans que le gouvernement actuel prétend favoriser jusqu'à leur accorder un quasi monopole. Au milieu de la querelle, nul n'a proposé que l'école fût agnostique.

Certes les mêmes puissances qui ont miné chez nous les vieilles croyances sont actives en Angleterre comme dans tout le monde moderne. Mais telle est la force de l'esprit conservateur que les plus audacieux à rejeter le dogme restent amis des formes, des formes séculaires où, de génération en génération, sont venues se grouper et se disposer les âmes. Pour Matthew Arnold, Dieu se réduisait au divin, à ce que Renan appelait la catégorie du divin; il est en nous; c'est l'aspiration qui nous élance vers un idéal, créant le mouvement en avant de l'homme et des sociétés. Exactement, Dieu est une tendance, un « courant de tendances » (*a stream of tendency*). Or, non seulement Matthew Arnold resta respectueux de l'Église établie, mais il était, au point de passer pour secrètement « papiste », partisan de la *High Church*, de la variété la plus ritualiste, la plus soucieuse de tradition, la moins protestante de l'anglicanisme. Un certain nombre de prêtres, M. le doyen Fremantle, par exemple, pensent tout à fait librement, ne voient dans la divinité du Christ que la plus haute manifestation humaine du divin, et, pourtant, maintiennent leur signature au bas des trente-neuf articles, font acte d'officiants et de prédicateurs. Ils jugent qu'à leurs postes, touchant leurs salaires, vêtus du surplis qui fait leur prestige, ils sont utiles. Ils aident les formes accoutumées à subsister, cependant qu'un sens symbolique et nouveau peu à peu les pénètre, vient remplacer en elles le sens ancien et littéral[1]. Pourquoi donc les sacrifier, ces formes dont les

1. Sur ces idées, voir surtout *Literature and Dogma* de Matthew Arnold. Pour Arnold, le christianisme est le vrai. Mais le vrai christianisme, celui du Christ, ne contient pas d'éléments surnaturels ni même métaphysiques, pas plus que le pur bouddhisme du Bouddha. « L'objet de la religion c'est la conduite » ; sa source, c'est la volonté du Bien (*righteousness*) conçu comme éternel. La religion, c'est la morale traversée d'une certaine espèce d'émotion. *Religion is morality touched with emotion*. L'idée anthropomorphique de Dieu, la foi aux miracles doi-

siècles ont prouvé l'efficacité, dont la vieillesse vénérable ne fait qu'accroître le prestige? Elles sont si puissantes sur notre machine humaine! D'avance, héréditairement, nous y sommes adaptés. Elles nous communiquent nos habitudes de sentiment; elles les entretiennent; elles imposent à notre âme son attitude ordinaire, à toutes les âmes des attitudes analogues. Elles nous tiennent par le fond intime, obscur de notre être, à la façon des choses traditionnelles. Ce n'est pas à notre raison que s'adresse ce culte hebdomadaire : il n'est pas très important que le fidèle rapporte chez lui une idée claire du sermon qu'il a mal écouté, ni des versets d'Ézéchiel, des fulgurants prophètes qui traduisirent, il y a plus de vingt siècles, l'âme d'un peuple d'Orient. L'essentiel, c'est, par exemple et simplement, que chaque dimanche le fermier, vêtu des habits propres qui l'enveloppent d'une sensation de dignité, à côté des fermiers ses voisins, derrière le squire, entende, en somnolant à demi peut-être, l'accent sérieux du prêtre; c'est qu'il soit vaguement sensible à la solennité des prières et de l'orgue; qu'il contemple, l'esprit vide, probablement, la blancheur de l'autel, la bible sur l'aigle de bronze, les majuscules d'or qui, sur les murs, énoncent les commandements de Dieu. L'essentiel, c'est que, fermier ou gentleman, chaque semaine, pendant une heure, sourdement l'homme perçoive autour de lui quelque chose d'auguste, d'ancien, de grave; qu'il connaisse ainsi la sensation du *sacré*, que de muettes influences l'inclinent au sérieux, ainsi que ce jour-là, par-dessus la sécheresse des soucis quotidiens, il voie une sorte de halo trouble, imprécis, se poser sur sa petite vie et celle de ses voisins, — que dans ce brumeux au-delà il pressente la raison du devoir, qu'à cette impression indéfinie mais si profonde, s'associe le sentiment qui, de loin en loin, lui dit de se dévouer et qu'il ne vit pas seulement pour lui-même. Aux cérémonies, aux paroles des cultes chrétiens, ce sentiment est associé; par leur

vent inévitablement disparaître » (*Lettres*, Vol. II, p. 120). Mais de la religion ainsi purifiée « le plus ferme fondement sera toujours la dévotion personnelle à Christ, l'Amour de Christ, la croyance que Christ vient de Dieu ». A ces idées et sentiments, l'Église donne le soutien de ses formes. « Une Église établie est une société pour l'avancement du bien, société dont on doit souhaiter le succès et où l'on peut se réjouir d'être enrôlé pour un service actif (to minister). (*Last Essays on Church and Religion*).

prestige, par leurs répétitions, par leur action exercée depuis vingt siècles sur le peuple, depuis l'enfance sur chaque individu, ces formes le suggèrent. Aux grandes fêtes chrétiennes, leur retour sert encore à scander la vie. Aux heures solennelles — mariage, naissance et baptême des enfants, mort des êtres aimés, — elles traduisent aux yeux la gravité de l'événement. Elles nous ouvrent le rêve, et là, pour quelques instants, nous obligent à faire une pause, à regarder comme déployé devant nous l'ensemble de notre existence, son passé, son avenir, le point de sa courbe où nous sommes à ce moment situés, à reconnaître ce que son développement contient de commun à toutes les existences, de soumis à une grande loi, en un mot, à considérer nos années du dehors et à les juger. Rythmant ainsi la vie, ces formes de culte sont des formes de vie.

En même temps elles sont des produits de la vie, des produits spontanés, naturels, ébauchés, élaborés au cours de l'histoire, par là vivants, efficaces, d'essence telle que nulle invention particulière, nulle combinaison raisonnée n'en peut créer d'analogues, par conséquent d'un prix inestimable, plus vénérables encore que cette constitution politique qui leur ressemble, que l'Anglais regarde comme un *ordre naturel* dans lequel il est né, dont il n'altère — avec quelle lenteur, quelles précautions ! — que le détail, pour l'adapter peu à peu à la croissance de l'être intérieur, en l'aimant pour toutes les survivances qu'elle contient, en conservant tout ce qui témoigne en elle de son profond passé. Pour vénérer les formes politiques et les formes religieuses, radicaux et conservateurs, croyants et incroyants sont d'accord. Ces derniers signent les trente-neuf articles comme les premiers jurent fidélité au roi et à la constitution, en préméditant les réformes nécessitées par le développement de la vie. En Angleterre, on peut être sûr que ces réformes seront combattues, entravées, jusqu'à ce que, devenues inévitables, elles s'accomplissent d'elles mêmes; en sorte que, vraiment ; c'est la vie qui se déroulant, se multipliant, se compliquant, par un progrès insensible a modifié son enveloppe. La lenteur de ce changement fait la forte personnalité de l'Angleterre. Elle est une personne parce qu'elle possède un système d'habitudes —

habitudes de pensée, de sentiment, d'activité — qui constitue son moi acquis, reconnaissable. Ce système s'est organisé au cours de son passé ; il est son passé même, fixé et vivant dans son présent. Si ce moi ne change qu'imperceptiblement, c'est qu'il obéit à la loi qui régit tout développement sain et naturel, c'est que son histoire suit la résultante de deux forces composées : l'une étant la tendance du type à chacun de ses moments à persister dans sa forme acquise, et l'autre l'action du milieu qui, provoquant la réaction du type, l'incline à varier. De ces deux forces, le traditionniste qu'on retrouve au fond de tout Anglais respecte surtout la première. Plus que la nécessité du changement, de l'adaptation journalière de la vie aux muables circonstances, il considère le sujet, la substance même de la vie, la personnalité formée, le moi actuel, acquis, cet ensemble de coutumes, mœurs, préjugés, qui constitue l'âme et la figure connue de l'Angleterre. A l'imitation d'un type idéal ou d'un modèle étranger, il préfère l'imitation de soi-même, la répétition des idées et des formes antérieures, la fidélité à des formules de pensée et d'action devenues héréditaires, arrêtées, indiscutées, enregistrées dans l'organisme, à des automatismes qui composent presque le tout de chaque existence, toujours motivés par une raison ancienne, oubliée, invisible parce qu'elle est profonde. Des coutumes et routines, il sent instinctivement le prix, et que ne résultant pas d'un effort conscient de la volonté réfléchie, elles sont, au cours ordinaire de la vie, la mise en train la plus facile, la mise en œuvre la plus économique de l'énergie humaine, la plus spontanée, la plus sûre dans son action, la plus certaine de ses effets, puisque routines et coutumes appartiennent au fond même de l'homme et ne dépendent plus du jeu changeant des idées.

Ainsi, dans cet universel attachement aux formes du christianisme nous retrouvons cette méfiance de la pure logique, ce sens profond de la vie et de la nature irrationnelles, cette sagesse instinctive qui aident ce pays à rester sain à notre époque de déséquilibre. Toutes ses anciennes et nécessaires racines, il les conserve, et s'adapte pourtant aux conditions nouvelles que la science impose à l'humanité d'Occident. Il atteint à l'extrême du développement industriel et citadin, et

n'a point compromis son calme intellectuel et nerveux. Il arrive à la démocratie sans avoir connu les luttes de classes et les révolutions ; il se dirige vers la pensée libre sans guerres religieuses[1]. Malgré tout l'artificiel de notre vie moderne, il a conservé le lien primitif, nourricier, vivifiant, par lequel la nature se continuait dans l'homme. Contre les influences de désarroi individuel et d'anarchie sociale, il a demandé la force, la cohésion aux disciplines toutes faites de pensée et d'action qui épargnent à l'homme la fatigue de la réflexion personnelle et de l'effort volontaire ; il a maintenu son attache aux cadres anciens qui assignent à chacun sa place dans l'ordre accoutumé ; il est resté fidèle à ces formes dont la présence permanente rassure l'individu hésitant, instable, fugitif, et dont l'idée, si vague soit-elle et si peu présente à la conscience, le tranquillise et le fortifie comme la contemplation de cette campagne où tant d'Anglais aiment à retourner après les fièvres et l'anxiété de la ville, pour reposer leurs yeux à la fraîcheur des végétaux et faire revivre par des jeux au grand air l'animal antique qui dépérit en nous.

ANDRÉ CHEVRILLON

1. Au mois de septembre dernier, fut fêté le *Civic Sunday*, consacré à la glorification du principe civique, de la morale sociale proprement dite. A quel point l'Église et les sectes participent à ce mouvement, le conduisent même, on peut en juger par ce fait qu'à Londres seulement, cinq cents sermons furent consacrés à l'idée du « Dimanche civique ».

BOILEAU CONTRE RACINE

La comédie des *Plaideurs* est une satire des mœurs judiciaires du temps. Racine déclare, dans sa préface, s'être inspiré d'un procès pour la possession d'un bénéfice, qu'il avait engagé et perdu. L'approbation formelle du roi fut nécessaire pour assurer le succès de la pièce contre les puissantes coteries des gens du Palais. D'autre part, Boileau avait, dit-on, fourni à son ami plusieurs des meilleurs traits de la pièce, puisés dans l'expérience du greffe paternel. Or, ces deux poètes ainsi unis dans une même haine contre les artifices de la chicane, on les voit quelques années plus tard, recourir aux offices des gens de loi et, ce qui est plus piquant, aux prises l'un contre l'autre, dans une affaire qui présente toutes les apparences d'un procès acharné. Comment prit naissance ce singulier différend, jusqu'ici inconnu des historiens[1] ?

* * *

Le 1er octobre 1684, Boileau faisait remontrer aux « Maitres des requêtes ordinaires de l'Hôtel du Roy[2] » que, le 13 jan-

1. Les documents inédits qui forment la matière de cet article sont tirés des *Archives des Requêtes de l'Hôtel*, conservées aux Archives nationales.

2. La *Cour de Requêtes de l'Hôtel* était une juridiction spéciale instituée pour connaître des différends qui s'élevaient dans le personnel de la maison du Roi. Racine et Boileau appartenaient à la « maison » en leur qualité d'historiographes du Roi.

vier de l'année précédente, il avait prêté à Racine une somme de trois mille livres, et n'avait pu, malgré ses réclamations, être remboursé. En conséquence, il demandait justice. L'affaire était des plus simples : Racine ne contestait pas la dette ; son adversaire produisait d'ailleurs devant la Cour le billet qu'il avait souscrit. Le 16 octobre, la Cour rendait cet arrêt :

Entre Nicolas Boileau, sieur des Préaux, de l'Académie française, demandeur... et Jean-Baptiste Racine, conseiller du Roi, trésorier de France à Moulins, et de l'Académie française, défendeur... La Cour, parties ouïes, a condamné et condamne le défendeur à payer la somme de 3000 livres contenue en sa promesse, aux intérêts du jour de la demande et aux dépens, et sera la présente sentence exécutée nonobstant opposition ou appellation quelconque et sans y préjudicier.

Pour l'exécution de cette sentence, Boileau, après avoir constitué domicile en la maison de maître Louis Prieur, procureur au Parlement, rue de Bièvre, paroisse Saint-Étienne-du-Mont, employa le ministère de M. Jean Lisouard, huissier des Requêtes de l'Hôtel, demeurant à Paris, rue Bourdebrie, paroisse Saint-Séverin. Le 18 octobre, celui-ci se transportait rue du Cimetière, paroisse Saint-André-des-Arts, où habitait alors Racine, et là faisait « commandement de par le Roy nostre sire audit sieur Racine desnommé et condamné par ladite sentence, parlant à son domestique, en son domicile, de bailler et payer lors présentement audit sieur Boileau ou à lui porteur de ladite sentence, ladite somme de 3 000 livres. »

La sommation de l'huissier ne sembla point émouvoir Racine qui « parlant, comme dit est », c'est-à-dire par l'intermédiaire de son domestique, se déclara « de payer et satisfaire refusant ». Les conséquences d'un pareil refus pouvaient être graves, en présence d'un créancier impitoyable, tel que s'annonçait Boileau. Jean Lisouard déclara en effet à Racine que « la partie se pourvoirait à l'encontre de lui tant par saisie et vente de ses biens meubles, saisie réelle de ses immeubles qu'autrement ainsi qu'elle verrait être à faire par raison ». Ce fait, l'huissier laissa au domicile de Racine une copie de la sentence et de son exploit, en présence de Pierre Corbie et Jacques Pierre, procureurs, qui la signèrent avec lui.

Si Racine avait pu espérer un moment trouver des dispositions conciliantes chez la partie adverse, la suite des exploits de maître Jean Lisouard allait bientôt le détromper. Elle montra que Boileau, pour rentrer dans son dû, ne reculerait devant rien, pas même devant une saisie judiciaire.

Pour saisir, l'huissier n'avait, du reste, que l'embarras du choix. Outre son office de trésorier de France dans la généralité de Moulins et quelques héritages à la Ferté-Milon, Racine possédait des meubles qui, à juger par l'évaluation qui en fut faite lors de son mariage, étaient de valeur appréciable. De plus, il avait acheté, quelques années auparavant, pour la somme respectable de 18 400 livres — près de 60 000 francs de nos jours — une grande maison sise paroisse Saint-Eustache, rue de la Grande-Fripperie. C'est vers cette maison que Boileau dirigea les opérations de l'infatigable Lisouard.

En effet, « à la requête dudit sieur Boileau », dès le 19 octobre, c'est-à-dire au lendemain même de la sommation faite à Racine, l'huissier « se transporta exprès en et au dedans d'une maison sise en cette ville de Paris, rue de la Grande-Fripperie ». Il en fait d'abord la description avec complaisance. Cette maison, expose-t-il dans son procès-verbal, « consiste en un corps de logis appliqué et deux boutiques, l'une sur ladite rue de la Grande-Fripperie et l'autre ouvrant sur la rue de la Petite-Chausseterie, cours, chambres et bouges, leurs appartenances et dépendances ». Elle portait pour enseigne *Le Chat*, et était alors occupée par la « veuve Pierre Rondelle ». Elle avait été acquise par Racine, le 12 août 1681, de Marguerite Charpentier, veuve de messire Claude Le Mazier, conseiller du Roi et avocat au Parlement de Paris ; ladite dame la tenait elle-même de son père Antoine Charpentier, docteur régent en la Faculté de médecine de Paris, et l'avait reçue de lui en faveur de son mariage avec le sieur Le Mazier, suivant contrat passé le 23 août 1651, devant Raymond et Le Vasseur, notaires au Châtelet de Paris.

Après ce préambule, et toujours armé de la sentence des Requêtes de l'Hôtel, Lisouard « saisit réellement, actuellement et de fait et met en la main du Roy nostre dit seigneur et de justice, le fonds, tréfonds et propriété de ladite maison ». Ensuite, et pour

empêcher le débiteur de se livrer désormais à aucun acte de propriété, « au régime et gouvernement de ladite maison ainsi réellement saisie aurait été commis et établi commissaire la personne de messire François Forcadel, commissaire et receveur général des deniers provenant des saisies réelles ». Après quoi l'huissier, ayant dressé son exploit « de ladite saisie réelle, main-mise et établissement de commissaire », se rend de nouveau au domicile de Racine, et cette fois « parlant à sa personne, à ce qu'il n'en prétendît cause d'ignorance », il lui baille copie de l'exploit et lui « fait défense, de par Sa Majesté, de troubler ni empêcher ledit Forcadel, commissaire, au fait et charge de sa commission, sur les peines portées par les ordonnances royaux ».

De plus, et « afin que ladite saisie réelle, main-mise et établissement de commissaire fût notoire à un chacun, ledit sieur Boileau aurait fait dresser affiche et par icelle réitéré son élection de domicile en la maison dudit Prieur, procureur en ladite Cour, ladite affiche contenant au long ladite saisie réelle ». Cette affiche, où la maison saisie était « amplement déclarée, spécifiée et confrontée par tenans et aboutissans, ensemble les noms et surnoms des saisissant et saisi », portait en outre que, faute de payement dans les délais fixés, ladite maison serait « criée, et ce fait, vendue et adjugée par décret au plus offrant et dernier enchérisseur ».

La plus grande publicité devait d'ailleurs être donnée à cette opération. Le 21 octobre, des copies de cette affiche, « avec pannonceaux royaux », étaient apposées par les soins de maître Lisouard :

Une à la principale porte et entrée desdites Requêtes de l'Hôtel, une à la porte de l'auditoire d'icelles, une à chacune des principales portes et entrées des grandes salles du Palais et des Cours dudit lieu, une à la grande porte et principale entrée de l'église Saint-Barthélémy, paroisse dudit Palais, une à la porte du Châtelet et parc civil dudit lieu, une à chacune des boutiques de ladite maison saisie, une à la principale porte et entrée de la paroisse Saint-Eustache, en laquelle ladite maison saisie est située, une à la principale porte et entrée de la maison où était demeurant ledit sieur Racine, et une à la principale porte et entrée de l'église Saint-André, sa paroisse.

En dépit de cet appareil de justice, Racine, cette fois encore,

« refusa de payer ». L'huissier continua donc le cours de ses opérations, et, suivant la teneur des affiches, se mit en devoir de procéder aux criées de la maison saisie. La procédure en était des plus compliquées. Quatre fois de suite, de quinzaine en quinzaine, ou plutôt « de quatorzaine en quatorzaine », suivant les termes de son exploit, maître Lisouard

se transporta au-devant de la grande porte et principale entrée de l'église Saint-Eustache, auquel lieu étant, à la fin et issue des grandes messes de paroisse, et comme le peuple et paroissiens en sortaient en grand nombre, il aurait à haute et intelligible voix et cri public fait et proclamé les première, deux, trois et quatrième criées et quatorzaines de ladite maison saisie et déclaré que s'il y avait quelques-uns qui sur ladite maison prétendissent quelques droits de propriété, hypothèques, recours de garantie, dons, donations et autres choses généralement quelconques, ils eussent à le dire et déclarer, et eux s'opposer auxdites criées pendant et durant le cours d'icelles, et faute de ce faire, seraient déchus de leurs droits et prétentions.

Quatre sergents à verge du Châtelet de Paris, « faisant criées », assistaient l'huissier. De plus, et « afin que nul n'en prétendît cause d'ignorance », celui-ci, arrêtant lui-même à la sortie de l'église quelques-uns des plus notables paroissiens, comme le duc de Charost, maître Mathieu Huet, procureur au Châtelet, Louis Bouret, avocat au Conseil, Jacques Favier, ancien échevin, les requérait comme témoins de ses opérations.

Jusque-là Racine n'avait fait aucune opposition aux poursuites dirigées contre lui, se contentant de répondre par le même refus aux sommations réitérées de maître Lisouard. Les criées cependant ne le laissèrent pas insensible, car on le voit alors intervenir, par l'intermédiaire de maître Chérier, son procureur, et soutenir que criées et saisies avaient été irrégulières. Il ne pouvait être plus mal inspiré. Maître Lisouard était trop expert au métier d'huissier pour n'avoir pas rempli correctement sa mission. Le prévôt de Paris, consulté, « après avoir pris l'avis et opinion des anciens avocats et procureurs, en nombre suffisant », déclara « lesdites criées bonnes et valables, bien et dûment faites, continuées et parfaites suivant les us, style et coutume de Paris ». Ce fut aussi le

sentiment de la Cour des requêtes de l'Hôtel, devant laquelle l'opposition de Racine vint en appel. Le 29 janvier 1685, elle rendait une sentence contradictoire « par laquelle ledit sieur Racine, défendeur, aurait été débouté de tous les moyens de nullité qu'il aurait pu avoir, dire et proposer contre lesdites saisies et criées..., et en outre condamné aux dépens ».

La sentence portait, de plus, qu'il serait passé outre à l'opposition du défendeur et procédé à l'adjudication et mise aux enchères de la maison saisie. C'était le dernier acte de cette longue procédure. Une adjudication eut lieu le 22 février 1685 : la maison de la rue de la Grande-Fripherie fut adjugée à Louis Prieur, procureur de Boileau, sur une première enchère de 4 000 livres. L'adjudication ne devait d'ailleurs être définitive que si, dans le délai de quarante jours, aucune surenchère ne se produisait. Cependant des copies de première adjudication étaient affichées dans tous les lieux et endroits accoutumés. En même temps, et « afin que ladite enchère fût d'autant plus notoire à un chacun, elle aurait été lue et publiée aux prônes des grand-messes de paroisse desdites églises Saint-Barthélemy et Saint-Eustache par les sieurs curés et vicaires en icelles ». Le tout dûment notifié à Racine par maître Lisouard.

L'enchère, de quatre mille livres, étant de beaucoup inférieure à la valeur réelle de la maison, de nombreux enchérisseurs se présentèrent le jour de l'adjudication définitive qui, après plusieurs remises, fut fixée au 5 juillet 1685. Ce jour-là, maître Louis Prieur, procureur de Boileau, comparaissant en l'auditoire des Requêtes de l'Hôtel, requit la Cour « de procéder à l'adjudication pure et simple de ladite maison saisie sur ladite enchère de 4 000 livres, laquelle ayant été publiée par ledit Lisouard, huissier, à l'instant aurait été surenchérie par Roy, procureur, à 10 000 livres, par Marchais, aussi procureur, à 12 000 livres, par ledit Prieur à 14 000 livres, par Prioux à 15 000 livres, par ledit Roy à 16 000 livres, par ledit Marchais à 17 000 livres, par ledit Roy à 18 000 livres, par ledit Prieur à 18 400 livres ».

Cette dernière enchère représentait exactement le prix d'acquisition de la maison. Elle ne fut pas dépassée. En conséquence, la maison saisie fut adjugée audit Prieur, « comme

plus offrant et dernier enchérisseur ». Et à l'instant, continue le procès-verbal, « est comparu au greffe de ladite Cour ledit Prieur qui a déclaré que ladite adjudication à lui faite est pour et au proffit dudit Jean Racine, conseiller du Roy, trésorier général de France à Moulins, lequel, présent en personne, a accepté ladite déclaration pour en jouir par lui suivant et conformément à son contrat d'acquisition du 12 août 1681 ».

Nous avons vu jusqu'ici Prieur agir constamment en qualité de procureur de Boileau. Comment se fait-il que, subitement, dans cet acte final et décisif de la procédure, il représente les intérêts de la partie adverse? L'explication en fut fournie le lendemain. Ce jour-là, en effet, Boileau comparaissant à son tour devant les Requêtes de l'Hôtel, déclarait qu'il avait été « payé et satisfait » de la somme de trois mille livres qui avait motivé sa plainte, ainsi que des intérêts de cette somme. La Cour ne pouvait dès lors que ratifier l'adjudication de la veille, et confirmer Racine dans la possession de la maison saisie, à la charge par lui toutefois d'acquitter tous les frais et dépens du procès. Nul autre créancier ne s'étant présenté pour faire opposition aux criées, il était dispensé de consigner le montant du prix d'achat au greffe des Requêtes de l'Hôtel.

***

Ainsi prenait fin, après dix mois de procédure, cette singulière contestation. Quoi qu'on ait dit sur la passion des gens du XVII[e] siècle pour la chicane, ce différend n'eut-il pas son contre-coup sur les relations des deux poètes? Racine ne dut-il pas en éprouver un ressentiment d'autant plus vif que Boileau, célibataire, jouissait d'une large aisance, et « par les bienfaits du Roy, ménagés avec beaucoup d'économie, devenu un poète opulent », pouvait sans peine accorder à son débiteur tout le temps nécessaire pour se libérer?

Cependant les contemporains ne nous ont gardé aucun souvenir d'un dissentiment entre Racine et Boileau. La correspondance des deux amis, d'ailleurs incomplètement conservée et représentée à peine par quelques lettres pendant toute cette période, n'en fait nulle mention. Bien plus, à diverses reprises

et dans les termes les plus solennels, Louis Racine parle de « cette union si constante et si étroite qu'il est comme impossible de faire la vie de l'un sans faire la vie de l'autre ». Et qui ne se rappelle les dernières paroles de Racine mourant, disant à Boileau : « Je regarde comme un bonheur pour moi de mourir avant vous »?

Il semble même que Louis Racine ait voulu répondre par avance à ce reproche.

Quoiqu'il ait été accusé d'aimer l'argent, dit-il en parlant de Boileau, accusation fondée sur ce qu'il paraissait le dépenser avec peine, il avait les sentiments nobles et désintéressés... On sait ses libéralités pour Patru et Cassandre et la manière dont il fit rétablir la pension du grand Corneille, en offrant le sacrifice de la sienne... Sa bourse fut ouverte à beaucoup d'autres gens de lettres et même à Linière, qui souvent, avec l'argent qu'il venait d'en recevoir, allait boire au cabaret et y faisait une chanson contre son bienfaiteur.

Ainsi, ce serait à l'égard de son plus ancien et de son plus intime ami seul que Boileau se fût montré impitoyable?

D'autre part, on est surpris que celui-ci ait eu un tel besoin d'argent et que, l'ayant emprunté, il ait eu tant de peine à s'acquitter. Même en ses années de jeunesse orageuse, il n'avait jamais suivi les leçons de l'insouciant fabuliste « mangeant son bien avec son revenu ». Si, en 1677, « lorsqu'il eut pris la résolution de se marier, l'amour ni l'intérêt n'eurent aucune part à son choix », son fils reconnaît cependant qu'il « consulta la raison pour une affaire si sérieuse ». De fait, Catherine de Romanet, fille d'un trésorier de France au bureau des finances d'Amiens, apportait par son contrat de mariage 22 000 livres de biens fonds et 3 600 livres de rente. Racine, de son côté, outre plus de 10 000 livres de comptant et mobilier, et 1 000 livres de rente constituées sur l'Hôtel de Ville et sur des particuliers, possédait, depuis 1674, l'office de trésorier de France à Moulins aux gages de 2 400 livres, recevait une pension de 1 500 livres comme homme de lettres et, à partir de 1677, une autre pension de 4 000 livres comme historiographe[1]. A ces revenus fixes il convient d'ajouter le produit des libéralités royales. Elles n'étaient pas sans importance, à en juger

1. *Racine*, par M. G. Larroumet. — *Documents inédits relatifs à Jean Racine et à sa famille*, par le vicomte de Grouchy.

par la comptabilité qu'il en tenait et que son fils nous a pieusement conservée. Entre le 13 janvier 1683, date du prétendu prêt fait par Boileau, et le 5 juillet 1685, date de l'adjudication définitive de la maison saisie, Racine reçut du Roi deux bourses, chacune de cinq cents louis, l'une le 8 avril 1684 et l'autre le 10 mai 1685. Il y avait là plus qu'il n'en fallait pour rembourser Boileau. Si donc Racine refusa de payer, si partie de ses biens fut saisie et mise aux enchères, il faut admettre qu'il le voulut bien et peut-être même qu'il le désira.

Et telle doit être, en effet, suivant toute vraisemblance, l'explication de ce problème. Tous les incidents que nous avons minutieusement exposés d'après les pièces mêmes de la procédure, sont matériellement exacts; mais tous, depuis le prétendu prêt fait par Boileau à Racine jusqu'à la saisie et à la vente des biens de ce dernier, doivent être considérés comme les actes successifs d'une vaste comédie judiciaire : comédie d'ailleurs régulière, imposée par la législation formaliste et compliquée de l'ancien régime, comédie dont les magistrats se font eux-mêmes les complices en leurs délibérations et en leurs sentences les plus solennelles. Tous ces incidents ont, dans l'espèce, un seul et même point de départ : l'acquisition faite par Racine en 1681 de la maison de la rue de la Grande-Fripperie; tous ont un même but : rendre irrévocable cette acquisition et la garantir de toute revendication possible.

En effet, quand il avait acheté cette maison de dame Marguerite Charpentier, Racine n'ignorait pas qu'elle était lourdement grevée d'hypothèques. Tout comme aujourd'hui, les bailleurs de fonds exigeaient des garanties, avant de prêter leur argent. Mais, contrairement à ce qui se passe de nos jours, on ne connaissait ni l'inscription des hypothèques, ni l'ordre des créances. Le même immeuble pouvait être engagé indéfiniment, et il ne restait d'autre témoignage de ces engagements que les billets souscrits aux créanciers. Sans doute, aux termes même du contrat, la venderesse avait déclaré qu'elle emploierait l'argent de la vente tout d'abord « au paiement de quelques dettes dudit deffunt Le Mazier et d elle » et promis à Racine de le « garantir de tous troubles, douaires, hypo-

thèques et autres empêchements généralement quelconques ». Mais celui-ci n'en était pas moins « subrogé aux hypothèques », et exposé aux réclamations des créanciers impayés qui pouvaient avoir recours sur le gage réel qui leur avait été donné comme garantie, c'est-à-dire sur la maison vendue.

Pour s'assurer que la venderesse avait rempli sa promesse et acquitté ses dettes, Racine n'avait qu'un moyen : faire saisir sur lui-même et à ses frais, par un ami complaisant, devenu en la circonstance le plus impitoyable des créanciers, sa nouvelle acquisition, et en provoquer la mise aux enchères. C'est ce rôle de créancier fictif que remplit Boileau. Les anciens créanciers, s'il en restait encore d'impayés, devaient alors se déclarer, sous peine de perdre leurs droits, et faire opposition aux criées; et dans ce cas, la venderesse devait, aux termes de son contrat, « faire lever incessamment » ces oppositions. Si, au contraire, comme le constata maître Lisouard, aucun ne se présentait, c'est que la maison était déchargée de toute hypothèque, et le nouvel acquéreur avait la certitude que sa jouissance ne serait plus troublée. L'adjudication faite en justice en sa faveur lui constituait un titre nouveau et définitif de propriété. Le tout était d'ailleurs prévu au contrat d'acquisition primitif : « A été convenu que ledit sieur Racine pourra, quand bon lui semblera, faire décréter sur lui, à ses frais et dépens, ladite maison vendue ».

Ainsi comprises, les poursuites et les opérations diverses de maître Jean Lisouard, huissier, n'étonnent plus. Ses sommations les plus violentes, ses criées et saisies ne troublèrent point les relations de Racine et Boileau. Bien plus, l'intervention volontaire de celui-ci, en cette affaire, constituait un réel service. Ce service que d'autres demandèrent à leur notaire, comme Louvois, ou à leur homme d'affaires, comme madame de Maintenon. Racine l'obtint de son ami. La saisie et la mise aux enchères de la maison de Racine à la requête de Boileau est un nouveau témoignage de l'amitié constante qui unit les deux poètes.

JEAN LEMOINE

QUESTIONS EXTÉRIEURES

EXPANSION RUSSE

Quelques événements, dont les suites auraient pu ou pourront être de conséquence (attentat contre le roi des Belges; naissance d'une nouvelle princesse italienne, au lieu du prince toujours attendu; crises ministérielles en Espagne et triomphe possible des menées anglophiles de M. Moret; visite du roi de Roumanie au prince Ferdinand de Bulgarie et reprise de cette entente valaquo-bulgare qui, jadis, construisit en Macédoine l'empire des Asen et qui, demain, pourra peser encore sur les destinées macédoniennes), quelques autres événements, plus graves ou de suites plus proches (départ de M. Chamberlain pour l'Afrique du Sud; coup d'État — ou plutôt coup du Roi — en Serbie et renouveau à Belgrade des attentats « milanistes » de la royauté contre la nation), n'ont pu détourner l'attention française de nos affaires coloniales et du traité franco-siamois.

Durant tout ce mois de novembre, nos journaux, revues et bulletins, nos réunions, groupes parlementaires et comités ne se sont occupés que de cette convention. Elle mérite à coup sûr l'attention qu'on lui donne. Sera-t-elle ratifiée ou renvoyée à correction? Grave problème, qui implique, paraît-il, l'avenir de notre Indo-Chine, mais qui implique surtout, je crois, l'avenir de notre diplomatie et de notre vie métropolitaines. Car la solution préférée décidera le choix de certaines méthodes et l'adoption de certains principes directeurs. Je reviendrai à ce traité franco-siamois. L'affaire est importante. Il faut que, pièces en main, les lecteurs de la *Revue* puissent juger le conflit de doctrines et de politiques que ce traité soulève. Déjà les lettres de MM. Étienne, Deloncle, Le Myre de Vilers, etc., nous ont

appris bien des choses. Dans un mois, nous connaîtrons mieux encore les aspirations contradictoires de nos diplomates et de nos coloniaux. Je tâcherai d'exposer alors les unes et les autres. Mais pour savoir ce que nous devons et ce que nous pouvons faire en Asie, il n'est pas inutile peut-être d'examiner d'abord ce que d'autres y font, et par quels moyens.

La visite de l'empereur Guillaume II en Angleterre et les discussions sur l'entente anglo-russe ou l'entente anglo-allemande ont fait éclater l'estime et la crainte que professe désormais la majorité du peuple anglais pour l'œuvre accomplie par les Russes en Perse. Il y a cinq ans à peine, personne en Angleterre n'aurait envisagé ni, surtout, prôné l'abandon à la Russie de la moindre province persane. Mais, depuis cinq ans, l'habileté russe a fait son chemin. Déjà certains politiques de Londres osent prédire que cette poussée irrésistible descendra en un jour prochain jusqu'au bord du golfe Persique : ils conseillent donc au gouvernement anglais de se résigner à l'inévitable, de laisser faire aujourd'hui, de bonne grâce, ce que les Russes imposeraient demain de vive force; le sort de Bokhara et de Khiva, pensent-ils, sera demain celui de Téhéran et de Chiraz. Les prophètes les plus confiants et les *jingoes* les moins pessimistes reconnaissent, eux aussi, que, sinon toutes choses, du moins bien des choses là-bas ont changé : désormais, en fait et en droit, disent-ils, la Perse du nord peut et doit être pour la Transcaucasie et la Caspienne russes ce que la Perse du sud est pour l'Inde et le Golfe anglais, une dépendance politique et commerciale, une zone d'influence, un champ d'exploitation. En moins de cinq années, sans tirer un coup de feu, les Russes ont obtenu ce résultat, grâce à la méthode nouvelle qui préside à leur expansion asiatique.

En ses visées, cette expansion des Russes à travers l'Asie ne fait que poursuivre l'ancienne expansion des Moscovites à travers l'Europe : depuis quatre siècles, la mer libre en est toujours le terme convoité. La mer libre! les Moscovites se mirent en route pour l'atteindre, dès qu'Ivan le Terrible (1533-1584) leur eut donné, avec la claire conscience de leurs besoins, la force de briser le cercle de Finnois, de Mongols,

de Tartares, de Turcs, d'Allemands et de Suédois, qui les enserrait de toutes parts. Isolés au milieu de leur plaine continentale, cernés de tous côtés par ces races et ces religions étrangères, mais fortement groupés autour de leur ville sainte et de leur monarchie absolue, les Moscovites, depuis le XVIe siècle, cherchèrent aux quatre coins de l'horizon le libre accès des mers, vers lesquelles descendaient leurs grands fleuves et par où leurs marchés intérieurs se relieraient au reste du monde.

Vers le nord, à travers la forêt et les *toundras*, les Finnois, disséminés, n'opposèrent qu'une faible et courte résistance : dès la fin du XVIe siècle, la Moscovie, atteignant l'océan Glacial, eut son port d'Arkhangel ouvert (quand les glaces le permettaient) aux flottes de la Hollande et de l'Angleterre.

Vers l'est, les Mongols dégénérés cédèrent aussi au premier choc. De fleuve en fleuve, reculant devant le Cosaque, ils s'enfuirent et se dispersèrent dans la plaine sibérienne. Au galop, du Volga à l'Irtych, puis à l'Iénisséi et à la Léna, à travers toute la plaine sibérienne, jusqu'au Pacifique, le Cosaque mit soixante-dix ans à peine (1579-1645) pour atteindre la rive de cet océan oriental. Mais sur un rivage glacé, au fond d'une mer intérieure que les archipels japonais barraient du large, le premier établissement moscovite, Okhotsk, n'était qu'une porte entre-bâillée. Longtemps, la force chinoise écarta le Cosaque de la mer vraiment libre. Il fallut deux siècles de ruse et de patience pour que, d'étape en étape, la Russie contournât la Chine et se rapprochât toujours des grandes houles et des mers tempérées. D'Okhotsk (1645) à Nikolaievsk (1762), puis à Vladivostok (1860), elle put établir enfin ce « dominateur de l'Orient » (c'est le sens du nom *Vladivostok*), que tout récemment, sur une mer encore plus libre, sur l'océan vraiment ouvert, Port-Arthur vient de remplacer.

Vers l'ouest, l'obstacle dressé par les Allemands, Polonais et Suédois, s'il fut plus résistant, était de bien moindre épaisseur : à peine trois cents kilomètres séparaient la Moscovie de la Baltique ; de Moscou au Pacifique, le Cosaque en avait franchi le décuple. Il fallut cependant deux siècles de luttes, de sièges et de batailles rangées pour en venir à bout. Pierre

le Grand finit par trouer l'obstacle et, fondant sa capitale nouvelle, Pétersbourg (1703), au bord de cette mer conquise, il ouvrit à son peuple la porte de l'Occident par où l'influence étrangère vint transformer l'asiatique Moscovie en une Russie européenne.

Mais vers le sud, on peut dire que quatre siècles de guerres moscovites et russes n'ont pas encore donné l'accès de la mer désirée. Depuis quatre siècles pourtant, quelle suite dans le dessein et quelle vigueur dans l'effort! Depuis l'annexion d'Astrakan par Ivan le Terrible (1556) jusqu'au siège de Constantinople par Alexandre II (1877), depuis la première prise d'Azof par Pierre le Grand (1695) et la fondation d'Odessa par Catherine (1795) jusqu'à la prise de Merv et l'occupation du Pamir (1892) par Alexandre III, sans arrêt, vers le sud, la descente s'est poursuivie. L'un après l'autre, tous les obstacles humains ont été supprimés ou tournés.

Jadis, sur ce front méridional de la Moscovie, l'Islam avait dressé une double épaisseur de remparts, qui, des frontières de la Chine aux frontières de la Pologne et des pentes de l'Altaï aux pentes des Carpathes, étiraient leur muraille continue et, par derrière, leurs donjons espacés. Kirghiz, Kalmouks, Tartares, Khazars, etc., les nomades de la steppe, convertis au Prophète, formaient cette muraille vivante entre l'Altaï et les Carpathes. Par derrière, espacés d'est en ouest, indépendants l'un de l'autre, mais reliés par les mille liens du pèlerinage et de la foi, surgissaient, comme trois formidables donjons, le fanatisme uzbeg et turcoman autour des villes saintes Khiva, Bokhara et Samarcande, la sauvagerie tcherkesse dans les gorges et rocs du Caucase, et la force turque autour du khalife et de Constantinople. Ces ouvrages de l'Islam ne tinrent pas debout : la croisade moscovite, puis la poussée russe les ruinèrent de fond en comble.

Au premier effort, dès le XVIe siècle, la muraille des nomades s'ouvrit et chancela : elle fut nivelée au ras du sol. Puis, l'un après l'autre, les trois donjons, assaillis et contournés, furent investis, submergés, abattus. La force turque, cédant la première, recula d'Azof au Danube, puis au Balkan, puis au Bosphore : dès la fin du XVIIIe siècle, Constantinople eût été réduite, si l'Europe ne s'était coalisée pour

sauver le trône du khalife. A l'autre bout de la ligne musulmane, Bokhara et Khiva, avec les khanats et émirats voisins, subsistèrent jusqu'à nos jours grâce au désert qui les couvrait et grâce à leur inexplicable renommée de puissance mystérieuse. Mais quand, après cinquante ans de patientes approches, l'armée russe se présenta devant elles, ces boulevards asiatiques de l'Islam tombèrent à la première sommation, et leur chute n'aurait pas coûté la moindre effusion de sang, si le glorieux Skobeleff n'eût éprouvé le besoin de massacrer quelques milliers de Turcomans dans les redoutes de Geuk-Tépé (1881). Seul, en réalité, le Caucase fut, durant plus d'un siècle, une vaillante et tenace forteresse musulmane, où le Tcherkesse défendit sa religion et son foyer. Durant un siècle, le Russe dut en faire le siège régulier. Avant de risquer l'assaut contre cette île de montagnes indomptables, il conquit, tout autour, les plaines du nord et du sud, les mers de l'est et de l'ouest. Bloqué de toutes parts, coupé de toutes relations avec le reste de l'Islam, entre la Ciscaucasie et la Transcaucasie russifiées, entre les eaux russifiées de la mer Noire et de la Caspienne, le Tcherkesse enfin dut se rendre (1859); mais, préférant l'exil à la soumission, ce ne fut que pour émigrer en masse vers les terres du khalife.

A la fin du XIXe siècle, sur toute la ligne, la croisade était triomphante. Jusqu'au sud le plus lointain, entre les Carpathes et l'Altaï, le musulman avait dû fuir ou se soumettre. Encore de ce côté, l'œuvre russe pouvait donc sembler faite : comme les plaines du nord, de l'est et de l'ouest, la plaine du midi était conquise désormais. En Europe et en Asie, du détroit turc au détroit japonais, sur 10 000 kilomètres de long (dix fois la distance de Paris à Marseille), la plaine était russe, avec son île montagneuse du Caucase, grande à elle seule comme notre territoire français, avec ses flaques d'eaux saumâtres ou salées, auxquelles nos langues d'Europe, habituées aux médiocres choses, prodiguent le nom de mers, mer Noire, mer Caspienne, mer d'Aral. Mais prenons garde : dans la réalité russe, à la mesure et au regard du géant moscovite, que sont vraiment ces pauvres cuvettes, sinon des lacs ou des lagunes, à peine plus grandes en vérité et sans plus d'importance finale que telles et telles autres flaques toutes pareilles, semées aux



quatre coins de la plaine, lac Balkasch, lac Baïkal ou lac Ladoga?



Dans cette carte russe, ni la Caspienne ni même la mer Noire ne sont encore la mer en vérité. La mer du Midi, la mer libre, la mer véritable, Méditerranée, mer des Indes ou mer de Chine, reste toujours à conquérir. Sur cette façade méridionale, l'œuvre russe n'est donc pas accomplie. Entre la plaine soumise et la mer convoitée, les Russes doivent encore fournir une rude étape par le travers du continent asiatique. — la plus rude peut-être. Ce n'est plus l'homme seulement, c'est la nature elle-même qui dresse contre eux le plus formidable des remparts. En travers de la descente russe, une chaîne ininterrompue de montagnes gigantesques et de plateaux géants s'allonge sur toute l'Asie, du détroit turc, que la jalousie de l'Europe rend encore inattaquable, au détroit japonais ou à la passe mandchourienne que la poussée russe a déjà forcés. Pour nous faire une juste idée de cette chaîne asiatique, il faudrait songer, je crois, à ces cordes vibrantes où les « nœuds » alternent avec les « ventres », comme disent les musiciens. Du détroit turc au détroit japonais, la corde est ininterrompue. Mais trois « ventres » de plateaux épanouis, Asie-Mineure, Iran et Mongolie, se soudent l'un à l'autre par deux « nœuds » de montagnes étroites, Arménie et Pamir.

Plateau de l'Asie Mineure, plateau de l'Iran, plateau de la Mongolie et du Tibet, tous ces « ventres » se ressemblent en leur disposition fondamentale : au centre de chacun, est une morne table désertique, encombrée de sables et de sel, étoilée de lagunes et d'oasis ; sur le pourtour, un haut bourrelet de montagnes ruisselantes enchasse des vallées fertiles qui se peuplent de villes et de champs cultivés ; dans l'ensemble, chacun de ces plateaux est un désert cerclé de richesse et de vie. Et pareillement les deux « nœuds » de l'Arménie et du Pamir se ressemblent par la même étroitesse abrupte de leurs chaînes accolées, par le dédale de leurs vallées obscures et par les hauts passages en créneaux dont les routes humaines ont entaillé leurs cimes. Mais d'ouest en est, à mesure qu'ils



s'éloignent de notre Europe pour s'enfoncer dans la monstrueuse Asie, ces « ventres » et ces « nœuds » prennent des proportions de plus en plus énormes. Par la superficie comme par l'altitude, l'Asie Mineure n'est encore qu'une autre Espagne au bord de la Méditerranée; plus loin, l'Iran dresse deux fois plus haut sa table deux fois plus étendue; quand il arrive au Tibet ou dans la Mongolie, l'Européen reste interdit devant ces déserts sans bornes et ces monts sans mesure. Et pour les cimes pareillement : d'ouest en est, l'Ararat, l'Elbourz, l'Indou-Kouch et l'Himalaya vont échelonnant leurs têtes de plus en plus colossales; l'Ararat (5 000 mètres) dépasse à peine notre mont Blanc; l'Himalaya (8 800 mètres) en est presque le double.

C'est tout le long de cette chaîne asiatique, contre le talus septentrional, que vint buter la poussée russe : la mer libre était de l'autre côté. Habitué par trois siècles de guerres à tout briser de vive force, le Russe sembla penser d'abord que ce nouvel obstacle ne résisterait pas à quelques coups bien assénés et, calculant à faux que les nœuds plus étroits étaient aussi les points de moindre résistance, il essaya tour à tour de trancher le nœud d'Arménie (1877) et le nœud du Pamir (1892). Mais, tout aussitôt, il put mesurer son erreur aux pertes qu'elle lui causa : en Arménie surtout, la campagne de 1877, la défaite de Zewin et le siège de Kars lui furent une cruelle leçon. Il put constater qu'en ces montagnes compliquées, imbriquées et repliées, l'indigène indomptable, Kurde ou Laze dans l'Ararat et l'Arménie, Afghan, Afridi, Waziri, etc. (avec ceux-ci l'Angleterre en ce moment fait le pareil apprentissage) dans l'Hindou-Kouch et le Pamir, n'a jamais supporté de maître ni de paix : même vaincus, ces montagnards toujours en armes ne renoncent jamais à leur remuante indépendance; à travers leurs guets-apens, une armée étrangère peut bien s'ouvrir une route momentanée; mais, tôt ou tard, elle finit toujours par y trouver son Roncevaux. Ajoutez la défiance anglaise qui, de près ou de loin, surveille ces portes de l'Inde et qui, par les grands chemins de l'Indus et de l'Euphrate, peut fournir son appui indirect ou présent à la résistance des montagnards.

Le Russe comprit que l'Arménie et le Pamir étaient pour

lui d'autres Caucases, qu'il fallait d'abord les contourner pour les assiéger et les soumettre, et que les « nœuds » malgré leur étroitesse n'étaient pas les vrais points d'attaque. Il changea de front et de méthode. Laissant les « nœuds », il vint frapper aux « ventres » et, la force vive ayant échoué, il essaya de la patience et du travail méthodique. Tout le long de la chaîne asiatique, depuis le détroit turc jusqu'au détroit japonais, il entreprit d'abord l'établissement d'une route militaire sur laquelle, sans interruption, à son premier signe, ses bateaux ou ses locomotives pourraient transporter et concentrer ses forces entières au point choisi pour la percée. Depuis Odessa jusqu'à Port-Arthur, cette route n'est point encore terminée : il manque le tronçon du milieu qui, d'ailleurs, est le moins important. Mais aux deux bouts et sur les neuf-dixièmes du parcours, l'œuvre est déjà faite. A l'ouest, la flotte de la mer Noire entre Odessa et Batoum, le chemin de fer transcaucasien entre Batoum et Bakou, la flotte de la Caspienne entre Bakou et Krasnovodsk, enfin le chemin de fer transcaspien entre Krasnovodsk et Tachkend frôlent l'Asie Mineure et l'Iran, depuis le détroit turc jusqu'aux portes occidentales de l'Empire chinois. A l'est, c'est le Transsibérien qui, venant tout droit de Moscou à travers la plaine, atteint à Krasnojarsk les approches du plateau mongol, puis, jusqu'à Port-Arthur et Vladivostok, jusqu'au détroit japonais, pendant cinq mille kilomètres, contourne la Chine et l'enclôt. En quelque jour prochain, quand la courte prolongation (courte, dans cette immensité) de Tachkend à Semipalatinsk aura soudé le Transcaspien au Transsibérien, la parallèle achevée cernera tout le front nord de la forteresse asiatique.

De cette parallèle, jaillissent ou jailliront, comme des tranchées à angle droit, les lignes dirigées contre les brèches ou les portes. Lors des affaires turques et des affaires mandchouriennes[1], j'ai pu montrer aux lecteurs de la *Revue* comment, vers le plateau de Mongolie et vers le plateau d'Asie Mineure, les Russes projettent et veulent construire les deux embranchements de leur Transcaspien ou de leur Transsibérien : partant d'Irkoutsk ou de Tiflis, ils iront soit à la porte mongole de

1. Voir la *Revue* du 15 décembre 1901 et du 15 mars 1903.

Kiachta, soit à la porte anatolienne de Kars et, de là, descendront vers la mer de Pékin ou vers la mer d'Alexandrette. Mais, en Chine comme en Turquie, l'œuvre russe est entravée par les jalousies de l'Europe : c'est donc vers le plateau de l'Iran que, se voyant moins surveillé, le Russe tourne son effort le plus attentif et ses espoirs les plus prochains ; l'Iran est ainsi devenu son grand champ d'expérience pour l'application de ses méthodes nouvelles.



Entre la plaine russe et le golfe Persique, et du nœud d'Arménie au nœud du Pamir, le plateau de l'Iran est un quadrilatère presque régulier, un trapèze qui s'allonge d'ouest en est et qui se rétrécit du nord au sud. Tout le long de la plaine russe et de la Caspienne, la chaîne de l'Elbourz et de l'Hindou-Kouch lui fait une base de trois mille kilomètres, haute, raide, dépassant en moyenne trois mille mètres d'altitude et crénelée de pics qui surgissent à six et sept mille mètres, tel au bord même de la Caspienne le légendaire Demavend (5 900 mètres). Tout le long du golfe Persique, pareillement, les montagnes de l'Arabistan et du Mekran vont du delta de l'Euphrate au delta de l'Indus, en côtoyant la mer de leurs chaînes beaucoup moins longues, beaucoup moins hautes, mais bien plus épaisses et de percée plus difficile, car, doubles, triples et quadruples, elles se succèdent en lignes parallèles depuis le rivage jusqu'au milieu du plateau, sur quatre ou cinq cents kilomètres d'épaisseur. A l'ouest vers la plaine de l'Euphrate, à l'est vers la plaine de l'Indus, les deux côtés du trapèze, qui rejoignent ces deux bases, sont exactement symétriques par leur oblique direction opposée, comme par la disposition de leurs montagnes en gradins qui présentent, elles aussi, trois ou quatre épaisseurs à l'escalade.

Cette enceinte continue enferme le grand désert que les Musulmans appellent *Désert de Lot* ou *de Lut*, à cause, dit-on, des souvenirs de la Bible et de Sodome, et les Persans *Désert des Kevirs*, à cause des lagunes salées — *kevir* — qui le sèment. Tantôt inondées ou marécageuses, tantôt asséchées et cuites au soleil, ces flaques d'eau, de boue ou de sel couvrent tous les

bas-fonds; du lac d'Ourmiah au Seïstan, du nord-ouest au sud-est, elles barrent obliquement le plateau de leur ligne principale. Le lac d'Ourmiah dans l'Azerbadjian montagneux a des eaux éternelles; le Seïstan, au creux le plus central et le plus bas du désert, est tantôt sous l'inondation, tantôt sous une croute d'argiles brûlées. Doublant de près cette ligne de *kewirs*, une ligne parallèle d'oasis barre aussi le plateau de ses cultures isolées et de ses villes d'étape, Koum, Kachan, Yesdt, Kirman, etc. Mais c'est autour du désert, au pied et sur les deux revers de la ceinture montagneuse, que l'homme, de tout temps, a construit ses grandes villes, installé ses exploitations pastorales ou agricoles.

Le désert est donc ceinturé de villes et de populations montagnardes. Suivant les intérêts commerciaux ou politiques des générations, telle ou telle de ces villes conquiert le premier rang et attire vers elle la foule, les affaires et le pouvoir. Quand le golfe Persique et la plaine de l'Euphrate étaient le principal débouché du plateau, ce furent les métropoles du sud et de l'ouest, Persépolis, Chiraz, Ispahan, Ecbatane, Hamadan, qui eurent la prééminence. Aujourd'hui le plateau se tourne vers les influences russe et anglaise du nord et de l'est : c'est la ceinture septentrionale et orientale qui voit fleurir les grandes villes, Tauris, Téhéran, Mechehed, Hérat, Kaboul, Kandahar et Kélat. Semblable à sa géographie physique, la géographie ethnique de l'Iran offre une grande tache centrale de populations indo-européennes, d'Iraniens, d'Aryas clairsemés, et une ceinture de populations étrangères, de toutes races et de toutes langues, qui, des plaines et des mers voisines, sont montées à l'assaut du rempart montagneux, qui l'ont franchi quelquefois et se sont déversées au flanc de la pente interne. Les montagnes du Golfe sont le *Pays des Arabes*, Arabistan. Les montagnes de l'Euphrate sont le *Pays des Kurdes* et *des Lours*, Kurdistan et Louristan. Les Tcherkesses, Tartares et Turcomans ont envahi les montagnes du nord. Descendant des montagnes de l'est, les Afghans et Belouchis ont parfois inondé tout le plateau : aujourd'hui encore, ils en détiennent l'orient. Par eux, cette région naturelle de l'Iran est déchirée en trois États rivaux : de la plaine russe au Golfe, une ligne nord-sud sépare aujourd'hui le royaume de Perse

de ses anciennes dépendances afghanes et bélouchies, qui sont devenues des États particuliers.

C'est la Perse seulement qui nous doit occuper. Tôt ou tard, nous aurons à traiter les affaires afghanes. De ce côté, la Russie feint aussi de préparer une descente, qu'en réalité elle ne hâtera point. L'embranchement du Transcaspien qui, de Merv, a couru vers Kouchk, au seuil de la porte afghane, aussi bien que les intrigues et menaces russes autour d'Hérat et de Kaboul, ne sont, à l'heure actuelle, que diversions et jeux de banderilles, mouchoirs rouges et brandons agités pour détourner vers cette frontière les défiances du taureau anglais, pour épuiser ses fureurs et, quelque jour, en fin de compte, l'amener, aveugle et las, aux grandes passes qui se joueront ailleurs, — en Perse.

***

Avant les Russes, d'autres Européens avaient essayé d'entamer la Perse ou de l'exploiter. Depuis trois siècles, deux nations et deux méthodes européennes s'y étaient succédé.

Les Français, jadis, ou les Francs, les *Farandjis* (comme disent les Persans, qui sous ce mot encore englobent tous les marchands occidentaux), avaient appliqué jusqu'en Perse leur méthode levantine et leur formule : « le Commerce suit la Foi ». Excellente formule et méthode rationnelle aux temps de François Ier et de Louis XIV, quand la seule communauté de religion installait entre les hommes des règles fixes de droit et des relations habituelles d'équité, quand le marchand de Provence ne pouvait confier ses ballots qu'à de fidèles catholiques et quand la « Mission » devait à chaque étape accueillir et protéger la caravane. Partie du Levant turc, la caravane franque entrait en Perse par Tauris : les missions françaises en jalonnent encore les étapes entre Tauris et Téhéran. Puis les Anglais étaient apparus avec leur méthode nationale : « le Commerce suit le Drapeau ». A coups de canon, ils installèrent leur drapeau sur tout le golfe Persique et, de là, ils montèrent vers le plateau par les trois entrées de Bender Abbas, de Bender Bouchir et du Karoun. Du Port (c'est le sens de *bender*) d'Abbas et du Port de Bouchir, deux

pistes de caravanes escaladent les monts et coupent le plateau tout droit du sud au nord. La première, la plus rude, la moins bordée de villes, la moins fréquentée, va de Bender Abbas à la plaine turcomane et khivienne par Kirman et Mechehed. La seconde, qui part de Bender Bouchir, va jusqu'à Rechdt sur la Caspienne, en traversant à chaque étape un bazar ou une grande ville, Chiraz, Ispahan, Kachan, Koum et Téhéran. La voie du Karoun n'est que la doublure, en quelque façon, de cette piste de Bouchir : elle unit aussi le Golfe et Téhéran; mais sur une moitié du parcours, c'est une voie navigable.

Le Karoun est un fleuve comparable, de tous points (sauf les proportions), à notre Doubs français. Après un cours montagneux où, de cluses en combes, il se replie, s'enfonce, se presse et se précipite à travers les chaînes du Louristan (comme le Doubs à travers le Jura), il atteint à Schouster (comme le Doubs à Dôle) une plaine continentale, puis à Ahwaz (la ressemblance s'arrête là) une plaine maritime qui finit en un delta limitrophe du delta de l'Euphrate, au fond du golfe Persique. Mais le Doubs n'est qu'une rivière. Le Karoun est un fleuve navigable jusqu'à Ahwaz pour les grands bateaux, jusqu'à Schouster pour la batellerie indigène. A coups de canon ou de menaces, les Anglais s'en firent ouvrir le cours : leurs bateaux y circulent aujourd'hui.

Outre ces portes méridionales, l'Angleterre avait adopté la porte franque de Tauris. Du fond de la mer Noire, les ballots de Manchester, débarqués à Trébizonde, arrivaient par Erzeroum et les terres turques, ou par Tiflis et la Transcaucasie russe, grâce aux commissionnaires et convoyeurs arméniens, qui s'étaient faits les serviteurs zélés du commerce britannique. Cette voie anglo-arménienne, prenant la Perse par le travers, se poursuivait de Tauris à Téhéran, à Ispahan, jusqu'à Mechehed et jusqu'au Seïstan. Elle eut un grand rôle tant que les Anglais étendirent leur protection sur leurs fidèles Arméniens. Elle se trouva coupée, pratiquement inutile, du jour où l'égoïsme et la sottise impérialistes abandonnèrent l'Arménie aux fureurs du Sultan. Aujourd'hui, reprenant l'œuvre par l'autre bout, les Anglais se flattent de rétablir cette voie transversale ; mais ils veulent partir de l'Inde et de Quetta et s'en venir à

Mechehed ou à Téhéran, à travers le plateau, au long des oasis, de Quetta à Nouchki, de Nouchki au Seïstan, puis à Kirman, Yesdt et Kachan. Déjà le télégraphe vers l'Inde a planté ses poteaux au long de cette voie. Les Anglais annoncent que bientôt une route anglaise, une route à la mode européenne, peut-être même un chemin de fer, côtoiera ce fil. C'est le premier essai que l'Angleterre ferait ici de la méthode russe.

Car jusqu'à présent, fidèles à leur maxime, les Anglais ne mettaient leur confiance que dans le drapeau, et leur politique en Perse se bornait à promener ce drapeau dans le Golfe, à le planter dans les villes de l'intérieur sur quelques mâts consulaires. Pour en écarter tout attentat, les consuls l'appuyaient d'une petite garde, indigène ou hindoue. Pour en entretenir le respect, pour en relever le prestige, la flotte de temps en temps l'appuyait aussi de quelque canonnade, de quelque bombardement d'un port sans défense, de quelque confiscation d'un îlot désert, Kharak, Larek ou Hinderabi. Politique rationnelle et maxime excellente qui, elles aussi, eurent leur raison d'être et leur période d'efficacité! Car vraiment « le Commerce suivait le Drapeau », au temps où l'industrie anglaise, sans concurrente dans le monde, avait le monopole de tous les marchés. Elle ne demandait alors à ses hommes d'État que de lui négocier la liberté des échanges dans les pays civilisés et de lui conquérir la sécurité des bazars et des convois dans les pays barbares : le drapeau suffisait alors à cette dernière besogne.

Mais les temps ont un peu changé. Aujourd'hui, cette méthode anglaise nous paraît surannée déjà. Demain, comme la formule franque, la formule anglaise ne sera plus qu'une figure de langage, et les littérateurs pourront la recueillir dans leur musée des métaphores... Sans figure, sans métaphore, prosaïquement, mais véridiquement, les Russes ont dit : « Le commerce suit les routes ». Vérité toute plate, mais vérité du jour. Adieu la Foi et le Drapeau! Le commerce ne connaît que son bénéfice. Or la route est devenue le premier facteur du succès commercial depuis que, toute l'Europe s'étant mise à fabriquer et toutes les fabriques européennes réussissant presque à produire aussi bon marché, la seule différence des frets et transports établit désormais, entre les

concurrents sur un marché lointain, les seules différences de chance au bénéfice.

C'est cette vérité nouvelle que les Russes ont eu le mérite de placer à la base de leur politique persane. Mieux que les Français, pourtant, ils auraient pu mettre leur confiance dans la Foi et, mieux que les Anglais, leur espoir dans le Drapeau. La Perse leur eût offert une innombrable clientèle religieuse, non pas seulement parmi les diverses confessions chrétiennes, mais parmi les musulmans eux-mêmes. Car la Russie n'a jamais inféodé sa politique à une église ni à une religion : elle préfère l'orthodoxie sans doute, quand son intérêt le permet; mais, chrétienne en Syrie et dans les Balkans, elle est musulmane à Khiva et bouddhiste en Mongolie. Les Persans du plateau sont des musulmans *chiites*, c'est-à-dire schismatiques, séparés du khalifat de Constantinople. Tous les peuples de la ceinture montagneuse, Arabes, Kurdes et Turcomans, sont des musulmans *sunnites*, c'est-à-dire zélateurs du khalifat. La Russie, amie du khalife et suzeraine des saintes villes *sunnites*, Bokhara et Khiva, eût sans peine gagné à son service et tourné contre le *chiite* schismatique la ferveur de l'orthodoxie musulmane.

Et la Russie eût trouvé en Perse mille prétextes à son intervention militaire, mille chances de succès à la marche de son drapeau. Elle a fait jadis des guerres persanes[1]. Autrefois, la Perse débordant le plateau avait étendu son pouvoir nominal jusqu'au Caucase et à la mer Noire, et ses prétentions jusqu'aux approches de Khiva dans la plaine turcomane. Au début du XIXe siècle, la Russie tournant le Caucase rejeta la Perse sur le plateau et lui enleva ses provinces de Transcaucasie (1813-1828). A la fin du XIXe siècle, par une opération semblable, la Russie rejeta la Perse dans les montagnes du Khorassan, en lui enlevant tous droits ou toutes prétentions sur la plaine transcaspienne (1881). De part et d'autre, la Perse a réintégré ses frontières naturelles. Mais, de part et d'autre, elle déborde encore son domaine ethnique : dans les monts de l'Azerbadjian et du Khorassan, ce ne sont point des populations persanes que le Schah possède, mais des Kurdes,

1. Voir la *Revue* du 15 mai 1900.

des Arméniens et des Turcomans, et ces populations, répandues aussi dans les provinces russes du voisinage, se trouvent à cheval sur les deux États. Depuis trente ans, la Russie s'est efforcée de les gagner à elle. Son régime, si dur aux peuples adultes et conscients, a été avantageux, agréable, pour ces populations primitives ; car, habituées autrefois à la famine, au brigandage, à l'extermination et à la misère quotidienne, elles ont vécu depuis la paix russe dans la sécurité du lendemain.

Ajoutez que, Kurdes ou Turcomans, ces montagnards toujours prêts à la descente guerrière ont des congénères en grand nombre, qui gagnent argent et galons dans les rangs de l'armée russe. La moindre solde les eût tous enrôlés au service du Tsar. Et pour légitimer son attaque, la Russie aurait eu ces provinces de Gilan et de Mazandéran qui bordent au sud la Caspienne, qui ne sont persanes que de nom, qui jadis ont été russes. Entre le pied de l'Elbourz et les dunes de la Caspienne, ces provinces gorgées d'eau et de sève sont un riche domaine : les États du plateau et les tribus de la plaine se les sont toujours disputées. Pierre le Grand les occupa dès 1722 : un traité solennel avec la Perse, un autre avec la Turquie, sous la médiation de la France, les reconnurent à la Russie. Mais, après dix ans d'occupation effective, Pétersbourg les jugea trop lointaines, malsaines, coûteuses : il fallait une guerre perpétuelle pour les défendre contre les montagnards ; il eût fallu de grands travaux pour les délivrer de la malaria et des jungles. L'impératrice Anne en ordonna l'évacuation. Sans traité, la Perse occupa de nouveau ce domaine en déshérence. Mais les Russes ont toujours en poche leur titre de propriétaires.

Ajoutez enfin que la Perse elle-même, la nation persane, eût vu d'un œil indifférent les embarras et le renversement de la dynastie actuelle. Cette dynastie des Kadjars est étrangère en vérité : turque de race, originaire du Mazanderan, elle a conquis la Perse et l'exploite. Elle a déserté Ispahan, la capitale des Soufis, le vrai centre de la civilisation nationale. A portée de leurs domaines familiaux et de leurs montagnes paternelles, les Kadjars ont transporté à Téhéran le centre de leur exploitation féodale. Depuis un siècle, les provinces ne sont entre leurs mains que des apanages temporaires

où mettre à l'engrais leurs innombrables descendants, et le royaume entier n'est qu'une récolte sous le pressoir, d'où, par tous les moyens, ils tachent d'extraire le maximum de revenus. Routes,. monuments, arts, sciences, armée, administration, tout ce que la Perse d'autrefois avait créé pour l'admiration des Occidentaux, tout a croulé, et la Turquie même est moins misérable sous le régime de ses Ottomans. C'est contre cette exploitation étrangère que la Perse a vu grandir l'agitation et la semi-révolte du *babisme*. Mouvement religieux sans doute et, par certains côtés, crise de messianisme arabe, mais réveil national aussi et protestation de la race indigène, c'est dans les villes et provinces du sud, dans le domaine et les capitales des Soufis, que le *babisme* a trouvé ses adeptes les plus nombreux et les plus fervents. La chute de Téhéran au pouvoir des Russes n'eût sans doute que médiocrement ému ces démagogues illuminés et fatalistes. Les voyageurs anglais signalent, eux-mêmes, le nombre d'admirateurs et de partisans que la Russie s'est acquis jusqu'au bord du Golfe, en supprimant le brigandage turcoman qui, jadis, harcelait les pèlerinages, et en renvoyant dans leurs foyers les Persans prisonniers ou esclaves qu'elle trouva chez les tribus turcomanes ou sur les marchés de Samarcande, de Bokhara et de Khiva.

Si donc la Russie eût adopté les principes et méthodes que nous vantent aujourd'hui certains de nos politiques, rien ne lui eût manqué en Perse de ce qu'ils disent trouver au Siam, ni les « protégés » du Khorassan et de l'Arménie, ni les « représentants ou descendants de populations dont le pays est aujourd'hui sous la domination » russe, ni même les provinces « cambodgiennes », je veux dire : caspiennes, du Gilan et du Mazandéran... Sans craindre de « perdre la face », la Russie a cajolé, circonvenu, l'amitié du Schah et les intérêts de la Perse. Sans recourir aux vaines menaces ni aux démonstrations ostensibles de sa force, elle a voulu s'ouvrir le pays, non par le canon, mais par les routes, s'acheter le gouvernement par les banques, et, dans un prochain avenir, s'attacher le peuple par le chemin de fer qui, servant le commerce indigène, conduira la Russie du même coup jusqu'aux ports du Golfe, à la mer libre.

*
* *

Route, banque et rails sont désormais les instruments successifs de la poussée russe à travers l'Asie. D'autres avant les Russes avaient entrevu cette méthode féconde. En 1872, un financier d'envergure, le baron de Reuter, la proposait à l'Angleterre. Il avait obtenu du Schah toutes les concessions utiles, chemins de fer pour soixante-dix ans, télégraphes pour vingt-cinq ans, canaux, mines, forêts et douanes. Il devenait le concessionnaire universel, le fermier de toute la Perse, et il offrait à l'Angleterre de tenir cette ferme pour son compte. Il ne semble pas que l'Angleterre ait alors mesuré la valeur de cette offre : elle ne sut pas donner à cet homme de génie les ressources et l'appui nécessaires. En 1888, d'autres projets, anglais, russes, belges, français se disputèrent la signature du Schah. En 1889, le même baron de Reuter obtenait une Banque Impériale avec le droit d'émettre des billets et d'exploiter toutes les mines dans le royaume. Mais il compromit ce premier succès en suscitant une Régie des Tabacs qui, semblable à la Régie ottomane, obtenait le monopole de la vente : des émeutes populaires et, même, des révoltes forcèrent le Schah à racheter cette régie. Manquant alors de véritable sagesse, la Banque Impériale joua le tout petit jeu de réclamer une garantie pour le prêt de 500 000 livres sterling, que ce rachat rendait indispensables : elle exigea et obtint les douanes du Golfe et de l'Arabistan... C'est ici que la Russie prit sa revanche.

Tandis que l'Angleterre triomphait dans l'apparence et que sir Henry Drummond Wolff affectait à Téhéran les allures satisfaites d'un proconsul (1892), la Russie commençait humblement son travail de routes. Les hautes chaînes de l'Ararat et de l'Elbourz, qui, de l'Arménie à l'Afghanistan, séparent la Perse des plaines et des eaux russes, n'offrent guère que trois passages commodes, mais ces trois passages conduisent directement aux trois métropoles de la Perse actuelle. Car Téhéran, grâce à la dynastie des Kadjars, est la métropole politique; Tauris, grâce aux caravanes de l'occident, est la métropole commerciale, et Mechehed est la métropole reli-

gieuse du *chiisme*, grâce au tombeau du saint martyr Riza où, de toute la Perse, affluent les pèlerinages.

Vers Mechehed, dès 1890, une route russe fut construite, qui montait du chemin de fer transcaspien et de la gare d'Askabad : Mechehed désormais, à deux étapes de bonne route, est dans la dépendance du Transcaspien. Centre du Khorassan et rendez-vous de toute la Perse, son bazar est devenu un entrepôt de marchandises russes. Dans ses rues, les populations ont pris l'habitude de rencontrer l'uniforme des Cosaques, qui viennent ici pour le service de la poste ou la garde du consulat. Dans ses montagnes, les Kurdes et Turcomans ont pris l'habitude de gagner leur vie aux relayage et conduite des convois russes. Sur son plateau, jusqu'au Seïstan, tout le long de la frontière afghane, les villages s'accoutument à la présence de missions russes qui, civiles ou militaires, scientifiques ou commerciales, étudient les intérêts, les ressources, les préférences, les maladies, bref toute la vie de l'indigène, et aussi les moyens les plus commodes de tourner la porte afghane d'Hérat (si le besoin s'en faisait un jour sentir) et de prendre cette forteresse par le travers, tandis que le chemin de fer de Merv à Kouchk l'attaquerait de face. Les populations du Khorassan, à chaque épidémie de choléra ou de peste, ont vu accourir les médecins envoyés par la Russie et escortés par les Cosaques. Jusqu'au Seïstan, ces médecins russes ont distribué gratis leur assistance et leurs remèdes. Le Cosaque se fait ici, par une étrange métamorphose, sœur de charité.

Vers Tauris, la route russe viendra de Tiflis et d'Érivan, à travers les monts, ou de Bakou et de Djoulfa au long de l'Araxe. Mais elle ne sera point aussi commode à construire, et elle ne sera jamais aussi importante. Outre les difficultés et la longueur de ces couloirs montagneux, le chemin de fer transcaucasien n'est pas assez proche : il faudrait qu'un embranchement amenât d'abord les locomotives russes jusqu'au pont de l'Araxe, à Djoulfa. Et, même alors, Tauris ne saurait être pour les Russes ce qu'elle fut, ce qu'elle est encore pour les *Farandjis*. Tauris aura toujours son importance de capitale et de marché d'une grande province fertile, riche, bien peuplée ; dans cet Azerbadjian industrieux, les Arméniens

sujets de la Perse auront toujours des rapports lucratifs avec leurs frères russes de Transcaucasie. Mais ce que Tauris devait à sa proximité des mers occidentales, ce rôle de métropole commerciale pour toute la Perse, que lui donnaient ses caravanes vers l'Occident, c'est à une autre porte persane que la proximité des eaux russes va le donner aujourd'hui : les bateaux russes viennent débarquer au fond de la Caspienne, à Rechdt, leurs ballots et leurs courtiers.

***

Rechdt sur la Caspienne est vraiment l'entrée russe de la Perse : c'est par ici que le pétrole et le sucre russes font leur invasion, en échange du riz persan, que les bateaux russes remportent. Avec l'appui du gouvernement russe, sans demander un sou au trésor du Schah, un banquier de Moscou a construit et exploite la route de Rechdt à Téhéran. Des entrepreneurs russes en vont assurer les messageries régulières. Plantée de bornes et d'écriteaux russes, barrée de contrôles et de péages russes, sillonnée de voitures et d'inspecteurs russes, cette route continue sur la terre persane le sillage russe qui, d'Astrakan ou de Bakou, traverse la Caspienne. Sur cette route, le gouvernement russe accompagne et pousse ses marchandises nationales des mêmes frets privilégiés, des mêmes traitements de faveur, des mêmes primes de toutes sortes, qui les ont amenées déjà du fond de l'Empire, à travers les plaines et les mers. Comme Mechehed, Téhéran devient un entrepôt russe. Par tous les moyens, M. Witte a résolu d'expulser la concurrence anglaise et d'imposer les manufactures russes dans ces bazars du nord de la Perse, puis, progressivement, dans tous les bazars du centre et du sud. La Perse deviendrait un débouché pour l'agriculture russe, qui la fournirait de sucres et de céréales, pour l'industrie russe, qui vendrait ici ses charbons, ses fers et ses tissus. La Perse donnerait en paiement son riz, ses minerais et ses tapis. Les deux partenaires trouveraient leur bénéfice à ces échanges : leurs intérêts, au fond, peuvent être solidaires.

Et Téhéran devient aussi un séjour de missions russes, un but de promenades fréquentes et instructives pour une foule



de fonctionnaires ou d'officiers russes en congé. Les financiers surtout y accourent d'Odessa et de Moscou. Depuis longtemps, Téhéran avait sa Banque russe des Prêts. Mais, opprimée par la Banque Impériale des Anglais, qui garde encore son droit exclusif de banknotes, la Banque des Prêts végéta jusqu'au jour où le gouvernement russe en fit son levier le plus actif. Le 1er novembre 1896, quand le Schah Nasrr-ed-Din mourut assassiné par un *babi*, son fils aîné Zil-es-Sultan, gouverneur de la Perse méridionale et zélateur de l'influence anglaise, fut écarté du trône, n'étant pas fils de princesse. Le cadet Mouzaffer-ed-Din succéda sans encombre. Gouverneur de l'Azerbadjian, il avait à Tauris vécu dans l'intimité et accepté les services des Russes. Les frais d'un changement de règne sont énormes en Perse. Le Schah défunt, malgré sa réputation longtemps méritée de riche thésauriseur, ne laissait derrière lui que peu d'argent liquide. Le successeur eut bien vite épuisé le trésor paternel. Il chercha un bon prêteur. La Banque Impériale exigeait des garanties nouvelles sur toutes les douanes du royaume. La Banque des Prêts, appuyée par le gouvernement russe, offrit, en 1900, 22 millions et demi de roubles (55 millions de francs), au taux de 5 p. 100, mais à l'émission de 85 francs pour 100 francs. Il faut admirer l'opération : la Russie emprunte en France, à 3 p. 100 et à 95 francs, de l'argent qu'elle place en Perse à 5 p. 100 et à 85 francs ; le courtage est honnête.

Mais la Banque des Prêts ne consentit cet emprunt que sous la condition formelle que tous les créanciers du Schah, y compris la Banque Impériale, seraient remboursés et que, désormais, le Schah n'aurait plus d'autre prêteur qu'elle-même. La Banque Impériale fut ainsi écartée du maniement des affaires persanes, et la Banque des Prêts en eut pratiquement la haute main. Autant la Banque Impériale se montrait jadis réservée et dure au prêt, autant la Banque des Prêts mérita son nom par ses dispositions toujours promptes à satisfaire ou à provoquer toutes les demandes du Schah. Mouzaffer-ed-Din fut heureux. Il avait longtemps attendu cet héritage. Il en voulait profiter. Il vécut à sa guise. Il fit deux voyages en Europe. Il en rapporta tous les revolvers, sabres, pianos, clinquants, bibelots, boites à musique, meubles, parures, inventions pra-

tiques ou cocasses qui séduisaient ses yeux de vieil enfant. Il commençait ses tours d'Europe par la Russie. Il les terminait par une visite au Tsar, et, chaque fois, le faste russe, dont on entourait ses réceptions, lui donnait tout ensemble un regain de confiance en cet ami si libéral et un plus grand appétit de dépenses. L'emprunt de 1900 fut vite gaspillé : ce qu'il en restait après le remboursement à la Banque Impériale fut dilapidé à la Cour ou mangé dans le premier voyage. Un second emprunt de douze millions de roubles (trente millions de francs) fut conclu en 1901 et fut mangé pareillement dans le second voyage. On dit qu'à son dernier passage en Russie, Mouzaffer-ed-Din a demandé et obtenu un troisième emprunt de vingt millions de roubles : c'est à la suite de cette nouvelle libéralité que le Schah aurait prononcé à Koursk son discours retentissant sur les liens d'étroite intimité qui doivent unir à jamais la Russie et la Perse.

Un quatrième emprunt suivra. Avant peu, tous les revenus du Schah n'iront plus qu'à servir les intérêts de la Banque. Ces revenus sont maigres. En l'état d'inénarrable anarchie où les Kadjars ont mis la Perse, les impôts directs et indirects ne dépassent guère les caisses provinciales. Les princes de la famille royale, installés comme gouverneurs à la tête des provinces, les exploitent comme des apanages personnels. Les seuls impôts de la Perse du nord et les seuls revenus des douanes vont au souverain. C'est sur les douanes que la Banque des Prêts a gagé ses emprunts. Non qu'elle ait émis la prétention d'administrer ni même de surveiller les douanes. Elle connaît la haine vivace dont, en tout pays, le populaire poursuit les gabelous. Elle veut gagner le bon vouloir de tous. Elle a ordonné à sa Banque des Prêts (qui s'appelle aujourd'hui *Banque d'Escompte de Perse*) de montrer à l'égard du public la même bienveillante libéralité qu'à l'égard du Schah, et de supplanter ainsi la Banque Impériale dans les affaires des particuliers[1].

Fidèle à ce système, la Russie a laissé l'odieux des douanes au gouvernement du Schah. Mais elle a introduit et implanté une commission de réformes belge, qu'après trois ans d'études

1. Cf. *Diplomatic and Consular Reports, Annual Series*, n° 2685.

préparatoires, elle a mise à la tête des douanes persanes. Pour le plus grand profit des Russes, ces Belges (au Siam, nous aurions des Danois) ont parfaitement organisé tout ce service : en récompense de cet essai, le Schah vient de prendre un Belge comme directeur des postes. Jamais les douanes n'ont donné au Schah de si beaux revenus, bien que les Belges aient supprimé les douanes intérieures qu'indûment les maltôtiers locaux levaient sur les caravanes. Les seuls Anglais se plaignent de payer aujourd'hui dans le golfe Persique les droits fixés par le tarif et par les traités : au bon temps de l'ancienne douane, ils avaient su intéresser à leurs affaires les bureaux de Bouchir et d'Ahwaz; leurs cotonnades ne payaient que la moitié des droits.

Mais les douanes, qui suffisent aujourd'hui aux dépenses du Schah et aux intérêts de la Banque, ne suffiront plus demain quand intérêts et dépenses auront encore doublé. Déjà le Directeur-Général belge presse le Schah de refondre le tarif et d'augmenter les droits. Or, le tarif actuellement en vigueur fut, en somme, établi par le traité perso-russe de Turcomantchaï en 1828 : toutes les puissances (sauf la Turquie avec qui la Perse eut des arrangements spéciaux) furent admises ensuite au bénéfice de ce traité; chacune d'elles stipula simplement qu'elle jouirait désormais du même traitement que les Russes. C'est donc un nouveau traité perso-russe qui, d'un coup, réglera tous les tarifs commerciaux du royaume, et l'on devine comment ce traité sera fait. La Russie ne peut pas établir de droits préférentiels en sa faveur. Mais elle peut faire dégrever tous les articles dont elle a pratiquement le monopole, et charger au contraire les articles dont l'Angleterre a conservé la vente. L'Angleterre paiera ainsi des droits plus élevés, à seule fin que la Russie touche plus sûrement de meilleurs intérêts. Un nouvel emprunt sera possible, que la Banque des Prêts souscrira tout aussitôt. Et la série continuera, jusqu'au jour où les douanes ne pourront plus suffire.

La Banque et le Gouvernement russes attendent patiemment cette heure critique : en place d'argent comptant, ils accepteront alors les concessions de mines et de chemins de

fer. Et peut-être cette heure est proche. Certains prétendent même qu'elle a déjà sonné: pour obtenir son troisième emprunt en septembre 1902, Mouzaffer-ed-Din aurait donné aux Russes la concession du « Transpersien », si l'on peut ainsi dire, du chemin de fer, qui de Tauris à Bender Abbas (avec embranchement sur Rechdt) prendrait toute la Perse en écharpe et qui, relié d'une part au Transcaspien, d'autre part à la navigation caspienne, amènerait enfin le commerce et la volonté russes au bord du golfe Persique, sur la mer libre.

Ce Transpersien vers Bender Abbas serait, comme on voit, l'exact pendant du Transmandchourien vers Port-Arthur. De part et d'autre, la Russie respecte la propriété d'autrui : elle n'attente ni à la souveraineté chinoise ni à l'indépendance persane. Elle ne veut annexer aucune province : elle acquiert seulement le droit de passage pour ses rails et elle demande au bord de la mer un appontement pour ses bateaux. Et c'est une demande polie, amicale, humble presque. Voulant obtenir la réalité, elle a bien soin de laisser « la face » à ses partenaires asiatiques : elle sait que c'est la face avant tout qu'ils veulent sauver et conserver. Comme en Chine aussi, les Russes en Perse ont eu soin d'évincer par avance tout concurrent européen qui voudrait imiter leur politique. Un traité secret, signé en 1890, renouvelé en 1900, leur a donné l'assurance que, durant dix années, le gouvernement du Schah n'accorderait aucune concession et n'entreprendrait lui-même aucune construction de voies ferrées. Le présent et l'avenir sont réservés aux seules locomotives russes[1]. Il est probable que certaines conditions de ce traité secret touchent aussi la navigation du golfe Persique, où, depuis deux ans, les Russes ont subventionné les voyages de leur flotte volontaire. L'*Amiral Korniloff*, à deux reprises, est parti d'Odessa pour le Golfe avec des chargements de marchandises russes, dont le gouvernement remboursait le fret aux commissionnaires et dont il payait même une assurance de 20 p. 100 sur la valeur déclarée. Ce n'est pas autrement qu'il agissait, au début, à l'endroit de Port-Arthur, et ce passé tout récent nous doit renseigner sur le proche avenir.

1. *Bulletin Consulaire de Belgique*, tome 101.

LIVRAISON DU 1er DÉCEMBRE

LIVRAISON DU 15 DÉCEMBRE

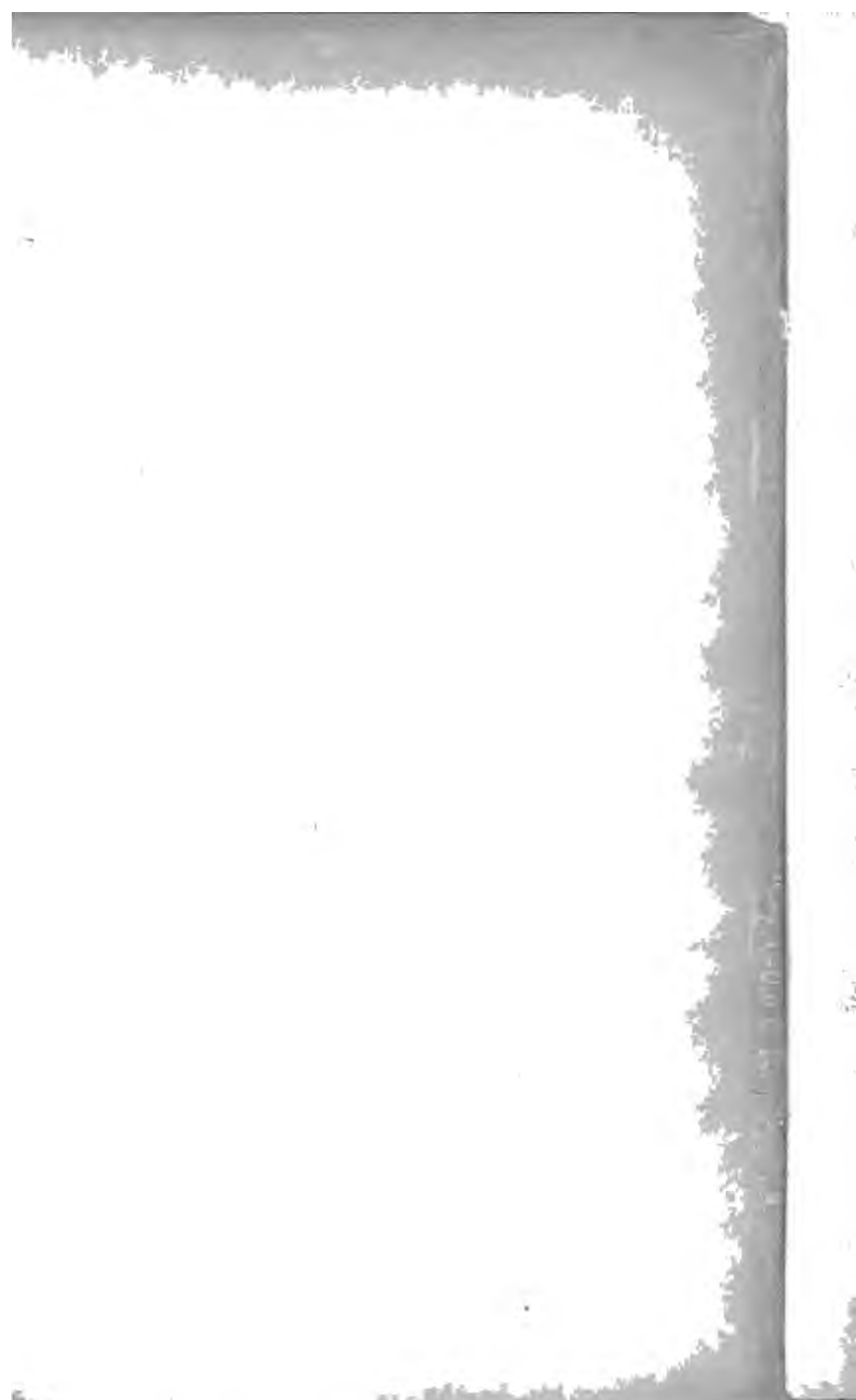


TABLE DU SIXIÈME VOLUME

Novembre-Décembre 1902

LIVRAISON DU 1er NOVEMBRE

LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE

LIVRES ILLUSTRÉS

LA DAME DE MONSOREAU, par **Alexandre Dumas**. Deux beaux volumes avec des dessins de **Maurice Leloir**. (CALMANN-LÉVY, éditeurs.)

Le roman est l'un des plus justement célèbres que nous ait laissés Alexandre Dumas père. Aussi vivant que les *Trois Mousquetaires*, il enchante et amuse le lecteur de la première ligne jusqu'à la dernière : les braves épées y font merveille, d'estoc et de taille; et les scènes se pressent et se poussent l'une l'autre, intarissablement. Tout le monde connaît l'immortel Gorenflot, et Chicot, et Bussy, et M. de Monsoreau. On a lu le roman, on a vu représenter le drame, et, souvent, on avait pu regretter que Maurice Leloir n'eût pas dessiné les scènes si pittoresques et les types si extraordinaires de la *Dame de Monsoreau* avec cette verve et cette abondance qui ont rendu classique son illustration des *Trois Mousquetaires*. C'est chose faite maintenant. Presque à toutes les pages de ces deux admirables volumes, édités avec une rare perfection, les compositions tour à tour dramatiques et malicieuses de Maurice Leloir, gravées sur bois par Huyot, accompagnent le texte et mettent sous nos yeux les personnages dans tout le détail de leurs costumes, et parmi les décors d'autrefois : et les grands escaliers à balustres, les lits à baldaquin, les anciennes maisons aux pignons pointus, tout l'ameublement, toute l'architecture de la Renaissance revivent en ces dessins minutieux et toujours précis. Après le romancier, le dessinateur nous raconte cette belle et dramatique histoire, et il la fait sienne à son tour, tant son crayon l'évoque à nos yeux avec une prestigieuse exactitude, où la fantaisie ne s'exerce jamais aux dépens de l'observation.

LA JOURNÉE D'UN CHIEN, album avec planches en couleurs d'après **Cecil Aldin**. (HACHETTE ET Cie, éditeurs.)

C'est là un album humoristique, dont la verve n'est pas toujours indulgente aux malheureux toutous. Mais aussi on les gâte trop dans certaines maisons : tout est sacrifié à leur bien être, tout le monde est l'esclave de leurs moindres caprices. M. Cecil Aldin a entrepris de noter un à un, d'un crayon toujours spirituel, tous les mauvais tours que peuvent nous jouer et que nous jouent parfois les chiens gâtés, pour le seul plaisir de se distraire et de remplir un peu leurs journées. Et voici que, de page en page, nous voyons « le trésor à sa mère » voler le déjeuner des petits chats, se battre avec la bonne mère chatte, dérober un plum pudding, déchirer un tapis, dévorer un chapeau, se rouler dans la boue, puis sur un lit bien blanc... Les grincheux diront : « Comme c'est bien ça ! » cependant que les amis des bêtes souriront avec indulgence. Ce charmant album enchantera les uns et les autres, c'est-à-dire tout le monde.

SOCIÉTÉ INDUSTRIELLE DE MULHOU
Histoire documentaire de l'industrie de Mulhouse environs au XIXe siècle. — Enquête centen
(BERGER-LEVRAULT ET Cie, éditeurs)

La Société Industrielle de Mulhouse e versellement connue. Son bel ouvrage véritable encyclopédie dans laquelle se t condensés tous les principaux documents venirs relatifs à la grande industrie de la mulhousienne, plus particulièrement au x cle. Plus de quatre-vingts membres de la ont contribué à cette œuvre, qu'on peut avec raison le « Monument de Mulho Toutes les industries si diverses de la vill la région sont successivement passées en et étudiées de page en page. De belles ill tions, portraits, vues d'usines, d'ateliers machines, nous font pénétrer dans tous le et recoins. Cette œuvre intéressera t monde, non seulement les industriels et le nomistes, mais tous les lecteurs un peu dé de s'instruire.

GAND ET TOURNAY, par **Henri Hyman**
orné de 120 gravures. (H. LAURENS, édi

Dans les « Villes d'Art célèbres », vo couple nouveau : quand on sait la place qu pour nos jeunes littérateurs cette Flandre rable, faut-il s'étonner qu'avec amour M. Hymans nous ait donné sur ces deux villes pas un guide, au sens ordinaire du m comme il dit lui-même, mais, parmi les in sions d'une promenade à bâtons rompus, informations précises sur les monuments trésors d'art ». Un ouvrage utile et com d'abord ; mais aussi un ouvrage d'art science, que les touristes devront empor que les curieux devront lire et regarder cesse.

PLAISIRS ET JEUX, par **Gaston Vuillie**
279 estampes et vignettes, d'après les dessu
J. ROTHSCHILD, éditeur.

Pour le plaisir des yeux, ouvrez ce vo charmant. De l'enfant au vieillard, voici to jeux de l'homme. Petite fille et petit ga adolescent et jeune fille, bonnes vieill grands-papas, tous ici ont leur chapitre. quemitaine et la poupée, la claquette et le la toupie et la marelle, l'escarpolette et le le bilboquet, le cochonnet, les échecs et le chet, le trictrac et le jacquet, et le billard croquet, tous les jeux éternels qui vont du ceau à la tombe ! Watteau, Boucher, Ch Decamps, Bailly, Prudhon, Devéria ont f les originaux de cent héliogravures admi représentant nos jeux français, et, pour un pitre poignant sur les courses de taureaux Goya avec ses eaux-fortes qui nous ressusc tueries d'autrefois, dont les *corridas* actuel sont plus qu'une triste parodie.

Librairie CH. DELAGRAVE Journal illustré pour les En

TRANSFORMATION COMPLÈTE

Un An, 10 fr. au lieu de 18 fr. Étranger, 12 fr.

24 pages par semaine au lieu de 20

Édition de luxe, gravures en couleurs 18 fr.

S^T NICOLAS

*Journal illustré pour garçons et filles. — **Paraissant tous les jeudis.***



La question posée pour le prochain Jeudi est la suivante: *Si vous aviez des ailes, avec la permission de* ...

Adresser à M. Ch. Delagrave, *éditeur du St-Nic*... Soufflot, 15, sa carte de visite sous bande affranchie à ...

Nouveauté

La Lecture hebdomadaire

PARAISSANT TOUS LES JEUDIS

Réduction de la couverture.



Le Numéro : 15 centimes

UN AN :

France. **6 fr.** | Étranger. **7 fr.**

48 pages à lire par numéro

3 000 pages à lire dans l'année

Dans chaque numéro :

24 pages consacrées à l'actualité politique, sciences, littérature, avec de copieux extraits des livres qui paraissent;

24 pages consacrées à deux romans ou grandes nouvelles en cours.

CONCOURS LITTÉRAIRES AVEC PRIX

La Lecture hebdomadaire ne publiera en 1903 que de l'inédit et pour commencer l'année :

Dans la Cité des Fleurs, roman de E. Marschall, traduit par Tremats;

Une œuvre importante traduite de l'écrivain américain si célèbre, Bret Harte;

Les Rêves de demoiselles Brignollet, de V. Debay;

Des nouvelles d'A. Theuriet. R. Bazin, A. Bernardin.

L'année 1902 forme 2 volumes de chacun 1 250 pages.

Les deux volumes, reliés toile, fers spéciaux : **7 fr. 50**

I. *L'Année littéraire scientifique et politique*

II. *Romans et nouvelles* et particulièrement :

Les Oberlé, de R. Bazin;
Ramuntcho, de P. Loti;
Cousine Sidonie, de V. Debay,
Etc.



Les Années 1890 à 1902 sont en vente

Chaque année : 1 beau volume in-4 avec nombreuses gravures.

Broché, **3** fr. — Relié toile, tranches jaspées, **4** fr **50.** — **Toile, tranches dorées, 5** fr. **50**

Chaque semestre, 1 volume cartonné, **2** fr.

Adresser à M. Ch. Delagrave, Éditeur de *la Lecture hebdomadaire* et de *l'Écolier illustré*, 15, rue Soufflot, sa carte de visite sous bande affranchie à 1 centime pour recevoir un numéro spécimen.

BEN-HUR

NOUVEAUTÉ

Prince de Jérusalem

PAR

LEWIS-WALLACE



TRADUCTION

DE

R. D'HUMIÈRES

et

J.-L. DE JANASZ

—

COMPOSITIONS

DE

J.-A. LEROUX

—

25 illustrations tirées en plusieurs tons dont un triptyque

SUPERBE VOLUME IN-8 JÉSUS

Reliure artistique, fers spéciaux, **12** fr.

Cette traduction du chef-d'œuvre de Lewis-Wallace a rencontré une telle faveur auprès du public français quand nous l'avons publiée en une édition à 3 fr. 50, qu'il nous est venu naturellement à la pensée l'idée de la présenter dans un cadre plus digne d'elle, d'en publier une édition de luxe à l'occasion des Etrennes. D'autant plus que ce livre s'adresse tout particulièrement à la jeunesse, qui devra y prendre un intérêt passionné.

Dans ses compositions, tirées en plusieurs tons, *Auguste Leroux*, ancien Prix de Rome, à qui cette époque est si familière, a su conserver aux scènes qu'il a peintes ce caractère de simplicité et de grandeur qui en font la suprême beauté. Cette illustration lui fait le plus grand honneur.

François Bûchamor

Récits de la Vieille France

Par **ALFRED ASSOLLANT**

Superbes illustrations et aquarelles de Job

Un beau volume in-4, broché. . . . . 20 fr.
Relié toile, tranche dorée. . . . . 25 fr.
10 ex. numérotés sur japon, avec dessin original. . 100 fr.

Le Page de Napoléon

Par **EUDOXIE DUPUIS**

Illustrations de Job

Un beau volume in-4 jésus.

Broché. 12
Relié toile, fers spéciaux, tranche dorée. . . . . . . 15 fr

Bébé
qui chante

PAROLES ET MUSIQUE
DE
L. XANROF

DESSINS
DE
E. COTTIN

Magnifique album in-4, contenant 18 chansons, encadrements coloriés, 18 grandes gravures en couleurs, riche reliure soie, fers spéciaux . . . . 10 fr.



Réduction d'une gravure de *Bébé qui chante*

La Mer, La Forêt, La Montagne

Par Mme Caroline LIAIS, illustrations de **Louise Abbéma**

Un beau volume in-4, reliure soie, fers spéciaux, tranche dorée . . . . **10 fr.**

Le dernier des Lions

par **Eug. Mouton**, ill. de A. Vimar

Bel album in-4 colorié, couverture soie, fers spéciaux. . . . . **5 fr.**

Péripéties cynégétiques

de M. MAC-ARON

par **Nidrach**

Bel album in-4 colorié, élégante reliure. **10 fr.**

Nichées d'Enfants Texte en vers, par **Ernest d'Hervilly** Illustrations en coul. de **Kleinmichel**. Album in-4, relié. **6 fr. 50**

La Soirée Pioche Illustrations de **Guydo** Élégant album in-8 raisin. Cartonnage artistique. . . . . **2 fr. 50**

Contes de Perrault mis en vers par **CH. des GRANGES** Illustrations de **Mlle Ch. Dufau**. In-4, cartonné. . . . . . **3 fr. »**

Albums de TANTE NICOLE

Compositions blanc et noir de **J. GEOFFROY**

Chaque album in-4, cartonnage Bradel. . . . . **3 fr.**

PIERROT-DON QUICHOTTE	**PIERROT-ROBINSON**
LES PETITS MÉTIERS DE PARIS	**LE VOYAGE DE GULLIVER**
BONS JOUEURS et MAUVAIS JOUEURS	**LES PROVERBES DE PIERROT**

NOUVELLE COLLECTION IN-32 SOLEIL **5 NOUVEAUTÉS**



ILLUSTRATIONS ET COUVERTURE EN COULEURS

Le Coffre-fort de Polichinelle

Par J. CHANCEL

Illustrations de R. DE LA NÉZIÈRE

Le Serment de Polichinelle

Par C.-M. DUFOUR

Illustrations de R. DE LA NÉZIÈRE

COLLECTION IN-32 RAISIN

Illustrations et couverture en couleurs . . . . » fr. 80

Thérèse. HISTOIRE VRAIE

Par J. LE CORDIER

Illustrations de R. DE LA NÉZIÈRE

Kamara Badaboum

Par J. LE CORDIER

Illustrations de R. DE LA NÉZIÈRE

Terrible Histoire de Sorciers

Par J. LE CORDIER

Illustrations de R. DE LA NÉZIÈRE





La Farce de Maître Pathelin

Comédie du moyen âge, arrangée en vers modernes par **G. des BRULIES**

Avec 15 planches en taille-douce de **Boutet de Monvel.**

Un bel album in-8. . . . . *Épuisé.*

Édition populaire in-16 jésus, broché. 2 fr. »

La Farce du Cuvier

Comédie du seizième siècle, arrangée en vers modernes par **GASSIES des BRULIES**

Avec 7 planches en taille-douce de **J. Geoffroy**

Un bel album in-8. . . . . 6 fr. — Exemplaire de luxe sur japon . . . 25 fr.

Édition populaire in-18 jésus, broché. . . . . 1 fr. 25

La Farce du Pâté et de la Tarte

Comédie du XVIe siècle, arrangée en vers modernes, par **GASSIES des BRULIES**



Avec 9 planches en taille-douce de **J. Geoffroy.**

Un album in-8 . . . . 8 fr. »

Exemplaire de luxe sur japon . . . . 20 fr. »

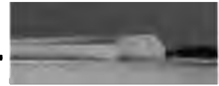
Édition populaire in-16 jésus. . . . . 1 fr. 25

Albums d'Albert Guillaume

Le Repas à travers les âges. Magnifique album in-4, 62 planches. . . . . . 15 fr.

Le Tennis à travers les âges. Bel album in-8 oblong, 16 planches . . . . 2 fr.

Monsieur Strong. Bel album in-8 oblong, 16 planches . . . 1 fr. 25



LIVRES ILLUSTRÉS

LA DAME DE MONSOREAU, par **Alexandre Dumas**. Deux beaux volumes avec des dessins de **Maurice Leloir**. (Calmann-Lévy, éditeurs.)

Le roman est l'un des plus justement célèbres que nous ait laissés Alexandre Dumas père. Aussi vivant que les *Trois Mousquetaires*, il enchante et amuse le lecteur de la première ligne jusqu'à la dernière : les braves épées y font merveille, d'estoc et de taille; et les scènes se pressent et se poussent l'une l'autre, intarissablement. Tout le monde connait l'immortel Gorenflot, et Chicot, et Bussy, et M. de Monsoreau. On a lu le roman, on a vu représenter le drame, et, souvent, on avait pu regretter que Maurice Leloir n'eût pas dessiné les scènes si pittoresques et les types si extraordinaires de la *Dame de Monsoreau* avec cette verve et cette abondance qui ont rendu classique son illustration des *Trois Mousquetaires*. C'est chose faite maintenant. Presque à toutes les pages de ces deux admirables volumes, édités avec une rare perfection, les compositions tour à tour dramatiques et malicieuses de Maurice Leloir, gravées sur bois par Huyot, accompagnent le texte et mettent sous nos yeux les personnages dans tout le détail de leurs costumes, et parmi les décors d'autrefois : et les grands escaliers à balustres, les lits à baldaquin, les anciennes maisons aux pignons pointus, tout l'ameublement, toute l'architecture de la Renaissance revivent en ces dessins minutieux et toujours précis. Après le romancier, le dessinateur nous raconte cette belle et dramatique histoire, et il la fait sienne à son tour, tant son crayon l'évoque à nos yeux avec une prestigieuse exactitude, où la fantaisie ne s'exerce jamais aux dépens de l'observation.

LA JOURNÉE D'UN CHIEN, album avec planches en couleurs d'après **Cecil Aldin**. (Hachette et Cie, éditeurs.)

C'est là un album humoristique, dont la verve n'est pas toujours indulgente aux malheureux toutous. Mais aussi on les gâte trop dans certaines maisons : tout est sacrifié à leur bien-être, tout le monde est l'esclave de leurs moindres caprices. M. Cecil Aldin a entrepris de noter un à un, d'un crayon toujours spirituel, tous les mauvais tours que peuvent nous jouer et que nous jouent parfois les chiens gâtés, pour le seul plaisir de se distraire et de remplir un peu leurs journées. Et voici que, de page en page, nous voyons [illegible] à sa mère, voler le déjeuner des petits chats, se battre avec la bonne mère chatte, [illegible] un plum-pudding, déchirer un tapis, [illegible] un chapeau, se rouler dans la boue, puis sur un lit bien blanc... Les grincheux diront : « Comme c'est bien ça ! » cependant [illegible] les amis des bêtes souriront avec [illegible] [illegible] album enchantera les [illegible] et les autres, c'est-à-dire tout le monde.

SOCIÉTÉ INDUSTRIELLE DE MULHOU
Histoire documentaire de l'industrie de Mulhouse environs au XIXe siècle. — Enquête cent
(Berger-Levrault et Cie, éditeur

Le Société Industrielle de Mulhouse versellement connue. Son bel ouvrage véritable encyclopédie dans laquelle se condensés tous les principaux document venirs relatifs à la grande industrie de l mulhousienne, plus particulièrement au cle. Plus de quatre-vingts membres de la ont contribué à cette œuvre, qu'on peut avec raison le « Monument de Mulh Toutes les industries si diverses de la vi la région sont successivement passées e et étudiées de page en page. De belles i tions, portraits, vues d'usines, d'atelier machines, nous font pénétrer dans tous l et recoins. Cette œuvre intéressera monde, non seulement les industriels et nomistes, mais tous les lecteurs un peu de s'instruire.

GAND ET TOURNAY, par **Henri Hyma** ornée de 120 gravures. H. Laurens é

Dans les « Villes d'Art célèbres », v couple nouveau : quand on sait la place q pour nos jeunes littérateurs cette Flandr rable, faut-il s'étonner qu'avec amour M Hymans nous ait donné sur ces deux vill pas un guide, au sens ordinaire du comme il dit lui-même, mais, parmi les i sions d'une promenade à bâtons rompu informations précises sur les monumen trésors d'art ». Un ouvrage utile et co d'abord; mais aussi un ouvrage d'ar science, que les touristes devront emp que les curieux devront lire et regard cesse.

PLAISIRS ET JEUX, par **Gaston Vuill** 270 estampes et vignettes, d'après les g J. Rothschild, éditeur.

Pour le plaisir des yeux, ouvrez ce charmant De l'enfant au vieillard, voici jeux de l'homme. Petite fille et petit adolescent et jeune fille, bonnes viei grands-papas, tous ici ont leur chapitr quemitaine et la poupée, la claquette et la toupie et la marelle, l'escarpolette et le le bilboquet, le cochonnet, les échecs et l chet, le trictrac et le jacquet, et le billar croquet, tous les jeux éternels qui vont d ceau à la tombe ! Watteau, Boucher, C Decamps, Bailly, Prudhon, Devéria ont les originaux de cent héliogravures adm représentant nos jeux français, et, pour u pitre poignant sur les courses de taureau Goya avec ses eaux-fortes qui nous ressus tueries d'autrefois, dont les *corridas* actue sont plus qu'une triste parodie.

OUVRAGES HUMORISTIQUES

Texte et dessins de **LOUIS MORIN**

Chaque volume in-4 écu, broché. . . **7 fr. 50.** — Avec reliure artistique, fers spéciaux . . . **10 fr.**

L'Enfant prodigue
95 dessins et 4 compositions en couleurs.

Le Cabaret du Puits-sans-Vin
125 dessins et 8 compositions en couleurs.



Gravure extraite de *l'Enfant prodigue.*

COLLECTION SAINT-NICOLAS

Charmants volumes petit in-4, imprimés sur papier de luxe.

Chaque volume, broché. . . . . **5 fr.** » — Avec reliure artistique, fers spéciaux. . **7 fr. 50**

Le Tambour-Major Flambardin
Par **J. LEMAIRE.** — Illustrations de **Job.**

Dansons la Capucine
Par **A. ALEXANDRE.** — Dessins de **L. Morin.**

Les Aventures de Piképikékomégram
Texte de **A. ALEXANDRE.** — Compositions de **L. Morin.**

La Sœur de Pierrot
Par **A. ALEXANDRE.**
Dessins de **L. Willette.**

Le Guignol des Champs-Élysées
Par **A. TAVERNIER** et **A. ALEXANDRE**
Préface de **J. Claretie.** — Dessins de **J. Geoffroy.**

Les Trois Petits Mousquetaires
Par **E. DESBEAUX.** — Préface d'**Alexandre Dumas.** — Illustrations de **E. Bayard, Ferdinandus, Scott.**

Le Livre des Petits
Poésies de **JEAN AICARD.**— Dessins de **J. Geoffroy.**

Jean Déperet
Par Mme **A. LION.** — Dessins de **Ferdinandus.**

Histoire d'une Famille de Soldats

EN TROIS PÉRIODES

CAPITAINE DANRIT

Illustrations de P. de SÉMANT



Gravure extraite de *Jean Tapin*

Jean Tapin

(1792-1815)

Filleuls

DE

Napoléon

(1807-1870)

Petit

Marsouin

(1870-1890)

Chaque ouvrage forme un volume in-4, avec nombreuses illustrations dans le texte et hors texte.

Chaque volume

Broché. . 7 fr. 50

Avec reliure artistique, fers spéciaux, tr. dorée. 10 fr.

Les Mille et un Jours

Contes Persans par **PÉTIS de la CROIX**

Édition à l'usage de la Jeunesse par Eudoxie Dupuis avec 500 compositions de Gaillard.

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-8

Broché, 25 fr.; rel. d.-ch., fers spéc., tr. dor. 32 fr. | Ex. numérotés sur vélin, 50 fr.; sur japon. 100 fr.

NOUVEAUTÉ



Au Transvaal
et dans le Sud-Africain

AVEC LES ATTACHÉS MILITAIRES

PAR

Roger RAOUL-DUVAL

172 phototypies tirées en plusieurs tons

Un beau vol. in-8, reliure veau, fers spéc. **20 fr.**
Exemplaires d'amateur, rel. veau plein. **30 fr.**

Publication luxueusement imprimée en plusieurs tons, très pittoresquement illustrée; livre de documents absolument inédits qui par son caractère exceptionnel d'actualité historique, ne peut manquer d'exciter vivement l'intérêt.

Tous les grands journaux européens lui ont consacré d'importants articles.

Messieurs les Anglais

Texte de J. SERGIUS

Illustrations de **E. Thélem.**

Magnifique album en couleurs, format in-folio à l'italienne, reliure élégante, fers spéciaux or et coul. . **12 fr.**



Réduction en noir d'une gravure de *Messieurs les Anglais.*

Le

Langage équestre

Par Jules PELLIER

61 compositions de Pierre Gavarni.

46 gravures des *Maîtres de l'Équitation.*

2 planches en héliogravure.

Deuxième édition, revue, corrigée, augmentée d'articles sur l'extérieur du cheval et d'une préface de M. le comte de Cossé-Brissac.

Un beau vol. in-8, br. **25** fr.
Rel. amat. coins, tête dor. **30** fr.

Histoire de l'École Spéciale Militaire de Saint-Cyr

Par UN ANCIEN SAINT-CYRIEN

Nouvelle édition. — **52** planches hors texte par **Paul Jazet.**

Un beau volume in-8 jésus. Broché, **20** fr. — Relié toile, tranche dorée . . . . **25 fr.**
Relié demi-chagrin, **28** fr. — Relié amateur, **30** fr. — Imprimé sur japon, **80** fr.

ALBERT PETIT

LA TRUITE

PÊCHE A LA MOUCHE ARTIFICIELLE

Illustrations de **Fraipont, Guydo,** etc.

Un beau volume in-8, broché, **20** fr.

H. DE LA BLANCHÈRE

LA PÊCHE ET LES POISSONS

DICTIONNAIRE DES PÊCHES

Préface par A. Duméril. Illustrat. de Mesnel

Planches en couleurs.

Un fort vol. in-8, relié demi-chagrin. **34 fr.**

Adresser à M. Ch. Delagrave, Éditeur du *Transvaal* ou du *Langage équestre*, 15, rue Soufflot, sa carte de visite sous bande affranchie à 1 centime pour recevoir un prospectus illustré de ces ouvrages.





LIVRES ILLUSTRÉS

LA MADONE, — REPRÉSENTATION DE LA VIERGE DANS L'ART ITALIEN,
traduit de l'italien par **A. Venturi.**
(GAULTIER, MAGNIER ET Cie, éditeurs.)

« Le livre que j'offre aux lecteurs, nous dit M. Adolphe Venturi, est fondé sur le principe de l'évolution artistique avec un développement que les iconographes ne lui avaient point donné jusqu'ici... Ce que je me suis proposé, ce n'est pas seulement d'étudier les lignes et le dessin des images, mais encore de rechercher leur valeur et, par suite, de les comparer dans leur longue ascension, l'une tirant l'autre, sur l'échelle d'or de notre art, montant d'abord obscurément, pour resplendir ensuite, des catacombes de Priscille aux cathédrales de la Renaissance. » L'auteur suit, pas à pas, dans cette belle étude l'histoire iconographique de la Vierge dans l'art italien; son érudition sait ne rien oublier, ni une œuvre, ni un artiste intéressant. Et un des chapitres de ce bel ouvrage nous montre comment les peintres ont su traiter et renouveler, à travers les âges, les principaux épisodes qui ont marqué la vie de la Vierge. Il fallait une illustration digne du texte. Les éditeurs y ont apporté tous leurs soins : partout, à chaque page, abondent les reproductions des œuvres les plus belles et les plus significatives de l'art italien.

GUIDE PRATIQUE A TRAVERS LE VIEUX PARIS,
par **le marquis de Rochegude.**
(HACHETTE ET Cie, éditeurs.)

On a écrit des ouvrages innombrables sur le *Vieux Paris*, d'érudites études, à coup sûr, fort intéressantes, mais qui ne s'adressent pas au grand public. L'originalité de ce petit livre, c'est d'être avant tout un guide pratique où sont indiqués des itinéraires habilement et méthodiquement combinés pour supprimer toute perte de temps aux promeneurs. Le plus simple, assurément, pour connaître, vite et bien, son vieux Paris, serait de suivre, tour à tour, les trente-trois itinéraires fixes qu'a tracés M. le marquis de Rochegude. Ceux qui ne voudraient pas s'y astreindre et préféreraient suivre leur fantaisie trouveront du moins à la table alphabétique de cet ouvrage la rue qui les intéresse et les renseignements qu'ils peuvent souhaiter. On ne connaît pas assez les rues et les coins du Paris moderne qui ont gardé tout le cachet pittoresque d'autrefois. Il faut remercier M. le marquis de Rochegude d'avoir songé à nous épargner des recherches longues et incertaines : ceux qui auront pratiqué ce petit livre ne regretteront pas leur temps. Le goût des choses passées n'empêche pas de rester bien moderne, et, comme le dit joliment l'auteur dans sa préface : « Aimer les vieilles maisons n'empêche pas d'aimer les jeunes femmes. »

LES GRANDS NAUFRAGES DE LA MER,
par **Henri de Noussanne.**
Illustrations en couleurs d'**Alfred Paris.**
(HACHETTE ET Cie, éditeurs.)

Xerxès et l'invincible Armada, le mystère de l'*Astrolabe*, l'engloutissement du *Colibri*, la collision de *la Ville-du-Havre*, la noyade du *Drummond-Castle*, depuis les Grecs jusqu'en 1900, tous les drames les plus poignants de la mer et de la tempête : « Nous présentons, dit l'auteur, plus de quarante scènes de naufrages, embrassant des récits de toutes les époques, dressant les fastes de cette tragédie éternelle qui, depuis les commencements du monde, se renouvelle chaque jour... Un tel sujet méritait un livre d'émotion où l'on sente vivre et combattre l'âme humaine, conquérante des mers au prix de l'héroïsme. » Le livre tient toutes les promesses de la préface, et les douze planches en couleurs d'après les aquarelles de M. Alfred Paris sont l'accompagnement merveilleux de ces récits tragiques.

A B C, par **Jean Bedel.** Illustrations par **Raffin.**
(Librairie A. COLIN.)

L'humanité a mis dix mille ans peut-être à inventer et à apprendre l'alphabet. Nous demandons aujourd'hui à nos petits-enfants de l'apprendre en quelques semaines. Saurait-on donner trop de soins pour leur rendre possible cette tâche si rude ? « J'ai quatre ans et je commence à lire », dit la couverture. « Je sais lire », dit le dernier feuillet. Il faut avouer que, de ceci à cela, le passage fut éclairé par mille gravures intéressantes et que ce difficile chemin fut, à chaque étape, égayé de chiens, de chevaux, d'oiseaux, de bêtes et de jolies histoires.

LE RACHAT, par **Jean Bertheroy.**
Illustrations d'**Alfred Paris.**
(A. MAME ET FILS, éditeurs.)

Il faut des livres d'étrennes pour les petites filles tendres et pour les grands garçons rêveurs, qui ne s'amusent plus aux trop bruyantes et trop folles aventures. Madame Bertheroy voulait nous en donner un: on pouvait d'avance annoncer ce qu'elle y mettrait de sentiment profond, de délicatesse souriante, de grâce, de fraîcheur et de poésie. Et l'on pouvait deviner que, soucieuse de parler à l'intelligence, madame Bertheroy voudrait apprendre à ses jeunes lecteurs que la vie n'est pas chose légère, qu'elle a ses angoisses à côté de ses joies et qu'un esprit d'enfant doit s'ouvrir quelquefois aux préoccupations de l'homme. Parler aux enfants de devoir; leur dire ce que la société est en droit d'attendre d'eux ; et cacher la leçon sous un drame poétique : il fallait le talent de madame Bertheroy pour réussir une telle gageure.

LA RESTAURATION, par **Armand Dayot.**
D'après les peintures, dessins, etc., et objets du temps.
(E. Flammarion, éditeur.)

Louis XVIII et Charles X, la Terreur blanche, la Guerre d'Espagne, le Romantisme, les Tuileries et les Salons, les Suisses et la Garde nationale, la pastourelle et le pantalon, la mort de Ney et la naissance du duc de Bordeaux, la Grèce délivrée et les trois Glorieuses : bref, toute la Restauration « d'après l'image du temps », comme le titre le promet. Quelle histoire vivante et toute nouvelle, résumée et minutieuse, faisant de mille vues de détails surgir devant les yeux une vision d'ensemble ! Gravures de mode, images populaires, lithographies de publicité, de propagande ou de satire, l'auteur a su trouver les meilleurs documents pour illustrer son commentaire et nous faire voir en vérité ce qu'il tâchait de nous apprendre, comment nos arrière-grands-pères ont vécu, marché, dansé, mangé, peiné, discuté et combattu.

LES FRÈRES KIP, par **Jules Verne.**
Illustrations de **Georges Roux.**
(Collection J. Hetzel.)

Encore l'un de ces « Voyages extraordinaires », qui depuis quarante ans bientôt passionnent et charment nos enfants et nos adolescents. C'est en Nouvelle-Zélande cette fois et dans les mers des antipodes, parmi les îles fumantes de volcans et les rives de corail, que le brick *James-Cook* vogue de Wellington à l'île Norfolk, puis vers les Louisiades et vers ce coin de sauvagerie qui s'appelle les Salomon, les Hébrides et la Papouasie. On peut deviner de quelles aventures l'imagination ordinaire de l'auteur a su peupler cet océan mystérieux.

HIPPOLYTE FLANDRIN, SA VIE ET SON ŒUVRE,
par **Louis Flandrin.** 20 planches hors texte.
(Ch. Laurens, éditeur.)

« Neveu d'Hippolyte Flandrin, élevé dans le culte de sa mémoire », l'auteur « a voulu rendre un hommage quasi filial » à ce grand artiste, dont la renommée, trente-huit ans après sa mort, ne fait que croître. Faire revivre cet homme de travail et de scrupuleuse vertu, dans un récit simple, précis, familier ; étudier aussi ses œuvres de génie, mais sans prétendre faire œuvre d'érudition ni de critique ; tracer avant tout « une biographie familiale, écrite d'une main respectueuse et sincère », l'auteur, dans la préface, déclarait que telle avait été son ambition. Tous ceux qui s'intéressent aux choses d'art reconnaîtront qu'il a fait mieux encore et que, par lui, la peinture d'Hippolyte Flandrin revit devant nos yeux avec ses grandes œuvres : vingt planches hors texte font à ce livre d'honnêteté et de savoir une sereine et docte illustration.

NOÉ DANS SON AI ... **Arsène Alexandre.**
118 dessins ... en **Métivet.**
(E. Combet et ..., éditeurs.)

Les plus vieilles ... sont encore les meil leures, et les bêtes de l'Arche, qu'elles nou viennent de Nuremberg ou de Paris, sont tou jours le meilleur des jouets. Mais, cette fois c'est vraiment un « article de Paris », un livr pimpant, gai, spirituel et fin, qui nous rend ce bêtes charmantes, si douces que les plus féroce restent malgré tout de supportables compagnons M. A. Alexandre nous assure pourtant qu'en c voyage le serpent, l'hyène, les singes troublè rent la paix publique de leurs complots et qu Noé eut fort à faire pour remettre chacun en s place. Il faudrait croire M. Alexandre sur pa role, si pour être véridique il suffisait à u récit d'être charmant, vivant, plein de grâce e de péripéties.

AU HASARD DU CHEMIN,
par **M. et Mme Stanislas Meunier.**
Orné de 666 illustrations.
(J. Rothschild, éditeur.)

De la Manche aux Alpes, voici les étud pittoresques de pierres, de plantes et de bêt que de jeunes naturalistes peuvent faire au lon de nos chemins. « Ne pas se contenter d'u rapide coup d'œil ; ne pas fouler à la hâte u coin de Bretagne ou de Normandie : regarder voir ; chercher et découvrir », tels sont les co seils que les auteurs nous donnent en leur pro logue, et tout leur volume montre bien qu profit petits et grands peuvent trouver à suivre. Et voulant que ce conseil pût séduire plus petits, M. et Mme Stanislas Meunier ont s dans une histoire merveilleuse de saltimbanq et de roulotte, et dans une profusion de gravur et de photographies, encadrer cette utile leço

LE TROIS-MATS « LA TIRE-LIRE »,
par **Henry Leturque.** Illustré par **J. Beuzon.**
(E. Combet et Cie, éditeurs.)

Ce n'est pas seulement à nos commerçants à nos marins que la Chine s'est ouverte : voi que nos conteurs y mènent nos enfants par main. Le pays des Boxeurs a beau être terribl la Pagode inaccessible et la Cité interdite à regards européens : M. Henri Leturque cond son lecteur charmé aux plus mystérieux repai des « Babouches vertes » et lui dévoile tous secrets des magots et des bandits. Le brave ca taine Pilouface pilote sans effroi son brick ave tureux à travers ces mers et ces fleuves char de pirates, si bien qu'aux perfidies chinoises fi toujours par s'imposer la bravoure marseillai Abordages, sauvetages, coups de chausson, plosions, poissons volants, bonzes, espions naufrages, en trois cents pages, un univers monstres et d'aventures sans précédent !

[redacted]

B

[redacted]

LIVRES ILLUSTRÉS

LES OBERLÉ, par **René Bazin**.
Aquarelles et dessins de **Charles Spindler**.
(CALMANN-LÉVY, éditeurs.)

Tout le monde connaît le beau roman, si émouvant et si dramatique, de M. René Bazin, et nous avons dit, ici même, au moment de sa première apparition, toutes les qualités de cette œuvre que le public a lue passionnément. Les éditeurs ont confié à un grand artiste alsacien, M. Charles Spindler, le soin d'illustrer le texte de M. René Bazin. Le dessinateur a fait merveille : ses dessins et ses aquarelles font vivre à nos yeux avec une grâce pittoresque les scènes et les paysages du roman, les grands bois de sapins, les horizons de Sainte-Odile, la campagne et les remparts d'Obernai, tous ces admirables décors vosgiens que décrit si bien la plume du romancier. Les aquarelles surtout sont admirablement reproduites : on croirait que l'artiste les a peintes à même chaque volume, tant les couleurs en sont délicates et fraîches. Voilà un des livres qu'on offrira le plus volontiers à l'occasion de la nouvelle année. Le roman peut être lu par tout le monde ; il est d'une inspiration toujours noble et patriotique : ce volume est parfait d'illustration, de papier et de typographie ; c'est une véritable œuvre d'art.

CONTES DE TOUS LES PAYS,
Alsace, Algérie-Tunisie, Allemagne, Angleterre, Belgique, Espagne, États-Unis, Hollande, Italie, Japon, Russie, Turquie. (Collection J. HETZEL.)

Quelle heureuse idée ont eue les éditeurs d'offrir aux enfants ce charmant recueil, si abondant et si varié ! Ce sont de beaux contes pris un peu partout, dans tous les pays et chez tous les auteurs : quelques-uns sont des contes originaux ; d'autres sont seulement des adaptations, mais des adaptations toujours habilement découpées dans le récit original, quand il était trop long pour tenir dans le cadre de ce volume. Et l'illustration a été confiée à tous nos maîtres illustrateurs. On aimera tout particulièrement ces délicieuses compositions inédites de Félix Régamey qui commentent l'histoire japonaise du « bon vieux qui fait pousser des fleurs ».

LE WAGON DE 3ᵉ CLASSE, par **Jean Drault**.
Illustrations de **Gerbault** et **Guido**.
(A. MAME ET FILS, éditeurs.)

En troisième classe, comme on sait, on rencontre beaucoup de monde, des casquettes et des chapeaux, des blouses et des redingotes, des soutanes et des bourgerons, et l'on y voit de curieuses histoires. *Le Voyage de Bigornot, amateur de Canards, la Tournée Becassort, l'évasion de Giraffier, l'Homme enragé*, etc., autant de contes désopilants, qui feront la joie des petits. *Le Poseur de Rails, la Fanfare de Port-Vendres*, etc., autant de charges sans aigreur, qui pourront faire aussi la joie des plus grands.

ALBUM HISTORIQUE,
par **Ernest Lavisse** et **A. Parmentier**.
Illustrations par **P. Sellier**.
(Librairie A. COLIN.)

Les trois volumes de l'*Album Historique* étaient un livre d'étude, dont la science et la précision rendaient mille services au maître comme à l'écolier. Les voici devenus livres d'étrennes et de cadeau, en cette admirable édition de luxe où la beauté des gravures apparaît, mieux encore, où tous les documents ressortent clairs et nets, en leur infinie diversité. L'histoire aride et monotone s'anime à chaque page et, de nos origines jusqu'à nos jours, les ancêtres nationaux surgissent, en leurs costumes, en leurs armures, en leurs parures, en leurs palais. La littérature même de ces temps passés en est tout éclairée, et l'on comprend mieux assurément une pièce de Racine ou de Molière, quand on a vu, de ses yeux vu, grâce à ce livre unique, les personnages, les atours, les salles et les coulisses, les spectateurs et les acteurs, la Cour et la Ville, les Trois Ordres et le Roi-Soleil.

MASSILIAGUE DE MARSEILLE, par **Paul d'Ivoi**,
illustrations par **Louis Bombled**.
(COMBET ET Cⁱᵉ, éditeurs.)

Voici le volume si impatiemment attendu chaque année de M. Paul d'Ivoi, et voici qu'un nouveau héros, Massiliague le Marseillais, vient s'inscrire à son tour sur la liste déjà longue où M. Paul d'Ivoi avait gravé les noms de Lavarède, du sergent Simplet, de Fanfare et du Parisien Cigale. A quoi bon raconter le roman ? Un bref résumé ne renseignerait pas le lecteur. Il faut avoir lu ce livre d'aventures où abondent les scènes dramatiques et drôles tout à la fois. L'imagination ardente de M. Paul d'Ivoi ne se lasse pas de créer des héros. Les charmantes illustrations de L. Bombled ne sont pas le moindre attrait de cet intéressant volume.

L'ESCHOLIER DE SORBONNE, par **André Laurie**.
Illustrations de **L. Benett**.
(Collection J. HETZEL.)

Après la « Vie de Collège » dans les divers pays du monde contemporain, il est curieux de regarder en arrière la vie des « escholiers » du bon vieux temps dans le plus illustre de nos collèges français. Voici le vieux Quartier Latin et son peuple d'étudiants, les « Pauvres de Montaigu », les « Bonshommes » et les « Mauvais Garçons », Jacques Amyot et *Magister Domus*, le Lendit et les Gardes du Louvre, et tout finit bien, par une belle séance de « bachellerie », après un passage aventureux au Châtelet. On connaît le talent de M. André Laurie ; ce livre est digne des précédents : c'est tout dire, et le peuple des jeunes lecteurs conservera à cette série sur la vie de collèges sa fidèle et reconnaissante clientèle.



LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS — 22212-12-02. — (Encre Lorilleux).





BEAUCHÊNE (M. DE).	Les Nièces de M. Burke.
BENTZON (TH.) . . .	Pierre Casse-Cou.
BENTZON (TH.) . .	La Rose blanche.
BENTZON (TH.) . . .	Geneviève Delmas.
BERR DE TURIQUE.	La petite Chanteuse.
BIART (LUCIEN). . .	Voyage dans un Parc.
BRETON (E.).	Cousine Alice.
BUSNACH (W.) . . .	Le petit Gosse (*Couronné par l'Académie française*).
CAUVAIN (H.). . . .	Le Grand Vaincu.
CHAZEL (PROSPER). .	Le Chalet des Sapins.
CRÉTIN-LEMAIRE. . .	La petite Madeleine.
DE COULOMB (J.). .	+ Boris et François.
DEQUET (A.).	Histoire de mon Oncle et de ma Tante.
DE SILVA	Le Livre de Maurice.
DUMAS (ALEXANDRE)	Histoire d'un Casse-Noisette.
GENNEVRAYE	Un Château où l'on s'amuse.
GENNEVRAYE	Marchand d'Allumettes. (*Couronné par l'Académie française*).

VOLUMES IN-8° ILLUSTRÉS A 4 FR. 50, CARTONNÉS TOILE 6 FR.



GENNEVRAYE . . .	Les Robinsons de Roc-Fermé.
GIRON (AIMÉ). . . .	Le Vieux Ramasseur de Pierres.
LERMONT (J.). . . .	Les Jeunes Filles de Quinnebasset.
LERMONT (J.). . . .	Siribeddi.
LERMONT (J.). . . .	Un honnête petit Homme.
MACÉ (JEAN).	Théâtre du Petit Château.
MALOT (HECTOR) . .	Romain Kalbris.
MOUANS (A.). . . .	La Canne du Grand-Oncle.
PERRAULT (P.) . . .	Pas-Pressé.
RECLUS (E.).	Histoire d'une Montagne.
STAHL (P.-J.). . . .	La Petite Rose, ses six Tantes et ses sept Cousins.
STAHL (P.-J.).	Les Quatre Filles du docteur Marsch
STAHL (P.-J.). . . .	Histoire d'un Ane et de deux Jeunes Filles (*Couronné par l'Académie française*).
STEVENSON (R.-L.).	L'Ile au Trésor.
VALDÈS (ANDRÉ) . .	Le Roi des Pampas.
VIOLLET-LE-DUC. . .	Histoire d'une Maison — Histoire d'un Dessinateur.

JULES VERNE. — Choix de Voyages extraordinaires : L'Archipel en feu — Autour de la Lune — Aventures de 3 Russes et de 3 Anglais — Un Billet de loterie — Le Chancellor — Le Château des Carpathes — Le Chemin de France — Les Cinq cents millions de la Bégum — Cinq Semaines en ballon — Claudius Bombarnac — Clovis Dardentor — De la Terre à la Lune — Le Docteur Ox — L'École des Robinsons — L'Étoile du Sud — Face au drapeau — Les Histoires de Jean-Marie Cabidoulin — Les Indes noires — Le Rayon vert — Robur le Conquérant — Sans dessus dessous — Le Tour du Monde en 80 jours — Tribulations d'un Chinois en Chine — Le Village aérien — Une Ville flottante — Voyage au Centre de la Terre.